



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

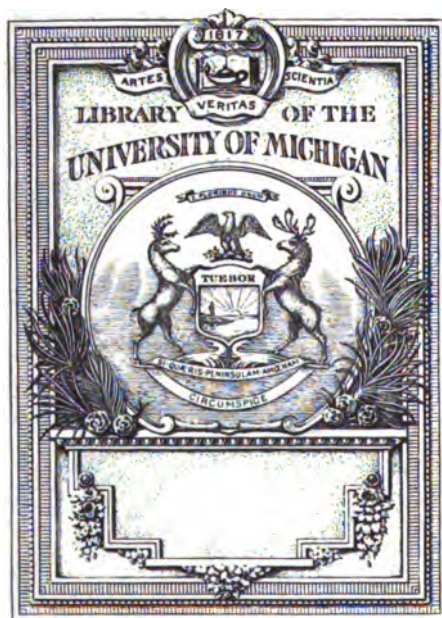
We also ask that you:

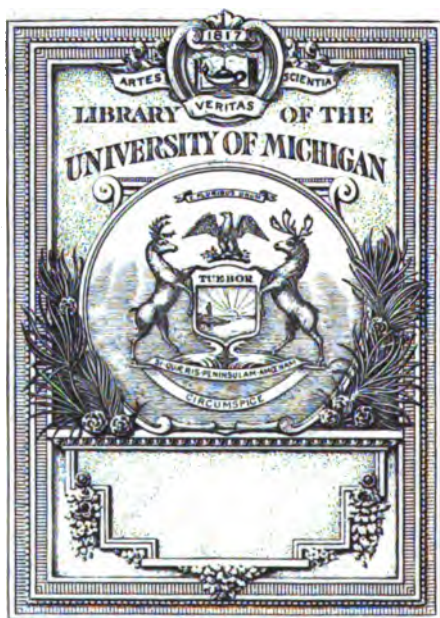
- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>







CHÈQUE

ÉE.

II.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

XIII.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE
SACRÉE,
OU
DICTIONNAIRE UNIVERSEL
HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE
DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Église considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale; la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de *toute la chrétienté*, et l'ordre chronologique de leurs Prélat; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDS PÈRES
RICHARD ET GIRAUD,
DOMINICAINS.

RÉIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME TREIZIÈME.



A PARIS,
CHEZ BOISTE FILS AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SORBONNE, N° 12.
M DCCC XXIV.

BX

841

.R53

1822

v.15-18

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

HAUTE-SEILLE, *Alta-Sylva*, abbaye régulière de l'Ordre de Cîteaux en Lorraine, était située au diocèse de Toul sur la Vezouse près de Blamont, et avait été fondée l'an 1140.

HAUTESERRE (Antoine Dadin de), natif du diocèse de Cahors, fut pourvu de la chaire d'antécresseur de Toulouse en 1644, et mourut âgé de plus de quatre-vingts ans en 1682. Il composa plusieurs ouvrages en latin; savoir, 1°. un Commentaire in-folio sur les décrétales d'Innocent III, imprimé à Paris en 1666, dans lequel il fait quantité d'observations curieuses touchant la discipline et le gouvernement de l'Eglise. 2°. Un Traité in-4° des ascétiques, ou de l'origine de l'état monastique divisé en dix livres, dans lequel il fixe l'origine de l'état monastique au temps de Dioclétien et de Dèce, dont la persécution donna lieu aux chrétiens de se

retirer dans les solitudes. Il décrit ensuite le progrès de cet état, les différentes sortes de moines, et résout plusieurs questions de droit sur la profession monastique. Des notes in-4° sur les vies des papes contenues dans le pontificat de Damase, qu'il attribue à Anastase le bibliothécaire. 4°. Un ouvrage posthume donné en 1702, sous le titre de Défense de la juridiction ecclésiastique contre les Traités de Charles Fevret et autres. Ce livre avait été intitulé par l'auteur : *de Jurisdictione ecclesiastica tuenda adversus insultus auctoris tractatus de abusu et aliorum*. Il est partagé en onze livres. M. de Hautesserre a encore laissé des notes et des observations sur les deux livres de l'Histoire des Français, de Grégoire de Tours, et le Supplément de Frédégaire; des dissertations canoniques, des notes manuscrites sur les Décrétales d'Alexandre III, et sur

les Clémentines, et plusieurs ouvrages de droit civil, comme un *Traité latin des origines des fiefs*, et un autre qui a pour titre : *de Ducibus et comitibus Gallie provincialibus*. (Dupin, Bibl. des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, part. 3. Journal des Savans 1665, 1666, 1676, 1680, 1684, 1703, 1729 et 1737.)

HAUTESERRE DE SALVAISON (François de), fleurit depuis l'an 1630 jusqu'à l'an 1640, et laissa : 1°. Exercitations sur les titres des décrétales de Grégoire 1^{er} sur l'âge et la qualité des prélats, à Paris en 1635. 2°. Des notes sur les canons de Ferrand et de Cresconius, à Poitiers en 1631. (Dupin, *ibid.* p. 2064.)

HAUTEVILLE (Jean de), en latin *Joannes Hautivillensis*, né en Normandie, florissait à Paris vers l'an 1180. On a de lui un ouvrage qui est très-rare, et qui fut imprimé en un petit in-4° divisé en neuf livres, chez Jodocus Badius Ascensius en 1517, sous le titre d'*Architre-nius*. L'auteur y déplore la misère des hommes, leurs mœurs corrompues, et la vanité de leurs actions. Il y suppose qu'il parcourt toute la terre, et qu'il n'y voit rien qui ne mérite ses larmes. C'est pour cette raison qu'il s'appelle lui-même *Architre-nius, pleureur*, dans la dédicace de son livre à Gautier, archevêque de Rouen. Il parle des mœurs et de la conduite des écoliers et des maîtres qui les enseignaient; il fait le portrait des gens de cour, et celui des moines qu'il

n'épargne pas, et qu'il n'aimait guère. (*Voyez* les Recherches de M. Bonamy, sur la célébrité de la ville de Paris avant les ravages des Normands, au t. 15 des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, p. 680 et 681.)

HAUTEVILLE (Nicolas de), prêtre, docteur en Théologie. Nous avons de lui : l'Art de prêcher, ou l'idée du parfait prédicateur, à Paris, chez Edme Couterot, 1683, in-12. Cet ouvrage est plutôt, comme l'auteur en convient, l'art de prêcher la doctrine de saint Thomas, que l'art de prêcher en général. Il est divisé en trois parties. Dans la première, qui est en forme de dialogue entre un prédicateur et un théologien, on examine en peu de mots toutes les parties qui doivent entrer dans un discours; les conditions de chaque partie, et les défauts que le prédicateur doit éviter pour les rendre parfaites. On passe ensuite à l'art de trouver dans chaque article des questions de la somme de saint Thomas, les huit parties qui, au sentiment de l'auteur, forment un discours de prédication selon les règles. Ces huit parties sont l'idée, le sujet, l'insinuation, l'exorde, la transition, la partition, la démonstration, l'épilogue raisonné et moralisé, c'est-à-dire, la conclusion. Dans la seconde partie qui est intitulée, *l'exemple appliqué*, on trouve huit discours composés selon les règles, et dont le fond est pris des huit ar-

ticles de la question 23 de saint Thomas du Traité des attributs de Dieu, où ce saint docteur développe le mystère de la prédestination. Dans la troisième partie qui est aussi en forme de dialogue comme la première, l'auteur montre l'art de dilater, étendre et multiplier les conclusions et les preuves de chaque article de saint Thomas, pour les rendre prédictibles et méthodiques. Les exemples qu'il donne sont tous tirés de saint Thomas et du Traité des attributs de Dieu.

HAUTIN (Jacques), jésuite, natif de Lille en Flandre, entra dans la société en 1617, âgé de dix-huit ans, et donna un Traité de l'Eucharistie, et un autre de l'Ange gardien, ou des Offices de l'Ange gardien. (Dupin, Table des Aut. du dix-septième siècle, p. 1951.)

HAUT-MONT, *Altus-Mons* ou *Altimontium*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le Hainaut, au diocèse de Cambrai. Elle était sur la Sambre, et fut bâtie vers l'an 650 par le comte Vincent Madelgaire dit saint Manger, ou saint Vincent de Soignies, mari de sainte Vaudru, lequel s'y retira pour s'y consacrer au service de Dieu. Il n'y mourut point parce que les importunités de ceux qui venaient troubler sa solitude, l'avaient fait passer à Soignies dont on croit qu'il fut abbé. (La Martinière, Dictionnaire géographique.)

HAUTS-LIEUX, en hébreu

bamoth, et en latin *excelsa*. Il en est souvent parlé dans l'Écriture. C'était des montagnes et d'autres hauteurs où les Juifs allaient sacrifier. On peut les considérer avant ou après que le temple de Jérusalem fut bâti. Si on les considère avant, il ne paraît pas qu'ils fussent bien contraires à la loi, quand on n'y adorait que le vrai Dieu. Samuel a offert des sacrifices en plus d'un endroit, hors du tabernacle et la présence de l'arche. Sous David même on sacrifiait au Seigneur, à Silo, à Jérusalem, et à Gabaon. Mais depuis le bâtiment du temple, il ne fut plus permis de sacrifier hors de Jérusalem. Le peuple superstitieux sacrifiait cependant, même aux idoles sur les hauteurs, et c'est ce qui lui attirait souvent les fureurs de Dieu, et ce qui allumait le zèle des saints rois pour détruire les hauts-lieux. (3 Reg. 3, 2.)

HAUTVILLIERS, *Altum-Villare*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Vanne, dans la Champagne, au diocèse et à quatre lieues de Reims. Elle était située sur la Marne, vis-à-vis d'Épernay, sur la pente d'une montagne en un lieu néanmoins fort élevé, ayant au-dessous une belle plaine et une vue charmante. Saint Nivard, archevêque de Reims, fonda, vers le milieu du septième siècle, ce monastère, et il en donna la conduite à saint Bercaire qui en fut le premier

abbé, et y suivit la règle de Saint-Benoît et celle de Saint-Columban. Cette abbaye devint d'abord fort célèbre et s'est maintenue long-temps dans une grande réputation de régularité; mais s'étant ensuite relâchée, on y introduisit, en 1635, la réforme de la congrégation de Saint-Vanne, et depuis ce temps ces religieux n'avaient rien oublié pour y faire fleurir la discipline monastique.

HAUZEUR (Matthias), récollet, natif d'Herve dans le duché de Limbourg, était du couvent de Liège. Il se distingua par son zèle contre les calvinistes, et par les disputes qu'il soutint contr'eux après la prise de Maastricht par les Hollandais en 1633. Il fleurit jusqu'à l'an 1650, en qualité d'auteur, de prédicateur, de professeur en Théologie, de définiteur et de provincial de la province de Flandres. Nous avons de lui les ouvrages suivans : 1°. Actes de la dispute qu'il a eue à Limbourg avec Godefroi Hotton, archiministre, en latin et en français, à Liège, en 1633 et 1634. 2°. Condamnation péremptoire de la défense de ce ministre, *ibid.* 3°. *Præjudicia B. Augustini pro vera Christi ecclesia, contra eosdem, ibid.* 4°. Exorcisme catholique pour faire fuir l'esprit hérétique contre la réplique d'Hotton, *ibid.*, 1634. 5°. *Equuleus ecclesiasticus contra Samuelem Maretium archiministrum trajectensem*, 1635, et d'autres opuscules en 1636. 6°. *Apologia*

analogica pro vero Ordine et successore S. Francisci, à Liège, 1650, in-8°. 7°. *Anatomia, totius augustissimæ doctrinæ B. Augustini episcopi* : c'est un commentaire sur toutes les œuvres de saint Augustin en 2 vol. in-folio, dont le premier qui contient les difficultés philosophiques, bibliques, dogmatiques, scholastiques, mystiques et morales, parut à Liège en 1643; et le second qui renferme les difficultés dogmatiques conférées et conciliées, tant avec elles-mêmes, qu'avec le concile de Trente et les censures pontificales, fut publié aussi à Liège en 1645. 8°. *Collatio totius Theologiæ inter majores nostros Fr. Alexandrum alensem patriarcham theologorum, doctorem irrefragabilem S. Bonaventuram doct. Seraph. Fr. Joann. Duns. Scotum doct. subtil. ad mentem S. Augustini sub magisterio Christi interiore per gratiam, exteriore per ecclesiam*, 2 vol. in-fol. imprimés à Liège et à Namur, depuis 1646 jusqu'en 1652. On trouve à la fin, *Abolutio hujus operis a censuris quorundam in illud probatis, et supplementum dogmaticum, scholasticum et morale.* 9°. *Veronica pro immaculati Virginis conceptione, seu interpretatio epistolæ S. Bernardi ad lugdunenses canonicos.* 10°. *Rescriptum pro tuendo titulo immaculatæ Conceptionis*, manuscrit dans les archives de Gand. 11°. *Statera causæ inter R. P. Petrum ab Alva, pro*

immaculata Conceptione Dei-paræ, etc., à Namur, 1664, in-8°. 12°. Étude théologique de la doctrine catholique, augustinienne et franciscaine, à Liège en 1647. 13°. Correction fraternelle de Ranutius Higatus, et la relation de cette cause, en latin. (Wading, Valère-André, Biblioth. belg. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 2, p. 353. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, p. 2104, et aux additions, p. 2921.)

HAVELBERG, ville de la moyenne marche de Brandebourg, en latin *Havelburgum*, *Havelberga*. Elle est située sur la rivière de Havel dont elle tire son nom dans le petit pays de Brignitz, à dix milles de Magdebourg et à douze de Berlin. L'empereur Othon 1^{er} y fonda un évêché l'an 946, qu'il rendit suffragant de l'archevêché de Magdebourg : mais il fut usurpé par les protestans au milieu du seizième siècle.

La cathédrale était dédiée à la sainte Vierge : elle avait un prévôt et des chanoines réguliers de l'Ordre de Prémontré. Les premiers évêques furent tirés de cet Ordre, depuis que saint Norbert, comme archevêque de Magdebourg et métropolitain, avait introduit la réforme dans le chapitre. Le roi de Prusse y confère à présent les canonicats à des ministres et à des professeurs luthériens.

Evêques de Havelberg.

1. Dudon, nommé par l'empereur Othon, en 946.
 2. Helderic, vers l'an 980.
 3. N....
 4. Eric, vers l'an 1010 et 1020.
 5. Godescalc 1^{er}, vers l'an 1025.
 6. Godescalc II.
 7. Hetilon.
 8. Bernard.
 9. Ezelin, en 1096.
 10. Gumbert, mort en 1125.
 11. Anselme, prélat sort savant, fut grand ami de saint Bernard qui le guérit miraculeusement. Il fut ordonné vers l'an 1132 par saint Norbert, archevêque de Magdebourg. Il disputa à C. P. contre les Grecs, en présence de l'empereur, en 1155. Il devint archevêque de Ravenne, et mourut trois ans après.
 12. Walon, succéda en 1155.
 13. Hugbert, en 1184.
 14. Hollembert, mort en 1206.
 15. Sebothon de Steindale, doyen, en 1206.
 16. Herman, marquis de Brandebourg, mourut en 1273.
 17. Buffon de Alvensleben, en 1489.
- HAVENS (Arnoul), *Havesnius*, natif de Bois-le-Duc, entra chez les jésuites en 1573, et se retira chez les chartreux de Louvain, en 1586. Il mourut en 1609, et laissa : 1°. l'Histoire des chartreux martyrisés à Ruremonde en 1572, et des chartreux d'Angleterre sous ce titre : *Inno-*

cence et constance victorieuses. 2°. De la cruauté et des mœurs des anciens et nouveaux hérétiques, à Cologne, en 1608. 3°. De l'érection des nouveaux évêchés en Flandre, à Cologne, en 1609. 4°. Des avantages de la vie solitaire, *ibid.* (Petreius, *Biblioth. carthus.* Valère André, *Biblioth. belg.* Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, p. 1511.)

HAVERCAMP (Sigebert), ministre du saint Évangile, et professeur dans l'académie de Leyde. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Q. S. Fl. Tertulliani Carthag. presb. Apologeticus, ad codic. mss. et editiones veteres summâ curâ recognitus, castigatus et emendatus, ut et perpetuo commentario, in quo non modo variorum auctorum, sed et plura sacræ-Scripturæ loca strictidantur et uberior explicantur, elucidantur et illustrantur studio et industria Sigeberti Havercampi, D. Ministri, qui præter argumenta capitum, indices etiam locupletissimos tres adjecit, cum figuris et nummorum typis*, in-8°. 2°. *Historia Jacobitarum seu Cophthorum in Egypto, Lybid, Nubid, Ethyopid totâ, Cypri insulæ parte habitantium; operâ J. Abudacni..... vulgavit nunc primum ex bibliothecâ sud S. Havercampus*, in-8°. (Journal des Savans, 1719 et 1742.)

HAVERMANS (Macaire), Flamand, entra dans l'Ordre de Prémontré à l'âge de 21 ans, et y enseigna la Théologie avec éclat; car il était né avec un gé-

nie prématuré, vif et pénétrant, qu'il eut soin de cultiver par une application continuelle à l'étude. Il mourut âgé seulement de 36 ans, à Anvers, le 26 février 1680, et laissa : 1°. *Tyrocinium christianæ moralis Theologiæ, ad mentem SS. Patrum, præsertim S. Augustini*, 2 vol. in-12, à Anvers, en 1675, et à Bruxelles, 1703. 2°. La défense de cet ouvrage contre les thèses publiques des jésuites, à Cologne, chez Egmond, en 1676. 3°. Une lettre apologétique à Innocent XI, *ibid.* Une disquisition théologique sur l'amour du prochain, *ibid.*, 1678. 5°. Une autre disquisition, savoir : Quel amour est nécessaire et suffisant pour la justification dans le sacrement de pénitence, *ibid.* Ces ouvrages sont écrits en latin. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2408. Journ. des Sav. 1707, p. 589 de la première édition, et 518 de la seconde.)

HAVOTH-JAYR, bourgs ou hameaux de Jaïr. Ils étaient au nombre de soixante au-delà du Jourdain, dans la Patanée, et dans le canton qui fut donné à la demi-tribu de Manassé. Jaïr, de la tribu de Manassé, les conquit, et leur donna son nom. Nos 32, 41.

HAY (Jean), jésuite écossais, entra dans la société l'an 1666, fit son noviciat et sa profession du quatrième vœu à Rome, et enseigna en Pologne, en France et dans les Pays-Bas; il demeura long-temps à Tournon, où il enseigna la Théologie, les mathé-

matiques et la langue sainte. Il mourut chancelier de l'université de Pont-à-Mousson, le 27 mai 1607, et laissa : 1°. Un Recueil de demandes aux ministres, en écossais, traduit en français. 2°. Apologie de ces demandes, en latin, imprimée à Lyon en 1586. 3°. *Antimonium ad responsa Bezae*. 4°. *Disputatio contra ministrum anonymum normausensem*. 5°. *Helleborum Joanni Serrano*, trouvé parmi ses papiers, et gardé à Rome dans les archives de la société : c'est la réponse à l'anti-jésuite du ministre Jean de Setre. 6°. *Scholia brevia in bibliothecam Sixti Senensis*. 7°. Une tradition latine de quelques lettres des jésuites, écrites du Japon et du Pérou, imprimée à Anvers, en 1605, in-8°, dédiée à M. de Mouchi, chanoine de Rouen. Sotwel, *Biblioth. script. societ. Jesu*. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1496. D. Calmet, *Biblioth. lorr.*)

HAYE (Jean de la), jésuite, natif du Hainaut, mort le 14 janvier 1614, âgé de soixante-quatorze ans, a laissé une Concordance des quatre évangiles, imprimée à Douai en 1607, et un apparat évangélique, *ibid.*, en 1611. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2547.)

HAYE (Barthélemi de la), capucin, né à Paris, se distingua dans le dix-septième siècle par sa science et son éloquence. Il mourut à Paris dans le couvent de son Ordre de la rue Saint-

Honoré, en 1660, âgé de soixante-dix ans, après avoir donné : 1°. l'Ouvrage parfait des prédicateurs, 1 vol. in-folio, à Paris, en 1648. 2°. *Le Milleloquium* de la Bibliothèque des Pères, 1 vol. in-folio. 5°. La paralogie quadragesimale, ou sermons pour le carême, 2 vol. in-4°. 6°. Un Commentaire sur le Cantique des cantiques, 1 vol. in-folio. 8°. Le Triomphe des trois crucifiés, Jésus, Marie et saint François, 1 vol. in-4°. 8°. Couronne ecclésiastique, ou Sermons du saint-sacrement. (Wading, de Script. FF. Minor. Genuensis, de scriptorib. capuicinis. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 187.)

HAYE (Jean de la), religieux de l'Ordre de Saint-François, né à Paris le 20 mars 1593, fut envoyé jeune en Espagne où il fit profession, le 1er janvier 1613, dans le célèbre couvent de Saint-Di-dace de Séville, de l'étroite observance des franciscains déchaussés. Il enseigna la philosophie et la Théologie avec beaucoup de réputation ; et étant revenu en France, il fut choisi pour être prédicateur ordinaire de la reine Anne d'Autriche ; il fut aussi prédicateur du roi Louis XIII, et procureur-général de son Ordre à la cour. Il mourut le 15 octobre 1661, à Paris, dans le grand couvent de son Ordre, et fut enterré devant le maître autel. Le père de la Haye a composé un grand nombre d'ouvrages, et a pris soin de l'édition de plusieurs autres. Il a

traduit d'espagnol en latin, et fait imprimer à Paris, en 1617, les cas réservés aux provinciaux de l'Ordre de Saint-François. 2°. Il a donné un ouvrage sur le Cantique des cantiques, sous le titre de : *Délices des prédicateurs*. 3°. Une édition des ouvrages de saint Bernardin de Sienne, avec des notes, des postilles et plusieurs petits traités, 5 tomes imprimés à Lyon en 1650. 4°. Une édition d'un commentaire d'Alexandre de Halès sur l'apocalypse, à Paris, 1647, in-folio. 5°. Un Commentaire sur la Genèse en 4 vol. in-folio, à Paris, chez Siméon Piget, 1651; c'est la troisième édition. 6°. Trois tomes in-sol. de commentaires sur l'exode, à Paris, 1641; trois sur l'apocalypse. 7°. *Biblia maxima*, en 19 volumes, dont le titre ordinaire est : *Biblia magna commentariorum litteralium Joannis Gagnei, doctor. paris. Guilhelmi Estii, doct. duacensis, Emmanuelis Sà, Joannis Menochii, et Jacobi Tyrini societatis Jesu eruditè et integrè sacram Scripturam exponentium, prolegomenis, chronico-sacro, indicibus locupletissimis illustrata*. 8°. Un ouvrage pour les prédicateurs, intitulé : *Arbor vitæ*. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 2, p. 171.)

HAYE (Jacques de la), qui avait été jésuite, et ensuite archevêque de Nicée, est, au rapport de M. Simon dans ses lettres, l'auteur de la réponse au

livre intitulé : *Apologie pour l'université de Paris, contre le discours d'un jésuite*, imprimé à Paris, en 1643. Ce jésuite est le père Cellot, qui écrivit un livre de *hierarchia*, qui fut censuré par la Sorbonne : on fit l'apologie de cette censure, et le père de la Haye attaqua l'apologie. (*Journal des Savans*, 1704, p. 456 de la première édition et 366 de la seconde.)

HAYE, est une clôture d'un champ, d'un jardin, d'un pré, faite de branches d'arbres entrelacées, qui en rendent l'entrée difficile aux bestiaux et aux passans. On distingue les hayes sèches et les hayes vives, et ces dernières sont debout ou couchées : pour les hayes debout, soit vives ou sèches, il suffit qu'il y ait un pied et demi de distance de la haye à l'héritage voisin : pour la haye couchée, il faut trois pieds de distance, y compris le fossé. Lorsque la haye est plantée sur le rejet d'un fossé qui sépare deux héritages, elle est réputée appartenir à celui du côté duquel est le rejet du fossé. (De Ferrière, *Dictionn. de droit et de pratique*, au mot HAYE.)

HAYER (Hubert), bibliothécaire des récollets de Paris. Nous avons de lui : une Lettre sur les mystères à l'occasion du socinianisme répandu dans le Traité de la religion chrétienne, traduit du latin de Turretin par Vernet. Le même traité revu et purgé de plusieurs erreurs et propositions hérétiques, 2 vol. in-12, 1755. Lettre critique sur le sen-

timent de Vernet par rapport à l'altération qu'il prétend avoir été faite du fameux passage de Joseph concernant la personne de Jésus-Christ. La spiritualité et l'immortalité de l'âme avec le sentiment de l'antiquité, tant sacrée que profane, par rapport à l'une et à l'autre, 3 vol. in-12, 1757. Il était chargé de la partie théologique et philosophique dans la société qui travaillait à la religion vengée ou réfutation des auteurs impies, ouvrage périodique.

HAZAEEL, hébr., *qui voit Dieu*, roi de Syrie, fit des maux infinis à Israël et à Juda ; il mourut presque en même temps que Joachas, roi d'Israël, et il eut pour successeur Bénadad, son fils, vers l'an du monde 3165, avant Jésus-Christ 835. 3. (*Reg.* 19, 17.)

HAZAIA ou HAZIA, hébr., *qui voit le Seigneur*, fils d'Adaia. (2 Esdr. 11, 5.)

HAZARD. Voyez CAS FORTUITS, JEUX.

HAZARDS (Hugues des), évêque de Toul, naquit à Blénod, chef-lieu d'une châtellenie du domaine de l'évêché de Toul. Ses parens qui étaient d'une ancienne famille, l'envoyèrent à Sienne en Italie, dès l'âge de sept ans, pour y étudier l'un et l'autre droit. Il y reçut le bonnet de docteur, passa ensuite à Rome, et y fit pendant quelque temps les fonctions d'avocat. René II, duc de Lorraine, le rappela, l'attacha à son service, lui procura un canonicat dans l'église

de Toul, et le créa conseiller d'état et chef de son conseil. L'église de Metz le choisit pour doyen, et la collégiale de Saint-George de Nancy pour prévôt. Rome lui donna la commende de l'abbaye de Saint-Mansuy de Toul, et enfin le duc René lui procura la coadjutorerie de l'évêché de Toul, du vivant de l'évêque Olry de Blamont. Il eut pour concurrent dans la possession de cet évêché le cardinal Raymond de Baraille qui faisait les fonctions de légat en Lorraine. Après la mort de ce cardinal, Hugues des Hazards obtint ses bulles pour l'évêché de Toul en 1507. Il rendit de grands services à l'Église et à l'État, gouverna son diocèse avec beaucoup de sagesse, fit bâtir à Blénod, lieu de sa naissance, une église magnifique, sur le modèle de sa cathédrale, et la dédia à saint Médard. Il mourut le 14 octobre 1517, âgé de 63 ans, et fut inhumé dans son église de Blénod. Pilladius, chanoine de S.-Dieu, dit de lui : *Ingenio præstans, sermone politus ad unguem*. Nous avons de lui, *Statuta synodalia olim per episcopos Tullenses edita, per R. P. Hugonem de Hazardis, innovata, reformata et aucta*. Tulli, 1514. Il donna aussi un bréviaire. (Le père Benoît Picard, Histoire de Toul, p. 599 et suiv. Dom Calmet, Biblioth. Lor.)

HAZART (Corneille), jésuite, natif d'Oudenarde, entra dans la société en 1635, et donna : 1°. Plusieurs livres de contro-

verse, écrits en flamand, et imprimés à Anvers en 1660 et suiv. 2°. Histoire ecclésiastique de ce siècle et du précédent en six ou sept volumes, *ibid.*, 1666 et suiv. 3°. *Discursus morales in selectiora loca genesis, exodi, levetici, numerorum; opus concionatoribus in primis accomdatum*, in-4°, divisé en cinq parties, et chaque partie en plusieurs articles qui peuvent fournir aux prédicateurs une grande abondance de pensées chrétiennes, à Anvers en 1688. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2613. Journal des Savans, 1688, p. 319 de la première édition et 265 de la seconde.)

HAZAZEL ou AZAZËL. *Voy.* AZAZËL.

HAZIR, nom d'homme. (2 Esdr. 10, 20.)

HEAUVILLE (Louis le Bourgeois de), prêtre célèbre par ses poésies spirituelles, et abbé de Chantemerle, Ordre de Saint-Augustin, au diocèse de Troyes, né au diocèse de Coutances, fut uni d'amitié avec les plus beaux génies de son temps. Il mourut l'an 1680, et laissa : 1°. un Catéchisme en vers imprimé dès 1669, in-12, et dont on trouve une partie dans le premier volume du recueil de poésies chrétiennes et diverses, dédié à M. le prince de Conti, et donné par Henri de Brienne, sous le nom de *M. de la Fontaine*. On trouve dans cet ouvrage souvent réimprimé avec des augmentations, le catéchisme, l'histoire

des mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la sainte Vierge, la morale de Jésus-Christ, les psaumes de la pénitence, les prières du matin et du soir, etc. Le tout excepté la morale de Jésus-Christ, en forme de cantiques avec des airs. 2°. Le livre du Devoir des chrétiens. (M. Titon du Tillet, dans son Parnasse français, in-fol. Baillet, dans les Jugemens des Savans et sur les Poètes modernes. M. l'abbé Goujet, Bibliothèque française, t. 17.)

HERAL, ou EBAL, montagne célèbre dans la tribu d'Ephraïm, près la ville de Sichem, vis-à-vis la montagne de Garizim. (Deuteron. 11, 29.)

HERDOMADIER, celui qui est en semaine dans un chapitre ou un couvent, pour dire les oraisons de l'office, y présider et y faire les autres fonctions propres aux supérieurs dans les fêtes solennelles. En plusieurs lieux on l'appelle *Semainier*; et dans les chapitres, il est le plus souvent le collateur des bénéfices qui viennent à vaquer pendant sa semaine. Il y avait autrefois plusieurs sortes d'hebdomadiers, soit dans les chapitres, soit dans les monastères; savoir, l'hebdomadier-chantre, l'hebdomadier du chœur, l'hebdomadier de la cuisine, l'hebdomadier des défunts ou des morts, qui avait soin de l'office et des services des morts; l'hebdomadier de l'invitatoire, qui chantait l'invitatoire, l'hebdomadier lecteur de table; l'hebdomadier de

la grand-messe, qui disait la grand-messe pendant la semaine; l'hebdomadier du pseautier, qui était apparemment le même que celui du chœur, et l'hebdomadier du saint autel, le même sans doute que celui de la grand-messe.

HEBDOMADIÈRE, religieuse qui est en semaine pour dire l'office et y présider.

HEBER, hébr., *passage, collère*, fils de Salé, naquit l'an du monde 1754, avant Jésus-Christ 2281. (*Voyez HÉBREUX.*)

HEBER, fils de Béria. (Genes., 46, 17.)

HEBERNE ou **PERBERNE**, archevêque de Tours au commencement du neuvième siècle, écrivit un livre des miracles de S. Martin. (Vossius, *de Hist. lat.*)

HEBERT (Michel), jésuite, né à Caen le 8 septembre 1672, et mort à Paris dans la maison professe le 24 novembre 1711, a laissé entre autres ouvrages, 1°. *Imago vitæ humanæ quatuor anni tempestatibus expressa*; à Caen en 1704, in-12; ce sont quatre élégies.

HEBERT, trésorier de France, de l'académie française de Soissons, a donné des Discours et des Harangues, in-12, à Soissons, 1699. Il y a dans ces discours une grande diversité de sujets, principalement des éloges et des discours moraux. Les uns sont des éloges du roi, des princes, des princesses, des grands seigneurs de la cour, des cardinaux et des prélats. Dans quelques autres les magistrats

sont instruits de leurs devoirs, et avertis de la fidélité qu'ils doivent au souverain, et de la protection qu'ils doivent aux peuples. Mais partout on voit même délicatesse de pensées, la même élégance d'expressions, la même pureté de langage. (Journal des Savans, 1700, p. 36 de la première édition et 32 de la seconde).

HÉBERT (François), évêque et comte d'Agéu, mort en 1728, a composé d'excellens prônes pour les dimanches de l'année: ils sont imprimés à Paris, chez J. B. Coignard, 1725, en 4 vol. in-12.

HÉBRAÏQUE (langue). On peut voir à ce sujet le traité de Buxtorf sur la langue hébraïque; celui de Claude Capellanus; l'introduction à la langue hébraïque, sous le titre d'*Atrium linguæ sanctæ*, imprimée in-4° à Hambourg 1681; la dissertation du père Alexandre, où il recherche quel est l'auteur des points de la langue hébraïque; le traité du Père Thomassin, où il prétend faire voir que toutes les langues sont dérivées de la langue hébraïque, et que cette langue contient les principes de toute sorte d'érudition; la dissertation de M. Ferrand sur la langue hébraïque, qui se trouve dans le premier tome de sa *Summa biblica*, imprimé in-12, à Paris, chez Daniel Horthemels et Louis Roulland en 1690, où il fait voir que la langue hébraïque est aussi ancienne que le monde, et qu'elle ne se perdit, ni dans la servitude d'Égypte,

ni dans la captivité de Babylone; la dissertation de Walton, où il prouve que la langue hébraïque est la plus ancienne et la plus simple de toutes les langues; les commentaires de la langue hébraïque par J. Gousset; l'histoire des dictionnaires hébreux qui ont été donnés ou promis au public, tant par les Juifs que par les chrétiens jusqu'à notre temps, ou qui se trouvent encore cachés dans les bibliothèques, par J. Ch. Wolfius; la grammaire sacrée de Buxtorf, et celle de M. Huré; la nouvelle méthode pour apprendre facilement les langues hébraïque et chaldaïque, avec le dictionnaire des langues hébraïque et chaldaïque, par le Père Arnou de l'Oratoire, à Paris, chez Jacques Colombat, 1708, in-8°; la grammaire hébraïque de M. Masclef; l'introduction à la langue hébraïque par Ch. Reinneccius; la grammaire hébraïque et chaldaïque par Guarin, et le dictionnaire hébraïque et chaldaïque du même; les racines hébraïques sans points voyelles, ou dictionnaire hébraïque par racines, où sont expliquées, suivant les nouveaux et anciens interprètes, tous les mots hébreux et chaldaïques, par le père Houbigant; la grammaire hébraïque de Pasino, réimprimée à Padoue, avec des augmentations considérables, in-8°, en 1741; la dissertation de M. Biaconni, sur l'antiquité des lettres hébraïques, où il fait voir que les caractères de cette langue n'ont point été changés

par Esdras. Bologne, 1749, in-4°.

HÉBRAÏSME, manière de parler propre de la langue hébraïque. Par exemple, fils de perdition, pour dire un méchant; montagnes de Dieu, pour dire de hautes montagnes.

HÉBREU. Langue hébraïque. C'est la plus ancienne langue que nous connaissions, et dans laquelle ont été écrits la plupart des livres de l'Ancien-Testament. Les anciens et les modernes sont partagés sur la question, savoir : si la langue hébraïque tire son nom d'Héber, et si à la confusion des langues arrivée à Babel, elle demeura dans la seule famille d'Héber et de ses descendants. Il paraît que non, parce qu'il est indubitable que la langue hébraïque a été commune à des peuples qui n'avaient aucune liaison avec la famille d'Héber, tels que les Phéniciens ou Chananéens, les Syriens, les Philistins, qui du temps d'Abraham parlaient hébreu, ou une langue très-peu différente de l'hébraïque. On ne peut donc pas dire que cette langue soit demeurée dans la seule famille d'Héber. Il paraît aussi que le nom de langue hébraïque vient des Hébreux, descendants d'Abraham. (D. Calmet, Dict. de la bibl.)

HÉBREUX. Nom propre de peuples. Les Hébreux sont les douze tribus qui descendaient des douze patriarches, fils de Jacob. Il y a deux sentimens principaux sur l'origine de ce nom. Le premier est qu'il vient d'Éber ou Héber, fils de Salé, et

trisaïeul du grand-père d'Abraham. Le second est qu'il vient de la préposition *eber*, qui signifie *trans*, c'est-à-dire, au-delà, et que ce nom fut donné par les Chananéens à Abraham, parce qu'il venait d'au-delà du fleuve de l'Euphrate.

HÉBREUX (les). Leur monarchie, leur gouvernement, leurs lois, leurs cérémonies, mariages, funérailles, antiquité, sciences, poésie, musique, etc. On peut consulter là-dessus le traité de R. A. Houtouyn ; la république des Hébreux par Cuneus, qui a été traduite de latin en français avec des notes, additions ; les antiquités judaïques par Basnage ; la monarchie des Hébreux par le marquis de Saint-Philippe ; le traité de la république des Hébreux par Sigonius, avec de savantes remarques de M. Maffei, qui se trouvent dans le quatrième tome des OEuvres de Sigonius, recueillies par les soins de M. Argelati, et imprimées à Milan, en 1732 ; les antiquités sacrées des Hébreux, par M. Relan ; les différentes dissertations de D. Calmet sur les mariages ; le manger, la sépulture, etc. des Hébreux ; le discours de M. de Fleury, sur la poésie des Hébreux, et le trésor des antiquités sacrées et hébraïques, publié par M. Blaise Ugolini, à Venise, chez Jean Gabriel Hetz, en 1744, in-fol. sous ce titre : *Thesaurus antiquitatum sacrarum complectens selectissima clarissimorum virorum opuscula in quibus veterum Hebræorum mores, leges,*

instituta, ritus sacri et civiles illustrantur.

HÉBRI, fils de Mérari, lévite. (1 Paral. 24, 27.)

HEBRON ou CHEBRON, ville fort ancienne appelée *Arbée*, et qui subsistait avant Moïse. Elle portait le nom d'*Arbée*, père d'Enoc, d'où vient qu'on disait *Cariath-Arbé*, ville d'*Arbé*. Elle fut bâtie sept ans avant Noan ou Tanis, ville d'Egypte. D'Arbé on en a fait Hébron ou Chebron. (1. Mach. c. 5, v. 23.) Proche de là était une caverne double où l'Ecriture nous apprend que fut la sépulture d'Abraham, de Sara, d'Isaac, de Jacob, etc., et c'est sans doute pour cette raison qu'on la nomme encore de nos jours la Sainte-Caverne. Hébron était située dans la partie méridionale de la terre de Chanaan, proche du lac Asphaltide, à vingt-deux milles de Jérusalem. Pas loin de cette ville était le lieu appelé *Chesne de mamré* ou *Mambré*, auprès duquel Abraham se retira. Joseph nous parle aussi d'un thérébinthe, qui n'en était éloigné que de six stades, et qu'on disait y subsister depuis la création du monde. Sozomène rapporte que les habitants de la Palestine et les peuples voisins s'y assemblaient tous les ans, non - seulement pour cause de marchandise, mais aussi par religion, parce que ce lieu était regardé comme saint par les Juifs et les chrétiens, et même les païens, en considération des anges qui y avaient apparu à Abraham, se-

lon la tradition commune. L'empereur Constantin fit purifier ce lieu, et ordonna qu'on y bâtit une église. Les Latins ayant pris Jérusalem en 1799, et le pays circonvoisin, ils établirent un siège épiscopal à Hébron, comme nous le dirons; mais en ayant été chassés, les Grecs y mirent un évêque de leur rit, dont nous connaissons celui qui suit :

Joannice, en 1672, assista au concile de Bethléem, et y proscrivit les sentimens calvinistes de Cyrille Lucaire, sous le patriarche Dosithée II.

HÉBRON, fils de Caleb, chef de la famille des Hébronites. (*Exod.* 6, 18.)

HÉBRONA, hébr. *qui passe* ou *qui se met en colère*, campement des Israélites dans le désert, entre Jétébata et Elath. (*Num.* 33, 34.)

HECQUET (Adrien), de l'Ordre des carmes, natif d'Arras, a fleuri vers l'an 1560, et laissé :

- 1°. Rappel des Hérétiques du luthéranisme et des autres hérésies à la foi catholique, à Anvers, en 1550.
- 2°. Commentaire de la béatitude éternelle, de la semence de l'Évangile et le chariot de l'âme, à Louvain, en 1555.
- 3°. L'Arrêt des cœurs, *ibid.*, 1557.
- 4°. Deux livres des têtes de l'hydre, à Anvers, en 1557.
- 5°. De la pénitence véritable, à Lyon, en 1569.
- 6°. L'Ordinaire du vrai chrétien, à Paris, en 1570.
- 7°. Des Sermons sur les Évangiles du carême, *ibid.*, 1570.
- 8°. Recueil des sujets re-

marquables, à Louvain, en 1564. 9°. De l'Institution des paroisses, contenant des prônes pour toutes les fêtes et dimanches de l'année, à Paris, en 1572.
- 10°. Discours et lettres. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, page 1154, et aux additions, page 2870.)

HECQUET (Philippe), célèbre médecin, docteur-régent, et ancien doyen de la faculté de médecine de Paris, né à Abbeville le 11 février 1661, prit la place de M. Hamon à Port-Royal-des-Champs, en 1688. Il fut ensuite médecin de Henri-Jules de Bourbon, prince de Condé, de madame la princesse sa veuve, et de madame la duchesse de Vendôme. Il mourut après une vie fort austère, le 11 avril 1737, âgé de soixante-seize ans, et fut enterré au bas de l'église des carmélites du faubourg Saint-Jacques de Paris, dont il était le médecin. Il a composé un grand nombre d'ouvrages. Nous ne parlerons que de ceux qui ont trait à notre objet, savoir :

- 1°. De l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes, et de l'obligation aux femmes de nourrir leurs enfans, 1708, in-12, à Trévoux.
- 2°. Traité des dispenses du carême, dans lequel on découvre la fausseté des prétextes qu'on apporte pour les obtenir, en faisant voir par la mécanique du corps les rapports naturels des alimens maigres avec la nature de l'homme, et par l'histoire, par l'analyse et par l'observation, leur conve-

nance avec la santé, en 1708, 1709, 1715, avec des corrections et additions, entre autres deux dissertations, l'une sur les mameuses et autres semblables amphibies, qu'il prétend n'être point poissons, et dont il condamne l'usage les jours de jeûne et d'abstinence; l'autre, sur le tabac, qu'il dit rompre le jeûne. Cet ouvrage a été réimprimé en 1741, en 2 volumes in-12. 3°. *An creatoris et naturæ legum imago carnis privii lex*, thèse du 18 mars 1723. 4°. Lettres d'un médecin de province, sur un miracle arrivé sur une femme (la dame la Fosse) du faubourg Saint-Antoine, in-4°, en 1725. On a trois Vies de M. Hecquet, l'une dans le journal intitulé : Bibliothèque française; la deuxième dans le t. 12 des Mémoires du père Nicéron, et la troisième à la suite du troisième volume de la Médecine des pauvres, ouvrage posthume de M. Hecquet.

HECTIUS (Godefroy), auteur allemand, a donné : *Germania sacra et litterata, sive de origine ac progressu rei sacræ ac politioris in Germania doctrinæ, ex ævo medio commentarii*, in-12. (Journal des Savans, 1718, page 519.)

HECTOR BOETIUS, Écossais, docteur d'Aberdon, dans le seizième siècle, composa l'Histoire d'Ecosse, qui a été imprimée in-fol. en 1574, à Paris. Il laissa aussi quelques autres Traités, entre autres un des évêques

d'Aberdon, en Ecosse. (Le Mire. Vossius. Bellarmin.)

HEDDAI, hébr. *louange*, un des braves de l'armée de David. (2 Reg. 23, 30.)

HEDER, hébr. *troupeau, qui coupe*, fils de Beria ou Bara, fut du nombre de ceux qui prirent la ville de Geth. (1 Par. 8. 15.)

HEDWIGE ou HAVOYE (sainte), duchesse de Pologne, dans le treizième siècle, était fille du prince Berthold, duc de Carinthie. On la mit toute jeune dans le monastère des bénédictines de Lutzing, et on lui fit épouser, à douze ans, le prince Henri, dit le Barbu, duc de Silésie et de Pologne, dont elle eut six enfans. Quoiqu'elle fût encore jeune après qu'elle les eut mis au monde, elle fit vœu de continence du consentement de son mari, et passa le reste de sa vie dans des pratiques continuelles de piété, à la tête desquelles elle mit toujours le bon réglemeut de sa famille. Elle en bannissait avec une sévérité inexorable le mensonge, la médisance, toute action capable de blesser, pour peu que ce fût, la pudeur. Elle exhortait tous ceux qu'elle pouvait à embrasser la chasteté, et ce fut par ce mouvement qu'elle persuada au duc, son mari, de bâtir à quelque distance de Breslaw, le grand monastère de Trebnitz, pour des religieuses de Cîteaux. Elle prit encore le soin de beaucoup de jeunes demoiselles pauvres et

orphelines, et de plusieurs autres filles de basse condition. Le désir qu'elle avait de s'avancer de plus en plus dans la perfection, lui fit abandonner son palais pour se retirer, avec un petit nombre de personnes, proche de son monastère de Trebnitz. Elle s'y réduisit à un habit gris de l'étoffe la plus simple, et prit enfin l'habit même des religieuses et se renferma dans le monastère, mais sans faire de vœux, pour pouvoir exercer plus facilement des œuvres de charité. Elle passait cependant toutes les autres religieuses en silence, en régularité, en mortification, en humilité, dont elle avait l'amour si profondément imprimé dans le cœur, qu'elle embrassait avec une ardeur incroyable tous les genres d'humiliations qui pouvaient se présenter à son esprit, comme de donner à manger aux pauvres, de leur laver les pieds à genoux, de servir les malades, et surtout les lépreux. Jamais elle ne se laissait aller à la colère, quelque sujet qu'on lui en donnât. Jamais il ne lui échappait un mouvement d'émotion. Les accidens funestes, loin de la troubler, ne servaient qu'à faire éclater davantage la profonde paix de son âme. Ce fut dans ces dispositions héroïques, qu'elle vit mourir le duc son mari, et son fils aîné. Elle mourut elle-même le 15 octobre de l'an 1243, après avoir passé quarante années dans la pénitence. Dieu l'honora du don des miracles devant et après

sa mort. Le pape Clément iv la canonisa le 15 octobre de l'an 1267, et sa fête fut remise au 17 du même mois sous Innocent xi. (Surius, Matthieu Bader, dans sa Bavière sainte. D'Antilly. Baillet, t. 3, 17 octobre.)

HEGESIPPE (saint) était Juif d'origine. Il fut converti à la foi de Jésus-Christ, et la défendit de vive voix et par écrit avec beaucoup de vigueur, contre les hérétiques et les païens. Il fit divers voyages par les provinces de l'empire, pour conférer avec les hommes apostoliques et les personnes de piété qui avaient conversé avec les apôtres. Il fit aussi un voyage à Rome où il demeura près de vingt ans jusqu'au pontificat du pape Eleuthère. Ce fut là qu'il recueillit et mit par ordre la doctrine apostolique reçue de main en main dans cette église depuis saint Pierre jusqu'à Anicet. Il composa aussi une histoire divisée en cinq livres, dans lesquels il renfermait, selon l'ordre des temps, tout ce qui s'était passé dans l'Eglise depuis la passion de Jésus-Christ jusqu'au temps du pape Eleuthère. Cet ouvrage, dont il ne reste que quelques fragmens dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, était écrit d'un style simple; car quoiqu'Hegesippe fût très-savant, il s'attachait à imiter la manière d'écrire des apôtres, aussi bien que leur vie. Saint Hegesippe mourut fort âgé sur la fin du règne de Marc-Aurèle, ou vers

le commencement de celui de Commode, c'est-à-dire, vers l'an 180, après avoir édifié et soutenu l'Eglise par la sainteté de sa vie et par sa doctrine pendant plus de cinquante ans. Les martyrologes latins en font mention et marquent sa fête au septième jour d'avril. Il y a une histoire de la ruine de Jérusalem, en cinq livres, sous le nom d'Hegesippe, dont l'auteur lui est postérieur de plus de deux cents ans. Il paraît que ce n'est qu'une compilation tirée de Joseph l'historien, dont on a corrompu le nom pour en faire celui d'Hegesippe, *Hegesippus de Josipus*. (Lillemont, Mém. eccl. t. 3, Dupin, Bibl. t. 1. Cave, p. 151. Baillet, t. 1, 7 avril. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl. tom. 2.)

HÉGLA, héb., *sa danse* ou *sa fête* ou *genisse*, fille de Salphaad. (Num. 26, 33.)

HEGUMENE, *Hegumenus*. archimandrite, abbé, supérieur d'un monastère de moines, parmi les Grecs. (Le P. Héliot, t. 1, pag. 63.)

HEIDEGGER (Jean-Henri), né le premier juillet 1633 à Ursivellen, village de Zurich en Suisse, étudia la Théologie à Marbourg, sous Crocius, les langues orientales à Heidelberg, sous Jean-Henri Ottinger, et il se fit recevoir dans cette ville docteur en philosophie. Peu de temps après on lui donna une chaire de professeur extraordinaire en langue hébraïque dans l'université de cette ville, et une

autre de professeur en philosophie. En 1659, on l'appela à Steinfurt pour y professer la Théologie et l'histoire ecclésiastique. Il abandonna cette ville en 1665 pour retourner à Zurich, où il fut professeur en morale jusqu'en 1667, qu'il fut fait professeur en Théologie. Il mourut en cette ville le 18 janvier 1698. Il a fait, entre autres ouvrages : 1°. *de Fine mundi*; 2°. *de Fide decretorum concil. trident.*; 3°. un Commentaire latin du livre d'Étienne de Courcelles, intitulé : *Libertas christianorum à lege cibaria veteri*; 4°. *de Articulis fundamentalibus*; 5°. *Historia vitæ et obitûs J. H. Hottingeri*, in-8°; 6°. *de Historia sacra patriarcharum exercitationes selectæ*, dont on a plusieurs éditions; 7°. une Dissertation latine sur les pèlerinages de Jérusalem, de Compostelle, de Lorette, etc.; 8°. *Anatome Concil. trident.*; 9°. *Enchiridion biblicum*, dont plusieurs éditions; 10°. *Historia papatûs*; 11°. *Mysterium Babylonis*, 2 vol. in-4°. C'est une explication de plusieurs endroits de l'Apocalypse; 12°. *In viam concordie ecclesiasticæ protestantium manudictio*; 13°. un Traité du martyre; 14°. *Tamulus Concil. trid.*; 15°. *Historia vitæ et obitus Joann. Lud. Fabricii*, à la tête des œuvres de Fabricius, en 1698, in-4°.; 16°. *Medulla Theologiæ christianæ*, 2 vol. in-4°, en 1696, 1701 et 1702; 17°. 2 vol. de dissertations latines sur la Théo-

logie dogmatique, historique et morale; 18°. *Exercitationes biblicæ*, avec quelques dissertations et la vie d'Heidegger, en 1700; 19°. *Labores exegetici in Josuam, Matth. epist. S. Pauli ad Rom. Corint. et Hebr.*; 20°. *Corpus Theologiæ christianæ*, in-fol. en 1700, etc. (Le père Nicéron, dans ses Mémoires, t. 17. *Nova litteraria helvetica Scheuchzeri*, en 1702, p. 10.)

HEILBRUNNER (Jacques), né en 1548 à Ebertingen, village du duché de Wittemberg, prit le degré de docteur en Théologie à Tubinge en 1577, fut ensuite pendant trente ans chapelain du comte Palatin de Neubourg, ensuite prélat d'Anhausen dans le pays de Wittemberg, et enfin abbé de Bobenhausen, et surintendant général. Il mourut le 6 novembre 1618, et laissa un grand nombre d'ouvrages tant en allemand qu'en latin. Ces derniers sont : *Schwenk Feldio-Calvinismus: demonomania pistoriæ magica*; *Anti-Tannerus: carnificina esautica*; *de flagellatione*, contra *Jacobum Gretserum: apologia confessionis principis Wolfgangi: synopsis doctrinæ calvinianæ refutata*. Thummus a écrit la vie de Jacques Heilbrunner.

HEISSIUS (Sébastien), jésuite d'Ausbourg, mort le 20 juin 1614, a donné: 1°. la Réfutation du traité hérétique des vingt articles de la confession d'Ausbourg, à Dilingen en 1608; 2°. une Déclaration apologétique

des aphorismes de la doctrine des jésuites et autres catholiques; à Ingolstad en 1609; 3°. de la vraie Église et des moyens de la connaître; en 1610; 4°. le Purgatoire des luthériens. (Dupon, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1846.)

HELA ou ZAHELA. Voyez ZAHELA.

HELAM, héb., l'armée ou la douleur de la mère, lieu célèbre par la victoire que David remporta sur les Syriens. (2 Reg., 10, 17.)

HELBA ou CHELBA, ville de la tribu d'Aser. C'est peut-être la même que Chelbon en Syrie. (Judic., 1, 31.)

HELCHATH ou HELCATH ou HALCATH ou CHELCIAT, ville de la tribu d'Aser, qui fut donnée aux Lévites de la famille de Gerson. (Josué, 21, 31.)

HELCI, un des prêtres ou lévites, qui revinrent de Babylone à Jérusalem. (2 Esdr. 12, 15.)

HELCIAS, hébr., portion ou douceur du Seigneur, père de Néhémie. (2 Esdr. 1, 1.)

HELCIAS, père d'Éliacim. (4 Reg. 18, 18.)

HELCIAS, fils d'Amasaï, lévite de la famille de Mérari. (1 Par. 6, 45.)

HELCIAS, père de Suzanne. (Dan. 13, 2.)

HELCIAS, père de Jérémie. (Jérém. 1, 1.)

HELCIAS, grand-prêtre, petit-fils de Sellum, et père d'Azarias qui lui succéda dans la grande sacrificature. Ce fut sous le pon-

tificat d'Helcias, que l'on trouva le livre de la loi dans le trésor du temple, du temps du roi Josias. (4 Reg., 22.)

HELCIAS, père du précédent. Il vivait sous Ezéchias. (4 Reg. 18, 18.)

HELDINGE ou HELDINGUE (Michel), dit *Sidonius*, évêque de Mersbourg, né en 1506, de parens obscurs, étudia la Théologie dans les plus fameuses universités d'Allemagne, et en particulier à Tubinge, dans le collège fondé pour de pauvres écoliers. Il enseigna à Mayence, et fut pourvu d'une cure dans cette ville. Ensuite il devint suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Seide ou de Sidon, d'où il eut le nom de *Sidonius*. L'empereur Charles-Quint l'employa en 1548, pour travailler à ce formulaire de religion qu'on appelle *Interim*, et pour récompense il lui donna l'évêché de Mersbourg. Hellingue fut employé en diverses négociations importantes par l'empereur Ferdinand qui le fit assesseur de la chambre impériale de Spire, puis président et gouverneur de Vienne. Il assista au concile de Trente, et fit paraître beaucoup de savoir. Il mourut en 1561, âgé de cinquante-cinq ans. On a de lui une instruction chrétienne intitulée : *Institutio ad christianam pietatem* ; un Catéchisme imprimé à Louvain en 1557, et avec les décrets d'un concile provincial de Mayence en 1549, in-folio, quinze ser-

mons sur le sacrifice de la messe, imprimés avec deux autres du même, à Ingolstad en 1545. Ces discours sont en allemand : mais Surius les a traduits en latin. On trouve quatre lettres d'Hellingue à Frédéric Nausea, depuis évêque de Vienne, dans le troisième livre des lettres adressées à celui-ci imprimées à Bâle en 1550, in-fol., p. 80 et suiv. (Voyez la vie d'Hellingue, qui se trouve au tome premier des *Observationes hallenses, observatio quinta*, p. 60 et suiv., sous ce titre : *Michaelis Sidonii, episcopi martisburgensis, vita.*)

HELEC, héb., *portion* ou *légèreté*, fils de Galaad, de la tribu de Manassé, fut chef de la famille des Helecites. (Num., 26, 30.)

HELED, fils de Baana, un des braves de David. (2. Reg., 23, 29.)

HELEM, héb., *qui rêve* ou *qui guérit*, nom d'homme. (Zachar., 6, 14.)

HELEM, frère de Somer. (1 Par. 7, 35.)

HELENE (sainte), impératrice, mère du grand Constantin, *Flavia Julia Helena*, était d'une famille obscure de Bithynie. L'empereur Constance Chlore n'étant encore que garde-du-corps ou simple officier d'armée sous Gallien, connut ses excellentes qualités et l'épousa. On ne sait si elle lui donna d'autres enfans que Constantin dont elle accoucha l'an 272, âgée de vingt-cinq ans, dans Naïsse,

ville de Dardanie. Elle en pouvait avoir soixante-quatre lorsqu'elle fut convertie à la religion chrétienne, par l'avènement de son fils à l'empire ; et depuis cet heureux moment , elle ne cessa d'édifier l'Église par ses rares vertus. Elle priait avec ferveur, était vêtue fort simplement, ornait magnifiquement les temples, et faisait des aumônes immenses. Elle fit le voyage de Jérusalem, présida à la construction de la superbe Église du Saint Sépulcre, après avoir découvert la vraie croix , et eut part aux autres églises qui furent bâties sur le mont des Oliviers et à Bethléem, par les ordres de Constantin son fils entre les bras duquel elle mourut peu de temps après son retour de Palestine, l'an 327 ou 328, dans la ville de Nicomédie, autant qu'on peut le conjecturer. L'Église latine honore sa mémoire le 18 août ; et la grecque, le 21 de mai. Les Romains prétendent avoir le corps de sainte Hélène dans l'église appelée *Ara-Cœli* ; et les Français croyaient le posséder dans l'abbaye de Hautvilliers en Champagne, à quatre lieues de Reims, où l'on disait qu'il fut transporté de Rome, au milieu du neuvième siècle, par un prêtre du diocèse de Reims, nommé Targis. (Eusèbe, Vie de Constantin, liv. 3. Théodoret. Surius. Dom Mabillon, quatrième siècle bénédictin, part. 2. Baillet, Vies des Saints, t. 2, 18 août. De Tillemonst, tome septième de ses Mémoires pour ser-

vir à l'Histoire ecclésiastique.)

HELENIEN. Les disciples de Simon le Magicien furent nommés *Heléniens* du nom d'Hélène ou Sélène, concubine de Simon.

HELENOPONT, une des deux provinces du Pont, ainsi appelée d'Hélène, mère du Grand-Constantin. Amasée en était la métropole, comme elle l'avait auparavant été de tout le Pont. Justinien ne fit dans la suite de ces deux provinces qu'une province seule, à laquelle il conserva le nom d'*Hélenopont*, sans rien changer à l'ordre ecclésiastique.

HELENOPOLIS, ville épiscopale de la province de Bithynie au diocèse du Pont sous la métropole de Nicomédie. Elle se trouve dans toutes les notices. Elle s'appelait anciennement *Drepanum* ou *Drepane*. Constantin la nomma ainsi à cause de sa mère qui y mourut, comme semble marquer Sozomène, l. 2, c. 1. Nicephore Calliste et le supplément de la chronique d'Eusèbe disent la même chose. C'est une ville maritime sur le golfe Afsacène proche du Bosphore, selon Étienne. Les anciens géographes n'en font aucune mention. Voici les évêques dont les noms sont parvenus jusqu'à nous.

1. Macrin. *Index PP. Nicæen.*

2. Pallade, qui alla à Rome pour la défense de saint Jean Chrysostôme (*dial. de ejus vita*). Lorsqu'il fut de retour à Constantinople, on l'envoya en exil à Syène, au fond de la Thébaïde.

3. Alexandre, subrogé à Pal-lade.

4. Léonce, assista au concile de Constantinople, sous Mennas, en 536.

5. Théodore, au cinquième concile général.

6. Léonce II, au sixième.

7. Jean, aux canons *in Trullo*.

8. David, au septième concile général.

9. Léon, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII. (Or. chr., t. 1, p. 622.)

HELENOPOLIS, ville épiscopale de Lydie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes, dont l'évêque Numénus fut un de ceux qui s'opposèrent à la tenue du concile d'Ephèse jusqu'à l'arrivée de Jean d'Antioche. (*Ibid.*, p. 897.)

HELENOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous Schytopolis, ainsi appelée du nom de la mère du Grand-Constantin, a eu l'évêque suivant :

1. Procope, siégeait en 536. Il assista au concile de Jérusalem, sous Pierre, contre Anthème. (*Ibid.*, t. 3, p. 712.)

HELEPH, ville de la tribu de Nephtali. (Josué, 19, 33. Elle est appelée *Meheleph* dans l'hébreu, dans les Septante et dans Eusèbe.)

HELES, hébr., *arme* ou *dépouille*, un des vaillans hommes de l'armée de David. (2 Reg. 23, 26.) Il est nommé *Helès* de *Phalti* dans les livres des rois, et *Hellès* *Phalonite*. (1 Paral. 11, 27.)

HELGAUD, moine de Fleury, écrivit vers l'an 1050 la vie du roi Robert, qui a été imprimée à Francfort, et qui est aussi parmi les historiens de du Chêne. (Dupin, Bibl., onzième siècle.)

HELI, hébr., *élévation*, grand sacrificateur, et juge de la race d'Ithamar, succéda à Abdon, et eut pour successeur Samuel dans le gouvernement du peuple. Le grand défaut d'Héli fut son indulgence à l'égard de ses enfans. L'arche du Seigneur ayant été prise par les Philistins, Héli tomba de sa chaise, en apprenant cette triste nouvelle, il se rompit le cou, et mourut après avoir été juge d'Israël pendant quarante ans, depuis l'an du monde 2848 jusqu'en 2888. (1 Reg. 3, 16 et 4, 15.)

HELI, *Helincim*, *Helcias*, *Joachim*, sont à peu près le même nom; et il y a apparence qu'Héli, nommé dans saint Luc comme le dernier des aïeux de Jésus-Christ, est le même que saint Joachim, père de la sainte Vierge. (Luc, 3, 23.)

HELICITES, hérétiques ou faux dévots du septième siècle, qui vivaient dans la solitude, et faisaient consister le service divin à chanter des cantiques pieux, et faire de saintes danses avec des femmes, à l'exemple, disaient-ils, de Moïse et de Marie, suivant ce qui est rapporté au quinzième chapitre de l'Exode. (Rossæus, dans son Traité des religieux.)

HELINAND, dont on a déjà parlé au mot *Elimand*, moine

de l'abbaye de Froidmont, de l'Ordre de Cîteaux dans le diocèse de Beauvais, mort en 1209 ou 1223, ou enfin 1227, avait composé une Histoire chronologique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1204. Le père Tissieren a donné les quatre derniers livres dans le tome 8 de sa bibliothèque des écrivains de l'Ordre de Cîteaux, avec quelques sermons et une lettre sur la réparation de l'apostasie, adressée à Gautier, moine apostat. Il est encore auteur de la relation du martyre de saint Gercon et de ses compagnons. On a encore de lui un poème de la mort, publié en 1595 par Antoine Loysel. Il y a dans la bibliothèque de Longpont un manuscrit du même auteur sur l'apocalypse, et dans d'autres bibliothèques un traité à la louange de la vie monastique, et un autre du gouvernement des princes. Helinand montre plus de travail, que de discernement dans son histoire qui n'est qu'un recueil tiré de divers auteurs. (Dupin, l'ibl., treizième siècle. Journal des Savans, 1745, page 656.)

HELIODORE, premier ministre de Séleucus Philopator, roi de Syrie, fut envoyé par le roi son maître à Jérusalem, pour enlever les trésors que l'on disait être dans le temple. Lorsqu'il y fut entré, on vit paraître un cheval, sur lequel était monté un homme terrible, vêtu magnifiquement, qui fondant avec impétuosité sur Héliodore, le

frappait avec ses pieds de devant, pendant que deux jeunes hommes aussi brillans de gloire et richement vêtus le fouettaient sans relâche. Héliodore fut renversé et porté hors du temple, le grand-prêtre Onias pria pour lui, et pendant qu'il faisait sa prière, les mêmes jeunes hommes dirent à Héliodore : *Rendez grâces au grand-prêtre Onias, car le Seigneur vous a donné la vie à cause de lui.* Héliodore ayant offert une hostie à Dieu, s'en retourna vers le roi Séleucus, et lui raconta ce qui lui était arrivé. (2 Mach. 13.)

HELIODORE, évêque d'Alтино en Italie, était de Dalmatie, de même que saint Jérôme, son contemporain. Il quitta son pays à l'exemple de ce saint qu'il alla joindre à Aquilée. Il l'accompagna aussi dans son voyage d'Orient avec le prêtre Evagre et Innocent. Ils parcoururent ensemble la Thrace, la Bithynie, le Pont, la Galatie, et passèrent en Syrie. Saint Jérôme s'étant retiré dans un désert de la province de Chalcide, Héliodore l'y suivit encore et le quitta ensuite pour aller voir ses parens en Dalmatie. Saint Jérôme lui écrivit pour le rappeler au désert; mais sa lettre, quoique très-belle et très-pressante, n'eut aucun effet. Héliodore repassa en Italie, et fut admis dans le clergé d'Aquilée, d'où il fut tiré ensuite pour être évêque d'Alтино. Il assista au concile d'Aquilée de l'an 381, où il soutint la foi contre les ariens, et mou-

rut d'une mort précieuse, après avoir conduit son peuple avec beaucoup de vigilance, et conservé dans l'épiscopat toute l'austérité de la vie monastique. Son nom se trouve au 3 juillet dans le martyrologe romain moderne. (Saint Jérôme, dans ses Lettres. Bulteau, liv. 2 de l'Hist. monast. d'Orient. Baill., t. 2, 3 juillet.)

HELIODORE, prêtre d'Antioche, a composé un excellent livre de la virginité, fondé sur des témoignages de l'Écriture. (Gennad., ch. 29. Dupin, Bibl., t. 3, p. 304.)

HELIONOSTIQUE, c'est-à-dire, adorateur du soleil.

HELIOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Phénicie, nommé Balbec, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Strabon la met proche d'Émèse, et l'itinéraire d'Antonin place Conna et Laodicée entre ces deux villes. Mais il faut convenir qu'elle est plus proche de Damas. Il y avait dans Héliopolis un temple du soleil, que le peuple adorait, et un autre dédié à Vénus, où cette déesse avait une statue. Constantin les fit abattre, parce que, surtout dans le dernier, on s'était fait une loi d'y prostituer toutes les filles aux étrangers qui arrivaient dans la ville. Ce prince exhorta aussi les habitans de cette ville à embrasser au plutôt le culte du vrai Dieu. On y bâtit une fort belle église. On y mit un évêque, et on sacrifia au seul Créateur du ciel et de la terre.

Ceux qui ne voulurent pas quitter le culte des faux dieux, s'en vengèrent, sous Julien l'Apostat, en violant les vierges consacrées à Jésus-Christ, et en les exposant toutes nues dans la place publique aux yeux de tout le monde. (Voy. Sozomène, l. 5, c. 10, et l. 7, c. 15.) Voici les évêques qui y ont siégé :

1. Théodote, qui baptisa saint Eudoce, martyr. (*Martyr. rom. men. des Grecs*, 1^{er} mars.)

2. N... dont Eusèbe ne nous a point laissé le nom. Il fut établi à Héliopolis par Constantin.

3. Joseph, au concile d'Antioche, sous le patriarche Domnus.

4. Pierre, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

5. Antoine, souscrit au témoignage que rendit Néopyhte, patriarche d'Antioche, sur la foi de l'Église orientale contre les calvinistes. (*Tom. 3, ppet. fid. p. 756.*)

6. N... qui regut fort bien M. de la Roque, qui alla le voir en 1688. (*Voyage du mont Liban. Or. ch. t. 2, p. 842.*)

HELIOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Augustamnique dans le patriarcat d'Alexandrie. On l'appelait autrefois On. Puthiphares, dont Joseph épousa la fille (*Ge. 46, 20*), était prêtre de cette ville. Elle est aujourd'hui détruite, et on trouve en sa place un village à une lieue du Caire, nommé Matarea, à cause du puits qui sert à cultiver le baume. On prétend que

c'est où Notre-Seigneur Jésus-Christ alla demeurer, lorsqu'on le porta en Egypte, dans son enfance. Héliopolis a eu les évêques suivans :

1. Helenus, dont il est parlé dans les actes de sainte Eugénie, martyr. (*Apud Sur.* 25 décembre.)

2. Melas, Meletien, après le concile de Nicée.

3. Marin, au concile d'Éphèse.

4. N... ordonné par Apollinaire, patriarche d'Alexandrie. (*Or. ch. t. 2, p. 562.*)

HELIOT (N. d'), prêtre, abbé du Perray-Neuf, professeur des libertés gallicanes dans l'université de Toulouse, de l'Académie des sciences de la même ville, a fait imprimer en 1753 un Discours sur les grandeurs de Jésus-Christ, à Toulouse et à Paris, brochure in-12. (*Journal des Savans*, 1753, p. 445.)

HELLADE, évêque de Tarse, métropole de la première Cilicie, fut déposé dans le premier concile d'Éphèse. On a sept lettres de lui dans la collection de Lupus. (*Dupin, Biblioth. ecclés. t. 3.*)

HELLAS, se prend quelquefois pour toute la Grèce, dont elle n'est cependant qu'une partie appelée Achaïe, qui comprend l'Attique, la Migare, la Béotie, la Phocide, la Locride, l'Œtolie et la Doride. Elle a pour bornes au septentrion la Macédoine, et la Thessalie; à l'orient, la mer Egée; à l'occident, la mer Ionienne; et au

midi, les golfes de Corinthe et de Saron. On l'appelle aujourd'hui la Livadie. Corinthe en est la seule métropole, même depuis qu'on lui a ajouté le Péloponèse. On lui a ajouté depuis de nouvelles métropoles, hors le Péloponèse, comme Athènes, au neuvième siècle, à qui on a attribué quelques églises suffragantes, et Thèbes sans sièges suffragans au-dedans du Péloponèse. Quelques autres aussi au neuvième siècle, onzième et au treizième.

HELLÉNISTE, *Hellenista*. Ce mot se trouve dans le texte grec du Nouveau-Testament, et signifie les Juifs grecs qui habitaient l'Égypte et les autres lieux où la langue grecque était répandue, à la différence des Juifs hébreux, qui parlaient la langue hébraïque; tels que les Juifs du territoire de Jérusalem, et de de-là l'Euphrate. C'est des Hellénistes qu'est venue la version grecque de l'Ancien-Testament, qu'on nomme la Bible des Septante. Ils s'en servaient dans leurs assemblées, malgré les Juifs hébraïsans, qui ne pouvaient souffrir qu'on lût la Sainte-Écriture en une autre langue qu'en hébreu. Quelquefois les Hellénistes sont appelés simplement Hellènes-Grecs. (*D. Calmet.*)

HELLÉNISTIQUE. Langue hellénistique. C'est celle qui était en usage parmi les Juifs grecs, dans laquelle il y avait beaucoup d'hébraïsmes et de syriacismes. C'est l'opinion com-

mune des savans contre Saumaise, qui a fait 2 volumes pour la combattre.

HELLESPONT, province de l'Asie mineure, ou plutôt partie de la Mysie sur la Propontide. L'évêque d'Ephèse étant tombé dans l'arianisme, et ayant été conséquemment déposé dans le concile de Sardique, la ville de Cyzique fut donnée pour métropole aux provinces d'Asie, de Carie et de Lydie. Le canôn trente-six du concile in *Trullo*, avait ordonné que Cyzique et tout l'Hellespont reconnaissent pour patriarche l'évêque de Constance en Chypre. Mais cela ne fut point observé, ou dura peu de temps. On érigea vers l'an 869, en archevêchés dans cette province, les villes de Préconnèse, de Marmora et de Pare. Cette dernière fut même faite métropolitaine, aussi bien qu'Abide, mais cette dernière revint à son premier état.

HELMESIUS (Henri), *chez* HENRI HELMESIUS.

HELMODUS ou HELMOLDUS, prêtre de Buzow, village près du lac de Plæn, vivait du temps de l'empereur Frédéric Barberousse. Il fut lié intimement avec Gerolde, qui fut le premier évêque de Lubeck, et il l'aida utilement dans la conversion des Wages. Ce prélat l'engagea à écrire une chronique des Slaves et des Venèdes; et Helmoldus entreprit en effet cet ouvrage qui commence par l'histoire de la conversion des Saxons à la foi chrétienne, sous

Charlemagne, et qui finit à l'année 1170. Arnoul, abbé de Saint-Jean à Lubeck, continua cette chronique qui est écrite en latin, jusqu'à l'an 1208, et l'anonyme de Bremen la poussa jusqu'à l'an 1449. Henri Berger, recteur de l'université de Lubeck, y ajouta des notes et un index dans l'édition qu'il en donna en 1659, sous le titre de *chronicon Holsatiæ*. Elle se trouve dans les *Accessiones historicae* de Léibnitz. Reineccius a donné aussi une édition de cette chronique avec des remarques, et Léibnitz les publia de nouveau dans le tome deuxième des écrivains de l'histoire de Brunswick. Helmoldus mourut en 1170 ou 1180. (Bellarmine, in *Tract. de scriptor eccles. Baugertii, præf. in Helmædum, etc.*)

HELO (François), avocat au parlement de Paris, a donné au public en 1662 : la Jurisprudence française conférée avec le droit romain sur les institutes de l'empereur Justinien, sur le premier titre : de la Justice et du droit. Il a fait un Traité de juridiction romaine, française, séculière et ecclésiastique. Il a observé leurs différences et leurs rapports : cet ouvrage forme 1 volume in-4°, divisé en deux tomes. L'auteur l'a dédié à M. le premier président de Lamoignon. (Mémoire manuscrit de M. Boucher d'Argis, communiqués à M. Drouet, éditeur du Moréry de 1759.)

HELOISE ou LOUISE, épouse du célèbre Abélard, puis pre-

mière abbesse du Paraclet, était nièce de Fulbert, chanoine de Paris. Elle avait un génie si élevé et si propre pour les sciences, qu'à dix-huit ans elle savait le latin, le grec et l'hébreu, et s'appliquait fortement à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de l'Écriture-Sainte. Elle mourut le 17 mai 1163, ou, selon d'autres, 1164. Nous avons un recueil des lettres d'Abélard et d'Héloïse, publié en 1616, par le sieur François d'Amboise, conseiller d'état, et depuis à Londres, in-8°, et à Paris en latin et en français en 1723, par dom Gervaise, ancien abbé de la Trappe, en 2 volumes in-12. On attribue encore à Héloïse des constitutions ou statuts pour ses religieuses. On est surpris, dit dom Ceillier, en lisant les lettres d'Héloïse, d'y trouver une si grande étendue de connaissances. Elle cite avec aisance les écrivains sacrés, les Pères de l'Église, les auteurs profanes, surtout les poètes. Rien n'égale la vivacité de son pinceau, quant elle peint ses malheurs et ses peines. Quelle force d'expressions et de raisonnemens dans le discours qu'elle fait à Abélard pour le détourner du mariage! Son style est toujours élégant; mais il est des endroits dans ses lettres où elle s'est surpassée. Les pensées en sont fines et délicates, les idées nobles, la latinité pure, le tour naturel. Le père de Fontenay, dans le neuvième tome de l'Histoire de l'Église gallicane,

nous donne l'histoire et le portrait d'Héloïse : ce qu'on a de ses lettres, dit l'historien, justifie sa réputation; mais on y voit un assortiment bien singulier du langage et des sentimens de sa tendresse, avec le langage et les sentimens de la vertu. (*Voyez* la vie d'Abélard et d'Héloïse par dom Gervaise. *Voyez* aussi dom Ceillier, Hist. des Ant. sacr. et ecclés. tom. 22, p. 154 et suiv.)

HELMON-DEBLATHAIM, campement des Israélites sur le torrent d'Arnon. (Num. 33, 46.)

HELON, père d'Eliab, de la tribu de Zabulon, (Num. 1. 9.)

HELON, ville de la tribu de Juda, laquelle fut donnée aux Lévites. (Josué, 15, 51.)

HELPERIC ou HILPERIC, abbé d'Arles, au diocèse d'Elne, dans le neuvième siècle, écrivit une lettre adressée à Charles le Chauve, touchant la translation des saints martyrs Abdon et Sennen, dans son monastère d'Arles. Le père Michel Lot l'a insérée dans le traité qu'il a composé sur le même sujet. (D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 5, p. 332.)

HELPERIC, moine et écolâtre de l'abbaye de Grandfel, écrivit son traité du comput ecclésiastique en 980, selon le père Mabillon. On lui attribue aussi une lettre qui porte le nom d'Elpric, parmi les différentes pièces dont est composé le traité des offices divins, sous le nom d'Alcuin. Cette lettre est une réponse à la demande qu'on

lui avait faite : « Pourquoi l'Eglise fait paraître tant de joie dans la célébration des fêtes des Saints, au jour de leur mort, tandis qu'elle ne montre que de la tristesse le vendredi-saint, jour qu'elle fait mémoire de la mort de Jésus-Christ. » Helperic répond que c'est parce que Jésus-Christ étant fils de Dieu, et élevé en conséquence de toute éternité à une gloire qui ne peut être ni diminuée ni augmentée, on ne peut se réjouir de sa gloire nouvelle, comme s'il ne l'avait point eue auparavant ; et qu'ainsi le devoir des chrétiens, comme membres de Jésus-Christ leur chef, est de lui rendre le jour de sa mort, douleur pour douleur et tristesse pour tristesse : mais que les saints ayant passé le jour de leur mort à une vie meilleure et à un bonheur éternel, les chrétiens qui sont leurs frères doivent s'en réjouir. Trithème attribue encore à Helperic divers autres ouvrages qui sont un Traité de musique ; un de l'Incarnation ; plusieurs pièces de poésies, et grand nombre de Sermons ou d'homélies sur différens sujets. Helperic était, au jugement du même auteur, très-savant dans les lettres divines et humaines, philosophe, poète, astronome, orateur, et d'un esprit subtil. Au reste les savans sont fort partagés au sujet du vrai nom d'Helperic, du temps auquel il a vécu, et du monastère où il fit profession. (Voyez dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 6, p. 197 et

suiv. Dom Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 19, p. 661 et suiv.)

HELVIDIUS, disciple de l'hérésiarque Auxence, évêque de Milan, vivait sur la fin du quatrième siècle. Il était grand ennemi de la virginité, et disait que le mariage n'était pas moins parfait, ni d'un moindre mérite. Il soutenait aussi que Marie n'avait pas toujours été Vierge, et qu'elle avait eu plusieurs enfans de saint Joseph. Helvidius est le chef des helvidiens ou antiodicomarianites. Son erreur a été expressément condamnée par le concile de Capoue en 391. Gennade dit qu'il avait écrit un livre où il paraissait du zèle pour la religion, que c'était un zèle indiscret, que le style et les raisonnemens en étaient embarrassés. Saint Jérôme a fait un traité particulier contre lui qu'on peut consulter, ainsi que saint Épiphane, *hæres.* 70 et 78. (Saint Augustin, *hæres.* 56 et 84. Baronius, A. C. 382. Gennade, ch. 32.)

HELYOT (Claude), conseiller de la cour des Aides, né à Paris en 1628, était fils de Pierre Helyot, écuyer, conseiller-secrétaire du roi, et de François du Bray. Il fut marié deux fois ; mais étant tombé en 1669 dans une maladie qui le réduisit à l'extrémité, et ayant recouvré sa santé, il mena toujours depuis une vie très-édifiante et très-austère. Ses jeûnes étaient journaliers, il usait souvent des plus rudes instrumens de pénitence,

priaient pendant la nuit, et faisait aux pauvres d'abondantes aumônes. Il mourut saintement comme il avait vécu le 30 janvier 1686, âgé de cinquante-huit ans, et fut enterré dans le cimetière de l'église paroissiale de Saint-Gervais. Il joignait à beaucoup d'esprit de grandes lumières, et était versé dans toute sorte de sciences, même dans la Théologie. On a ses œuvres spirituelles, imprimées in-8° à Paris en 1710, chez Jean-Baptiste Coignard, sous ce titre : *Les Oeuvres spirituelles de M. Helyot, conseiller du roi en la cour des Aides de Paris, avec un abrégé de sa vie.* Ces œuvres consistent en vingt-quatre discours sur différens sujets de piété, tels que la perfection et les moyens d'y arriver, l'imitation de Jésus-Christ, la foi, l'espérance, la charité, la crainte de Dieu, la conformité à sa volonté, etc. M. l'abbé Goujet a donné l'analyse des œuvres spirituelles de M. Helyot dans le second tome de sa *Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, p. 325 et suivante.

HELYOT (Pierre), connu sous le nom de père Hypolite, religieux du tiers-Ordre de Saint-François, né en janvier 1660, était fils de Bénigne Helyot, et de Marguerite Musnier, d'une bonne famille de Paris, qui tire son origine d'Angleterre, d'où Jean Helyot, son trisaïeul, sortit à l'occasion du changement de religion qui se fit en ce royaume.

Il prit l'habit de religieux du tiers-Ordre de Saint-François à Picpus, près Paris, le premier août 1683. Il fit deux voyages à Rome et visita toute l'Italie. Après son retour en France, il fut choisi successivement par trois provinciaux de son Ordre pour leur secrétaire, et mourut à Picpus le 5 janvier 1716, âgé de cinquante-six ans. Il a laissé : 1°. L'histoire des Ordres monastiques, religieux et militaires, et des congrégations séculières de l'un et de l'autre sexe, qui ont été établis jusqu'à présent, contenant leur origine, fondation, progrès, décadence, suppression ou réforme, les vies de leurs fondateurs ou réformateurs, avec des figures qui représentent leurs habillemens ; 1 volume in-4°, imprimé à Paris, chez Nicolas Gosselin, depuis l'an 1714 jusqu'à l'an 1719. Cet ouvrage est le plus étendu et le plus complet que nous ayons sur ce sujet : il est d'ailleurs estimable par les recherches et le discernement, et les figures des Ordres bien gravées lui donnent encore beaucoup de lustre. 2°. Nous avons encore du père Helyot, le Chrétien mourant. 3°. Une dissertation sur le bréviaire du cardinal Quignonez, où l'on fait dire à saint Thomas et à saint Dominique, que la sainte Vierge avait été préservée du péché originel et actuel : le père Helyot fait voir que dans les éditions de ce bréviaire faites du vivant du cardinal Quignonez, on ne trouvait point ces

passages de saint Thomas et de saint Dominique, et qu'ils y ont été ajoutés dans les éditions faites depuis la mort du cardinal. 4°. Une Lettre sur la nouvelle édition de l'histoire des Ordres religieux de M. Hermant, curé de Maltot en Normandie, in-4°. (Journal des Savans 1708, 1711, 1714, 1716 et 1719.)

HEM, fils de Sophonie. (Zachar. 6, 14.)

HEMAN, fils de Lothan, et petit-fils d'Esau. (Genès. 36, 22.)

HEMAN ESRAÏTE. Voyez EMAN.

HEMATH. Voyez EMATH.

HEMATITES. Saint Clément d'Alexandrie nomme ces hérétiques dans le septième livre de ses Stromates, sans expliquer quelle était leur hérésie. Spencer a cru qu'ils étaient ainsi appelés, parce qu'ils mangeaient des viandes suffoquées, ou consacrées au démon. D'autres pensent qu'ils ont eu ce nom, parce qu'ils offraient du sang humain dans la célébration des mystères. (Spencer, *Dissert. ad act. cap.* 15, v. 20.)

HEMERE (Claude), docteur de Sorbonne et chanoine de l'église de Saint-Quentin en Vermandois, prit le bonnet de docteur en 1614, fut fait bibliothécaire de Sorbonne en 1638, et garda cette place six ans, après lesquels il fut prié de prendre la notice des manuscrits du feu cardinal de Richelieu; il demeurerait encore en Sorbonne en 1646. et mourut à Saint-Quentin, après avoir donné : 1°. Une

pièce de poésie, imprimée à Paris, in-8° sous ce titre : *Cerastes in semita*, le serpent aux aguets : le but du poète était d'arrêter les progrès du calvinisme dans Saint-Quentin. 2°. *De scholis publicis, eorumque magisteriis, dissertatio pro regali ecclesia Sancti-Quintini*, à Paris, chez Antoine de la Perrière, in-8°. Cet ouvrage a une deuxième partie qui parut la même année, sous le titre de : *Tabella chronologica Decanorum, custodum, canonicorumque regalis ecclesiae S. Quintini; qui vel natalium splendore nobilissimi, vel clarissimi titulis dignitatum amplissimarum, vel pietate atque doctriâ floruerunt*, à Paris, in-8°. 3°. *De Academiâ parisiensi, qualis primò fuit in insulâ, et Episcoporum scholis, liber*; à Paris, chez Sébastien Cramoisy, en 1637, in-4°. 4°. *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata, duobus libris, quibus antiquitates urbis et ecclesiae S. Quintini Viromanduorumque Comitum series explicantur : adjectum est registrum veterum chartarum*, à Paris en 1643. (Le père le Long, *Bibli. des historiens de France*, p. 72.)

HEMEROBAPTISTE, nom d'une ancienne secte parmi les Juifs. Ceux qui en étaient se lavaient ou se baignaient tous les jours, et professaient les mêmes dogmes que les scribes et les pharisiens, excepté qu'ils niaient la résurrection des morts avec les saducéens, et retenaient

- une partie de leurs impiétés. (S. Épiphane, *de hæres.*)

HEMINE, Hemina. L'hémine est une mesure romaine qui contient le demi-septier, c'est-à-dire, dix onces de liqueur. S. Benoît, dans le chapitre 40 de sa règle, accorde à ses religieux une hémine de vin par jour pour chaque frère. On dispute beaucoup sur cette mesure de vin, que saint Benoît accorde à ses religieux. Dom Lancelot soutient qu'elle n'est que de dix onces. Dom Mabillon et Dom Martène lui donnent dix-huit onces. M. Pelletier de Rouen lui en donne vingt, dans une dissertation sur l'hémine et sur la livre de saint Benoît, imprimée à Rouen en 1700, in-12, à la suite de sa dissertation sur l'arche de Noé, p. 523. Dom Calmet, après avoir examiné ces différens sentimens dans son commentaire sur la règle de Saint-Benoît, chap. 40, conclut qu'on n'a point expliqué parfaitement jusqu'ici le poids du pain, ni la mesure du vin, que saint Benoît accorde par jour à chacun de ses religieux, et que suivant le concile d'Aix-la-Chapelle, suivant les plus exacts commentateurs, selon les monumens qui se conservent dans les anciens monastères, le poids du pain cuit et celui de l'hémine de vin n'excédaient pas dix-huit onces, et étaient plutôt au-dessous qu'au-dessus de ce poids.

HEMIN-LIETARD, Henniacum, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans l'Ar-

tois entre Douai et Lens, au diocèse d'Arras. Ce n'était d'abord qu'un chapitre de chanoines séculiers fondé l'an 1040, par un avocat d'Arras, nommé Robert. Mais à la persuasion de Lambert, évêque d'Arras, ces chanoines embrassèrent la règle de Saint-Augustin l'an 1094. Cette abbaye était alors sous l'invocation de Saint-Martin, et située dans la petite ville de Hennin, dont elle avait pris le nom. Elle fut transférée l'an 1169, à un quart de lieue de la même ville à l'endroit où elle était avant nos troubles sous le titre de Notre-Dame. L'abbé de Hennin avait séance aux états de la province. (*Gallia christ.*, tom. 3, col. 438.)

HEMOR, hébr., un âne ou de la boue, prince de la ville de Sichem, et père d'un jeune homme nommé aussi Sichem, qui viola Dina, fille de Jacob. (Genès. 34.)

HEMORRHOISSE. On appelle l'Hémerhoisse cette femme qui souffrait une perte de sang depuis douze ans, et qui fut guérie en touchant la frange du vêtement de Jésus-Christ. (Luc 8, 43.)

HENAO (Gabriel de), jésuite, docteur de Salamanque où il passa la plus grande partie de sa vie à enseigner la philosophie et la Théologie, fut regardé comme l'un des plus savans hommes d'Espagne. Il mourut en 1704, âgé de quatre-vingt-treize ans, après avoir publié un grand nombre d'ouvrages, con-

tenus en 11 volumes in-folio, tous en latin. Les deux premiers sont intitulés : *Empyreologia* : c'est un traité du ciel empyré, dans lequel l'auteur résout toutes les questions qu'un philosophe chrétien peut faire sur cette matière. Il y a un tome sur l'Eucharistie, et trois sur le sacrifice de la messe; trois autres tomes de la science moyenne; les deux derniers sont sur les antiquités de Biscaye, *Byscaya illustrata*. (Mémoires de Trévoux, août 1704.)

HENARD (Nicolas), né à Toul, entra dans la compagnie de Jésus, et fut obligé d'en sortir, à cause de la faiblesse de sa complexion. Il y entra dans la suite, y enseigna la morale, et prêcha avec autant de fruit que d'applaudissement. Il mourut l'an 1618 au collège d'Eu, dont il était recteur. On a de lui des sermons pour tous les dimanches de l'avent, et pour les fêtes, imprimés à Paris en 1600, in-8°, et des sermons sur les sacrés mystères des principales solennités de l'année, médités par N. Henard, archidiacre d'Argonne en l'église de Verdun, et vicaire général de monseigneur l'évêque et comte de ce lieu, à Paris en 1604, in-12, dédié au roi : ces premiers sermons furent publiés avant que M. Henard entrât dans la société, et les autres depuis qu'il en fut sorti. (D. Calmet, Bibl. lorr.)

HENAULT (Charles-Jean-François), Parisien, de l'Académie française et de l'Acadé-

mie des sciences de Berlin, président honoraire en la première chambre des enquêtes, et surintendant des finances de la reine. Nous avons de cet illustre savant : 1°. Un discours qui remporta le prix de l'Académie française en 1707, et dont le sujet était, qu'il ne peut y avoir de véritable bonheur pour l'homme que dans la pratique des vertus chrétiennes. 2°. Le discours qu'il prononça lorsqu'il fut reçu à l'Académie en 1723, dans lequel il fait l'éloge de M. le duc de Bourbon, et de son ministère. 3°. Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France, etc. in-8° et in-4°, imprimé à Paris chez Prault, père, en 1744 et 1746. On peut voir sur excellent ouvrage les différens journaux, et en particulier le Journal des Sav, 1744 et 1746.

HENICHIUS (Jean), professeur en Théologie dans l'académie de Rintzel, au pays de Hesse, était fils d'un ministre de Winhusen, et naquit au mois de janvier 1616. Il fut fait professeur en métaphysique et en langue hébraïque à Rintzel en 1643, puis professeur et docteur en Théologie. Il y mourut le 27 juin 1671. On a de lui : *Dissertatio de majestate civili*, Rintzel, 1653, in-4°. *De cultu creaturarum et imaginum dissertatio*, *ibid.*, 1653, in-4°. *De libertate arbitrii, imprimis de concursu causæ secundæ cum primis*, *ibid.*, 1645, in-4°. *De officio boni principis piique subditi*, *ibid.*, 1661, in-12. (Dis-

sertatio de pœnitentiâ lapsorum, *ibid.*, 1659, in-4°. *Compendium sacræ Theologiæ*, *ibid.*, 1657, 1671, in-8°. *De veritate religionis christianæ*, *ibid.*, 1667, in-12. C'est une extension des preuves et des raisonnemens que le savant Grotius a employés dans son traité sur la même matière. *Institutiones theologicæ*, Brunsvigæ, 1665, in-4°. *Historiæ ecclesiasticæ et civilis, pars prima*. Rinthel, 1669, *pars secunda*, 1670, *pars tertia*, 1674, in-4°. *Disputationes aliquot, ex quibus est, de mysterio sanctissimæ Trinitatis; de confessione Augustini; de fide et operibus*, etc. De Witte, *Memor. theolog.* (Moréri, édition de 1759.)

HENNEBEL (Libert), docteur de Louvain, né le 20 janvier 1652, se distingua par sa piété, sa douceur, son éloquence, sa sagacité et son érudition. Il fut envoyé à Rome pour défendre l'université de Louvain, et mourut à Louvain le 3 d'août 1720. Il est auteur de deux pièces imprimées à la fin du livre de M. Opstraët, qui parut à Liège en 1706, in-12, sous le titre de *Clericus Belgæ*. La première de ces deux pièces est intitulée, *declaratio quâ Theologi Belgæ de jansenismo et rigorismo accusati doctrinam suam circa articulos de quibus accusabantur coram sede apostolicâ, per doctorem Hennebellum suum in urbe deputatum, professi sunt die 10 septembris 1700*. La se-

conde, *memoriale quo Theologi Belgæ de rigore accusati breviter respondent farragini accusationum quas in ipsos congerat desiderantius*, etc. Il y a aussi un recueil des thèses théologiques de M. Hennebel, imprimé dès l'an 1680. (Mémoires du temps.)

HENNEGUIER (Jérôme), né en 1633 à Saint-Omer en Artois, se fit religieux de l'Ordre de Saint-Dominique dans la même ville, et fit profession l'an 1650. Il étudia la philosophie et la Théologie à Douai, et y enseigna ensuite comme premier professeur, depuis 1669 jusqu'environ 1672. Il fut envoyé à Cambrai, pour y établir et y ouvrir des écoles publiques de Théologie. Il fut aussi prieur de Tournai, et définiteur général de sa province de Sainte-Rose. Il alla à Rome au chapitre général en 1686, et à son retour il fut élu prieur de son couvent de Saint-Omer où il mourut le 13 mars 1712, après avoir donné les plus beaux exemples de régularité, de piété, et d'une application infatigable à l'étude. On a de lui : 1°. *Vanitas triumphorum quos ab autoritate adversus prædeterminationes phisicas pro scientia media erigitur* Germanus Philaletes Eupistinus. (le père Charles de l'Assomption, carme déchaussé, frère de l'archevêque de Cambrai, qui avant de se faire carme, avait porté les armes avec distinction dans les troupes d'Espagne) *autore amico Phila-*

lehi consentaneo (le père Jérôme Hennegui, qui s'était caché sous ce nom), à Douai, 1690, in-12. 2°. *Cultus B. V. Mariæ vindicatus adversus monitorem anonymum*, à Saint-Omer, 1674, in-12. Ce petit livre, dont il se fit trois ou quatre éditions dans la même année, tant en latin qu'en français et en flamand, reparut en 1675, avec quelques additions, à Cambrai. 3°. *Dissertatio theologica de absolute sacramento percipienda et impartienda ad sacro-sancti concilii tridentini, necnon scholarum angeli sensum expressa atque in duas partes distributa*, à Saint-Omer, 1682, in-8°. 4°. *Tractatus theologicus quo demonstratur, uti R. A. D. de la Verdure, contra seipsum dimicat in controversia de recidivorum absolute*, à Saint-Omer. 5°. *Oratio in laudem angelici et communis ecclesiæ doctoris S. Thomæ Aquinatis habita Audomari anno 1702*, imprimée la même année à Anvers, in-12. 6°. *Epistolæ ad D. de Choiseul, episcopum tornacensem super recidivorum absolute*, à Anvers. 7°. *Ad liberum Gratianum super dissertatione prima ipsius de mente concilii tridentini circa gratiam physicæ prædeterminantem, epistolæ quatuor*. Les ouvrages suivans sont restés manuscrits. 1°. *Expensio obligationis, quæ ordinis nostri fratribus incumbit, missam conventualem quotidie decantandi*. 2°. *Tractatus de Deo trino et uno, de jure et justitia, de sa-*

cramentis in genere et specie.

°. *Tractatus apologeticus quo ostenditur R. P. Josephum à vita dominicanum non esse alienum à sententia thomistarum in prædeterminatione physica.* 4°. *Tractatus de motione Dei ad id quod entitatis est in actione peccati contra P. Platel S. J.* 5°. *Oratio altera in laudem D. Thomæ Aquinatis.* (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 24, p. 781 et suiv.).

HENNEQUIN (Claude), chanoine de l'église cathédrale de Paris, mort en 1738, âgé de plus de quatre-vingt-quatre ans, a donné dans cette ville, chez J. B. de Lespine, une nouvelle édition de la Bible, selon la vulgate sous ce titre : *Biblia sacra vulgatæ editionis Sixti v et Clementis VIII. Pont. max. auctoritate recognita, una cum selectis annotationibus ex optimis quibusque interpretibus excerptis, tabulis chronologicis, historicis et geographicis illustrata, indiceque epistolarum et evangeliorum aucta*, 1731, in-fol., 2 vol. (*Journal des Sav.*, 1731, p. 500.)

HENNEZON (D. Heuri), d'une famille noble et originaire d'Angleterre, né à Saint-Mihiel en Lorraine, fit profession dans l'Ordre de Saint-Benoît au monastère de Mont-Roland, comté de Pourgoigne, le 8 juillet 1635. Il devint abbé de Saint-Avoid le 21 février 1660, et de Saint-Mihiel le 5 juillet 1666. Il rendit cette dernière abbaye plus florissante qu'elle n'avait jamais été depuis sa fondation, et mou

rut le 21 septembre 1681. On a de lui : 1°. l'Histoire de l'abbaye de Saint-Mihiel, depuis sa fondation jusqu'à son temps, imprimée à Toul en 1684, et dans le second tome des Chroniques de saint Fenoît, après la page 651. 2°. De l'état et qualité de l'abbaye de Saint-Mihiel, à Toul, 1684, in-12. 3°. Divers manuscrits, tels que des Mémoires sur l'histoire de Lorraine; projet de morale naturelle et chrétienne : *Historia controversiarum circa gratiam*; explication de la grâce, selon les principes de Descartes, etc. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HENNUYER (Jean), évêque de Lizieux. (*Cherchez-le* parmi les prélats de cette église.)

HENOCH, hébr., *dédié* ou *discipliné* et *bien réglé*. (Voyez ENOCH.)

HENOCH, fils de Caïn. (Gen. 4, 17.)

HENOCH, ville bâtie par Caïn en l'honneur d'Henoc, son fils aîné. C'est la plus ancienne ville du monde que l'on connaisse. Elle était à l'orient de la ville d'Éden. (*Ibid.*)

HENOCH, fils aîné de Ruben, chef de la famille des hénochites. (1 Paral. 5. 3.)

HENOCH, fils de Madian. (Genès. 25, 4.)

HENOS, fils de Seth, et père de Caïnani. (*Voy. ENOS.*)

HENOTIQUE ou HENOTICON, *Henoticum*. On donna le nom d'hénotique dans le cinquième siècle à un édit de l'empereur Zénon, qui tendait à réu-

nir les eutychiens avec les catholiques, d'où vient qu'on le nomma *henotique* ou *hénoticon*, qui signifie *unitif* ou *union*, du mot grec *εὐνιτικόν*. Ce décret d'union est une lettre adressée aux évêques, aux clercs, aux moines et aux peuples de l'Égypte et de la Lybie. Il condamne adroitement le concile de Chalcédoine, et favorise les eutychiens, quoiqu'en leur disant anathème extérieurement et en apparence. L'empereur le donna par le conseil d'Acace, patriarche de Constantinople. Le pape Félix III le condamna, et tous les catholiques le détestèrent. (Baronius, an. 518 et 519. Tillemont, Mém. ecclés., t. 16, p. 327. Fleury, t. 7, p. 225.)

HENRI (saint), empereur d'Allemagne, le second du nom, et surnommé *le Boîteux*, l'*Apôtre des Hongrois*, était fils de Henri, duc de Bavière et de Giselle ou Guille, fille de Conrad, roi de Bourgogne. Il vint au monde l'an 972 dans le château d'Abaude sur le Danube, et fut baptisé par saint Wolfganz, évêque de Ratisbonne, qui se chargea depuis du soin de son éducation. Il le forma dans l'exercice de toutes les vertus chrétiennes et royales, qui le rendirent digne du trône d'Allemagne, où il monta après la mort de l'empereur Othon III l'an 1002. Il ne se crut roi que pour faire régner la justice dans ses états, et rendre ses peuples heureux. Il donna de grands biens aux églises, et n'épargna

rien pour les orner et les entretenir. Il répara celles de Hildesheim, de Magdebourg, de Strasbourg, de Misne et de Moersbourg, et fonda un nouvel évêché à Bamberg. Il allait souvent d'une ville à l'autre pour dissiper les troubles, arrêter la violence des puissans, et distribuer ses grâces. Il vécut toujours avec sainte Cunegonde, sa femme, comme avec sa sœur, et la mena à Rome, où il reçut la couronne d'empereur des Romains, et sainte Cunegonde celle d'impératrice, des mains du pape Benoît viii, le dimanche, quatorzième jour de février de l'an 1014. De Rome il retourna faire la pâque à Pavie, et la pentecôte à Bamberg. Il eut beaucoup à souffrir de la part de son frère Brunon, évêque d'Ausbourg, et ne contribua pas peu à la conversion de S. Étienne, premier roi de Hongrie, en lui donnant sa sœur Giselle en mariage, et en envoyant avec elle de bons ouvriers pour planter la foi. Étant à Rome l'an 1022, il sentit une douleur de nerfs dans la cuisse, dont il demeura incommodé le reste de ses jours, et il ne marcha plus qu'en boitant. Il quitta la ville de Rome pour la dernière fois l'an 1023, et il eut à son retour une célèbre entrevue avec Robert, roi de France, sur les affaires de l'Église et de leurs états à Yvoi sur la rivière de Chiers au pays de Luxembourg, ou, selon d'autres, dans un château situé sur la Meuse. Il s'en alla de-là à

Verdun, puis à Metz, ensuite à Mayence, où il fit assembler un concile. Il passa la fête de Pâques de l'an 1024 à Magdebourg, et celle de la Pentecôte suivante à Gozlard. Il fut arrêté au château de Grun près de Halberstad par la maladie dont il mourut la nuit d'entre le 13 et le 14 de juillet de l'an 1024, vers la fin de la cinquante-deuxième année de sa vie, après avoir régné vingt-deux ans, cinq mois et demi, et tenu l'empire dix ans et cinq mois entiers. Son corps fut porté à Bamberg, d'où l'on en transféra une partie à Moersbourg. Le pape Eugène iii le canonisa le 14 mars de l'an 1152, et l'on fait sa fête le 15 de juillet, parce que le 14 est occupé de celle de saint Bonaventure. (Canisius, tome 6 de ses leçons antiques. Surius. Sigebert de Gemblours. Glaber. Baillet, Vies des Saints, tom. 2, 15 juillet.) On peut voir aussi le troisième volume de l'Histoire d'Allemagne du P. Barre, où il rapporte la vie de ce saint empereur.

HENRI ou ERIC (saint), roi de Suède et martyr, épousa Christine, fille très-vertueuse du roi Ingon, et s'appliqua sur toutes choses à faire régner Dieu dans ses états, à y étendre la foi, à y entretenir la paix et l'union, et à y faire fleurir dans toute leur pureté les lois saintes de l'Évangile. Il rendait lui-même la justice, faisait la visite de ses provinces, répandait partout ses grâces et ses libéralités.

Il traillait son corps très-rûdement, mortifiait sa chair par des jeûnes fréquens et de longues veilles, et la couvrait d'un rude cilice qu'il ne quittait point. Il y avait dix ans qu'il régnait pour la gloire de Dieu et le bonheur de ses sujets, lorsque Magnus, fils du roi de Danemarck, qui prétendait à la couronne de Suède, l'attaqua inopinément avec une troupe de conjurés qui fondirent sur lui et lui coupèrent la tête, après lui avoir fait souffrir mille indignités, en dérision de sa piété et de sa religion, le 18 mai de l'an 1151, jour auquel le martyrologe romain en fait mention. (Baillet, Vies des Saints, 18 mai.)

HENRI, abbé de Clairvaux dans le douzième siècle, a écrit des lettres, et un traité intitulé: *De peregrinante civitate Dei*. (Dupin, Bibl. douzième siècle, pag. 2.)

HENRI, archevêque de Reims, écrivit l'an 1107 deux lettres en faveur de Dreux, chancelier de l'église de Noyon, que le pape Alexandre III voulait condamner; l'une à ce pape même, et l'autre aux cardinaux. Ces deux lettres nous ont été données par M. Baluze, dans le tome 2 de ses ouvrages mélangés.

HENRI D'HUNTINGTON, *Huntingdoniensis*, chanoine de Lincoln en Angleterre, puis archidiaque d'Huntington, a écrit l'histoire des Anglais depuis leur origine jusqu'à l'an 1154. Elle est dans les écrivains anglais de

la collection de Saxil, imprimée à Londres en 1596, et à Francfort en 1601. Il y a encore de lui, au tome 8 du Spéculège, un traité du mépris du monde. Il y a aussi dans les bibliothèques de Cambridge et d'Oxford, d'autres ouvrages manuscrits de cet auteur; comme une lettre sur les rois bretons, un opuscule sur les provinces de Bretagne, un traité de l'image du monde, et un autre des saints d'Angleterre. (Dupin, Bibl. douzième siècle, part. 2.)

HENRI, comte de Kalwe ou Calwen, abbé de Richenou, a écrit, vers l'an 1220, la Vie de saint Pirmin ou Pirmix, premier abbé de ce monastère, et quelques autres traités. (Vossius, de *Hist. lat.* Dupin, Bibl. treizième siècle.)

HENRI DE BRUXELLES, bénédictin de l'abbaye d'Afligheim, composa, vers l'an 1250, un traité de la correction du calendrier, sous le titre de *Ratione computi*, dans lequel il marquait jusqu'aux minutes des lunaisons. (Trithème. Dupin, Biblioth. treizième siècle.)

HENRI DE SUZE, fut fait archevêque d'Embrun vers l'an 1250, et cardinal-évêque d'Ostie l'an 1262, d'où il a été surnommé *Ostiensis*, nom sous lequel il est connu et cité. Il mourut en 1267, ou 1271, ou 1281. Il a écrit une somme du droit canonique et civil, qu'on nomme la *somme dorée*, imprimée à Bâle en 1437 et 1573; à Lyon en 1588 et 1597. Il a encore fait un commentaire sur les

décrétales, imprimé à Rome en 1470 et 1473, et à Venise en 1498 et 1581. Henri fut si habile canoniste, qu'il mérita le nom de *source* et de *splendeur du droit*. Ses ouvrages sont fort estimés. (Dupin, Bibl. treizième siècle.)

HENRI GOETHALS, appelé vulgairement *Henri de Gand*, du nom de sa patrie, archidiacre de Tournai, docteur de Paris, mort le 29 juin de l'an 1293, a composé une somme de Théologie, imprimée à Paris l'an 1520; des questions quodlibétiques de Théologie sur les quatre livres des sentences, imprimées à Paris en 1518, et à Venise en 1615; un traité des hommes illustres ou des auteurs ecclésiastiques, dans lequel il continue ceux de saint Jérôme et de Sigebert de Gemblours jusqu'à son temps, en commençant par Fulbert, évêque de Chartres, et finissant à Evrard de Bethune : cet ouvrage a été imprimé avec ceux de saint Jérôme et de Sigebert, à Cologne en 1580, et à Anvers en 1639; un traité de la virginité; un de la pénitence; des sermons; la vie de saint Eleuthère, évêque de Tournai : ouvrages dont Trithème fait mention, et qui se trouvent manuscrits dans quelques bibliothèques de Flandres. Henri de Gand fut surnommé *Docteur solennel*. (Dupin, Bibl. treizième siècle.)

HENRI DE BAUME ou DE PALME, de l'Ordre des Frères Mineurs, dans le quatorzième siècle, a fait un traité de Théologie

mystique, que d'autres attribuent à Jean de Parme. Il est parmi les opuscules de saint Bonaventure. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE HERWORDEN. Cherchez HERWORDEN (Henri de).

HENRI FOICH, docteur en droit, du diocèse de Saint-Paul de Léon, en Bretagne, a composé, sur la fin du quatorzième siècle, un commentaire sur les cinq livres des décrétales, sur le sixième, et sur les Clémentines, imprimé à Venise en 1566. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE CARRET, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Lucques, dans le quatorzième siècle, a composé un traité sur le prophète Ezéchiel, qui était manuscrit dans la bibliothèque de M. Colbert. (Cod. 781. Dupin, *ibid.*)

HENRI STERON, bénédictin de l'abbaye d'Altaich, en Allemagne, a fait des annales depuis l'an 1152 jusqu'à l'an 1273. On les trouve dans les historiens d'Allemagne de Freherus. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE DOLENDORP, carme, a écrit sur les sentences. (Dupin, *ibid.*)

HENRI EUTA ou OYTA, Allemand, professeur à Vienne, en Autriche, dans le quatorzième siècle, a écrit, sur les sentences, un traité de la Conception de la Vierge; un traité des contrats, et des sermons. (Dupin, *ibid.*)

HENRI D'URIMARIA, natif de Thuringe, de l'Ordre des Hermites de Saint-Augustin, était en réputation de science et de piété

vers l'an 1340. Il composa des commentaires ou additions aux livres des sentences, imprimés à Cologne en 1513. Un traité des quatre instincts, imprimé à Venise l'an 1498, sous le nom d'un autre auteur. Des sermons de la passion de Jésus-Christ et des Saints, imprimés à Haguenau en 1513, et à Paris, avec le traité précédent, en 1514. Il y a plusieurs autres manuscrits de piété de cet auteur. (Dupin, *ibid.*)

HENRI ARNOULD, Saxon, de l'Ordre des chartreux, mort l'an 1487, a composé un traité de la Conception immaculée de la Vierge, imprimé à Anvers l'an 1527, et plusieurs autres qui sont demeurés manuscrits. (Dupin, Bibl. quinzième siècle, p. 1.)

HENRI D'ANDERNAC, carme allemand du quatorzième siècle, a écrit sur les sentences, des sermons et des questions. (Dupin, Bibl. quatorzième siècle.)

HENRI-AMAND DE SUSON (B.), dominicain, naquit vers le commencement du quatorzième siècle, dans le pays de Souabe, en Allemagne. Il voulut porter le surnom de *Suson*, qui était celui de sa mère, plutôt que celui de *Montesi* ou de *Dumont*, qui était celui de son père. Il prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Constance, et il porta si loin la mortification, que la seule pensée des différens genres d'austérités qu'il exerça sur lui-même, fait frémir la nature, et qu'on ne lit rien de semblable dans l'histoire des plus illustres pénitens. Dieu,

qui voulait le purifier de plus en plus, lui prépara un nouveau genre de martyre dans les tentations, les aridités, les ténèbres spirituelles, les craintes, les défiances, les perplexités et une multitude d'autres peines intérieures, qui semblaient former dans son âme une image de l'enfer. C'est par ces peines si accablantes que Dieu le disposait aux fonctions de l'apostolat, dans lequel il convertit un très-grand nombre de personnes de toute condition. Il mourut comblé de grâces et de mérites, à Ulm, dans la Souabe, le 25 janvier 1365. Il fit beaucoup de miracles après sa mort, comme il avait fait pendant sa vie. Il a composé en allemand divers traités de piété qui ont été traduits en latin par Surius, et imprimés à Cologne l'an 1588. En voici les titres : L'Horloge de la sagesse. Cent méditations sur la passion de Jésus-Christ, avec autant de prières. Un traité des neuf roches, dans lequel il représente les divers degrés de la conversion des pécheurs et de la conversion des justes. Un dialogue de la sagesse éternelle avec son disciple. Un dialogue sur la vérité. Des sermons pour toute l'année, pour la fête des Saints et pour le carême. Diverses lettres pleines de sentimens de piété. Si dans ses traités mystiques, ainsi que dans ceux des autres maîtres de la vie spirituelle de son siècle, on trouve quelques expressions outrées, il est facile de les expliquer, en les rapprochant

des principes de l'auteur et de la suite de sa doctrine. (Léandre. Albert. Bzovius. Baronius. Le père Labbe. Le père Alexandre. Dupin, Bibl. treizième siècle. Le père Touron, dans ses Hommes illust. de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 2, p. 435 et suiv.)

HENRI DE COEFFLEDT, dans la Westphalie, prieur de diverses chartreuses, mort à Bruges l'an 1410, a laissé plusieurs ouvrages : des Commentaires sur l'exode et sur l'épître de saint Paul aux Romains. Un traité sur les vœux monastiques contre la propriété des moines, sur l'institution des novices, des trois observances monastiques, du sacrement de l'autel, de la circoncision mystique, des sermons et des lettres. (Sixte de Sienne. Trithème. Sutor. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI GULPEN, abbé du monastère de Saint-Gilles de Nuremberg, Ordre de Saint-Benoît, dans le quinzième siècle, composa un traité de la pénitence, un de la consécration et un de la passion de Jésus-Christ. (Thithème. Possevin. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI DE GAUDE, en Hollande, religieux de Saint-Augustin, et professeur de Heidelberg, vers l'an 1435, a écrit un livre de questions sur les sentences ; un traité de la célébration, des messes, diverses questions et des discours. (Trithème, de Script. eccl. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI GORCOME ou GORI-

CHEME, Hollandais, vice-chancelier de l'université de Cologne, fleurit vers l'an 1460. Il a composé un traité des fêtes, et un autre de quelques observations ou cérémonies superstitieuses, imprimé à Cologne en 1503, et à Lyon en 1621 ; une espèce de table des conclusions ou concordances de la Bible et des canons sur le maître des sentences, avec la liste des opinions du maître des sentences, rejetées à Paris et en Angleterre, imprimée à Cologne en 1502, et ailleurs. Un traité des cérémonies de l'Eglise, etc. (Gesner. Possevin. Dupin, Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI HARPIUS, ou **DE HERP** ou **DE LA HARPE**, vient au monde dans un village de Brabant, nommé Erp ou Herp, qui lui a donné son nom, et mourut gardien des cordeliers de Malines en Flandre, l'an 1478. Il a composé plusieurs ouvrages mystiques, savoir : L'Épitalame ; le Directoire d'or des contemplatifs, l'Eden ou le Paradis terrestre des contemplatifs, le Miroir d'or sur les préceptes du décalogue, le Miroir de la perfection, trois Conférences de la perfection de la vie ou l'abrégé du directoire ; des sermons, avec un discours des trois parties de la pénitence, et un du triple avènement de Jésus-Christ. Tous ces ouvrages ont été composés en flamand et imprimés en différens endroits, mais ils ont, depuis, été traduits en latin. Il y en a aussi qui ont été traduits en français, comme sa Théologie

mystique. Les livres mystiques d'Harpius sont obscurs, embarrassés, outrés. Il en faut affaiblir les termes pour leur donner un sens raisonnable. C'est pour cela qu'ils furent mis dans l'index des livres défendus, jusqu'à ce qu'ils fussent corrigés sur l'impression qu'on en fit à Rome par l'ordre du saint-siège, en 1585. Surius prétend que le second et le troisième livre de cet auteur ont été tirés de Jean Rusbroch. (*In epist. nuncup. operum Rusbrokii.* (Valère-André, *Biblioth. belg. Wading. in annal minor.* Dupin, *Biblioth. du quinzième siècle.* Le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans la *Table hist. et chronol. des Aut. ecclés.* qui est à la tête du premier tome de son livre de la tradition des Pères sur la contemplation, p. 68.)

HENRI DE HESSE ou DE LANGESTEIN, licencié en Théologie de l'université de Paris, chanoine de Worms, et professeur de l'université de Vienne, a écrit des commentaires sur les sentences, sur la Genèse; un traité de l'Antechrist et du schisme, un de l'instruction du sacerdoce, un de l'âme contemplative, le miroir de l'âme, un traité des heures canonicales, un contre les astrologues, un de l'oraison dominicale, de la salutation angélique, du symbole des apôtres, un du mépris du monde, un contre un Wicléfiste, et contre un frère Telesphore, un aux chanoines réguliers, des sermons et des lettres. (Trithème. Dupin,

Bibl. du quinzième siècle.)

HENRI DE HESSE, prieur de Sainte-Marie de Gueldres, de l'Ordre des chartreux, mort vers l'an 1428, composa des commentaires sur le maître des sentences, sur la Genèse, l'exode, les paraboles de Salomon, l'apocalypse, un dialogue entre un évêque et un prêtre, quelques sermons. Gesner et Possevin lui attribuent les traités que Trithème donne à Henri de Langedstein. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE HESSE, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, dans le quinzième siècle, a écrit un traité des clefs de l'Eglise, un des indulgences et quelques commentaires. (Petreius, *Bibl. carth.* p. 130. Dupin, *ibid.*)

HENRI KALTEISEN, natif de Coblentz, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, docteur de Cologne, maître du sacré palais, inquisiteur-général en Allemagne, l'an 1452, archevêque de Nidrosie et de Césarée, mourut le 3 octobre de l'an 1465. Il y a dans le douzième tome des Conciles, un discours qu'il prononça au concile de Bâle, auquel il assista. Ce discours, qui dura trois jours, est contre Ulric, prêtre de la secte des orphelins, et tend à montrer que les simples prêtres ne doivent point prêcher sans mission. Trithème attribue encore à cet auteur des questions, des conférences et des sermons. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE PIRO ou DE BRUNE, natif de Cologne, fut un des plus habiles jurisconsul

tes du quinzisième siècle. Il assista au concile de Constance, et prit ensuite l'habit de chartreux. On croit qu'il mourut après l'an 1470. Il a laissé quatre livres sur les Institutes de Justinien ; des observations sur les statuts de son Ordre ; un Traité aux novices et des sermons. (Tri-thème. Petreius, Biblioth. carth. Dupin, *ibid.*)

HENRI DE WERLIS, de l'Ordre des Frères Mineurs de la province de Cologne, a fait un Commentaire sur les sentences ; un Traité de la puissance ecclésiastique, et des sermons. (Dupin, *ibid.*)

HENRI DE ZOEMEREN, bourg de Brabant, fut docteur de Paris, professeur à Louvain, doyen à Anvers. Il mourut à Rome l'an 1472. Il laissa un Traité contre les hérétiques, et un abrégé de la première partie d'Occam, qu'il avait fait à la sollicitation du cardinal Bessarion qui l'estimait beaucoup, et qui lui avait persuadé d'aller à Rome. (Valère-André, Biblioth. belg.)

HENRI DE FRISE, chartreux du quinzisième siècle, composa une chronique de son Ordre, et quelques autres ouvrages. (Petreius, Biblioth. carth.)

HENRI THABORITE, chanoine régulier du mont Thabor dans la Frise, a composé une histoire ecclésiastique et politique, depuis la naissance du Fils de Dieu jusqu'à l'an 1508. (Valère-André, Biblioth. belg.)

HENRI DE GRAVE, ainsi appelé du lieu de sa naissance,

ville du Brabant, était religieux de l'Ordre de Saint-Dominique. Il fut nommé *Vermolanus*, et mourut l'an 1552, après avoir fait imprimer à Cologne en 1549, des notes sur les épîtres de saint Jérôme, et sur les œuvres de saint Cyprien. Il publia aussi les œuvres de saint Paulin. (Alphonse Fernandez. Valère-André, Biblioth. belg.)

HENRI DE SAINT-IGNACE, de l'Ordre des carmes de la ville d'Ath en Flandre, professa longtemps la Théologie, fit un long séjour à Rome dans les commencemens du pontificat de Clément XI, et mourut à la Cavée, maison de son Ordre, au diocèse de Liège, vers l'an 1720. Il a laissé plusieurs ouvrages, dont le principal est son *Ethica amoris*, la Morale de l'amour, imprimé à Liège en 1709, divisé en 3 volumes. Le premier contient les principes généraux de la morale. Il est divisé en deux parties. La première est composée de sept prolégomènes. La seconde, divisée en onze livres, est des principes généraux de l'amour et des mœurs. Le tome second est aussi divisé en onze livres. Le premier est des lois en général. Le second, de la foi. Le troisième est de l'espérance. Le quatrième, de la charité. Le cinquième, de la nature des vertus. Les quatre suivans sont sur les vertus cardinales. Le dixième est sur le décalogue. Le troisième tome, partagé en huit livres, est sur les sacremens en général et en particulier. L'*Ethica amo-*

ris avait été précédé d'un autre ouvrage théologique in-folio, où l'auteur explique la première partie de saint Thomas. Il avait encore donné le Traité de la Pénitence et de l'Eucharistie, en 1 volume in-8°, sous le titre de *Theologia sanctorum veterum ac novissimorum, circa universam morum doctrinam, adversus novissimorum casuistarum impugnationes strenuè propugnata, tomus decimus*, quoiqu'il fût le premier. Le *Molinismus profligatus* est encore de lui. Il le composa pour la défense d'un ouvrage latin, qu'il avait publié auparavant en faveur de la grâce efficace par elle-même. On lui attribue encore les deux ouvrages suivans : 1°. *Tuba magna mirum clangens sonum ad SS. D. N. papam Clementem XI, imperatorem, reges, principes, magistratus omnes, orbemque, universum, de necessitate reformandi societatem Jesu, per Liberium candidum*. C'est un recueil de pièces sur cette matière avec un long avertissement de l'éditeur. On préfère la troisième édition qui fut donnée en 1717, en 2 gros volumes in-12. 2°. *Artes jesuisticæ in sustinendis novitatibus laxitatibusque sociorum*. La troisième édition de 1710 est augmentée. On a encore du même auteur, un traité latin in-folio en 1677, de Dieu un et en trois personnes ; le titre est : *Theologia veterum fundamentalis speculativa et moralis ad mentem resoluti doctoris Joannis de Bachone,*

carmeliticæ doctrinæ principis adjuncto ei lumine angelici solis D. Thomæ Aquin... de Deo uno et trino. Le père Ignace est méthodique, exact et sévère dans sa morale. Il parle avec liberté contre les casuistes relâchés. On l'accuse d'avoir avancé des propositions trop hardies sur la grâce. (Dupin, Biblioth. du dix-huitième siècle, part. 1. M. Gouget, Biblioth. des Aut. ecclés. du dix-huitième siècle, tom. 1, p. 299 et suiv.)

HENRI (Nicolas), né à Verdun en 1692, fut chargé par M. Joli de Fleuri, procureur-général au parlement de Paris, de l'éducation de ses fils. Ce magistrat lui procura en 1723 la chaire de professeur en langue hébraïque au Collège-Royal. Il est mort à Paris le 4 février 1752, dans la soixantième année de son âge, de la chute de l'entablement d'une maison dont il fut écrasé. C'est à ses soins qu'est due la nouvelle édition de la Bible de Vatable, en 2 volumes in-folio. Il revit le premier volume, qui parut en 1729, et se chargea seul du second volume, qui fut publié en 1745, avec ses notes. Il avait aussi étudié, outre les langues savantes, l'Histoire de France dans les sources, surtout depuis qu'il fut à portée de consulter les archives de la couronne, dont M. le procureur-général, chez qui il demeurait, est le seul garde, et l'on a trouvé dans ses papiers des recherches singulières sur le Droit public français, et en par-

ticulier sur ce qui concerne les règnes de Philippe-Auguste, de Louis VIII et de saint Louis. (*Voyez* l'éloge de M. Henri, composé par M. Passé, et inséré dans le Journal de Verdun, mois de mars 1752; et celui dressé par M. Goujet, inséré dans ses Mém. hist. et littér. sur le Collège-Royal, t. 1, p. 279 et suiv.)

HENRICI (Thomas), auteur du dix-septième siècle, a donné 1°. Anatomie de la confession d'Ausbourg, à Fribourg dans le Brisgaw, en 1631. 2°. Chaîne sur la Bible, 1642. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1966.)

HENRICIEN, *Henricianus*. Deux sortes de sectes ou de partis ont porté le nom de henriciens; savoir, les disciples de Henri, ermite de Toulouse, qui lui-même était disciple de Pierre de Bruys, et les partisans des empereurs Henri IV et Henri V, contre les papes. Les disciples de Henri, l'ermite, vivaient dans le douzième siècle, et enseignaient les mêmes erreurs que les petrobusiens, auxquels ils ajoutaient que c'était se moquer de Dieu, que de chanter l'office de l'Église. Henri fut confondu dans le Languedoc par saint Bernard, l'an 1147. L'erreur des autres henriciens, partisans des empereurs Henri IV et Henri V, consistait proprement dans la simonie; car ces princes vendaient les bénéfices ecclésiastiques, sous prétexte d'en donner les investitures. On peut voir sur cette

première espèce d'henriciens, la Vie de saint Bernard, l. 2, ch. 5. (Sanderus, *hær.* 142. Baronius, à l'an 1147, nos. 6, 7, 8, 9, 10.)

HENRIQUEZ (Henri), jésuite portugais, mort à Tivoli le 28 janvier 1603, a donné une somme de Théologie morale en 3 tomes, imprimée à Venise en 1596 et 1600. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1471 et 1472.)

HENRIQUEZ (Chrysostôme), né à Madrid l'an 1594, entra à l'âge de treize ans dans l'Ordre de Cîteaux, où il fit de grands progrès dans les sciences. Ayant été envoyé dans les Pays-Bas, il mourut à Louvain le 23 décembre 1632, âgé de trente-huit ans. Il avait composé plus de quarante ouvrages, dont les principaux sont; 3 volumes des Vies des Saints de Cîteaux, divisés en six livres, sous le titre de *Lilia Cistercii*; le Ménologe de Cîteaux; *Fasciculi SS. Ord. cisterciens*. (Charles de Wisch, *Biblioth. cisterc.* Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*)

HENRI (François), licencié ès-droits, doyen de l'église collégiale de Saint-Nicolas de Brixey, a composé un petit ouvrage sous ce titre: Narration panégyrique sur la vie de saint Élopie, martyr, au duché de Lorraine, imprimé à Nancy 1629. (D. Calmet, *Biblioth. lorr.*)

HENRI (Jean-Baptiste), prêtre, chanoine - prébendier de Sainte-Magdeleine de Besançon, de la société littéraire-militaire de cette ville. Nous avons de lui,

l'Office du sacré cœur de Jésus; les graduels, antiphonaires, vespéraux, et autres livres de chant, à l'usage du diocèse de Besançon; rubriques et usages de toutes les églises et chapitres de Besançon, 1753, in-12. Almanach historique de Franche-Comté, in-8°. Il a travaillé à la nouvelle édition du bréviaire de Besançon.

HENRYS (Claude), d'une bonne et ancienne famille de Forez, exerça avec distinction la profession d'avocat à Lyon, et ensuite au bailliage de Forez, dont il fut avocat du roi. Il y est mort en 1662. Il était doué d'une mémoire prodigieuse, d'une grande facilité pour écrire, et d'une extrême application au travail; il fut l'oracle de sa province, et se vit consulté même de toute la France sur les affaires les plus importantes. On a de lui un excellent recueil d'arrêts, auxquels il a joint des observations et ses plaidoyers, qui parut pour la première fois en 1651, à Lyon, en 2 volumes in-folio. La troisième édition parut en 1708, avec les observations de M. Bretonnier, à Paris chez Pierre Émery, chez Michel Brunet et Nicolas Gosselin. Le célèbre avocat Matthieu Terrasson a fait des additions et des notes, pour servir à une nouvelle édition des œuvres de M. Henrys, qui a paru nouvellement. On trouve dans ce recueil des réflexions très-judicieuses et des traits de littérature fort utiles. Après avoir exposé le fait sur chaque question dans le détail

le plus exact, et le moyen de défense des parties, l'auteur rapporte le jugement en entier qui a été rendu : le principal caractère de son style c'est la précision, mais une précision qui n'ôte rien à la clarté des faits, ni à la force des preuves : le texte des lois y est toujours accompagné d'une explication qui en développe le sens, et qui en montre l'utilité. (Journal des Savans, 1708, p. 473 de la première édition et 419 de la seconde.)

HENSCHENIUS (Godefroi), jésuite, et l'un des associés de Bollandus dans son grand ouvrage du recueil des actes des saints. Il eut part aux sept premiers volumes de ce vaste recueil, et mourut en 1683. (Voy. Bollandus.)

HENSÉE (René), natif de Scherpenseel dans le duché de Juliers, entra dans l'Ordre des bénédictins vers l'an 1587, et passa dans celui des chartreux en 1598. Il mourut au commencement du dix-septième siècle, et laissa un livre intitulé, l'Apprentissage de la milice sacrée et religieuse, imprimé à Cologne en 1607 et 1609. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1464.)

HENTEN (Jean), connu sous le nom de *Joannes Hentenius*, natif de Nalina, bourg ou village proche de Thuin, dans le diocèse de Liège, embrassa d'abord l'Ordre des hyéronimites en Portugal, qu'il quitta pour celui de Saint-Dominique, dont il prit

l'habit à Louvain vers l'an 1548. Il fut docteur et régent de nos études, dans cette université, puis inquisiteur-général de la foi à Bois-le-Duc, et enfin prieur de Louvain, où il mourut le 12 octobre 1566, à l'âge de 67 ans. Il savait les langues grecque et hébraïque, était excellent critique, et très-versé dans la Théologie. On a de lui : 1°. *Commentaria in sacro-sancta quatuor Christi evangelia ex Chrysostomi aliorumque veterum scriptis magna ex parte collecta, autore quidem Euthymio Zigabeno, interprete vero Joanne Hentenio*, etc., à Louvain, 1554, in-folio. 2°. *Enarrationes vetustissimorum theologorum in acta Apostolorum, et in omnes D. Pauli ac catholicas epistolas ab æcumenio. Item enarrationes apocalypsim ab Aretha Cæsareæ Cappadociæ episcopo, magna cura collectæ, quas à græco in latinum primum vertit ac edidit*, etc., à Anvers, 1545, in-fol. et à Paris, 1545, 1547 et 1560. 3°. *Biblia ad vetustissimam exemplaria castigata*; à Louvain, 1547, in-fol. Henten a travaillé à la version française de la Bible, faite par les docteurs de Louvain en 1550, et a laissé plusieurs autres ouvrages manuscrits. (Valère-André, Bibl. belg. Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 195 et suiv.)

HEPATOSCOPIE, *Hepatoscopia*. Le nom d'hépatoscopie signifie proprement inspection du foie. On le donna en général à l'art de deviner les choses futu-

res ou cachées, par l'inspection des entrailles, parce que dans cette sorte de divination on s'attachait principalement à considérer le foie.

HEPHÆSTUS, ville épiscopale de la première Augustamunique dans le patriarcat d'Alexandrie. On ne la trouve que dans la notice d'Hierocle, et dans une autre ancienne. Cette ville était dédiée à Vulcain, et a eu les évêques suivans :

1. Jean, assista au concile d'Éphèse. Il fut un de ceux qu'on députa pour amener Nestorius. Il prit le parti de Dioscore d'Alexandrie dans le second concile d'Éphèse en 449.

2. Pierre, souscrivit au décret de Gennade de Constantinople contre les simoniacs.

HEPIER, père de Salphaad, et chef de la famille des Héphérides. (*Num.* 26, 32.)

HÉPIDANNUS, moine de Saint-Gal, mort vers l'an 1080, a composé une chronique depuis l'an 700 jusqu'à l'an 1044, et deux livres de la vie et des miracles de saint Wiborde, adressés à Ulric, abbé de Saint-Gal, qui sont dans les Bollandistes et dans le père Mabillon. (*Dupin*, *Biblioth.*, onzième siècle.)

HEPTATEUQUE, *Heptateuchus*. Ce mot est grec, et signifie un ouvrage qui a sept parties, ou sept différens ouvrages joints en un corps. On donne le nom d'*Heptateuque* aux sept premiers livres de l'Ancien-Testament; savoir, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deu-

téronome, Josué, et les Juges, qu'on avait coutume de joindre ensemble, comme dit Yves de Chartres, *ep.* 38. On lit le terme d'Heptateuque dans beaucoup d'anciens auteurs, tels qu'Eusèbe d'Émèse, *hom.* sur saint Luc, ch. 15. Saint Grégoire, pape, l. 7, *ep.* 49; et on l'emploie dans les ouvrages d'érudition.

HER, fils aîné du patriarche Juda, épousa Thamar. (Génèse, 38.)

HERACLAS ou HERACLE (saint), philosophe chrétien, évêque d'Alexandrie, était frère de l'illustre martyr saint Plutarque. Ils avaient été élevés dans le paganisme, et ils reçurent la foi l'un et l'autre dans le fort de la persécution que l'empereur Sévère avait excitée contre l'Église. Après la mort de Plutarque qui fut emporté par la tempête de la persécution l'an 204, Héraclé embrassa la vie ascétique, et continua l'étude de la philosophie humaine sous le célèbre Ammone, surnommé Saccas, qui était chrétien, et le plus illustre platonicien de son temps. Il fut aussi disciple d'Origène qui voulut partager avec lui le travail des catéchèses, et le chargea de la conduite des nouveaux convertis et des premiers catéchumènes. Lorsqu'Origène se vit obligé de se retirer en Égypte pour éviter la persécution que lui faisait l'évêque Démètre, saint Héraclé fut chargé seul de l'école théologique d'Alexandrie, jus-

qu'à ce qu'il succéda à l'évêque Démètre sur le siège épiscopal de cette ville. L'histoire ne nous a point conservé le détail de ce qu'il fit pendant son épiscopat. On sait seulement qu'il établit de nouveaux sièges, et qu'il multiplia le nombre des évêques. Il rassembla aussi un concile pour ramener Ammone qu'il avait fait évêque, et qui était tombé dans quelqu'hérésie. Il mourut en 246, dans la seizième année de son patriarchat. Sa fête est marquée au 14 juillet dans le martyrologe romain. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, lib. 6. Tillemont, *Mém. ecc.*, t. 3. Baillet, *Vies des Saints*, 14 juillet.)

HERACLÉE, ville épiscopale et métropolitaine de la province d'Europe, au diocèse de Thrace. Elle est située sur la mer de Marinara en Romanie, à cinquante-deux milles de Constantinople, et à soixante-dix de Callipolis. On y voit encore de grandes murailles, et des restes de vieux bâtimens, avec un bourg d'environ quatre cents feux. Elle est le siège d'un archevêque dès les premiers siècles. De tous les évêchés qui relevaient de cette métropole, on n'en compte plus que six, qui sont, Rhedesse, Pare, Metri et Athyra, Tzurloë et Myriophyti. (*Voy. THRACE.*)

Évêques d'Héraclée.

Quelques historiens veulent qu'Apelle, dont parle saint Paul aux Romains, ch. 16, v. 10, ait été évêque d'Héraclée; mais

nous n'en trouvons aucune preuve dans les monumens ecclésiastiques : les menées des Grecs nous apprennent seulement qu'il a siégé à Smyrne, et qu'on en fait la fête le 22 avril.

1. Domitius siégeait sous l'empereur Antonin le Pieux. Il en est fait mention dans les actes du martyre de sainte Glycérie, t. 3, *act. SS. maii*.

2. Philippe, martyr, dont le père Mabillon nous a donné les actes, t. 4, *analect*. On fait sa fête le 22 octobre, *martyrol. rom*.

3. Phædrius, assista au concile de Nicée.

4. Théodore, assista au concile de Tyr, et fut envoyé en Egypte pour faire une enquête des crimes qu'on reprochait à saint Athanase; et il se trouva au concile de Jérusalem et d'Antioche, qui condamna ce saint. Ce fut lui qui ordonna Macédonius à Constantinople, à la place de saint Paul qu'il avait fait chasser de son siège. Saint Jérôme dit qu'il composa des commentaires sur saint Matthieu, saint Jean, saint Paul, et le pseautier.

5. Hypatien, succéda à Théodore. Il assista au concile de Séleucie en 356, et se joignit aux demi ariens. C'est pour cela qu'il fut déposé par les ariens l'année suivante, dans le concile de Constantinople.

6. Dorothee, arien, présida, selon toute apparence, au concile d'Héraclée, et succéda à Euzoïus d'Antioche vers l'an 376.

Socrate nous apprend qu'un nommé Sabin occupa le siège d'Héraclée. Ce Sabin était Macédonien, et traitait d'ignorans et de grossiers les Pères du concile de Nicée.

7. Paul, siégeait du temps que Nectaire gouvernait l'église de Constantinople. Il était orthodoxe.

8. Serapion, succéda à Paul, nommé et peut-être ordonné par saint Jean Chrysostôme. Sozomène dit qu'il était Egyptien.

9. Eugène, prit la place de Serapion qui fut exilé. C'était un des deux prêtres qui citèrent saint Chrysostôme au concile *ad Quercum*.

10. Fritilas, Goth, peut-être celui à qui saint Jérôme adresse, *ad Fritilam*, etc. Il prit le parti de Nestorius, et se sépara du concile d'Ephèse, qui le déposa.

11. Cyriaque, représenté au second concile d'Ephèse par Pierre, évêque de Chersonèse, et dans celui de Chalcedoine, par Lucien, évêque de Byza.

12. Jean^{1er}, auquel l'empereur Léon écrivit, pour savoir ce qu'il pensait de la mort de saint Protère d'Alexandrie et du concile de Chalcedoine.

13. Jean II, ordonné en 510.

14. Théophile siégeait en 518.

15. Constantin se trouva au concile de Constantinople en 536, sous le patriarche Mennas.

16. Megethius, au cinquième concile général.

17. N.... sous l'empereur Tibère II.

18. Sisinnius, au sixième concile général.

19. N.... hérétique iconoclaste, sous Constantin Copronyme.

20. Léon 1^{er}, au septième concile général.

21. Jean III, au huitième concile, ne voulut point défendre la cause de Photius, quoiqu'il eût été ordonné par lui.

22. Jean IV souscrivit au faux concile de Photius.

23. Anastase, vers l'an 948.

24. Nicephore 1^{er}, vers l'an 956.

25. Jean V, assista au concile du patriarche Sisinnius en 997.

26. N.... en 1066.

27. Nicéas, en 1077.

28. Pierre, au concile de Constantinople, où le patriarche Attique, soupçonné de l'hérésie des Bogomites, fut déposé en 1144.

29. Michel, succéda immédiatement à Pierre en 1166.

30. Nicéas II, sous les empereurs Jean Lascaris et Michel Paléologue.

31. Pinacas, écrivit au pape Grégoire X pour l'union.

32. Léon XI, sous le pape Nicolas XI.

33. Germain, nommé par Andronic Paléologue.

34. Nicolas V. (Fabr. Bibl., vol. 10, p. 293.)

35. Philothée, fameux Palamite. Il fut fait patriarche en 1354.

36. Théodore, qu'on croit avoir précédé....

37. Antoine, qui se trouva au

concile de Ferrare et de Florence, et y représenta le patriarche d'Alexandrie.

38. Chrystodule.

39. N.... vers l'an 1477.

40. Cyrille, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph en 1564.

41. Macaire, *paleograph.*, p. 480.

42. Néophyte, en 1636, abdiqua l'année suivante.

43. Joannice, condamna le calvinisme de Lucaris, n^o 1638. (Voyez *Perpet. fid.*, p. 683, t. 3.)

44. Methodius, en 1669.

45. Parthélémi, en 1672. (Voyez *Perpet. fid.*, t. 3.)

46. Néophyte II, fait patriarche en 1707.

47. Gennade, homme très-savant.

48. Callinique, siégeait en 1721. (Or. chr., t. 1, 1101 et seq.)

Cette ville a été aussi le siège d'un évêque latin. Innocent III adresse sa lettre 68, l. 11, à l'évêque nouvellement élu de Héraclée; on croit que son nom est *Flantin*, et qu'il fut transféré sur le siège de Constantinople après la mort de Thomas Maurocenus. (*Pat. lat. Voyez Innocent III, epist.* 112, 16. *Ibid.* t. 3, p. 966.)

HERACLÉE LA GRANDE, ville épiscopale d'Arcadie, dans le patriarcat d'Alexandrie. Sozomène dit que saint Antoine était de Coma, village qui en dépendait. On y compte trois évêques :

1. Potamon, qui avait confessé

Jésus-Christ du temps de Maximin, assista au concile de Nicée, prit le parti de saint Athanase dans le concile de Tyr, et mourut dans la persécution que suscita Georges, arien d'Alexandrie, aux catholiques. Pierre Mélézien siégeait dans le même temps que Potamon. Il avait été ordonné par Méléce.

2. Hypacien, arien, succéda à Potamon. C'était le compagnon inséparable de Georges d'Alexandrie.

3. Héraclides, assista au concile d'Ephèse en 431. C'est peut-être le même, auquel nous avons plusieurs lettres adressées par Isidore de Peluse. (Or. chr., t. 2, p. 579.)

HERACLÉE LATMI, ville épiscopale de la province de Carie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Aphrodisiades, ainsi appelée parce qu'elle est sur le mont Latinus. Pline en fait mention, l. 5, c. 29. En voici quelques évêques :

1. Aplitonète, prit la défense du concile d'Ephèse contre Polychrone, évêque d'une autre Héraclée, qui soutenait le parti de Jean d'Antioche et des Orientaux.

2. Denis, assista au concile de Chalcedoine.

3. Théodore, souscrivit aux canons *in Trullo*.

4. Grégoire 1^{er}, au septième concile général.

5. Grégoire 11, à celui de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 906.)

HERACLÉE DE SALPACE, ville épiscopale de la même pro-

vince, au même diocèse, et sous la même métropole. Elle est appelée dans les actes du concile de Chalcedoine, *Heraclia Lyncestidum*. Elle a eu pour évêques :

1. Polychrone, assista au concile d'Ephèse, et se joignit aux opposans.

2. Menandre, au concile de Chalcedoine.

3. Basile, au concile de Photius. (*Ibid.*, p. 904.)

HERACLÉE SINTIQUE, ville épiscopale de la province de Macédoine, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique. On l'appelle aussi *Pelagonia*. On en a fait une métropole du diocèse de Bulgarie. On lui trouve les évêques suivans :

1. Evagre, au concile de Sardique.

2. Quintille, au second concile d'Ephèse, où il tenait la place d'Anastase, son métropolitain. Deux ans après il fit la même fonction à celui de Chalcedoine, auquel il souscrivit.

3. N.... sous l'empereur Zénon.

4. Bénigne, au cinquième concile général.

5. N....

6. Théodose, sous l'empire d'Andronic Paléologue.

7. Joannice, se trouva au concile de Constantinople, de Cyrille de Perrhée, où les erreurs de Cyrille Lucaris furent condamnées. (*Ibid.*, t. 2, p. 82.)

HERACLÉE DU PONT, ville épiscopale de la province Hono-

riade, au diocèse de Pont, sous la métropole de Claudiopoli. Elle est située sur le Lycus, dont Arrien l'éloigne de 20 stades. Ptolémée l'appelle Héraclée de Pont. C'était une ville grecque, colonie des Mégariens, sur les confins des Marcandines, selon Strabon, au Pont-Euxin, avec un port très-commode, comme les anciens géographes en font une ville de Bithynie : Hierocles et les nouveaux l'attribuent à la province Honoriade; elle devint métropole, quand Claudiopoli cessa de l'être. Elle subsiste encore aujourd'hui, et se nomme *Penderachi*; elle a eu les évêques suivants :

1. Eusèbe, était au concile d'Ephèse, et y souscrivit pour Olympius de Claudiopoli.

2. Théodore 1^{er}, au concile de Chalcédoine.

3. M. Epiphane, au concile de C. P. sous Mennas.

4. Étienne, au sixième concile général et aux canons *in Trullo*.

5. Jean, au septième concile général.

6. Paul, soutint généreusement la cause de saint Ignace de C. P. comme le dit le pape Nicolas dans sa lettre à l'empereur Michel.

7. Melèce, au concile de Phœtius.

8. Nicephore, au concile de C. P. auquel présida le patriarche Manuel Critopule, et à celui qu'assembla le patriarche Germain II. Il était alors métropolitain.

9. Théodore II, dont Georges Pachymères fait mention *in Michael*. (*Palæolog.*, l. 4, c. 6.)

10. N..., un de ceux qui écrivirent à Grégoire X, pour la réunion des deux Églises, et auxquels il fit réponse.

11. Jean II, oncle de Nicéphore Grégoras. (*Vid.*, l. 9, hist., c. 17, p. 300.)

12. Methodius, au concile du patriarche Calliste, contre les erreurs des Palamites. (*Or. chr.*, t. 1, p. 573.)

HERACLEONITE, *Heracleonita*. Les héracléonites étaient d'anciens hérétiques du parti des gnostiques, et sectateurs d'Héracléon, disciple de Valentin dans le onzième siècle. Ce sectaire admettait un principe qu'il appelait Seigneur : de ce premier principe en était né un second qui, avec le premier, en avait engendré plusieurs autres. Il assurait aussi que le fils était engendré de la substance du père. Il disait que saint Jean était véritablement la voix qui indiquait le Sauveur ; mais que toutes les anciennes prophéties n'avaient été que des sons en l'air qui ne signifiaient rien. Il raffina sur les interprétations ordinaires de plusieurs passages de l'Écriture, et les réformait pour les accommoder à ses idées. Il ordonnait aussi d'oindre les morts avec une huile particulière et du baume, afin de diminuer leurs peines. Il avait composé un commentaire sur l'Évangile, qui est cité par saint Clément d'Alexandrie et par Ori-

gène. (Tertullien, *de Præscrip.*, c. 49. Saint Irenée, l. 4, c. 4. Saint Epiphane, *hær.* 36.)

HERACLEOPOLIS, ville épiscopale de l'île de Crète, au diocèse de l'Ilyrie orientale, sous la métropole de Gortyne. Les notices n'en font aucune mention : Pline et Ptolémée l'ont connue ; et le septième concile général fut souscrit par un de ses évêques, nommé Théodore. (Or. chr., t. 2, p. 268.)

HERACLIDE, disciple d'Origène, n'était encore que cathécumène, lorsqu'il souffrit le martyre avec saint Plutarque à Alexandrie l'an 203, sous l'empereur Sévère. (*Voyez* Plutarque.)

HERACLIEN, évêque de Chalcedoine, avait composé 20 livres d'un style net et concis contre les Machinéens. Cet ouvrage est perdu. (Dupin, *Bibl. des Aut. ecclés.*, t. 6, p. 354.)

HERACLIOPOLIS, ville épiscopale de la première Arménie, au diocèse de Pont, sous la métropole de Sébaste. Il en est fait mention dans les actes du sixième concile général, comme de la seconde Arménie. Les actes du septième concile général l'appellent *Didachihoe*, et les notices grecques en font un archevêché. Cette ville fut ainsi nommée, lorsqu'Héraclius faisait la guerre aux Perses dans l'Arménie. Voici ses évêques :

1. Athénogènes, martyrol. rom. (Jul. 16.)

2. Jean, au sixième concile général.

3. Théodore, au septième. (Or. chr., t. 1, p. 437.)

HERACLITES, hérétiques qui condamnaient le mariage, et qui niaient que les enfans pussent obtenir le royaume des cieux par le baptême.

HERAIS, écolière d'Origène et cathécumène seulement, fut brûlée vive pour la foi à Alexandrie sous l'empereur Sévère : elle souffrit avec saint Plutarque, premier disciple d'Origène, et avec plusieurs autres. (*Voyez* PLUTARQUE.)

HERAN, héb. *leur veille* ou *leur ennemi*, fils de Suthala, de la tribu d'Ephraïm, chef des hérénites. (Num. 26, 36.)

HERAULT (Didier), en latin *Desiderius Heraldus*, avocat au parlement de Paris, mort au mois de juin 1649, a laissé : 1°. Un ouvrage intitulé *Adversaria*, imprimé à Paris en 1599, in-8°. 2°. Des notes sur l'apologétique de Tertullien, sur Minucius Félix, sur Arnobe et sur Martial. 3°. Un livre in-folio, qui contient plusieurs traités de droit, qui ne fut imprimé qu'en 1650. Il se déguisa sous le nom de David Leidrhesserus, pour écrire une dissertation politique sur l'indépendance des rois.

HERBELOT (Barthélemi d'), célèbre professeur en langue syriaque au collège royal, et l'un des plus savans hommes de son siècle dans les langues orientales, naquit à Paris le 4 décembre 1625, d'une bonne famille. Il fit plusieurs voyages en Italie, où il lia une étroite amitié avec

Lucas Holstenius et Léon Allatius. Les cardinaux Barberin et Grimaldi, et Ferdinand II, grand-duc de Toscane, eurent pour lui une estime singulière. D'Herbelot ayant coté les meilleurs manuscrits en langues orientales d'une bibliothèque exposée en vente à Florence, et en ayant marqué le prix à la prière du grand-duc, ce prince les acheta, et lui en fit présent. M. Colbert informé du mérite de ce savant homme le rappela à Paris, où il devint secrétaire et interprète des langues orientales, et enfin professeur royal en langue syriaque. Ce qui relève extrêmement le mérite de M. d'Herbelot, c'est que son savoir était accompagné d'une grande modestie, d'une piété solide, d'une tendresse extrême pour les pauvres, et des autres vertus chrétiennes qu'il pratiqua constamment dans tout le cours de sa vie. Elle fut terminée le 8 décembre 1695 par une maladie de dix ou douze jours, pendant lesquels il fit paraître une entière résignation aux volontés de Dieu, et reçut les Sacrements de l'Eglise avec une dévotion exemplaire. Il fut enterré à Saint-Sulpice. Nous avons de lui, la Bibliothèque orientale, livre d'une vaste érudition qu'il avait commencé en Italie, et qu'il acheva en France, sous ce titre : Bibliothèque orientale ou dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient, leurs histoires

et traditions véritables ou fabuleuses; leurs religions, sectes et politique; leurs gouvernemens, lois, coutumes, mœurs, guerres et les révolutions de leurs empires; leurs sciences et leurs arts; leur Théologie, mythologie, magie, physique, morale, médecine, mathématiques, histoire naturelle, chronologie, géographie, observations astronomiques, grammaire et rhétorique; les vies et les actions remarquables de tous leurs saints, docteurs, philosophes, historiens, poètes, capitaines, et de tous ceux qui se sont rendus illustres parmi eux par leur vertu ou par leur savoir; des jugemens critiques et des extraits de tous leurs ouvrages; de leurs traités, traductions, commentaires, abrégés, recueils de fables, de sentences, de maximes, de proverbes, de contes, de bons mots, et de tous leurs livres écrits en arabe, en persan ou en turc sur toutes sortes de sciences, d'arts et de professions, in-folio, à Paris, par la compagnie des libraires, 1697. On trouve à la tête de ce grand ouvrage une préface de M. Galland, où il rend compte des travaux de l'auteur, et de l'utilité qu'on peut tirer de sa Bibliothèque orientale. M. d'Herbelot n'a rien emprunté des Européens, si bien que tout ce qu'il avance est nouveau pour nous; il avait d'abord composé son ouvrage en arabe, et M. Colbert avait résolu de faire fondre des caractères en cette langue pour l'imprimer au

Louvre; mais la mort du ministre en empêcha l'exécution, et l'auteur mit son ouvrage en français : ce qui n'a pu entrer dans cette bibliothèque a été rédigé par M. d'Herbelot, sous le titre d'Anthologia, et contient ce qu'il y a de plus curieux dans l'histoire des Turcs et dans celle des Arabes et des Perses : il avait aussi composé un dictionnaire turc, persan, arabe et latin qui forme trois gros volumes, et d'autres ouvrages. (Journal des Savans, 1696, p. 7 de la première édition et pag. 6 de la seconde; 1697, p. 181 de la première édition et p. 160 de la seconde. M. Ladvocat, Dictionnaire historique, etc.)

HERBERT, moine du douzième siècle, a écrit une lettre adressée à tous les chrétiens contre les hérétiques de Périgueux, qui étaient, selon les apparences, disciples de Pierre de Bruys et de Henri. (Dupin, Bibl. douzième siècle, part. 1.)

HERBERT, surnommé *Losinga*, à cause des flatteries dont il usait à l'égard des grands, évêque de Norwich au douzième siècle, était né en Normandie, dans un lieu appelé Hiesmes, *in pago oximensis*, et avait embrassé la profession monastique dans l'abbaye de Fécamp, dont il devint prieur. Guillaume II l'appela en Angleterre, et le fit abbé de Ramsey 1087. Quatre ans après, en 1091, il monta, à prix d'argent, sur le siège épiscopal de Thetford : touché de Dieu, il alla à Rome pour re-

mettre son évêché entre les mains du pape qui, usant d'indulgence à son égard, le rétablit. Herbert de retour en Angleterre, transféra, l'an 1094, le siège épiscopal de Thetford à Norwich où il fonda un monastère célèbre, et effaça le vice de son entrée dans l'épiscopat, par la vœdificante qu'il mena, et par les belles actions qu'il fit jusqu'à sa mort, arrivée le 22 juillet 1119 ou 1120, disant souvent avec saint Jérôme, *erravimus juvenes, emendemus senes*. Possevin, Pissée et Fabricius lui attribuent un livre adressé à saint Anselme, contre les mauvais prêtres; dix-huit sermons; un traité de la durée des temps; un autre de la fin du monde; et des lettres écrites à différens particuliers. On trouve encore dans le catalogue des manuscrits de l'abbaye de Cambrou, deux écrits sous le nom d'Ébert : *Herbertus, de septem Sacramentis, de situ terre jerosolymitanæ*. (Guill. Malmerb. lib. 2, c. 2. *Angl. sacr.* t. 1, p. 398. Sander, Bibl. manusc. belg., part. 1, p. 357. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, tom. 10, pag. 265 et suiv.)

HERBERT DE BOSHAM, carme anglais, secrétaire de saint Thomas de Cantorbéry, était présent lorsque ce prélat fut assassiné. Il a écrit l'histoire de la mort du saint archevêque (dont Baronius fait mention dans son douzième tome des Annales ecclésiastiques), et une relation de ses pèlerinages. (Vos-

sus, de *Hist. lat. lib. 2.* Gesner, in *Bibliot.*)

HERBET (Jean), Lorrain, a écrit de *Cœna Domini, seu demonstratio veritatis corporis Christi*, à Paris, 1578. (D. Calmet, Bibliothèque lorraine.)

HERBON ou HERBORN ou HERBRON (Nicolas), Français de nation, de l'Ordre des Frères Mineurs, commissaire général de la province de Cologne, fleurit jusques vers l'an 1540, et publia : 1°. *Monas sacro-sanctæ evangelicæ doctrinæ ab orthodoxis Patribus veluti per manus tradita*, à Cologne, 1529, in-8°, et à Paris, 1534. 2°. *Epistola ad Minoritas, quod optima apologia est vitæ emendatio*, à Cologne. 3°. *Enchiridion locorum communium adversus sui temporis hæreses*, à Cologne, 1529, in-8°. 4°. *Denotis veræ ecclesiæ ab adultera dignoscendæ*, ibid. 5°. *Methodus prædicandi concionatoribus, cum utilis, tum accommodatus*. 6°. *In psalmum 78 enarratio lamentatoria*, à Cologne, 1529, in-8°. 7°. *Epitome convertendi gentes Indiarum*, à Bâle, 1555. 8°. *Enarrationes evangeliorum per sacrum quadragesimæ tempus occurrentium*, à Anvers, 1533, in-8°, et à Paris 1543. 9°. *Paradoxa theologica, seu theologicæ assertiones divinis eloquiis contra neotericos hæreticos roboratæ*, à Paris 1534. 10°. *De tribus votis, ac præsertim de obedientia religiosorum*. 11°. *Monitessaron Domini nostri Jesu Christi*. 12°. *Apologia veræ*

fidei. (Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 2, p. 386 et suiv.)

HERBRAND (Michel), carme, du quinzième siècle, a écrit des Sermons, des Conférences synodales et quelques autres ouvrages. (Alègre, *In parad. Carm.* Lucius, in *Bibliot. carm.*)

HERCULANT, évêque de Pérouse, et martyr dans le quatrième siècle, avait embrassé la vie religieuse dès sa jeunesse. Il en fut tiré pour être mis sur le siège épiscopal de la ville de Pérouse, et il conduisit son peuple avec toute la vigilance d'un bon pasteur, particulièrement durant le temps que cette ville fut assiégée par Totila, roi des Goths. Ce barbare s'étant rendu maître de Pérouse, fit décapiter saint Herculant en 544 ou 546. Son corps repose dans la cathédrale de Pérouse, et l'on fait sa fête le 7 de novembre. (Saint Grégoire le Grand, dialogue, liv. 3. Baillet, t. 3, 7 novembre.)

HERCULANUS (Jean Herquel), chanoine de Saint-Dié, natif de Plainfaïn, à deux lieues de Saint-Dié, a composé en latin l'histoire de cette église. M. Hugo, abbé d'Étival, l'a donnée au public dans son premier tome, page 171, intitulée: *Sacræ antiquitatis monumenta*, imprimé in-folio à Étival par Heller en 1725, avec des notes, et réimprimé d'une manière plus correcte dans les preuves de l'histoire de Lorraine de dom Calmet. Il a aussi composé, *De*

rebus gestis et vitâ illustrissimi Antonii Calabrice et Bari Ducis, imprimé au troisième tome de l'histoire de Lorraine de dom Calmet, p. 150. La mort d'Herculanus est marquée dans un ancien calendrier de Saint-Dié au dernier mai 1572. Il était fort curieux; et avait amassé quantité de bons manuscrits et d'anciennes éditions qu'il a laissés dans la bibliothèque du chapitre de Saint-Dié. (Dom Calinet, *Biblioth. lorr.*)

HERCULES, faux Dieu, dont il est mention dans le quatrième chapitre du second livre des Machabées. On a confondu diverses circonstances de la vie de Josué, de Samson, de Moïse, de Jonas avec celle d'Hercules. Il avait été trois jours dans le ventre d'un chien marin, à ce que disaient les païens, de même que Jonas avait été trois jours dans le ventre d'une baleine. (M. Huet, *Démonst. évang.* Lycophron-Théophraste.)

HERCULIEN, martyr d'Antioche et compagnon de saint Bonose, souffrit, sous Julien l'Apostat, l'an 362. (*Voyez Bonose.*)

HERED, fils de Béla, de la tribu de Benjamin, chef de la famille des hérédites. (Num. 26, 40.)

HERED ou **ARED**, dernier fils de Benjamin. (Genes. 46, 21.)

HERED ou **HARED** ou **ARAD**, ville au midi de la tribu de Juda. (*Voyez ARAD.*)

HEREMPert, moine du Mont

Cassin vers la fin du neuvième siècle, composa la chronique de ce monastère, imprimée à Naples en 1626, par les soins du père Caraccioli, théatin. (Dupin, *Table des Aut. ecclés.* du neuvième siècle, p. 386.)

HERENAQUE, *Herenacus*. Les hérénacles étaient des clercs hibernois à simple tonsure, qui ramassaient les biens de l'église, dont ils donnaient une partie à l'évêque, une autre aux pauvres, et appliquaient la troisième aux besoins de l'église.

HERENTALES (Pierre de), chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, natif de Herentales dans le Brabant, vivait dans le quatorzième siècle et au commencement du quinzième. Il composa divers ouvrages; *Catena in psalmos pœnitentiales*; in 15 *cantica graduum*; *collectaneum in quatuor evangelia*; *chronicon ab orbe condito*, etc. Les Vies des papes Jean xxii, Benoît xii, Clément vi, Innocent vi, Urbain v, Grégoire xi et Clément vii, publiées par M. Baluze en 1693, avec les vies qu'il a données des papes qui ont fait leur résidence à Avignon. (Valère-André, *Biblioth. belg.*)

HERESBACH (Conrad de), né à Heresbach, village du duché de Clèves, qui appartenait à ses ancêtres, fut gouverneur du duc de Juliers, qui le fit son conseiller, et l'employa dans des affaires importantes et dans des ambassades considérables. Il possédait les langues grecque, hébraïque, latine, italienne,

française et allemande, et avait étudié presque toutes les sciences. Il mourut le 14 octobre 1576, âgé de soixante-sept ans. On a de lui : 1°. Deux livres sur la manière d'élever les princes. 2°. Une Version et des notes sur les psaumes, à Bâle en 1578. 3°. Un Abrégé de jurisprudence chrétienne, à Neustad en 1586. 4°. Un Journal de prières pour la semaine, avec une exhortation à la mort, à Francfort en 1692. 5°. Une Histoire de la prise de Munster, par les anabaptistes en 1534, à Amsterdam en 1636. Tous ces ouvrages sont en latin. (Melchior Adam, dans ses Vies des jurisconsultes allemands. Teissier, dans ses Éloges tirés de l'histoire de M. de Thou.)

HÉRÉSARQUE, inventeur d'une hérésie ou le chef d'une secte hérétique, *hæresiarchus*, *hæresiarcha*.)

HÉRÉSIE. C'est une erreur volontaire et opiniâtre dans un chrétien, touchant une ou plusieurs vérités catholiques, c'est-à-dire, vérités révélées de Dieu et proposées comme telles aux chrétiens par l'Église. On n'est donc pas hérétique pour soutenir une chose contraire à la décision de l'Église, lorsqu'on la soutient dans la bonne foi et par ignorance. On le serait néanmoins, si on était disposé à la soutenir, quand même l'Église viendrait à la condamner. Il y a des causes intérieures de l'hérésie ; il y en a d'extérieures. Les causes intérieures sont l'orgueil,

l'ambition, l'avarice, la luxure, et d'autres péchés semblables qui aveuglent l'esprit. Les causes extérieures sont le défaut d'instruction, ou la mauvaise instruction, la négligence des pasteurs, la lecture des livres des hérétiques et leur fréquentation, etc.

On distingue l'hérésie formelle, la matérielle, et l'objective. La formelle est celle que nous avons définie d'abord. La matérielle a pour objet une chose contraire à la foi, qu'on ne sait pas être telle. L'objective est cette chose même contraire à la foi, soit qu'on la connaisse telle, ou qu'on ne la connaisse pas.

L'hérésie formelle se divise encore en hérésie mentale ou purement intérieure, qui ne paraît point au dehors ; et en extérieure qui se manifeste par la parole ou par quelqu'autre signe. (M. Colet, Moral. t. 5, pag. 390 et suiv. Voyez HÉRÉTIQUE.)

HÉRÉTIQUE.

SOMMAIRE.

- §. I. De la notion des hérétiques.
- §. II. Des juges des hérétiques.
- §. III. Des peines des hérétiques.
- §. IV. Du commerce avec des hérétiques.
- §. V. Des livres hérétiques.
- §. VI. Des disputes avec les hérétiques.

§. I.

De la notion des hérétiques.

Un hérétique est proprement

celui qui en faisant profession du christianisme, soutient avec opiniâtreté une erreur opposée à la foi, soit que cette erreur regarde la spéculation, soit qu'elle regarde la pratique. Il faut donc trois conditions pour faire un hérétique. La première est la profession du christianisme, et c'est en quoi l'hérétique diffère du Juif et de l'idolâtre. Il n'est cependant pas nécessaire qu'un homme soit baptisé pour être hérétique; car un cathécumène qui ferait profession de croire à l'Évangile, et qui nierait opiniâtrément quelque vérité de foi, serait hérétique devant Dieu, quoiqu'il ne le fût pas devant l'Église, d'une manière à en être puni, parce qu'il n'y serait pas encore entré par le baptême. La seconde condition nécessaire pour faire un hérétique, est de refuser de croire une vérité révélée et décidée par l'Église. Car ces deux choses, la révélation et la décision de l'Église doivent absolument concourir pour cela. Il ne suffit pas pour un article de foi qu'une chose soit révélée et contenue dans la parole de Dieu, il faut encore que l'Église ait déclaré qu'elle y est contenue, et l'ait proposée à croire comme article de foi. La troisième condition, c'est l'opiniâtreté. D'où vient que la bonne foi, la simplicité, l'ignorance, la volonté de dépasser l'erreur, si on la connaissait, empêchent l'hérésie. (Saint Thomas, *secunda secunda*,

quest. 11, art. 2. Sylvestre. Navarre.)

§. II.

Des juges des hérétiques.

L'hérésie étant contraire à la religion et à l'état, c'est un crime ecclésiastique et royal tout ensemble. C'est un crime ecclésiastique, en ce qu'il combat la doctrine de l'Église. C'est un crime royal, en ce qu'il trouble la paix des royaumes, cause du scandale, excite des séditions. En tant qu'il est crime ecclésiastique, la connaissance en appartient au juge de l'Église, pour déclarer quelles sont les opinions contraires à la doctrine de l'Église, et punir de peines canoniques ceux qui les soutiennent avec obstination. En tant qu'il est crime royal, la connaissance en appartient aux juges séculiers selon la jurisprudence de France, adoptée par les ordonnances du royaume, et en particulier par celle du 30 août 1542.

§. III.

Des peines des hérétiques.

Les peines dont on punit les hérétiques sont temporelles ou spirituelles. Les temporelles consistent dans la confiscation des biens, l'infamie, l'exil, la prison, la mort, etc. Les spirituelles consistent dans l'excommunication, la privation de la juridiction ecclésiastique, l'irrégularité, la perte des bénéfices, que l'on a déjà, et l'incapacité à en posséder de nouveaux.

I. Les hérétiques encourent, par le seul fait l'excommunication majeure, non de droit divin, mais de droit humain seulement, comme le pense le commun des théologiens. Cette excommunication portée par le concile de Latran, tenu sous Innocent III, contre tous les hérétiques, est réservée au pape, selon le droit commun; mais en France elle n'est réservée qu'à l'évêque. L'auteur des conférences d'Angers dit même qu'il y a plusieurs diocèses, où la réserve à l'évêque n'a lieu que quand l'hérésie a quelque degré de publicité. (Tom. 1, p. 114, nov. édit. p. 104.)

II. Les hérétiques ne sont privés de la juridiction spirituelle que quand ils sont publiquement dénoncés, parce qu'ils encourent cette peine, non à cause de l'hérésie, mais à cause de l'excommunication qui lui est attachée. D'où il s'ensuit que comme les seuls excommuniés, nominément dénoncés, sont privés de juridiction spirituelle, aussi les seuls hérétiques dénoncés encourent cette même privation. C'est le sentiment de presque tous les théologiens contre un petit nombre d'autres.

III. La troisième peine des hérétiques, c'est l'irrégularité. (Voyez IRRÉGULARITÉ.)

IV. Les hérétiques sont privés des bénéfices qu'ils avaient avant d'être hérétiques, inhabiles à en acquérir de nouveaux, parce qu'ils sont excommuniés et irréguliers.

Du commerce avec les hérétiques.

I. Les mariages des catholiques avec les hérétiques sont illicites, quoique valides, et le pape peut les permettre. Ils sont illicites parce qu'ils sont défendus par l'Église, comme il paraît par les conciles de Chalcédoine, *can.* 14; d'Elvir, *can.* 16; de Sardique, *can.* 10 et 31; du troisième de Carthage, *can.* 12, etc. Ils ne sont pas invalides, parce qu'ils ne sont pas déclarés nuls, ni par le droit naturel ou divin, puisque nous voyons dans l'Écriture plusieurs saints personnages, tels que Joseph et Moïse, mariés avec des infidèles, ni par le droit humain, qui suppose au contraire que ces sortes de mariages sont valides, comme il paraît par le chapitre *de crevit. de heretic.* in 6. Ils peuvent donc devenir licites avec la permission du pape, qui peut dispenser des lois de l'Église, lorsqu'il y a des raisons légitimes de le faire. Aussi les papes ont-ils souvent accordé ces sortes de dispenses. Clément VIII, accorda l'an 1603, au duc de Bar, d'épouser la sœur de Henri IV, qui se nommait Catherine, et qui était hérétique. Urbain VIII, permit à Henriette, sœur de Louis XIII, d'épouser Charles I^{er}, roi d'Angleterre, hérétique.

II. Le mariage contracté entre deux catholiques n'est pas dissous quant au lien, mais seulement quant au lit et à l'habita-

tion, lorsque l'un des deux conjoints se fait hérétique. Le concile de Trente prononce anathème contre ceux qui disent qu'un tel mariage est dissous quant au lien : *Si quis dixerit propter hæresim.... dissolvi posse matrimonii vinculum, anathema sit.* (sess. 24, can. 5). Il est donc dissous quant au lit et à l'habitation seulement, comme il paraît par l'usage de l'Église.

§. V.

Des livres des hérétiques.

I. La lecture des livres hérétiques est défendue par le droit naturel à tous ceux à qui ces livres sont dangereux, quand même ils auraient d'ailleurs permission de les lire, parce que le droit naturel oblige tout le monde à éviter le danger de se perdre.

II Cette même lecture est aussi défendue par le droit ecclésiastique à tout le monde, excepté aux inquisiteurs de la foi, comme il paraît par la bulle *cum pro munere* de Pie IV, par la bulle *in cœna Domini*, etc. Mais ce droit n'est pas reçu en France où les évêques et leurs vicaires généraux lisent sans scrupule les livres hérétiques, et donnent aux autres la permission de les lire. Les docteurs les lisent aussi librement.

III. Lorsque la lecture des livres hérétiques est défendue, sous peine d'excommunication, cette censure est encourue, 1°. par ceux qui lisent de la langue

ou des yeux seulement. 2°. Par les maîtres qui se font lire ces sortes de livres par leurs domestiques. Silvius dit qu'il est très-probable qu'on n'encourt point la censure, lorsqu'on entend lire des livres hérétiques, pourvu qu'on ne favorise, ni l'erreur, ni les hérétiques, parce que pour lors on ne lit proprement, ni par soi, ni par un autre. 3°. Le même théologien croit qu'on n'encourt point la censure, en récitant de mémoire quelque partie d'un livre hérétique, lorsqu'on ne l'approuve pas. 4°. Il paraît plus probable qu'on encourt la censure en lisant seulement les extraits des livres hérétiques, qui se trouvent dans les livres des catholiques, puisqu'on est censé lire pour lors une partie d'un livre hérétique. Il faut donc, pour éviter la censure, joindre le texte hérétique avec le catholique, qui en est l'antidote. 5°. Il paraît plus probable aussi qu'on n'encourt point la censure en lisant un livre hérétique écrit dans une langue qui n'est point entendue, ni par le lecteur, ni par les assistants, parce qu'une telle lecture n'est que matérielle et non formelle, comme parle l'école. 6°. On encourt la censure en lisant des scholies hérétiques d'un livre catholique, ou même la préface, l'épître dédicatoire d'un livre hérétique, parce que quand on condamne un livre, on en condamne toutes les parties. 7°. Plusieurs théologiens croient que la légèreté de la matière a

lieu dans la lecture des livres hérétiques, et qu'elle excuse le péché mortel, et par conséquent de l'excommunication, mais ils ne s'accordent pas dans la détermination de ce qui est nécessaire pour faire un péché mortel en ce genre. Sanchez exempte de péché mortel la lecture d'un grand feuillet. Ariaga ne permet qu'un petit feuillet; Azor un ou deux versets; Sayre, dix lignes; Suarez, deux ou trois. Henri de Saint-Ignace n'excuse pas de péché mortel une seule ligne, et avec justice, parce qu'on défend les livres hérétiques, surtout à cause du danger de séduction, et que ce danger peut se trouver dans une seule ligne, qui contient quelquefois des erreurs, et qui est très-capable d'engager plus avant dans la lecture du livre.

§. VI.

Des disputes avec les hérétiques.

Les disputes avec les hérétiques sur les points controversés sont permises. Saint Paul (*act. c. 17, ad tit. c. 1.*) disputait dans les synagogues avec les Juifs, et il veut qu'un évêque soit capable de reprendre et de convaincre ceux qui contredisent la vérité. Rien de plus commun dans l'antiquité ecclésiastique, que les disputes des Pères contre les hérétiques qu'ils combattaient perpétuellement, et de vive voix, et par écrit, comme le prouvent leurs ouvrages polémiques. Il faut cependant plusieurs conditions, pour

que ces sortes de disputes soient entièrement permises.

1°. Il est nécessaire que le disputant soit ferme dans la foi, et assez habile pour confondre son adversaire. 2°. Que cet adversaire soit censé devoir profiter de la dispute, ou au moins ceux qui en sont témoins; car lorsqu'il n'y a aucun fruit à espérer, ni du côté des auditeurs, ni de celui des disputans, on ne doit pas entreprendre la dispute. 3°. On ne doit pas non plus prendre des laïcs pour arbitres de la dispute, parce qu'ils ne sont point juges compétens en matière de religion. 4°. Il faut observer en disputant, les règles de l'honnêteté, de la douceur, de la charité, de la sincérité, et s'interdire sévèrement toutes sortes d'invectives et de paroles offensantes. 5°. Le pape Alexandre IV, de *hæret. in 6*, défend à toute personne laïque, sous peine d'excommunication, de disputer sur la foi, soit en public, soit en particulier. Mais il paraît que cette loi est abrogée par l'usage contraire dans les pays où il y a beaucoup d'hérétiques, avec lesquels on voit tous les jours disputer les laïcs capables, sans aucun scrupule, ni opposition de la part des évêques. C'est ainsi que pensent les théologiens de Salamanque, trait. 21, c. 2, n° 136. Les disputes sur la foi entre les catholiques même, et par manière d'exercice, ne doivent se faire qu'avec beaucoup de prudence,

et jamais devant des personnes simples et ignorantes, qui pourraient en prendre occasion de douter, parce qu'elles sont plus capables de sentir la force des objections, que celle de réponses. 70. On ramène les hérétiques en leur démontrant la vérité de l'Église romaine, et la fausseté des autres églises. On peut voir là-dessus le père Henri de Saint-Ignace, *ethic. part. 2, lib. 1, p. 140*, et M. Michel, supérieur du séminaire des Bons-Enfants, dans un petit livre intitulé : Méthode courte et facile pour rappeler à l'unité de l'Église ceux qui en sont séparés. (M. Collet, *Moral.*, t. 5, p. 396.)

On peut voir aussi sur cette matière le traité de Tertullien des prescriptions contre les hérétiques ; la dissertation du père Alexandre, où il examine si l'Église a eu raison de livrer les hérétiques au bras séculier ; le discours de M. Ferran, où il fait voir que saint Augustin a cru que les puissances séculières devaient châtier les hérétiques pour les ramener à la foi catholique, imprimé à Paris, chez Étienne Michallet, dans l'ouvrage intitulé : Réponse à l'apologie pour la réformation, pour les réformateurs et pour les réformés ; le préservatif contre toutes sortes de nouveautés et d'hérésies, par un nouveau converti, à Grenoble 1688, in-12. L'abrégé des histoires des plus fameux hérésiarques qui ont paru en Europe depuis l'an 1040, in-12, à Paris, chez Jean Guignard

1699 ; le Traité du père Mar-tenne, sur la réconciliation des hérétiques ; les consultations de M. Jacques Pignatelli, sur les différentes sortes d'hérésies qui combattent la foi chrétienne, sur la manière de poursuivre et de condamner les hérétiques, et sur les peines que l'on prononce contre eux dans les tribunaux de l'inquisition, etc. à Porto-Ferraro, 2 vol. in-folio, 1712 ; l'Histoire des hérésies, par M. Herman, curé de Maltot ; le dictionnaire du père Pinchinat, sur l'origine de l'idolâtrie, des hérésies, des schismes, etc., imprimé à Paris en 1736, chez Pralard, Didot et Quillan.

HERFORD, province et comté d'Angleterre, avec une ville capitale et épiscopale de même nom, *Herefordia*. L'an 673, il y eut un concile dans cette ville. Théodore, archevêque de Cantorbéry, y présida, et l'on y fit dix canons.

Le premier ordonne de célébrer la pâque le dimanche qui suit immédiatement le quatorze de la lune.

Le cinquième défend de recevoir les clercs voyageurs qui n'ont point de lettres de leurs évêques.

Le septième ordonne de tenir le synode deux fois l'année.

Le dixième regarde les mariages, et défend aux conjoints de contracter avec d'autres, même en cas d'adultère de l'une des parties. (*Reg. 15, Lab. 6, Hard. 3, Angl. 1.*)

L'an 1137, il y eut encore un concile à Herford. (*Angl. 1.*)

HERIBERT (saint), archevêque de Cologne dans le dixième et l'onzième siècle, naquit à Worms, ville impériale d'Allemagne. Il eut pour père un des principaux gentilshommes du pays, et pour mère la petite-fille de Reginbaud, comte de Souabe. Il étudia l'Écriture et la Théologie à Gorze, célèbre monastère de Lorraine, au diocèse de Metz, fut prévôt de l'église de Worms, chancelier de l'empereur Othon III, et archevêque de Cologne l'an 999. Pour garantir son cœur de l'enflure, et ne pas se laisser surprendre au faux éclat des grandeurs humaines, il demeurait toujours dans les bornes étroites d'une humilité profonde et d'une mortification continuelle. Il se rendait aussi le nourricier des pauvres, le médecin des malades, le soutien des faibles, le père commun des fidèles. Dans une grande famine qui affligea l'Allemagne et la France, il ne se rendit pas seulement le libérateur de son pays, il soulagea encore une infinité d'étrangers auxquels il procura toutes les assistances possibles de l'âme et du corps, jusqu'à leur laver les pieds et leur préparer à manger de ses mains. Il fonda le monastère de Duitz, répara les anciennes églises, en bâtit de nouvelles, et n'oublia rien pour l'accroissement du troupeau confié à ses soins. Dieu voulant éprouver sa fidélité, permit que le saint empereur Henri se laissât prévenir contre lui par les calomnies de quelques

envieux. Il fut accusé d'avoir négligé d'envoyer les ornemens impériaux aussi promptement qu'il le devait pour le couronnement du prince, et d'avoir voulu faire tomber la couronne sur la tête d'un autre. Henri vint à Cologne pour lui donner des marques de son ressentiment; mais ayant reçu lui-même en songe, de la part d'un vieillard, revêtu pontificalement, une réprimande plus sévère que celle qu'il méditait de faire au saint prélat, il se jeta à ses pieds et lui demanda pardon de sa crédulité. Saint Heribert mourut le 16 de mars de l'an 1021. Sa mort fut suivie de divers miracles comme elle en avait été précédée. Le pape Grégoire IX ou XI le canonisa. On fait sa fête principale le 16 de mars, et celle de sa translation le 30 d'août. Quelques-uns prétendent que ses reliques furent transportées à Sibourg ou Siegbourg au comté de la Mark, lorsqu'en 1376 le monastère de Duitz fut rasé par les habitans de Cologne. (Bollandus. Rupert, abbaye de Duitz. Baillet, t. I, 16 mars.)

HERIBERT (Jean), auteur du dix-septième siècle, a donné un traité des Eunuques nés, faits et mystiques, contre Zacharie Pasquillus, à Dijon en 1655. (Dupin, Table des Auteurs ecclés. du dix-septième siècle, p. 2116.)

HERIC ou **HEIRIC**, moine célèbre de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, prit nais-

sance à Auxerre même, non au village d'Airy, comme le prouve M. l'abbé Lebeuf. Il fut mis étant jeune dans le monastère de Saint-Germain, et après sa profession, il passa à Fulde, où il étudia sous Haimon, puis à Ferrières, où il eut pour maître Loup de Ferrières. Il se rendit habile dans les belles-lettres, la philosophie, la Théologie, l'intelligence des divines écritures et la langue grecque. Il fut chargé à son retour à Auxerre du soin de l'école établie dans le monastère de Saint-Germain, dont il était moine, et où il eut pour disciple Lothaire, fils du roi Charles-le-Chauve. Il mourut vers l'an 881 ou 883, et laissa : 1°. La Vie de saint Germain, évêque d'Auxerre, dédiée au roi Charles, et imprimée à Paris en 1543. 2°. Un recueil des miracles de saint Germain, donné par le père Labbe dans le premier tome de sa nouvelle bibliothèque, et par les bollandistes au 31 juillet. 3°. Un discours en l'honneur de saint Germain. 4°. L'histoire des évêques d'Auxerre, depuis saint Peregrin jusqu'à Wala, mort en 875. 5°. Plusieurs Homélies. 6°. Un recueil des sentences des Pères, qu'il dédia à Hildebad, évêque d'Auxerre, par une épître en vers élégiaques, imprimée parmi les analectes de dom Mabillon. C'est par erreur qu'on lui a attribué la vie de saint Albert, martyr à Mayence, et

un traité sur le comput, qui est d'Helpéric de Grandfeld. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., tom. 19, pag. 283 et suiv.)

HÉRICOURT (Louis d'), célèbre avocat au parlement, né à Soissons le 20 août 1687, était petit-fils de Julien d'Héricourt, conseiller au présidial de Soissons, directeur de l'Académie de cette ville, et associé de l'Académie des Ricovrati de Padoue. Il fut reçu avocat au parlement de Paris au mois de mai 1712, travailla au Journal des Savans pendant plus de vingt ans, et mourut en 1752. Il est auteur du Traité des lois ecclésiastiques de France dans leur ordre naturel, et une analyse des livres du droit canonique, conférés avec les usages de l'Eglise gallicane, dont la quatrième édition revue, corrigée et augmentée est de 1743, à Paris, chez Pierre-Jean Mariette 1743, in-folio. On a encore de M. d'Héricourt, un Traité de la vente des immeubles par décret, avec un recueil des édits, des déclarations et des réglemens des cours souveraines sur ce sujet; en 1727, 2 vol. in-4°. Un Abrégé de la discipline de l'Eglise, du père Thomassin, avec quelques observations, etc. (Journal des Savans, 1718, 1719, 1721, 1730, 1743 et 1750.)

HERIGER, abbé de Lobes, mort en 1007, a laissé plusieurs ouvrages; savoir, l'Histoire des évêques de Liège, donnée par Chapeauville; la Vie de saint

Ursmar en vers, qui est dans Henschenius au dix-huit d'avril; un traité en forme de dialogue, de la discorde de l'Eglise, et de l'avènement du Seigneur; un autre traité du corps et du sang de Jésus-Christ contre Paschase Radbert, publié par le père Cellot, sous le nom d'un anonyme; deux autres traités qui n'ont point paru; une lettre à Hugues sur diverses questions. On lui attribue encore la Vie de sainte Berlende, et celle de saint Landolde, qui est sous le nom de Norger, évêque de Liège, dans Surius au 19 de mars. (Sigebert, au Catal. ch. 137. Dupin, Bibl., dixième siècle. Dom Rivet, Vist. littér. de la France, t. 7.)

HÉRISSEMENT, *hericius, herinacius, ericius chærogryllus*. L'hérisssement est un petit animal à quatre pieds, tout couvert de pointes dont il forme comme une boule hérissée dès qu'il se voit aperçu. Dans le Lévitique 11, 5, l'hérisssement est déclaré immonde, parce qu'il ne rumine pas. L'hébreu *saphan*, que les Septante et la Vulgate ont rendu par *chærogryllus*, un hérisssement, signifie, selon quelques uns, un lapin, selon d'autres, un lièvre, et selon Bochart, un certain gros rat commun en Arabie, qui est bon à manger, et nommé *aliarbuho*. (Dom Calmet, au mot HÉRISSEMENT.)

HÉRITAGE, **SUCCESSION**, **HÉRÉDITÉ**, *hereditas*. L'héritage se prend ou pour les biens même qu'on hérite, ou pour le droit que l'on a sur tous les

biens d'un défunt. Voyez HÉRITIÈRE.

HÉRITIÈRE.

SOMMAIRE.

§ I. Des différentes espèces d'héritiers.

§ II. Des obligations des héritiers.

§ III. De ceux qui ne peuvent être institués héritiers.

§ I.

Des différentes espèces d'héritiers.

Un héritier est celui qui a droit de succéder à un autre dans la possession de quelques biens. On en distingue de plusieurs sortes. Il y a des héritiers légitimes et présomptifs, qui ont un droit formé à la succession d'un défunt; tels sont les enfans à l'égard de leurs pères et mères. On les appelle aussi héritiers *ab intestat*, parce qu'ils succèdent de plein droit, et sans même qu'il y ait de testament en leur faveur. 2°. Il y a des héritiers testamentaires qui sont appelés à l'héritage en tout ou en partie par le testament. 3°. Il y a des héritiers étrangers qui ne sont en aucune sorte sous la juridiction du testateur, des héritiers des propres, des héritiers des acquêts, des héritiers bénéficiaires, ou par bénéfice d'inventaire, qui acceptent une succession sans être tenus des dettes, que jusqu'à la concurrence du bien délaissé, à la charge d'en faire inventaire. 4°. Il y a encore des héritiers léga-

taires à qui le défunt a laissé quelques legs; des héritiers substitués à l'héritier légitime, supposé qu'il ne puisse, ou qu'il ne veuille accepter l'héritage; des héritiers *fidei-commisaires*, qu'on institue pour rendre la succession à un autre. Il n'y a point d'héritier nécessaire en France, suivant cette maxime, *n'est héritier qui ne veut*.

§ II.

Des obligations des héritiers.

1. Les héritiers sont tenus, sous peine de péché mortel, d'exécuter la volonté du testateur, de garder ses contrats légitimes, de payer ses dettes selon l'étendue de l'hérédité, d'accomplir les vœux réels, comme les offrandes, mais non pas les personnels, comme les jeûnes, les pèlerinages, etc.

2. Quand il y a plusieurs héritiers, ils ne sont point obligés, régulièrement parlant, de payer les dettes solidairement les uns au défaut des autres; il suffit que chacun paye selon sa portion de l'héritage, à moins que les biens du défunt ne soient hypothéqués, ou qu'il ne soit question de choses qu'il a ordonné de faire; en ces deux cas les héritiers sont obligés solidairement.

3. Lorsqu'un héritier a une fois accepté purement et simplement l'hérédité, il ne peut plus se désister, et il est tenu d'acquitter toutes les charges, quand même elles surpasseraient de beaucoup l'hérédité, parce qu'il

pouvait ne point l'accepter, ou se servir du bénéfice d'inventaire.

4. Un héritier, à bénéfice d'inventaire, n'est obligé d'acquitter les charges de la succession, que jusqu'à la concurrence de ce qu'il a reçu. (Navarre. Silvestre. Pontas, au mot *HÉRITIER*, cas 1 et 17.)

§ III.

De ceux qui ne peuvent être institués héritiers.

Suivant le droit commun, c'étaient, 1°. les hérétiques et les païens; 2°. les fauteurs et les receleurs des hérétiques; 3°. les apostats; 4°. les compagnies défendues; 5°. les exilés; 6°. ceux qui étaient flétris d'une sentence infamante; 7°. ceux qui persécutaient les cardinaux; 8°. les excommuniés dénoncés; 9°. les bâtarde; 10°. ceux qui étaient coupables d'inceste avec des personnes religieuses; 11°. les criminels de lèse-majesté; 12°. les simoniaques. (Silvestre, *in Summa dict. hereditas*, 3. q. 2.)

HERLINDE et RENELLE, sœurs, saintes vierges et abbesses, filles d'Adalhard et de Grimware, personnes distinguées par leur noblesse et leur vertu, naquirent au pays de Tongres, dans le huitième siècle. Leurs parens les firent élever dans un monastère de Valenciennes en Hainaut, et bâtirent pour elles celui d'Eike à un quart de lieu de la rivière de la Meuse, dans le diocèse de Maestricht. On prétend que saint Willebord, évêque d'Utrecht, accompagné

de saint Boniface de Mayence, les établit toutes deux abbesses de ce monastère l'an 736. Les deux saintes donnaient aux sœurs qui leur étaient soumises, des exemples continuels d'une vigilance à l'épreuve de toute surprise, d'une humilité profonde, d'une pureté inviolable, d'un détachement parfait et d'une mortification générale. Elles s'appliquaient aussi à écrire, à faire des ornemens pour l'église, et joignaient le chant des psaumes au travail des mains. Sainte Herlinde mourut la première, et laissa la conduite de la maison à Renelle toute seule, qui s'y comporta de façon qu'on ne s'aperçut point de la perte qu'on avait faite à la mort de sa sœur. Sainte Renelle mourut, ce semble, après le milieu du huitième siècle, le 6 février, et fut enterrée auprès de sa sœur qui était morte le 12 octobre. La mort de l'une et de l'autre fut suivie de divers miracles. Leurs reliques reposent maintenant dans la petite ville de Mas-eick, à quelque distance du village d'Eike. Outre les fêtes particulières de sainte Herlinde au 12 octobre, et de sainte Renelle au 6 de février, on en célèbre une qui leur est commune au 22 de mars. (Bollandus, 22 de mars. Dom Mabillon, troisième siècle bénédict., première part. Bulteau, t. 2 de l'Histoire bénédict. Paillet, t. 3, 12 octobre.)

HERMA ou HARMA ou ARA² MA, ville au midi de Juda. (Josué, 12. 14.)

HERMAN, surnommé *Contract*, parce qu'il avait les membres retirés, moine de Richenou, mort l'an 1054, a écrit une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1052, qui a été continuée par Bertoul de Constance, et imprimée à Francfort en 1583, 1585 et 1670. Elle est aussi au t. 18 de la Bibliothèque des Pères. On lui attribue des antiennes à la sainte Vierge, *Alma*; le *Veni sancte Spiritus*, et quelques autres proses. Il a aussi composé un traité sur le calendrier, et quelques autres sur des matières différentes, qui sont perdus, et dont Trithème nous a conservé les noms. (Honoré d'Autun, lib. 4, c. 12. Trithème. Bellarmin. Dapin, Biblioth. des Aut. ecclés. du onzième siècle.)

HERMAN ou DE STEINFELDT (Joseph), bienheureux, de l'Ordre de Prémontré, naquit à Cologne de parens fort pauvres, dans le douzième siècle. A l'âge de douze ans, il entra dans le couvent des prémontrés de Steinfeldt, où il vécut toujours dans cette innocente simplicité qu'il avait apportée en naissant. On l'employa au réfectoire et à la sacristie. Ses veilles étaient presque continuelles. Il ne dormait que sur des ais avec une pierre pour oreiller. Il ne vivait ordinairement que de pain et d'eau, et joignait à ses austérités une pureté admirable de corps et de cœur, qui le rendait en quelque sorte l'imitateur de la sainte Vierge, sous la protec-

tion de laquelle il s'était dévoué à son divin Fils. Ce fut aussi pour sa chasteté que ses confrères l'appelèrent Joseph. Pour servir de contrepoids aux faveurs qu'il recevait du ciel, Dieu permit qu'il fût humilié par de longues et de fâcheuses tentations, et accablé d'infirmités corporelles qui le conduisirent au tombeau le 3 ou le 4 ou le 7 avril de l'an 1223 ou 1236 ou 1241, car ces trois opinions ont leurs partisans. Dieu attesta sa sainteté par divers miracles, et on l'honore comme un bienheureux dans l'Ordre de Prémontré, et dans plusieurs endroits du diocèse de Cologne et des Pays-Bas. Le bienheureux Herman a composé quelques ouvrages de dévotion, et entre autres un commentaire sur le Cantique des cantiques. (Bollandus. Baillet, t. 1, 7 avril.)

HERMAN DE SCHILDE, de l'Ordre des ermites de saint Augustin, dans le quatorzième siècle, a composé un Traité sur le premier livre des sentences; deux traités sur la création; deux livres sur la Genèse; un Commentaire sur le Cantique des cantiques; un livre de la Matière des cantiques; un ouvrage sur l'Oraison dominicale, et un autre sur l'*Ave Maria*; un Traité des quatre sens de l'Écriture; le Manuel des prêtres; le Cloître de l'âme; le Brévioloque; une Explication de la messe; des Traités des vices capitaux; de la conception de la Vierge; de la Manière d'étudier; de la

vraie et de la fausse amitié; des cinq sens; des heures canonicales; des quarante-deux mansions des Israélites; contre les flagellans; de la messe; sur le canon *utriusque sexus*; des sermons; des conférences; une Introduction au droit; diverses questions, etc. (Trithème. Dupin, Biblioth. du quatorzième siècle.)

HERMAN, de l'Ordre de Cîteaux, dans le quinzième siècle, et dans le diocèse de Munster, a écrit sur la puissance du pape et du concile; sur le schisme et la neutralité. (Dupin, quinzième siècle.)

HERMAN PÉTRI DE STUTDORP, Allemand, chartreux du monastère de Sainte-Anne près de Bruges, mort l'an 1428, avait composé un Traité du gouvernement des religieuses, et plusieurs sermons, dont cinquante sur l'Oraison dominicale ont été imprimés à Louvain en 1484. (Dupin, *ibid.*)

HERMAN (Nicolas), religieux convers des carmes déchaussés, mort en 1691. On a de lui : Maximes spirituelles fort utiles aux âmes pieuses pour acquérir la présence de Dieu, recueillies de quelques manuscrits de frère Laurent de la résurrection (dans le siècle N. Herman), religieux convers des carmes déchaussés, avec l'Abrégé de la vie de l'auteur, et quelques lettres qu'il a écrites à des personnes de piété, à Paris, chez Edme Couterot, 1692, in-12.

HERMANN, nommé aussi

quelquefois Heriman, abbé de Saint-Martin de Tournai, Ordre de Saint-Benoît, gouverna cette abbaye depuis l'an 1127 jusqu'à l'an 1136 ou 1137, qu'il abdiqua. On ne sait pas combien de temps il vécut depuis. On a de lui : l'Histoire du rétablissement de l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, qui est dans le douzième tome du spicilege de Dom Luc d'Acheri : elle est intéressante par les particularités qu'on y trouve sur les rois de France, les comtes de Flandre, les difficultés qu'il y eut de diviser les évêchés de Noyon et de Tournai, etc. Nous avons encore du même auteur, un Traité de l'Incarnation, imprimé à Leyde en 1692, in-8°, dans le recueil de Casimir Oudin ; et trois livres des Miracles de Notre-Dame de Laon, que D. Luc d'Acheri a mis dans l'appendice des œuvres de Guibert de Nogent, imprimées à Paris en 1651. (Journal des Savans, 1675. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 22, p. 307 et suiv.)

HERMANT (Godefroi), docteur en Théologie de la faculté de Paris, de la maison, et société de Sorbonne, et chanoine de Beauvais, où il naquit le 6 février 1617, obtint le degré de bachelier en Théologie l'an 1640, fut fait de la maison et société de Sorbonne le dernier octobre 1642, et eut un canonicat à Beauvais le 15 avril 1643. Il fut fait prieur de Sorbonne en 1644, licencié et recteur de l'université en 1646, et docteur en 1650. Il

mourut à Paris au mois de juillet 1690, âgé de soixante-treize ans, après avoir été exclus de la Sorbonne et de son chapitre, pour avoir refusé de signer le formulaire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : Apologie pour l'université de Paris, contre le discours d'un jésuite, in-8°, en 1643 et en 1644 ; 2°. Observations importantes sur la requête présentée au conseil du roi par les jésuites, tendante à l'usurpation des privilèges de l'université de Paris en 1643, in-8° ; 3°. Vérités académiques ou réfutation des préjugés populaires dont se servent les jésuites contre l'université de Paris en 1643, in-8° ; 4°. Seconde apologie pour l'université de Paris, imprimée par le mandement du recteur, contre le livre fait par les jésuites pour réponse à la première apologie, in-8°, en 1643 et en 1644 ; 5°. Troisième apologie ou réponse de l'université de Paris, à l'apologie pour les jésuites, mise au jour sous le nom du père Caussin, imprimée par l'ordre de l'université, pour servir au jugement des trois requêtes, in-8° ; 6°. Apologie pour M. Arnauld, docteur de Sorbonne, contre un libelle intitulé : Remarques judicieuses sur le livre de la fréquente communion ; in-4°, en 1644 et en 1648 ; 7°. Réflexions du sieur du Bois sur divers endroits du livre de la Pénitence du père Petau, jésuite, en 1644 ; 8°. Réponse à la remontrance à la reine, du père-

Yves, capucin, en 1644; 9°. Défense des prélats approbateurs du livre de la fréquente communion de M. Arnauld, en 1646; 10°. Défense des disciples de saint Augustin contre un sermon du père Bernape, jésuite, in-4°, en 1650; 11°. Réponse à un écrit du père Matthieu, jésuite, publié à Dijon, contre les lettres qu'il attribue au père Parisot de l'Oratoire, in-4°, en 1651; 12°. Mémoire apologétique pour les recteur, procureur, etc., de l'université de Paris, contre l'entreprise des Hibernois, en 1651, in-4°. M. Gurin de Saint-Amour a eu part à cet écrit; 13°. Faussetés contenues dans une requête présentée au parlement, par M. Amyot, en 1651. Il a fait encore cet écrit avec M. de Saint-Amour; 14°. Discours chrétien sur l'établissement du bureau des pauvres de Beauvais, in-8°, à Paris, en 1653, à Beauvais, en 1654, puis à Rouen, en 1656, avec les lettres de l'érection et autres pièces; 15°. *Factum* pour les curés de Paris, contre l'apologie des casuistes, en janvier 1658, avec MM. Pascal et Perrier; 16°. Lettre pastorale de M. l'évêque de Beauvais, au sujet des entreprises de son église cathédrale, en 1659; 17°. *Factum* pour les curés de Rouen, contre l'apologie des casuistes, in-4°, et in-8°, à Cologne; 18°. Requête de trois cents curés du diocèse de Beauvais, présentée à leur évêque contre la même apologie, avec

la lettre pastorale et l'ordonnance de ce prélat, qui est aussi de M. Hermant, in-4° et in-8°; 19°. Traduction du grec en français d'une épître de saint Basile à des solitaires persécutés. Tous ces ouvrages de M. Hermant sont anonymes, excepté un seul qui est sous un faux nom : ceux qui suivent sont de ce dernier genre, c'est-à-dire, pseudonymes. 20°. Défenses de la piété et de la foi de la sainte Église catholique, apostolique et romaine, contre les impiétés et les blasphèmes de Jean Labadié, etc., par le sieur de Saint-Julien, docteur en Théologie, in-8°, à Paris, en 1651; 21°. *Fraus calvinistarum relecta, sive catechismus de gratia ab hereticis Samuelis Marefi corruptelis vindicatus, theologicis atque epistolis Hieronimi ab Angelo forti Doct. theologi ad Jacob. de Sainte-Beuve*, in-4°, à Paris, en 1652; 22°. la Vie de saint Jean-Chrysostôme, sous le nom du sieur Ménart, in-4°, à Paris, en 1664; in-8°; en 1666 et 1669; 23°. La Conduite canonique de l'Église, pour la réception des filles dans les monastères, in-12; à Paris, en 1668, par maître Antoine Godefroi, c'est-à-dire, par Antoine Arnauld qui a fait la première partie, et Godefroi Hérissant, auteur de la seconde; 24°. Traité de la Providence, composé par saint Jean-Chrysostôme pendant son exil, pour ceux qui avaient été scandalisés des afflictions de l'Église, tra-

duit par A. D. P. V, in-12, à Paris, en 1658. Les ouvrages suivans ont été donnés sous le nom même de M. Hermant; 25°. Vie de saint Athanase, etc., 2 volumes in-4°, à Paris, en 1671; 2 volumes in-8° plusieurs fois réimprimés; 26°. les Ascétiques de saint Basile, avec des remarques, in-8°, à Paris, en 1673, et à Rouen, en 1727, in-8°; 27°. Vie de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, 2 volumes in-4°; à Paris, en 1674; 28°. Vie de saint Ambroise, in-4°, à Paris, en 1678; 29°. Entretiens spirituels sur saint Matthieu, 3 volumes in-12; à Paris, 1600; 30°. *Clavis disciplinæ ecclesiasticæ, seu index universalis totius juris ecclesiastici*, in-folio, à Lille en 1603; mais sur une copie imparfaite, et avec des notes indignes de l'auteur; 31°. Tradition de l'Église sur le silence chrétien et monastique, contre l'intempérance de la langue et les paroles inutiles en général, et en particulier contre la trop grande fréquentation des parloirs des religieuses; le tout tiré de l'Écriture, des conciles, des saints Pères, des règles monastiques et de plusieurs ouvrages de piété, in-12. Ce traité fut trouvé imparfait parmi les papiers de M. Hermant, et a été achevé par l'abbé Muguet. M. Hermant a laissé en manuscrit une Histoire ecclésiastique et civile de la ville et du diocèse de Beauvais, avec des pièces justificatives, 2 volumes

in-fol., des Entretiens spirituels sur saint Marc; un Traité de la vraie éloquence, et quelques maximes pour celles de la chaire; une Histoire ecclésiastique du dix-septième siècle, etc. M. Baillet, qui a fait l'Abrégé de la vie de M. Hermant, nous apprend qu'il travailla, à l'âge de vingt-trois ans, avec M. Lejay et d'autres savans, à l'édition de la Bible polyglotte de Vitré. (Journ. des Savans, 1665, 1675, 1678, 1690, 1693, 1697 et 1717.)

HERMANT (Jean), curé de Maltot, au diocèse de Bayeux, était né à Caen, au mois de février 1650. Il fut pourvu de la cure de Maltot en 1689, et mourut au mois d'octobre 1725, après avoir publié les ouvrages suivans: 1°. des Homélies sur les évangiles de tous les dimanches de l'année, 2 vol. in-12; à Rouen, 1705; 2°. des Sermons sur les mystères, avec des panegyriques des saints, et quelques autres discours, *ibid.* 1746, en 2 vol. in-12; 3°. le Pédagogue chrétien; 4°. la Fleur des exemples; 5°. le bon Pasteur de M. Optraet de Malines, traduit en 2 vol. in-12; 6°. Réflexions chrétiennes et morales; 7°. Histoire des conciles, en 4 vol. in-12, dont il y a eu plusieurs éditions; 8°. Histoire de l'établissement des Ordres religieux, et des congrégations régulières et séculières de l'Église, en 2 vol. in-12; 9°. Histoire des Ordres militaires de l'Église, et des Ordres de chevalerie de l'Europe;

10°. Histoire des hérésies, des autres erreurs qui ont troublé l'Église, et de ceux qui en ont été les auteurs, etc., avec un Traité qui résout plusieurs questions générales touchant l'hérésie; 3 vol. in-12, dont la troisième édition parut à Rouen en 1727; 11°. La première partie de l'Histoire générale du diocèse de Bayeux, qui parut à Caen, en 1705, en 1 volume in-4° : elle contient l'histoire des évêques, des doyens, et autres hommes illustres du clergé de ce diocèse. (Journ. des Savans, 1705, 1710, 1711, 1712 et 1725.)

HERMANT (Eimmanuel), feillant, prédicateur du roi, né à Paris. Nous avons de lui, Sermon prêché aux états de Languedoc.

HERMAPHRODITE, est une personne qui participe à la nature des deux sexes. Les personnes ainsi conformées sont réputées être du sexe qui prévaut en elles, et il ne leur est pas permis de préférer l'autre. On demande si un hermaphrodite peut se marier, et s'il peut aussi recevoir les ordres? Le droit romain décide sur la première question que l'hermaphrodite peut se marier avec une personne d'un sexe différent de celui qui prévaut en lui : (*Eligendo sexum qui in iis prævalet*, liv. 10, ff. de stat. hominum. glos. in can. si testes 4, q. 2.)

Quant à la seconde question, les canonistes répondent : *Hermaphroditus, si virilis in eo sexus prævaleat, ordinari validè*

potest, sed non sine scelere : est enim etiam tam irregularis utpote quædam species monstri. Si, quod rarissimum est, sexum utrumque pari gradu participet, ne validè quidem ordinabitur, quum fœmina sit æquè ac vir. (Dict. gloss. verb. Hermaphroditus.)

HERMAS, dont parle saint Paul dans le chap. 16 de son épître aux Romains, était Grec d'origine, comme le prouve son nom; mais il faisait son séjour ordinaire en Italie et à Rome; il est mis par les Grecs au rang des apôtres et des soixante-douze disciples. Ils ajoutent qu'il fut fait évêque de Philippes en Macédoine, ou de Philippopolis en Thrace. Ils en font la fête le 8 de mars aussi bien que le 5 d'octobre, et les Latins le 9 de mai. On croit avec plus de vraisemblance qu'Hermas était un simple laïc : il était marié, et avait encore sa femme et ses enfans, lorsqu'il écrivit le fameux livre du Pasteur, qui lui est attribué par Origène sur le ch. 16 de l'épître de saint Paul aux Romains, et par plusieurs autres, tant anciens que modernes. Cet ouvrage fut écrit en grec dans Rome, ou dans quelque lieu voisin vers l'an 92 de Jésus-Christ. Il est divisé en trois parties : la première porte pour titre, des Visions; la seconde, est des Préceptes ou des Ordonnances; la troisième des Similitudes : mais la première et la troisième partie contiennent des révélations presque semblables. L'ouvrage est

rempli de choses remarquables pour l'état et la discipline des premiers temps de l'Eglise, pour la doctrine de la foi, les règles des mœurs. Il est dit, par exemple, dans le second livre, qu'il faut croire en un seul Dieu, qui a tiré du néant toutes les créatures; qu'il faut vivre dans la simplicité et l'innocence, fuir la médisance et le mensonge, aimer la vérité, craindre le Seigneur et le prier sans cesse, s'éloigner du mal, et pratiquer le bien, etc.; il est intitulé, le Livre du pasteur, parce que l'ange qui instruisait Hermas, apparaissait sous la figure d'un berger. Plusieurs écrivains l'ont regardé comme un livre canonique; d'autres, comme un bon livre ecclésiastique; d'autres, comme un livre apocryphe. Le pape Gélase le déclara tel, c'est-à-dire qu'il déclara qu'il n'était point de l'Écriture, sans assurer pour cela qu'il fût faux ou supposé. Plusieurs savans prétendent que ce livre, tel que nous l'avons présentement, a été corrompu par les montanistes et d'autres hérétiques. Il ne nous reste qu'une version latine du livre du Pasteur, qui n'est, ni pure, ni beaucoup châtiée, et qui fut imprimée pour la première fois à Paris en 1513, in-folio, puis à Strasbourg en 1522, in-4°; à Bâle en 1555 et 1569, dans les orthodoxographes, in-folio, et dans les bibliothèques des Pères. M. Cotelier en fit une nouvelle édition à Paris en 1672, in-folio, dans

le recueil des écrivains qui ont vécu du temps des apôtres. Fellus, évêque d'Oxford, la fit réimprimer en cette ville en 1685. Elle le fut encore par les soins de M. le Clerc, à Amsterdam, en 1698 et 1724. Cette dernière édition est la plus ample et la meilleure. C'est sur l'édition de M. Cotelier que l'on a fait la traduction française de cet ouvrage, imprimée dans le quatrième tome de la grande Bible de Desprez; à Paris, 1715, in-fol., et séparément in-12, la même année. (Bollandus, Tillemont, Mém. eccl., t. 2, 9 mai. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et ecclés., t. 1, p. 582 et suiv.)

HERMENEGILDE, martyr d'Espagne dans le sixième siècle, était fils aîné de Leuvigilde, roi des Goths en Espagne, et de Théodore qu'on prétend avoir été sœur de saint Léandre et de saint Isidore, évêque de Séville. Hermenegilde, encore engagé dans l'arianisme qui était la secte de son père et de toute la nation des Goths, épousa, l'an 579, Ingonde, princesse catholique, fille de Sigebert, roi d'Austrasie. Cette femme fidèle travailla si heureusement avec saint Léandre, qu'elle fit abjurer l'erreur à son mari. Mais le roi Leuvigilde, son père, le fit mettre en prison, et envoya des soldats qui lui fendirent la tête pour n'avoir point voulu recevoir la communion de la main d'un évêque arien. Ceci arriva le 13 d'avril de l'an 586. On

montre de ses reliques à Séville, à Saragosse, à Avila en Castille, à Placencia au royaume de Léon. (Bollandus. Mariana, au cinquième livre de son Histoire. Baillet, t. 1, 13 avril.)

HERMÈS, dont saint Paul fait mention au ch. 16 de son épître aux Romains, était, disent les Grecs, un des soixante-dix disciples, et fut fait évêque de Dalmatie. On l'honore comme un saint le 8 d'avril. (Baillet, t. 2, 9 mai.)

HERMÈS, martyr de Rome, n'est guère connu que par l'antiquité et la célébrité de son culte. Des actes faux ou corrompus du pontificat d'Alexandre 1^{er} nous représentent saint Hermès, comme un préfet de la ville de Rome, converti par ce saint pape, et martyrisé sous le règne de l'empereur Adrien. Son nom se trouve marqué au 28 d'août dans l'ancien calendrier dressé vers le milieu du quatrième siècle. (Baillet, t. 2, 28 août.)

HERMÈS, diacre et martyr, compagnon de saint Philippe, évêque d'Héraclée en Thrace. (*Voyez PHILIPPE.*)

HERMIAS ou HERMIE, martyr de Cappadoce dans le second siècle, était soldat de l'armée romaine. Il quitta la milice et se retira à Comanes, ville de Cappadoce, pour y mener une vie toute chrétienne. Un officier nommé Sébastien étant venu en cette ville vers l'an 166, pour faire la recherche des chrétiens, se fit amener Hermie; et l'ayant trouvé inébranlable dans la foi, il

lui fit couper la tête après l'avoir tourmenté par divers supplices pendant deux mois de prison. Les Grecs l'honorent le 31 de mai qu'on croit être le jour de sa mort. (Tillemont, note sur la persécution de Marc-Aurèle. Baillet, 31 mai.)

HERMIAS, philosophe chrétien. Nous avons sous son nom un ouvrage imparfait, qui est une fine raillerie des philosophes païens; mais l'on ne sait quel est cet auteur, ni en quel temps précisément il a vécu. Les uns le mettent au second siècle de l'Église, et les autres à la fin du troisième ou au commencement du quatrième. Ce petit traité a été imprimé séparément en grec et en latin, à Bâle, l'an 1553. On le trouve aussi à la suite des œuvres de saint Justin dans toutes les éditions. M. l'abbé Houteville dit qu'il est si ingénieux, qu'il pourrait dans son ordre disputer d'agrément avec les ouvrages de Lucien même. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés. des trois premiers siècles. Journal des Savans, 1686, 1722 et 1743.)

HERMIENS ou HERMIONITES et HERMIOTITES, hérétiques, disciples d'Hermias, qui était de Galatie, et qui enseignait que Dieu est corporel. Hermias avait un compagnon de ses erreurs, nommé Séleucus; d'où vient que les Hermiens sont aussi appelés Séleuciens. (*Voyez SÉLEUCIENS.*)

HERMIÈRES, *Hermericas*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans la Brie entre

Créci et Lagni, au diocèse et à six lieues de Paris. Les uns en attribuent la fondation à Maurice évêque de Paris, qui n'en est cependant que le bienfaiteur : d'autres aux rois de France vers l'an 1160; d'autres à Thibaud IV, comte de Champagne, vers l'an 1166; d'autres enfin à un certain Reginald dont il est fait mention dans le nécrologe de Saint-Just de Beauvais, avec le titre de fondateur d'Hermières. On compte parmi les bienfaiteurs de cette abbaye, outre Maurice évêque de Paris, les seigneurs de Tournan de la maison de Gallande, et plusieurs autres personnes de considération, surtout Adelle, reine de France, fille de Tibaud, comte de Blois et de Champagne, épouse de Louis VII, dit le Jeune. Il paraît par une charte de cette princesse de l'an 1202, qu'elle confirma au monastère d'Hermières fondé, dit-elle, par ses ancêtres, toutes les anciennes donations, et qu'elle lui céda de nouvelles terres avec les droits de seigneurie, de basse et haute justice. (*Gallia christ.*, tom. 7.)

HERMINE, Ordre de l'ermine, *Ordo velleris pontici*. Cet Ordre de chevalerie fut institué par Jean IV, duc de Bretagne, dit le Vaillant ou le Conquérant, non l'an 1363 ni 1365, mais 1381. Le collier de cet Ordre était composé de deux chaînes dont les deux extrémités étaient attachées à deux couronnes duciales, chacune desquelles renfermait une ermine passante. La

devise était, à *ma vie*. Les auteurs n'ont rien dit, ni de la raison de cette devise, ni de celle de l'institution de cet Ordre. Les dames y étaient reçues et s'appelaient Chevalereses. (Le père Lobineau, *Hist. de Bretagne*, t. 1, p. 442. Le père Helyot, t. 4, p. 460). Ferdinand, roi de Naples, institua l'an 1464 un autre Ordre de l'ermine. Les chevaliers portaient un collier d'or, d'où pendait une figure d'ermine, avec ces mots : *Malo mori quàm sædari*, c'est-à-dire, *j'aime mieux mourir que d'être souillé*. (Pontanus, l. 1, de la guerre de Naples).

HERMINIER (Nicolas I'), habile théologien scholastique, docteur de Sorbonne, théologal et archidiacre du Mans, naquit dans le Perche le 11 novembre 1657. Après avoir fait ses humanités au Mans, il fit son cours de philosophie et de Théologie à Paris, où il reçut le bonnet de docteur en Théologie au mois de mai 1689. Il enseigna longtemps la Théologie, dont il a donné un Cours en 7 volumes in-8°, 3 volumes in-12 sur les sacrements, et un Traité français sur la distinction formelle des attributs divins, qu'il soutient avec les scotistes. Cet auteur fait paraître beaucoup de méthode, de netteté et de précision dans ses ouvrages; il a le talent de rendre claires les choses les plus subtiles et les plus embrouillées. On dénonça aux évêques son Traité de la grâce, comme contenant les erreurs du

jansénisme, par un écrit français, et il répondit au dénonciateur dans la préface qu'il mit à la tête de la nouvelle édition de son *Traité de la grâce*, de l'an 1709. (Dupin, dix-septième siècle, part. 7.)

HERMITE, *eremita, anachoreta*. L'hermite est un homme dévot qui s'est retiré dans la solitude, pour mieux vaquer à Dieu, loin du commerce du monde. Il y en a qui font remonter l'origine de la vie hérémétique jusqu'à Élie et saint Jean-Baptiste. L'opinion la plus commune est que saint Paul, natif de la Basse-Thébaïde, fut le père ou le premier des hermites. Ce furent les persécutions qui donnèrent occasion aux premiers chrétiens de l'un et de l'autre sexe, de se retirer dans les déserts, tant pour y être à l'abri de la cruauté des tyrans, que pour y pratiquer les exercices de la vie ascétique. L'état hérémétique est excellent en lui-même. Les livres des saints Pères sont remplis des éloges qu'ils en font; plusieurs d'entre eux y ont passé une partie de leur vie, et c'est injustement que les hérétiques le condamnent.

On distingue deux sortes d'hermites. Les uns sont attachés à quelque règle approuvée par l'Église, et sous un supérieur légitime. Les autres ne le sont pas, et portent seulement l'habit qu'ils peuvent quitter quand il leur plaît. Ces premiers hermites sont religieux et jouissent des privilèges de la cléri-

cature. Les autres ne le sont pas et ne jouissent point de ces privilèges. Ils peuvent posséder des biens en propre, succéder et faire testament, selon le commun des docteurs cités par Chopin, *Monastic. lib. 2, tit. 2, n° 25, et de sacr. polit. tit. 5, n° 15*. L'arrêt du 17 février 1633, qui déboute un hermite, nommé Jérôme de la Noue, sur sa demande en partage des successions paternelle et maternelle, n'est point contraire à ce sentiment, à cause des circonstances particulières qui en ont été les motifs. M. Talon, avocat-général, sur les conclusions duquel il fut rendu, posa d'abord deux maximes certaines en France. La première, que tous religieux profès sont incapables de succéder; la seconde, que l'habit, le nom, ni le temps ne font point le religieux; mais les seuls vœux solennels et la profession publique. Ensuite il dit que la profession d'hermite ne rend pas incapable de posséder et succéder, suivant la plus saine opinion des canonistes; mais que dans l'espèce présente, il était honteux de voir un homme durant vingt-huit années faire profession de la vie religieuse, sans être soumis à aucun Ordre religieux, qu'on ne savait en quelle catégorie le mettre; que pour ce sujet il y avait lieu, le déclarant capable de succéder, de lui interdire l'aliénation de son bien, ou de lui adjuger seulement une pension sa vie durant, afin qu'en la cause d'un

solitaire, on prononçât un arrêt solitaire, et qui ne pût être tiré à conséquence. (M. du Rousséau de la Combe, Recueil de jurisprudence, au mot HERMITE.)

HERMOCAPELIA, ville épiscopale de Lydie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes Plin en parle, *l.* 5, *c.* 80. Nous connaissons deux de ses évêques :

1. Théopiste, au septième concile général.

2. Nicéphore, au concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 890.)

HERMOGENIENS, disciples d'Hermogène. Cet hérésiarque était d'Afrique, et vivait encore lorsque Tertullien écrivait contre les hérétiques son ouvrage de la prescription, et depuis contre lui en particulier, vers l'an 205. Il soutenait une matière incréée, coéternelle à Dieu, dont il avait fait toutes choses, sans même en excepter l'âme, ne pouvant croire que Dieu eût créé aucune chose de rien. C'est à cette première matière qu'il attribuait le mal et les autres défauts qui se trouvent dans le monde. Il disait que le corps de Jésus-Christ était dans le soleil; que les démons se dissoudraient un jour pour retourner à la matière première; que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient point des personnes distinguées, mais des noms et des vertus seulement; que le Sauveur n'était point le Fils de Dieu, premier né avant toutes les créatures. (Tertullien, *contr. Hermogen.* Eusèbe, *lib. de Præp. evang.*,

lib. 7, *c.* 8 et 9. Saint Jérôme, *de Script. eccl. et epist.* 15, 5.)

HERMOLAIRE ou HIRMOLOGE, *Hirmologium*. C'est, chez les Grecs, un livre d'église qui contient les hymnes.

HERMOLAUS, catéchiste de saint Pantaléon, fut décollé par l'ordre de Maximien, avec deux autres chrétiens nommés Hermippe et Hermocrate. *Voyez PANTALÉON.*

HERMON, montagne qui appartenait au roi Og, et était à l'extrémité septentrionale de ses états, avant que les Israélites en fissent la conquête. L'Écriture met le mont Hermon comme terminant le pays de delà le Jourdain au septentrion, de même que le torrent d'Arnon. (Deuteron. 3, 8, 4, 48.)

HERMON ou HERMONIM, montagne située au-delà du Jourdain, dans la tribu d'Issachar, au midi du Mont-Thabor.

HERMONTIS, ville épiscopale de la seconde Thébaïde, dans le patriarcat d'Alexandrie : on y adorait Jupiter et Apollon, et on y nourrissait un bœuf, dit Strabon. On l'appelle aujourd'hui Harment. Elle a eu les évêques suivants :

Gales, Méléicien.

1. Pléas, souscrivit à l'exposition de la foi des clercs de l'église d'Ancyre, que le diacre Eugène présenta à saint Athanasie.

2. Basile, jacobite.

3. Pamon, jacobite, vers l'an 1081. (Or. chr., t. 2, p. 610.)

HERMOPOLIS la grande,

ville épiscopale et capitale de la Thébaïde, dans le patriarcat d'Alexandrie. Ammien lui donne le pas au-dessus d'Antinoüs. Pline la nomme ville de Mercure, parce qu'on y honorait cette divinité sous la tête d'un chien. Quelques auteurs prétendent que le Sauveur y vint avec Joseph et Marie, et qu'il y avait un temple dont les idoles se renversèrent par terre lorsqu'il y entra. On l'appelle aujourd'hui Aschumia; et c'est un des sièges de l'église copte. Voici ses évêques :

1. Conon, fit un ouvrage sur les pénitens qui demandent à être reçus dans l'Eglise. (Eusèbe, l. 6, c. 46.)

2. Phasileus, Mélecien, ordonné par Mélece de Lycopolis.

3. André, assista au premier concile d'Éphèse.

4. Gennade, au second concile d'Éphèse, où il suivit le parti de Dioscore.

5. Eugène, dont parle Jean Moschus dans son *Pré spirituel*, c. 182.

6. Raul, dont nous avons un commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean, manuscrit arabe. (*Cod. regius* 379.)

7. Sévère, jacobite, lorsqu'Éphrem, fils de Zaraa, Syrien, gérait le patriarcat jacobite d'Alexandrie.

8. Chail, jacobite, un de ceux que le visir assembla au Caire, pour porter leur jugement sur quelques domestiques du patriarche Cyrille, qui se comportaient mal.

9. N...., jacobite, assista au jugement du patriarche Cyrille et accusé de simonie. (Or. chr., t. 2, p. 595.)

HERMOPOLIS la petite, ville épiscopale de la première Égypte sous le patriarche d'Alexandrie. Strabon dit qu'elle est proche du Nik, et autour de Bat, vers le mont de Nitrie, cette retraite fameuse d'un si grand nombre de moines, qui était sous la juridiction de l'évêque de cette ville. Le père Vansleb et quelques autres pensent que c'est la même qu'on appelle aujourd'hui Bemenhur, et où il n'y a plus d'évêques, ni Melchite, ni Copte. Voici les évêques que nous connaissons y avoir siégé :

1. Ammon, le père de tous les moines de Nitrie dont nous venons de parler, et dont les Grecs font la fête le 5 décembre.

2. Draconce, élu vers l'an 355, exilé par Constance pour la foi de Jésus-Christ à l'instigation de Georges d'Alexandrie, retourna à son église en 362, et souscrivit à la lettre synodale de l'église d'Alexandrie à celle d'Antioche.

3. Isidore, succéda à Draconce. Sainte Paule, Romaine, et saint Jérôme allant visiter le désert de Nitrie, Isidore vint au-devant d'eux. Le martyrologe romain en fait mention le 3 janvier.

4. Dioscore, au concile de Constantinople en 394. Il avait été disciple de l'abbé Pambon.

5. Isaïe, alla au concile de Chalcédoine.

6. Gennade, parent de Solofaciole, patriarche d'Alexandrie.

7. Zacharie, jacobite vers l'an 679.

8. Mennas, jacobite.

9. Gabriel, jacobite.

10. N.... vers l'an 1147. (Or. chr., t. 2, p. 514.)

HERNIO (Jacques), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Rennes en Bretagne, enseigna la Théologie avec succès dans sa province, où son mérite le fit choisir pour vicaire de la congrégation britannique, et commissaire-général de son Ordre vers l'an 1680. Il mourut le 4 septembre 1706, après avoir publié chez Nicolas Audran, en 1699, un Traité de l'usure, auquel il joignait une Dissertation sur les intérêts des deniers pupillaires, selon l'usage de Bretagne. (Le père Échard, *Script. ordin. Præd.*, t. 2, p. 770.)

HÉRODE, fils d'Antipater et de Cypros, naquit l'an du monde 3932, avant Jésus-Christ 68, il fut fait roi de Judée, l'an du monde 3964. Jésus-Christ vint au monde à Bethléem sur la fin de son règne, ce qui lui donna lieu de faire mourir tous les enfans mâles âgés de deux ans et au-dessous dans tout le pays d'alentour de Bethléem.

HÉRODE, nommé Philippe dans l'Évangile, fils du grand Hérode, avait épousé Hérodiade, dont il eut Salomé, cette danseuse de l'Évangile.

HÉRODE ANTIPAS, fils du grand Hérode, fut tétrarque de la Galilée et de la Pérée. Il

épousa en premières noces la fille d'Aretas, roi d'Arabie; mais ensuite il la répudia, et prit Hérodiade, femme de son frère Philippe, encore vivant. Cet inceste alluma le zèle de saint Jean-Baptiste. Il le reprocha souvent à Hérode, qui lui fit enfin couper la tête à la sollicitation d'Hérodiade. (Matth. 14.)

HÉRODE AGRIPPA, fils d'Aristobule, et petit-fils du grand Hérode.

HÉRODE, roi de Chalcide, frère d'Agrippa et d'Hérodiade, et petit-fils du grand Hérode.

HÉRODIADE ou **HÉRODIAS**, fille d'Aristobule et de Bérénice, sœur du roi Agrippa, et petite-fille du grand Hérode, épousa en premières noces Hérode Philippe son oncle, dont elle eut Salomé. Elle épousa ensuite Hérode Antipas aussi son oncle; et comme saint Jean-Baptiste criait sans cesse contre ce mariage incestueux, Hérodiade suggéra à sa fille Salomé de demander au roi la tête de saint Jean-Baptiste. (Matth. 14.)

HÉRODIENS, une des quatre sectes qui étaient parmi les Juifs du temps de notre Sauveur. On est fort partagé sur cette secte, dont il est fait mention dans le chapitre 22 de saint Matthieu, et dans le chapitre 12 de saint Marc. Saint Épiphane et Tertulien ont cru qu'on appelait Hérodiens ceux qui tenaient Hérode pour le Messie. D'autres les prennent pour les domestiques d'Hérode. M. Simon, dans sa note sur le chapitre 22 de

saint Matthieu, vers. 16, croit qu'on donna ce nom à ceux qui s'attachèrent au parti d'Hérode pour maintenir le commandement dans sa famille, y ayant eu des divisions à ce sujet entre les Juifs. Le père Hardouin les confond avec les saducéens. Dom Calmet assure que les hérوديens sont les disciples de Judas le Gaulonite, ou le Galiléen, qui prétendit que les vrais Israélites étant le peuple de Dieu, ne doivent être assujettis à aucun homme. On les nomma galiléens et hérوديens; galiléens, parce que Gaulon est dans la haute Galilée; hérوديens, parce que cette ville était du royaume d'Âérode Antipas. *Voyez GALILÉENS.*

HÉROLD (Basile-Jean), né à Hochsted sur le Danube, dans la Souabe, en 1511, étudia la Théologie et l'histoire à Bâle. Il vivait encore en 1566. On a de lui, entr'autres ouvrages : 1°. *Philopseudes, sive declamatio pro Desid. Erasmo Rot. contra dialogum famosum anonymi cujusdam medici*, à Bâle, 1541. 2°. *Belli sacri historiae continuatio*, imprimée avec Guillaume de Tyr, in-fol., en 1560. Cette continuation commence en 1185, et finit en 1521. 3°. *Leges antiquae Germanorum*, à Bâle, 1557. 4°. *Pannoniae chronologia*. 5°. Les écrits des soixante-seize auteurs sous le titre d'*Orthodoxographi*. 6°. *Hæreseologia, seu syntagma veterum Theologorum tam græcorum quàm latinorum, numero*

18, qui grassatas in Ecclesiâ hæreses confutarunt, et præcipua Theologiae capita tractarunt. (Bayle, Dictionn. crit.)

HÉRON (saint), évêque d'Antioche, succéda à saint Ignace l'an 107, durant la persécution de Trajan. Il marcha sur les traces de son prédécesseur, et combattit fortement diverses hérésies, surtout celle de Saturnin, qui prit naissance de son temps dans cette ville. Le martyrologe romain marque sa fête comme d'un martyr au 17 d'octobre; mais comme cela n'est appuyé du témoignage d'aucun auteur ancien, il est probable qu'il mourut en paix après vingt ans d'épiscopat. (Eusèbe, liv. 4, c. 20, et in chron. Baillet, t. 3, 17 octobre.)

HÉRON, disciple d'Origène, et compagnon du martyr saint Plutarque, fut décollé avec la hache pour la foi de Jésus-Christ peu de temps après son baptême. *Voyez PLUTARQUE.*

HÉRON (Nicolas), Parisien, docteur en Théologie de la Faculté de Paris, aumônier de la reine, et trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, est auteur du *Traité de la modestie des postulantes*, contre l'abus des parures à leur prise d'habit, volume in-12 imprimé à Paris en 1678. Il entreprend de faire voir que cet abus est contraire à l'Écriture-Sainte, et défendu par les décisions de l'Église. On a encore du même auteur : *Oraison funèbre de la reine (Marie d'Autriche) pro-*

noncée aux nouvelles catholiques le 1^{er} novembre 1684. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 2784. Journ. des Savans, 1684 et 1698.)

HÉRONDINE. Le martyrologe romain fait mention de sainte Héronchine le 23 juillet avec sainte Rédempte, qu'elle avait formée à la vertu. Voyez RÉDEMPTE.

HEROUVILLE (Morin d'), est auteur de l'ouvrage périodique qui a pour titre : *Annales typographiques, ou notice du progrès des connaissances humaines, dédiées à monseigneur le duc de Bourgogne, commencées en 1758, et imprimées à Paris chez Vincent. M. d'Hérouville avertit qu'il s'est associé un certain nombre de gens de lettres dans cet utile ouvrage, qui doit être regardé comme une espèce de bibliothèque universelle, mais choisie; comme une grande mappe-monde littéraire où rien d'important ne sera oublié. On se contente de rapporter les titres des livres, lorsque ces titres en disent suffisamment; on s'étend un peu plus quand le sujet semble l'exiger; on fixe les époques des éditions, les différences des unes aux autres, les raisons de préférence, enfin le jugement qui en a été porté par le plus grand nombre des connaisseurs. On doit se souvenir au reste que ce sont des annales, et non un journal, des notices, et non des extraits, qu'on donne au public.*

HERRÉ (Dominique de), natif de Bruxelles, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique à Anvers en 1628. Il se distingua par sa prudence et son expérience dans les affaires, de même que par la douceur de ses mœurs et par sa piété. Il eut divers emplois dans sa province, qu'il gouverna pendant l'absence du provincial, et mourut à Anvers le 11 mai 1677, après avoir publié en 1675, dans la même ville, les fastes de son Ordre, c'est-à-dire, un calendrier où sur chaque jour est décrite sommairement la vie de quelque saint ou sainte de l'Ordre de Saint-Dominique. Cet ouvrage, écrit en flamand, est estimé. (Le père Echard, *Script. ord. Præd.* t. 2, p. 711.)

HERRENGET (le père), religieux dominicain, né à Lille en Flandres: il a donné les *Mœurs chrétiennes* 1750, in-12; c'est une critique de l'homme-machine, des pensées philosophiques et du livre des mœurs.

HERRGOTT (le père Marquard), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Blaise dans la forêt Noire, conseiller et historiographe de l'empereur, a donné : 1°. *Novus rei literariæ Ordinis S. Benedicti conspectus* : c'est le plan d'une histoire littéraire de l'Ordre de Saint-Benoît, que le père Herrgott annonça en 1739. 2°. *Genealogia diplomatica augustæ gentis habsburgicæ*, 3 volumes in-folio. 3°. *Monumenta augustæ domus austriacæ*, in-folio,

5 volumes (Journal des Savans, 1739, 1740 et 1749.)

HERRERA (Alphonse d'), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, né en Espagne, faisait ses études en 1530, au collège de Saint-Jacques à Paris, d'où il fut rappelé la même année par Charles-Quint pour être son prédicateur. Il mourut peu après ce prince, vers l'an 1559. On a de lui : *De valore bonorum operum adversus lutheros disceptatio*, à Paris 1540, in-8°. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.* t. 2, p. 165.)

HERRERA (François d'), autre dominicain espagnol, né à Séville en 1548, fit profession à Salamanque le 24 février 1567, et devint un des plus grands théologiens de cette université, dont il emporta, à la dispute, la première chaire de théologie, vacante par la mort de Dominique Bannez, le 22 décembre 1604, malgré beaucoup d'opposition, et un grand nombre de compétiteurs de mérite qu'il eut dans cette dispute. Philippe III le nomma évêque de Canaries au mois de février 1621, et Philippe IV le transféra le 3 février de l'année suivante à l'église de Tuy, qu'il gouverna très-sagement jusqu'à l'an 1630, qu'il fut encore transféré à l'église de Tarazona ; mais il mourut à Salamanque le 31 décembre de la même année, avant d'avoir pris possession de ce dernier siège. On a de lui : *In tractatum de Trinitate D. Thomæ Aquinatis commentarii et disputatio-*

nes, à Pavie 1627, in-4°. 2°. *In universam D. Thomæ summam commentarii*. 3°. *Super totam scripturam litterales et morales expositiones*. Ces deux ouvrages ne sont que manuscrits. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.* t. 2, p. 467.)

HERRERA (Alphonse d'), de l'Ordre des Frères Mineurs de l'étroite observance, natif de Grenade, dans le dix-septième siècle, donna en espagnol : 1°. Menaces du jugement final et des peines de l'enfer sur le psaume 48, à Séville en 1618, in-4°. 2°. Les attributs de Jésus-Christ, et les excellences du nom de Jésus, *ibid.* 1619, in-4°. 3°. La colère de Dieu contre les jureurs, *ibid.* 1619, in-4°. 4°. Le Jugement final, *ibid.* 1617. 5°. Le Miroir des personnes mariées, à Lima 1627, et à Grenade 1631. 6°. Questions évangéliques pour l'avent et les saints qui s'y rencontrent, 2 volumes in-4°, à Saragosse en 1644, et à Lima dans le Pérou, en 1649. 7°. Sermons pour le carême. (Nicolas-Antonio, *Bibliot. Script. hisp.* Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.* t. 1, p. 45.)

HERRERA (Augustin d'), jésuite de Séville, mort l'an 1649, a donné : 1°. De l'Origine et du progrès des rites et des cérémonies de la messe, en espagnol, à Séville 1642. 2°. De l'Origine et du progrès de l'office divin, *ibid.* 1644. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, p. 2025.)

HERRERA (Augustin d'), jésuite, natif du diocèse d'Osma en Espagne, mort après l'an 1675, a laissé : 1°. De la prédestination, à Alcalá en 1671. 2°. De la science de Dieu, *ibid.* 1672. 3°. De la volonté de Dieu, *ibid.* 4°. De la Sainte-Trinité, *ibid.* 1674. (Dupin, *ibid.* pag. 2403.)

HERRERA (Thomas d'), Espagnol, de l'Ordre des augustins, fleurit jusqu'après l'an 1650, et laissa : 1°. l'Histoire abrégée des prélats et autres hommes illustres de Saint-Augustin, en espagnol, à Madrid en 1643. 2°. L'alphabet augustinien, *ibid.* 1665. 3°. Des catéchèses chrétiennes, à Tortose, en 1623. (Dupin, *ibid.* pag. 2202.)

HERSAN (Marc-Antoine), célèbre professeur dans l'université de Paris, était de Compiègne. Il professa successivement la seconde et la rhétorique au collège du Plessis, et fut professeur d'éloquence au collège royal. Il mourut au mois de septembre 1724, âgé de plus de soixante-douze ans, à Compiègne. On a de lui : 1°. Une Oraison funèbre de M. le Tellier, chancelier de France, prononcée en latin dans l'église de Sorbonne, traduite en français par M. Bosquillon, imprimée en 1686, in-4° à Paris, et réimprimée en latin dans un recueil de discours publics prononcés par plusieurs professeurs de l'université de Paris, et imprimé sous le titre de *Selectæ orationes*, par les soins de M. Gaullier, pro-

fesseur du collège du Plessis en 1728, in-12. 2°. Pensées édifiantes sur la mort, tirées des propres paroles de l'Écriture-Sainte et des saints Pères, in-12. 3°. Le Cantique de Moïse, après le passage de la mer Rouge, expliqué selon les règles de la rhétorique. M. Rollin a fait présent au public de cette excellente pièce dans le second volume de son *Traité des Études*, et à cette occasion a fait l'éloge de M. Hersan dont il avait été disciple. « Jamais personne, dit-il, n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs, et pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'oraison funèbre de M. le chancelier le Tellier, qu'il prononça en Sorbonne, et qui est la seule pièce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât, suffit pour montrer jusqu'où il avait porté la délicatesse du goût ; et les vers latins qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il est encore plus estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit. Bonté, simplicité, modestie, désintéressement, mépris des richesses, générosité portée jusqu'à l'excès ; c'était là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un puissant ministre (M. de Louvois) avait en lui, que pour faire plaisir aux autres. Mais les dernières années de sa vie, quoique passées dans la retraite et l'obscurité, ont ef-

» facé tout le reste. Il s'était
 » retiré à Compiègne, lieu de sa
 » naissance. Là séparé de toute
 » compagnie, uniquement oc-
 » cupé de l'étude de l'Écriture-
 » Sainte qui avait toujours fait
 » ses délices, ayant continuelle-
 » ment dans l'esprit les pensées
 » de la mort et de l'éternité, il
 » se consacra entièrement au
 » service des pauvres enfans de
 » la ville. Il leur fit bâtir une
 » école, peut-être la plus belle
 » qui soit dans le royaume, et
 » fonda un maître pour leur
 » instruction. Il leur en tenait
 » lieu lui-même; il assistait très-
 » souvent à leurs leçons; il en
 » avait presque toujours quel-
 » ques-uns à sa table; il en ha-
 » billait plusieurs; il leur dis-
 » tribuait à tous, dans des temps
 » marqués, diverses récompen-
 » ses pour les animer, et sa plus
 » douce consolation était de
 » penser qu'après sa mort, ces
 » enfans feraient pour lui la
 » même prière que la fameux
 » Gerson, devenu, par humili-
 » té, maître d'école à Lyon,
 » avait demandée, par son tes-
 » tament, à ceux dont il avait
 » pris soin : *Mon Dieu, mon*
 » *créateur, ayez pitié de votre*
 » *pauvre serviteur*, Jean Ger-
 » son. Il a eu le bonheur de
 » mourir pauvre, en quelque
 » sorte au milieu des pauvres,
 » ce qui lui restait ayant à peine
 » suffi pour une dernière fonda-
 » tion qu'il avait faite des sœurs
 » de la charité pour instruire les
 » filles, et pour prendre soin des
 » malades. »

HERSANT ou HERSENT
 (Charles), Parisien, prêtre, doc-
 teur de Sorbonne, et chancelier
 de l'église de Metz, entra dans
 la congrégation de l'Oratoire en
 1615, et prêcha avec succès à
 Troyes, à Dijon, à Angers et à
 Paris. Il alla à Rome en 1624, à
 l'occasion du jubilé, et quitta
 l'Oratoire à son retour en Fran-
 ce. Il mourut au château de
 Largou en Bretagne, après l'an
 1660. On a de lui : 1°. Premier
 avis touchant les prêtres de
 l'Oratoire, par un prêtre qui a
 demeuré quelque temps avec
 eux, in-12. 2°. Deux
 articles concernant la congréga-
 tion de l'Oratoire en France, aux
 prélats de l'assemblée du clergé,
 en 1626, in-4° et in-8°. Il
 désavoua la même année cet écrit
 par un autre intitulé : Jugement
 sur la congrégation de l'Oratoi-
 re, etc. in-12. 3°. Notes sur saint
 Denis l'Aréopagite. 4°. Trois
 éloges funèbres de Gabrielle de
 Bourbon, duchesse de la Vallette.
 5°. Traité de la souveraineté du
 roi à Metz et autres villes, et pays
 circonvoisins qui étaient l'an-
 cien royaume d'Austrasie, à Pa-
 ris, in-8°, 1632. 6°. Pastorale
 sainte, ou paraphrase du Canti-
 que des cantiques, 1635. 7°. Un
 ouvrage, in-8°, intitulé : *Optatus*
gallus de cavendo schismate,
 adressé aux prélats de l'Église,
 gallicane, où il prétend montrer
 que l'Église de France était en
 danger de faire schisme avec
 Rome. Cet ouvrage fort propre
 à brouiller l'Église et l'état, fut
 condamné au feu par arrêt du

parlement du 23 mars 1640; les évêques du parlement de Paris le condamnèrent aussi. 8°. Trois Oraisons funèbres du roi Louis XIII, 1643, in-8°. 9°. Un Traité de la fréquente communion contre celui de M. Arnauld, en 1644. 10°. La même année, il fit imprimer un sermon intitulé : Le Scandale de Jésus-Christ dans le monde : ce sermon lui attira des affaires, et il se retira à Rome en 1650, où ayant prêché un sermon le jour de la fête de saint Louis, et y ayant mêlé des questions sur la grâce, il fut accusé de jansénisme, et aurait été mis à l'inquisition, s'il ne s'était retiré chez l'ambassadeur de France : il fit imprimer ce sermon avec son apologie en 1650, sous ce titre : l'Empire de Dieu sur les saints, ou l'éloge de saint Louis, roi de France. (Dom Calmet, Bibliothèque lorr. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, p. 2092.)

HERVÉ, moine du Bourg-Dieu, naquit au Mans, et non en Bretagne, comme l'a cru Genebrard, ni dans le Limousin, comme l'assure le père le Long. Un esprit vif, pénétrant, et un grand amour pour l'étude furent les premiers traits qui se développèrent en lui, et ceux qui le caractérisèrent durant tout le cours de sa vie. Après d'heureux essais de ses talens il entra dans l'abbaye du Bourg-Dieu ou Bourg-Deols en Berry, vers l'an 1100. Cette époque a pour garant la lettre circulaire

sur sa mort, où il est dit qu'il finit ses jours dans sa cinquantième année de religion, sous l'abbé Gilbert ; ce qui revient, selon le père Pagi, à l'an 1149, ou selon les auteurs du nouveau *Gallia christiana*, à l'an 1150. Depuis son entrée dans le cloître, Hervé n'étudia plus que les livres saints, et ce qui pouvait lui en faciliter l'intelligence, c'est-à-dire, les interprètes sacrés, surtout saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin et saint Grégoire. Le riche fond de savoir qu'il acquit par-là, le mit en état d'entreprendre des ouvrages considérables sur l'Écriture, qui lui firent une grande réputation. Ses travaux littéraires étaient ennoblis par les motifs les plus purs du christianisme ; et la piété allait de pair chez lui avec l'érudition. C'est le témoignage que lui rendent les auteurs de la lettre circulaire déjà citée, et qui se trouve au second tome, page 515, du Spicilege de D. d'Achery ; au second volume des Anecdotes de dom Pez, p. 516, et au quatrième volume des Annales bénédictines, p. 716. Sa mort arriva le dimanche de l'octave de Pâque, à la suite d'un redoublement de jeûnes, de veilles et d'autres austérités dans lesquelles il avait passé le carême. La lettre circulaire des religieux du Bourg-Dieu fait honneur à Hervé des ouvrages suivans : Une explication du livre de la hiérarchie céleste attribué à saint Denys ; des Commentaires sur toute la

prophétie d'Isaïe, sur les lamentations de Jérémie, sur la dernière partie du prophète Ezéchiel, c'est-à-dire, sur tout ce qui n'avait pas été expliqué par saint Grégoire le Grand ; d'autres Commentaires sur le Deutéronome, sur l'Ecclésiaste, sur les livres des juges, de Ruth et de Tobie ; une exposition des épîtres de saint Paul qui fut regardée comme son chef-d'œuvre, et lui mérita la réputation du premier homme de son siècle pour l'intelligence des livres saints ; des Commentaires sur les douze petits prophètes, avec plusieurs explications des leçons des saints évangiles et des cantiques qui se chantent à l'Eglise. Hervé fit encore une espèce de concorde, ou plutôt une critique des différences qui se rencontrent dans plusieurs passages de l'Ecriture dont les leçons variaient en diverses églises où quelquefois on avait altéré le texte sacré. Ce livre avait pour titre : *De connexionem quarundam lectionum*. Mais ce titre ne serait-il pas lui-même corrompu, et ne faudrait-il pas plutôt lire *De correctione* ? Il composa de plus un recueil des miracles que Dieu opérât de son temps dans l'église du Bourg-Dieu par l'intercession de la sainte Vierge. Enfin touchant au terme de sa carrière, il fut engagé par son abbé Gilbert et par quelques-uns de ses confrères à commencer un ouvrage sur la cène, attribué à saint Cyprien. Mais la mort ne lui permit pas d'ache-

ver cette tâche. Tels sont les écrits d'Hervé.

On peut regarder comme perdu le Commentaire sur les livres attribués à saint Denys. Le Commentaire sur Isaïe a vu le jour par les soins de D. Bernard Pez, qui lui a donné place dans le troisième volume de ses anecdotes ; mais il y manque l'épître dédicatoire qui se trouve, suivant D. Liron, dans les manuscrits de France. Il est partagé en huit livres, ornés d'une préface adressée à Jean, abbé de Hervé. On remarque dans ce Commentaire une grande lecture des Pères dont l'auteur a, pour ainsi dire, exprimé le suc dans ses explications. Il parle de la grâce en vrai disciple de saint Augustin, et de l'Eglise comme un homme fort attaché à son unité. A l'occasion des derniers temps, il dit qu'Élie viendra pour réformer les abus qu'on voit se multiplier chaque jour parmi les chrétiens ; que comme l'Eglise a eu les apôtres dans sa naissance, elle aura vers sa fin Élie, Enoch et d'autres excellents docteurs qui ne seront point inférieurs aux hommes apostoliques. Hervé regarde comme un point de foi que la persécution de l'Antechrist ne durera que trois ans et demi ; mais il ne pense pas que sa mort doive être immédiatement suivie du jugement dernier. Le moine Alberic fait un grand éloge de cet ouvrage, mais il se trompe sur le nom de l'auteur. *Magister Henricus*, dit-il, (il devait dire

Herveus) degens in Bituriâ, de nigro Ordine monachus, nobile opus in Isaiam et multa alia edidit. (Alberic, *Inchron. ad. an.* 1156, p. 328.)

Le Commentaire d'Hervé sur les épîtres de saint Paul fut livré au public, mais sous le nom de saint Anselme, par René de Chataigner, à Paris l'an 1533, en 1 volume in-folio, chez Poncet le Preux; attribution qui a été suivie dans quelques autres éditions. Sixte de Sienne observe le premier, *Bibl. sacr.*, l. 4, p. 223, que les anciens exemplaires manuscrits de ce Commentaire portaient le nom du moine Hervé. D'après cette remarque, Bellarmin a décidé que ce Commentaire n'était pas de saint Anselme; mais, pour n'avoir pas consulté les anciens manuscrits, il est tombé dans une autre méprise, en l'attribuant à Hervé Nedellec, général des dominicains, mort en 1323. Enfin le père Labbe ayant découvert la source de l'erreur, tous les savans se sont réunis à lui pour restituer ce Commentaire à notre auteur. Les explications de quelques évangiles de l'année ont eu long-temps la même destinée que le Commentaire sur saint Paul, c'est-à-dire, qu'elles ont passé pour être de saint Anselme. On les voit parmi ses œuvres véritables dans toutes les anciennes éditions, sans excepter celle du père Théophile Raynaud, avec ce titre: *Divi Anselmi in aliquot evangelia enarrationes*. Les autres

écrits d'Hervé sont demeurés dans l'obscurité. Plusieurs bibliothèques en conservent des exemplaires. Dom Gerberon ajoute aux ouvrages d'Hervé un commentaire sur saint Matthieu, un autre sur le Cantique des cantiques, et un troisième sur l'apocalypse. Mais les auteurs de l'Histoire de la France littéraire attribuent ces trois ouvrages à Anselme de Laon. (*Voyez* le dixième tome de cette histoire, p. 184, et le douzième, p. 344 et suiv.)

HERVÉ, dit le Breton, parce qu'il était natif de la Basse-Bretagne, quatorzième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs en 1318, fut un des plus zélés défenseurs de la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Narbonne l'an 1323, et laissa un Commentaire sur les livres des sentences, imprimé à Venise en 1503, et à Paris en 1647, avec un Traité de la puissance du pape; quatre grandes questions quodlibétiques, imprimées à Venise en 1486; vingt-quatre petites questions quodlibétiques, imprimées aussi à Venise en 1515; une apologie contre ceux qui combattaient l'Ordre des Frères Prêcheurs, imprimée à Venise en 1516. (Sixte de Sienne. Ballarmin. Possevin. Dupin, *Biblioth. quatorzième siècle*.)

HERVÉ (Daniel), natif de Saint-Père en Retz, diocèse de Nantes, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1642, âgé de vingt-un ans, fut supérieur à Boulogne et en diverses au-

tres maisons, et mourut le 8 juillet 1694, à Rouen, où il était pour lors curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen. On a de lui : 1°. La Vie chrétienne de la vénérable sœur Marie de l'Incarnation, fondatrice des carmélites en France, à Paris chez Méturas en 1666, in-8°. 2°. *Apocalypsis B. Joannis Apostoli ex planatio historica*, à Lyon, in-4°, 1684. 3°. Deux volumes in-8° de Sermons, imprimés à Rouen chez Bélouart en 1692, et une paraphrase de l'ordinaire de la messe, à Lyon chez Briasson. Il a laissé des Commentaires français sur les prophètes Osée et Joel, que l'on conserve manuscrits dans la maison de Rouen où il est mort. (Le Long, Bibliothèque sacr., in-folio. Journal des Savans 1684, p. 202 de la première édition et 127 de la seconde.)

HERVÉ (M.), évêque de Gap. Nous avons de ce prélat : Lettre pastorale de M. l'évêque de Gap aux nouveaux catholiques de son diocèse, in-12, à Paris 1700. M. Hervé fait voir que la religion prétendue réformée n'est point la religion de Jésus-Christ. Il explique ensuite les principaux points de la doctrine catholique qui sont encore quelques peines aux nouveaux convertis sur la confession, sur la messe, sur l'Eucharistie, sur le purgatoire. Le même prélat a aussi donné : Réflexions de M. Hervé, ancien évêque de Gap, sur différentes matières de religion, in-12, à Paris chez Jac-

ques Colombat, 1717. Cet ouvrage partagé en vingt-quatre chapitres, est utile et à instruire les fidèles, et à raffermir dans la foi ceux qui doutent, et à toucher ceux qui, rebelles aux lumières de leur raison, se conduisent en athées. L'auteur compare dans le premier chapitre les choses de ce monde avec celles de l'autre. Il traite dans les cinq autres de l'existence et de la grandeur de Dieu, de son immensité et de sa toute-puissance, de sa bonté et de sa justice. La foi, les religions, la religion chrétienne en particulier, la mort, le jugement, l'éternité heureuse et l'éternité malheureuse sont la matière des onze chapitres suivans. Le reste de l'ouvrage est sur la religion et la vie intérieure; on en montre la nécessité; on en expose les occupations, les distractions, les ennuis; on en raconte les avantages. (Journal des Savans, 1700 et 1717.)

HERVET (Gentien), chanoine de Reims, naquit en 1509, à Olivet, près d'Orléans. Il fut instruit dès son enfance des arts libéraux et des langues grecque et latine. Il fut d'abord précepteur de M. de l'Aubespine, depuis secrétaire d'état, vint à Paris et alla ensuite à Rome où le cardinal Polus l'avait appelé pour traduire en latin les auteurs grecs, et après son retour il enseigna publiquement dans le collège de la ville de Bordeaux. Dans un second voyage qu'il fit en Italie, il s'attacha au cardi-

nal Marcel Cervin, et l'accompagna au concile de Trente, où il fit quelques discours. Le cardinal de Lorraine, qu'il accompagna aussi au concile de Trente, lui donna un canonicat à Reims où il mourut le 12 septembre de l'an 1594. Il a laissé beaucoup d'ouvrages ; savoir, 1°. un Discours pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique qu'il fonde sur le sixième canon du concile de Chalcedoine, et dans lequel il dit que le seul moyen de rétablir la discipline et les anciens usages de l'Eglise est de mettre en vigueur le sixième canon du concile de Chalcedoine, qui défend d'ordonner personne qu'on ne lui assigne un bénéfice ou un office ecclésiastique. Ce discours se trouve dans le recueil imprimé à Paris l'an 1671. 2°. Un discours latin prononcé dans le concile de Trente, et imprimé à Paris en 1556, et à Venise en 1553, pour faire voir que les mariages des fils de famille, qui sont en puissance de parens, contractés sans leur consentement, sont nuls. 3°. Une oraison sur l'ascension de Jésus-Christ. 4°. Deux lettres françaises sur la résidence des discours des évêques, écrites en 1562, et imprimées à Paris 1650. 5°. Trois discours sur la barbe. 6°. Quantité de petits ouvrages de controverse aussi en français, comme : *Épîtres aux ministres* ; *Épître au peuple de l'Eglise catholique* ; *Épître à un quidam fauteur des nouveaux évangéliques* ; *Traité*

du purgatoire ; les Ruses du diable pour tâcher d'abolir le saint sacrifice de Jésus-Christ ; Apologie contre une réponse des ministres d'Orléans ; *Réfutation d'un livre intitulé : les Songes sacrés*, etc. Il a encore fait un très-grand nombre de traductions d'auteurs grecs en latin et en français, et d'auteurs latins en français. Hervet était très-laborieux, et avait plus d'érudition que de beauté d'esprit. (Possevin, *In appar.* Du Verdier, *Biblioth. franc.* La Croix du Maine, *Bibl. franc.* Dupin, *Biblioth.*, seizième siècle, part. 5. Le père Nicéron, au t. 17 de ses *Mémoires*.)

HERWORDE (Henri de), ainsi nommé du lieu de sa naissance, ville considérable, et autrefois impériale, dans le diocèse de Minden et le comté de Ravensberg, se fit religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, dans le couvent de Saint-Paul de Minden. Il se rendit habile, non-seulement dans les lettres saintes, mais encore dans l'histoire. Il assista au chapitre de l'an 1340, à Milan, et mourut à Minden en Saxe le 9 octobre de l'an 1370. On a de lui une chronique latine qui contient ce qui s'est passé depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1355, et quelques autres ouvrages manuscrits. (*Trithème, in catal. Le père Échard, Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 665.)

HESBON ou CHESBON ou ESEBON. (*Cherchez ESEBON.*)

HESER, ville de Juda, que Sa-

lomon bâtit ou fortifia. (3 Reg. 9, 15.)

HESITANT, *hæsitans, hæsitabundus*. On donna ce nom aux eutychiens et aux acéphales, parce qu'ils rejetaient le concile de Chalcédonie, en hésitant. (Suicer.)

HESLI, fils de Naggé, un des aïeux de Jésus-Christ. (Luc, 3, 25.)

HESMONA ou **ESMONA**, ville au midi de Juda.

HESNA, la même ville que **Hesen-Cepha**, château de Cephra, place forte très-connue des anciens, où était un siège épiscopal au diocèse des Chaldéens, qui fut érigé en métropole, dont voici quelques évêques :

1. Élie, assista à la promotion de Machica II.

2. Emmanuel, à celle de Jaballaha III.

3. Gabriel abjura en 1616, les erreurs des Nestoriens dans le concile d'Amide.

HESRAI ou **HESRO**, hébr. *le parvis* ou *le foin*, un des braves de David, (2 Reg. 23, 35.)

HESRON, troisième fils de Ruben, chef de la famille des Hesronites. (Num. 26, 6.)

HESRON, fils de Pharez, et petit-fils de Juda. (Genès., 46, 12.)

HESRON ou **IASOR** ou **ASOR**, ville. (Josué, 15, 3.)

HESRON, siège épiscopal au diocèse des Maronites, où on prétend que la langue chaldaïque ou syriaque s'est conservée sans mélange, malgré celle que les Sarrasins y ont voulu intro-

duire. Il y a eu des évêques suivants :

1. Jean I^{er}, surnommé Léopard, a fait un Traité, dit Abraham Ecchell., sur les contradictions de l'alcoran. Il était de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

2. Jean II siégeait à la fin du seizième siècle, ou au commencement du suivant.

HESSEEN ou **HOSSEEN**, *Hæseus*. Nom que l'on donna à une partie des Esséniens, qui habitaient dans le pays des Moabites et dans l'Idumée, à l'orient de la mer Morte. (S. Epiphane, hérés. 19.)

HESSELS (Jean), docteur et professeur royal en Théologie à Louvain, né dans cette ville l'an 1522, professa huit ans la Théologie dans l'abbaye du Parc, de l'Ordre de Prémontré, et succéda à Martin Rithovius dans la chaire royale de Théologie à Louvain. En 1563, il alla au concile de Trente avec Michel Baius et Cornelius Jansénius, qui fut depuis évêque de Gand. Il revint à Louvain, et y mourut le 7 novembre 1566, âgé de quarante-quatre ans. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1^o. les Preuves de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, avec une explication des passages que les hérétiques objectent, à Louvain en 1564. 2^o. Un Traité de l'invocation des saints, à Louvain en 1564. 3^o. La réfutation de la foi nouvelle qu'on appelle spéciale, à Louvain en 1565 et 1568. Il prouve dans cet ouvrage, que la foi par laquelle cha-

que particulier croit certainement que ses péchés lui sont remis, ne le justifie pas. 4°. Un Traité de la fermeté perpétuelle de la chaire de saint Pierre, et de son indéfectibilité : il y soutient que les papes ne se sont jamais trompés quand ils ont fait une décision solennelle sur un point de foi qu'ils ont proposé à toute l'Église, comme une doctrine qu'il fallait nécessairement croire. 5°. Un traité du sacrifice de l'Eucharistie, à Louvain en 1567. 6°. Un traité contre celui de Cassandre, du devoir d'un homme pieux : il y reprend Cassandre de ce qu'il laisse aux particuliers la liberté de juger de la doctrine, de demeurer dans une autre communion que la romaine, et de croire que la piété et la vraie religion peuvent être dans plusieurs communions. 7°. Un écrit sur la communion sous la seule espèce du pain, imprimé en 1573. 8°. Un écrit imprimé en 1567, pour défendre l'usage de dire l'office public en langue latine. 9°. Une censure de quelques histoires de saints. 10°. Un commentaire sur la passion de Notre-Seigneur, imprimé à Louvain en 1568, et une lettre sur la conception de la sainte Vierge, donnée par Scuteringius dans le t. 2 de sa Bibliothèque ecclésiastique. 11°. Des commentaires sur saint Matthieu, imprimés à Louvain en 1572, sur la première à Timothée, sur la première canonique de saint Pierre, *ibid.* en 1568, sur les épîtres canoniques de

saint Jean, à Douai en 1599, et à Anvers en 1601. 12°. Un gros catéchisme divisé en quatre livres, qui fut imprimé en 1571, et l'a depuis été plusieurs fois en divers endroits, et en particulier à Louvain en 1695, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage, le plus considérable de ceux de Hessels, est un bon corps de Théologie dogmatique et morale. Cet auteur avait une érudition profonde, un jugement solide, un sage discernement, un grand amour de l'Église et de la vérité. (Valère-André, Biblioth. belg. Dupin, Biblioth. ecclés., seizième siècle, part. 5.)

HESYCHASTE, *Hesychastes*. Hesychaste en grec est la même chose que quiétiste en français, pris seulement selon la signification grammaticale, pour une personne qui se tient dans le repos, pour vaquer plus commodément à la contemplation des choses célestes. Ce nom fut donné dans l'antiquité à ceux des moines qui s'occupaient uniquement de la prière.

HESYCHIUS. On est fort partagé sur cet auteur dont nous avons un commentaire en latin seulement sur le lévitique, et non pas en grec et en latin, comme l'a cru le père Mabillon. Le cardinal du Perron l'a attribué à Hesychius, évêque de Salone en Dalmatie, qui vivait l'an 418, du temps de saint Augustin. Trithème et Sixte de Siennes prétendent que cet ouvrage est d'Hesychius, disciple de saint Grégoire de Nazianze, qui vivait

ention l'an 400. Bellarmine et Possevin le donnent à Hesychius, patriarche de Jérusalem. La plus commune opinion est qu'Hesychius, auteur de cet ouvrage, était un simple prêtre de Jérusalem, qui vivait dans le cinquième ou le septième siècle; et en effet, l'auteur découvre dans la préface de son ouvrage qu'il n'est que prêtre, et qu'il écrit à Jérusalem. Cet ouvrage fut donc composé en grec par Hesychius, prêtre de Jérusalem, et traduit en latin par quelque autre écrivain postérieur. On a donné deux éditions latines, l'une à Bâle, in-fol. en 1527, et l'autre à Paris, in-8° en 1581. Le cardinal du Perron qui l'attribue à Hesychius, évêque de Salone, dans son Traité de l'Eucharistie, n'aurait pas pensé de même, s'il eût vu le manuscrit de la bibliothèque du roi, qui porte dans le titre : *Incipit liber Isidori Hierosolimitani, in Levit.* Il est vrai qu'un reviseur mal habile a mis *Salonitani*, au lieu de *Hierosolimitani*, mais la bêtise est grossière, et l'on voit aisément que la correction est d'une autre main. On attribue aussi au même Hesychius deux centuries de sentences en grec, imprimées à Paris en 1563; les sommaires ou argumens de chaque chapitre des douze petits prophètes d'Israël, et d'autres commentaires sur l'Écriture dont on trouve plusieurs fragmens dans les chaînes grecques; deux homélies sur la vierge Marie, et deux autres homélies. (Dupin, Biblioth., t. 2,

p. 28. Richard Simon, Critique de Dupin, t. 1., p. 261. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. t. 17, p. 534.)

Il y a un autre Hesychius plus ancien, qui est auteur d'un Traité de la tempérance et de la vertu. L'histoire ecclésiastique, citée dans le cinquième concile, était de ce dernier, aussi bien que la concordance des évangélistes, dont Cotelier a donné un abrégé.

Il y a un troisième Hesychius, prêtre de Constantinople plus récent, dont Photius parle au volume 51 de sa Bibliothèque, et rapporte des extraits de quatre de ses livres sur le serpent d'airain. (D. Ceillier, *ibid.*)

HÉSYQUE, disciple chéri de saint Hilarion, et le compagnon de ses travaux et de ses voyages. On fait sa fête le 3 d'octobre. (Baillet, t. 3, 21 octobre.)

HÉTÉRODOXE, *heterodoxus*, qui est contraire à la doctrine catholique.

HÉTÉROUSIEN, *Heterousius*. On donna ce nom à une secte d'Ariens, disciples d'Aëtius parce qu'ils disaient que le fils de Dieu était d'une autre substance que le Père.

HETH, hébr. *brisure* ou *crainte*, premier fils de Chanaan et père des Xéthéens. Il demeurait au midi de la Terre promise, à Hébron et aux environs. (Genès., 23, 3.)

HÉTHALON ou CHETALA, ville marquée dans Ézéchiël comme bornant la Terre promise du côté du septentrion. (Ézéchiël, 47, 15.)

HÉTHIM ou HETTHIM, nom de lieu. (Judic. 1, 26.)

HETTI, archevêque de Trèves au neuvième siècle, fut un prélat de grande naissance et d'un mérite distingué. Parmi le recueil des lettres de Frothaire, on en trouve deux qui sont de Hetti. (D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 5.)

HETTON ou HATTON, évêque de Bâle. (Cherchez HATTON.)

HEUMANN (Christophe-Auguste), docteur en Théologie, et professeur d'histoire et de belles-lettres à Gottingen. Nous avons de lui entr'autres ouvrages : 1°. *De libris anonymis et pseudonymis schediasma, complectens observationes generales, et spicilegium ad V. Placcii theatrum anonymorum et pseudonymorum*, in-8°. 2°. *Conspectus reipublicæ litterariæ, seu via ad historiam litterariam studiosæ juventuti aperta*, in-12. 3°. H. Conringii *de antiquitatibus academicis, dissertationes septem. Recognovit*, Ch. A. Heumannus, *adjecitque bibliothecam historicam*, in-4°. Dans cette bibliothèque historique-académique sont indiqués tous les auteurs qui ont écrit l'histoire générale ou les histoires particulières des universités et des académies : M. Heumann porte son jugement sur la plupart de ces ouvrages. 4°. *Dissertationum sylloge, diligenter recognitarum, novisque illustratarum accessionibus*, in-8°, 3 volumes. On trouve dans ce recueil de dissertations plusieurs

points difficiles de l'Écriture et de l'histoire ecclésiastique discutés et éclaircis. La sixième dissertation du second volume a pour titre : *De origine verè traditionis falsæ de Joanna Pappa*. (Journal des Savans, 1712, 1719, 1741 et 1745.)

HEUMANN (Jean), professeur en droit à Altorf, a donné : *Commentarii de re diplomaticæ, imperatorum ac regnum germanorum inde à Caroli Magni temporibus adornati*, in-4°. Après avoir donné les règles de la diplomatie, l'auteur traite en particulier des diplômes qui ont été donnés par Charlemagne et par les quatre empereurs suivans : il explique ce qu'il y a de plus intéressant pour son sujet dans les chartes de ces princes : il y a cinq planches gravées, qui contiennent un nombre considérable d'écritures et de signatures plus ou moins usitées dans ces temps-là. (Journal des Savans, 1748, p. 698.)

HEUMONT (Jean), lorrain d'origine, fut reçu dans la société de Jésus en la province d'Autriche, l'an 1600, âgé de vingt-quatre ans ; il était propre à toutes sortes d'emplois. Après avoir enseigné les humanités, la rhétorique et plusieurs fois la philosophie au collège de Groëk, et ayant commencé à y enseigner la Théologie, il y mourut le 25 janvier 1617. Il reste de lui : 1°. Les funérailles de la sérénissime princesse Marie, archiduchesse d'Autriche, morte à Groëk l'an 1608, le 29 d'avril,

imprimées à Groëk chez Vidmanstade 1608, in-4°. 2°. Discours touchant les vertus héroïques de la sérénissime Marie de Bavière, mère de Ferdinand II, empereur, orné d'emblèmes et d'explications ingénieuses, à Groëk 1609, in-folio par Georges Vidmanstade. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HEUNISCHTUS (Gaspard), auteur allemand, a donné : *Ætates Patrum et chronologia conciliorum*, in-8°. Cet ouvrage est tiré de l'Histoire des conciles du père Labbe. (Journal des Savans, 1678, p. 135, de la première édition et 74 de la seconde).

HEURE, vingt-quatrième partie du jour civil. Il y en a de deux sortes, d'égaies et d'inégales. Les heures égales partagent le jour civil en vingt-quatre parties égales; car il y en a douze depuis minuit jusqu'à midi, et douze depuis midi jusqu'à minuit. On les appelle *équinoxiales* parce qu'elles coupent le cercle équinoxial en vingt-quatre parties égales. Les *inégales* sont plus longues ou plus courtes selon la diversité des saisons, parce qu'il y en a toujours douze pour le jour naturel, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher : de sorte qu'en été les heures du jour sont plus longues que celles de la nuit, et qu'au contraire en hiver celles du jour sont plus courtes, parce que le soleil demeure moins de temps sur notre horizon. On appelle ces heures

judaïques anciennes ou planétaires, c'est-à-dire, *errantes*. La première commence au lever du soleil, la sixième à midi, et la douzième au soleil couchant, d'où commence la première heure de la nuit, dont la sixième est à minuit, et la douzième au lever du soleil. On voit dans les auteurs latins que les anciens Romains se servaient de ces sortes d'heures inégales, et que pour marquer une heure fort courte, ils l'appelaient *hora hiberna*, heure d'hiver : ce qui s'entendait du jour. On distingue aussi les heures suivant la différence des jours appelés *babyloniens*, *judaïques*, *italiens*, *égyptiens* et *romains*. Il est important, pour bien entendre l'Écriture-Sainte, de remarquer que le mot d'*heure* se prend quelquefois pour une des quatre parties du jour; car Censorin et d'autres anciens auteurs nous apprennent que le jour était divisé en quatre parties, comme la nuit était partagée en quatre vigiles ou veilles. De même que la première veille comprenait les trois heures de la nuit, et qu'au signe qui marquait la fin de la troisième heure, la seconde veille commençait et durait jusqu'à minuit; ainsi la première heure ou partie du jour comprenait les trois heures ordinaires depuis le lever du soleil; et à la fin de cette troisième heure commençait la seconde partie du jour que l'on appelait *tierce* ou *troisième*, parce qu'elle suivait

le signe de la troisième heure ordinaire et qu'elle durait jusqu'à midi. Alors commençait l'heure ou partie du jour nommée *sexta* ou *sixième*, après laquelle venait l'heure ou partie du jour appelée *none* ou *neuvième*. Suivant cette explication, conforme aux sentimens des anciens auteurs, il est aisé d'accorder le passage de saint Jean, qui dit que Pilate condamna Jésus-Christ presque à la sixième heure (c. 9, v. 14), et celui de saint Marc, qui dit que les Juifs le crucifièrent à la troisième heure (c. 15, v. 25); car cela arriva vers la fin de la seconde partie du jour que l'on appelait *tierce*, et vers le commencement de la troisième partie du jour nommée *sexta*, c'est-à-dire, environ demi-heure avant midi. Lorsque saint Pierre dit aux Juifs dans les actes des apôtres, qu'il n'était pas encore la troisième heure du jour, il entend l'heure ordinaire; et cela signifie qu'il n'était pas encore neuf heures du matin, ou qu'il n'y avait pas trois heures que le soleil était levé. Or, on savait distinguer ces deux sortes d'heures selon le sujet et le temps auquel on parlait. Les grandes heures ou parties du jour étaient appelées *heures de la prière*, ou *heures du temple*; et les petites heures ordinaires, *heures du jour*. Afin que cet usage des heures paraisse plus sensible, voici une petite table qui marque le partage.

Heures ordinaires, 12 pour le jour, 12 pour la nuit.

Lever du soleil.

1	Prime	} 1 ^{re} partie du jour.
2	ou	
3	1 ^{re} heure.	
4	Tierce	} 2 ^e partie du jour.
5	ou	
6	3 ^e heure.	

Midi.

7	Sexte	} 3 ^e partie du jour.
8	ou	
9	6 ^e heure.	
10	None	} 4 ^e partie du jour.
11	ou	
12	9 ^e heure.	

(Censorin, c. 90. Nicol. Abram, in 11 Philip. Cicer. Riccioli, *Chronologie reform.*, l. 1.)

HEURES CANONIALES.

SOMMAIRE.

- § I. De la nature, du nombre et du temps de l'institution des heures canoniales.
- § II. De ceux qui sont obligés aux heures canoniales.
- § III. De la forme de la récitation des heures canoniales.
- § IV. De la récitation particulière des heures canoniales.
- § V. De la récitation publique des heures canoniales.
- § VI. De la manière de réciter les heures canoniales.
- § VII. Des causes qui dispensent de réciter les heures canoniales, et des obligations de ceux qui manquent de les réciter.

§ I^{er}.

De la nature, du nombre et du temps de l'institution des heures canoniales.

1. Les heures canoniales sont,

des prières vocales, qui doivent être récitées tous les jours au temps marqué, par les personnes qui sont destinées à cet office. On les appelle *heures*, parce qu'on doit les réciter à certaines heures du jour, ou de la nuit, selon l'usage des lieux. On les appelle *canoniales*, parce qu'elles ont été instituées par les canons, et qu'elles doivent être récitées par des personnes ecclésiastiques qui vivent canoniquement ou régulièrement.

2. Les heures canoniales sont sept en nombre; savoir, matines et laudes qui n'en font qu'une, n'ayant qu'une seule collecte qui les termine; prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Ces sept heures représentent les dons du Saint-Esprit, les sept principaux bienfaits de Dieu, qui sont la création, la conservation, la rédemption, la prédestination, la vocation, la justification, la glorification, les sept mystères de la passion de Notre-Seigneur, renfermés dans ces vers :

*Hæc sunt septenis propter quæ psallimus
horis*

*Matutina ligat Christum qui crimina
purgat :*

*Prima replet sputis, dat causam tertio
mortis :*

*Sexta cruci nectit, latus ejus nona bi-
perit.*

Vesperè deponit; tumulto completa reponit,

3. Les heures canoniales ont été réduites à la forme qu'elles ont aujourd'hui dans nos bréviaires, au commencement du treizième siècle, mais elles ne sont pas moins anciennes que l'Eglise, si on les considère

quant à la substance, puisque les premiers chrétiens, du temps même des apôtres, chantaient et récitaient des prières, des hymnes, des cantiques spirituels dans leurs assemblées. (*Act.*, c. 2, *ad Ephes.* 5.)

§. II.

De ceux qui sont obligés aux heures canoniales.

1. Tous les clercs dans les ordres sacrés, quoique non bénéficiers, sont obligés, sous peine de péché mortel, à la récitation des heures canoniales, même hors le chœur. Cette obligation est fondée sur la coutume générale de l'Orient et de l'Occident, aussi bien que sur ces paroles de la vingt-unième session du concile de Bâle : *Quoscumque beneficiatos, seu in sacris constitutos, cum ad horas canonicas teneantur, admonet synodus, etc.*

Les clercs suspens, excommuniés, déposés ou dégradés, ne sont point déchargés de cette obligation, parce que personne ne peut tirer avantage de sa perversité. Les clercs, condamnés aux galères, n'en sont point déchargés non plus lorsqu'ils peuvent s'en acquitter sans s'exposer aux coups ou au déshonneur. Il en est de même des prisonniers, des captifs et de ceux qui auraient obtenu une dispense pour se marier, sans en avoir obtenu une de la récitation de l'office.

Un clerc ordonné malgré lui, et un bénéficié forcé par une crainte griève à recevoir un bé-

néfice, ne sont point obligés à l'office, à moins que le premier ne consente librement à son ordination dans la suite, et le second à l'acceptation du bénéfice, ou qu'il n'en perçoive les fruits, parce qu'on ne peut imposer cette charge à personne malgré lui. Quand la crainte vient à cesser, le bénéficié doit renoncer au bénéfice.

L'obligation de réciter l'office commence avec le sous-diaconat, et répond au temps de l'ordination, en sorte que le clerc, qui est ordonné sous-diaque vers les neuf heures du matin, n'est obligé qu'à tierce et aux heures suivantes, parce que la loi de l'Eglise, qui attache la récitation de l'office à certaines parties du jour, n'a point une force rétroactive.

2. Les bénéficiés sont obligés à réciter l'office divin sous les mêmes peines que les sous-diacres, et par les mêmes raisons auxquelles il faut ajouter ce décret de la neuvième session du cinquième concile de Latran, sous Léon X : *Statuimus et ordinamus, ut quilibet habens beneficium cum curâ, vel sine curâ, si post sex menses ab obtento beneficio divinum officium non dixerit, legitimo impedimento cessante suorum, beneficiorum fructus suos non faciat pro ratâ omissionis recitationis officii et temporis, sed eos fructus tanquam injustè perceptos, in fabricam hujusmodi beneficiorum vel pauperum eleemosinas erogare teneatur.*

Pie v a confirmé et expliqué ce décret en 1571, par sa bulle cent trente-cinq qui commence : *Ex proximo lateranensi concilio.*

Un bénéficié n'est obligé à l'office que quand il a pris possession de son bénéfice, à moins qu'il n'y ait usage contraire. La raison est qu'avant la prise de possession, le bénéficié ne jouit d'aucun droit du bénéfice, et n'est pas censé l'avoir obtenu pleinement. Mais si le bénéficié différerait par sa faute de se mettre en possession, ou s'il percevait les fruits du bénéfice en tout ou en partie, comme il arrive en certains bénéfices, il serait tenu à la récitation de l'office, parce qu'il jouirait de la principale partie du bénéfice.

Lorsque deux ecclésiastiques se disputent un bénéfice, ils ne sont tenus, ni l'un, ni l'autre à l'office, lorsque leur droit est vraiment douteux, parce qu'une charge certaine ne peut pas résulter d'un droit incertain. Mais si l'un des deux est certain de son droit, il est obligé à l'office. Il en est de même de ceux à qui la possession du bénéfice est adjugée par *interim*, puisqu'ils en perçoivent les fruits. Il faut porter le même jugement de ceux qui sont pourvus d'un bénéfice, quoique très-modique et insuffisant pour leur entretien, parce que le titre seul du bénéfice produit cette obligation, et que les conciles obligent généralement et sans distinction

tous les bénéficiers à réciter l'office. *Quicumque*, dit le concile de Toulouse de l'an 1590, *aut curatum, aut quodvis aliud ecclesiasticum beneficium obtinens, divinum officium non dixerit, ejus fructus non percipiat*. Le concile de Bordeaux de l'an 1583, et les autres s'expliquent de même.

Il faut encore dire la même chose des bénéficiers qui ne perçoivent aucun fruit de leurs bénéfices, soit pour un temps, comme dans une année de stérilité, soit pour toujours, comme lorsque la maison qui faisait leur revenu, vient à périr, parce que le titre seul des bénéfices qu'ils conservent librement suffit pour fonder cette obligation.

Ceux qui ont des pensions cléricales sur les bénéfices sont tenus à l'office de la sainte Vierge, parce qu'aujourd'hui la pension cléricale se donne pour l'office aussi bien que le bénéfice, et que le pape Pie v l'a ordonné dans sa bulle cent trente-cinq, qui est reçue partout sur cet article.

Ceux qui ont des prestimonies perpétuelles, dont il est parlé dans la bulle *Ex proximo* de Pie v, sont obligés à la récitation du grand office comme les autres bénéficiers, si l'on s'en tient au droit commun, tant parce que ce saint pape l'a ainsi ordonné dans la bulle que nous venons de citer, que parce que ces prestimonies perpétuelles ont tous les caractères des bénéfices. Elles tiennent lieu de titre ecclésiastique; c'est l'évê-

que qui les donne et qui ne les donne qu'aux seuls clercs et sans aucun pacte. (*Voyez PRESTIMONIES.*)

§ III.

De la forme de la récitation des heures canoniales.

La forme de la récitation des heures canoniales regarde le bréviaire dont il faut se servir, et la qualité de l'office qu'on doit réciter tous les jours. Pour le bréviaire, les ecclésiastiques sont obligés de se servir de celui des diocèses auxquels ils sont attachés par leurs bénéfices ou autrement. S'ils ne sont attachés à aucun diocèse, ni obligés d'assister au chœur, comme les simples bénéficiers, ils peuvent se servir du bréviaire romain, à moins que l'évêque du diocèse où ils demeurent, n'ait fait une loi du bréviaire diocésain, même à ceux qui récitent l'office en particulier. Il est cependant mieux, absolument parlant, de se conformer à l'office des diocèses dans lesquels on demeure long-temps. Un chanoine de Sens, par exemple, qui sera à Paris pour un temps considérable, pourra donc se servir du bréviaire de Sens, ou du romain, quoiqu'il fit mieux de se servir de celui de Paris.

Un ecclésiastique qui est dans une autre paroisse ou un autre diocèse, pour peu de temps et pour quelque bonne raison, comme pour rendre service à quelque curé, n'est point tenu à réciter en particulier l'office

de sa paroisse ou de son diocèse, lorsqu'il a récité en public celui de la paroisse ou du diocèse dans lesquels il se trouve. Il en est de même des directeurs de religieuses, soit séculiers soit réguliers, lorsqu'ils disent la messe conventuelle. Ils peuvent dire l'office des religieuses qu'ils desservent, et ils font mieux de le dire, parce que l'office doit être conforme à la messe, autant qu'il est possible, et que les réguliers qui desservent des églises séculières un temps notable, en peuvent ou doivent dire l'office.

Celui qui récite l'office d'un saint un jour de férie, ou l'office d'un saint pour celui d'un autre saint, pèche grièvement s'il le fait avec connaissance, surtout lorsque l'office qu'il récite est beaucoup plus court que celui qu'il devrait réciter. La raison est qu'il n'accomplit pas même, quant à la substance, le précepte de l'Eglise, puisqu'elle n'ordonne pas seulement de réciter l'office en général, mais un tel office chaque jour en particulier.

Celui qui récite sans y penser et sans qu'il y ait de sa faute, un office pour un autre, n'est pas tenu à recommencer, s'il ne s'aperçoit de son erreur qu'après avoir tout récité. S'il s'en aperçoit après avoir dit matines, il peut aussi ne point les recommencer, et doit dire le reste de l'office du jour; en sorte néanmoins que si l'office qu'il a dit est beaucoup plus court que ce-

lui du jour, il est tenu à compenser cette brièveté, en récitant des psaumes, et ce en quoi l'office qu'il a récité diffère davantage de celui qu'il devait dire, comme les hymnes, les leçons, les répons, les capitules.

Celui qui récite aujourd'hui l'office d'un saint qui n'arrivera que demain, doit recommencer demain le même office, parce que son erreur précédente ne lui donne point le droit de renverser l'ordre du bréviaire. On ne doit donc point non plus par la même raison remettre au premier jour vacant l'office d'un saint qu'on aura omis de dire à son propre jour.

Les ecclésiastiques qui se servent du bréviaire romain, ne sont pas obligés à réciter les psaumes de la pénitence ni les psaumes graduels, ni l'office des morts, ni celui de la Vierge, que ce bréviaire prescrit pour certains jours, lorsqu'ils le disent hors du chœur. Pie v le déclare expressément en ces termes, dans sa soixante-quatrième constitution : *Quod vero in rubricis nostri hujus officii præscribitur quibus diebus officium beatæ semper Virginis et defunctorum, item septem psalmos pœnitentiales, et graduales dici ac psalli oporteat, nos propter varia hujus vitæ negotia.... Peccati quidem periculum ab eâ præscriptione removendum duximus.* Ils sont cependant tenus, sous peine de péché mortel, à l'office des morts le deuxième jour de novembre ;

aux litanies les jours de saint Marc et des rogations, quand ils n'assistent point à la procession, parce qu'elles font partie de l'office de ces jours-là, et que Pie v ne les excepte pas.

Les religieux de Clteaux et de Saint-Dominique sont obligés à l'office des morts et à celui de la Vierge, même hors le chœur, toutes fois que les rubriques de leur bréviaire le prescrivent, parce que la bulle de Pie v ne les en exempté pas. Il est vrai que les constitutions des dominicains ne les obligent pas sous peine de péché; mais l'obligation qu'ils ont de réciter l'office ne vient pas seulement de leurs constitutions, elle vient du précepte de l'Église. Les constitutions déterminent certaines prières en faisant qu'elles appartiennent à l'office ordinaire et canonique, et l'Église ordonne, sous peine de péché mortel, de dire tout ce qui est de la substance de l'office ordinaire et canonique.

§ IV.

De la récitation particulière des heures canoniales.

Il s'agit ici du temps auquel on doit réciter les heures canoniales, même en particulier, et de l'ordre selon lequel on doit les réciter.

1°. Il serait mieux et plus parfait de réciter les heures canoniales dans les temps qu'on les récitait autrefois; matines, à minuit; prime, entre le lever du soleil et neuf heures; tierce, entre neuf heures et midi; sexte,

à midi ou environ; none, sur les trois heures; vêpres, au soleil couché; complies, à la fin du jour.

2°. Ce n'est pas un péché mortel de sa nature de remettre au soir tout l'office du jour, pourvu qu'on le dise avant minuit, parce que c'est satisfaire à la substance du précepte. (Saint Antonin, troisième part., tit. 13, ch. 4. Pontas, au mot *office divin*, cas. 20.)

3°. On peut, sans aucun péché, dire toutes les petites heures avant midi, sexte et none après midi, vêpres depuis midi jusqu'au soleil couché, hors le carême, et complies quelque temps après vêpres. On peut même réciter matines et laudes pour le lendemain aux heures marquées dans la table suivante, imprimée à Rome par l'ordre de la chambre apostolique en 1706.

20 janvier, à deux heures un quart.

13 février, à deux heures et demie.

1^{er} mars, à deux heures trois quarts.

18 mars, à trois heures.

4 avril, à trois heures un quart.

20 avril, à trois heures et demie.

10 mai, à trois heures trois quarts.

8 juin, à quatre heures

30 juillet, à trois heures trois quarts.

28 août, à trois heures et demie.

7 septembre, à trois heures un quart.

24 septembre, à trois heures.

13 octobre, à deux heures trois quarts.

20 octobre, à deux heures et demie.

18 novembre, à deux heures un quart.

15 décembre, à deux heures.

4°. C'est un péché véniel de réciter, sans juste raison, tout l'office du jour le matin ou le soir, et ce péché peut devenir mortel à raison du scandale ou du mépris.

5°. Il n'est pas permis de réciter la veille les petites-heures du lendemain, et celui qui prévoit qu'il ne pourra les dire le lendemain, n'y est pas tenu.

6°. L'ordre des heures canoniales demande qu'on les récite de suite; savoir, matines et laudes avant la messe et avant prime; tierce après prime, etc.; C'est péché véniel de changer cet ordre sans sujet, parce qu'un tel changement n'est pas considérable, et que d'ailleurs l'ordre de l'office ne tombe pas sous un précepte rigoureux; mais lorsqu'on a quelque raison légitime pour renverser cet ordre, il n'y a aucun péché. Ainsi un religieux qui n'a point dit matines pour quelque bonne raison, peut réciter prime avec les autres, et dire matines ensuite. Il en est de même si en récitant sexte il se souvient qu'il n'a pas dit tierce, ou s'il entre au chœur qui chante none avant qu'il ait dit sexte; ou si n'ayant point de bréviaire pour dire matines, il dit les petites-heures qu'il

sait avant matines; ou s'il dit matines du lendemain avant complies du jour par un esprit de charité, comme pour le dire avec un malade ou avec une autre personne qu'il ne peut raisonnablement refuser. (Le père Alexandre, *Theolog. dogm.*, t. 2, reg. 9. Henri de Saint-Iguace, *Ethic. amor.* L'auteur de la Théor. pratiqu. des Sacrem., t. 3, pag. 167.)

7°. On peut, sans aucun péché, séparer matines de laudes, en disant matines le soir et laudes le lendemain matin, parce que ces offices étaient séparés autrefois, pourvu cependant qu'on dise l'oraison après matines, et le *Pater* avant laudes. On peut pour la même raison séparer les nocturnes de matines, pourvu qu'on ne laisse pas plus de trois heures d'intervalle entre chacun, selon l'ancien usage. (Durand, *Ration. divin. offic.*, liv. 5, c. 3, num. 3. Henri de Saint-Ignace, *Eth. amor.* Les Conférences de la Rochelle, *quæst.* 6.)

8°. On peut dire la messe licitement avant d'avoir récité matines et laudes, quand on a de justes raisons d'en user ainsi, comme lorsqu'il faut dire la messe au plus tôt, de peur que le peuple n'attende trop longtemps, ou qu'un malade ne soit privé du viatique; mais lorsqu'on n'a point de bonnes raisons, il y a au moins péché véniel, tant parce que tous les anciens théologiens en conviennent, que parce que la récitation

de matines et de laudes avant la messe, est prescrite par les statuts de plusieurs diocèses, par les rubriques du missel romain, et par la bulle d'Innocent IV en 1254, qui parle en ces termes :

Sacerdotes tūm græci, tūm latini, dicant horas canonicas more suo; sed missam celebrare, priusquā officium matutinale compleverint, non præsument.

Il y a même des Théologiens qui prétendent qu'il y a péché mortel en ce cas. *Qui nondū dictis matutinis celebrat*, dit saint Antonin, *mortaliter peccat, secundū Guillelmum et Hostiensem; quamvis postea diceret; ex hoc quia facit contrā generalem et approbatam consuetudinem Ecclesiæ.* (3 p. summ., tit. 13, c. 6, § 4.)

9°. Il paraît qu'on ne peut réciter l'office pendant une messe d'obligation, parce que c'est aller contre l'intention de l'Église, qui a voulu qu'on récitât l'office et qu'on entendît la messe en des temps différens, puisqu'elle a prétendu imposer deux charges différentes en ordonnant aux fidèles d'entendre la messe les jours de fête et de dimanche, et en obligeant les ecclésiastiques à la récitation de l'office.

§ V.

De la récitation publique des heures canoniales.

Nous entendons par la récitation publique des heures canoniales, celle surtout qui se fait au chœur par les chanoines destinés à cet office auguste. Nous

en avons parlé au mot *chanoine*. (Voyez ce mot.)

§ VI.

De la manière de réciter les heures canoniales.

La manière de réciter les heures canoniales consiste dans les quatre conditions suivantes, la distinction, l'intégrité, la dévotion et l'attention.

1°. Il faut réciter distinctement les heures canoniales, en sorte que celui qui les récite s'entende lui-même, à moins qu'il ne soit sourd, ou qu'on ne fasse du bruit au dehors. Il ne suffit point par conséquent de les lire de l'esprit et des yeux.

2°. Il faut réciter entièrement les heures canoniales, et on satisfait à cette intégrité, soit qu'on les récite seul, soit qu'on les récite alternativement par verset avec un autre clerc ou laïc; mais on n'y satisferait point, si l'un seul récitait les psaumes et l'autre les leçons, ou le premier un psaume, et le second un autre psaume, ou si de quatre personnes la première récitait un verset, la seconde un autre, la troisième un autre, etc., parce que cela est contraire à la coutume générale de l'Église. On ne satisfait point non plus, quand on anticipe sur son compagnon en commençant un verset avant qu'il ait fini le sien, ni quand on ne l'entend pas à raison de surdité, à moins qu'on ne récite l'office avec le chœur, ni quand on manque une petite-heure entière, ce qui fait un péché mor-

tel, ni même la troisième partie d'une petite heure, ce qui est un péché véniel, selon tous les casuistes, et même un péché mortel, selon saint Antonin. Il importe peu de savoir si celui qui omet tout l'office fait autant de péchés mortels qu'il y a de petites-heures; parce qu'en supposant que cette omission totale ne renferme qu'un seul péché mortel, comme on le croit communément, ce seul péché contient la malice des sept et mérite la même peine.

3°. La dévotion nécessaire à la récitation des heures canoniales consiste dans la pieuse affection du cœur, et la situation modeste et respectueuse du corps. Cette pieuse affection du cœur suppose la préparation, la pureté d'intention, la volonté actuelle ou virtuelle, explicite ou implicite d'accomplir le précepte, et cette volonté se trouve toutes les fois qu'on récite l'office selon la coutume. Mais si quelqu'un disait l'office par simple dévotion, et avec une volonté expresse de le recommencer et de ne point satisfaire au précepte, il devrait le recommencer, parce qu'il est au moins douteux s'il aurait satisfait, à cause de la diversité des sentimens sur ce point. Pour la situation du corps, on peut dire l'office étant assis, ou en se promenant, quoiqu'il soit mieux de le dire debout ou à genoux.

Lorsqu'on interromp sans sujet légitime un office commencé, on pèche plus ou moins, selon que l'interruption est plus ou

moins considérable, et que le sujet est plus ou moins mauvais, ou plus ou moins frivole. Mais lorsque l'interruption est fondée sur une cause raisonnable, il n'y a ni péché, ni obligation de recommencer l'office, à moins que cette interruption n'ait duré une heure ou plus. Les sujets légitimes d'interrompre son office, c'est lorsqu'il se présente à faire une chose qui presse pour le moment, lorsqu'on reçoit la visite d'une personne beaucoup supérieure et qu'on ne peut honnêtement faire attendre, etc.

4°. La quatrième condition, pour bien réciter l'office, c'est l'attention. (*Voyez ATTENTION.*)

§ VII.

Des causes qui dispensent des heures canoniales, et des obligations de ceux qui y manquent.

La première cause qui dispense des heures canoniales, c'est l'impuissance physique ou morale. On est dans l'impuissance physique de réciter l'office, lorsqu'on n'a point de bréviaire et qu'on n'en peut avoir. On est dans l'impuissance morale, lorsqu'on ne peut le réciter sans un grand danger, comme il arrive souvent dans les pays infidèles et hérétiques, ou sans une grande incommodité, comme dans une maladie considérable, qui ne laisse point assez de force pour remplir ce devoir; en sorte néanmoins que les malades qui peuvent dire une partie de l'office sans beaucoup de peine, sont

tenus à cette partie, de même qu'à prévenir l'office quand ils peuvent, en disant, par exemple, matines la veille du jour qu'ils ne pourront le dire, parce que la fièvre les prendra ce jour-là, ou qu'ils en seront empêchés par quelqu'autre raison. Ceux qui ne peuvent avoir de bréviaire doivent dire l'équivalent de leur office en d'autres prières vocales.

La seconde cause de dispense, c'est une œuvre de charité pressante, comme d'apaiser des tumultes, de réconcilier des ennemis, de confesser des moribonds, ou même des personnes qui se portent bien dans certaines circonstances, telles que celles d'un jubilé ou de quelques grandes solennités, lorsqu'il n'est pas possible d'y suffire en disant l'office, à cause de la multitude.

La troisième cause de dispense, c'est la permission du pape, qui peut dispenser de tout ce qui n'est que de droit positif, lorsqu'il a de bonnes raisons pour le faire. Les évêques ne le peuvent point, parce que les inférieurs n'ont aucun droit de dispenser des lois de leurs supérieurs. Les évêques de France sont néanmoins dans l'usage de permettre aux bénéficiers qui étudient, qui n'ont pas quinze ans, et dont le bénéfice ne suffit pas pour faire un titre ecclésiastique, de réciter l'office de la Vierge à la place du grand office; et cet usage paraît licite à ces trois conditions seulement.

Les ecclésiastiques qui man-

quent à réciter l'office un jour sans qu'il y ait de leur faute, croyant l'avoir dit, ne sont pas obligés de le dire le lendemain, ni de restituer s'ils sont bénéficiers; mais s'ils manquent à le dire par leur faute, ils sont tenus à la restitution au *pro rata* de l'omission, même avant la sentence du juge; en sorte que s'ils ont omis tout l'office d'un jour, ils doivent restituer tous les fruits qui répondraient à ce jour entier, s'ils étaient distribués par chaque jour; s'ils ont omis matines, ils doivent restituer la moitié des fruits d'un jour; s'ils ont omis toutes les autres heures, ils sont obligés à restituer l'autre moitié des fruits, et s'ils ont omis une petite heure, ils sont obligés à restituer la sixième partie des fruits. Pie v, dans sa constitution *Ex proximo*. Cette obligation de restituer a lieu pendant les six premiers mois de la possession du bénéfice, parce qu'elle est fondée sur le droit naturel: ainsi l'on peut dire que la bulle de Pie v qui n'oblige à restitution les bénéficiers qui manquent à l'office, qu'après six mois de possession, doit s'entendre du for extérieur et de la contrainte. La restitution oblige aussi quand on dit mal son office.

Lorsqu'un bénéficiaire, qui a omis son office, a rempli les autres devoirs attachés à son bénéfice, en prêchant, en administrant les sacrements, s'il s'agit d'un curé, il peut retenir la partie des fruits qui répond à

ces fonctions, si l'on ne consulte que le droit naturel; car si l'on consulte la bulle de Pie v, il doit même en ce cas restituer tous les fruits qu'il a perçus. Mais on croit que cette bulle n'a point été reçue dans toute sa rigueur. (Vanroy, t. 2, p. 269. Habert, etc.)

La restitution doit se faire aux pauvres ou aux églises des lieux où sont situés les bénéfices, et elle doit être prise sur les biens patrimoniaux des bénéficiers, s'ils en ont, ou sur leurs épargnes, s'ils n'ont que des biens ecclésiastiques. S'ils n'ont que le pur nécessaire, ils doivent faire pénitence et prier pour les fondateurs. (Voyez M. Collet, Moral., t. 1, p. 83, et les suivantes.)

HEUSET (M.), ancien professeur du collège de Beauvais, en l'université de Paris, publia en 1726 un recueil des histoires choisies de l'Ancien-Testament, exprimées dans un latin aisé, et à la portée des enfans qui commencent à apprendre cette langue. Ce recueil ayant été jugé utile, M. Heuset s'appliqua à chercher de tous côtés dans les meilleurs auteurs latins, les morceaux les plus instructifs et les plus agréables, et les assembla méthodiquement dans un nouveau recueil qu'il fit paraître, chez Jacques Étienne, à Paris en 1727, in-12, sous ce titre : *Selectæ à profanis scriptoribus historiæ quibus admista sunt varia honestè vivendi præcepta ex iisdem scriptoribus depromp-*

ta. L'auteur, pour donner quelque ordre à son recueil, a suivi la méthode des offices de Cicéron, et a rapporté à la prudence, à la justice, à la force et à la tempérance toutes les maximes et toutes les histoires qu'il a recueillies, pour en composer un nombre de livres égal à ces vertus morales, en faisant précéder un livre fort court touchant l'Être souverain, la religion et la nature de l'homme. Les maximes qui sont ici recueillies contiennent une morale excellente; par exemple, que c'est la vertu qui rend l'homme heureux; que nous ne devons accorder au corps, que ce qui est nécessaire pour sa conservation; qu'on doit souffrir les injures, ne point rendre le mal pour le mal, faire du bien à tout le monde, même à ses ennemis; que les liaisons doivent être formées par la vertu; qu'il faut mieux perdre son repos, sa liberté, sa vie, que de manquer à son devoir, etc., parmi les exemples on voit des généraux d'armée, qui après avoir remporté de glorieuses victoires, meurent dans la pauvreté dans laquelle ils ont voulu vivre, et laissent à peine en mourant de quoi fournir aux frais de leurs funérailles. Des Curius, des Fabricius, des Phocion, des Xenocrate, que les plus riches présens ne peuvent tenter; des Caton, des Métellus, des Régulus, que les menaces, l'exil, la prison, la mort n'ébranlent en aucune sorte; des magistrats éclairés, équitables, désintéres-

sés; des rois qui aiment leurs sujets comme leurs enfans; des enfans que la piété filiale remplit de courage, et rend ingénieux pour conserver la vie à ceux dont ils l'ont reçue. Le second livre, qui se rapporte à la prudence, est également intéressant et agréable, en ce que l'auteur y expose les maximes et les exemples qui ont rapport aux sciences et au bon goût. On y voit que la science est la vraie nourriture de l'âme; qu'un savant n'est dans l'indigence que parce qu'il le veut, *Vir doctus potius non vult ditescere, quam non potest*; que les lettres sont l'ornement et la consolation d'un homme; qu'il vaut mieux lire un petit nombre de bons livres qu'un grand nombre de mauvais; que c'est une folie d'avoir une belle bibliothèque pour l'ostentation, etc. (Journal des Savans 1727, p. 275 et suiv.)

HEUZEBROC (Gilles), grand Couteur de l'église cathédrale de Bayeux, né en cette ville le 5 juin 1603, et mort le 9 mars 1669, a laissé entre autres poésies, une paraphrase sur le *Stabat*, qui est ingénieuse et très-bien faite. Elle parut à Caen en 1662, chez Yvon, sous les auspices de M. de Nesmond, nouvellement évêque de Bayeux, à qui l'auteur l'a dédiée. Cet ouvrage lui a attiré plusieurs éloges, tant en vers latins, qu'en vers français, qu'on voit à la fin de cette paraphrase. (Mém. manusc. de M. Beziers, chapelain de Bayeux, communiqué à

M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HEVÉENS, peuple descendu d'Hevæus, fils de Chanaan. Ce peuple demeura d'abord dans le pays qui fut depuis possédé par les Caphtoriens ou Philistins. Il y avait aussi des Hévéens à Sichem, à Gabaon, et au-delà du Jourdain, au pied du mont Hermon. (Josué, 11, 19, 13, 4.)

HEVILA, fils de Chus, peuple, selon Rochart, cette partie de l'Arabie heureuse, où l'Euphrate et le Tigre se réunissent pour se décharger ensemble dans le golfe Persique. (Genès., 10, 7.)

HEVILA, fils de Jectan, peuple apparemment la Colchide, et le pays dans lequel tournoye le fleuve du Phisoin ou du Phasis. (Genèse, 10, 29.)

HEVIN (Pierre), avocat au parlement de Bretagne, né à Rennes en 1621, et mort le 15 octobre 1692, a laissé : 1°. Arrêts du parlement de Bretagne, de feu M. Seb. Frain..., troisième édition, revue, corrigée et augmentée de nouvelles annotations, plaidoyers et arrêts, 2 volumes in-4°, imprimés chez Pierre Garnier, à Rennes en 1684. Les recherches curieuses dont M. Hévin a enrichi cette édition des œuvres de M. Frain en rendent la lecture intéressante. On y trouve entre autres un examen de la décrétale d'Honorius III, qui défend d'étudier le droit civil à Paris, et plusieurs remarques curieuses, tant sur l'histoire que sur le droit. 2°. Consultations et observations

sur la coutume de Bretagne, à Rennes chez Guillaume Vatar, 1734, in-4° et 1743. Ce sont des œuvres posthumes de l'auteur, publiées par M. Hévin, conseiller au parlement de Rennes, et petit-fils de l'auteur. L'éditeur y a joint quelques observations sur les changemens arrivés dans la jurisprudence depuis la mort de l'auteur. 3°. Il y a aussi inséré plusieurs consultations et observations de M. Hévin, fils de l'auteur. 4°. Questions et observations concernant les matières féodales, par rapport à la coutume de Bretagne.... la suite des consultations de M. Hévin; les actes de notoriété donnés au parquet depuis 1721 jusqu'à présent, et les constitutions des ducs Jean II et Jean III, avec les édits de création du parlement et des présidiaux, in-4°, à Rennes chez Vatar 1737. Il y a encore dans ce recueil dix-sept consultations de M. Hévin: tout ce qui les suit n'est point de cet auteur. 5°. Coutumes générales du pays et duché de Bretagne et usemens locaux de la même province, avec les procès-verbaux des deux réformations, les notes de M. Hévin, les arrêts recueillis par le même auteur sur les articles de la coutume, in-4°, à Rennes chez Vatar 1744. (Journal des Savans 1684, 1735, 1737 et 1744.)

HEXAMERON. Mot grec qui signifie *six jours*. On appelle de ce nom les commentaires ou traités tant anciens que modernes, qui ont été faits sur les

premiers chapitres de la Genèse, et l'histoire de la création du monde qui se fit en six jours.

HEXAPLES ou **EXAPLES.**
Cherchez EXAPLES.

HEYLIN (Pierre), docteur en Théologie de l'Église anglicane, né à Burfort dans le comté de d'Oxford, en Angleterre le 29 novembre 1600, fut chapelain ordinaire du roi, chanoine de Westminster et curé d'Alresford dans le comté de Hamp. La guerre civile lui fit prendre la fuite, à cause de sa fidélité à son souverain. Il vit le rétablissement de Charles II, et l'accompagna à son couronnement, comme sous-doyen de Westminster. Il mourut le 3 mai 1663. On a de lui : une Exposition historique du symbole des apôtres; la Vie de l'évêque Laud; la réformation de l'Église d'Angleterre; l'Histoire du Sabbath, et celle des presbytériens; la Pierre d'achoppement de la désobéissance ôtée, et les principes de résistance des calvinistes; l'Histoire des cinq articles; celles des dîmes, et un grand nombre d'autres Traités. (Dictionnaire anglais. Moréri, édition de 1759.)

HEZECHIEL, une des vingt-quatre familles sacerdotales. Elle était au vingtième rang dans le service du temple. (1 Par. 24, 16.)

HEZEKI, héb. *fort* ou *qui prend*, fils d'Elphaad. (1 Par. 8, 17.)

HEZECIAS, révint de Baby-

lone avec quatre-vingt-dix-huit personnes de sa famille. (2 Esdr. 7, 21.)

HEZION, héb. *vision* ou *prophétie*, père de Tabremon. (3 Reg. 15, 18.)

HEZIR, héb. *porc*, un des chefs des vingt-quatre classes des Lévites. (1 Par. 24, 15.)

HHADET, ville aujourd'hui déserte et inhabitée, mais célèbre dans l'histoire des Maronites, dont elle était un siège épiscopal, pour la vigoureuse résistance qu'elle fit aux Sarrasins pendant sept ans qu'ils la tinrent assiégée. Les noms de ses évêques ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

HIACINTHE, pierre précieuse dont il est parlé dans l'Écriture. On en compte de quatre sortes. La première tire sur la couleur du rubis; la seconde est d'un jaune doré; la troisième, d'un jaune de citron; la quatrième, de couleur de grenat. (*Cantic.* 5, 14. *Apocal.* 21, 20.)

HIBERNIE ou **IRLANDE**. Cherchez **IRLANDE**.

HIBOU, autrement *chat-huant*, en latin *bubo*, *ulula*, *noctua*, *nycticorax*, ou corbeau de nuit. Moïse met le hibou parmi les oiseaux impurs. (*Lévit.* 11, 17.)

HICKI (Antoine), en latin, *Antonius Hiquæus*, né dans le comté de Clare en Irlande, embrassa l'Ordre de Saint-François où il se rendit habile dans la philosophie, la Théologie scholastique et morale, l'Écriture Sainte, les conciles, les saints

Pères, le droit canon, l'histoire ecclésiastique et les controverses. Il savait aussi très-bien le grec, et réussissait à faire des vers. Il enseigna la Théologie à Cologne et à Louvain. En 1630, il fut élu définiteur général des franciscains, et supérieur du couvent de Saint-Antoine dans cette dernière ville. Le père Luc Wading le fit venir à Rome par ordre du révérend père Benigne de Genua; son général, pour l'aider dans son grand ouvrage des annales de son Ordre, et il mourut dans cette ville le 26 juin 1641. On a de lui : 1°. *Nitela franciscanæ religionis, et abstersio sordium, quibus eam conspurcare frustra tentavit Abrahamus Bzovius*, à Lyon en 1627, in-4°, sous le nom de *Dermittus Thadæus*, nom qu'il portait dans le siècle, avant d'être religieux. 2°. *In quartum sententiarum juxta mentem Scoti*, à Lyon 1639, 3 volumes in-folio. 3°. *De stigmatibus sanctæ Catharinæ senensis*. 4°. *Responsiones gravissimæ ad pleraque dubia moralia et ascetica*. 5°. *De conceptione immaculata B. Mariæ Virginis*. 6°. *Commentaria in tertium sententiarum*. Ces quatre derniers ouvrages sont restés manuscrits. (Wading. Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francisc.*, t. 1, p. 108.)

HIDULPHE (saint), que d'autres nomment Hildulfe, évêque et moine, d'une maison noble de Bavière, se consacra au service de Dieu dans la cléricature

avec son frère Érad, et fut placé sur le siège archiépiscopal de Trèves. Il gouvernait cette église avec beaucoup de fruit, lorsqu'ayant entendu parler des solitaires de la Vosges, il résolut de les imiter. Il quitta donc son évêché, et étant arrivé au lieu qui a été appelé depuis Moyen-Moutier, abbaye très-célèbre de l'Ordre de Saint-Benoît, de la congrégation de Saint-Vanne, il obtint des moines d'Estival et de Senones, un morceau de terre pour y établir sa demeure. Cette place avait à l'orient l'abbaye de Senones, au couchant celle d'Estival, au midi le monastère de Jointure, qui est aujourd'hui la ville et le chapitre de Saint-Dié, et au septentrion Bodon-Monster. C'est pourquoi Hidulphe l'appela Moyen-Moutier. Il eut près de trois cents moines sous sa direction, et mourut vers l'an 707. (*Voyez le tome quatrième des actes bénédictins, et l'histoire latine du monastère de Moyen-Moutier, par D. Belhomme, qui s'étend beaucoup sur la personne de saint Hidulphe, qu'il nomme toujours Hildulfe.*)

HIEL, héb. *Dieu vit ou vie de Dieu*, de la ville de Béthel, rebâtit Jéricho, malgré l'anathème prononcé par Josué contre celui qui la rétablirait. (Josué, 6, 26 et 3. *Reg.* 16, 34.)

HIERACITES ou **HIERACIENS**, sectateurs d'Hierax ou d'Hieracas. Cet hérésiarque était Égyptien, et vivait vers l'an 279. Il enseignait que l'âme

seule ressusciterait et non pas la chair, et qu'ainsi la résurrection ne serait que spirituelle. Il condamnait le mariage, et n'accordait le salut, qu'à ceux qui gardaient le célibat. Il le refusait aussi aux enfans qui mourraient avant d'avoir une connaissance parfaite, parce qu'ils n'avaient pas le mérite du combat, et renouvelait les erreurs des melchisédecien, en disant que Melchisédech était le Saint-Esprit. (Saint Epiphane, hér. 67. Baronius, à l'an 287. Pratéole.)

HIERA-PETRA, comme si l'on disait *Sacra-Petra*, ville de l'île de Crète proche du mont Ida, qui était consacrée à Jupiter, sur la côte méridionale de cette île. On l'appelle aujourd'hui Gera-Petra. C'est un château avec un assez bon port. Il y a un siège épiscopal du diocèse de l'Illyrie orientale. Euphronius, son évêque, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon. Ce fut aussi le siège d'un évêque latin, où ont siégé :

1. Thomas, sous le pontificat de Jean xxii, qui le transféra à un autre évêché de la même île.

3. Gérard, nommé par le même pape, à la place de Thomas. Il était de l'Ordre des Frères Mineurs.

3. Dominique, transféré par Urbain v à Saint-Jean de Maurienne, eut pour successeur.....

4. Julien, que Fontana dit être de l'Ordre de Saint-Dominique.

5. François, fut remplacé, dit Wading, *ad ann.* 1390.

6. Jean Quirin, de Venise, de l'Ordre des Frères Mineurs.

7. Hippolite Arivabeni, de Mantoue, nommé par Paul III, le 21 décembre 1532, assista au concile de Trente, sous Pie VII, et y souscrivit en 1563. (*Or. chr. t. 2, p. 266.*)

HIERAPOLIS, ville épiscopale de la Phrygie Salutaire, sous la métropole de Synnade. Les notices des Grecs, dont il est fait mention *ad calcem Codini de offic. edit. parisiens* 1648, mettent une autre église sous le nom de Hiérapolis, dans la Phrygie Pacatienne. Ce n'était d'abord qu'un simple évêché suffragant de Laodicée. Mais elle devint métropole de la seconde Phrygie Pacatienne, après la division de la Phrygie Pacatienne en deux provinces, première et seconde. (*Voyez la remarque que les éditeurs de l'Oriens christianus ont faite au sujet de ces deux églises, t. 1, in ind. pag. 13: et t. 3, in. indic. p. 13.* On trouve au premier tome, sous le titre d'Hiérapolis de la Phrygie Salutaire, les évêques suivans, dont quelques-uns cependant sont attribués à Hiérapolis de la Phrygie Pacatienne.)

1. Héros. Nicétas de Paphlagonie, dans son appendix à sa harangue de l'apôtre saint Philippe, où il rapporte quelques-uns de ses miracles, dit qu'Héros était Gentil, bien affectionné envers cet apôtre qu'il préserva d'être lapidé par le peuple,

l'ayant retiré dans sa maison; et qu'étant converti à la foi, il ressuscita un certain Alexandre qui était mort; que l'apôtre l'ordonna alors évêque d'Hiérapolis, avec quelques prêtres et quelques diacres.

2. Papias, contemporain de saint Polycarpe et disciple de saint Jean, prêtre, qui avait été disciple du Seigneur. Eusèbe dit de lui que ne comprenant pas bien les paroles des hommes apostoliques, il avait enseigné l'erreur qui a fait les millénaires.

3. Aberce 1^{er}, martyrol. rom., 22 octobre. Il siégeait sous l'empereur Antonin.

4. Aberce II, désigné par son prédécesseur pour lui succéder. (*Voyez la vie du précédent.*)

5. Claude Apollinaire, sous Marc-Aurèle, auquel il présenta une apologie de la religion, et plusieurs autres ouvrages. (*Voy. Claude Apollinaire.*)

6. Flaccus, assista au concile de Nicée. Il suivit ensuite les eusébiens, et écrivit contre le concile de Sardique.

7. Luce, au concile de Constantinople, au sujet d'Agape et de Bagade, qui se disputaient l'évêché de Bostra en Arabie.

8. Abeneatius, souscrivit dans le concile d'Éphèse, à la contestation des évêques qui voulaient qu'on ne commençât pas le concile avant l'arrivée de Jean d'Antioche.

9. Étienne, fut favorable à Eutyche dans le brigandage d'Éphèse. Tous ces prélats sont

qualifiés simplement évêques d'Hiérapolis en Phrygie.

10. Aberce III, évêque d'Hiérapolis de la Phrygie Salutaire, assista et souscrivit au concile de Chalcédoine.

11. Auxanon, au cinquième concile général où il est traité de métropolitain d'Hiérapolis de Phrygie.

12. Sisinnius, métropolitain d'Hiérapolis de la Phrygie Pacatienne, souscrivit au sixième concile général.

13. Ignace, disciple de saint Ignace, fait évêque par Photius qu'il abandonna dans le huitième concile. Il se trouva cependant dans celui qui le rétablit. Il est qualifié aussi de métropolitain d'Hiérapolis.

14. Nicon, transféré de Nicée à Hiérapolis.

15. Arseber, assista au concile du patriarche Sisinnius à Constantinople, le 21 février 997.

16. N... métropolitain d'Hiérapolis, au concile du patriarche Xiphilin, en 1066.

17. N... métropolitain d'Hiérapolis, sous le patriarche Luc Chrysoberge, et l'empereur Manuel Comnène.

18. Georges, sous le même patriarche, dans le concile où l'on examina la foi des Allemands.

19. N... métropolitain d'Hiérapolis, se trouva sous l'empereur Isaac-Ange Comnène, au concile qui ordonna que tous les évêques qui se trouvent dans la ville où l'on fait un évêque, seront appelés à l'élection sous

peine de nullité. (Or. chr. t. 1, p. 832.)

La ville d'Hiérapolis de la Phrygie Salutaire, a eu aussi des évêques latins qui sont :

1. Jean I^{er}, après lequel le siège vqua long-temps. Nicolas V y nomina en 1449, le 24 janvier.

2. Gerlac Gildheusen, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il consacra l'église des religieuses de Leyde en 1450. (*Bellar. ord. Præd.* t. 3.)

3. Judoce Bar, du même Ordre, le 14 mai 1453, mourut en 1470, après avoir abdiqué.

4. Jean II, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Calixte III, le 23 juillet 1456.

5. Utric, du même Ordre. Wading, *ad an.* 1456.

6. Goswing, de l'Ordre des carmes, nommé en 1469, mourut à Utrecht en 1475.

7. Guillaume Turin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Sixte IV, en 1478.

8. Vincent, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Innocent VIII, le 20 décembre 1490. (Or. chr. t. 3, p. 1123.)

La ville d'Hiérapolis de la Phrygie Pacatienne, a eu aussi quelques évêques latins. Nous en connaissons les deux suivants :

1. Antoine d'Alexandrie, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Clément VI en 1346, le 31 juillet. Il fut transféré à Durazzo en 1348, et eut pour successeur. . . .

2. Etienne de Larolo, du même

me Ordre. (Or. chr. t. 3, p. 978.)

Il y eut un concile l'an 170 ou 173, contre Montan, les montanistes et Théodore le Corroyeur. (Baluze, *ex Euseb. Fabricius.*)

HIÉRAPOLIS, ville épiscopale et métropolitaine de la province Euphratéenne dans la Syrie, au diocèse d'Antioche. On l'appelait en langage syrien Mabog ou Maboug, que les Grecs corrompirent en celui de Bombice. Strabon la confond avec Edesse. Ils la nommèrent Hiérapolis, c'est-à-dire, ville sacrée à cause de la déesse de Syrie qu'on y révérait sous la forme entière d'une femme, au lieu qu'à Edesse, elle était moitié femme et moitié poisson. Les auteurs conviennent qu'elle fut bâtie par le roi Seleucus. Elle devint la capitale de la Comagène, sous les Romains; et parce que la Comagène est terminée par l'Euphrate, cette province fut appelée depuis Euphratéenne. Voici les évêques d'Hiérapolis.

1. Philotime, au concile de Nicée.

2. Théodote, ordonné sous Valens par Eusèbe de Samosate. Il assista en 381 au premier concile général de Constantinople.

3. Alexandre, zélé défenseur de Nestorius. Non-seulement il se sépara du concile d'Éphèse avec Jean d'Antioche; mais après que celui-ci se fut accommodé avec saint Cyrille, il persista dans son obstination en faveur de l'hérésarque, ce qui obligea l'empereur de le chasser de son siège.

4. Panolvius, fut mis à la place d'Alexandre. Il déposa Athanase de Perrhé, accusé de plusieurs crimes; ce qui arriva lorsque saint Cyrille siégeait encore à Alexandrie, et Proclus à Constantinople, par conséquent avant l'an 444.

5. Jean, dont il est fait mention dans les actes du concile d'Antioche, sous Domnus, au sujet d'Athanase de Perrhé.

6. Étienne 1^{er}, élu en 446, se trouva deux ans après à un autre concile d'Antioche au sujet d'Ibas d'Édesse. Il alla ensuite à celui de Chalcédoine, et il reçut en 456, comme les autres métropolitains, une lettre de l'empereur Léon, sur la mort de saint Protère.

7. Cyrus, chassé de son siège par l'empereur Léon dont il ne voulut pas signer l'hénotique.

8. Philoxène, était Persan, esclave, manichéen. Ce fut un tel homme que Pierre le Foulon, qui était remonté pour la troisième fois sur le siège d'Antioche, fit métropolitain d'Hiérapolis, vers l'an 485. On découvrit dans la suite qu'il n'avait pas même été baptisé. Il fut chassé par l'empereur Justin en 518.

9. Théodore, au cinquième concile général.

10. Étienne II, composa la vie et les actes du martyr de saint Galanduch, Persan, sous Chosroès 1^{er}. (Evagr. l. 6, c. 20. Or. chr. t. 2, p. 926.)

Les Latins se rendirent les

maîtres de cette ville sur la fin du onzième siècle, ou au commencement du suivant, et y mirent un archevêque de leur rit.

François, vers l'an 1136. (Or. chr. t. 3, p. 1194.)

Il y a eu aussi un évêque arménien, nommé Jean, qui fut envoyé par Azarie, catholique de Sis, au pape Grégoire XIII. (*Ibid.* t. 1, p. 1433.)

On y tint un concile l'an 445, touchant un évêque de Perrhé. (Baluze.)

HIÉRAPOLIS, ville épiscopale de la province d'Isaurie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie, dont Paul était évêque, quand il souscrivit la lettre de sa province à l'empereur Léon, sur la mort de saint Protère, et le concile de Chalcedoine. (Or. chr. t. 2, p. 1026.)

HIÉRARCHIE.

SOMMAIRE.

§ I. *Du nom et de la notion de la hiérarchie.*

§ II. *De l'existence de la hiérarchie.*

§ III. *Des personnes qui sont de la hiérarchie.*

§ I^{er}.

Du nom et de la notion de la hiérarchie.

1. Hiérarchie est un mot grec qui signifie commandement en choses sacrées, ou sacrée principauté. Ce nom est fort ancien, puisqu'il se lit dans les ouvrages attribués à saint Denis l'Aréopa-

gite, qui sont au moins d'un auteur du cinquième siècle, qui a composé le fameux livre de la hiérarchie céleste et ecclésiastique, si souvent cité par les anciens et par les modernes.

2. La hiérarchie est un pouvoir bien ordonné de personnes sacrées, qui ont une juste supériorité sur leurs sujets. *Potestas personarum sacrarum ordinata, debitum in subditos retinens principatum.* C'est un pouvoir, parce qu'il n'y a point de principauté sans pouvoir et sans autorité sur quelqu'un ou sur quelque chose. C'est un pouvoir de personnes, et en cela elle renferme la hiérarchie céleste et ecclésiastique. C'est un pouvoir de personnes sacrées qui font rejaillir sur les autres les lumières et les dons qu'elles reçoivent de Dieu. C'est un pouvoir bien ordonné, et cet ordre brille dans la juste harmonie et le merveilleux concert qui se trouvent entre les hiérarques, dont les premiers communiquent leurs grâces à ceux qui les suivent; et ceux-ci aux autres jusqu'aux derniers qui rapportent aux premiers les impressions qu'ils en ont reçues, par les mêmes voies qui les leur ont transmises. C'est une juste supériorité sur quelques sujets, car la hiérarchie ou principauté est nécessairement relative à quelques personnes subordonnées et dépendantes. Il y a donc dans la hiérarchie des princes qui agissent, qui ordonnent, qui accordent les grâces, et des sujets

qui obéissent, qui dépendent, qui reçoivent les grâces; tels sont les laïcs dans la hiérarchie de l'Église.

3. On distingue une hiérarchie céleste créée ou incréée; une hiérarchie humaine ou ecclésiastique; et dans celle-ci une hiérarchie de juridiction, d'ordre et de grâce. La hiérarchie céleste incréée est celle des personnes divines. La hiérarchie céleste créée est celle qui se trouve entre Jésus-Christ et Marie, et celle des anges. L'humaine ou ecclésiastique, comprend celle de la loi naturelle, de la loi de Moïse et de la loi évangélique. La hiérarchie de juridiction est un ordre sacré dans l'Église, qui par la puissance d'une action sacrée, conduit ceux qui lui sont sujets à l'observation des commandemens et à la ressemblance de Dieu, autant qu'il est possible. La hiérarchie de l'ordre est un ordre destiné au ministère du culte divin par une consécration hiérarchique, et qui par la sanctification conduit à la ressemblance de la divinité. La hiérarchie des grâces est un ordre sacré dans l'Église, qui par l'usage des grâces gratuites, conduit les hommes à la ressemblance de Dieu.

4. Les actes hiérarchiques sont au nombre de trois; savoir, la purgation, l'illumination et la perfection. La purgation consiste à annoncer à ses inférieurs les choses moins excellentes; cet office appartient

aux diacres. L'illumination consiste à annoncer les choses plus excellentes; c'est l'office des prêtres. La perfection, qui consiste à enseigner les choses très-excellentes et très-parfaites, est le propre des évêques.

§ II.

De l'existence de la hiérarchie.

Les novateurs nient qu'il y ait dans l'Église une hiérarchie sacrée, c'est-à-dire, un ordre de saints ministres distingués des laïcs, et établis de Dieu pour leur dispenser les choses saintes. C'est cependant un point de foi décidé en ces termes par le concile de Trente : *Si quis dixerit in Ecclesiâ catholicâ non esse hierarchiam divinâ ordinatione institutam, quâ constat ex episcopis, presbyteris et ministris; anathema sit.* (Sess. 23, can. 6.)

En effet les trois conditions essentielles à la hiérarchie; savoir, l'ordre sacré ou le pouvoir établi de Dieu, les dons et l'action; ces trois conditions se trouvent dans l'Église. Car 1°. Jésus-Christ choisit lui-même et consacra ses apôtres; il les établit ses ministres, les envoya par toute la terre en leur donnant le pouvoir de prêcher, de lier et de délier, d'instruire et de gouverner les peuples qu'ils auraient convertis. 2°. Les dons sacrés ont toujours subsisté dans l'Église, et ils y subsistent encore dans les effets du sacrement de l'Ordre qui confère le Saint-Esprit avec le pouvoir d'administrer les autres sacrements pour

le salut des fidèles, 3°. Les ministres de l'autel ont exercé de tout temps, et ils exercent encore les actes hiérarchiques. D'ailleurs, les conciles, les Pères, tous les anciens monumens ne permettent pas de douter que les ministres du Seigneur n'aient toujours formé dans l'Eglise un ordre distingué de celui des laïcs; et cette distinction avait lieu non-seulement chez les Hébreux, mais même parmi les païens, comme inspirée par l'instinct de la nature, selon la remarque d'Aristote, (*lib. 7, Politicorum, cap. 8.*)

Rien n'est donc plus faux que ce principe des hérétiques qui osent avancer que le pouvoir de gouverner a été accordé aux laïcs comme aux ecclésiastiques, pour être exercé par les ecclésiastiques du consentement des laïcs, et comme leurs vicaires. C'est aux apôtres personnellement et à leurs successeurs dans le saint ministère, que Jésus-Christ a dit : « je vous dis en » vérité que tout ce que vous » délierez sur la terre, sera dé- » lié dans le ciel. (*Matth. c. 18.*) » Comme mon Père m'a en- » voyé, je vous envoie. (*Joan. » 20.*) Allez, enseignez tou- » tes les nations. (*Matth., » c. 28.*) »

Si l'Ecriture dit quelquefois que tous les chrétiens sont une même chose en Jésus-Christ, qu'ils sont tous clercs et prêtres, c'est sans préjudice de la distinction des laïcs et des ministres destinés par office au

culte du Seigneur. Tous les chrétiens ne sont qu'une même chose, et il n'y a point de différence entre eux par rapport au salut qu'ils peuvent tous obtenir par les mérites de Jésus-Christ; personne n'en est exclu. Ils sont tous prêtres aussi dans un sens spirituel, pour offrir à Dieu des hosties spirituelles qui consistent dans les bonnes œuvres. Ils sont tous clercs encore, parce qu'ils appartiennent au Seigneur, comme son héritage et sa portion. Mais ces prérogatives communes à tous les chrétiens, n'empêchent pas la distinction qui sépare les laïcs, des ministres sacrés établis de Dieu pour les fonctions publiques ou saintes. (*Voyez Musson, Lect. theolog., t. 4, pag. 2.*)

§ III.

Des personnes qui sont de la hiérarchie.

Il est de foi que la hiérarchie est composée des évêques, des prêtres et des ministres, selon la définition du concile de Trente, que nous avons rapportée. Mais doit-on entendre, par ces ministres, les seuls diacres ou les clercs inférieurs? C'est ce que le concile laissa indécis. Beaucoup de théologiens soutiennent que les sous-diacres et les clercs inférieurs ne sont point de la hiérarchie, parce qu'ils ne sont pas d'institution divine.

HIÉRARCHIQUE, qui appartient à la hiérarchie.

HIÉRARQUE, qui est de la hiérarchie.

HiÉRISSE, appelée autrefois Apollonie, ville épiscopale de la province de Macédoine au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Thessalonique, est au pied du mont Athos. Elle est appelée Pierisse ou Montagne-Sainte, à cause que les moines en grand nombre font leur demeure sur cette montagne. L'évêque gouverne tous ces monastères.

1. David, qui siégeait en 1564, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph.

2. Eugène, succéda à David et siégeait en 1569. Il écrivit à l'archiduc Charles, pour lui exposer l'état pitoyable où gémissaient les moines grecs sous la tyrannie du grand-seigneur.

3. Daniel, siégeait en 1720. (Or. chr., t. 2, p. 100.)

HIÉROCÉSARÉE, ville épiscopale de Lydie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes. On y honoïait la Diane de Perse. Pausanias et Ptolémée en font mention. Elle a eu pour évêques :

1. Cossinius, assista au concile de Constantinople sous Flavien, et trois ans après à celui de Chalcédoine. Il souscrivit aussi à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. Zacharie, au septième concile général.

3. Théodore, au synode ou concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 889.)

HIÉROGLYPHE, figure, em-

blème, symbole mystérieux, signe des choses sacrées, *hieroglyphum*. Il y a des hiéroglyphes dans la Théologie païenne, dans la juive, dans la chrétienne, qui sont des images des choses divines, surnaturelles et sacrées.

HIÉROGLYPHE, qui contient un hiéroglyphe.

HIÉROLOGIE, discours sur les choses saintes ; bénédiction, *hierologia*. Il se dit plus particulièrement de la bénédiction nuptiale chez les Grecs.

HIÉROME, Démophon, Timothée et quelques autres, que Lysias avait laissés dans la Judée, après l'accord qui avait été fait entre les Juifs et le jeune roi Antiochus Eupator, firent ce qu'ils purent par leurs mauvais traitemens, pour obliger les Juifs à rompre le traité. (2 Mach. 2, 2.)

HIÉROMNÉMON. Nom d'un officier de l'Eglise grecque. C'était un diacre dont la principale fonction était de se tenir derrière le patriarche dans les cérémonies, de préparer et de lui montrer les oraisons qu'il devait dire. Il revêtait aussi le patriarche de ses habits pontificaux. Quequefois l'hiéromnémon était prêtre, et pour lors il n'habillait point le patriarche. (Codin, *de off. c.* 1.)

HIÉRONIMITES ou **JÉRONIMITES**. Cherchez JÉRONIMITES.

HIÉRAPHILAX ou **JÉROPHILAX**. Cherchez JÉROPHILAX.

HIÉROSCOPIE. Sorte de divination qui consistait à considérer les victimes et tout ce qui arrivait durant le sacrifice.

HILAIRE (saint), pape, fils de Crispinien que l'on fait originaire de Sardaigne, était diacre de l'Église romaine sous le pape saint Léon le Grand qui l'envoya comme l'un de ses légats au concile d'Éphèse de l'an 449, assemblé contre Eutyché. Il succéda à ce saint pape le 19 ou le 21 de novembre de l'an 461, et signala les commencemens de son pontificat en condamnant de nouveau Nestorius et Eutyché, en confirmant les conciles de Nicée, d'Éphèse, de Chalcédoine, en rétablissant le bon ordre parmi le clergé des Gaules viennoise, narbonnaise et lyonnaise. Il tint un concile à Rome le 17 de novembre de l'an 465, y fit un grand nombre de bons réglemens, répondit à diverses consultations des évêques d'Espagne, et empêcha que certains Grecs venus à Rome avec l'empereur Anthème, n'introduisissent dans la ville les hérésies qui régnaient en Orient. Mais lorsque l'Église jouissait tranquillement du fruit de ses travaux, Dieu le retira du monde le 17 septembre de l'an 367, ou le 21 février de l'an 468, après six ans et trois mois de gouvernement. Il fut enterré dans la grotte de l'église de Saint-Laurent près du corps de saint Sixte : on fait sa fête le 10 septembre. Anastase dit qu'il fonda trois oratoires et deux bibliothèques. Nous avons quelques decrets et douze lettres de ce saint pape, savoir, une à l'impératrice Pulquerie, une à Victorius, tou-

chant la diversité d'opinions qui se trouvaient sur le jour de la fête de Pâque, entre les Grecs et les Latins, une aux évêques d'Orient, pour établir la foi catholique, trois à Léonce, Veran et Victurus, une autre à Léonce, une aux évêques des provinces de Vienne, de Lyon, de Narbonne et des Alpes, une à Ascagne, une aux évêques d'Espagne. (Anastase, in *Vit pontif.* Baronius, à l'an 461. Baillet, t. 3, 10 septembre. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 15, p. 1 et suiv.)

HILAIRE, diacre de l'église de Rome, fut envoyé à l'empereur Constance par le pape Libère, avec Lucifer de Cagliari, l'an 354, et défendit avec tant de vigueur la foi orthodoxe dans le concile de Milan, qu'il y fut fouetté et envoyé en exil. Il embrassa depuis le schisme des lucifériens, et rejeta le baptême de quelque hérétique que ce fût. On lui attribue le Commentaire sur les épîtres de saint Paul, qui porte le nom de saint Ambroise, et les questions sur l'ancien et le Nouveau Testament, qui sont à la fin du quatrième tome de saint Augustin. (Dupin, Bib. eccl., quatrième siècle.)

HILAIRE (saint), évêque de Poitiers, était né dans cette ville de parens qualifiés, mais païens. Il fut marié à une personne dont le nom est inconnu, et dont il eut une fille unique nommée Apre ou Abram. La bonté de son esprit jointe à la

lecture des livres saints, lui ayant découvert la vérité de notre religion, il se fit baptiser avec sa femme et sa fille. Il nous assure lui-même qu'il reçut le baptême avec une joie presque incroyable ; et la grâce de sa régénération fut si abondante, qu'il parut dès ces commencemens un chrétien des plus parfaits. On le choisit d'un consentement unanime pour évêque de Poitiers l'an 353. Il fut un des plus grands défenseurs de la doctrine catholique contre les ariens. Il la soutint fortement dans le concile de Milan de l'an 355, et dans celui de Beziers de l'année suivante, d'où il fut exilé en Phrygie par les artifices de Sturnin d'Arles, arien. L'an 359, il assista au concile de Séleucie, où il justifia hautement les évêques des Gaules, que les ariens avaient décriés comme suspects de sabellianisme, et s'éleva contre les impiétés que ces hérétiques osèrent avancer dans le concile contre la divinité de Jésus-Christ ; il suivit les députés du concile à Constantinople, où il demanda à l'empereur une conférence publique avec les ariens ; mais il fut renvoyé à Poitiers. Il y arriva l'an 360, et fit assembler plusieurs conciles dans les Gaules, où la plupart des évêques qui avaient été trompés ou intimidés reconnurent leur faute. Il passa en Italie vers l'an 362, et dénonça Auxence, évêque de Milan, comme un impie, un hypocrite et un arien, à l'empereur Va-

lentinien. Il retourna ensuite à son église qu'il gouverna en paix jusqu'à sa mort, qui arriva au commencement de novembre l'an 367, ou le 13 de janvier de l'an 368, ou même l'an 369, car ces trois opinions ont leurs partisans. On fait sa fête le 13 janvier, et son corps qui avait été conservé à Poitiers jusqu'à l'an 1562, y fut brûlé cette année par les huguenots. On conserva à Poitiers un livre des Évangiles que saint Hilaire avait écrit en grec de sa main, où on lisait d'abord celui de saint Matthieu, ensuite celui de saint Jean, puis de saint Marc et de saint Luc. Saint Perpétue, évêque de Tours, à qui on avait apparemment fait présent de ce livre, le donna par son testament à Euphronius, évêque d'Autun, en 474. On en montrait un latin dans l'église de Saint-Gatien de Tours, qu'on dit avoir aussi été écrit par saint Hilaire.

Ouvrages de saint Hilaire.

Les ouvrages qui nous restent de saint Hilaire sont, un Commentaire sur les psaumes, un sur l'évangile de saint Matthieu, douze livres de la Trinité, un livre des synodes et de la foi des Orientaux ; l'Apologie de ce livre ; une lettre à Abram sa fille ; une hymne du matin qu'il composa pour elle ; deux livres adressés à l'empereur Constance, et un troisième qui est une invective contre ce prince ; un livre contre Auxence ; divers frag-

mens du livre où il avait fait l'histoire des conciles de Rimini et de Séleucie. Nous n'avons plus ses commentaires sur Job, sur la première épître à Timothée, ni le livre qu'il avait intitulé des Mystères, ni plusieurs de ses lettres.

Commentaires de saint Hilaire sur les psaumes.

Ces commentaires, qui occupent le premier rang dans la nouvelle édition des œuvres du saint, faite à Paris en 1693, quoiqu'ils n'aient été écrits qu'après les livres de la Trinité, y sont donc placés selon l'ordre des matières, et eu égard au respect que méritent les divines Écritures. La méthode que saint Hilaire y observe, est de développer également la lettre et l'esprit; tenant un juste milieu entre ceux qui, ne s'arrêtant qu'au sens littéral et purement historique, croyaient n'en devoir point chercher d'autres; et ceux qui, rapportant tout à Jésus-Christ, s'imaginaient que les psaumes n'avaient point de sens propre et littéral. Comme il y a des psaumes où Jésus-Christ est si clairement marqué, et par des traits qui le rendent si reconnaissable, qu'ils ne sont susceptibles que d'un seul sens, il y en a d'autres qui regardent, ou le peuple juif, ou la vocation des gentils. Saint Hilaire ne veut pas que l'on confonde ces prophéties; il enseigne que l'on doit soigneusement distinguer ce qui est dit

dans les psaumes de la génération éternelle de Jésus-Christ, d'avec ce que nous y lisons touchant sa naissance temporelle, ses souffrances, sa résurrection; mais en reconnaissant que les psaumes ont quelquefois en vue les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les Juifs et les chrétiens, il soutient que toutes ces différentes prophéties ont pour objet principal Jésus-Christ, en qui et par qui toutes choses existent, et que toute la doctrine qui y est renfermée, n'a d'autre but que de le faire connaître: il autorise sa manière d'interpréter les psaumes, tantôt selon le sens littéral, tantôt selon l'allégorie, par les psaumes même, particulièrement ceux qui regardent Jésus-Christ, et fait voir qu'ils contiennent certains traits qui font connaître au lecteur, qu'outre le sens qui s'offre le premier, il en doit chercher un plus caché.

Commentaires de saint Hilaire sur l'Évangile de saint Matthieu.

Saint Hilaire avait mis à la tête de ces commentaires une préface citée dans Cassien et Alcuin; mais qui n'est pas venue jusqu'à nous. On y a substitué les sommaires des trente-trois chapitres ou canons, qui partagent ces commentaires, qui sont écrits avec beaucoup de précision; d'où vient qu'ils ont quelque obscurité. Saint Hilaire passe quelquefois si lé-

gèrement sur certains endroits du texte, qu'il est besoin d'y recourir pour entendre l'explication qu'il en donne. Après avoir expliqué le sens littéral, il s'étend ordinairement sur l'allégorique, persuadé que dans le Nouveau comme dans l'Ancien-Testament, nous ne devons pas nous arrêter uniquement au sens que la lettre nous présente d'abord, et qu'on peut en rechercher un plus caché sans blesser la vérité de l'histoire. L'explication des quatre derniers versets de l'évangile de saint Matthieu n'est pas de saint Hilaire, mais de saint Jérôme ; il paraît qu'on ne l'a ajoutée dans les exemplaires des œuvres de saint Hilaire que pour y avoir l'explication de cet évangile jusqu'à la fin.

Des douze livres de saint Hilaire sur la Trinité.

Le dessein de saint Hilaire est d'établir dans ces livres la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit contre toutes les hérésies, particulièrement contre les ariens et les sabelliens. C'est pourquoi il appelle lui-même son second livre une courte Démonstration de la Trinité ; et au commencement du quatrième il dit qu'il a établi dans les précédens la foi du Père, du Fils et du Saint-Esprit. C'est donc sans raison que quelques-uns ont fait un crime à saint Hilaire de ce que dans ses douze livres de la Trinité il ne donne jamais le nom de

Dieu au Saint-Esprit. N'est-ce pas le reconnaître pour Dieu, que de soutenir qu'il est de la même substance que le Père et le Fils ; que ces trois personnes composent ensemble une espèce de tout indivisible ? en sorte que l'on ne peut en confesser une sans les autres, ni diviser leur substance. Or c'est ce que saint Hilaire soutient plus d'une fois ; et s'il n'a pas donné le nom de Dieu au Saint-Esprit, c'est qu'il a coutume de se servir du nom même d'Esprit pour marquer la nature de Dieu.

Saint Hilaire écrivit ses livres de la Trinité pendant son exil en Phrygie, comme il nous en assure lui-même, et saint Jérôme après lui ; ainsi il faut mettre l'époque de cet ouvrage entre l'année 356, qui fut la première de son exil, et 359, en laquelle il sortit de Phrygie pour se rendre au concile de Séleucie. Les anciens ont fait grand cas de cet ouvrage. Ils l'ont mis à la tête de tous ceux qu'il faut lire pour se confirmer dans la foi de l'Eglise sur la Trinité, se précautionner contre les pièges des hérétiques, découvrir leurs ruses, et éviter les surprises et les défauts d'une crédule simplicité. Ils en ont loué l'éloquence et approuvé la doctrine.

Dans le premier livre, qui est comme le prologue de tout l'ouvrage, saint Hilaire avertit que, quoique son but soit de combattre les hérésies d'Arius de Sabellius, il attaquera néan-

moins toutes celles dont il aura occasion de parler. Il commence le second livre par l'explication de la doctrine de l'Eglise, touchant les trois personnes divines. Il marque en quoi consistaient les hérésies de Sabellius, d'Ebion et d'Arius. Il dit du Père qu'il n'est point engendré, qu'il est éternel, invisible, incompréhensible et immortel. Il dit du Fils qu'il n'est pas fils par adoption, mais en vérité, seul d'un seul, vrai du vrai, vivant du vivant, parfait du parfait, la vertu de la vertu, la sagesse de la sagesse, la gloire de la gloire, l'image invisible de Dieu, la figure du Père non engendré. Il marque les divers dons du Saint-Esprit, et prouve par l'autorité de l'Ecriture qu'il est Dieu. Il s'emploie uniquement dans son troisième livre à prouver la génération éternelle du Verbe, et sa divinité par divers passages de l'Ecriture, comme : le Père est en moi, et moi dans le Père. La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé, etc.

Dans le quatrième livre, saint Hilaire, après avoir rapporté les erreurs des ariens, et des autres hérétiques, touchant l'éternité et la consubstantialité du Verbe, et les principales raisons qu'ils avaient de rejeter le terme de *consubstantiel*, établit contr'eux la foi de l'Eglise, et détruit toutes les fausses interprétations qu'ils donnaient à

ce terme. Il s'applique à prouver deux choses dans le cinquième livre : la première, que le Verbe est vraiment Dieu, selon les Ecritures ; la seconde, que sa divinité ne déroge point à l'unité de substance en Dieu. Il combat dans le sixième livre la profession de foi qu'Arius envoya à saint Alexandre ; dans le septième livre, que saint Hilaire appelle le premier et le plus considérable de tous, il traite fort au long et avec beaucoup de force tous les argumens qu'il n'a fait que proposer dans les livres précédens, touchant le fils de Dieu. Mais avant de les rapporter, il remarque qu'il n'y a subtilités que les hérétiques n'emploient pour soutenir leurs erreurs ; qu'ils feignent avoir de la religion ; qu'ils séduisent les simples par des expressions qui paraissent orthodoxes ; qu'ils s'accommodent à la prudence du siècle, et qu'ils corrompent le vrai sens des Ecritures par les explications qu'ils en donnent, comme pour rendre raison de leur doctrine. Quant au fond de la question, saint Hilaire prouve que Jésus-Christ est vrai Dieu ; par le nom de Dieu qui lui est donné dans l'Evangile, par ce qui est dit de sa naissance, de sa nature, de sa puissance et de ses actions. Il est vrai que ce nom est encore donné à d'autres, comme à Moïse, à qui le Seigneur dit : Je vous ai établi le Dieu de Pharaon. Mais le texte sacré fait voir clairement par cette restriction,

Dieu de Pharaon, qu'il n'attribuait pas à Moïse la nature divine, mais un pouvoir si grand à l'égard de Pharaon, que ce prince serait effrayé en voyant les prodiges de Moïse. Autre chose est d'être Dieu, autre chose d'être établi Dieu de quelqu'un. Au contraire, l'Écriture en parlant du Verbe, dit simplement qu'il est Dieu, et le Verbe était Dieu, marquant qu'il est effectivement ce que le mot de Dieu signifie dans son sens propre et naturel. La naissance du Fils est une preuve invincible de sa divinité. C'est pourquoi les ariens employaient tous leurs efforts pour montrer que le Verbe n'était pas né, mais créé de Dieu, contre l'autorité des évangiles où Jésus-Christ appelle Dieu son propre père, se faisant ainsi égal à Dieu. Saint Hilaire prouve encore la divinité du Fils par les œuvres, la puissance et l'honneur qui sont communs au Père et au Fils; par l'unité d'opération du Père et du Fils; par l'unité d'essence marquée dans ces paroles : *Moi et mon Père nous sommes une même chose*. Paroles si expresses en effet pour l'égalité du Fils avec le Père, que les Juifs les entendant voulurent lapider Jésus-Christ, sur ce qu'il se faisait égal à Dieu. Tout le huitième livre est employé à montrer l'unité de substance du Père et du Fils. Le neuvième livre traite fort au long de l'union des deux natures en Jésus-Christ, et de ce que nous

appelons en Théologie communication des idiomes, ou propriétés de ces natures. Dans le dixième et l'onzième, saint Hilaire répond aux objections des ariens; et dès le commencement du douzième, il établit la vérité catholique touchant la divinité de Jésus-Christ. Il prouve que Jésus-Christ ayant la forme et la nature de Dieu, il est égal à Dieu; que lorsque Dieu dit dans les psaumes qu'il a engendré son Fils de son sein, c'est la même chose que s'il disait qu'il l'a engendré de sa propre substance; que le Fils, quoique né, est néanmoins éternel, parce que son père l'a engendré de toute éternité.

Du livre des synodes.

Le livre des synodes, intitulé aussi quelquefois : *de la Foi des Orientaux*, est, à proprement parler, un avertissement que saint Hilaire donne aux évêques des Gaules et d'Angleterre pour les préparer aux conciles qui se devaient tenir à Rimini et à Ancyre. On peut le diviser en trois parties : dans la première, saint Hilaire loue les évêques des Gaules sur l'intégrité de leur foi, et rapporte ensuite différentes formules de foi. Dans la seconde partie, il traite des termes de *consubstantiel* et de *semblable en substance*. Dans la troisième, il réfute les raisons que les auteurs de la formule de Sirmium alléguaient pour se justifier de ce qu'ils avaient rejeté les termes de *consubstantiel*.

et de *semblable en substance*. Quelques personnes ayant blâmé la conduite que saint Hilaire avait tenue dans ce livre envers les Orientaux, disant qu'en approuvant le *semblable en substance*, dont ils étaient défenseurs, il les avait fait passer pour les prédicateurs de la vraie foi, et les avait comblés de louanges jusqu'à la flatterie; le saint fit l'apologie de ce livre par de petites notes marginales qu'il mit aux endroits que l'on avait blâmés. Il dit que s'il a taché d'excuser certaines expressions des Orientaux, il a montré qu'elles ne suffisaient pas pour exprimer la vérité de la foi, puisqu'elles avaient besoin d'être justifiées comme étant susceptibles de mauvais sens; que les louanges qu'il a données aux Orientaux ne l'avaient pas empêché de les reprendre, lorsque l'occasion s'en était présentée; qu'il n'a adopté qu'avec peine le terme de *semblable en substance*, pour le bien de la paix, et qu'il ne le reçoit qu'autant qu'il renferme l'idée d'une unité de nature.

*Lettre de saint Hilaire à sa fille.
Ses hymnes.*

Cette lettre est une réponse de saint Hilaire à celle qu'Abraham, sa fille, lui avait écrite. Le saint lui conseille de ne prendre point d'autre époux que Jésus-Christ. Il lui marque aussi qu'il lui envoie des hymnes, l'une pour le matin, et l'autre pour le soir. De ces deux

hymnes, il ne nous reste que celle du matin. Nous en avons néanmoins une pour le soir, à la suite de celle du matin, mais d'un style entièrement différent. C'est sans raison que quelques critiques ont voulu faire passer la lettre de saint Hilaire à sa fille pour une pièce supposée, et peu digne de la gravité de ce saint évêque. Si le style n'en est pas aussi relevé que dans ses autres écrits, c'est que la matière ne le demandait pas, et qu'il y parlait à une jeune fille de douze à treize ans, avec laquelle la qualité de père lui permettait en quelque sorte de bégayer.

Des livres de saint Hilaire à Constance et contre Constance.

Le premier livre de saint Hilaire à l'empereur Constance fut écrit vers la fin de l'an 355, ou au commencement de l'an 356, en forme de requête apologétique, tendant à ce que ce prince accordât aux catholiques la liberté d'exercer leur religion avec leurs évêques. Le second est une requête présentée par saint Hilaire pendant son séjour à Constantinople, pour demander deux choses au même prince : le première, de conférer avec Saturnin, évêque d'Arles, auteur de son exil; la seconde, d'avoir une audience dans laquelle il lui soit permis de traiter la matière de la foi en présence de l'empereur même, devant le concile qui en disputait alors, et à la vue de tout le monde.

Le troisième livre est contre Constance. Le dessein de saint Hilaire n'est pas tant d'invectiver contre ce prince, que de défendre la doctrine de l'Eglise, et d'empêcher le progrès de l'arianisme. C'est dans ce point de vue qu'il faut considérer, pour en juger sainement, les expressions qu'emploie le saint docteur, et qui ont paru dures à quelques-uns. A la suite du livre contre Constance, on trouve diverses preuves de la divinité de Jésus-Christ, tirées de ses miracles et de ses discours; mais ces preuves, qui n'ont presque aucune liaison entre elles, paraissent avoir été ajoutées après coup par une main étrangère et peu habile.

Du livre contre Auxence, et de celui des fragmens.

Ce livre écrit vers l'an 365, ensuite d'une conférence que saint Hilaire avait eue l'année précédente à Milan avec Auxence, évêque hérétique, est adressé à tous les évêques et à tous les peuples, pour leur apprendre tout ce qui s'était passé à Milan à l'occasion d'Auxence, et découvrir tous ses artifices. Le saint y dévoile cet évêque hérétique, qu'il appelle un ange de satan, et conjure les catholiques de s'abstenir de sa communion, et de celle de tous les ariens.

Saint Jérôme, dans le dénombrement des ouvrages de saint Hilaire, en met un contre Ursace et Valens, où ce saint faisait l'histoire des conciles de Rimini

et de Séleucie. Rufin parle aussi de ce livre, et il y a tout lieu de croire que le grand nombre de fragmens que nous avons touchant ces deux conciles, sont tirés de cet écrit. Le titre du manuscrit d'où on les a tirés, porte en termes exprès qu'ils sont de saint Hilaire de Poitiers.

Des ouvrages de saint Hilaire qui sont perdus, et de ceux qu'on lui a supposés.

Les ouvrages perdus sont : 1°. des Commentaires sur le livre de Job, dont il ne nous reste que deux fragmens, l'un rapporté par saint Augustin, l'autre par l'hérésiarque Pélagé. 2°. Un Commentaire sur la première épître à Timothée, dont on trouve un fragment dans la treizième action du second concile de Séville, tenu vers l'an 619. 3°. Une Explication de ces paroles de l'épître aux Romains, *tous ont péché dans un seul*, citées par saint Augustin. 4°. Un Livre intitulé, *des Mystères*. 5°. Un petit Livre contre le médecin Dioscore. 6°. Un Livre d'hymnes à la louange des apôtres et des martyrs. 7°. Plusieurs lettres. 8°. Un livre sur l'union.

Les ouvrages supposés sont les livres sur l'essence et sur l'unité du Père et du Fils, qui ne sont que des extraits de ses livres de la Trinité, et du sixième chapitre du livre de la foi orthodoxe, imprimé dans le recueil des œuvres de saint Grégoire de Nazianze et de saint Ambroise ;

le poëme sur la Genèse, adressé au pape Léon; une confession de foi, traduite du grec, et tirée d'un sermon sur l'évangile de la fête de la sainte Trinité; deux lettres à saint Augustin, publiées par Aubert le Mire; le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum*, que quelques auteurs attribuent à saint Hilaire, mais sans fondement; une homélie sur l'arbre de vie, qui se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert, et une autre sur le commencement de l'évangile de saint Matthieu, que l'on trouve dans un manuscrit du Vatican.

Endroits remarquables de la doctrine de saint Hilaire sur le dogme, la morale et la discipline.

Saint Hilaire relève en un grand nombre d'endroits l'excellence des divines écritures. Il les regarde comme la parole de Dieu même, et assure avec raison que tout y est grand, divin, raisonnable, parfait, et digne de celui qui les a dictées. Il veut qu'on les lise avec un cœur pur, et qu'on ait recours à l'Esprit saint par la prière. (*In psalm.* 135 et 125.)

Sur la nature de Dieu, la distinction des personnes, la divinité du Fils et du Saint-Esprit, saint Hilaire enseigne que Dieu est un, essentiellement infini, incorporel, immuable, éternel, immense (*lib. 1 de Trin.*, page 768 et 769. *In psalm.* 2, p. 33); qu'il y a dans la Trinité divine un Père, auteur de tout, un Fils

par qui tout a été fait, un Saint-Esprit qui procède de tous deux, et qui n'est pas d'une substance différente de celle du Père et du Fils. (*Lib. 8 de Trin.*, page 959, *lib. 2 de Trin.*, p. 787.)

Sur l'incarnation, il distingue clairement deux natures en Jésus-Christ, unies en une seule personne, sans confusion et sans division. (*Lib. 10 et 11 de Trin.*) Il dit que Jésus-Christ a pris son corps dans le sein de la Vierge, et que la Vierge n'a pas même conçu ce corps par sa propre vertu, mais par l'opération du Saint-Esprit. Et c'est en ce sens qu'il faut entendre ce qu'il dit, que Marie n'a pas donné l'origine au corps de Jésus-Christ, quoiqu'elle ait contribué à son accroissement et à sa naissance, autant qu'il a dépendu d'elle.

Il soutient qu'elle est demeurée Vierge après son enfantement, et il s'élève contre ceux qui voulaient qu'elle eût eu depuis des enfans de Joseph. (*Lib. 10 de Trin.*, p. 1049 et 1045. *In cap. 1 Matth.*, page 612.)

Sur les anges, il enseigne que les anges ont été créés avant le ciel et la terre (*Lib. contr. Aux.*, p. 1226.), qu'ils sont spirituels et immortels de leur nature (*In psalm.* 137, p. 499), qu'ils veillent à la garde de l'Eglise, et qu'ils aident les fidèles. (*In psalm.* 127, p. 499. *In psalm.* 65, p. 178, *in psal.* 134, p. 475.)

Sur l'âme, il enseigne qu'elle est spirituelle et céleste de sa

nature; et c'est pour cette raison qu'il est dit dans l'Écriture que Dieu a fait l'homme à son image. (*In psalm. 129, p. 438 et 439.*) Elle est immortelle et ne souffre rien de la dissolution du corps, auquel elle a été unie. (*In psalm. 145, p. 572. In psalm. 118, p. 356.*)

Sur le libre arbitre et la grâce, il enseigne que l'homme n'est point nécessité à faire le bien ni le mal, mais qu'il lui est libre de faire ce qu'il veut, ce qui le rend digne des peines ou des récompenses, selon le bien ou le mal qu'il fait (*In psalm. 118, p. 336*); que c'est de la grâce et de la miséricorde de Dieu que nous devons attendre le salut et la vie éternelle. (*In psalm. 118, p. 303.*)

Sur le baptême, la confirmation et l'Eucharistie, il enseigne que tous nos péchés nous sont remis dans le baptême qui est le sacrement de la divine régénération, et qui doit être conféré par l'invocation expresse du Père, du Fils et du Saint-Esprit. (*In psalm. 63, p. 161. Lib. 1 de Trinit., p. 977; et lib. 2, p. 787.*) Il distingue expressément la confirmation, du baptême; il appelle la confirmation le sacrement de l'esprit, donné par l'imposition des mains et par la prière. (*In cap. 4, Matth., p. 629, et in cap. 19, p. 703.*) En parlant de l'Eucharistie, il dit : C'est Jésus-Christ qui nous dit : « *Ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage; celui qui man-*

» *ge ma chair et boit mon sang,*
 » *demeure en moi et moi en lui.*
 » Il ne laisse aucun lieu de dou-
 » ter de la vérité de sa chair et
 » de son sang, puisque la dé-
 » claration du Seigneur et notre
 » foi portent que c'est vrai-
 » ment de la chair de Jésus-
 » Christ et vraiment du sang;
 » et ces choses étant prises et
 » avalées, font que nous som-
 » mes en Jésus-Christ, et que
 » Jésus-Christ est en nous. (*Lib. 8 de Trinit., p. 955 et 956*) ».

Sur la pénitence, il enseigne que par elle nous recouvrons la justice que nous avons perdue par le péché, et regarde comme un grand effet de la puissance de Dieu, que des hommes aient en cette vie le pouvoir de lier ou de délier les pécheurs; en sorte que leurs sentences soient confirmées dans le ciel par celle de Dieu même. (*In cap. 12 Matth., p. 669. In psalm. 67, p. 211.*)

Sur l'Église, il enseigne que c'est dans l'Église seule, qu'on trouve le repos et le chemin du ciel (*In psalm. 14, p. 62*); qu'elle est répandue par tout l'univers, et qu'elle surmonte toutes les sectes hérétiques, par cela seul qu'elle est une. (*In psalm. 138, pag. 522, 523 et 917.*)

Sur divers usages de l'Église, on voit, par saint Hilaire, que le dimanche on chantait dans l'Église le psaume vingt-troisième, qu'on commençait la journée par la prière, et qu'on la finissait par le chant des hymnes;

que tout le peuple les chantait à haute voix, et répondait *amen* pendant la célébration des divins mystères; que suivant la tradition venue des apôtres, on ne jeûnait point, et on ne priait pas à genoux depuis Pâque jusqu'à la Pentecôte, ni aux jours de dimanche pendant toute l'année; qu'il y avait des jeûnes d'obligation; que les princes chrétiens, par respect pour les évêques, baissaient la tête pour recevoir leur bénédiction; qu'ils les saluaient par le baiser: que l'on rendait un culte aux reliques des saints et au sang des martyrs. (*In psalm. 64*, p. 169. *Prolog. in libr. psalm.*, p. 8. *Lib. contra Constant.*, p. 1245 et 1243.)

Sur divers points de morale, saint Hilaire enseigne que toutes nos actions et tous nos discours doivent commencer par la prière et la louange de Dieu (*In psalm. 64*, page 162); que le moyen d'accomplir le précepte que le prophète nous donne de méditer sans cesse la loi du Seigneur, et celui de l'apôtre, qui veut que nous prions toujours, c'est de bien vivre, et de rapporter à Dieu toutes nos actions (*In psalm. 1*, p. 19, 20); que l'on doit s'appliquer à plaire aux hommes, non en déplaisant à Dieu, mais en lui plaisant; ce qui arrive lorsque nous les édifions par nos bonnes actions, et par l'innocence de notre vie (*In psalm*, 52, p. 90); que sans la foi, le jeûne, l'aumône, la continence et les autres œuvres de

piété n'ont aucun mérite pour le salut. (*In psalm. 14*, p. 64.)

Explication de quelques endroits difficiles de saint Hilaire.

On a accusé saint Hilaire d'avoir nié que Jésus-Christ ait pris dans le sein de la Vierge la matière dont son corps était formé, parce qu'il appelle *spirituelle* la conception de Jésus-Christ (*Lib. 10 de Trinit.*, page 1058); mais il ne lui donne cette dénomination que parce que le corps que Jésus-Christ a pris dans le sein de la Vierge, a été formé par la vertu du Saint-Esprit; et il enseigne expressément en plusieurs endroits, et particulièrement dans le dixième livre de la Trinité, p. 1047 et 1045, que la Vierge a fourni de sa substance pour la formation du corps de Jésus-Christ, tout ce que les femmes fournissent de leur substance pour la formation des enfans qu'elles mettent au monde.

Saint Hilaire dit quelquefois avec plusieurs anciens que c'est le Saint-Esprit qui s'est uni à la nature humaine; mais il entend avec eux non la troisième personne de la Trinité, mais la seconde qu'ils appelaient quelquefois *Esprit Saint* et la vertu du *Très-Haut*, comme on le voit par Tertullien, par saint Justin, par Théophile d'Antioche, par saint Athanase, par saint Augustin et par plusieurs autres.

On reproche aussi à saint Hilaire d'avoir enseigné que les

fidèles sont une même chose avec le Père et le Fils par nature, et non par adoption, ni par conformité de sentimens ou de volonté. Mais il faut savoir que ce Père, par unité de nature, entend généralement toutes sortes d'unions qui se font entre les membres d'un même corps, à raison de l'unité des objets qui les unissent. Ainsi il dit, « que » ceux qui ont une même foi, » une même espérance, qui » connaissent un même Dieu, » sont un par nature, et non » par volonté; qu'il en est de » même de ceux qui donnent » et qui reçoivent le baptême. » (*Lib. 8 de Trinit.*, page 972 » et 951) ». Quand donc il enseigne que les fidèles sont un avec le Père et le Fils, il ne veut pas dire qu'ils sont consubstantiels avec le Père et le Fils, mais qu'ils sont un par nature, principalement avec le Fils, en trois manières : 1^o. En ce qu'ils ont un corps de même nature que celui qu'il a pris dans le sein de la Vierge; 2^o. en ce qu'ils mangent son corps dans le sacrement d'Eucharistie; 3^o. en ce qu'ils participeront à la gloire qu'il a reçue de son Père; et c'est de cette dernière manière que les fidèles sont un aussi avec le Père. Un autre reproche que l'ont fait à saint Hilaire, est d'avoir nié que Jésus-Christ ait été sujet à la faim, à la soif, à la crainte, à la douleur et aux autres passions. Mais il ne veut dire autre chose, sinon que la divinité n'a point souffert, et

cela contre les ariens qu'il combat, et qui, pour appuyer leurs erreurs, rapportaient à la divinité tout ce qui est dit de l'humanité de Jésus-Christ, prétendant inférer de là que le Verbe n'était pas égal à son Père, ni de même nature. S'il se trouve quelques endroits difficiles dans les écrits de saint Hilaire, il faut en juger avec la même précaution qu'Euloge d'Alexandrie veut qu'on juge les ouvrages des autres anciens écrivains ecclésiastiques; ne point décider de sa doctrine sur un ou deux passages, mais sur ce qu'il a enseigné constamment : cette précaution est d'autant plus nécessaire à l'égard de saint Hilaire, qu'il se sert souvent, en parlant de nos mystères, de certaines façons de parler qui n'ont plus été en usage depuis le siècle où il a vécu. C'est pour avoir oublié une précaution si sage et si équitable, que quelques-uns ont accusé saint Hilaire d'avoir enseigné que le Verbe s'était séparé de la nature humaine dans le moment qui précéda la mort de Jésus-Christ, quoiqu'il ne parle point d'une séparation de substance; en sorte que le Verbe ait cessé d'être uni hypotastiquement à la nature humaine dans le temps de la mort du Sauveur, mais seulement d'une séparation, ou, pour mieux dire, d'une soustraction et privation de vertu. Il n'a pas cru non plus, comme quelques-uns l'en ont accusé, un état moyen des âmes entre le temps de la mort

et celui du jugement ; ni qu'à la fin des siècles, les fidèles ne subiraient point le jugement, à cause que leur foi n'était point douteuse, et que les infidèles n'y comparaitront point, parce qu'ils étaient déjà jugés, et que leur infidélité était reconnue. Il dit au contraire que les uns et les autres, après avoir subi un jugement particulier, immédiatement après leur mort, et par lequel ils auront été ou transférés dans le sein d'Abraham, ou livrés aux peines, ils comparaitront de nouveau devant le juge à la fin des siècles, pour y recevoir ou une récompense éternelle, ou être condamnés à des supplices sans fin (*In ps. 2, p. 52*). Enfin, c'est à tort qu'on l'a accusé d'avoir enseigné avec Origène que les astres avaient des âmes.

Sentences spirituelles de saint Hilaire.

I. La parfaite connaissance qu'on a de Dieu, est de savoir qu'encore qu'on ne puisse ignorer sa nature, on ne peut néanmoins l'expliquer. Il faut le croire, il faut s'appliquer à le connaître, il faut l'adorer ; et ces devoirs sont les seules paroles avec lesquelles on peut exprimer ce qu'on en connaît. (*Lib. 2 de Trinit.*)

II. L'infidélité est une folie, parce que la sagesse humaine se servant de son propre sens qui est imparfait, et mesurant tout à la faiblesse de ses lumières, s'imagina que ce qu'elle ne sait

et ne connaît point, ne se saurait faire. Ainsi notre faiblesse est la cause de notre infidélité ; et l'on ne croit point ce qu'on se persuade qui ne peut être. (*Lib. 3.*)

III. La foi a pour objet des vérités simples et pures, et Dieu ne nous appelle pas à la vie bienheureuse par des questions difficiles.

IV. Le juste prie sans cesse : lorsque toutes ses actions sont agréables à Dieu, toute sa vie devient une prière continuelle ; et comme il passe les jours et les nuits selon l'ordre de la loi de Dieu, il est vrai de dire que le temps même de la nuit, aussi bien que celui du jour, lui est une perpétuelle méditation de la loi divine. (*In prim. psalm. enarr.*)

V. *Le Seigneur est mon partage.* Il y en a peu qui puissent dire à Dieu ces paroles avec cette confiance. Il faut renoncer au monde et à tout ce qui en dépend, pour qu'il soit vrai que Dieu soit notre partage. (*In psalm. 118.*)

VI. Il n'y a point de juste qui doive passer un seul jour sans crainte, sachant qu'il n'y en a aucun qui ne soit plein d'embûches pour lui. (*In psalm. 137.*)

VII. Notre-Seigneur a bien voulu être tenté aussitôt après son baptême, pour nous faire connaître que le démon attaque principalement ceux qui ont été sanctifiés ; parce que ce sont les saints qu'il désire avec plus de passion de sarmonter. (*In Matth. can. 3.*)

VIII. L'humilité doit être accompagnée de confiance et de fermeté; et dans cette déférence que nous devons avoir envers tous les hommes, il nous faut toujours conserver une sainte liberté d'enfans de Dieu, qui nous empêche d'être effrayés des menaces des grands de la terre, et de céder à la volonté des méchans. (*In psalm. 14.*)

IX. Il faut être aussi fou qu'impie, pour ne pas reconnaître qu'on est absolument dépendant de Dieu, et qu'on ne vit que pour lui. (*In psalm. 51.*)

X. C'est une crainte impie, lorsqu'on craint ce qui ne doit pas être craint, et qu'on ne craint pas ce qu'on doit craindre. (*In psalm. 52.*)

XI. C'est plaire à Dieu et non pas aux hommes, quand on ne leur plaît qu'en ce qui fait que nous plaisons aussi à Dieu. (*Ibid.*)

XII. Dieu méprise les prières destituées de confiance, troublées par les soins du siècle, embarrassées de diverses cupidités et stériles en bonnes œuvres; ce sont-là ces prières dignes du mépris de Dieu, dont il dit par le prophète Isaïe : *Quand vous éleverez vos mains pour me prier, je détournerai mes yeux.* (*In psalm. 54.*)

Les meilleures éditions des œuvres de saint Hilaire sont celle de D. Pierre Coutant, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, publiée à Paris, chez Muguet, en 1 volume in-folio en 1693, et celle de M. le

marquis Scipion Maffei, qui a paru à Vérone en Italie en 1730, in-folio. Cette dernière édition, revue et corrigée sur d'anciens manuscrits de Vérone, que l'on dit être du neuvième siècle, ou même plus anciens, renferme plusieurs fragmens de saint Hilaire, qui n'avaient pas été imprimés, et un grand nombre de variantes. DD. Martenne et Durand ont donné dans le t. 9 de l'*Amplissima collectio veterum scriptorum*, sous le nom de saint Hilaire, une explication des psaumes 15, 31 et 49, tirée d'un ancien manuscrit qui contient d'autres ouvrages du même père.

Jugement des écrits de saint Hilaire.

La plupart des Pères sont les panégyristes de saint Hilaire, et lui donnent les plus magnifiques éloges. Ils le regardent comme un docteur excellent, profond et sublime, comme un évêque très-docte, et un sage et discret interprète des écritures; comme une brillante étoile de l'Eglise, qui, par sa lumière, rend clair ce que les saintes lettres ont de plus caché; comme un homme très-éloquent qui, par la force de ses raisonnemens, la beauté de ses pensées, l'onction de ses discours, entraîne en même temps l'esprit et le cœur : semblable à un grand fleuve qui, par la rapidité de ses eaux, entraîne tout ce qu'il rencontre.

Saint Jérôme en particulier le nomme la trompette des Latins contre l'arianisme, le soutien de

l'Église dans les plus violentes tempêtes, le Rhône de l'éloquence latine, *latinæ eloquentiæ Rhodanus*, faisant allusion au caractère de son éloquence, qui est, pour ainsi dire, violente et rapide comme le Rhône, et qui frappe, étonne, abat, enlève l'esprit, emporte le consentement. Saint Augustin dit que personne ne pouvait ignorer cet évêque si vénérable, ce défenseur si invincible de la foi, ce docteur si illustre de l'Église. Si la longueur de ses périodes, et l'élévation de son style qui est quelquefois un peu trop enflé, ont fait dire à quelques critiques de l'antiquité, qu'il était peu intelligible, ils ont ajouté que ce n'était qu'à ceux qui n'ont qu'une érudition médiocre : ce qui ne les a pas empêchés de mettre ses écrits en parallèle avec ceux des plus célèbres orateurs du paganisme et des plus éloquentes Pères de l'Église ; et de dire de lui, qu'il s'était rendu recommandable partout où allait le nom romain, soit par le mérite de sa confession, soit par la sagesse de sa conduite, soit par l'éclat de son éloquence. (Saint Jérôme; *Præfat. in lib. 8, comment. in Isaiam; epist. 49 ad Paulin, et 126 ad Marcel-lam*. Saint Augustin, *lib. 2 de Doctr. christ., cap. 40; lib. 6 de Trinit., n° 11*. Sozomène, *lib. 5, cap. 13, et lib. 3, cap. 14*. Baronius. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 5, p. 1 et suiv.* Voyez aussi la défense de saint Hilaire, par D. Petit-Didier,

bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne, contre M. Dupin, qui se trouve dans le t. 2 des remarques de D. Petit-Didier sur la Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques de M. Dupin.)

HILAIRE (saint), archevêque d'Arles, né vers l'an 401, sur les confins de la Lorraine et de la Bourgogne, de parens illustres et honorés de la dignité éminente du consulat, aima d'abord le monde. Mais Dieu qui avait sur lui des desseins de miséricorde, lui envoya saint Honorat, alors abbé de Lérins, pour l'arracher au siècle. Hilaire vendit tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres, et alla se renfermer dans le désert de Lérins où il fit les plus rapides progrès dans la vertu, sous la conduite de saint Honorat. Ce saint, qui avait été fait évêque d'Arles, étant mort au bout de deux ans et quelques mois d'épiscopat, Hilaire fut tiré par force de son monastère pour lui succéder, vers l'an 429. Il continua, étant évêque, les mêmes austérités qu'il avait toujours pratiquées depuis sa conversion, portant un rude cilice le jour et la nuit, jeûnant, priant, veillant, n'étant couvert que d'un seul habit l'hiver comme l'été, et marchant très-souvent nus-pieds. Malgré ses études et ses occupations pastorales, il labourait la terre et l'ensemencait lui-même. Sa charité qui s'étendait aux étrangers comme à ses diocésains, lui fit vendre les ornemens et les vases sacrés de l'église, pour

racheter les captifs. Il établit à Arles une communauté de personnes pieuses et fort austères. Il présida au concile de Riez l'an 439, au premier d'Orange l'an 441, et à un autre l'an 444, où Chélidoine que l'on croit évêque de Besançon, fut convaincu de deux irrégularités, et déposé. Chélidoine, en appela au pape saint Léon ^{1er} qui fit tenir un synode pour juger de cet appel. Saint Hilaire alla à Rome en plein hiver et à pieds. Mais saint Léon s'étant laissé prévenir contre lui, cassa tout ce qu'il avait fait, et le fit garder. Saint Hilaire ayant éludé ses gardes, sortit secrètement de Rome, ce qui offensa tellement l'esprit de saint Léon, qu'il reçut une autre accusation contre lui, le dépouilla du pouvoir de métropolitain, et nomma Léonce de Fréjus, doyen des évêques, pour en exercer les fonctions. Saint Hilaire, sans céder, n'oublia rien pour apaiser l'esprit du pape, qui parla de lui après sa mort, comme d'un homme de sainte mémoire. Cette mort précieuse arriva le 5 mai de l'an 449. Son corps repose dans l'église de Saint-Honorat.

Saint Hilaire composa plusieurs ouvrages ; savoir, la Vie de saint Honorat, évêque d'Arles : elle est dans Bollandus au 16 janvier ; un Poème sur la Genèse, qui se trouve aussi dans les œuvres de saint Hilaire de Poitiers, plusieurs lettres, dont il ne nous reste que celle qu'il écrivit à saint Eucher ; des ho-

mélies sur toutes les fêtes de l'année, dont on croit que quelques-unes se trouvent encore parmi celles qui portent le nom d'Eusèbe d'Émèse, et de saint Eucher de Lyon ; une exposition du symbole ; des poésies qui sont perdues. L'écrit sur les miracles de saint Genest n'est pas de saint Hilaire, et la lettre écrite sous son nom à saint Augustin, sur les opinions des adversaires de sa doctrine, n'est pas non plus de lui, mais d'un laïc de même nom. Les discours de saint Hilaire étaient éloquens, pleins de feu, savans, polis, agréables ; ce qui faisait qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre, Genade loue en particulier le panegyrique qu'il prononça en l'honneur de saint Honorat, son prédécesseur, au jour anniversaire de sa mort. Cette pièce est en effet digne des plus grands éloges, tant par la douceur et l'élégance du style, que pour la beauté, le choix et la variété des pensées ; c'est, dit M. de Tillemont, la pièce la plus éloquente que nous ayons de cette nature dans l'antiquité ecclésiastique. La vie de saint Hilaire, par un évêque de sa province, nommé Reverentius, que plusieurs prennent pour Honorat, évêque de Marseille, est dans la chronique de Lérins, dans les additions du mois de mai de Bollandus, dans le second tome des œuvres de saint Léon, de l'édition du père Quesnel. (Dupin, Bibl. eccl., cinquième siècle. Baillet, t. 2, 5 mai. Tille-

mont, Mém. pour servir à l'Hist. ecclés., t. 15. D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 2, p. 262 et suiv. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 13, p. 523 et suiv.)

HILAIRE ou **HILIER**, martyr en Bourgogne, et compagnon de S. Florentin. (*Voyez FLORENTIN.*)

HILAIRE ou **HILAR** ou **ILAR** (saint), abbé de Galliata en Italie, naquit en Toscane l'an 476. Il se retira à l'âge de douze ans dans une solitude du mont Apennin, pour y pratiquer les exercices de la vie monastique. Le don des miracles lui attira un grand nombre de personnes sous sa conduite, et entre autres un riche seigneur de Ravenne, nommé Olybre, qui lui donna quelques terres qu'il avait dans le voisinage de sa solitude. Le saint y bâtit la célèbre abbaye de Galliata, qui était le nom du village le plus proche de cette solitude, et qui a depuis porté ce-lui de Saint-Illar, son fondateur.

Quelques envieux ayant accusé ce saint auprès de Théodoric, roi des Goths, comme s'il eût été rebelle à ses ordres, ce prince le manda et fut si satisfait de ses réponses, qu'il lui donna des terres pour augmenter son monastère. Depuis ce temps le saint gouverna sa communauté dans un calme profond pendant l'espace de près de cinquante ans. Il faisait jeûner et travailler ses religieux ordinairement jusqu'à l'heure de none. Après le repas, il faisait faire la lecture spirituelle, puis chanter les louanges de Dieu jusqu'au soir. Il les fai-

sait lever à minuit pour dire l'office jusqu'au matin qu'il les menait au travail. Il mourut saintement entre leurs bras le 15 mai de l'an 558, après quatre-vingt-deux années de vie. (Bollandus. Baillet, t. 2, 15 mai.)

HILAIRE (Saint-), *Sanctus-Hilarius*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située en Languedoc près de la rivière de Lauquet, au diocèse et à deux lieues de Carcassonne. Elle fut d'abord sous l'invocation de saint Saturnin martyr, et prit ensuite le nom de saint Hilaire, évêque de Carcassonne, qui y fut enterré, et à qui on attribue la fondation. Mais il est fort douteux que cette abbaye ait eu saint Hilaire pour fondateur. L'historien du Languedoc nous apprend seulement que ce saint évêque fut inhumé dans une église de son diocèse dédiée à saint Saturnin, à laquelle on ajouta depuis un monastère qui dès le commencement du neuvième siècle portait le nom des saints Hilaire et Saturnin, et qui dans la suite a été appelé seulement Saint-Hilaire. Charlemagne favorisa ce monastère et le prit sous sa protection. Les comtes de Carcassonne lui donnèrent aussi de grands biens pour l'entretien des moines qui étaient fort nombreux, et pour le soulagement des pauvres. Déjà ces grands biens étaient en partie, ou aliénés, ou possédés par d'autres, et le nombre des moines était réduit à sept qui étaient tous officiers, à l'exception d'un

qui possédait une place simple. L'abbé était patron de tous les offices et places; il avait droit de présenter à la cure de Saint-Hilaire, chef principal de l'abbaye avec ses deux annexes, et à six autres cures, ainsi qu'au prieuré de Saint-Sernin de Brasse. (Hist. ecclés. et civile de la ville et dioc. de Carcassonne, p. 32, 33, 59, 60. *Gallia christ.*, t. 6, col. 1009.)

HILAIRE-LE-GRAND (Saint-), *Sanctus-Hilarius Magnus*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Poitiers. Grégoire de Tours fait mention de deux de ses abbés, et en parle comme de la plus ancienne et de la plus noble abbaye de la ville de Poitiers. Selon le témoignage de Venantius Fortunatus qui a écrit deux livres de la Vie et des miracles de saint Hilaire, il est certain qu'il apparut de cette basilique au roi Clovis avant son combat contre Alaric, une grande lumière en présage de la victoire qu'il remporta sur ce barbare. Cette église fut renversée par les païens l'an 863. Elle fut rebâtie ensuite tout à neuf, et la dédicace s'en fit l'an 1049; treize archevêques et évêques y assistèrent. Agnès, comtesse de Poitiers, eut la plus grande part à cette restauration. L'abbaye de Saint-Hilaire avait été sécularisée depuis longtemps, et était devenue église collégiale. Le roi de France en était abbé; et lorsqu'il arrivait que Sa Majesté entrait dans cette

église, le trésorier venait lui offrir le surplis, l'aumusse et la chappe. Louis XI qui confirma à cette église tous ses droits, ordonna par un édit du mois de septembre 1481, qu'il ne serait permis de conduire aucun criminel au supplice par la grande rue du bourg de Saint-Hilaire, en considération, dit le roi, de la singulière dévotion et de notre affection particulière pour ladite église, dont nous sommes chef et abbé. La première dignité de ce chapitre, après le roi, était celle du trésorier qui était en même temps chancelier de l'université de Poitiers et juge métropolitain de l'archevêché de Bordeaux. Il portait la mitre et les gants, mais il n'avait point de crosse. M. de Rapailon, chanoine de cette collégiale et conseiller à Poitiers, a travaillé à l'histoire de cette église pendant trente années. (*Gallia christ.*, tom. 2, col. 1223, nov. edit.)

HILARET, auteur du seizième siècle, a donné deux traités: l'un en forme de remontrance, *De non conveniendo cum hæreticis*: l'autre par forme de conseil, *De non ineundo cum hæreticis à viro catholico conjugio*, à Orléans en 1587. (Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, p. 1418.)

HILARIANUS (Julius), auteur ecclésiastique du quatrième siècle, composa un traité sur la Pâque l'an 397, dans lequel il soutient le sentiment des Latins contre les Grecs, conformément à la déclaration du pape Victor,

et au décret que fit ensuite le concile de Nicée. Cet ouvrage se trouve dans le recueil intitulé : *Firmiani Lactantii epitome institutionum divinarum, etc.*, publié par M. Pfaffius, à Paris, chez Jean-Baptiste Delespine, 1712, in-8°. C'est le même auteur que M. Dupin et M. Drouet nomment *Hilarion*, et qui avait aussi écrit une chronique ou un traité de la durée du monde, de *De mundi duratione*, qui se trouve dans les bibliothèques des Pères, et que M. Pithou donna le premier au public.

HILARIE, martyre et mère de sainte Afre. (*Cherchez AFRE.*)

HILARIN, solitaire, martyr et compagnon de saint Donat, évêque d'Arezzo. Son corps fut transporté à Ostie, et l'on fait sa fête le 16 de juillet. (*Voyez DONAT.*)

HILARION (saint), abbé et instituteur de la vie monastique en Palestine, naquit vers l'an 291, à Thebate ou Tabathe, bourgade de Palestine, à deux petites lieues de la ville de Gaze vers le midi. Ses parens, qui étaient païens, l'ayant envoyé à Alexandrie pour y étudier la grammaire, il eut le bonheur de fréquenter les écoles chrétiennes et d'embrasser la foi de Jésus-Christ vers l'an 306. Il alla voir saint Antoine au désert, observa sa manière de vivre pendant deux mois, et s'en retourna à son pays avec quelques solitaires. Il y trouva que son père et sa mère étaient morts. Il donna une partie de son bien à ses frères, le reste aux pauvres,

et se retira dans un désert à deux lieues et demie du bourg de Magume. Il n'avait que quinze ans pour lors, et commença en un âge si tendre avec une complexion très-délicate, à se retrancher le pain, et à ne manger pendant six ans que quinze figues par jour, qu'il prenait après le soleil couché. Il passait même quelquefois trois ou quatre jours sans manger. Il coucha jusqu'à la mort sur la terre nue, ou sur une natte de jonc. Jamais il ne lavait le sac dont il était revêtu. Depuis vingt-un ans jusqu'à vingt-sept, il ne mangea autre chose durant les trois premières années qu'un peu de lentilles trempées dans de l'eau froide, et durant les trois autres années, que du pain avec du sel et de l'eau. Depuis vingt-sept ans jusqu'à trente, il ne mangea que des herbes sauvages et des racines crues. Depuis trente-un jusqu'à trente-cinq, il ne prit par jour que six onces de pain d'orge et un peu d'herbes cuites sans huile. Il ajouta ensuite de l'huile à ses herbes, et depuis soixante-quatre ans jusqu'à quatre-vingt, qui fut le terme de sa vie, il vécut d'un breuvage fait avec un peu de farine et des herbes pilées. Dans tout le cours de cette longue carrière, saint Hilarion eut de rudes combats à soutenir contre le tentateur qui l'importunait souvent. Il fit quantité de miracles, établit divers monastères dans la Palestine et dans la Syrie, fit un voyage en Égypte pour

assister à l'anniversaire de saint Antoine, et s'embarqua pour passer en Sicile. Ses miracles le découvrant partout et voulant toujours se cacher, il passa dans l'île de Chypre où il mourut l'an 371 ou 372. On fait sa fête le 21 octobre. Saint Jérôme, *Vit. Hilarion*. (Sozomène, *lib. 3, hist. cap. 14, et lib. 5, c. 9*. Baillet, t. 3, 21 octobre.)

HILARION, moine grec du quinzième siècle, a fait un petit Traité du pain azyme dans l'Eucharistie, suivant le sentiment des Latins, donné par Allatius dans le premier tome de la foi orthodoxe. (Dupin, *Biblioth. des Aut. ecclés. du quinzième siècle*.)

HILARION, capucin de Milan, a publié dans cette ville en 1664, l'ouvrage suivant, in-folio : *Elogia et icones plurium virorum illustrium, qui in ordine minoritano ante reassumptam à capucinis habitus formam, eodem induiti floruerunt*. (Le P. Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, t. 2, p. 82.)

HILARION (le Père) de Nollay, prédicateur capucin, a donné : la Gloire du tiers-Ordre de Saint-François, ou l'Histoire de son établissement et de son progrès, divisée en deux parties, avec des réflexions morales sur chaque chapitre : ouvrage nécessaire à tout l'Ordre séraphique, et donné au public en faveur des tierçaires séculiers...., in-4°; à Lyon, et se trouve à Paris, chez Robert Pepie, 1694. L'auteur prouve contre un écri-

vain de son temps que saint François a institué le tiers-Ordre, et qu'il est auteur de la règle de cet Ordre, et non le pape Nicolas IV. En décrivant les progrès du tiers-Ordre, il compte jusqu'à cent vingt-huit têtes couronnées qui en ont fait profession, et cinq papes; il attribue au tiers-Ordre d'avoir donné douze fondateurs d'Ordre, entre autres saint François de Paule et saint Ignace de Loyola. (Journ. des Savans, 1695.)

HILDEBERT ou HILDEVERT ou DATLEVERT, *Hildebertus, Ildevertus, Datlevertus* (saint), évêque de Meaux, fut mis sous la discipline de saint Faron par son père Adalbert, vers l'an 632. Il prit le parti de l'état ecclésiastique, et donna tant d'exemples de douceur, d'humilité, de charité, de dévotion, de désintéressement et de pénitence, qu'après la mort de saint Faron, évêque de Meaux, tout le monde jeta les yeux sur Hildebert pour le remplacer l'an 672. Il sut parfaitement allier le zèle et toutes les fonctions d'un pasteur, avec l'esprit et la régularité d'un fervent religieux jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai vers l'an 680. Il fut enterré dans l'église du village de Vignely, et reporté trois siècles après dans l'église cathédrale de Meaux. On l'enleva de ce lieu vers la fin du douzième siècle, et on le déposa dans la ville de Gournai en Normandie, qui le reconnaît pour son patron. On fait sa fête principale le 27 mai. Hildegaire, l'un des successeurs

de notre saint, lui impute deux fautes dans la vie de saint Faron. La première, d'avoir voulu bâtir par un mouvement de vanité, une église plus magnifique que celle que ce saint avait bâtie; ce qui fut puni, ajoute l'auteur, par le renversement de l'édifice. La seconde, d'avoir dédié une autre église sous le nom du Saint-Christ, *in honorem sancti Christi*. Il n'est pas difficile de le justifier sur ces deux points. Ne peut-on point bâtir sans vanité et avec des motifs très-purs, des églises plus magnifiques que celles que l'on trouve? Si cela était, où en seraient réduits tant de saints évêques qui ont enchiéri à ce sujet sur leurs prédécesseurs? L'édifice de saint Hildebert fut renversé par un orage impétueux, et cet accident ne prouve point la vengeance divine, mais seulement la violence de l'orage ou l'ignorance de l'architecte. Pour ce qui est du titre de Saint-Christ, on n'y voit pas l'erreur contre la foi qu'Hildegare y voyait. (Pollandus, t. 6, de mai. Dom Mabillon, prélim. du deux et du troisième siècle bénédict. et dans ses notes sur la vie de saint Faron. Paillet, t. 2, 27 mai. Dom Toussaint-du-Plessis, Hist. de l'église de Meaux, t. 1, p. 62 et 63.)

HILDEBERT, évêque du Mans, ensuite archevêque de Tours, naquit l'an 1057, selon le sentiment le plus fondé, au château de Lavardin, dans le Vendômois, de parens d'une for-

tune médiocre. Il fut fait évêque du Mans en 1097, archevêque de Tours en 1125, et mourut en 1133 ou 1134, après avoir gouverné l'église du Mans et celle de Tours avec beaucoup de sagesse, de conduite et de fermeté. Il joignait les belles-lettres à la science ecclésiastique. On lui a donné le titre de saint, à la tête de ses ouvrages, dans les bibliothèques des Pères et dans quelques martyrologes. L'éditeur de ses œuvres ne lui donne que celui de Vénérable. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, deux Proses sur la nativité du Notre-Seigneur; une Paraphrase du canon de la messe, en vers; un Sermon sur ces paroles d'Isaïe, ch. 35, *Alors les yeux des aveugles seront ouverts*; un autre sur ces paroles de Jésus-Christ, en saint Luc, ch. 12, *On demandera beaucoup à celui qui aura beaucoup reçu*; un Discours sydonique à ses curés. Ces ouvrages sont dans les bibliothèques des Pères. La Vie de saint Ilugues, abbé de Cluni; l'Épître de Bérenger; une Lettre au moine Reginolde, et la Préface de la vie de sainte Radegonde, donnée par le père Mabillon dans le premier tome de ses analectes; la Vie de sainte Marie Égyptienne, en vers, que l'on dit être dans la bibliothèque de Leipsick; un Traité de la virginité, qui est perdu; un Traité en prose et en vers sur le combat de la chair et de l'esprit, donné par le père Hommei, augustin, en 1685; un ouvrage en

vers de la concorde de l'ancien et du Nouveau-Testament; trois Prières en prose rimée, adressées aux trois personnes de la Trinité; deux pièces sur la ville de Rome, ruinée et réparée par la religion; quelques autres poésies sur le sacrifice de la messe; neuf lettres qui sont au quatrième tome du spieilège, et quinze autres qui se trouvent à la fin du treizième; quatre-vingt-trois lettres dans un seul recueil, qui contiennent des points importants de morale, de discipline et d'histoire. Il décide dans la septième, qu'une fille mariée sans être encore nubile par son âge, dont le mari était mort sans avoir de commerce charnel avec elle, ne pouvait pas être mariée au frère de son premier mari, parce que c'est la volonté des parties qui fait le mariage, et non le commerce charnel. Par la quatorzième, il dépose un homme qui avait donné de l'argent pour se faire ordonner diacre. Dans la quarante-quatrième, il décide qu'un prêtre qui avait offert le sacrifice avec du pain ordinaire, n'en ayant point trouvé d'autre, devait être puni, plutôt à cause du scandale, que pour la faute qui était légère. Dans la cinquante-unième, il réfute un homme qui soutenait que les prières des saints étaient inutiles. Dans la cinquante-neuvième, il détourne un comte de faire le voyage de Saint-Jacques, parce que son devoir l'obligeait de demeurer dans son pays. Dans la soixantième, il décide

qu'il n'est pas permis de tuer, même pour défendre sa vie, et qu'un prêtre qui a commis un homicide, quoique pour se défendre, ne doit plus dire la messe. Dans la soixante-quatrième, il soutient que le pain trempé que Jésus donna à Judas, n'était point l'Eucharistie. Dans la soixante-dix-neuvième; il déclame contre les religieuses qui sortent seules du monastère, ou qui demeurent dans des maisons particulières. La quatre-vingt-deuxième est adressée au pape Honoré: il y parle des appellations au saint-siège. La quatre-vingt-troisième, et la dernière de ce recueil, n'est qu'une partie de la préface d'Yves de Chartres sur son décret: ainsi c'est par erreur qu'on l'a mise entre les lettres de Hildebert. Tous les ouvrages de cet auteur ont été imprimés en un volume in-folio; à Paris, chez le Conte, en 1708, par les soins de dom Antoine Beaugendre, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, à l'exception de trois pièces que M. Baluze a données en 1715, dans le t. 7 de ses *Miscellanæ*. Le P. Beaugendre a donné 120 lettres, dont 39 n'avaient point encore paru, et les a distribuées en trois classes qui forment autant de livres: la première classe contient les lettres morales et ascétiques; la seconde, celles qui traitent du dogme; et la troisième, les lettres familières ou de pure amitié. De 140 sermons qu'on trouve dans cette édition, il n'y

en a que trois qui eussent déjà paru : dans un de ces sermons , qui est celui sur l'Eucharistie , Hildebert appelle *transsubstantiation* le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, *Cum profero verba canonis et verbum transsubstantiationis, etc.*, et c'est le premier qui l'ait employé. Il y a dans cette même édition plus de dix mille vers de l'auteur, et plusieurs opuscules, dont le principal est un traité théologique, divisé en 41 chapitres, dans lesquels Hildebert traite de la foi, de l'unité, de l'existence de Dieu, de la distinction et des propriétés des personnes, de leur égalité, de la prescience et de la prédestination, de la volonté de Dieu, de l'incarnation, des deux natures et des deux volontés en Jésus-Christ, la divine et l'humaine. Tous les auteurs qui ont vécu du temps d'Hildebert, parlent de lui avec éloge : ses lettres sont bien écrites, d'un style correct, élégant, poli, net, agréable ; saint Bernard en admirait l'érudition et la douceur. Il y a moins d'élégance dans ses sermons, et peu de feu : mais ils sont solides, très-instructifs, pleins de sentimens de piété, et propres à l'inspirer. On y apprend la plus saine Théologie, et à connaître plusieurs anciens rites de l'Eglise. C'est donc mal à propos que le cardinal Baronius, au douzième tome de ses Annales, et le P. Sirmond, l'ont taxé d'impureté. Ils se fondent sur la vingt-septième épître d'Yves de

Chartres ; mais il demeure prouvé qu'il faut lire *Aldébert* dans cette épître, et non *Hildebert*. (Bellarmin, de *Scriptor.* Possevin, in *Appart.* Dupin, Bibl. douzième siècle, part. 2. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 22, page 12 et suiv.) Voyez aussi la Vie d'Hildebert, à la tête de ses œuvres, dans l'édition du P. Beaugendre.

HILDEBRAND (Joachim), célèbre théologien allemand, naquit à Walckenried le 10 novembre 1623. Après avoir fait de bonnes études, il devint professeur en Théologie et en antiquités ecclésiastiques à Helms-tadt, puis surintendant général à Zell, où il mourut le 25 octobre 1661. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages. Les plus connus sont : *De priscae et primitivæ Ecclesiæ sacris publicis, templis et diebus festis. De precibus veterum Christianorum. Rituale orantium. Ars bene moriendi. De nuptiis veterum christianorum. De natalitiis veterum sacris et profanis. Theologia dogmatica. Vita æterna ex lumine nature ostensa. Sacra publica veteris Ecclesiæ. Hierarchia veteris Ecclesiæ. Primitivæ Ecclesiæ offertorium pro defunctis. De veterum concionibus. De religiosis et eorum ordinibus.* (M. Ladvocat, Dictionn. historique portatif, etc.)

HILDEGARDE (sainte), vierge, abbesse du Mont-Saint-Rupert ou Robert, naquit dans le village de Spanheim au diocèse de Mayence sur la fin de

l'onzième siècle, en une métairie nommée Bikesheim. Elle fut offerte à Dieu par ses parens n'étant âgée que de cinq ans. Dix ans après elle se retira sur la montagne de Saint-Disibode, où il y avait un monastère d'hommes, et vécut en récluse, avec deux autres filles, sous la discipline de la bien heureuse Gutte qui les forma dans les exercices de la piété. Cette sainte dame étant morte, Hildegarde se retira avec ses compagnes en un lieu appelé Bingue, et bâtit à quelque distance de là, peu loin de Mayence, un monastère nommé Mont-Saint-Rupert, où elle assembla dix-huit filles dont elle fut supérieure. Favorisée dès sa jeunesse de visions célestes, Dieu augmenta ce don en elle l'an 1141, âgée alors de quarante-deux ans et sept mois. Ces visions ne lui arrivaient pas la nuit, mais de jour. Pressée par les instantes prières d'un homme et d'une dame de beaucoup de vertu, elle se détermina enfin à les mettre par écrit, et elle fut dix ans à achever cet ouvrage qui contient les visions et les révélations qu'elle avait eues sous l'épiscopat de Henri, archevêque de Mayence, sous Conrad, roi des Romains, et sous le pontificat d'Eugène II. Sa réputation vola partout, et elle se vit en une si haute considération dans l'Église et dans l'état, que non-seulement les évêques, les abbés, et d'autres personnes d'un rang inférieur, lui écrivaient pour lui deman-

der des conseils et des prières, mais encore les souverains pontifes, les empereurs et les rois. Le pape Eugène III se trouvant au concile de Trèves de l'an 1147, Henri, archevêque de Mayence, le pria de faire examiner les écrits et les révélations d'Hildegarde, dont on parlait différemment dans le monde. Le concile députa vers elle Alberon, évêque de Verdun, et avec lui Adelbert, primicier, et quelques autres personnes de piété et de savoir. Ils examinèrent avec soin les écrits et les révélations d'Hildegarde, et n'y ayant rien trouvé de contraire à la foi, et qui ne fût conforme aux sentimens de la vraie piété, ils les présentèrent au pape qui les jugeant dignes d'être conservés à la postérité, l'exhorta à continuer à mettre ses révélations par écrit, et à vivre en clôture avec ses sœurs sous la règle de Saint-Benoît, dans le lieu qu'elle avait choisi pour sa demeure. Si l'on en croit l'abbé Trithème, saint Bernard alla de Francfort à Bingue rendre visite à l'abbesse Hildegarde en 1146; mais ce fait ne paraît pas bien avéré, puisque ce saint ne commença à connaître cette pieuse fille, que l'année suivante au concile de Trèves, où il se trouva avec le pape Eugène en 1147. D'ailleurs les auteurs de la vie de saint Bernard ne disent rien de cette visite. Sainte Hildegarde mourut le dix-septième de septembre 1178, âgée de quatre-vingts ans. L'Église lui a dé-

cerné un culte public, tant à cause de la sainteté de sa vie, que pour ses miracles. Thierri, abbé de Saint-Trond, en a rapporté vingt dans l'histoire qu'il a faite des actions de cette sainte. Sa science était infuse. Jusque dans sa quarante-troisième année elle n'avait appris que le pseautier; mais alors un rayon de lumière descendant du ciel, l'éclaira tellement, qu'elle comprit le sens du pseautier, des évangiles, et de tous les livres de l'ancien et du Nouveau-Testament. Elle ne savait d'autre langue que celle de son pays; mais pour rendre ses pensées en latin, elle se faisait aider d'un homme fidèle. Le recueil de ses lettres imprimé à Cologne en 1566 in-4° par les soins de Just Blanckwalt, comprend, tant celles qu'elle reçut des papes, des empereurs, des princes, des évêques et autres personnes, que ses réponses; on les a toutes réimprimées dans la Bibliothèque des Pères à Cologne en 1662, et à Lyon en 1677, et il s'en trouve quantité d'autres dans le second tome de la grande collection de dom Martenne. L'abbé et les moines du mont de Saint-Disibode la prièrent avec instance de composer la vie de ce saint leur patron, et qui était aussi le sien, puisqu'elle avait été instruite dès son enfance dans le monastère sous l'invocation de saint Disibode: elle fit ce qu'ils demandaient. Sa réponse se trouve avec la vie de ce saint dans Surius et dans Bol-

landus au huitième de juillet. Dom Martenne a mis à la suite des lettres de sainte Hildegarde qui sont au nombre de quatre-vingt-quatre, celles de l'empereur Frédéric II, recueillies par Pierre des Vignes, son chancelier, et corrigées en plusieurs endroits par le savant bénédictin sur un manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert. Guibert n'étant que moine de Gemblou, proposa à sainte Hildegarde trente-huit questions, les unes sur divers endroits de l'Écriture-Sainte, d'autres sur la grâce et le libre arbitre, quelques-unes sur d'autres matières de Théologie. Elle répondit à toutes. Le commentaire que sainte Hildegarde fit sur la règle de Saint-Benoît, à la prière de la congrégation d'Henningen, n'en explique qu'une partie: il est littéral, et rend en peu de mots le sens de la règle d'une manière très-claire. Elle y répète plus d'une fois que le législateur n'a point défendu l'usage de la volaille, parce qu'elle est moins propre à exciter les passions, que la chair des animaux à quatre pieds, dont saint Benoît accorde l'usage aux infirmes seuls pour le rétablissement de leur santé. Ce commentaire se trouve avec les autres opuscles dans le recueil de ses œuvres à Cologne en 1566. Sainte Hildegarde composa pour ses sœurs une explication du symbole qui porte le nom de saint Athanase. Sa doctrine sur les mystères de la Trinité et de

l'Incarnation est très-pure ; et pour en donner l'intelligence autant que l'homme en est capable, elle propose divers exemples ou comparaisons que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle donne à la fin un précis de la vie de saint Robert, patron de son monastère, et quelques traits de l'histoire de la famille de ce saint, que l'on peut voir plus en détail dans Surius et dans Bollandus au quinzième de mai. Les révélations de sainte Hildegarde ont été recueillies en trois livres, et imprimées avec celles de sainte Brigitte et de sainte Élisabeth de Schnauge, à Paris, en 1513 ; séparément, à Haguenau, en 1529, et à Cologne, en 1628. Elle les commence ordinairement par quelques images sensibles qu'elle dit avoir vues, et dont elle donne des explications mystérieuses : ensuite elle en tire une morale saine et solide, d'un style vif et figuré, où elle combat fortement les vices qui régnaient alors, et excite les pécheurs à la pénitence. La plupart de ses lettres sont dans le même goût. On lit dans Molanus, *Hist. de sanct. imaginib.*, lib. 4, cap. 8, qu'elle inséra plusieurs de ces images merveilleuses dans un commentaire sur l'apocalypse. Trithème donne à sainte Hildegarde cinquante-huit homélies sur les évangiles, un livre sur le sacrement de l'autel, que l'on a imprimé parmi ses lettres ; un grand volume intitulé : *Scivias* ou *Sciens vias*, c'est le recueil de

ses révélations ; trois livres des mérites de la vie. Il paraît que Trithème n'avait pas vu l'ouvrage entier, puisqu'il est divisé en six livres dont le premier contient 142 chapitres, le second 85, le troisième 84, le quatrième 70, le cinquième 85, le sixième 45. Il lui attribue encore la vie de saint Disibode, de saint Rupert duc, et de sainte Berthe sa mère, avec quelques autres opuscules dont deux traitaient de la médecine, imprimés à Strasbourg en 1533 et 1544, in-fol. Richer, moine de l'abbaye de Senones, qui écrivait environ trente ans après la mort de sainte Hildegarde, dit en avoir vu un à Strasbourg, écrit de la main même de cette abbesse. Il remarque qu'outre ses prophéties touchant l'état des royaumes, elle avait prédit l'établissement de l'Ordre des Prêcheurs et des Frères Mineurs, qui ont, dit Richer, commencé de notre temps. (Richer, t. 3, *Spicil.*, lib. 4, cap. 25, p. 371.) Bzovius a rapporté sur l'an 1415, une autre prophétie de sainte Hildegarde touchant les religieux mendiants, que les bollandistes, à la page 667 du premier tome de mars, rejettent comme supposée, parce qu'ils ne l'ont pas trouvée dans ses écrits à Bingue. (Voyez le tome 6, *Annales bénédict.*, lib. 77, numéro 131, p. 353. *Ibid.*, lib. 80, page 529 et seq. Dôm Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 23, p. 95 et suiv.)

HILDEGONDE (sainte), vier-

ge de l'Ordre de Cîteaux, connue sous le nom de *Frère Joseph*, dans le douzième siècle, naquit proche de Nuits, au diocèse de Cologne. Son père voulant l'emmener avec lui en Palestine, et craignant pour sa pudeur, la fit travestir en garçon, et lui fit prendre le nom de *Joseph*. Ils s'embarquèrent en Provence avec les croisés. Son père étant mort sur mer, sainte Hildegonde continua son voyage sous le nom de *Joseph*. Elle demeura quelque temps à Jérusalem, et revint ensuite dans son pays. Elle se retira dans l'abbaye de Schonaug, monastère de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Worms, sous le nom de *Joseph*, et y vécut d'une manière si sainte et si prudente, qu'on ne s'aperçut qu'à sa mort qu'elle était fille. Les différens martyrologes d'Allemagne, des Pays-Bas, et ceux de Cîteaux et de l'Ordre de Saint-Benoît, lui donnent la qualité de Sainte, et marquent sa fête le 20 avril. (Baillët, Vies des Saints, 20 avril,)

HILDEMAN (saint), évêque de Beauvais, fit profession de la vie monastique dans l'abbaye de Corbie, au diocèse d'Amiens, sous la discipline du saint abbé Adeland, et fut placé sur le siège épiscopal de Beauvais vers l'an 822. Il assista au concile de Paris de l'an 829. Il fut soupçonné de vouloir aller trouver Lothaire qui s'était révolté contre son père l'empereur Louis-le-Débonnaire, et on le retint en conséquence dans l'abbaye de

Saint-Vaast d'Arras, jusqu'au concile de Thionville de l'an 835, où il se justifia pleinement. Il se joignit aux prélats qui remirent l'empereur sur le trône, et souscrivit à la déposition d'Ebbes, archevêque de Reims, son métropolitain. Il se trouva depuis à quelques autres conciles; mais il ne paraît point parmi ceux qui assistèrent à celui de Beauvais, tenu au mois d'avril de l'an 845: ce qui fait juger qu'il était mort au commencement de cette année, ou la précédente, quoique nul auteur ne rapporte sa mort à l'an 844, mais que les uns la mettent à l'an 842, les autres à l'an 846, et d'autres à l'an 848. Son corps était dans l'église de l'abbaye de Saint-Lucien, aux faubourgs de Beauvais, entre le grand autel et le tombeau du cardinal Cholet. Les martyrologes de France et de l'Ordre de Saint-Benoît mettent sa fête au 8 décembre. (D. Mabillon, quatrième siècle bénédict. Baillët, t. 3, 8 décembre.)

HILDEMAR, religieux bénédictin, fut envoyé avec l'abbé Lutgar, on ne sait de quel monastère de France, l'an 822, pour rétablir l'observance régulière dans les monastères du diocèse de Milan, sous l'épiscopat d'Angilbert II qui avait succédé en 822 à Anselme, dans l'archevêché de cette ville. On attribue à Hildemar un commentaire sur la règle de Saint-Benoît, qui n'a pas encore été rendu public, mais dont on trouve quantité

de fragmens dans celui de dom Martenne sur la même règle. (D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 18, p. 488.)

HILDESHEIM, ville grande, forte et bien bâtie du cercle de la Basse-Saxe, située sur la rivière d'Innerst, qui la sépare en vieille et nouvelle ville. Il y a eu un ancien évêché suffragant de l'archevêché de Mayence, ayant juridiction sur quinze baillia-ges : il était fort puissant autre-fois. L'empereur Charlemagne le fonda premièrement au bourg d'Étiz ou Koningsaal, qui est au confluent des rivières de Leyne et de Sabe, et qu'on appelait alors *Aulica*, c'est-à-dire, bourg royal, à cause du séjour que cet empereur y faisait. L'an 814, Louis-le-Débonnaire le trans-féra au bourg d'Hildenrehée, qui fut appelé dans la suite du temps, *Hideseum* ou *Hildeshemium*.

HILDESHEIM est une ville libre et impériale : elle em-brassa la confession d'Aushourg en 1543 ; de sorte que la plupart de ses habitans sont luthériens. Cependant la régence est mi-partie, et il y a deux présidens du conseil, l'un catholique et l'autre luthérien. Les catholi-ques y ont conservé l'église cathédrale qui est dédiée à saint Pierre, outre plusieurs églises et couvens. Le chapitre de la cathédrale est composé de 41 chanoines capitulaires, et de cinq domiciliaires : ils doivent tous faire preuve d'une ancienne noblesse ; mais ils ne peuvent pas porter dans les actes capi-

tulaires aucun titre de prince, comte ou baron. Les dignités sont celles de prévôt, de doyen, de chantre, de trésorier, de cel-lerier, d'écolâtre et des prévôts des collégiales de Saint-Jean, de Sainte-Croix et de Saint-Mau-rice à Hildesheim. Il y a parmi eux quatre canonicats presbyté-raux, et quatre diaconaux.

Ce diocèse a beaucoup souf-fert par le changement de reli-gion et par les guerres survenues dans le seizième siècle en 1519. L'évêque Jean, duc de Saxe-Lauwenbourg, eut la témérité de déclarer la guerre à Eric et à Jean le jeune, ducs de Bruns-swick, et l'année suivante 1520, à François, évêque de Menden. Il fut mis au ban de l'empire, après avoir refusé de se soumet-tre à la clémence de Charles v, et perdit toutes les terres, excepté la ville de Hildesheim et les châ-teaux de Roïne, de Steyerwald et de Marienburg, que ses en-nemis appelaient par dérision *le petit évêché*. Par l'accord qui fut fait à Quedlembourg en 1523, toutes les terres que l'évêque perdit, furent détachées du cha-pitre et de la ville de Hildes-heim. Cet accord a été confirmé à Pampelune le 20 octobre de la même année, par l'empereur Charles v et la maison de Bruns-swick a possédé pendant plus de cent ans la meilleure partie de cet évêché.

En 1629, Ferdinand, évêque de Hildesheim et électeur de Cologne, profitant des désordres de la guerre qui désolait alors

toute l'Allemagne, obtint à la chambre impériale de Spire un arrêt qui le rétablissait dans tout ce qui avait appartenu à l'évêché. Les ducs de Brunswick-Lunebourg convinrent enfin l'an 1642 et 1643, par les traités de Gotzelar et de Brunswick, avec le susdit évêque électeur, que cet évêché serait rétabli dans l'état qu'il était en 1519; mais que les quatre bailliages de Coldingen, de Lutern, de Bahrenberg et de Wesierhof leur demeureraient en fiefs relevans de l'évêque. Cette transaction fut confirmée en 1648 par le traité d'Osnabruck, où il est aussi stipulé que les neuf monastères situés dans l'évêché d'Hildesheim, et cédés à certaines conditions par les ducs, seraient réservés aux catholiques.

Evêques de Hildesheim.

1. Gonthier, nommé en 814 par Louis le Débonnaire, mourut en 835.

2. Rambert, siégea peu de temps.

3. Ebon ou Ebes, archevêque de Reims, fut déposé par quarante évêques, pour avoir conspiré contre Louis le Débonnaire. Le pape Sergius lui refusa même sa protection. Lothaire lui procura les abbayes de Stavelo au pays de Liège, et de saint Colomban en Italie, pour le faire subsister, et lui donna encore l'évêché d'Hildesheim en 861.

4. S. Alfride, moine bénédictin de l'abbaye de Corwey, mourut en 877.

5. Ludolphe, aussi moine de la même abbaye, mourut dans la même année, sans avoir été ordonné.

6. Marquard, fut tué vers l'an 880, dans une bataille que les Saxons livrèrent aux Normands, avec deux autres évêques et seize ducs ou comtes du pays.

7. Wigbert, mourut vers l'an 884.

8. Walbert, moine de Corwey ou Corbie, mourut en 903.

9. Gebhard, moine de Corbie, mourut vers l'an 928.

10. Dithard, moine de Hirsau, ensuite abbé de Hirsfelden, mourut en 956.

11. Othwin, moine de Richenaw, près de Constance, ensuite abbé de Saint-Jansberg, près de Magdebourg, mourut en 986.

12. Osdage, moine de Richenaw, mourut en 990.

13. Gerdage, chanoine et Cellerier de Hildesheim, mourut en 992.

14. Saint Bernard, comte de Sommersbourg, successivement précepteur, chapelain et chancelier de l'empereur Othon III, fonda l'abbaye de Saint-Michel de l'Ordre de Saint-Benoît à Hildesheim, et mourut en 1022. Le pape Célestin III le canonisa en 1194.

15. Saint Gothard, comte de Scheyren, abbé de Altaich en Bavière, et de Hirsfelden, de l'Ordre de Saint-Benoît fonda en 1023 l'église collégiale de Sainte-Croix à Hildesheim, et l'abbaye de Saint-Maurice pour des bénédictins, qui devint en-

suite collégiale, avec une autre du même Ordre à Haldthausen dans son diocèse. Il mourut en 1038. Le pape Innocent II le mit au nombre des saints au concile de Reims en 1131.

16. Ditmare, chapelain de l'empereur Conrad II, mourut en 1044.

17. Aselin, chapelain de l'empereur Henri III, mourut en 1054. De son temps les chanoines de la cathédrale quittèrent la vie commune et religieuse qu'ils avaient menée jusqu'alors, pour vivre en leur particulier.

18. Hozilon, prévôt de Saint-Pierre à Gotzlar, mourut en 1079.

19. Udo, comte de Halvesteden, mort en 1114.

20. Bruning, doyen de l'église collégiale de Gotzlar, abdiqua en 1118, pour se retirer dans un monastère.

21. Berthauld, grand-prévôt de Hildesheim, mourut en 1130.

22. Bernard, comte de Rothenbourg, grand-prévôt de la même cathédrale, fonda l'abbaye de Saint-Gothard, de l'Ordre de Saint-Benoît, à Hildesheim, et mourut en 1153.

23. Brunon, doyen de la cathédrale, mourut en 1160.

24. Herman, prévôt de Sainte-Croix, mort en 1174.

25. Adaloge de Dornstad, prévôt de Saint-Pierre à Gotzlar, mourut en 1190.

26. Rennan, grand-doyen d'Hildesheim, et prévôt de Gotzlar, mourut en 1198.

27. Conrad, comte de Quer-

13.

furd, burgrave de Magdebourg, doyen de Notre-Dame et prévôt de Saint-Adalbert à Aix-la-Chapelle, chancelier des empereurs Frédéric I^{er} et Philippe, auparavant évêque de Lubeck, fut fait la même année 1198, évêque de Wurtzbourg, où il fut tué en 1203.

28. Harborde, chantre et prévôt de Hildesheim, mourut en 1208.

29. Sigefroy, auparavant abbé et prince de Fulde, quitta l'évêché en 1221, pour retourner dans son monastère.

30. Conrad, de Risenberg, docteur de l'université de Paris, grand-doyen de Spire et chanoine de Mayence, abdiqua en 1245, et se retira dans l'abbaye de Schonaw, au diocèse de Spire, où il mourut en 1250.

31. Henri, prévôt d'Heiligens-tad en Saxe, eut pour compétiteur Herman, prévôt de Saint-Cyriac à Brunswick. Mais le pape Innocent IV confirma Henri au concile de Lyon. Il mourut en 1257.

32. Jean, prévôt de Saint-Maurice près de Hildesheim, mourut en 1260.

33. Otthon, fils d'Otthon, duc de Brunswick, et frère de Conrad, évêque de Werden, mourut fort jeune en 1275.

34. Sigefroy, comte de Querfurd, grand-doyen de Magdebourg, mort en 1310.

35. Henri, comte de Woldenberg, grand-doyen de Hildesheim, ne fut ordonné qu'en 1311, parce qu'on ne voulut pas le re-

connaître plus tôt pour évêque. Il mourut à Avignon en 1314.

36. Otthon, comte de Wol- denberg, prévôt de Saint-Mau- rice près de Hildesheim, succéda à son oncle, et mourut en 1330.

37. Henri, fils d'Albert-le- Gros, duc de Brunswick et pré- vôt de Wisehrad en Bohême, élu en 1335, eut pour compéti- teur Eric, comte de Schaven- bourg, grand-doyen de Hildes- heim, nommé par Jean xxii. Les deux contendans étaient prêts à en venir aux mains. Eric mou- rut et laissa son adversaire pai- sible possesseur, et qui mourut en 1362.

38. Jean Schadeland, natif de Hamelen, docteur en Théolo- gie, de l'Ordre de Saint-Domi- nique, dans l'université de Co- logne. Il était évêque de Culm en Pologne, lorsqu'il fut mis sur le siège de Hildesheim, par le pape Grégoire xi contre le gré du chapitre en 1369. Il fut transféré à Ausbourg où il ne fut pas mieux reçu, ensuite à Worms où il mourut en 1378.

39. Gérard, comte de Schalck- bergh, grand-doyen de Hildes- heim, devint premièrement évê- que de Werden, puis de Hildes- heim en 1379. Il mourut en 1399.

40. Jean, comte de Hoya, frère d'Otthon, évêque de Munster, fut élu coadjuteur de Hildes- heim dès l'an 1384, et puis évê- que de Paderborn. Il quitta cet évêché lorsque Gérard mourut. Il soutint plusieurs guerres, une entre autres contre quelques

princes voisins, à cause qu'il avait fait mourir injustement en prison Eckard de Hansée, grand- prévôt de sa cathédrale, homme de grande considération. Il suc- comba enfin, et résigna son évê- ché en 1424.

41. Magnus, duc de Saxe- Lauwenbourg, transféré de Ca- min dans la Poméranie, mourut fort âgé en 1452.

41. Bernard, fils de Frédéric, duc de Brunswick-Lunebourg, qui se fit ensuite récollet à Zell, fut élu coadjuteur en 1450, quoi- qu'il fût encore fort jeune. Il quitta ensuite son évêché sans pension, pour succéder aux états de son père, et il épousa Ma- thilde, comtesse de Schauwen- bourg; mais elle devint bientôt veuve sans enfans par la mort de Bernard, arrivée en 1464.

43. Ernest, comte de Schau- wenbourg, succéda en 1458 à Bernard, son beau-frère. Il mou- rut en 1471.

44. Henninge-van-Haussen, grand-doyen de Hildesheim, fut élu par une partie des capitulai- res, pendant que les autres élu- rent Herman, landgrave de Hes- sen, chanoine de Cologne, dont il fut ensuite archevêque. Les parties ayant appelé à Rome, Herman se désista, et Henninge y fut ordonné.

Mais les chanoines du parti de Herman firent une nouvelle élec- tion en faveur de Balthasar, duc de Mecklebourg, qui était évê- que de Schwerin. Les deux partis se firent la guerre qui causa beau- coup de maux aux diocèses de

Hildesheim. Henninge cependant demeura vainqueur, et résigna l'évêché en 1481 en faveur du suivant.

45. Bertauld, baron de Landsberg, docteur en droit, évêque de Werden dès l'an 1470, passa à Hildesheim en 1481, et mourut en 1503.

46. Eric, duc de Saxe, chanoine de Cologne, résigna en 1504 en faveur de son frère. Il fut fait évêque de Munster.

47. Jean, duc de Saxe-Lauenbourg, fut ordonné en 1507. Il fut obligé de soutenir contre les ducs de Brunswick une guerre qui lui fut funeste, comme nous l'avons dit ci-dessus. Il se retira à Ratzebourg, dont il devint administrateur en 1540.

48. Balthazar Merckle de Waltkirchen, dans la forêt Noire, d'une famille fort médiocre, mais homme très-savant. Il était docteur en droit, chanoine et grand prévôt de Constance, et vice-chancelier de l'empereur Charles-Quint, qui lui procura en 1527 l'évêché de Hildesheim, et l'an 1529, celui de Constance.

49. Otthon, comte de Schauenbourg, fut élu à l'âge de dix-sept ans. Il ne fut ordonné qu'en 1537. Mais étant devenu suspect de luthéranisme, il fut déposé la même année par Pierre Sforza, évêque d'Achaye, nonce du pape Paul III en Allemagne.

50. Valentin Teutleben, docteur en Théologie, prévôt de Saint-Barthélemy de Francfort, chanoine de Mayence, Magdebourg et Hildesheim, et grand-

vicaire du cardinal et électeur Albert de Brandebourg, fut élu et ordonné en 1537. Ceux de Hildesheim le chassèrent de son évêché, et reçurent la consécration d'Ausbourg. Il mourut à Mayence en 1551.

51. Frédéric, duc de Holstein, chanoine de Cologne, évêque de Hildesheim et de Sleschwich, et coadjuteur de Bremen, mourut en 1556, âgé de vingt-cinq ans.

52. Burchard d'Obergen n'obtint ses bulles de Rome qu'en 1564. Il mourut en 1573.

53. Ernest, duc de Bavière, fut fait évêque de Frisingue et de Hildesheim en 1573, évêque de Liège et abbé de Stavelo en 1581, archevêque et électeur de Cologne en 1583, et deux ans après évêque de Munster. Il mourut en 1612, sans avoir été ordonné.

54. Ferdinand, duc de Bavière, succéda à son oncle dans toutes ses dignités, excepté l'évêché de Frisingue, au lieu duquel il obtint celui de Paderborn.. Il mourut en 1650.

55. Maximilien-Henri, duc de Bavière, obtint les mêmes dignités que Ferdinand, son oncle, excepté l'évêché de Paderborn. Il mourut en 1688.

56. Josse Edmont de Brabeck, grand-doyen de Hildesheim et de Munster, mourut le 13 août 1702.

57. Joseph-Clément, duc de Bavière, archevêque de Cologne, évêque de Frisingue, Ratisbonne, Liège, etc., fut élu coadjuteur de Hildesheim le 28 janvier 1694.

A la mort de l'évêque précédent, l'empereur empêcha le prince Joseph-Clément de se mettre en possession de l'évêché de Hildesheim, à cause qu'il était allié avec la France dans la guerre pour la succession d'Espagne; l'électeur d'Hanovre se saisit aussi de la ville de Hildesheim, et des autres places de cet évêché. Mais tout lui fut restitué en 1713, en vertu de la paix d'Utrecht.

HILDESHEIM (Charles d'), capucin allemand de la province de Cologne, s'est distingué dans le dernier siècle par son zèle pour le salut des âmes et contre les hérétiques. Il a écrit en allemand : 1°. Un Traité contre les calomniateurs de l'Eglise. 2°. Un de la retraite de huit jours. 3°. Le nouvel Homme, ou exercices spirituels pour les religieux, à Cologne 1686, en latin et en allemand. 4°. La réfutation de la dissertation de Simon d'Henoules, Hollandais, *ibid.* en 1684. 5°. Valérien ressuscité, ou Explication de la règle de Valérien Magni, *ibid.* 1683. 6°. *Annales ephemerici provinciae Coloniae*. 7°. Des Sermons et des Discours de piété sous différens titres. (Le Père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francisc.* t. 1, p. 253.)

HILDUIN, abbé de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Germain et Saint-Denis, et archichapelain de Louis-le-Débonnaire, suivit le parti de Lothaire contre ce prince, et fut exilé en Saxe. Après son retour il écrivit,

par ordre de Louis-le-Débonnaire, ses aréopagitiques, dans lesquels il prétend montrer que Saint-Denis, apôtre de France, est l'Aréopagite. Cet ouvrage a été imprimé à Cologne en 1563, et inséré par Surius dans ses Vies des Saints, avec la lettre de Louis-le-Débonnaire, et la réponse d'Hilduin. Cet auteur mourut au mois de novembre de l'an 840. (D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et ecclés.*, t. 18, p. 625 et suiv.)

HILLEL. Il y a eu plusieurs célèbres Juifs de ce nom, et c'est ce qui a trompé de savans auteurs de notre temps, qui ont cru que l'exemplaire manuscrit de la bible de Hillel, qui est quelquefois marqué dans les bibles hébraïques manuscrites, était d'un ancien Hillel. Schikard a cru qu'il avait été écrit au retour de la captivité. Cuneus l'attribue à un autre Hillel, qui vivait 60 ans avant N. S. Les Juifs lui donnent aussi une très-grande antiquité; mais le père Morin qui avait vu des bibles manuscrites où les diverses leçons de la bible de Hillel étaient marquées en marge, ne lui donne que 500 ans. Il est aisé de connaître que ce Hillel n'a rien de commun avec les anciens Hillels, puisqu'il parle de choses dont on ne parlait point alors. (M. Simon, dans son *Histoire critique du Vieux-Testament*.)

HILLER (Matthieu), théologien de Wittemberg, né à Stuttgart le 15 février 1646, fut créé maître ès-arts à Tubinge en 1669,

et y obtint en 1673 la charge de répétant. Il y fut aussi professeur en hébreu, en 1692; et en 1698, il fut fait professeur ordinaire en grec et pour les langues orientales, professeur extraordinaire en Théologie, principal du *stipendium* du prince, et visiteur des écoles de Wittemberg au-dessus de la Steig. Depuis il fut désigné abbé de Herrenalb, et en 1716 du couvent de Kænigsbrunn où il mourut le 5 février 1725, âgé de soixante-dix-neuf ans. Ses ouvrages sont : 1°. *Sciagraphia grammaticæ hebrææ*, qu'il publia étant encore étudiant à Tubinge en 1674. 2°. *Institutiones lingue sanctæ*. 3°. *Lexicon latino-hebraicum*. 4°. *Syntagma hermeneutica*, conjointement avec son *Traité de gemmis in pectorali summi pontificis*. 5°. *Traotatus de Arcano Ketibh et Keri*, où il regarde comme authentiques les deux leçons textuelle et marginale; sentiment qui a été approuvé de divers savans, comme de Wagenseil, Heidegger, Schudt, etc. 6°. *Gnomasticum sacrum*, en allemand, joint à un autre ouvrage en la même langue, imprimé en 1704; aux bibles en cinq colonnes de Wanderbeck, de l'an 1712, et qui avait paru en latin à Tubinge en 1706. 7°. *Matthæi Hilleri hierophyton, sive commentarius in loca sacra Scripturæ quæ plantarum faciunt mentionem, cum præfatione Salomonis Psisteri*, à Utrecht, 1725, in-4°. Cet ouvrage ne parut

qu'après la mort de l'auteur. L'éditeur qui était son gendre y a joint la vie de son beau-père. 8°. Une édition du *Christus patiens*, tragédie de Grotius, avec des remarques, à Wittemberg, 1671. (Supplément français de Bâle. Moréri, édition de 1759.)

HILLERIN (Jacques), curé de Saint-Merri à Paris, mort en cette ville le 14 avril 1669, après avoir résigné sa cure, est auteur du traité qui a pour titre : *Les grandeurs du mystère du saint Verbe incarné*, à Paris 1633.

HILPERT (Jean), né à Coburg, était luthérien de religion. Il fut professeur de sa langue hébraïque, et surintendant de quelques églises de la secte. Il professa aussi la Théologie à Helmstadt, et mourut en 1680. On a de lui : *Disquisitio de præadamitis*, imprimée à Helmstadt 1656, in-4°, et la même année à Amsterdam, in-12, et à Utrecht, in-8°. Cet ouvrage est encore contre le livre d'Isaac la Peyrère, qui soutenait les préadamites. On a encore de Hilpert : *Disputatio de Judæorum flagellandiritibus*, à Helms-tadt, in-4°, 1652; *De gloriâ templi posterioris*, ibid. 1653, in-4°; *explicatio psalmi secundî*, in-4°, à Wittemberg, 1653. (Le père le Long, Bibliothèque sacrée, p. 778. Moréri, édition de 1759.)

HILTRUDE, sainte, Vierge et recluse de Liessies, était fille du comte Wibert ou Guibert, gentilhomme du Poitou, qui se trouvant persécuté par Gaiſre,

duc d'Aquitaine, obtint du roi Pépin quelques terres dans le Haynaut, et alla y demeurer avec sa famille. Elle reçut le voile des vierges de la main de l'évêque de Cambrai, et se retira ensuite dans une cellule qui joignait l'église du monastère de Liessies, à une lieue et demie d'Avesnes sur la petite rivière de Hespres, que son père avait bâti en faveur de son fils Gontrad, frère aîné de notre sainte. Elle y servit Dieu dans le silence, le jeûne, la prière et la contemplation pendant dix-sept ans, au bout desquels elle fut appelée aux noces de l'époux céleste, vers la fin du huitième siècle. Ses reliques se conservent dans l'église de l'abbaye de Liessies, et sa fête principale se célèbre le 27 septembre, que l'on prend pour le jour de sa mort. (Dom Mabillon, deuxième siècle, part. 2.)

HIMBERT (M.), docteur en Théologie de la maison et société de Sorbonne, et grand-archidiacre de Sens, a donné : *Éclaircissemens pour l'intelligence du sens littéral des épîtres de saint Paul et autres livres du Nouveau-Testament*, in-12, à Paris 1690. (Journal des Savans, 1691, p. 157 de la première édition et 119 de la seconde.)

HIMERIA, ville épiscopale de de l'Osrhoène, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Édesse. L'empereur Justinien fit rebâtir ses murs et la fortifia. Procope ajoute qu'elle était dans

la province Euphratéenne, entre Néocésarée et Barbalisse, apparemment parce qu'elle était proche de ces deux villes sur le côté oriental de l'Euphrate. Elle a eu les évêques qui suivent :

1. Eustate, à qui saint Cassile écrit sa lettre trentième.
2. Jobien, au premier concile général de Constantinople.
3. Antoine, s'unit aux autres Orientaux dans le concile d'Éphèse, et fut excommunié.
4. Uranius, au concile d'Antioche en 444. Il se trouva aussi au brigandage d'Éphèse, mais répara sa faute dans le concile de Chalcedoine.
5. Manus, chassé de son siège pour n'avoir pas voulu souscrire à l'hénétique de Zénon.
6. Jean, hérétique, chassé par l'empereur Justin, en 519.
7. Sergius, au cinquième concile général. (Or. chr., t. 2, p. 983.)

HIMMELIUS (Jean), né en 1581 à Stolpe en Poméranie, passa en 1601 à Wittemberg, et y enseigna les humanités pendant cinq ans. Il prit le degré de docteur en Théologie à Gies-sen en 1615, et y enseigna la Théologie depuis 1617 jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars 1642. On a de lui, entre autres ouvrages : *Idea boni Gymnasii; collegium anti-photinianum; collegium Irenicum; de canonicatu, jure canonico et Theologia scholastica*, à Jena, en 1632, in-12; *Collegium antileonicum; Tractatus de Scriptura Sacra; Commentarius in*

epist. ad Galat. et ad Philemon. triga prophetica et disputationes variae, etc. (Witte, *Memor. theolog. Spitzes, Templ. honor.*)

HIN, mesure creuse des Hébreux. C'était le demi-boisseau ou la sixième partie du bath. Il tenait quatre pintes, chopines, demi-setier, un posson, cinq pouces cubes et un peu plus.

HINCKELMMAN (Abraham), né à Doebein, ville de Misnie, en 1652, fut pasteur de Saint-Nicolas à Hambourg. Le landgrave de Hesse-Darmstadt l'en tira pour l'honorer des charges de premier prédicateur de sa cour, de surintendant-général des églises, et de professeur honoraire en Théologie à Giessen. En 1688 il obtint le pastorat de Sainte-Catherine de Hambourg; ce qui l'engagea de retourner en cette ville où il mourut en 1695. Il est le premier qui ait publié l'alcoran en langue arabe, sous le titre de Testament de Mahomet, avec une version latine. Son édition parut à Hambourg en 1694, in-4°. Il a traduit en allemand l'apologétique de Tertullien, a donné dans la même langue des sermons choisis, et a fait en latin : *Theologia evangelica*, où il accuse sans fondement les catholiques d'erreurs qu'ils n'enseignent point, et donne les siennes pour des vérités. On a encore de lui : *Detectio fundamenti bohemiiani; Crítica hamburgensis; Dissertatio de atheismo, et programma ad certamen oratorium de scelere*

maximo atheismo, etc. (Pippingy, *Memor. theolog.*)

HINCMAR, archevêque de Reims, était d'une famille illustre de France. Il fut long-temps à la cour de Louis-le-Débonnaire, et lui demeura toujours fidèle. Il embrassa la réforme qu'Hilduin établit dans le monastère de Saint-Denis l'an 829. Il fut élu archevêque de Reims en 845, et sacré le 30 mai de la même année. Il gouverna cette église près de trente ans, étant mort le 21 ou le 23 décembre 882. Il eut grande part à toutes les affaires qui se traitèrent pendant ce temps dans l'Eglise gallicane, et en eut en son particulier de très-grandes, dans lesquelles il fit paraître beaucoup d'esprit, d'adresse et de fermeté. On l'accuse d'un peu trop d'emportement dans l'affaire de Gotescalque, et dans celle de son neveu Hincmar, évêque de Laon. Il a écrit divers ouvrages; savoir : 1°. Deux Traités de la prédestination, dont le premier, que nous n'avons plus, était précédé d'une épître dédicatoire au roi Charles-le-Chauve, que Flodoard a rapportée au long dans l'histoire de l'église de Reims. 2°. Une Exposition de la doxologie *te trina deitas*, qu'Hincmar changea en *te sancta deitas*. Ratramme et Goteschale prirent la défense de *trina deitas*. Hincmar s'en offensa, et leur répondit par un Traité exprès sur la Trinité, qui est imprimé à la suite de celui de la prédestination. 3°. Deux Traités du

divorce de Lothaire et de la reine Thietberge. 4°. Un ouvrage contre son neveu Hincmar de Laon, divisé en cinquante-cinq chapitres. 5°. Cinq Capitulaires ou statuts publiés dans les synodes du diocèse de Reims; le premier des calendes de novembre de l'an 852, contient dix-sept articles; le second, de l'an 874, en renferme vingt-sept; le troisième n'est qu'une addition faite au premier en 857; le quatrième, de l'an 874, est de cinq articles; le cinquième en contient treize; sa date n'est pas certaine. Ces capitulaires sont suivis des discours, des bénédictions et des prières à l'usage des couronnemens des rois et des reines, auxquels Hincmar avait eu part; savoir, de Charles-le-Chauve, comme duc de Lorraine, d'Hermen-trude sa femme, de Louis-le-Pègue, et de Judith, fille de Charles, couronnée reine des Saxons occidentaux. 6°. Un Traité sur le service de table de Salomon, composé de deux parties; la première de quatre cents quarante-six vers, la seconde en prose. 7°. Un discours intitulé : *De la personne du roi, et du ministre royal*, adressé à Charles-le-Chauve. Il s'y propose trois objets; les qualités et les devoirs d'un prince par rapport à l'état, sa discrétion dans les grâces et les bienfaits; la manière dont il se doit venger de certains particuliers. 8°. Un autre Discours au même prince sur les vertus qu'il devait prati-

quer comme chrétien, et les vices qu'il devait éviter. 9°. Un Traité de la nature de l'âme, précédé d'une épître dédicatoire au roi Charles, qui contient plusieurs choses qui ne peuvent convenir qu'à Hincmar. 10°. Plusieurs Lettres aux papes, aux rois et aux évêques, parmi lesquelles il y en a une à Hildebaud, évêque de Soissons, qui lui avait envoyé sa confession par écrit, et à qui Hincmar donna l'absolution (ce n'était qu'une espèce d'indulgence et de bénédiction, et non une absolution sacramentelle). Une sur les droits des métropolitains; une sur les translations des évêques; une sur leurs devoirs. 11°. La Vie de saint Remi. 12°. Deux instructions pour Carloman, frère et successeur du roi Louis. 13°. Un Traité contre les ravisseurs. 14°. Quatre Mémoires contre les clercs ordonnés par Ebbon. 15°. Un Traité intitulé : Des cinquante-cinq chapitres : c'est une réponse aux deux mémoires que Hincmar de Laon, son neveu, lui avait envoyés pour justifier son appellation à Rome, et blâmer la conduite de son oncle. 16°. Un Traité du jugement des appellations. 17°. Un Traité des prêtres criminels. 18°. Un Traité sur le concile de Nicée. 19°. Un Traité sur le serment. Hincmar avait composé plusieurs autres ouvrages qui sont perdus. Ce prélat avait l'esprit vif, subtil, pénétrant, vaste et capable de manier les affaires les plus épineuses. Il

savait l'Écriture, les saints Pères, les conciles, la discipline de l'Église, qu'il maintint avec vigueur. Il fut l'âme de presque tous les conciles où il assista, et il se passa peu d'affaires, soit dans l'état, soit dans l'Église sur lesquelles on ne le consultât. C'était toujours à lui que l'on recourait lorsqu'il fallait réformer un jeune prince pour le rendre digne du trône; et les évêques n'en connaissaient point de plus capables pour leur apprendre les devoirs de l'épiscopat. Il n'était pas moins savant théologien qu'habile canoniste. Son style est diffus et embarrassé dans ses ouvrages dogmatiques; il est plus clair, plus net dans ses lettres. La plupart sont écrites avec beaucoup de diversité et d'autorité. On y remarque, comme dans tous ses autres écrits, qu'il avait une adresse merveilleuse à tourner à son avantage l'Écriture, les conciles et les Pères, quoiqu'il n'en prit pas toujours le vrai sens. Une partie de ses œuvres avait été imprimée à Mayence en 1602, et à Paris en 1615, in-4°. Mais le père Sirmond en a fait une édition plus ample en 2 volumes in-folio, imprimés à Paris chez Cramoisy en 1641. Depuis le père Cellot nous a donné à Paris en 1658, quelques autres écrits d'Hincmar avec les actes du concile de Douzi, l'abrégé de la vie, tant d'Hincmar de Reims, que d'Hincmar de Laon, son neveu, et des contestations qu'ils eurent ensemble. L'ou-

vrage du père Cellot a été réimprimé dans le huitième tome des conciles avec quelques nouvelles lettres sur la même affaire. (Flodoard, liv. 3, *Hist. remens.* Sigebert, c. 99, *De vir. illust. et in chron.* Possevin Mauquin. Chifflet. Dupin, Bibliothèque, neuvième siècle. Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, tome 5. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 19, p. 308 et suiv.)

HINCMAR, évêque de Laon, était neveu, par sa mère, de Hincmar, archevêque de Reims. Il était né dans le Bolenais, de parens nobles, et déjà évêque de Laon en 858. S'étant brouillé avec son oncle et avec le roi Charles-le-Chauve, il fut déposé dans le concile de Douzi de l'an 871, et mis en prison, où on lui creva les yeux deux ans après. Les brouilleries qu'il eut lui donnèrent occasion de faire plusieurs écrits qui sont dans la bibliothèque des Pères, et dans les éditions de Hincmar de Reims. On y voit des lettres sur divers sujets dont il y en a six à son oncle; un recueil qu'il avait fait des décrétales; une réponse aux cinquante-cinq articles de son oncle; des mémoires; la requête présentée au concile de Troyes, avec une satisfaction envoyée au roi Charles. (Flodoard, liv. 3, *Hist. remens.* Dupin, Bibliothèque du neuvième siècle. Dom Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. 5. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 19, p. 274 et suiv.)

HIPPOLYTE (saint), évêque, martyr et docteur de l'Eglise, surnommé le Grand, parut particulièrement sous le règne de l'empereur Alexandre Sévère, qui commença l'an 222, et finit en 235. On ne sait, ni son pays, ni sa famille, ni le siège dont il fut évêque. La pape Gelase le qualifie métropolitain d'Arabie, et quelques Grecs le font évêque de Porto, à quatre lieues de Rome. Il est probable qu'il fut évêque en orient. Il eut pour maître saint Irenée, combattit tous les hérétiques de son temps, et mourut pour la foi dont il avait été le défenseur. Les uns mettent sa mort vers l'an 235, et les autres vers l'an 250. On n'est pas mieux informé du lieu, que du temps de sa mort : mais personne ne lui a jamais contesté la qualité de martyr, que lui donnent toujours saint Jérôme, Théodoret et la plupart des anciens qui ont parlé de lui. Les Grecs honorent sa mémoire sur la fin du mois de janvier, et confondent son histoire avec celle du prêtre romain du même nom, martyr de Porto.

Adon fait mention au 23 d'août d'un saint Hippolyte, martyr, et Usuard au 22. L'an 1551 on trouva près de Rome, dans les masures d'une ancienne église de Saint-Hippolyte, prêtre du clergé romain, martyrisé à Porto, une statue de marbre, assise dans une chaire de même, avec des tables aussi de marbre, où étaient gravés en lettres grecques des cycles de seize ans, qui

commençaient à la première année d'Alexandre, qui était de Jésus-Christ l'an 222, et qui étant redoublés sept fois réglaient la fête de Pâque pour cent douze ans jusqu'en 333. On ne douta point que ce ne fût le cycle paschal et la statue de saint Hippolyte. On la transporta dans la bibliothèque du Vatican où elle fait encore aujourd'hui l'un des principaux objets de la curiosité des savans.

Saint Hippolyte composa un très-grand nombre d'ouvrages, dont il y en a qui sont venus jusqu'à nous en tout ou en partie, et d'autres qui sont perdus. Ceux du premier genre sont un livre sur l'antechrist; un Cycle paschal, une Homélie sur la Théophanie, quelques fragmens de ses commentaires sur l'ouvrage des six jours, sur la Genèse, sur les pseumes, sur les proverbes, sur l'ecclésiaste, sur le Cantique des cantiques, sur le prophète Isaïe, sur Ezéchiel, sur Daniel, sur l'histoire de Suzanne, sur le songe de Nabuchodonosor, et sur le cantique des trois enfans dans la fournaise; quelques morceaux de ses traités contre toutes les hérésies, et en particulier contre celle de Beron, d'Hélie et de Noet; un écrit des dons du Saint-Esprit et de la tradition apostolique; une homélie intitulée : D'un seul Dieu en trois personnes, et l'Incarnation, contre l'hérésie de Noet; quelques parties de ses homélies sur le dimanche de Pâque, sur la distribu-

tion des talens, sur les deux Jarrons, sur Elcana et Anne, mère de Samuel, et sur la divinité; enfin quelques fragmens de son traité contre Platon, intitulé aussi : De l'univers; et de sa lettre à une reine qu'on croit avoir été l'impératrice Sévère, femme de Philippe, à quoi on peut ajouter une histoire considérable d'une vierge de Corinthe, et d'un martyr nommé Magistrien.

Les ouvrages perdus et dont il ne nous reste plus que les noms, sont un contre un Marcion; un de la résurrection; des Commentaires sur l'exode, sur le vingt-huitième chapitre du premier livre des rois, sur Zacharie, et sur quelques endroits de l'évangile de saint Matthieu; des homélies en la louange de notre Sauveur; une apologie pour l'Évangile et l'apocalypse de saint Jean; un Traité sur le jeûne du samedi, un autre où il examinait si l'on doit s'approcher tous les jours de l'Eucharistie; une chronique et une démonstration des temps de Pâque, conforme à la carte de son cycle paschal; une homélie sur ces paroles : Le Seigneur me nourrit; des cantiques ou des odes sur toutes les écritures; un écrit sur le bien et sur l'origine du mal, et plusieurs lettres.

Les ouvrages supposés à saint Hippolyte, sont le Traité de la fin du monde et de l'Antéchrist, différent de l'ouvrage sur l'Antéchrist donné par Gudius; le petit écrit sur les lieux où les

apôtres ont prêché et où ils sont morts; un livre sur les septante disciples; un livre sur la généalogie de saint Joseph, époux de la sainte Vierge, et plusieurs canons ou décrets ecclésiastiques, à qui on a donné le nom de tradition apostolique.

Nous n'avons point d'édition exacte de tous les ouvrages de saint Hippolyte; la seule que nous ayons est celle que M. Fabricius a donnée en grec et en latin à Hambourg en 2 volumes in-fol., le premier en l'an 1716, et le second en 1718, avec des notes très-utiles, soit pour l'intelligence du texte, soit pour éclaircir certains points de doctrine, qui pouvaient d'abord embarrasser le lecteur.

Quoiqu'il nous reste peu d'ouvrages de saint Hippolyte, on ne laisse pas d'y trouver bien des choses très-remarquables et très-utiles pour confirmer les vérités de notre religion, et pour éclaircir plusieurs points de la discipline des premiers siècles de l'Église. Il parle de l'Écriture-Sainte, comme d'un livre écrit par des personnes inspirées de Dieu. Il se sert des traditions apostoliques contre Noët, pour prouver que le Verbe de Dieu est descendu du ciel dans le sein de la bienheureuse vierge Marie, qu'il y a pris une âme et un corps, et tout ce qui est de la nature humaine, excepté le péché; qu'il a souffert, qu'il est mort et ressuscité. Il enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu en trois personnes; et pour exprimer la

pluralité des personnes en Dieu, il emploie le mot de *Trinité* (contre Noët, n° 14.) Il reconnaît que la sainte Vierge est demeurée toujours vierge, et qu'elle a porté dans son sein le Verbe de Dieu (Hippolyte, *apud Theodoret., dialog. 1, et t. 1, Op. p. 267*). Quoiqu'il ne parle que de deux sacremens, le Baptême et l'Eucharistie, il n'exclut pas les autres, et dit que dans l'Eucharistie, nous mangeons la chair divine de Jésus-Christ, et nous buvons son sang vénérable en rémission de nos péchés (t. 1, *Oper.*, p. 282). Saint Jérôme et les autres anciens qui ont travaillé sur les écrivains ecclésiastiques, ont parlé de saint Hippolyte comme d'un homme très-docte, très-éloquent et très-vertueux. Il avait l'esprit naturellement élevé, mais doux et éloigné de la satire. Il est juste dans ses pensées, naturel dans ses expressions, solide dans ses raisonnemens. Son discours est clair, grave et succinct; et quoiqu'il n'ait pas tous les agrémens du style athénien, il ne laisse pas d'être poli, noble, coulant et agréable. Dans ses explications de l'Écriture-Sainte, il s'attache plus à l'esprit qu'à la lettre. Mais ses allégories sont belles et ordinairement assez justes. (Eusèbe, *in Chron. et lib. 6, hist. cap. 16*. Saint Jérôme, *in Catal. c. 61*. Photius, *in Biblioth. cod. 121 et 122*. Tillemont, *Mém. ecclés.* Baillet, *Vies des Saints*, 22 août. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr.*

et ecclés., t. 2, p. 316 et suiv.)

HIPPOLYTE, martyr de Rome, était un chrétien célèbre qui vivait retiré dans les grottes d'autour de la ville, du temps de l'empereur Valérien. Il convertissait beaucoup de païens, qu'il amenait ensuite lui-même au pape Étienne pour être baptisés. Il fut pris comme chrétien et mis à la torture l'an 257. On lui déchira les côtés, on les lui brûla avec des torches ardentes, on le frappa avec des fouets plombés jusqu'à ce qu'il expirât sous les coups, le 9 décembre, ou le lendemain. Le martyrologe romain a cependant remis sa fête au second de ce mois. On lui joint plusieurs compagnons : 1°. Saint Adric, son beau-frère; 2°. sainte Pauline, sa sœur, femme de saint Adric; 3°. Néon et Marie, enfans d'Adric et de Pauline; 4°. le prêtre Eusèbe; 5°. le gressier Maxime qui avait demandé la commission de les aller chercher, et qui se convertit après avoir été délivré du mal des énergumènes par leurs prières. Valérien le fit précipiter dans le Tibre. On prétend que les corps de saint Hippolyte, de saint Adric, de sainte Pauline, de saint Néon et de sainte Marie, se conservent encore aujourd'hui à Rome dans l'ancienne église de Sainte-Agathe *in suburb.* (Baronius. Surius, 2 décembre. Tillemont, *Mém. ecclés.*, 4 vol. *Hist. du pape saint Étienne*. Baillet, *Vies des Saints*, 2 décembre.)

HIPPOLYTE, martyr de Rome, fut converti par saint Laurent, et couronné peu de jours après par le martyre. C'est tout ce qu'on en sait. (Baillet, t. 2, 13 août.)

HIPPOLYTE, prêtre de l'Église de Rome, martyr à Ostie ou à Porto, que plusieurs ont confondu mal-à-propos avec le précédent, mourut pour la foi de Jésus-Christ sous l'empereur Gallus en 252, ou peut-être même sous l'empereur Valérien, l'an 258. Il fut attaché à deux chevaux indomptés et traîné par les pierres, les rochers et les épines, jusqu'à ce qu'il fût mis en pièces, et que ses membres demeurassent épars de tous côtés. On fait sa fête le 13 d'août. L'on compte encore cinq ou six autres saints martyrs du nom d'Hippolyte, tant à Rome qu'à Porto en divers jours de l'année. (Baillet, 13 et 23 août.)

HIPPOLYTE, de Thèbes, ou le Thébain, auteur grec du dixième ou onzième siècle, composa une chronique dont on a quelques fragmens dans les antiquités de Canisius, et que M. Schelstrate a donnée tout entière en 1692, en grec et en latin. On la trouve aussi à la fin du premier tome des ouvrages de saint Hippolyte. C'est à Hippolyte le Thébain qu'il faut attribuer la Vie des douze apôtres, donnée par le père Combefis, dans son Auctuaire à la Bibliothèque des Pères. (Gessner. Possevin.)

HIPPONNE, aujourd'hui

Bonne, et en latin *Hippo-Regius*, ville d'Afrique, dans le royaume d'Alger. Les Africains la nomment *Bled el ugneb*. Elle est célèbre pour avoir été le siège épiscopal de saint Augustin.

Conciles d'Hipponne.

Le premier se tint le 8 octobre 393, sous le pape Sirice et l'empereur Théodose. Aurèle de Carthage y présida. Mégale de Calame, primat de Numidie, et tous les autres primats des provinces d'Afrique y assistèrent. Saint Augustin qui n'était encore que prêtre s'y trouva. On y traita de la foi et de la discipline, et l'on y fit quarante-un canons que l'on inséra en abrégé dans le troisième concile de Carthage. (*Reg. 3. Lab. 2. Hard. 1.*)

Le second se tint l'an 395, sur la discipline. C'est dans ce concile que saint Augustin fut ordonné évêque du vivant de Valère. (*Reg. 3.*)

Le troisième, l'an 422. Antoine, évêque de Fussale, y fut déposé.

Le quatrième, l'an 426, le 26 septembre, dans l'église de la Paix. Saint Augustin qui avait avec lui deux autres évêques; savoir Religien, et Martinien, et sept prêtres, déclara le prêtre Héractius, son successeur dans l'épiscopat, voulant néanmoins qu'il demeurât dans l'Ordre de prêtre jusqu'à la mort de saint Augustin, pour ne pas contrevenir au concile de Nicée qui défend de consacrer

crer un évêque du vivant de l'autre. (Saint Augustin, *epist.* 213, et t. 1, Concil. Balus., p. 371.)

HIPPOS, ville de la seconde Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Scythopolis. Elle est à trente stades de Gadara, et autant de Tyberias, proche du Jourdain où il sort dans la Décapole. On croit que c'est la ville appelée *Susitha* par les Hébreux. Il n'en est fait aucune mention dans l'Écriture-Sainte, au moins sous le nom d'Hippos. Joseph en parle dans plusieurs endroits. Nous trouvons dans les actes des conciles les évêques suivans :

1. Pierre, assista au concile de Séleucie en 359.

2. Conon, souscrivit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem, à Jean de Constantinople contre Sévère d'Antioche en 518.

3. Théodore souscrivit à la sentence qui fut portée contre Anthyme, dans le concile de Jérusalem sous le patriarche Pierre en 536. (Or. chron., t. 3, p. 709.)

HIPSISTAIRES, hérétiques du quatrième siècle, ainsi nommés, parce qu'ils faisaient profession d'adorer le Dieu très-haut, en grec, *Hypsistos*, *Hypsistarius*. Ils révéraient aussi le feu et les lampes, et observaient le sabbat, et la distinction des viandes mondes et immondes, comme les Juifs. (Saint Épiphane, *Heres.* 80. Tillemont, Mémoire ecclésiastique, t. 9, p. 312.)

HIR, fils de Caleb. (1 Par. 4, 15.)

HIRA, fils d'Accès, de la ville de Thécué, un des braves de l'armée de David. (2 Reg. 23, 26.)

HIRAM, dernier chef de l'Idumée, de la race d'Ésau. (Genès., 36, 43.)

HIRAM, roi de Tyr, fils d'Abibal, envoya à David des ambassadeurs avec des ouvriers, et du bois de cèdre pour lui bâtir un palais. Il en fit autant au roi Salomon pour le bâtiment du temple. (2 Reg. 5, 11, 3. Reg. 5.)

HIRAM, excellent ouvrier en toutes sortes d'ouvrages de cuivre ou de bronze. (3 Reg. 7, 13.)

HIRAS, Chananéen, de la ville d'Odollam, beau-père de Juda, fils de Jacob. (Genès. 38.)

HIRCAN (Jean), fils de Simon Maccabée, fut gouverneur des frontières de la Judée, du côté de la mer, du temps de son père, et après sa mort on le reconnut pour prince de sa nation et pour grand-prêtre. Il secoua entièrement le joug des Tyriens, vainquit les Iduméens, et mourut l'an du monde 3898, avant Jésus-Christ 102. (1 Mach. 15 et suiv.)

HIRCAN, fils de Joseph, et petit-fils du grand sacrificateur Onias II. C'est de lui qu'il est parlé dans le second livre des Machabées, qui est nommé Hircan, fils de Tobie, parce qu'en effet il était petit-fils de Tobie, et

propre fils de Joseph. (2 Macc. 3.)

HIRME, *hirmus*. L'hirme est dans la liturgie grecque, une antienne sur le ton de laquelle on chante les tropaires qui la suivent, et dont elle fait la première partie. On l'appelle *hirme* d'un mot grec qui signifie *je tire, j'entraîne*, parce qu'elle entraîne ce qui suit, et lui donne le ton. (Léon Allatius. Goar.)

HIRMOLOGE ou **HERMOLAIRE**. Voyez **HERMOLAIRE**.

HIRNHEIM (Jérôme), religieux de l'Ordre de Prémontré, docteur et professeur en Théologie, fut le cinquante-unième abbé de la maison de son Ordre au mont de Sion, dit en langue du pays, *Strahow*, en Bohême. Il mourut le 27 août 1679, à l'âge de quarante-quatre ans. M. Hugo, dans ses Annales latines de l'Ordre de Prémontré, in-folio, t. 3, p. 931, dit que cet abbé aimait les sciences, et que pendant qu'il fut vicaire général, il employa tous ses soins pour les faire cultiver dans toutes les provinces de son vicariat. Il ajoute qu'il joignait une humilité profonde à beaucoup d'érudition, et qu'il a laissé dans ses ouvrages des preuves de ses connaissances; mais il ne cite aucun de ces ouvrages. Il y en a un qui est devenu rare, et qui fut imprimé à Pragues en 1676, in-4°, sous ce titre : *De typho generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso tumore, difficultate, labilitate, falsitate,*

jactantia, presumptione, incommodis et periculis, tractatus brevis in quo etiam vera sapientia à falsâ discernitur, et simplicitas mundo contempta extollitur; idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus, autore Hieronimo Hirnheim, canonici Ordinis præmonstratensis ecclesiæ B. V. Pragæ in monte Sion vulgo Strahow, abbate, per Bohemiam, Austriam, Moraviam et Silesiam visitatore ac vicario generali, sacræ Theologiæ doctore. L'auteur dit dans sa préface, qu'il avait eu dessein d'intituler son livre *De vanitate scientiarum*, mais que ce titre ayant déjà été pris par Corneille Agrippa, il en avait employé un autre. Dans la même préface, il maltraite beaucoup Agrippa, et son traité de la vanité des sciences. Celui du père Hirnheim ou Hirnhaim, est divisé en quarante-un chapitres, où il traite du désir excessif de savoir, des inconvéniens inséparables de l'étude, de l'incertitude des sciences, de l'ignorance de quantité d'effets naturels, ou de leur obscurité, de la présomption et des autres défauts des savans, des chutes funestes que plusieurs ont faites, de l'amour qu'on doit avoir pour la vérité, de l'attention qu'on doit avoir de ne jamais séparer la piété de la science, etc. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans les *Observationes Hallenses*, t. 7, observation 7, p. 206 et suiv.

HIRSEMÈS, hébr. *la ville du soleil*, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 41.)

HIRTANAAMANIS, ville de l'Assyrie, à trois milles de Cutha. Elle est appelée de *Naaman*, dit Abulfeda, parce que c'était la demeure de Naaman, fils de Monder, qui ayant embrassé la religion chrétienne, y fit construire de magnifiques églises. Les jacobites soumis au Maphrien, y ont eu un siège épiscopal rempli par

1. Théodore, en 551.
2. Achudenes, fait maphrien en 559, par Jacques Zanzalée.
3. Jean, en 650.
4. Georges, succéda à Jean. (Or. chr., t. 2, p. 1586.)

HISPAHAN - JULFA, siège épiscopal de l'Arménie-Majeure, sous Escmiasin. Il est dans un faubourg que l'on nomme Julfa, et il a au-dessous de lui une vingtaine d'églises; les Georgiens y occupent un autre faubourg, et y ont aussi un évêque. Il y a des augustins, des capucins, des carmes déchaussés et des jésuites pour l'Eglise romaine. Étienne, évêque arménien, brigua en 1699 le catholicat qu'il obtint enfin.

HISPELLUM, ancienne ville d'Italie dans l'Ombrie, à trois milles de Foligno du côté de Perouse. C'était une colonie romaine; les vestiges et quelques restes des anciens édifices de cette ville font juger qu'elle était autrefois fort belle et fort grande. Aujourd'hui on la nomme *Spello*. Elle contient

deux collégiales, plusieurs maisons religieuses. *Spello* a été ville épiscopale jusqu'au sixième siècle, que son évêché fut uni à celui de Spolette. Nous ne connaissons que trois de ses anciens évêques, savoir :

1. Félix, qui fut martyrisé sous les empereurs Dioclétien et Maximien. On en fait la fête à *Spello* le 18 mai.

2. Saint Épiphané, qui assista au concile de Rome sous le pape Félix, en 487.

3. Venerius, au concile tenu sous le pape Simmaque. (*Ital. sac.*, t. 10, col. 114.)

HISTONIUM, ancienne ville d'Italie dans l'Abruzze cétérieure. C'est aujourd'hui Vasto ou Guasto di Amone, petite ville située auprès de la côte du golfe de Venise, avec titre de marquisat. On y compte cinq mille âmes, deux collégiales, un monastère de célestins, sept autres maisons religieuses d'hommes et une de filles. Il paraît par un bref du pape Gélase, rapporté dans le décret *dist.* 24, *can.* 3, que l'ancienne ville d'Histonium ou Istonium avait été épiscopale. On ne connaît aucun de ses évêques. (*Ital. sac.*, t. 10, col. 116.)

HOBÀ, héb. *dilection, amitié*. Il y a apparence que c'est la ville d'Abila. Voyez **ABILA**.

HORAB, héb., *chéri, aimé*, fils de Raguel. (Num. 10, 29.)

HOBBS ou **HOBBS** (Thomas), en latin *Hobbesius* et *Hobbius*, naquit à Malmersbury, bourg d'Angleterre dans le

comté de Wilt, le 5 avril 1388. Son père qui était ministre, le fit élever avec soin. Après avoir étudié le latin, le grec, la philosophie, il entra chez Guillaume Cavendish, baron de Harwich, et depuis comte de Devonshire : il n'avait alors que vingt ans. Il fit le voyage de France et d'Italie avec son élève en 1610; et à son retour en Angleterre, il s'appliqua de nouveau à l'étude des langues latine, grecque, et à celle des belles-lettres. En 1631, il se chargea encore d'un fils de la comtesse de Devonshire, qui n'avait que treize ans; et trois ans après, il fit de nouveau avec lui le voyage de France et d'Italie. Il était à Paris en 1634; il s'y appliqua à la physique, et surtout à examiner les opérations sensitives des animaux; et il eut sur ce sujet des entretiens avec le père Marin Mersenne, minime célèbre. En Italie, il vit Galilée et devint son ami. En 1637, il retourna en Angleterre; mais ayant prévu la guerre civile qui éclata en effet quelque temps après, il retourna à Paris où il enseigna les mathématiques au prince de Galles qui avait été obligé de se retirer en France. Ne se croyant pas en sûreté en France, il retourna en Angleterre où il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de se tenir caché chez le comte de Devonshire, parce qu'il était fort décrié auprès des évêques. Lorsque le roi Charles II fut rétabli sur le trône en 1660, Hob-

bes eut l'honneur de le saluer, et ce prince lui donna une pension. Il mourut à Hardwich chez le comte de Devonshire, le 4 décembre de l'an 1679, dans sa quatre-vingt-douzième année. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de politique, de géométrie, de philosophie et de belles-lettres. Les principaux sont : 1°. *Elementa philosophica seu politica de cive, id est, de vitâ civili et politia prudenter instituendâ*, dont la meilleure édition est celle d'Amsterdam en 1647. Cet ouvrage contient plusieurs maximes fort opposées à une saine moralité; il avait été imprimé en 1642 in-4°. M. de Sorbières le traduisit en français, et fit imprimer cette traduction à Amsterdam en 1649. 2°. *Leviathan, sive de republicâ*, à Londres, en 1650, in-folio, et depuis à Amsterdam, chez Elaeer, en 1668, avec un *appendix*, et ses autres œuvres philosophiques, en 2 volumes in-4°. Le *Leviathan* contient des opinions monstrueuses que nous avons rapportées au mot *Déistes*. 3°. De la liberté et de la nécessité, en anglais; à Londres, en 1654, in-12. 4°. Questions sur la liberté, la nécessité et le hasard, contre le docteur Bramhall, évêque de Londonderry, en anglais; à Londres, en 1656, in-4°. 5°. *Littera ad Guillelmum, Novi-Castri ducem, de controversiâ circa libertatem et necessitatem habita cum Benjamin Lancy, episcopo eliensî*; à Londres, en 1676, in-12. L'auteur

de la vie de Hobbes, imprimée en latin à Londres, tâche de le justifier de l'accusation d'athéisme dont on l'a souvent chargé; mais il est certain au moins que la religion n'était pour lui qu'un problème, et qu'il était indifférent à l'égard de toute religion, comme le prouvent ses ouvrages. Le fameux Descartes disait de lui, qu'il ne pouvait approuver ses principes, qui sont très-mauvais et très-dangereux, en ce qu'il suppose tous les hommes méchants, et qu'il leur donne sujet de l'être. Il prétend que dans la nature des choses, il n'y a point de différence entre le juste et l'injuste; que l'homme considéré dans l'état naturel, et antécédemment à ses conventions faites avec les autres hommes, n'est obligé, ni à leur vouloir du bien, ni à aucun autre devoir envers eux; qu'il n'appartient qu'à ceux qui gouvernent de décider si une chose est juste ou injuste, et que la différence du vice et de la vertu dépend absolument de leur autorité et des lois positives. (Voy. l'ouvrage intitulé : *Thomæ Hobbes, Angli, malmesburiensis philosophi vita, Carolopolis*, in-8°, à Londres, 1681; Mélanges critiques de littérature, à Amsterdam, en 1701, p. 381, etc. Voëtius, *Disput., theolog.*, p. 4. Cumberland, *de Legibus nature*, M. Desmaiseaux, Notes sur la deux cent-cinquante-sixième lettre de Bayle. Baillet, Vie de Descartes, etc.)

HOCA ou HOCOA. Jeu de ha-

sard très-pernicieux et fort sujet à la tromperie. Il vint de Catalogne ou de Rome en France, et fut sévèrement condamné par deux arrêts du parlement, qu'on peut voir dans le traité de la police de M. de la Mare, t. 1, p. 461. Voyez Jku.

HOCHSTRAT ou HOOGSTRATT (Jacques d'), ainsi nommé d'un village de Brabant vulgairement nommé *Hooc-Straten*, où il était né, prit le degré de maître-ès-arts à Louvain en 1485. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Dominique à Cologne, y professa la Théologie, et fut inquisiteur des diocèses de Mayence, de Trèves et de Cologne où il mourut le 21 janvier 1527. C'était un homme intrépide qui s'opposa avec force aux hérétiques de son temps. Luther n'eut point d'ennemi plus ardent que Hochstrat qui écrivit contre lui avec beaucoup de zèle et de vivacité. De-là le portrait désavantageux que ses adversaires ont fait de lui, et qui lui font honneur, puisqu'on ne peut sans injustice ne pas reconnaître la vérité dans ses écrits, et en particulier dans le jugement qu'il porta de l'ouvrage de Reuchlin, intitulé : le Miroir oculaire. La faculté de Théologie de Paris en jugea de même que lui dans l'avis doctrinal qu'elle donna le 2 août 1514, sur ce livre, en assurant qu'il est rempli de propositions fausses, téméraires, capables d'offenser les oreilles pieuses, injurieuses aux

saints Pères, blasphématrices contre Jésus-Christ et contre l'Église, suspectes d'hérésie ou même hérétiques; qu'il devait être jeté au feu, et que l'auteur devait être contraint de se rétracter. Ce jugement a été confirmé par le concile de Trente qui a fait mettre le livre de Reuchlin dans l'*index* des livres défendus. On laisse à juger après cela quel fonds on doit faire sur le récit de l'auteur du Dictionnaire historique, littéraire et critique, qui adoptant toutes les calomnies des ennemis de Hochstrat, ne craint pas d'avancer qu'il succomba honteusement dans les affaires fâcheuses qu'il suscita au célèbre Reuchlin, et nous représente ce zélé défenseur de la foi comme un homme violent, accusateur infatigable, calomniateur impudent, barbare persécuteur, et ennemi juré de tous ceux qui n'étaient pas de la barbarie scholastique. Cet auteur, si judicieux et si équitable, après s'être étayé du témoignage du père Maimbourg qu'il nous dépeint à son article comme un homme qui présente au public, sous le nom d'histoires, les fruits de son imagination échauffée, et assez impudent pour avancer sans rougir, les plus noires impostures contre des personnes de mérite et d'une vie exemplaire, rapporte cette sanglante épitaphe que quelqu'un fit de Hochstrat, sans ajouter ce que nous allons mettre ensuite :

*Hic jacet Hochstratus, viventem ferro
patique
Quem potuere mali, non potuere boni.
Crescite ab hoc taxi, crescant aconita
sepulchro.*

*Ausus erat, sub eo qui jacet, omne
nefas.*

Aubert le Mire dit que ce poète aurait parlé plus véritablement s'il eût dit le contraire.

*Hic jacet Hochstratus, viventem ferro
patique
Quem potuere boni, non potuere mali.*

Hochstrat composa un grand nombre d'ouvrages; savoir, 1°. La Défense des religieux mendiants, contre les curés qui combattaient leurs privilèges, à Cologne 1507, in-4°. 2°. La Destruction de la cabale ou de la perfidie cabalistique, adressée à Léon x, et imprimée à Anvers en 1518. Cet ouvrage est contre Reuchlin. 3°. Un Dialogue sur la cause du même. 4°. Quelques apologies contre le même. 5°. Les actes des jugemens rendus entre lui et le même auteur, à Hanau en 1518. 6°. Six livres de colloques avec saint Augustin contre Luther, imprimés à Anvers en 1524. 7°. Un Dialogue de la vénération et de l'invocation des Saints, imprimé la même année. 8°. Cinq traités de la liberté chrétienne, imprimés l'an 1526. 9°. Un Traité de la foi et des bonnes œuvres, à Cologne 1525, in-4°. 10°. Un écrit intitulé; Contre les huit blasphèmes des luthériens. 11°. La perle de la philosophie morale en douze livres, imprimée l'an 1521. 12°. Deux écrits pour défendre les

princes d'Allemagne, de ce qu'ils laissaient les corps des criminels au gibet sans sépulture. 13°. Un Discours contre ceux qui ont recours aux maléfices ; et un autre contre les prêtres concubinaires. 14°. Un Traité du purgatoire, à Anvers 1525, in-8°. (Aubert le Mire. Valère-André, Biblioth. belg. Dupin, Biblioth. du seizième siècle. Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 67 et suiv.)

HOCQUARD (Bonaventure), cordelier lorrain, a fait imprimer un ouvrage en 2 volumes in-8°, sous ce titre : *Perspectivum lutheranorum et calvinistarum, in duas partes divisum, ad orthodoxorum omnium confirmationem et nutantium instructionem, hostiumque veræ fidei confusionem, etc., autore Bonaventuræ Hocquardo lotharingo, Ordinis Minorum strictioris observantiæ reformatorem SS. Theologiæ lectore generali. Viennæ Austriæ, typis Matthæi Cosmerari, 1648*. Le premier tome est dédié aux seigneurs hongrois, promoteurs et fauteurs de la religion catholique en Hongrie. C'est un livre de controverse où l'on réfute pied à pied les erreurs des calvinistes et des luthériens, sur tous les articles de leur doctrine opposée à celle de l'Église catholique. L'auteur rapporte au commencement la liste des sectes sorties de l'école de Luther et de Calvin. Cette liste est tirée de Lindanus, évêque de Rure-

monde. Sur chaque article qu'il réfute, il rapporte les témoignages des Pères et des théologiens de chaque siècle, les uns après les autres. (D. Calmet, Biblioth. lorr.)

HOCSEMIUS, HOXSEMIUS, HOCSEM (Jean d'), chanoine de Liège, et écolâtre ou théologal de Saint-Lambert, dans le quatorzième siècle, naquit à Hocsem dans le diocèse de Liège, et fut très-souvent envoyé pour les affaires de son église vers le pape, le roi de France et le duc de Brabant. Il laissa l'Histoire des évêques de Liège depuis l'an 1247 jusqu'en 1348, que Jean de Chapeauville, chanoine de la même église, recueillit avec celles de quelques autres écrivains l'an 1612 ou 1613. Jean d'Hocsem composa encore d'autres ouvrages, comme *Digitus florum utriusque juris ; flores autorum et philosophorum. etc.* Il mourut l'an 1348, et fut enterré dans la chapelle de Wingaërde en l'église cathédrale où l'on voit son épitaphe. (Valère-André, Bibl. belg. Vossius, etc.)

HOD, fils de Supha. (1 Par. 7, 37.)

HODES, femme de Saharim. (1 Par. 8, 9.)

HODY (Humphred, ou Huinfroy), savant anglais, né dans le territoire de Sommerset le 1^{er} janvier 1659, d'une famille noble et ancienne, prit le degré de bachelier en Théologie dans l'université d'Oxford en 1686. Il fut professeur royal en grec, et

archidiacre en 1698. Étant encore assez jeune, il publia en 1684, à Oxford, in-8°, une dissertation latine contre l'histoire d'Aristée, qu'Isaac Vossius attaquait vivement dans l'appendix de ses observations sur Pomponius-Mela. M. Hody répliqua dans son ouvrage intitulé, *De bibliorum textibus originalibus, versionibus gr. et lat.*, in-folio en 1705. Il avait donné en 1691 une dissertation sur Jean Malala, qui fut imprimée avec l'ouvrage intitulé : *Joannis Antiocheni cognomento Malalæ historiæ chroniciæ libri XVIII*, gr. et lat., ex manuscriptis bibliothecæ bodleianæ nunc primum editi, cum interpretatione et notis Edmundi Chilmeadi, et præfixâ dissertatione de autore per Humfredum Hodium : accedit epistola Richardi Bentleii ad Joannem Millium, à Oxford, en 1691, in-8°. La même année 1691. M. Hody publia à Oxford, in-4°, un manuscrit grec de la bibliothèque même d'Oxford, avec sa version latine et quelques notes, où l'on prétend montrer par les historiens ecclésiastiques, que les évêques, quoique déposés injustement, n'ont jamais refusé d'être de communion avec leurs successeurs, si ceux-ci étaient orthodoxes, et que l'on n'est point schismatique pour communiquer avec des évêques élus et installés contre les canons, pourvu qu'ils soient d'ailleurs orthodoxes. La raison qui engagea M. Hody à publier cet ouvrage, est qu'il voulait

réfuter ceux qui croyaient en Angleterre, que les évêques qui n'avaient pas voulu prêter de nouveaux sermens, et auxquels par cette raison on avait donné des successeurs, étaient les véritables évêques, et non pas ceux que l'on avait mis en leur place. M. Dodwel, qui ne pensait pas comme M. Hody, lui opposa un écrit anglais intitulé : *Défense des évêques dépossédés de leurs évêchés*. Il publia cette réponse à Londres la même année 1691, in-4°. M. Hody répliqua en 1693, et M. Dodwel répondit de nouveau en 1695. M. Hody a publié encore en anglais un traité sur la résurrection, in-8°, à Londres, 1694, et il avait dessein de faire un *Syngtagma historico chronologicum de Ptolomæis, Egypti regibus*, lorsque la mort l'enleva le 20 janvier 1706. Voy. sa vie composée par Samuel Jebb, docteur en médecine. Cette vie se trouve jointe à une histoire latine fort curieuse sur la vie des illustres Grecs qui ont rétabli en Europe l'étude de la langue grecque et des humanités, histoire que M. Hody avait composée étant professeur, et que M. Jebb fit imprimer à Londres en 1742, in-8°, sous ce titre : *de Græcis illustribus linguæ græcæ litterarumque humaniorum instauratoribus, eorum vitis, Scriptis et elogiis, libri duo. E codicib. potissimum miss. aliisque authenticis ejusdem ævi monumentis deprompsit Humfredus Hodius, etc.*

HOFFÉE (Paul), jésuite d

Binghen au diocèse de Mayence, mort le 17 septembre 1608, a laissé un traité de la communion sous une espèce, et la défense de ce livre contre Smidellin et Spingeberge, imprimés en Allemagne en 1565. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1506.)

HOFMEISTER (Jean), religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, natif de Souabe, dans le seizième siècle, fut vicaire-général de son Ordre en Allemagne et dans les Pays-Bas. On a de lui : 1°. Commentaires sur Tobie, sur les évangiles de saint Marc et de saint Luc, sur les douze premiers chapitres des actes, sur l'épître de saint Paul aux Corinthiens, à Paris, 1568. 2°. Sermons sur les évangiles de l'année et sur les fêtes des Saints, à Paris, 1555. 3°. La clef de l'Écriture, ou règles pour l'interpréter, à Mayence en 1545. 4°. Lieux communs de Théologie, et autres traités de controverse, à Paris en 1568 et en 1573. 5°. Deux dialogues de la vérité des dogmes de l'Église, à Ingolstadt. 6°. Jugement sur les articles de la confession d'Ausbourg, à Cologne en 1559. 7°. Explication des prières et des cérémonies de la messe, à Anvers en 1552. (Dupin, Table des Aut. ecclés., seizième siècle, p. 1163.)

HOHBURG (Christian), né le 23 de juillet 1607, à Lunebourg où son père était tisserand en laine, fut élevé par le sieur Locke, ministre, qui le fit étudier. Il mourut à Hambourg le

29 octobre 1675, après avoir composé plusieurs ouvrages, comme : *Praxis arndianæ*; *medulla tauleræ*. Le miroir des abus qui règnent parmi les prédicateurs sous le nom feint d'Élie Prætorius; *Apologia prætoriana*; Théologie mystique; le Christ inconnu; *Emblemata sacra, postilla mystica*, et un grand nombre d'autres écrits mystiques dont la plupart ont été réfutés par Glossius, Saubertus, Mullerus et autres. La vie de Hohburg a été donnée en 1698, par Philippe, son fils.

HOHENAW, lieu d'Allemagne, où il y eut un concile l'an 1178. Il n'en reste point d'actes. (*Lab. 10. Hard. 9.*)

HOIRIE, dans sa propre signification, est une succession en ligne directe descendante. C'est pourquoi donner en avancement d'hoirie, n'est autre chose que donner par avance à un de ses enfans, à la charge que ce qui est ainsi donné lui sera diminué dans le partage de la succession. (Bouteillet, en sa Somme rurale, titre 78.)

HOIRIE, signifie aussi le droit que nous avons de succéder à un défunt, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale. Ce terme a quelquefois une signification plus étendue, comme dans le titre du digeste et du code *expilatæ hereditatis*, où il se prend pour les effets de la succession d'un défunt, qui ont été volés.

HOIRS, sont les héritiers descendans en ligne directe. Cependant comme ce mot est général,

étant tiré de celui d'*heres* qui veut dire héritier, il s'entend très-souvent non-seulement des héritiers descendans en ligne directe, mais aussi de toutes sortes d'héritiers, soit en ligne collatérale, soit en ligne directe, et comprend même les héritiers testamentaires : par exemple, quand on stipule quelque chose pour soi, ses hoirs et ayans-cause, cette stipulation a lieu en faveur de toutes sortes d'héritiers. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot: *HOIRIE*.)

HOLUS ou **HOVE** (André), natif de Bruges, professeur en langue grecque et en histoire à Douai, mort âgé de plus de quatre-vingts ans, après l'an 1625, a laissé : Histoire sacrée et profane, en 2 tomes, à Douai en 1629. 2°. Paraphrase sur Ézéchiel, en vers, *ibid.* en 1598. 3°. Deux apologies sur saint Grégoire-le-Grand, *ibid.* 4°. Trois tomes d'antiquités liturgiques, *ibid.* en 1605. 5°. Trois oraisons; la première, sur la constance de Mardochee. La seconde, sur la ligue des Machabées. La troisième, sur les pharisiens, *ibid.* en 1629. 6°. Vie de Jacques de Vitry, *ibid.* en 1597. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, p. 1879.)

HOLAN ou **CHOLON** ou **OLON** ou **HÉLON**, ville dans les montagnes de Juda. (Josué, 15, 51.)

HOLCOT ou **HOLKOT** (Robert), anglais, natif de Northampton, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique, et fut reçu docteur

en Théologie à Oxford ou à Cambridge, car ces deux universités se le disputent. C'était un homme d'un grand génie, qui possédait bien les lettres divines et humaines, infatigable au travail, et d'une lecture extrêmement vaste. Il mourut de peste à Northampton l'an 1349. Il composa divers ouvrages, qui furent très-recherchés et souvent réimprimés : 1°. des Commentaires sur les quatre livres des sentences, avec des questions et des conférences qui parurent à Lyon en 1497, in-folio, puis en 1510 et en 1518, in-4°. 2°. Un commentaire sur la sagesse de Salomon, qui parut en 1483 à Spire, et depuis à Reutlingen en 1489; la même année à Bâle; en 1494 à Haguenau; et cinq autres fois à Venise. 3°. Un commentaire sur le Cantique des cantiques, et sur les sept premiers chapitres de l'Écclésiastique, à Venise en 1509. 4°. Un commentaire sur les promesses (on doute s'il est de lui ou de Thomas Walois.) 5°. *Moralisationes historicarum*, à Bâle, 1586. 6°. Un traité intitulé : *de Origine, definitione et remedio peccatorum*, à Paris, 1517, in-8°. 7°. *Philobiblon seu de amore librorum et institutio bibliothecarum*, qui parut à Paris en 1483, et à Paris en 1500, sous le nom de Richard de Rury. 8°. *Quodlibeta*. 9°. *Questiones et quodlibeta super quatuor libr. sentent.* 10°. *In Ecclésiasten*. 11°. *In duodecim Prophetas minores*. 12°. *In quatuor*

Evangelia. 13°. *Allegoriæ utriusque Testamenti*. 14°. Des sermons et quelques autres ouvrages qui sont demeurés manuscrits ainsi que les précédens depuis le nombre 8. (Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 629 et suiv.)

HOLDA, prophétesse, femme de Sellum, fut consultée par Josias sur le livre de la loi, qu'on avait trouvé dans le trésor du temple. (4 Reg. 22, 14.) Les Grecs l'honorent le 10 avril.

HOLDAL. Zacharie reçut ordre du Seigneur de demander à Holdal et à quelques autres, de l'or pour faire des couronnes à Jésus, fils de Josédéch. (Zachar. 6, 10.)

HOLDAL, un des douze chefs des troupes de David, qui servaient chacun en leur ordre au palais, avec les vingt-quatre mille hommes qu'ils commandaient. (1 Paral. 27, 15.)

HOLDEN (Henri), anglais de nation, après avoir professé dans plusieurs universités, vint en celle de Paris où il fut fait docteur l'an 1646, et mourut à la fin de mars de l'an 1662. Il a composé un petit livre intitulé : *l'Analyse de la Foi*, imprimé en 1655, pour la première fois, et en 1685 pour la seconde. Ce petit ouvrage est un chef-d'œuvre en matière de controverse. Il comprend en peu de paroles toute l'économie de la religion, la résolution de la foi dans ses principes et dans ses motifs, et l'application de ces principes aux questions de controverse.

Son dessein a été d'empêcher les disputes qui règnent non-seulement entre les catholiques et les hérétiques, mais encore entre les théologiens catholiques dans les écoles, et de faire voir ce qui doit passer pour certain et pour douteux, ce qui est d'institution divine et ce qui n'est que d'institution ecclésiastique, ce qui est de foi et ce qui est problématique en matière de doctrine ou de discipline. L'ouvrage est divisé en deux parties. Il traite dans la première des principes de la foi, et dans la seconde, il applique les maximes générales aux points particuliers de doctrine, pour distinguer ce qui est de foi de ce qui n'est qu'opinion. A la fin de ce traité, il y a un petit écrit du même auteur sur le schisme, dans lequel il traite du schisme en général, et en particulier du schisme des protestans. On a encore mis, dans la seconde édition, une lettre du même auteur touchant l'usure. Il a encore écrit deux lettres en 1656; l'une à M. Ferret, curé de Saint-Nicolas-du-Chardonnet; l'autre à M. Arnauld, dans lesquelles il se déclare pour le sentiment des thomistes sur la grâce. C'est à l'occasion de cette dernière lettre, que MM. Arnauld et Nicole firent l'écrit qui parut seulement sous le nom du premier, *Antonii Arnaldi responsio ad Holdenum*. Il y a encore des notes de Holden sur le Nouveau-Testament, et un discours intitulé : *Oratio Henrici Holden quam*

paratam habebat ad enuntiationem in examine propositionis arnaldinæ, à Francfort en 1656. Holden a beaucoup de méthode et de logique ; il est fort dans le raisonnement, net, précis, exact dans ses définitions et ses divisions. Il suit une route différente de celle des autres théologiens scholastiques et controversistes. (Dupin, *Biblioth. du dix-septième siècle*, part. 2.)

HOLIAS (Jean des), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Clermont en Auvergne, et profès du couvent de son Ordre dans la même ville, se distingua par son zèle pour le salut des âmes, et contre les hérétiques. Il mourut en 1716 à Chartres où il était allé pour faire imprimer trois octaves du saint-sacrement de l'Eucharistie. Il avait publié auparavant à Paris, chez Jean Couterot, en 1697, in-8°, *Octave des morts ou la pénitence des âmes du purgatoire*, etc. (Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 791.)

HOLLANDUS ou D'HOLLANDER (Henri), anglais, né à Worcester, quitta sa patrie pour l'amour de la vraie religion, et alla à Douai où il fut fait bachelier en Théologie et élevé ensuite au sacerdoce. Il fut depuis envoyé à Reims où il se distingua dans la prédication, et fut employé à une traduction des livres saints. On l'envoya depuis comme missionnaire en Angleterre où il contribua à ramener de l'égarement plusieurs de ses compatriotes ; mais son zèle l'ex-

posant trop, il fut contraint de revenir. Il retourna à Douai où il prit le degré de licencié en Théologie, et on le chargea d'enseigner cette science dans un monastère de la ville. Jean Pitseus, qui parlait de lui en 1611, ne lui donne pour ouvrages qu'un recueil de poésies latines, et un traité sur le sacrifice de la messe, imprimé en latin, à Douai en 1609 ; mais il ajoute qu'il composait plusieurs autres ouvrages. Dans la Bibliothèque belge, il est qualifié docteur en Théologie, et on lui donne pour ouvrage : *Arca novifœderis in sanctæ missæ canone representata*, à Anvers 1615, in-8°. (Moréri, édit. de 1759.)

HOLOCAUSTE, sacrifice où l'on consomme entièrement l'hostie par le feu. *Holocaustum* ; ce mot vient du grec *holocauston*, qui signifie entièrement brûlé, parce qu'on brûlait sur l'autel toute la chair des victimes offertes en holocauste, à la distinction des victimes pour le péché, et des hosties salutaires dont on réservait quelques parties qui n'étaient pas consommées sur l'autel. Voyez AUTEL, SACRIFICE.

HOLOFÉRNE, lieutenant-général des armées de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui fut tué par Judith devant Béthulie. (Judith, *passim*.)

HOLOGRAPHE. On appelle une disposition holographe celle qui est entièrement écrite et signée de la main de celui qui l'a faite. On applique plus particulièrement ce terme à un testa-

ment entièrement écrit et signé de la main du testateur. *Testamentum, apud Festum, appellatur holographum, quod totum manu testatoris scriptum est. et subsignatum.* Au reste quoique suivant l'étymologie de ce mot il dût être écrit holographe, cependant l'usage est en France d'écrire et de prononcer olographe. (De Ferrière, Dict. de droit et de Pratique, au mot **HOLOGRAPHE.**)

HOLON ou **HOLAN**, ville de Juda. (Josué, 21, 15.)

HOLSTENIUS (Luc), de Hambourg, vint en France d'où il passa à Rome auprès du cardinal François Barberin qui lui fit donner un canonicat de l'église de Saint-Pierre. Il fut choisi pour être garde de la bibliothèque du Vatican, et mourut à Rome le 2 février 1661, âgé de soixante-cinq ans. Il était très-savant dans l'antiquité ecclésiastique et profane, avait un jugement fin, une critique exacte, écrivait avec beaucoup de netteté et de pureté, et s'était acquis une grande réputation dans toute l'Europe. Nous avons de lui, 1°. Notes sur la Géographie de Charles de Saint-Paul, de Cluvier et d'Ortelius, à Rome en 1666. 2°. Deux Traités du sacrement de Confirmation, chez les Grecs, *ib.* en 1668. 3°. De la Communion sous une espèce chez les Abyssins, *ibid.* 4°. Trois Dissertations, dont deux sont sur des passages du Concile de Nicée; et la troisième sur la suite de l'épiscopat, et les raisons qu'alléguait Synesius, pour n'être pas or-

donné évêque, données par M. de Valois avec le Théodoret, en 1673. 5°. Dissertation sur la vie et les écrits de Porphyre, à Rome. 6°. Edition du code des règles monastiques de Saint-Benoît d'Aniane, à Rome en 1660, et à Paris en 1663, in-4°, 2 vol. 7°. Collection romaine des conciles et autres monuments ecclésiastiques, avec des notes posthumes, à Rome en 1662. 8°. Edition des sept Homélies attribuées à saint Athanase. 9°. Correction du texte du Traité d'Eusèbe contre Hiérocles, avec des notes, à Rome en 1627. 10°. Edition de l'exposition du Symbole de Nicée, faite par Théodore d'Ancyre contre Nestorius, à Rome en 1669. 11°. Edition des Sentences morales de Démophile, de Démocrates et de Secundus, en grec, avec sa traduction, *ibid.* en 1638. 12°. Edition de la Passion des saintes Perpétue et Félicité, de saint Boniface, martyr romain, avec des animadversions sur le martyrologe de Baronius, à Paris en 1664. 13°. Une Lettre de Chrétien Ranzovius à Calixte, ministre luthérien, dans laquelle Ranzovius exposait les raisons qu'il avait eues de se faire catholique. 14°. Plusieurs Lettres qu'on trouve dans les Commentaires de Lambecius, en 1674, et dans la collection des lettres que M. Simon a données avec la vie du père Morin, sous le titre d'Antiquités de l'Eglise orientale. 15°. Un Ecrit touchant le concile de Bâle, imprimé dans le 13° tome des conciles du père

Labbe. (Dupin, Biblioth. du dix-septième siècle. Journal des Savans, 1665, 1668, 1675, 1693, 1707, 1709 et 1712.)

HOLWAN, huitième province du diocèse des nestoriens, dont Holwa, ville épiscopale de Babylone vers l'orient, du côté qu'elle regarde les montagnes limitrophes de Badat et la Parthie, est la métropole. Elle est éloignée de cinq ou six journées de Bagdad vers le nord. Elle est grande et bien peuplée. Les califes s'y retiraient en été pour prendre le frais. On l'appelle aussi Hala et Halach. Son évêque a droit de se trouver à l'élection du catholique. Son siège métropolitain fut transféré à Hamadana en 1175, et on n'en a plus entendu parler depuis. Elle a eu les évêques suivans :

1. Surinus, métropolitain de Nisibe, passa à Holwa en 754.
2. N.... ne consentit qu'avec peine à l'élection de Timothée 1^{er} en 778.
3. Thomas, assista à l'ordination du catholique Théodose, en 852.
4. Etienne, ordonné par Sergius, catholique, en 860.
5. Jesuiab, évêque de Sus, transféré à Holwa en 893, le 15 juillet.
6. Emmanuel, assista à l'élection de Jean IV, catholique, en 900.
7. Jean 1^{er}, en 962.
8. N..., un de ceux qui ordonnèrent Jesuiab IV en 1020.
9. Abdelmessias, consentit avec peine à l'élection de Sebarjesu III.
10. Jean II fut présent à l'ordination de Malachie 1^{er} en 1092,

et à celle d'Elie II en 1111. (Or. chr. t. 2, p. 1248.)

HOMAM ou **HEMAN**, fils de Lotan. (1 Paralip. I, 39.)

HOMBELINE (B.), sœur de saint Bernard, vint au monde immédiatement après lui l'an 1092. Le saint s'étant retiré dans le cloître avec ses autres frères, elle demeura seule auprès de son père qui la maria à un jeune seigneur que l'on disait proche parent de la duchesse de Lorraine. L'an 1122, elle alla à Clairvaux pour voir son frère Bernard qui refusa de lui parler, parce qu'elle était venue dans un équipage superbe. Ce refus la couvrit de confusion, et la fit fondre en larmes. Elle promit de faire tout ce que saint Bernard lui ordonnerait. Il vint la trouver sur cette parole, et lui défendit toutes les pompes et les vanités du siècle. Hombeline étant retournée chez elle, commença par mener une vie solitaire au milieu du siècle, jeûnant, priant, veillant, et se retira ensuite, avec la permission de son mari, dans le monastère de Billette, au diocèse de Langres. Elle y passa seize ou dix-sept ans dans la pénitence, et mourut saintement le 21 d'août de l'an 1141, en présence de saint Bernard. Il n'est point fait mention d'elle dans le martyrologe romain, mais les peuples et l'Ordre de Cîteaux l'honorent comme une sainte sans contradiction. (Guillaume, abbé de S.-Thierry, dans la Vie de saint Bernard. Baillet, t. 2, 21 août.)

HOME (Jacques), auteur anglais. On a de lui : Histoire des Juifs et de leur république, tirée de l'Écriture-Sainte, in-8°, 2 vol. en anglais. (Journal des Savans, 1737, p. 751 et suiv.)

HOMÉLIE, *homelia*. Il signifiait originairement conférence ou assemblée. Il s'est dit ensuite des exhortations et des sermons qu'on faisait au peuple dans l'église. Le nom grec *homélie* signifie proprement un discours familier, et en effet les homélies se faisaient familièrement dans les églises par les prélats qui interrogeaient le peuple, et qui en étaient interrogés, à la différence des sermons qui se faisaient en chaire, à la manière des orateurs. Toutes les homélies des pères grecs et latins sont faites par des évêques. On appelle aussi homélies les leçons du troisième nocturne des matines, qui expliquent l'évangile du jour, et qui sont des extraits des homélies des Pères. (Photius, Fleuri.)

HOMER ou CHOMER, mesure creuse des Hébreux, qui contenait dix baths, ou 149 pintes, demi-setier, un posson et un peu plus.

HOMERITES, peuples qui habitent la côte méridionale de l'Arabie heureuse, aux environs de la mer Rouge, connus sous le nom de Sabéens, par les anciens géographes, et sous celui d'Indiens par les Grecs et les Romains : c'est le pays qu'on appelle présentement la principauté d'Aden. L'apôtre saint Barthélemi y prêcha l'Évangile,

et on y assure que le fameux Pantænus, prêtre et préfet de la célèbre école d'Alexandrie, y rétablit la foi que la persécution avait peut-être affaiblie à la fin du deuxième siècle. Au quatrième, Théophile arien, Indien de naissance, fut envoyé par l'empereur Constance, et par Georges d'Alexandrie dans le pays des Homérites, et vers les Abyssins Ethiopiens pour y répandre son hérésie; mais il ne paraît pas qu'il y ait réussi, puisqu'il y demeura peu de temps, et qu'il n'y retourna jamais; la religion chrétienne ne laissa pas que d'y faire quelques progrès, jusqu'à ce que le roi Dunaan, poussé par les Juifs, s'efforça d'abolir dans ce pays le nom de J. C. Il prit la ville de Nagra, et fit mourir cruellement Arethas qui en était le prince, avec tous ses habitans. Alors Elesbaam, roi d'Éthiopie, voulant venger la mort de ces saints martyrs, monta sur sa flotte, et accompagné de ses troupes, attaqua ce prince juif, le défait, et lui substitua un roi chrétien qui ne régna pas, à la vérité, long-temps, parce que ses sujets se révoltèrent contre lui, mais qui fut remplacé par un autre aussi chrétien, nommé Abraham. Elesbaam envoya demander à Alexandrie un évêque pour instruire ces peuples de nouveau. Timothée, patriarche d'Alexandrie, du consentement de l'empereur Justinien, laissa le choix aux envoyés qui emmenèrent avec eux un nommé Jean. Celui-ci bâtit une église dans la

ville de Thaphar, et y établit son siège épiscopal. Les nestoriens s'emparèrent le siècle suivant de cette église, et ces peuples se soumirent au catholique de leur secte, résidant à Séleucie. Voici les évêques qui ont gouverné les Homérites.

1. Paul, qui était mort deux ans auparavant que Dunaam prit la ville de Nagra (Act. du martyre de saint Arethas).

2. Jean, mansionnaire de l'église de Saint-Jean-Baptiste d'Alexandrie, avait soixante-deux ans lorsqu'il fut amené par les envoyés d'Elesbaam, chez les Homérites, avec les clercs qu'il avait choisis pour l'aider dans le ministère.

3. Grengence siégeait, lorsque Elesbaam passa de nouveau la mer pour donner un successeur au roi des Homérites, qu'il avait établi après Dunaam, et qui fut Abraham. Les menées disent, au 19 décembre, que Grengence était de Milan.

4. Abulhareth, vers l'an 630.

5. N..., envoyé par le patriarche Simon. (*Voyez Hist. patr. alex. Or. chr. t. 1, p. 663.*)

HOMICIDE, *homicidium*. L'homicide proprement dit est le meurtre injuste d'une personne. Ce crime est également contraire à la loi naturelle, divine et humaine, soit qu'on le commette sur soi-même, ou sur un autre, parce que l'homme n'a pas plus de droit sur sa propre vie, que sur celle de son prochain, et qu'en se tuant lui-même, il fait injure à Dieu dont il usurpe les droits,

et à la république qu'il prive d'un de ses membres. Il n'est donc point permis de prendre du poison, ou de se tuer d'une autre manière, pour éviter un supplice infâme ou cruel; et si quelques saints et saintes se sont tués eux-mêmes pour prévenir leurs bourreaux par un transport de zèle, ou pour éviter le déshonneur, on ne peut les excuser qu'en attribuant ces actions à un mouvement particulier du Saint-Esprit. On peut cependant se tuer indirectement, soit en exposant sa vie aux dangers, soit en ne prenant pas certains moyens pour la conserver, soit en embrassant un genre de vie propre à l'abréger par sa rigueur. Ainsi un soldat doit garder un poste dangereux et attaquer l'ennemi pour l'utilité de la république; et un homme injustement attaqué peut se laisser tuer par un injuste agresseur, de peur qu'en le tuant il ne le précipite dans l'enfer. On peut encore exercer la charité spirituelle et corporelle envers des pestiférés. On peut aussi ne point acheter des remèdes très-chers, et ne point souffrir de très-grandes douleurs pour éviter la mort. Un homme justement condamné à la mort peut s'offrir au juge et ne point sortir de la prison, quoiqu'il en ait l'occasion. (*Voyez AVORTEMENT, AGGRESSEUR, DUEL, IRRÉGULARITÉ. M. Collet, t. 6, p. 114. M. de la Cornbe, Rec. de Jurisp. can.*) L'homicide a toujours été regardé comme un crime très-

énorme; il est un des trois crimes pour lesquels on refusait l'absolution dans quelques églises, même à l'article de la mort. Selon les épîtres canoniques de saint Basile, *can. 56*, la pénitence de l'homicide volontaire était de vingt ans. Le clergé de France, assemblé en 1700, a censuré douze propositions qui tendent à justifier l'homicide. (*Mém. du Clergé*, t. 1, p. 722 et suiv.)

HOMILIAIRE et **HOMILIER**, livre qui contient les homélies des Pères qu'on lit à l'office. *Homiliare, homiliarius liber.*

HOMILIASTE, faiseur d'homélies. *Homiliastes, Homilites.*

HOMINICOLES, *hominicole*. Nom que les apollinaristes donnaient aux catholiques parce qu'ils adoraient Jésus-Christ Dieu et homme. (*Facundus Herminianensis*, l. 19, c. 3.)

HOMMAGE, serment de fidélité que doit faire tout vassal qui possède un fief, au seigneur dominant, *homagium, professio clientelæ.*

HOMMAGE et **FIDÉLITÉ** ou **FOI**. Les prélats ecclésiastiques devaient au roi le serment de fidélité et loyauté pour le temporel de leurs bénéfices, mais sans hommage et vasselage.

HOMMAGE-LIGE, était un hommage qui liait les vassaux à leur seigneur, non-seulement quant à leurs terres, mais aussi quant à leurs personnes; en sorte que le seigneur pouvait les employer envers tous et contre tous, au-dehors et au-dedans du

territoire, hors contre le roi.

HOMME VIVANT ET MOURANT. Les chapitres, les hôpitaux et autres gens de main-morte formant des communautés, qui possédaient des fiefs, n'en reconnaissaient pas eux-mêmes le seigneur suzerain, et ne lui portaient pas non plus eux-mêmes la foi et hommage; mais ils étaient obligés de s'acquitter par autrui des devoirs de vassal. Ils lui présentaient à cet effet une personne qu'ils choisissaient, et sur la tête de laquelle la propriété du fief résidait par fiction, relativement au seigneur dominant; et celui qui satisfaisait ainsi au devoir du vassal pour des gens de main-morte, était nommé *homme vivant et mourant* par quelques coutumes, d'autres le nommaient vicair.

Quand cet homme était mort, les communautés devaient en nommer un autre; et à chaque mutation d'homme vivant et mourant, la foi et hommage et le dénombrement étaient dus au seigneur: il y avait même des coutumes où il était dû en outre une année du revenu pour le droit de relief.

D'Argentré, sur l'article 433 de la coutume de Bretagne, traite la question de savoir si par la mort civile de l'homme vivant et mourant, il y avait ouverture de fief: cette question s'étant présentée au parlement de Paris entre le sieur de Nossé et l'Hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou, la cour jugea « que par la mort » civile de l'homme vivant et

« mourant, baillé par l'Hôtel-Dieu, arrivée par la profession et vœu monastique qu'il avait fait depuis.... n'y avait point d'ouverture au sief, et qu'il fallait attendre la mort naturelle. » L'arrêt du 6 février 1742, qui contient cette décision, est au Journal des Audiences, tom. 1, liv. 3, ch. 85.

HOMMEY (Jacques), natif de la ville de Séz, entra jeune dans l'Ordre des Augustins de la province de Saint-Guillaume, autrement de la réforme de Bourges. Il s'y distingua par une grande exactitude dans l'accomplissement de tous ses devoirs, et par une application particulière à l'étude. Il savait bien l'hébreu, le grec et le latin. Il passa les dernières années de sa vie à Angers, et y mourut le 24 octobre 1713, dans la soixante-neuvième année de son âge. Nous avons de lui : 1°. *Sancti Gregorii papæ milleloquium morale*, à Lyon 1683, in-fol. C'est un extrait de ce que l'auteur a trouvé de meilleur dans saint Grégoire, avec des analyses et des notes qui sont, ou de véritables paraphrases, ou des commentaires, ou le plus souvent des raisonnemens en forme, tirés des propres paroles du saint. 2°. *Supplementum patrum*, avec des notes et des dissertations, à Paris in-8°, 1684. Une des plus importantes pièces de ce recueil est la harangue qui fut prononcée au concile de Bâle par Jean, abbé de Cîteaux, au nom de l'université de Paris. On y trouve aussi cinq traités du

chant ecclésiastique, composés par saint Bernard, et un traité du même père sur les louanges de la sainte Vierge, suivi d'une dissertation du père Hommey, où il prouve que le second hymne de ces louanges, qui commence par ces mots, *Omni die dic. Mariae*, n'a pas été composé par saint Casimir, roi de Pologne. 3°. *Fasti annui, in quibus res politicæ insigniores, ecclesiasticæ, litterariæque per universum orbem primo seculi 18 anno, breviter et diotim narrantur*; ou *Diarium europæum historico-litterarium*. 4°. L'édition de l'ouvrage suivant : *Liber absque litteris de ætatibus mundi et hominis, autore Fabio. Cl. Gordiano Fulgentio*, avec des notes du père Hommey, à Poitiers en 1696, in-8°. Il a mis au commencement de cette édition deux lettres de Bernard Guidonis, évêque de Lodève. 5°. Une Lettre où il parle de trois petites pièces manuscrites qu'il a tirées de la Bibliothèque de la Merci-Dieu, au diocèse de Poitiers : la première est une relation des miracles faits au tombeau du pape Eugène III. La seconde est l'épithaphe du même pape en huit vers. La troisième est une épître didactique en vers de la vie et des miracles de saint Grégoire, par Jean, diacre. 6°. Un Fragment de Gerson, sur la Théologie mystique, et la vie contemplative. 7°. Une Pièce latine sur l'élection du prince Charles de Lorraine à l'évêché de Munster en 1706. 8°. Un Panégyrique aussi

en latin sur la mort du prince Joseph de Lorraine, tué à la bataille de Cassano en 1705. 9°. Un *Milleloquium sancti Chrysostomi*, manuscrit, de même qu'une Histoire de Louis xiii, pour l'opposer à celle de le Vassor. (Dupin, Biblioth. du dix-septième siècle. Journal des Savans, 1683, 1684, 1693, 1694 et 1696. Mémoires de Trévoux, juin 1708. Dom Calmet, Bibl. lorr.)

HOMOBON ou **HOMMEBON**, marchand de Crémone en Italie, fut élevé dans la pratique des vertus chrétiennes. Il épousa une fille de bonnes mœurs avec laquelle il exerça le commerce de la manière la plus droite et la plus exacte. Ne se regardant que comme le dispensateur de ses richesses, il les distribuait aux pauvres avec une sainte profusion, et ne manquait jamais de joindre l'aumône spirituelle à la corporelle, par ses conseils, ses instructions et ses exhortations. Il était frugal, abstinent, assidu à la prière. Tous les jours il entendait matines à minuit dans l'église de Saint-Gilles, et n'en sortait qu'après la messe du chœur. Il assistait au sacrifice avec une ferveur et un recueillement qui inspirait la dévotion à tous ceux qui le voyaient; et l'exemple d'une si sainte vie fut plus efficace que toute l'éloquence des prédicateurs, pour convertir les libertins et les hérétiques. Il mourut le 13 novembre de l'an 1197, au *Gloria in excelsis* de la messe qu'il entendait selon sa coutume, et le

pape Innocent iii le canonisa l'année suivante, pressé par l'éclat de ses miracles et par les vœux des peuples. Son corps repose à la cathédrale de Crémone, et sa tête à l'église de Saint-Gilles où il avait d'abord été enterré. On fait sa fête le 13 novembre. (Surius. Baillet, t. 3, 13 novembre.)

HOMOLOGETE, confesseur, *Homologetes*, *Homolegeta*.

HOMOLOGATION. Ce mot pris dans son étroite signification, veut dire consentement et approbation. Il est en usage dans les tribunaux pour indiquer un jugement qui ordonne l'exécution d'un acte souscrit par des parties, comme des contrats d'union et de direction. Ces actes ne sont effectivement parfaits, que quand ils sont homologués par le juge qui en a le droit, et on ne peut les opposer à des créanciers qu'après cette formalité remplie. On fait encore homologuer des concordats pour des bénéfices, des avis de parens, des délibérations de communautés et une infinité d'autres actes, qui sans cela n'auraient aucune force. Cette formalité se remplit en présentant une requête aux juges, à qui il appartient de statuer sur ces sortes de demandes : il est d'usage d'ordonner dans ces cas là (si la demande paraît juste) que l'acte sera homologué avec les parties qui l'ont souscrit, et que les refusans seront assignés pour déduire les causes de leur refus. (M. Denisart, Collect. de

jurisprudence, au mot *Homologation*.

HOMONANDA, ville épiscopale de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône, a eu les évêques suivans :

1. Cyrille, au premier concile général de Constantinople.

2. Tyran, à celui de Chalcédoine.

3. Photin, souscrivit à la relation du concile de Constantinople au patriarche, touchant Sévère d'Antioche.

4. Alexandre, aux canons in *Trullo*.

HOMONCIONISTE ou **HOMUNCIONISTE**, *homuncionista*. Nom que l'on donna aux photiniens, ou disciples de Photin, parce qu'ils soutenaient que Jésus-Christ était un pur homme. (Baronius, à l'an 357.)

HOMUNCIONATE. Nom que les ariens donnaient aux orthodoxes, parce qu'ils admettaient deux natures en Jésus-Christ.

HOMOUSIEN, **HOMOUSIONISTE**, **HOMOUSIASTE**, nom que les ariens donnaient aux catholiques, parce qu'ils soutenaient que le Fils de Dieu est *homousios*, c'est-à-dire, *consubstantiel* à son père.

HON, hébr., *douleur*, fils de Pheleth, de la tribu de Ruben, fut compagnon de la révolte et du châtimement de Coré, d'Athan, et Abiron. (Num. 16, 1.)

HONCALA (Antoine), Espagnol du seizième siècle, a donné le Pentaple de la piété chrétienne, à Salamanque, en 1546, et des commentaires sur la Genèse,

se, imprimés à Acala en 1551, et à Salamanque en 1553 (Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, p. 1100.)

HONCE (la) *Leunsum*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, située dans le pays de Labourd, près du Gare, au diocèse et à trois lieues de Bayonne. Elle reconnaissait pour fondateur Bertrand, vicomte de Bayonne, dont il est fait mention dans le nécrologe de la Case-Dieu, du même Ordre, au 30 d'octobre.

HONESTUS ou **DE HONESTIS** (Pierre), abbé de Sainte-Marie-du-Port, près de Ravenne, dans le douzième siècle, écrivit des règles dites, *Constitutiones portuenses*, qu'on attribue au cardinal Pierre de Damien. (Pennot, Hist. canon. regul. Le Mire, de *Script. in auct.*)

HONÊT (saint), *Honestus*, maître de saint Firmin, premier évêque d'Amiens, était natif de Nîmes, prêtre de Toulouse, et disciple de saint Saturnin qui l'envoya prêcher dans la Navarre et la Biscaye. Il y en a qui le regardent comme martyr, et d'autres comme simple confesseur. La principale partie de son corps se conservait à l'abbaye d'Hierres, à quatre lieues de Paris, et l'on fait sa fête le 16 de février. (Baillet, tom. 3, 25 septembre.)

HONGNANT (Claude-René), jésuite, né à Paris le 14 novembre 1671, entra dans la société le 7 septembre 1687, et fit ses quatre vœux solennels à Caen

le 2 février 1705. Après avoir enseigné la philosophie pendant quatre ans, et la Théologie durant l'espace d'onze ans, il fut préfet des études dans le collège de Paris, et on l'associa à la composition des Mémoires pour servir à l'histoire des sciences et des beaux-arts, auxquels il a travaillé assez long-temps. Il mourut au collège de Paris, dans le courant du mois de mars 1745, et a laissé : 1°. Examen du poème (de M. Racine) sur la grâce ; à Bruxelles (Paris) en 1723, in-8°. Cet examen est contenu en trois lettres ; il n'y a que la troisième qui soit du P. Hongnant : c'est une lettre théologique, dans laquelle l'auteur expose et censure la doctrine du poème de la grâce. 2°. Apologie des anciens docteurs de la faculté de Théologie de Paris, Claude de Saintes, et Nicolas Isambert, contre une lettre du R. P. le Brun, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, insérée dans les Mémoires de Trévoux, au mois de juillet 1728, sur la forme de la consécration de l'Eucharistie, par M. P. T. H. CH. R. PR. DD. ancien professeur en Théologie (c'est-à-dire, P. T. Hongnant, chanoine régulier, prieur de Dammartin, frère de l'auteur, sous le nom duquel le père Hongnant avait voulu faire passer cet écrit), à Paris, chez Chaudbert en 1727, in-12. 3°. Les vingt lettres de M. l'abbé *** à M. l'abbé Houtteville, au sujet du livre de la religion chrétien-

ne, prouvée par les faits ; à Paris en 1722, in-12, sont pour le fond du père Hongnant, et pour la forme de M. l'abbé Desfontaines. (Mém. lat. manusc. du P. Oudin, jésuite, communiqués à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HONGRE (Jacques le) dominicain, natif d'Argentan en Basse-Normandie, fit ses études au collège de S. Jacques à Paris, et fut reçu docteur en Théologie de la faculté de la même ville en 1560. Le cardinal Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, voulut l'avoir pour son grand-vicaire en 1563. Il se signala par sa dextérité dans les affaires, par son zèle à réprimer les entreprises des hérétiques, par sa science, par son éloquence, et fut sans contredit le plus célèbre prédicateur de son temps en France. On le chargea de prononcer l'éloge funèbre du duc de Guise, assassiné devant Orléans ; et il publia sa vie en 1563. Ce fut encore lui en 1562, qui le jour d'une procession solennelle, faite à Saint-Médard à Paris, pour réparation des sacrilèges commis contre le saint sacrement, prêcha au milieu de la messe, en présence de quatre cardinaux, de tous les prélats qui étaient alors à Paris, de tout le clergé de cette grande ville, des cours souveraines, et d'une multitude prodigieuse de peuple. On a aussi de lui quatre Homélies touchant les saintes images ; une Relation de la conférence qu'il avait eue le 23

juillet 1565, à Ambourville, avec le ministre Guillaume Feu-guère; et une Déclaration des trois points contenus au sacré mystère de la messe; savoir, de la consécration, oblation et communion de Notre-Seigneur. (Le P. Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 233.)

HONGRIE, royaume de l'Europe, situé le long du Danube de part et d'autre. C'est une partie de l'ancienne Pannonie et de l'ancienne Dace, que Trajan soumit aux Romains, et où Attila, après avoir ravagé l'Italie, établit les Huns qui lui ont donné le nom. Leur premier prince chrétien fut Geisa, converti par saint Adalbert au dixième siècle. Son fils saint Étienne joignit à la qualité de roi, dont il fut honoré par le pape, celle d'apôtre et de légat du saint-siège dans tout le royaume où il fit fleurir la religion. Il y établit les deux métropoles de Gran et de Colocza, avec la plupart des évêchés qu'on y voit aujourd'hui; mais sans avoir égard aux anciens sièges, puisque *Sirmium* avait été oublié, et ne fut fait que simple évêché par ses successeurs, et que Lorc qui de métropole de Bavière dans le sixième siècle, l'était devenue d'Avarie ou de Hongrie, n'eut aucune part à cette nouvelle érection. Ce royaume subsista dans les siècles suivans avec assez d'éclat, et ses princes faisaient une fort bonne figure, même contre le Turc, dont ils se défendaient

bravement. Mais le roi Louis ayant été tué malheureusement à Mohatz en 1526, tout y a été depuis ce temps-là dans un fort grand désordre; car l'empereur Ferdinand, qui avait épousé sa sœur, prétendant à la succession, et Jean Zapoli, élu par les états, la lui voulant disputer, cela donna lieu au Turc d'en enlever la meilleure partie. Mahomet iv acheva de la conquérir, lorsqu'il fit mettre le siège devant Vienne en 1684; mais il la reperdit ensuite presque tout entière aussi; de sorte que l'empereur qui l'avait héritée de ses ancêtres depuis Ferdinand, en est à présent en possession.

Les archevêchés et évêchés sont encore aujourd'hui en Hongrie les mêmes qu'ils étaient avant l'invasion des Turcs, et sont à la nomination de l'empereur; mais il s'en faut bien qu'ils ne soient aussi bons qu'avant les guerres, parce que le pays est ruiné. Gran prétend à la primatie, et a droit de couronner les rois; son archevêque avait autrefois plus de dix mille écus de revenu, et les évêques n'en avaient pas moins à proportion. Il a pour suffragans les évêques d'Agria, de Javarin, de Neutra ou Nitra, de Cinq-Églises, de Watzem et de Vespren, dont l'évêque est chancelier de la reine qu'il a droit de couronner. Ceux de Bosne dans la Bosnie, de Zagrab, de Varadiu, de Sirmich, de Chanad, de Szebon dans la Transylvanie et de Bac-

kou dans la Valachie, le sont de l'archevêché de Colocza, auquel celui de Bathmonster, qui était de ce nombre, a été uni à perpétuité. Il y a encore trois évêchés dans la Hongrie, qui dépendent de l'archevêque de Spalatro dans la Dalmatie, mais qui sont sous la domination des Turcs; savoir, Tina, Mosdruck et Segna, habités par les Uscoques, et où il n'y a que huit ou dix prêtres. Le cardinal Drusconret II pour tâcher d'étouffer les hérésies qui infestaient tous ces diocèses, fit bâtir à Vienne un séminaire pour l'instruction des jeunes Hongrois qui se convertiraient à la foi catholique. M. de Commanville, Mém. de l'Eglise. (Voyez le recueil des Historiens de Hongrie, imprimé à Vienne en Autriche en 1746, sous ce titre : *Scriptores rerum hungaricarum veteres et genuini*. Voyez aussi l'abrégé de l'histoire littéraire de Hongrie, avec une liste de tous les auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Hongrie, par M. Wittinger.)

HONITA, ville d'Assyrie, épiscopale de la province d'Adiabène, au diocèse des Chaldéens, sous la métropole de Hazza et d'Arbela. On n'en sait autre chose, sinon qu'elle est proche de Nuhadra et de Maalta. Ces trois villes ne faisaient autrefois qu'un évêché. Il y a eu les évêques suivans :

1. Acepimas, martyrisé sous le roi Sapor, la trente-septième année de la persécution qu'il

suscita contre les chrétiens. On en fait la fête le 22 avril. (Mart. rom.)

2. Dindoë, évêque d'Honita et de Maatia tout ensemble.

3. Sergius, succéda.

4. Rostani, ordonné métropolitain d'Arbela par Joseph de Maru, Jesuiab, que Timothée avait ordonné, étant encore vivant. Rostani périt misérablement.

5. Ebedjesus, assista au concile que le même Timothée, catholique, avait assemblé. (Oriens christ., t. 2, p. 1234.)

HONNECOURT, *Hunnocurtum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située aux confins de l'Artois et du Cambresis, sur l'Escant, à quatre lieues de Cambrai, près de Saint-Quentin. Elle fut fondée au septième siècle, pour des religieuses, par Amalfride, puissant seigneur du Cambresis, et Childebertine sa femme, du temps de saint Vindician, évêque de Cambrai. Auriane, fille des fondateurs, en fut la première et unique abbesse; car après sa mort on chassa les religieuses de ce monastère, et on y établit des moines de Saint-Bertin. L'abbaye d'Honnecourt fut depuis dans un état très-florissant, jusqu'aux temps de Charlemagne, qu'elle se trouva presque sans moines et sans biens. Odon, châtelain de Cambrai, la fit rebâtir vers l'an 911. Elle fut possédée ensuite par des chanoines, et passa enfin peu de temps après aux bénédictins, avec lesquels elle

a fini. (*Gallia christ.*, tom. 3, col. 112.)

HONNEUR, *honor*. L'honneur se prend ou pour les témoignages extérieurs d'estime, de respect, de soumission que l'on a pour quelqu'un, ou pour la charge, la dignité qui attire les respects et la soumission, ou pour la vertu en général, ou pour la vertu particulière de bravoure dans les hommes, et de chasteté dans les femmes, ou pour la bonne réputation. On doit honorer Dieu, les saints, les hommes vertueux, les supérieurs, même vicieux, soit ecclésiastiques, soit laïcs, non à cause de leurs dérèglemens, mais à cause de leur pouvoir et de leur dignité. (Saint Thomas, 2, 2 *quest.* 103, *art.* 2, et *quodlib.* 8, *art.* 7 in corp.)

HONORAIRE, se dit de ce que l'on donne aux ecclésiastiques pour les offices spirituels, comme la messe, les funérailles, etc. C'est aux évêques à fixer l'honoraire ou la taxe qu'on doit aux ecclésiastiques, pour la célébration des messes et du service divin, suivant l'*art.* 27 de l'édit d'avril 1695, qui a ordonné en expès, que le règlement de l'honoraire des ecclésiastiques appartiendra aux évêques. On ne doit rien exiger pour l'administration des sacrements, quoiqu'on puisse recevoir ce qui est offert volontairement. (*Voyez* MABEY, SIMONIE.)

HONORAT (saint), évêque d'Arles, et fondateur du monastère de Lérins, comptait des con-

suls romains parmi ses aïeux. Il vint au monde vers la fin du règne de Constance, dans cette partie de l'ancienne Belgique, où se touchent aujourd'hui la Champagne et la Lorraine, si l'on en croit aux conjectures de quelques savans. Il reçut le baptême, malgré ses parens, qui mirent tout en usage pour lui inspirer le goût du monde. Mais la grâce de Jésus-Christ le rendant victorieux de tous ces vains efforts, il coupa lui-même ses longs cheveux, et quitta ses habits magnifiques et la compagnie des hommes, pour vivre dans la retraite, la prière et le silence. Il abandonna ensuite son pays avec son frère Venance, alla à Marseille, monta sur un vaisseau, et aborda en Grèce, où Venance mourut. Cette mort fit reprendre le chemin des Gaules à saint Honorat qui s'établit dans l'île de Lérins avec son directeur saint Capraise et ses autres compagnons l'an 391. L'évêque de Fréjus l'ordonna prêtre malgré sa résistance; et cette dignité donnant une nouvelle force à ses talens naturels, perfectionnés par un long exercice de vertus, il fit des biens immenses pour le salut des âmes. Il joignait à une admirable douceur une politesse si engageante, que c'était comme un aimant divin qui attirait les cœurs les plus durs. Il excellait en foi, en sagesse, en pureté, en humilité. Sa charité le transformait en autant de personnes, qu'il avait de disciples, et il pé-

nétrait jusqu'au fond de leurs âmes pour y découvrir leurs peines. Quoiqu'il fût sujet à diverses infirmités corporelles, il paraissait surpasser en force les plus robustes dans les jeûnes, les veilles et les autres austérités. Il conduisait son monastère depuis près de trente-cinq ans avec une réputation qui lui attirait de tout côté les plus illustres personnages, lorsqu'il fut contraint de monter sur le siège épiscopal de la ville d'Arles en 426. Il rétablit la paix dans cette église, et ne la rendit pas moins florissante, que son monastère de Lérins, pendant deux ou trois ans qu'il la gouverna. On marque ordinairement le jour de son décès au 16 janvier de l'an 429; d'autres le marquent au 14 ou au 15. Ses reliques reposent dans l'île de Lérins, qui a pris le nom de saint Honorat. Il donna par écrit à ses religieux une excellente règle qui s'est perdue, de même que ses homélies et les lettres qu'il avait écrites. (Baronius. Bollandus. Sponde. Vincent Barralis, dans sa Chronologie de Lérins. Baillet, t. 1, 16 janvier. D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 2. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 13, p. 535 et suiv.)

HONORAT (saint), abbé de Fondi, était fils d'un paysan, fermier du sénateur Venance, dans le pays des anciens Samnites en Italie. L'Esprit-Saint, qui fut seul son maître, le prévint, dès l'enfance, d'un grand amour pour les choses du ciel ;

et dès lors il se condamna au silence, et à une abstinence perpétuelle de chair. L'éclat de sa vertu le fit bientôt connaître dans Rome où son maître l'affranchit et lui donna la liberté. Il n'en fit usage que pour bâtir un monastère dans le territoire de Fondi, entre Rome et Naples, où il assembla près de deux cents religieux qu'il conduisit dans le chemin de la perfection évangélique et par ses discours et par ses exemples, jusqu'à sa mort qui arriva vers le milieu du sixième siècle, et qui fut suivie de plusieurs miracles. On fait sa fête le 16 janvier. (Saint Grégoire pape, Dial., liv. 1, ch. 1. Baillet, t. 1, 16 janvier.)

HONORAT, évêque et originaire de Marseille, vivait dans le cinquième siècle. Il était fort éloquent, et composa plusieurs homélies. Il écrivit aussi la vie de saint Hilaire d'Arles. (Vossius, liv. 2, ch. 18, Hist. latin. Dupin, Biblioth., t. 3, p. 528.)

HONORÉ (saint), *Honoratus*, évêque d'Amiens, était natif d'un endroit du Ponthieu, appelé le Port. Son mérite l'éleva sur le siège épiscopal de la ville d'Amiens, et il gouverna cette église avec une haute réputation vers l'an 667 ou 677. Il mourut saintement, après avoir beaucoup travaillé pour le salut de son peuple, et fut enterré dans le lieu de sa naissance. On le transporta ensuite dans l'église de Saint-Firmin le Confès d'Amiens, où on le conserve en-

core. Sa tête fut portée à la chartreuse d'Abbeville, que Guillaume de Maçon, évêque d'Amiens, avait fondée l'an 1301, et une portion de ses reliques au chapitre des chanoines de Saint-Honoré de Paris. Le martyrologe romain fait mention de saint Honoré au 16 de mai. (Bollandus. Baillet, t. 2, 16 de mai.)

HONORÉ ou **HONORE** ou **HONORIUS** (saint), évêque de Cantorbéri en Angleterre, était Italien, selon toutes les apparences. Il avait été disciple de saint Grégoire, pape, et il fut sacré par saint Paulin, évêque d'Yorck. La foi chrétienne fit de grand progrès dans les trois royaumes durant son épiscopat. Il combattit fortement le pélagianisme; et après avoir heureusement gouverné son église pendant l'espace d'environ vingt ans, il mourut en paix le dernier jour de septembre de l'an 653, jour auquel le martyrologe romain fait mention de lui. (Baillet, t. 3, 30 septembre.)

HONORÉ, prêtre et schastique de l'église d'Autun, surnommé le *Solitaire*. Nous ne savons presque rien de certain sur sa personne, que ce qui est énoncé dans le titre de cet article. Parmi les historiens modernes, il en est qui le placent sur la chaire épiscopale d'Autun, et d'autres qui racontent que lui ayant été offerte, il la refusa pour suivre le roi Louis-le-Jeune à la croisade, mais sans aucun fondement. L'opinion sin-

gulière de M. Lebeuf sur la patrie d'Honoré n'est pas plus vraie. Ce savant, dans une de ses dissertations, tome 1, *Dissertation*, page 254 et *seq.*, entreprend d'enlever cet écrivain, non-seulement à l'église d'Autun, mais à la France, pour faire honneur de sa naissance à l'Allemagne. Pour étayer ce paradoxe historique, il soutient d'abord que le surnom d'*Augustodunensis*, par lequel on distingue notre auteur des autres du même nom, ne se lit dans aucun écrivain avant Trithème. Cependant il convient que cette dénomination se trouve à la fin d'un ouvrage d'Honoré même. C'est son traité des auteurs ecclésiastiques, dont le dernier porte : *Honorius, Augustodunensis ecclesie presbyter, non spernenda opuscula dedit*. Mais il regarde cet endroit comme une addition faite par une main étrangère. Soit : du moins faut-il convenir qu'elle précède de beaucoup l'âge de Trithème, puisque tous les manuscrits sur lesquels ont été faites les différentes éditions de ce traité, la renfermaient. Il y a plus, Honoré porte ce même surnom dans plusieurs manuscrits, à la tête des productions de sa plume. Tel est entre autres celui de la bibliothèque du roi, coté numéro 999, dont l'écriture appartient au treizième siècle. On y trouve son *Traité de la Perle de l'âme*, avec ce titre, qui est du même temps : *Honorii Augustodunensis gent-*

ma animas. En second lieu, M. Lebeuf prétend, qu'en admettant la dénomination contestée, elle ne doit point s'entendre de la ville d'Autun, mais ou d'Augt, près de Basle, ou d'Ausbourg, capitale de la Suabe. Il n'a point à la vérité rencontré de monument où le terme *Augustodunensis* fût employé pour désigner un citoyen de cette dernière ville; mais il a trouvé qu'au huitième siècle un évêque d'Augt s'était dit : *Episcopus ecclesiae Augustodunensis*, découverte qui le fait pencher à placer Honoré dans cette église préférablement aux deux autres. Malheureusement, il y a ici un petit inconvénient; c'est que long-temps avant le douzième siècle la ville d'Augt était détruite, et son évêché réuni à celui de Basle, comme nous l'apprend le savant M. Schoëphlin dans son *Alsatia illustrata*, page 677. M. Lebeuf accumule ensuite des textes d'Honoré, qui semblent prouver son origine allemande, mais qui ne prouvent autre chose en effet, sinon que les livres d'où ces textes sont extraits, furent composés en Allemagne, et dans les terres du duc d'Autriche, après qu'il eut quitté Autun, vers l'an 1120. Il vivait encore sous le pontificat d'Innocent 11 : on ignore la date de sa mort. Il a été un des plus volumineux écrivains de son siècle; et quoique le dénombrement qu'on voit de ses écrits à la fin de son *Traité des Auteurs ecclésiastiques*, soit considé-

nable, il n'est cependant rien moins que complet. On en a découvert beaucoup d'autres, postérieurs en date à celui-ci, dont une partie est entre les mains du public; l'autre a été détaillée par dom Bernard Pez, *Anecd.*, t. 2, *dissert. isag.*, p. 577.

Les ouvrages imprimés de notre auteur, sont : 1°. *Elucidarium*. Les critiques ont été long-temps divisés touchant son véritable auteur. Fondés sur l'autorité de quelques manuscrits, les uns l'ont donné à saint Anselme, sous le nom duquel il fut imprimé l'an 1560 à Paris, chez Morelet, en 1 volume in-8°, par les soins de Claude d'Espence; réimprimé à Liège dans le même format en 1586, et ensuite inséré dans toutes les éditions du saint docteur parmi ses ouvrages sincères, à l'exception de la dernière où il se trouve relégué dans l'appendice. Les autres l'ont mis sur le compte de saint Augustin. Plusieurs en ont fait honneur à Abélard, quelques-uns à Guibert de Nogent; et il s'en est enfin trouvé qui l'ont donné à Guillaume de Coventry, carme du quatorzième siècle. Dom Rivet, sur saint Anselme, a fort bien démontré la fausseté de toutes ces attributions. Mais le doute qu'il élève touchant l'identité de l'*Elucidarium* que nous avons, et de celui d'Honoré, disparaît en consultant la notice que notre auteur donne de sien dans la liste citée de ses écrits; car il dit l'avoir partagé en trois li-

vres, dont le premier concerne Jésus-Christ, le second l'Église, le troisième la vie future. Or, telle est précisément la division de celui qui est entre les mains du public. Que s'il y a quelque légère différence de principes entre cet écrit et les autres qui sont sortis de la plume d'Honoré, on doit observer que c'est ici le coup d'essai d'un écolier, lequel, pressé par ses condisciples, admirateurs de ses progrès, se hasarda de mettre par écrit le résultat de ce qu'il avait appris. *Sæpè rogato à condiscipulis*, est-il dit dans la préface, *quasdam quasiunculas enodare, importunitati illorum non fuit facultas negando obviare*. L'ouvrage effectivement annonce une main novice, mais capable de bien exécuter dans la suite. Toute la Théologie y est traitée succinctement par demandes et par réponses. Il y a des erreurs qui ont été relevées par Nicolas Aimeric, dominicain du quatorzième siècle, dans l'écrit qu'il lui opposa, sous le titre d'*Elucidarium elucidarii*.

2°. L'écrit intitulé, *Sigillum Mariæ*, qu'il faut joindre à une explication du Cantique des cantiques, dont il est comme la suite. Dans le *Sigillum Mariæ* l'auteur applique à Jésus-Christ et à la sainte Vierge ce qui est dit de l'amour de l'époux et de l'épouse, dans le texte du cantique. Le Jésuite Martin. Delrio faisait tant de cas de ces deux opuscules, qu'il a inséré une grande partie du second et quel-

que chose du premier dans son commentaire sur le même livre, imprimé à Paris, l'an 1604. Dans l'avertissement, il dit qu'Honoré d'Autun a dévoilé d'une manière courte, savante, ingénieuse, les quatre sens du Cantique des cantiques; que son ouvrage, très-peu lu, mérite néanmoins de l'être beaucoup; et qu'en ayant trouvé deux exemplaires manuscrits, il en a tiré tout ce qui lui a paru de plus remarquable pour l'édification du public. Il donne ensuite le précis de cette production, qu'on peut vérifier sur l'édition qui en a été faite in-8° à Cologne, l'an 1540, et sur celles qui se rencontrent dans les bibliothèques des Pères. Mais il est bon d'avertir que le prologue d'Honoré manque dans ces éditions, et n'est sorti de l'obscurité que par les soins de dom Martenne qui lui a donné place dans le premier tome de son Trésor d'anecdotes, col. 363.

3°. Un dialogue entre le maître et le disciple, intitulé : *l'Inévitable*, qui fut publié en 1528 à la suite du traité du libre arbitre de Fauste de Riez, et en 1552 à la suite de quelques opuscules de saint Prosper et d'Hilaire, disciple de saint Augustin; l'une et l'autre édition, in-8°. On trouve encore cet ouvrage réimprimé dans le recueil des œuvres de Cassander, page 623-633. L'objet qu'Honoré s'y propose, est d'expliquer le mystère de la prédestination, et de le concilier avec le libre arbitre.

Cet ouvrage serait excellent , sans deux ou trois endroits qui exhalent une odeur de sémi-pélagianisme. On a voulu néanmoins accuser notre auteur d'avoir donné dans l'excès opposé. Il est vrai que l'ouvrage présente des contrariétés grossières dans l'édition donnée par George Cassander à Bâle en 1528, et répétées à Cologne, chez Sylvius', en 1552; ce qui fait dire au père Duchesne, jésuite, dans son Histoire du prédestinarianisme, que tous les textes ne partent pas de la même plume, ou que l'auteur n'avait pas le sens commun. L'alternative est certaine; mais il faut ajouter que Jean Conen, prémontré de Tongre, plus fidèle, plus sensé que Cassander, et guidé par de meilleurs manuscrits, fit disparaître ces contrariétés dans une nouvelle édition qu'il donna de l'Inévitable à Anvers en 1620 et 1624; édition qui depuis a passé dans les trois grandes bibliothèques des Pères.

4°. Le Miroir de l'Eglise, qui est un recueil de sermons sur divers sujets. Jean Dietenberg le rendit public à Cologne, en 1 volume in-8°, l'an 1531, avec les sermons de saint Césaire d'Arles, qu'il nomme par méprise *Féliciaire*. Oléarius, qui ne connaissait point cette édition, annonce comme la première et l'unique celle qui fut faite en 1544 à Bâle.

5°. La Perle de l'âme, *Gemma animæ*. C'est une somme liturgique divisée en quatre livres.

Le premier traite de la messe, de ses cérémonies et de ses prières; de l'Eglise, de ses parties, et de ses ornemens; des ministres de l'autel et de leurs habits. Le second a pour objet les heures canoniales du jour et de la nuit. Le troisième roule sur les principales fêtes de l'année. Le quatrième explique la manière d'accorder l'office divin de toute l'année avec les jours et les temps divers dans lesquels on le célèbre. Cet ouvrage est plein de raisons et d'explications mystiques qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de l'auteur. Cependant on y remarque, dans ce qu'elle a de littéral, des vestiges précieux de la liturgie, et des autres usages ecclésiastiques du douzième siècle. On y voit, par exemple, que lorsque l'évêque marchait à l'autel, il était accompagné de deux prêtres, et précédé de sept diacres, de sept sous-diacres, et d'un petit nombre d'acolytes, portant chacun un chandelier; qu'après avoir fait sa confession, il donnait le baiser aux deux prêtres: que le premier diacre et le premier sous-diacre baisaient l'autel avec lui lorsqu'il y était monté: que les hosties étaient faites en forme d'un denier, *in modum denarii*, et n'en excédaient pas la grandeur: que l'image du Sauveur y était empreinte, avec les lettres de son nom: que l'un des chantres présentait à l'autel le pain sur un linge, et l'autre le vin: que la fonction de l'archidiacre était

de verser le vin dans le calice, etc. En parlant de l'Eucharistie, il dit que « comme le monde a » été fait de rien par la parole » de Dieu, de même par la parole de Jésus-Christ son fils, » la nature de ces choses (le » pain et le vin offerts dans le » sacrifice) est véritablement » changée au corps et au sang » de Notre-Seigneur. Et plus » bas : on use du nom de mystère, dit-il, quand on voit une » chose et qu'on en entend une » autre : ainsi l'on voit les espèces du pain et du vin, mais » on croit que c'est le corps et » le sang de Jésus-Christ. (*Lib.* » 1, chap. 105-106) ». Si Thomas Valdensis eût fait attention à ces paroles, il eût été plus équitable envers notre auteur ; et loin de le mettre, comme il a fait, au nombre des sectateurs de Bérenger, il l'eût compté parmi ses adversaires les plus déclarés. La première édition de cet ouvrage parut à Leipsick, in-4°, l'an 1514. La seconde, donnée à Cologne en 1549, fait partie d'un volume in-folio dans lequel sont compris les traités d'Amalaire et de Walafrid Strabon sur les rites ecclésiastiques, avec la Liturgie de saint Basile et la Vie de saint Boniface, archevêque de Mayence : le tout recueilli par les soins de Jean Coclée. La troisième, faite en 1568 dans la même ville, contient, en un volume in-folio, plusieurs autres traités de divers auteurs sur le même sujet. La quatrième est sortie des presses

de Venise en 1572, avec quelques autres écrits analogues, rassemblés dans 1 volume in-8° sous le titre commun de Miroir de l'Eglise. La cinquième, faite à Rome en 1590, et la sixième à Paris en 1610, ne sont que des répétitions de la troisième. Enfin l'ouvrage a été réimprimé dans les trois grandes bibliothèques des Pères.

6°. Le Sacramentaire, ou Traité des causes et de la signification mystique des rites. Il n'y a de cet ouvrage qu'une seule édition, dont le public est redevable aux soins de Bernard Pez, *Anecd.*, tome 2, page 249-345. Le sujet est le même que celui des quatre livres précédens, traité dans le même goût, mais d'une manière plus abrégée, et avec un peu plus d'ordre et de méthode.

7°. L'Hexameron, ou Traité de l'ouvrage des six jours. Cet écrit n'est qu'une explication mystique et très-alaubiquée du premier chapitre de la Genèse. C'est dom Pez qui l'a pareillement tiré de l'obscurité. Cet éditeur prétend que la préface et le dernier chapitre ne sont pas d'Honoré, parce que l'un et l'autre morceau manquent dans l'exemplaire de Molk, qui date de 500 ans.

8°. L'Eucharisticon, c'est ainsi qu'il faut lire d'après tous les manuscrits, et non pas *Eucharistion*, comme il est annoncé dans toutes les éditions du traité d'Honoré des écrivains ecclésiastiques. L'ouvrage, partagé en douze chapitres et tiré du ma-

manuscrit de Molk par dom Pez, renferme une exposition très-fidèle de la croyance de l'Eglise sur le sacrement de l'Eucharistie.

9°. La Connaissance de la vie, ou Traité de Dieu et de la vie éternelle. Ce livre, à qui l'auteur a donné la forme d'entretien du maître avec ses disciples, ou, suivant le manuscrit de Molk, du solitaire avec ses auditeurs, porte le nom de saint Augustin dans un manuscrit de la bibliothèque du roi. Mais les derniers éditeurs de saint Augustin ont très-bien prouvé qu'on ne peut méconnaître Honoré d'Autun dans ce traité, qu'ils ont inséré tout au long parmi les œuvres supposées du saint docteur. Le dessein de l'auteur dans cet ouvrage est de traiter des principales vérités de la philosophie chrétienne; ce qu'il exécute en 47 chapitres, qui roulent sur l'ange, l'âme humaine; Dieu, son essence, ses personnes, ses attributs, la profondeur de ses jugemens dans la distribution inégale de ses dons, l'origine du mal, la misère de l'homme, la cause de cette misère et les moyens de la réparer, la nécessité et les caractères de la foi, l'état des âmes dégagées des corps, la manière dont les saints entendent nos prières, la résurrection des morts, le bonheur de la vie éternelle. Ce traité est de tous les ouvrages d'Honoré celui qui paraît le plus châtié, tant pour le choix et la justesse des pensées, que

pour la méthode et l'élocution.

10°. L'Image du monde, en trois livres. Cette production est précédée de deux lettres, l'une d'un nommé Chrétien, qui qualifie l'auteur homme doué des sept dons du Saint-Esprit; l'autre d'Honoré, en réponse à celle de Chrétien. La dernière phrase de celle-ci, commençant par ces mots, *Ad instructionem*, se trouve employée dans quelques manuscrits pour le commencement du premier livre; au lieu que dans tous les imprimés ce livre débute par *Mundus dicitur*. Cette différence a fait prendre le change à dom Rivet (*Hist. littér.*, tome 9, page 451), en lui persuadant que l'Image du monde d'Honoré n'était pas le même ouvrage que celui qui a vu le jour sous ce titre. Le premier livre est un abrégé de cosmographie. Le second traite du temps et de ses divisions, c'est-à-dire, des heures, des jours, des mois, des années, des olympiades, des cycles, des épactes, etc. Le troisième est une petite chronologie universelle, qui finit dans les premières éditions à l'empereur Lothaire II, et dans les suivantes à Frédéric Barbe-Rousse. On compte jusqu'à sept éditions de l'Image du monde. La première, sans marque de lieu, ni d'année, concourt avec les commencemens de l'imprimerie. La troisième parut à Bâle par les soins d'Illricus en 1497, in-4°, avec attribution de l'ouvrage à saint Anselme. La quatrième où le nom d'Honoré se

rencontre pour la première fois, fut encore donnée à Bâle l'an 1544 avec celle des six autres écrits du même auteur, par les soins de Jean Herold, chez les héritiers de Crétander, en un volume in-8°.

11°. Le traité du pape et de l'empereur, intitulé : *Summa de apostolico et Augusto*, se trouve au deuxième tome des Anecdotes de dom Pez, p. 180-187. Le dessein de l'auteur est d'établir la prééminence du sacerdoce sur l'empire, et l'incapacité des princes séculiers pour conférer les dignités ecclésiastiques.

12°. L'Échelle du ciel, ouvrage mystique, divisé en deux parties, imprimé au tome 2, page 157 de dom Pez.

13°. L'explication du psea-tier. (*Ibid.*, page 96-169.)

14°. Le Catalogue, ou Traité des écrivains ecclésiastiques, intitulé : *De luminaribus Ecclesie*. Des quatre livres dont il est composé, le premier est tiré de saint Jérôme, et le second de Gennade. Le troisième n'est qu'un abrégé de saint Isidore. Le quatrième, emprunté pour la plus grande partie de Bede et d'autres bibliographes, ne contient que dix-sept auteurs dont Honoré lui-même est le dernier. Outre les trois grandes bibliothèques des Pères, où ce catalogue a trouvé place, nous en avons quatre autres éditions, dont la première fait partie des sept écrits de notre auteur, imprimés à Bâle en 1544. La seconde parut

à Cologne in-8°, l'an 1580, chez Materne, parmi les ouvrages analogues de saint Jérôme, de Gennade, de saint Isidore, de Sigebert et de Henri de Gand, par les soins de Saffredus Petri. La troisième a été donnée par Aubert le Mire, dans son recueil des mêmes bibliographies, publié l'an 1639 à Anvers, en 1 volume in-folio, édition renouvelée par M. Fabricius à Hambourg, l'an 1718, avec des notes qui jettent une grande lumière sur le texte.

Tels sont les ouvrages imprimés de notre auteur, énoncés dans le Catalogue, ou Traité des écrivains ecclésiastiques dont on vient de parler. Parmi ceux qui n'y sont point nommés, et dont le public est en possession, le plus considérable est le traité de la philosophie du monde, partagé en quatre livres. On le voit à la tête des sept écrits d'Honoré, publiés à Bâle en 1544. Il a passé depuis dans les grandes bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon. Notre auteur parle dans le premier livre, de Dieu, de l'âme du monde, des anges et de l'âme humaine. L'objet du second livre est la disposition du ciel. Le troisième concerne l'eau, l'air, le feu, les cinq zones, les pluies et les autres météores. Dans le quatrième, il s'agit de la terre et de ses habitants. Le second écrit est un abrégé d'astronomie usuelle, intitulé : *De solis affectibus*. Le troisième est le livre des hérésies, inséré dans les grandes bi-

bibliothèques des Pères, et imprimé pour la première fois à Helmstadt, l'an 1612, avec le catalogue des hérétiques de Constantin Hermenopule, en 1 volume in-4°. L'auteur y parcourt sommairement les anciennes hérésies ou sectes, tant des Juifs, que des païens et des chrétiens. Le quatrième, imprimé pareillement dans la grande bibliothèque des Pères de Lyon, est une liste chronologique des papes, qui se termine à Innocent II. Le cinquième contient des questions et des réponses sur les proverbes et l'ecclésiaste. Ces deux commentaires sont tirés mot à mot de ceux de Salonius, écrivain du cinquième siècle ; à cette différence près, que notre auteur a transposé un endroit de cet interprète, et en a retranché ou changé un autre en partie. Ces Questions et réponses, après avoir été publiées l'an 1554 à Cologne, sous le nom d'Honoré d'Autun, avec d'autres écrits dans 1 volume in-8°, ont été employées depuis dans les bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon.

Les ouvrages suivans ont été tirés de l'obscurité par dom Pez : 1°. un livre intitulé : *Summa duodecim questionum*. 2°. Un Dialogue entre le maître et le disciple sur huit questions théologiques. 3°. Un Traité de l'exil et de la patrie de l'âme. 4°. Un Traité du libre arbitre adressé à un abbé nommé Goteschalch. 5°. Un petit discours sur la vie du cloître.

Les écrits non imprimés ou perdus d'Honoré sont : 1°. Un Traité de l'incontinence des prêtres, qui ne se trouve plus parmi les manuscrits de l'abbaye de Gotwic, où on le voyait autrefois. 2°. Un grand ouvrage, intitulé : *Summa totius de omnimodis historid*. Il est compris, ainsi que le précédent, dans la liste des livres dont un moine, nommé Henri, avait fait présent à l'abbaye de Gotwic au douzième siècle. Dom Pez dit avoir vu et parcouru dans la bibliothèque de cette abbaye une chronique anonyme qui porte ce titre, et dans laquelle on rencontre des choses importantes pour l'histoire d'Allemagne. Belarmin s'est trompé en nommant une édition de cette chronique faite à Bâle en 1544. L'ouvrage est encore dans les ténèbres. 3°. Des Extraits de saint Augustin sur la nature et les propriétés de l'âme disposés en forme de dialogue. 4°. Un livre de questions théologiques, où il est traité des limbes, de l'enfer, du ciel, etc., tiré pareillement de saint Augustin et d'autres pères. 5°. La Clef de la physique, *clavis physicae*. 6°. Un recueil, intitulé : *Pabulum vitae*. 7°. Un autre recueil de sermons, qui a pour titre : *Refectio mentium de festis Domini et sanctorum*. 8°. *Historia solennis*. 9°. Des Homélies sur les évangiles que saint Grégoire n'a point expliqués. 10°. Un Opuscule très-court sur les dix plaies de l'Égypte. 11°. Des globes sur Pla-

ton. 12°. Un volume de lettres.
13°. Un écrit intitulé : *Suum quid de virtutibus et vitiis*. 14°. Un Commentaire sur la hiérarchie de saint Denis l'Aréopagiste, si l'on en croit Doublet dans son Histoire de l'abbaye de Saint-Denis, p. 128.

On peut regarder les ouvrages d'Honoré d'Autun comme un dépôt de la tradition sur plusieurs genres de savoir. Il possédait en effet, et a transmis presque tout ce que l'on savait alors de mathématiques, de cosmographie, de géométrie, et de métaphysique. Il se distinguait même dans cette dernière partie, comme le fait voir son Traité de la connaissance de Dieu et de la vie éternelle ; ouvrage réellement digne des deux grands noms qu'il porte dans quelques manuscrits. Sans être un théologien profond, il n'était rien moins que novice en Théologie, malgré certaines erreurs ou méprises que l'on aperçoit dans quelques-uns de ses écrits. Le don qu'il avait reçu pour l'interprétation des livres saints, se manifeste dans son commentaire du Cantique des cantiques. S'il n'a pas été aussi heureux sur les psaumes, peu d'interprètes d'alors y ont mieux réussi. Les idées mystagogiques qui avaient prévalu dans le douzième siècle, l'ont jeté dans l'illusion, et lui ont fait avancer beaucoup d'absurdités sur les rites ecclésiastiques. A l'égard de sa manière d'écrire, on y remarque peu de métho-

de, et beaucoup de négligence. (Hist. littéraire de la France, t. 12, p. 165 et suiv.)

HONORÉ DE SAINTE-MARIE, carme déchaussé, nommé dans le siècle Blaise Vauzelle, naquit à Limoges le 4 juillet 1651, et fit profession dans l'Ordre des carmes à Toulouse le 8 mars 1671. Il fut chargé d'enseigner la philosophie et la Théologie dans la province d'Aquitaine, et s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'écriture des Pères, des conciles, de l'histoire ecclésiastique, de la critique et de la Théologie mystique. Il remplit aussi avec distinction les postes de prieur, de définiteur, de provincial et de visiteur général de trois provinces. Il mourut à Lille en 1729, laissant plusieurs ouvrages qu'il destinait à l'impression, outre ceux qu'il avait publiés pendant sa vie, et qui sont : 1°. Des thèses sur la Théologie, qui parurent à Perpignan en 1689, sous ce titre : *Expositio symboli apostolorum dogmatica, historico-heretica, hictorico-positiva et scholastica, etc.* 2°. Une Dissertation apologétique de la Théologie mystique, volume in-12, 1701. 3°. Un Traité des indulgences et du jubilé, à Bordeaux, 1701, plusieurs fois réimprimé depuis, entre autres, à Paris en 1745. 4°. Tradition des Pères et des auteurs ecclésiastiques, sur la contemplation contenant le dogme et la pratique de cet exercice, 2 volumes in-8°, imprimés en 1708 à Paris, chez

Jean de Nulhi. Le père Honoré ajouta en 1714 un troisième volume in-8° à cet ouvrage, sur les motifs et la pratique de l'amour divin. L'auteur observe dans la préface de cet ouvrage, que ceux qui se sont élevés contre la fausse spiritualité, ne font pas assez de cas de la véritable : il se propose de découvrir les plus pures sources de la Théologie mystique, et d'en établir le dogme; de faire voir que le saint exercice de la contemplation a été le même dans tous les temps, et qu'il est aussi ancien que l'Église. Il divise son ouvrage en trois parties : il parle de la nature de la contemplation, des différentes manières de contempler Dieu, des dispositions nécessaires pour la contemplation, des différens états de la vie spirituelle; il a mis à la tête du livre une table chronologique des auteurs ecclésiastiques qui composent la tradition de la contemplation, dans laquelle il donne une idée des différens ouvrages qui ont été composés sur la spiritualité. 5°. Un problème in-8°, touchant les ouvrages qui passent sous le nom de saint Denis l'Aréopagite, où il traite la question pour et contre. 6°. Réflexions sur les règles et sur l'usage de la critique, touchant l'histoire de l'Église, les ouvrages des Pères, les actes des anciens martyrs, les vies des saints, et sur la méthode qu'un écrivain a donnée pour faire une version de la Bible plus exacte que tout ce

qui a paru jusqu'à présent, avec des notes historiques, chronologiques et critiques, 3 volumes in-4°, le premier en 1713, et le second en 1717, à Paris; le troisième en 1720, à Lyon. Le premier volume de cet ouvrage est partagé en sept dissertations: dans la première, après avoir considéré la nature, la nécessité et les avantages de la critique, il fait une courte histoire de la critique, depuis le siècle d'Aristote jusqu'à son temps. Les principales observations regardent surtout Simon, Tillemont, Dupin, Baillet, le père Alexandre et dom Thierry Ruinart. Dans la seconde dissertation, il examine les principales règles de la critique, et l'application qu'on en fait sur les livres supposés, douteux, apocryphes, et sur les manuscrits. La troisième roule sur les conjectures que l'on tire du silence des anciens, des inscriptions, des fausses dates, du style des auteurs... La quatrième regarde les règles de la critique, touchant les actes des anciens martyrs. Dans la cinquième, il examine les règles de critique qu'il donne M. Simon, pour faire une bonne traduction de la Bible. La sixième concerne les usages de la critique, touchant l'histoire de l'Église et les ouvrages des auteurs ecclésiastiques. Dans la septième, il expose les défauts qui se rencontrent dans l'usage des règles de la critique, et les moyens dont on pourrait se servir pour les év

ter. Il établit enfin huit règles, pour juger des traditions et des usages de l'Eglise; règles dignes d'une attention toute particulière. L'auteur, dans le tome 2, prescrit les règles qu'on doit suivre pour faire un juste discernement entre les pieuses traditions et les vieilles erreurs, et il fait l'application de ces règles à plusieurs points de l'histoire de Jésus-Christ. Le troisième tome contient huit dissertations qui roulent sur l'époque de la mort de Jésus-Christ, quelques usages du samedi-saint et du temps pascal, les anciennes liturgies, les langues dont on se servit dans les anciens mystères, les reliques de Jésus-Christ et des saints, et quelques monumens profanes où il est parlé de Jésus-Christ: il y a en particulier une dissertation sur l'inscription de la sainte face de Montreuil, qui a aussi été imprimée séparément en 1718, in-4°, à Paris. 6°. On a encore du même auteur, Dissertations historiques et critiques sur la chevalerie ancienne et moderne, séculière et régulière, avec des notes, 1 volume in-4°, imprimé à Paris en 1718, et partagé en deux livres: le premier traite de la chevalerie en général, de l'origine et du progrès des ordres et des religions militaires; et le second, de plusieurs choses qui regardent la chevalerie en particulier. 7°. La défense de la constitution *Unigenitus* du pape Clément XI, et de l'instruction

pastorale du clergé de France, publiée en 1714, 4 volumes in-12, les deux premiers en 1720, les deux autres en 1722; le tout sous le titre de Difficultés proposées à l'auteur de l'examen théologique (M. Petitpied). 8°. Observations dogmatiques, historiques et critiques, sur les ouvrages de Jansénius, de M. l'abbé de saint Cyran, de M. Arnaud, du père Quesnel et de M. Petitpied, avec des notes in-4°, à Ypres en 1724. 9°. Justification des lettres en forme de bref du pape Benoît XIII, à tous les professeurs de l'Ordre des Frères Prêcheurs, au sujet des calomnies répandues contre les disciples de saint Augustin et de saint Thomas, à Bruxelles en 1725, in-4°. 10°. Lettre d'un théologien à un abbé, du 2 juillet 1725. 11°. Autre lettre publiée à Douai en 1726, sur le miracle opéré à Paris, à la procession de la fête du Saint-Sacrement, sur la paroisse de Sainte-Marguerite. 12°. Dissertations choisies sur la bulle *Unigenitus*, à Bruxelles, en 1727, in-4°. 13°. Vie du bienheureux Jean de la Croix, carme déchaussé, à Tournay, en 1727. (Voyez l'Abrégé de la Vie du père Honoré, dans le livre intitulé; *Bibliotheca scriptorum utriusque congregationis et sexus carmelitarum exaltatorum, collecta et digesta per patrem martialem à S. Joanne-Baptista, ejusdem ordinis, etc.*, à Bordeaux, en 1730, in-4°. Voyez aussi le

Journal des Savans, 1708, 1713, 1717, 1718, 1720 et 1721.)

HONORIADE, province établie par Théodose le jeune, en l'honneur de son oncle Honorius, fils de Théodose le Grand. On l'appelait autrefois Maryandine, et elle faisait partie de la Bithynie dont cet empereur la détacha. Justinien, par sa nouvelle 29, unit cette nouvelle province à la Paphlagonie, sans apporter aucun changement à l'ordre des églises, excepté que les droits métropolitains que Théodose avait attachés à la ville de Claudiopolis furent transférés ensuite à celle d'Héraclée du Pont.

HONORINE, vierge et martyre, était de Césarée en Cappadoce, selon quelques auteurs, ou de France, selon d'autres. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouva son corps sur le rivage de la Seine, à l'endroit où elle se décharge dans la mer, soit que ç'ait été au village de Graville, entre Honfleur et le Havre-de-Grâce, soit que ç'ait été à Honfleur. La crainte des Normands Danois le fit transporter vers l'an 897 à Conflans en Vexin, qui a depuis été appelé Conflans-Sainte-Honorine. On fait sa fête le 27 de février. (Dom Mabillon, quatrième siècle bénédictin, part. 2.)

Papes.

HONORIUS ou **HONORÉ**, premier de ce nom, pape, était natif de la campagne de Rome, et fils du consul Petrone. Il succéda à Boniface V le 27 octobre de l'an 625. Il termina le schis-

me des évêques d'Istrie, défenseurs des trois chapitres, prit un soin particulier des églises d'Angleterre et d'Écosse, et gouverna l'église universelle avec beaucoup de zèle et de sollicitude, pendant douze ans, onze mois, 16 jours, étant mort le 12 octobre 637. Les auteurs pensent différemment sur la foi de ce pape, au sujet du monothélisme. Les uns croient qu'il fut en effet hérétique monothélite, et condamné comme tel par le sixième concile général, qui est le troisième de Constantinople. Les autres disent que ce concile tomba dans une erreur de fait, en condamnant Honorius comme hérétique. D'autres assurent que le concile ne se trompa point, en condamnant Honorius comme hérétique, quoiqu'il ne le fût pas, parce qu'il ne le condamna point en effet, et que les actes du concile ont été corrompus dans l'endroit qui renferme cette condamnation. Enfin il y en a qui prétendent qu'Honorius fut justement condamné par le concile, non à la vérité comme hérétique formel, mais comme fauteur de l'hérésie et des hérétiques, par son silence et sa complaisance. Ce dernier sentiment paraît d'autant plus probable, qu'il est appuyé sur les lettres même qu'Honorius écrivit en faveur des monothélites, et sur le témoignage des auteurs contemporains. Il dit à la page 929 de sa première lettre : *Unam fitemur voluntatem Domini nostri Jesu-Christi, quia profecto à*

*divinitate assumpta est nostra natura, non culpa.... non est assumpta vitiosa natura, quæ repugnaret legi mentis ejus... nam lex alia in membris aut voluntas diversa non fuit vel contraria Salvatori, qui super legem natus est humanæ conditionis. Il dit à la page 969 de sa seconde lettre : Duae naturas cum alterius communione operantes atque operatrices confiteri debemus. Il reconnaît donc deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ, puisqu'il y reconnaît deux natures opérantes ; et s'il paraît quelquefois exclure les deux volontés, on doit l'entendre des volontés contraires, telles qu'elles se trouvent en nous après le péché, dont l'une combat pour l'esprit, et l'autre pour la chair : c'est là tout le but d'Honorius, de l'aveu des auteurs même contemporains, ou presque contemporains. Voici comme en parle le pape Jean IV, qui lui succéda en 550. dans l'apologie qu'il en fit à l'empereur : *Decessor meus, docens de mysterio incarnationis Christi, dicebat non fuisse in eo, sicut in nobis peccatoribus, mentis et carnis contrarias voluntates ; quod quidam ad proprium sensum convertentes, divinitatis et humanitatis unam eam voluntatem docuisse suspicati sunt, quod veritati omnimodis est contrarium. L'empereur Constantin en parle ainsi dans son édit : Anathematizamus eos qui novorum dogmatum inventores et fautores sunt, Theodo-**

rum, Sergium... atque etiam Honorium, qui fuit antiquæ Romæ papa, horum fautorem, et adiutorem et confirmatorem. Le pape Léon II dans sa lettre à l'empereur : Anathematizamus novi dogmatis inventores, Theodorum, Cirum, necnon et Honorium qui hanc apostolicam ecclesiam non apostolicæ traditionis doctrinâ illustravit, sed profundâ proditiōne immaculatum maculari permisit. La qualité d'hérétique que le sixième concile donne à Honorius, ne doit donc pas s'entendre dans un sens étroit pour un hérétique formel et proprement dit, mais pour un fauteur d'hérétiques. On qualifiait et l'on punissait de même dans ces temps-là les hérétiques proprement dits et leurs fauteurs. Il y a d'autres lettres d'Honorius, que celles qui regardent les deux volontés en Jésus-Christ : telles sont une lettre au patrice Isaac, exarque de Ravenne ; une aux évêques de Venetie et d'Istrie ; une à Edouin, roi de Northumbrie ; une à Honorius, évêque de Cantorbery ; une à un Écossais ; une aux évêques d'Épire ; une au sous-diacre Sergius. (Baronius, A. C. 633, 645, etc. Godeau, Hist. ecclési., sixième siècle, liv. 2, n° 12. Le père Combefis, Hist. monothel. Le père Garnier, Dissert. de Honorio. Dupin, Biblioth., t. 7. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 17, p. 522 et suiv.)

HONORIUS II, appelé aupa-

ravant *Lambert*, évêque d'Ostie, succéda à Calixte II, le 21 décembre de l'an 1124. Les cardinaux élurent Thibaud, prêtre cardinal de Sainte-Anastasie, qui prit le nom de Célestin II. Le peuple et le clergé proclamèrent Lambert sous le nom d'Honoré II, qui, pour avoir les suffrages des cardinaux, quitta quelques jours après la mitre et le manteau pontifical en leur présence. Ils le reconnurent, et il demeura ainsi paisible possesseur du saint-siège, qu'il gouverna sagement pendant cinq ans, un mois, vingt-cinq jours, étant mort le 16 février 1130. Il confirma l'élection de l'empereur Lothaire, et excommunia, l'an 1125, Frédéric et Conrad, neveux de l'empereur Henri V, qui voulaient s'emparer de l'empire. L'an 1127, il déclara la guerre à Roger, comte de Sicile, et l'excommunia l'année suivante, parce qu'il voulait jouir des duchés de Calabre et de la Pouille, sans relever du saint-siège. Il a écrit quelques lettres peu considérables. (Baronius, à l'an 1124 et 1130. Louis Jacob, *Biblioth. pontif.* Dupin, *Bibl. eccl. du douzième siècle.*)

HONORIUS III, Romain, nommé auparavant *Censius Savelli*, cardinal du titre de saint Jean et de saint Paul, succéda à Innocent III, le 21 juillet de l'an 1216. Il gouverna dix ans, sept mois, vingt-six jours, et mourut le 18 mars de l'an 1227. Plusieurs Ordres religieux se formèrent du temps de ce pontife,

et entre autres celui de S. Dominique, qu'il confirma. Il témoigna beaucoup de zèle pour le recouvrement de la Terre-Sainte, et pour la conversion des pécheurs et des idolâtres. Il donna la couronne impériale de Constantinople à Pierre de Courtenay l'an 1217; et l'empereur Frédéric II fut aussi couronné l'an 1220 à Rome en sa présence. Honorius avait écrit des sermons, la Vie de Célestin III, etc. (Ouauphre et Platine, de *Vit. pontif.* Sponde. Bzovius et Rainaldi, in *annalib.*)

HONORIUS IV, nommé auparavant *Jacques Savelli*, fils de *Luc Savelli*, Romain, succéda à Martin IV le 2 avril de l'an 1285. Il avait été fait cardinal par le pape Urbain IV l'an 1261. Quoiqu'il fût très-incommodé de la goutte, il gouverna l'Eglise avec beaucoup de force et d'activité. Il s'opposa au roi d'Angleterre, qui voulait lever les décimes sur les ecclésiastiques, excommunia le fils de Pierre d'Arragon, purgea ses domaines des voleurs qui les infestaient, et se montra toujours intrépide dans la défense des droits de l'Eglise : il eut aussi beaucoup de zèle pour la conversion des infidèles et pour le recouvrement de la Terre-Sainte; et ce fut ce qui le porta à fonder un collège à Paris pour les langues orientales. Il mourut le 3 avril de l'an 1287, après un gouvernement de deux ans, deux jours. Il laissa un testament et un volume de lettres, qu'on

garde à Rome. (Giaconus. Onuphre. Platine, en sa Vie. Sponde et Bzovius, aux Annales.)

HONORIUS, antipape, nommé auparavant *Cadalouïs*. (Voy. CADALOUS.)

HONORIUS (Barthélémi), de Liège, chanoine régulier de l'abbaye de Floref, Ordre de Prémontré, dans le comté de Namur, vivait dans le seizième siècle. Les factieux l'ayant chassé d'Helmont où il était curé, il se retira à Rome : sa devise était : *Pareo, ne peream*; et ses ouvrages sont : 1°. *Admonitio ad fratres inferioris Germaniæ*, à Bois-le-Duc, en 1578. 2°. *Hodopæricon itineris italici*, à Bois-le-Duc, en 1581, in-4°. 3°. *De dictis et factis Coroli v. Imperatoris*, à Bois-le-Duc. 4°. *Elogium sancti Norberti, et catalogus celebriorum Ordinis præmonstratensis per orbem universum abbatiarum*, à Bois-le-Duc, en 1584. 5°. *Lætus introitus Serenissimi principis Ernesti Bavari, electi episcopi leodiensis*, à Bois-le-Duc, en 1581, in-4°, partie en vers et partie en prose. 6°. *Victoria nobilissimi Adelphi de Cortenbach, protonotarii Helmondani*. 7°. *Vacca belgica, ab Aurantio, Casimiro palatino, et similibus exsecta*. 8°. *Passio Gasparis Collignæi*. 9°. *Quæstiones 70 theologicæ adversus calvinistas*, en 1686, in-4°. 10°. *Elucidarium B. Anselmi, cantuariensis archiepiscopi*, en 1586, in-8°. Honorius n'est que l'éditeur de cet ou-

vrage. (Valère-André, Biblioth. belg., édition de 1739, in-4°, t. 1, p. 126.)

HONTIVEROS (D. Bernard), bénédictin espagnol, du dix-septième siècle, fut premier professeur en Théologie dans l'université d'Oviedo, et théologien de Sa Majesté catholique, consultant du souverain tribunal de l'inquisition, général de sa congrégation en Espagne, et enfin évêque de Callahorra. On a de lui un excellent ouvrage latin qui a pour titre : *Lacrymæ militantis Ecclesiæ*, contre les casuistes relâchés. Henri de S.-Ignace parle de cet illustre prélat avec beaucoup d'éloge dans l'épître dédicatoire de son livre, qui a pour titre : *Theologia sanctorum veterum ac novissimorum, circa universam morum doctrinam*, etc. à Liège, 1700, in-8°.

HOOKE (Luce-Joseph), Irlandais, docteur de Sorbonne et ancien professeur royal en Théologie. Nous avons de lui : *Religionis naturalis et revelatæ principia, methodo scholasticæ digesta*, 1752 et 1754, 2 vol. in-8°.

HOOKE (Richard), théologien anglais, né à Excester, ou dans le voisinage, en 1554, fut élevé dans le collège du Corps de Christ, à Oxford, dont il fut reçu membre en 1577. Il fut nommé maître du temple en 1595, et mourut le 9 novembre 1600. On a de lui, des sermons sur la justification, les bonnes œuvres, la foi, l'orgueil, une

partie de l'épître de saint Jude, et un ouvrage anglais de la police ecclésiastique, *Of the laws of ecclesiastical politic.* in-fol. dans lequel il entreprend la défense des droits de l'Église anglicane. Sa vie a été écrite par Isaac Watton. (Moréri, édition de 1759.)

HOORNBEEK ou **HOORNBEC** (Jean), professeur en Théologie dans les universités d'Utrecht et de Leyde, naquit à Harlem en 1617, et mourut à Leyde le premier septembre 1666. Il savait les langues savantes et les langues modernes, et a laissé un grand nombre d'ouvrages qu'on peut rapporter à cinq classes. *Didactica, polemica, practica, historica et oratoria.* Ceux de la première sont : *Institutiones theologicæ*, in-8°. *Irenicus de studio pacis et concordie*, in-4°. Ceux de la deuxième : *Socinianismi confutati*, t. 3, in-4°. *Pro convincendis Judæis, liber*, in-4°. *De conversione gentilium lib. 2*, in-4°. *Examen bullæ Urbani VIII de jesuiticis, imaginibus et festis*, in-4°. *Examen bullæ Innocentii X de pace germanicâ*, in-4°. *Epistola ad Duræum de independentismo*, in-4°. *Commentarius de paradoxis Weigelianis*, in-12. *Apologia pro Ecclesia christiana hodierna*, in-8°. *De observando à christianis præcepto decalogi quarto*, in-12. *De episcopatu*, in-8°. Ceux de la troisième classe sont : *Theologicæ practicæ*, t. 2, in-4°. *De peste*, in-12. Ceux de la qua-

trième : *Summa controversiarum*, in-8°. *Miscellæ veteræ et novæ.* On peut rapporter à la cinquième : *Orationes varicæ inaugurales, rectorales et funebres.* (Voyez **VITA HOORNBEEKI.**)

HOPHA, prêtre dont la famille tenait le treizième rang dans les vingt-quatre bandes, qui servaient tour à tour et par semaine dans le temple, sous David. (1 Paral. 24, 13.)

HOPITAL, lieu pieux et charitable où on reçoit les pauvres pour les soulager en leurs nécessités. *Ptochodochium*, *Ptochotrophium*. La fondation des hôpitaux n'est pas moins ancienne que les biens fixes de l'Église; car aussitôt que l'Église eut des biens assurés, on fonda diverses maisons de piété, qu'on appelle aujourd'hui *hospitaux*, et on leur assigna des revenus particuliers pour le soulagement des pauvres. Ces maisons étaient gouvernées, même pour le temporel, par des prêtres et des diacres, qui en rendaient compte à l'évêque. Quelques-uns fondèrent aussi des hôpitaux, pour être gouvernés par des religieux ou religieuses, avec l'exemption de la juridiction de l'évêque : et c'est ce qui a restreint le droit d'inspection que les évêques avaient originellement sur toutes les maisons de piété. Les clercs qui avaient l'administration des hôpitaux, l'ayant convertie dans la suite des temps en titres de bénéfices, à leur profit particu-

lier, le concile de Vienne défendit de plus donner les hôpitaux en titres de bénéfices à des clercs séculiers, et ordonna que ce serait des laïques capables et solvables, qui les administreraient, et rendraient compte aux ordinaires. Ce décret a été confirmé par le concile de Trente qui donne aux ordinaires toute inspection sur les hôpitaux. En France les administrateurs ne pouvaient être, ni ecclésiastiques, ni nobles, ni officiers; mais de simples bourgeois, habiles économes, à qui il fut facile de faire rendre compte. Ils ne devaient être que trois ans en charge. La nomination en appartenait aux fondateurs. Les ordinaires n'avaient plus que le droit d'assister aux comptes sans aucune inspection sur les biens des hôpitaux, depuis l'ordonnance de François 1^{er}, confirmée par Henri II, qui attribue la connaissance et la visite des hôpitaux aux juges royaux des lieux où ils sont situés.

Les archevêques, évêques et leurs grands-vicaires pouvaient assister aux bureaux ordinaires et assemblées générales des hôpitaux, et y avoir voix délibérative, avec cette différence que les archevêques et évêques y présidaient, lorsqu'ils y étaient présents; au lieu que leurs grands-vicaires n'y présidaient pas toujours en leur absence, car il y avait des endroits où c'étaient les lieutenans-généraux des bailliages qui présidaient en

l'absence des évêques. Arrêt du conseil-d'état du premier mars 1701, en interprétation des articles 29 et 45 de l'édit de 1695.

Lorsque les hôpitaux ont plus de biens qu'il n'en faut pour nourrir les pauvres qui s'y présentent, c'est à l'évêque à déterminer les bonnes œuvres auxquelles on doit appliquer l'excédent, et non pas aux supérieurs ecclésiastiques, ni aux administrateurs laïcs de l'hôpital. (Concile de Tarente, sess. 25, de reform. c. 8.)

Les legs faits *incertæ personæ*, sont adjugés aux hôpitaux du domicile du testateur. (Arrêt du 10 janvier 1664. Journ. des aud.)

Si les administrateurs font un mauvais emploi des deniers, ils en sont responsables; s'ils font un mauvais procès, ils sont condamnés aux dépens en leur nom. (Duperray. On peut voir le livre qui a pour titre : État général des unions faites des biens et revenus des maladeries, léproseries, aumôneries et autres lieux pieux, aux hôpitaux des pauvres malades, en exécution de l'édit du roi du mois de mars, et des déclarations des 15 du même mois et 24 août 1693, divisé par diocèse et par ordre alphabétique, à Paris, de l'imprimerie de Denys Thierry, 1705, in-8°.)

HOPPER (Joachim), jurisconsulte, né à Seneck dans la Frise, le 11 novembre 1523, enseigna à Louvain, et fut depuis nommé conseiller au grand conseil de Malines. En 1566, Philip-

pe II, roi d'Espagne, le voulut avoir près de sa personne, pour le consulter sur les affaires des Pays-Bas. Hopper servit très-nûtillement ce prince, et mourut à Madrid le 15 décembre 1578, âgé de cinquante-trois ans. Outre plusieurs livres de droit civil, on a de lui : Paraphrase et explication des pseumes, avec un livre de l'usage et de la division des pseumes, à Anvers en 1590. (Valère-André, Biblioth. belg. Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, col. 1210.)

HOR, hébr., *qui conçoit* ou *qui montre*, montagne de l'Arabie Pétrée, aux confins de l'Idumée, où Aaron mourut. (Deuteron. 32, 50.)

HORAM, roi de Gazer, qui ayant voulu donner du secours au roi de Lachis, fut défait par Josué. 10, 33.

HORANTS ou ORANTES (François), Espagnol, de l'Ordre des Frères Mineurs, de la province réformée de la Conception, confesseur de dom Juan d'Autriche, l'un des théologiens du concile de Trente, et enfin évêque d'Oviedo, mort le 12 octobre de l'an 1584, à laissé : 1°. *Locorum catholicorum pro romana fide adversus Calvinii institutiones, libri septem*, à Venise, en 1564, et à Paris en 1566. 2°. Le discours qu'il prononça au concile de Trente, qui se trouve à la page 312 de ce concile, édition de Louvain, et dans les conciles du père Labbe, t. 14, col. 1425. 3°. Un Traité de la justification. 4°. Une lettre

à Michel Baius, touchant ses réponses à Marnix, abbé de Saint-Aldegonde, sur l'autorité de l'Eglise. 5°. Des Commentaires sur Job et sur Daniel. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Bibl. univ. francis.*, t. 1, p. 393.)

HOREB, hébr. *désert, solitude*, montagne de l'Arabie Pétrée, toute voisine du mont Sinaï, en sorte qu'Horeb et Sinaï ne semblent être que deux coteaux d'une même montagne.

HOREM, ville de Nephtali. (Josué, 19, 38.)

HORI, fils de Lothan, de la race de Séir le Horréen (Genèse 36, 22.)

HORMA, ou HERMA, ou HARMA. (*Voyez* HARMA.)

HORMISDAS (saint), pape, fils de Juste, était de la petite ville de Frusinone, dans la campagne de Rome. Il fut admis dans le clergé de l'église de Rome, et les preuves qu'il y donna de sa vertu le firent choisir d'une voix commune pour remplir le saint-siège après la mort du pape Simmaque, le 26 de novembre de l'an 514. Il ne fut pas plutôt installé, qu'il écrivit aux églises d'Orient pour les exhorter à l'union, et ramener à la foi ceux que l'hérésie des eutychiens en tenait séparés. Il envoya pour cet effet diverses ambassades à l'empereur Anastase qui répondit mal à ses bons desseins. Il fut plus heureux sous l'empire de Justin, successeur d'Anastase. La réconciliation tant souhaitée entre les églises d'Orient et celle de Rome, fut

solennellement publiée le jour de Pâque de l'an 519, dans Constantinople. Les soins du saint pape ne se bornaient pas à l'Orient, il veillait infatigablement sur toutes les églises, y réprimait les hérétiques, instruisait le clergé dans la psalmodie, ornait les églises, y donnait des exemples continuels de modestie, de fermeté, de pénitence, de charité. Il mourut le 6 d'août de l'an 523, après huit ans, huit mois, dix jours de gouvernement. Il avait écrit un grand nombre d'épîtres à différentes personnes. Il en reste quatre-vingts dans les collections des conciles et ailleurs. Les pensées en sont nobles et solides, quoiqu'elles se sentent de la barbarie de son siècle pour le style et le langage. On lui attribue aussi quatre décrets. (Baronius, *In annal.*, t. 6 et 7. Dupin, *Bibl. ecclés.*, t. 6. Baillet, t. 2, 6 août. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacr. et ecclés.*, t. 15, p. 495 et suiv.)

HORMISDAS, martyr persan, de l'illustre race des Achéménides et fils d'un satrape ou gouverneur de province, fut mandé comme chrétien par Varane v, l'an 420. Ce prince l'ayant vu dans la confession de la foi, le priva d'abord de ses biens, et le réduisit à conduire les chameaux de l'armée. L'ayant vu passer quelque temps après couvert de poussière et brûlé du soleil, il lui fit mettre une robe de fin lin sur le corps en lui disant : *ne soyez donc plus si opi-*

nidtre et renoncez enfin au fils du charpentier. Hormisdas déchira la robe en présence du roi, qui l'exila nu comme il était hors de son royaume. On ne sait ce qu'il devint depuis ce temps : ce qui n'a point empêché que pour honorer sa confession, on n'ait mis son nom au 8 d'août dans le martyrologe romain. (Théodoret, *Hist.*, l. 5, c. 39. Baillet, t. 2, 8 août.)

HORMUTZ, ville de Caramanie au fond du golfe Persique, qu'on dit avoir été bâtie par Hosmidas, roi de Perse, à cause des Armozéens, dont parle Pline, qui allèrent s'établir dans la partie de l'Arabie - Heureuse, proche ce golfe, et vis-à-vis de la Caramanie, et ensuite dans l'île Ogyris qui se nommait Zaran, et qu'ils appelèrent ensuite *Hormutz*. Elle est éloignée d'environ douze milles du continent de Caramanie. Les nestoriens y ont eu des évêques, et y en avaient encore dans ces derniers siècles. Le catholique Élie se plaignait, en 1616 au pape Paul v, des vexations que faisaient les Portugais à ceux de sa communion qui demeuraient à Hormutz, à Goa, et au-delà, les interrogeant sur leur croyance, quoiqu'ils fussent fort ignorans. Nous trouvons les évêques suivans d'Hormutz.

1. Gabriel, siégeait vers l'an 540; il a écrit contre les manichéens et les Chaldéens.

2. Théodore, envoyé par le catholique Jesuiab III, pour ramener à son obéissance les évê-

ques de la métropole de Perse, qui s'étaient soustraits au catholique de Seleucie, (Or. ch., t. 2, p. 1317.)

HORNE (Arnoul de), évêque Liège dans le seizième siècle, a donné : 1°. Traité de paix entre Dieu et les hommes, à Paris en 1550. 2°. La liberté consciencieuse des artisans, *ibid.* 1555. 3°. Le contrepoison des pseumes de Marot, *ibid.* 1560. 4°. Lamentation de l'Eglise, *ibid.* 5°. Le combat d'un fidèle papiste contre un anti-papiste, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1104.)

HORNOT de Nuits en Bourgogne. Nous avons de lui, Abrégé chronologique de l'histoire universelle.

HORNIUS (Georges), fameux historien, né dans le Palatinat, vers le commencement du dix-septième siècle, passa en Angleterre où il se déclara pour les presbytériens. De là, il fut appelé à Harderwich pour professer l'histoire, la politique et la géographie, et il ne sortit de Hardewich que pour remplir une chaire d'histoire à Leyde. Il mourut en 1670. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. une Dissertation qui parut à Leyde 1659, contre celle que Vossius avait fait imprimer la même année touchant l'âge du monde. et dans laquelle il prétendait prouver que la naissance du monde était plus ancienne de mille quatre cents quarante ans que ne le portait l'ère vulgaire. 2°. Une Histoire ecclésiastique

en latin jusqu'à l'an 1666, avec une introduction à l'histoire universelle politique ; à Leyde en 1666, in-12. 3°. Un Commentaire latin sur l'état présent des églises en Angleterre, sous le nom d'*Honorius Reggius*, avec un appendix contenant les décrets donnés dans le synode de Glasgow contre les évêques en 1648, in-4°. 4°. L'Histoire d'Angleterre en sept livres, où il rapporte ce qui s'est passé en 1645 et 1646, en Angleterre, en Écosse et en Irlande, en latin, in-8°, en 1648, à Leyde. 5°. Une histoire de l'Amérique, sous le titre : *De originibus Americanis*, en quatre livres, à la Haye, en 1642, in-8°. 6°. L'histoire de la philosophie, en sept livres, ouvrage latin, imprimée en 1655, in-4°. 7°. Une édition de Sulpice Sévère avec des notes, en 1654, in-8°, à Leyde. 8°. *Geographia vetus, sacra et profana, et arca Noe : arca Moysis, etc.* Son histoire ecclésiastique a été traduite en français, et imprimée à Rotterdam en 1699. (Witten, *Diar. Struvii, Act. litter.*)

HOROLOGE, *horologium*. Livre d'office d'Eglise chez les Grecs, ainsi nommé parce qu'il contient les heures ou l'office qu'on doit réciter tous les jours à chaque heure. Il y a un grand et un petit horologe. Le petit est tiré du grand et contient moins de prières. (*Voyez* SUTCHER et le second tome des *Acta Sanctorum* du 4^{mois} de juin.)

HORON ou ORONAIM. (*Voy.* ORONAIM.)

HORRÉENS, anciens peuples qui habitèrent au commencement dans les montagnes de Seïr, au-delà du Jourdain. (Gen., 36.)

HORRY (Claude), ancien notaire apostolique de l'archevêché de Paris, procureur en l'officialité dudit archevêché et es-cours ecclésiastiques, a donné : 1°. Observations sommaires sur les édits et déclarations de nos rois, touchant la célébration du mariage, qui renferment toutes les formalités requises pour la célébration du mariage, par les édits, déclarations et ordonnances de nos rois, et arrêts rendus en exécution jusqu'en ce jour, par les cours souveraines, et plusieurs questions importantes sur la matière du mariage, in-4°, à Paris, chez Jean-Baptiste Nego, et Pierre de Bats, 1692. 2°. Institution à la pratique bénéficiale et ecclésiastique, etc., in-4°, à Paris, chez Nicolas-le-Gras, 1693. 3°. Nouveau traité du mariage chrétien, fait selon les lois de l'Eglise et les ordonnances de nos rois, etc., in-12, à Paris chez François Pralard, 1700.

HORSTIUS (Jacques Merlon), docteur de l'université de Cologne, et curé de la même ville dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. *Paradisus animæ christianæ*, à Cologne 1630 ; ce sont des heures chrétiennes tirées de l'Écriture et des Pères, contenant des exercices spirituels pour tous les jours de la semaine : elles ont été traduites en français et imprimées à Paris

chez André Pralard en 2 tomes in-12. 2°. Aphorismes eucharistiques, *ibid.*, 1638. 3°. Les sept trompettes pour la réforme de la discipline de l'Eglise, *ibid.*, 1635. 4°. Avis de la sagesse chrétienne. 5°. La doctrine de bien vivre et de bien mourir, *ibid.*, 1643. 6°. Une édition des œuvres de saint Bernard. 7°. Une édition de toutes les œuvres de Thomas à Kempis, avec de savantes notes. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2044. Journal des Savans, 666, 1699 et 1700.)

HORTA, petite ville de l'état de l'Eglise, proche du Tibre, à l'endroit où la rivière de Nera se joint à ce fleuve : on l'appelle en latin *Hortanum* et *Orta*. C'est une ancienne ville d'Ombrie, dont on ignore absolument la fondation. Ughelle prétend qu'elle reçut la foi de Jésus-Christ dès les premiers siècles. Cependant nous n'en voyons point d'évêques, que du temps de l'empereur Constantin au quatrième siècle. Son siège fut réuni par Eugène IV à celui de Citta Castellana en 1447. Elle avait eu les évêques suivans :

1. Jean Montanus, ordonné par saint Silvestre en 330.

2. Saint Cassien, d'Alexandrie, en 363.

3. Léon, qui siégea vingt-trois ans.

4. Martien ou Martinion, assista au concile du pape Symmaque, en 502.

5. Hubald, sous saint Grégoire, pape.

6. Blandus, sous le même.
7. Julien, au concile de Rome, en 694.
8. Maurice, au concile de Rome, en 743.
9. Adam, en 761.
10. Étienne, au concile de Rome 826, sous Eugène II, suivant Baronius.
11. Arsène, sous Nicolas I, 860.
12. Zacharie, mort la veille de l'apparition du Seigneur, comme porte un ancien martyrologe.
13. Étienne II, en 897, qui assista au concile de Rome, où le pape Étienne VI ou VII condamna la mémoire de Formose.
14. Pierre, en 916.
15. N... en 763. (*Baron. ad hunc ann.*)
16. Lambert, siègeait en 1005.
17. Jean, en 1017.
18. Landevinus, en 1036, sous Benoît IX.
19. Rodulphe, fait cardinal-diacre par Honoré II en 1126, et nommé évêque par Innocent II en 1130.
20. Paul, se trouva au concile de Latran, 1179.
21. Paul, nommé par Innocent III, vers l'an 1200.
22. N... ordonné par Honoré III en 1222.
23. Transmonde, en 1239.
24. Jean, en 1248.
25. Pierre, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Alexandre IV en 1254.
26. Conrad, archidiacre de Viterbe en 1284.
27. Barthélemi, nommé par Boniface VIII, en 1296.

28. Laurent de Veletri, de l'Ordre des Frères Mineurs, 1298.
 29. Nicolas Zabereschi, élu par le chapitre le 7 avril 1334, mourut en 1362.
 30. Jean, transféré de Kissano le 16 août 1362.
 31. Pierre d'Horta, mort en 1366.
 32. Jean de Foligni, de l'Ordre de Saint-Dominique, élu en 1366, mourut en 1393.
 33. Paul Alberti, noble Florentin, de l'Ordre des Frères Mineurs, siègea depuis 1413 jusqu'en 1420, et fut transféré à Ajazzo en Corse.
 34. Lancius ou Santes, succéda à Albert, fut transféré en 1432 à Citia Castellana.
 35. Valentin de Teramo, en 1432 le 14 avril, évêque de Horta et de Citia Castellana, en 1437. (*Voy. CITIA CASTELLANA.*)
- HORTOLAN (Côme-Damien),** de Perpignan, abbé de Ville-Bertrand, envoyé de Philippe II au concile de Trente, mort l'an 1566, a donné une paraphrase sur le Cantique des cantiques, avec une introduction à l'Écriture-Sainte, à Venise en 1585. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1145.)
- HORTULAN ou HORTOLAN** (saint), évêque de Bénése dans la Byzacène, parut principalement sur la fin du règne de Hunéric, fils de Genséric, roi des Vandales. Il fut de la fameuse conférence de Carthage que ce prince fit tenir au mois de fé-

vrier de l'an 484. On le dépouilla de ses biens et de son église, on le maltraita, et on l'envoya en exil dans l'île de Corse. (Baillet, t. 3, 28 novembre.)

HOSA, hébr., *qui se confie* ou *qui protège*, nom d'homme. (1 Paral. 26, 10.)

HOSA, nom d'homme. (1 Paral. 4, 4.)

HOSANNA ou HOSANA ou HOSCHANNA, mot hébreu qui signifie *sauvez*, *maintenant* ou *sauvez je vous prie*. C'est une formule de bénédictions ou d'heureux souhaits. Ainsi quand on criait à l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem : *Hosanna Filio David*, cela signifiait : *Seigneur, conservez ce Fils de David, comblez-le de faveurs et de prospérités*. Les Juifs appellent *hosanna* des prières qu'ils récitent le septième jour de la fête des tabernacles. Ils appellent aussi *hosanna rabba* ou *grand hosanna*, la fête même des tabernacles, parce qu'ils y répètent souvent *hosanna* pour demander la bénédiction de Dieu sur l'année qui vient de commencer. Enfin ils appellent encore *hosanna rabba* en particulier le septième jour des tabernacles, parce qu'ils demandent plus particulièrement en ce jour le secours de Dieu contre leurs ennemis, et sa bénédiction pour la nouvelle année. (Seldenus, de *Synedriis hæbr.* l. 3, c. 15. Buxtorf, dans la *Synagogue juive*, c. 21. Dom Calmet, Dictionn. de la Bibl.)

HOSIEL, fils de Séméï, chanteur et lévite. (1 Paral. 23, 9.)

HOSIUS (Stanislas), cardinal, évêque de Warmie, né à Cracovie en Pologne, a été un des plus illustres prélats du seizième siècle. Il fut envoyé à Padoue pour étudier, et y eut pour maître Lazare Bonanici. Il passa ensuite à Bologne où il se fit recevoir docteur en droit; et étant retourné en Pologne, il y fut secrétaire du roi, puis chanoine de Cracovie, ensuite évêque de Culm, et enfin de Warmie. Le pape Pie IV l'envoya vers l'empereur Ferdinand et vers le roi de Bohême, pour faire continuer le concile de Trente, et lui donna en 1561 le chapeau de cardinal. Le même pape lui ordonna deux ans après d'aller ouvrir le concile de Trente, comme son légat, avec les cardinaux de Mantoue et Séripand. Le pape Grégoire XIII le fit grand pénitencier de l'Église romaine. Il mourut à Caprarola le 5 août 1579, âgé de soixante-seize ans. Les souverains pontifes et les écrivains de son temps lui donnèrent les glorieux titres de Colonne de l'Église, de l'Augustin de son temps. Ses livres ont été traduits en français, en italien, en allemand, en flamand, en polonais, en anglais, en écossais et en arménien; et imprimés dans les principales villes de l'Europe, quelques-uns même jusqu'à trente-deux fois de son vivant. Ces livres sont, 1°. Réponse de Brentius. 2°. Confession de la foi catholique. 3°. Traité de la communion sous les deux espèces, du mariage des prêtres,

et de la messe en langue vulgaire. 4°. De la parole de Dieu. 5°. Lettre au sénat de Cologne. 6°. Lettre à Orichovius de l'autorité du pontife romain. 7°. Dialogue: savoir si l'on doit permettre aux laïcs l'usage du calice. 8°. Plusieurs lettres, une entre autres au duc de Brunswick. 9°. Apologie de la cour de Rome contre les politiques. 10°. Traité de la juridiction ecclésiastique, civile et épiscopale. 11°. Conférence de l'Eglise ancienne avec la nôtre. Tous ces ouvrages ont été imprimés en deux tomes, à Cologne en 1584. (Rescius a écrit la vie du cardinal Hosius. Petramellarius et Victorel ont fait son éloge. On peut voir aussi Génébrard, *In chron.* Sponde, *In annal.* Palavicin, *Hist. du concile de Trente*, l. 22, c. 4, n° 6.)

HOSPICE, petit couvent que des religieux bâtissent en une ville pour y recevoir les étrangers du même Ordre, qui y viennent pour quelque temps. (*Hospitium.*)

HOSPICE ou **SOSPIS** (saint), reclus de Provence, se renferma dans la mesure d'une tour abandonnée près de Villefranche, en une presque île à une lieue de Nice en Provence, qui se nomme encore aujourd'hui de son nom *San-Sospir* par corruption. Là, il entreprit le genre de vie le plus austère. Il était toujours chargé de chaînes entre la chair et le cilice, et ne vivait que de pain et de dattes. En carême, il ne mangeait que des racines des

anachorètes d'Égypte. Dieu lui accorda le don de prophétie et celui des miracles. L'an 575, il prédit l'invasion des Lombards dans les contrées de la France, qui joignaient les Alpes, et en avertit les paysans. Pour lui, il ne voulut point sortir de sa tour. Les barbares l'y ayant trouvé chargé de chaînes, crurent que c'était un scélérat, et l'un d'entre eux leva son sabre pour lui abattre la tête : mais il eut le bras tellement engourdi que le sabre lui tomba des mains. Le saint le guérit avec le signe de la croix, et le convertit. Lorsqu'il vit sa fin approcher, il se mit en prières prosterné contre terre ; et fondant en larmes, il se releva, s'étendit sur un banc, et rendit l'esprit le 21 mai de l'an 581, jour de sa fête, selon la plupart des martyrologes. La principale partie de ses reliques se garde dans la cathédrale de Nice. (Saint Grégoire de Tours, dans son Histoire. Baillet, t. 2, 21 mai.)

HOSPINIEN (Rodolphe), né à Altorf, village du comté de Kibourg dans le canton de Zurich, le 7 de novembre 1547, devint ministre de l'église abbatiale de cette ville en 1594, et mourut le 11 mars 1626. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. Une harangue où il traite de l'origine et du progrès des rites et des cérémonies ecclésiastiques, en 1585. 2°. Un Traité des temples ; c'est-à-dire, de leur origine, de leur progrès, de leur usage, et de tout ce qui a rapport à cette

matière, en 1587 et 1603. Il en donna une autre édition, où il prétendit réfuter ce que Bellarmin et Baronius avaient écrit sur ce sujet. 3°. *De Monachis, seu de origine et progressu monachatus, ac ordinum monasticorum, ac equitum militarium, tam sacrorum quam secularium*, en 1588, et une seconde édition en 1609, où il s'efforce encore de réfuter le traité de Bellarmin. 4°. *De Monachis*. 5°. *De festis Judæorum et Ethnicorum, etc.*, en 1592, seconde édition, corrigée et augmentée en 1611. 6°. *De origine, progressu, caeremoniis et ritibus festorum dierum christianorum*, en 1593 : seconde édition en 1612, avec des supplémens contre Bellarmin, et ce que le père Gretser, jésuite, avait écrit sur la fête du Saint-Sacrement. 7°. Une Histoire sacramentaire en 2 volumes. 8°. *Concordia discors, seu de origine et progressu formulæ concordie bergensis*, en 1619. 9°. Une Histoire des jésuites, en 1619, in-folio. Il avait commencé un traité de l'origine et du progrès des jéunes, qu'il n'a point achevé. Heidegger a écrit sa vie en latin. Hospinien était habile compilateur, mais beaucoup trop vif et trop passionné. Si l'on trouve dans ses ouvrages un grand nombre de recherches curieuses et savantes, on n'y trouve pas moins de mauvais raisonnemens, de calomnies et de déclamations, qui ont été cent fois réfutées solidement.

HOSPITALIERS. *Hospitalarii*. Ce mot se dit proprement de certains religieux hospitaliers. Ils suivent la règle de Saint-Augustin, parce que tous les hôpitaux étaient gouvernés par des clercs. La plupart des religieux hospitaliers sont remonter leur origine jusqu'au patriarche Abraham ou à sainte Marthe qu'ils prennent pour leur fondatrice, parce qu'elle recevait Jésus-Christ chez elle. Il y a aussi des hospitaliers qui sont des chevaliers des ordres militaires, comme les chevaliers de Saint-Lazare et de Saint-Jean-de-Jérusalem. (Le père Hélyot, t. 1, préf., p. 23.)

HOSPITALIÈRES. Il y avait plusieurs sortes de religieuses qui portaient ce nom, parce qu'elles étaient fondées pour le soulagement des pauvres. Telles étaient les hospitalières de la Charité de Notre-Dame; celles de la Miséricorde de Jésus, etc.

HOSPITALITÉ, hospitalitas. L'Écriture recommande souvent l'hospitalité, et elle en fournit divers exemples. Abraham reçoit les trois anges; Sara, son épouse, fait la cuisine; Loth attend à la porte de la ville pour recevoir les hôtes qui pouvaient arriver. Le Sauveur dit à ses apôtres : que quiconque les reçoit, le reçoit lui-même; et les premiers chrétiens remplis de ces leçons de leur divin maître, se montraient si exacts à exercer l'hospitalité, que les païens en étaient dans l'admiration. Les fidèles ne voyageaient guère

sans lettres de communion, qui témoignaient la pureté de leur foi, et ces lettres suffisaient pour les faire recevoir partout où Jésus-Christ était connu. (*Genes.* 18, 19. *Matth.* 10, 40, 41. 1. *Petri* 4, 9. *Rom.* 12, 13.) M. Simon, dans un mémoire lu à l'académie des inscriptions en 1712, fait voir que l'hospitalité a été en usage dans les temps les plus reculés.)

HOSTIE, victime qu'on immole en sacrifice à la divinité, *Hostia*. Ce mot vient, selon quelques-uns, de l'ancien verbe latin *hostio*, je frappe, je tue, ou *ab hostibus*, à cause qu'on immolait des victimes avant la bataille pour se rendre les dieux propices, ou après la victoire pour les en remercier. Hostie se dit, 1°. du Verbe incarné, qui s'est immolé comme une hostie sans tache à la justice de son père pour le salut des hommes; 2°. pour le sacré corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui s'immole tous les jours sur nos autels; 3°. pour les pains destinés à la consécration. On les appelle hosties improprement et par anticipation. C'est ainsi qu'on nomme présente une chose qui doit être faite dans le moment d'après, et que les anciens appelaient pareillement hostie, la victime qui devait être incessamment sacrifiée. On doit changer les hosties consacrées tous les huit ou quinze jours. Quand il ne se trouve point assez d'hosties consacrées pour

communier tous ceux qui se présentent à la sainte table, le prêtre peut diviser les hosties, mais non point la grande, si ce n'est pour la communion d'un malade en danger de mort ou pour quelque autre cause considérable. (Rituel de Paris, p. 67.)

HOTELIER, *caupo*, celui qui tient une maison garnie de meubles et de vivres, pour loger ou pour nourrir les voyageurs et autres. Par le règlement général de police, il est enjoint aux hôteliers de s'informer exactement de ceux qui logeront chez eux, et d'en donner avis au commissaire de leur quartier. Les hôteliers sont responsables des vols de leurs domestiques, et des choses que leurs hôtes mettent dans leurs maisons, parce qu'il y a toujours une convention expresse ou tacite entre le voyageur et l'hôtelier, par laquelle l'hôtelier s'oblige de loger le voyageur et de prendre en sa garde tout ce qui lui appartient, et le voyageur de payer sa dépense. C'est ce qui se prouve par la loi qui dit: *At prætor: nautæ, caupones, stabularii, quod cujusque saluum fore receperint, nisi restituerint, in eos judicium dabo.* Lib. 4, titr. 9. Cela ne doit s'entendre néanmoins que de ce qui se passe dans l'hôtellerie même; car si un valet allait voler sur le chemin un voyageur qui aurait logé chez son maître, l'hôtelier n'en serait point responsable. (Pontas, au mot *Hôtelier*. Voyez *CABARET*, *CABARETIER*.)

HOTHAM, fils d'Heber, de la tribu d'Aser. (1 Paral. 7, 32.)

HOTTINGER (Jean-Henri), né le 26 mars 1620, à Zurich en Suisse, y enseigna, comme professeur public, l'an 1642, l'histoire ecclésiastique et la Théologie, les langues orientales, la rhétorique, l'Écriture, la controverse, etc. Il mourut l'an l'an 1667. Ses ouvrages sont : *Historia orientalis de mahummetismo saracenismo, chaldaismo, statu christianorum, etc. Bibliothecarius quadripartitus, thesaurus philologicus Sacrae Scripturae, historiae ecclesiasticae, Novi-Testamenti*, tom. 9. *Promptuarium sive bibliotheca orientalis, dissertationes miscellaneae, etc.* (Le père Nicéron, au tome 8 de ses Mémoires.)

HOTTINGER (Jean-Jacques), fils de Jean-Henri Hottinger, naquit à Zurich le 1^{er} décembre 1652, et y fut mis au nombre des ministres au mois de mars 1676. On le nomma professeur en Théologie le 18 janvier 1698, et ses leçons qu'il travaillait avec soin, ne l'empêchèrent pas de donner un très-grand nombre d'ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 18 décembre 1735. Ces ouvrages sont entre autres : 1^o. *Diatribe theologica de spiritu praedicante spiritibus in carcere, ad primam Petri* 3, 19, 20, à Zurich 1672, in-4^o. 2^o. *Sfortia Pallavicinus infelix concilii tridentini vindex, sive exercitatio historica, operi, quod cardinalis Pallavicinus de concilio tridentino scripsit, op-*

posita, etc., à Zurich, en 1692, in-4^o. 3^o. *Dissertatio theolog. dogmatis de justificatione summam et historiam exhibens*, à Zurich en 1698, in-4^o. 4^o. *Dissert. theolog. de praescriptione in causâ religionis*, en 1698, in-4^o. 5^o. *Dissert. doctrinae de personâ, statu, et officio Christi, compendium exhibens*, en 1699, in-4^o. 6^o. *De instructione Christi mediatoris*, en 1699, in-4^o. 7^o. *De resipiscentiâ evangelica, ejusdemque nativâ indolâ*, en 1699, in-4^o. 8^o. *De manducatione corporis Christi*, en 1700, in-4^o. 9^o. *De Ecclesid, dissertationes duae*, en 1700, in-4^o. 10^o. *De magnitudine Dei*, en 1701, in-4^o. 11^o. *De conscientia, ejusdemque obligatione et directione*, en 1704, in-4^o. 12^o. *De supremo controversiarum judice, dissert. histor.* en 1704, in-4^o. 13^o. *De potentia Verbi divini*, en 1704, in-4^o. 14^o. *De frequenti communione*, en 1705, in-4^o. 15^o. *Exercitationes historico-theologicae de poenitentia primitivâ, nec-non romanæ Ecclesiae, etc.*, à Zurich, en 1706, in-4^o. 16^o. *De religione in genere, in specie, de veræ caracteribus*, 1714, in-4^o. 17^o. *De doctrina J. C. fonte et norma sanctitatis*, 1716, in-4^o. 18^o. *De miraculis J. C.* 1716, in-4^o. 19. *Harmonica evangelicæ historiae dispositio*, 1716, in-4^o. 20^o. *De gratia Dei salutifera, sectiones tres* 1718, 1719 et 1722; et plusieurs autres dissertations dont on peut voir la liste dans le recueil intitulé :

Tempe helvetica, t. 2, p. 38 et suivantes. On peut voir aussi *Bibliotheca bremensis*.

HOTTINGER (Jean-Conrad), neveu de Jean-Henri, a donné : *Commentarius philologicus de decimis Judæorum, decem exercitationibus absolutus, in quo omnia quæ ad hanc materiam illustrandam pertinent, tum in sacris litteris, tum ipsis Judæorum veterum monumentis explicantur, variaque alia sacram antiquitatum themata ex occasione tractantur*, aut. J. Conrad. Hottingeró Henric. ex Contr. nep. Helv. Tigurino. Præmittitur celeberrimi viri Hadriani Relandi epistola ad auctorem, cum indicibus necessariis, à Leyde, 1713, in-4°. L'auteur prétend que ceux qui ont écrit des antiquités judaïques, n'ont pas suffisamment approfondi ce qui concerne les dîmes, et qu'ils n'ont fait que se copier les uns les autres. Il a puisé son traité dans les sources, et semble avoir épuisé la matière; il fait remonter les dîmes jusqu'au temps des patriarches, et en trouve le premier exemple dans l'offrande que fit Abraham à Melchisédech après la défaite des quatre rois qui emmenaient Loth prisonnier. L'Écriture dit formellement qu'Abraham donna à Melchisédech la dixième partie de tout le butin qu'il venait de faire sur les ennemis; et voilà (selon l'auteur) la première époque des dîmes. Un autre exemple de ces mêmes dîmes est le vœu que fit Jacob

en quittant la maison paternelle, que si Dieu lui conservait la vie, et le ramenait heureusement au pays de Chanaan, il lui offrirait la dîme de tous les biens qu'il avait acquis. (*Journal des Savans*, 1713, p. 529 de la première édition et 449 de la seconde.)

HOU (sainte), vierge et sœur de sainte Lindru. (*Voyez* LINDRU.)

HOUBIGANT (Charles-François), Parisien, prêtre de l'Oratoire, a donné une bonne édition de la Bible hébraïque, avec des notes et une version latine, Paris, 1753, 4 vol. in-fol.; une traduction latine du pseautier faite sur l'hébreu, 1746, in-12; celle de l'Ancien-Testament, 1753, 8 vol. in-8°. Racines hébraïques, 1732, in-8°. Examen du pseautier des capucins, in-12. La traduction française des pensées de Forbes, in-8°.

On le blâme communément d'avoir abusé de la science étymologique, en se donnant par des retranchemens, des coupures de toute espèce une licence dangereuse pour l'interprétation des livres saints. M. Contant de la Molette lui fait là-dessus des reproches qui nous paraissent d'autant plus violens, qu'un de nos plus doctes hébraïsans, le savant orientaliste Rondet, fait le plus grand cas du père Houbigant, soit qu'il embrasse ses opinions, soit qu'il les combatte. (*Voyez* l'article CONTANT DE LA MOLETTE.)

HOUDRI (Vincent), jésuite,

né à Tours, ou dans le diocèse, le 22 janvier 1631, entra dans la compagnie à Paris le 8 octobre 1644. Il exerça le ministère de la prédication pendant l'espace de trente ans, et passa le reste de sa vie à composer des ouvrages utiles. Il mourut à Paris au collège de Louis-le-Grand le 29 mars 1729, à quatre-vingt-dix-neuf ans et trois mois. Nous avons de lui : 1°. Un corps de Sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, avec des panégyriques, divisé en six parties, et imprimé à Paris, chez Jean Boudot, en 20 volumes in-12, depuis 1696 jusqu'à 1702. 2°. Un ample Recueil intitulé la Bibliothèque des prédicateurs, qui parut à Lyon depuis 1712 jusqu'en 1723, en 18 volumes in-4°, à Liège en 1716, en 4 volumes in-folio, à Lyon en 1733, 22 volumes in-4°, en y comprenant l'éloquence chrétienne dans l'indéc et dans la pratique, par le père Plaise Gilbert, jésuite. 3°. Un Traité de la manière d'imiter les bons prédicateurs, avec des tables pour les différens usages qu'on peut faire des sermons sur tous les sujets de la morale chrétienne, à Paris, chez Boudot, en 1702, in-12. 4°. *Arxiypographia catmen.* (Journal des Savans, 1702 et 1712). Mémoires de Trévoux, janvier 1725, et avril 1726. Dictionnaire portatif des prédic.)

HOUGHTON (Jean), Anglais, docteur de l'université de Cambridge, puis chartreux, dans le

seizième siècle, couronna sa foi par le martyre au commencement du schisme sous Henri VIII en mourant sur un gibet, le 4 mai 1535. On recueillit un tome de ses épîtres. (Petreus, Biblioth. carth., p. 194.)

HOUELANDE (Guillaume), natif de Rickel au diocèse de Liège, docteur de Paris, curé de Saint-Severin, et ensuite chanoine de Notre-Dame, et archidiaque de Brie, mourut le 12 mars de l'an 1492. Il a composé un livre de l'immortalité de l'âme, et de son état après la mort, imprimé à Paris en 1499, et une somme de la foi orthodoxe, qui parut à Anvers en 1569. (Dupin, Biblioth., quinzième siècle, et dans ses additions et corrections, p. 2847.)

HOUSTA (Baudoin de), religieux de l'Ordre des Augustins, de la province des Pays-Bas autrichiens, ancien professeur en Théologie, a fait imprimer à Malines, chez Laurent Vender-Eloy, un ouvrage qui a pour titre : La mauvaïse foi de M. l'abbé Fleury, prouvée par plusieurs passages des saints Pères, des conciles et d'autres auteurs ecclésiastiques qu'il a omis, tronqués, ou infidèlement traduits dans son histoire. Remarques sur les discours et sur la grande conformité de cet écrivain avec les hérétiques des derniers siècles. Les approbations des censeurs de cet ouvrage sont du mois de novembre 1733.

Ce père était né en 1677, à

Tubise, gros bourg du Brabant ; il reçut l'habit de son Ordre à l'âge de 15/ans, et fit profession en 1693 dans le couvent d'Enghien. Après son cours de philosophie et de Théologie, il enseigna l'une et l'autre avec une réputation extraordinaire dans les abbayes de Ninove, de Saint-Martin à Tournai, de Saint-Adrien à Grandmond, d'Afflingem et de Saint-Tron, et ensuite à Louvain où il prit le degré de bachelier formé en l'université de cette ville, et ne voulut jamais, par une rare modestie, monter aux degrés plus élevés, quoiqu'il les méritât sans doute par son érudition. Il se rendit à Binchen en 1728, pour y établir un des plus beaux collèges qui soit en Hainaut, et où il enseigna les lettres humaines avec distinction. Il devint ensuite historiographe de son Ordre, fut définitif, puis deux fois provincial de la basse Germanie, qu'il gouverna avec autant de prudence que de gloire. Désigné par son général, président du chapitre provincial qui devait s'assembler en 1760, il mourut à Enghien le 13 mai de la même année, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui, outre son livre contre M. l'abbé Fleuri, dont on vient de parler, les ouvrages qui suivent : 1°. Plusieurs thèses de philosophie et de Théologie, imprimées en différens endroits. 2°. Plusieurs panégyriques et oraisons funèbres, manuscrits. 3°. Un grand Traité, de *justis anti-*

quii Testamenti, manuscrits. 4°. Un ouvrage sur les speaumes de David, manuscrit. 5°. Une Théologie complète, manuscrit. 6°. *Exhortatio pro moribundis*. 7°. La Vie de saint Adrien et celle de saint Tron, manuscrit.

HOUTTEVILLE (Claude-François), l'un des quarante de l'Académie française, né à Paris, entra à l'âge de seize ans dans la congrégation de l'Oratoire, et en sortit après y être demeuré environ dix-huit ans. Il fut pourvu de l'abbaye de Saint-Vincent-du-Bourg-sur-Mer, Ordre de Saint-Augustin, diocèse de Bordeaux, le 27 octobre 1723, et il avait été reçu à l'Académie française le 25 février de la même année, et douze ans après il en fut reçu secrétaire perpétuel. Il mourut à Paris le 8 novembre 1742, âgé d'environ cinquante-quatre ans. Son principal ouvrage est la *Vérité de la religion chrétienne*, prouvée par les faits, avec un discours historique et critique sur la méthode des principaux auteurs qui ont écrit pour et contre le christianisme depuis son origine, à Paris en 1722, in-4°. Cet ouvrage que l'on a fort critiqué, tant pour le style, que pour les raisonnemens, a été réimprimé en 1724, mais sous la même date que la première édition, et depuis en 1741, en 3 volumes in-4° (cette édition est dédiée à M. le duc d'Orléans), et en 1749, 4 volumes in-12. On a encore de M. Houtteville, un *Essai philosophique sur la providence*, in-

primé en 1728, in-12, une lettre de quatre pages in-4°, imprimée à Paris, et datée du 18 mars 1722; plusieurs discours prononcés à l'Académie française, et un éloge historique de Bossuet, évêque de Meaux, que l'on trouve dans le recueil des oraisons funèbres de cet illustre prélat, édition de Paris en 1731, in-12. (Journal des Savans, 1722, 1723, 1728 et 1740.)

HOVEDEN (Roger de), natif d'York en Angleterre, fut très-consideré à la cour du roi Henri II vers l'an 1230, à cause de ses connaissances de l'histoire et du droit civil et canonique, qui faisaient que les grands le consultaient sur les affaires les plus importantes, et le prenaient pour arbitre de leurs différends. Il publia des commentaires du droit, des poèmes, etc. Il continua aussi l'histoire d'Angleterre de Bède jusqu'à l'an 1202: cette continuation se trouve dans le recueil des historiens d'Angleterre de Savi. (Balée et Pitseus, *De illustrib. script angl. Bellarmin, De script. eccles.*)

HOVIUS (Matthias), archevêque de Malines, mort en 1620, célébra l'an 1607 un concile provincial où il prononça un discours sur la réforme des abus dans l'Eglise et dans le clergé, qui fut imprimé à Anvers en 1608.

HOY. (Voyez HOUS.)

HOYER (Michel), né à Hesdin l'an 1596, entra dans l'Ordre des Augustins, et publia : 1°. Flam-

mes de l'amour divin, à Anvers en 1629 et 1690. 2°. Théâtre de la chasteté, à Tournai, en 1631. 3°. Vie de saint Ephrem, à Douai en 1640. 4°. Discours à la louange de Scot, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2043.)

HOYNCK (Corneille-Paul), de Papendrech, chanoine et archiprêtre de Malines, a donné : 1°. *Historia de rebus Ecclesie ultrajectensis à tempore mutatae religionis in fœderato belgio, monumentis authenticis roborata, variisque dissertationibus illustrata*, in-folio, à Cologne, chez Guillaume Metternich 1725. 2°. *Analecta belgica, in sex partes divisa*, 3 vol. in-4°, à la Haye, chez Gérard Block, 1745. Ces analectes embrassent également l'histoire ecclésiastique, civile et littéraire des Pays-Bas, et commencent au temps où la domination d'Autriche y a cessé : ils consistent dans une collection de pièces de différens auteurs qui ont écrit sur l'histoire de Flandre de ces temps-là. (Journal des Savans 1726 et 1747.)

HOZAI, prophète qui écrivit sous le règne de Manassé. Les Juifs croient qu'Hozai est le même qu'Isaïe. D'autres prennent Hozai dans un sens générique pour les prophètes ou les voyans. (2 Paral. 33, 19.)

HOZEL, siège épiscopal de la troisième Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Petra, proche le mont Sinai. Son évêque se prétendait exempt

de la juridiction du patriarche.

HUART (Ignace), du diocèse de Liège, religieux de l'Ordre de Cîteaux, mort après l'an 1650, a laissé: 1°. l'Abbé Bernard ou fleurs pastorales tirées des œuvres choisies de saint Bernard, à Louvain en 1651. 2°. Un Commentaire sur le traité de la grâce et du libre arbitre de saint Bernard, sous le nom de Ranutius Higatius, à Louvain en 1649. 3°. Exceptions et défense de cet ouvrage. 4°. Addition à cette défense. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2128.)

HUARTE (Jean), de Saint-Jean, Espagnol du seizième siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : l'Examen des esprits, dans lequel il traite de la différence des esprits. Escachius Major l'a traduit d'espagnol en latin, sous le titre de *Scrutinium ingeniorum*, in-8°, à Hall 1622. Il a été traduit aussi en français par Cl. Vion de Dalibray, et imprimé à Paris en 1650, in-8°, sous ce titre : l'Examen des esprits pour les sciences, traduit de l'espagnol, etc., puis réimprimé en 1675. Jourdain Guibelet, médecin du roi à Evreux, en a fait une réfutation estimée et imprimée à Paris en 1 volume in-8°, sous le titre d'Examen de l'examen des esprits. Possevin, *Biblioth. select., de nat. ingenior., cap.* 13, 14, 15, 16, 18, etc. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.*

Baillet, Jugement des Savans sur les critiques historiens.)

HUBERT (saint), dernier évêque de Mastricht et premier évêque de Liège, était né, comme l'on croit, en Aquitaine, de parens nobles, qui l'envoyèrent à la cour du roi Thierry III. Quelques-uns prétendent qu'il était déjà marié à une fille de qualité, nommée Floribane, dont il eut un fils, nommé Floribert qui fut son successeur dans l'épiscopat. Quoi qu'il en soit, il se retira vers l'an 688, dans la communauté de saint Lambert, évêque de Mastricht, dont il édifia le peuple pendant près de vingt ans par sa rare vertu. Ce saint prélat ayant été tué l'an 708, l'église de Mastricht ne put se consoler de sa perte, qu'en lui substituant Hubert, le plus cher de ses disciples. Il continua l'ouvrage de son maître en extirpant les vices et les erreurs, en distribuant ses biens aux pauvres, en sacrifiant tout au salut des âmes, et en cherchant l'occasion de s'y sacrifier lui-même par le martyre. La treizième année de son épiscopat il reporta le corps de saint Lambert au village de Liège où il avait été tué, et d'où on l'avait transporté à Mastricht. Il y transporta aussi la même année le siège épiscopal de Mastricht. Il visita son nouveau diocèse avec beaucoup de fatigues et de dangers, parcourut la vaste forêt des Ardennes; et comme il revenait de faire la dédicace d'une église dans le fond du Brabant,

il tomba malade et mourut le 30 de mai de l'an 727, en un lieu appelé Fur, à douze lieues environ de Liège. Son corps fut porté à Liège, et transféré de-là en 825 à l'abbaye des religieux d'Andain, qui quitta son nom pour prendre celui de Saint-Hubert en Ardennes. On invoque ce saint contre la rage, en particulier, et les miracles opérés par son intercession ont rendu son pèlerinage très-célèbre. On ne doit pas le confondre avec un autre saint Hubert, moine de Bretigny au diocèse de Soissons, dont on fait plus communément la fête le 30 de mai. Pour saint Hubert des Ardennes, sa principale fête se célèbre le 3 novembre. (Surius. Le père le Cointe, dans ses annales. Dom Mabillon, quatrième siècle bénéd. Le père Jean Roberti, Vie de saint Hubert, imprimée à Luxembourg l'an 1621. Baillet, t. 3, 13 novembre. On peut voir aussi l'histoire de l'abbaye de Saint-Hubert des Ardennes, écrite par un religieux de cette province, qui vivait au douzième siècle: elle se trouve dans le quatrième volume de la grande collection du père Martenne qui fait un bel éloge de ce morceau d'histoire, à cause de l'exactitude de l'auteur, et de plusieurs traits remarquables concernant l'histoire civile et ecclésiastique.)

HUBERT (Léonard), Allemand, religieux de l'Ordre des carmes, professeur en Théologie à Paris, fut depuis évêque de Darie, et inquisiteur de la

foi. Il a écrit vers l'an 1490 divers traités, surtout une généalogie des nobles Français; un Commentaire sur l'évangile de saint Luc; un Traité de l'immunité ecclésiastique; un livre contre les hérétiques de Nouvelle; un carême, etc. (Dupin, quinzième siècle.)

HUBERT (Matthieu), père de l'Oratoire, natif de Châtillon dans le Maine, entra à la maison de l'institution en 1661, âgé de vingt-un ans. Après ses études de Théologie, il fut employé au ministère de la chaire, et il prêcha successivement dans les provinces, à Paris et à la cour. Le père Bourdaloue qui avait une estime singulière pour lui, le mettait au nombre des premiers prédicateurs de son temps; et il n'était pas moins distingué par son humilité, sa modestie, sa piété et ses autres vertus, que par son talent pour la chaire. On raconte à ce sujet, qu'ayant rencontré un jour dans une compagnie une personne de distinction qui le fit souvenir qu'il avait fait ses études avec lui : « Je n'ai garde de l'oublier, répondit-il, vous aviez alors la bonté de me fournir des livres, » et de me donner de vos habits. » Dans les dernières années de sa vie, le prédicateur destiné pour prêcher le carême de Saint-Jean-en-Grève à Paris, vint à manquer; le père Massillon, jeune alors, depuis évêque de Clermont, devait prêcher ce même carême à Saint-Gervais. Malgré la proximité des deux églises, le

père Hubert remplaça le prédicateur de Saint-Jean : « content, » disait-il, de prêcher aux do-
 mestiques qui ne pourraient
 pas trouver de place avec leurs
 maîtres aux sermons du père
 Massillon. » Mais le père Hubert fut suivi comme à son ordinaire. Il mourut à Paris dans la maison de Saint-Honoré le 22 mars 1717, âgé de soixante-dix-sept ans. Ses sermons ont été donnés à Paris par les soins du père de Montueil, en 1725, en 6 vol. in-12. « Personne n'ignore, dit
 l'éditeur de ces sermons, quelle estime le R. P. Matthieu Hubert s'était acquise par la beauté et la solidité de ses prédications où l'on n'admirait pas moins la force du raisonnement, que la noblesse des expressions. Sa manière de raisonner n'avait point cette sécheresse qui fait perdre quelquefois l'onction du discours, et sa façon de s'exprimer ne tenait rien de cette élocution trop étudiée, qui l'affaiblit à force de le polir. » (Voy. l'éloge du père Hubert au-devant de ses sermons, et le Journal des Savans 1725, p. 305.)

HUBERT (le père), ancien visiteur de la congrégation de Sainte-Geneviève, écrivit une lettre au père le Grand sur la manière dont la congrégation de Sainte-Geneviève acquiert et possède des bénéfices simples : il soutient qu'on doit commettre l'acquit des charges d'un bénéfice à la maison dont il

dépend, et du temporel de laquelle il fait partie ; que le titulaire doit en laisser le soin au supérieur, comme de celui des aumônes de la communauté. (Journ. des sav., 1725, p. 763.)

HUBERTIN DE CASA, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut un des chefs du parti des spirituels contre les frères de communauté, et soutint devant Clément v les écrits de Pierre Olive. Il composa aussi plusieurs ouvrages pour défendre ce parti, dont l'un commençait par ces mots : *Sanctitati apostolicæ* ; l'autre par ceux-ci : *Super tribus sceleribus* ; et le dernier par ces mots : *Ne impostorum*. On a encore de lui : *Arbor vitæ crucifixæ*, imprimé à Venise l'an 1485, et *De septem statibus Ecclesiæ*. ibid. 1516. (Trithème, In cat. Petreius, Bibl. carth.)

HUBY (Vincent), jésuite, né à Hennebont le 15 mai 1608, entra dans la société le 25 décembre 1625. Il s'employa avec un grand zèle aux missions et à la direction des retraites, emploi qu'il exerça avec autant de fruit que d'édification. On lui est redevable de l'établissement des congrégations de Notre-Dame dans les villes de la Basse-Bretagne, et de plusieurs maisons de retraite. Il mourut le 22 mai 1693, à l'âge de 85 ans. et laissa entre autres écrits : La Pratique de l'amour de Dieu ; Traité de la prière ; le Bon prêtre ; la Bonne mort ; la Dévotion des croix ; l'Explication des médailles du cœur de Jésus et de

Marie; Instruction touchant les procès; Conduite d'un homme qui veut vraiment se sauver; Méditations sur l'amour de Dieu pour les retraits; Motifs d'aimer Dieu, pour chaque jour. La Vie du père Huby se trouve parmi les vies des fondateurs des maisons de retraits, par Pierre Phonamie, à Nantes en 1698, in-12.

HUCAC ou **HUCUCA**, hébr. *gravure*, ville d'Aser. Elle est attribuée à Nephtali, dans Josué, sans doute parce que ces deux tribus étaient limitrophes. (Josué, 19, 34.)

HUCBALD ou **HUCBOLB**, en latin *Hubaldus*, *Huchaldus*, *Hugbaldus*, religieux bénédictin de Saint-Amand, dans le neuvième siècle, et au commencement du dixième, a composé les Vies de sainte Aldegonde, abbesse de Malbode, de sainte Rictrude, abbesse de Marchiennes, de saint Lebuin et de plusieurs autres. Il a aussi composé différentes pièces de poésie. La plus singulière est un poème à la louange des chauves, dont tous les mots commencent par la lettre c, qu'il adressa au roi Charles-le-Chauve. Hucbald mourut en 930, et fut enterré dans le tombeau de son oncle, Milon, célèbre moine de l'abbaye de Saint-Amand. (D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 6.)

HUÉ DE LAUNE (Jean-Baptiste), prêtre, docteur de Sorbonne, vicaire-général du diocèse de Bayeux, était originaire de celui de Coutances où il na-

quit d'une famille noble. Après avoir fait sa Théologie à Paris au collège de Navarre, il fut reçu docteur de Sorbonne le 13 juillet 1666. Il vint ensuite à Caen prendre possession de la cure de Notre-Dame de Froide-Rue, où il comença à faire connaître le talent admirable qu'il avait pour la controverse, et qu'il fit servir à ramener à l'Église catholique un grand nombre d'hérétiques. M. de Nesmond, évêque de Bayeux, lui donna l'office de pénitencier en son église cathédrale avec la prébende de Moon en 1674, et y joignit la dignité de sous-doyen, que M. Hué quitta avec la pénitencerie pour accepter celle d'archidiacre de Caen, qui lui fut donnée par ce prélat en 1684. Il abandonna encore cette dignité en 1698, pour accepter celle de trésorier en la même église. Il fut l'un des six grands-vicaires nommés par le chapitre en 1715, pour gouverner le diocèse pendant la vacance du siège. M. le cardinal de la Tremouille, successeur de Nesmond dans l'évêché de Bayeux, le continua dans cette charge. Mais M. de Lorraine, nommé à cet évêché en 1719, s'étant laissé prévenir sur de faux énoncés contre ce pieux et savant ecclésiastique, il lui ôta non-seulement la qualité de grand-vicaire, mais encore la direction des monastères de filles qu'il avait eue jusqu'ici. On défendit même à toutes les religieuses de le voir et de lui parler. M. Hué soutint cette

épreuve avec beaucoup de constance, et mourut généralement regretté à Bayeux, le 8 avril 1722, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé : 1°. Les motifs de conversion d'une famille de qualité à l'Église catholique, apostolique et romaine, et la conduite des ministres de Caen dans l'éclaircissement qu'on leur a demandé sur les matières de controverse, à Caen en 1673, in-12. 2°. Avertissement à M. Morin, ministre de Caen, pour lui faire savoir ce que c'est que l'Église catholique, à Caen en 1673, in-12. 3°. Contradictions de M. Morin, ministre de Caen, sur l'article du symbole, je crois la sainte Église catholique, qui font voir que la sienne est fausse, et qu'il n'y en a point d'autre véritable que la communion romaine, en 1683. 4°. Récit de ce qui s'est passé au prêche de Caen dans la signification qu'on y a faite de l'avertissement pastoral du clergé de France, avec des réflexions très-importantes sur cet avertissement, à Caen, 1683, in-4°. 5°. Lettre à M. du Bosc, ministre de la religion prétendue réformée, sur le prêche qu'il a fait contre la présence réelle du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ au saint sacrement de l'autel à la communion sous une espèce. 6°. Catéchisme ou entretien solide et familier entre un docteur et un nouveau catholique, dressé par l'ordre de monseigneur l'évêque de Bayeux en faveur de ceux qui se sont

réunis à l'Église dans son diocèse, à Caen, in-12, 1686. 7°. Lettre de M. de Laune Hué, à MM. les nouvellement convertis à la religion catholique, apostolique et romaine, in-4°, sans date, ni nom d'imprimeur. Elle est écrite à Caen en 1719. 8°. Réflexions sur les deux prêches de dimanche dernier, 24 octobre, faits par MM. Morin et Guibert, ministre de la religion prétendue réformée, où l'on fait voir la faiblesse et la nullité des preuves qu'a apportées M. Morin contre la vérité des traditions apostoliques, à Caen, in-4°. (Mémoires manuscrits de M. Peziers, chapelain de Bayeux, communiqués à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

HUELBERT (le P. Fortuné), religieux de l'Ordre de Saint-François, a donné : *Menologium, seu brevis et compendiosa illuminatio relucens in splendoribus sanctorum, beatorum, miraculorum, incorruptorum, extaticorum, beneficorum et quocumque sanctimonie vel virtutis fulgore illustrium, singularium aut præcellentium famulorum, famularumque Dei, martyrum, confessorum, virginum, viduarum, poenitentium ab initio minoritici instituti usque ad moderna tempora, etc.*, in-fol. 1698. La préface qui paraît à la tête de cet ouvrage en apprend tout le plan et toute l'économie. L'auteur y déclare qu'il a rangé les personnes des trois Ordres de Saint-François, distinguées par leur

piété, selon l'ordre des mois et selon les jours auxquels ils ont saintement fini leur vie. Il y décrit aussi l'institution de l'Ordre de Saint-François, la fin de son institution, les moyens par lesquels il tend à cette fin, ses vœux, ses exercices, son progrès, son établissement dans toutes les parties du monde, ses provinces, ses maisons, ses missions aux pays les plus éloignés, ses travaux, ses persécutions, ses souffrances. On y voit les noms de ceux qui ont été tirés de cette nombreuse famille de Saint-François pour être chargés de la conduite spirituelle des peuples en qualité d'évêques, d'archevêques, de patriarches et de souverains pontifes, de ceux qui ont été honorés de la pourpre romaine, des grands et des princes, des rois et des reines qui ont été du tiers-Ordre; de ceux qui ont répandu leur sang pour la défense de la foi, et de ceux qui ont été mis au nombre des saints par l'autorité du saint-siège. (Journal des Savans, 1700, p. 407.)

HUERGA (Cyprien), religieux de l'Ordre de Cîteaux. (*Voyez* CYPRIEN, Espagnol.)

HUESCA, appelée anciennement *Saturnia*, *Osca Illergetum*, ville épiscopale d'Espagne sous l'archevêché de Saragosse, est située sur une petite colline, environnée de montagnes d'une vue très-agréable auprès de la rivière Usuela. Son terrain est très-fertile en blé, en vin, en différens fruits, en huile. Les Romains qui la fortifièrent, lui

donnèrent pour armes un cavalier monté sur son cheval avec une lance à la main, et ces mots: *urbs vixtrix Osca*. Ils y firent battre monnaie, accordèrent à ses citoyens le titre de *patricii*; et Sertorius y fonda une académie très-renommée pour l'éducation de la jeunesse, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui fournit de très-habiles professeurs pour la philosophie, la Théologie et autres sciences. Il y a six collèges. Les Maures se rendirent maîtres de cette ville en 719. Le roi D. Sanche Ramirès l'assiégea, et mourut dans cette entreprise le 4 juin 1094. Le roi D. Pierre suivit le siège; et ayant gagné quelques batailles contre les Sarrazins, il la reconquit en 1095. L'église cathédrale a un chapitre composé de neuf dignitaires, vingt chanoines, six prébendiers, huit chantres, douze aumôniers et six enfans de chœur. On compte dans la ville sept couvent de religieux, un de filles, et neuf paroisses.

Évêques de Huesca.

1. Vincent, premier évêque de Huesca, se distingua surtout par sa charité envers les pauvres. Il siégea depuis l'an 553 jusqu'en 569, qu'il mourut en odeur de sainteté. Quelques auteurs assurent qu'on l'honore dans plusieurs églises.

2. Pompeianus, jusqu'en 589.

3. Gabinus, se trouva au cinquième concile de Tolède du 8 janvier 589, sous le règne de

Recarède, roi des Goths, et souscrivit : *Gatinus oscensis episcopus subscripsi*. Il envoya Antidius, son archidiacre, au deuxième concile de Saragosse.

4. Odulphius, assista au concile de Tolède, célébré la quatrième année du règne de Sisenandus, roi d'Espagne, et souscrivit avec saint Braulie, évêque de Saragosse. Il siégeait encore en 634.

5. Odulphius, assista au sixième concile de Tolède du 9 février 638, sous le règne de Cintila, roi des Goths.

6. Eusèbe, assista au concile de Tolède, célébré le 27 décembre 655.

7. Budiscalde, envoya son grand-vicaire, l'abbé Aubert, au concile de Tolède de l'an 684, ne pouvant s'y trouver en personne à cause de ses infirmités.

8. Aubert, se trouva au concile de Tolède de l'an 693, et mourut en 703.

9. Nitidius, l'an 800.

10. Frontinianus, l'an 802.

11. Ferriolus, l'an 809, gouvernait aussi la ville de Jaca, qui fut prise sur les Sarrasins la même année. On fit la séparation de ces deux églises l'an 1573, à la requisition de Philippe II, roi d'Espagne, comme le disent les meilleurs critiques, et tout nouvellement D. Ignace de Tapia, chanoine et secrétaire de l'église cathédrale de Jaca, dans le catalogue des évêques qu'il vient de nous envoyer par les mains du R. P. Vincent Bea, prieur du couvent de Saragosse,

de l'Ordre de Saint-Dominique.

12. Enecus, évêque de Huesca et de Jaca, vivait l'an 840.

13. Mancius, gouvernait ces deux églises en 880.

14. Fortunus, l'an 889, mourut en 906 en odeur de sainteté.

15. Oriolus, en 921, fut très-aimé du roi D. Sanche Abarca.

16. Degius, en 971.

17. Bernard Mato, prélat très-respectable, vivait en 1022. (*Morales*, livre 2, chapitre 7 du *Mémorial* 55.)

18. Mancius, en 1025.

19. Sanche 1^{er}, depuis l'an 1035 jusqu'à l'an 1039.

20. Martin 1^{er}, en 1040.

21. Sanche II, prélat très-savant, en 1075.

22. Garcia, fils du roi D. Ramire, selon Illescas, siégeait l'an 1080.

23. Étienne 1^{er}, vivait l'an 1089, suivant les Mémoires de Carrillo.

24. Pierre 1^{er}, en 1090, purifia une mosquée, et la dédia.

25. Étienne II, prélat savant, accompagna le roi D. Alphonse dans plusieurs batailles.

26. Arnaud, vivait l'an 1133, et accompagna le roi Dom Alphonse au siège de Fraga.

27. Dodus, en 1138, fut très-estimé du roi D. Ramire.

28. Martin II, prélat très-savant, vivait en 1162.

29. Étienne III, abbé de Plobete, siégeait l'an 1172.

30. Belinguer, de la maison royale d'Aragon, l'an 1180.

31. Jacques, depuis l'an 1181.

32. Ricardus, évêque de Hucs-

ca l'an 1187, le roi D. Alphonse d'Aragon confirma de nouveau les privilèges accordés à la ville de Jaca, à la prière de cet évêque.

33. Sanche III, vivait l'an 1203, avec beaucoup d'éclat par ses vertus.

34. Garcia, fit la dédicace de l'église de S. Jean de Jérusalem en 1204.

35. Vidal de Centellas, docteur et professeur en droit civil et canon, et évêque de cette église l'an 1237, accompagna le roi dom Jacques au siège de Valence. Molina dans son *Reptorium juris*, fait mention avec éloge de ce grand et savant prélat.

36. Dominique Sola, grand théologien et prédicateur très-honoré du pape Alexandre VI qui lui donna bien des commissions, gouvernait son église en 1253.

37. Garcia Perez, prélat d'une grande vertu, vivait l'an 1271.

38. Jacques Roca 1^{er}, chancelier du royaume d'Aragon, fut nommé évêque de Huesca l'an 1272. Il assista, au lit de la mort, le roi dom Jacques à Valence le 27 juillet 1276. Il mourut lui-même l'année suivante en odeur de sainteté.

39. Étienne IV, accorda à la comtesse de Pallas la permission de fonder un couvent dans la ville de Casuas, et gouverna sagement son diocèse jusqu'au 6 mars 1282.

40. Jacques Carrot II, de l'Ordre de la Merci, fit le couronnement du roi Alphonse III

à Saragosse, le 15 avril 1286, et mourut regretté de son peuple le 6 juillet 1289.

41. Martin Lopez d'Alzor II, issu d'une très-noble famille, chanoine de Huesca, prit possession de cette église le 9 novembre 1289, et mourut le 30 août 1291.

42. F. Adematus, de l'Ordre de Saint-Dominique, docteur et professeur en Théologie de l'université de Bologne, et provincial d'Aragon, prit possession en 1292, et mourut le 30 juin 1300, en odeur de sainteté.

43. Martin Lopez d'Alzor III, archiprêtre de Huesca, gouverna son église un an, et mourut en 1301 avec la renommée de père des pauvres.

44. F. Martin Oscavio IV, de l'Ordre de Saint-François, grand théologien et prédicateur, prit possession le 6 mars 1302, et mourut le 30 septembre 1313.

45. Gaston de Moncada, né à Barcelone d'une illustre famille, chancelier du roi Jacques II, et ambassadeur auprès du roi Robert de Sicile, mourut en 1325.

46. Pierre de Urrea, de la noble maison des comtes d'Aragona, prélat très-charitable, gouverna son diocèse avec une grande prudence jusqu'au 31 avril 1336.

47. F. Bernard Olivier, de l'Ordre de Saint-Augustin, jusqu'en 1337, qu'il fut transféré à Barcelone par Clément VI. Il mourut cardinal du titre de Saint-Marc en 1346.

48. Gonzalve Zapata, d'une illustre famille, prit possession l'an 1338, et mourut le 9 mars 1352.

47. Bertrand Cornudida, ne siégea qu'un an, et mourut en 1353.

50. Pierre Amariz, grand chancelier d'Aragon, et très-estimé du roi dom Pierre IV, prit possession de cette église le 4 juillet 1353. Le roi accorda beaucoup de privilèges à l'université de Huesca, à la requisi-tion de ce prélat qui mourut l'an 1360.

51. Guillen de Torellas, cha-noine dignitaire de Barcelone, élu à l'évêché de Huesca, ne prit point possession, et fut transféré à Barcelone où il éta-blit une chaire de Théologie morale.

52. Gimenius, siégea depuis l'an 1361 jusqu'au 6 avril 1374.

53. Jean 1^{er} mourut le 6 mai 1380.

54. Hernand, depuis l'an 1381 jusqu'au 10 juin 1384.

55. F. François Bastorio, cor-delier, depuis l'an 1385 jusqu'en 1393.

56. F. Jean Tauste, de l'Or-dre de Notre-Dame de la Merci, grand théologien et confesseur du roi dom Martin, et son am-bassadeur auprès de l'antipape Benoit XIII, gouverna son diocèse jusqu'en 1410.

57. F. Benoit Bono, de l'Or-dre de la Merci, gouverna treize mois.

58. Dominique Ram, grand théologien, d'abord évêque de

Huesca, ensuite transféré à Lé-rida l'an 1416, et en dernier ar-chevêque de Tarragone.

59. Nugnus, prit possession de l'église de Huesca l'an 1416, mort l'an 1419

60. Nicolas Avinon, gouverna cette église depuis l'an 1420 jus-qu'à 1424.

61. Hugues d'Urriès, archi-diacre de Serrablo, élu évêque l'an 1425, mourut le 21 février 1443, généralement regretté.

62. Dominique, depuis l'an 1443 jusqu'au 6 août 1446.

63. Guillen Siscar, prit pos-session le 6 février 1447, et mourut en 1458.

64. Guillen Pons de Fenélot, prit possession le 6 juin 1459, et siégea jusqu'au 24 novembre 1465.

65. Antoine d'Espes, gouver-na son église depuis le 6 janvier 1466 jusqu'au 8 mai 1483.

66. Don Jean d'Aragon et Na-varre, neveu du roi dom Fer-dinand le Catholique, prit pos-session le 6 novembre 1483, et mourut en odeur de sainteté le 12 décembre 1526.

67. Alphonse de Castro et Pi-nos, fils du vicomte d'Évoli, prit possession le 10 octobre, et mourut en Italie le 10 novem-bre 1530.

68. Diegue de Catrera, natif de la ville de d'Orhuela, et chanoine de Ségovie, mourut sans prendre possession.

69. Dom Lorence Campagno, cardinal du titre de Sainte-Ma-rie au-delà du Tibre, admi-nistra l'évêché de Huesca de-

puis l'an 1530 jusqu'en 1532.

70. Dom Jérôme Doria, cardinal, de l'illustre maison de ce nom, prit possession de l'évêché de Huesca le 30 décembre 1533, et fut transféré à Tarragone l'an 1534.

71. Martin de Gurrea, depuis l'an 1534 jusqu'en 1544.

72. Dom Pierre-Augustin, natif de Saragosse, d'une illustre famille, frère de dom Antoine-Augustin, archevêque de Tarragone, et aussi savant que lui dans la jurisprudence, prieur du convent de Roda, assista au concile de Trente. Il siégea depuis l'an 1545 jusqu'au 6 du mois de février 1572, qu'il mourut en odeur de sainteté.

73. Diegue de Arnedo, du collège de Bologne, évêque de Huesca en 1573, mourut le 30 septembre 1574.

74. Pierre Frago, premier évêque de Jaca, assista au concile de Trente, fut transféré à Huesca. Il mourut très-regretté des pauvres le 2 février 1584.

75. Martin Camcer, natif de Huesca, docteur et professeur en Théologie de cette université, et du collège majeur de Valladolid, prit possession le 10 mars 1585, et mourut en odeur de sainteté le 19 novembre 1593.

76. Diegue de Monréal, natif de Saragosse, du collège majeur d'Alcala, professeur de Salamanque, chanoine-théologal d'Orense, évêque de Jaca, et transféré à Huesca en 1594, fit bâtir un grand hôpital pour les

pauvres, et mourut à Saragosse le 31 juillet 1607.

77. F. Berenger de Bardaxi, de l'Ordre de Saint-François, natif de Saragosse, de la très-illustre maison des comtes de Sastago, gouverna son diocèse depuis l'an 1607 jusqu'au premier janvier 1615, qu'il mourut en odeur de sainteté.

78. Jean Moriz de Salazar, natif de Valladolid, docteur et professeur en droit canon dans cette université, chanoine de Salamanque, inquisiteur d'Aragon, fut d'abord évêque de Badajoz, et transféré à Huesca l'an 1616. Il mourut le 1^{er} janvier 1628.

79. Dom François Navarro de Équi, chanoine et trésorier de Tarazona, prit possession de cette église le 5 novembre 1628, et mourut le 1^{er} janvier 1641.

80. Dom Étienne de Esmit, coadjuteur du précédent, travailla beaucoup pour son église, dont il prit possession le 1^{er} janvier 1641. Il mourut le 12 février 1654.

81. Dom Ferdinand de Sada et Azcona, natif de la ville de Saragosse, d'une noble et illustre famille, fut d'abord archidiacre de Daroca, et prit possession de l'église de Huesca le 31 janvier 1656, et la gouverna avec une grande douceur. Il mourut regretté de tout son peuple le 5 mars 1670.

82. Dom F. Barthélemi de Foncalda, de l'Ordre de Saint-Augustin, naquit dans le royaume d'Aragon; et après avoir eu

les premiers emplois de son Ordre, fut nommé d'abord évêque de Jaca, et ensuite de Huesca le 31 janvier 1671. Il siégea jusqu'au 27 février 1674, qu'il mourut avec la réputation d'un prélat très-sage.

83. Dom Raymon d'Azlor, né à Saragosse d'une noble et ancienne famille, fut nommé doyen du chapitre de cette même ville, et ensuite évêque de Huesca dont il prit possession le 6 septembre 1677. Il mourut le même jour de l'an 1685.

84. Dom Pierre Grégoire d'Antillon, natif de la ville de Teruel dans l'Aragon, fit ses études avec éclat, ayant fait des progrès dans la jurisprudence civile et canonique. Il fut nommé inquisiteur et grand-vicaire de la cour de Madrid où il fit connaître ses talens. Le roi le présenta pour cette église, dont il prit possession le 30 novembre 1686. Il mourut le 8 août 1707.

85. Dom F. François de Paula Garcès, Aragonais, de l'Ordre des Minimes et grand prédicateur, fut nommé d'abord à l'évêché de Barbaston, ensuite à cette église le 11 décembre 1708. Il est mort le 14 juillet 1713.

86. Dom Pierre-Grégoire de Padilla, natif d'Alhama, dans l'archevêché de Grenade, d'abord évêque de Barbastro, fut transféré à Huesca, et prit possession le 18 novembre 1714. Il est mort le 24 octobre 1734.

87. Dom Luc de Quartas, natif de la nouvelle Castille, abbé de l'église collégiale de la ville de Santander, fut nommé à cette église le 8 octobre 1735, et siégea jusqu'au 1^{er} décembre 1736.

88. Dom père Placide Bailes, Andalousien, de l'Ordre de Saint-Augustin, provincial de la province d'Andalousie, grand théologien et fameux prédicateur, fut nommé à cette église par Philippe V, roi d'Espagne, prit possession le 2 mai 1738, et fut transféré à Plaisance le 4 janvier 1743.

89. Dom Antoine Sanchez Sardinero, natif de la ville de Talavera la Reina, chanoine dignitaire de Grenade, est entré en possession de cette église le 17 janvier 1744, et a gouverné avec un applaudissement universel.

(Mémoire fourni par le R. P. prieur du couvent de Saint-Dominique de la ville d'Huesca, rédigé et traduit par M. l'abbé Giron, docteur de l'université de Paris, et protonotaire apostolique du saint-siège.)

Conciles de Huesca.

Il s'est tenu deux conciles à Huesca, l'un en 598, sous le roi Recarède, pour ordonner qu'on tint des synodes tous les ans; l'autre en 1303, pour réparer les désordres des Sarrasins. (*Reg. 5. Lab. 5. Hard. 3. Aguir, 3.*)

HUESDEN (Jean de), chanoine régulier et prieur de Win-

deson , dans le quinzième siècle , a laissé une lettre touchant les exercices spirituels sur la vie et la passion de Jésus-Christ , imprimée à Anvers en 1621 , avec la chronique de Jean Busch.

HUET (Pierre-Daniel) , né à Caen , ville de Normandie , en 1630, donna dès sa jeunesse des marques d'un esprit né pour les belles-lettres , et se rendit en peu de temps très-habile dans presque tous les genres de littérature. Devenu bon poète, habile mathématicien, physicien éclairé, géographe exact, possédant bien le latin, le grec et l'hébreu, il n'eut pas de peine à gagner l'estime et l'amitié des savans, d'abord de sa patrie, et ensuite de toute l'Europe, à qui le célèbre Samuel Bochart le fit connaître. Ce fut par reconnaissance, que M. Huet accompagna ce savant dans son voyage en Suède d'où lui-même tira de grands avantages pour les ouvrages dont il enrichit depuis le public. A son retour dans sa patrie, il se trouva élu membre d'une nouvelle académie de belles-lettres; et en 1662, il en institua lui-même une de physique, dont il fut le chef, et à laquelle le roi Louis XIV donna des marques de sa libéralité. En 1670, il fut appelé à la cour pour être sous-précepteur de monseigneur le dauphin, et fut ensuite reçu à l'Académie française. Vers 1676, âgé de quarante-six ans, il prit l'habit ecclésiastique, et reçut en trois

jours tous les ordres. Deux ans après, le roi le nomma à l'abbaye d'Aunai, qu'il rendit célèbre par les ouvrages qu'il y composa dans les longs séjours qu'il y fit. Il fut nommé en 1685 à l'évêché de Soissons, mais il n'en prit jamais possession, et il n'en avait pas même les bulles en 1689, lorsque M. Brulart de Sillery, nommé à l'évêché d'Avranches, l'engagea à permuter avec lui. Dix ans après, il se démit de l'évêché d'Avranches, et eut à la place l'abbaye de Fontenai, près de Caen. Il se retira peu de temps après chez les jésuites de la rue Saint-Antoine à Paris, et y mourut le 26 janvier 1721, âgé de quatre-vingt-onze ans. Ce savant prélat a laissé un grand nombre d'ouvrages bien écrits et pleins d'une vaste érudition; savoir, 1°. *De claris interpretibus, et de optimo genere interpretandi*, Paris, 1661, in-4°. Staden, en 1668, in-8°, la Haye, 1683. 2°. *Origenis commentaria in sacram Scripturam, græc. lat.*, Rouen, 1668; Cologne, 1685. 3°. *De l'Origine des romans*, Paris, 1670, in-8°. 4°. *Demonstratio evangelica ad serenissimum Delphinum*, Paris, 1679 et 1690, in-fol. De tous les argumens qu'on apporte pour établir la vérité de la religion chrétienne, celui qu'on tise de l'accomplissement des prophéties paraît à M. Huet un des plus importans et des plus utiles: il croit qu'on en peut faire une preuve invincible; c'est ce

qu'il entreprend dans cet ouvrage : ses démonstrations sont morales, fondées sur l'expérience constante et le consentement unanime de tous les hommes : elles consistent en dix propositions, sur la plupart desquelles il traite plusieurs belles questions. 5°. *Censura philosophiæ cartesianæ*, Paris, 1689 et 1694, in-12. M. Huet, persuadé que la nouvelle philosophie de Descartes blesse en plusieurs choses la religion chrétienne, entreprend ici d'en réfuter les principes. 6°. *Quæstiones alnetanæ de concordia rationis et fidei*, 1690, in-4°. Cet ouvrage est composé par dialogues, que l'auteur suppose avoir été tenus dans son abbaye d'Aunai : il est divisé en trois parties ; la première est purement dogmatique ; et après avoir fait voir dans la préface qu'il n'y a que notre orgueilleuse raison qui nous empêche d'obéir à la foi, il entreprend de les réconcilier l'une et l'autre, et d'établir les conditions de cette réconciliation. 7°. De la situation du paradis terrestre, Paris, 1691, in-12, et depuis en latin, in-8°, Amsterdam, 1698, avec une dissertation sur les navigations de Salomon. 8°. Statuts synodaux pour le diocèse d'Avranches, en 1693, avec des supplémens des années 1695, 1696 et 1698, Caen, in-8°. 9°. Vers latins et grecs, Utrecht, 1664, in-8°. 10°. Origines de Caen, à Rouen, 1702 et 1706, in-8°. 11°. *Hueti commenta-*

rius de rebus ad eum pertinentibus, Amsterdam, 1718, in-12. 12°. Une lettre sur le parallèle des anciens et des modernes, qui se trouve dans le recueil qui parut en 1704 à Paris, sous le titre de pièces fugitives. 13°. Un examen du sentiment de Longin sur cet endroit de la Genèse : Dieu dit que la lumière soit faite, etc., dans le dixième tome de la Bibliothèque choisie de Jean le Clerc. 14°. Dissertations sur diverses matières de religion et de philologie, 2 volumes in-12, recueillis par l'abbé de Tilladet, en 1712, avec un recueil des lettres latines de M. Huet à plusieurs savans. 15°. Traité philosophique de la faiblesse de l'esprit humain, à Amsterdam, in-12, en 1723. 16°. *Huetiana*, ou Pensées diverses de M. Huet, in-12, en 1722. 17°. Plusieurs lettres. (Voyez l'Éloge de M. Huet, au-devant du recueil intitulé : *Huetiana*, et celui que M. l'abbé d'Olivet a mis à la fin de sa continuation de l'Histoire de l'Académie française de M. Péliссон. L'Europe savante, janvier 1719. Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts, avril 1721. Journal des Savans, 1672, 1678, 1689, 1706, 1707, 1709, 1722, 1730 et 1739.)

HUGO (Charles-Louis (né à Saint-Mihiel en Lorraine, en 1662 au mois de mars, d'une famille noble, entra dans l'Ordre des Prémontrés réformés de Lorraine, en l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, le 15 juin 1683, âgé de quinze ans,

neuf mois. Il fit profession en 1687, fit ses études sous le père Edmon Sauvage, abbé régulier de l'abbaye de Jovillier, prit le bonnet de docteur à Bourges, et enseigna la Théologie à Jandœuvre en 1691, et Etival en 1693. Il fut fait coadjuteur de l'abbaye d'Etival le 12 août 1710. Le pape lui donna l'abbaye de Fontaine-André en 1711. Il posséda celle d'Etival en 1712, par la démission du R. P. Siméon Godin. Il fut nommé évêque de Ptolémaïde, *in partibus infidelium*, le 15 décembre 1728. Il mourut dans son abbaye d'Etival le 2 août 1739, en la soixante-quatorzième année de son âge, la cinquante-sixième de sa profession, et la vingt-septième de son élévation à la dignité abbatiale. Nous avons de lui un grand nombre d'ouvrages; savoir, 1°. Une lettre assez longue sur les contestations du parlement de Lorraine avec MM. les officiers de la cour ecclésiastique de Toul, datée du 22 septembre 1699. 2°. Réfutation du système de M. l'abbé Faydit sur la Trinité; à Luxembourg, 1699, in-12. Il y suit pied à pied le livre de M. Faydit, et répond à toutes ses objections. M. Faydit ayant fait une réponse à la réfutation sous le titre d'Apologie, M. Hugo répliqua par l'ouvrage suivant: 3°. Réponse à l'Apologie du système de M. l'abbé Faydit, sur le mystère de la Trinité; à Nancy, 1702, in-8°. Il y venge la doctrine de saint Thomas et des autres théologiens, sur la Trinité:

il fait voir que la philosophie de Platon est plus dangereuse pour la religion, que celle d'Aristote: il défend la Théologie scolastique contre M. Faydit, et examine quelques points historiques et dogmatiques qu'il avait avancés. 4°. Quelques pièces sur la préséance prétendue par les chanoines réguliers et les Prémontrés de Lorraine, sur les bénédictins de la même province, contre le R. P. D. Matthieu Petit-Didier; in-4°, 1699 et 1700. 5°. Critique de l'Histoire des chanoines, ou Apologie de l'état des chanoines propriétaires, depuis les premiers siècles de l'Eglise jusqu'au douzième; à Luxembourg 1700, avec une dissertation sur la canonicité de l'Ordre de Prémontré, contre les recherches historiques et critiques sur l'Ordre canonique par le père Chaponel, chanoine de Sainte-Genève, imprimée à Paris en 1699, in-12. 6°. La préface qui se lit à la tête du système chronologique des premiers évêques de Toul, composé par M. l'abbé Riguet, et imprimé à Nancy, chez Barbier, in-12, 1701. Mais cette préface fut supprimée dans l'édition de 1707: elle fut réfutée dans le temps par M. N. Clément, garde de la bibliothèque du roi. 7°. La Vie de saint Norbert, archevêque de Magdebourg et fondateur de l'Ordre des chanoines réguliers Prémontrés, avec des notes pour l'éclaircissement de son histoire et de celle du douzième siècle; à Luxembourg, in-4°, 1704. On

trouve, à la fin de chaque livre, de fort bonnes notes, où l'auteur explique au long les points d'histoire, de discipline et de chronologie, qui souffrent difficulté : il réfute M. Mallier, qui avait combattu la vérité des reliques de saint Norbert. 8°. Journal littéraire ; à Soleure, en un tome ou douze mois, 1705. 9°. Lettres à M. l'abbé de Lorkot, pour servir de réponse à un écrit injurieux qui a paru sous le titre de Pieuses fables du P. Hugot, dans son Histoire de saint Norbert, le 25 août 1706, se trouve chez les RR. PP. Prémontrés de Nancy, in-4°, numéro 2. 10°. Traité historique et critique sur la maison de Lorraine, sous le nom de Balicourt, in-8° ; à Nancy 1711. Cet ouvrage fut condamné par arrêt du parlement de Paris, du 17 septembre 1712. 11°. Deux lettres servant de réponses au père Benoît Picard, capucin, sur le même sujet, et sous le titre de Réflexions sur deux ouvrages nouvellement imprimés, concernant l'Histoire de la maison de Lorraine ; à Nancy 1712. 12°. La Vie de la mère Erard, supérieure des religieuses du refuge de Nancy ; à Nancy 1715. 13°. Histoire de la maison de Sales, in-folio avec figures ; à Nancy 1716. 14°. *Rituale territorii stivagiensis*, in-4°, 1725. 15°. *Scientia antiquitatis monumenta historica, dogmatica, diplomatica, cronologica, etc.* ; à Etival, chez Jean-Martin Hellan 1725, in-4°, et depuis en 2 volumes in-folio ;

le premier à Etival en 1725, et le deuxième à Saint-Diey en 1731. 16°. Un mandement pour imposer les peuples de sa juridiction à bien recevoir le sacrement de Confirmation, du 3 septembre 1726. M. l'évêque de Toul fit une ordonnance contre ce mandement, et M. Hugo écrivit diverses pièces contre ce prélat, pour soutenir l'indépendance de son abbaye. 17°. Un mandement pour la mort du duc Léopold 1729. 18°. Un mandement pour l'heureux retour de S. A. R. le duc François 1729, in-4°. 19°. Un pour la prise de possession de la Lorraine 1739. 20°. *Sacri et canonici Ordinis pramonstratonis annales in duas partes divisi, cum figuris*, in-4folio ; à Nancy 1734 et 1736. La première partie contient la monastériologie, et la seconde l'histoire de l'Ordre, à commencer par celle de l'abbaye de Prémontré qui en est le chef, et à continuer par les autres abbayes et prévôtés, suivant l'ordre alphabétique. (Dom Calmet, Bibloth. lorr. Journal des Savans, 1702, 1704, 1726 et 1735.)

HUGOLIN, l'un des sept frères mineurs qui furent martyrisés dans une ville de Mauritanie l'an 1221. (Voyez DAVIEL, chef des six autres frères.)

HUGOLIN (Bartholomé), savant jurisconsulte d'Italie, natif d'une petite ville de Lombardie, ayant été reçu docteur en droit à Bologne, se retira en son pays, et s'y fit prêtre. Il composa di-

us traités latins, dont le premier fut son livre des Sacramens, qu'il présenta au pape Sixte v. Il a encore écrit : *De censuris Eccles. de censuris revocatis summo pontifici, de iustitia et validitate monitorii*, etc. (Dupin, Biblioth. quatorzième siècle.)

HUGONIOS (Matthias), natif de Bresse, évêque de Fama-gouste, dans le seizième siècle, a laissé un traité de la dignité patriarchale, imprimé à Bresse en 1610, et un autre traité des conciles intitulé : *Synodia hugonia*, à Venise en 1665. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 932, et aux. addit., col. 2848.)

HUGUENOT, *Hugonotus*. Nom que l'on donna aux calvinistes de France l'an 1560. On dispute beaucoup sur l'origine de ce mot. Les uns disent qu'il vient de Jean Hus dont les calvinistes ont suivi la doctrine, comme qui dirait les *guenons de Hus*. D'autres disent que ce nom leur fut donné par dérision d'un Allemand qui étant pris et interrogé sur la conjuration d'Amboise devant le cardinal de Lorraine, demeura court dès le commencement de sa harangue, qui commençait par *Hus nos venimus*. M. Spen tire l'origine de ce mot d'un nom allemand qui signifie allié par serment. D'autres rapportent d'autres étymologies. L'opinion qui paraît la plus plausible, est celle de Pasquier qui dit qu'à Tours il y avait une croyance populaire,

qu'un Rabat ou Latin, qu'on appelait le roi *Hugon*, courait la nuit; et comme les calvinistes ne sortaient que de nuit pour faire leurs prières, on les appela *huguenots*, comme qui dirait disciples du roi Hugon : car c'est à Tours qu'ils ont commencé d'être appelés ainsi. (Pasquier, dans ses Recherches.)

HUGUES (saint), évêque de Rouen, était par son père, Dreux ou Drogon, petit-fils de Pepin de Herstal, neveu de Charles-Marcel et cousin-germain du roi Pepin. Il entra de bonne heure dans la voie étroite du salut sous la conduite d'Anfède, son aïeule maternelle, dame de grande piété, et distribua en divers temps ses grands biens aux pauvres, aux églises et aux monastères. Il embrassa la profession religieuse dans celui de Jumièges en Normandie, l'an 718, sous l'abbé saint Achard. En 722, il fut fait évêque de Rouen. L'année suivante on le fit abbé de Saint-Vandrille, et un an après évêque de Paris. On le chargea encore de l'évêché de Bayeux et de l'abbaye de Jumièges. Ce ne fut, ni l'ambition, ni l'avarice qui l'engagèrent à accepter tous ces bénéfices, ce fut le seul désir d'en empêcher la dissipation qu'en faisaient les séculiers auxquels on commençait à les accorder de son temps. Il s'appliqua donc avec une sollicitude vraiment pastorale à procurer le bien spirituel et temporel des différens peuples confiés à ses soins, et se retira ensuite dans

son abbaye de Jumièges, où il mourut le 9 avril de l'an 730. Les martyrologes de France, aussi bien que le romain, font mention de lui. Quelques auteurs le confondent mal à propos avec un autre Hugues qui fut fils de Charlemagne, et qui vivait près de cent ans après lui. (Bollandus. Dom Mabillon. Bulteau. Paillet, t. 1, 9 avril.)

HUGUES, évêque de Die, et puis archevêque de Lyon: en 1083, légat du saint-siège et cardinal selon quelques-uns, a écrit plusieurs lettres au pape Grégoire vu sur des affaires de France, qui sont parmi celles de ce pape au tome 10 des Conciles. Deux lettres à la princesse Mathilde pour l'empêcher de reconnaître l'ordination du pape Victor, l'accusant d'intelligence avec l'empereur Henri. Deux lettres sur l'ordination de Lambert pour l'église d'Arras. (Yves de Chartres, *In epist.* Dupin, *Biblioth.* onzième siècle.)

HUGUES DE LANGRES, évêque de cette ville, fils de Gil-
duin, comte de Breteuil près de Beauvais, mort vers l'an 1052, écrivit une lettre contre Bérenger. Elle se trouve dans les œuvres de Lanfranc, et au tome 18 de la Bibliothèque des Pères. (Dupin, *Bibl.* onzième siècle.)

HUGUES (saint), évêque de Grenoble, naquit l'an 1053 à Château-Neuf sur l'Isère, dans le diocèse de Valence en Dauphiné, de parens nobles et pieux. Toutes ses actions, depuis sa première enfance jusqu'à sa

dernière vieillesse, furent accompagnées d'une pudeur qui contribua à le perfectionner dans l'humilité, la patience, la sobriété, la mortification, et les autres vertus chrétiennes. Il était chanoine de la cathédrale de Valence, lorsque Hugues, légat du pape Grégoire vu charmé de son esprit et de sa vertu, l'employa utilement dans sa légation. Il le mena ensuite à Rome l'an 1080 pour y être sacré évêque de Grenoble. La corruption était effroyable dans cette ville; et pour y remédier, le saint évêque commença par implorer le secours de Dieu, en passant les jours et les nuits dans la prière, les pleurs, les veilles et les jeûnes. Il prêcha ensuite avec force, il travailla infatigablement, et Dieu bénit tellement ses travaux qu'il parut en peu de temps un changement très-considérable dans la face de son église. Ces succès ne purent l'empêcher de se retirer dans l'abbaye de la Chaise-Dieu l'an 1084. Mais le pape Grégoire vu qui l'avait sacré, n'eut pas plutôt appris sa retraite, qu'il lui envoya ordre de retourner promptement à son église, et de ne la jamais abandonner. Hugues obéit et parut à Grenoble comme un homme nouveau, après un an de vie très-austère qu'il avait menée à la Chaise-Dieu. Il reçut saint Bruno avec ses compagnons l'an 1086, et les aida à bâtir leur laire dans un désert de son diocèse, appelé la Chartreuse, où il se retira souvent avec eux pour

à vaquer aux exercices de la prière et de la pénitence, jusqu'à leur donner lieu de se plaindre qu'il leur ôtait les moyens de pratiquer l'humilité, en se saisissant des offices les plus vils. Il fit de grandes aumônes, et son exemple eut tant de force sur l'esprit des riches, qu'il n'y eut point de pauvre qui ne fût soulagé dans tout son diocèse. Il eut un grand zèle pour les intérêts de l'Eglise, et travailla autant qu'aucun autre évêque catholique à l'excommunication de l'empereur Henri iv. Il s'éleva avec force contre l'antipape Pierre de Léon, dit Anaclet II. La persécution ayant obligé Innocent II à venir en France, notre saint alla au-devant de lui à Valence où il le conjura de le débarrasser de l'épiscopat. Le pape ne l'écouta point, et il fut obligé de continuer les fonctions épiscopales jusqu'à sa mort qui arriva le premier jour d'avril de l'an 1132. Le pape Innocent II le canonisa l'an 1134, et l'on fait sa fête le premier jour d'avril. Sa vie écrite par Guignes, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, qui avait été son ami particulier, se trouve dans Bollandus. (Baillet, tome 1, 1^{er} avril.)

HUGUES DE SAINT-CHER, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, et religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, était né avant la fin du douzième siècle, dans un bourg du diocèse de Vienne en Dauphiné,

qu'on nomme de Saint-Theuder ou de Saint-Chef, à cause du chef de ce saint conservé dans l'église du lieu; d'où vient le nom de Hugues de Saint-Theuder, ou de Saint-Thierry, ou de Saint-Chef, et par corruption de Saint-Cher. Il faisait des leçons publiques du droit civil et canonique dans l'université de Paris, lorsqu'il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique le 22 février 1225. Il gouverna deux fois la province de France en qualité de provincial, fut envoyé par le pape Grégoire IX à Constantinople, pour la réunion des deux églises, et créé cardinal du titre de Sainte-Sabine l'an 1244, par le pape Innocent IV. Il eut beaucoup de part à tout ce qui se fit dans le concile général de Lyon, et fut employé en diverses légations. Il mourut non l'an 1260, comme le dit M. Dupin, puisqu'il se trouva au conclave d'Urban IV, élu le 29 d'août 1161, mais le 19 de mars 1263, à Orviète, d'où il fut transporté l'année suivante à Lyon, pour y être inhumé dans l'église de son Ordre. Hugues de Saint-Cher a laissé des postilles, c'est-à-dire, de courtes notes sur toute la Bible, dans lesquelles il explique le texte suivant les quatre sens que l'on y peut donner. Un Commentaire sur les psaumes, que quelques-uns ont attribué à Alexandre de Halès, mais que saint Antonin assure être de Hugues le cardinal. Des sermons. Le Miroir de l'Eglise et des prêtres. La grande con-

cordance de la Bible, dont il est l'inventeur, comme le prouvent tous les anciens manuscrits, et les témoignages exprès des écrivains du treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles. On a fait différentes éditions de ses ouvrages, que nous avons en 8 gros volumes. Presque tous les auteurs qui ont eu occasion de parler d'Hugues de Saint-Cher, louent beaucoup son zèle, sa piété, son amour de la justice, sa prudence, sa modestie, son humilité, son désintéressement, sa profonde érudition, l'étendue de son génie, la supériorité de ses talents, les grands services qu'il a rendus à l'Eglise et à la république des lettres. (Sponde, 1240. Saint Antonin, *Tis.* 19, cap. § 2. Trithème, *In cat.* Sixte de Sienna. Dupin, treizième siècle. Le père Tournon, dans ses Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 1, p. 200.)

HUGUES, archevêque de Rouen, fut une des lumières de l'Eglise de son temps, et l'ornement de l'Ordre de Saint-Benoît, de même que Matthieu son frère, cardinal, évêque d'Albane. La France leur donna la naissance, et la ville de Laon l'éducation. Ils y apprirent l'un et l'autre les belles-lettres, sans doute dans l'école d'Anselme. Ils embrassèrent l'état monastique dans l'abbaye de Cluny. Dès l'an 1115, Hugues était prieur de Saint-Martial à Limoges, ensuite il le fut de Saint-Pancrace en Angleterre, puis abbé d'un

nouveau monastère, appelé Radinge. Après la mort de Geoffroi, archevêque de Rouen, arrivée en 1128, on élit Hugues pour lui succéder; mais il ne fut sacré qu'au mois de septembre 1130, y étant obligé, malgré sa résistance, par le pape Honorius III. En 1131, il assista au concile de Reims où l'élection du pape Innocent II fut approuvée, et Pierre de Léon excommunié. Nommé par Innocent II en 1134 pour examiner le différend entre les abbés de la Chaise-Dieu et de Saint-Tibéri, il se trouva le 3 novembre à Montpellier avec Bernard, archevêque d'Arles, et Arnaud, archevêque de Narbonne, légats du saint-siège, et avec plusieurs évêques et autres ecclésiastiques. Il fit toutes les informations, et rendit un jugement favorable à l'abbé de Saint-Tibéri, en lui adjugeant l'église de Bessan, que Bérenger, évêque d'Agde, lui avait donnée, et que l'abbé de la Chaise-Dieu prétendait lui appartenir, en vertu d'une donation faite postérieurement par le même évêque. L'archevêque de Rouen rendit compte au pape de ce qu'il avait fait, par une lettre rapportée dans les preuves de la nouvelle histoire de Languedoc, t. 2, p. 475 et suiv., avec celle que Hugues écrivit sur le même sujet à l'abbé de Saint-Tibéri, et dans l'appendice du sixième tome des Annales de l'Ordre de Saint-Benoît, p. 666 et suiv. Il se trouva au concile de Winchester en 1139. Plusieurs

années auparavant, et dès l'an 1130, il avait érigé en abbaye l'église d'Aumale, desservie auparavant par six chanoines, à deux conditions : l'une, que le premier abbé serait pris dans la communauté de Saint-Lucien de Beauvais d'où Aumale dépendait ; l'autre, que l'abbé ferait profession d'obéissance à l'archevêque de Rouen, ce que la plupart des abbés de ce diocèse ne voulaient pas faire. Les lettres que Hugues écrivit à ce sujet, sont rapportées dans la *Neustrie pieuse*, et dans la nouvelle collection des conciles de Rouen. Il confirma en 1141 les privilèges accordés à l'abbaye du Bec, par l'archevêque Guillaume, dans le temps que saint Anselme en était abbé. Il ne se réserva sur cette abbaye, que les choses qui ne peuvent se faire, ou administrer sans l'office de l'évêque. (Mabillon, *lib.* 77, *Annal.* n° 97.)

Orderic Vital, *lib.* 13, p. 900, dit que Hugues de Rouen assista au concile de Pise, qu'il y fut d'un grand secours au pape Innocent contre Pierre de Léon ; qu'occupé des affaires du saint-siège pendant un long séjour en Italie, il négligea celles de son diocèse ; ce qui déplut beaucoup à Henri, roi d'Angleterre, à qui la Normandie appartenait aussi. Le pape témoigna sa reconnaissance à Hugues en diverses occasions. On a de ce pape une bulle adressée à cet archevêque, dans laquelle, après avoir loué son zèle infatigable pour l'Eglise

romaine, et son intrépidité à le soutenir lui-même contre l'antipape Anaclet, son compétiteur, il lui accorde, à lui et à ses successeurs dans le siège archiepiscopal de Rouen, la confirmation des privilèges de cette église. Le pape, par une autre lettre, lui marque qu'il lui envoie en signe d'amitié l'étole qu'il avait accoutumé de porter, afin qu'il la mit lui-même habituellement sur son col en mémoire de lui, et par respect pour saint Pierre. (*Concil. Rotomag. part.* 2, p. 23 et 27.) Sur les plaintes de Henri, roi d'Angleterre, que Hugues exigeait une profession d'obéissance de tous les abbés de son diocèse, et qu'il y causait d'autres troubles, Innocent II lui écrivit qu'il fallait se relâcher pour un temps de la sévérité des canons à l'égard des abbés, en considération de la protection que ce prince accordait à l'Eglise, et absoudre les abbés qui avaient encouru quelque censure pour n'avoir pas voulu faire cette profession. Outre l'obéissance, les évêques obligeaient les abbés en les bénissant de leur payer un cens annuel, appelé le droit synodal, de les loger dans leur monastère lorsqu'ils voyageaient, de les laisser célébrer des messes solennelles dans leur église, et d'y tenir leurs assemblées. Ce fut là la matière d'un long différend entre les évêques et les abbés dans les dixième, onzième et douzième siècles. (*Ibid.*, p. 24-26.) Hugues entra dans les

bonnes grâces d'Henri, comme on le voit par une de ses lettres au pape Innocent II, à qui il marque que ce prince étant tombé inopinément malade, l'avait fait venir pour le consoler dans l'extrémité où il se trouvait. Hugues assista ce prince à la mort en 1135, et mourut lui-même le 10 ou le 11 novembre de l'an 1164, après avoir gouverné l'église de Rouen environ 30 ans, avec autant de piété que de dignité. Il fut libéral envers les pauvres, le protecteur des veuves et des orphelins. Pendant qu'il était en Angleterre abbé de Radinge, il s'occupait à résoudre plusieurs questions théologiques, qu'il réduisit en forme de dialogues, ou par demandes et par réponses, pour la facilité des lecteurs. Il en composa d'abord six livres, qu'il dédia à Matthieu, prieur de Saint-Martin-des-Champs, à Paris, qui l'avait engagé à cet ouvrage. Matthieu n'était pas encore cardinal, ni évêque d'Albane. Ces dialogues furent donc écrits avant l'an 1125 qui est l'époque de l'élévation de Matthieu au cardinalat, suivant Ughelli. Hugues y ajouta dans la suite un septième livre. Dans un manuscrit de M. Colbert, l'ouvrage est attribué à Hugues, abbé de Radinge; en d'autres il porte le titre de Hugues, archevêque de Rouen : mais il est à remarquer que le septième livre manque dans le manuscrit de M. Colbert, et que Hugues composa les six premiers étant abbé de :

Radinge, en 1124; le septième ne fut écrit que quelques années après, et apparemment depuis qu'il devint archevêque de Rouen; c'est pour cela que dans d'autres manuscrits où se trouvent les sept livres, Hugues y est qualifié archevêque de Rouen.

Le premier livre traite du souverain bien, c'est-à-dire, de Dieu même, et des trois Personnes divines, de l'incarnation du Verbe, et du péché contre le Saint-Esprit, que l'auteur dit être le mépris des clés de l'Eglise, ou du pouvoir que l'Eglise a reçu du Saint-Esprit, comme des deux autres Personnes de la Trinité, pour remettre les péchés.

Il dit dans le second livre que la charité est si nécessaire, que tout ce que nous faisons dans cette vie doit en être animé, parce que comme Dieu ne fait rien qu'avec amour, il veut que la créature raisonnable fasse aussi avec charité tout ce qu'elle fait. Il donne une explication littérale, allégorique et morale des six jours de la création, et du septième qui fut le jour de repos.

Il parle du libre arbitre dans le troisième livre, et enseigne que la prescience de Dieu n'a imposé aucune nécessité aux anges, ni à l'homme de tomber; qu'ils ont péché librement, et qu'encore que les choses prévues de Dieu puissent ne pas arriver, elles arrivent toujours.

Dans le quatrième livre, Hugues traite de la chute du premier homme, et demande pour-

quoi Dieu qui savait que l'homme lui désobéirait, lui fit défense de manger du fruit de l'arbre de vie, et pourquoi il permit qu'il fût tenté. Il répond que Dieu fit à l'homme quelque commandement, afin que l'homme sût qu'il avait un maître et un seigneur; que si Dieu permit qu'il fût exposé à la tentation, ce fut par un même principe, c'est-à-dire, pour éprouver si le serviteur voudrait obéir à son maître.

Le cinquième livre regarde la rémission des péchés, en particulier du péché originel qui est une suite de celui d'Adam. On y traite aussi des sacrements. L'auteur semble dire que les sacrements conférés par des excommuniés, ou par ceux qui sont suspens de leurs fonctions, sont nuls; mais sa pensée est que de tels ministres confèrent illicitement, quoique valablement; et il le prouve par la conduite que l'Eglise a tenue envers les novations dont, quoiqu'ils fussent anathématisés, elle a reçu les clercs dans leur rang lorsqu'ils se sont réunis à l'Eglise.

Le sixième livre est employé principalement à relever l'ordre monastique.

Le septième livre est précédé d'une lettre de Hugues à Matthieu, prieur de Saint-Martin, et depuis évêque d'Albane, dans laquelle il s'explique sur ce qu'il avait dit dans les précédens, touchant les prêtres déposés ou excommuniés. Il traite dans ce livre de la trinité des personnes

en Dieu, dans une unité de nature, en montre l'existence par les témoignages de l'Ecriture, et la rend croyable par divers exemples tirés des choses créées, en particulier des cinq sens de l'homme.

Aux sept livres des dialogues, Dom Martenne a joint un assez long fragment des Commentaires de Hugues sur l'ouvrage des six jours de la création. Il avait dédié ces Commentaires à Arnulphe, évêque de Lisieux, qu'il appelle son très-cher fils. On les trouve divisés en trois livres parmi les manuscrits de l'abbaye de Clairvaux : on ne les a pas encore rendus publics. On doit à D. Martenne la connaissance de deux autres ouvrages de Hugues de Rouen; l'un qu'il composa étant avancé en âge, intitulé : De la Mémoire; l'autre sur le Symbole des apôtres, et l'Oraison dominicale. Ils font partie du neuvième tome de la grande collection. Le Traité de la mémoire est en trois livres. Hugues l'adressa à Philippe, un de ses amis, qui faisait son occupation de l'étude de l'Ecriture-Sainte. Hugues fait en peu de mots l'éloge de la mémoire; mais il s'étend sur les choses qu'elle doit s'imprimer, comme la connaissance des mystères de la Trinité et de l'Incarnation qui sont les objets de notre foi. Hugues explique ces mystères dans le premier livre. Il traite dans le second de la pénitence de David, de l'impénitence de Judas, du péché et de la péni-

tence de saint Pierre, de sa primauté dans le collège des apôtres, et de celle de ses successeurs dans toute l'Eglise catholique. Le troisième livre commence, comme les deux précédens, par un court éloge de la mémoire : puis Hugues continuant à traiter des matières théologiques, montre que Dieu n'est pas auteur des maux ; que les anges et l'homme devaient et pouvaient s'attacher à Dieu, l'aimer, vivre heureux, et persévérer dans le bien ; mais qu'ayant abusé de la liberté de leur libre arbitre, ils sont tombés dans une infinité de maux dont l'homme n'a pu être délivré que par le sang de J. C. Dans son explication du symbole, adressée à l'archidiacre Egidius, il dit, sur l'article de l'incarnation du Fils de Dieu, qu'il a pris la nature humaine, et non la personne ; que son âme fut séparée de son corps lorsqu'il expira sur la croix, mais que la personne de Dieu et de l'homme ne fut séparée, ni de l'âme, ni du corps dans ce moment. Il remarque sur l'Oraison dominicale, qu'on la faisait réciter à haute voix aux baptisés. On a mis à la suite de l'explication de l'Oraison dominicale la lettre de Hugues au pape Innocent II sur la mort de Henri, roi d'Angleterre. D. Martenne qui l'a rendue publique, regrette la perte de celle que Hugues écrit à Thiéri, évêque d'Amiens, au sujet de la construction de l'église de Saint-Martin à Chartres,

dont Robert du Mont fait mention dans sa Chronique sur l'an 1144. La lettre que D. Martenne croit perdue ne paraît pas être la même qui a été publiée dès l'an 1717 dans le recueil des conciles de Rouen, p. 29, et que l'on a réimprimée en 1739 dans le sixième tome, p. 392 des Annales de l'Ordre de Saint-Benoît. On voit par cette lettre qu'il s'était formé une société de lites fidèles dans la Normandie, dont le but était de servir de manœuvres dans la construction des églises. Ils portaient les pierres et tous les autres fardeaux ; et lorsqu'il en était besoin, ils traînaient eux-mêmes les charriots en place de chevaux ; ce qu'ils faisaient avec beaucoup d'humilité et en silence. Ils avaient un chef de qui ils dépendaient en tout : aucun n'était admis dans cette société qu'après s'être confessé et réconcilié avec ses ennemis. S'il fallait sortir du diocèse, ils en obtenaient la permission de l'évêque. D. Martenne a donné au public deux autres lettres de Hugues, l'une au clergé et au peuple de Rouen, l'autre à Suger, abbé de Saint-Denis. Par une troisième lettre rapportée dans l'appendice des œuvres de Guibert de Nogent, Hugues écrit à Alfonso, comte de Toulouse, que suivant ses desirs il se rendrait à Valence le septième de mars de l'an 1143, pour l'absoudre de l'excommunication qu'il avait encourue. Nous devons à Hugues la vie de saint

Adjuvateur qu'il avait connu particulièrement : elle se trouve au cinquième tome des *Anecdotes* de D. Martenne, p. 1011. Vers l'an 1147, et quelque temps avant la mort d'Alberic, évêque d'Ostie, Hugues composa à ses instances trois livres contre les hérésies de son temps, qui sont imprimés à la suite de ceux de Guibert de Nogent, de l'édition de D. Luc d'Acheri, à Paris, en 1651 ; et dans le vingt-deuxième tome de la Bibliothèque des pères, à Lyon. Il paraît que ces hérétiques étaient les disciples d'Eon de l'Étoile. Le père Pagi et Oudin attribuent à Hugues de Rouen trois livres des offices et des ministres de l'Église : mais en disant qu'ils ont été imprimés à la suite des ouvrages de Guibert de Nogent, il est visible qu'ils se sont trompés par inadvertance, ayant donné aux trois livres contre les hérétiques, qui sont effectivement dans les œuvres de Guibert, le titre de *Livres des offices et ministres de l'Église*. Le style de Hugues de Rouen est clair, précis, développé, et propre au sujet qu'il traite. Bon théologien, il met les vérités de la religion dans un grand jour ; il en résout les difficultés d'une manière qui ne se ressent point de la sèche aridité de la théologie scholastique qui commençait de son temps à être en vogue. Ses réponses et ses décisions sont toujours appuyées de l'autorité de l'Écriture et de la tradition, suivant la méthode des anciens (D. Caillier, Hist.

des Aut. sacr. et eccl., tom. 23, p. 109, et suiv.)

HUGUES (saint), évêque de Lincoln en Angleterre, était fils d'un gentilhomme de Bourgoigne, qui l'offrit à un monastère de chanoines réguliers près de son château. Tous les religieux l'obligèrent de prendre le diaconat, et de se charger d'une paroisse ; mais ne pouvant résister au mouvement de l'esprit qui le poussait dans le désert, il s'en alla secrètement à la grande Chartreuse. Quoiqu'il eût soin de dompter sa chair par les jeûnes, les veilles, les disciplines, le cilice, et beaucoup d'autres austérités, il ne laissa pas de souffrir des tentations très-violentes dont Dieu ne le délivra qu'après de longues épreuves. Henri II, roi d'Angleterre, l'ayant demandé pour gouverner une nouvelle maison de chartreux dont il venait de donner le fonds à Witham, il partit pour l'Angleterre, et gouverna cette maison avec une sagesse qui porta le peuple de la ville de Lincoln à le demander pour évêque. Il travailla d'abord à la réformation des mœurs et au rétablissement de la discipline, surtout les inimmunités de l'Église, excommunia le grand-maître des forêts, et refusa au roi un bénéfice qu'il lui demandait pour l'un de ses gens. Il assistait tous les malades, baisait tous les lépreux qu'il rencontrait, ensevelissait les morts. On le chargea de plusieurs affaires séculières pour le bien de l'État et de l'Église :

l'une de celles qu'il termina le plus heureusement, fut la paix qu'il négocia entre l'Angleterre et la France, peu de temps après que Jean Sansterre eut succédé au roi Richard, son frère, l'an 1200. Le saint évêque ne survécut pas de beaucoup à cette négociation, étant mort le 17 de novembre de la même année. On croit avoir de ses reliques dans l'église de Saint-Étienne-d'Égrès, à Paris. Il fut canonisé par le pape Honoré III, ou selon d'autres, par Nicolas III ou Honoré IV. (Surius. Baillet, t. 3, 11 novembre.)

HUGUES AYCELIN DE BILLON, cardinal, évêque d'Ostie et de Vélétri, doyen du sacré collège, se trouve nommé *Hugues Séguin* par plusieurs auteurs qui le font sortir de pauvres parens de la ville de Billon en Auvergne. M. l'abbé Fleury l'appelle *Hugues Séguin*, et c'est le nom que lui ont donné assez communément les écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique, avant le père Échard qui a profité des découvertes de M. Duchêne, pour prouver par les plus anciens monumens, que ce cardinal, d'ailleurs illustre par ses actions et par ses vertus, tirait son origine de la noble famille des Aycelins, seigneurs de Billon et de Montaigu. Il naquit à Billon en Auvergne vers l'an 1230, fut nourri et élevé dans l'église collégiale de Saint-Sirène, et prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Clermont. Ses rapides progrès

dans les sciences lui méritèrent le degré de docteur, qu'il prit dans l'université de Paris, et le firent briller dans plusieurs villes du royaume, où il fut chargé d'annoncer la parole de Dieu, et de professer la Théologie; il s'acquitta avec applaudissement de l'un et l'autre emploi à Paris, à Orléans, à Angers, à Rouen, à Auxerre, et depuis à Rome, à Viterbe et dans quelques autres maisons de son Ordre. Le pape Honoré IV le fit maître du sacré Palais, et Nicolas IV l'éleva au cardinalat dans la promotion du 15 mai 1288. Célestin V le fit doyen du sacré collège; et lorsque ce pape eut abdiqué le souverain pontificat, ce fut le cardinal Hugues qui couronna Boniface VIII, successeur de Célestin. Il mourut à Rome le 29 décembre 1297. Son corps fut transporté, ainsi qu'il l'avait ordonné, chez les dominicains de Clermont en Auvergne, où on lit son épitaphe. Quelques-uns ont prétendu que le cardinal Hugues avait été archevêque de Lyon; mais le père Tournon a démontré le contraire. Les auteurs ecclésiastiques qui donnent de grands éloges à ce cardinal, lui attribuent un traité de la vision béatifique; un écrit apologétique contre les corrupteurs de la doctrine de saint Thomas; des exercices sur le livre du prophète Jérémie; un volume de sermons, et quelques autres écrits théologiques qui n'ont point été imprimés. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*,

1, p. 450 et suiv. Le père Tournon, *Homm. illustr. de l'Ord. de S₇-Dom.*, t. 1, p. 573 et suiv.)

HUGUES (saint), sixième abbé de Clugny, qui comptait les anciens ducs de Bourgogne parmi ses aïeux, était fils du comte Dalmac, seigneur de Sémur en Auxois. Il vint au monde l'an 1024, et il n'avait encore que quinze ans, lorsqu'il alla se ranger sous la discipline de saint Odilon, abbé de Clugny. Cet excellent maître de la vie spirituelle, connaissant tout le mérite de son disciple, jugea qu'il serait bientôt en état de conduire les autres, et l'établit en effet prieur de sa communauté, après quatre ou cinq ans de probation, pendant lesquels il le fit passer par les plus rudes épreuves. La sagesse de son gouvernement lui mérita également la confiance de ses frères, l'estime des grands et la vénération des peuples. Ce fut ce qui le fit choisir vers l'an 1047, pour réformer l'abbaye de Paterniac au diocèse de Lausanne, et la réconcilier avec l'empereur Henri III. Saint Odilon étant mort l'an 1049, il fut contraint de prendre sa place, et ce changement n'en apporta point dans ses dispositions. C'était toujours le même esprit d'humilité, de pénitence, de charité qui l'animait. Il veillait nuit et jour sur lui-même et sur ses frères, sans perdre la présence de Dieu, avec qui il entretenait un commerce continu. Il fit plusieurs disciples très-distingués, et multiplia

beaucoup les maisons de son Ordre, qui ne fut jamais plus florissant que sous son gouvernement. Mais si ces succès lui donnèrent de la satisfaction, Dieu permit qu'il fût exercé par quelques-uns de ses religieux, qui le contraignirent par leur révolte de recourir au pape Alexandre II. Grégoire VII, qui avait été prieur de Clugny, sous le saint abbé, lui demanda souvent ses conseils pour le gouvernement de l'Église, surtout dans son démêlé avec l'empereur Henri III. Il avait tenu ce prince sur les fonts de baptême, à Cologne l'an 1052, et il le réconcilia à l'Église. C'est ainsi qu'il se conserva dans l'amitié du pape et de l'empereur, et qu'il se rendit même nécessaire à tous les deux. Philippe I^{er}, roi de France, Alphonse IV, roi d'Espagne, et les autres souverains de l'Europe, n'eurent pas moins de respect pour lui. On l'obligea à prendre part à tout ce qui se passait de considérable dans l'Église. Il assistait aux conciles, et le pape saint Léon IX l'envoya en qualité de son légat en Hongrie, pour réconcilier le roi André avec l'empereur Henri. Il mourut comblé de grâces et de mérite, la nuit d'avant le 29 avril de l'an 1109, en la quatre-vingt-cinquième année de son âge, après avoir gouverné l'Ordre de Clugny pendant soixante ans, deux mois et huit jours. Son corps était à Clugny. Le pape Calliste II le canonisa dix ans après sa mort. On fait sa fête le

29 avril. (Duchêne et Merrier, Biblioth. de Chugny. Bollandus. Baillet, t. 1, 29 avril.)

HUGUES, archidiacre de Tours est auteur d'un petit dialogue entre lui et Fulbert, évêque de Chartres, contenant une vision de saint Martin, arrivée à Hervé, trésorier de Saint-Martin de Tours, au commencement de l'onzième siècle. Il est dans le second tome des *Analectes* du père Mabillon. Le but de cette révélation était de faire connaître à Hervé, que saint Martin avait obtenu la conversion de quelques pèlerins. Hugues, archidiacre de Tours, florissait du temps de Hugues, archevêque de la même ville. (Dupin, Bibl., onzième siècle.)

HUGUES DE SAINTE-MARIE, moine de Fleuri, ainsi appelé du nom d'un village appartenant à son père, où était une église dédiée à la sainte Vierge, embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Fleuri, ou de Saint-Benoît-sur-Loire, et s'y rendit célèbre par son savoir, vers la fin du onzième siècle. C'est presque tout ce que nous savons de la vie et des actions de cet auteur qui ne nous est connu que par son nom, sa profession et ses écrits. Le plus considérable de tous pour la solidité et l'exactitude, est son traité de la puissance royale et de la dignité sacerdotale, que M. Baluze a imprimé dans le tome 4 de ses *Miscellanea*, p. 9, jusqu'à 69. Hugues l'adressa à Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, par un prologue

ou préface qu'il mit à la tête. Le dessein de l'auteur est d'apaiser les disputes qui divisaient les deux puissances. 2°. Un autre écrit d'Hugues de Sainte-Marie, est son histoire ou sa chronique intitulée, *Hogenis floriacensis monachi chronicon*. Elle est divisée en six livres, dont le premier comprend un abrégé de l'histoire des Juifs depuis Abraham jusqu'à Jésus-Christ. Le second livre qui est précédé d'une longue préface, contient l'histoire des Scythes, des Amasones et des Parthes. Dans le troisième, Hugues donne la suite des empereurs romains, depuis Auguste, sous lequel Jésus-Christ vint au monde, jusqu'à Domitien. Sous chaque empereur il rapporte les papes, les hommes apostoliques, les persécutions, les martyrs, les confesseurs, les docteurs, les hérésies, les conciles. L'auteur conduit son histoire jusqu'à Charles-le-Chauve. Son principal objet est d'instruire des principaux mystères de la religion; ce qu'il exécute en habile théologien. Il ne parle d'aucune hérésie, qu'il ne la réfute, mais avec beaucoup de précision. Souvent même la seule exposition qu'il en fait, en est la réfutation. On trouve aussi dans cette histoire beaucoup de choses intéressantes qui n'avaient point été écrites auparavant, ou qui ne se trouvaient pas communément. 3°. On a encore du même auteur une histoire, tant des princes danois et normands, que

des rois de France, depuis Louis-le-Débonnaire jusqu'au temps où il vivait. Cette histoire dédiée à l'impératrice Mathilde, nièce de la comtesse Adèle, n'a point vu le jour jusqu'à présent ; nous n'en avons que l'épître dédicatoire publiée par dom Martenne, Anecd., t. 1, p. 327. 4°. M. Duchesne attribue aussi à Hugues de Fleuri une petite chronique qui est parmi les œuvres d'Yves de Chartres, dans les éditions de 1585 et 1647. 5°. La Vie de saint Sacerdos ou Sardos, évêque de Limoges, est encore l'ouvrage d'Hugues de Fleuri, ainsi que le livre des miracles opérés de son temps, par l'intercession de saint Benoît. Cet ouvrage, qui est une continuation du recueil d'Aimon et de Raoul Tortaire, n'a point encore été imprimé. 6°. Le père le Long, dans sa Bibliothèque sacrée, attribue un écrit sur le psautier à Hugues, moine de Fleuri. Parmi les manuscrits de la cathédrale de Durham, il y en a un qui porte ce titre : *Hugo floriacensis super psalterium*. (Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 10, p. 285 et suiv.)

HUGUES DE FLAVIGNI, moine de Saint-Vannes de Verdun, puis abbé du monastère de Flavigni en Bourgogne, écrivit dans le douzième siècle la Chronique de Verdun divisée en deux parties dont l'une commence à Jésus-Christ et finit à l'an 1002, et l'autre continue jusqu'à l'an 1102. Cet ouvrage est dans le premier tome de la

nouvelle Bibliothèque des manuscrits du père Labbe qui l'estime beaucoup. (Trithème. Possevin. Dupin, Bibl., douzième siècle, part. 2. Dom Rivet, Hist. de la France, t. 10.)

HUGUES, chanoine régulier de Saint-Victor, fut célèbre dans le douzième siècle. On ignore absolument le lieu précis de sa naissance, et l'on est partagé sur le pays même qui le vit naître. L'auteur de sa vie le fait naître en Saxe, d'une famille illustre ; et Henri Meibomius le jeune a fait une dissertation exprès pour appuyer cette opinion ; elle est imprimée à la fin du troisième tome des écrivains d'Allemagne, *Edit. Helmstad.*, an. 1688. Robert, abbé du mont Saint-Michel, qui écrivait environ cinquante ans après la mort d'Hugues, assure qu'il était Lorrain : *Magister Hugo Lothariensis* (de Abb., c. 5). D. Mabillon soutient sur l'autorité d'un ancien manuscrit de l'abbaye d'Anchin, où le pays d'Hugues est marqué, avec l'année de sa mort, qu'il naquit dans le territoire d'Ypres en Flandre, et qu'il en sortit dès sa plus tendre jeunesse. Mais ceux qui font Hugues Lorrain, et ceux qui le font Saxon, se prévalent également du passage de Robert pour établir leur opinion. Les premiers disent que la Flandre étant limítrophe de ce qu'on nommait autrefois la Lorraine, un homme né sur les confins de ces deux provinces pouvait être indifféremment appelé du nom de l'une

ou de l'autre. Les seconds disent aussi que l'ancienne Saxe touchant par une autre extrémité à la Lorraine, un homme né en Saxe a pu être appelé Saxon ou Lorrain ; et, en effet, l'anonyme de Juniege dit formellement que Hugues , quoique réellement Saxon, passait pour Lorrain à cause du voisinage des deux contrées : *Hugo Lothariensis dictus à consinio Saxonie*. (Anon. Gemnet., p. 301.) Ce sentiment est celui de presque tous les critiques jusqu'à ce jour. Cependant D. Mabillon paraît le mieux fondé, surtout depuis la découverte d'un nouveau manuscrit faite à l'abbaye de Marchienne, par D. Martenne et D. Durand. Ce monument égal à celui d'Anchin pour l'antiquité, porte non-seulement que Hugues naquit aux environs d'Ypres, mais de plus qu'il fut transféré dès l'enfance hors de sa patrie : cette dernière circonstance est d'autant plus remarquable, qu'elle est attestée par Hugues lui-même, et sert à faire connaître ce qui a porté à le faire regarder comme Saxon. *Ego*, dit-il, *à puero exulavi*. La Saxe où il passa les premières années de sa jeunesse, n'était donc pas son pays natal. Ce qu'il ajoute au même endroit, détruit le préjugé de quelques écrivains sur la prétendue noblesse de son extraction : *Et scio*, dit-il, *quo mærore animus pauperis Tugurii fiundum deserat*. (D. Martenne et Durand, Voyage littér., p. 92.)

La providence prit soin du

petit Hugues dans son exil, et le plaça chez les chanoines réguliers d'Heimerseven en Saxe, pour y recevoir son éducation. Ses études achevées, il prit le parti de renoncer au monde, et partit vers l'an 1118, avec son oncle, archidiacre d'Halberstad, pour se rendre à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille ; mais ce n'était point là où Dieu les appelait. Pendant le séjour passer qu'ils y firent, la renommée leur apprit les progrès merveilleux de l'abbaye naissante de Saint-Victor de Paris. A cette nouvelle, ils reconnurent l'asile qu'ils étaient venus chercher en France, et se pressèrent d'y arriver. L'abbé Gilduin, qui gouvernait alors cette maison, les reçut avec joie ; et après les épreuves ordinaires, Hugues fit profession entre ses mains, les uns disent en 1115, d'autres en 1116, d'autres enfin en 1119. Plein de ferveur, il mit toute son application à imiter les modèles de science et de vertu qu'il avait sous les yeux, et ne tarda pas à les égaler. Après s'être perfectionné dans les études de philosophie et de Théologie à Saint-Victor, il y enseigna lui-même ces deux sciences avec tant de succès et d'applaudissement, qu'on le regarda comme un des plus grands théologiens de son siècle, et qu'on ne fit point de difficulté de l'appeler un second Augustin, ou la langue de ce saint docteur, parce qu'il s'était appliqué plus particulièrement à la lecture des écrits de ce père.

La postérité, quoiqu'elle ne lui ait pas confirmé ce titre, n'a témoigné guère moins de vénération pour son autorité. Saint Thomas, c'est tout dire, le regardait comme son maître ; et les théologiens font gloire encore aujourd'hui de suivre sa doctrine en presque tous ses points. Livré totalement à l'étude et aux exercices de la religion, disent les derniers éditeurs de ses œuvres, jamais il n'eut aucune dignité dans son cloître, pas même celle de prieur. Cependant il est qualifié tel par Gautier de Mortagne dans la lettre qu'il lui écrivit, par l'anonyme de Jumièges, par Sixte de Siennes, Garzonius, et plusieurs modernes. Trithème lui donne même le titre d'abbé. Mais les monumens de Saint-Victor qui font mention de Hugues, ne lui appliquent, ni l'une, ni l'autre dénomination. Il y a plus à l'égard de la dernière ; car elle est formellement démentie par le catalogue très-complet des abbés de Saint-Victor, où le nom de notre auteur ne se rencontre point. Par une suite du plan de vie qu'il s'était formé, on ne le vit point, à l'exemple de plusieurs savans de son siècle, figurer dans les affaires de l'Eglise et de l'Etat. L'histoire ne parle que d'une seule occasion où il sortit de son cloître : ce fut lorsque le roi Louis-le-Jeune le députa, l'an 1139, conjointement avec Alvisse, évêque d'Arras, et Natalis, abbé de Rébais, pour nommer un successeur à

Thomas, abbé de Morigni, qui avait donné sa démission. Sa carrière fut beaucoup moins longue que la multitude de ses écrits ne semble l'annoncer. Plein de mérite et d'une érudition qu'il avait consacrée à la gloire de la religion, et à l'utilité du public, il mourut âgé seulement de quarante-quatre ans. Les critiques ne sont point d'accord sur l'année de sa mort. Les uns la mettent en 1140, les autres en 1141, plusieurs en 1142, et un petit nombre enfin en 1143. Mais Osbert, son confrère et son ami, qui l'assista dans sa dernière maladie, et qui nous a laissé une relation courte, mais très-édifiante de sa mort, fixe nos doutes sur ce point, en disant que Hugues mourut au mardi 11 février ; ce qui concourt avec l'an 1141, suivant notre manière présente de commencer l'année. Son corps fut inhumé à l'entrée du cloître, avec cette épitaphe, qui depuis a disparu. Elle est de son confrère Simon Chèvre-d'Or :

Conditur hoc tumultu doctor celeberrimus

Hugo.

*Quam brevis existimam continet urna
virum !*

*Dogmata præcipuus, nullique secundus
in orbe.*

Claruit ingenio, moribus, ore, style.

Du cloître il fut transféré l'an 1135, par les soins d'Aubert de Mailli, abbé de Saint-Victor, et avec la permission du pape Benoît XII, dans la grande église, et placé dans le chœur, sous une tombe simple et sans

inscription. On lisait depuis à l'endroit de sa première sépulture huit vers, dont le premier pèche en ce qu'il fait Hugues Saxon, et le deuxième, en ce qu'il met *tribus* après *annis ducentis*. (*Annis ducentis, tribus tamen inde retentis*.) En plaçant la mort d'Hugues l'an 1241, qui est sa véritable époque, il faut *sex* au lieu de *tribus*. Hugues l'Ancien survécut à son neveu, car c'est du premier qu'il est parlé dans une lettre du pape Eugène à Suger, abbé de Saint-Denys, par laquelle il le prie de fournir à Hugues de Saint-Victor, de l'argent et une monture pour faire le voyage de Rome. Ce même Hugues obtint dans la suite l'évêché de Tusculum, avec le titre de cardinal. C'est sans doute ce qui a donné lieu à la méprise de quelques écrivains, qui ont avancé qu'après la mort de Gilon, cardinal et évêque de Tusculum, qui tenait le parti d'Anaclet, Hugues (notre auteur) lui avait succédé : ils ont pris le neveu pour l'oncle, Hugues l'Ancien.

Écrits imprimés de Hugues de Saint-Victor.

Les écrits de Hugues de Saint-Victor ont eu plusieurs éditions dont nous parlerons bientôt. Celle que nous allons parcourir fut faite à Rouen en 1648 ; trois tomes in-fol. dont les éditeurs contens de livrer au public indifféremment et sans choix tout ce qui portait le nom de Hugues, ont laissé à d'autres le soin de

discerner ses véritables ouvrages de ceux qui lui sont faussement attribués. C'est ce discernement que nous entreprenons ici.

L'ouvrage qui se présente à la tête du premier tome de l'édition de Rouen, a pour titre : Petites notes préliminaires sur les écritures et les écrivains sacrés. *De scripturis et scriptoribus sacris prænotatiunculæ*. Ces courtes observations que personne ne conteste à Hugues, sont divisées en huit chapitres. Le but des deux premiers est de montrer quels sont les traits qui caractérisent les écritures divines. Le troisième et quatrième roulent sur les divers sens qu'elles peuvent renfermer ; savoir, l'historique, l'allégorique et l'anagogique. L'auteur prouve dans le cinquième, la nécessité de faire marcher la connaissance du sens historique ou littéral avant la recherche du sens mystique. La division de l'Écriture-Sainte fait le sujet du sixième chapitre. Hugues partage les livres de l'Ancien-Testament en trois ordres ; savoir, la loi, les prophètes et les agiographies : ce qui comprend vingt-deux livres du nombre desquels sont exclus ceux de la sagesse, de l'ecclésiastique, de Judith, de Tobie et des Machabées. On les lit à la vérité, dit-il, mais ils ne sont pas inscrits dans le canon. Même distribution pour le Nouveau-Testament. Le septième chapitre qui concerne les auteurs des livres de l'Ancien-Testament, n'est qu'un abrégé

de ce que saint Jérôme a dit sur cette matière. C'est encore d'après le même père, que l'on parle, au huitième, du rétablissement des écritures sous Esdras, et, au neuvième, de leurs différentes versions. Les trois suivans traitent des auteurs inspirés du Nouveau-Testament, des livres apocryphes, des caractères qui distinguent les prophètes des autres écrivains sacrés. Les quatorzième, quinzième et seizième chapitres tendent à faire voir en combien de manières différentes peuvent se prendre les mêmes choses dans l'Écriture Sainte. Hugues compte jusqu'à neuf significations mystiques dans les nombres. Les divers âges et états du monde occupent le dix-septième chapitre. Le dernier a pour objet les difficultés historiques qui se rencontrent dans les auteurs sacrés. Cet écrit sert comme de prologomène aux Commentaires de notre auteur sur les différentes parties de l'Écriture-Sainte.

Le premier de ces Commentaires inscrit : Notes pour éclaircir le Pentateuque, *annotationes elucidatoriæ in Pentateuchum*, comprend quatre chapitres. Après avoir expliqué le prologue de saint Jérôme sur les cinq livres de Moïse, Hugues descend au détail de ces livres, et commence par la Genèse. Le lévitique est la partie qu'il a le mieux traitée. Pour les Nombres et le Deutéronome, ce qu'il en dit est si peu de chose, et contient de si lourdes méprises, que son

texte est légitimement suspect d'interpolation.

Le Pentateuque ainsi parcouru, notre auteur traite de la même manière le livre des Juges, à la fin duquel il dit un mot de celui de Ruth ; les livres des Rois, dont il laisse plusieurs chapitres sans y toucher ; les psaumes sur lesquels il s'étend davantage. Rarement néanmoins explique-t-il avec succès la lettre de ceux-ci. Ses moralités et ses allégories seraient plus estimables, si les dernières étaient moins fréquentes, et ne manquaient pas souvent de justesse. Dans l'explication du quinzième psaume, on trouve un dialogue assez plaisant entre Dieu et le diable, touchant leurs droits respectifs sur le monde ; un autre qui n'est guère moins singulier entre la miséricorde et la justice. Les éditeurs n'ont pas fait preuve de leur bon goût, en mettant cette note à côté du dernier : *Pulchra disceptatio misericordiæ et veritatis pro concionatoribus*.

Hugues change de méthode sur l'ecclésiaste. Ce sont des homélies au nombre de dix-neuf, à la tête desquelles il annonce à ses disciples, qu'il va leur remettre sous les yeux les instructions qu'il leur a données de vive voix. Son dessein, dit-il, est d'expliquer la lettre de ce livre sans beaucoup s'attacher aux mystères qu'il renferme, et aux allégories dont il est susceptible. Il est sec, diffus, et entre dans des discussions inutiles où

il mêle de la philosophie, de l'histoire et de la morale. Ce Commentaire ne va que jusqu'au quatrième chapitre de l'ecclésiaste, et se termine sans conclusion; preuve qu'il est imparfait et que Hugues l'avait poussé plus loin. M. Dupin s'est trompé en le comptant pour le dixième livre des extraits dont nous parlerons ci-après; c'est un ouvrage isolé.

Dans le Commentaire sur les trois premiers chapitres des lamentations de Jérémie, Hugues ne remplit pas l'engagement qu'il avait pris au commencement d'expliquer ce morceau suivant les trois sens, le littéral, l'allégorique et le moral; car il oublie presque entièrement le premier pour s'attacher aux deux autres. Dans les notes sur Joël il a plus d'égard à la lettre. Dans les remarques sur Abdias, Hugues confond ce prophète avec cet Abdias qui avait caché sous le règne d'Achab et nourri cent prophètes dans des cavernes. Les Commentaires qui suivent jusqu'au second sur l'Évangile de saint Jean inclusivement, ne sont pas de Hugues, excepté deux opuscules qui font partie des extraits allégoriques.

Le premier qui commence au chapitre quinzième de cette compilation, et finit au dix-neuvième, a pour objet les cinq septenaires, qui sont les sept péchés capitaux subdivisés chacun en cinq espèces, les sept demandes de l'oraison dominicale, les sept dons du Saint-Es-

prit, les sept vertus principales et les sept béatitudes. L'autre opuscule qui contient une exposition du cantique de la sainte Vierge, est à la tête des allégories sur saint Luc. L'auteur y combat deux opinions dangereuses qui régnaient alors dans les écoles. La première est de ceux qui prétendaient que chaque homme a deux âmes, l'une sensuelle, l'autre raisonnable. La seconde consistait à nier que Dieu puisse faire les choses meilleures qu'elles ne sont, ou qu'il puisse s'abstenir de faire ce qu'il fait. On a mis autrefois cet opuscule sur le compte de saint Augustin, mais il n'y a point de doute qu'il n'appartienne à notre auteur. Casimir Quirin lui conteste les éclaircissemens et les questions qui ont pour objet les épîtres de saint Paul, à cause surtout de la différence de style et de méthode qu'on aperçoit entre ces deux Commentaires et les précédens. Mais ce qui est décisif en faveur de notre auteur, c'est qu'à l'occasion d'une difficulté sur le mariage, il renvoie à sa somme des sentences et à son traité des sacrements pour en trouver la solution. *Quod hic solvere postponimus brevitate causâ cupus vestigia sequimur. In sacramentis enim et in sententiis majorum, hæc diligentius prosequimur.* Cette solution se rencontre effectivement dans l'un et l'autre des écrits de Hugues, qui portent ces titres. Il est bon d'observer ici que les éclaircissemens et les

questions sur les épîtres de saint Paul ont été déplacés par les éditeurs : car celui qui se trouve le dernier, et qui embrasse les quatorze épîtres de l'apôtre, devrait être le premier ; puisqu'il est rappelé formellement dans l'autre qui n'en est que le supplément pour les trois premières épîtres auxquelles il se termine.

Hugues de Saint-Victor fut le premier d'entre les scholastiques qui entreprit d'expliquer, par un Commentaire suivi, les écrits attribués à saint Denys l'Aréopagite. Nous n'avons d'imprimé que ce qu'il fit sur le livre de la hiérarchie céleste ; mais ce morceau n'en fait nullement désirer la suite. Un texte de quinze chapitres, la plupart très-courts, fournit la matière de dix livres d'explications, dont l'inutilité va de pair avec la prolixité. Cet ouvrage informe et fastidieux est dédié au roi Louis le Jeune, en reconnaissance du soin qu'il avait pris de faire bâtir l'église de Saint-Victor.

A la tête du second tome paraît une explication du décalogue, divisée en quatre chapitres. Mais le dernier, intitulé, De la substance de l'amour, fait un ouvrage séparé dans tous les manuscrits. On l'avait autrefois rangé parmi les œuvres de saint Augustin, et certainement il n'est pas indigne d'un si grand nom. Les traits suivants en font la preuve. « La source de l'amour » est placée dans notre cœur, » et de cette source perpétuelle-

» ment jaillissante coulent deux » ruisseaux, l'un principe de tout » mal, et l'autre de tout bien ; » ce sont la cupidité et la charité. » *Ergo duo sunt rivi qui de fonte » dilectionis emanant, cupiditas » et charitas.* Car lorsque nous » cherchons ce qui produit en » nous cette multitude si grande » et si variée de désirs, tant » d'affections si contraires, nous » découvrons que ce n'est autre » chose que l'amour, lequel » étant unique de sa nature, se » partage néanmoins par son » action en deux branches dif- » férentes, et devient cupidité » lorsqu'il se porte à des choses » que le bon ordre défend, ou » charité lorsqu'il se renferme » dans celles que cet ordre per- » met. Mais ce mouvement uni- » versel du cœur, l'amour, com- » ment le définir ? Voici ma pen- » sée : L'amour est la pente du » cœur vers quelque objet à cause » d'une certaine fin. Désir dans » la recherche, et joie dans la » jouissance ; l'une de ces im- » pressions le fait courir, et l'au- » tre produit son repos. Voilà » tout ce qui rend le cœur hu- » main bon ou mauvais, c'est- » à-dire, aimer bien ou mal ce » qui est bon en soi.... Mettez » donc de l'ordre dans votre » amour, et tout mal disparaî- » tra. Or Dieu qui n'a besoin de » rien, et qui n'attend et ne » craint rien de personne, par » un mouvement de sa bonne » volonté a créé l'homme pour » l'associer à son bonheur ; et » afin de le rendre capable de

» sentir et de posséder une si
 » grande prérogative, il lui a
 » donné l'amour qui est comme
 » le palais de son âme, au moyen
 » duquel il savoure le plaisir de
 » son bonheur, et s'y attache par
 » un continuel désir. L'amour
 » est donc le principe du com-
 » merce de l'homme avec Dieu,
 » le nœud qui lie la créature
 » avec son créateur; nœud d'au-
 » tant plus heureux, qu'il est
 » plus fort et plus serré; nœud
 » double d'ailleurs, puisqu'il
 » embrasse Dieu et le prochain;
 » afin que la société soit parfaite
 » de toutes parts, et que la paix
 » de l'homme uni avec ses sem-
 » blables comme avec l'auteur
 » de son être, ne souffre aucune
 » altération. Vous voyez main-
 » tenant ce qu'il faut faire pour
 » devenir heureux; courir vers
 » ce bien infini par vos désirs;
 » et après que vous l'aurez saisi,
 » vous reposer dans sa jouissance
 » par la joie qu'il vous inspirera.
 » Telle est la charité bien ordon-
 » née; et tout ce qui se fait par
 » un autre principe, n'est qu'une
 » cupidité désordonnée. *Hæc*
 » *est ordinata charitas, et præ-*
 » *ter ipsam omne quod agitur,*
 » *non ordinata charitas est, sed*
 » *inordinata cupiditas.* »

L'explication de la règle de
 Saint-Augustin, qui vient en-
 suite, est un autre ouvrage éga-
 lement digne des lumières et de
 la piété de Hugues de Saint-
 Victor, ainsi que le livre de
 l'institution des novices, qui
 est divisé en vingt chapitres pré-
 cédés d'un prologue, et qui peut

être regardé comme un manuel
 très-utile non-seulement aux
 personnes consacrées à la reli-
 gion, mais encore à toutes celles
 qui vivent en société.

Hugues avait été élevé dans
 l'abbaye d'Hamersfleven, et pour
 témoigner sa reconnaissance en-
 vers ses premiers maîtres, il leur
 adressa l'opuscule intitulé : *Soli-*
loque touchant le gage de l'âme.
 C'est un entretien de l'homme
 avec l'âme à l'écart, pour lui
 prouver qu'elle doit fixer en Dieu
 toutes ses pensées et toutes ses
 affections. Le style de ce dialo-
 gue est sec, plein de jeux de
 mots, et va plus à l'esprit qu'au
 cœur.

L'opuscule à la louange de la
 charité, *de laude charitatis*, ré-
 pond beaucoup mieux au savoir
 et à la piété de notre auteur. Le
 style en est parfaitement conve-
 nable à la matière, vif, coulant,
 rempli de lumières et d'onction.
 Le prologue est adressé à un
 nommé Pierre. Notre auteur lui
 témoigne qu'il n'a mis la main
 à cet écrit qu'en sa considéra-
 tion, et en vue de se renouveler
 dans sa charité. Un semblable
 motif l'engagea de dédier à un
 autre ami qu'il ne nomme pas,
 son petit traité de la manière de
 prier. Dans l'opuscule intitulé,
 des Fruits de la chair et de l'es-
 prit, son but est de marquer
 avec précision la descendance
 des vertus et des vices.

La description morale de l'ar-
 che de Noé, la description mys-
 tique de la même arche, et le
 traité de la vanité du monde,

sont trois ouvrages qu'Oudin ôte à Hugues de Saint-Victor, pour les transporter à Hugues de Foulois. Mais la preuve qu'ils sont du premier, c'est que l'auteur renvoie à son livre *De tribus diebus*, que personne, de l'aveu d'Oudin lui-même, ne peut refuser à notre Victorin. Le premier de ces trois traités est rappelé dans le second, et celui-ci dans le troisième ; circonstance à laquelle n'ont pas fait attention les éditeurs en les rangeant dans un ordre contraire à celui qu'on vient de marquer. L'arche mystique est obscure ; l'arche morale l'est moins, et contient de fort belles maximes de spiritualité en quatre livres. Le Traité de la vanité du monde consiste en quatre dialogues qui font autant de livres.

Le troisième tome des œuvres de Hugues s'ouvre par le traité qui a pour titre *Didascalion*, c'est-à-dire, de la manière d'étudier. Il est composé de sept livres. Le premier livre, dans toutes les éditions, se termine au treizième chapitre qui renferme une récapitulation des douze précédents. Mais dom Mabillon a découvert et publié dans le premier tome de ses *Analectes* un nouveau chapitre qu'il prétend devoir faire le quatorzième de ce livre. Il a pour titre : De l'Esprit. Le septième livre paraît un ouvrage isolé que l'auteur, suivant tous les manuscrits, avait intitulé *De tribus diebus*. Son objet dans ce

livre est d'élever l'homme, par la considération des créatures à la connaissance du mystère de la Trinité. En général, la méthode du traité du *Didascalion*, est sèche, confuse, embarrassée, proluxe dans les choses inutiles, et trop abrégée sur les points qui demandent à être développés.

A la suite du *Didascalion* vient un opuscule où l'on examine si la puissance de Dieu s'étend aussi loin que sa volonté. Cet écrit, si l'on en croit Oudin, doit être retranché de la liste des productions sincères de notre auteur. Les raisons de critique ne portent que sur quelques expressions barbares qui lui semblent déceler un écrivain plus récent, et ne pouvoir convenir au temps de la scholastique naissante. Mais outre que plusieurs de ces expressions (telles entr'autres que celle d'*amplius* pour *insuper* ou *præterea*) se retrouvent dans les ouvrages les plus avérés de Hugues, le fond de la pièce paraît ouvertement le réclamer. C'est l'optimisme qu'on y attaque et qu'on y représente comme une opinion de fraîche date. Hugues en effet le vit naître, et fut un de ses adversaires les plus zélés.

On ne peut élever aucun doute sur l'auteur d'un autre opuscule où l'on décide cette question, savoir, si l'âme de Jésus-Christ avait une science égale à celle de la divinité ; il est intitulé dans plusieurs manuscrits,

De sapientia Christi et de sapientia Christo. Hugues se nomme dans le prologue adressé à Gautier de Mortagne son ami, avec lequel il avait déjà eu quelques contestations de vive voix sur ce sujet. Hugues tenait pour l'affirmative. Arnoul, archidiaacre de Séz, et depuis évêque de Lizieux, ayant ouï de sa bouche ce qu'il pensait à cet égard, en fut surpris, et pria Gautier de lui écrire pour l'engager à se rétracter. Gautier s'acquitta de la commission par une lettre qui fait l'éloge de sa modération et de son savoir. La réponse de Hugues est contenue dans l'opuscule dont il s'agit. Il expose d'abord ce qui portait Gautier à nier l'égalité de la science de l'âme de Jésus-Christ avec celle de sa divinité. C'est que supposer une science égale dans l'une et l'autre nature, ce serait égaler la créature au créateur. « Point du tout, répond » Hugues ; parce qu'autre chose » est d'être sage, autre chose » d'être, la sagesse même. Le » Verbe était la sagesse, mais » l'âme de Jésus-Christ était » sage par la sagesse du Verbe. » Cette sagesse est la lumière » qui éclaire, aux termes de » l'Écriture, tout homme qui » vient au monde.... tous les » hommes donc participent à » cette lumière ; mais ceux-là » d'une manière bien plus excellente, qui ont le bonheur » de la connaître elle-même. » Après avoir entassé les arguments pour établir ce principe,

il en fait l'application à l'âme de Jésus-Christ.

« Il y a, selon lui, cette différence entre l'homme uni au Verbe et les autres créatures, » qu'à celles-ci la sagesse ne » se communique qu'avec mesure, au lieu qu'elle s'est » répandue tout entière dans » l'âme de Jésus-Christ », ce qu'il tâche de prouver par divers passages de l'Écriture, et surtout par celui-ci : c'est en lui qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité. « Car, dit-il, est-ce de » l'âme, ou de la divinité que » l'Écriture parle ? Si c'est de la » dernière, cela signifiera que » la divinité habite dans la divinité ; ce qui est absurde. » Hugues répond ensuite aux objections de son ami, qu'il tâche de résoudre, en distinguant toujours entre sagesse d'essence et sagesse de communication.

Cette réponse ne persuada point Gautier ; mais elle dut lui faire admirer combien une mauvaise cause prenait de vraisemblance entre ses mains ; et l'on sera sans doute surpris d'y voir si clairement énoncé le système dont on fait honneur au P. Mallebranche touchant la nature et l'origine de nos idées.

En comparant cet écrit avec celui des quatre volontés en Jésus-Christ, qui le précède immédiatement dans notre édition, il paraît qu'on a renversé l'ordre, et que le premier doit être mis à la place du second. Voici comme l'un et l'autre débutent :

quæris de animâ Christi.... utrum æqualem cum divinitatē scientiam habuerit? Quæris de voluntate Dei et de voluntate hominis similiter? Ces dernières paroles ont plus que l'apparence d'une continuation de la dispute que Hugues avait entamée sur la sagesse propre à l'âme de Jésus-Christ; et en effet Gautier, à la fin de sa lettre, concluait qu'en admettant l'égalité de science dans les deux natures, il fallait pareillement y reconnaître l'égalité de puissance et de volonté. C'est donc pour achever de répondre à son adversaire, que Hugues entreprit de traiter des différentes volontés de Jésus-Christ.

L'apologie du Verbe incarné est un tissu de questions et de solutions, au nombre de dix-neuf, qui a pour titre dans un manuscrit de Saint-Victor, *Objections contre ceux qui disent que Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'est point quelque chose*. C'était l'erreur du nihilisme qui consistait à dire que Jésus-Christ, en tant qu'homme n'était point quelque chose, sans toutefois nier que la nature humaine fût hypostatiquement et sans mélange unie au Verbe.

Les éditeurs ont réuni, sous le titre commun de Conférences sur le Verbe incarné, trois écrits qui se trouvent dispersés dans les manuscrits où ils ont chacun leur inscription particulière. Le premier intitulé, *De triplici silentio*, est copié pres-

que mot à mot des questions sur l'épître aux Galates. L'auteur, dans l'un et l'autre ouvrage distingue trois sortes de silences : silence où l'homme ignorait sa langueur; c'est celui qui a précédé la loi : silence où il désespérait de sa guérison; c'est son état sous la loi : silence enfin où il a recouvré la santé; tel est celui où il se trouve depuis la venue du Messie. Le second écrit, dont le but est de prouver que le Verbe en s'incarnant a pris seulement la nature humaine, et non la personne, a beaucoup de rapport avec ce qui est dit sur le même sujet dans les questions sur l'épître aux Romains. Pour le troisième, il est manifestement supposé à notre auteur. Il en faut dire autant de tous les ouvrages qui suivent, jusqu'à celui des mélanges inclusivement. Il faut pourtant séparer de celui-ci trois lettres qu'il n'est pas possible de refuser à Hugues de Saint-Victor. Les deux premières sont écrites à un nommé Ranulphe de Mauriac qu'il appelle son frère. L'une est une lettre de compliment, l'autre contient la réponse à quatre questions sur autant de passages de l'Écriture-Sainte. La troisième est adressée à Jean, archevêque de Séville, qui, dans une violente persécution excitée par les Arabes contre les chrétiens de la ville et du district de Séville, leva l'étendard de l'apostasie, et apprit dogmatiquement à ses diocés-

sains à l'imiter, disant qu'on peut abandonner extérieurement la foi chrétienne, pourvu qu'on la conserve dans le fond du cœur. Baronius a fait tant d'estime de cette lettre où Hugues réfute pied à pied les prétextes dont l'archevêque colorait son apostasie, qu'il l'a insérée tout entière dans ses Annales à l'an 1136. L'opuscule touchant la nourriture d'Emmanuel, qui est au titre 2 du premier livre des mélanges, et celui qui est intitulé dans les manuscrits, *De triplici vitio, triplici peccato, et triplici remedio*, et qui se trouve sous le titre trente-troisième du quatrième livre de ces mélanges, sont aussi de notre auteur. Nous en disons autant de l'opuscule touchant la fille de Jephthé, qui est à la suite.

Le Miroir de l'Église est le premier fruit des études théologiques de Hugues. Il tâche de rendre raison, comme on l'en avait prié, de tous les mystères figurés par les cérémonies de l'Église. Tel est l'objet de ce livre divisé en neuf chapitres. Hugues, dans le premier, traite de l'Église, ou du temple matériel dont il allégorise presque toutes les parties. Le second est une explication mystique des cérémonies de la dédicace d'une église. Les significations allégoriques des différentes heures canonicales sont détaillées fort au long dans les troisième et quatrième chapitres. Le cinquième regarde les différens ordres du

clergé. Les vêtemens sacrés forment la matière du sixième. Le septième où l'on traite de la célébration de la messe, nous apprend quelles étaient les principales cérémonies qui s'observaient alors dans la liturgie. Le célébrant, tandis qu'on chantait l'introit, s'avancait vers l'autel précédé du thuriféraire, des deux céroféraires, du sous-diacre qui portait le livre des évangiles, et enfin du diacre. Après avoir fait sa confession au pied de l'autel, il donnait le baiser aux ministres, montait à l'autel, le baisait, ensuite baisait le livre des évangiles qui lui était présenté par le diacre ou par le sous-diacre. L'évangile se chantait dans un lieu plus élevé que celui de l'épître. Le reste est conforme à ce qui s'observe de nos jours. Le huitième chapitre est des secrets de l'Écriture-Sainte, c'est-à-dire, du triple sens qu'elle renferme. Le neuvième et dernier a pour titre : De la matière de l'Écriture-Sainte. Mais après avoir dit qu'il va parcourir les principaux mystères cachés dans les livres sacrés, l'auteur commence et finit par la Trinité; ce qui prouve qu'il n'avait pas mis la dernière main à ce traité, ou que le manuscrit sur lequel il a été donné au public, était mutilé. Casimir Oudin a cru trouver dans le style obscur et rampant, selon lui, de cet ouvrage, une raison suffisante pour le reléguer parmi les productions supposées de Hugues.

Mais s'il eût fait attention que ce n'était là qu'un coup d'essai, dans lequel on aperçoit d'ailleurs bien des traits de ressemblance avec les autres écrits de Hugues, peut-être aurait-il moins précipité sa décision.

Le même critique a pourtant raison de dire que le dialogue des sacremens de la loi naturelle et de la loi écrite, est plus digne du savoir de Hugues, et montre un écrivain plus versé dans les matières de Théologie. Le maître et le disciple en sont les deux interlocuteurs. L'un propose les questions, l'autre les résout. La création du monde, l'état d'Adam, soit avant, soit après son péché; la nature de ce péché, la manière dont il a pu se commettre, le remède que la bonté divine y a apporté, la différence des trois états du genre humain qui partagent tout l'espace du siècle présent, les sacremens propres à chacun de ces états, la nécessité de la foi dans tous les âges du monde pour être sauvé, sa distinction des autres vertus, son insuffisance sans la charité, sont les objets que l'auteur discute d'une façon métaphysique, et quelquefois un peu trop abstraite.

On pourrait regarder ce dialogue comme une introduction au grand ouvrage de la somme des sentences, que M. Dupin a raison d'appeler un abrégé de toute la Théologie. Il est partagé en sept traités : le premier distribué en dix-neuf chapitres, roule sur les trois vertus théo-

logales, la différence de ces vertus, la foi des justes qui ont précédé la venue du Messie, la division générale des choses que nous devons croire, la localité des esprits créés, la distinction et l'égalité des trois personnes divines, la prédestination, la volonté de Dieu, sa prescience, sa toute-puissance, et le mystère de l'incarnation. Le second traité de la somme, partagé en six chapitres, concerne uniquement les anges. Les objets discutés dans le troisième traité compris en dix-sept chapitres, sont l'ouvrage des six jours, la création de l'homme, la formation de la femme, l'état de l'homme avant le péché, la cause de la sécurité d'Eve en parlant au serpent, la manière dont Adam pécha, la grâce de l'état d'innocence, le libre arbitre et ses différens états dans l'homme, la nature du péché originel, comment il se contracte, le péché actuel, le péché en général, le siège où il réside, les diverses manières de pécher, la différence des dons et des vertus, et enfin les sept dons du Saint-Esprit. De la matière des péchés l'auteur passe à leurs remèdes qui sont les sacremens, et c'est ce qui l'occupe dans les quatre traités suivans de sa somme.

Le grand ouvrage des sacremens est la plus considérable production de Hugues, et en même temps la dernière dans l'édition de Rouen. Depuis longtemps on n'en avait point vu

paraître de plus étendue ni de plus savante sur la Théologie. Hugues nous apprend dans une préface générale, que des personnes pieuses l'ayant engagé de composer cet écrit, il n'a pas fait difficulté d'y insérer plusieurs choses qu'il avait déjà dictées et répandues dans ses autres compositions; mais que pour éviter l'ennui des redites, il les fait reparaître dans un nouvel ordre et dans un nouveau style. Cet ouvrage est divisé en deux livres. Dans le premier, coupé en douze parties ou sections, *clausulas*, l'auteur raconte et discute tout ce qui a rapport à la religion, en commençant depuis la création du monde jusqu'à l'incarnation du Verbe. Dans le second, qui contient dix-huit parties, il poursuit depuis l'incarnation jusqu'à la consommation de toutes choses. Une nouvelle préface qui sert comme d'avenuie particulière au premier livre, nous apprend que dans l'intention de l'auteur, la lecture du traité des sacremens devait être précédée d'un abrégé de l'histoire universelle, qu'il avait dicté pour servir d'introduction et de fondement aux allégories qu'il entreprend d'expliquer. C'est apparemment la chronique qui n'a pas encore vu le jour. De-là notre auteur entre dans la première partie où il s'agit d'expliquer la création et la constitution du monde. Il dit peu de choses sur ce sujet, qu'il n'ait empruntées de ses autres écrits.

La fin pour laquelle toutes les créatures intelligentes ont été produites, fait la matière de la seconde partie, composée de vingt-deux chapitres. Toute la troisième partie est consacrée au développement du mystère de la Trinité, toujours sur la supposition que la raison peut nous conduire à la connaissance d'un Dieu en trois personnes. La volonté de Dieu et les signes de cette volonté sont le sujet de la quatrième partie. C'est la même doctrine, que dans la somme des sentences. La cinquième entièrement occupée des anges, la sixième concernant l'état de l'homme avant le péché, la septième qui traite de la chute de l'homme et de ses suites, n'ajoute aucunes lumières à ce que Hugues avait dit sur ces matières dans les ouvrages que nous avons parcourus. Il est question dans la huitième du rétablissement de l'homme tombé, et en particulier des sacremens en général, auxquels l'auteur revient dans la neuvième partie. La foi de même est reprise dans la dixième partie, et fournit la matière des neuf chapitres qui la composent. Hugues entame dans la onzième partie la discussion des sacremens en détail. Il se borne ici aux sacremens de la loi naturelle. Les sacremens de la loi écrite viennent à leur tour, et remplissent les dix chapitres de la douzième et dernière partie. Hugues distingue trois sortes de sacremens judaïques, les dimes,

les oblations et les sacrifices ; mais il s'étend principalement sur la circoncision.

Le second livre divisé en dix-huit parties, commence par un prologue suivi comme celui du premier livre, d'un sommaire général de chaque partie, et des sommaires particuliers des chapitres dont elles sont composées.

Le sujet traité dans la première partie est l'incarnation du Verbe. Hugues agite au troisième chapitre cette question importante : savoir, comment on peut dire que le seul Fils s'est incarné. « Car s'il est vrai, dit-il, » comme on n'en peut douter, » que les opérations de la divinité sont communes aux trois personnes, ne paraît-il pas » s'ensuivre que l'opération par laquelle le Fils a pris notre nature, appartenait également » au Père et au Saint-Esprit, et » finalement que les trois personnes se sont incarnées » ? Hugues nie la dernière conséquence, et explique la première. Il convient que les trois personnes ont concouru à l'incarnation de la seconde, mais non pas sous les mêmes rapports.

« Les trois personnes, dit-il, ont » opéré l'union de la nature humaine au Fils, mais le Père et » le Saint-Esprit en tant qu'ils » ont revêtu le Fils de cette nature, et le Fils en tant qu'il » s'en est revêtu lui-même. Ainsi » donc union unique, opération » unique. Union, dis-je, unique, » parce que ce qui a été uni, ne » l'a été qu'à un seul : opération

» unique, parce que ce qui s'est » opéré, ne l'a été que dans un » seul. Trois personnes ne com- » posant qu'une seule et même » substance opéraient une même » chose ; et ce qu'elles opéraient, » appartenait à une seule des » trois, parce qu'il ne se rap- » portait qu'à elle seule ; et tou- » tefois il était l'ouvrage des » trois, parce qu'elles le faisaient » indivisiblement. Nous lisons » dans le livre des rois que Ma- » nué prit une femme pour son » fils Samson. Disons-nous sim- » plement que Manué a pris une » femme, parce qu'il l'aura prise » pour son fils ? et en conclu- » rons-nous qu'ils se sont mariés » l'un et l'autre à une même » personne » ? Il en est de même de l'union de la nature au Verbe. Cette nature est son épouse. Le père, en la lui unissant, ne s'est donc pas incarné avec lui.

La grâce et l'incarnation occupent la seconde partie. On ne peut rien ajouter à la précision avec laquelle Hugues retrace au premier chapitre toute l'économie de notre rédemption.

Tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique, leurs fonctions, leurs degrés, le temps des ordinations, l'âge, les titres et les qualités des ordinans forment l'objet de la troisième partie. Toute la quatrième n'est qu'une explication mystique assez arbitraire des ornemens sacrés. La cinquième, qui traite de la dédicace des églises, est à peu près dans le même goût. Le

sixième où le baptême est expliqué, ne renferme que les questions qu'on a coutume d'agiter dans l'école. Pour faire un traité complet sur cette matière, il faudrait y joindre le cinquième traité de la somme des sentences, où l'on trouve plusieurs choses qui manquent dans cette sixième partie, comme réciproquement elle en contient quelques-unes dont la somme ne fait point mention. L'auteur y renvoie lui-même, en parlant de la nécessité du baptême et des cas où l'on en est dispensé. Il est un des témoins qui déposent que de son temps on donnait encore ce sacrement par immersion.

Tout ce qu'il dit sur la Confirmation dans la septième partie, se rapporte à la nature de ce sacrement, sa nécessité, la manière de le conférer et de le recevoir, la défense de le réitérer.

Dans toute la huitième partie, qui a pour titre, du Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ, l'auteur n'est presque occupé qu'à prouver la présence réelle. Il explique par le terme *transitio*, le changement que nous appelons transsubstantiation. Il cite peu les Pères et se fonde beaucoup en raisonnemens. Ses preuves toutefois sont concluantes et conformes à l'analogie de la foi. Au lieu de poursuivre la discussion des grands sacremens dans la neuvième partie, Hugues, par un défaut de méthode, qui lui est assez ordinaire, s'arrête à l'exa-

men des cérémonies pieuses établies par l'Église, qu'il appelle de petits sacremens. La simonie est encore un article déplacé, qui occupe la dixième partie. L'auteur revient aux grands sacremens dans la onzième partie. C'est celui du mariage qu'il y explique. Il croit que le seul consentement des parties, entre personnes libres, suffit sans autre formalité pour rendre le mariage légitime. Il accumule les preuves en faveur de son opinion, et tâche de parer les inconvéniens qui peuvent en résulter. Mais ses réponses ne sont point solides, et il avoue lui-même son embarras. On est encore moins satisfait de son opinion touchant le lien du mariage, qu'il ne croit pas indissoluble de sa nature. De la dissolubilité du mariage, il en tire plusieurs conséquences dont la principale est que la société conjugale des infidèles peut être rompue par la conversion de l'une des parties au christianisme. C'est le premier théologien de l'église latine, qui ait avancé formellement cette opinion. Elle a été saisie avidement par tous, ou presque tous les scholastiques, soit théologiens, soit canonistes, et mise en pratique assez communément jusqu'à nos jours. Si l'on veut en voir une réfutation anticipée et néanmoins complète, il faut lire les deux livres de saint Augustin, *De adulterinis conjugis*. La douzième partie est un ouvrage à part, que l'auteur avait com-

par sur les vœux, à la prière d'un ami. Un traité des vertus et des vices forme la treizième partie. La quatorzième est du sacrement de Pénitence, et la quinzième, de celui de l'Extrême-onction que Hugues croit institué par les apôtres. Le titre de la seizième partie ne paraît pas répondre au sujet. Au lieu de l'avoir inscrite, des Mourans ou de la fin de l'Homme, il eût mieux convenu de l'intituler, de l'État des âmes après la mort. L'auteur y examine comment les âmes sortent des corps, où elles vont, ce qu'elles reçoivent, ce qu'elles souffrent dans l'autre vie. La dix-septième partie ne consiste presque qu'en extraits découpsés de saint Augustin sur le dernier événement de Jésus-Christ et la résurrection des morts. Il en est à peu près de même de la dix-huitième et dernière partie qui roule entièrement sur l'état du siècle futur. C'est ici que se termine l'édition de Rouen; mais pour rendre complet le dénombrement des écrits imprimés de Hugues, il faut y ajouter l'opuscule de *Modo dicendi et meditando*, imprimé dans le cinquième tome des Anecdotes de dom Martenne, d'après un ancien manuscrit de saint Ouen de Rouen.

Le recueil général des œuvres de Hugues de Saint-Victor, a été mis jusqu'à six fois sous la presse; d'abord en un volume in-folio, imprimé à Paris l'an 1518, par André Boucard pour

J. Petit, avec ce frontispice : *M. Hugonis à S. Victore opera omnia, cum vitâ ipsius antehac nusquam editâ*. La seconde est en 3 volumes in-folio, publiée dans la même ville par les soins des chanoines de Saint-Victor, l'an 1526, chez Bade Ascensius et Jean Petit. On voit à la tête de celle-ci une épître dédicatoire de Jean Bordier, abbé de Saint-Victor, à Jean Boudet, évêque de Langres. Thomas Garzoni, chanoine régulier de la congrégation de Saint-Jean de Latran, prit soin de la troisième édition qui parut à Venise chez Jean Somasque, l'an 1588, dans le même format et le même nombre de volumes que la précédente. On blâme avec raison cet éditeur de ce qu'animé d'un zèle mal entendu pour l'honneur de son corps, il qualifie, sans égard pour la vraisemblance, notre Victorin, chanoine régulier de Latran. La quatrième et la cinquième furent données toutes deux l'an 1617, d'après celle de Venise, l'une à Mayence, chez Antoine Hierat, et l'autre à Cologne.

Enfin l'an 1648, les religieux de Saint-Victor reproduisirent à Rouen, chez Berthelin, la collection des écrits de notre auteur, dans le même ordre que les éditeurs précédens avaient suivi. Cette dernière édition est la plus négligée pour la partie typographique. Outre ces éditions générales, divers traités de notre auteur ont été plusieurs fois imprimés à part.

Ouvrages non imprimés de Hugues de Saint-Victor.

Dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Victor, coté n° 227, folio 41, on voit un traité de la géométrie pratique, suivi d'un abrégé de la philosophie de Dindime, et d'un traité de grammaire en forme de dialogue entre le maître qui prend le nom de Sosthème et le disciple.

Dans le manuscrit 688, folio 15, de la même bibliothèque, est un opuscule qui a pour titre : *De septem gradibus quibus pervenitur ad sapientiam*. La première phrase démontre que ce n'est qu'un fragment d'un plus grand ouvrage. Elle porte : *Ante omnia igitur opus est Dei timore converti ad cognoscendam ejus voluntatem*.

Le manuscrit 724 de la même bibliothèque, renferme, 1°. un opuscule attribué à Hugues de Saint-Victor, sous le titre, *De salute animæ*. 2°. Un écrit intitulé : *Hugonis de confessionibus audiendis*.

Le manuscrit 816, toujours de Saint-Victor, annonce en tête, mais d'une main récente, que les ouvrages qu'il comprend, appartiennent à notre auteur. Parmi ceux qui ne sont point imprimés, on trouve (fol. 83) un discours au clergé, qui a pour texte, *Juda, osculo Filium hominis tradis*; un autre sermon (fol. 87) qui est intitulé : *Sermo utilis*. Ensuite, après un fragment de l'ouvrage

des allégories, on trouve (fol. 90) un chapitre intitulé : *De unctione regum Francorum*. Il y est dit après le récit du miracle de la sainte Ampoule, que l'archevêque de Reims est tenu de défrayer le roi le jour de son sacre, et qu'après cela, le roi peut se faire couronner où il veut, soit à Saint-Denis, comme il est d'usage, soit ailleurs. On voit par-là qu'on distinguait alors le sacre du couronnement. Au folio 91, on voit un autre opuscule intitulé : *Questiones et expositiones quedam*. Un petit traité de l'incarnation tient le dernier rang dans ce manuscrit.

Les manuscrits 801 et 814, présentent sous le nom de notre auteur une chronique universelle avec ce titre : *Artificium memoriarum de tribus maximis circumstantiis gestorum, id est personis, locis, temporibus*. L'ouvrage est plus complet dans le premier de ces deux exemplaires. Cette chronique universelle est divisée comme en trois parties, et précédée d'un prologue (fol. 1) qui a pour début ces mots : *Fili, sapientia thesaurus est, et cor tuum arca*. Mais quoiqu'il soit certain par le témoignage d'Alberic de Trois-Fontaines, et par celui de Hugues lui-même, qu'il avait composé une chronique universelle pour l'usage de ses élèves, on peut néanmoins assurer que celle-ci n'est point son ouvrage, parce qu'aucun des passages cités de la chronique de notre auteur par Albé-

ne s'y rencontre. Il en faut dire autant d'une chronique abrégée, *chronica abbreviata*, qui remplit l'intervalle du feuillet 42 au feuillet 78 du même manuscrit. La date par où elle finit, qui est l'an 1190, fait voir l'ignorance du copiste, qui a mis cette pièce sur le compte de Hugues de Saint-Victor. Cette chronique renfermée dans trente-six feuillets in-4° contient dans sa brièveté des choses dignes de remarques. Par exemple, sur l'an 713, parlant d'Austregile, elle dit : *Austregisilus patriarcha et primas Aquitanie floret*. Voilà une preuve de l'ancienneté de la prétention des archevêques de Bourges.

Un traité de *disciplinâ monachorum*, fait partie du manuscrit 199, dont l'écriture semble appartenir au douzième siècle. Le nom de Hugues dont il est orné paraît avoir été ajouté après coup.

La bibliothèque du roi contient aussi divers écrits non imprimés de notre auteur, différents de ceux qui viennent d'être nommés. Sous le numéro 2525, on trouve trois commentaires de Hugues de Saint-Victor sur autant de livres de l'Écriture-Sainte, savoir, le Cantique des cantiques, l'ecclésiastique et la sagesse.

Le manuscrit 3007, comprend trois écrits de Hugues, dont les deux derniers ont déjà vu le jour. Le titre du premier est : *Hugonis à S. Victore liber quatuor questionum*. Ces quatre

questions roulent sur les suites de la chute du premier homme, et forment le même ouvrage, qui a pour titre dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés (n° 1206) : *Hugonis à S. Victore epistola de prævaricatione Adæ*.

Le manuscrit 2049 renferme un écrit intitulé : *Hugo de sacrificio offerendo*.

Au numéro 2531, on voit un écrit intitulé : *Hugonis sententia de corpore et sanguine Domini*.

Une lettre en réponse à un ami sur la vie solitaire, avec les nom et surnom de notre auteur, fait partie du manuscrit 6785. Vers la fin du même exemplaire se trouvent six livres philosophiques de Hugues de Saint-Victor.

Le manuscrit 3307, renferme un opuscule qui a pour titre : *Hugonis à S. Victore de disciplinâ*. Un autre opuscule intitulé : *Hugonis confessio ad abbatem*, fait partie du manuscrit 2022.

Outre le commentaire imprimé de Hugues sur la hiérarchie céleste, attribuée à Saint-Denis, le manuscrit de la même bibliothèque (du roi), coté numéro 1619, renferme deux autres commentaires de notre auteur, qui n'ont point encore vu le jour; l'un sur la hiérarchie ecclésiastique de ce saint, et l'autre sur ses lettres.

Sous le numéro 131 de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, on trouve : *Hugonis à*

S. Victore hexameron. C'est un traité philosophique et théologique dans lequel on résout d'une manière fort subtile, et non moins solide, les plus importantes questions sur l'ouvrage des six jours. Au numéro 1206, du même dépôt, la lettre ou traité : *De prævaricatione Adæ*, est suivie d'un opuscule, *De obedientiâ*, pareillement attribué à notre auteur.

La bibliothèque de Saint-Martin de Tournai conserve de Hugues de Saint-Victor, un opuscule qui commence par cette phrase de l'Écriture : *Homo quum in honore esset, non intellexit*.

Dans le monastère des Dunes et dans celui de Liessies se trouve, *Hugonis à S. Victore liber de musicâ*.

A la bibliothèque des chanoines réguliers de Consendonq en Flandre, on voit : 1°. *Gnothosolitos M. Hugonis à S. Victore*, qui commence par ces mots : *Nostis, carissimi* : 2°. Un autre ouvrage du même, dont les premières paroles sont : *Ejus inspirante gratiâ*.

Écrits supposés.

Les écrits supposés à Hugues de Saint-Victor, sont : 1°. Le grand recueil connu sous le titre d'Extraits allégoriques, divisé en trois parties. 2°. Un commentaire sur l'évangile selon saint Jean. C'est l'ouvrage d'un Théologien scholastique qui combat en quelques points les sentimens de Hugues. 3°. Cinq ouvrages qui sont de Hugues de

Foulois, savoir : un Traité en quatre livres du cloître de l'âme; un livre de la médecine de l'âme; deux livres des noces; quatre livres de moralités ou d'allégories sur les oiseaux et les autres animaux; un Traité de la perpétuelle virginité de Marie. 4°. Quatre livres de l'âme, dont le premier est intitulé : Méditations sur l'homme intérieur; le second, de l'Esprit et de l'âme; le troisième, de la Maison intérieure ou de l'édification de la conscience; le quatrième consiste en élévations à Dieu sur les principaux objets de la spiritualité. 5°. L'opuscule touchant l'amour de l'époux et de l'épouse, ou commentaire allégorique sur le quatrième chapitre du Cantique des cantiques. 6°. Un petit écrit qui porte le nom de Troisième conférence sur le Verbe incarné. 7°. Le grand ouvrage des Mélanges, qui est un ramas de lambeaux tirés de divers écrits, dont on ignore le compilateur. 8°. Les trois livres des Cérémonies, des sacremens, des offices et des rites ecclésiastiques. 9°. *Canon mystici libaminis de septem missæ ordinibus*, que l'on doit adjoindre à Jean de Cornouailles, selon les manuscrits d'Angleterre.

Dans le catalogue des manuscrits du roi, sous le n° 2520, on trouve, *Hugonis à S. Victore Mammotreptus*; ouvrage dont il y a dix-neuf éditions toutes anciennes, (la dernière est de 1521) et toutes sans nom d'auteur. Le manuscrit cité est

pareillement anonyme. On sait d'ailleurs que le *Mammotreptus* appartient, non à Hugues de Saint-Victor, mais à Jean Marchesini Franciscain, Italien, qui vivait, selon Wading, sur la fin du treizième siècle, et selon Oudin et Fabricius, vers le milieu du suivant. Mais l'opinion de ces derniers est démentie par l'âge même du manuscrit dont l'écriture est du treizième siècle. Ce qui leur a fait illusion, ce sont les paroles suivantes qu'on lit à la fin du *Mammotreptus*, dans un exemplaire manuscrit de la bibliothèque du duc de Saxe-Gotha : *Anno ab incarnatione Dominici cccccxvi finit totus hic liber, regnante domino nostro Jesu-Christo*. Il est visible que c'est le copiste qui parle ici. Nos critiques l'ont pris pour l'auteur, et de-là leur méprise sur le temps où celui-ci a vécu.

Le douzième siècle n'a guère produit de savans qui aient réuni la variété des connaissances, la subtilité et la pénétration d'esprit, la solidité de jugement, la facilité d'écrire, et le bon usage de toutes ces qualités dans un degré plus éminent que Hugues de Saint-Victor. Ayant passé toute sa vie à l'étude des beaux arts, des belles-lettres, de l'Écriture-Sainte, de la philosophie, de la Théologie, de l'histoire sacrée et profane, il se trouva en état d'écrire sur toutes ces matières. Il savait de la géographie ce qu'un homme de cabinet pouvait en savoir alors. L'arithmétique,

la géométrie, la musique, l'astronomie avaient fait les amusemens de sa jeunesse. Il avait étudié l'histoire ecclésiastique et la profane, moins toutefois dans les auteurs originaux, que dans les chroniqueurs qui les ont copiés, et souvent défigurés. Le Traité qu'il a fait de la grammaire, prouve qu'il en savait très-bien le mécanisme, quoiqu'il n'excellât point dans la théorie de cet art. Il avait une bonne teinture du grec. La chose n'est pas aussi certaine de l'hébreu. Ce qui s'en trouve répandu dans quelques-unes de ses productions, pourrait bien être emprunté des interprètes et des commentateurs de l'Écriture-Sainte, surtout de saint Jérôme. Ce qu'il dit par occasion de l'ordre de la nature, des élémens et des propriétés des corps, montre qu'en cette partie il n'était pas au-dessous de ses contemporains. Mais de toutes les sciences humaines qu'il cultiva, celle où son esprit naturellement vif et ouvert lui fit remporter le prix, fut la dialectique. On le voit par la sagacité qu'il apportait dans les matières les plus abstraites et les plus embrouillées, par la précision et la justesse des solutions qu'il savait donner aux difficultés les plus fortes, par l'habileté avec laquelle il se démêlait des sophismes les plus captieux. Dans les questions même où il s'écarte du vrai, la subtilité de son esprit ne laisse pas que de se faire admirer. Il sera toujours

estimable pour la façon dont il traite les matières de la religion. Persuadé que la raison ne doit venir qu'en second dans l'étude des sublimes mystères qui en font l'objet, il s'attacha par-dessus tout à l'écriture et à la tradition, comme aux deux sources essentielles dans lesquelles on doit puiser cette divine science. Il établit solidement les vérités de la foi, résout les difficultés avec précision et avec clarté, et ne laisse presque rien à désirer sur les points importants de la discipline de l'Église. Il prit pour modèles les anciens, nommément saint Augustin dont il suit les principes et la doctrine pour l'ordinaire; car il lui arrive quelquefois de parler et de penser différemment, comme lorsque dans ses questions sur saint Paul, il soumet au gré du libre arbitre la grâce qu'il nomme subséquente, et au bon usage de laquelle il attache le mérite; il ne laisse pas néanmoins que de maintenir hautement les autres vérités annexées au dogme de la grâce victorieuse par elle-même : contradiction manifeste, qui montre qu'en lisant saint Augustin sur cette matière, il n'avait pas saisi l'ordre et la liaison des parties qui forment le tissu de sa doctrine. Quant à la diction de Hugues, elle est une vive image de la facilité de son génie, de la netteté de ses idées et de la simplicité de son caractère. On ne trouve chez lui ni tropes hardis, ni expressions

ampoulées, ni entortillemens de phrases : défauts assez ordinaires aux écrivains de son siècle. Les termes communs et les tours naturels, la gravité, la précision, la netteté, et une noble simplicité forment toute la parure de son style. En un mot, sa manière d'écrire serait presque un modèle dans le genre didactique, si elle était plus soutenue, moins sèche pour l'ordinaire, et plus dégagée des idiotismes du temps. (Histoire littéraire de la France, t. 12, p. 1 et suiv. Dom Ceillier, Histoire des Aut. sacr. et ecclés. t. 22, p. 200 et suiv.)

HUGUES DE FOLIET, moine de Corbie en 1130, a composé plusieurs ouvrages, attribués à Hugues de Saint-Victor; savoir, quatre livres du cloître de l'âme, un de la médecine de l'âme; deux livres des oiseaux; deux des noces charnelles et spirituelles; un Traité de la fuite du mariage; le Miroir du pécheur, imprimé entre les ouvrages supposés de saint Augustin. (Dupin, Bibl. troisième siècle, p. 2.)

HUGUES METELLUS, chanoine régulier de l'abbaye de Saint-Léon-de-Toul en Lorraine, écrivit dans le douzième siècle plusieurs lettres, que l'on trouvait manuscrites dans la bibliothèque des jésuites du collège de Clermont. Le père Mabillon en a fait imprimer une dans le troisième tome de ses *Anales*, dans laquelle il prouve la présence réelle de Jésus-Christ

au saint sacrement. Il l'adresse à un moine appelé Gerard ou Gerland, et répond aux passages de saint Augustin, sur lesquels ce moine se fondait pour douter de la réalité. (Dupin, Bibl. douzième siècle, p. 2.)

HUGUES DE CLUGNY, religieux de cet Ordre dans le douzième siècle, écrivit la vie et les vertus de saint Hugues, son abbé. (Geoffroi de Vendôme, *Epist.* 1.)

HUGUES ETHERIANUS, passa de Toscane à Constantinople dans le douzième siècle, du temps de l'empereur Manuel Comnène qui le considérait beaucoup. Il écrivit un ouvrage divisé en trois livres, pour prouver que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Il a encore composé un autre ouvrage de l'état de l'âme sortie du corps, dans lequel il traite de l'origine de l'âme, de sa nature, de son union avec le corps, de sa séparation, des sentimens qu'elle a en l'autre monde, de la résurrection des corps, et du jour du jugement. Ces ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1543, et se trouvent dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, Bibl. douzième siècle, p. 2.)

HUGUES DE POITIERS, moine de l'abbaye de Vezelai, commença l'an 1156 l'histoire de ce monastère, et la finit l'an 1167; elle est divisée en quatre livres, et a été donnée par le père d'Acheri dans le troisième tome du spicilege. (Dupin, *ibid.*)

HUGUES (saint), abbé de

Bonnevaux, était un jeune homme de qualité fort délicat, qui se fit religieux de Cîteaux dans l'abbaye de Maizières en Bourgogne, au diocèse de Châlons-sur-Saône, où l'on suivait la réforme de Cîteaux. Après avoir été sur le point de retourner au monde, pressé par les plus violentes tentations, il porta l'ascétisme si loin, excité par une belle lettre de saint Bernard, qu'il en tomba très-dangereusement malade, et pensa perdre le sens et la mémoire. Saint Bernard l'alla voir à Maizières, et lui fit rétablir la santé. Hugues fut élu abbé de Bonnevaux, après la mort de ce grand saint, dont il prit parfaitement l'esprit. L'an 1177, il réconcilia le pape Alexandre III, avec l'empereur Barberousse qui l'avait envoyé à Venise pour ce sujet. Dieu lui fit de grandes faveurs, et l'honora du don des miracles qui joints à la sainteté de sa vie, lui firent rendre un culte public peu de temps après sa mort dans tout l'Ordre de Cîteaux. On fait sa fête le premier jour d'avril. (Baillet, 1^{er} avril.)

HUGUES, chanoine régulier de l'Ordre de Prémontré, dans l'abbaye de Floroff, du diocèse de Namur, a écrit, vers l'an 1230, la Vie de sainte Ivette, veuve et recluse à Hui, celle de sainte Ide de Nivelles, et de sainte Kie de Leuwe, religieuse de l'Ordre de Cîteaux en Brabant (Dupin, treizième siècle.)

HUGUES DE MIRAMAR ou de MIRAMORS (*Hugo de Miro*

Maris), docteur en droit canon, et archidiacre de Maguelone, a fleuri principalement avant le milieu du treizième siècle. Sur la fin de ses jours il se retira dans la chartreuse de Montrieu, au diocèse de Marseille, où il composa quelques ouvrages qui ne sont point imprimés : *Speculum spirituale. De antonomasia et mysterio numeri quaternarii. Flores juris canonici, nata digni.* (Casimir Oudin, *De scriptor. eccl.*, t. 3, pp. 50 et 51. Fabricius, *Biblioth. med. et inf. latin.*, t. 3, p. 869. M. d'Aigrefeuille, *Histoire ecclésiastique de Montpellier*, pag. 54 et 55.)

HUGUES WHYTES ou le BLANC, religieux bénédictin de Péterborough, a écrit une histoire de son monastère de l'église de Mercie. (Dupin, *Bibliothèque*, treizième siècle.)

HUGUES, chanoine régulier de Saint-Martin d'Auxerre dans le treizième siècle, a donné la continuation de la chronique de Robert de saint Marian, imprimée avec cette chronique, à Troyes en 1608. (Dupin, *ibid.*)

HUGUES DE SCHELES-TATD, Allemand, du seizième siècle, a laissé entre autres ouvrages : *Quæstionum, sententiarum lib. quatuor.* (Trithème, de *Script. eccl.*)

HUGUES (Alexis), de Bresse, moine du mont Cassin, a laissé : 1°. Dialogue de la solitude, imprimé à Paris en 1545. 2°. Des calamités de l'Italie et de la Grèce. 3°. De la paix de J. C. et

de la dignité de la république du mont Cassin ; à Venise, en 1559. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle*, col. 1053.)

HUGUES HERMAN, de Bruxelles, jésuite, mort le 10 septembre 1639, a laissé trois livres apologétiques pour montrer qu'il faut embrasser la vraie foi, contre le synode de Dordrecht ; à Anvers, 610. On a aussi de lui, *Désirs pieux* ; *ibid.* 1624. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, col. 1932.)

HUGUES PELTRE, chanoine régulier de Prémontré, dans le dix-septième siècle, a donné, 1°. *Réfutation du système de l'abbé Faydit sur la Trinité* ; à Luxembourg, 1699. 2°. *Réplique à la réponse de Faïdit*, *ibid.* 1703. 3°. *La Vie de saint Odile* ; à Strasbourg, 1702. (Dupin, *ibid.* col. 2790.)

HUGUES ou HUGONIS (Jacques), de Lille en Flandre, docteur en Théologie, et chanoine de l'église collégiale de Saint-Pierre de Lille, dans le dix-septième siècle, a laissé : 1°. *Specimen optimi generis explanandi scripturas, novem psalmorum expositione editum* ; à Lille en 1646, in-12. 2°. *Explanatio in Canticum canticorum* ; à Douai. 1649. 3°. *Vera hist. romana, seu origo Latii vel Italiæ ac Romanæ urbis, à tenebris longæ vetustatis in lucem producta* ; à Rome en 1655, in-4°. Ce dernier ouvrage fut mis à l'index le 3 août 1656. (Valère-André, Bi-

bibliothèque belg., édition de 1739, in-4°, t. 1, p. 518.)

HUIRON, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît de la congrégation de Saint-Vannes, était située au diocèse de Châlons-sur-Marne. On croit qu'elle fut fondée du temps de Roger III, évêque de Châlons, par un gentilhomme nommé Guy Barbaou Barbet, vers l'an 1070 ou 1080. (*Gallia christ.*, t. 9.)

HUISSIERS, sont des officiers établis pour assister les juges dans les fonctions, les accompagner dans les cérémonies, et exécuter les ordres de la justice. Il y en a de deux espèces, les uns qu'on nomme huissiers-audienciers dont les fonctions sont d'être assidus aux audiences pour y recevoir les ordres des juges, y faire observer le silence, ouvrir et fermer les portes de l'audience, etc. C'est de-là qu'on les nomme huissiers, du mot *hui*, qui, selon notre ancien langage, signifie une porte. Les autres, qu'on connaissait mieux sous le nom de sergens, que sous celui d'huissiers, sont destinés à signifier les actes extrajudiciaires, comme exploits d'ajournemens, commandemens, sommations, saisies, exécutions, etc. Voici quelques-uns de leurs devoirs :

I. Tous huissiers et sergens sont obligés de respecter les juges, et de leur obéir dans le fait de leurs charges.

II. Lorsqu'ils sont chargés d'une exécution, ils la doivent faire sans différer, à peine d'é-

tre tenus des dommages et intérêts envers la partie.

III. Quand ils font plusieurs exécutions contre différentes personnes en un même lieu et un même jour, ils ne peuvent exiger que la somme qui leur est due, pour le salaire d'une seule exécution, conformément à l'ordonnance de Philippe-le-Bel de l'an 1302, et à celle de Charles V de l'an 1355. (Pontas, au mot HUISSIER, cas 1.)

IV. Ils ne doivent point retenir l'argent qu'ils reçoivent des débiteurs de leurs parties, à peine de privation de leurs charges, et de tous dépens, dommages et intérêts, et d'être contraignables par corps à la restitution de l'argent qu'ils auront reçu.

V. Ils doivent agir avec beaucoup de sagesse et de modération dans toutes les expéditions qu'ils font, sous peine d'être condamnés en des dommages et intérêts qui peuvent être considérables, selon les circonstances.

VI. Ils ne doivent point faire leurs rapports en forme de procès-verbaux, mais de simples rapports et exploits. (M. de Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot HUISSIERS. M. Denisart, Collection de jurisprudence, au même mot. Voyez aussi la nouvelle pratique ou protocole des huissiers et sergens, qui leur enseigne la manière de bien dresser tous exploits, commandemens, saisies, par le sieur père Duval de la Lissandrière, in-12, à Paris,

chez Etienne Michalet, 1694.)

HUL ou CHUL, second fils d'Aram. (Genès. 10, 23.)

HULSEMANN (Jean), né à Eesen en Frise le 26 novembre 1602, fit des leçons particulières de Théologie à Hambourg et à Marbourg, et devint ensuite surintendant des églises de Leipzig, où il mourut le 12 juin 1661. Ses ouvrages sont : *Collegium publicum anti-papisticum*; *Breviarium theologicum*; *Manuale confessionis augustanæ*; *Calvinismus irreconciliabilis*; *Methodus concionandi*; *De auxiliis gratiæ*; *Extensio brevii theologici*; Relation du collège de Thoren en Allemagne. (Vitten, *Memor. theolog. Caroli, Memorabilia seculi decimi-septimi*.)

HULSIUS (Antoine), né en 1615 à Hilde, petit village du duché de Bergue, fut élu ministre de Breda en 1644. Il mourut en 1685, et laissa : *Theologia judaica*, publiée en 1653; *Opus catecheticum*; *Didactica-polemicum*, imprimé en 1676; *Et non ens preadamiticum*, qui parut en 1656. On peut voir son oraison funèbre par M. Frédéric Spanheim, le fils.

HULSIUS (Henri), né le 10 octobre 1654, était fils d'Antoine Hulsius. Il prit le degré de docteur en Théologie à Harderwich en 1679, et mourut le 27 avril 1723. Il est auteur des ouvrages suivans : *Sulamith*, en 1683; *Summa Theologiæ*, en 1689; *De principio credenti*, en 1688; *De vallibus prophetarum*

april., en 1683; *Commentarius in Ieremias prisci prerogativas ac bona*, en 1713; *Causa Dei*, en 1717; *Melchisedecus*, en 1706; *Dissertationes variae*. (Voyez *Biblioth. bremensis facical.* 5, class. 7, ect.)

HUMANA-ROVINATA, ville autrefois épiscopale dans l'état de l'Eglise. Elle est détruite, et on voit les ruines dans la Marche d'Ancône entre la ville de ce nom et Lorette. Son évêché fut uni à celui d'Ancône l'an 1422 par le pape Martin. Il y avait eu auparavant les évêques suivans :

1. Philippe, au concile de Rome, 465, 487.

2. Tomulus, siégeait en 1551.

3. *Quod-vult-Deus*, en 553. La ville d'Aumana fut totalement renversée en 558 par un tremblement terre.

4. Germain, assista au concile de Rome, sous Martin 1^{er}, en 649.

5. Adrien, en 680, sous le pape Agathon.

6. Sergius, au concile de Rome, en 853.

7. Silianus, au concile de Rome, en 861.

8. Robert, en 887.

9. Benoît, au concile de Ravenne, sous Jean XIII, en 967.

10. Jean, siégeait en 996.

11. Guy, au concile de Rome, en 1044.

12. Guillaume, en 1056.

13. Guy, au concile romain, sous Nicolas II, en 1059.

14. Hugues, siégeait en 1142.

15. Jourdain, au concile de Latran, sous Alexandre III.

16. N... accusé de simonie, sous Grégoire ix, en 1233.

17. N... sous le pontificat d'Innocent iv, en 1247.

18. G... transféré de Céphalonie par le même pape en 1252.

19. Arnoul, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, mort en 1279.

20. Bernard, chanoine de Bagnarea, nommé par Nicolas iii, transféré à Castro en 1289.

21. Gerardin, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Nicolas iv, mourut en 1322.

22. Pierre, du même Ordre, nommé par Jean xxii en 1323, mourut en 1338.

23. Bonicontrus, chanoine d'Ancone, nommé par Benoît xii, mourut en 1343.

24. Siméon Marcellin, chanoine d'Ancone, siégea dix ans.

25. Sylvestre de Rimini, de l'Ordre des Servites, nommé par Urbain v.

26. Jean, par Urbain vi, en 1343.

27. Antoine, succéda en 1390.

28. Antoine, nommé par Boniface ix en 1393.

29. Hugues, nommé par le même en 1400. Ce fut le dernier évêque d'Humana et Ancone. (*Ital. sacr.*, t. 1, col. 743, et t. 10, col. 269.)

HUMBERT DE MAROLLES (saint), prêtre, religieux, fils du bienheureux Évrard, noble Français, naquit à Maizières, dans la Haute-Picardie, et fut

élevé dans un monastère à Laon. Il y reçut l'ordre de prêtrise, y édifia tous les religieux par sa rare vertu, jusqu'à ce que la mort de ses parens l'obligeât de retourner à Maizières pour disposer de leur succession. Il alla ensuite deux fois à Rome, et se retira dans le monastère de Marolles ou Maroilles, situé en Hainaut, au diocèse de Cambrai. Il donna à ce monastère la plus grande partie de sa terre de Maizières, et acheva de s'y sanctifier dans le silence, la retraite, la pénitence et l'oraison. On croit qu'il fut abbé, ou supérieur de Marolles. Il eut du moins des disciples entre les bras desquels il mourut l'an 682, le 23 mars, jour de sa fête. On conservait son corps à Marolles. (Baillet, t. 1, 25 mars.)

HUMBERT, cardinal, entra dans le monastère de Moyen-Moutier, au diocèse de Toul, l'an 1015 ou 1028. Il en fut tiré par Brunon, son évêque, et mené à Rome, lorsque ce prélat monta sur le saint-siège, sous le nom de Léon iv. Depuis, ce pape le fit cardinal, et l'envoya légat à Constantinople où il combattit les Grecs de vive voix et par écrit. Son premier ouvrage, intitulé, *De azymo et fermentato*, est une réponse à la lettre de Michel Cerularius, dans laquelle il fait voir que c'est une calomnie aux Grecs d'accuser les Latins d'imiter les Juifs sur les azymes et sur le sabbat, puis-

qu'ils n'observent point les cérémonies de leurs Pâques, et qu'ils jeûnent le samedi. Il remarque que le pain azyme est plus propre et plus commode que celui dont se servent les Grecs; il prouve que c'est du vrai pain, et s'étend sur ses significations mystiques. Son second ouvrage, composé à Constantinople comme le précédent, est une réfutation de l'écrit de Nicéas Pectoratus, moine de Stude, contre l'Eglise latine, à laquelle il reprochait l'usage des azymes, le jeûne du sabbat, le mariage des prêtres. Humbert réfute Nicéas avec force sur tous ces points. Le même cardinal a encore fait un traité de l'excommunication contre Michel Cerularius; une relation de ce qui s'était fait dans sa légation de Constantinople; une épître à tous les catholiques; une réfutation des écrits de Léon, archevêque de Bulgarie; trois livres contre les simoniaques, imprimés au tome des Anecdotes de dom Martenne, page 62; des offices et des vêpres pour les fêtes de saint Cyrill, martyr, de saint Grégoire, pape, etc. On lui attribue un Commentaire sur la règle de Saint-Augustin, imprimé à Dillingen; mais ce Commentaire est de Humbert Bourguignon, dominicain. Dom Rivet tient que le cardinal Humbert mourut avant le 7 mai 1063. (Tri-thème. Baronius. Bellarmin. Dupin, Bibliothèque, onzième

siècle. Dom Humbert Belhomme, bénédictin, Histoire latine du monastère de Moyen-Moutier, imprimée in-4°. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 7, p. 527 et suivante. Dom Calmet, Biblioth. lorr.)

HUMBERT DE ROMANS, cinquième général des Frères Prêcheurs, naquit vers le commencement du treizième siècle, à Romans en Dauphiné, dans le diocèse de Vienne, à quatre lieues de Valence sur l'Isère. Il fit ses études à Paris, et reçut l'habit des Frères Prêcheurs dans le couvent de Saint-Jacques le jour de Saint-André 1234. Il fut élu général dans le chapitre tenu à Bude l'an 1254, et n'eut rien de plus à cœur que de faire fleurir l'esprit de zèle, de prière et de régularité, avec l'amour de l'étude dans son Ordre, pendant neuf ans qu'il le gouverna. Il se démit volontairement et par humilité de sa charge, l'an 1263, refusa le patriarchat de Jérusalem qu'Urban IV lui offrait, et mourut le 14 juillet, non de l'an 1274, mais de l'an 1277, ni dans le couvent de Lyon, comme le dit M. Dupin, après Léandre Albert et plusieurs autres, mais dans celui de Valence, comme l'assurent les auteurs contemporains. Il a composé les ouvrages suivants : 1°. Un Traité touchant les trois vœux de religion, imprimé à Haguenau l'an 1508, et à Venise en 1603. 2°. Un Commentaire sur la règle de Saint-Au-

gustin, et un autre sur le prologue des constitutions des Frères Prêcheurs : le premier a été imprimé à Côme, dans le duché de Milan en 1605, et à Mons l'an 1645; le second, devenu fort rare, se trouve en partie dans la glose sur le prologue, et les premiers chapitres des constitutions. 3°. Un Traité des sept degrés de la contemplation. 4°. Une Histoire abrégée de la Vie de saint Dominique. 5°. Une petite chronique de son Ordre, depuis l'an 1203 jusqu'en 1254. Ce dernier ouvrage est quelquefois attribué au père Gerard Frachet de Limoges, aussi bien que l'histoire de l'origine de l'Ordre des Frères Prêcheurs, ou de ses hommes illustres. 6°. Deux cents Sermons, imprimés à Haguenau et à Venise. 7°. Deux livres pour l'instruction des prédicateurs, imprimés à Vicence l'an 1604, et à Barcelone l'an 1607. On ne doit pas confondre cet écrit avec un autre, qui enseigne la manière de prêcher la croisade contre les Sarrasins. 8°. Un Traité qui marque en détail les devoirs particuliers de tous les religieux chargés de quelque office dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Cet ouvrage est différent de celui qui est intitulé, le Miroir des religieux, qu'on attribue à Humbert, mais qui appartient à Guillaume Perault. 9°. Un manuscrit divisé en trois parties, que l'on conserve dans la bibliothèque du Vatican, et qui porte pour titre : Livre du vé-

néral et religieux frère Humbert, cinquième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, touchant ce qui doit être traité dans le prochain concile général de Lyon, sous le pape Grégoire x, l'an de Notre-Seigneur 1274. Plusieurs historiens donnent le titre de saint ou de bienheureux au père Humbert, sur la réputation de ses vertus, mais sans être autorisés par aucun jugement de l'Église. (Léandre Albert, l. 1. Bzovius, à l'an 1273. Trithème. Saint Antonin. Sixte de Sienne. Dupin, Bibliothèque, treizième siècle. Le père Touron, Hommes illustres, t. 1, p. 320.)

HUMBERT (. . .), prêtre, supérieur des missionnaires de Beaupré, diocèse de Besançon. Nous avons de lui des cantiques à l'usage des missions, in-12. Vie chrétienne, 1752, in-12. Maximes sur les vérités les plus importantes de la religion, et sur les devoirs du christianisme, 1753, in-12. Règles de conduite pour la jeunesse, 1753, in-12.

HUMBERT, chanoine de Verdun. Nous avons de lui, Plan de réforme pour le missel.

HUMBLLOT (François), minime, né à Verdun l'an 1569, fut un des plus beaux esprits, et l'un des plus doctes et des plus pieux personnages de son siècle. Il fit ses premières études au collège de Verdun où il se distingua par ses progrès dans les langues grecque et latine, et dans l'éloquence. Il alla ensuite

Parmi ses oraisons imprimées à Ingolstadt, nous en avons une publiée l'an 1582, sous ce titre: *De homologia, sive consensu lutheri cum Philosophia Epicuri*. Le Mire, de *Script. sæc. decimi-sexti.*)

HUNNÉE (Augustin), natif de Malines, professeur à Louvain, l'an 1578, âgé de cinquante-sept ans, a laissé un petit catéchisme imprimé à Anvers en 1567 et 1570, et un traité des sacremens de l'Eglise, *ibid.*, 1570. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1214.)

HUPHAM ou OPHIM, hébr. *leur lit ou leur couverture*, fils de Benjamin, et chef de la famille des Huphamites: (Genès. 46, 21.)

HUPPE, *upupa*, oiseau que Moïse déclare impur. Cet oiseau est de la grosseur d'une grive, son bec est long, noir, délié, un peu crochu, ses jambes sont grises et courtes. (Lévit. 11, 19.)

HUR, hébr., *blancheur*, fils de Caleb, fils d'Esron, différent de Caleb, fils de Jéphoné. Hur était époux de Marie, sœur de Moïse, si l'on en croit Joseph. D'autres disent qu'il était son fils. Il monta sur la montagne avec Moïse, et lui soutint les bras pendant qu'il élevait les mains au ciel pour prier. (Exod., 17, 10.)

HUR, prince de Madian. (N° 31, 8.)

HUR ou HURI, fils de Jora, de la tribu de Gad, père d'Abibail. (1 5, Par. 14.)

HURAI, un des héros de l'ar-

mée de David. Il est nommé *Heddaï* dans les livres des Rois. (2 Reg. 23, 30.)

HURAH, fils d'Ahod, de la tribu de Benjamin. (2 Par. 8, 5.)

HURÉ (Charles), célèbre professeur d'humanités dans l'université de Paris, et principal du collège de Boncourt, naquit à Champigny-sur-Yone, au diocèse de Sens, le 7 novembre 1639. Il vint étudier à Paris où il eut une bourse au collège des Grasseins. Il fut régent de troisième et de seconde dans le même collège pendant vingt-cinq ans, et se livra ensuite tout entier à l'étude de l'Écriture-Sainte. Il fut élu principal du collège de Boncourt où il mourut le 12 novembre 1717, âgé de soixante-dix-huit ans. Il savait bien l'hébreu, le grec et le latin; avait une mémoire très-heureuse, beaucoup de délicatesse dans l'esprit, une grande connaissance des auteurs grecs et latins en tout genre de littérature, et bien de la facilité à s'exprimer avec pureté et avec grâce, en prose et en vers. Nous avons de lui : 1°. une édition latine du Nouveau-Testament avec de courtes notes, 2 volumes in-12, à Rouen, 1692. 2°. *Novum Testamentum regulis illustratum, seu canones sacre Scripturæ certâ methodo digesti*, à Paris, in-12, 1696. Il abrégéa dans la suite cet ouvrage, et le donna en français sous le titre de Grammaire sacrée, ou règles pour entendre le sens litté-

ral de l'Écriture-Sainte, à Paris, in-12, en 1707. 3°. En 1702, il avait donné une traduction française du Nouveau-Testament et de ses notes latines augmentées, en 4 volumes in-12, à Paris. On imprima aussi sa traduction sans les notes en différentes formes et en différens temps. Comme cette traduction n'était presque que celle de Mons retouchée en plusieurs endroits, MM. les évêques de Marseille, de Toulon et d'Apt la censurèrent presque aussitôt qu'elle parut. 4°. Un Dictionnaire de la Bible qu'il avait d'abord composé en latin, et qu'il publia en français en 2 volumes in-folio, à Reims en 1715. Son but dans cet ouvrage est d'expliquer les différentes significations des termes de l'Écriture, les hébraïsmes et les autres façons de parler, usitées dans les livres saints. 5°. M. Huré a aussi revu avec quelques autres les épîtres de saint Paul, de la traduction de M. de Sacy, avec le sens littéral et spirituel, les épîtres catholiques et l'Apocalypse. (Le Long, Biblioth. sacr., pag. 340, 343, 562 et 787. Journ. des Savans, 1703 et 1707.)

HURI, père de Saphat. (N°s 13, 6.)

HURTADO (Thomas), clerc régulier mineur, né à Tolède en Espagne, enseigna à Rome, à Alcalá, à Salamanque, où il s'acquit beaucoup de réputation par ses ouvrages, et mourut l'an 1659. Nous avons de lui une Philosophie et une Théologie selon la doctrine de saint Tho-

mas; *Resolutionum moralium, lib. 6 de congrua substantiatione ecclesiasticorum; Resolutionum moralium, de residentia sacra, lib. 12; Resolutiones de unico martyrio*, contre le traité, *De martyrio per pestem* du père Théophile Rainaud. (Nicolas-Antoine, Biblioth. hisp. Le Mirre, de Script. sæculi decimiseptimi.)

HUS, hébr. conseil, bois, fils de Nachor. (Genèse, 22, 21.)

HUS ou US, fils d'Aram. (Gen., 10, 23.)

HUS, fils de Disan, de la race d'Ésaü, demeura dans l'Idumée orientale. (Genès., 36, 28.)

HUS, pays où demeurait Job. (Voyez Job.)

HUS (Jean), hérésiarque, chef des Hussites. (Voyez HUSSITES.)

HUSAM, roi ancien de l'Idumée, successeur de Jobab. (Genèse, 36, 34.)

HUSATI ou HUSATH, lieu de la naissance de Sobochai, un des braves de l'armée de David. (2 Reg., 21, 18.)

HUSI, père de Baana. (Reg. 3, 4, 16.)

HUSIM, fils de Dan. (Genèse, 46, 23.)

HUSIM, première femme de Saharaïm. (1 Par., 8, 8.)

HUSSITE, *Hussita*. Les Hussites sont les sectateurs de Jean Hus qui prit le nom du village de Bohême dont il était originaire, et qui fut brûlé vif avec Jérôme de Prague, au concile de Constance, l'an 1415. Il commença à dogmatiser l'an 1407, étant recteur de l'université de

Prague, et renouvela les erreurs des Vaudois et des Wicléistes. Il disait que l'Église n'est composée que de prédestinés; que le pape n'est point le chef de l'Église; que les ministres qui ne sont pas justes et prédestinés ne sont pas de vrais ministres; qu'on ne doit point livrer les hérétiques au bras séculier; que l'obéissance ecclésiastique est une invention des hommes; que tous les prêtres ont le pouvoir de prêcher, et que l'excommunication ne les en doit point empêcher; qu'il fallait communier sous les deux espèces. Jean Hus écrivit dans sa prison des traités des commandemens de Dieu, de l'Oraison dominicale, du péché mortel, du mariage, de la connaissance et de l'amour de Dieu, des trois ennemis de l'homme et des sept péchés mortels, de la pénitence et du sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ. Ces ouvrages, et plusieurs autres ont été imprimés en 2 volumes à Nuremberg en 1558. Les protestans se plaignent de ce qu'on fit mourir Jean Hus, malgré le sauf-conduit que lui avait donné l'empereur Sigismond. On leur répond que le concile de Constance n'avait point de part à ce sauf-conduit qui n'était d'ailleurs qu'une recommandation aux villes chez qui Jean Hus arrivait, de le bien recevoir et de le laisser passer librement. (Cochlæus, Histoire des Hussites. M. Bossuet, Hist. des variations, liv. 2. Hermant, Hist. des hérés., t. 2,

p. 164. Lenfant, Hist. du concile de Constance.)

HUSSON (Martin), né à Montmirel, fut reçu avocat au parlement de Paris le 25 novembre 1623, et mourut au mois de décembre 1695, âgé d'environ soixante-douze ans. On a de lui *De advocato, libri quatuor*, in-4°, à Paris chez Jean et René Guignard, 1667. L'auteur traite amplement dans ce livre de tout ce qui regarde la profession des avocats. Il montre quel était l'état du barreau chez les Grecs et du temps de la république romaine, comment la corruption s'y mit sous les empereurs, et comment il reprit son ancienne splendeur du temps de saint Jean Chrysostôme et dans les siècles suivans, le christianisme y ayant rappelé la probité qui en avait été long-temps bannie. Il fait voir quel est maintenant le devoir des avocats, à quoi leur serment les oblige, de quelles causes ils se doivent charger, et il déclame fortement contre la coutume tolérée au palais, de plaider au temps du carnaval la cause que l'on appelle *grasse*. Il y a un cinquième livre de cet ouvrage qui est manuscrit entre les mains des héritiers de M. Husson. On a encore de lui un *factum* sur le domaine de la couronne, sur l'origine des fiefs, sur les partages et apanages des enfans de France, sur l'union et réunion du domaine, et sur les donations faites par nos rois de leur domaine. Ce *factum* qui acquit à l'auteur

beaucoup d'estime et de gloire, se trouve imprimé à la fin du traité de M. du Plessis, sur la coutume de Paris. (Journal des Savans, 1667 et 1702.)

HUSSON (Claude-Robert), religieux cordelier, lecteur-jubilé, ancien provincial de la province de la France parisienne, ex-définiteur général de tout l'Ordre de S.-François. Nous avons de lui : la parfaite oraison, ou la vraie manière de méditer et de prier avec fruit ; dédié à madame Claire-Élisabeth de Choiseul, abbesse de l'abbaye royale de Sainte-Glossinde de Metz. A Nancy, chez Pierre Antoine, imprimeur ordinaire du roi, de la cour souveraine, etc., 1763, 1 vol. in-12. Ce petit ouvrage fort utile à tout chrétien, et surtout aux personnes religieuses, pour les former à la piété et à l'oraison, est divisé en deux parties. On explique dans la première partie, la vraie manière de méditer, et tout ce qui concerne la méditation en général. On explique dans la seconde partie, la manière de prier avec fruit, ou de méditer en priant, et l'on y montre quelle instruction et quelle édification on peut tirer de ses prières journalières en les méditant. La première partie contient cinq chapitres. Le premier, des actes de la méditation. Le second, des différentes espèces de méditations. Le troisième, des obstacles de la méditation. Le quatrième, des moyens qui facilitent la méditation. Le cinquième, des fruits de la méditation. La seconde

partie est aussi composée de cinq chapitres. Le premier renferme une méditation ou instruction sur l'Oraison dominicale, appelée communément le *Pater* : le second, une méditation appelée l'*Ave Maria* : le troisième, une méditation et instruction sur le symbole des apôtres : le quatrième, une méditation et instruction sur les commandemens de Dieu : le cinquième, une méditation et une instruction sur les commandemens de l'Église.

HUTITES, hérétiques anti-luthériens, et disciples de Jean Hutus. Ils se disaient les enfans d'Israël, venus pour exterminer les Chananéens. Ils disaient encore que le jour du jugement s'approchait, et qu'il fallait s'y préparer en mangeant et buvant. (Du Préau, au mot HUT. Florimond de Raimond, de la Naissance de l'hérésie, liv. 2, ch. 16, n° 3.)

HUTTER (Léonard), professeur en Théologie à Wittemberg, mort en 1606, est auteur d'une Théologie et de plusieurs traités de controverse contre l'Église romaine. Ces ouvrages sont en latin, et ont été imprimés à Wittemberg. Le même auteur en a publié plusieurs autres en allemand. Il a encore donné une Bible en six langues, imprimée en 1599. Ces langues sont l'hébreu, le chaldéen, le grec, le latin, l'allemand et l'esclavon.

HUTTERUS (Élie), a publié une Bible en quatre langues, l'hébraïque, la grecque, la latine et l'allemande ; à Hambourg l'an 1597. Ensuite il ajouta l'i-

talienne, la française, la slavonne et la saxonne. Son Nouveau-Testament fut imprimé l'an 1600 en douze langues qui sont le syriaque, l'hébreu, le grec, le latin, l'allemand, le bohémien, l'italien, l'espagnol, le français, l'anglais, le danois et le polonais. Il les réduisit à quatre dans l'édition de l'année 1603, savoir l'hébreu, le grec, le latin et l'allemand. Cette polyglotte est très-rare. Il y a un recueil de lettres contenant ce que les personnes doctes jugèrent de cet ouvrage. (Bayle, Diction. crit. M. Chauffepied parle au long d'Hutterus et de ses ouvrages, dans son Supplément au Dictionnaire de Bayle.)

HUYGHENS (Gummare), docteur de Louvain, naquit à Lyre, ville de Brabant, au mois de février 1631. Il étudia la philosophie au collège du Faucon de Louvain, et l'y enseigna ensuite pendant seize ans. Il prit le degré de docteur en 1668, et la même année il fut député à Rome avec M. Rondax vers le pape Clément x pour défendre les privilèges de l'université de Louvain qui l'avait envoyé; fut fait président du collège du pape Adrien vi dans la ville de Louvain en 1677; il y mourut le 27 d'octobre 1702, en laissant plusieurs ouvrages tous composés en latin : 1°. en 1674, *Methodus remittendi et retinendi peccata*, à Louvain. Cette méthode de remettre et de retenir les péchés, a été traduite en français, et imprimée plu-

sieurs fois à Paris; elle a été aussi désérée; examinée et approuvée à Rome, de même que l'apologie latine qu'en fit l'auteur. 2°. En 1683, six thèses sur la grâce, qui furent suivies de deux autres, et que l'on condamna à Rome en 1685. 3°. Trois volumes de conférences théologiques. 4°. Plusieurs écrits pour le bien de l'Eglise en général, et celui de l'université de Louvain en particulier. 5°. Un cours de Théologie sous le titre de *Breves observationes*, qui contient un assez grand nombre de volumes; savoir : un sur la doctrine sacrée, les lieux théologiques, et les attributs de Dieu, à Liège, 1694; un sur la sainte Trinité, les anges et l'homme devant et depuis sa chute en 1695; un sur le mystère de l'Incarnation, *ibidem*, en 1695; un sur les sacrements en général, et sur les trois premiers sacrements en particulier en 1695; un sur le sacrifice de la messe, la pénitence, l'extrême-onction et l'ordre, en 1696; un sur le mariage et les quatre fins de l'homme, en 1697; deux sur les actes humains, les passions de l'âme, les vertus et les vices en 1692; un sur les péchés et les lois, la justification et le mérite, en 1694; un sur la prudence, le droit, la justice et la restitution, en 1697; un sur la religion et ses actes, en 1698; un sur la superstition et le sacrilège, sur la force et la tempérance, en 1698; un sur le contrat en général et sur les différentes espèces de contrats, en

1701 ; un sur les jugemens, les bénéfices, la simonie, etc., en 1707 ; un sur la foi, l'espérance et la charité, en 1703. On y a suppléé ce que la mort de l'auteur a laissé imparfait. Cet auteur est sévère dans sa morale. Son style n'est point relevé, mais il est clair, intelligible et précis sans obscurité. (M. Goujet, Bibliothèque des Aut. ecclés. du dix-huitième siècle, t. 1, p. 161 et suiv. Journal des Savans, 1688, 1695 et 1707.)

HYACINTHE, martyr près de Rome, souffrit, à ce qu'on peut conjecturer, sous Marc-Aurèle et Lucius-Verus, ou peut-être sous Sévère et Caracalla. Le juge n'ayant pu l'intimider par ses menaces, le condamna à avoir la tête coupée. Adon et Usuard font mention de lui au 26 de juillet. (Baillet, t. 2, 26 juillet.)

HYACINTHE, frère et compagnon de saint Prote, martyr. (Voyez PROTE.)

HYACINTHE, martyr d'Armastre en Paphlagonie, que l'on appelle maintenant Famastro, était né dans cette ville de parens riches et chrétiens. Il profita si bien de la pieuse éducation de ses parens, qu'il détrompa plusieurs citoyens de Famastro qui étaient encore presque toute païenne, et qu'il eut même le courage d'abattre un grand alisier qui était près de la ville, et qui faisait un des principaux objets du culte des idolâtres qui s'imaginaient que cet arbre renfermait quelque puissante divinité. Les prêtres de l'alisier

voyant leur arbre sacré à bas, émurent le peuple qui courut en furieux à la porte d'Hyacinthe, et le traîna au tribunal du premier magistrat de la ville. Celui-ci le fit mettre à une cruelle torture, et ensuite conduire en prison où il mourut. On fait sa fête le 17 de juillet. Son martyre arriva dans le quatrième siècle. Nous n'avons sur ce qui le regarde qu'un panégyrique composé au 9^e siècle par Nicolas David, qui a été publié en grec et en latin par le père Combefis en 1666, in-4^o, avec les Vies de saint Bacchus et de Hélié aussi martyrs, sous le titre de Triade choisie. Il y a encore un autre martyr du nom d'Hyacinthe à Césarée en Cappadoce. (Baillet, t. 2, 17 juillet.)

HYACINTHE (saint), de l'Ordre de Saint-Dominique, l'apôtre du Nord, était de l'ancienne maison des comtes d'Oldrovans, une des plus nobles de la Silésie, unie alors au royaume de Pologne. Il naquit, selon la plus commune opinion, l'an 1185 au château de Saxe, dans le diocèse de Breslaw en Silésie. Il parut porté à la vertu presque dès le berceau, et les maîtres que ses illustres parens mirent auprès de lui, veillèrent avec tant de soin à écarter ce qui aurait pu ternir son innocence, qu'il conserva toujours la pureté des mœurs dans les collèges de Cracovie, de Prague et de Bologne. Il prit le bonnet de docteur en droit et en Théologie dans l'université de cette dernière ville, et

se rendit auprès de l'évêque de Cracovie, nommé Vincent, qui voulut partager avec lui l'administration de son diocèse, après qu'il l'eut pourvu d'un canonicat de sa cathédrale. Hyacinthe édifia le chapitre et tout le pays par son zèle, sa piété, son esprit de recueillement et de pénitence, jusqu'à ce que l'évêque Vincent ayant abdiqué pour se préparer à la mort dans le repos de la solitude, Yves de Konski son successeur, et oncle d'Hyacinthe, le mena à Rome l'an 1218, où il reçut l'habit religieux des mains de saint Dominique, avec le bienheureux Ceslas, et deux gentilhommes allemands, Herman et Henri. Ils prirent si promptement l'esprit du saint fondateur qu'ils prononcèrent leurs vœux au bout de six mois, et s'en retournèrent en Pologne pour y prêcher, et y fonder des maisons de l'Ordre de Saint-Dominique. Saint Hyacinthe, âgé alors de trente-trois ans, fut établi chef de la mission. Ils partirent à pied pour avoir la liberté d'annoncer partout où ils passeraient, la parole de Dieu, et c'est ce qu'ils firent avec succès dans la Stirie, l'Autriche, la Moravie et la Silésie. Arrivé en Pologne, saint Hyacinthe réussit en très-peu de temps à déraciner des coutumes non moins anciennes que criminelles, et à proscrire plusieurs vices honneux qui régnaient publiquement parmi les Polonais, l'impudicité, le luxe, le libertinage. On vit naître dans le diocèse

de Cracovie, l'esprit de prière et de charité, le saint usage des sacrements, les mortifications, les veilles, les abstinences qui se pratiquaient dans les plus beaux jours de l'Eglise. Mais la Pologne n'était point assez vaste pour le zèle d'Hyacinthe. Il parcourut la Poméranie, la Prusse, le Danemarck, la Suède, la Norvège, la Gothie et les pays voisins, bâtissant partout des couvens de son Ordre, et laissant des missionnaires pour cultiver ce qu'il avait planté. Il alla ensuite dans la petite Russie, où il convertit le prince Daniel, en lui faisant abandonner les erreurs des Grecs. Il passa jusqu'aux bords de la mer Noire, et pénétra dans les îles de l'Archipel; remontant vers le nord, il entra dans la grande Russie. La Volhynie, la Podalie, la Lithuanie entendirent aussi ses prédications, et furent témoins, comme les autres contrées, des prodiges que Dieu opéra par le ministère de son serviteur, et qui lui firent donner le nom de Thaumaturge de son siècle. L'un des plus célèbres fut celui qui arriva dans le sac de Kiovie par les Tartares. Tous les historiens polonais assurent que saint Hyacinthe, suivi de sa communauté, sortit de cette malheureuse ville, portant le saint ciboire d'une main et une image de la sainte Vierge de l'autre, qu'il marcha à pied sec sur le Niéper, et qu'il le fit passer de même à tous ses religieux. On ajoute que les traces de ses pieds subsistent encore

aujourd'hui d'un bord de ce fleuve à l'autre : ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'on canonisa le saint, on confronta jusqu'à quatre cents huit témoins, qui déposèrent tous avec serment qu'ils avaient vu ces mêmes vestiges que les habitants du pays appellent le chemin de Saint-Hyacinthe. Au milieu de tant de travaux, de voyages et de fatigues, l'apôtre du septentrion traitait rudement son corps, à l'exemple de saint Paul. Son jeûne presque continu, était au pain et à l'eau, tous les vendredis et les veilles de fête. La terre nue lui servait de lit, et souvent il n'avait, ni logement, ni couvert pour passer les nuits, sans parler des vents, des pluies, des orages, des froids extrêmes auxquels il était exposé. Il revint à Cracovie l'an 1257, après avoir parcouru quatre mille lieues de pays, et mourut le 15 d'août de la même année. Clément VIII le canonisa le 17 avril 1594, et Urbain VIII fixa sa fête au 16 d'août. Son corps repose dans une chapelle de l'église des dominicains de Cracovie, et ceux de Paris de la rue Saint-Honoré conservaient un de ses os, que la reine de France, Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII, obtint de Ladislas, roi de Pologne. (Stanislas, dominicain polonais, et Léandre Alberti, Vie de saint Hyacinthe. Thomas Malvenda, dans sa Chronique. Baillet, t. 2, 16 août. Le père Touron, Vie de saint Dominique, p. 588.)

HYADES. Ce terme vient du

grec *hictos*, la pluie. Il se trouve dans le neuvième chapitre de Job, v. 9, où il est mit pour l'hébreu *climaht*, qui signifie l'orient ou le printemps, selon dom Calmet, sur cet endroit de Job.

HYDATOSCOPIE, sorte de divination qui consiste à prédire les choses futures par le moyen de l'eau. Il y a une hydatoscopie naturelle et permise. C'est la connaissance et la prédiction des orages et des tempêtes sur certains signes, et certaines choses qu'on remarque sur la mer et sur les rivières.

HYDE, ville épiscopale de Lycaonie, au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Les notices en font mention, et Pline, l. 4, c. 27. Nous en connaissons deux évêques :

1. Théodose, au premier concile général de Constantinople.
2. Rufe, à celui de Chalcedoine.

HYDRAË, ville épiscopale de la Lybie-Pentapole dans le patriarcat d'Alexandrie, à laquelle on joint aussi Palœbisca. Ce ne sont plus que des villages.

HYDROMANTIE, *hydromantia*. Divination qui se fait par le moyen de l'eau. Il y a deux espèces d'hydromantie ; l'une est naturelle et permise ; l'autre est fausse, incertaine et mauvaise.

HYDROMISTE, *hydromista*. Dans l'Église grecque, on appelait autrefois hydromistes, ceux qui faisaient l'eau bénite, et qui la donnaient au peuple.

HYDROPARASTATE, celui qui n'offre que de l'eau, *hydro-parastata*. On a donné ce nom aux Encratites ou Aquariens, parce qu'ils ne se servaient que d'eau pour leur prétendue consécration de l'Eucharistie.

HYGIN (saint), pape, succéda à saint Telesphore le 6 janvier 138. On croit qu'il était Grec de nation, et tout ce que l'on sait de plus, regarde le bon ordre et la distinction des rangs qu'il établit dans le clergé de Rome, son zèle et sa vigilance contre les hérésies de son temps. Il usa d'indulgence envers Cerdon et Valentin, qui n'en surent pas profiter. Il mourut le 8 janvier 142, après quatre ans et trois jours de gouvernement. Les modernes lui donnent la qualité de martyr, quoique les anciens n'en parlent pas. Les deux épîtres décrétales qu'on attribue à Hygin, sont supposées. (Le père Papebroch. Le père Pagi. M. de Tillemont. Baillet, 11 janvier. Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques des trois premiers siècles.)

HYMENÉE, bourgeois d'Éphèse, qui fut converti par saint Paul, et qui tomba ensuite dans l'hérésie de ceux qui niaient la résurrection de la chair. (1 Timoth. 1, 20. 2 Timoth. 2, 17.)

HYMNAIRE, livre qui contenait les hymnes qu'on chantait à l'Église. *Hymnarium*.

HYMNE, cantique en vers, propre à chanter dans l'Église, et rempli des louanges de Dieu ou des saints, *hymnus*. On chante

des hymnes à toutes les heures de l'office divin. Le premier qu'on dit avoir composé des hymnes et cantiques pour être chantés dans l'église, est saint Hilaire, évêque de Poitiers. Mais il est certain que dès le commencement de l'Église, les fidèles avaient la coutume de composer des hymnes et des cantiques pour célébrer la gloire de Jésus-Christ, comme il paraît par le traité d'un anonyme contre Artemon, hérésiarque du troisième siècle, dans lequel on prouve que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, par les hymnes et les cantiques, que les chrétiens avaient composés dès le commencement de l'Église, et dans lesquels ils confessaient publiquement que Jésus-Christ est le Verbe de Dieu, et Dieu lui-même. Nous avons aussi parini les ouvrages de Clément d'Alexandrie, un hymne ou cantique mesuré qu'il récitait dans l'Église. Saint Ambroise et Prudence ont composé la plupart des hymnes du bréviaire. Dans la liturgie grecque on distingue quatre sortes d'hymnes, en prenant ce terme pour de simples louanges, quoiqu'elles ne soient point en vers; savoir, l'hymne angélique ou le *Gloria in excelsis*; le trisagion; l'hymne chérubique, par laquelle on imite les chérubins qui louent sans cesse Dieu; l'hymne de victoire et de triomphe. (D. Ceillier, Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 2, pp. 209, 255 et 256. Voyez le Recueil

d'hymnes ecclésiastiques du P. Claire, jésuite, composé dans toute la pureté de la langue latine, et imprimé à Paris, chez Cramoisy, en 1676.)

HYMNISTE, celui qui fait ou qui chante des hymnes. *Hymnista*.

HYMNOLOGIE, récitation ou chant des hymnes. *Hymnologia*.

HYPACE ou **HYPAS**, évêque de Gangres en Paphlagonie, et martyr, fut tué à coups de pierre par les novatiens, en revenant du concile général de Nicée, auquel il avait assisté l'an 325. Les Grecs postérieurs rapportent cet événement au 14 de novembre dans leurs ménologes, et c'est tout ce qu'on sait de ce saint. (Baillet, t. 2, 14 novembre.)

HYPANTE ou **HYPOPANTE**, mot grec qui signifie rencontre. C'est ainsi que les Grecs nommaient la purification de la sainte Vierge, ou présentation de l'Enfant-Jésus au temple, pour exprimer la rencontre du vieillard Siméon et d'Anne la prophétesse, qui se trouvèrent dans le temple en cette occasion.

HYPATE, ville épiscopale de Thessalie au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse, au pied du mont Oëta, sur le golfe Maliacum. Pausanias, un de ses évêques, assista au premier concile d'Éphèse où il se rangea avec son métropolitain, du parti de Nestorius, s'opposant à ce que le concile

ne s'ouvrit point avant l'arrivée de Jean d'Antioche et de ses Orientaux. Il aime mieux renoncer à son église, que d'abandonner cet hérésiarque.

HYPEPA, ville épiscopale de la province d'Asie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Éphèse. Elle était située sur le mont Tmolus proche de Sardes, d'où on descendait dans la plaine Coystre, dit Strabon. Le concile de Constantinople, auquel présida saint Chrysostôme, donna des juges à Antoine, évêque d'Éphèse, qu'on accusait de différens crimes, ajoutant que celui qui ne se rendrait pas à Hypepa dans deux mois, serait exclus de la communion. Cette ville fut érigée en métropole par l'empereur Isaac-Ange Comnène. Elle ne subsiste plus, et le lieu où elle était, se nomme Papa. Voici ses évêques :

1. Mithes, au concile de Nicée.

2. Euporus, au premier concile d'Éphèse.

3. N... au second d'Éphèse, auquel il souscrivit. Il se rétracta à Chalcedoine.

4. Antoine, abjura le monothélisme au sixième concile général. (Act. 10.)

5. Théophylacte, au second concile de Nicée.

6. Grégoire, au concile qui rétablit Photius, après la mort de saint Ignace.

HYPERDULIE, culte qu'on rend à la sainte Vierge, *hyperdulia*. On l'appelle ainsi pour marquer que ce culte est au-

dessus de celui qu'on rend aux saints, car hyperdulie vient du grec qui signifie *culte au-dessus*.

HYPERIUS (Gérard-André), ministre et professeur en Théologie, naquit à Ypres en Flandre le 6 mai 1511, et s'établit à Marbourg où il occupa une chaire de professeur en Théologie depuis l'an 1544 jusqu'en 1564, qui fut celui de sa mort. Il a composé plusieurs ouvrages de rhétorique, de philosophie et deux traités de Théologie, dont l'un, *De rectè formando Theologie studio*; et l'autre, *De formandis concionibus sacris*, qui furent trouvés si bons par Laurent de Villa Vicencio, Espagnol, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, et docteur en Théologie, qu'il les fit imprimer sous son nom à Louvain, en y retranchant seulement quelques endroits qui étaient directement contre l'Eglise romaine. (Melchior Adam, *In vit. Theolog.* Valère-André, Bibliothèque belg.)

HYPOCRISIE, dissimulation, feinte en matière de dévotion, de probité, de vertu. L'hypocrisie est quelquefois péché mortel, quelquefois péché véniel; quelquefois même elle est exempte de tout péché. Elle est mortelle quand l'hypocrite méprise intérieurement la sainteté qu'il feint d'avoir à l'extérieur, quand il cause un dommage considérable à quelqu'un; quand il nuit à la religion, par la croyance qu'on a en lui; quand il se propose d'obtenir par ce

moyen, ou quelque dignité, ou quelque bénéfice ecclésiastique dont il est indigne d'ailleurs. L'hypocrisie n'est que vénielle lorsqu'on affecte seulement de faire paraître une plus grande perfection qu'on n'a, sans un autre dessein ou suite mauvaise. Enfin l'hypocrisie est exempte de tout péché, lorsqu'elle tend uniquement à cacher quelque vice de peur de scandaliser. (Saint Thomas, *in 4. Dist. 16, quæst. 4, art. 1, quæstiunc. 3, in corp. et 2, 2, q. 3, art. 4, in corp.* Pontas, au mot *Hypocrisie*.)

HYPOGNOSTIQUE ou HYPOMNISTIQUE, ouvrage qui se trouve parmi ceux de saint Augustin, et qui contient en abrégé ce que ce saint a écrit contre les pélagiens. Le mot d'hypomnistique veut dire ce qui fait res-souvenir, *commonitorium* en latin.

HYPOSTASE, suppôt, personne, *hypostasis*. Il y a trois hypostases en Dieu. (Voyez TRINITÉ.)

HYPOTHÉCAIRE. On appelle créancier hypothécaire, celui dont le contrat est reconnu en justice ou passé pardevant notaire. *Hypothecarius*. Par le droit français, toutes ces sortes de contrats emportent hypothèque sans stipulation. Les actions hypothécaires durent quarante ans, et il y a en France trois de ces actions; l'une qui a lieu contre le tiers détenteur, après la discussion du principal obligé; l'autre, la simple déclara-

tion d'hypothèque contre le tiers détenteur avant cette discussion; la troisième est l'action personnelle hypothécaire, qui a lieu contre l'héritier et biens tenant, lequel en cette qualité est tenu solidairement, sans division ni discussion. (*Voyez LOYSEAU.*)

HYPOTHÈQUE, obligation par laquelle le bien du débiteur est obligé et affecté au créancier pour l'assurance de sa dette, *hypotheca, pignus; oppigneratus fundus*. Les Romains avaient quatre espèces d'hypothèque : la conventionnelle, qui procédait du consentement des contractans; la légale, qui était introduite par la loi, et que par cette raison on nommait aussi tacite, le gage du prêteur, lorsque par la fuite ou le refus du débiteur, le créancier était envoyé en possession de ses biens; le gage judiciaire, lorsque pour l'exécution d'une sentence, le créancier se faisait envoyer en possession. Les Français n'ont conservé que trois de ces hypothèques, parce que le gage judiciaire est compris sous celui du prêteur. L'hypothèque conventionnelle se subdivise en générale qui oblige tous les biens, tant présens que futurs; et en spéciale qui n'oblige que quelques biens particuliers et déterminés. L'hypothèque tacite a les mêmes effets que la conventionnelle ou expresse. Il y a aussi une hypothèque privilégiée : par exemple, le vendeur d'un fond a une hypothèque privilégiée sur son fond pour ce

qui lui est dû pour la vente. On colloque les créanciers sur les biens de leurs débiteurs suivant l'ordre de leur hypothèque, selon l'ancienneté, la priorité ou le privilège de leur hypothèque. (Basnage, *Traité des hypothèques* : ce traité, réimprimé en 1709 dans le recueil des œuvres de Basnage, avec des corrections et additions, est peut-être ce que nous avons de plus clair et de plus solide sur ce sujet. (*Journal des Savans*, 1709.)

Les biens des bénéficiaires étaient tacitement affectés et hypothéqués à la conservation et aux réparations des bâtimens de leurs bénéficiaires, du jour de leur prise de possession. (*Livonnière, Règl. du droit français, tit. des hyp., règl. 18, p. 430. Basnage, des Hyp., p. 14. Arrêtés chez M. le président de Lamoignon, art. 76, pour savoir l'ordre qu'on doit garder dans le paiement des créanciers hypothécaires. (Voy. l'article RESTITUTION.)*

HYPSELE, ville épiscopale de la première Thébaïde dans le patriarcat d'Alexandrie, dont les ruines sont à l'endroit nommé Scioth dans le Said, où les Coptes ont eu aussi un évêché.

Arsène en fut ordonné évêque par le schismatique Méléce. Il ne se trouve point cependant dans l'*index* des pères du concile de Nicée. Les eusébiens avaient répandu le bruit qu'il avait été tué par saint Athanase. Cette calomnie fut détruite dans le concile de Tyr en 334, où Arsène comparut. Socrate dit qu'il

consentit à la déposition de saint Athanase, l. 1, ch. 32, ce qui n'est pas vraisemblable. Il fut toujours au contraire très-attaché à ce saint évêque, jusqu'à déclarer au pape Jules, que toutes les recherches qu'on avait faites contre lui dans la Maréotide, devaient être fort-suspectes. Il se trouva au concile de Sardique, et rendit toujours justice à saint Athanase. (Or. chr., t. 2, p. 600.)

HYRCANIA, ville épiscopale de Lydie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Sardes. Elle était située dans la plaine de cette province appelée Hyrcan, de la colonie que les Perses y avaient conduite d'Hyrcanie. Il y a eu les évêques suivans :

1. Asyncrite, que saint Paul salue dans sa lettre aux Romains, c. 16. (Voy. *Men. græc.*, 18 avril.)

2. Jean, à l'occasion duquel Flavien, patriarche de Constantinople, assembla un concile dans cette ville. On y parla de l'hérésie d'Eutyché. Jean souscrivit à sa condamnation, com-

me au concile de Chalcédoine, et à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

3. Eustathe, au septième concile général.

4. Denis, au concile de Constantinople, sous Luc Chrysoberge, patriarche, et Manuel Comnène, empereur, en 1157. (Or. chr., t. 1, p. 88).

HYSSOPE, arbrisseau qui jette beaucoup de surgesons d'une seule racine dure comme du bois, et de la hauteur d'un pied et demi. Il pousse par intervalle d'un côté et d'autre de sa tige des feuilles longuettes, dures, odorantes, chaudes, un peu amères pour le goût. On s'en servait ordinairement au lieu d'aspersoir, dans les purifications chez les Juifs. Il paraît que l'hyssope s'élevait à une assez grande hauteur dans la Judée, puisqu'il est dit dans l'Évangile que les soldats ayant empli une éponge de vinaigre, la mirent au bout d'un bâton d'hyssope, et la présentèrent à la bouche de Jésus-Christ en croix. (*Joan.*, 19, 29).

I.

IBAS, évêque d'Edesse, fut d'abord l'un des principaux défenseurs de Nestorius. Il écrivit une lettre à un Persan nommé Maris, dans laquelle il blâmait Rabulas son prédécesseur, d'avoir condamné Théodore de Mopsueste, auquel il donnait de grandes louanges. Quelque temps après il rentra dans l'Eglise catholique, fut accusé de divers crimes et absous aux conciles de Tyr et de Berite en 448. L'année d'après, Dioscore le déposa dans le faux synode d'Éphèse. Ibas appela de cette injuste déposition au concile général de Chalcedoine, qui le rétablit dans son siège, après avoir lu la lettre qu'il avait écrite à Maris. Dans le siècle suivant, Théodore, évêque de Césarée en Cappadoce, hérétique, Acephale ayant engagé Justinien à s'élever contre les écrits de Théodore de Mopsueste, contre les anathèmes de Théodoret, évêque de Cyr, et contre la lettre d'Ibas, ce prince les fit condamner dans le cinquième concile général, tenu à Constantinople en 553. C'est ce qu'on appelle *l'affaire des trois chapitres*, qui causa un si long schisme dans l'Eglise. (Baronius, à l'an 448, 449, 451, 553. Cabassut, Ant. Conc. Dupin, Bib. eccl. du cinquième siècle.)

IBERIE, pays d'Asie, entre

l'Albanie au levant, et la Colchide à l'occident, borné au midi par l'Arménie, et séparé de la Sarmatie européenne par le mont Caucase au septentrion; c'est ce qu'on appelle aujourd'hui Géorgie. Les habitans disent *Cartueloba*, les Asiatiques *Gurgistan*. C'est en effet la partie orientale de l'ancienne Géorgie sous la domination d'un prince particulier, et la protection du roi de Perse. Tout le pays qui s'étend depuis le Pont-Euxin jusqu'à la mer Caspienne, était autrefois divisé en trois régions, dont l'une plus occidentale située au Pont-Euxin, était appelée Colchide, l'autre plus orientale vers la mer Caspienne était nommée Albanie, et celle du milieu Ibérie.

Les Ibériens reçurent la foi de Jésus-Christ à l'occasion d'une femme chrétienne qui était en captivité parmi eux du temps du grand Constantin. Comme ces peuples remarquaient dans cette femme un grand goût pour la prière, beaucoup d'assiduité à ses devoirs, une vie exemplaire, et plusieurs vertus extraordinaires, ils en conçurent une grande estime; et l'ayant entendue parler un jour de la toute-puissance de Jésus-Christ, ils la prièrent de leur en donner quelque preuve. Cette femme, pour les convaincre que rien

n'était impossible au Dieu qu'elle adorait, obtint la guérison du fils d'une autre femme qui avait une maladie dont il ne pouvait revenir; elle guérit de même la reine qui n'attendait plus que la mort, et rendit au roi l'usage des yeux qu'il avait perdu à la chasse par quelqu'accident. Ces guérisons miraculeuses portèrent le roi et la reine à se faire instruire, et à demander pour cela des ministres à Constantin par une célèbre ambassade, à laquelle ce prince répondit avec ce zèle qui l'animait pour la propagation de la foi qu'il avait embrassée. Il était assez naturel que cette nouvelle église fût soumise au Métropolitain de Césarée, qui l'était déjà de tout le Pont. Cependant quelques-uns veulent qu'elle ait été sous Amasée, métropole de l'Helenopont, et le père Lequien ne paraît pas éloigné de ce sentiment. (Or. christ., t. 1, p. 1335.)

On sait que de nos jours l'Ibérie ou Géorgie est divisée en deux espèces de royaumes, gouvernés par deux princes différents, et qu'en conséquence on y a établi deux catholiques, l'un pour la haute Ibérie, l'autre pour la basse, appelée autrement Colchide et Lazique, dite aujourd'hui Mingrelie. Nous parlerons ailleurs de cette dernière province ou royaume. Ces deux catholiques payent tribut au patriarche de Constantinople.

Le catholique de la haute Ibérie avait autrefois un grand nombre d'évêques sous sa juri-

diction. On ne lui donne plus aujourd'hui que huit sièges avec trois métropoles, Carduel, Kacheti et Tiflis.

Catholiques de l'Ibérie supérieure.

1. Cyrin, auquel écrit saint Grégoire, *Epist.* 67, l. 11.

2. Malacene, sous le pontificat du pape Benoît IV.

3. Malachie. (*Galan.*, p. 154.)

4. Dometius I, vers l'an 1666.

5. Domatius ou Dometius II, siégeait au commencement du dernier siècle. (Or. chr., t. 1, p. 1337.)

IBEX, chèvre sauvage qui monte sur des rochers escarpés. Elle a de fort grandes cornes, qu'elle recourbe jusques sur ses fesses, en sorte qu'elle saute de dessus les plus hautes roches sur son dos sans se blesser, parce que ses cornes reçoivent et rompent le coup. (1 Reg. 24, 3.)

IBIDINGE, ville épiscopale d'Isaurie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie, que nous ne connaissons que par un de ses évêques nommé Basile, qui est souscrit aux canons in *Trullo*.

IBORA, ville épiscopale de l'Helenopont, au diocèse de Pont, sous la métropole d'Amasée. Il en est fait mention dans la notice d'Hierocle, dans la novelle de Justinien. Constantin Porphyrogenete en parle aussi *Them.* 2; mais elle a été inconnue aux anciens géographes. Evagre, si zélé pour la doctrine d'Origène, y avait pris naissance, comme nous l'appre-

nons de Sozomène, liv. 6, c. 30, qui ajoute qu'elle était sur le bord de la mer. Elle est appelée *Pimolissa* dans la notice de Léon le Sage. Serait-ce aussi celle que Ptolémée nomme *Pleumatais* ou *Pleuramis*? Elle a eu pour évêques :

1. Araxius, qui inhuma sainte Macrine, sœur de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse.

2. Pantophile, succéda à Araxe en 380.

3. Uranius, un des fondateurs du monastère d'Amasée. Paul, un de ses prêtres, le représenta au concile de Chalcédoine, et il souscrivit lui-même à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon, en 458.

4. Théodore, au sixième concile général.

5. Photius, aux canons *in Trullo*.

6. Paul, au huitième concile général.

7. Nicolas, au concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 532.)

ICAMIA, hébr., *résurrection, vengeance*, ou *confirmation du Seigneur*, du mot *cum*, *s'élever*, *confirmer*, *venger*, et du mot *jah*, *seigneur*, fils de Sellum, et père d'Élisama, de la race de Caleb. (1 Par. 2, 41.)

ICHABOD, hébr., *la gloire*, de l'adverbe *eic*, fils de Phinéas; et petit-fils du grand-prêtre Héli. (1 Rég. 4, 21.)

ICONE, ville épiscopale et métropolitaine de la province de Lycaonie, au diocèse d'Asie. Elle était située proche du lac Trogite et du mont Taurus.

Pline dit que c'était une très-belle ville; saint Paul y vint l'an de Jésus-Christ 45, et y convertit plusieurs Juifs et plusieurs Gentils : on croit que ce fut dans le premier voyage qu'il fit en cette ville, qu'il convertit sainte Thécle, si célèbre par son martyre. Mais quelques Juifs incrédules soulevèrent les gentils contre Paul et Barnabé, en sorte qu'ils étaient sur le point de les outrager, ce qui obligea ces deux apôtres de se sauver dans les villes voisines. Saint Paul fit un second voyage à Icone l'an 51 de Jésus-Christ; mais on ne sait aucune particularité de son voyage qui regarde la ville d'Icone en particulier.

L'histoire de l'Église nous apprend que l'évêque d'Icone exerçait sa juridiction au temps de l'empereur Valens, non-seulement sur la Lycaonie, mais encore sur les provinces de Pamphylie et de Pisidie, comme s'il en eût été métropolitain. Dans l'*index* latin des pères du concile de Nicée, Eulalius d'Icone est nommé le premier évêque de Pisidie, et on met de suite indifféremment les évêques de Pisidie et de Lycaonie. (Voyez *Basil. M. Epist.* 8 et 393. Il avait soin aussi de l'église d'Tsaورية, *epist.* 406. Photius dit aussi, *cod.* 52, qu'Amphiloque d'Icone avait indiqué un concile à *Sides* de Pamphylie, pour réprimer l'hérésie des massaliens, ce qui montre que la Pamphylie était soumise encore à Icone; mais cette autorité des

évêques d'Icône sur ces différentes provinces n'était que passagère, et n'eut lieu que pour le temps de l'arianisme qui avait désolé tous ces pays. La ville d'Icône subsiste encore aujourd'hui et se nomme *Cogni*. Les Mahométans en sont en possession, et y ont détruit presque entièrement la foi chrétienne. On y a vu les évêques suivans :

1. Sosipater, cousin et disciple de saint Paul. (*Rom.* 16, 21.)

2. Térance ou Terce, secrétaire de saint Paul. (*Rom.*, 16, 22. On fait sa fête le 21 juin.)

3. Coronat, dont on fait mémoire le 12 septembre.

4. Celse. (*Euseb. cæs.*, l. 6, *hist. c.* 16.)

5. Nicomas, assista au premier concile d'Antioche, contre Paul de Samosate. Il s'y trouva aussi au second.

Pierre, au concile d'Ancyre.

7. Eulalius, au concile de Nicée. (*Ind. lat.*)

8. Faustin, mort suivant saint Basile, *Epist.* 8, en 372.

9. Jean 1^{er}, le prédécesseur de saint Amphiloque.

10. Saint Amphiloque, vers l'an 375. Il était de Cappadoce; il assista au concile de Constantinople en 381, il assembla celui de Sides en 383, il se trouva en 394 à la dédicace de l'église que Rufin, préfet du prétoire, avait fait bâtir au faubourg de Chalcedoine. On fait sa fête le 23 novembre.

11. Valérien, au concile d'Éphèse.

12. Onésiphore, à celui de Chalcedoine, où il s'accusa d'avoir souscrit au second concile d'Éphèse.

13. Pallade, auquel l'empereur Léon écrivit sur la mort de saint Protère.

14. Théodule, au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas, en 555.

15. Pastor, souscrivit à la confession de foi du Pape Vigile, avec Mennas de Constantinople, et les autres évêques grecs.

16. Théodore, qui écrivit les actes du martyre de saint Cyr et de sainte Julite, que le père Combefis a fait imprimer dans sa collection.

17. Paul, représenté au sixième concile général par Constantin, évêque de Barata, de sa province.

18. Élie, aux canons *in Trullo*.

19. Léon, au septième concile général.

20. Théophylacte, au huitième concile général.

21. Théophile, à celui de Photius après la mort de saint Ignace.

22. Basile, au décret de Sisinnius, second patriarche, en 997.

23. Jean II, à celui du patriarche Alexis, en 1027.

24. N.... en 1077, sous l'empereur Nicéphore Botoniase.

25. Eustathe, sous l'empereur Alexis Comnène, en 1082.

26. Nicetas, surnommé Seidas, écrivit contre les Latins sur les azymes.

27. N.... au concile de Constantinople, sous le patriarche

Luc Chrysoberge , en 1152.

28. Jean III , sous le même patriarche , en 1166.

29. N.... à l'assemblée d'Isaac Ange Comnène , au sujet des élections.

30. N.... que Michel Paléologue employa pour fléchir la colère de l'empereur Théodore Lascaris ; Michel étant ensuite monté sur le trône , ils écrivirent ensemble au pape Grégoire X , pour la réunion des deux Églises.

31. N.... sous le vieux Andronique.

32. Théodore I^{er} , se trouva au nombre de ceux qui protestèrent contre l'union dont on était convenu à Florence.

33. Matthieu Cariophyle de Crète , qui traduisit en grec les actes du concile de Florence , et réfuta le traité de la primauté du pape , composé par Nil de Thessalonique , qu'il dédia au pape Urbain VIII.

34. Parthenius , assista en 1638 au mois de septembre au concile de Cyrille de Berrhée , où les erreurs calvinienne de Cyrille Lucaris furent proscrites.

35. Clément prit la place de Parthenius III qui abdiqua le patriarcat de Constantinople pour la troisième fois , mais les évêques ne voulurent point le reconnaître.

36. Silvestre , siégeait en 1721. (Or. christ. , t. I , p. 1065.)

L'an 256 , il y eut à Icone un concile des évêques de Cappadoce , de Cilicie , de Galatie , et des autres provinces voisines

d'Orient , qui déclarèrent nuls le Baptême , l'Ordination et les autres sacrements conférés par les hérétiques. Le pape Etienne I^{er} , condamna ce concile et ses décisions. (Lab. t. I.)

ICONOCLASTE ou ICONOMAUQUE , briseur d'images. Les iconoclastes , ainsi appelés parce qu'ils brisaient les images , s'élevèrent dans le huitième siècle , et se déchaînèrent en furieux contre la croix et contre les images de Jésus-Christ et des saints. Ce fut l'empereur Léon , surnommé *Isaurien* , qui excité par un évêque nommé Constantin , fut le principal appui de cette hérésie. Constantin Copronyme , fils de Léon , et Léon , fils de Constantin , qui régnèrent successivement , favorisèrent la même impiété. Les papes Grégoire II et ses successeurs , s'opposèrent fortement à ces hérétiques , aussi bien que saint Germain , patriarche de Constantinople , saint Jean de Damas , et plusieurs autres. Le second concile de Nicée , qui fut le septième général , les condamna sous l'empire de la pieuse impératrice Irène , et de Constantin son fils , l'an 787 ; et les décrets de ce concile furent confirmés dans celui de Constantinople de l'an 842 , sous l'impératrice Théodore. (Sandère, *Hæreses*. 130. Baronius , à l'an 722. Maimbourg , Hist. des iconoclastes.)

ICONOLATRE. Nom que les hérétiques iconoclastes donnaient calomnieusement aux

catholiques, comme s'ils eussent adoré les images; en leur rendant le culte de latrie qui n'est dû qu'à Dieu.

ICONOMAQUE, qui combat contre les images. *Iconomachus*. Voyez **ICONOCLASTES**.

ICTHYOMANCIE; divination qui se fait en considérant les entrailles des poissons.

ICUTHIEL ou **JECHUTIEL**, héb., *espérance de Dieu*, du mot *cava*, espérer, père de Zanoé. (1 Par. 4, 18.)

IDAIA, héb., *la main du Seigneur*, du mot *jad* où *louange du Seigneur*, du mot *jada*, père d'AHON. (1 Par. 4, 37.)

IDAIA, chef d'une des familles sacerdotales. (2 Esdr. 7, 39.)

IDACIUS; **ITHATIUS** ou **HI-DATIUS**, Espagnol, natif de Lamego, dans le cinquième siècle, fut évêque de Chaves. On a de lui une chronique, qu'il commença à la première année de l'empire de Théodose, où finissait celle de saint Jérôme, et qu'il continua, non pas jusqu'en 490; comme Sigebert et Vassæus l'ont dit, puisque saint Isidore prouve qu'il était déjà mort, mais jusqu'à la onzième année de l'empire de Léon, qui était en 467. On attribue encore à Idacius des fastes consulaires, depuis l'an 245 jusqu'à l'an 468. Le père Sirmond a fait imprimer cette chronique et ces fastes consulaires, avec quelques notes, à Paris en 1619, in-8°. (Isidore, *De vir. illustr. c. 9*. Sigebert, *In catal. c. 18* et *In chron. A. C. 490*.)

IDAGIUS ou plutôt **ITACIUS** ou **ITHACIUS CLARUS**. Cherchez **ITHACIUS**.

IDE (B.), comtesse de Boulogne en basse Picardie, mère de Godefroi de Bouillon, était fille de Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, et de Dode, l'un et l'autre sortis du sang de Charlemagne par les empereurs Louis le Débonnaire, Lothaire et Louis II. Elle naquit vers l'an 1040, et fut élevée dans la piété et l'étude même des lettres jusqu'à l'âge de dix-sept ans, que ses parens la marièrent à Eustache II, comte de Boulogne, qui descendait aussi de Charlemagne par Charles le Chauve et les autres rois de France. Son vertueux mari la seconda dans ses bonnes œuvres, et vécut avec elle dans la crainte du Seigneur. Elle lui donna trois fils, dont le second fut le célèbre Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine, et roi de Jérusalem. Elle nourrit ses enfans de son lait, ne les perdit jamais de vue; et mit tout en usage pour leur inspirer la vertu, persuadée que son propre salut dépendait de ce soin capital. Elle avait une humilité profonde, méprisait la grandeur, mortifiait son corps, fréquentait assidument les églises et les hôpitaux, et faisait des aumônes proportionnées à ses grands biens, sans que ces actions extérieures dissipassent l'esprit de recueillement qui l'animait. Le comte de Boulogne, son mari, l'ayant laissée veuve après l'an 1070, elle vendit plusieurs

fonds de son patrimoine pour nourrir davantage de pauvres, et bâtir plus d'églises et de monastères dont les principaux furent ceux de Saint-Vulmer à Boulogne, de Wast, dit depuis Vasconviillers, de Saint-Vulmer-aux-Bois, dit Saumer ou Samer, et de Notre-Dame de la Chapelle près de Calais. Sa bonté et la douceur de son gouvernement la rendirent l'objet de l'amour et de la vénération de ses peuples qui la regardaient comme leur mère. Elle mourut saintement le 13 avril de l'an 1113, selon l'opinion la plus vraisemblable, après une longue maladie qui lui donna lieu d'ajouter à ses autres vertus une patience admirable. Son corps fut porté dans l'abbaye de Wast, et l'on prétendait l'avoir à Paris, dans l'église des Filles du Saint-Sacrement de la rue Cassette, où l'on célébrait tous les ans sa fête le 13 avril; comme d'une sainte canonisée, quoiqu'elle ne le soit pas en effet. (Henschenius, 13 avril. Baillet, au même jour.)

IDES, termes de calendrier, dont on se sert pour compter et distinguer certains jours du mois. Ce mot vient probablement du latin *idus*, de l'ancien mot toscain *iduare*, qui signifiait diviser, à cause qu'elles divisent le mois en deux parties presque égales. Il y a huit *ides* à chaque mois, et elles sont d'ordinaire le 13 de chaque mois, excepté aux mois de mars, mai, juillet et octobre, où elles sont le 15,

parce que ces quatre mois avaient six jours devant les nones; et les autres, quatre. On comptait autrefois chez les Romains huit jours pour les *ides*. Ainsi le huitième dans ces quatre mois et le sixième dans les huit autres, on comptait le huitième avant les *ides*; et de même en diminuant jusqu'au 12 ou au 14, qu'on appelait la veille des *ides*, et le 13 ou le 15 selon les différents mois, venaient les *ides*. On se sert encore de cette façon de compter les jours en la chancellerie romaine, et dans le calendrier du bréviaire. Les *ides* commencent le lendemain du jour des nones, et durent huit jours; de sorte que les nones de janvier étant le cinquième du mois, il faut dater le sixième de janvier *octavo idus januarii*, c'est-à-dire, huit jours avant les *ides* de janvier, qui doivent être le treize. L'onzième de janvier, il faut dater *tertio idus*, le troisième jour avant les *ides*; le douzième, *pridie idus*, le jour avant les *ides*; et le treizième, *idibus januarii*, le jour des *ides* de janvier. (Antoine Aubriot, Nouveau principe de compter les calendes, *ides* et nones.)

IDIDA, héb., bien-aimée ou aimable, du mot *iadad*, mère de Josias, roi de Juda. (4 Reg. 22, 1.)

IDIOME, *idioma*, mot grec qui signifie langage propre d'un pays ou d'une nation. Chacun sent combien il est nécessaire que les pasteurs entendent et

parlent la langue des diocèses et paroisses où ils doivent pourvoir aux besoins spirituels des peuples confiés à leurs soins. Le pape Innocent III convaincu de cette nécessité, fit rendre dans le concile général de Latran, tenu l'an 1215, un décret qui ordonnait que les évêques donnaient des pasteurs en état d'instruire leurs ouailles selon leurs rits et leurs langues ou idiomes. Par la voie des mandats apostoliques on contrevint à ce sage règlement à tel point, que les souverains y remédièrent chacun respectivement dans leurs états. Le pape Eugène IV sentant aussi bien que les souverains les inconvénients qu'il y avait que les paroissiens n'entendissent pas la voix de leurs curés, publia la règle 20 de chancellerie de *idiomate*, conçue en ces termes : *Item voluit, quod si contingat ipsum alicui personæ de parochiali ecclesiâ, vel quovis alio beneficio exercitium curæ animarum parochianorum quomodolibet habente providere, nisi ipsa persona intelligat, et intelligibiliter loqui sciat idioma loci ubi ecclesia vel beneficium hujusmodi consistit, provisio, seu mandatum gratia desuper, quoad parochialem ecclesiam, vel beneficium hujusmodi, nullius sint roboris vel momenti.* Cette règle de *idiomate* n'a lieu que pour les bénéfices à charge d'âmes, et le pape peut y déroger; mais il faut que la dérogation soit expresse. (Gomez, *In hanc reg. q. 12, 14.*)

Les étrangers ne pouvant autrefois tenir aucun bénéfice en France, il n'y avait pas à craindre que les bénéfices à charge d'âmes y fussent possédés par des titulaires qui ignorassent la langue du pays. Celle du royaume tire communément nos régnicoles du cas de la règle de *idiomate*. Il n'y a que la Bretagne où, à cause du patois qui est en certains pays de cette province presque semblable à l'anglais de la principauté de Galles, on exige que les curés sachent l'idiome de leur paroisse. C'est la disposition de l'art. 11 de la déclaration de 1742. Mais par les sages motifs exprimés ci-dessus, les collateurs du royaume, autant qu'il dépendait d'eux, ne nommaient aux cures, que des ecclésiastiques qui savaient le langage du peuple; car bien que l'ignorance de cet idiome ne fût pas une juste cause de dévolut, il était telles provinces en France, comme la Provence, où un curé Parisien ne pouvant faire le prône en langue vulgaire, comme c'est l'usage dans la plupart des diocèses, ni par conséquent entendre les confessions en la même langue, était obligé de se démettre de son bénéfice.

Selon l'article vingt-sept de l'ordonnance de 1629, « tous » actes, sentences, conclusions » et autres procédures des officiales et juridictions ecclésiastiques, seront conçus en » langage français, hors ceux » qui doivent être renvoyés à

» Rome, lesquels seront expédiés en latin, comme de coutume. »

Voici les règles que M. Brunet propose en son Notaire apostolique, sur la matière de cet article.

1°. Que tous les actes qui doivent aller en cour de Rome ou à la légation, doivent être conçus en latin.

2°. Que tous les actes des évêques et autres prélats ecclésiastiques, qui n'ont rapport qu'à des ecclésiastiques, doivent être faits en latin, puisque cette langue est celle de l'Eglise romaine. Je dis, si les actes n'ont du rapport qu'à des ecclésiastiques; ce serait tout le contraire, si les actes avaient rapport à des gens qu'on présume n'être point obligés de savoir cette langue, comme sont les ordonnances générales des évêques, celles des archidiacres dans le cours de leurs visites, etc.

3°. Tous les actes des collateurs ou patrons laïcs, des abbesses qui possèdent le droit de patronage, et les actes qui concernent les religieuses, doivent être faits en français.

4°. Les actes qui concernent les communautés séculières ou régulières d'hommes, les chapitres des cathédrales ou collégiales doivent être faits dans la langue qui est d'usage dans lesdites communautés, c'est-à-dire, dans celle dans laquelle ces registres sont conçus et les actes expédiés.

5°. Tous les actes judiciaires

qui ne sont point destinés à être envoyés en cour de Rome, doivent être faits en français.

IDIOMELE, *idiomelon*, terme de liturgie. Les Grecs appellent *idiomèles*, certains versets qui ne sont point tirés de la Sainte-Ecriture, et qui se chantent sur un ton particulier.

IDIOT, ou le savant Idiot, auteur de quelques ouvrages qui se trouvent dans la bibliothèque des Pères, dont on a ignoré long-temps le véritable nom. On convient aujourd'hui que c'est Raimond Jordan, prévôt d'Uzès en 1381, et depuis abbé de Celles dans le diocèse de Bourges. On doit cette découverte au père Théophile Raynaud, jésuite, qui a publié un manuscrit des ouvrages de cet Idiot, où il est marqué que l'auteur de ce livre est *R. P. D. R. Jordani, prepositus uticensis, anno Domini 1381, qui deinde factus abbas de Celles, bituricensis diæcesis*. Le même père Raynaud croit que cette prévôté appartenait à des chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin. Avant cette découverte, Générard, Trithème et autres, avaient mis le temps de cet auteur vers l'an 850, et Salazar, vers l'an 800, ce qui ne s'accordait pas avec un endroit du Prologue de la contemplation de la Vierge, dont une partie est tirée de la seconde homélie de saint Bernard, sur, *missus est*; ce saint étant mort en 1153. Mais on sait à présent que l'Idiot dont nous parlons, vi-

vait l'an 1380, plus de deux cents ans après saint Bernard. (Théophile Raynaud, t. 2, Opusc. 2. Riccioli, Chronolog. reform. l. 9, c. 10, an. 4.)

IDITHUN ou **IDITHUM**, héb., *sa loi*, du mot *dath*, lévite de la race de Mérai, et un des quatre grands maîtres de musique du temple de Jérusalem. C'est le même qu'Ethan. (1 Par. 16, 38, 41, 42.)

IDOLATRE, celui qui adore de faux dieux, des créatures, des ouvrages de main d'homme, et leur rend des honneurs qui ne sont dus qu'au seul vrai Dieu, *Idolâtre*.

IDOLATRIE, *idololatria*, c'est proprement le péché par lequel on rend aux idoles, ou à quelqu'autre créature, l'honneur souverain qui n'est dû qu'au vrai Dieu. On n'est pas d'accord sur l'origine de l'idolâtrie. Vossius l'attribue à l'invention des deux principes, l'un du bien et l'autre du mal. Les hommes ayant vu que le monde était tout rempli de biens et de maux, inventèrent deux divinités d'une puissance égale, auxquelles ils donnèrent des fonctions toutes différentes. Le premier principe, auteur du bien, créa le monde : le second principe, auteur du mal, y répandit tous les maux dont il est plein. Au culte des deux principes succéda celui des esprits, surtout celui des démons ; ensuite vint celui des âmes des héros, des personnes illustres. D'autres eroient que les premiers objets

du culte des idolâtres ont été le soleil, la lune et les astres. Leur éclat, leur beauté, leur utilité ont fait qu'on leur a attribué une vertu divine, et ensuite un culte religieux ; et il est fort probable que ce désordre commença avant le déluge. Il recommença aussi bientôt après ; il devint la religion dominante du monde, et ne fut entièrement détruit dans l'empire romain que l'an 423, par des édits très-sévères de l'empereur Théodose le Jeune.

L'idolâtrie est un très-grand péché, puisque c'est un crime de lèse-majesté divine dont on transfère le culte incommunicable à de viles créatures. Les causes principales de l'idolâtrie sont, 1°. l'idée ineffaçable de la divinité, qui a porté l'homme à rendre un culte superstitieux à ce qu'il aimait ou qu'il estimait avec excès. 2°. L'attachement excessif aux choses sensibles. 3°. L'orgueil et la vanité de l'esprit humain, qui a confondu la vérité avec la fable. 4°. L'ignorance de l'antiquité. 5°. Le style des langues orientales, figuré et poétique, qui personifie tout. 6°. La superstition, les scrupules et la crainte. 7°. L'amour pour les personnes qui étaient chères ; un respect outré des sujets pour leur prince, ou des enfans pour leur père ; l'admiration des personnes illustres, la reconnaissance envers celles qui étaient bienfaisantes, etc. 8°. La flatterie des écrivains. 9°. Les fausses relations des

voyageurs. 10°. Les fictions des poètes. 11°. Les imaginations des peintres et des sculpteurs. 12°. Une connaissance grossière des effets naturels et de leurs causes. 13°. L'invention des arts mal pris par des peuples barbares. 14°. La témérité de certains hommes qui ont voulu passer pour des dieux. (Religions du monde, à l'article MONDE. Eusèbe, *Præp. Evang.*, lib. 3. Vossius, *De idololat.*, lib. 1, c. 3, c. 4, c. 5, c. 11, 22, etc. Le père Tournemine, jésuite, de l'Origine des fables, dans les Mém. de Trévoux, 1703. M. l'abbé Bannier, *Hist. des fables*, 2 tomes in-12.)

IDOLE, *idolum*, statue, image d'une fausse divinité à qui on rend des honneurs divins, à qui on brûle de l'encens; on fait des sacrifices, on érige des autels et des temples. Les païens avaient des idoles de toutes sortes et de toute matière. L'or, l'argent, l'airain, la pierre, le bois, l'argile, en ont été la matière. Les astres, les esprits, les hommes, les animaux, les fleuves, les plantes, les éléments en ont été le sujet et le modèle. Chaque dieu avait ses idoles particulières, faites avec quelque distinction, qui les rendait propres à ce dieu. Ainsi Jupiter était représenté avec un foudre, Mars avec une lance et un casque, Saturne avec une faux, Neptune avec un trident, monté sur un char tiré par des chevaux marins, etc.

Les premières idoles dont il

est fait mention dans l'Ancien-Testament, sont celles que Laban tenait dans sa maison. Il y a apparence que ces idoles étaient ces dieux figurés et domestiques que les païens appelaient *Penates*, du mot latin *penus*, qui est relatif à ce qui est dans la maison.

IDOLOTHYTE, chose qui a été offerte ou immolée aux idoles. Il y eut difficulté entre les premiers chrétiens touchant la manducation des idolothytes. Saint Paul, consulté sur cette question, répondit que l'idole n'était rien, et qu'on pouvait manger des viandes qui lui avaient été offertes, pourvu qu'il n'y eût point de scandale. Cependant l'usage des idolothytes fut défendu par les apôtres dans le premier concile de Jérusalem; et cette défense fut renouvelée dans la suite par plusieurs autres conciles. (*Act. 15, 29. 1. Corinth. 8.*)

IDOX, hébr., qui brise le grain, du mot *diseh*, grand-père de Judith. 8, 1.

IDUMÉE, province d'Arabie, qui tire son nom d'Edom ou d'Esau, qui y établit sa demeure. Il s'établit d'abord dans les montagnes de Sêir, dans le pays des Horréens, à l'orient et au midi de la mer Morte; et ses descendants se répandirent dans l'Arabie Pétrée, et dans le pays qui est au midi de la Palestine, de la mer Morte et la Méditerranée. Ils se jetèrent aussi dans les terres du midi de Juda, et s'avancèrent jusqu'à Hébron.

Ainsi on doit distinguer deux Idumées, l'une orientale, et l'autre méridionale, par rapport à la Palestine. (Strabon, Bonfrère, Adrichomius, Torniel, D. Calmet).

IDUMÉENS, peuples descendus d'Edom ou d'Esau, fils d'Isaac, petit-fils d'Abraham, et frère aîné de Jacob. Les Iduméens eurent des rois assez long-temps avant que les Juifs en eussent. Ils furent premièrement gouvernés par des chefs ou princes, et ensuite par des rois. Ils demeurèrent indépendans jusqu'au temps de David, qui les assujettit, et qui fit voir le parfait accomplissement de la prédiction d'Isaac qui avait dit que Jacob dominerait Esau. Lorsque Nabuchodonosor assiégea Jérusalem, les Iduméens se joignirent à lui, et l'animèrent à ruiner cette ville de fond en comble. Mais cinq ans après la prise de Jérusalem, Nabuchodonosor abattit toutes les puissances voisines de la Judée, et en particulier les Iduméens. Jean Hircan les dompta, et les obligea à recevoir la circoncision, et à se soumettre aux autres observances de la loi des Juifs. Ils demeurèrent assujettis aux derniers rois de la Judée, jusqu'à la ruine de Jérusalem par les Romains. On ignore quelle était l'ancienne religion des Iduméens : mais il est à croire que dans les commencemens ils adorèrent le vrai Dieu dont Esau avait appris le culte dans la maison de son père Isaac.

Ils avaient abandonné la circoncision, lorsque Jean Hircan les subjuga et les obligea de se circoncire. Joseph parle d'une divinité des Iduméens, qu'ils appelaient Kosé. Costobare, né d'une des plus anciennes et des plus illustres maisons de l'Idumée, descendait des anciens sacrificateurs du Dieu Kosé. Saint Épiphane dit que les Arabes de Pétrée et de l'Idumée adoraient Moïse, à cause des prodiges que Dieu a faits par son moyen. En hébreu *kosé* signifie un voyant, un prophète, qualité qui convient parfaitement à Moïse, à cause des prodiges que Dieu a faits par son moyen. Les profanes qui ont parlé de la religion des Arabes, ont sans doute confondu les Iduméens avec les Arabes, au milieu desquels ils habitaient. (*Voyez* les livres des rois et des Paralipomènes, Joseph, *Antiquit.*, lib. 11, cap. 2, lib. 13, c. 13, c. 17, et lib. 15, c. 2. Saint Epiphane, *Hæres.* 55, page 469. Torniel, Salian et Sponde, *In annal. sacr. vet.* D. Calmet, Dictionnaire de la Bible).

IGAAL, hébr., *qui est racheté*, ou *qui est souillé, taché*, du mot *goel*, fils de Nathan. (2 *Reg.* 23, 36.)

IGAL, de la tribu d'Issachar, fils de Joseph. (*Num.* 13, 8.)

IGLACUS, Anglais, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, dans le huitième siècle, laissa quelques traités historiques, comme la vie de l'abbé Siguin, etc. (Balee et Pitseus, *De script. angl.*)

IGLESIAS, en latin *Ecclesiæ*.

ou *Villa-Ecclesiæ*, ville de Sardaigne, l'une des plus remarquables de cette île. (Claverius, *Col.* 15, *Sard. Antiquæ*, la met au même endroit où l'on voyait autrefois un bourg nommé Metalla, près de la côte méridionale, à dix-sept lieues de Cagliari. L'évêché de Sulci qui fut uni à l'église de Cagliari, sa métropole, en 1513, avait été transféré auparavant à Iglésias, vers l'an 1504. Il y a dans cette ville un chapitre composé d'un archiprêtre, d'un archidiacre et de neuf chanoines, quatre maisons religieuses d'hommes et une de filles. L'archevêque de Cagliari y tient un vicaire-général. (*Sardin. sac.*, p. 126. *Voy. SULCI*).

IGNACE (saint), évêque d'Antioche et martyr, surnommé Théophore, c'est-à-dire, Porte-Dieu, était, comme l'on croit, Syrien de nation. Il fut disciple de saint Jean l'Évangéliste, et successeur d'Évode en la chaire de l'église d'Antioche, vers l'an 70 de Jésus-Christ. Il gouverna cette église pendant près de quarante ans avec une sagesse et une constance admirable, jusqu'à la persécution de Trajan, qui étant venu à Antioche au mois de janvier de l'an 107, le condamna à être conduit à Rome pour y être dévoré par les bêtes. Ce fut donc dans l'amphithéâtre de Rome, que saint Ignace ayant été exposé à deux lions furieux, il en fut aussitôt dévoré, selon ses désirs, la dixième année de Trajan, et la cent-septième de Jésus-Christ, le 20

décembre, comme le marquent positivement ses actes, quoique quelques savans reculent sa mort jusqu'à l'an 116. Ses os furent transportés de Rome à Antioche par les compagnons de son voyage, et rapportés long-temps après d'Antioche à Rome où on les plaça dans l'église de Saint-Clément, pape et martyr. Les Grecs l'honorent le 20 décembre, et les Latins le premier février. Saint Ignace a écrit plusieurs lettres; il y en a quinze qui portent son nom, savoir, trois latines, dont il y en a deux à Saint-Jean, et une à la Vierge Marie; cinq grecques, une à Marie Cossobolite, une à ceux de Tharse, une à ceux d'Antioche, une à Heron, diacre, une aux Philippiens; sept autres grecques, une aux Smyrnéens, une à saint Polycarpe, une aux Ephésiens, une aux Magnésiens, une aux Philadelphiens, une aux Tralliens, et l'autre aux Romains. Il y a trois opinions touchant ces lettres de saint Ignace : la première est celle de ceux qui les reçoivent toutes; ainsi pensent Marianus Victor, Canisius et le père Halloix. La seconde est celle de ceux qui les rejettent toutes; Calvin est le chef de cette opinion, suivie par les centuriateurs et par Socin, et même depuis les éditions d'Usserius et de Vossius, par Sau-maise, Blondel, Aubertin, Dail-lé, qui ont fait tous leurs efforts pour ruiner ces éditions. La troisième opinion est celle de ceux qui rejettent les huit premières

lettres, et qui admettent les sept dernières. Ce dernier sentiment est le seul vrai, puisqu'il est certain que les huit premières lettres sont supposées, n'ayant été citées, ni par aucun Grec, soit ancien, soit nouveau, ni par Eusèbe, ni par saint Jérôme. Elles contiennent aussi plusieurs choses qui ne conviennent pas au temps de saint Ignace. Il y est fait mention des sous-diaques, des lecteurs, des chantres, des portiers, des exorcistes; et tous ces ordres ont été établis depuis saint Ignace. Il n'est pas moins certain non plus que les sept dernières lettres, selon l'édition de Vossius, sont véritablement de saint Ignace, et dans leur pureté originale, puisque toute l'antiquité autorise ce fait, et que des auteurs qui avaient vu saint Ignace, comme saint Polycarpe, et ceux qui ont vécu aussitôt après lui comme saint Irénée et Origène, ont connu ces lettres, et le sont citées. Eusèbe et saint Jérôme en ont fait autant, et les passages qu'ils en rapportent se trouvent mot à mot dans l'édition de Vossius et d'Usse-rius; ce qui prouve que cette édition renferme les lettres de saint Ignace dans leur pureté originale.

C'est donc une frivole objection contre l'authenticité de ces lettres, que de dire qu'il y est parlé d'Onésime, évêque d'Ephèse, qui était mort avant saint Ignace, puisque cet Onésime était un autre que le disciple de saint Paul, que plusieurs

font évêque de Berée, et non d'Ephèse. Il n'est pas plus solide d'objecter que ces lettres parlent de quelques hérétiques postérieurs à saint Ignace, tels que Saturnin, qui disait que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence, et Théodose, qui soutenait qu'il était un pur homme. Saint Ignace avait en vue non Saturnin et Théodose, mais Simon, Menandre, Cerinthe et Ebion, qui écrivaient de son temps. Ce généreux martyr a écrit toutes ses lettres lorsqu'il était dans les liens, et qu'on le conduisait d'Antioche à Rome, pour y être exposé aux bêtes; mais on ne sait pas bien l'ordre dans lequel il les a écrites. Elles sont d'un style simple, mais apostolique, et plein du zèle tout de feu des premiers chrétiens. Il y recommande la paix, l'union, la vigilance, l'obéissance aux pasteurs, la charité, l'humilité, la chasteté, l'attachement à la tradition des apôtres, la fuite des hérétiques, et y donne beaucoup d'autres conseils très-salutaires, et qui ne respirent que la piété, l'onction, l'amour de Jésus-Christ et de l'Eglise. Voici quelques-uns des endroits les plus remarquables de ces lettres touchant le dogme, la morale et la discipline, et quelques sentences spirituelles de saint Ignace.

Endroits remarquables de saint Ignace, sur le dogme, la morale et la discipline.

1. Saint Ignace reconnaît la

distinction des personnes divines, et l'unité de leur nature, aussi bien que la divinité et l'humanité de Jésus-Christ, qu'il dit être coéternel à son Père, et égal en puissance avec lui, mais soumis selon la chair, et comme fils de Marie. (*Ad Magnes., num. 13. Ad Ephes., n° 1, 19, etc.*)

2. Les caractères de la véritable Eglise sont, selon lui, l'unité, la catholicité, l'incorruptibilité, la subordination aux évêques, aux prêtres et aux diacres, sans lesquelles elle ne peut subsister. (*Ad Smyrn., n° 1. Ad Ephes., n° 17, etc.*)

3. Il compare l'hérésie aux plus grands crimes, et dit que celui qui corrompt la foi de l'Eglise, ainsi que celui qui l'écarte, ne doit s'attendre qu'àux feux éternels. (*Ad Ephes., n° 16, etc.*)

4. Il n'y a qu'un baptême, et c'est à l'évêque à l'administrer. Il n'y a non plus qu'une seule Eucharistie, et c'est la chair de notre Sauveur Jésus-Christ, celle qui a souffert pour nos péchés; celle que par sa bonté le Père a ressuscitée; elle est le remède pour l'immortalité, et l'antidote qui nous préserve de la mort, et qui nous fait vivre en Jésus-Christ. (*Ad Smyrn., n° 7. Ad Ephes., n° 20.*)

5. Saint Ignace est persuadé que les saints prient pour nous dans le ciel, puisqu'il dit aux Tralliens : *Puisse mon esprit vous sanctifier, non-seulement à présent, mais quand je jouirai*

de Dieu! (*Ad Trallian., n° 13.*)

6. Il dit que le mariage doit se faire avec l'autorité de l'évêque, afin qu'il soit selon Dieu, et nous apprend que de son temps, au lieu du sabbat, on observait le dimanche en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ.

Sentences spirituelles de saint Ignace.

La foi est le commencement de la vraie vie, et la charité en est la fin. (*Ad Ephes.*)

2. Celui qui porte Dieu est celui qui a Jésus-Christ dans le cœur.

3. Le moyen de se préserver de l'erreur et de la séduction, c'est de se tenir attaché à l'évêque, et de le suivre comme Jésus-Christ suit son père. (*Ad Trall., n° 7. Ad Smyrn., n° 8.*)

4. Si quelqu'un est capable de garder la chasteté, qu'il la garde en l'honneur de la chair toute pure de Jésus-Christ, et qu'il le fasse en humilité; car s'il s'en glorifie, il est perdu. (*Ad Polic.*)

5. Que me servirait-il de dominer jusqu'aux extrémités de la terre, et d'être roi de l'univers? Je me tiens mille fois plus heureux de mourir pour Jésus-Christ. Je ne cherche que celui qui est mort pour nous, je ne désire que celui qui est ressuscité pour nous; il n'y a pour moi d'autre bien ni d'autre trésor. (*Ad Rom.*)

6. Mon amour est crucifié, mais il est vivant dans mon cœur, et j'y entends sa voix qui

me dit : *Venez au Père*. Je n'ai plus de goût pour les viandes corruptibles, ni pour les délices de cette vie ; je ne suis affamé que du pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ. Que les feux, les gibets, les bêtes farouches, la dislocation des os, le déchirement des membres, le brisement de tout le corps ; que tous les tourmens que la rage du diable peut inventer, viennent tous ensemble fondre sur moi : tout m'est bon, pourvu que j'arrive à la possession de Jésus-Christ. (*Ibidem.*)

Les lettres de saint Ignace ont été imprimées fort souvent, et en un grand nombre d'endroits. Les meilleures éditions sont, celle d'Amsterdam, in-folio, en 1667, avec les dissertations d'Usenius et de Péarson, et celle de M. Cotelier dans ses *Patres apostolici*, en grec et en latin (*Voy. saint Polycarpe, Epist. ad Philipp. S. Irenée, lib. 5, cap. 28, advers. hæres. Eusèbe, lib. 3, Hist., c. 30. S. Jérôme, in catal., c. 16. D. Thierrri Ruinart. Dupin, Biblioth. eccl., t. 1, p. 113. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacrés et eccl., t. 1, p. 620 et suiv.*)

IGNACE (saint), martyr d'Afrique, et oncle de saint Célerin de Carthage, mourut pour la foi vers le commencement du troisième siècle, avec son beau-frère Laurentin qui avait servi comme lui dans les armées de l'empire. Saint Cyprien témoigne qu'il offrait tous les ans le saint sacrifice en leur mémoire, lorsqu'il célébrait le jour du triom-

phe des martyrs. (*Epist. 39, aliàs 34. Baillet, t. 1, 3 février.*)

IGNACE (saint), patriarche de Constantinople, naquit dans cette ville l'an 799. Il était fils de l'empereur Michel^{1er} du nom, surnommé Rangabé, et de Procopie, fille de l'empereur Nicéphore. Il se nommait Nicéas dans le monde. Son père Michel, qui était *curopalate*, c'est-à-dire, grand-maître du palais de l'empereur, fut élevé à l'empire l'an 811, après la mort de son beau-père Nicéphore ; mais Léon l'Arménien ayant chassé Michel du trône, l'an 813, fit eunuques deux de ses fils, Théophilacte et Nicéas. Ce dernier fut mis dans un monastère, où il prit le nom d'Ignace, qu'il garda toujours depuis. Il fut tiré de ce monastère, dont il avait été abbé, et placé sur le siège patriarcal de Constantinople le 4 de juillet de l'an 846. Il avait porté sur ce trône éminent toutes les vertus d'un parfait religieux, et il y fit éclater toutes celles d'un grand évêque toujours prêt à donner sa vie pour les intérêts de Dieu, de la religion et de son troupeau. C'est ce qui parut surtout au sujet de Bardas, frère de l'impératrice Théodore, tutrice de son fils Michel III. Ce Bardas s'étant laissé aller à l'amour incestueux de sa belle-fille, saint Ignace l'en reprit avec vigueur, et lui refusa la communion le jour de l'Épiphanie de l'an 857. Bardas, pour se venger, persuada au jeune empereur de secouer

le joug de sa mère Théodore, et d'ordonner au patriarche de lui couper les cheveux, aussi bien qu'aux princesses ses sœurs, pour les enfermer dans un monastère. Le saint prélat refusa généreusement de le faire, et fut relégué dans l'île de Térébinthe. Photius, qui fut mis en sa place le 15 décembre de la même année, et qui voulait l'obliger par ses mauvais traitemens à donner sa démission, le fit reléguer dans l'île d'Hières, et de-là dans un lieu appelé Promète où on l'enferma dans une étroite prison, et d'où on le conduisit chargé de chaînes dans l'île de Metelin. L'usurpateur perdant l'espérance d'une démission volontaire, députa à Rome pour prier le pape Nicolas 1^{er} d'envoyer des légats à Constantinople. Quand ces légats, Zacharie et Rodoald, furent arrivés, Photius assembla un concile de près de trois cent vingt évêques, où saint Ignace fut amené, condamné et honteusement déposé. On l'enferma ensuite dans une dure prison, où l'un de ses bourreaux, lui prenant un jour le bras, lui fit tracer par force une croix sur un parchemin qu'il alla aussitôt porter à Photius. Cet usurpateur le remplit d'une déclaration par laquelle il faisait dire au saint qu'il avait été justement déposé. Depuis ce temps on le laissa assez tranquille dans sa maison de Poze, jusqu'à ce que Photius envoya entourer sa maison de soldats le jour même de la Pentecôte. Saint Ignace

s'en étant aperçu, se sauva déguisé en paysan, et passa dans les îles où il demeura accablé de misère, et caché dans les solitudes, les cavernes et les montagnes, jusqu'à un tremblement de terre qui arriva à Constantinople, et qui fut attribué par le peuple, à la persécution qu'on faisait au saint : ce qui obligea Michel et Bardas de lui permettre de retourner à son monastère. Cependant le pape Nicolas cassa tout ce qui s'était fait contre saint Ignace, et déposa Photius qui contrefit une lettre d'Ignace au pape Nicolas contre l'empereur. Là-dessus Ignace fut emprisonné jusqu'à la découverte de la fourberie. On l'élargit ensuite, et la mort de Bardas, qui fut tué par l'ordre de Michel, ne procura pas son rétablissement. Enfin l'empereur Basile, surnommé *le Macédonien*, ayant succédé à Michel l'an 867, saint Ignace fut rétabli, et Photius chassé. Saint Ignace, depuis son rétablissement, gouverna son église avec encore plus de lumière et de sainteté qu'il n'avait fait auparavant, et mourut le 23 octobre de l'an 877. Son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. (Nicéas - David, Vie du saint. Zonare. Cedréne. Baronius. Baillet, t. 3, 23 octobre.)

IGNACE, diacre ou sacristain ou garde des vaisseaux sacrés de l'église de Constantinople, depuis archevêque de Nicée, vivait sur la fin du huitième et au commencement du neuvième

siècle. Il écrivit les Vies de Tarasius et de Nicéphore, patriarches de Constantinople.

IGNACE DE LOYOLA (saint), appelé *Inigo* en sa langue, fondateur de la compagnie de Jésus, était fils de Bertran Jagnez, et de Marine Saez ou Sonez. Il naquit l'an 1491 au château de Loyola en Biscaye, et il fut le dernier d'onze enfans. Son père, qui tenait l'un des premiers rangs parmi la noblesse de Guipuscoa, et sa mère, qui était de l'illustre maison des seigneurs de Balde, envoyèrent Ignace à la cour d'Espagne, où il fut page du roi Ferdinand v ; mais comme il avait une grande passion pour la gloire, il embrassa la profession des armes, et y donna des preuves de valeur. Il fut converti par la lecture de la Vie des saints, pendant qu'il tenait le lit au château de Loyola, pour une blessure qu'il avait reçue à Pamplune, assiégée par les Français en 1521. Lorsqu'il fut guéri, il commença sa pénitence par le pèlerinage de Notre-Dame de Mont-Serrat en Catalogne, d'où il se retira dans l'hôpital de Manrèze, en qualité de pauvre. Les jeûnes, les veilles et les autres mortifications qu'il y exerça sur lui-même, rendirent sa figure si affreuse et si ridicule que, dès qu'il paraissait dans la ville pour mendier son pain, les enfans le montraient au doigt, lui jetaient des pierres et le suivaient avec de grandes huées. Ignace souffrait ces outrages avec une grande joie ; et comme il

s'aperçut qu'on changeait de sentimens à son égard sur le doute que l'on eut de sa personne, il alla se cacher dans une caverne à un quart de lieue de Manrèze. De-là il alla à Rome, et de Rome à Jérusalem. A son retour, il commença ses études âgé de trente-trois ans, et les continua à Alcalá, à Salamanque et à Paris, où il arriva au commencement de février de l'an 1528. Ce fut dans cette ville que se croyant choisi de Dieu pour établir une compagnie d'hommes apostoliques, il s'associa six compagnons, Pierre le Fèvre, François Xavier, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla et Rodriguez, avec lesquels il se consacra à Dieu le jour de l'Assomption de l'an 1534, dans l'église de Montmartre, et fit vœu d'aller à Jérusalem pour la conversion des infidèles du Levant, et partout où le souverain pontife trouverait bon de les envoyer. Il alla à Rome sur la fin de l'année 1537, où le pape Paul III approuva son institut sous le nom de la compagnie de Jésus, par une bulle du 27 septembre de l'an 1540. Saint Ignace en fut élu général malgré sa résistance. Il lui dressa des règles et des constitutions très-sages, la gouverna avec une prudence admirable, et eut la consolation de la voir répandue jusqu'aux extrémités du monde avant sa mort qui arriva le 31 juillet de l'an 1556. Son corps repose dans l'église de Jésus. Paul V le béatifica en 1607, et Grégoire XV

le canonisa en 1622. On fait sa fête le 31 juillet. Il a composé un livre excellent des Exercices spirituels, qui a reçu l'approbation des papes. C'est un recueil de méditations, qui renferme une méthode particulière pour la réformation des mœurs. (Ribadeneira. Maffée et le P. Bouthours, Vie de saint Ignace, Baillet, 31 juillet.)

IGNACE (le père de Jésus), carme déchaussé, a fait une Relation des chrétiens de Saint-Jean, qu'on trouve dans le recueil des Voyage de M. Thevenot : on apprend dans cette relation quantité de particularités singulières de l'origine et des coutumes de ces peuples de Syrie. (Journal des Savans, 1696.)

IGNI, *Igniacum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, la quatrième fille de Clairvaux, fondée l'an 1126, par Raynaud II, archevêque de Reims. Elle était située dans le Tardenois en Champagne, au diocèse et à cinq lieues de Reims. Il y avait autrefois dans cette abbaye une fameuse bibliothèque que le père Sirmond cite souvent dans ses notes sur les Conciles de France. (*Gallia christ*, tom. 9.)

IGNORANCE, défaut de science ou de connaissance.

On peut considérer l'ignorance, ou par rapport à la personne qui ignore, ou par rapport à la chose ignorée, ou par rapport à l'action que l'on commet par ignorance.

Par rapport à la personne qui ignore, on distingue l'ignorance

invincible et vincible. L'ignorance invincible est celle qu'on ne peut vaincre ou déposer par ses soins, ses efforts, ni avec les secours ordinaires de la grâce. Les infidèles qui n'ont pas entendu parler de l'Évangile, l'ignorent invinciblement. L'ignorance vincible est celle qu'on peut vaincre et déposer avec les efforts de la nature et les secours ordinaires de la grâce. Si on affecte d'ignorer ses devoirs pour les violer plus librement, on l'appelle une ignorance affectée. Si l'on néglige seulement de s'instruire de ses devoirs sans qu'on affecte positivement de les ignorer, on la nomme *ignorance grossière* ou *crasse*, *crassa seu supina*.

Par rapport à la chose ignorée, il y a une ignorance du droit, *juris*, et une ignorance du fait, *facti*. L'ignorance du droit est celle qui tombe sur la loi. Par exemple, celui qui ignore la loi qui défend d'épouser une parente ou une alliée jusqu'au quatrième degré, a sur ce point une ignorance de droit. L'ignorance du fait est celle qui regarde le fait, par exemple, celui qui ignore que la personne qu'il veut épouser est sa parente ou son alliée, a sur ce point une ignorance de fait.

Par rapport à l'action, l'ignorance est antécédente, concomitante ou subséquente. L'ignorance antécédente, est celle qui est entièrement involontaire, et qui est cause en même temps qu'on veut une chose qu'on ne

voudrait pas si on la connaissait. Telle fut l'ignorance de Jacob lorsqu'il s'approcha de Lia, croyant que c'était Rachel. L'ignorance concomitante, est celle qui accompagne l'action, en sorte qu'on ne laisserait pas de la faire quand même on la connaîtrait. Telle est l'ignorance de celui qui tue son ennemi, croyant tuer une bête, et qui ne laisserait pas de le tuer quand même il saurait que c'est son ennemi. L'ignorance subséquente, est celle qui est volontaire directement ou indirectement, et que l'on peut déposer.

Il n'y a point d'ignorance invincible des premiers principes de la loi naturelle, ni des conséquences qui s'ensuivent immédiatement, parce que tout le monde peut les connaître sans beaucoup de difficulté. Par exemple, il n'y a personne qui ne puisse connaître ce principe de la loi naturelle, qu'il ne faut pas faire à un autre ce que l'on ne voudrait pas qu'on nous fit, et qui ne puisse conclure de là qu'il ne faut donc, ni tuer, ni violer, ni commettre aucune injustice.

Il y a une ignorance invincible des faits et des conclusions éloignés des principes de la loi naturelle. Un infidèle négatif, qui n'a point oui parler de Jésus-Christ, sans qu'il y ait de sa faute, l'ignore invinciblement. On peut aussi ignorer invinciblement des conclusions éloignées des premiers principes, puisque les plus saints et les plus savans

docteurs ne s'accordent pas sur ces conclusions, et que les uns croient permis ce que les autres condamnent, sans qu'ils soient coupables. (M. Collet, Moral., tom. 2, p. 513 et suiv. *Voyez ACTES HUMAINS, Loi.*)

IHELOM ou **IHELON**, hébr., *qui est caché* ou *jeune homme*, du mot *halam* ou *helem*, fils d'Ésaü et d'Oolibama. (Genès. 34, 3.)

IIM, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 29.)

ILAI, vaillant homme de l'armée de David. (1 Par. 11, 29.)

ILAR ou **HILLAR** ou **HILAI-RE** (saint), abbé de Galliata. (*Voyez HILAIRE.*)

ILDEFONSE ou **HILDEPHONSE** ou **ISLEFONSE** ou **ALPHONSE** (saint), évêque de Tolède, naquit en cette ville vers le commencement du septième siècle. Il fut élevé dans sa première jeunesse, ou comme d'autres le croient, perfectionné dans un âge plus avancé, par saint Isidore, évêque de Séville. Il entra dans le monastère d'Agli aux faubourgs de Tolède, et le gouverna comme abbé, après la mort d'Adeodat. Saint Eugène, second du nom, évêque de Tolède, étant mort sur la fin de l'année 657, ou au commencement de la suivante, Ildefonse fut élu en sa place, et travailla avec une application infatigable à maintenir la pureté des mœurs et celle de la foi parmi ses peuples, tant de vive voix, que par la plume. Il mourut d'une manière conforme à la sainteté de

sa vie, le 23 février de l'an 667. On fait sa fête en Espagne le 23 de janvier. Sa vie fut écrite par Zixlane et par Julien, qui furent l'un et l'autre ses successeurs. Le dernier remarque que saint Ildéfonse avait lui-même divisé ses écrits en quatre parties, dont la première contenait un livre en forme de prosopopée sur sa propre faiblesse. Un traité de la virginité perpétuelle de la sainte Vierge, contre les infidèles; un opusculé sur les propriétés des trois personnes divines; un autre qui contenait des remarques sur les actions de chaque jour; un sur les sacrements; un livre en particulier sur le baptême; un traité des progrès dans le désert spirituel. La seconde partie renfermait ses lettres avec les réponses qu'on y avait faites. Il avait composé la troisième partie de messes, d'hymnes et de sermons: et la quatrième, de plusieurs petits ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels il y avait des épitaphes et des épigrammes. Outre les ouvrages renfermés dans ces quatre parties, il en avait commencé d'autres que ses occupations ne lui permirent pas d'achever. De tous ces écrits, il ne nous en reste que trois. Le premier est le livre de la virginité perpétuelle de Marie, qu'il composa à la prière de Quiricius, évêque de Barcelone, comme on le voit par les lettres que ces deux évêques s'écrivirent mutuellement, et qui ont été imprimées dans le second tome du spicilegé de

dom Luc d'Acheri. Ce traité, écrit en style coupé et sententieux, est divisé en douze grands chapitres, dans lesquels le saint établit la virginité perpétuelle de Marie, à la manière des controversistes contre Jovinien, Helvidius et le Juif perfide et incrédule. C'étaient les trois infidèles, contre lesquels Julien de Tolède dit que saint Ildéfonse avait entrepris son ouvrage. Le second écrit de ce saint, qui nous reste, est le livre intitulé: de la Connaissance du baptême, divisé en deux parties dont la première traite des instructions que l'on donne à ceux que l'on prépare au baptême; et la seconde, de ce qu'ils doivent faire après l'avoir reçu, et de ce qu'ils doivent espérer. Le troisième écrit est le livre du désert spirituel, *De itinere deserti quo pergitur post Baptismum*. Quoiqu'il ne soit rien dit du livre des écrivains ecclésiastiques dans le catalogue des ouvrages de saint Ildéfonse, rapporté par ses historiens, il s'en déclare lui-même l'auteur dans la préface où il dit qu'il a succédé immédiatement à Eugène le Jeune dans le siège de Tolède. Ce livre ne contient en tout que quatorze chapitres, et autant d'écrivains ecclésiastiques. Pour ce qui est des homélies imprimées sous le nom de saint Ildéfonse; savoir, six de l'Assomption, deux de la Nativité de la sainte Vierge, et une de la Purification, elles sont supposées. Quant au second traité de la virginité per-

pétuelle de Marie, qui se trouve imprimé sous le nom de saint Ildefonse, avec celui dont on a parlé, les pères Mabillon, d'Acheri, Pozze et Ceillier, croient qu'il n'est pas de saint Ildefonse, mais de Paschase Ratbert, moine bénédictin. Ils se fondent sur un manuscrit de Corbie, qui attribue cet ouvrage à Ratbert, sur la différence du style de ce traité d'avec celui des autres ouvrages du même auteur, sur l'expression *inno*, dont l'auteur de ce traité s'est servi : laquelle, dit-on, n'a été en usage que depuis le temps où vivait saint Ildefonse, et sur ce que l'auteur dédie son ouvrage à l'abbesse et aux religieuses de Sainte-Marie de Soissons, qu'il appelle de temps en temps ses mères et matrones très-chères; ce qui ne convient pas à saint Ildefonse qui, ayant passé toute sa vie en Espagne, ne pouvait avoir de si étroites liaisons en France. M. Andrazzi, comte de Saint-André, et docteur en Théologie, a combattu ce sentiment dans un ouvrage qu'il a publié à Rome en 1743, in-8°, sous ce titre : *Vindicæ sermonis sancti Ildefonsi, archiepiscopi toletani, de perpetua virginitate ac parturitione Dei genitricis Mariæ*, etc., dédié au cardinal Louis Belluga. Les ouvrages de saint Ildefonse, avec ceux qui lui sont supposés, ont été imprimés à Paris en 1576, par les soins de Feu-Ardent, de l'Ordre des Frères Mineurs, et depuis dans les bibliothèques des Pères. Son catalo-

gue des écrivains ecclésiastiques le trouve ordinairement avec ceux de saint Jérôme et de Genade; ses deux livres de la connaissance du baptême et du progrès dans le chemin du désert où l'on marche après le baptême, au sixième volume des mélanges de M. Baluze, à Paris en 1713; et ses lettres à Quiricius, évêque de Barcelone, avec les réponses de cet évêque, dans le second tome du spicilège de dom d'Acheri. (Trithème et Bellarmin, *De script. eccles.* Baillet, Vies des Saints, 23 janvier. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 17, p. 712 et suiv.)

ILDEFONSE, évêque d'Espagne, au dixième siècle. Dom Mabillon, à la fin de son traité *De pane eucharistico*, donne l'ouvrage d'un Ildefonse, évêque d'Espagne, qui traite fort obscurément de plusieurs choses qui concernent le pain eucharistique : le père Mabillon, dans un avertissement qu'il a mis à la tête de ce traité, fait diverses remarques pour en expliquer quelques endroits. (Journal des Savans, 1675.)

ILISTRA, ville épiscopale de Lycaonie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Les notices en font mention, aussi bien que les actes des conciles. Nous en trouvons deux évêques :

1. Martyrius, au premier concile d'Ephèse.

2. Onésime, au concile de Chalcédoine.

ILIUM, ville épiscopale de l'Hellespont au diocèse d'Asie,

sous la métropole de Cyzique. Alexandre-le-Grand la fit bâtir à la place de l'ancienne Troye, et Lysymaque l'environna d'un long mur. Les Romains la fortifièrent, et comme originaires de Troye, l'exemptèrent de toute imposition. Toutes les notices grecques la mettent au nombre des villes épiscopales. Ses évêques ont été :

1. Orion, au concile de Nicée.
2. Leucade, souscrivit à la lettre des ariens assemblés à Philippopolis.
3. Théosèbe, au concile de Chalcedoine, et à la lettre de sa province à l'empereur Léon.
4. Jean, au cinquième concile général, représentant Euprepius, son métropolitain.
5. Nicétas, au septième concile général.
6. Georges, au huitième. (Or. ch., t. 1, p. 775.)

ILLATION, terme de liturgie. On appelait *illation* dans le rit mozarabique, ce que nous appelons préface. On la nommait encore *contestation* et *immolation*. (Bolland. jun., t. 5, page 220.)

ILLEL, père d'Abdon, juge d'Israël. (Judic. 12, 13.)

ILLESCAS, lieu d'Espagne, où il y eut un concile l'an 1379, contre un anti-pape. (D'Aguirre, t. 3.)

ILLESCAS (Gonsalve), Espagnol, abbé de San-Trontes, prieur de Duenas dans le diocèse de Palentia, mourut en 1580, après avoir composé l'histoire des papes jusqu'à l'an 1570, en espagnol et en deux parties.

Louis de Babia la continua jusqu'en 1605, et ajouta deux autres parties. Marc de Guadaluara, religieux de l'Ordre des carmes, y en a ajouté une cinquième. Gonsalve Illescas composa d'autres traités. (Nicolas Antonio, *Biblioth. hisp.*)

ILLUMINÉ, *illuminatus*. On appelait autrefois illuminés les néophytes ou nouveaux baptisés, parce qu'en les baptisant, on leur mettait en main un cierge allumé, symbole de la foi et de la grâce qu'on reçoit dans le baptême. C'est par la même raison que le baptistère est appelé illuminatoire. (Grégoire de Tours, *Hist.*, l. 1, c. 11. Du Cange, in *Gloss.*)

ILLUMINÉS, hérétiques d'Espagne, que les Espagnols appellent *Alumbrados*. Ils commencèrent à paraître vers l'an 1575, et furent bientôt dissipés par la mort de leurs chefs que le tribunal de l'inquisition fit exécuter à Cordoue. Ils reparurent à Séville l'an 1623 ou 1627. Leurs chefs étaient Jean de Villalpan-do, prêtre ordinaire de Garachico, dans l'île de Ténériffe, et une carmélite appelée Catherine de Jésus, qui se rétractèrent. Ils renouvelaient les erreurs des béguards et des béguines, et y en ajoutaient de nouvelles. Ils disaient, 1°. que l'oraison mentale est de précepte divin, et qu'avec elle seule on accomplissait toute la loi, en sorte qu'il n'est besoin, ni de bonnes œuvres, ni de sacrements. 2°. Que l'oraison est un sacrement. 3°.

Que les serviteurs de Dieu ne doivent point travailler, ni obéir à aucun supérieur, lorsqu'ils commandent des choses qui empêchent les heures de l'oraison mentale. 4°. Qu'en un certain état de perfection, l'on voit Dieu clairement comme dans le ciel. 5°. Que l'oraison et l'abstinence ne peuvent subsister long-temps ensemble sans miracle, parce que l'oraison atténue beaucoup, et qu'ainsi il faut manger de bonnes viandes pour être mieux disposé à l'oraison. 6°. Que la vue claire de Dieu, une fois communiquée en cette vie à l'âme, demeure à perpétuité en elle. 7°. Que les parfaits pouvaient se livrer à l'impureté et aux commerces les plus infâmes sans pécher. Telles sont les principales des soixante-seize erreurs rapportées dans l'édit de grâce que donna le tribunal de l'inquisition, pour tâcher de faire rentrer ces hérétiques en eux-mêmes. Une semblable secte d'illuminés fut découverte en France l'an 1634. La Picardie en fut d'abord infestée, à cause que ce fut dans cette province que Pierre Guérin, curé de Saint-Georges-de-Roye, sema ses erreurs. Ses disciples nommés guérinets se confondirent avec les illuminés qui furent entièrement détruits dès l'an 1635 par les soins et le zèle du roi Louis XIII. Entre autres extravagances, ils croyaient que Dieu avait révélé à frère Antoine Bacquet une pratique de foi et de vie suréminente, avec laquelle on pouvait

parvenir en peu de temps au même degré de perfection et de gloire, que la sainte Vierge qui n'avait eu qu'une vertu commune; que les docteurs et les apôtres de l'Église n'avaient jamais su ce que c'était que dévotion; que toute l'Église était dans les ténèbres et dans l'ignorance de la vraie pratique du *Credo*; qu'il était libre de faire tout ce que dictait la conscience; que Dieu n'aimait que lui-même; que dans dix ans leur doctrine serait reçue de tout le monde; et qu'alors on n'aurait plus besoin de prêtres, de religieux, ni de curés. Ils se moquaient des pénitences, des disciplines, des jeûnes, sans excepter celui du carême. (Sponde, à l'an 1623, num. 7. L'abbé Siri, au tome 8 de ses Mémoires. Gautier, dans sa Chronique du dix-septième siècle. Hermant, Histoire des hérésies, t. 2.)

ILLYRICUS (Thomas). *Voy.*
THOMAS ILLYRICUS.

ILLYRIE ou ILLYRIQUE, grand pays d'Europe, borné au midi par la mer Adriatique, au septentrion par la Pannonie qui en est séparée par la Savie, au couchant par l'Istrie, et au levant par la Macédoine et la Mésie. Lorsqu'on divisa l'empire en oriental et en occidental, l'Illyrie fut partagée de même. On donna à l'Illyrie occidentale les deux Noriques, la haute et basse Pannonie, la Savie, la Valérie et la Dalmatie. On attribua à l'orientale la Macédoine, l'Achaïe, la Thessalie, la Crète, l'ancienne

et la nouvelle Épire, la Dace méditerranée et la Ripense, la première et seconde Mésie, la Dardanie, la Provalitaine. Syrmich, ville de la basse Pannonie, était avant cette division la métropole de toute l'Illyrie.

Ce fut l'apôtre saint Paul qui y porta la lumière de l'Évangile, comme il le dit lui-même dans l'épître aux Romains, et comme saint Luc nous l'apprend dans les actes; et il est à présumer qu'ayant souffert le martyre peu de temps après à Rome, il recommanda les églises qu'il y avait fondées à l'Église romaine. Ce fut sans doute pour cette raison, que s'étant élevé une difficulté dans l'église de Corinthe, au sujet de quelques prêtres et de quelques évêques qui méritaient d'être déposés, on porta l'affaire à Rome pour y être terminée. Nous avons sur ce sujet la réponse du pape Clément 1^{er} aux Corinthiens, qui fait voir qu'aussitôt après la mort de saint Paul, les évêques de Rome avaient juridiction sur ceux d'Illyrie. Nous en avons encore des preuves dans le temps de l'arianisme, où Ursace de Murce en Pannonie et Valens de Sigidon, s'étant laissés surprendre par Eusèbe de Nicomédie, ou de Constantinople, qui les avait entraînés dans son sentiment, et ayant été pour cela déposés par le concile de Sardique, s'adressèrent au pape Jules, lui demandèrent pardon de ce qu'ils avaient souscrit à la condamnation de saint Athanase, et lui promirent de

ne jamais retomber dans la même faute. Dans la suite les papes s'étant déchargés du soin d'administrer ces églises par eux-mêmes, commirent leur droit aux évêques de Thessalonique qui étaient en cela leurs vicaires. L'empereur Théodose sembla déroger à cette loi à l'instance des évêques de l'Illyrie orientale, qui désapprouvaient que le pape eût donné les mains à l'établissement du siège de Corinthe en métropole dans la personne de Périgène; le patriarche Attique obtint un rescrit de cet empereur, qui portait que dorénavant on consulterait l'église de Constantinople: il est daté de l'an 421. Mais ce prince le révoqua peu de temps après, et laissa les choses dans l'état où elles étaient auparavant, ce qui dura jusqu'au concile de Chalcédoine, ou plutôt jusqu'à Léon l'Isaurien qui, piqué contre les papes Grégoire II et III qui avaient condamné ses erreurs sur les images, fit mettre en exécution le canon de Chalcédoine, qui donne au patriarche de Constantinople l'administration des trois diocèses, le Pont, l'Asie et la Thrace, auxquels il ajouta la Calabre, la Sicile et l'Illyrie orientale, qui lui étaient soumises, etc. (*Voy. CONSTANTINOPLE.*)

Conciles d'Illyrie.

Le premier se tint l'an 372 ou 374 ou 375; on y confirma la foi de Nicée. Les évêques d'Illyrie écrivirent à ceux d'Asie

à ce sujet, et les évêques d'Italie écrivirent à ceux d'Illyrie pour les congratuler. (*Reg.*, t. 3. *Lab.* 2. *Har.* 1.)

Le second, l'an 415, pour Perigène, ordonné évêque de Patras.

Le troisième, l'an 515 ou 516, contre les eutychiens. (Baluze.)

Le quatrième, l'an 550, (non reconnu) fut tenu par les évêques défenseurs des trois chapitres. Ils condamnèrent Benenatus, évêque de la première Justinienne. (Baluze.)

ILUSA, ville épiscopale de la Phrygie Pacatienne, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Laodicée; on l'appelle aussi Elaza. Elle a eu pour évêques :

1. Evagoras, représenté au concile de Chalcédoine par Numenius de Laodicée.

2. Macedonius, à la relation du concile de Constantinople, au patriarche Jean, touchant Sévère d'Antioche et ses adhérens, qui fut lue dans un autre concile, sous Mennas, en 518.

3. Patrice, au sixième concile général.

4. Eustathe, à celui de Photius, sous le pape Jean VIII. (*Or. chr.*, t. 1, p. 812.)

IMAGES DES SAINTS. (*Voy.* SAINTS.)

IMBERT (Jean), célèbre jurisconsulte, né à La Rochelle, a fleuri dans le seizième siècle. Il fut avocat à Fontenay-le-Comte en Poitou, et depuis lieutenant particulier au même siège. Il a été regardé comme l'un des plus habiles praticiens de son temps. (Taisand dans ses

Vies des jurisconsultes, deuxième édition, p. 318, donne deux ouvrages à Imbert : le premier, *Enchiridion juris-scripti Galliae*; le second, *Institutionum forensium, Galliae pene totius, quae moribus regitur, communium, libri quatuor*, etc., in-4°, à Paris 1541, et à Lyon 1552, chez Sébastien Gryphe, in-8°.)

IMBERT (Benoît, jésuite, natif d'Auvergne, et mort au Puy le 6 décembre 1696, a donné ces cinq pièces latines en vers : 1°. *Carmen heroicum Armando de Bethune, episcopo aniciensi*, au Puy en 1668, in-4°. 2°. *Carmen adventorium et ode panegyrica Hyacintho de Serroni archiepiscopo albiensi*; à Toulouse en 1678, in-4°. 3°. *Sectae calvinianae in Gallia jam tota catholica tumultus*; à Valence en 1686, in-4°. 4°. *Carmen seculare eucharisticum consulibus urbis aniciensis, pro fundato jam à centum annis collegio societatis Jesu*; au Puy 1689, in-4°. 5°. *Petro cardinali Bonzi, archiepiscopo narbonensi, carmen*, in-4°. (Mémoires communiqués par le père Oudin à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

IMBERT (M. P. V.), doyen de l'église collégiale de Notre-Dame de Marjevols, a donné le Voyage ou la conduite du dévot à la vraie Église, par les principes de la lumière naturelle, pour n'en plus sortir, in-12. (Journal des Savans 1682, p. 72 de la première édition et 49 de la seconde.)

IMBONATI (dom Charles-Jo-

seph de Saint-Benoît), religieux feuillant, natif de Milan, a donné : 1°. *Bibliotheca magna rabbinica de scriptoribus et scriptis rabbinicis ordine alphabetico hebraice et latine digestis. Pars quarta, auctore R. P. Julio Bartholoccio de Cellano, congr. S. Bernardi Ord. cisterc. et S. Sebastiani ad Catacumbas Abbate : post ejus obitum absoluta, aucta et in lucem edita à D. Carolo Josepho Imbonato mediolanensis, ejusdem congregationis monacho, sac. T. et L. S. P. in-folio, Romæ 1693.* 2°. *Bibliotheca latino-hebraica, sive de scriptoribus latinis, qui ex diversis nationibus contra Judæos, vel de re hebraicâ ut cumque scripsere : additis observationibus criticis et philologo-historicis, quibus quæ circa patriam, vitæ institutum, mortemque auctorum consideranda veniunt, exponuntur cum quadruplici indici nominum, cognominum, heterodoxorum et matricularum. Loco coronidis adventus Messie à Judæorum blasphemis, ac hæreticorum calumniis vindicatus, sacrarum scripturarum, sanctorum patrum, conciliorum, rabbinorumque suffragiis obsignatur, in-fol.* Cette bibliothèque est une suite de celle de l'abbé Bartholocci : le père Imbonati a disposé selon l'ordre de l'alphabet tous les auteurs qui ont écrit ou de la langue hébraïque, ou des affaires des Juifs, à commencer par les plus anciens Pères de l'Église : on y trouve ceux qui de

puis l'invention de l'imprimerie, ont donné leurs soins à l'édition, soit du texte original, ou des traductions des saintes Écritures; les historiens qui ont écrit à dessein de l'origine et de la fortune des Juifs, et les docteurs qui ont expliqué les coutumes de la nation, et les cérémonies de la loi. La bibliothèque ne contient que la moitié du volume : l'autre moitié présente une table chronologique depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Cette table est suivie d'une petite chronique composée en hébreu, et traduite en latin par Genebrard. On trouve ensuite deux dissertations sur l'avènement du Messie : dans l'une le père Imbouari prouve, par les gloses des Rabbins et des Talmuldites, que Jésus-Christ est le vrai Messie : dans la seconde, il réfute, par l'autorité des conciles, les erreurs qui se sont élevées de temps en temps, soit contre la divinité, ou contre l'humanité du fils de Dieu. (Journal des Savans, 1665, p. 277 de la première édition et 231 de la seconde.)

IMBRUS ou IMBROS, île et ville épiscopale des Cyclades, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Rhodes, qu'on appelait aussi Marmara, à cause des carrières de marbre qu'on y trouve : elle est située dans la mer Égée, proche de la Chersonnèse de Thrace à trente milles de Samothrace et voisine de

Leunos. On ne trouve point d'évêque qui y ait siégé dans les premiers temps de l'Eglise. On ne la trouve pas même dans les notices ecclésiastiques. Elle observait le rit latin au treizième siècle, et était soumise à l'archevêque de Paronaxia. Elle suit aujourd'hui le rit grec, et est métropole. Ses évêques sont :

1. Joachim, dont nous avons une lettre adressée à Théodore Zygomale, protonotaire de l'église de Constantinople, l. 3, *Turc.-græc.*, p. 318.

2. Athanase, dont Léon Allatius parle, *Epist. 2 ad Berthold. Nihusium de consens.*, col. 1655.

3. Grégoire siégeait en 1721.

IMMENSITÉ, attribut de Dieu, par lequel il remplit tout. (*Voyez* DIEU.)

IMMERSEUR, *immersor*. Quand on donnait le baptême par immersion, on appelait immerseur celui des ministres qui plongeait le cathécumène dans l'eau. L'immerseur n'était que le troisième des ministres du baptême. Le premier bénissait l'eau ; le second faisait les exorcismes ; le troisième, qui devait être prêtre, était l'immerseur.

IMMERSION, action par laquelle on plonge dans l'eau. On donnait autrefois le baptême par immersion. (*Voyez* BAPTÊME)

IMMEUBLE, bien fixe qui est en évidence, qu'on ne peut transporter, cacher, ni détourner. *Res immobilis, res soli*. Les

immeubles sont tels ou par leur nature, comme les choses attachées à la terre, et qui ne sauraient être transportées sans détérioration ; ou par fiction et par la loi, ou la coutume, comme une somme de deniers donnée par un père ou une mère à leurs enfans en contemplation de mariage, un office vénal, etc.

Les immeubles qui sont tels par leur nature, s'appellent immeubles véritables ou réels. Les immeubles par fiction, se nomment immeubles fictifs.

Les immeubles réels étaient, autrefois parmi nous, et sont encore aujourd'hui, les justices, les bois, les terres, les vignes, les prés, les étangs, les marais, les fiefs, les moulins à eau, les fours, pressoirs, les halles, les marchés, les places, et généralement tout ce qui est adhérent à la surface de la terre, ou par sa nature, comme les arbres, ou par la main des hommes, comme les maisons et autres bâtimens.

Les immeubles fictifs sont les offices, les rentes constituées, etc. Tous les immeubles sont susceptibles d'hypothèques.

Il y a toujours eu plusieurs différences entre les meubles et les immeubles, lesquelles ont dû être modifiées par notre Code. Telles étaient celles qui existaient en France avant la révolution.

La première était, que les meubles suivaient la personne de celui à qui ils appartenaient,

et se réglaient par la coutume de son domicile. Les immeubles au contraire se réglaient suivant les coutumes des lieux où ils étaient situés.

La deuxième, que le retrait lignager n'avait lieu que pour les immeubles.

La troisième, que les meubles n'avaient point de suite par hypothèque.

La quatrième, que les meubles ne se vendaient point avec les solennités des criées, comme les immeubles.

La cinquième, que la lésion d'outre moitié du juste prix n'avait point lieu en vente de meubles.

La sixième, que les meubles se prescrivaient par trois ans, et les immeubles par dix ans entre présens, et vingt ans entre absens.

La septième, que les meubles se réglaient autrement dans les successions que les immeubles.

La huitième, qu'en meubles, il n'y avait point de complainte, si ce n'était en universalité de meubles; au lieu qu'on pouvait intenter complainte pour raison d'un seul immeuble dans la possession duquel on était troublé. (M. de Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique. M. Denisart, collection de jurisprudence.)

IMMIXTION, en terme de droit, est l'addition de l'hérédité, ou le maniement des effets de l'hérédité. S'immiscer se dit donc d'un présomptif héritier, ou de celui qui est habile

à se porter héritier, quand il a pris ou appréhendé des biens de la succession, comme étant le propriétaire. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot *Immixtion*.)

IMMOLATION. Sacrifice sanglant d'une victime. (*Voyez* SACRIFICE.)

IMMOLATION. On a appelé autrefois immolation, la partie de la messe que nous nommons *préséce*,

IMMONDE. Terme consacré, qui ne se dit qu'en matière de religion. Il était défendu aux Juifs de manger des bêtes immondes, comme le pourceau. On était immonde, quand on avait touché un corps mort. (*Voyez* IMPURETÉ LÉGALE.)

IMMORTALITÉ. Qualité de ce qui ne peut mourir; perpétuité, éternité. (*Voyez* ÉTERNITÉ.)

IMMORTEL. Qui doit durer pendant toute l'éternité, qui n'a point en soi de principe de corruption.

IMMUNITÉ, privilège, exemption de quelque charge, devoir ou imposition, *immunitas*. Il se disait particulièrement des immunités ecclésiastiques. On en distinguait de deux sortes : l'immunité personnelle et l'immunité réelle. L'immunité personnelle était attachée à la profession, et regardait les personnes consacrées à Dieu dans le clergé séculier et régulier. L'immunité réelle regardait les biens que l'Église possédait. L'immunité personnelle consistait dans

quelques privilèges accordés au clergé par les princes, tels que celui de juger les ecclésiastiques pour le délit commun, l'exemption du service militaire, celle de logement des gens de guerre, des tutelles et curatelles, des corvées et des travaux publics que l'on imposait au menu peuple, et la prérogative de ne pouvoir être emprisonné pour dettes civiles. Que ces immunités personnelles fussent anciennes ou récentes, on ne les contestait pas au clergé, selon l'auteur de l'examen impartial des immunités ecclésiastiques, p. 14 : il était décent, il était même juste de les lui accorder. Il ne s'agissait donc que de l'immunité réelle, et de savoir si les biens ecclésiastiques étaient exempts d'impositions, ou s'ils y étaient sujets comme les biens laïcs. Nous allons rapporter fidèlement les principales raisons des ennemis et des défenseurs de ces immunités, en observant que nous parlons aujourd'hui non pour nous, mais pour les autres nations catholiques et parfaitement dans l'esprit de notre avis placé en tête du huitième volume de cette édition.

Raisons contre les immunités ecclésiastiques.

I. Il est de la justice distributive fondée sur le droit naturel, que tous les membres d'un corps, sans exception et sans dispense, contribuent avec une égalité harmonique et proportionnelle aux charges du corps.

Ce droit est naturel : aucun droit, quel qu'il soit, divin ou humain, ne peut y déroger,

Les souverains, en se faisant chrétiens, n'ont perdu sur leurs sujets aucun des droits attachés à la souveraineté; et ils peuvent faire contribuer les biens ecclésiastiques aux charges de l'état, comme tous les autres biens. Ils le doivent même; et ils blessent la justice, en dispensant leurs sujets ecclésiastiques de contribuer aux charges communes dans la même proportion que les autres. Une telle dispense, si elle avait été faite, serait toujours révocable, parce que le droit de la société est inaliénable.

III. L'Église est dans l'état, et l'état la protège. Il défend ses ministres et ses biens contre les entreprises du dehors et du dedans, les maintient dans l'exercice de leurs fonctions, les appuie de son autorité. Les personnes et les biens de l'Église sont donc dans la main du prince, ainsi que les personnes et les biens des autres sujets, et doivent à l'état des services personnels et des contributions réelles : sans cela, il n'y aurait entre l'Église et l'état qu'une société léonine, l'Église ayant tout l'avantage, et l'état tout le fardeau.

IV. L'Église n'a des biens que par la libéralité des fidèles, ni des immunités, que par la concession des princes. La première époque de ces immunités est la conversion du grand Constan-

tin. Cet empereur qui se convertit au commencement du quatrième siècle, fit deux lois, l'une pour l'immunité personnelle des ecclésiastiques, l'autre pour l'immunité réelle de leurs biens. Ces immunités ne furent que des exemptions particulières, jusqu'au douzième siècle qui fut l'époque des immunités générales et absolues, prétendues par le clergé, sous prétexte que les biens ecclésiastiques avaient changé de nature, par le don qu'on en avait fait à Dieu; que ce don était une espèce de consécration qui les destinait aux seuls usages sacrés; et que vouloir les distraire pour les appliquer à des usages profanes et aux besoins de la société politique, était un sacrilège. Mais prétexte frivole, métamorphose chimérique, et qui n'a d'autre fondement qu'une subtilité scholastique, totalement insuffisante pour enlever à l'état, à la patrie, aux souverains, aux particuliers même, bienfaiteurs de l'Eglise, leurs droits les plus essentiels et les moins aliénables. Car premièrement les particuliers qui ont donné leurs biens à l'Eglise, les ont donnés tels qu'ils les possédaient, et par conséquent assujettis aux charges publiques. Secondement, le prince et l'état, en ratifiant ces donations, se sont toujours conservé le droit primitif et inaliénable de faire contribuer ces biens aux charges publiques: ils ont encore droit d'examiner si les biens ecclé-

siastiques sont employés selon leur destination, puisque, sans cela, les charges qu'on devrait acquitter avec ces biens, par exemple, la subsistance des pauvres, retombent sur l'état.

Raisons et réponses des défenseurs des immunités ecclésiastiques.

I. La justice distributive est celle qui garde une proportion géométrique dans la distribution des biens et des charges de la république, c'est-à-dire, une proportion qui réponde à l'état et à la condition des personnes.

Tous les membres de la société doivent donc contribuer à son bien, voilà ce qui appartient à la justice distributive et au droit naturel; mais tous ne doivent pas y contribuer également, et cette égalité de contributions, voilà ce qu'on ajoute à la justice distributive et au droit naturel. Il en est des membres de la société comme des membres du corps, qui tous n'ont pas les mêmes fonctions, ni les mêmes charges. Les ecclésiastiques ne sont point cultivateurs, artisans, commerçans, militaires; ils prient, ils prêchent, ils enseignent, ils donnent les autres secours spirituels nécessaires au salut des âmes, et cette contribution personnelle peut leur tenir lieu de la réelle envers l'état. Les nobles, les magistrats, toutes les personnes privilégiées d'un état ne contribuent pas également à ses charges, sans que

cette inégalité donne atteinte à la justice distributive, parce que cette vertu ne consiste pas à conserver dans tous les particuliers une égalité de droits et d'obligations, mais à faire jouir un chacun des droits qui lui sont légitimement acquis.

II. Les souverains ne perdent aucun droit de la souveraineté, quoiqu'ils ne puissent faire contribuer les biens ecclésiastiques aux charges de l'état, comme tous les autres, et en ne le faisant pas, ils ne donnent point la moindre atteinte à la justice. Est-ce donc être moins souverain que de ne pouvoir reprendre ce qu'on a une fois donné purement et simplement ? Car c'est à ce point fort simple qu'on peut réduire toute la question pour le présent. Les princes ont donné des biens à l'Eglise, et ils ont approuvé les donations que leurs sujets ont faites. Donc ils cessent d'être souverains à quelques égards, et perdent quelques droits de leur souveraineté; ils sont même injustes et cruels envers une partie de leurs sujets, s'ils ne révoquent ces donations pures et simples, en soumettant aux charges publiques ces mêmes biens qui en étaient affranchis. Cette conséquence est-elle juste ? Ne doit-on pas dire au contraire que les princes étaient libres de donner ou de ne point donner, d'approuver ou de ne point approuver les donations faites à l'Eglise; mais que puisqu'ils ont donné et approuvé ces dona-

tions, ils n'en sont plus les maîtres, sans que leur souveraineté en reçoive la moindre atteinte, non plus que de l'irrévocabilité des autres donations ou des vœux qu'ils pourraient faire, dans les choses qui dépendent d'eux ? En vain dirait-on qu'il ne dépend pas des souverains d'accorder des exemptions à une partie de leurs sujets au préjudice des autres, tous les membres de la société étant obligés de contribuer proportionnellement aux charges de l'état. L'expérience prouve que dans la plupart des états, il y a des ordres de citoyens dont la contribution aux charges publiques est visiblement plus forte que celle des autres ordres, et quand la chose ne serait point faisable par rapport aux simples laïcs, elle le serait à l'égard des ministres de la religion, parce que l'entretien de ces ministres et de toutes les choses nécessaires au service de Dieu et à l'exercice de la religion, devient lui-même une charge de l'état, à laquelle les princes et les peuples sont obligés de contribuer. Mais si les princes ne peuvent dispenser les ecclésiastiques de contribuer aux charges de l'état dans la même proportion que les autres, sans injustice envers la plus nombreuse partie de leurs sujets, il faudra donc ôter des fastes de l'Eglise tous les saints rois qui l'ont comblée de biens, d'immunités, de privilèges pour mettre à leur place ceux qui

l'ont dépouillée , affligée , persécutée.

III. L'Église est dans l'état , mais l'Église a ses droits que l'état doit respecter. L'Église instruit les infidèles , elle les forme à la vertu , leur administre les sacrements et leur accorde tous les secours spirituels qui peuvent les conduire à la possession de Dieu , le bonheur suprême. Ces avantages sont bien supérieurs à ceux qu'elle reçoit de l'état. Elle n'est cependant point dispensée de le secourir aussi dans ses besoins temporels lorsque la nécessité l'exige , et elle l'a toujours secouru avec une générosité qui lui a fait vendre plus d'une fois les vases sacrés pour le soulagement des malheureux. Mais si ces dons ont été abondans , ils n'en ont pas moins été gratuits et volontaires. Comment donc pourrait-on appeler *Léonine* une société dans laquelle l'Église donne à l'état des biens incomparablement plus précieux que les avantages qu'elle en reçoit , sans lui refuser les secours temporels dont elle est capable lorsqu'il en a besoin ?

IV. Les immunités de l'Église sont fondées sur le droit naturel et divin. Les Gentils , les Juifs , les Grecs , les Romains , les Barbares , les Scythes , tous guidés par l'instinct de la nature , ont reconnu que les ministres de la religion devaient être entretenus aux dépens du public et exempts des charges communes. Nous lisons au qua-

rante-septième chapitre de la Genèse , que les terres de l'Égypte payaient au souverain le cinquième de leur revenu , et que les terres des prêtres étaient exemptes de cette contribution.

La loi des Juifs exemptait les lévites de tout tribut , et Artaxercès lui-même les en exempta lorsqu'il renvoya les Juifs dans leur patrie , sous la conduite d'Esdras. (1 Esdr. 7 , 24.)

Les Romains , dès le temps de Numa , fournissaient des fonds publics tout ce qui était nécessaire pour l'entretien des ministres de la religion. L'immunité des biens ecclésiastiques a donc son fondement dans le droit naturel et divin , aussi bien que dans leur consécration. Car ce n'est point une subtilité d'école , mais une vérité certaine que les biens donnés à l'Église sont des biens consacrés à Dieu ; que par cette consécration ils sont tirés de l'usage profane , et fixés à des usages saints ; qu'ils sont devenus le patrimoine de Dieu et des pauvres , et que par cette disposition ils ont changé de nature , non physique , mais morale ; qu'ils ont contracté une nouvelle nature et une autre condition , comme les autres choses et les personnes vouées et consacrées à Dieu , en sorte qu'ils ne peuvent être employés à des usages profanes sans sacrilège , si ce n'est dans le cas de nécessité et avec la permission de l'Église.

Telle a été l'intention des

peuples et des souverains, lorsqu'ils ont consacré une partie de leurs biens à Dieu, ou qu'ils ont ratifié les donations de leurs sujets. Telle l'intention de l'Église, qui n'a reçu ces biens qu'à cette condition ; intention réciproque qui fonde des droits inviolables que les souverains sont obligés de conserver, et dont ils se déclarent en effet les conservateurs et les protecteurs. Et de-là, tant de canons de conciles, tant de rescrits des empereurs et de capitulaires de nos rois qui traitent de sacrilèges ceux qui osent toucher à ces biens. Le quatrième concile de Latran de l'an 1212, inséré dans le droit canon, et reçu en France, défend, sous peine d'excommunication, les levées sur les biens de l'Église, sans une grande nécessité et l'approbation du clergé, des évêques du pape.

Les seigneurs et le peuple du royaume parlaient ainsi dans la requête présentée à Charlemagne l'an 803 : *Nous savons que les biens de l'Église sont des biens sacrés ; ils sont l'oblation des fidèles, et la rançon des péchés ; celui-là se rend coupable de sacrilège qui prétend les enlever.* Quiconque de nous donne des biens à l'Église, c'est à Dieu qu'il les donne : car il fait un écrit, et le mettant sur l'autel ou le tenant à la main, il dit aux prêtres et aux supérieurs de ce lieu : j'offre et consacre à Dieu les biens marqués en cet écrit pour la rémission de mes péchés..... pour être employés

au service de Dieu, à la nourriture des pauvres et des clercs. Si quelqu'un enlève ces biens, il sera coupable d'un sacrilège ; dont il rendra un compte rigoureux au tribunal de Dieu.

Le capitulaire 339 du cinquième livre, condamne à l'amende, et ordonne aux prêtres de soumettre à la pénitence publique, ceux qui enfreindront l'immunité ecclésiastique, en levant des taxes sur les biens consacrés à Dieu. *Placuit ne prædia.... Deo tradita à quibusdam aliquâ occasione vexentur aut invadantur, sed sub immunitatis tuitione perpetuâ firmitate perdurent.... similiter et homines eorum et omnia quæ eis subjecta esse noscuntur. Si quis contra hæc venerit, componat sicut de immunitate constitimus et penitentia publica à sacerdotibus usque ad satisfactionem mulcietur.* Il serait inutile par conséquent de répondre que les canons des conciles et les capitulaires ne parlent que des ravisseurs des biens de l'Église, puisqu'ils nomment expressément ceux qui violent ses immunités par des impositions, et que d'ailleurs la donation qui a été faite de ces biens, le changement de nature qui leur est survenu par cette donation, leur destination aux seuls usages sacrés ou pieux, prouvent également le crime d'une sacrilège usurpation, et contre les ravisseurs et contre tous ceux qui voudraient en disposer comme des biens profanes, en quelque

manière et sous quelque couleur que ce fût, hors le cas de nécessité, et sans la permission de l'Église.

Il ne serait pas moins frivole de dire que les princes, en donnant ou en confirmant les donations faites à l'Église, se sont conservé le droit primitif et inaliénable de faire contribuer ces biens aux charges publiques, puisqu'on a prouvé que l'intention des princes et des autres bienfaiteurs de l'Église, avait été formellement contraire à cette prétendue disposition, puisque de leur propre aveu, ils se sont dépouillés de leurs biens absolument et sans restriction explicite ou implicite en faveur de la religion ; qu'ils les ont donnés purement et simplement à Dieu, et que l'Église ne les a reçus qu'à cette condition. Eh ! qu'est-ce que donner ses biens à Dieu, en retenant le droit primitif de les assujettir aux charges publiques, sinon les donner et ne point les donner en effet, au moins en partie. Ces réserves prétendues sont entièrement contraires à l'intention des donateurs et à la nature des donations faites à l'Église, qui, comme on l'a vu, contractent une nouvelle nature, et changent de condition. Mais on n'emploie pas les biens de l'Église selon leur destination, et l'on en abuse. Les princes, dans cette hypothèse, ont droit de demander une bonne réforme, et d'employer leur autorité pour la procurer ; ce sont les vœux

de tous les vrais fidèles, mais ils ne peuvent corriger un abus par un autre, en reprenant ce qui n'appartient qu'à Dieu, par la consécration qu'on lui en a faite. Nous croyons qu'après avoir balancé ces raisons pour et contre les immunités ecclésiastiques, le lecteur impartial se décidera sans peine en faveur de l'Église.

IMMUTABILITÉ, attribut de Dieu, qui fait qu'il ne peut changer. (*Cherchez DIEU.*)

IMOLA, ville épiscopale d'Italie, dans la Romagne, appelée par les Latins *Forum Corneliæ*. Elle est située dans une plaine proche la petite rivière de Sauterne, entre Boulogne et Faenza, et est éloignée de Ravenne, sa métropole, de vingt milles. Les anciens géographes en font mention. Il est certain qu'elle doit son origine et son nom à quelqu'un de la maison Cornelia. Clephis, roi des Lombards, la rebâtit après qu'elle eut été renversée par Antiochus. Les Boulonnais s'en rendirent ensuite les maîtres, après lesquels elle reconnut pour souverain le siège apostolique dont elle goûte encore aujourd'hui la douceur du gouvernement.

Ughelle et tous les Italiens disent qu'elle reçut la foi dans le temps que saint Pierre ayant envoyé saint Apollinaire à Ravenne, saint Cassien, évêque de Bresse, y annonça l'Évangile et en scella de son sang la vérité. Cet apôtre d'Imola repose sous le grand autel de la cathé-

drale qui lui est dédiée ; on célèbre sa fête le 13 août. On voit dans cette église un illustre chapitre, composé de sept dignités, du prévôt, de l'archidiacre, de l'archiprêtre, du doyen, du primicier, du trésorier et du custode, de onze chanoines, d'un pénitencier et d'un théologal. Il y a douze paroisses dans la ville, trois dans les faubourgs, six monastères de filles, quatre couvents d'hommes ; et le diocèse qui est fort étendu comprend cent huit églises paroissiales, sans compter presque autant d'autres églises, et est divisé en neuf vicariats ruraux.

Evêques d'Imola.

1. N.... siégeait vers l'an 374.
2. N.... succéda vers l'an 381.
3. Saint Corneille vers l'an 421 ; saint Pierre Chrysologue en fait mention, *Serm.* 165.
4. N.... ne siégea que vingt-cinq jours.
5. Saint Project, ordonné vers l'an 445, mourut vers l'an 483.
6. N.... succéda à Project.
7. Saint Maurelle, élu vers l'an 532, martyrisé, dit-on, en 542.
8. Nestor, sous l'empereur Justinien, en 564.
9. N.... que le peuple d'Imola chassa de son siège, comme rapporte saint Grégoire, *Epist. Jul., an.* 595.
10. N.... sacré en 597.
11. Bothus, assista au concile de Rome, sous Martin 1^{er}, en 649.

12. Barbatus, au concile contre les Monothélites en 680, sous le pape Agathon.

13. Eugène Foroald, d'Imola, vers l'an 801.

14. Pierre, en 861.

15. Jean 1^{er} en 886.

16. Jean II, 946, il assista au concile de Ravenne en 954 et 967, et à celui de Ferrare en 970.

17. N.... vivait en 997.

18. Paul, siégea depuis 1029 jusqu'en 1032.

19. Hibergrin, de l'Ordre de Saint-Benoît, nommé en 1046, mort en 1056.

20. Henri, en 1056.

21. Odalric, siégea depuis l'an 1060 jusqu'à l'an 1063.

22. Basile, successeur d'Odalric en 1063, vivait encore en 1074.

23. Vidon, vers l'an 1084.

24. Morand, en 1089.

25. Oldon, en 1095, mort vers l'an 1107.

26. Ubald, en 1108.

27. Otricus, vers l'an 1122.

28. Bonnus, de Florence, vers l'an 1126.

29. Randuinus, en 1140.

30. Gerard, en 1146.

31. Rodolphe, de Ravenne, l'an 1147, mourut l'an 1166.

32. Arard, en 1166, siégea sept ans.

33. Henri II, en 1173, mourut en 1193.

34. Albert 1^{er}, en 1193, mort en 1200.

35. Albert II, Ossolette, chanoine et prévôt de la cathédrale, vers l'an 1201.

36. Jérémie, sous le pape Innocent III, en 1202.

37. Mainard, partisan de l'empereur Frédéric II, en 1208.

38. Thomas, chanoine de Boulogne, prieur et prévôt de Ravenne, élu en 1249, siégea jusqu'à l'an 1269.

39. Sinibalde, en 1270, jusqu'à l'an 1295.

40. Dieterius, en 1296.

41. Benoît, élu vers l'an 1298, mourut en 1299.

42. Jean Mutus de Papazuris, de Rome, évêque d'Olena dans la Morée, aujourd'hui Caminitza, transféré par Boniface VIII, en 1299, passa à Rieti en 1302.

43. Matthieu des Ursins, de Rome, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1302, au mois d'août, transféré à Chiusi par Jean XXII, en 1317.

44. Raimbalde, comte de la Romandiole, siégea jusqu'en 1341.

45. Charles, archiprêtre de Sainte-Marie de Salustre dans ce diocèse, nommé par Clément VII, en 1342, mourut en 1353.

46. Lithe Alidosius, chanoine et prévôt de la cathédrale, nommé en 1354, mourut en 1382 : il avait abdiqué en 1379.

47. Marin, en 1380, transféré au siège de Tarente en 1382.

48. Guillaume Alidosius, archiprêtre de Sainte-Marie de Silvestre, évêque de Cervia, transféré en 1382, mourut la même année.

49. Jacques Caraffa, en 1388.

50. Emmanuel de Fiesque, de Gênes, en 1386, mourut en 1390.

51. Antoine de Calvis, Romain, chanoine de Saint-Pierre de Rome, nommé en 1390, transféré à Todi en 1396. Innocent VII le fit cardinal en 1405.

52. Jacques Guedotti, de Boulogne, référendaire apostolique, nommé en 1396, mourut en 1399.

53. Nicolas d'Assise, évêque de Gergenti en Sicile, transféré en 1399, mourut en 1402.

54. Hermand de Castel-Duranti, de Brancaléonis, clerc d'Orviète, élu le 23 août 1402, mourut en 1412.

55. Pierre de Hondedeis, de Pistoie, élu en 1412, vécut jusqu'en 1450.

56. Gaspard, du Château-Saint-Jean, diocèse de Boulogne, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nommé par Nicolas V, le 20 mai 1450, siégea sept ans.

57. Antoine Castellanus, chanoine de Boulogne sa patrie, nommé le 7 octobre 1457, mourut en 1476.

58. Jean Datus, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu sous Paul II mourut sans avoir été sacré.

59. Georges de Ruchis, de Carpi, référendaire apostolique et évêque de Sebaste, transféré en 1471, mourut en 1479.

60. Jacques Passarelli, de Césène, nommé en 1479, fut transféré à Rimini en 1488.

61. Simon Bonadies, Romain, nommé sous Innocent VIII, en 1488, fut transféré à Rimini en 1511.

62. Dominique Scribonius, de Cardone, succéda à Simon en 1511, siégea vingt-trois ans, et abdiqua.

63. Nicolas, cardinal Rodolphe, de Florence, administra cette église depuis le 4 août 1533 jusqu'en 1546, qu'il se démit en faveur du suivant, devenu évêque de Vicence, de Viterbe, archevêque de Salerne, et enfin de Florence.

64. Jérôme Dandini, de Césène, le plus habile homme de son temps, évêque de Cassano au royaume de Naples, transféré le 15 mai 1546, fut créé cardinal en 1552, et après s'être acquitté des plus importantes négociations auprès de Charles v et de François 1^{er}, mourut en 1559.

65. Anastase Uberti, neveu du précédent, moine de Saint-Benoît, nommé par Jules III le 1^{er} mai 1552, mourut en 1558.

66. Vitellotius-Vitellius, cardinal-diacre, administra cette église pendant deux ans.

67. François Guarini de Monte-Feltro, nommé le 22 octobre 1561, alla au concile de Trente. Il mourut en 1569.

68. Jean Adolbrandini, de Florence, frère de Clément VIII, nommé par Pie v, et fait cardinal l'année suivante, mourut en 1573.

69. Vincent Herculani, de Pérouse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Sarno au royaume de Naples, transféré à Imola en 1573, et de-là à Pérouse en 1579.

70. Alexandre Musotti, de Boulogne, conservateur de Rome, et référendaire des deux signatures sous Pie IV, nommé par Grégoire XIII, le 9 décembre 1579, mourut en 1607.

71. Jean Garsia Mollini, Romain, élevé par Urbain VII, avocat consistorial sous Sixte-Quint, auditeur de Rotesous Grégoire XIV. Nonce en Pologne sous Clément VIII, enfin cardinal par Paul V, résigna en 1611.

72. Rodolphe Paleotti, de Boulogne, nommé par Paul V, le 27 juin 1611, mourut en 1619.

73. Ferdinand Millini, de Rome, chanoine du Vatican, élu le 17 mai 1619, siégea 26 ans, et mourut au mois d'août 1644.

74. Marius Téodolli, de Rome, auditeur général de la chambre apostolique, créé cardinal par Urbain VIII, se trouva à l'élection d'Innocent X, qui le fit évêque d'Imola le 17 octobre 1644. Il abdiqua l'an 1646.

75. Marc-Antoine Cuccini, de Rome, après avoir déjà gouverné plusieurs églises, fut chargé de celle d'Imola en 1646, et mourut le 15 août.

76. Fabius, cardinal Chisi, transféré de Nardo par Innocent X, en 1652. Il fut fait pape sous le nom d'Alexandre VII, en 1655.

77. Jean-Etienne, cardinal Donghy, transféré d'Ajazzo le 2 août 1655, passa à Ferrare en 1663.

78. François-Marie Ghisleri, de Boulogne, évêque de Terra-

cine, nommé par Alexandre VII, en 1664. Il abdiqua en 1672.

79. Constance Zani, de Boulogne, moine et abbé d'Olivet, succéda à Glisleri en 1672, et mourut le 16 juin 1694.

80. Thadée-Louis, cardinal de Verme, de Plaisance, évêque de Fano, et fait cardinal par Innocent XII, nommé en 1696, transféré par Clément II, en 1701.

81. Philippe-Antoine Gualtieri, d'Orvietto, archevêque d'Athènes, et nonce en France, nommé en 1701, créé cardinal par Clément XI, le 17 mai 1706, fut transféré à Todi en 1709.

82. Ulisses-Joseph Gozzadini, de Boulogne, dont il était chanoine, il le fut ensuite du Vatican, archevêque de Théodosie, et cardinal en 1709, nommé évêque d'Imola le 9 février 1710, vivait encore en 1718. (*Italia sacra*, t. 2, col. 618, et t. 10, col. 271.)

IMOLA, (Jean d') jurisconsulte de Boulogne, mort en 1436, est auteur d'un commentaire sur trois livres des décrétales, sur le sexte et les clémentines, imprimé à Venise 1575. (Dupin, quinzième siècle.)

IMOLA (Alexandre d'), jurisconsulte et disciple du précédent, enseigna le droit pendant 30 ans dans les villes de Pavie, Ferrare et Boulogne. Il mourut en 1487, et laissa des commentaires sur le sixième livre des décrétales et sur les Clémentines, imprimés à Venise en 1571 et 1597. (Dupin.)

IMPANATEUR, *impanator*. Les impanateurs sont ceux qui croient que la substance du pain et du vin restent avec le corps et le sang de Jésus-Christ, après la consécration dans la divine Eucharistie. (*Voyez* EUCHARISTIE.)

IMPANATION, *impanatio*. Les catholiques emploient le terme d'impanation pour expliquer le sentiment des luthériens, qui admettent la substance du pain et du vin avec le corps et le sang de Jésus-Christ, après la consécration dans la sainte Eucharistie. (*Voyez* EUCHARISTIE.)

IMPASSIBILITÉ, qualité de ce qui est exempt de souffrir. Dieu, les anges et les saints sont impassibles dans le ciel; Dieu, par sa nature; les anges et les saints, par grâce et par privilège.

IMPECCABILITÉ, état de celui qui ne peut pécher. Dieu est impeccable par nature. Jésus-Christ, en tant qu'homme, l'est à cause de l'union hypostatique. Les bienheureux dans le ciel, le sont parce qu'ils voient Dieu face à face. Les saints qui seraient confirmés en grâce sur la terre, auraient aussi l'impeccabilité ou plutôt l'impeccance par l'effet de cette grâce qui les confirmerait. (*Voyez* PÉCHÉ.)

IMPECCABLE, qui ne peut pécher. On a donné le nom d'impeccables aux hérétiques qui croyaient ne pouvoir plus pécher, comme les Gnostiques, les Priscillianistes, les Messaliens,

IMPÉNITENCE, endurecissement qui empêche le pécheur

de se convertir. L'impénitence finale est celle dans laquelle on meurt, et il n'y a que ce péché qui soit irrémissible. (*Voyez PÉCHÉ, PÉNITENCE, CONFESSION.*)

IMPENSE, *impensa*, terme de droit, qui se dit de la dépense ou des frais qu'on a faits pour améliorer un bâtiment, un héritage. Les impenses se divisent en nécessaires, utiles, voluptueuses. Les impenses nécessaires sont celles sans lesquelles la chose dépérirait; les utiles sont celles qui rendent la chose meilleure, de plus grand revenu; les voluptueuses sont celles qui ne servent qu'à l'embellissement de la chose. Un acquéreur de bonne foi doit être remboursé des impenses utiles et nécessaires qu'il a faites sur un fonds où l'on demande à rentrer. (*Voyez RÉSOLUTION.*)

IMPERFECTION, défaut de l'âme qui vient de ce que l'appétit sensitif n'est pas parfaitement assujéti à la partie supérieure, c'est-à-dire, à l'entendement et à la volonté, et que malgré elle, ou sans elle, il s'élève par quelque mouvement de passion, comme de haine, de colère, etc., soit en prévenant le jugement de l'esprit, ou le consentement de la volonté. Ces imperfections ne sont point des péchés ni mortels ni véniels, parce qu'elles ne sont point volontaires, et qu'il n'y a point de péché sans volonté. Ce sont des mouvemens subits, inopinés, involontaires qui préviennent le consentement, qui, par cette

raison, ne sont pas matière de confession ni d'absolution. Il est vrai que saint Thomas dit qu'il y a des mouvemens involontaires qui sont péchés véniels : *sunt aliqui motus qui sunt peccata venialia propter eorum imperfectionem* (2, 2 q. 161, art. 5 in corp.); mais il ne parle que des mouvemens qu'on pourrait prévenir, et qu'on ne prévient pas, ou qu'on néglige de repousser, et qui deviennent par là indirectement volontaires. (*Pontas*, au mot *Confession*, cas 27. *Voyez* ABSOLUTION, cas 10.)

IMPOSER une antienne, c'est la chanter seul. Imposer un pseume, c'est le commencer : ce qui se fait lorsqu'un seul chante la moitié du premier verset, qui est continué par les autres. Ce mot vient du latin *imponere*, dont S. Benoît s'est servi dans sa règle, et que les uns expliquent par *incipere*, (et les autres par *pronuntiare*. (*Doni Joseph Mége*, Comment. sur la règle de S. Benoît.)

IMPOSITION des mains, cérémonie fort usitée chez les Juifs et les chrétiens en plusieurs occasions. Les Juifs imposaient les mains à ceux pour lesquels ils priaient; aux juges et aux magistrats en les établissant; aux prêtres et aux ministres sacrés en les ordonnant, les offrant au Seigneur. Ils imposaient encore les mains sur les hosties qu'ils présentaient au tabernacle pour le péché. Les témoins imposaient les mains sur la tête de la personne accusée, comme pour marquer

qu'ils se déchargeaient sur elle de son sang. Jésus-Christ imposait les mains aux enfans qu'on lui présentait, et il les bénissait. Les apôtres donnaient le Saint-Esprit aux baptisés, en leur imposant les mains. L'ancienne Église donnait l'imposition des mains à ceux qui se mariaient. Ceux qui sont ordonnés la reçoivent encore aujourd'hui. (D. Calmet, Dictionn. de la Bible.)

IMPOT, charge qu'on impose sur le peuple, et denrées pour subvenir aux nécessités de l'état. *Tributum, vectigal*. La loi des impôts n'est pas seulement pénale; elle est aussi morale, et oblige en conscience, selon ces paroles du 13^e chapitre de l'épître de saint Paul aux Romains xi, 5 : *Ideo necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam*. (Voyez GABELLE, Loi.)

IMPRÉCATION, malédiction, souhait qu'on fait contre quelqu'un, afin qu'il lui arrive quelque mal. *Execratio, imprecatio*. Le terme latin *imprecor*, se prend quelquefois en un bon sens dans l'Écriture, pour les bons souhaits et les vœux favorables, mais plus souvent pour les mauvais. (Gen. 24, 60.) Les imprécations répandues dans les livres sacrés doivent s'entendre en un des quatre sens qui suivent, pour qu'elles ne soient pas contraires à l'amour du prochain. Le premier sens est de les regarder comme des prédictions de ce qui doit arriver, et

cela conformément à la langue des Hébreux, qui mettent souvent l'impératif pour le futur, *deleantur* pour *delebuntur*, *observentur oculi eorum* pour *observabuntur*. Le second sens est de les prendre pour des souhaits de la conversion des méchans par le moyen des châtimens et des afflictions salutaires qu'on leur désire; ce qui est permis. Elles marquent dans le troisième sens le zèle pour la justice divine contre les pécheurs endurcis. Elles signifient dans le quatrième sens, non la haine des méchans, mais l'horreur de leur méchanceté et du règne du péché en eux. (Saint Thomas, 2, 2 *Quest.* 83, art. 8, ad. 1. Voyez MALÉDICTION.)

IMPREScriptible, qui n'est point sujet à prescription. (Voyez PRESCRIPTION.)

IMPRIMERIE, l'art d'imprimer ou de marquer sur le papier des caractères de fonte, tout ce que l'on écrit avec la plume. Plusieurs villes se disputent la gloire de l'origine de l'imprimerie. L'opinion la plus commune est que J. Guttemberg, citoyen de Mayence, en conçut le premier l'idée. Il tâcha de l'exécuter seul; mais n'ayant pu y réussir, il s'associa Faust, homme riche de la même ville; et avec l'aide de Pierre Schoëffer, alors domestique, et depuis gendre de Faust, ils commencèrent à exécuter leur dessein. D'abord ils ne firent que tailler des lettres sur des planches de bois, et ils imprimèrent ainsi,

vers l'an 1450, un vocabulaire latin, intitulé, *Catholicon*. Ils firent ensuite des lettres de bois, détachées et mobiles, et enfin des lettres de métal fondu. On ne sait pas bien le premier ouvrage qui parut ainsi imprimé; le plus ancien qu'on connaisse est un pseautier latin in-4° de l'an 1457. Le second est le *Rational* de Guillaume Durand, in-fol. de l'an 1459; le troisième, le *Catholicon* de l'an 1460, et le quatrième est la Bible de l'an 1462. Tous ces ouvrages sont sortis de Mayence, de l'imprimerie de Faust et de Schoëffer, aussi bien que les offices de Cicéron, de l'an 1466. (Voyez Jean de la Caille, Histoire de l'imprimerie; Serrarius, jésuite, *Rerum moguntinorum*, lib. 1; Chevillier, Dissertation historique et critique sur l'origine de l'imprimerie. Struvius, Hist. de l'imprimerie et des plus célèbres imprimeurs. Maittaire, *Annales typographici*. Prosper Marchand, Hist. de l'origine et des premiers progrès de l'imprimerie. Fertel, Science pratique de l'imprimerie, contenant des instructions très-faciles pour se perfectionner dans cet art; J. Ch. Volfius, Monumens typographiques, ou recueil des ouvrages faits sur l'origine et les progrès de l'imprimerie, sur son utilité, ses avantages et ses abus.)

Un arrêt de réglemeut, rendu au parlement sur les conclusions de M. le procureur général le 2 février 1712, fait défense à

tous imprimeurs, libraires col-porteurs... d'imprimer, vendre, débiter; ni distribuer aucuns livres, livrets, libelles ou feuilles volantes, sans privilège du roi, ou sans permission des officiers de police, chacun dans son ressort, dans les cas et suivant les formes prescrites par les lettres patentes du 2 octobre 1701 : le tout à peine de mille livres d'amende, privation de maîtrise, même de punition corporelle, s'il y échoit. Enjoint aux syndic et adjoints de libraires, même aux commissaires du Châtelet de faire des visites fréquentes dans les boutiques, maisons et magasins des libraires, et dans les imprimeries, pour y faire recherche et perquisition desdits livres. Plusieurs autres réglemens postérieurs ont ordonné l'exécution de cet arrêt.

Remarque importante et corrective de cet article, c'est que Guttemberg fit ses premiers essais à Strasbourg; qu'il n'était plus lié avec Faust et Schoëffer quand le *Catholicon* fut imprimé; que ce *Catholicon* est en caractères de fonte, et le pseautier de 1457 en caractères mobiles de bois.

IMPROPERE. C'est le nom d'une chapelle de l'église du Saint-Sépulchre à Jérusalem; elle est quelques degrés au-dessus du lieu où la croix de Jésus-Christ fut trouvée, du temps de Constantin. On y voit une colonne de deux pieds, que l'on dit être celle où Jésus-Christ était assis pendant que les sol-

dates l'insultaient en le frappant et en le saluant comme roi.

IMPUBERE, *impubes*. On appelle *impubères* les enfans qui n'ont point atteint l'âge de puberté, c'est-à-dire, l'âge de quatorze ans pour les garçons, et de douze pour les filles. Les impubères ne sont pas admis à déposer en justice, ni à faire de testament, ni à être émancipés. Ils sont toujours sous la puissance d'un tuteur. (Févet, de l'Abus, liv. 5, ch. 1, art. 1.)

La jurisprudence des arrêts ne permet pas de faire le procès pour crime, ni de procéder extraordinairement contre les impubères, parce que ce n'est qu'à l'âge de puberté, que l'esprit est présumé avoir acquis un certain degré de consistance et de fermeté, qui expose le coupable aux peines de la loi. (M. Denisart, Collect. de jurisprud. au mot IMPUBÈRES.) Il faut néanmoins excepter les impubères qui approchent de la puberté, ils peuvent être punis à raison des crimes qu'ils commettent; mais les juges doivent toujours avoir égard à la faiblesse de leur âge, et en conséquence adoucir la rigueur de la peine. (La Peyrère, au mot CRIME. De Ferrière, Dictionn. de Droit et de Prat. au mot IMPUBÈRES.)

IMPUISSANCE, défaut de pouvoir pour faire une chose. Il y a une impuissance physique et une impuissance morale. La physique est le défaut d'un

principe physique, nécessaire pour agir, ou qui manque absolument, ou qui n'est pas libre et dégagé, mais qui est lié et hors d'état d'agir. Par exemple, un homme qui a les yeux crevés, ou involontairement fermés, en sorte qu'il ne puisse les ouvrir, est dans une impuissance physique de voir. L'impuissance morale n'est autre chose qu'une grande difficulté d'agir, qui vient d'une forte habitude contraire, d'une passion violente, d'un grand penchant, etc.

IMPUISSANCE, inhabileté à la génération. (*Voyez EMPÊCHEMENS DU MARIAGE.*)

IMPURETÉ, péché opposé à la chasteté. (*Voyez LUXURE.*)

IMPURETÉ LÉGALE. Les Juifs appelaient *impuretés légales* certaines souillures extérieures et corporelles qui se contractaient en faisant les choses que la loi soumettait à ces sortes d'impuretés. Les unes étaient volontaires, comme l'attouchement d'un homme mort, ou d'un animal mort de lui-même, ou d'un reptile, ou d'un animal impur, ou l'attouchement des choses saintes par celui qui n'était pas pur, ou qui n'était pas prêtre, etc. Quelquefois ces impuretés étaient involontaires, comme lorsque par mégarde on touchait des os, ou un tombeau, ou quelque chose de souillé, ou que l'on tombait dans quelque pollution involontaire, ou quelque maladie qui souillait, telle que la lèpre, etc. Les lits, les

habits; les meubles qui avaient touché quelque chose de souillé, contraetaient aussi une sorte de souillure; et souvent la communiquaient à d'autres. La plupart des souillures légales se purifiaient par le bain, et ne duraient que jusqu'au soir. La personne souillée se plongeait tout entière dans l'eau, ou avec ses habits, ou elle, et ses habits séparément. Il y avait des souillures qui s'expiaient par des sacrifices, et d'autres par une certaine eau ou lessive, dans laquelle il entraient de la cendre d'une genisse rousse, qui s'immolait au jour de l'expiation solennelle. Il y avait certaines impuretés qui excluaient du commerce du monde et des villes, comme la lèpre. D'autres excluaient simplement de l'usage des choses saintes, comme l'atouchement involontaire d'un animal impur, l'usage du mariage, soit légitime, soit illégitime. D'autres séparaient la personne de ses proches dans sa propre maison, en sorte que l'on n'en pouvait approcher qu'à une certaine distance, comme les femmes nouvellement accouchées, ou dans leurs infirmités ordinaires. Ceux qui les avaient touchées, étaient impurs jusqu'au soir; et un homme qui se serait approché de sa femme durant ses infirmités ordinaires, aurait été condamné à mort, et elle avec lui, si la chose eût été portée en justice. (Voyez le livre des Nom-

bres, et celui du Lévitique.)

INAUGURATION, *inauguratio*. Cérémonie qu'on fait au sacré d'un empereur, d'un roi, d'un prélat. On l'appelle ainsi, à l'imitation des cérémonies que faisaient les Romains, quand ils entraient dans le collège des augures.

INCAMERATION, terme de la chancellerie apostolique. C'est l'union de quelque terre, droit ou revenu au domaine du pape. *Incameratio*.

INCAPABLE, est celui qui n'a pas les qualités et les dispositions nécessaires pour faire, ou pour recevoir quelque chose.

INCAPABLES de succéder ou de recevoir à titre de legs, sont ceux qui n'ont pas les qualités requises pour être héritiers, et recueillir une succession, ou bien recevoir à titre de legs, ou qui ont quelque défaut qui les en empêche. Tels sont, 1°. tous ceux qui sont incapables des effets civils, comme les aubains, les religieux profes, à moins qu'il ne s'agit de quelque legs modique, pour avoir des livres, ou fournir à d'autres petits besoins; les condamnés à mort ou à d'autres peines qui emportent la mort civile. 2°. Les enfans exhérédés, ou qui ont renoncé par leur contrat de mariage à la succession de leurs pères et mères. 3°. Les indignes qui, pour avoir démerité de quelqu'un, sont par la loi privés des avantages qu'ils en auraient pu recevoir. 4°. Ceux que l'infamie qui

est en eux, rend incapables de recevoir dons, ni legs, comme les adultères, les concubinaires, qui ne se peuvent point faire de dons, ni legs. Cependant lorsque les dons ou legs sont modiques, ou les leur confirme quelquefois par forme d'alimens. Les bâ-tards, par rapport à leurs pères et leurs mères, ne peuvent aussi recevoir que des dons et legs modiques par forme d'alimens. 5°. Les conjoints par mariage ne peuvent, suivant notre droit coutumier commun, se faire l'un à l'autre aucun don, ni legs, directement, ni indirectement. Il n'y a que le don mutuel fait entre eux, qui puisse être valable. 6°. Les tuteurs, curateurs et pédagogues sont incapables de recevoir des dons et legs de la part de ceux qui sont sous leur conduite. 7°. Les procureurs, généralement parlant, de la part de leurs cliens, quand ils sont actuellement leurs affaires. 8°. Les médecins, chirurgiens et apothicaires, de la part des malades dont ils prennent soin, parce qu'ils sont censés avoir sur leur esprit un pouvoir absolu; et par la même raison, les confesseurs et les directeurs de conscience, de la part de ceux qu'ils confessent ou qu'ils dirigent. (De Ferrière. Dictionn. de Droit et Pratique, au mot INCAPABLES.)

INCAPABLES en matière de bénéfices, sont ceux qui n'ont pas les capacités requises pour les posséder.

Tels sont : 1°. Ceux qui n'ont

pas un titre légitime au moins coloré.

2. Ceux qui n'ont pas l'âge requis.

3. Les furieux et tous ceux qui sont sous l'administration ou la curatelle d'un autre. (Bonif. *In clem. una*, n° 58 de homicid.)

4. Le clerc marié, *conjugatus*.

5. Le non-tonsuré ou le laïc.

6. Le promu *per saltum*, et le promu *extra tempora*; c. *cum quidam de tempor. ordin. c. dilectus*; c. *litteras eod. tit. clem. fin. ætat. et qualit.*

7. Le bigame.

8. L'hérétique.

9. Le schismatique.

10. Le simoniaque.

11. Le sorcier.

12. Le criminel de lèse-majesté.

13. Le sacrilège.

14. Le banni, le condamné.

15. Le faussaire.

16. L'excommunié.

17. Le suspens.

18. L'apostat.

19. Le sodomite.

20. Le concubinaire public.

21. L'homicide.

22. Les épileptiques.

23. L'ignorant, *illiteratus*.

24. L'étranger.

25. Le parjure.

26. Les enfans des bénéficiers pour les bénéfices de leurs pères.

27. Les irréguliers en général.

28. Le bâtard.

29. L'usurier.

30. L'usurpateur.

31. Les religieux mendiants.

32. Le religieux quelconque

pour un bénéfice séculier, et le clerc séculier pour un bénéfice régulier, suivant la règle *secul. secul. reg. reg.*

33. Celui qui impétre le bénéfice d'un homme vivant, en est incapable, même après le décès du titulaire, à moins qu'un autre eût couru pour lui à son insu.

34. Les femmes ne sont capables que de certaines prélatures. (*Innoc. et alii in c. cum nostris de concess. præb.*)

35. Le non-baptisé, *quia non potest ordinari, c. fin. de præbit. non baptis.*

36. Les incendiaires, les incestueux, et généralement tous ceux qui par leurs crimes sont *in reatu*, ou notés d'infamie, ne peuvent obtenir des bénéfices.

37. Celui qui a été le médiateur d'une transaction entre deux bénéficiers, ne peut profiter des vices de leurs titres. (*C. 7, de transac.*)

Les capacités requises par la nature de la qualité du bénéfice, ou par la fondation, consistent à être non-seulement exempt des défauts et des crimes qui forment l'incapacité, mais aussi à être pourvu des qualités que requiert le bénéfice même; comme s'il est régulier, que l'on soit religieux; s'il est séculier, que l'on soit clerc séculier. Si le bénéfice est à charge d'âmes, le pourvu doit être prêtre dans le temps de la provision; si c'est une cure dans une ville murée, il doit être gradué: il en est de même des dignités dans les

églises cathédrales. Si le bénéfice est une prébende théologale ou pénitencerie, celui qui est pourvu doit avoir l'âge et les degrés requis par les réglemens des conciles qui ont établi ces bénéfices; enfin si le bénéfice requiert résidence, le pourvu n'en doit point conserver d'autres incompatibles. Il y avait des bénéfices, qui par le titre de leur fondation requeraient des qualités particulières dans ceux qui en étaient pourvus; il y en avait d'autres qui par un ancien usage, ou par des statuts qui avaient force de loi, étaient affectés à certaines personnes, les uns affectés à des nobles, d'autres à des originaires de tel lieu, ou à des clercs de telle église.

INCAPACITÉ, en matière bénéficiale, est un défaut, ou une privation des dispositions et qualités nécessaires pour être pourvu de bénéfices. Il y en a de deux sortes. Les unes rendent nulle la provision du bénéfice dans son principe; les autres surviennent et annullent les provisions qui étaient valables dans leur commencement. Les incapacités qui annullent les provisions dans leur principe, sont le défaut de dispense d'âge pour un mineur, de légitimation pour un bâtard, de naturalisation pour un étranger, etc. Les incapacités qui surviennent et qui annullent les provisions d'un bénéfice que l'on possède, sont les crimes qui rendent le bénéfice impétrable, ou qui le font vaquer de plein droit, ou

qui font tomber le bénéficié dans l'irrégularité.

L'incapacité est imprescriptible, et la longue possession n'habilite point un incapable. (*Cap. Causam 7, extrâ de præscript.*)

Le fils légitime d'un prêtre est incapable de posséder immédiatement le bénéfice dont son père était pourvu; mais il le peut, s'il y a eu un possesseur intermédiaire. (*Cap. ex transmissa 7, extr. de filiis presbyteror. ordinand.*)

Les bâtards sont incapables de posséder des bénéfices sans dispense. (Bacquet, des Droits de bâtardise, ch. 2, n° 4.)

Le bâtard légitimé par le sub-séquent de son père et de sa mère, est capable de posséder des bénéfices, excepté le cardinalat, suivant une bulle de Sixte v, de 1595, pourvu qu'il soit né *ex soluto et solutâ*. *Gloss. in cap. tanta vis, extr. qui sunt filii legitim.* (Voyez DUMOULIN, sur ce chapitre.)

Celui qui demande le bénéfice d'un homme vivant, est incapable de l'obtenir et de le posséder, même après le décès du titulaire. *Regl. de non impetrand. benef. vivent.* (Voy. DUMOULIN ET LOUET, sur cette règle. Mais la faute du père d'avoir couru le bénéfice d'un homme vivant, ne produit pas d'indignité, ni d'incapacité contre le fils qui n'y a point consenti, et qui ne se sert point des provisions obtenues à la diligence du père. (Arrêt du 19 avril 1649. *Seëfve*, t. 1, cent. 3, c. 5.)

INCARNATION.

SOMMAIRE.

- § I. *Des noms et de la définition de l'incarnation.*
- § II. *De la manifestation de l'incarnation.*
- § III. *Des erreurs touchant l'incarnation.*
- § IV. *De sa possibilité et de sa convenance.*
- § V. *De son existence.*
- § VI. *De sa nécessité.*
- § VII. *De la satisfaction de Jésus-Christ.*
- § VIII. *Du mérite de Jésus-Christ.*
- § IX. *Des causes de l'incarnation.*
- § X. *De l'essence de l'incarnation, ou de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe.*
- § XI. *De la personne du Verbe qui s'incarne, et de la nature qu'il prend dans son incarnation.*
- § XII. *Des suites de l'union des deux natures.*
- § XIII. *Du corps de Jésus-Christ, et de ses propriétés.*
- § XIV. *De l'âme de Jésus-Christ et de ses propriétés.*
- § XV. *Des titres et des offices de Jésus-Christ.*
- § XVI. *Du culte dû à Jésus-Christ.*

§ I^{er}.

Noms et définition de l'incarnation.

On peut considérer l'incarnation, ou par rapport au Père qui

envoie son Fils, ou par rapport au Fils qui est envoyé, ou par rapport à nous et aux bienfaits que nous en recevons, ou enfin en elle-même; et on lui donne différens noms, relativement à ces différens rapports.

1°. Par rapport au Père qui envoie son Fils, on l'appelle *mission du Fils, dilection, vilitation, économie et dispensation*. Ces deux derniers termes, fort usités parmi les anciens, et surtout parmi les Grecs, marquent la douceur et la sagesse de la Providence, qui éclatent dans le mystère de l'incarnation.

2°. Par rapport au Fils, l'incarnation s'appelle *assomption de la nature humaine, descente, adanctissement, manifestation, déclaration*.

3°. Par rapport à nous, on l'appelle *habitation, conversation, rédemption*; et par rapport à elle-même, *union, unité, adunation, commixtion* de la nature divine et humaine en la personne du Verbe. Ainsi l'incarnation est proprement l'union hypostatique ou personnelle de la nature divine et de la nature humaine dans la personne du Verbe, dont il résulte un seul Christ.

§ II.

Manifestation de l'incarnation.

1°. L'incarnation ne peut se démontrer par la raison humaine, parce que c'est un mystère caché en Dieu, fondé sur la foi, qui est obscur, et qui n'a point de connexion néces-

saire avec les effets de la nature.

2°. Les bons anges ont connu le mystère de l'incarnation, puisqu'ils ont adoré et annoncé Jésus naissant, comme nous l'apprennent saint Luc, 2, 10; saint Matthieu, 4, 11; et saint Paul, Hébr. 1, 6. Mais pour les mauvais anges, ils ne l'ont pas connu avec une certitude entière, ils l'ont seulement conjecturé. (*Matth. 4, 3.*)

3°. Adam, les patriarches, les prophètes et les autres justes de l'ancienne loi ont connu par révélation le mystère de l'incarnation, puisque la foi dans le Messie qui devait venir, leur était nécessaire pour le salut. Il a même été connu de quelques gentils, tels que Job, Balaam, etc.

§ III.

Erreurs touchant l'incarnation.

Parmi les hérétiques qui ont erré touchant l'incarnation, les uns ont attaqué la divinité de Jésus-Christ, d'autres son humanité, et d'autres l'union de la divinité et de l'humanité. Les Cérinthiens, les Ebionites, les Nazaréens, les disciples d'Elkai ou d'Elcesai, de Carpocras, de Théodote, d'Artemon, de Paul de Samosate, disaient tous que Jésus-Christ n'était qu'un pur homme; Simon le Magicien, Ménandre, Saturnin, Basile, Valentin ne lui attribuaient qu'une chair fantastique et apparente. Les disciples d'Apollon lui attribuaient une chair véritable, mais formée des élémens,

et non du sang de Marie. Les ariens et les apollinaristes le dépouillaient de l'âme humaine. Les monothélites ne lui donnaient qu'une volonté et une opération. Les eutychiens n'admettaient en lui qu'une nature après l'union, et les nestoriens y reconnaissaient deux personnes. Félix et Elipandus, évêques d'Espagne, disaient que Jésus-Christ n'était pas fils naturel de Dieu, mais seulement adoptif et par grâce.

§ IV.

Possibilité et convenance de l'incarnation.

L'incarnation est possible, parce qu'elle ne renferme aucune contradiction, ni du côté de la personne divine qui s'incarne, ni du côté de la nature humaine qu'elle prend dans l'incarnation, ni enfin de la part de l'union de ces deux choses.

1°. L'incarnation ne renferme aucune contradiction du côté de la personne divine qui s'incarne, parce que le Verbe en s'incarnant, ne souffre aucun changement intrinsèque et substantiel. Il est vrai que le Verbe fait homme reçoit avec l'humanité une dénomination réelle et intrinsèque qu'il n'avait point auparavant, puis qu'il commence à être appelé homme, et qu'il l'est en effet. Mais cela ne suppose point en lui un changement intérieur et substantiel, parce que pour un tel changement il faut nécessairement

qu'un être perde quelqu'une de ses perfections, ou qu'il en acquière quelque nouvelle. Or le Verbe en s'incarnant ne perd aucune de ses anciennes perfections, et il n'en acquiert point de nouvelles, parce que la nature humaine n'est pas reçue en lui comme une forme qui le perfectionne, mais qu'elle lui est unie hypostatiquement comme à un terme dont elle reçoit au contraire toute sa perfection.

2°. L'incarnation ne répugne pas du côté de la nature humaine, parce que la nature humaine peut être dépouillée de la personnalité qui lui est propre, et subsister par une autre qui la supplée. Et c'est ce qui arrive dans le mystère de l'incarnation, où la nature humaine dépouillée de sa propre personnalité, subsiste par celle du Verbe auquel elle est unie, et qui supplée les fonctions de l'hypostase, ou personnalité humaine.

3°. L'incarnation ne répugne pas non plus de la part de l'union de la nature divine et de la nature humaine dans la seule personne du Verbe, parce que quoiqu'il n'y ait point de proportion de *substance* entre Dieu, qui est immense, incréé, infini, et la créature, qui est finie, limitée, tirée du néant, il y a cependant une proportion de *rapports, d'habitude et d'union*, qui fait que la nature humaine peut être perfectionnée et terminée par la personne du Verbe. De

même qu'il y a une pareille proportion entre l'entendement du bienheureux et la vision intuitive de Dieu; entre le corps et l'âme, qui s'unissent parfaitement ensemble, quoique l'un soit matière et l'autre esprit. Il ne s'ensuit cependant pas de l'incarnation, ni que la nature humaine soit partout comme le Verbe divin, parce qu'elle n'est qu'où le Verbe la termine, et qu'il ne la termine point partout, mais dans quelques endroits déterminés, ni qu'il soit contradictoire de dire que Jésus-Christ est *infini et fini, immense et limité, Dieu et homme tout ensemble*, parce que ces attributs conviennent relativement aux deux natures différentes qu'il réunit dans sa personne divine, et que par conséquent ils ne sont point contradictoires : de même qu'il n'y a point de contradiction à dire, que l'homme est corporel et incorporel, raisonnable et irraisonnable, relativement aux deux parties différentes qui le composent, l'âme et le corps.

L'incarnation est très-convenable, soit qu'on l'envisage du côté de Dieu, soit qu'on la regarde du côté du Verbe, de l'homme, de l'univers entier, ou du temps qu'elle a été opérée. Dieu ne pouvait se communiquer d'une manière plus sublime, ni faire briller ses perfections avec plus d'éclat, qu'en prenant la nature humaine. Sa puissance et sa sagesse paraissent admirablement dans l'union

ineffable de deux termes aussi prodigieusement éloignés l'un de l'autre, que l'infini et le fini. Sa bonté se montre à découvert dans la rédemption qui est la fin de l'incarnation, et sa justice n'y éclate pas moins dans la satisfaction qu'elle exige pour la rançon de l'homme. Il convenait que le Verbe s'incarnât plutôt que les autres personnes, parce que l'image de Dieu qui avait été effacée dans l'homme par le péché devait être retracée par le Verbe qui est l'image de Dieu, et que le monde qui avait été créé par le même Verbe, devait aussi l'avoir pour réparateur. Les bienfaits sans nombre que l'incarnation a fait couler sur l'homme et sur l'univers entier, prouvent combien elle leur convenait; et pour le temps il était plus à propos qu'elle se fît vers le milieu du monde, qu'au commencement ou à la fin, puisque si elle se fût faite au commencement l'homme pécheur n'aurait pas assez senti sa misère et le besoin du rédempteur, et que si elle eût été différée jusqu'à la fin, elle aurait été moins utile.

§ V.

Existence de l'incarnation.

Nous avons à prouver ici l'existence ou la vérité de l'incarnation, en montrant aux Juifs et aux Gentils, que le Messie, vrai Dieu et vrai homme, a paru depuis long-temps sur la terre, et que c'est Jésus-Christ même, né de la Vierge Marie.

On prouve ce grand événement d'une manière invincible contre les Juifs par les prophéties qui l'annoncent, et surtout par celles de Jacob et de Daniel, puisqu'il est certain que le temps marqué par les prophètes pour l'avènement du Messie est passé depuis long-temps.

Prophétie du patriarche Jacob.
Gen. 49, 10.

Le patriarche Jacob, étant sur le point de mourir, rassembla tous ses enfans, pour leur annoncer ce qui devait leur arriver dans la suite des temps; et lorsqu'il vint à Juda, il lui dit, animé de l'Esprit saint: *Le sceptre ne sera point ôté de Juda; et le prince ne sortira point de sa race, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu; et c'est lui qui sera l'attente des nations.*

On forme plusieurs difficultés touchant ce passage; savoir, s'il regarde le Messie, et s'il a été accompli en Jésus-Christ; si par le sceptre, on doit entendre l'autorité royale, et par Juda la seule tribu de ce nom, ou toute la nation juive.

Tous les anciens, tant Juifs que chrétiens, entendent ce passage du Messie, et avec justice, puisque les deux caractères d'*envoyé* et d'*attente des nations*, qui y sont exprimés, ne peuvent convenir qu'au Messie, qui est souvent appelé par excellence dans l'Ecriture, l'envoyé et l'attente des nations. (Isaïe 16, 1. Mich. 4, 1.) Et quand on lirait

comme dans l'hébreu, *jusqu'à la venue de Silo ou Siloh*, le sens serait toujours le même, et il signifierait : *jusqu'à la venue de celui à qui le royaume est réservé, ou jusqu'à la venue de celui à qui le sceptre appartient, et qui en est le légitime possesseur par excellence.* (Voy. Dom Calmet, dans son commentaire sur cet endroit.)

Ce passage ne peut aussi convenir qu'à Jésus-Christ, puisque lui seul possède dans un éminent degré les qualités du Messie, la justice, la sainteté, le salut. Il ne convient donc, ni à Nabuchodonosor, roi de Babylone, ni à Cyrus, roi de Perse, ni à aucun autre mortel.

Le sceptre ne marque pas dans ce passage la seule puissance royale, mais toute autorité souveraine qui a toujours subsisté jusqu'à la venue du Messie, sinon dans la tribu de Juda, au moins dans le corps de la nation juive qui jusqu'à ce temps a toujours fait un peuple à part, distingué de tous les autres et gouverné selon ses lois par des princes, ou naturels, ou étrangers; au lieu que depuis la mort du Messie les Juifs, ont cessé d'être un peuple particulier, et d'avoir des chefs sur toute la nation. L'assujettissement passager des Juifs aux Babyloniens, aux rois de Syrie et d'Egypte, aux Romains, à Hérode, n'empêchait pas qu'ils ne possédassent toujours la souveraine puissance à quelque égard, comme dans le droit de juger, au

moins dans les matières de religion.

Prophétie de Daniel, g. 23.

Daniel étant en prière pour la délivrance des Juifs captifs de Babylone, l'ange Gabriel lui apparut et lui découvrit le temps de la venue du Messie en ces termes : « Dès le commencement de votre prière j'ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes choses, parce que vous êtes un homme de désirs. Soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision : Le temps a été abrégé à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple; et de votre ville sainte, afin que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le saint des saints soit oint. Sachez donc ceci, et le gravez dans votre esprit. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines, et soixante-deux semaines; et les places et les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi les temps fâcheux et difficiles; et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort, et le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire; elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été pré-

dite, arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine; et à la moitié de la semaine les hosties et les sacrifices seront abolis; l'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Cette prophétie ne peut s'entendre que du Messie, et elle a en son parfait accomplissement dans la personne de Jésus-Christ.

1°. Cette prophétie ne peut s'entendre que du Messie, parce que les caractères qu'elle renferme ne peuvent convenir qu'à lui seul; puisque lui seul peut être appelé le Christ par excellence, le chef, le saint des saints, la justice éternelle, l'auteur d'une nouvelle alliance, qui mettra fin à l'ancienne, qui effacera le péché, qui abolira les hosties, les sacrifices, la prévarication, et accomplira les prophéties. C'est donc sans aucune raison, que les Juifs modernes appliquent cette prophétie, les uns à Cyrus, roi de Perse; les autres au jeune Agrippa; d'autres à Néhémie; d'autres au prêtre Jesus ou Josédec; d'autres à Zorobabel. Puisqu'il ne s'agit pas dans cette prophétie d'une délivrance purement temporelle, mais spirituelle, et que, ni la supputation des semaines, ni les titres et les fonctions du Messie prédit, ni sa mort, ni les suites de sa mort, l'abrogation de l'ancienne loi, l'établissement de la nouvelle, la ruine de la ville et

du temple de Jérusalem, l'entière désolation des Juifs, ne peuvent convenir à aucune de ces personnes, non plus qu'à tout autre que l'on pourrait citer.

2°. La prophétie de Daniel a eu son parfait accomplissement dans la personne de Jésus-Christ, puisque les caractères et le temps qu'elle renferme lui conviennent parfaitement ; comme il est facile de le faire voir par une courte explication de cette prophétie, et par la supputation des années. Daniel s'afflige devant le Seigneur, pour savoir la fin des soixante-dix ans de captivité prédite par Jérémie ; mais Dieu lui révèle un mystère bien plus important qui est le temps de la fin des prévarications, et de la venue du Messie. *Le temps a été abrégé, c'est-à-dire, fixé d'une manière invariable à soixante-dix semaines, afin que la prévarication soit abolie, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée.* C'est ce qu'a fait Jésus-Christ par sa mort, et que lui seul pouvait faire. *Que la justice éternelle vienne sur la terre.* Jésus-Christ est cette justice essentielle et éternelle, et la source et la règle de toute justice. *Que les visions et les prophéties soient accomplies,* Jésus-Christ est l'objet et la fin de toutes les prophéties de l'Ancien-Testament. Il les a remplies et terminées, les Juifs depuis lui n'ont point eu de prophète. *Que le Saint des Saints soit oint.* Jésus-Christ est le Saint des

saints, et l'Oint par excellence, Oint de la vertu de Dieu, et de toute la plénitude de la divinité qui habite en lui corporellement. *Après soixante-deux semaines le Christ sera mis à mort.* Il y a été mis en effet au temps marqué par le prophète. *Le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple, un peuple avec son chef, qui doit venir, détruira la ville et le sanctuaire, etc.* Rien de plus clair que l'accomplissement de ces choses dans le renoncement que les Juifs firent de Jésus-Christ au temps de sa passion, dans la ruine de Jérusalem par les Romains sous la conduite de Vespasien et de Tite son fils, et dans la dispersion de la nation juive, qui durera jusqu'à la fin du monde. *Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine.* L'alliance de Jésus-Christ a été confirmée, établie, scellée dans la dernière des septante semaines, par l'effusion de son sang et par la prédication de l'Évangile. *Et à la moitié de la semaine, les hosties et les sacrifices seront abolis, l'abomination de la désolation sera dans le temple.* Jésus-Christ prêcha trois ans et demi, après lesquels il fut mis à mort précisément au milieu de la soixante-dixième semaine. Après la mort de Jésus-Christ l'abomination fut dans le temple, non-seulement par les enseignes romaines chargées des figures des dieux et des images des Césars, mais aussi par les meurtres, les sacrilèges et toutes les infamies que les Juifs même,

y comptaient pendant le dernier siège de Jérusalem.

Le temps fixé dans les septante semaines de Daniel ne convient pas moins à Jésus-Christ, que les autres caractères. Il faut considérer trois choses dans ces semaines, leur nature, leur commencement, et leurs parties. Quant à leur nature, il est certain que ce sont des semaines d'années, en sorte qu'une semaine fait sept ans et que septante semaines font quatre cent quatre-vingt-dix ans. Les Hébreux étaient accoutumés à cette manière de compter, puis-que leur année sabbatique arrivait au bout d'une semaine de sept années. (Lévit. 25, 8.) Et ce qui démontre que Daniel ne parle point ici d'une semaine de jours, mais d'années, c'est que septante semaines de jours ne font qu'un an et quatre mois environ, pendant lesquels il n'est rien arrivé de ce qu'il prédit, et que la moitié d'une de ces semaines dure trois ans et demi, comme il paraît par Daniel même, chap. 9, 27, comparé à Daniel, 12, 7. Les profanes ont quelquefois parlé de semaines d'années. Varron, parlant de lui-même, dit, qu'étant entré dans sa douzième semaine, c'est-à-dire, étant âgé de quatre-vingt-quatre ans, il avait déjà écrit septante semaines de volumes, c'est-à-dire, quatre cent quatre-vingt-dix volumes. (*Varro, apud. Aul. Gell., l. 3.*)

Suivant l'opinion la plus commune, le commencement des septante semaines doit être placé à la vingtième année d'Ar-

taxercès à la longue-maîn, lorsqu'il permit à Néhémie de rebâtir Jérusalem. Ce qui se confirme par les paroles même de l'auge qui fixe le commencement des semaines à l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem. Or il est constant par le premier et le second chapitre du livre d'Esdras, qu'Artaxercès donna ce pouvoir à Néhémie la vingtième année de son règne.

L'ange partage les septante semaines en trois parties. La première est de sept semaines, qui font quarante-neuf ans, après lesquels les murs de Jérusalem seront achevés. La seconde est de soixante-deux semaines, ou de quatre cent trente-quatre ans, au bout desquels le Christ recevra l'onction. Enfin, il ajoute une semaine d'années, au milieu de laquelle le Christ sera mis à mort. L'édit d'Artaxercès, qui permet de rebâtir Jérusalem, est de la vingtième année de ce prince. De-là jusqu'au parfait rétablissement des murs de la ville, on compte quarante-neuf ans. Depuis cette quarante-neuvième année jusqu'à la quinzième de Tibère, qui est celle du baptême de Jésus-Christ, il y a quatre cent trente-quatre ans. Jésus-Christ mourut au milieu de la soixante-dixième semaine, après avoir prêché trois ans et demi. Il y a dans ce système une difficulté de neuf ou dix ans, qui sont de plus qu'il ne faudrait pour faire les quatre cent quatre-vingt-dix ans, depuis la

vingtième année d'Artaxercès jusqu'au baptême de Jésus-Christ. Mais M. le Pelletier (Dissert. sur l'arché de Noé, c. 40.) fait disparaître cette difficulté, en montrant que la vingtième année d'Artaxercès, marquée dans Néhémie, n'est que la dixième d'Artaxercès seul; parce que Xercès, son père l'avait associé à l'empire dix ans avant sa mort. Le Sauveur mourut donc au milieu de la dernière semaine, et par sa mort l'ancienne alliance fut abrogée, et la nouvelle formée.

C'est ainsi que tous les anciens chrétiens ont entendu cette prophétie. Sous les règnes d'Auguste et de Tibère, tous les esprits étaient en attente de la venue du Désiré de toutes les nations. Dans ces circonstances Jésus-Christ paraît. Il fait une infinité de miracles, pour prouver qu'il est le fils de Dieu et le Messie. Il impose silence aux faux oracles des païens. Il lie la puissance des démons, en sorte que leurs adorateurs sont étonnés et se plaignent de ce qu'ils n'agissent plus comme auparavant. Il efface le péché par sa mort, et retrace enfin tous les caractères marqués dans cette prophétie. Il est donc le vrai Messie reconnaissable aux Juifs; et même aux païens qui étaient prévenus comme les Juifs, qu'au temps que Jésus-Christ parut, il devait sortir de la Judée un monarque qui étendrait sa domination sur toute la terre. Voyez D. Calmet, dans sa dis-

sertation sur les septante semaines de Daniel. Voyez aussi Messie.)

§ VI.

Nécessité de l'Incarnation.

L'incarnation n'était nécessaire ni absolument et en elle-même, ni dans l'hypothèse de la création du monde, ni dans celle du péché, ni même dans celle de la réparation du péché considérée en elle-même. Elle n'était donc nécessaire que dans l'hypothèse présente de la rédemption de l'homme, selon laquelle Dieu a voulu une satisfaction rigoureuse et exactement proportionnée à son infinie grandeur outragée par le péché. 1^o. L'incarnation n'était point nécessaire absolument et en elle-même : Dieu était libre de s'incarner ou de ne point s'incarner. 2^o. Elle n'était point nécessaire dans l'hypothèse de la création du monde, parce qu'elle est d'un ordre surnaturel qui n'a point de liaison essentielle avec la création de l'univers, et que Dieu n'est point obligé de faire toujours ce qui est de plus parfait et de plus excellent en soi, mais seulement ce qui est de plus parfait relativement à la fin qu'il se propose dans son action. 3^o. Elle n'était nécessaire ni dans l'hypothèse du péché, parce que Dieu pouvait ne point racheter l'homme, la rédemption étant un bienfait gratuit de sa bonté; ni dans l'hypothèse de la réparation du péché, parce que Dieu pouvait

absolument remettre la satisfaction qui lui était due, ou se contenter d'une satisfaction imparfaite qui lui aurait été offerte par l'ange, ou par l'homme. L'incarnation n'est donc devenue nécessaire que parce que Dieu a exigé une satisfaction exacte et proportionnée à l'injure infinie que le péché lui avait faite, n'y ayant qu'une personne divine capable de satisfaire de la sorte.

§ VII.

Satisfaction de Jésus-Christ.

On considère dans la satisfaction de Jésus-Christ, sa nécessité, sa vérité et sa perfection.

Nécessité de la satisfaction de Jésus-Christ.

La satisfaction de Jésus-Christ, n'était nécessaire que dans l'hypothèse d'une réparation étroite pour le péché; parce que, dans cet hypothèse, un pur homme, quel qu'il soit, en grâce qu'on le suppose, ne pouvait satisfaire à Dieu pour aucun péché. La satisfaction étroite dont il s'agit ici, est un acte de justice par lequel on répare de ses biens propres et d'une manière équivalente, l'honneur qu'on a ravi à une personne. Or un pur homme, quoique rempli de grâces, n'aurait pu réparer l'honneur de Dieu offensé par le péché, d'une manière équivalente à l'outrage, tant par ce que cet outrage fait à Dieu, même par le péché véniel, est au moins infini objectivement, c'est-à-dire, du côté de l'objet, ou de la

personne outragée, qui est Dieu, et que l'homme n'est incapable d'une satisfaction infinie, que parce que l'homme ne peut rendre à Dieu, que ce qui lui appartient déjà à titre de justice, puisqu'il a tout reçu de lui, et que par conséquent il ne peut satisfaire de ses propres mérites. ce qui est néanmoins une condition essentielle à la satisfaction rigoureuse et équivalente. Et l'on ne peut dire que l'homme soit capable d'offrir à Dieu une satisfaction objectivement infinie, parce qu'il y a cette différence entre le péché et sa réparation, que le péché tire son énormité de la personne qu'il offense, au lieu que la réparation puise toute sa valeur dans la dignité de la personne qui satisfait. Un pur homme, nécessairement borné, ne peut donc offrir une satisfaction infinie, ni par conséquent équivalente et proportionnée à l'outrage que le péché fait à Dieu.

Vérité de la satisfaction de Jésus-Christ.

Les sociniens qui nient la nécessité de la satisfaction de Jésus-Christ, rejettent aussi sa vérité, et soutiennent également qu'il n'était point nécessaire que Jésus-Christ satisfît pour nous; qu'il n'a point satisfait en effet, et qu'il n'est point notre Sauveur, ou qu'il ne l'est que dans un sens improprie et métaphorique, Dieu nous ayant pardonné par sa gratuite miséricorde. Mais l'Écriture-Sainte ne nous permet point de douter que Jé-

sus-Christ n'ait véritablement satisfait pour nous, et qu'il ne soit notre vrai Sauveur, quand elle assure qu'il s'est chargé de nos langueurs (*Isaïe*, 53, 4); qu'il est mort pour nos péchés (1 *Petri*, 3, 18); qu'il s'est donné pour notre rédemption (1 *Timoth.* 2, 6); que nous avons été rachetés à un grand prix. (1 *Cor.* 6, 20.) D'ailleurs la qualité de prêtre et de victime, que les sociniens ne disputent point à Jésus-Christ, est une preuve sans réplique de la vérité de sa satisfaction. Il ne peut être prêtre de la nouvelle loi sans qu'il ait offert un véritable sacrifice; c'est dans cette oblation que consiste l'essence du sacerdoce, et il ne peut avoir offert un véritable sacrifice, qu'il n'ait été satisfactoire et propitiatoire. C'est précisément la fin de son incarnation; il s'est incarné comme propitiation pour nos péchés. Il ne peut être notre victime, qu'il ne nous ait délivrés, en apaisant la justice de Dieu, et en expiant nos crimes; car ce n'est que pour cela qu'on offre des victimes, de l'aveu de tous les peuples, et il ne peut avoir apaisé la justice de Dieu en s'offrant et en souffrant pour l'expiation de nos crimes, sans qu'il lui ait satisfait pleinement. La gratuité du pardon que l'Écriture rappelle si souvent à l'homme comme un motif de reconnaissance, ne regarde donc que l'homme même incapable de satisfaire pour ses péchés, et non pas Jésus-Christ son répon-

dant, qui a satisfait pour lui, selon toute la rigueur de la justice la plus exacte. Ce qui n'exempte pas l'homme de satisfaisaire aussi en sa manière, pour s'appliquer la satisfaction du Sauveur.

Perfection de la satisfaction de Jésus-Christ.

La satisfaction de Jésus-Christ a été équivalente et même surabondante, et conforme aux lois de la plus sévère justice. Elle a été équivalente et même surabondante, puisqu'elle procédait d'une personne divine, qui lui communiquait une valeur intrinsèquement infinie, au lieu que l'injure faite à Dieu par le péché, n'a qu'une infinité objective. Elle a été conforme aux lois de la plus sévère justice, puisque le Fils de Dieu qui a satisfait, étant égal à son Père, lui a exactement rendu ce que l'homme pécheur lui avait ôté, et plus qu'il ne lui avait ôté, la satisfaction qu'il lui a offerte ayant été surabondante à cause de la dignité infinie de sa personne, qui lui a communiqué son mérite infini.

§ VIII.

Du mérite de Jésus-Christ.

Jésus-Christ a mérité par toutes ses actions satisfactrices, puisqu'elles ont porté les caractères décisifs du mérite; savoir, la liberté, la sainteté, l'état de voyageur dans la personne qui agit, et la promesse de la récom-

pense dans le rémunérateur. Il nous a mérité les dons de la grâce et de la gloire. Il s'est mérité à lui-même la gloire du corps, l'exaltation de son nom, les hommages des Gentils, la splendeur, la fermeté, la propagation de l'Eglise, etc. Quant à la grâce et à la gloire qu'il posséda dès le premier instant de sa conception, il ne les a point proprement méritées, parce que ce qui se donne au premier instant de la conception, est censé propriété naturelle. C'est par cette raison que les théologiens disent que Jésus-Christ n'a point mérité l'union hypostatique, mais qu'elle lui a été donnée gratuitement.

§ IX.

Des causes de l'incarnation.

On distingue trois sortes de causes de l'incarnation; la cause efficiente, la finale et la méritoire. La cause efficiente de l'incarnation, eu tant qu'ouvrage extérieur de Dieu, c'est la sainte Trinité tout entière; et quant à l'union personnelle du Verbe à l'humanité comme suppôt, elle est l'ouvrage du Verbe seul; parce que seul, il termine l'humanité comme suppôt, c'est-à-dire, qu'il tient seul la place de la personne humaine en Jésus-Christ.

La cause finale ou le motif, la fin prochaine de l'incarnation, c'est la rédemption de l'homme prévaricateur. Mais on dispute dans l'école pour savoir si la rédemption de l'homme, dans l'é-

tat présent des choses, est l'unique cause de l'incarnation, en sorte que si l'homme n'eût point péché, le Verbe divin ne se fût point incarné. Scot et les siens prétendent que quand l'homme n'aurait point péché, le Fils de Dieu se serait toujours incarné, non comme rédempteur, ni dans un corps passible, mais comme docteur, pasteur, modérateur du monde, et dans un corps impassible. (*In 3, dist. 7, q. 3.*) Saint-Thomas et le torrent des théologiens après lui, n'assignent point d'autre cause prochaine de l'incarnation, que le salut de l'homme pécheur, en sorte que, selon eux, il n'y aurait point eu d'incarnation sans le péché de l'homme. Ce dernier sentiment paraît également fondé sur l'Ecriture et sur la tradition, qui n'apportent point d'autre motif de l'incarnation, que le remède du péché et la délivrance du pécheur. *Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence*, dit Jésus-Christ lui-même, *au chap. 5, v. 32* de saint Luc. *Ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal.* Matth. 9, 12. *Si l'homme n'eût point péché, la Vierge n'aurait point enfanté*, dit saint Jean Chrysostôme, sur le premier ch. de saint Matthieu. *Pourquoi Jésus-Christ est-il venu au monde?* demande saint Augustin, *pour sauver les pécheurs*, répondit-il, *il n'a pas eu d'autres raisons de sa démarche.* (Sermon 7, de verb. apost.) *Quare venit Christus in*

mundum? peccatores salvos facere. Alia causa non fuit. On peut voir le même père, in ps. 36, Saint Irenée, lib. 5, c. 14. Saint Athanase, Orat. 2, aliàs 3 contr. Arian. Saint Grég. de Naz. Orat. 36. Saint Ambroise, Lib. de incarn. c. 6, c. 6, etc.

Les passages de l'Écriture qui parlent de la génération de Jésus-Christ comme d'une génération éternelle, doivent donc s'entendre de la divinité, et non pas de l'humanité. Mais Jésus-Christ est-il venu principalement pour effacer le péché originel? Serait-il venu pour lui seul? Supposé que les hommes n'eussent point commis de péchés actuels, ou pour les seuls péchés actuels; supposé qu'il n'y en eût point eu d'originel? Questions frivoles, dont on n'aperçoit aucune trace, ni dans l'Écriture, ni dans la tradition. Qu'il nous suffise de savoir que Dieu nous a tant aimés, qu'il nous a donné son Fils unique pour laver nos crimes dans son sang, et que nous sommes tout à celui qui nous a rachetés à ce grand prix.

La cause méritoire de l'incarnation se dit des personnes qui ont pu la mériter, telles que Jésus-Christ lui-même, les patriarches de l'ancienne loi, et la sainte Vierge, touchant lesquels il pourrait y avoir quelques difficultés.

1°. L'humanité de Jésus-Christ n'a point mérité l'incarnation avant qu'elle se fût, puisqu'elle n'existait pas encore, et que par conséquent elle ne pouvait

mériter. Jésus-Christ ne l'a point méritée non plus après qu'elle a été faite, puisque ce qui suppose une chose existante, ne peut mériter son existence.

2°. Les patriarches et les autres justes de l'ancienne loi, n'ont pu mériter l'incarnation d'un mérite de *condignité*, c'est-à-dire, fondé sur la justice, parce que tout mérite humain, quoique dans l'ordre surnaturel de la grâce, étant fini, il n'a point de proportion de justice avec l'incarnation du Verbe, qui est infinie. Ils ont cependant pu la mériter, ou au moins quelques-unes de ses circonstances, d'un mérite de *congruité* ou de *convenance*, parce qu'il convient qu'un ami exauce les vœux et les prières de son ami. Or les justes de l'ancienne loi étaient les amis de Dieu.

3°. La sainte Vierge a mérité la maternité divine, d'un mérite de *convenance*, en ce que par le moyen de la grâce, elle est parvenue au point de sainteté qui l'a fait choisir pour la mère de Dieu; mais elle ne l'a point mérité par justice, non plus que par l'incarnation, et par la même raison que les anciens justes n'ont pu la mériter.

4°. La sainte Vierge a mérité de *condigno* la dernière disposition à la maternité divine, c'est-à-dire, ce haut point de sainteté qui a porté Dieu à la choisir pour sa mère, parce qu'elle a mérité de *condigno* l'augmentation de la grâce, comme tous les autres justes.

§ X.

*De l'essence de l'incarnation
ou de l'union de la nature di-
vine et de la nature humaine
dans la personne du Verbe.*

Nous considérerons ici la vérité de cette union, son essence et ses propriétés,

*Vérité de l'union du Verbe avec
la nature humaine.*

Deux sortes d'hérétiques opposés entre eux, ont combattu la vérité de l'union du Verbe avec la nature humaine. Les uns, savoir les nestoriens, ont admis deux personnes en Jésus-Christ, et une simple union morale ou accidentelle entre les deux natures. Les autres qui sont les eutychiens, n'ont reconnu qu'une seule nature en Jésus-Christ. Cependant il n'y a qu'une personne, qui est celle du Verbe, et deux natures, la divine et l'humaine.

1^o. Il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ. Il est dit dans l'Écriture, *que le Verbe s'est fait chair*, non qu'il ait été changé en chair; mais parce qu'il a uni la chair de l'homme à sa personne. La même Écriture dit aussi très-souvent, que Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble; qu'il est éternel et qu'il a pris naissance dans le temps; qu'il est Dieu, et qu'il s'est anéanti en prenant la forme de serviteur : *Qui cum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo : sed*

semetipsum exinanivit formam servi accipiens. Philipp. 2, 6. Or ces passages, et tous les autres semblables prouvent évidemment qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, puisqu'ils attribuent ces propriétés opposées à une seule et même personne, à cause des deux natures différentes qu'elle renferme. Il ne faut donc reconnaître dans l'incarnation qu'une seule personne divine, qu'un seul et même Jésus-Christ, qui est Dieu et homme, visible et invisible, mortel et immortel, à raison des deux natures réunies en lui.

Objection. Mais, dira le nestorien, l'Écriture donne souvent le nom de *Dieu* aux anges et aux juges, et aux personnages illustres. Jésus-Christ lui-même appelle l'humanité son temple. (*Joan. c. 20, v. 19.*) Saint Cyrille de Jérusalem, dans sa seconde lettre à Successus, et les autres pères disent souvent qu'il y a deux hypostases en Jésus-Christ; et s'il n'y en avait qu'une seule, il faudrait dire qu'une personne de la trinité a souffert, et qu'elle est morte; ce qui a été condamné par le pape Hormisdas dans les moines de Scythie.

Réponse. L'Écriture n'attribue le nom de *Dieu* aux anges et aux autres personnages illustres, que dans un sens impropre et métaphorique, à cause de leurs offices ou de leurs dignités, d'où l'on ne doit point conclure qu'ils soient unis hypostatiquement à la divinité. Mais lorsqu'elle le donne à Jésus-Christ, elle lui

donne en même temps tous les autres caractères de la divinité ; ce qui est une preuve incontestable de son union hypostatique avec elle.

Jésus-Christ appelle l'humanité son temple, non qu'il n'y ait entre elle et lui qu'une union accidentelle, semblable à celle qui est entre une personne, et la maison où elle demeure, mais par une certaine analogie entre son humanité et les temples. Son humanité est consacrée, comme les temples le sont : voilà la ressemblance et l'analogie. Son humanité est consacrée par l'union hypostatique avec la personne divine. Les temples ne sont consacrés que par une députation extérieure : voilà la différence.

Le mot d'*hypostase* est équivoque dans les écrits des Pères ; les uns le prenant pour la *personne*, ou le *suppôt* et la *subsistance*, les autres pour la *nature* ou l'*essence*. C'est dans ce dernier sens qu'ils le prennent, lorsqu'ils disent quelquefois qu'il y a deux hypostases, c'est-à-dire, deux natures en Jésus-Christ : *differentia est naturarum sive hypostasum*, dit saint Cyrille dans l'endroit cité. Maintenant l'équivoque est levée, parce que le terme d'*hypostase* est restreint à signifier la seule personne.

Cette proposition, *une personne de la Trinité a souffert*, est véritable en elle-même ; car il est vrai de dire que Dieu a souffert, non en tant que Dieu et à raison de la divinité, mais

à raison de l'humanité, unie à la divinité. Le pape Hormisdas condamna cependant cette proposition, non comme fausse, mais comme nouvelle, imprudente et dangereuse, dans les circonstances de l'erreur des eutychiens qui pouvaient en abuser, pour dire que Dieu avait souffert comme Dieu, et à raison de sa divinité.

De ce qu'il n'y a qu'une seule personne en Jésus-Christ, il s'ensuit évidemment que la sainte Vierge sa mère, est vraiment mère de Dieu, non qu'elle ait engendré la divinité, mais parce qu'elle a engendré Jésus-Christ qui est Dieu et homme tout ensemble, de même qu'une femme qui a mis un enfant au monde, est vraiment mère de cet enfant, quoiqu'elle n'ait pas engendré son âme, mais seulement celui qui est doué de cette âme.

2^o. Il y a deux natures distinctes en Jésus-Christ, la nature divine et la nature humaine. Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble, Verbe divin et chair, éternel et temporel, passible et impassible, mortel et immortel ; l'Écriture le dit en cent endroits. Or ces attributs ne peuvent absolument lui convenir sans qu'il renferme deux natures en sa personne, puisqu'il est faux, absurde et contradictoire d'assurer d'une seule et même nature, qu'elle est passible et impassible, mortelle et immortelle. D'ailleurs si Jésus-Christ n'a eu que la nature divine, il n'a pas pu souffrir,

ni par conséquent satisfaire pour nous. S'il n'a eu que la nature humaine, sa satisfaction n'a point été d'un prix infini. Il est donc nécessaire qu'il ait eu deux natures pour satisfaire d'une manière équivalente au péché.

Essence de l'union hypostatique.

L'union hypostatique n'est point une chose distinguée du Verbe et de l'humanité; mais c'est le Verbe, l'humanité même qui s'unissent immédiatement par eux-mêmes, à peu près comme l'âme s'unit au corps immédiatement. Ce n'est donc, ni une qualité surnaturelle et surajoutée, ni un mode substantiel, comme le prétendent quelques scholastiques.

Propriétés de l'union hypostatique.

1°. L'union hypostatique n'étant autre chose que le Verbe et l'humanité unis ensemble, elle est incréée quant au Verbe, et créée quant à l'humanité.

2°. L'union hypostatique n'est point naturelle, puisqu'elle n'est point à la nature humaine dont elle surpasse l'ordre et l'exigence.

3°. L'union hypostatique s'est faite dans la personne, et non dans la nature du Verbe, puisque si elle eût été faite dans la nature, le père et le Saint-Esprit, qui n'ont qu'une même nature avec le Fils, se seraient incarnés comme lui; ce qui est faux.

4°. L'union hypostatique est

de toutes les unions la plus grande, la plus simple et la plus parfaite. Elle n'est pas moins constante et indissoluble, puisqu'elle durera autant que Jésus-Christ qui subsistera éternellement. D'où vient que durant les trois jours que Jésus-Christ fut dans le tombeau, le Verbe demeura hypostatiquement uni à son âme, à son corps et à son sang, selon cet axiome : *Quod semel Verbum assumpsit, nunquam dimisit*,

§ XI.

De la personne du Verbe qui s'incarne, et de la nature qu'il prend dans son incarnation.

1°. Le Verbe termine la nature humaine par sa personnalité, ou sa subsistance relative, qui le distingue des deux autres personnes, puisque l'union a été faite dans la personne, et que si elle eût été faite dans la nature qui lui est commune avec le Père et le Saint-Esprit, ces deux personnes se seraient aussi incarnées.

2°. Jésus-Christ a pris une nature parfaitement semblable et consubstantielle à la nôtre, puisqu'il est véritablement homme comme nous, et qu'il ne le serait pas, s'il n'eût pris notre nature. D'où vient que saint Paul dit qu'il a dû ressembler en tout à ses frères; *debeuit per omnia fratribus similari*. (Hæbr. 2, 14.)

3°. Le Verbe divin n'a pu prendre une personne humaine, parce qu'une personne qui sub-

siste par elle-même, est incommunicable à une autre.

4°. Le Verbe aurait pu prendre la nature angélique, comme il a pris la nature humaine; mais il n'aurait pu prendre aucune nature universelle ou commune, et séparée ou abstraite de tous les individus, puisqu'une telle nature ne subsiste que dans l'esprit, et qu'elle n'a qu'un être idéal et non réel.

6°. Le Verbe a pris l'âme et le corps dans le même instant; en sorte que Jésus-Christ a été Dieu et homme, parfait, au premier moment de sa conception.

§ XII.

Des suites de l'union des deux natures.

Les suites principales de l'union des deux natures consistent dans les deux volontés, les deux opérations, et la communication d'idiomes en Jésus-Christ. 1°. Il y a deux volontés et deux opérations en Jésus-Christ, la volonté et l'opération divine, la volonté et l'opération humaine; car il y a en Jésus-Christ autant de volontés et d'opérations qu'il y a de natures, puisque chaque nature a sa volonté et son opération propre; autrement elle ne serait plus une nature particulière. Or il y a deux natures différentes en Jésus-Christ, comme nous l'avons prouvé, la nature divine et la nature humaine. Il y a donc aussi deux volontés et deux opérations, suites nécessaires de ces deux natures, et qui leur répondent. Lors-

qu'on entend Jésus-Christ prier son Père d'éloigner le calice de sa passion, demander que la volonté de son Père s'accomplisse, et non pas la sienne; protester qu'il est descendu du ciel, non pour faire sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé; lorsqu'on le voit triste, pleurant, troublé et accablé d'ennui, craignant les supplices et les désirant, touché de l'envie de mourir, et pénétré de frayeur aux approches de sa mort, peut-on méconnaître à ces traits la volonté humaine, qui fuit la peine par sa pente naturelle, et qui l'embrasse par soumission aux ordres suprêmes de la divinité? Il y avait donc en Jésus-Christ une volonté divine qui lui était commune avec celle de son Père, et une volonté humaine, qui, au moins dans le sentiment de la nature, craignait la peine, et l'écartait.

Objection. Les monothélites, qui ne reconnaissent que la volonté divine en Jésus-Christ, objectent qu'on n'y doit admettre qu'autant de volontés et d'opérations, qu'il y a de personnes, et qu'en y admettant une volonté humaine, il faut lui supposer de l'opposition à la volonté divine.

Réponse. 1°. La volonté et l'opération sont une suite de la nature qui est un principe actif; et comme il y a deux natures en Jésus-Christ, il y a aussi deux volontés et deux opérations. Cet axiome, *actiones sunt*

suppositorum, signifie précisément que la personne est nécessaire comme condition pour agir, quoiqu'elle ne soit pas le principe actif de l'action.

2°. Il faut distinguer deux parties dans la volonté de Jésus-Christ, la partie supérieure ou raisonnable, et la partie inférieure et sensitive. Lorsque Jésus-Christ craignait la mort, la partie même inférieure de la volonté n'était point contraire à celle de Dieu, parce qu'elle suivait l'instinct naturel que Dieu lui avait imprimé, et qui était subordonné à la volonté divine dans la partie supérieure, et par conséquent la volonté de Jésus-Christ n'était point opposée à celle de Dieu, soit qu'il craignît la mort, soit qu'il l'acceptât; et c'est en ce sens qu'il faut entendre les Pères qui disent que Jésus-Christ n'a point eu de volonté charnelle, qu'il n'a eu qu'une volonté divine, etc., c'est-à-dire, qu'il n'a point eu de volonté mauvaise et criminelle, mais que toutes ses volontés ont été justes, saintes, parfaitement soumises à celles de Dieu.

II. La communication d'idiomes est l'attribution des noms et des propriétés de la nature divine et de la nature humaine à la personne de Jésus-Christ, qui fait qu'on peut vraiment affirmer de lui ces propositions, conçues en termes concrets, c'est-à-dire, en termes qui expriment la forme et son sujet : *Jésus-Christ est homme; Jésus-*

Christ est Dieu; l'homme est Dieu; Dieu est homme; Dieu est né, il a souffert et il est mort; l'homme est impassible, immortel.

Les nestoriens et les luthériens ont erré touchant la communication d'idiomes; les nestoriens en la rejetant même quant au concret; les luthériens, en l'admettant même quant à l'abstrait, c'est-à-dire, quant à la forme séparée du sujet; en sorte que l'on peut dire, selon eux : *la nature humaine est immense, toute puissante, immortelle.*

Il faut admettre la communication d'idiomes quant au concret, c'est-à-dire, par rapport à la personne de Jésus-Christ, à cause de ses deux natures, qui font qu'on peut lui attribuer les propriétés de ces deux natures, selon les règles suivantes.

Première règle.

On peut attribuer à la personne de Jésus-Christ les noms abstraits de la nature divine dans un sens identique ou réel, mais non pas les noms abstraits de la nature humaine. Par exemple, l'on peut dire en un sens réel : *la personne du Verbe est la divinité même, la toute-puissance, etc.*, mais l'on ne peut dire : *la personne du Verbe est l'humanité, la mortalité, etc.* La raison est que la personne du Verbe est réellement une même chose que la divinité, au lieu

que ce n'est pas une même chose que l'humanité.

Deuxième règle.

On ne peut attribuer les noms abstraits ni les propriétés d'une nature à l'autre. On ne peut dire, par exemple, *la divinité est l'humanité*, ni *la divinité est impassible*, *l'humanité est impassible*. La raison est que les natures et leurs propriétés sont distinguées les unes des autres.

Troisième règle.

Les noms concrets substantifs, c'est-à-dire, les noms qui expriment la substance et le sujet, peuvent s'affirmer de Jésus-Christ, et d'eux-mêmes réciproquement. Par exemple, l'on peut dire : *Jésus-Christ est homme*, *Jésus-Christ est Dieu*; *Dieu est homme*; *l'homme est Dieu*. La raison est que les noms concrets signifient proprement le sujet qui renferme les deux natures. On ne peut cependant pas dire : *l'homme a été fait Dieu*, en prenant le mot *homme* pour la personne humaine, puisqu'il n'y en a point en Jésus-Christ. On ne peut non plus se servir de la particule reduplicative, en disant : *Jésus-Christ, en tant que Dieu est homme*, parce que la particule reduplicative affecte la nature, et rend ce sens : *Jésus-Christ est homme par sa nature divine*. On ne peut dire non plus, *Jésus-Christ est créature*; parce que cette proposition, quoique vraie en elle-même, favorise les

ariens qui disaient que Jésus-Christ n'était qu'une pure créature.

Quatrième règle.

On ne peut affirmer de Jésus-Christ les noms concrets, adjectifs, substantifs, qui signifient quelque participation de la substance, parce qu'ils n'expriment pas la nature entière. On ne peut dire, par exemple, que *Dieu s'est fait humain*, que *Jésus-Christ est un homme divin* ou *déifère*.

Cinquième règle.

On peut énoncer de Jésus-Christ et d'eux-mêmes réciproquement les noms adjectifs absolus, qui expriment des propriétés, des actions ou des passions, parce que ces noms tombent sur le sujet qui renferme les deux natures. On peut dire, par exemple, *Jésus-Christ est mortel et immortel*; *celui qui était immortel, est devenu mortel*, etc.

Sixième règle.

Les noms adjectifs d'une nature ne s'affirment point de l'autre, ni de ses propriétés, parce que les deux natures, avec leurs propriétés, ont toujours été distinguées l'une de l'autre en Jésus-Christ. Ainsi l'on ne peut pas dire que *la divinité a pris naissance*, qu'*elle a souffert*, qu'*elle est morte*, etc.

On ne peut admettre la communication d'idiomes quant à l'abstrait, et par rapport à la nature. C'est pourquoi l'on ne

peut dire que *l'humanité de Jésus-Christ soit partout, qu'elle soit toute-puissante*, etc. La raison est que les propriétés des deux natures ne sont pas moins distinguées que les natures même, et que par conséquent on ne peut les affirmer réciproquement les unes des autres, non plus que les natures. D'ailleurs, si Jésus-Christ était partout, on ne pourrait expliquer ni sa naissance, ni ses voyages, ni sa mort, ni sa sépulture, ni sa résurrection, ni son ascension, puisque toutes ces choses ne peuvent s'expliquer sans passage d'un lieu à un autre, et qu'elles excluent par conséquent l'ubiquité, ou la présence en tout lieu.

§ XIII.

Du corps de Jésus-Christ et de ses propriétés.

1^o. Jésus-Christ a eu un vrai corps formé de la sainte Vierge, puisque le Verbe s'est vraiment fait chair, *Verbum caro factum est*; qu'il est né de Marie, *de quâ natus est Jesus*; qu'il a été fait d'une femme, *factum ex muliere* (Galat., 4, 4); et qu'enfin il a pris une nature humaine consubstantielle à la nôtre, et par conséquent la chair et le sang qu'il conserve encore aujourd'hui dans le ciel.

2^o. Le corps de Jésus-Christ a été sujet aux défauts communs à tous les corps, tels que la passibilité, la corruption, mais non aux défauts particuliers, tels que certaines difformités dans

les membres. Pour ce qui est de sa beauté, on n'en peut rien savoir, ni par l'Écriture, ni par la tradition. Les anciens interprètes rapportent à son âme les passages de l'Écriture qui lui attribuent de la beauté, et ceux qui lui attribuent de la difformité, ils les entendent de sa passion.

3^o. Le corps de Jésus-Christ a été sujet à la douleur, non comme une suite du péché dont il était incapable, mais comme une suite de sa condition naturelle; puisqu'il était de même nature que les nôtres, et que les lois de l'union de l'âme avec le corps, exigent que l'âme agisse sur le corps et le corps sur l'âme. Si quelques Pères de l'Église, comme saint Hilaire, semblent ôter à Jésus-Christ tout sentiment de douleur, il faut les entendre d'un sentiment de douleur fondé, ou sur le péché, ou sur la nécessité, ou sur le trouble et l'indélibération, c'est-à-dire, que les douleurs de Jésus-Christ n'étaient, ni causées par le péché, ni involontaires et indélibérées, ni accompagnées de trouble. (C. 31, in Matth., l. 1^o de Trin.)

4^o. Le corps de Jésus-Christ a été formé de celui de Marie par l'opération du Saint-Esprit, en sorte qu'elle a toujours été vierge; avant l'enfantement, dans l'enfantement et après. C'est le jugement qu'en ont toujours porté les saints Pères grecs et latins, dont on peut voir la tradition dans les chapitres 3, 5 et

6, du livre 14 du père Pétau. L'Eglise l'a aussi décidé en condamnant l'opinion contraire, qu'Origène appelle *une grande folie*; saint Athroise, *un sacrilège*; Gennade, *un blasphème*.

5°. Il est probable que l'humanité de Jésus-Christ opérait physiquement les miracles sur les sujets présens, parce que cette façon d'opérer est plus digne de l'homme Dieu, et plus conforme à l'Ecriture et aux Pères. *Quelqu'un m'a touché*, dit le Sauveur, au ch. 8 de saint Luc, *car je sais qu'une vertu est sortie de moi*. Ces paroles indiquent une opération physique. Saint Hilaire, sur le chap. 9 de saint Matthieu; saint Chrysostôme, dans son homélie 56 sur saint Jean, et d'autres Pères nous représentent la manière d'opérer de l'humanité de Jésus-Christ comme une chose merveilleuse et tout-à-fait digne d'étonnement; ce qui ne convient point à l'opération morale, qui consiste dans la prière et l'impénétration; puisqu'il n'est pas fort étonnant que Jésus-Christ ait obtenu des miracles par sa prière; pour ce qui est des sujets éloignés de Jésus-Christ, il paraît que son humanité n'opérait que moralement à leur égard, parce qu'il est difficile de concevoir qu'un corps agisse physiquement sur un autre corps éloigné de lui, sans un contact physique de sa substance ou de sa vertu.

§ XIV.

De l'âme de Jésus-Christ et de ses propriétés.

1°. Jésus-Christ a pris une âme humaine, véritable et consubstantielle à la nôtre, puisque l'âme humaine est de l'essence de l'homme, et qu'il a été véritablement homme comme nous l'avons prouvé. Cette âme descendit aux limbes après la mort du Sauveur pour délivrer les anciens justes, comme nous l'apprenons du symbole des apôtres et de la tradition des deux Eglises.

2°. L'âme de Jésus-Christ a possédé la science béatifique ou la vision intuitive de Dieu, dès le premier instant de sa conception. Ce sentiment, qui n'est pas de foi, a son fondement dans l'Ecriture et le plus grand nombre des Théologiens. Saint Jean assure (1, 2, 14, 16), que Jésus-Christ a été *plein de grâce et de vérité*, et que nous avons tous reçu de sa plénitude. Saint Paul ajoute (Coloss. 2, 3); qu'il renferme tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. Il a donc possédé une science pleine et parfaite, et par conséquent la claire vision, sans quoi sa science n'aurait point été parfaite; elle n'était cependant point compréhensive, parce qu'elle n'était point infinie, une âme créée n'étant point capable d'une telle connaissance. La claire vision n'empêchait pas non plus que Jésus-Christ ne

souffrit dans la partie inférieure de son âme, ni qu'il n'avancât en sagesse expérimentale, c'est-à-dire, qu'il n'éprouvât, à mesure qu'il croissait, des choses qu'il n'éprouvait point auparavant, quoiqu'il les connût.

3°. Jésus-Christ ne connaît point dans l'essence divine, par la science béatifique, toutes les choses possibles, parce qu'une telle connaissance est compréhensive et par conséquent infinie, puisqu'on ne peut connaître toutes les choses possibles, qu'on ne connaisse toute la puissance de Dieu qui est infinie. Or, un entendement créé est incapable d'une connaissance infinie.

4°. Jésus-Christ connaît les choses passées, présentes et futures, parce que toutes ces choses le regardent en qualité de maître, de chef, de législateur, de docteur, de juge, de rédempteur; et lorsqu'il dit de lui-même, qu'il ignore le jour du jugement, il veut seulement marquer qu'il l'ignore par rapport à nous, c'est-à-dire, qu'il ne le sait pour nous le révéler, et cela conformément au style de l'Écriture, qui dit qu'une personne ignore ce qu'elle tient caché et qu'elle ne révèle point aux autres.

5°. Jésus-Christ a eu la science infuse par elle-même de toutes les choses passées, présentes et futures, depuis le premier instant de sa conception, parce que cette science que Dieu imprime immédiatement par lui-même

et sans effort de la part du sujet, étant plus parfaite que celle qui s'acquiert par ses propres efforts, elle était due à Jésus-Christ en vertu de l'union hypostatique. Il a eu aussi une science acquise de l'esprit et des sens, puisqu'il a fait usage de sa raison et de ses sens, il a jugé et conclu, vu, touché, entendu, etc.

6°. Jésus-Christ a eu la grâce habituelle dès le premier moment de sa conception, puisque l'Écriture nous dit, qu'il était saint et plein de grâce (*Luc.*, c. 1, *Joan.*, c. 1). Cette grâce n'était cependant point infinie, puisque le sujet, savoir, l'âme humaine, en était fini.

7°. Jésus-Christ n'a eu, ni la foi ni l'espérance, puisqu'il a vu et possédé Dieu dès le premier instant de sa conception; au lieu, qu'on le croit sans le voir, par la foi, et qu'on l'attend sans le posséder, par l'espérance. Mais il a eu la charité, qui est inséparable de la grâce sanctifiante. Il a eu aussi toutes les vertus morales qui n'étaient point contraires, ni à sa dignité, ni à sa sainteté, ni à son état béatifique, comme la pénitence. Il a eu aussi les dons du Saint-Esprit, et les grâces gratuites.

§ XV.

Des titres et des offices de Jésus-Christ.

1°. Jésus-Christ, même en tant qu'homme, est le fils naturel de Dieu, puisqu'il subsiste par la personnalité du Verbe. On

ne peut donc l'appeler fils adoptif, même avec la restriction de l'humanité, parce que l'adoption et la filiation naturelle sont deux choses contradictoires et incompatibles dans un même sujet, puisqu'un fils adoptif est un étranger qu'on adopte par grâce, au lieu que le fils naturel est tel par le droit de sa naissance. On ne peut non plus appeler Jésus-Christ serviteur, en un sens strict et rigoureux, puisqu'un serviteur en ce sens n'a aucun droit par lui-même à l'héritage, et n'est nullement maître de sa personne. On peut cependant lui donner ce nom pris en un sens plus étendu pour toute personne soumise et dépendante, puisque Jésus-Christ, en tant qu'homme, a été soumis, dépendant, obéissant. On peut, à la faveur de cette distinction, concilier les Pères, dont les uns appellent Jésus-Christ serviteur, et les autres soutiennent qu'on ne peut lui donner ce nom.

2°. Jésus-Christ est vrai prêtre et vrai pontife de la loi nouvelle, puisqu'il a porté les caractères du sacerdoce, et qu'il en a rempli les fonctions, en administrant les choses saintes au peuple, en présentant leurs prières à Dieu, et en lui offrant pour eux des sacrifices. Car tels sont les caractères distinctifs du sacerdoce; telles les fonctions essentielles des prêtres. Il est aussi notre avocat et notre médiateur, puisqu'il a prié pour nous, lorsqu'il était sur la terre,

et qu'il prie encore dans le ciel; qu'il nous a fait connaître les volontés de son père; qu'il nous a réconciliés avec lui; qu'il a satisfait pour nous comme homme et comme Dieu. En tant qu'homme, il a souffert; en tant que Dieu, il a communiqué un prix infini aux souffrances de l'homme. En tant qu'homme, il est donc médiateur d'une façon prochaine, physique et formelle. En tant que Dieu, il est donc médiateur d'une façon éloignée, radicale et morale. Il est encore notre roi, notre législateur, notre juge, et notre chef. Il est notre roi, puisque toute-puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre (*Matth.* 28, 18), quoiqu'il n'ait point voulu faire usage de la puissance temporelle, comme il l'a marqué par ses démarches et ses paroles, en disant que son royaume n'est pas de ce monde. (*Joan.* 18, 36.) Il est notre législateur, puisqu'il nous a apporté et enseigné la loi évangélique. Il est notre juge, quoique subordonné aux ordres de son père, le juge suprême, dont il suit exactement les lois dans ses jugemens. Il est notre chef moral, puisqu'il nous est moralement uni comme à ses membres pour nous soutenir, nous fortifier, nous nourrir par une continuelle influence de ses grâces, soit intérieures, soit extérieures. Il est aussi le chef des anges par sa prééminence, sa puissance, et certaines grâces secondaires et moins principa-

les qu'il leur accorde, telles que les connaissances qu'ils ont de la sagesse divine, qui brille d'une façon si admirable et si variée dans le gouvernement de l'Eglise. (*Ephes. 3, 10.*)

3°. Jésus-Christ, en tant qu'homme, n'a point été tout-puissant, puisque c'était un sujet fini sous ce regard, et qu'un sujet fini n'est point capable d'une vertu infinie. Il pouvait cependant tout ce qu'il voulait d'une volonté absolue, parce qu'il ne voulait absolument, que ce qu'il savait pouvoir exécuter par sa propre vertu, ou par celle de Dieu.

4°. Jésus-Christ a été saint, non-seulement d'une sainteté accidentelle, fondée sur la grâce habituelle, mais aussi d'une sainteté substantielle, qui est la suite de l'union hypostatique. Il a été impeccable par la même suite, et exempt de la concupiscence qui vient du péché originel, quoique sujet aux tentations extérieures, puisqu'il fut tenté par le démon. Il était sujet aussi aux passions de l'âme, non telles qu'elles sont en nous, *turbulentes, inquiètes, excessives, indélibérées*, mais *douces, tranquilles, modérées, soumises à l'empire de sa raison et de sa volonté*. Il les excitait, ou les réprimait, suivant son bon plaisir et à son gré. Mais comment accorder cette impeccabilité de Jésus-Christ avec son mérite et sa liberté! S'il n'a point pu pécher, comment a-t-il été libre? S'il n'a point été li-

bre, comment a-t-il mérité? Y a-t-il du mérite sans liberté? Cependant il a été impeccable, il a été libre et il a mérité. Tous les théologiens se réunissent dans ces points; ils diffèrent seulement dans leur conciliation. Voici les principaux moyens qu'ils employent pour accorder la liberté et l'impeccabilité de Jésus-Christ au sujet de sa mort dont il avait reçu l'ordre de son père.

Les uns disent, après Vasquez, que la mort avait été commandée à Jésus-Christ, quant à la substance, et non quant aux circonstances du temps, du lieu, du genre des supplices, et par conséquent que Jésus-Christ a été libre et a mérité, quant à ces circonstances seulement, et non quant à la substance de sa mort. Ce sentiment est contraire à l'Écriture qui nous apprend que Jésus-Christ a été obéissant et qu'il a mérité par sa mort même quant à la substance.

Les autres disent, qu'il en était du précepte de mourir par rapport au Sauveur, comme des règles de quelques religieux qui sont matière d'obéissance et de mérite, sans qu'elles obligent sous peine de péché. Selon ce sentiment, le précepte de mourir par rapport au Sauveur, n'aurait point été un vrai précepte, ce qui est contraire à ces paroles de Jésus-Christ même : *j'ai reçu de mon père le commandement de mourir.* (*Joan. 10, 17.*)

Il y en a qui prétendent que le précepte de mourir n'était

point absolu, mais conditionnel et dépendant de l'acceptation libre du Sauveur. Ce sentiment est sujet aux mêmes inconvénients que le premier, l'Écriture parlant du précepte de mourir par rapport à Jésus-Christ, comme d'un précepte absolu.

Enfin, il y en a qui veulent que Jésus-Christ ait demandé la dispense du précepte de mourir; et d'autres, qu'il ait été libre de mourir, non dans le sens composé du précepte, mais dans le sens divisé, c'est-à-dire, en regardant la mort absolument en elle-même, et antérieurement au précepte qui la lui ordonnait. Mais aucune de ces solutions ne satisfait, et l'accord de la liberté de Jésus-Christ avec son impeccabilité sera toujours un mystère.

§ XVI.

Du culte dû à Jésus-Christ.

On doit à l'humanité de Jésus-Christ, unie hypostatiquement au Verbe, le même culte qu'à la divinité, non en la considérant en elle-même et séparée du Verbe, mais en l'envisageant par rapport à lui, et dans l'union qu'ils forment ensemble. La raison est que l'honneur qu'on rend au tout, regarde également les parties qui le composent, puisqu'on ne les sépare point de lui pour l'honorer seul.

INCARNATUS (Fabius), auteur du dix-septième siècle. On a de lui : *Le scrutin sacerdotal, ou la manière d'examiner dans la visite et dans l'ordination ; à*

Venise en 1602. (Dupin, Table des Aut. ecclési. du dix-septième siècle, col. 1842.)

INCENDIAIRE, qui met malicieusement le feu aux édifices ou aux autres biens du prochain. *Incendarius*. Les incendiaires sont obligés à restituer tout le tort qu'ils ont fait par leur faute. Les lois civiles les punissent de mort, et l'Église les excommunie. Lorsque les incendiaires d'une maison sainte ou profane sont publiquement dénoncés, le cas est réservé au pape; s'ils ne sont point dénoncés, le cas est réservé à l'évêque en plusieurs diocèses, comme dans celui de Paris. Ceux qui tirent quelque chose d'un incendie doivent le restituer, à moins que le maître ne l'abandonne. (Silvestre. Navarre, *In manual. cap.* 17 et 27.)

INCENDIE, *incendium, incensio*. On donne ce nom au campement où les Hébreux arrivèrent après qu'ils furent décampés de Sinai, parce que Dieu irrité de ce qu'ils se plaignaient qu'ils ne mangaient point de viande, envoya contre eux un feu qui en dévora un grand nombre. (Num. 11, 3.)

INCENDIE, est un embrasement causé par la malice ou par la faute de quelqu'un, ou par cas fortuit. Au premier cas, les incendiaires sont punis de mort; au second cas, celui qui a causé l'incendie par sa faute, est condamné à la réparation du dommage qu'il a causé; puni de peine pécuniaire plus ou moins grande, suivant les cir-

constances que la faute qui a causé l'incendie, a été lourde ou légère : ainsi les locataires sont responsables des incendies, quand il y a de leur faute ou de la faute de leurs domestiques, à moins que la faute ne fût très-légère : *Conductor enim non tenetur de levissimâ culpâ*. Albert et la Peyrère, au mot *Incendie*. Au troisième cas, c'est-à-dire, quand l'incendie est arrivé par accident, comme par le feu du ciel, personne n'en peut être tenu ; la perte des choses qui sont consumées ou endommagées, tombe sur ceux à qui elles appartiennent suivant la maxime *res sua Domino perit*.

Quand, dans un incendie, on abat des maisons voisines pour sauver les autres, ceux de qui les maisons auront été par ce moyen vraisemblablement sauvées, doivent contribuer au dédommagement des particuliers dont les maisons auront été abattues. *Domus si propter incendium destruat, solvenda venit ab iis quorum domus salvæ factæ sunt*. *Franc., Marc., t. 1, quæst. 336, leg. 3, § quod ait, ff. de incend. ruin. et naufr.*

Comme dans les incendies on se trouve obligé de confier ce qu'on a de plus précieux à ceux qui viennent pour secourir, quoiqu'on ne les connaisse pas, ce dépôt nécessaire ne pouvant être justifié par écrit, on en reçoit la preuve par témoins, à quelque somme que la chose puisse monter. (Art. 3 du tit. 20 de l'ordonnance de 1667. De

Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot *INCENDIE*.)

INCESIN (Martin de Sainte-Marie), feillant, natif de Paris, a donné : 1°. Le Livre découvert, ou les premiers élémens de la Bible ; à Paris, en 1673. 2°. Table générale de la doctrine de saint Thomas ; *ibid.* 1679. 3°. Table du droit canonique et civil ; *ibid.* 1684. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2641.)

INCESTE, *incestus*. L'inceste est un crime qui se commet par le commerce charnel entre les personnes qui sont parentes ou alliées, jusqu'au degré prohibé par l'Église, qui est le quatrième inclusivement, s'il s'agit de la parenté, ou de l'alliance qui se contracte par un légitime mariage, et le second, s'il s'agit d'un commerce criminel. On distingue encore l'inceste spirituel et le légal. Le spirituel est le crime commis de la même manière entre des personnes qui ont une alliance spirituelle par le sacrement de baptême et de confirmation, comme entre le père et la mère de l'enfant baptisé, et celui et celle qui l'ont tenu sur les fonts. L'inceste légal est le crime commis entre personnes alliées par la parenté légale, c'est-à-dire, par la parenté de l'adoption, comme entre celui qui a adopté, et celle qui a été adoptée.

Paludanus et quelques autres théologiens croient qu'il y a alliance spirituelle entre le confesseur et la pénitente ; en sorte

que s'il pèche avec elle, il com-
met un inceste. (*In 4, dist. 42, g. 1, art. 1.*) Mais ce n'est pas le sentiment de saint Thomas ni des autres théologiens, qui soutiennent tous que l'alliance spirituelle ne se contracte que par l'administration du baptême et de la confirmation, comme le déclare Boniface VIII. (*In cap. Quamvis, De cognat. spirit., in 6.*)

L'inceste est un crime énorme et contraire à la nature, qui inspire du respect pour les parents et les alliés. On le punissait de mort dans l'ancienne loi; et le mari qui le commet aujourd'hui dans la nouvelle, avec une parente de sa femme au premier ou second degré, ne peut demander le devoir conjugal, sous peine de péché mortel, sans une dispense de l'évêque.

L'inceste du fils avec la mère est plus grief que celui du père avec la fille, l'inceste du père avec la fille est plus grief que celui du frère avec la sœur; et celui du fils avec sa belle-mère, plus grief que celui du frère avec la sœur de son frère: en un mot, l'inceste est plus ou moins grief, selon que le degré de consanguinité ou d'affinité est plus ou moins éloigné; et l'on doit exprimer la circonstance de ces degrés dans la confession. (M. Collet, *Moral.*, t. 6, p. 251.)

INCHIN (Gabriel d'), chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran dans le dix-septième siècle, a laissé : 1°. Prédications

des quatre dernières fins de l'homme, en latin; à Cologne en 1609, et en italien, à Venise en 1601. 2°. Des sermons intitulés : Chemins du ciel, en français; à Paris en 1606, et en latin, à Cologne en 1649. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, col. 1840.)

INCHOFER ou plutôt INCHOFFER (Melchior), jésuite. On lui donne, d'après M. Dupin, la monarchie des Solipes ou Solipséens. C'est le père Scotti, jésuite italien, qui en est l'auteur.

INCHOFER (Melchior), jésuite, né à Vienne en Autriche l'an 1584, entra dans la société en 1607, et fleurit en Italie, principalement à Rome: il mourut le 28 septembre 1648, et laissa : 1°. Défense de la vérité de la lettre de la Vierge aux Messiniens; à Rome en 1630, réimprimée avec des corrections, et sous le titre de Conjecture, à Viterbe en 1633. 2°. Traité sylleptique, dans lequel on fait voir ce qu'on doit dire ou penser du mouvement ou de la stabilité de la terre, selon l'Écriture-Sainte et les Pères; à Rome en 1633. 3°. De la Latinité; à Messine en 1635. 4°. Histoire des trois Magès; à Rome en 1639. 5°. Un tome des Annales ecclésiastiques de Hongrie; à Rome en 1644. 6°. Monarchie des Solipséens; à Venise en 1657, et en Hollande en 1648. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle*, col. 2030.)

INCEINATIONS, mouvements du corps quand il se baisse. Les rubriques prescrivent différentes sortes d'inclinations à la messe et au service divin.

INCOMPATIBILITÉ, *en matière bénéficiale*, se disait de l'opposition de deux bénéfices, qui faisait qu'on ne pouvait les posséder légitimement ensemble. L'incompatibilité des bénéfices se prenait de trois endroits : 1°. De ce qu'ils étaient situés en lieux différents, où ils obligeaient de résider; tels auraient été un canonicat de Paris et un canonicat de Meaux; 2°. de ce qu'étant dans le même lieu, ils obligeaient à des fonctions différentes, qu'il fallait faire à la même heure, comme un canonicat et une cure dans la même ville, ou aux mêmes fonctions qui devaient être faites par deux personnes différentes, comme deux canonicats dans la même église; 3°. de ce que chacun obligeait à la même action le même jour, comme deux prébendes sacerdotales chargées chacune d'une messe, que le prébendé devait acquitter par lui-même. Le premier canon qui, dans la défense de tenir plusieurs bénéfices incompatibles, fait mention expresse de ceux qui sont dans une même église, est tiré du vingt-neuvième chapitre du concile de Latran, sous Innocent III, 1215, et rapporté dans les décrétales, ch. 28, *De Præb.* (Gibert, *Instit. eccl. et benef.*, p. 709. *Voyez BÉNÉFICE.*)

INCOMPÉTENCE, est le manque de juridiction, de pouvoir connaître de certaines affaires qui ne sont pas de la compétence d'un juge ordinaire, ou dont il ne peut connaître entre personnes qui ne sont pas ses justiciables. Généralement parlant on appelle aussi incompétence le manque de pouvoir connaître d'une affaire résultant du privilège de celui qui est assigné par-devant le juge ordinaire, en vertu duquel il demande son renvoi. (De Ferrière, *Dictionnaire de droit et de pratique*, au mot **INCOMPÉTENCE.**)

INCONNU. L'inconnu sur les psaumes est un auteur qui a fait un commentaire sur les psaumes, et qui a caché son nom par humilité.

INCONTINENCE, vice opposé à la continence. (*Voy. LUXURE.*)

INCORRUPTIBLES, espèce d'eutychiens qui disaient que le corps de Jésus-Christ était incorruptible et exempt de changement, d'altération, de toute passion naturelle, comme la faim, la soif, la joie, la tristesse, etc.

INDE, quatorzième province du diocèse des Chaldéens. C'est une tradition qu'on ne peut révoquer en doute, que l'apôtre saint Thomas a prêché l'Evangile dans l'Inde, et y a fondé des églises. Saint Jérôme le marque expressément dans son catalogue des Ecrivains ecclésiastiques; et Sophrone qui a traduit cet ouvrage en grec, l'appuie de

son sentiment. Il dit que cet apôtre, après avoir prêché aux Mèdes, aux Perses, aux Cormons, aux Hircaniens, aux Bactres, aux Mages, mourut à Calamine dans l'Inde. A la vérité, aucun auteur, soit grec, soit latin, ne nous parle de cette ville de Calamine; mais Grégoire surnommé *Barhebreu*, qui avait fait de grandes recherches sur les affaires ecclésiastiques de l'Orient, dit positivement que saint Thomas, apôtre, fut martyrisé à Calamine. Saint Jean Chrisostôme dit que ce saint alla jusqu'en Ethiopie, c'est-à-dire, qu'il parcourut toutes les régions d'Asie, fort peu éloignées des Indes qui sont contiguës à la Perse. Son corps fut transféré de l'Inde à Edesse au quatrième siècle, et on lui rendait un culte solennel au cinquième; et dès la fin du troisième, les peuples du Malabar se flattaient d'avoir été instruits dans la religion chrétienne par saint Thomas, et soutenaient qu'il avait souffert le martyre dans leur pays: c'est ce qu'assure Marc-Paul de Venise, l. 3, c. 24; et c'est ce que tous les chrétiens de l'Inde croyaient, quand les Portugais abordèrent sur leurs côtes.

Quoi qu'il en soit, Côme indico-Pleusta, qui vivait du temps de l'empereur Justinien, nous apprend l. 3, p. 178, qu'à Calliana, fameux port de l'Inde, on avait coutume d'ordonner de son temps un évêque en Perse, c'est-à-dire, que le métropolitain de Perse, ou le ca-

tholique de Séleucie, en ordonnait un pour cette ville; et en parlant de l'île de Ceylan-Taprobane, voisine de la côte du Malabar, il ajoute, p. 337; qu'il y avait une église pour ceux qui venaient de Perse, et un prêtre ordonné en Perse, qu'on y envoyait avec un diacre, et tout ce qui était nécessaire au service divin: ce qui nous fait voir que Mar Thomas, comme ils l'appellent, et qu'ils disent Canéen, avait été dans ce pays avant la fin du neuvième siècle, et qu'il y avait fondé l'église de Malabar. Quelques-uns veulent que ce soient les nestoriens qui y ont porté les premiers le nom de Jésus-Christ, et que cette église ait été soumise aussitôt au catholique de Séleucie.

Louis Gusman, jésuite, nous a donné un abrégé de tout ce que les historiens portugais ont dit du voyage de Mar Thomas dans l'Inde: *Expedit. indic.* Il y a, dit-il, plusieurs chrétiens dans l'Inde, dont le nombre passe cent cinquante mille; ils sont divisés par royaumes, et obéissent à différens rois idolâtres et mahométans; ils ont leur archevêque, leurs évêques et leurs prêtres, qu'on leur envoie de Syrie, et qui leur sont désignés par le patriarche de Babylone ou d'Alexandrie. Mais parce que les évêques ne peuvent souvent les visiter, à cause de l'éloignement où ils sont de ce pays, afin qu'ils ne manquent point de prêtres, il leur ordonne des enfans, à condition cepen-

dant qu'ils ne feront les fonctions de leurs ordres que quand ils auront atteint un âge compétent. La raison pour laquelle les évêques et les prêtres de Syrie étant une fois entrés dans l'Inde, y sont si honorés et si estimés, est qu'un marchand de Syrie, nommé *Mar Thomas*, homme riche et puissant, et pour cela fort considéré des rois de Caranganor et de Colon, à l'occasion du nom de Thomas qu'il portait, s'attira tous les chrétiens du pays, qui se disaient chrétiens de saint Thomas: ainsi devenu leur chef il gagna leur confiance, de sorte qu'il ne lui fut pas difficile de leur persuader de ne point recevoir d'autres évêques et d'autres prêtres que ceux qui leur seraient envoyés de Syrie: Ajoutez à cela qu'il leur disait qu'ils parlaient la même langue dont notre Seigneur s'était servi, et dans laquelle saint Thomas les avait instruits de sa religion. Par ce moyen les évêques syriens étant entrés dans le royaume de Caranganor, de Colon et de Cochinchine, parcoururent tous les pays des environs jusqu'à la Chine. Il y aurait quelque chose à reprendre dans la narration de cet auteur, comme quand il dit que le patriarche d'Alexandrie envoyait des prêtres dans l'Inde. Il ne savait apparemment pas que les patriarches, ou melchites, ou jacobites avaient les nestoriens en horreur. Nous aurons lieu de remarquer dans la suite que les Malabres obtinrent du patriarche

Copte d'Alexandrie un métropolitain, afin que le christianisme ne se perdît pas entièrement chez eux. Les royaumes de l'Inde où la religion de Jésus-Christ fut établie depuis Mar Thomas, sont Diamper, Cortale, Cartute, Malea, à vingt-cinq lieues de Madure, Turubuli, Maota, Batimena, Porea, Travancor, Pimenta, Tetan, Para, etc.

Métropolitains des Indes.

1. Xabro-Prould, en 880.
2. Jean 1^{er} envoyé de Babylone avec deux suffragans, dont l'un passa à la Chine.
3. Jean II, en 1122.
4. Jacob, en 1500.
5. Jean III, envoyé de Babylone.
6. N... envoyé par le catholique Elie.
7. Joseph 1^{er}, mort à Cochinchine chez les cordeliers en 1544.
8. Junab, auquel succéda jusqu'en 1555.
9. Ambroise de Montcal, qui siégea à Goa.
10. Joseph III, fut renvoyé en Portugal.
11. Mar Abraham, assista au troisième concile de Goa.
12. Mar Simon, déposé par Sixte V.
13. Joseph III, pour la deuxième fois.
14. François 1^{er}, Roz, jésuite, en 1600, siégea d'abord à Angamale, ensuite à Caranganor.
15. Jérôme Xaviers, auteur de la vie de Jésus-Christ en langue persane, mort en 1617.
16. Etienne, siégea dix-sept ans.

17. François II, Garcia, en 1634.

18. Aitallaha, envoyé par le catholique de Mosul.

19. Joseph, administrateur, envoyé par le pape.

20. Alexandre, Indien.

21. Gabriel, Assyrien, désigné par le catholique de Mosul en 1740.

22. Thomas en 1741. (Or. chr. t. 2, p. 1273.)

INDEMNITÉ, était le droit que les gens de main-morte payaient aux seigneurs de qui relevaient les héritages qu'ils acquéraient pour les indemniser de ce que ces héritages n'étaient plus dans le commerce, et que les Seigneurs étaient privés par ce moyen des droits qu'ils recevaient à chaque mutation, et autres, si les héritages n'étaient point acquis et possédés par eux. (Dumoulin, Comm. de la coutume de Paris, sur l'art. 51 de la nouvelle coutume, gl. 11, n° 68.)

Ce droit était différent, selon la diversité des coutumes : il était sujet à prescription par trente ans contre un seigneur temporel, et quarante ans contre le seigneur ecclésiastique. (Dolive, liv. 2, ch. 12.) Quand un immeuble était légué par testament à gens de main-morte, c'était toujours à l'héritier à payer au seigneur les droits d'indemnité. (De Ferrière, sur les préliminaires du tit. 1 de la coutume de Paris.)

INDEMNITÉ, se dit aussi d'une reconnaissance ou acte, par lequel celui qui le fait promet in-

demniser et dédommager celui au profit duquel il est fait, de toute la perte qu'il pourrait encourir.

INDEMNITÉ, se dit encore du recours que la femme a sur les biens de son mari, pour les obligations auxquelles elle s'est engagée avec lui pendant le mariage, dont elle doit être entièrement indemnisée par les héritiers de son mari, quand elle renonce à la communauté; mais quand elle l'accepte, elle n'a son recours que pour la moitié. (De Ferrière, Dictionn. de droit et de pratique, au mot *Indemnité*. Voyez aussi le Brun en son Traité de la communauté, liv. 3, ch. 2, sect. 2, dist. 6.)

INDÉPENDANS, sectaires d'Angleterre et de Hollande, ainsi nommés parce qu'ils font profession de ne dépendre d'aucune autre assemblée ecclésiastique, et qu'ils prétendent que chaque église ou congrégation particulière a toute la puissance nécessaire pour se gouverner elle-même. On distingue deux sortes d'indépendans : les premiers sont presbytériens, et n'en diffèrent qu'en ce qui regarde le gouvernement de l'église; les autres sont un ramas d'anabaptistes et d'autres hérétiques, qui se joignent aux indépendans. Les indépendans regardent les décisions des synodes comme des résolutions d'hommes sages et prudents qu'on peut suivre sans y être obligé.

Le synode de Charenton les condamna comme préjudicia-

bles à l'Eglise et à l'état, jugeant qu'ils ouvraient la porte à toutes sortes d'extravagances, et à former autant de religions que de paroisses. Les indépendans de Hollande sont sortis des Brounistes. Robinson en commença la secte, et Jean Cotton y mit la dernière main l'an 1535. (Spanheim, *Elenchus controversum anabapt.* Georg. Hornius, *Hist. eccl. Novi-Test. period.* 3, art. 3, § 14 et suiv. Le père d'Orléans, dans ses révolutions d'Angleterre, liv.)

INDÉPENDANTISME, secte des indépendans.

INDÈS (saint), eunuque de l'empereur Dioclétien, martyr et compagnon de S. Gorgone. Voyez GORGONE.

INDEX, table qu'on met à la fin des livres latins.

INDEX ou **INDICÉ**, catalogue des livres défendus. Il y a à Rome une congrégation de l'*Index* ou de l'*Indicé*, qui examine les livres, et qui met dans un *index* ou catalogue ceux dont elle défend la lecture, soit absolument, soit jusqu'à ce qu'ils soient corrigés; et alors on dit qu'un livre a été mis à l'*index*, c'est-à-dire au catalogue des livres défendus. Ce catalogue est divisé en trois parties : la première contient les noms de ceux dont les livres sont défendus; la seconde partie marque les livres qui sont condamnés; la troisième contient les livres anonymes, avec une prohibition générale de tous ceux de cette sorte, qui ont paru depuis l'an

1519. C'est Philippe II, roi d'Espagne, qui fit le premier imprimer un *index* des livres défendus par l'inquisition d'Espagne en 1558. Paul IV imita son exemple l'année suivante à Rome. Cherchez Congrégation de l'*index*, livres défendus.

INDICES, sont des conjectures qui résultent des circonstances propres à établir un fait, non d'une manière nécessaire et certaine, mais probable ou vraisemblable; comme si une chose qui a été volée, se trouve entre les mains de quelqu'un qui ait une mauvaise réputation, et qui ait déjà été accusé d'avoir commis quelque vol, c'est un indice qu'il l'a volée, si l'on a vu l'accusé, les armes à la main, sortir du lieu où le meurtre a été commis, c'est un indice qui fait contre lui. Les contradictions dans lesquelles tombent des accusés sur des faits récents et précis, forment aussi un moyen important contre eux.

Les indices ne sont pas des preuves, mais seulement un commencement de preuves, qui suffisait pour condamner l'accusé à la question, si le crime était capital : mais il était du devoir du juge de ne rien ordonner à cet égard, qu'après beaucoup de réflexions, de peur d'exposer un innocent. En effet, le sieur Langlade condamné et mort aux galères pour un crime qu'il n'avait pas commis; le Brun, qui expira au milieu des tourmens de la question, quoique innocent du meurtre de la demoiselle Ma-

selle, dont il était accusé, sont des exemples bien funestes de la fausseté des indices qui paraissent même les plus certains. Charondas en rapporte encore un dans un événement très-mémorable : il dit qu'un homme condamné à mort pour le meurtre de sa femme, sur des indices qui paraissaient indubitables et fortifiées par sa propre confession, n'échappa au dernier supplice, que parce que cette femme se représenta au moment de l'exécution. (Charondas, l. 9, ch. 1.)

INDICTION, convocation d'une assemblée ecclésiastique, comme d'un concile, d'un synode, et même d'une diète. On le dit aussi des différentes sessions d'un même concile.

INDICTION, manière de compter, époque, période de quinze ans accomplis, laquelle étant finie, on revient à l'unité; et on continue toujours de même. Le mot d'indiction vient de celui d'*indictio*, qui veut dire *dénonciation*, *avertissement*, *ordonnance*, *imposition*. On trouve dans les auteurs trois sortes d'indictions; l'*indiction de Constantinople*, qui commençait le premier jour de septembre; l'*indiction césarienne* ou *impériale*, qui consistait à avertir le peuple, le 24 septembre, de payer un certain tribut; l'*indiction romaine* ou *pontificale*, dont on se sert encore aujourd'hui dans les bulles des papes, et qui commence au premier janvier. Il n'y a rien de plus incertain dans la

chronologie, que l'origine de l'indiction romaine. Il y en a qui l'attribuent à Jules César, d'autres à l'empereur Auguste, d'autres à Constantin-le-Grand, qui l'établit, disent-ils, au mois de septembre de l'année 312, lorsqu'il eut vaincu le tyran Maxime. Lessavans tiennent que les indictions étaient des tributs et des prestations annuelles dont on publiait tous les ans le tarif: mais ils ne savent ni pourquoi on a enfermé ce cycle dans l'espace de quinze ans, ni pourquoi on lui a donné ce nom. Il est assez vraisemblable que l'indiction romaine était ce que les provinces devaient fournir aux troupes pour leur subsistance; que cette imposition se renouvelait tous les ans, et que l'on en comptait quinze de suite, parce que les soldats romains étaient obligés à servir quinze campagnes. (Fleury, Hist. ecclés. l. 10, p. 4.)

INDIENS, Ordre religieux que François Modius croit avoir été une branche de celui du Carmel, et dont il met l'institution à l'an 1506, sous le pontificat de Jules II. Ils avaient des robes noires, avec des tuniques ou vestes blanches sans manche, qui leur descendaient jusqu'à mi-jambe. Alexandre Ross croit qu'on leur donna le nom d'Indiens, à cause qu'ils avaient pris la résolution d'aller en mission dans les Indes, pour y travailler à la conversion des idolâtres. Il y a de l'apparence que cet Ordre ne subsista pas long-temps.

(*Franc. Modius, De orig. Ord. eccles.* Alex. Ross, *Des relig. du monde.* Le P. Helyot, *Hist. des Ord. monast.* t. 1, p. 340.)

INDIFFÉRENCE, indétermination. Il y a une indifférence active et une indifférence passive. L'indifférence passive est le pouvoir d'être déterminé. L'indifférence active est le pouvoir de se déterminer soi-même.

Voyez ACTES HUMAINS.

INDIFFÉRENCE MYSTIQUE ou **SAINTE INDIFFÉRENCE**, est l'anéantissement de tout désir intéressé et de toute volonté propre; en sorte que l'âme ne voudrait plus rien pour soi, ni par son propre mouvement; mais tout ce qu'elle voudrait, elle le voudrait pour Dieu, et par son attrait.

INDIFFÉRENCE à l'égard des ennemis. Voyez ENNEMI.

INDIFFÉRENT ou **INDIFFÉRENTISTE**. Les luthériens d'Allemagne donnent ce nom à ceux qui reçoivent indifféremment toutes les confessions de foi, et qui disent qu'on peut se sauver dans toutes les religions. On les appelle plus communément *tolérans*.

INDIGNES, INDIGNITÉ. Les indignes, en termes de jurisprudence, sont ceux qui, pour avoir manqué à quelque devoir envers un défunt, de son vivant ou après sa mort, ont démérité à son égard. La loi les prive de sa succession, ou des libéralités particulières qu'il avait exercées envers eux par dernière volonté.

Il y a une différence essentielle entre les incapables et les indignes, entre l'incapacité et l'indignité. L'incapacité est un vice réel dans la personne, un manque de qualité qui empêche qu'un héritier ou un légataire puisse recueillir une succession, ou profiter d'un legs. L'indignité est un défaut accidentel, provenant des mœurs et de la conduite de celui qui a la capacité naturelle de succéder, mais qui trouve en lui et par son fait, un obstacle à l'exercice de cette capacité. Ainsi les causes qui rendent un homme incapable de succéder à quelqu'un, ou de recevoir de lui quelque chose par dernière volonté, n'ont aucun rapport à ses devoirs envers le défunt, au lieu que les causes qui rendent un homme indigne, proviennent toujours de quelque manque à certains devoirs que les lois exigent de l'héritier ou du légataire envers le défunt.

Voici les cas où, parmi nous, les héritiers ou légataires sont privés, comme indignes, de la succession ou des legs qui leur sont laissés par testament.

1°. Ceux qui ont commis l'assassinat du défunt, sont exclus de sa succession, soit testamentaire, soit *ab intestat*, soit en ligne directe, soit en ligne collatérale; et cette peine se communique aux enfans du meurtrier. (Louet et son commentateur, lettre S, somm. 20.)

2°. L'héritier, soit testamentaire, soit *ab intestat*, qui a négligé de poursuivre en justice la

punition des coupables de la mort de celui à qui il devait succéder, s'est par-là rendu indigne de sa succession, à moins que la faiblesse de l'âge, si cet héritier était mineur, ou quelque autre cause, ne lui servit d'excuse.

3°. Celui qui, sachant le dessein qu'un particulier avait d'assassiner celui qui l'a été, ne l'a pas révélé, le pouvant. (M. Serpin, t. 3, plaidoyer 24.)

4°. Celui qui aurait attenté à l'honneur du défunt, qui l'aurait accusé de quelque crime, ou qui lui aurait contesté sa qualité de noble ou de légitime, ou fait quelqu'autre injure atroce.

5°. Les inimitiés capitales survenues entre le défunt et celui qui devait lui succéder, le rendent indigne de sa succession, à moins qu'il ne se soit réconcilié avant la mort du défunt.

6°. Celui qui a traité de la succession d'un défunt, du vivant de ce défunt.

7°. L'héritier présomptif qui a empêché le défunt de faire un testament. Il en est de même de celui qui, sachant être institué héritier, l'empêche de faire un autre testament.

8°. Celui qui a fait une poursuite inutile, pour faire déclarer faux le testament fait par un testateur, ou qui a prêté son nom pour un fidéicommiss tacite.

9°. Celui qui a caché le testament d'un défunt, au préjudice des héritiers institués, est privé, comme indigne, de toutes libéralités que le défunt lui aurait

faites par disposition de dernière volonté.

10°. Celui que le défunt a nommé tuteur à ses enfans par son testament, et envers lequel il avait exercé sa libéralité, s'en est rendu indigne, s'il a refusé d'accepter la tutelle. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot INDIGNES.)

Il y a eu aussi des indignités qui rendaient les ecclésiastiques incapables d'acquiescer ou de posséder des bénéfices. Les canonistes mettaient au nombre de ces incapables, ceux qui avaient été juridiquement accusés, convaincus et jugés coupables d'un crime, qui, suivant les canons, emportent l'irrégularité ou la privation d'un bénéfice, comme le crime de lèse-majesté divine et humaine, l'assassinat, le crime de faux, la simonie, l'homicide, l'adultère, le blasphème, etc. (Rebuffe, Vau-Espen, etc.)

INDULGENCE.

SOMMAIRE.

§ I. *Du nom et de la nature des indulgences.*

§ II. *Des différentes sortes d'indulgences.*

§ III. *De la vertu et des effets des indulgences.*

§ IV. *De l'existence ou de la vérité et du fondement des indulgences.*

§ V. *Des causes des indulgences.*

§ VI. *Du sujet des indulgences.*

§ VII. *Des conditions et dispositions nécessaires pour gagner les indulgences.*

§ VIII. Des abus des indulgences.

§ I^{er}.*Du nom et de la nature des indulgences.*

Le nom d'indulgence vient du verbe *indulgere*, faire grâce, qui est la même chose que *remittere*, remettre, pardonner, accorder grâce; d'où vient le mot latin *remissio*, rémission, remise, pardon. C'est pourquoi le titre 10 des décrétales, au sujet des indulgences, porte *De poenitentis et remissionibus*; et les indulgences sont appelées par Alexandre III, remises ou rémissions, *remissiones*: terme que l'Église paraît avoir emprunté, non de l'usage où étaient les empereurs d'accorder la rémission générale des crimes aux coupables, quant à la peine fixée par les lois, à certains jours de réjouissance publique, comme le dit l'auteur du traité des indulgences et jubilé, imprimé à Avignon en 1751, mais de l'Écriture-Sainte, qui dit au chapitre 61 du prophète Isaïe : *Spiritus Domini... misit me, ut.... prædicarem captivis indulgentiam, seu remissionem*, comme on lit au chapitre 4 de saint Luc.

L'indulgence est la relaxation ou la remise de la peine temporelle due à nos péchés, même pardonnés quant à la coulpe et à la peine éternelle, que l'Église accorde, hors le sacrement de pénitence, par le ministère de ceux qui ont le pouvoir de distribuer ou d'appliquer ses trésors spirituels.

Explication : 1°. L'indulgence est la remise de la peine temporelle due à nos péchés, pardonnés quant à la coulpe et à la peine éternelle; car l'indulgence ne remet, ni coulpe, ni la peine éternelle du péché: c'est le sacrement de pénitence qui opère ce double effet; mais elle remet seulement la peine temporelle due au péché dans le for intérieur et au jugement de Dieu, non dans le for extérieur ecclésiastique ou civil, puisque l'indulgence ne dispense pas des peines encourues dans le for contentieux, soit ecclésiastique, soit séculier, ces sortes de peines étant imposées pour le bien de la république et le bon ordre de la société.

2°. Cette remise de la peine temporelle se fait hors le sacrement, en quoi elle diffère de celle qui se fait dans le sacrement même, ou qui répond aux dispositions plus ou moins parfaites des pénitens.

3°. Cette remise se fait aussi par le ministère de ceux qui ont le pouvoir de distribuer ou d'appliquer les trésors spirituels de l'Église, c'est-à-dire, par le pape ou les évêques, qui, en qualité de chefs de la république ecclésiastique, ont seuls le pouvoir ordinaire d'appliquer les trésors de l'Église, c'est-à-dire, les biens spirituels dont la dispensation lui est confiée, et qui consistent dans les mérites surabondans de Jésus-Christ; de la sainte Vierge et des saints que les prélats offrent à Dieu, et qu'ils

appliquent aux fidèles, pour satisfaire à leurs péchés, par le moyen des indulgences. Ce pouvoir d'accorder des indulgences, n'est point un pouvoir d'ordre, mais de juridiction : ce n'est point un pouvoir d'ordre, parce que, s'il l'était, tout prêtre pourrait en accorder ; c'est un pouvoir de juridiction, parce qu'il ne peut s'exercer que sur des personnes qui soient soumises à l'autorité de celui qui les donne.

§ II.

Des différentes sortes d'indulgences.

Les indulgences se divisent, 1^o. en plénières, et non plénières ou partielles. L'indulgence plénière est celle par laquelle on obtient la rémission de toute la peine temporelle due au péché, soit en cette vie, soit en l'autre, lorsqu'on a le bonheur de la gagner pleinement. Cette indulgence est la même, quant au fond, que celle que le pape Boniface VIII appelle plus pleine et très-pleine, *pleniorum et plenissimum*. (*In extr. comm. antiq. prim. de pœnitent. et remiss.*) Ce terme de *plenior* ajoute seulement à l'indulgence plénière le pouvoir extraordinaire d'absoudre des censures et des cas réservés, et celui de *plenissima* le pouvoir de dispenser des vœux et d'autres liens semblables, comme le dit Marchantius, *In tribunali*, t. 3, tract. 5, tit. 2, quæst. 3. L'indulgence non plénière ou partielle est celle qui ne remet qu'une partie de la

peine temporelle due au péché, comme les indulgences de plusieurs jours, de plusieurs semaines, de plusieurs quarantaines, ou de plusieurs années ; c'est-à-dire, que ces sortes d'indulgences remettent autant de jours ou d'années de pénitence, qu'on en devait faire, selon les anciens canons de l'Église, pour les péchés qu'on avait commis : elles remettent aussi la peine dont on est redevable à la justice divine, et qui correspond à la pénitence canonique, exprimée dans l'indulgence, mais que Dieu seul connaît.

Les indulgences se divisent, 1^o. en temporelles, *temporales*, c'est-à-dire, qui ne sont que pour un temps déterminé, comme pour sept ans ; en indéfinies, *indefinitas*, que l'on accorde sans détermination de temps, et en perpétuelles, *perpetuas*, que l'on accorde pour toujours. Les indulgences indéfinies sont de même nature que les perpétuelles, et les perpétuelles le sont véritablement, et n'ont pas besoin d'être renouvelées après vingt ou vingt-trois ans, comme le prétendent Pontas et Tournely d'après Gamache. C'est ce qu'enseigne contre Pontas le R. P. Théodore du Saint-Esprit, confesseur consultant de la congrégation des indulgences, dans son traité sur cette matière, imprimé à Rome en 1743. (Pontas, au mot *indulgences*. Tournely, p. 311.)

Les indulgences se divisent, 3^o. en locales, réelles et personnelles. L'indulgence locale est

attachée à un certain lieu, comme chapelle, église, etc. On la gagne en visitant ce lieu, et en observant toutes les conditions marquées par la bulle; en sorte que si la bulle ordonne d'entrer réellement dans l'église, ou d'y faire quelque exercice qui exige nécessairement cette entrée, comme d'y communier, d'y visiter cinq autels, etc. On ne gagnera point d'indulgence sans y entrer réellement, quoiqu'on en soit empêché ou par la violence ou par la multitude; au lieu que si la bulle exige seulement de visiter l'église et d'y prier, on gagnera l'indulgence en priant à la porte de l'église dans laquelle on ne pourra entrer, parce qu'on sera censé pour lors l'avoir visitée et y avoir prié, moralement parlant. Lorsqu'une église à laquelle est attachée une indulgence tombe en ruine par partie et se réédifie de même, l'indulgence subsiste, parce que l'église subsiste elle-même. Mais si l'église tombe entièrement et n'est point rétablie, l'indulgence cesse. Que si l'on rétablit l'église dans le même lieu ou dans un autre, il est plus sûr de demander de nouvelles indulgences, quoiqu'il soit probable que les anciennes subsistent dans le premier cas et même dans le second, lorsqu'elles sont accordées en vue du patron d'un tel endroit, ou à l'église qu'une communauté y possède.

L'indulgence réelle est celle qui est attachée à certaines choses mobiles et passagères, com-

me rosaires, grains-bénis, médailles, et accordée aux fidèles qui portent ces choses avec dévotion. Lorsque ces choses sont changées de façon, qu'elles cessent d'être les mêmes, selon l'estimation commune des hommes, l'indulgence cesse; mais si les choses subsistent et sont censées les mêmes, malgré le changement qui leur est arrivé, l'indulgence subsiste. Tel serait le changement d'un rosaire auquel on aurait mis un cordon nouveau, ou quelques grains en moindre nombre que ceux qui subsistent.

L'indulgence personnelle est celle qu'on accorde immédiatement à quelques personnes en particulier, ou en commun aux personnes, par exemple, d'une certaine confrérie. Ces personnes peuvent gagner ces sortes d'indulgences en quelque lieu qu'elles soient, saines ou malades ou mourantes.

4°. Il y a encore des indulgences qu'on appelle de pénitences enjointes, *de pœnitentiis injunctis*, et ces indulgences signifient que nous obtenons la rémission d'autant de peine due à nos péchés au jugement de Dieu, que nous en aurions pu payer par les pénitences canoniques, ou qui seraient enjointes dans toute la rigueur par le prêtre.

§ III.

De la vertu et des effets des indulgences.

1. Nulle indulgence ne remet

la coupe du péché même véniel, parce que toutes les indulgences supposent toujours que la coupe du péché, même véniel, est remise par la contrition et la confession, puisqu'elles n'accordent jamais la rémission de la peine qu'à ceux qui sont contrits et confessés, *contritis et confessis*. Ainsi quand on trouve quelquefois dans le formulaire des indulgences la rémission de la peine et de la coupe, cela signifie précisément que le pape remet la coupe en ce qu'il donne bien des facilités de la remettre, telles que le choix d'un confesseur, la permission d'absoudre des censures et des cas réservés, un grand nombre d'œuvres pieuses qui disposent à obtenir le pardon du péché, et qui le remettent par conséquent non d'une manière effective, prochaine et immédiate, mais d'une façon médiate, dispositive et préparatoire.

2°. Nulle indulgence ne remet la peine, ou la pénitence préservative du péché, telle que la fuite des occasions prochaines, ni celle qui est nécessaire pour rentrer en grâce avec Dieu, qui consiste dans la conversion du cœur, dans l'accusation de ses péchés et la volonté sincère de les expier. Tous les théologiens en conviennent, et disputent seulement sur la nécessité d'accomplir la pénitence pénale, imposée par le confesseur comme faisant partie intégrante du sacrement. Les uns prétendent que l'indulgence pléniaire remet cette pénitence, et les autres le nient. La

difficulté est peu importante pour la pratique, et un pénitent qui veut sincèrement se sauver, prendra sans peine le parti le plus sûr, qui est d'accomplir fidèlement la pénitence qui lui sera enjointe par le confesseur, d'autant plus qu'il ne peut être certain, sans une révélation particulière, d'avoir gagné pleinement l'indulgence la plus pléniaire.

3°. L'indulgence, en remettant la peine canonique, remet aussi la peine qu'on aurait soufferte dans le purgatoire, selon le jugement de Dieu, et qui répond à la peine canonique; puisque sans cela, comme le dit très-bien saint Thomas, à la question 25 du supplément, les indulgences de l'Église seraient plus préjudiciables qu'utiles et avantageuses, en ce qu'elles ne remettraient les peines temporelles de cette vie, que pour en faire souffrir de plus rigoureuses en l'autre vie, et que d'ailleurs la puissance des clés sur laquelle sont fondées les indulgences, appartient au siècle futur.

4°. L'indulgence produit son effet au moment qu'on a accompli les œuvres prescrites pour la gagner, puisqu'on a rempli pour lors les conditions auxquelles elle est attachée.

§ IV.

De l'existence, ou de la vérité du fondement des indulgences.

C'est un point de foi décidé contre les vaudois, les vicélistes,

les hussites, les luthériens et les calvinistes, que l'Église a le pouvoir d'accorder des indulgences, et que cet usage est salutaire aux fidèles. Ce pouvoir de l'Église est établi sur l'Écriture, sur la tradition des Pères, et sur les conciles.

1^o. Sur l'Écriture, savoir, dans ces paroles de Jésus-Christ à saint Pierre et à ses successeurs : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel; et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel.* (Matth. 16, 19.) Ces paroles sont générales, et doivent s'entendre du pouvoir d'ôter tous les empêchemens à la béatitude, soit dans le sacrement par l'absolution, soit hors le sacrement par les indulgences qui appliquent les satisfactions de Jésus-Christ et des saints. C'est ainsi que saint Paul reinit, hors du sacrement, une partie de la peine qu'il avait imposée à l'incestueux de Corinthe. (2 Cor. 2, 6 et seq.)

2^o. Le pouvoir d'accorder des indulgences n'est pas moins établi sur la tradition des Pères, que sur l'Écriture.

Tertullien, dans le premier chapitre de son livre adressé aux martyrs; et saint Cyprien, dans les lettres onze, douze, treize et quatorze, nous apprennent que les évêques, à la prière des confesseurs enfermés dans les prisons, accordaient aux pécheurs pénitens une indulgence

en vertu de laquelle ils étaient dispensés du reste de la pénitence qui leur avait été imposée.

Saint Jean Chrysostôme, dans sa quatrième homélie sur la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens, et saint Ambroise, au chapitre sixième de son premier livre de la Pénitence, disent expressément que ce fut une indulgence que saint Paul accorda à l'incestueux de Corinthe.

3^o. Le même pouvoir d'accorder des indulgences, a son fondement dans le premier concile de Nicée, canon 2 ou 12; dans celui d'Ancire de l'an 314, canon 5; dans le quatrième de Carthage, canons 2, 7, 54 et 84; dans celui de Latrah de l'an 1116; celui de Constance, sess. 15; celui Trente, sess. 25, etc. Et de-là, l'usage constant des indulgences dans l'Église, dont la source est le trésor de cette même Église, qui consiste dans les biens spirituels dont la dispensation lui est confiée, savoir, les mérites surabondans de Jésus-Christ et des saints, et leurs satisfactions non moins surabondantes. Car il est certain que les mérites et les satisfactions de Jésus-Christ étant infinis, l'Église peut nous les appliquer par le moyen des indulgences, selon le pouvoir qu'elle en a reçu de Jésus-Christ lui-même. Il est certain aussi qu'un grand nombre de saints, à la tête desquels il faut mettre la sainte Vierge Marie, la reine de tous les saints,

ont offert à Dieu des satisfactions dont ils n'avaient pas besoin, et que l'Eglise nous applique par la volonté de Dieu et des saints, pour ne pas les laisser oisives.

Et qu'on ne dise point que c'est dégrader les satisfactions de Jésus-Christ, que de leur unir celles des saints, comme si elles étaient insuffisantes par elles-mêmes, et qu'elles pussent recevoir quelque nouveau degré de force et de vertu par cette union. C'est au contraire la satisfaction de Jésus-Christ qui donne à celles des saints toute leur force et toute leur vertu, en les rendant utiles et profitables non-seulement aux saints eux-mêmes, mais encore à leurs frères, membres comme eux d'un même corps; ce qui prouve, non l'insuffisance de la satisfaction de Jésus-Christ, mais sa toute-puissante bonté qui veut bien s'associer les causes secondes dans le grand ouvrage du salut de ses élus, en leur communiquant sa vertu, comme à des instrumens dont il lui plaît de se servir pour cet effet, et des canaux qui prouvent l'abondance de la source infinie dont ils sont émanés, loin d'en montrer la sécheresse, ou de lui servir de supplément. Il en est donc de l'union des mérites des saints avec ceux de Jésus-Christ dans le trésor de l'Eglise, comme de l'assemblage des causes secondes que Dieu emploie dans le gouvernement du monde, et qui font briller sa puissance.

dont elles empruntent toute leur force et toute leur activité.

§ V.

Des causes des indulgences

On distingue quatre sortes de causes, l'*efficiente* qui produit l'effet; la *finale* qui détermine à l'action; la *matérielle* qui consiste dans le sujet, ou la matière de la chose; la *formelle* qui constitue son essence.

Or, la cause efficiente principale des indulgences, c'est Jésus-Christ. Les causes secondaires et moins principales, sont tous ceux qui ont droit d'accorder des indulgences, tels que les conciles, les papes, les évêques, et quelques autres personnes, de la manière que nous allons l'expliquer.

1°. Les conciles généraux, représentant toute l'Eglise, ont droit d'accorder toutes sortes d'indulgences dans toute l'Eglise, non-seulement quand le pape y assiste en personne, mais aussi quand il n'y assiste que par ses légats, ou qu'il est mort.

2°. Le pape étant le vicaire de Jésus-Christ en terre, et le chef de l'Eglise universelle, peut accorder, de droit divin, toutes sortes d'indulgences dans toute l'Eglise, et ce pouvoir est également fondé sur l'Ecriture, sur la tradition, sur la décision des conciles, et sur l'usage constant que les papes en ont fait.

3°. Les légats, par commission du pape, peuvent accorder des indulgences dans tous les lieux de leurs légations.

4°. Les évêques ont aussi, de droit divin, le pouvoir d'accorder des indulgences à leurs diocésains, parce qu'ils en sont les chefs de droit divin, et qu'ils ont une juridiction extérieure à laquelle est attaché ce pouvoir que les conciles peuvent néanmoins restreindre, comme ils l'ont fait en effet, parce qu'il leur est subordonné par l'institution divine. De-là vient que quelques évêques ayant abusé de leur pouvoir en cette matière, le quatrième concile de Latran (*can. 62*) les priva du droit qu'ils avaient d'accorder des indulgences plénières, et le limita à la concession d'une année d'indulgence à la dédicace d'une église, et de quarante jours dans d'autres occasions et pour de justes raisons. Il est douteux si cette restriction ne regarde que le for extérieur, et si les évêques peuvent toujours accorder des indulgences de plusieurs années dans le tribunal de la pénitence, les théologiens ne s'accordant point là-dessus, non plus que sur le pouvoir des évêques touchant les indulgences accordées aux morts. Barbosa croit que leur pouvoir a été restreint par le saint-siège à leurs diocésains vivans. (Barbosa, p. 3, *De offic. et potest. Episc. alleg. 88*, n° 24.) D'autres rejettent cette restriction comme odieuse.

Quoi qu'il en soit, le pouvoir d'accorder des indulgences, appartient à l'évêque confirmé, quoique non consacré, parce

qu'il jouit dès lors de la puissance de juridiction qu'il peut exercer par lui-même, ou par un délégué, soit dans son propre territoire, soit dans un territoire étranger à l'égard de ses diocésains seulement. Or, ce que peut un évêque dans son diocèse par rapport aux indulgences, un archevêque le peut dans toute sa province partout où la discipline des décrétales est reçue, puisqu'elle accorde ce pouvoir aux archevêques, comme il paraît par ces paroles d'Honoré III, *cap. Nostro 15, cod. tit. de pœnit. Breviter respondemus, quod per provinciam tuam liberè potes concedere litteras remissionis; ita tamen quod statutum generalis concilii non excedas.* Quant aux évêques parement titulaires ou coadjuteurs, ils n'ont point par eux-mêmes le pouvoir d'accorder des indulgences, parce que ce pouvoir n'est point attaché au caractère, mais à la juridiction. On doit porter le même jugement des cardinaux, archidiaques, pénitenciers et grands-vicaires des évêques, qui n'ont en matière d'indulgences, quo ce qui leur est accordé par une permission particulière, ou une coutume légitime. Et ce n'est que sur ce fondement que les cardinaux et les grands pénitenciers accordent cent jours d'indulgences. Pour ce qui regarde les chapitres des églises cathédrales pendant la vacance du siège épiscopal, ils peuvent suivre l'usage qu'ils trouvent établi dans leurs églises tou-

chant la concession des indulgences.

5°. Les curés, les abbés, les supérieurs des Ordres religieux, aucun prêtre inférieur aux évêques, ne peuvent de droit commun accorder des indulgences. C'est le sentiment le plus suivi des théologiens après saint Thomas, qui dit dans le supplément *ad 3, p. 7. 26, art. 1. Sacerdotes parochiales, vel abbates, aut alii hujusmodi prelati, non possunt indulgentias facere.* Il y a même un texte du pape Innocent III (*Can. 60.*) au quatrième concile général de Latran, rapporté dans le droit, *cap. 12, De excessibus præf.* par lequel ce pape reprend sévèrement certains abbés qui, en portant les mains sur les droits des évêques, osaient accorder des indulgences, et le leur défend expressément hors le cas d'une permission spéciale, ou d'une coutume légitime. La raison est qu'il n'appartient qu'aux véritables prélats qui sont les princes du peuple de Dieu, de dispenser les trésors de l'Eglise, et que selon saint Thomas, les seuls évêques sont véritablement prélats, parce qu'eux seuls sont les gouverneurs de tout un peuple, et comme des rois dans un petit royaume; au lieu que les curés et les supérieurs des Ordres religieux, ne sont que comme les pères d'une famille ou d'une maison. Les lettres d'affiliation que les supérieurs des Ordres religieux accordent à leurs bien-saiteurs pour leur communiquer

les satisfactions ou les suffrages de leurs sujets, ne sont donc point des indulgences, puisqu'elles ne leur appliquent pas les satisfactions passées, mais seulement les satures, et encore par voie d'impétration, et que d'ailleurs cette communication ne se fait pas du trésor des mérites de Jésus-Christ et des saints.

6°. Le pouvoir d'accorder des indulgences étant un acte de juridiction, les diacres et les clercs inférieurs sont capables de l'exercer par commission, mais non pas les laïcs.

La cause formelle des indulgences qui en constitue l'essence, consiste dans toutes les parties qui leur sont essentielles, et qui résulte de leur définition même.

La cause matérielle *ex quod*, c'est le trésor même de l'Eglise, tel qu'on l'a expliqué. La cause matérielle *in quod*, c'est le sujet dont nous allons parler dans le chapitre suivant.

La cause finale ou motive, est la raison qui détermine le prélat à accorder l'indulgence; raison qui doit être juste et proportionnée à la nature de l'indulgence qu'il accorde, puisque, sans cette juste proportion, les indulgences deviendraient pernicieuses aux fidèles, en entretenant leur indolence et leur impénitence, et en inspirant même du mépris pour les clefs de l'Eglise; ainsi que le dit Innocent III (*cap. cum ex eo 14, De prenit.*, etc.) dans le concile de Latran : *Per indiscretas et superfluas indulgentias... et claves*

Ecclesiae contemnuntur, et penitentialis satisfactio enervatur. D'ailleurs les prélats ne sont pas les arbitres absolus des trésors de l'Eglise, ils n'en sont que les dispensateurs; or, le dispensateur ne peut disposer des biens de son maître sans une juste raison. Mais quelles sont ces justes raisons d'accorder des indulgences? Voici les principales, selon Sylvius (*In supp. q. 25, art. 2, conclus. 3*), la construction et la consécration des églises, la conversion des infidèles, l'extirpation des hérésies, la dévotion des fidèles envers les saints et le siège apostolique, la gloire des martyrs, le danger des maux spirituels ou corporels.

Sans ces raisons ou d'autres semblables, les indulgences qu'on accorderait, seraient nulles et invalides, sinon en tout, au moins en partie; car il pourrait arriver qu'une indulgence qui ne serait pas fondée sur des raisons proportionnées à son étendue, fût valide en partie, et en partie invalide, selon qu'elle serait fondée, ou destituée de fondement. Mais il faut soigneusement remarquer qu'on ne doit point juger de l'importance et de la proportion de la cause qui détermine à accorder une indulgence, ni par les personnes particulières auxquelles on l'accorde, ni par les actions considérées en elles-mêmes qu'on exige d'elles; mais par le bien commun que l'on se propose, tel que la gloire de Dieu, l'édi-

fication des fidèles, et l'accroissement de la piété parmi eux, la défense de l'Eglise, le salut du prochain, etc. D'où vient, dit Maldonat, qu'il peut arriver qu'une personne fasse mieux pénitence en donnant un écu d'or pour la rédemption des captifs, ou la défense de l'Eglise, qu'en jeûnant tout une année, non qu'il ne soit plus facile à un riche de donner un écu d'or que de jeûner tout une année; mais parce qu'un écu d'ordonné dans ces circonstances, contribue davantage à la gloire de Dieu, que le jeûne d'une année.

Que si l'on demande quand est-ce que cessent les indulgences? On répond qu'elles cessent, 1°. Quand on les a gagnées lorsqu'elles ne sont accordées que pour une fois seulement, telles que celles qui sont attachées à un certain jour, 2°. Quand on transfère une fête à laquelle elles sont attachées, à moins que la bulle d'indulgence ne permette de les transférer avec la fête. 3°. Par la révocation du prélat qui les a accordées, ou de son successeur, ou de son supérieur. 4°. Par la mort du pape qui les a accordées, selon son bon plaisir, mais non s'il les a accordées jusqu'au bon plaisir du siège apostolique; parce que c'est une maxime que, *beneficium omnino per obitum rom. Pontificis omnino extinguitur, cap. si gratiose, 5 de rescript. in sext.* 5°. Par le concours d'une indulgence plus célèbre, comme il arrive dans les jubilé. 6°. Quand

on vend les rosaires de la Terre-Sainte, qui ont des indulgences attachées.

§ VI.

Des sujets des Indulgences.

Par le sujet des indulgences, on entend les personnes qui sont capables d'en jouir, ou auxquelles on peut les accorder, et ces personnes sont les seuls fidèles en état de grâce, soit vivans, soit défunts, puisque l'indulgence ne remettant que la peine qui reste après la rémission de la coulpe du péché, il est impossible qu'elle soit appliquée aux pécheurs impénitens qui persévèrent dans la coulpe du péché, et les fidèles même qui sont en état de grâce, ne peuvent obtenir la rémission de la peine de leurs péchés véniels, avant que la coulpe en ait été effacée, parce que tant que la coulpe subsiste, elle mérite et exige la peine.

Pour ce qui est des indulgences, par rapport aux fidèles défunts qui sont en purgatoire, l'Eglise leur en accorde ; mais d'une manière différente des fidèles vivans. Elle accorde aux fidèles vivans les indulgences par voie d'absolution, en vertu de l'autorité et de la juridiction qu'elle a sur eux, et en leur remettant une partie de la peine due à leurs péchés par l'application qu'elle leur fait des mérites de Jésus-Christ et des saints, à peu près comme un roi qui prendrait dans son trésor de quoi mettre en liberté des captifs

qu'il tiendrait dans ses prisons. L'Eglise accorde aux fidèles défunts les indulgences par voie de suffrage satisfactoire, en offrant à Dieu, d'une façon plus particulière, les mérites de Jésus-Christ et des saints, pour le soulagement des morts, comme un roi qui offrirait à un autre la rançon des captifs qui seraient à son pouvoir pour les délivrer ; et cette différence vient de ce que l'Eglise n'a point de juridiction sur les morts, au lieu qu'elle en a sur les vivans..

On doit donc tenir pour certain que les indulgences que l'Eglise applique aux morts, leur sont véritablement utiles, soit que l'utilité qu'ils en reçoivent n'ait d'autre fondement que la pure miséricorde de Dieu qui peut les accepter ou les rejeter à son gré, comme le pensent quelques théologiens, soit qu'elle ait sa source dans une sorte de justice, fondée sur l'institution et la promesse de Dieu qui s'est engagé à les accepter comme tous les autres suffrages qu'on lui offre pour les morts, ainsi que le croient plusieurs autres théologiens. (*Voyez PURGATOIRE.*)

§ VII.

Des conditions et dispositions nécessaires pour gagner les indulgences.

1°. Pour gagner les indulgences, il est nécessaire et il suffit d'être en état de grâce lorsqu'on reçoit l'indulgence, c'est-à-dire, lorsqu'on fait la dernière action

commandée par la bulle, parce que ce n'est que dans cet instant que l'indulgence produit son effet. C'est assez que les autres actions soient faites dans un esprit pénitent et détaché du péché mortel. Ainsi pensent la plupart des théologiens après saint Antonin, a p., tit. 10, c. 3, § 5, *in fine*.

2°. L'attaché à un seul péché véniel empêche de gagner pleinement l'indulgence plénière, puisqu'on ne peut la gagner au moins par rapport à ce péché auquel on est attaché, la peine du péché ne pouvant être remise sans la rémission de la culpé.

3°. Il faut accomplir fidèlement tout ce qui est prescrit par la bulle d'indulgence, sans quoi on ne la gagne, ni en tout, ni en partie. Ainsi lorsque le jeûne et la communion sont prescrites, les enfans qui n'ont pas l'âge requis pour le jeûne et la communion, et qui par-là ne peuvent, ni jeûner, ni communier, ne gagnent pas l'indulgence, à moins que la bulle ne contienne ces exceptions.

4°. Lorsque la confession est prescrite par la bulle d'indulgence, comme une partie des œuvres nécessaires pour la gagner, il faut se confesser, quand même on serait en état de grâce. Mais si la confession n'est prescrite que comme un moyen de se mettre en état de grâce, et que l'on y soit en effet, il n'est pas nécessaire de se confesser ; dans le doute, il faut pren-

dre le parti le plus sûr qui est de se confesser.

5°. Il faut accomplir les œuvres enjointes par soi-même, et il ne suffit pas de les faire par autrui, excepté l'aumône, qu'on peut donner à un autre pour la distribuer, en sorte néanmoins que s'il ne l'a distribuait pas, celui qui lui en aurait donné la commission, ne gagnerait pas l'indulgence.

6°. On peut gagner plusieurs fois le jour une indulgence accordée sans limitation de temps à ceux qui visiteront une église, en la visitant plusieurs fois le jour, pourvu que chaque visite soit moralement distincte des autres, et non pas si on ne faisait qu'entrer et sortir, et pourvu aussi que ce ne soit pas une indulgence plénière.

7°. Quand les œuvres prescrites par la bulle d'indulgence sont fixées à un temps déterminé, et qu'on a laissé passer ce temps par négligence ou autrement, sans les accomplir, on ne peut plus gagner l'indulgence. Mais si les œuvres prescrites ne sont pas fixées à un temps déterminé, on peut les différer pour raison et par l'avis d'un sage confesseur, et ce délai n'empêchera pas de gagner l'indulgence, pourvu qu'on les accomplisse avant l'indulgence qu'on veut gagner.

8°. Si celui qui, par négligence ou autrement, n'a pas gagné l'indulgence dans le temps qu'elle était publiée et dans l'endroit où il se trouve, va dans un pays

où la temps de l'indulgence n'est pas encore passé, et qu'il y accomplisse ce qui est porté par la bulle, il gagnera l'indulgence.

9°. Il suffit en faisant des prières prescrites, de les offrir à Dieu en général, selon les intentions du souverain pontife, soit qu'il soit mieux de les spécifier.

10°. Lorsque une personne a reçu du souverain pontife le pouvoir de distribuer des indulgences, elle doit s'en acquitter par elle-même, sous peine de nullité des indulgences qu'elle serait distribuer par d'autres.

S. VIII.

Des abus des indulgences.

Quelque bonnes que soient les indulgences réduites à leurs justes bornes, il s'y peut glisser et il s'y est glissé en effet divers abus, parce qu'on abuse des meilleures choses. Nous rapporterons ici plusieurs de ces abus que l'Eglise a condamnés dans tous les temps, après avoir remarqué d'abord qu'il y a deux excès également dangereux à éviter dans cette matière, le mépris et la confiance aveugle. Les hérétiques et les libertins n'ont que du mépris pour les indulgences : voilà le premier excès. Un grand nombre de catholiques regardent les indulgences comme un moyen court, facile et infaillible d'assurer leur salut sans se convertir, sans faire pénitence, sans se gêner en rien, sans observer la loi de Dieu : voilà le second, excès non moins

dangereux que le premier. On évitera ces deux excès en condamnant également et la témérité de ceux qui rejettent toutes les indulgences, et la crédulité de ceux qui y mettent une confiance outrée, et enfin en se précautionnant contre tous les autres abus qui peuvent se glisser dans la matière des indulgences dont nous allons parcourir les principaux.

Le premier abus des indulgences est de croire qu'elles remettent la culpé aussi bien que la peine du péché, puisqu'il est certain que les termes des bulles qui portent quelquefois l'absolution ou la rémission de la culpé, ne doivent s'entendre que des moyens d'obtenir la rémission de la culpé, que Dieu seul peut accorder par lui-même, ou par les sacrements qu'il a établis dans son Eglise.

Le second abus est d'accorder des indulgences sans une cause légitime. Mais c'est aux supérieurs à en juger, et non pas aux fidèles qui doivent être tranquilles à cet égard, lorsqu'ils observent exactement et dans un esprit de pénitence les censures marquées dans les bulles d'indulgence.

Le troisième abus, c'est de faire trafic des indulgences, comme faisaient les anciens quêteurs si souvent condamnés par les conciles. D'où vient que pour retrancher cet abus, les papes ont coutume de mettre cette clause dans les bulles des indulgences qu'ils accordent : Que si

l'on donne quelque chose pour les obtenir, elles sont nulles et invalides par le seul fait : *Si aliquid datum fuerit ad obtinendum indulgentie hujus privilegium, ea statim nulla sit et irrita.*

Le quatrième abus, c'est d'attribuer à certaines oraisons, images, croix, médailles et autres choses semblables des effets qu'elles n'ont point en vertu des indulgences qui y sont attachées, surtout en y mêlant des circonstances superstitieuses. Voyez SUPERSTITION.

Le cinquième abus, qui regarde les indulgences pour les morts, c'est de croire qu'en récitant certaines prières, ou en disant la messe, même à des autels privilégiés pour les morts, on délivrera infailliblement quelques âmes du purgatoire. Voyez PURGATOIRE, AUTEL PRIVILÉGIÉ.

Le sixième abus, c'est de publier des indulgences indiscretes, c'est-à-dire, ou des indulgences qui n'ont jamais été accordées, ou qui sont surannées par le laps de temps, ou qui ont été révoquées. Mais pour juger quelles sont les indulgences qui n'ont jamais été accordées, ou qui ont été révoquées, et celles qui subsistent encore aujourd'hui, nous allons rapporter les principales des unes et des autres, en commençant par les premières.

Indulgences fausses, ou apocryphes, ou révoquées, ou nulles par quelque endroit.

Le 7 mars 1678, il parut à

Rome un décret de la congrégation des indulgences et des reliques qui condamne les indulgences suivantes :

1. Celles que l'on dit avoir été accordées par Jean II, et Sixte IV, à ceux qui réciteront l'oraison de la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ. *Precor, piissime Domine.*

2. Par Urbain II, à l'église de Sainte-Marie, nommée vulgairement de la Compagnots et de Sainte-Victoire.

3. Par Eugène III, à la révélation de la plaie de l'épaulé de Jésus-Christ faite à saint Bernard.

4. Par Innocent III, à l'archiconfrérie et Ordre de la Rédemption.

5. Par Boniface IX, à ceux qui visitent la chapelle de Saint-Nicolas de Tolentin le jour de sa fête.

6. Par Jean XXII, à ceux qui baissent la mesure de la plante du pied de la bienheureuse Vierge Marie.

7. Par Alexandre VI, à l'image de la bienheureuse Vierge communément appelée Laghetti ou du Petit Lac.

8. Par Léon X, à ceux qui portent le cordon de saint François, imprimées à Rome et à Milan en 1565. Ces confrères du cordon de saint François ont cependant d'autres indulgences véritables.

9. A ceux qui récitent la Salutation angélique, lorsqu'ils entendent sonner l'horloge, et à l'image de la conception im-

maculée de la sainte Vierge peinte dans un cercle et sous les pieds de laquelle est une lune.

10. Par Pie IV ou V, au prince de Sienné.

11. Par Clément III, à ceux qui disent l'oraison : *O magnum mysterium*, à l'église de Notre-Dame, qu'on appelle du Mont-Ferrat, imprimées à Avignon, et pour les âmes des fidèles défunts, imprimées à Madrid le 20 juillet 1606.

12. Par Paul V, à ceux qui chantent l'hymne : *Te matrem Dei laudamus, te Mariam Virginem confitemur*, ou qui assistent le samedi quaud on la chante; et aux couronnes, rosaires, images, médailles bénites par ledit pape, à la prière du cardinal Frédéric Borromée en 1611, lorsqu'on bâtissait à Rome l'église de Saint-Charles.

13. Par le même pape Paul V. et Grégoire XV, à ceux qui diraient : *loué soit le très-saint Sacrement*.

14. Par Urbain VIII, en l'honneur du même saint sacrement, à la prière du cardinal Malagotti, et aux prêtres qui après avoir célébré la messe diraient : *Ave, mater Dei filii*, etc.

15. Par Clément X, à ceux qui récitent le matin, à midi et le soir l'antienne accoutumée, *angelus Domini*, etc., et la finissent en disant : *Deo gratias et Mariae*.

16. Et enfin, celles que l'on dit avoir été données par quelques autres papes aux couronnes

des mystères de la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, à la prière du grand-duc de Toscane.

17. Telle est, l'indulgence de la confrairie de Saint-Nicolas, par le moyen de laquelle on prétend chaque jour délivrer une âme du purgatoire, en disant cinq fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

18. Telles sont aussi les indulgences de saint Sébastien et de Saint-Roch à Pérouse, et à Rome de la société de saint Bernard à la colonne de Trajan, et de celles des Croisières de saint Eustorge, à Milan, à Rimini et à Bologne.

19. De ce genre sont aussi celles que l'on dit avoir été accordées à la chapelle du rosaire en l'église de Saint-Antoine de Rovigo ou de Rodige, ou à l'église de la très-sainte Trinité à Bergame, ou de saint Pierre du mont Todon, le jour de la fête de l'invention de sainte Croix, ou à ceux qui portent le cordon de Saint-François de Paule, ou à ceux qui disent les messes de saint Augustin; ou cinq messes en l'honneur des cinq fêtes de la bienheureuse Vierge; ou à ceux qui récitent l'office de sainte Françoise la romaine, ou l'antienne : *O passio magna*, etc. en mémoire de la passion de Notre Seigneur, ou le rosaire de sainte Anne, lequel la sacrée congrégation n'approuve pas, ou l'oraison qu'on a coutume d'imprimer au-dessous de l'image de

sainte Anne : *Ave gratia plena*, etc. laquelle il est fait défense de dire, ou l'office de la Conception immaculée de la bienheureuse Vierge, qu'ils assurent avoir été approuvé par Paul v, ou l'oraison : *Deus qui nobis in sanctâ sindone*, etc., en quoi l'on excepte l'indulgence de cent jours accordée en 1671, à la prière de la duchesse de Savoie pour l'espace de ving-cinq ans en faveur de ceux qui demeurent dans les terres de son obéissance, ou à ceux qui disent après la communion, *ave filia Dei*, etc., ou à ceux qui honorent par quelque signe visible le nom du très-saint Sacrement de l'Eucharistie.

20. *Item*. Les indulgences de quatre-vingt mille ans, copiées sur un vieux tableau que l'on dit être gardé dans l'église de Saint-Jean-de-Latran pour ceux qui disent cette oraison véritablement pieuse : *Deus qui pro redemptione mundi*, etc.

21. Celles qui ont été imprimées en partie en 1670, avec ce titre : Sommaire des indulgences accordées par le souverain pontife Léon x, à l'image de la conception de la glorieuse Vierge Marie. Celles qui ont été divulguées pour Pesaro en 1608, sous le nom de *la B. Jeanne*, ou à Barlette, pour ceux qui récitieraient certaines oraisons, qui à la vérité ne sont pas mauvaises; ou à Parme, pour ceux qui visitent, pendant les jours de carême, les églises du tiers-Ordre de Saint-François; ou à Pistoie

et à Gunstalle, pour ceux qui disent l'oraison : *Ave, sanctissima Maria, mater Dei, regina cæli*, etc. Et d'autres indulgences contenues dans un livre particulier, desquelles on dit que jouissent les bienfaiteurs et dévots sérapiques.

22. Il faut mettre de ce nombre les indulgences que l'on dit avoir été attribuées soit aux croix de Caravaca, soit à la couronne de l'immaculée Conception de la sainte Vierge, qui est composée de douze grains; soit aux grains, croix et couronnes d'Aloïse de l'Ascension, religieuse d'Espagne de l'Ordre de Sainte-Claire, soit à la mesure de la hauteur de Notre-Seigneur, soit à l'image ou mesure de la plaie de son côté, soit à l'oraison qu'on prétend qui fut trouvée dans son sépulcre. *Item* les indulgences qu'on appuie sur les révélations de sainte Brigitte, de sainte Mechilde, de sainte Élisabeth et de la bienheureuse Jeanne de la Croix. Et encore les indulgences qu'on veut être attachées aux grains qui ont touché à l'un des trois grains, dont l'un est gardé par le pape, l'autre par le roi d'Espagne, et le troisième par le général des Frères mineurs de Saint-François.

La congrégation déclare nulles toutes ces indulgences, défend de les publier, et ordonne d'abolir tous livres ou feuilles volantes qui les contiennent, à moins qu'on ne les ait effacées. Cependant la congrégation n'en-

tend pas que les autres indulgences qui ne sont pas comprises dans son décret, puissent passer pour vraies, pour légitimes, ni pour tacitement approuvées.

23. La congrégation déclare aussi nulles toutes les indulgences accordées aux couronnes, rosaires, grains, croix et images béates avant le décret de Clément vin, du 19 janvier 1598. Toutes celles qui ont été données aux religieux de quelque Ordre que ce soit, devant le bref de Paul v qui commence, *Romanus Pontifex*, etc., du 23 mai 1606. Et toutes celles qui ont précédé la constitution 115 de Clément viii et 68 de Paul v, qui commence, *Que salubriter*, etc., à moins qu'elles n'aient été depuis renouvelées ou confirmées par le pape.

24. Les sommaires d'indulgences pour la doctrine chrétienne et pour les confréries de la très-sainte Trinité et Rédemption des captifs, du nom de Dieu, du Rosaire, de Notre-Dame de la Merci et Rédemption des captifs, de Notre-Dame du Mont-Carmel, de la ceinture de Saint-Augustin et de sainte Monique, ne sont point permis, s'ils ne sont revus et approuvés de nouveau par ladite congrégation. Quant aux indulgences des stations de Rome, qui ont été ou qui seront commémorées, elles ne peuvent servir que dans les jours expressément marqués dans le missel romain.

Indulgences véritables, et communes à tous les Fidéles.

10. Quatre cents jours pour tous ceux qui s'étant confessés, assistent à la grande messe le jour de la fête du très-saint Sacrement ; autant pour ceux qui assistent aux matines, ou aux vêpres du même jour ; cent soixante pour ceux qui assistent à l'une des petites-heures ; et la moitié de tout cela pour ceux qui assistent, ou à la messe, ou aux matines, etc., pendant l'octave. Sixte iv a accordé les mêmes indulgences à ceux qui assistent aux mêmes offices le jour et pendant l'octave de l'immaculée Conception, et Clément viii à ceux qui assistent à l'office du saint nom de Jésus.

20. Sixte iv a accordé trois cents jours d'indulgences à ceux qui récitent dévotement les litanies du saint nom de Jésus, et deux cents à ceux qui récitent celles de la sainte Vierge.

30. Sept années, sept fois quarante jours d'indulgences à ceux qui portent un cierge ou un flambeau lorsqu'on porte le saint Viatique aux malades. Trois années et trois quarantaines à ceux qui le font porter, ne pouvant le porter eux-mêmes. Cinq années et cinq quarantaines à ceux qui accompagnent le saint Viatique sans porter de lumières. (Innocent xii par un indult du 5 janvier 1695.)

40. Indulgence plénière à tous ceux qui étant confessés, con-

trits et communisés, assistent aux prières des quarante heures. (Grégoire XIII, par son indult du 5 avril 1580.)

5°. Indulgence plénière une fois le mois, le jour que l'on choisira à son gré, à tous ceux qui étant confessés, contrits et communisés, réciteront dévotement ce jour-là à genoux l'*Angelus Domini*, le matin à midi, et le soir au son de la cloche : et cent jours d'indulgence à chaque fois qu'on le récitera de même les autres jours. (Benoit XIII, par son indult du 14 septembre 1724). Le même pape, par ses lettres *in forma brevis* du 5 décembre 1727, a étendu la même indulgence aux religieux qui étant occupés à quelque exercice régulier dans le temps qu'on sonne l'*Angelus*, le réciteraient à genoux à un autre temps. Benoit XIV a confirmé la même indulgence le 20 avril 1742, et a ajouté qu'on la gagnait en récitant *Regina cœli*, au temps de Pâques, avec le verset et l'oraison, *Deus qui per resurrectionem*, etc., pour ceux qui la savent ; en sorte néanmoins que ceux qui ne savent, ni le *Regina*, ni cette oraison, gagneront également l'indulgence en récitant l'*Angelus*. On gagnera aussi l'indulgence, sans dire à genoux, soit le *Regina cœli*, soit l'*Angelus*, pendant le temps paschal, et tous les dimanches de l'année, partout où ce n'est pas la coutume de réciter ces prières à genoux,

6°. Indulgence de cent jours

à ceux qui se salueront, l'un en disant, *Laudetur Christus*, ou loué soit Jésus-Christ ; l'autre en répondant, *In secula*, dans tous les siècles, ou *amen*, ainsi soit-il, ou *semper*, toujours. Même indulgence pour les prédicateurs et autres fidèles qui tâcheront d'introduire cette manière de se saluer. De plus, indulgence plénière à l'article de la mort pour ceux qui s'étant servis pour l'ordinaire de cette façon de se saluer pendant leur vie, invoqueront, au moins de cœur, s'ils ne le peuvent de bouche, les noms de Jésus et de Marie. (Par indult de Sixte V, renouvelé par Benoit XIII, le 22 janvier 1728.)

7°. On peut mettre au nombre des indulgences véritables, toutes celles qu'on affiche publiquement dans les différentes églises ou chapelles, les jours de fêtes et de solennités.

Indulgences véritables et propres aux personnes religieuses des deux sexes.

1°. Indulgence plénière à celui qui étant contrit, confessé et communisé, prend l'habit religieux dans l'intention de faire profession.

2°. Même indulgence pour le novice qui fait profession, en observant les mêmes conditions, après son année de probation.

3°. Même indulgence pour le religieux qui, aux mêmes conditions, prie encore pour l'exaltation de la sainte Église, le jour de la fête principale de son Ordre.

4°. Même indulgence pour le religieux qui célèbre sa première messe, pour les autres qui y assistent après avoir communiqué, ou qui la célèbrent le même jour.

5°. Même indulgence pour tout religieux qui, étant contrit, confessé et communiqué, invoque dévotement, au moins de cœur, s'il ne le peut de bouche, le nom de Jésus, à l'article de la mort.

6°. Même indulgence pour les religieux qui font la retraite pendant dix jours, qui ont été restraints à huit pour les Frères Mineurs par Alexandre VII le 11 juin 1659.

7°. Les religieux qui visitent leur église en y priant dévotement devant le Saint-Sacrement pour l'exaltation de l'Église, etc., les jours marqués pour les stations de Rome, gagnent l'indulgence qu'on appelle des *stations*, et qui consiste dans une année de rémission pour ceux qui visitent l'église du Vatican à Rome et les autres églises stationales.

8°. Tout religieux qui récite cinq *Pater* et cinq *Ave* devant le Saint-Sacrement, gagne, chaque jour qu'il les récite, cinq années et autant de quarantaines d'indulgence.

9°. Même indulgence pour les religieux qui étant dehors de leur cloître, avec la permission de leurs supérieurs, récitent les mêmes prières devant l'autel de quelque église que ce soit.

10°. Indulgence de soixante

ans et d'autant de quarantaines, pour tout religieux qui fait pendant un mois consécutif tous les jours une demi-heure d'oraison mentale, et qui communie après s'être confessé le dernier dimanche du mois.

11°. Trois années et autant de quarantaines d'indulgence aux religieux qui s'accusent avec douleur de leurs fautes dans le chapitre.

12°. Deux indulgences plénières pour les religieux qu'on envoie prêcher aux infidèles ou aux hérétiques; la première, le jour de leur départ; la seconde, le jour de leur arrivée au terme de leur mission, à condition qu'ils seront contrits, confessés et communiqués ces jours-là.

13°. Indulgence plénière pour les religieux qui, étant contrits, confessés et communiqués, assisteront au moins pendant deux heures en différens temps, aux prières de quarante heures, ordonnées par le supérieur dans une visite générale, et qui prieront pour les fins accoutumées et pour l'augmentation de la régularité. Toutes ces indulgences ont été accordées par le pape Paul V.

Voyez sur les indulgences les cardinaux Bellarmin et de Lugo; Eusèbe Amort, chanoine régulier de Latran, dans son traité imprimé in-fol., en 1735, sous le titre de *Notitia historica, dogmatica, polemica, critica... de origine, progressu, valore ac fructu indulgentiarum*; le R. P. Théodore du

Saint-Esprit, consultant de la congrégation des indulgences, dans son *Traité sur cette matière*, imprimé à Rome en 1743; le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans son *Traité français des indulgences*, imprimé à Paris, chez Claude Hérisant, en 1745; Habert, moral, tome 6; M. Collet, moral, tome 12, et dans le premier tome de son *Traité des indulgences*, imprimé à Paris, chez Thomas Hérisant, 1759.

INDULT.

SOMMAIRE.

- § I. *De l'indult en général.*
- § II. *De l'indult des rois.*
- § III. *De l'indult des cardinaux, prélats et abbés.*
- § IV. *De l'indult du parlement de Paris.*

§ I^{er}.

De l'indult en général.

L'indult est une grâce accordée par bulles du pape à quelque communauté, ou à quelque personne, pour en faire obtenir quelque chose contre la disposition du droit commun. Il y a deux sortes d'indults : les uns sont actifs, et consistent dans le pouvoir de nommer, conférer et présenter librement aux bénéfices établis par les réserves et les règles de la chancellerie apostolique. Les indults passifs consistent dans le pouvoir de recevoir des bénéfices et grâces expectatives, comme ceux du parlement, des gradués et des mandataires. Les indults actifs se divisent en ordinaires et en ex-

traordinaires : les ordinaires sont ceux qui s'accordent aux cardinaux et collateurs pour conférer les bénéfices dépendans de leur collation sans pouvoir être prévenus, durant les six mois qui leur sont accordés par le concile de Latran. Les indults extraordinaires sont ceux que le pape accorde aux ecclésiastiques et aux souverains qui ne sont pas collateurs, comme aux empereurs et aux rois; en conséquence, ces princes nomment à certains bénéfices qui ne sont pas de leur patronage.

§ II.

De l'indult des rois.

L'indult des rois est le pouvoir qui leur est donné de nommer aux bénéfices consistoriaux, soit par un traité ou concordat, soit par une grâce, ou un privilège particulier. Le pape Léon x donna au roi François 1^{er} un nouvel indult de nommer aux bénéfices consistoriaux des pays de Bretagne et de Provence, qui n'étaient pas compris dans le concordat. Alexandre vi en accorda un à Louis xiv pour les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun. Clément ix en accorda un autre ampliatif le 24 mars 1668, et encore un autre le 9 avril de la même année, pour le comté de Roussillon. Innocent xi et Innocent xiii en ont aussi accordé : Louis xiv les a tous acceptés par lettres-patentes du mois d'avril 1670, et il en a attribué la connaissance au grand-conseil.

De l'indult des cardinaux, prélats et abbés.

1. Dans les uns, le pape accorde simplement la grâce de conférer dans les six mois en continuation de commende, les prieurés simples, et quelquefois les prieurés conventuels; dans d'autres, de conférer de titre en commende, avec le décret de retour en règle, *cedente vel decedente*; dans d'autres, de conférer de titre en commende, avec la clause, *liberè et licitè*. Il n'y a que dans ce troisième cas, c'est-à-dire, quand l'indult contient la clause *liberè et licitè*, qu'il exclut la prévention du pape pendant les six mois.

2. Les six mois accordés aux collateurs, porteurs d'indult, ne commençaient à courir que à *die notitiæ*. (Mém. du clergé, tome 10, col. 886.)

3. Ces indults devaient être interprétés favorablement et avec extension, parce qu'ils sont conformes au droit commun, et qu'ils restreignent la prévention en conservant la liberté des ordinaires. Ainsi ce droit s'étendait aux collations que les évêques ou abbés, porteurs d'indults, faisaient en commun avec leurs chapitres, ou avec les religieux. (Castel, usage de la cour de Rome, t. 1, p. 98.)

4. Les cardinaux et abbés, porteurs d'indults, ne jouissaient parmi nous du privilège d'exemption de la prévention du pape, qu'à l'égard des bénéfices

de leur collation ordinaire, et non à l'égard de ceux qu'ils conféraient par dévolut. Ainsi jugé par arrêt du grand conseil, le 5 mars 1736.

5. Lorsqu'un indult portait exception des offices claustraux et des cures, le collateur était sujet à la prévention pour ces bénéfices exceptés, quand même l'indult aurait contenu la clause *liberè et licitè*.

6. Les porteurs d'indult, même les cardinaux, ne peuvent conférer les bénéfices réguliers de leur collation, de titre en commende, si leur indult ne le porte expressément. (*Voyez CARDINAL.*)

§ IV.

De l'indult du parlement de Paris.

1. Cet indult était un privilège accordé par les papes à nos rois, de pouvoir donner des grâces expectatives sur certains bénéfices au chancelier de France, garde-des-sceaux, et aux officiers du corps du parlement de Paris; savoir : le premier président, neuf présidents à mortier, trente-trois conseillers de la grande chambre, trois présidents et trente-deux conseillers en chacune des cinq chambres des enquêtes, trois présidents et quatorze conseillers en la première chambre des requêtes du palais, trois présidents et quinze conseillers en la seconde, un procureur-général, trois avocats-généraux, deux greffiers en chef, civil et criminel, un greff-

fier des présentations, quatre notaires ou secrétaires de la cour, un receveur et payeur des gages du parlement, un premier huis-sier, un greffier en chef des requêtes du palais, quatre-vingt maîtres des requêtes, un procureur du roi, un avocat du roi, et deux greffiers en chef aux requêtes de l'hôtel. Mais ni les ducs et pairs, ni les conseillers d'honneur, ni les honoraires ne jouissaient de cet indult. Il résulte de ce que nous venons de dire, que l'indult du parlement était une espèce d'expectative royale résidant radicalement en la personne du roi; mais dont les membres du parlement étaient l'objet, et dont ils avaient l'usage et l'utilité.

II. Les indultaires prétendaient que le premier titre de leurs privilèges était la concession du pape Eugène IV, au roi Charles VII. Ainsi le droit d'indult du parlement avait donc été accordé, selon eux, par Eugène IV, à Charles VII dont il recherchait la protection en 1431, 1434, 1436, 1437; par Paul III, en 1538; et par Clément IX, en 1668. Ce que ce dernier a ordonné là-dessus, servait de règle, et se réduisait à ce que les officiers mentionnés avaient droit une fois en leur vie, pendant l'exercice de leurs offices, de se nommer au roi, s'ils étaient ecclésiastiques, ou s'ils étaient laïcs, de nommer un de leurs parens ou amis, etc., pour être nommé par le roi à un des collateurs ou patrons ecclésiastiques du

royaume, qui était tenu de lui conférer le premier bénéfice vacant à sa collation, ou de le présenter au premier bénéfice vacant à sa présentation, une fois seulement en sa vie, pourvu que ces bénéfices fussent vacans par mort, qu'ils ne fussent pas électifs, ni chargés de la discipline intérieure, quoiqu'ils pussent être réguliers d'ailleurs, et qu'ils fussent tenus en commende avant la vacance, jusqu'à la somme de six cents livres de revenu. Il était statué que les collateurs ne pouvaient les contraindre à accepter des bénéfices-cures ou autres ayant charge d'âmes, et que toute collation faite au préjudice des indultaires, devait être nulle.

III. Quelques auteurs prétendent que cet indult avait été abrogé par le concile de Trente, lorsqu'il révoqua les grâces expectatives données *Senatibus sub nomine indulti* (sess. 24, c. 19); mais comme cet indult avait été donné aux rois de France pour le distribuer aux officiers du parlement de Paris, on doit dire qu'il n'avait point été abrogé, parce que c'est un principe certain que les princes ne sont pas compris dans les dispositions odieuses faites par l'Église, s'il n'y en est fait mention spéciale.

IV. Il n'y avait que les collateurs ou patrons qui eussent dix bénéfices à leur collation ou présentation, qui pussent être chargés d'indult. Les chapitres et communautés séculières ou

régulières ne pouvaient être chargées que d'un indult une fois seulement pendant le règne d'un roi, et les autres collateurs une fois en leur vie. Quand un collateur n'avait point rempli l'indult dont il était chargé, son successeur se trouvait chargé de deux indults, l'un de son chef, l'autre du chef de son prédécesseur. En cas de permutation entre deux collateurs ou patrons, ils devenaient sujets chacun à un nouveau droit d'indult. Si un ecclésiastique était pourvu en même temps, ou successivement de plusieurs bénéfices, il était sujet à autant d'indults, qu'il avait de bénéfices ayant droit de dix collations ou présentations.

V. Les abbayes unies aux évêchés n'étaient pas sujettes à l'indult, comme avant l'union, et l'évêque ne devait pas double indult, parce que l'abbaye unie, faisant partie de l'évêché, suivait son sort et sa condition.

VI. Les collateurs étrangers des bénéfices situés dans le royaume, étaient sujets à l'indult, quoique le chef-lieu du bénéfice qui donnait droit de collation fût hors du royaume; parce que tout collateur étranger qui avait des bénéfices à conférer en France, était réputé à cet égard collateur français.

VII. Un collateur déjà grevé d'un indult qu'il avait acquitté, qui rentrait dans son bénéfice qu'il avait permuté ou mal résigné faute d'exécution, ne devait pas être grevé d'un nouvel

indult. Le commandataire perpétuel pouvait être chargé d'un nouvel indult, quoique son prédécesseur, qui possédait en titre, eût conféré à un indultaire dans le temps qu'il possédait ainsi, parce qu'il était titulaire aussi-bien que lui.

VIII. L'indult avait lieu dans tous les mois de l'année, et ne donnait point de préférence qu'à raison de l'ancienneté. Les abbés de Saint-Denis en France, et de Saint-Germain-des-Prés, et le grand-archidiacre de l'église de Paris, eux ou leurs vicaires, étaient nommés exécuteurs de l'indult.

IX. L'officier du parlement, pour jouir du droit d'indult, devait en faire usage pendant qu'il était titulaire. Il pouvait nommer au roi deux clercs, pour être son indult assis sur un seul et même collateur; savoir, un régulier et un séculier; mais l'un étant rempli, l'autre n'avait plus de droit. Un même officier pouvait avoir plusieurs droits d'indult, soit successivement en passant d'une charge à une autre, comme de conseiller à président, soit conjointement en possédant tout à la fois deux charges qui donnaient ce droit, comme celles de chancelier et de garde-des-sceaux.

INDULTAIRE, celui qui a un indult, qui requiert un bénéfice en vertu d'un indult. 1^o. L'indultaire devait être clerc tonsuré lors de la nomination du roi; et hors de la requisition, il devait avoir les autres qualités néces-

saires pour posséder le bénéfice requis. 2°. Il n'était pas obligé de signifier son indult au collateur dans l'année, à compter du jour de la nomination du roi, parce que cette nomination était perpétuelle. 3°. Il devait faire signifier une fois seulement ses lettres d'indult au collateur ou patron, par un notaire apostolique et deux témoins, ou deux notaires apostoliques, hors le lieu, ou dans le lieu de sa résidence, en parlant à sa personne; ou en cas d'absence à ses vicaires qui auraient fait enregistrer leurs lettres de vicariat, ou à ce défaut, au greffe des insinuations. 4°. Après cette notification, il pouvait requérir les bénéfices qui venaient à vaquer, ce qu'il devait faire dans les six mois de la vacance. 5°. Il devait faire contrôler l'acte de signification des lettres d'indult, et le faire insinuer au greffe des insinuations du diocèse où étaient situés les bénéfices qui donnaient droit de conférer, et auxquels ces lettres étaient adressées. 6°. Il ne pouvait requérir les bénéfices électifs, ni ceux auxquels le roi pourvoyait, ni ceux de patronage laïc, ni ceux que le pape avait conférés avant la requisition, ni ceux qui demandaient des qualités qu'il n'avait pas, ni ceux qui avaient vaqué avant la signification de l'indult. 7°. Il pouvait demander en commendé les bénéfices qui n'avaient pas accoutumé d'être donnés en commendé, pourvu qu'ils y eussent été

mis quelquefois, et qu'ils y fussent avant la vacance. 8°. Si le collateur ordinaire refusait de conférer, il y avait six mois pour recourir aux exécuteurs, à compter du jour du refus. (*Voyez* M. le président Cochet de Saint-Vallier, et M. Regnaudin, dans leurs *Traité de l'indult*. Gibert, *instit. eccl. et benef.*, p. 505. M. de la Combe, *Recueil de Jurisprud. can.*, au mot *INDULT*. Les *mémoires du Clergé*, t. 2, p. 844; t. 11, p. 1336, etc.)

INDUT, revêtu, *indutus*. Dans l'église de Paris, on appelle *induts* les clercs qui assistent à la messe, revêtus d'une aube et d'une tunique, pour servir le diacre et le sous-diacre.

INEFFABLE, terme de Théologie. On appelle ineffable ce qui ne se peut, ni comprendre, ni exprimer, comme les perfections de Dieu, et les mystères de la religion.

INFAME, qui est sans honneur sans réputation, *infamis*. Il y a des infâmes de droit, et des infâmes de fait. Les infâmes de droit sont ceux qui sont notés par les lois ou par un jugement public. Les infâmes de fait sont ceux qui exercent une profession honteuse, comme les charlatans, les comédiens, etc. (*Voyez* **IRRÉGULARITÉ**.)

Les infâmes ne peuvent posséder aucune charge; ils sont exclus des dignités municipales, et leur témoignage n'est point reçu en justice. Tous ceux qui sont morts civilement, sont réputés infâmes. Il y a outre cela

des peines qui rendent infâmes, quoiqu'elles n'emportent pas mort civile. Tels sont ceux qui sont condamnés aux galères ou au bannissement à temps, au fouet, à la fleur de lis, etc. (M. de Ferrière, Dictionn. de Droit et de Pratique, au mot **INFÂMES**. M. Denisart, Collect. de Jurisprud., au même mot.)

INFÉODATION, action par laquelle on donnait quelque chose en fief. C'était aussi l'investiture qu'on donnait d'un fief, et l'action par laquelle on unissait quelque chose à son fief. C'était encore la possession d'un fief qui était acquis au vassal par la réception à foi et hommage par le Seigneur.

INFÉRAÏN, *inferanus*. Les inférais ou sépulchraux, sorte de luthériens, n'iaient la descente de Jésus-Christ aux enfers, quant à l'âme, disant qu'il n'y était descendu que quant au corps.

INFERNAUX, disciples de Nicolas Gallus et de Jacques Smidelin, qui enseignèrent dans le seizième siècle, que Jésus-Christ descendit dans l'enfer des damnés après sa mort, et qu'il y endura leurs tourmens.

INFIDÈLE, celui qui n'admet point le baptême, ni les autres mystères du christianisme. Les infidèles ne peuvent faire aucune action méritoire de la vie éternelle, parce qu'ils n'ont point la grâce sanctifiante qui seule peut donner ce mérite aux actions humaines; mais ils peuvent faire des actions moralement bonnes, parce que l'infir-

délité ne les dépouille pas de la raison, ni des autres biens naturels qui sont en eux. Toutes leurs actions ne sont donc point toujours des péchés, mais seulement lorsqu'elles sont mauvaises, ou en elles-mêmes, ou par la fin qu'ils se proposent, ou par quelque circonstance vicieuse. *Peccatum mortale*, dit saint Thomas, (2. 2. q. 10, art. 4, *id corp.*) *tollit gratiam gratum facientem; non autem totaliter corrumpit bonum naturæ. Unde cum infidelitas sit quoddam peccatum mortale; infideles quidem gratiæ carent: remanet tamen in eis aliquod bonum naturæ. Unde manifestum est, quod infideles non possunt operari opera bona, quæ sunt ex gratiâ, scilicet opera meritoria: tamen bona opera, ad quæ sufficit bonum naturæ aliquo qualiter operari possunt. Unde non oportet quod in omni opere suo peccent; sed quandocumque aliquod opus operantur ex infidelitate, tunc peccant.* (Voyez ACTES HUMAINS.)

On ne doit point forcer les infidèles à embrasser la foi, parce qu'elle doit être libre et volontaire. (S. Thom. *ibid.* art. 8, *in corp.*); mais on peut les empêcher de troubler les fidèles et de les persécuter. C'est pour cela qu'on leur déclare la guerre. Quant aux apostats qui ont quitté la foi qu'ils avaient embrassée librement, on peut les obliger de tenir leurs promesses. On peut communiquer avec les infidèles, pourvu que ce ne soit

pas dans les choses de la religion, et que cette communication ne soit, ni dangereuse, ni scandaleuse. Ainsi l'on peut trafiquer avec eux, les employer et les prendre à son service. (*et art. 9, ad 3.*) On peut aussi leur vendre les choses nécessaires et tolérer leurs cérémonies, pour éviter de plus grands maux (*et art. 2.*) (*Voyez* Pontas, au mot INFIDÉLITÉ. *Voyez* aussi BAPTÊME pour ce qui regarde les enfans des infidèles, et DOMAINE.)

INFIDÉLITÉ, *infidelitas*. L'infidélité est proprement la fausse religion de ceux qui n'admettent point le baptême, ni les autres mystères du christianisme. On distingue deux sortes d'infidélités, la négative et la positive. L'infidélité négative est celle de toutes les personnes à qui la foi n'a point été annoncée suffisamment pour qu'elles aient pu croire. L'infidélité positive est celle de toute personne à qui la foi a été suffisamment annoncée pour croire, mais qui ne l'a point voulu par mépris ou par négligence. L'infidélité négative n'est point un péché; c'est seulement la peine du péché originel.

INFINI, qui n'a, ni commencement, ni fin, ni bornes, en quelque genre de perfections que ce soit, mais qui les possède toutes en un souverain degré. Dieu seul est infini.

INFINITÉ, qualité de ce qui est infini. *Voy.* DIEU.

INFIRMITÉS DU CORPS. Quelles sont celles qui empê-

chent de communier ou de célébrer. *Cherchez* COMMUNION, MESSE.

INFORMATION, est un acte judiciaire qui contient les dépositions des témoins touchant un crime qui a été commis. *Voyez* le titre 6 de l'ordonnance de 1670, avec les notes de Bornier. Tous juges qui travaillent à des informations, ne les peuvent point antidater, à peine d'être punis, comme faussaires, de peine capitale. (*M. de Ferrière*, Dictionnaire de Droit et de Pratique, au mot INFORMATION.)

INFORMATION, relative à l'instruction des procès touchant les ecclésiastiques. Les informations contre un ecclésiastique accusé de crimes pouvaient être faites sans abus par le juge d'Église, ailleurs que dans l'officialité. L'ordonnance ne défendait aux juges de procéder en leurs maisons qu'aux interrogatoires seulement, et leur laissait la liberté d'informer où bon leur semblait. (Arrêt du Parlement de Paris du 17 juin 1673. Mémoires du Clergé, tome 8, pag. 673 et suiv.)

Au cas de révéndication des clercs par les promoteurs des officialités, et de renvoi pour le délit commun, les informations et autres procédures faites par le juge royal, devaient subsister selon leur forme et teneur. Réciproquement les informations faites par le juge d'Église, avant que le juge royal eût été appelé, subsistaient en leur force et

vertu, à la charge que les témoins fussent recolés par le juge royal. (Ordonnance du mois de février 1678. Mém. du clergé, t. 7, pag. 424..... 414..... 433.)

INFORMATION de vie et de mœurs, est celle qui se fait à la requête de M. le procureur-général, de la conduite et des mœurs d'une personne qui est pourvue par le roi d'une charge de judicature. Cette information se fait au lieu où l'officier a fait sa résidence pendant les dernières années. (M. de Ferrière.)

INFORMATIONS des vie, mœurs et doctrine des nommés aux évêchés, et autres bénéfices consistoriaux. Clément VIII a réglé pour les évêchés d'Italie, que ceux qui seront nommés, seront examinés à Rome par la congrégation ou par des prélats, et autres personnes d'une érudition profonde. A l'égard de ceux de France et d'Espagne, que l'examen en sera fait en présence des légats, s'il y en a dans ces royaumes; et lorsqu'il n'y en aura pas, ce sera en présence du nonce, ou des patriarches, archevêques, évêques et autres personnes capables, qui en auront un pouvoir spécial du pape.

Suivant l'ancien usage de l'église de France, comme des autres églises catholiques, les métropolitains confirmaient les élections des évêques de leurs provinces; et avant de les confirmer, ils examinaient les vie et mœurs de ceux qui avaient été

élus. Le concordat, en changeant notre discipline sur le choix et la confirmation des évêques, n'a rien changé à l'égard des informations de vie et mœurs : elles ont été faites comme auparavant par les ordinaires. L'ordonnance de Blois, art. 1 et 2, veut que ces informations se fassent par les évêques diocésains des lieux où les nommés ont fait leur résidence les cinq années précédentes. Mais cette disposition n'est pas suivie; et depuis Urbain VIII, ce sont les nonces qui font ces informations, ou les ordinaires délégués par le pape. Grégoire XIV décrit amplement, dans sa bulle du premier mai 1591, la forme de procéder dans ces informations, et les précautions qu'on y doit apporter, tant pour le choix des témoins, que pour la qualité des commissaires. (M. du Rousseau de la Combe, Recueil de jurispr. can., au mot **INFORMATION**. Mém. du clergé, tom. 10, pages 574, 582, 583, 588.)

INFORCIAT, nom que les interprètes du droit ont donné au second volume du Digeste. (*For. Dorr.*)

INFRA ACTIONEM. Ces mots qui précèdent le *communicantes*, signifient la même chose que *intra canonem*, comme *infra octavam* signifie *intra octavam*. On les a mises dans les missels pour avertir le prêtre que le *communicantes* change quelquefois; savoir, aux grandes fêtes, comme à Noël, où il faut y ajouter : *Et diem sacra-*

tissimum celebrantes, etc. Le canon s'appelle *action*, parce que c'est dans cette partie de la messe que s'opère la consécration du corps de Jésus-Christ, la plus grande de toutes les actions. (Lebrun, t. 1, p. 426.)

INFRALAPSAIRE. On appelle *infralapsaires* ceux qui soutiennent que Dieu n'a créé un certain nombre d'hommes, que pour les damner, sans leur donner les secours suffisans pour se sauver. On les appelle *infralapsaires*, parce qu'ils veulent que Dieu n'ait pris cette résolution qu'après la prévision, et en conséquence de la chute du premier homme, *infra lapsum Adami*; au lieu que les *supralapsaires* prétendent que Dieu a formé ce dessein avant la chute d'Adam, et indépendamment d'elle, *supra lapsum Adami*.

INGELHEIM, bourg d'Allemagne sur le Rhin, entre Mayence et Bingen : *Ingelheimum* et *Ingelenheimum*.

Conciles d'Ingelheim.

Le premier se tint l'an 788. Tassillon, duc de Bavière, y fut convaincu de perfidie envers Charlemagne, roi des Francias, et obligé d'entrer dans un monastère. (*Reg. 20. Lab. 7. Hard. 4.*)

Le second se tint l'an 817, contre les usurpateurs des biens de l'Eglise. (*Reg. 21. Lab. 7. Hard. 4.*)

Le troisième l'an 826, contre ceux qui font des déprédations dans le royaume. (*Ibid.*)

Le quatrième l'an 840. Ebbon, archevêque de Reims, y fut absous par vingt évêques, tant des Gaules que de Germanie, assemblés dans le palais d'Ingelheim, et rétabli sur son siège. (*Concil., t. 7, p. 1770.*)

Le cinquième fut assemblé le 7 juin 948. L'empereur Othon 1^{er} et Louis d'Outremer, roi de France, y assistèrent; Marin, légat du saint-siège, y présida. Beaucoup d'évêques d'Allemagne et de France s'y trouvèrent, et y firent dix canons.

Les trois premiers regardent l'excommunication du prince Hugues le Blanc avec ses adhérens, et de Huguet de Vermandois qu'on avait ordonné archevêque de Reims à la place d'Artaud.

Le quatrième défend aux laïcs de donner, ou d'ôter des églises à des prêtres sans la permission de l'évêque.

Le sixième ordonne de fêter toute la semaine de Pâque, et les trois jours qui suivent le dimanche de la Pentecôte.

Le septième ordonne de jeûner le jour de saint Marc, à cause des litanies, et les trois jours des rogations.

Le neuvième veut qu'on termine les différends qui naissent au sujet des dîmes, dans le synode, et non devant les juges séculiers. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le sixième concile fut tenu l'an 972; on n'en a point les actes.

Le septième fut tenu l'an 980. On y ordonna que les moines d'*Otmars* et de *Mahmedi* n'au-

raient qu'un seul et même abbé ; savoir, celui d'Otmars, comme saint Remale, évêque de Tongres, et fondateur de ces deux monastères, en avait disposé. (D. Mabillon, *Annal.*, S. Béned., t. 6, p. 662. *Gall. christ.*, t. 3, p. 944.)

INGELHUSE (Thierry), chanoine de Hildesheim dans le quinzisième siècle, a donné une chronique universelle, imprimée à Helmstad l'an 1671. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du quinzisième siècle*, col. 826.)

INGÈNE (saint), soldat et martyr d'Alexandrie au troisième siècle. Son nom se trouve le 20 décembre dans les martyrologes d'Adon, d'Usuard, et dans le romain. (Baillet, t. 3, 12 décembre, p. 194.)

INGHEN (Marsile d'), trésorier de l'église de Cologne, mort l'an 1394, a laissé un commentaire sur les sentences, imprimé à Strasbourg en 1501. (Dupin, *Table des Aut. ecclés. du quatorzième siècle*, col. 767.)

INGILA, ville épiscopale de la Mésopotamie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Amide. On l'appelle aussi *Aghel* : elle a eu les deux évêques suivants :

1. Adée, au concile de Nicée. (T. 1, *Bibl.*, or., p. 171.)

2. Théodore, au cinquième concile général.

INGOULT (le P.), jésuite, prédicateur célèbre, natif de Normandie, parut d'abord avec beaucoup d'éclat dans les principales chaires de cette province, et de la Picardie. Il vint ensuite

à Paris remplir la station de la maison professe, où il eut un monde prodigieux à ses discours. Il prêcha depuis pendant plus de vingt ans dans cette capitale avec de grands succès : il prêcha aussi le carême devant Sa Majesté en 1735 : il mourut en 1753 à quelques lieues de Paris : il est auteur du huitième volume des nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant, in-12. Ce volume contient sept morceaux curieux : à la tête de la sixième pièce qui contient la relation d'un concile national tenu chez les Maronites en 1736, le P. Ingoult a mis un discours sur les mœurs et la religion des Maronites, assurant qu'il a puisé tout ce qu'il en dit dans des auteurs qui en ont parlé avec exactitude, et qu'il a suppléé d'ailleurs à ce qui leur a échappé. Nous avons encore du P. Ingoult un extrait de sermon sur le jugement dernier, inséré dans les lettres sur les ouvrages de piété, tome 1, 1756, page 55. L'effrayant tableau qu'il présente du jugement dernier, annonce qu'on ne trouvera jamais, comme dit l'éditeur, le P. Ingoult, semblable à ces orateurs frivoles qui déshonorent la chaire de vérité par des images plus ingénieuses que sensibles ; que ce prédicateur est partout lumineux ; qu'il prétendait, et avec raison, qu'il fallait éviter dans la prédication ce langage philosophique, ces réflexions métaphysiques, ces raisonnemens abstraits qui sou-

vent font la réputation d'un prédicateur, mais qui sont presque toujours inutiles pour la réformation des mœurs. M. l'abbé de la Tour-du-Pin s'était chargé de donner au public les extraits des sermons de ce prédicateur : il en avait environ cinquante à sa disposition. (Journal des Savans, 1745, pag. 447 de la première édition, et 519 de la seconde. Dictionn. portatif des prédicateurs.)

INGUIMBERT (Dominique-Joseph-Malachie d'), évêque de Carpentras sa patrie, fut d'abord religieux de l'Ordre de Saint-Dominique : il fit ses études dans le collège de Saint-Jacques à Paris, où il prit le bonnet de docteur. S'étant retiré en Italie, il quitta l'Ordre de Saint-Dominique pour entrer dans celui de Cîteaux où il devint abbé. Il s'attacha au cardinal Albani Camerlingue, qui le fit son bibliothécaire : il eut ensuite le même emploi dans le palais du pape Clément XII, fut consultant du Saint-Office, archevêque titulaire de Théodosie ; et enfin évêque de Carpentras, où il est mort au mois de septembre en 1757, après avoir fait de grands biens à son diocèse. C'est à lui qu'on est redevable de la fondation de son hôpital, le plus beau qui soit en Provence, et qu'il fit bâtir hors de la ville. Il a aussi fondé des sœurs hospitalières pour avoir soin des malades. Il avait encore augmenté et fort embelli les bâtimens de Saint-Félix, mai-

son de campagne des évêques de Carpentras, où les prêtres du diocèse allaient faire leur retraite : il avait dressé à ses frais dans un quartier du vaste et superbe palais épiscopal de Carpentras, une bibliothèque aussi riche par le nombre que par le choix des livres qui la composent. On y voyait encore un riche médailler et une galerie ornée des plus beaux tableaux des meilleurs peintres d'Italie. M. d'Inguibert n'était pas moins savant que pieux, exemplaire et pénitent. Il avait professé la Théologie dans l'université de Pise, et donné les ouvrages suivans :

1°. *Character genuinus, seu vita Armandi-Joannis Butilieri Rancæi, Abbatis monasterii de la Trappe*, 1718, in-4°. 2°. *Specimen catholicæ veritatis*, in-4°, 1722. 3°. Une nouvelle édition de l'histoire de l'abbaye de Settime près de Florence, par Nicolas Baccerio, qui a paru en 1724 sous ce titre : *Nicolaï Baccatii Florentini, ex ordine cisterciensi Abbatis, septimianæ historiæ libri 7*. 4°. *Vita di Malachia di Gameyra*, 1726, in-8°. 5°. *Bartholomæi à Martyribus opera omnia et vita*, 2 volumes in-folio, imprimés à Rome en 1734. 6°. La vie de M. de Rancé, abbé de la Trappe, en italien, 1725, in-4°. 7°. *Vita di D. Bartholomæo de Martiri*, 1727, in-4°.

INGULPHE, anglais, fut moine de l'abbaye de Fontenelle, ou saint Vandrille en Normandie, et depuis abbé de Croyland

en Angleterre, de l'Ordre de Saint-Benoît. Il fit le voyage de Jérusalem, et mourut l'an 1109. On a de lui : 1°. L'Histoire des monastères d'Angleterre, depuis l'an 626 jusqu'en 1091. 2°. L'Histoire de l'abbaye de Croyland : on l'a insérée dans le premier tome du *Rerum anglicarum Scriptores*, où elle paraît dans un meilleur état qu'elle n'avait été auparavant. (Bellarmin, de *Script. eccles.* Pitsens et Baléo, de *Script. angl.*)

INJURE, outrage, insulte, parole offensante que l'on dit à quelqu'un, *injuria*. Les injures sont des péchés mortels lorsqu'elles sont graves, c'est-à-dire, lorsqu'elles déshonorent ou qu'elles offensent notablement la personne outragée, et qu'on les dit avec une pleine advertance ; mais lorsqu'elles sont légères, c'est-à-dire, lorsqu'elles ne déshonorent, ou qu'elles ne s'offensent pas notablement la personne, ou que si elles sont graves, on les dit par inadvertance et par légèreté, sans intention de déshonorer ou d'insulter notablement, mais seulement d'humilier et de contrister un peu, dans ce cas elles ne sont que péchés véniels. *Cum peccatum convicii vel contumeliæ ex animo dicentis depondeat*, dit saint Thomas (2, 2, q. 72, art. 2, ad 3), *potest contingere quod sit peccatum veniale. Si sit leve convicium, non multum hominem dehonestans, et proferatur ex aliquo animi levitate, vel ex levi ira absque firmo proposito*

aliquem dehonestandi, puta cum aliquis intendit aliquem per hujusmodi verbum leviter contristare. Un supérieur peut dire des paroles injurieuses à ses inférieurs, pourvu qu'il le fasse sans passion, et dans le seul dessein de les corriger, puisqu'il peut même les châtier et les frapper dans cette vue. C'est ainsi que Jésus-Christ a traité ses disciples de *foux*, et que saint Paul a appelé les Galates *insensés*. On peut aussi dire sans péché, des injures légères par divertissement, pourvu que les personnes à qui elles s'adressent ne s'en offensent point, et qu'on observe d'ailleurs toutes les règles de la modestie, de la bienséance, de la sagesse, de l'honnêteté et de la charité. *Ad utrapelliam pertinet dicere aliquod leve convicium, non ad dehonorationem, vel ad contristationem ejus in quem dicitur, sed magis causâ delectationis et joci: et hoc potest esse sine peccato, si debita circumstantia observantur.* (Saint Thomas, 2, 2 q. 72, art. 2, ad. 1.)

Ceux qui disent des injures, sont obligés de les réparer ; et ceux à qui elles s'adressent, en peuvent demander la réparation juridiquement, pourvu que ce ne soit point par un esprit de vengeance, mais ou pour l'amendement du coupable, ou par un désir légitime et modéré de la conservation de son honneur, ou pour l'utilité des autres. Ils le doivent même dans ce dernier cas, lorsque leur réputation est

nécessaire au bien spirituel ou temporel des autres. C'est ainsi qu'un père, un curé, un confesseur, un juge, tout autre personne constituée en dignité ecclésiastique ou séculière, sont tenus de demander par les voies de justice la réparation de leur honneur, lorsqu'il est nécessaire à l'avantage de ceux sur qui ils ont autorité. (Saint Thomas, *ibid.*, art. 3, in corp. Pontas, au mot INJURE.)

INJUSTICE, péché opposé à la justice. (Voyez JUSTICE.)

INNOCENT. Il n'est pas permis à un magistrat de condamner un innocent à une peine afflictive, telle que celle de la mort, de la mutilation, du fouet, de la bastonnade, ou des galères, sous quelque prétexte que ce soit, quand même il ne pourrait sauver autrement un peuple entier d'une ruine certaine. Il peut cependant le condamner à la perte de ses biens, quoiqu'il ne soit point coupable, lorsqu'il y a quelque juste cause de le faire; et c'est dans ce sens qu'il faut entendre cette règle de Boniface viii, *sine culpa, nisi subsit causa, non est aliquis puniendus*. (Reg. 33, in 2.) C'est ainsi, suivant ce même principe, que le fils d'un criminel de lèse-majesté exécuté à mort, pouvait être privé justement de l'hérédité de son père, quoiqu'il n'eût pas trempé dans son crime : car pour lors on considérait la peine, non-seulement comme un remède à un mal passé, mais encore comme un

préservatif contre le mal à venir, ou comme un moyen de procurer quelque bien, ainsi que le dit saint Thomas, 2. 2. q. 108, art. 4, ad. 2, in corp. (Pontas, au mot INNOCENT.)

INNOCENTS, c'est ainsi que l'on nomme les enfans qu'Hérode fit tuer dans Bethléem et dans sa banlieue, depuis l'âge de deux ans et au-dessus, voulant envelopper dans ce massacre le nouveau roi des Juifs, dont il avait appris la naissance par les mages venus d'Orient. Les Grecs, dans leurs menologies, et les Éthiopiens, dans leurs liturgies, font monter le nombre de ces enfans tués à quatorze mille; ce qui n'est nullement croyable. Joseph l'historien ne dit rien de ce massacre : cela fait juger que le nombre des enfans mis à mort ne fut pas si grand que le veulent les Grecs et les Éthiopiens. Mais le culte des innocens est certainement très-ancien dans l'Église, qui les a toujours regardés comme les fleurs des martyrs. C'est ainsi qu'en ont parlé saint Irenée, lib. 3, cap. 18; Origène, in spalm. 36, homil. 4, p. 457; saint Augustin, de lib. arb. lib. 3, § 68; saint Chrysostôme, in Matth. homili 9, etc. On montre des reliques des innocens en plusieurs endroits. L'Église latine célèbre leur fête le 28 décembre, et les Grecs le 29.

Papes.

INNOCENT I^{er}, du nom (saint), pape, natif de la ville.

d'Albe, succéda à saint Anas-tase le 24 novembre de l'an 401, sous les empereurs Arcade et Honorius. Il se déclara fortement contre les abus et le schisme de l'église d'Espagne; prit avec zèle la défense de saint Jean Chrysostôme, condamna les novatiens et les pélagiens, et gouverna l'Église avec autant de sagesse que de piété, jusqu'au 14 de février de l'an 417. Il fut enterré au cimetière de Priscille, d'où le pape Serge II le transféra vers l'an 845 dans l'église du titre d'Équice. Adon fait mention de lui au 12 de mars: mais Usuard l'a mis au 28 de juillet; ce qui a été suivi dans le martyrologe romain. L'historien Zozime, grand ennemi des chrétiens, dit que des Haruspices venus de Toscane ayant promis qu'ils délivreraient la ville de Rome, assiégée par Alaric en 409, si l'on voulait faire des sacrifices aux dieux, selon l'ancienne coutume, le pape Innocent y consentit: mais c'est une calomnie ridicule, et qui n'a pas l'ombre de vraisemblance. Nous avons de lui plusieurs lettres, savoir: 1^o. une à Anysius Thessalonique, une à sainte Victrice de Rouen, sur divers points de disciples, au nombre de treize, dont le premier porte, qu'aucun évêque ne doit être ordonné, ni à l'insu du métropolitain, ni par un seul évêque, conformément au second concile de Nicée. Le second défend d'admettre à la cléricature celui qui, après avoir reçu la rémission

des péchés par le baptême, aurait embrassé la profession des armes, ou continué de l'exercer. Il est ordonné dans le troisième que les différends survenus entre les ecclésiastiques seront jugés définitivement par les évêques de la province, sans préjudice néanmoins de l'Église romaine. Le quatrième défend d'admettre dans le clergé celui qui aura épousé une veuve. Le cinquième en exclut celui qui a eu deux femmes, soit avant, soit après le baptême. La même chose est ordonnée dans le sixième. Il est défendu dans le septième d'ordonner un clerc d'une autre église, sans la permission de l'évêque diocésain, et de recevoir dans une église celui qui aura été déposé dans une autre. On doit, selon le huitième, se contenter d'imposer les mains aux novatiens et aux montagnards, c'est-à-dire, aux donatistes qui reviendront à l'Église. Le neuvième prescrit une entière continence aux prêtres et aux diacres, comme étant obligés chaque jour d'offrir le sacrifice, et d'administrer le baptême. La continence est aussi ordonnée dans le dixième à ceux qui, après avoir vécu long-temps dans les monastères où ils étaient obligés de la garder, sont admis à la cléricature. Il est défendu dans l'onzième d'appeler à la cléricature des personnes assujéties aux charges et aux fonctions civiles. Le douzième porte qu'une femme qui, du vivant

de son mari, en a épousé un autre, ne doit être reçue à pénitence, qu'après la mort de l'un des deux; et que la même chose doit être observée à l'égard d'une vierge voilée qui s'est mariée au préjudice de son vœu. Il est ordonné dans le treizième, que l'on mettra pendant quelque temps dans la pénitence celles qui se sont mariées après avoir promis à Dieu de vivre dans la virginité, quoiqu'elles n'aient point encore reçu le voile.

La troisième lettre est adressée aux évêques d'Espagne, assemblés dans le concile de Tolède l'an 400. Elle concerne le schisme et divers désordres qui se commettaient contre les canons. La lettre suivante est une réponse à celle que le pape Innocent avait reçue de Théophile d'Alexandrie, avec les actes du concile de Chesne contre saint Chrysostôme. La cinquième est aussi une réponse à Exupère de Toulouse, qui l'avait consulté sur plusieurs doutes. Le premier regardait l'incontinence des prêtres et des diacres. Le pape lui répond qu'il ne faut pas permettre qu'ils usent du mariage, étant tous les jours engagés ou à offrir le saint sacrifice, ou à administrer le baptême. Sur le second qui regarde la communion et la pénitence, Innocent déclare qu'il faut accorder l'une et l'autre à tous ceux qui la demandent à la mort. Sur le troisième qui regardait ceux qui avaient exercé des offi-

ces de judicature depuis leur baptême, fait donner la question, et même condamné à mort, le pape répond qu'on n'a rien à leur dire, mais qu'ils rendront compte à Dieu de leur administration. Sur le cinquième et dernier, saint Innocent répond qu'on doit séparer de la communion comme adultères, les hommes et les femmes qui, après s'être séparés, se remarient à d'autres; il veut qu'on traite de même ceux ou celles qui les épousent. La sixième lettre est encore une réponse au clergé et au peuple de Constantinople, pour les consoler au milieu des maux et des afflictions qu'ils souffraient à l'occasion de saint Jean Chrysostôme. La septième à Aurèle, évêque de Carthage, et à saint Augustin, est une lettre d'amitié et de charité. La huitième est une lettre de consolation à saint Chrysostôme, exilé pour la troisième fois. Dans la neuvième à Rufus, évêque de Thessalonique, saint Innocent commet à ce prélat le soin de l'illyrie orientale pour la gouverner en son nom, comme le premier primat. La dixième à Aurèle de Carthage, est sur le jour qu'on devait faire la Pâque en l'an 414. La onzième à Julienne, mère de Démétride, contient un éloge de cette dame romaine, célèbre par sa piété. La douzième à Marcién, évêque de Naisse, est pour l'exhorter à recevoir les ecclésiastiques ordonnés par Bonose, avant sa condamnation. La treizième à

Rufus, évêque de Thessalonique, et aux autres évêques de Macédoine, est une réponse à trois points de discipline sur lesquels ces évêques l'avaient consulté. Sur le premier, saint Innocent répond qu'on ne doit point admettre à cléricature ceux qui ont épousé des veuves; sur le second, que les ordinations faites par les hérétiques, doivent être sans effet, c'est-à-dire, qu'elles ne peuvent procurer à ceux qui sont ainsi ordonnés, ni l'honneur, ni le rang de l'Ordre qu'ils ont reçu. La quatorzième à Rufus, à Gerontius et à quelques autres évêques de la Macédoine, regarde les plaintes que ces évêques avaient faites au saint-siège, touchant Bubale et Taurien, qui, ayant été condamnés dans la Macédoine, et convaincus de diverses faussetés, produisaient en leur faveur des lettres qu'ils disaient avoir eues du pape. La quinzième et la seizième sont adressées à Alexandre d'Antioche, touchant la réunion qu'il avait faite des Eustathiens aux autres catholiques. La dix-septième est à Acace de Berée, l'un des plus célèbres ennemis de saint Jean Chrysostôme. mais qui ayant changé de sentiment, avait témoigné au pape sa joie de la réunion des Eustathiens. La dix-huitième est à Maximien, et la dix-neuvième au prêtre Boniface qui résidait de la part du pape à Constantinople, auprès de l'empereur. La vingtième est une réponse à saint Alexandre d'Antioche, qui

l'avait consulté sur certains abus introduits en orient, par les schismes et l'hérésie. La vingt-unième est aussi une réponse à Decencius, évêque d'Eugubio dans l'Ombrie, sur divers points de discipline. Le saint pape dit, 1^o. que l'on ne doit donner la paix qu'après la consécration des mystères, afin qu'elle soit comme une marque et un témoignage que le peuple y a consenti, et que l'action est achevée. Il décide, 2^o. que l'on ne doit pas nommer avant la célébration des mystères, les personnes qui ont fait des offrandes; mais dans la célébration même de ces mystères, après que le prêtre les a recommandées à Dieu par sa prière; ce que l'on doit entendre de la mémoire que le prêtre fait des vivans dans le canon de la messe. Il déclare, 3^o. que suivant la coutume de l'Eglise, fondée sur la pratique des apôtres, il n'y a que l'évêque qui puisse oindre sur le front ceux qui ont été baptisés, leur donner le sceau (de la confirmation) et leur conférer le Saint-Esprit; et que les prêtres peuvent seulement oindre (en d'autres parties du corps) ceux qu'ils baptisent, soit seuls, soit en présence de l'évêque, pourvu que le chrême soit consacré par l'évêque. Dans le cinquième article, il est dit que le pape envoyait chaque dimanche, par des acolythes, aux prêtres des titres ou des églises de la ville de Rome, le ferment ou levain, parce qu'ils ne pouvaient

pas s'assembler ce jour-là avec lui, à cause du peuple dont le soin leur était confié; mais qu'on ne l'envoyait pas aux prêtres des cimetières éloignés, pour ne pas porter trop loin les sacrements, et parce que les prêtres de ces cimetières avaient droit de les consacrer. On croit avec beaucoup de vraisemblance que ce ferment ou levain était une partie de l'Eucharistie, que l'on gardait après les sacrifices, pour la mêler au sacrifice suivant, comme un levain sacré et une marque sensible, que c'est toujours la même oblation du même corps de Jésus-Christ; mais de ce qu'on l'on donnait le nom de ferment à l'Eucharistie, il ne suit nullement qu'on la consacrait avec du pain fermenté; on n'usait de ce terme que pour marquer à ceux à qui l'on envoyait l'Eucharistie, que l'on était uni aussi étroitement avec eux par les liens de la communion, que la farine l'est avec le ferment que l'on y met. La vingt-deuxième lettre aux évêques du concile de Carthage en 417, renferme la condamnation de Pélage et de ses sectateurs. La vingt-troisième aux évêques du concile de Milève, est sur le même sujet. Saint Innocent y combat l'hérésie de Pélage par divers endroits des psaumes, où David demande à Dieu son secours avec larmes; ce qu'il n'aurait pas fait, s'il avait eu en son pouvoir et à la disposition de sa volonté, ce qu'il demandait au Seigneur. Dans la vingt-

quatrième aux cinq évêques d'Afrique, le pape dit qu'il s'est suffisamment expliqué dans la lettre qu'il a écrite aux évêques des conciles de Carthage et de Milève, sur leur sentiment touchant la nécessité de la grâce, et sur l'impiété de la doctrine de Pélage. Suivent deux lettres à Aurèle de Carthage; une à saint Jérôme, pour le consoler dans les maux que les Pélagiens lui faisaient souffrir; et une à Jean de Jérusalem, pour l'avertir d'empêcher de pareilles vexations. Vient ensuite la lettre à Probus que l'on croit fils d'un magistrat de même nom. Dans la trentième lettre adressée à Félix de Nocera, le pape dit, 1°. qu'il est défendu par les canons d'admettre dans le clergé, ceux qui se seront volontairement coupé quelque partie du corps; mais non pas ceux qui l'auront fait par hasard et sans le vouloir; 2°. qu'il est défendu pareillement d'admettre dans le clergé ceux qui auront été mariés deux fois, ou qui auront épousé une veuve; 3°. que l'on doit aussi en exclure ceux qui depuis leur baptême auront porté les armes, plaidé et requis la condamnation de quelqu'un, exercé quelque office de judicature, et tous ceux qui seront sujets aux fonctions publiques des villes, parce que les lois civiles les obligeaient souvent de rentrer dans ces sortes de fonctions. La trente-unième lettre écrite à Maxime et à Sévère, évêques dans la Calabre, est contre certains prêtres qu'on laissait

dans le clergé, quoiqu'ils eussent eu des enfans depuis leur ordination. La trente-deuxième à Agapet, et d'autres évêques de la Pouille, est contre un nommé Modeste qu'on disait avoir été élevé à la cléricature, et même à l'épiscopat, quoiqu'il eût été soumis pour ses crimes à la pénitence publique. La trente-troisième à Florentin, évêque de Tivoli, sur ce qu'il s'était emparé de l'église de Nomentana, ou de Feliciane. La trente-quatrième à Laurent, évêque de Senia, ou Zeng dans la Croatie, est au sujet de quelques hérétiques photiniens qui s'étaient établis dans le territoire de cette ville, et tenaient des assemblées à la campagne sous la conduite d'un nommé Marc, autrefois chassé de Rome. Il est fait mention dans Pallade et dans quelques autres anciens monumens, de plusieurs lettres au pape Innocent dont les réponses ne sont pas venues jusqu'à nous, soit qu'il n'en ait pas fait à toutes les lettres qu'on lui a écrites, soit qu'elles soient perdues.

Le pontifical attribue au pape Innocent divers décrets sur l'Eglise en général, sur les monastères, sur les Juifs et les païens, sans marquer d'où ces décrets sont tirés. Nous avons aussi deux lettres sous son nom, adressées à l'empereur Arcade, mais que l'on reconnaît être supposées, et n'avoir été écrites que vers le milieu du sixième siècle. Il faut dire la même chose des deux lettres d'Arcade au pape

Innocent. Elles sont imprimées dans l'appendice des décrétales, à Paris en 1721, par dom Pierre Constant, pag. 106. Le même auteur nous a donné les véritables lettres du pape Innocent 1^{er}, qu'on trouve aussi dans diverses collections des conciles. Ce pape était instruit de l'ancienne discipline de l'Eglise, et écrivait avec politesse. (Saint Augustin, *Epist.* 90, 93, 94. Saint Jérôme, *Epist.* 8. Genade, *De viris illust.* Baronius, à l'an 402. Baillet, 28 juillet. Dom Ceillier, *Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 10, p. 104 et suiv.)

INNOCENT II, Romain, appelé auparavant Grégoire, et cardinal de Saint-Anne, fut élu pape après Honorius II, le 17 février de l'an 1130, par une partie des cardinaux; les autres élurent le lendemain le cardinal Pierre de Léon qu'ils nommèrent Anaclet II, ce qui causa un schisme. Les Milanais, Roger, roi de Sicile, et quelques autres prirent le parti d'Anaclet: ce qui obligea Innocent de passer en France où il tint plusieurs conciles à Clermont, à Reims et au Puy en Velay. Il couronna l'empereur Lothaire à Liège, et le roi Louis le Jeune à Reims. Étant repassé en Italie, il y tint des conciles à Plaisance et à Pise; et étant rentré à Rome avec l'empereur Lothaire, il y sacra ce prince l'an 1133. Anaclet mourut l'an 1138; et les schismatiques lui substituèrent le cardinal Grégoire qui prit

le nom de Victor vi. Mais il fit peu de temps après une abdication volontaire entre les mains d'Innocent ii qui demeura seul pape légitime. Il tint à Rome le second concile général de Latran en 1139, condamna les erreurs d'Abélard et d'Arnaud de Bresse, et mourut le 24 septembre 1143. Célestin ii lui succéda. (Louis Jacob, Bibl. pontif. Doct. Jeanne de Lannes, Hist. d'Innocent ii, imprimée à Paris en 1741, in-12.)

INNOCENT III, natif d'Anagnie, de la maison des comtes de Segny, appelé Jean Lothaire avant son élection, parvint au pontificat après Célestin iii, le 8 janvier 1198. Il travailla aussitôt à procurer du secours à la Terre-Sainte : il s'éleva contre les Albigeois ; termina le différend de l'archevêque de Tours avec l'évêque de Dol ; mit en interdit le royaume de France à cause du divorce de Philippe Auguste avec Ingeburge : couronna Pierre ii, roi d'Aragon ; déposa du trône le roi d'Angleterre, après avoir absous ses sujets du serment de fidélité par une bulle de l'an 1212. L'année suivante, il publia une croisade générale. Il tint le quatrième concile général de Latran en 1215. Les Ordres de Saint-Dominique, de Saint-François et de quelques autres prirent naissance de son temps. Il mourut à Pérouse le 20 juillet 1216. Ce pape avait étudié à Rome, à Paris et à Cologne. Il était habile dans le droit, ferme pour la discipline

ecclésiastique, zélé pour le salut des âmes et l'union des princes chrétiens, modeste, pieux, charitable envers les pauvres qu'il servait lui-même à table, et pour lesquels il fit vendre sa vaisselle d'argent, content du bois et du verre. Nous avons de ce grand pape des commentaires sur les sept psaumes pénitentiels : trois livres du mépris du monde, *De contemptu mundi*, sive de *miseria hominis* ; beaucoup d'excellentes lettres, dont la meilleure édition est celle de M. Baluze, faite à Paris en 1682. On attribue encore à Innocent iii la prose *Veni, Sancte-Spiritus, et emitte coelitus* ; le *Stabat mater dolorosa* ; l'*Ave mundi spes Maria* ; l'Oraison *Interveni pro nobis quesumus, Domine* ; *De officio missæ*, lib. 6 ; *Sermones de tempore et sanctis* ; *De sacramenti baptismi* ; *De claustrum animæ*, *De purgatorio* ; *De conservatione pontificis* ; *De laude charitatis* ; *De Sanctorum veneratione* ; des Commentaires sur le maître des sentences, etc. Honoré iii lui succéda. (Pl. Sigonius. Trithème. Sixte de Sienne. Bellarmin. Sponde. Louis Jacob.)

INNOCENT IV, natif de Gênes, nommé auparavant *Sinibaldi*, de la maison de Fiesque, des comtes de Lavagne, fut élu pape à Anagnie le 24 juin 1243. Il se réfugia en France pour se soustraire au ressentiment de l'empereur Frédéric ii, avec lequel il avait été fort uni lorsqu'il n'était que cardinal, mais

dont il devint ennemi lorsqu'il fut fait pape. Il tint en 1245 le premier concile général de Lyon, où Frédéric fut excommunié. Il y donna le chapeau rouge aux cardinaux, pour les avertir par cette couleur qu'ils devaient être prêts à verser leur sang pour la défense de l'Église. Après la conclusion du concile, le pontife vit à Cluni le roi saint Louis. Frédéric II étant mort en 1250, le pape retourna en Italie l'année suivante. Ayant voulu recouvrer le royaume de Naples, ses troupes furent défaites par Mainfroi, et il mourut à Naples le 13 décembre 1254. Sa capacité dans la jurisprudence était si connue, qu'on lui donnait le titre de *Père du Droit*. On a ses ouvrages imprimés à Venise, à Lyon, à Francfort et ailleurs, sous ce titre : *Apparatus libris quinque distinctus in totidem libros decretalium*. Le cardinal Baronius, dans ses notes sur le Martyrologe romain, lui attribue l'office de l'Octave de la Nativité de la Sainte Vierge. Alexandre IV lui succéda. (Saint Antonin. Trithème. Sixte de Sienn. Sponde. Beovius. Louis Jacob, etc.)

INNOCENT V, appelé *Pierre de Tarantaise*, parce qu'il naquit en cette ville l'an 1245, fut religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, docteur de Paris, provincial de la province de France, archevêque de Lyon, cardinal d'Ostie, grand-pénitencier de l'Église romaine ; et enfin pape après la mort de

Grégoire X. Il fut élu à Arezzo le 20 janvier 1276, et mourut le 22 juin de la même année, après avoir rétabli la paix dans cette partie de la Ligurie, qu'on appelle aujourd'hui la *Côte de Gènes*, et levé les censures dont Grégoire X avait frappé les habitants de Florence. Ce pontife, aussi savant que pieux, a laissé plusieurs ouvrages, des commentaires sur le pontateuque, sur les psaumes, sur le Cantique des cantiques, sur l'évangile de saint Luc, sur les épîtres de saint Paul, sur les quatre livres des sentences. M. Dupin lui attribue encore un abrégé de Théologie, imprimé à Paris en 1551 : mais les savans ne conviennent pas que cet ouvrage soit de lui. Ses ennemis prétendirent apercevoir plusieurs erreurs dans ses écrits, et l'on trouve son apologie parmi les œuvres de saint Thomas : mais il est fort probable qu'elle n'est pas de ce saint docteur. Adrien V succéda à ce pontife. (Onuphre. Trithème. Sponde. Louis Jacob. P. Éclard, *Script. ord. Prædic.*, t. 1, p. 353. Le père Tournon, *Hist. des homm. illust. de l'Ord. de Saint-Dominique*, t. 1, p. 344.)

INNOCENT VI, appelé auparavant Étienne d'Albert, né à Brissac, village du diocèse de Limoges, succéda le premier décembre de l'an 1352 au pape Clément VI qui l'avait fait cardinal, évêque d'Ostie, et grand-pénitencier de l'Église. Il obligea les bénéficiers à la résidence,

favorisa les gens de mérite, travailla avec soin à la réforme de l'Église et à la paix des royaumes, particulièrement de ceux de France et d'Angleterre, et fit plusieurs fondations. Celle de la Chartreuse de Ville-Neuve-lez-Avignon fut une des plus considérables. Il y choisit sa sépulture, et mourut à Avignon le 11 septembre 1362, et eut pour successeur Urbain v. (Sponde. Louis Jacob, etc.)

INNOCENT VII, nommé Côme de Meliorati, natif de Sulmone, dans l'Abruzze, se rendit habile dans le droit. Il posséda les évêchés de Ravenne et de Boulogne, devint cardinal, et fut élu pape par les cardinaux de l'obéissance de Boniface ix, le 17 octobre 1404, à condition qu'il abdiquerait si Benoît xiii en faisait de même; mais il ne tint point sa promesse. Les Romains, mécontents de lui, l'obligèrent de se retirer à Viterbe, en appelant à leur secours Ladislas, roi de Naples. Ils le rappelèrent ensuite à Rome, où il mourut le 6 novembre 1406. Grégoire xii lui succéda. (Sponde, *In annalib.*, etc.)

INNOCENT VIII, noble Génois, Grec d'extraction, nommé auparavant Jean-Baptiste Cibo, naquit l'an 1432. Il fut domestique du cardinal de Boulogne, frère du pape Nicolas v. Il fut fait évêque de Savone par Paul ii, puis évêque de Melfe, et cardinal par Sixte iv, auquel il succéda le 24 août 1484. Il réunit les princes d'Italie, et

ramena à l'obéissance du saint-siège ceux que la sévérité de son prédécesseur en avait éloignés. Il n'épargna rien pour unir les princes chrétiens contre les Turcs; mais ce dessein n'eut point de suite. Il obtint du conseil du roi Charles viii qu'on lui remit le prince Zizime, frère de Bajazet, empereur des Turcs, et donna le chapeau de cardinal à Pierre d'Aubusson, grand-maître de Malthe. Il mourut à Rome le 25 juillet 1492. Alexandre vi lui succéda. (Onuphre et Ciconius, *in Vit. pontif.* Du Chêne. Papire Masson, etc.)

INNOCENT IX, Boulonnais, nommé Jean-Antoine Fachinetti, cardinal du titre des quatre couronnés, fut élu pape après Grégoire xiv, le 30 octobre 1691. Il ne gouverna que deux mois deux jours, étant mort le 31 décembre 1591. Clément viii lui succéda. Il avait possédé un évêché dans la Calabre, et s'était trouvé au concile de Trente. (Sponde, etc.)

INNOCENT X, Romain, nommé Jean-Baptiste Pamphile, fut envoyé nonce à Naples par Grégoire xv, et fait cardinal par Urbain viii, auquel il succéda le 14 septembre 1644. Peu après son couronnement, il chassa les Barberins de Rome, et les rappela deux ans après. Il donna trop d'autorité à Dona Olympia, sa belle-sœur, et condamna les cinq fameuses propositions de Jansénius, par une bulle du dernier mai 1653. Il mourut à

Rome le 7 janvier 1655. Alexandre vii lui succéda.

INNOCENT XI, nommé Benoît Odescalchi, était fils d'un riche banquier de Côme dans le Milanais. Il embrassa d'abord la profession des armes, qu'il quitta pour prendre l'état ecclésiastique. Il fut clerc de chambre sous le pontificat d'Urbain viii et d'Innocent x, qui le fit cardinal en 1645. Quelque temps après il fut pourvu de la légation de Ferrare, et de l'évêché de Novarre. Enfin il succéda au pape Clément x, le 21 septembre 1676. Il exclut ses parens des affaires, et les confia au cardinal Cibo, Génois de nation; envoya à l'empereur Léopold 1^{er}, au roi de Pologne Jean iii et aux Vénitiens, des secours considérables contre les Turcs, et condamna les erreurs de Molinos en 1687. On le taxe de partialité contre la France, avec laquelle il eut de fâcheux démêlés au sujet de la régle et du droit de franchise, dont jouissaient à Rome nos ambassadeurs. Ce pontife menait au reste une vie pieuse, édifiante et austère. Il mourut le 12 août 1689. Alexandre viii lui succéda. (Mém. du temps.)

INNOCENT XII, nommé Antoine Pignatelli, né à Naples d'une famille très-noble le 13 mars 1615, fut d'abord inquisiteur de Malte, gouverneur de Viterbe, nonce à Florence, en Pologne et à Vienne, évêque de Lecce, et puis de Faenza, légat de Boulogne, archevêque de Naples, et cardinal en 1681. On

l'élut pape le 12 juillet 1691, après la mort d'Alexandre viii. Ce fut un véritable père commun sans partialité, qui ne connut que les pauvres pour ses parens. Il fonda plusieurs hôpitaux, condamna le livre des Maximes des saints de Fénelon, et mourut chargé de mérites, le 27 septembre 1700. Clément xi lui succéda. (Mém. du temps.)

INNOCENT XIII, nommé auparavant Michel-Ange Conti, naquit à Rome le 15 mai 1655 de Charles Conti, duc de Poli. Il devint successivement gouverneur de Viterbe, nonce auprès des cantons suisses catholiques, puis à la cour de Lisbonne, cardinal et évêque de Viterbe; et enfin pape après la mort de Clément xi, le 7 mai 1721. Il mourut le 7 mars 1724. Benoît xiii lui succéda.

INQUISITEUR, officier d'un tribunal établi pour informer contre les hérétiques et tous les ennemis de la religion. Les religieux de Citeaux soutiennent que les premiers inquisiteurs furent Radulphe, Pierre de Castelnau, martyr, et Arnaud, tous trois abbés de leur Ordre et légats du saint-siège. Le père Échard et le père Cuper prétendent que le premier qui a porté cette qualité est Conrard de Marpurg, franciscain, selon le père Cuper, et prêtre séculier, selon le père Échard. Mais le sentiment le plus commun est que ce fut saint Dominique que le pape Innocent iii nomma premier inquisiteur. On infor-

mait à la vérité contre les hérétiques avant lui ; mais ceux qui informaient, ne portaient point le nom d'inquisiteurs, ils n'en avaient point le tribunal, ils n'en observaient point les formalités, et n'en exerçaient pas toutes les fonctions. Les inquisiteurs généraux de Rome sont les cardinaux de la congrégation du saint-office ou de l'inquisition. Le grand-inquisiteur d'Espagne est souvent un archevêque, ou un cardinal nommé par le roi, et confirmé par le pape.

INQUISITION, tribunal ecclésiastique établi par les papes pour la recherche et la punition de ceux qui ont de mauvais sentimens contre la foi chrétienne, et généralement contre la religion. Ce tribunal fut d'abord érigé en France à l'occasion des Albigeois ; et de-là établi dans les autres royaumes, en Espagne, en Portugal, en Italie où il subsiste encore. Innocent III et Honoré III nommèrent saint Dominique premier inquisiteur général ; et douze ans après sa mort en 1233, Grégoire IX nomma deux religieux de son Ordre pour exercer le même emploi. Le pape Clément VII, sous François 1^{er}, nomma encore un inquisiteur à l'occasion des hérésies d'Allemagne ; mais il ne restait plus aucun vestige d'inquisition en France, sinon à Toulouse, où il y avait un petit couvent de dominicains qui portait le nom d'inquisition, parce que l'inquisiteur y faisait sa demeure.

L'inquisition de Rome ou la congrégation du saint-office (car c'est la même chose) est composée du pape qui en est le chef, de douze cardinaux qui tiennent la place de juges, de consultants qui tiennent lieu d'avocats, et qui examinent les livres, les sentimens, les actions des personnes dénoncées, et de plusieurs autres officiers. (*Voy. CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE.*)

INQUISITION D'ESPAGNE ET DE PORTUGAL. L'inquisition fut généralement établie en Espagne l'an 1448, du temps de Ferdinand et d'Isabelle ; et en Portugal l'an 1535. Dans ces deux royaumes, il y a un conseil suprême de l'inquisition, qui a la même autorité que la congrégation du saint-office à Rome. Toutes les inquisitions particulières en dépendent, à la réserve de celles du duché de Milan qui relèvent de l'inquisition générale de Rome. La coutume d'Espagne est que le roi nomme au pape un inquisiteur général pour tous ses royaumes ; et sa sainteté le confirme. Cet inquisiteur général nomme ensuite les inquisiteurs particuliers qui ne peuvent pourtant exercer leurs charges sans le consentement du roi. Le roi de plus, met un conseil ou sénat pour cette matière dans le lieu où est le souverain inquisiteur ou président ; et ce conseil a une juridiction souveraine sur toutes les affaires qui regardent l'inquisition. En Portugal, tous les inquisiteurs sont nommés par le roi, et confirmés

par le pape, de qui ils reçoivent leurs bulles.

Il y a six cas principaux soumis au jugement de l'inquisition. 1°. L'hérésie. 2°. Le soupçon de l'hérésie. 3°. La protection de l'hérésie. 4°. La magie noire, les maléfices, les sortilèges et les enchantemens. 5°. Le blasphème qui contient quelque hérésie, ou quelque chose qui y a rapport. 6°. Les injures faites à l'inquisition, ou à quelqu'un de ses membres, et la résistance à l'exécution de ses ordres. Ces cas viennent à la connaissance de l'inquisition pour l'ordinaire en quatre manières, ou par le bruit public, ou par la dépositions des témoins, ou par le témoignage des coupables qui quelquefois vont s'accuser eux-mêmes des crimes dont ils savent qu'on pourrait les convaincre, ou par le moyen des espions que les inquisiteurs entretiennent. (On peut voir la dissertation du père Dominique de Saint-Thomas sur la nature et l'origine du tribunal de l'inquisition; la dissertation de M. l'abbé Fleury, sur l'origine de l'inquisition et sur la procédure qui y est gardée; l'histoire de l'inquisition et son origine par M. Marsolier; les Annales de la ville de Toulouse par la Faille; l'Histoire des Albigeois par le père Benoît, dominicain; les Institutions catholiques contenant les procédures qui se font dans les tribunaux de l'inquisition, rangées selon l'ordre de l'alphabet, par G. Simanea,

évêque de Badajos, et consultant de l'inquisiteur; et le Manuel des inquisiteurs, par le même.)

INSABATE ou INZAPATE, *Insapatus, Inzapatus*. On donna ce nom aux Vaudois, à cause des sandales qu'ils portaient, et qui en espagnol s'appellent encore *sapados*, du mot *sapado* ou *capado*, qui signifie souliers; et dont nous avons fait savate; de sorte qu'inzapate est la même chose qu'un ensavaté qui porte de mauvais souliers.

INSINUATION, *relatio in acta*. L'insinuation en matière séculière est l'enregistrement de certains actes aux greffes publics destinés à cela. En matière bénéficiale, c'est l'enregistrement des collations, présentations, procurations, etc. aux greffes des insinuations ecclésiastiques, qui étaient établis dans chaque diocèse. La loi qui impose la nécessité de faire insinuer de certains actes, tels que sont ceux qui portent donation, n'est pas nouvelle. On en voit des traces dans le code de Théodose, (l. 1, *Sponsal. et leg. data* 27), et dans celui de Justinien, qui ordonne les insinuations, quoique sans en déterminer le temps. François 1^{er} dans son ordonnance de Villers-Coterets en 1539, et Henri II dans son édit de 1548, et sa déclaration de 1549, avaient adopté cette jurisprudence. Elle obligeait par conséquent dans le for de la conscience, comme les autres lois des princes, qui concernent le bien public; et tous, soit clercs, soit

laïcs, étaient obligés de s'y conformer, sous peine de péché et de nullité des actes non insinués, puisqu'il y avait des lois pour les insinuations ecclésiastiques comme pour les laïques, qui imposaient cette obligation, et qui prononçaient cette peine contre les infracteurs. Voici l'édit de Louis XIV du mois de décembre 1691, vérifié au parlement le 2 janvier 1692, qui contient une loi uniforme pour les insinuations ecclésiastiques. « Les édits » faits par les rois nos prédé- » cesseurs (*art. 9*) sur l'insi- » nuation des actes concernans » l'état des personnes ecclésiastiques, et les titres des bénéfices, seront à l'avenir inviolablement observés..., et en les renouvelant, en tant que besoin serait, et y ajoutant, ordonnons que les lettres de tonsure... ensemble les procurations pour résigner purement et simplement, (*art. 10*) en faveur, pour cause de permutation... ou en quelque autre façon que ce soit, même pour... les révocations desdites procurations, les significations d'icelles, les provisions de cour de Rome, de la légation ou de l'ordinaire, expédiées sur lesdites résignations... les *visas*, les procurations pour prendre possession, les prises de possessions, les publications d'icelles..... seront insinués dans le temps ci-après déclaré. Toutes procurations (*art. 11*) pour résigner en faveur, ou permuter, seront insinuées

» avant d'être envoyées en cour » de Rome es-greffes des diocèses dans lesquels les notaires les auront reçues, si elles avaient été passées hors les diocèses où les bénéfices résignés sont situés, les pourvus desdits bénéfices sur icelles seront en outre tenus de les faire registrer dans le greffe des insinuations du diocèse, au-dedans duquel les bénéfices seront assis, dans trois mois après l'expédition de leurs procurations : le tout à peine de nullité. Les procurations, (*art. 14*) pour prendre possession, les prises de possession et autres expéditions, seront insinuées dans le mois de leur date au greffe du diocèse où les bénéfices sont situés; et si lesdites expéditions ont été datées d'un lieu hors le diocèse, et ne peuvent pas commodément y être insinuées dans ce délai, les parties seront tenues, pour en assurer la date, de les faire insinuer dans le mois au greffe du diocèse où elles auront été faites; et seront en outre obligés de les faire insinuer deux mois après au greffe du diocèse où les bénéfices sont situés... le tout à peine de nullité.» Cet édit devait s'observer par tout le royaume, excepté en Franche-Comté, où il n'avait pas lieu. (Pontas, au mot INSINUATION. M. du Rousseau de la Combe, recueil de jurispr. can. au même mot. Voyez l'ordonnance de 1731, qui contient des dispositions très-im-

portantes sur les insinuations.

INSPECTEUR, officier des synagogues des Juifs.

Il a l'inspection des lectures et des prières qui se font; il les prépare et les donne, ou les montre au lecteur; il prend garde s'il lit bien, et le reprend s'il manque. Il s'appelle aussi quelquefois ministre, ou nonce, envoyé de la synagogue. Buxtorf dit que c'est une espèce de sacristain.

INSPIRATION, mouvement surnaturel qui pousse intérieurement une âme à faire quelque œuvre de piété. Lorsqu'on est inspiré de faire de bonnes œuvres qui ne sont que de conseil, on n'est point obligé, sous peine de péché, à suivre ces inspirations, puisqu'elles ne peuvent pas plus obliger que le conseil même, pour lequel il suffit, afin d'éviter le péché, de n'en avoir pas du mépris. (Pontas, *au mot* **INSPIRATION**.)

INSTALLATION, mise en possession d'une charge d'un bénéfice; action par laquelle on est mis dans la place, dans le siège qui convient à celui qui doit exercer une charge, ou desservir un bénéfice. Ceux qui sont pourvus de charges en survivance, de bénéfices par expectative, ne peuvent demander leur installation qu'après la mort du titulaire. L'installation des curés et des autres ecclésiastiques doit être gratuite, et les conciles défendent de rien exiger à ce sujet. (Concile de

Latran tenu l'an 1779, can. 7. *Voyez* **POSSESSION**.)

INSTITOR (Henri), allemand religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, docteur et professeur de Théologie, fut nommé l'an 1484 par le pape Innocent VIII, inquisiteur général avec Jacques Sprenger, autre dominicain, dans les cinq provinces ecclésiastiques de Mayence, Cologne, Trèves, Saltzbourg et Bremen, pour informer des maléfices, et livrer au bras séculier ceux qu'ils en trouveraient convaincus. C'est ce qui leur donna lieu de composer ensemble un *Traité des maléfices* sous le titre de, *Malleus maleficarum*, qui fut imprimé dès la même année à Lyon, et qui l'a été plusieurs fois depuis. Institor était lecteur de l'église de Saltzbourg en 1495, lorsque son général l'appela en Italie, pour combattre certains ecclésiastiques qui publiaient des opinions suspectes touchant le mystère de l'Eucharistie. Il fit imprimer à Nuremberg l'an 1496, les sermons qu'il prononça à cette occasion, et quelques autres petits écrits qu'il composa sur la même matière. On a encore de lui un *Traité de la puissance du pape*, imprimé à Venise en 1499. C'est une réfutation du *Traité* d'Antoine Roselli, jurisconsulte de Padoue; *De monarchia, sive de potestate imperatoris*. On ne sait le temps de la mort d'Henri Institor, non plus que celui de sa naissance. (Le père Échard,

Script. ord. Prædic., tom. 1, p. 896. Dupin, Bibl. des Aut. eccl. du quinzième siècle.)

INSTITUT, règle qui prescrit un certain genre de vie, telle que celle d'un Ordre religieux.

INSTITUTS ou INSTITUTES ou INSTITUTIONS, livre contenant les élémens et les principes du droit romain. C'est la dernière partie du corps du Droit. (*Voyez* DROIT.)

INSTITUTION, dans le droit civil, se dit de la nomination d'un héritier universel, faite dans un testament.

INSTITUTION, dans le droit canon, signifie en un sens générale toutes sortes de provisions de quelque bénéfice que ce soit. En un sens spécifique, il y a trois sortes d'institutions dans le droit canon : savoir, la corporelle, ou la mise en possession, l'autorisable, c'est-à-dire, l'approbation pour le soin des âmes ; et la collative qui est proprement celle que nous appelons aujourd'hui institution, parce qu'elle confère le titre. Ainsi l'institution proprement dite, ou collative, est la collation canonique et nécessaire du bénéfice, parce qu'elle doit être faite à celui qui est présenté. De droit commun l'institution autorisable appartient à l'évêque. (*Cap. 4 extr. de jure patron. Concil. Trid. sess. 14, chap. 13 de reform.*)

INSTITUTION, maison où on instruit les novices et la jeunesse, particulièrement ceux

qu'on destine à l'état ecclésiastique. Le mot d'*institution*, pour signifier une espèce de noviciat, est particulier aux Pères de l'Oratoire, qui ne font point de vœux.

INTEMPÉRANCE, vice opposé à la tempérance. (*Voyez* TEMPÉRANCE et GOURMANDISE.)

INTENTION, *intentio, mens, consilium*. L'intention en matière de mœurs n'est autre chose qu'un acte de la volonté, par lequel elle se propose une fin déterminée pour agir. L'intention est absolue, ou conditionnelle. L'intention absolue est, ou actuelle, ou virtuelle, ou habituelle. Elle est actuelle quand elle accompagne l'action qu'elle nous fait faire ; elle est virtuelle quand elle subsiste en vertu de l'intention actuelle qui a précédé, et qui nous a portés à agir, quoiqu'elle n'accompagne point actuellement l'action que l'on fait. L'intention habituelle n'est pas proprement une intention, ce n'est qu'une habitude ou une facilité d'avoir des intentions, laquelle peut être dans un homme endormi, ivre ou frénétique. Toute intention actuelle est bonne ou mauvaise : bonne, si elle a une bonne fin ; mauvaise, si la fin qu'elle se propose est mauvaise. (*Voyez* ACTES HUMAINS, SACREMENT, ATTENTION.)

INTERCALAIRE, qui est inséré dans un autre, *intercalaris*. On appelle intercalaire le jour qu'on ajoute à l'année, de quatre ans en quatre ans, et qui forme

l'année bissextile. (*Voy. ANNÉE BISSEXTILE.*)

INTERCALATION, action par laquelle on insère une chose dans une autre. Il ne se dit guère que de l'insertion du jour qui fait l'année bissextile.

INTERCESSEUR, celui qui prie, qui intercède pour quelqu'un. Les saints sont nos intercesseurs auprès de Dieu. (*Voyez SAINTS.*)

INTERCESSEUR. On appelait autrefois intercesseurs les évêques qui pendant la vacance d'un siège, administraient l'évêché jusqu'à l'élection du successeur de l'évêque mort. On les nommait ainsi, parce que *intercedebant*, ils étaient entre l'évêque mort et son successeur. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui administrateurs. On les appelait aussi anciennement interveneurs.

INTERDICTION, est la suspension d'un officier, ou la défense de faire les fonctions de sa charge, ou d'exercer les emplois de sa profession. L'interdiction est expresse ou tacite. L'expresse est celle qui est prononcée par une sentence de condamnation. La tacite est celle qui est causée tacitement par un décret de prise de corps, ou un décret d'ajournement personnel. Ainsi un interdit est celui auquel le juge a fait défense de faire les fonctions de sa charge, ou qui est interdit de droit, à cause d'un décret de prise de corps ou d'un ajournement personnel. Les juges et officiers qui sont

interdits ne peuvent faire aucune fonction, pas même assister à aucun acte de justice, à peine de nullité, et des dommages et intérêts des parties intéressées, dont ils sont et demeurent responsables, et solidairement avec les autres juges et officiers, qui sachant leur interdiction auraient souffert que les juges interdits eussent assisté, connu et jugé les procès avec eux. Cette maxime qui est rapportée dans l'art. 26 de l'arrêt du parlement du 10 juillet 1665, est fondée sur ce qu'il ne convient pas qu'un homme noté fasse aucune fonction publique. (*De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, aux mots INTERDICTION, INTERDIT.*)

INTERDIT, est aussi celui auquel le juge a ôté l'administration de ses biens, pour cause de fureur, imbécillité ou prodigalité, et à qui en conséquence il a créé un curateur pour gérer ses affaires et avoir l'administration de ses biens.

L'interdiction ne se prononce par le juge, qu'en conséquence d'un avis de parens, pour empêcher que celui qui est prodigue et débauché, furieux ou faible d'esprit, ne dissipe entièrement ses biens, et ne soit réduit à la dernière nécessité, au déshonneur de sa famille.

L'interdiction fait que l'interdit ne peut faire aucun acte valable, et qu'il ne peut valablement s'obliger. Mais pour que la sentence d'interdiction soit juridiquement prononcée,

il faut que les causes d'interdiction soient justes, et qu'elles soient prouvées. Sans cela on peut revenir contre, la faire déclarer nulle. (De Ferrière, *ibid.*)

INTERDIT.

SOMMAIRE.

§ I. *De la nature, de la division et de l'origine de l'interdit.*

§ II. *Des effets de l'interdit.*

§ III. *Des cas soumis à l'interdit.*

§ IV. *Des peines de ceux qui violent l'interdit.*

§ V. *De ceux qui peuvent lever l'interdit.*

§ Ier.

Nature, division, origine de l'interdit.

I. L'interdit est une censure, par laquelle l'Église prive les fidèles de l'usage de certaines choses saintes, telles que les sacrements, les offices divins, l'entrée de l'Église, la sépulture ecclésiastique, en tant que ces choses sont des biens qui peuvent être possédés par les fidèles.

II. L'interdit se divise en personnel, local et mixte. L'interdit personnel affecte les personnes immédiatement, et les prive de l'usage des choses saintes en quelque endroit que ce soit. L'interdit local affecte le lieu immédiatement, et empêche qu'on y entende et qu'on y célèbre la messe, qu'on y reçoive les sacrements, qu'on y donne la sépulture. L'interdit *mixte* renferme le personnel et le local, et tombe par conséquent sur

les personnes et sur les lieux.

III. L'interdit, tant local que personnel, se divise en général et en particulier. L'interdit local général est celui qui tombe sur un lieu universel, c'est-à-dire, un lieu qui en contient plusieurs autres sous lui, comme un royaume, un diocèse, une ville, etc. L'interdit local particulier est celui qui tombe sur un lieu spécial, et non sur les lieux qui en dépendent, tellement qu'ils n'en font, ni la partie, ni l'accessoire. Ainsi l'interdit d'une église est un interdit particulier, quoiqu'il tombe sur les chapelles qui y sont renfermées, et sur le cimetière qui lui est contigu, parce que les autres lieux profanes ne sont point interdits. Il suit de-là que l'interdit de toutes les églises du monde ne serait que particulier, parce que la multitude des églises ne fait rien à l'interdit général, pour lequel il est nécessaire que tous les lieux qui dépendent d'une église, soient interdits.

L'interdit personnel général est celui qui tombe directement sur une communauté en tant que communauté, c'est-à-dire, en tant qu'elle constitue un corps particulier. Cet interdit lie tous les membres de ce corps, en tant qu'ils en font partie.

L'interdit personnel particulier est celui qui tombe sur une ou plusieurs personnes particulières, en tant que particulières. Ainsi l'interdit que l'on porterait contre mille et dix mille personnes qui auraient participé

à une mauvaise action, serait toujours un interdit particulier, parce qu'il est toujours tel, tant qu'il n'est point porté contre une communauté, en tant que communauté.

IV. Lorsque l'interdit est porté contre le clergé, le peuple n'y est pas soumis; et quand il est porté contre le peuple, le clergé, ni séculier, ni régulier, n'y est pas sujet. Quand il est porté contre le clergé, les religieux n'y sont pas soumis non plus, à moins qu'ils ne soient curés, ou qu'ils ne possèdent quelque office semblable, ou que l'interdit ne soit expressément porté contre toutes les personnes ecclésiastiques. Quand on interdit une famille, on interdit aussi les clercs qui sont de cette famille.

V. Les évêques, les enfans, les insensés, les pèlerins, les étrangers ne sont pas renfermés dans un interdit général.

L'interdit personnel général ou particulier ne comprend pas celui qui l'a porté; mais l'interdit local le comprend, excepté le pape.

VI. Lorsqu'une ville est interdite, ses faubourgs et les édifices voisins le sont aussi, quand même ces faubourgs seraient soumis à un autre évêque; parce que pour lors on devrait supposer qu'ils seraient interdits par le droit, ou par l'évêque, auxquels ils sont soumis, de peur que l'interdit ne fût privé de son effet. L'église principale d'un lieu étant interdite, les églises inférieures, tant collégiales que

paroissiales, qui se trouvent dans le même lieu, doivent garder l'interdit, quand à l'extérieur; mais si elles ne sont pas nommément exprimées dans l'interdit, on y peut célébrer l'office divin, à voix basse et sans sonner les cloches.

Quand une chapelle ou un cimetière sont interdits, l'église qui leur est contiguë ne l'est pas pour cela, parce que l'accessoire n'attire point le principal; au lieu que lorsqu'une église est interdite, le cimetière contigu l'est aussi, parce que le principal attire l'accessoire.

VII. Quelques auteurs rapportent l'origine de l'interdit au pape Grégoire VII, qui monta sur le siège apostolique l'an 1073, d'autres à Alexandre III, qui fut fait pape en 1159. Mais on en voit un monument bien authentique dès le sixième siècle, et dans la ville de Rouen où l'on ferma toutes les portes des églises, sans que le peuple pût assister aux offices divins, jusqu'à ce qu'on eût découvert le meurtrier de saint Prétextat, évêque de la ville, qui avait été massacré dans son église.

§ II.

Des effets de l'interdit.

L'interdit produit certains effets par lui-même, et d'autres par accident, savoir, les peines portées contre ceux qui le violent.

Les effets que l'interdit produit par lui-même, consistent dans la privation de quelque sa-

cremens, des offices divins et de la sépulture ecclésiastique.

1°. Pendant un interdit général, on ne peut donner le sacrement de l'Eucharistie à personne, si ce n'est à l'article de la mort; et pour lors on peut sonner la clochette, comme de coutume, en portant le viatique.

Les ecclésiastiques nommément interdits ne peuvent porter ce sacrement qu'au défaut de ceux qui ne sont point interdits. Pour que l'on puisse consacrer et renouveler les hosties nécessaires à la communion des mourans, il est permis de dire la messe une fois la semaine à voix basse, sans sonner, et les portes fermées.

2°. On peut confesser toutes sortes de personnes saines et malades, excepté celles qui ont donné lieu à l'interdit, et leurs fauteurs, à moins qu'ils ne soient disposés à satisfaire.

Un prêtre interdit peut confesser valablement, quoique non licitement, parce que l'interdit ne le dépouille pas de sa juridiction, comme l'excommunication publique.

3°. On ne peut donner, ni l'extrême-onction, ni l'ordre; on pourrait cependant donner l'extrême-onction à celui à qui on n'aurait pu donner la pénitence. On pourrait aussi ordonner des prêtres, s'il n'y en avait point assez pour administrer les sacrements, dont l'administration est permise en ce temps, parce que lorsqu'on accorde une chose, on accorde aussi toutes les autres

sans lesquelles elle ne peut subsister.

4°. Il est douteux si l'on peut administrer le sacrement de mariage pendant l'interdit; c'est pourquoi il faudrait avoir recours au supérieur. Quant au baptême et à la confirmation, il est permis de les conférer avec les solennités ordinaires. Cela ne doit s'entendre néanmoins, quant à la confirmation, que de ceux qui sont liés d'un interdit général personnel; car pour ceux qui seraient liés d'un interdit particulier, il en faut porter le même jugement que des excommuniés, pour ce qui est de la réception passive des sacrements.

5°. L'interdit, soit local, soit personnel, empêche la célébration des offices divins qui ont coutume de se faire par les ministres de l'Eglise. La rigueur de l'ancien droit fut cependant tempérée par le nouveau à cet égard, puisqu'on pouvait dire la messe et les offices divins à voix basse dans les églises et dans les monastères, en fermant les portes, et sans sonner les cloches. Il était permis aussi de célébrer solennellement, comme à l'ordinaire, les offices divins les jours de Noël, de Pâque, de la Pentecôte; du Saint-Sacrement et pendant son octave, de la Conception de la sainte Vierge et pendant son octave, et de l'Assomption. Les interdits pouvaient y assister; de sorte cependant que ceux qui en étaient cause, n'approchassent

point de l'autel. Tel était la disposition du chapitre, *Alma Mater*, qui ne regardait que l'interdit général. La permission de célébrer les offices divins ne regardait non plus que les clercs, et non les laïcs.

6°. Pendant l'interdit général, tous étaient privés de la sépulture ecclésiastique, excepté les laïcs privilégiés, et les clercs qui n'étaient point nommément interdits, et qui n'avaient pas donné lieu à l'interdit, ni omis de le garder. Les enfans et les adultes même qui avaient reçu les sacremens étaient privés de la sépulture ecclésiastique, parce qu'elle n'est, ni utile, ni nécessaire, comme les sacremens.

§ III.

Des cas soumis à l'interdit.

L'on comptait six cas principaux qui étaient soumis à l'interdit local. Le premier était lorsqu'une ville (excepté celle de Rome) donnait conseil ou aide à ceux qui maltraitaient un cardinal. (*Cap. 5 de prenis in 6.*)

Le second était lorsqu'une ville recevait les usuriers publics.

Le troisième était lorsqu'une ville frappait injurieusement ou bannissait quelque pontife.

Le quatrième était lorsque des religieux ou des séculiers avaient enterré dans leurs églises ou leurs cimetières des personnes à qui ils avaient fait promettre qu'ils choisiraient leurs sépultures chez eux, ou qu'ils

ne la changeraient pas; car pour lors ces églises et ces cimetières étaient interdits.

Le cinquième était la sépulture des hérétiques dans les lieux où ils étaient inhumés.

Le sixième était lorsqu'on avait admis aux offices divins dans une église, des personnes nommément interdites: sur quoi il faut observer que depuis la bulle *ad vitanda scanda*, il n'y avait plus d'interdit local qui ne fût dénoncé.

§ IV.

Des peines de ceux qui violent l'interdit.

I. L'entrée de l'église était défendue, 1°. à ceux qui célébraient dans un lieu interdit; 2°. à ceux qui admettaient les excommuniés et les interdits dénoncés aux offices divins, aux sacremens ou à la sépulture ecclésiastique; 3°. aux évêques et autres supérieurs qui usurpaient les biens des églises vacantes ou des bénéficiers; 4°. à ceux qui portaient des censures sans observer les formalités présentes; 5°. aux évêques qui, dans le cours de leurs visites, recevaient plus qu'il ne leur était dû, à moins qu'ils ne restituassent le double dans un mois.

II. Un clerc qui célébrait avec connaissance dans un lieu interdit, encourait irrégularité, aussi bien que celui qui exerçait les fonctions d'un ordre sacré, étant personnellement interdit, ou suspens des fonctions saintes, ou de l'entrée de l'église. Il vivait en-

core privé de l'entrée de l'Église, jusqu'à ce qu'il eût satisfait à celui dont il avait violé la sentence.

III. Ceux qui enterraient un excommunié, ou un interdit dans un lieu saint, étaient excommuniés; il fallait dire la même chose de ceux qui enterraient une personne non interdite dans un lieu interdit; des religieux même exempts, qui ne gardaient pas l'interdit observé par l'église principale ou paroissiale; des seigneurs qui faisaient célébrer les offices divins dans des lieux interdits, ou qui empêchaient les excommuniés ou les interdits dénoncés de sortir de l'église, lorsqu'on le leur ordonnait.

S V.

De ceux qui peuvent lever l'interdit.

I. L'interdit général, soit local, soit personnel, ne peut être levé que par celui qui a juridiction dans le for extérieur.

II. Le pape ne s'est réservé aucun interdit local de ceux qu'on trouve portés par le droit; d'où vient que les évêques, mais non les curés, peuvent les lever.

III. L'interdit local et personnel, porté pour un certain temps, ou sous certaine condition, cesse lorsque ce temps est passé, ou que la condition est remplie.

IV. L'interdit personnel *ab homine*, est toujours réservé: l'interdit *à jure* ne l'est jamais, à moins qu'il ne soit fait expresse mention de la réserve.

V. L'interdit personnel peut être levé *ad cautelam*, lorsque les coupables sont pénitents, et qu'il est expédient de les absoudre *ad cautelam*. L'interdit général local ne peut se lever *ad cautelam*: le droit le défend, *cap. 10 de sent. excomm. in 6*. L'interdit mixte peut se lever *ad cautelam*, selon le sentiment le plus commun.

VI. L'interdit général local, ou personnel ne peut se lever que par l'absolution; d'où vient que, si on aliène une terre interdite, elle demeure toujours interdite, parce que sans cela il serait facile d'éluder les interdits. Si l'on détruit une église, on ne peut y enterrer personne avant que la place soit réconciliée. Mais l'interdit expire avec la communauté qu'on détruit, parce que celui qui cesse de jouir des privilèges d'une communauté, en cessant d'en être le membre, n'est plus sujet à ses charges. On excepte de cette règle les personnes qui sont cause de l'interdit. (Pontas, au mot INTERDIT. M. Collet, Moral. t. 4, p. 272.)

INTÉRÊT, accroissement du sort principal, ou somme qu'on paye chaque année à celui dont on a emprunté de l'argent. *Fænus*. Voyez USURE.

INTERIAN DE AYALA, (Jean) en latin *Joannes Interianus* ou *Interamnensis de Ajala*, auteur espagnol, religieux de l'Ordre royal et militaire de la Sainte-Vierge de la rédemption des captifs, mort à Madrid le 20 Oc-

tobre 1730, âgé de 74 ans, était poète, historien, critique, théologien, traducteur. Il a laissé plusieurs ouvrages dont le plus grand nombre est en langue espagnole, dans laquelle il écrivait avec pureté et élégance. On a de lui entre autres, Examen sérieux de la vérité; Démonstration historique de l'état religieux de S. Pierre Pascal, de Valence, évêque de Jaën, religieux de l'Ordre de la Merci, etc. Sermons prêchés en différentes occasions, à Madrid, in-4°; Relation des cérémonies observées aux obsèques de Louis 1^{er}, roi d'Espagne, réitérées pour les funérailles de Jean-Emanuel-Fernandès Pochecho, marquis de Vilna, premier instituteur et directeur de l'Académie d'Espagne, à Madrid, en 1725. *Pictor christianuseruditus*, à Madrid, in-fol. en 1730. L'auteur y découvre les erreurs où tombent la plupart des peintres, lorsqu'ils font des tableaux de piété. On a aussi de lui une traduction espagnole du catéchisme historique de M. l'abbé Fleury, dont la seconde édition est de Valence, en 2 volumes in-8°. (Moréri, édit. de 1759.)

INTÉRIEUR. Dans la Théologie mystique, on appelle *voies intérieures*, les dispositions internes de l'âme pour parvenir à la perfection et à la contemplation passive, dont les principales sont l'amour pur et désintéressé, la sainte indifférence, le sacrifice de toute volonté propre, la désappropriation, le si-

lence intérieur, etc. *Voy.* CONTEMPLATION.

INTÉRIEUR DE NOTRE SEIGNEUR ET DE LA SAINTE VIERGE. On appelle ainsi deux fêtes que l'on célébrait tous les ans dans les séminaires de Saint-Sulpice, pour honorer les grâces dont *l'intérieur*, c'est-à-dire l'âme de Jésus-Christ et celle de la sainte Vierge étaient ornées. On y faisait aussi toutes les semaines l'office de l'intérieur de Notre-Seigneur, excepté quand il se rencontrait quelque fête de Notre-Seigneur et dans le temps paschal. Le livre qui contient ces offices, s'appelle aussi simplement *l'intérieur*, aussi bien que deux estampes gravées.

INTERIM, terme emprunté du latin, qui est devenu une espèce de substantif dans notre langue; il signifie *provisoire, en attendant*. Charles-Quint mit en usage l'*interim*, pour pacifier l'Allemagne en 1548: c'était une espèce de règlement pour l'empire, sur les articles qui concernent la religion, en attendant la décision du concile de Trente; d'où vient qu'il fut nommé *interim*. Ce décret contenait 26 articles, qui renfermaient les dogmes et les cérémonies des catholiques, à la réserve du mariage, qu'on permettait aux prêtres, et de la communion sous les deux espèces, qu'on accordait au peuple. Les catholiques et les luthériens furent également inécontents de l'*interim*. Il n'y eut que peu de luthériens qui sy soumissent, et qui furent appelés *in-*

terimistes et *adiaphoristes*. Il y eut encore deux autres *interim*, celui de Léipsick, ou le nouvel *interim*, et celui des théologiens de Franconie.

INTERIMISTE, nom de parti qui fut donné aux luthériens qui s'attachèrent à l'un des trois *interim* dont on vient de parler. Les uns s'attachèrent donc à l'*interim* de Charles-Quint. On les nomma *politiques* ou *impériaux*, parce qu'ils suivaient la volonté de l'empereur. Mélancton fut leur chef. Les autres souscrivirent à celui de Léipsick, et les autres à celui des théologiens de Franconie. Les *interimistes* furent aussi nommés *luthériens relâchés*.

INTERNONCE, envoyé du pape dans une cour étrangère, soit en attendant qu'il y ait un *nonce*, soit qu'il n'y ait jamais de *nonce*, mais seulement un *internonce*, comme à Bruxelles. (Voyez **NONCE**.)

INTERNONCIATURE, dignité d'un *internonce*.

INTERPOLATION, *interpolatio*. On appelle *interpolation*, en terme de diplomatique, des choses ajoutées postérieurement à un ancien manuscrit. Pour établir une *interpolation*, il faut 1°. que la pièce qu'on prétend interpolée, ait l'air de l'antiquité qu'on lui attribue; 2°. que l'on ait de bonnes preuves que cette pièce a été interpolée ou retouchée; 3°. que les interpolations ou changemens que l'on prétend y avoir été faits, conviennent au temps

de l'interpolateur; 4°. que ces interpolations ne touchent point au fonds de la pièce, et ne soient point si fréquentes, qu'elle en soit toute défigurée; 5°. que les restitutions que l'on fait, reviennent parfaitement au reste de la pièce. (D. Ruinart, *Apollog. de la miss. de S. Maur*, p. 97.)

INTERPRÉTATION, en matière de lois, est l'exposition ou l'explication des termes et de l'esprit d'une loi. Les canonistes usent à cet égard de cette distinction : *Si interpretatio sit intrinseca, substantialis et inseparabilis à lege, tunc est mera declaratio; si verò sit argumentalis vel extrinseca, tunc propria fit interpretatio vel potius correctio seu modificatio*. Dans ce dernier sens, on est au cas de la dispense. (Fagnan, *In c. quoniam, de constit. n° 19.*)

Le même auteur, *In c. cum venissent de judiciis*, remarque qu'il y a : 1°. l'interprétation législative du prince : *Auctoritativa principis et in scriptis redigenda generalis et necessaria*. 2°. L'interprétation générale et nécessaire, mais non rédigée par écrit; celle de la coutume. 3°. L'interprétation du juge, qui est nécessaire, et par écrit, sans être générale. 4°. L'interprétation, qu'on appelle des gloses et des docteurs. 5°. L'interprétation non translativ : *Quæ sit de idiomate in aliud*. 6°. L'interprétation non translativ, que l'on distingue en intrinsèque et en argumentale ou

extrinsèque, comme l'on voit ci-dessus. 7°. L'interprétation littérale : *Per quam constructio quasi grammaticaliter, ad litteram exponitur.* 8°. L'interprétation morale : *Quæ non nudam litteram et verborum corticem explicat, sed verba et sensum.*

Les règles du sexte fournissent de sages principes sur la forme de interprétations. Voici les maximes que M. de Héricourt en a extraites : *certum est quod in his committit in legem, qui legis verba complectens, contra legis nititur voluntatem* Reg. 88, *de regulis juris in 6°. cap. proper. de verb. signif.* Cela signifie que dans l'interprétation des lois, il faut plus s'attacher à découvrir le véritable sens et l'esprit de la loi, qu'à en suivre les paroles. C'est pourquoi quand on rencontre dans une loi quelque endroit obscur, il faut la lire tout entière avec attention, même le préambule, s'il y en a un, afin de juger de ses dispositions par ses motifs, et préférer à tout autre explication celle qui paraît la plus conforme à l'esprit de la loi et à l'intention du législateur.

Cum quid prohibetur, prohibentur quæ sequuntur ex illo. Reg. 39, *in 6°.*, c'est-à-dire que s'il se trouve quelque règlement qui soit une suite naturelle de la disposition de la loi, et qui tende à lui donner son entier effet, on doit suppléer ce qui manque à l'expression, et étendre la loi à tout ce qui est compris dans l'intention du législateur.

Inspicimus in obscuris quod est verisimilius, vel quod plerumque fieri consuevit. (Reg. 45). Dans le doute sur l'interprétation d'une loi, il faut s'en tenir au sens qui est fixé par l'usage, pourvu qu'il soit constant, ancien et confirmé par une suite de jugemens uniformes.

Cum partium jura obscura, reo favendum est potius quam actori. (Reg. 11), *in 6°.* *In pænis benignior est interpretatio facienda.* (Reg. 40). *In obscuris minimum est sequendum.* (Reg. 30). *Ibid.* Lorsque le droit des parties paraît obscur et embarrassé, il faut incliner plutôt en faveur du défendeur, qui combat pour ne point perdre, qu'en faveur du demandeur, qui cherche à gagner : c'est en conséquence du même principe, qu'en matière criminelle on doit toujours pencher vers la douceur, et se déterminer pour le parti le plus doux.

Odia restringi, et favore convenit ampliari. (Reg. 15, *in 6°.*) Les lois qui favorisent ce que l'utilité publique, l'humanité, la religion, et d'autres motifs rendent favorable, doivent s'interpréter avec l'étendue que peut y donner la faveur de ces motifs, joints à l'équité. Pour celles qui restreignent la liberté naturelle, ou qui établissent des peines, elles ne doivent point être tirées à conséquence pour les cas qui n'y sont point marqués expressément. Il faut donc les renfermer dans leurs espèces, et leur donner tout le tempé-

ramment d'équité qu'elles peuvent souffrir. Mais quelque rigoureuses que puissent paraître les dispositions d'une loi, il faut les suivre à la lettre, s'il est évident que cette rigueur soit essentielle à la loi, et qu'on ne puisse y apporter de tempérament, sans l'anéantir. Mais si la loi peut avoir son effet par une interprétation qui modère cette rigueur du droit, il faut préférer l'équité qui est l'esprit de toutes les lois, à la manière étroite et dure de les interpréter.

Quæ contra jus fiunt debent utique pro infectis haberi (Reg. 64). *Non firmatur tractu temporis quod de jure ab initio non subsistit* (Reg. 18). *Factum legitime retractari non debet, licet casus postea eveniat à quo non potuit inchoari.* (Reg. 37). Il y a des lois qui déclarent nul tout ce qui regarde les empêchemens dirimans du mariage; d'autres au contraire prononcent des peines contre ceux qui y contreviennent, sans déclarer les actes nuls. Dans le cas de la contravention aux lois de la première espèce, ce qui a été fait au préjudice de la loi, ne peut être confirmé par ce qui se passe dans la suite: mais si l'acte était valable dans son principe, il ne serait point annulé par ce qui serait arrivé dans la suite, quoique ce qui s'est passé l'eût rendu nul, si les choses s'étaient trouvées dans le même état, dans le temps que l'acte a été fait.

Quod alicui gratiosè concedi-

tur, trahi non debet in aliis in exemplum. (Reg. 74.) *In argumentum trahi nequeunt, quæ propter necessitatem aliquando sunt concessa.* (Reg. 78.) Les grâces que les lois accordent par faveur, ou dans le cas d'une nécessité absolue, à certaines personnes, ne doivent pas être appliquées à d'autres, quand même elles prétendraient se trouver dans le même cas.

Quod alicui suo non licet nomine, nec alieno licebit. (Reg. 67.) *Cum quid unâ viâ prohibetur alicui, ad id aliud non debet admitti.* (Reg. 84.)

Quod obgratiam alicujus conceditur, non est in ejus spendium retorquendum. (Reg. 61.) Les grâces qui sont accordées à des particuliers par un privilège ou par la loi, ne doivent jamais tourner à leur préjudice.

Privilegium personale personam sequitur, et extinguitur cum personâ. (Reg. 7.) Les privilèges personnels s'éteignent par la mort de la personne à laquelle ils sont attachés; mais quand ils ont été accordés à la dignité, ou au monastère, ils subsistent après la mort de celui qui les a obtenus pour sa dignité ou pour son monastère.

Contractus ex conventionem legem accipere dignoscuntur. (Reg. 85.) *In malis promissis fidem non expedit observari.* (Reg. 69.) *Non est obligatorium contra bonos mores præstitum juramentum.* (Reg. 58.) Les actes et les transactions que passent entre eux les particuliers, sont

des lois qui doivent être exactement observées entre ceux qui les ont passés, pourvu qu'ils aient traité d'une chose dont ils pouvaient disposer, et que leurs conventions ne contiennent rien de contraire aux bonnes mœurs.

Imputari non debet ei, per quem non stat, si non faciat quod per eum fuerat faciendum. (Reg. 41.) *Cum non stat per eum ad quem pertinet quominus conditio impleatur, haberi debet perinde ac si impleta fuisset.* (Reg. 66.) Si une personne s'est engagée à faire quelque chose, et qu'elle ne puisse exécuter et qu'elle a promis, sans que cette impuissance vienne de sa part, on ne peut rien lui imputer. On doit aussi regarder une condition comme exécutée, quand il n'a point dépendu de celui qui s'y était engagé, qu'elle ne le fût. *Contra cum qui legem dicere potuit apertius est interpretatio facienda.* (Reg. 57.) Quand il y a dans un acte quelque clause obscure, il faut l'expliquer contre celui qui aurait pu s'expliquer plus clairement.

Nemo potest plus juris transferre in alium, quam sibi competere dignoscatur. (Reg. 79.) *Rationi congruit ut succedat in onere, qui substituitur in honore.* (Reg. 77.) *Is qui in jus succedit alterius, eo jure quo ille uti debet.* (Reg. 46.) *In alternativis electoris est electio, et sufficit alterum adimpleri.* (Reg. 70.) *Quod semel placuit, amplius displicere non potest.* (Reg. 21.)

Lorsqu'on propose dans un acte une alternative, c'est à celui à qui l'alternative est proposée, de choisir; et il satisfait à l'acte en accomplissant l'une des deux choses qui lui sont proposées; mais après son option il ne peut plus varier.

Utile non debet per inutile vitiari. (Reg. 37.) Une clause vicieuse, qui ne tombe pas sur le principal de la convention, ne rend point un acte nul. Toutes ces règles ont une application générale à toutes les espèces de l'un et de l'autre droit.

Les canonistes établissent qu'il n'appartient qu'au pape d'interpréter les canons en général, et particulièrement ceux du concile de Trente et des autres conciles généraux. Ses interprétations, en tant que déclarations d'un texte douteux et équivoque, font loi comme le texte même, suivant cette règle de droit : *Declaratio legis ab eo facta, qui à principe, seu legis conditore jus habet legem interpretandi, essentialiter non differt à lege declarata.* *L. hominis et rei, § verbum ex legibus, ff. de verb. signif. ergo eandem auctoritatem et obligandi vim habet quam ipsa lex.* Il n'appartient qu'au roi lui-même d'interpréter ses ordonnances.

INTERSTICE, intervalle de temps réglé par les lois, *interstitium*. Les interstices ecclésiastiques sont les intervalles de temps, qui, selon les lois de l'Eglise, doivent se trouver entre la réception d'un ordre et

celle d'un autre ordre supérieur.

Les anciens canons mettaient des interstices considérables entre les ordres mineurs, et de plus grands à proportion entre les ordres majeurs : il y en avait de dix ans ; et les moindres étaient de cinq ans. Les canons nouveaux n'en déterminent aucun à garder entre les ordres mineurs, laissant à la prudence de l'évêque d'en mettre ou d'en dispenser absolument ; et pour les ordres sacrés, ils en prescrivent un an entre chacun. (*Conc. Trid. sess. 23, c. 11, 13, 14.*) Ces canons obligent en conscience ; et ceux qui ne les observent pas, en se faisant ordonner, sans garder des interstices, pèchent mortellement, quoiqu'ils n'encourent ni la suspension ni l'irrégularité, cette peine n'étant point exprimée par le droit, et la bulle de Sixte v du 5 janvier 1589, qui la renferme, ayant été révoquée par Clément VIII, en sa quarantième bulle du 28 février 1595. (Cabassut, *Jur. can. theor. et prax.*, lib. 5, c. 16, n° 7. *Pontas*, au mot INTERSTICE, cas 1. Gibert, *Inst. eccles. et benef.*, p. 191.)

L'année d'interstices du sous-diaconat au diaconat, et du diaconat à la prêtrise, est ecclésiastique et non civile et naturelle, ou composée de douze mois entiers ; c'est-à-dire qu'un clerc qui aura été ordonné diacre le samedi des quatre-temps du carême de cette année, qui arrive, je le suppose, le 17 de

mars, pourra recevoir la prêtrise le samedi des quatre-temps du carême de l'année prochaine, quoique ce samedi arrive vingt jours plus tôt que cette année présente ; et qu'il ne doive par conséquent point y avoir douze mois entiers entre le diaconat et la prêtrise de ce clerc. Cette décision contraire à M. Gibert, à l'endroit cité, est de Fagnan, qui assure que la congrégation des cardinaux, établie pour l'explication du concile de Trente, en ce qui regarde les mœurs et la discipline, et dont il était le secrétaire, l'a ainsi déclaré avec l'approbation de Clément VIII. (Fagnan, *Comment. sur les décrétales, de temporib. ordination. n° 2.*)

Le pape seul peut dispenser entièrement des interstices, en donnant plusieurs ordres majeurs à une même personne en un même jour. L'Évêque peut seulement dispenser d'une partie, pour la nécessité ou l'utilité de l'Église : s'il en dispense hors ces deux cas, il pèche ; mais il n'encourt point de censure, parce que le droit n'en porte point contre lui à ce sujet. (Gibert, à l'endroit cité.)

Le grand-vicaire d'un évêque peut dispenser des interstices en l'absence de l'évêque, et lors seulement qu'il a pouvoir d'accorder des démissoires. C'est ainsi que l'a décidé la congrégation des cardinaux interprètes du concile de Trente, le 7 mars 1697, au rapport de Fagnan, *in cap. de eo, 3 temp. ordinat. n.*

12, l. 1, tit. 11. (Pontas, au mot INTERSTICES.)

INTESTAT, qui meurt sans faire testament, *intestatus*. On distingue *intestat* de fait et de droit. L'*intestat* de fait est celui qui meurt sans faire effectivement de testament. L'*intestat* de droit est celui qui fait un testament nul. On regardait autrefois comme damnés et infâmes ceux qui mouraient *intestats*, parce qu'ils n'observaient pas les canons des conciles qui ordonnaient aux moribonds de donner une partie de leurs biens à l'Église, ou aux pauvres. On privait même de l'absolution, du viatique et de la sépulture ceux qui manquaient à ce devoir; ce qui donna lieu à un arrêt du 19 mars 1409, rapporté par Pasquier, qui fait défenses à l'évêque d'Amiens d'empêcher, comme il faisait, la sépulture des décédés *ab intestat*. L'héritier *ab intestat*, est celui qui est héritier par un autre droit que par un testament. (Voyez HÉRITIER.)

INTINCTION, mélange qui se fait à la messe entre la consécration et la communion d'une petite partie de l'hostie consacrée avec le sang de Jésus-Christ. Toutes les liturgies du monde chrétien, à l'exception des sectaires du seizième siècle, ont fait non-seulement l'élévation et l'adoration de l'Eucharistie, mais encore le mélange des symboles du corps et du sang de Jésus-Christ, afin qu'après avoir exprimé sur l'autel la mort

de Jésus-Christ par la consécration du corps et du sang faite séparément, on représente aussi la réunion de son corps et de son âme, et par conséquent son état vivant et glorieux par la réunion des espèces. (Le père le Brun, Explic. de la messe, t. 3, p. 327.)

Dans la plupart des églises grecques, on fait l'intinction du sang, en faisant une croix sur chaque pain consacré avec la petite cuiller trempée dans le précieux sang. (Le père le Brun, t. 2, p. 375.)

INTOLÉRANCE, *intolerantia*. L'intolérance consiste à n'avoir aucune communion en fait de religion, de prières, de service divin, avec ceux qui n'obéissent point à l'Église romaine.

INTOLÉRANT, celui qui observe l'intolérance. (Voyez INTOLÉRANCE.)

INTONATION, action par laquelle un chœur commence à chanter, à entonner un psaume, un motet, etc.

INTRANT, celui qui était choisi par sa nation dans l'université de Paris, pour nommer le recteur. Comme il y avait quatre nations dans l'université, il y avait aussi quatre intrants qui nommaient le recteur.

INTROÏT, le commencement de la messe, qui consiste dans une antienne composée ordinairement de quelque verset d'un psaume. Autrefois on chantait le psaume entier dont ce verset est tiré. On dit encore à la fin de ce verset le *gloria Patri*, etc.,

qui se dit à la fin de tous les pseaumes, selon l'usage de l'Église, fondé sur la tradition des apôtres, comme le cardinal Bona le fait voir au ch. 16 de son livre de la Psalmodie, § 6. Dans les premiers siècles de l'Église, il ne paraît pas qu'il y ait eu d'autre introït que le salut de l'évêque, *Dominus vobiscum*, et les lectures de l'Écriture. (Le père le Brun, Explic. de la messe, t. 2, p. 36.)

Le mot d'introït vient d'*introitus*, qui veut dire entrée, parce que l'introït se dit à l'entrée de la messe. Dans le rit ambrosien, l'introït est appelé *ingressus* et *ingressa*. C'est une simple antienne sans pseaume, ni *Gloria*, ni répétition, si ce n'est aux messes des morts, où le *Requiem* est répété après le verset *Te decet*. (Le père le Brun, *ibid.* p. 199.)

INTRONISATION, entrée d'un prélat en possession de son siège épiscopal, la prise de possession. C'est un abus condamné par le septième canon du concile de Latran, tenu en 1179, d'exiger quelque chose pour l'intronisation des évêques.

INTRUS, *intrusus*. Ce mot vient du latin *intrudere*, qui veut dire faire entrer par force, et signifie celui qui s'est mis en possession d'un bénéfice de sa propre autorité, et sans un titre canonique, du moins coloré.

Le droit commun qualifie d'intrus : 1°. ceux qui ayant plusieurs bénéfices incompatibles, veulent encore en avoir

d'autres semblables par ambition ou par avarice (c. 18, *De præb.*); 2°. ceux qui se font pourvoir de bénéfices sans l'autorité du collateur, quoiqu'il fût suspens pendant ce temps (c. 5, *de conces. præb.*); 3°. ceux qui se font donner par les collateurs des bénéfices qui ne vauent pas (c. 18, *De exe. præb.*); 4°. Ceux qui entrent dans un bénéfice sans aucun droit, de leur propre autorité ou par force (c. 18, *De præb.* in 6. Gibert, *Instit. eccl.*, page 660.)

Un intrus dans un bénéfice devenait irrégulier selon Pontas, et par conséquent incapable de posséder aucun bénéfice, puisque l'irrégularité produisait cette inhabilité générale, selon la plupart des théologiens. (Pontas, au mot **IRRÉGULARITÉ**, cas 107. Voyez **IRRÉGULARITÉ** et **POSSESSION**.)

INTRUSION, prise de possession d'un bénéfice, violente et contre les règles. L'intrusion emporte une incapacité perpétuelle à celui qui est intrus, de posséder le bénéfice dans lequel il est intrus. Il est aussi incapable d'en posséder aucun autre, selon les théologiens qui disent que l'intrusion produit l'irrégularité, et l'irrégularité produit l'inhabilité générale aux bénéfices.

INVEGES (Augustin), né à Sciacca, ville de Sicile, l'an 1593, se fit jésuite après ses études, et enseigna la philosophie et la Théologie dans sa société.

Il en sortit quelques années après, et ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de l'Histoire et à celle des Pères de l'Église. Il mourut à Palerme au mois d'avril 1677, âgé de quatre-vingt-deux ans, après avoir laissé : 1°. l'Histoire de Palerme en italien, divisée en 3 volumes in-fol. le premier, sous le titre de *Palermo antiquo*, en 1649; le second, sous celui de *Palermo sacro*, en 1650; le troisième, sous celui de *Palermo nobile*, en 1651 : tous trois imprimés à Palerme même. Cet ouvrage est devenu fort rare. 2. *La Cartagine siciliana*, en deux livres, à Palerme en 1661, in-4°. 3°. *Ad annales siculos præliminaris apparatus, in quo de siculæ historiæ dignitate, antiquitate et scriptorum præstantiâ, ac numero fusè disseritur*, à Palerme 1709, in-4°. Cette dissertation préliminaire est divisée en deux sections : dans la première, on traite de la dignité de l'histoire de Sicile : la seconde donne trois catalogues d'auteurs qui ont parlé de la Sicile. Les notes et les additions qui s'y trouvent sont du père Michel de Giudice, bénédictin de la congrégation du mont Cassin, et abbé du monastère de Montréal. 4°. Invèges a encore fait en latin une Histoire du paradis terrestre, et de l'état d'innocence. (Mongitore, *Biblioth. sicul.* Le père Nicéron, t. 11 de ses Mémoires.)

INVENTAIRE, description, état et dénombrement qui se

fait par écrit des meubles, papiers et autres biens d'une maison. La communauté n'est dissoute que par la confection et la clôture de l'inventaire qui doit être clos trois mois après qu'il a été achevé, selon les formalités suivantes : 1°. il faut que la clôture en soit faite au greffe; 2°. que la personne qui la demande fasse une simple affirmation qu'elle n'a rien recélé, et que l'inventaire est fidèle; 3°. qu'elle signe son affirmation; 4°. que le greffier signe la minute de l'inventaire, après avoir écrit ces mots, *pour clos*, et exprimé l'année et la date du mois. Selon les art. 240 et 241 de la coutume de Paris, la communauté qui est entre le mari et la femme, continuait en faveur des enfans mineurs après le décès du mari, jusqu'à ce que l'inventaire eût été fait et parfait, et qu'il eût été clos selon les formes susdites, trois mois après le décès du mari. Il n'était pas nécessaire que la personne qui faisait faire un inventaire des biens qui étaient en communauté avec le prédécédé, fit une déclaration de ceux qui lui étaient propres, si ce n'est en tant que les héritiers du défunt avaient droit aux fruits, arrérages ou intérêts, produits par ces biens, jusqu'à la mort du prédécédé. (Pontas, au mot INVENTAIRE.)

INVENTION, *inventio*, se prend ici pour l'une des manières d'acquérir le domaine d'une chose. Il s'agit de savoir si les

choses trouvées appartiennent à celui qui les trouve en vertu de l'invention. Il est certain, 1°. qu'il faut rendre une chose trouvée au maître auquel elle appartient, quand on le peut. 2°. Qu'il faut chercher avec soin le maître de la chose trouvée pour la lui rendre. Si cette recherche exige des dépenses, c'est le maître de la chose trouvée qui doit les supporter, quand celui qui l'a trouvée est de bonne foi; sinon, et que celui qui a trouvé soit de mauvaise foi, il doit supporter ces dépenses et se les imputer à lui-même. Mais on demande si on peut retenir la chose trouvée, ou bien si l'on est obligé de la donner aux pauvres, lorsqu'on n'en peut découvrir le maître?

Nous répondons qu'on doit donner aux pauvres, ou employer en œuvres pies les choses trouvées dont on ne peut découvrir le maître, et que celui qui les trouve ne peut les retenir pour lui; car,

1°. Saint Charles Borromée, dans le quatrième concile de Milan, ordonne que les choses trouvées soient données aux pauvres, ou aux lieux pieux, lorsqu'après une recherche exacte, on n'en peut découvrir le maître. Le catéchisme romain ordonne la même chose, part. 3, *ad septimum. decalogi præceptum*, n° 16.

2°. Le maître de la chose trouvée en conserve le domaine, puisqu'il n'y a pas renoncé, et qu'il n'est aucune loi qui le

lui ôte. D'un autre côté, sa volonté justement présumée est que ne pouvant recouvrer cette chose, elle lui soit rendue de la meilleure manière possible; ce qui ne se peut faire qu'en la donnant aux pauvres, ou en l'employant à quelques œuvres pies, puisque cet usage seul peut tourner au profit au moins spirituel du maître de la chose perdue, et à l'avantage de la république. Il est donc certain qu'on doit donner aux pauvres les choses trouvées, ou les employer en d'autres bonnes œuvres; et il faut raisonner des choses trouvées comme des autres biens qui ne nous appartiennent pas, et dont, après une exacte perquisition, nous ne pouvons découvrir le maître. Or, selon le droit naturel, les biens dont nous ne pouvons découvrir le maître, doivent être donnés aux pauvres qui prient Dieu pour lui, ou employés en d'autres œuvres utiles à la république, parce que c'est la meilleure manière de restituer aux maîtres inconnus, et que le droit naturel veut qu'on restitue le bien d'autrui de la meilleure manière qu'on le peut.

Si celui qui a trouvé une chose perdue était vraiment pauvre, il pourrait la retenir en tout ou en partie, selon la nature de la chose et le degré de sa pauvreté, après une exacte, quoiqu'inutile perquisition. Si le maître venait à comparaître après que la chose perdue aurait été distribuée aux pauvres, ou em-

ployée en d'autres bonnes œuvres, celui qui l'aurait trouvée ne serait point tenu à lui en rendre le prix, s'il avait attendu un temps suffisant et fait les perquisitions convenables avant que de la donner aux pauvres, ou de l'employer en d'autres bonnes œuvres; mais il y serait tenu faute de l'une ou de l'autre de ces conditions. Si celui qui a trouvé une chose a fait des dépenses pour la trouver, ou pour chercher le maître à qui elle appartient, il a droit de répéter ces dépenses. S'il n'a fait aucune dépense, il ne peut rien exiger; mais il peut recevoir ce qui lui sera offert librement et sans contrainte.

INVENTION DE LA SAINTE CROIX. Sainte Hélène, mère du grand Constantin, ayant trouvé la vraie croix de notre Seigneur sur le Calvaire, à la fin de l'an 326, en laissa une portion à Jérusalem, et la donna en garde à l'évêque du lieu, pour la conserver à la postérité. On la montra d'abord une fois l'année seulement le jour du vendredi-saint. On s'accoutuma ensuite à la montrer encore le lendemain de Pâque, pour satisfaire la dévotion des pèlerins. On l'exposa aussi le troisième dimanche du carême. Mais ces solennités ne pouvaient passer pour des fêtes de l'invention de la sainte Croix. L'établissement de la fête de l'invention de la sainte Croix, telle que nous la voyons maintenant, est dû à l'Église d'Occident où on l'a

qualifiée long-temps du nom d'Exaltation : mais on a sujet de douter s'il s'est fait avant le règne d'Héraclius, au temps duquel on doit rapporter la seconde Exaltation et la séparation des deux fêtes. Il semble qu'elle n'ait point été généralement reçue dans l'Église romaine avant le pontificat de Grégoire n, et que si elle se trouve dans des calendriers plus anciens, elle y a été insérée postérieurement par ceux qui les ont augmentés. Le pape Urbain viii, par sa bulle de 1642, mit l'invention de la sainte Croix parmi les fêtes de précepte; mais cette bulle n'a pas eu beaucoup de vigueur. La fête de l'invention de la sainte Croix se fait dans l'Église latine le 3 mai, non que l'on soit persuadé que la sainte Croix ait été trouvée ce jour-là, mais pour la rapprocher de l'adoration de la croix, qui se fait le vendredi-saint, d'où il semble que la fête de l'invention ait tiré son origine. (Baillet, 3 mai.)

INVESTITURE, se disait tant du droit d'investir quelqu'un d'un fief, que de l'acte par lequel on l'en investissait. C'était la réception à la foi et hommage, par laquelle le vassal était saisi et investi du fief par son seigneur dominant. C'était la concession d'une terre, ou d'une dignité faite par le seigneur à son vassal, ou par le prince à son sujet qui s'obligeait par serment de lui être fidèle et de lui rendre les services et les de-

voirs requis. On donnait l'investiture, en mettant à la main de celui qu'on investissait quelque symbole de sa dignité, et l'on trouve quatre-vingts manières de la donner dans le glossaire de du Cange.

INVESTITURE, en matière bénéficiale, est le droit qu'avaient les empereurs, les rois, les princes, ducs, comtes et autres seigneurs, de mettre en possession par la crosse et l'anneau, les évêques et les abbés de leurs états, qui leur prêtaient foi et hommage des fiefs qu'ils tenaient d'eux. Le premier qui contesta le droit d'investiture aux souverains fut le pape Grégoire VI, l'an 1045; mais Grégoire VII qui monta sur le siège apostolique l'an 1073, le fit avec beaucoup plus de force. Il excommunia l'empereur Henri IV et défendit à tous ecclésiastiques, sous peine d'excommunication, de recevoir l'investiture de la main des princes temporels. Victor III et Urbain II, successeurs immédiats de Grégoire VII, défendirent aussi généralement toutes les investitures. On commença sous Pascal II, à faire une attention particulière sur la cérémonie de la concession du bâton et de l'anneau, et l'on considéra ces ornemens comme des marques du pouvoir ecclésiastique; d'où l'on concluait que le prince, en faisant cette cérémonie, semblait donner la puissance spirituelle. C'est ainsi que Pascal II s'expliqua dans la conférence qu'il eut à Châlons

avec les députés de l'empereur, et c'était le fondement principal de ceux qui regardaient les investitures comme une hérésie pire que la simonie. Il y eut un règlement entre le pape Calixte II et l'empereur Henri V, qui fut confirmé par le premier concile général de Latran, tenu au mois de mars 1123. Ce règlement portait « que les élections des évêques et des abbés se feraient » en présence et du consentement des princes; que dans » l'Allemagne, l'évêque élu serait » investi par le sceptre, des régales, c'est-à-dire, de tous les » biens qu'il tient de la couronne, avant d'être consacré, et dans les autres états, » pendant les six mois après la » consécration; que les évêques » rendraient aux princes tous » les devoirs et les services qu'ils » leur devaient à cause de leurs » fiefs, ou de leurs régales. »

A l'égard de la France, les rois n'ont eu aucun démêlé avec les papes touchant les investitures; ils en ont toujours joui paisiblement, même du temps de Grégoire VII. Sous les papes suivans, les rois renoncèrent à l'investiture par le bâton pastoral et par l'anneau, quoiqu'ils n'eussent jamais prétendu, non plus que les autres souverains, donner la puissance spirituelle par ces marques extérieures aux prélats qui les recevaient d'eux. Cette contestation fit plus de bruit en Angleterre; mais enfin on s'y conforma au règlement de Calixte II.

Le mot d'investiture vient du latin *investire*, qui signifie *vêtir* ou *orner*; c'est pour cela qu'investir et inféoder sont synonymes, et signifient l'un et l'autre mettre en possession et revêtir du fief celui qui prête le serment de fidélité au Seigneur dominant. On peut consulter sur la matière des investitures : 1°. M. Dupin, Histoire des controverses, au douzième siècle de sa Biblioth. des Aut. ecclés., part. 1. 2°. L'Histoire de l'origine des dîmes, des bénéfices et des autres biens temporels de l'Eglise, à Lyon, chez Anisson, 1689, où l'histoire des investitures est rapportée avec beaucoup d'exactitude. 3°. La Dissertation du père Alexandre sur les investitures des évêchés et des abbayes. 4°. La Dissertation de M. Gervaise, sur l'hérésie des investitures, où l'on trouve beaucoup de recherche et d'exactitude. Cette dissertation est la quatrième de celles que l'auteur a mises à la tête de son Histoire de Suger, abbé de Saint-Denis, imprimée à Paris, in-12, 1721. 5°. La Dissertation de M. Schilter, sur les investitures simultanées. 6°. Le père Mabillon, dans le sixième tome de ses Annales de l'Ordre de Saint-Benoît, où il rapporte les suites de la funeste division qui s'éleva dans le douzième siècle, au sujet des investitures entre le sacerdoce et l'empire, et où il fait voir que cette question ne roulait que sur un mal-entendu. 7°. Le père Maimbourg, dans

son Histoire de la décadence de l'empire, où il traite fort au long de la querelle des empereurs avec les papes au sujet des investitures. 8°. Le septième tome du spicilège où l'on trouve un recueil de pièces, concernant les investitures des évêchés de France. 9°. Le père Barre, dans son Histoire d'Allemagne, t. 4, où il expose en quoi consistait la difficulté des investitures qui divisait le sacerdoce et l'empire, et ce qu'il y avait de juste, ou d'excessif dans les prétentions des deux puissances.

INVISIBLES, est le nom que l'on donna à quelques rigides confessionnistes, et aux sectateurs d'Osiandes, de Flaccius Illyricus, et de Swenkfeld, qui croyaient qu'il n'y a point d'église visible. Les Frères de la Rose-Croix ont aussi été appelés *Invisibles*. (Pratéole, au mot INVISIBLES.)

INVITATOIRE, *invitorium*. On appelle invitoire le psaume *Venite exultemus* que l'on chante au commencement de matines, avec un verset qu'on entre-mêle à ceux du *Venite*, pour inviter le peuple à louer Dieu.

INVITATORIEN, celui qui avait la charge de commencer l'office divin dans l'Ordre de Cîteaux.

INVOCATION DES SAINTS.

Cherchez SAINTS.

INZAPATE ou INSABATE.

Cherchez INSABATE.

IONIE, partie de l'Asie Mineure qui s'étend le long de la mer Égée qui est à son cou-

chant. Le nom d'Ioniens vient de Javan, fils de Javan. *Cherchez JAVAN.*

IPERIUS (Jean), surnommé *le Long*, et dit *Iperius*, parce qu'il était de la ville d'Ypres en Flandre, fut docteur en décret et en droit dans l'université de Paris. Il devint ensuite abbé de Saint-Bertin dans l'Artois, depuis l'an 1365 jusqu'en 1383, qui fut l'année de sa mort. Il joignait une grande piété à beaucoup de science, et il écrivit une histoire fort détaillée de son monastère, dans laquelle il inséra un grand nombre de faits intéressans pour l'histoire de tout le pays. (Les pères dom Martène et dom Durand, bénédictins, l'ont fait imprimer en 1717, dans le tome 3 du *Thesaurus novus anecdotorum*, etc., p. 446 et suiv., sous ce titre : *Chronica, sive historia monasterii Sancti-Bertini* : elle commence à l'an 590, et va jusqu'à l'an 1294. On a encore de Jean Iperius, *Vita sancti Erkembodonis*, que le père Godefroi Henschenius, jésuite, a publiée avec des notes, dans les *Acta sanctorum*, au 12 avril. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édition de 1739, in-4°, t. 2, p. 669.)

IPSUS ou HIPSUM et IPSUM, ville épiscopale de la Phrygie-Salutaire au diocèse d'Asie, sous la métropole de Synnade. Toutes les notices en font mention. Appien d'Alexandrie parle d'un combat qui s'y est donné entre Séleucus et Antigonus. Elle a eu pour évêques :

1. Lucien, souscrivit au concile de Chalcedoine.

2. Gélase, au septième concile général.

3. Photius, au huitième.

4. Thomas, à celui de Photius. (*Oriens christianus*, t. 1, page 842.)

IRA, de la famille de Jair, ou fils de Jair. L'Écriture dit qu'il était prêtre de David, c'est-à-dire, comme plusieurs l'expliquent, qu'il était le docteur, le rabbin, le conseiller de David. (2 *Reg.* 20, 26.)

IRA ou HIRA. (*Voy. HIRA.*)

IRAD, hébr., *âne sauvage*, du mot *harod*, fils d'Enoch, et petit-fils de Cain. (Gen., 4, 18.)

IRAI, hébr., *veille ou ville ou donon*, du mot *hir*, fils de Bela. (1 *Par.* 7, 7.)

IRENARQUE, mot grec qui signifie *prince de paix*, et que Syncellus a donné à Notre-Seigneur Jésus-Christ, après le prophète Isaïe. (C. 9, v. 6.)

IRENDAEL (Chrétien d'), théologien. On de lui : *S. Facultatis theologicæ coloniensis sapientissimum judicium pro doctrinâ perillustri D. Henrici Denys, sacre Theologiæ licentiatii lovaniensis, in seminario leodiensi professoris, nec non in ecclesiâ leodiensi canonici-theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Fr. Martin, in libello cui titulus, Refutatio justificationis..... vindicatum per Christianum ab Irendael, theologum*; à Marianople, 1701, in-4°.

IRÈNE, martyre, sœur et compagne de sainte Agape. (*Voyez AGAPE.*)

IRÈNE, impératrice de Constantinople, morte en 803. Cette princesse ayant fondé un monastère de religieuses, leur donna une règle qu'elle dicta elle-même. Nous avons cette règle sous le nom de *typicum*, dans le premier tome des *Analecta græca* : le manuscrit, d'où cette pièce a été tirée, est un des originaux signés de la propre main de l'impératrice Irène, en lettres rouges. (Journal des Savans, 1688, seconde partie, page 372 de la première édition et 307 de la seconde.)

IRÈNE (Gilles de Sainte-), B., dominicain, naquit dans le diocèse de Visco en Portugal l'an 1190, selon l'opinion la plus commune, de parens également distingués par leur noblesse et leurs richesses. Destiné à l'état ecclésiastique par le conseil ou la cupidité de ses parens, Gilles étudia d'abord à Coïmbre, et ses premières études ne furent pas plus régulières, que son entrée dans un état dont il ignorait encore la sainteté et les devoirs. Dans un âge où on peut dire qu'il n'avait, ni la capacité, ni la pensée de servir l'Eglise, il possédait déjà deux prieurés et trois canonicats dans les chapitres de Brague, de Coïmbre et d'Idanha. Mais cette abondance lui fut funeste ; en augmentant sa vanité, elle favorisa ses passions. Il se livrait sans retenue à tous les désirs de son cœur, et

ne négligeait pas néanmoins l'étude des sciences profanes, dans lesquelles il se fit bientôt la réputation d'habile physicien, également versé dans les secrets de la nature et de la médecine. Il reçut avec de telles dispositions les saints ordres, et ne parut, ni moins mondain, ni moins ambitieux. La réputation des écoles de Paris le fit sortir du royaume de Portugal pour venir chercher de nouvelles lumières parmi nos savans professeurs de médecine. Les progrès qu'il fit dans cet art, lui méritèrent en effet l'admiration de l'Académie, et le degré de docteur. Ebloui par ce nouveau succès et ce titre d'honneur, Gilles s'éloignait toujours de plus en plus des occupations propres à son état. Dieu jeta enfin sur lui un regard de miséricorde pour le tirer de cet aveuglement où la corruption de son cœur l'avait plongé. Sa grâce le toucha si puissamment, qu'il se fit en lui un changement universel ; et foulant aux pieds les honneurs et les richesses du siècle, il renonça en même temps à tous les plaisirs de la vie. Il se démit de tous ses bénéfices, et entra dans l'Ordre de Saint-Dominique. On peut fixer l'époque de cette conversion en l'année 1224 ou 1225. Un changement si général, dans un homme si rempli de l'esprit du monde, et qui avait tant aimé la gloire et les plaisirs, ne servit pas moins à édifier, qu'à faire admirer la force de la grâce du

Sauveur. D'esclave qu'il était du monde et de ses passions, il devint un illustre pénitent, un fidèle disciple de Jésus-Christ et de sa croix, un religieux humble, modeste, intérieur, et uniquement occupé à combattre les désirs de la chair et les inclinations de la nature corrompue. Autant il avait cherché à s'élever, autant chercha-t-il à s'humilier. Rien ne lui paraissait, ni trop bas, ni trop pénible, lorsqu'il s'agissait de pratiquer la charité fraternelle. Les malades n'avaient point de serviteur plus assidu, plus vigilant, ni plus attentif à connaître et à prévenir tous leurs besoins. Lorsque les étudiants vquaient à leurs exercices d'écoles, Gilles de Sainte-Irène parcourait leurs petites cellules, les nettoyait et les rangeait. Occupations, sans doute, peu remarquables selon l'esprit du monde; mais occupations précieuses aux yeux de la foi. Pour en connaître tout le mérite, il suffit de savoir quel était le caractère d'esprit, et quelle avait été la délicatesse ou l'ambition d'un homme devenu si différent de lui-même. Mais sa vertu était trop éclatante pour n'être point éprouvée. Dieu permit que sa fidélité fût mise à l'épreuve par de violentes tentations : alors le saint pénitent avait recours à la prière; prosterné devant son crucifix, les yeux baignés de larmes, il éprouvait que son courage augmentait avec sa confiance, et il demeurait toujours victorieux de

la tentation. Appliqué à l'étude de la Théologie, il y fit tous les progrès qu'on s'était promis de la beauté de son génie et de la pureté de ses intentions. L'étude de la religion fit désormais sa plus douce occupation, et la méditation des livres saints ses délices. De retour en Espagne, il prêcha partout et avec fruit, la pénitence, la pratique et l'amour de la vertu avec un zèle vraiment apostolique; mais surtout à Coïmbre, et répara ainsi avec usure tout le scandale qu'il avait donné. Comme sa vertu l'avait mis en grand crédit à la cour de Portugal, cela lui facilita les moyens de faire de nouveaux établissemens dans les villes qui les demandaient. Il fut élu deux différentes fois provincial de la province d'Espagne. Il se comporta avec tant de sagesse, de prudence et d'habileté dans l'exercice de ces charges, soit pour conserver l'ordre dans sa pureté et la discipline régulière dans sa vigueur, soit pour inspirer à tous les particuliers, par la force de l'exemple, l'amour de leur état et la fidélité à leurs devoirs, qu'il n'y avait point de couvent qui ne pût se glorifier d'avoir des saints et des savans. Il faisait ses voyages toujours à pied, sans diminuer rien de la rigueur de ses pénitences. Il empêcha par ses prières, ses conseils, ses prédications et ses miracles, les funestes effets d'une guerre civile qui était près d'éclater dans le royaume de Portugal, au sujet

du roi dom Sanche n et de l'enfant dom Alphonse, son frère. Il apaisa encore par ses prières une furieuse tempête qui allait faire périr un vaisseau, et tous ceux qui le montaient. Il porta à la réconciliation par sa douceur et sa prudence, un vindicatif qui, depuis long-temps acharné à la perte de son ennemi, n'avait jamais voulu entendre parler d'aucun accommodement. Ce grand serviteur de Dieu mourut dans le monastère de Santaren où il s'était retiré, après s'être démis pour la seconde fois de sa charge de provincial, également regretté des grands et du peuple. Ce fut le jour de l'Ascension, 14 mai 1265. Le saint homme était alors dans sa quatre-vingt-unième année, ou dans sa soixante-quinzième, selon l'opinion qui paraît la plus commune. Dieu l'avait honoré du don de prophétie, et de celui des miracles. Il s'en fit aussi plusieurs à son tombeau. Tout cela donna aux fidèles une si haute idée de sa sainteté, que presque dès son décès ils commencèrent à l'invoquer, et à lui rendre un culte que les églises de Portugal suivirent; et que le saint-siège approuva dans la suite. Les habitans de Sainte-Irène le mettent au rang de leurs saints patrons, et les évêques de Visco ont fixé sa fête au dimanche après l'Ascension. (Le père Touron, dans ses Hommes illustres, t. 1, p. 76, et suiv.)

IRENÉE (saint), évêque de Lyon, docteur de l'Eglise et

martyr, né dans l'Asie mineure vers l'an 120 de Jésus-Christ, fut disciple de Papias et de saint Polycarpe, qui avaient été instruits par saint Jean l'Évangéliste. Il observa particulièrement saint Polycarpe, et n'oublia jamais ses paroles et ses actions. On croit que ce fut saint Polycarpe qui envoya saint Irénée dans les Gaules vers l'an 157. Il s'arrêta à Lyon où il exerça la fonction de prêtre sous l'évêque saint Pothin. Son savoir et sa piété l'y firent paraître avec une grande distinction, et engagèrent les martyrs de Lyon à le députer à Rome vers le pape Eleuthère en 178, pour le prier de réprimer les montanistes. Il y disputa contre Valentin et contre deux disciples de cet hérésiaque, Florin et Blastus, dont il réfuta par écrit les erreurs. De retour à Lyon, il succéda à saint Pothin, évêque de cette ville, et devint le chef des églises des Gaules, qu'il gouverna avec autant de piété que de zèle et de douceur. Après la mort de saint Eleuthère, il s'éleva une grande dispute entre le pape Victor, son successeur, et les évêques asiatiques, sur la célébration de la pâque. Ceux-ci prétendaient qu'on devait toujours la célébrer le quatorzième de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'elle arrivât. Victor au contraire soutenait avec les évêques d'Occident, qu'on ne devait la célébrer que le dimanche qui suivait le quatorzième de la lune. Saint Irénée s'opposa

d'un côté aux Asiatiques, en célébrant la pâque le dimanche, et de l'autre il écrivit au pape Victor, pour le détourner de la résolution qu'il avait prise d'excommunier ces Asiatiques. Cette lettre eut son effet, et remit la paix dans l'Église. On ne sait presque plus rien de saint Irénée depuis ce temps jusqu'à son martyre qu'il souffrit vers l'an 202 ou 203, sous l'empire de Sévère. On fait sa fête le 28 de juin, qu'on suppose être le jour de sa mort; mais à Lyon cette fête a été renvoyée dans le nouveau bréviaire au 29 novembre. Saint Irénée avait écrit en grec plusieurs ouvrages. Il ne nous reste qu'une version latine des cinq livres qu'il composa contre les hérésies; quelques fragmens grecs rapportés par divers auteurs; la lettre au pape Victor rapportée par Eusèbe, et celle qui contient l'histoire des premiers martyrs de Lyon, adressée aux chrétiens d'Asie et de Phrygie, au nom de ceux de Vienne et de Lyon.

Les meilleures éditions de ces ouvrages sont celles d'Érasme en 1526, de Grabe en 1702, et du père Massuet en 1710. Saint Irénée avait une vaste érudition, tant dans le sacré, que dans le profane. Il possédait l'Écriture, l'histoire, les poètes, les philosophes, la discipline de l'Église, la doctrine des hérétiques. Son style est simple, mais net, serré et plein de force. Dodwel a composé sur ce Père six Dissertations curieuses et utiles

pour en faciliter l'intelligence.

Voici quelques-uns des endroits les plus remarquables de sa doctrine touchant le dogme, la morale et la discipline.

1. Saint Irénée enseigne que c'est le Verbe de Dieu même et son Esprit qui a dicté les écritures, et que les prophètes inspirés du Verbe ont annoncé sa venue dans la chair. (*Lib. 2 Advers. hæres.*, c. 18, n° 2 et *lib. 4*, c. 20, n° 4.) Il ajoute que, quoique l'Écriture soit la règle invariable de notre foi, elle ne renferme pas tout, et qu'elle est obscure en divers endroits: d'où il conclut qu'il faut recourir à la tradition, c'est-à-dire, à la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont transmise de vive voix. (*Lib. 3*, c. 2.)

2. Les marques de la vraie Église sont, que répandue dans tout le monde, elle enseigne partout une même foi, garde une même forme de gouvernement avec une même espérance. L'Église de Rome est la plus grande Église connue de tout le monde, fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul. C'est avec cette Église, à cause de sa puissante primauté, que tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, doivent s'accorder. (*Lib. 5*, c. 20, et *lib. 3*, c. 3.)

3. Saint Irénée reconnaît en plusieurs endroits l'unité d'un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit. (*Lib. 2*, c. 17.) Il reconnaît aussi que c'est Dieu qui a créé le monde par son Verbe et par son Saint-

Esprit, qu'il nomme aussi sagesse; que ce Verbe et ce Saint-Esprit existent avec le Père de toute éternité, et sont de même substance; que Jésus-Christ est Fils de Dieu, et Dieu lui-même, qu'il est en même temps vrai homme; qu'il s'est fait homme dans le sein de la Vierge, et que Marie est demeurée vierge après son enfantement. (*Lib. 3, c. 16, etc.*)

4. Saint Irenée marque nettement la confession des crimes commis en secret. (*Lib. 1, c. 6.*) Le péché originel, la nécessité du baptême, le libre arbitre de l'homme, et dit que lui seul a été la cause de sa perte, et l'est encore tous les jours; que le mal ne vient point de Dieu, mais de la créature; que sans le secours de la grâce, l'homme ne peut opérer son salut, ni parvenir à la gloire à laquelle Dieu appelle tous les hommes sans aucun mérite de leur part. Il enseigne que Jésus-Christ a institué une nouvelle oblation de son corps et de son sang, qui n'est offerte que par l'Église en tout lieu du levant au couchant, selon la prophétie de Malachie; que le pain qui vient de la terre, recevant l'invocation divine, n'est plus un pain commun, mais l'Eucharistie, composée de deux choses, l'une terrestre, l'autre céleste; savoir, la chair de Jésus-Christ qui est terrestre, et de même nature que la nôtre; et son esprit, c'est-à-dire, son âme et sa divinité, par laquelle il est du ciel et céleste.

(*Lib. 4, c. 18. Voyez Eusèbe, lib. 5, Hist. et in chron. Saint Jérôme, in Catal., c. 35. Photius, Cod. 120. Dupin, Biblioth. ecclési., t. 1. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclési., t. 2, pag. 135. et suiv. D. Gervaise, Vie de saint Irenée.*)

IRENÉE (saint), diacre et martyr en Toscane, sous l'empire d'Aurelien, l'an 275, fut arrêté par l'ordre de Turgius ou Turcius, gouverneur de Toscane, qui le fit conduire chargé de chaînes à Chiusi. Il ordonna ensuite qu'on l'étendit sur le chevalier en sa présence, qu'on lui déchirât les côtés avec des ongles de fer, qu'on lui appliquât les torches ardentes sur les flancs. Le saint mourut au milieu de ces cruels supplices, en rendant grâces à Jésus-Christ de ce qu'il avait été jugé digne de souffrir pour son saint nom. Avec lui mourut une sainte dame nommée Mustiole, parente de l'empereur Claude II. Turcius la fit tourmenter avec des fouets plombés, jusqu'à ce qu'elle rendit l'esprit. Les martyrologes font mention de ces deux martyrs au troisième juillet. Leurs actes sont les mêmes que ceux de saint Félix de Sutti en Toscane. Ils sont graves et naturels, quoique non originaux. (Tillemont, *Mém. eccl.*, t. 4. Baillet, t. 2, 3 juillet.)

IRENÉE (saint), évêque de Sirmich en Pannonie, qu'on nomme aujourd'hui Hongrie, vivait dans le quatrième siècle, du temps de la persécution de

Dioclétien et de Maximien. Il fut arrêté par ordre de Probus, gouverneur de Pannonie, amené à son tribunal, et tourmenté cruellement. Son père, sa mère, ses enfans encore petits, sa femme, ses voisins, ses amis tous en larmes et consternés, le conjuraient d'avoir pitié de lui-même. Il ne daigna pas même leur répondre; et après divers supplices, il eut la tête coupée le 6 d'avril ou le 25 de mars de l'an 304. L'histoire de son martyre est authentique, et tirée des actes judiciaires. (Ruinart. Tillemont, Mém. ecclés., tom. 5, Baillet, tom. 1, 25 mars.)

IRENÉE DE SAINT JACQUES, religieux carme, Breton, connu dans le siècle sous le nom de Jacques Goazmoel, enseigna la philosophie et la Théologie à Paris, et y mourut dans le couvent dit des *Billettes*, le 3 septembre 1676. On a de lui : 1°. *Tractatus theologicus de singulari immaculatæ Virginis protectione*; Paris 1650, in-4°. C'est une réponse à deux dissertations de M. Launoy, imprimée à Lyon en 1642, l'une sur le scapulaire des carmes, et l'autre sur la vision de Simon Stock, général des carmes. 2°. *Philosophiæ cursus ad mentem D. Thomæ, cui adjungitur appendix in spheram cum brevi annotatione de temporum caracteribus, calendarii reformatione*, etc. Paris, 1655, in-fol. Le même ouvrage fut imprimé, *ibidem*, 1663, sous cet autre titre : *Musæum philosophorum; seu P. Irenæus, car*

melita, docens logicam, physicam et moralem. 3°. *Theologia de Deo uno, de Deo trino, de angelis*; à Poitiers, 1661, 1 vol. in-fol. 4°. *Theologia de peccatis; de legibus; de gratiâ; de fide, spe et charitate; de jure et justitiâ*; Poitiers, 1671, 1 vol. in-fol. 5°. *Tractatus de regulis fidei; ibidem*, 1 vol. in-folio. 6°. *Theologia de Verbo incarnato*; Paris, 1676, in-fol. (*Bibl. carmelitan.*, t. 2, col. 196.)

IRENÉE DE TYR, auteur chaldéen. (Abed-Jésu lui attribue cinq livres d'histoire ecclésiastique, où il traite principalement des erreurs de Nestorius. (Ebed-Jésu, Catalogue des Écrivains chaldéens.)

IRÉNÉPOLIS, ville épiscopale de la seconde Cilicie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Anazarbe : elle est aussi appelée *Neronias*, du nom de Néron. Ptolémée, saint Athanase, Théodoret, en font mention, et les actes des conciles nous apprennent que les évêques suivans y étaient :

1°. Narcisse se trouva au concile d'Ancyre et à celui de Néocésarée. C'était un des principaux évêques ariens. Il assista aussi à celui d'Antioche en 335, de Sardique, d'où il se retira à Philippopolis. Il faut qu'il soit mort avant 359.

2. Indime, souscrivit au brigandage d'Éphèse, et se rétracta deux ans après à Chalcédoine.

3. Basile, siégeait sous l'empereur Anastase.

4. Jean, chassé de son siége

en 518, comme monophysite.

5. Procope, au concile de Mopsueste, assemblé en 550, par ordre de Justinien.

6. Paul, souscrit aux canons *in Trullo*.

IRENOPOLIS, ville épiscopale d'Isaurie, au même diocèse, sous la métropole de Seleucie, n'est connue que par les notices et les actes des conciles qui font mention des évêques suivans :

1. Jean, au concile de Nicée.

2. Ménodore, représenté au concile de Chalcédoine par Basile, son métropolitain.

3. Paul, souscrit aux lettres de sa province à l'empereur Léon.

4. Gerges, aux canons *in Trullo*.

5. Euschenon, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

IRICI (Jean-André), juriconsulte et théologien de la ville de Trino dans le Montferrat, a donné : *Joann. Andr. Irici, jurisc. ac Theol. tridinensis, rerum patriæ libri tres ab anno urbis æternæ CLIV usque ad annum Christi M. CLXXII ubi Montferrati principum, episcoporum, aliorumque illustrium virorum gesta, ex monumentis plurimis nunc primum editis, recensentur. Accedit ejusdem autoris dissertatio de sancto Oglerio, celeberrimi Locediensis monasterii Abbate, chronologica ipsius præsulum serie locupletata, cum figuris et indicibus.* (Mediolani, 1745, in-4°, Journ. des Sav. 1745, p. 310.)

IRIEZ ou YRIEZ, ou YRIER,

et EREIE, *Aredius* et *Aridius* (saint), abbé de Limoges, naquit en cette ville vers l'an 511, de parens nobles et pieux. Il fut reçu au nombre des gentils-hommes de Théodebert, roi d'Austrasie, vers l'an 534, et quitta la cour par l'avis de saint Nicée, évêque de Trèves, pour se consacrer à la pénitence. La mort de son père, nommé *Jocund*, l'obligea de retourner à Limoges où il continua chez sa mère appelée *Pélagie*, la vie austère qu'il avait commencée sous la conduite de saint Nicée. Vers l'an 550, il fonda dans le Limousin le monastère d'Atane, dont il fut premier abbé. Il dressa pour ses religieux une règle composée des institutions de Cassien, des institutions de saint Basile, et des plus saintes maximes des anciens Pères. Il mourut le 25 d'août de l'an 591, et son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. On fait sa fête le 25 d'août. (D. Mabillon, Anaclet, t. 4. Baillet, 25 août.)

IRKUTSKOI, ville épiscopale de Sibérie, sur la rivière d'Angera, où demeure un évêque dépendant de l'archevêque de Tobolsk.

IRLANDE ou IBERNIE, royaume de l'Europe en la mer Océade, *Hibernia*. C'est une île de l'Océan occidental, située au couchant de l'Angleterre, entre le cinquante-unième et le cinquante-sixième degré de latitude septentrionale, et entre le septième et le douzième degré de longitude. Sa longueur du

nord au sud est d'environ deux cents milles d'Irlande, et sa largeur de l'est à l'ouest de cent vingt milles. Elle se divisait autrefois en cinq provinces ; savoir, Lagenie, Momonie, Conacie, Ultonie et Midie ; mais cette dernière est unie à la Lagenie. Ainsi on ne compte plus que les quatre premières qui étaient autrefois autant de royaumes. L'Irlande fut convertie à la religion chrétienne dans le cinquième siècle par Pallade, diacre de l'Eglise de Rome , et par saint Patrice, tous deux envoyés en ce pays par le pape Célestin 1^{er}. Elle a produit un grand nombre de saints. Ce qui lui a mérité le titre de *l'Île des saints*. Depuis le divorce de Henri VIII avec le saint-siège, et l'établissement de l'hérésie en Irlande, les naturels du pays y sont encore catholiques. Il y a quatre archevêchés en Irlande ; savoir, Armach, Dublin, Cassel et Tuam ou Toam. L'archevêque d'Armach a pour suffragans Méath, Ardach, Clonmacnosse, Clogher, Downe, Dettri, Raphoët, Kilmore, Drommore, Conner. L'archevêque de Dublin a Kildare, Fernes, Laghlin, Osséri. Les suffragans de Cassel sont Enli, Limerick, Watterford, Lismore, Ardfert et Finihore, Cloune, Cork, Rosse, Killaloë, Aghado, et l'archevêque de Toam a pour évêchés suffragans Elfin, Clonfert, Killala, Kilmadough, et autrefois Athenri. Les écrivains qui parlent de l'Irlande sont particulièrement Keating, qui en a

fait une histoire exacte qui a été traduite en latin ; Colgan, Pierre Lombard, Camden, Richard Stanihnrst, Sylvestre Gérard, Gratianus Lucius, Pierre Valois, Flaherti, dont l'histoire est curieuse, et la chronologie exacte ; Spéed. Le chevalier Jacques Varæus a écrit un excellent ouvrage des auteurs qui ont paru en Irlande depuis le quatrième siècle jusqu'au dix-septième, et qui a été augmenté très-considérablement par M. Harris de Dublin. Il faut consulter aussi l'Histoire d'Irlande, écrite en français par M. l'abbé Mageoghegan, et imprimée en 2 volumes in-4^o, chez Boudet ; l'Histoire monastique d'Irlande, in-12, à Paris, chez Louis Lucas, 1690 ; et l'Abbrégé des Annales ecclésiastiques d'Irlande, par le père Porter, à Rome, in-4^o, 1691.

Conciles d'Irlande.

Le premier fut tenu vers l'an 465. Ce concile porte en tête le nom de *saint Patrice*, apôtre d'Irlande, et il est adressé aux prêtres, aux diacres, et à tout le clergé. Les canons sont au nombre de trente-quatre, dont la plupart règlent la conduite des clercs. Il est ordonné dans le sixième, que les clercs qui ne seront pas vêtus d'une manière modeste, et qui n'auront pas les cheveux courts comme les Romains, seront séparés de l'Eglise. La même peine est ordonnée contre les femmes des portiers, et des autres clercs in-

sérieux, qui paraîtront sans être voilées. Le septième veut que tous les clercs, à la réserve de ceux qui seront esclaves, assistent à l'office du soir et du matin. Il est dit dans le huitième, que si un clerc s'est rendu caution de quelque somme que ce soit, pour un païen, et que ce païen ayant de quoi payer, cache son bien pour ne pas acquitter lui-même sa dette, le clerc donnera la somme dont il a répondu; et que si pour s'en dispenser il s'engage à un duel avec ce païen, il sera exclus de l'Eglise. Le neuvième défend toute fréquentation suspecte entre les moines et les vierges, ne voulant pas qu'ils séjournent ensemble dans une même hôtellerie, ni qu'ils courent les campagnes dans un même chariot. Le dixième est contre les clercs négligens à s'acquitter de l'office divin, et contre ceux qui nourrissaient leurs chevaux. Dans l'onzième on punit d'excommunication celui qui reçoit un clerc excommunié. Le douzième défend de recevoir l'aumône d'un chrétien excommunié. La même chose est ordonnée dans le treizième, à l'égard des païens qui voudraient offrir quelque chose à l'Eglise. Le quatorzième ordonne un an de pénitence pour les crimes d'homicide, de fornication, et autant pour ceux qui consultent les aruspices. Le quinzième n'ordonne que six mois de pénitence pour un voleur, dont il devait jeûner vingt jours en ne mangeant que du pain. Il

permet après le temps de sa pénitence écoulé, de le recevoir dans l'Eglise; mais en l'ouïgeant, s'il est possible, de rendre le vol. Le seizième veut qu'on anathématise un chrétien qui croit être sorcier, ou qui affecte de l'être, et défend de le recevoir dans l'Eglise jusqu'à ce qu'il ait fait sa pénitence. Le dix-septième excommunique les vierges qui se sont mariées après avoir fait à Dieu vœu de virginité; mais il leur accorde la pénitence, à condition qu'elles se sépareront de leur adultère, et qu'à l'avenir elles ne demeureront plus avec lui dans une même maison, ou une même métairie. Le dix-huitième refuse l'entrée de l'Eglise, même la nuit de Pâque, à un excommunié, jusqu'à ce qu'il soit admis à la pénitence. Le dix-neuf et le vingt-deuxième déclarent, excommuniée, une femme qui quitte son mari pour en épouser un autre; et son père même, s'il a consenti à cet adultère. Le vingtième prive de la communion le chrétien qui refuse de payer ce qu'il doit, jusqu'à ce qu'il ait satisfait. Il est dit dans le vingt-unième que si un chrétien ayant un procès contre un autre chrétien, appelle devant les juges civils, au lieu de remettre l'examen de sa cause à l'Eglise, il sera séparé de la communion. Le vingt-troisième porte, que si un prêtre bâtit une église, il ne pourra y offrir le sacrifice qu'après avoir appelé l'évêque pour la consacrer. Le vingt-quatrième

défend à un étranger, qui vient s'établir dans un lieu, de baptiser, d'offrir, de consacrer, et même de bâtir une église avec la permission du prince, sans avoir auparavant reçu celle de l'évêque. Le vingt-cinquième marque que l'évêque allait passer quelque temps en chaque église de son diocèse. C'est pour quoi il marque que ce que les fidèles auront donné pendant ce temps-là appartiendra, suivant l'ancien usage, à l'évêque, ou pour ses propres besoins, ou pour ceux des pauvres, suivant qu'il le jugera à propos. Le vingt-sixième ajoute que si un clerc se l'approprie, c'est-à-dire, apparemment le curé, il sera séparé de l'Église comme amateur d'un gain sordide. Le vingt-septième défend à un clerc, sous peine d'être privé de la communion, de faire aucune fonction dans le lieu où il vient s'établir, s'il n'en a auparavant obtenu la permission de l'évêque. Le vingt-huitième déclare que les clercs qui seront séparés de la communion, prieront chez eux en particulier, et non avec d'autres, et qu'ils ne pourront, ni offrir, ni consacrer, jusqu'à ce qu'ils aient satisfait par la pénitence. Le vingt-neuvième ordonne un jeûne de quarante jours pour tous ceux qui demanderont le baptême, et ne veut pas qu'on le leur administre avant ce temps. Le trentième permet à un évêque d'offrir le sacrifice le jour du dimanche, lorsqu'en ce jour il se trouvera

hors de son diocèse ; mais il lui défend de faire aucune ordination sans la permission du diocésain. Le trente-unième veut qu'on regarde comme homicide et comme excommunié un clerc qui en emploie un autre pour tuer son ennemi. Il est ordonné par le trente-deuxième, que si un ecclésiastique veut racheter des captifs, il le fera avec son propre argent, et ne les enlèvera pas pour les faire échapper ; ce qui faisait passer les clercs pour des voleurs, et déshonorait l'Église. Le trente-troisième défend à ceux qui viendront de la Grande-Bretagne, de s'habiller dans le pays, d'exercer leurs fonctions sans une lettre de leur évêque. Il est porté dans le trente-quatrième, que si un diacre quitte son abbé pour s'en aller en une autre paroisse, il n'y pourra servir à l'autel ; mais que son curé ou son abbé (car il paraît que c'était la même chose) l'obligera de revenir à son église. On ordonne le même traitement pour un moine sorti de son monastère sans la permission de son abbé. Les canons de ce concile sont adressés aux prêtres, aux diacres, et à tout le clergé. Ils ne portent en tête que les noms de saint Patrice, et de deux autres évêques, l'un nommé *Auxilius*, et l'autre *Jeserinus*. (Tom. 3, Conc., p. 1478.)

Le second, que l'on attribue à saint Patrice, ne porte en tête, ni son nom, ni celui d'aucun autre évêque ; et on ne peut

rien décider sur le lieu non plus que sur le temps de sa convocation. Mais on ne peut douter qu'il ne soit très-ancien, puisque les païens étaient encore très-communs dans le pays, comme on le voit par le second canon. Il y en a trente-un en tout.

Le premier défend toute communication avec les pécheurs, c'est-à-dire, apparemment avec ceux qui étaient excommuniés pour leurs crimes. Le second dit, que l'on doit se contenter dans la nécessité de recevoir des païens la nourriture et le vêtement, comme la mèche de la lampe ne prend de l'huile qu'autant qu'il est besoin pour l'entretenir. Il est dit dans le troisième, que l'abbé doit examiner soigneusement à qui il donne le pouvoir de lier et de délier. Il préfère une pénitence moins longue, mais accompagnée des marques d'un sincère repentir. à une plus longue, mais plus tiède et plus languissante. Le quatrième porte, que l'on ne doit point de malédiction à un excommunié, mais l'éloigner de la communion, de la table, de la messe et du baiser de paix, l'éviter, après une correction, si c'est un hérétique. Pour montrer que l'on ne doit juger de personne avant le jour du jugement, le cinquième propose l'exemple de Judas qui fut condamné après avoir été admis à la table du Sauveur, et celui du bon larron reçu dans le paradis après le supplice de la

croix. Le septième défend de rebaptiser ceux qui ont reçu le symbole, de qui que ce soit qui l'aient reçu, de même que la semence n'est point souillée par l'impureté de celui qui sème ; mais il déclare que ce n'est point les rebaptiser que de leur donner ce sacrement quand ils n'ont point reçu ce symbole ; qu'à l'égard des apostats il faut les recevoir par l'imposition des mains. Ce canon rappelle les anciennes ordonnances sur ce sujet. Il est remarqué dans le huitième que l'Église n'est point établie pour défendre les coupables ; mais qu'il est bon de persuader aux magistrats de se contenter de faire mourir par l'épée de la pénitence ceux qui se réfugient dans le sein de l'Église. Le neuvième, en laissant espérer le pardon aux ministres de l'Église, qui sont tombés dans quelque péché canonique, leur ôte toute espérance de faire à l'avenir les fonctions de leur ministère ; mais il consent qu'ils en conservent le titre. Le texte des autres canons est si corrompu par la négligence des copistes, qu'on a peine à en prendre le sens. Le onzième regarde comme essentiel à la pénitence de cesser d'aimer le péché. On déclare dans le douzième, que ceux qui pendant leur vie ne se sont pas rendus dignes de participer aux sacrifices, n'y pourront trouver de secours après leur mort. Le quatorzième dit que les novatiens s'abstenaient pendant toute l'année, mais que

les chrétiens ne jeûnaient qu'en certain temps. Selon le quinzième, on doit, à l'exemple du Sauveur, instruire le peuple auquel on est envoyé, mais le quitter si on lui devient inutile, étant permis en ce cas de se taire et de se cacher. Au contraire, si l'on peut faire du fruit, il faut se montrer et instruire le peuple, quelque danger qu'il y ait. Le canon se fonde dans ces deux maximes opposées sur l'exemple de Jésus-Christ qui ordonna à un de ses disciples de le suivre, et à un autre de s'en retourner en sa maison. Le seizième déclare nulles les ordinations des évêques qui ne sont pas faites conformément à ce que l'apôtre prescrit sur ce sujet. Il est ordonné dans le dix-septième, que les moines vivront dans la solitude, sans richesses temporelles, sous la puissance de l'évêque, ou de l'abbé, et qu'ils éviteront en toutes choses ce qui est au-delà du nécessaire, étant appelés à souffrir le froid, la nudité, la faim, la soif, les veilles, les jeûnes. Il semble fixer l'âge de la profession à vingt ans, afin qu'on s'engage à une vie parfaite en un âge parfait. Le dix-huitième établit la différence des degrés de mérites dans les clercs, dans les moines, dans les vierges, dans les veuves, dans les laïcs fidèles. Le dix-neuvième prescrit huit jours pour le catéchuménat, au bout desquels les catéchumènes doivent recevoir le baptême aux solennités de Pâques; de la Pen-

tecôte et de l'Épiphanie. Le vingt-deuxième dit, que celui-là ne peut être regardé comme fidèle qui ne communie pas la nuit de Pâques. Le vingt-troisième paraît défendre le serment par tout autre nom que celui de Dieu. Le vingt-cinquième défend d'épouser la femme de son frère; la raison qu'il en donne, c'est que cette femme n'ayant été qu'une seule chair avec son mari, elle est la sœur du frère de ce mari. (T. 3, Conc., p. 1482.)

Le troisième concile fut tenu en 684, selon le P. Mansi, qui ajoute que les canons de ce concile et de quelques autres du même temps, ou plus anciens, forment ce qu'on appelle le *code d'Hibernie*, dont on trouve une partie dans le spicilege de dom d'Acheri, et l'autre dans les anecdotes des pères Martenne et Durand. Il rapporte ensuite différentes espèces de pénitences considérables imposées par les canons de ce concile, spécialement contre les crimes d'impureté. (Le père Mansi, t. 1 de son Supplément à la collection des conciles, col. 513 et 514.)

Le quatrième concile fut assemblé l'an 1097. On y demanda qu'Anselme, archevêque de Cantorbéri, érigeât la ville de Waterford en évêché, et qu'il ordonnât évêque un moine nommé Malch; ce qui fut exécuté. (*Lab. 10. Hard. 6. Angl. 1.*)

Le cinquième, l'an 1152 au mois d'octobre, par le cardinal Paparon, légat : on y établit

quatre archevêques, à Armach, à Dublin, à Cassel et à Toam, et on leur assigna leurs suffragans. (*Lab. 9. Hard. 6. Anglic. 1.*)

Le sixième, l'an 1186, d'Irlande ou de Dublin. (Le père Mansi, t. 2, col. 733.)

IRONIE, raillerie ingénieuse que l'on fait d'une personne, en seignant de la louer. L'ironie n'est point mauvaise de sa nature. Dieu s'en est servi à l'égard d'Adam (Genès., 3, 22), et le prophète Élie à l'égard des quatre cents faux prophètes de Baal. (3 Reg., 18; 27.) On peut donc l'employer pourvu que ce ne soit, ni par orgueil, ni par vanité, ni par mépris pour le prochain, ni par aucune autre intention mauvaise, mais par le motif d'une récréation honnête, ou pour quelque autre fin légitime. (Pontas, au mot IRONIE.)

IRRÉGULARITÉ.

SOMMAIRE.

- § I. *De la nature et de la division de l'irrégularité.*
- § II. *Des causes de l'irrégularité*
- § III. *Des effets de l'irrégularité.*
- § IV. *Des raisons qui empêchent l'irrégularité.*
- § V. *De l'irrégularité du défaut de naissance.*
- § VI. *De l'irrégularité du défaut d'esprit.*
- § VII. *De l'irrégularité du défaut du corps.*
- § VIII. *De l'irrégularité du défaut d'âge.*

- § IX. *De l'irrégularité du défaut de liberté.*
- § X. *De l'irrégularité du défaut de réputation.*
- § XI. *De l'irrégularité qui vient de la bigamie.*
- § XII. *De l'irrégularité du défaut de douceur.*
- § XIII. *De l'irrégularité venant de l'homicide.*
- § XIV. *De l'irrégularité qui vient de la réitération du baptême.*
- § XV. *De l'irrégularité qui vient de la méchante réception des ordres.*
- § XVI. *De l'irrégularité du mauvais usage des ordres.*
- § XVII. *De l'irrégularité provenant de l'hérésie.*
- § XVIII. *De la dispense de l'irrégularité.*

§ I^{er}.

Nature et division de l'irrégularité.

L'irrégularité est un empêchement canonique, c'est-à-dire, établi par les canons de l'Eglise, qui provient de certains défauts et de certains crimes, et qui fait qu'un homme ne peut licitement recevoir les ordres qu'il n'a pas, ni exercer les fonctions, tant de ceux qu'il a reçus, que de la juridiction ecclésiastique, attachée à ces ordres, ni enfin être validement pourvu d'un bénéfice ecclésiastique, sans avoir obtenu une dispense.

L'irrégularité se divise en perpétuelle, temporelle, totale, partielle, en celle qui vient du défaut, et celle qui vient du péché.

La perpétuelle ne se lève que par la dispense ; telle est celle qui vient de l'homicide. La temporaire cesse par le laps du temps, telle est celle qui vient du défaut d'âge, laquelle cesse lorsqu'on a l'âge requis ; la totale exclut de tout ordre, de tout exercice d'ordre et de tout bénéfice. La partielle n'exclut que de quelqu'une, ou de quelques-unes de ces choses. Celle qui vient du défaut s'encourt à cause de quelque indécence non coupable de la part du sujet. Celle qui vient de la faute, est fondée sur le crime du sujet.

Il y a huit sortes d'irrégularités qui viennent du défaut, ou huit sortes de défauts qui produisent l'irrégularité. 1°. Le défaut de naissance ; 2°. le défaut de raison ; 3°. le défaut du corps ; 4°. le défaut d'âge ; 5°. le défaut de liberté ; le défaut de réputation ; 7°. la bigamie ; 8°. le défaut de douceur.

Il y a cinq péchés qui produisent l'irrégularité. 1°. L'homicide ; 2°. la réitération du baptême ; 3°. la mauvaise réception des ordres ; 4°. le mauvais exercice de ces mêmes ordres ; 5°. l'hérésie.

On renferme toutes ces irrégularités dans les vers suivants :

*Qui spurius, juvenisve, animo vel corpore laesus ;
Mancipium, bigamus, judex, famulus notatus,
Errans, bis tingens, malè qui promotus ad aram,
Aut malè qui servit, fraternâ et cædè cruentus,*

Quisquis hic est, sacris nunc saltè a taribus absit.

§ II.

Des causes de l'irrégularité.

La cause finale, ou la fin de l'institution des irrégularités, c'est l'honneur de la religion et la majesté du culte de Dieu, qui exige dans ses ministres l'exemption de certains péchés ou de certains défauts qui les déshonorent aux yeux des peuples.

La cause efficiente de l'irrégularité, c'est le concile général, ou le pape seul, parce qu'eux seuls ont le droit d'instituer des irrégularités, comme le prouve l'expérience de tous les siècles, depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à nous. D'où vient qu'il n'y a aucune irrégularité que celles qui sont portées par le droit commun.

La cause matérielle prochaine, ou l'occasion qui donne lieu à l'irrégularité, c'est le défaut ou le péché mortel, extérieur et consommé dans son genre.

La cause formelle, ou la forme de l'irrégularité, consiste dans les paroles qui expriment l'irrégularité, et ces paroles ne sont point déterminées par le droit..

§ III.

Des effets de l'irrégularité.

L'irrégularité produit quatre effets. Elle empêche de recevoir licitement les ordres qu'on n'a pas. Elle empêche d'exercer licitement ceux qu'on a, aussi bien que la juridiction qui leur est

attachée. Elle rend inhabile à recevoir aucun bénéfice. Elle fait que les irréguliers sont coupables de péché mortel, en recevant les ordres, ou en les exerçant.

1°. L'irrégularité empêche de recevoir licitement les ordres, et même la tonsure, mais non valablement, car un irrégulier peut être vraiment ordonné.

2°. L'irrégularité empêche l'exercice des ordres que l'on a, et de la juridiction qui leur est attachée. D'où vient qu'un prêtre irrégulier ne peut, ni dire licitement la messe, ni communier sous les deux espèces, ni se communier lui-même avec une hostie consacrée par un autre, ou par lui-même, avant qu'il fût irrégulier, etc.

3°. L'irrégularité rend inhabile à tout bénéfice, en sorte que la collation faite à un irrégulier, serait nulle et invalide. C'est le sentiment le plus suivi parmi les théologiens qui se fondent sur le *ch. dudum 22, de electione.* et sur le *ch. 7 de la sess. 14 du concile de Trente*, qui défend de donner aucun bénéfice à un irrégulier; car quoiqu'il ne déclare pas une telle collation nulle en termes clairs et précis, l'usage et le commun des théologiens l'entendent en ce sens. D'ailleurs l'irrégularité rend invalide la réception des pensions ecclésiastiques, selon le style de la cour romaine, comme l'enseigne Navarre, l. 5, *consil. cons.* 44. Elle rend donc nulle aussi, et à plus

forte raison, la collation des bénéfices. D'où il suit qu'un irrégulier est obligé de restituer les fruits d'un bénéfice qui lui a été conféré dans l'irrégularité; qu'il ne peut exercer valablement les actes d'élection, de présentation, de collation, de bénéfices et autres semblables; qu'il est inhabile à recevoir une nouvelle juridiction ordinaire, soit dans le for intérieur, soit dans l'extérieur, parce qu'une telle juridiction est fondée sur un titre intrinsèque de bénéfice ou de dignité, dont l'irrégulier est incapable. Il peut cependant recevoir une nouvelle juridiction déléguée, qui n'est fondée que sur une simple commission, excepté la juridiction nécessaire pour entendre les confessions.

4°. Quiconque reçoit les ordres et même la tonsure dans l'irrégularité, commet un péché mortel, parce qu'il viole une loi considérable de l'Église en matière grave.

§ IV.

Des raisons qui empêchent l'irrégularité.

1°. L'oubli, l'inadvertance, la bonne foi, la légèreté de la matière, et généralement tout ce qui excuse de péché mortel, empêche l'irrégularité qui vient du péché, parce qu'on ne peut encourir une peine si grave que pour une faute mortelle. Mais pour l'irrégularité qui vient du défaut, elle s'encourt par le défaut seul indépendamment de toute faute.

2°. L'ignorance vincible, soit du droit, soit du fait, n'empêche point l'irrégularité, parce qu'elle n'excuse point d'un péché grief.

3°. Le doute du droit empêche l'irrégularité, parce que les lois ne portent point cette peine contre ceux qui agissent dans un tel doute ; mais dans un doute de fait concernant l'homicide, on doit se regarder comme irrégulier, ainsi que le décident Innocent III, *De homicidio volunt.*, c. 18, Clément III, c. 12, Honoré III, c. 24. D'où saint Thomas conclut (*Quod lib.* 4), que quand il y a eu des personnes tuées dans un combat sans qu'on sache ceux qui les ont tuées, tous les combattans doivent se comporter en irréguliers. On excepte le cas où ceux qui tueraient, ne le feraient que pour sauver leur vie, en se renfermant dans les bornes d'une juste défense, envers des agresseurs injustes. Il suit de-là qu'on a besoin de dispense pour recevoir les ordres ; lorsqu'on a frappé quelqu'un, et que l'on doute s'il est mort des coups qu'il a reçus ; lorsqu'on a été cause d'un avortement, et que l'on doute si le fœtus était animé ; lorsqu'on a conseillé un homicide, et que l'on doute si le conseil a influé efficacement dans la mort. Il faut dire la même chose d'un médecin qui doute avec fondement d'avoir causé la mort d'un malade par un péché mortel.

4°. Dans un doute de fait qui ne regarde pas l'homicide, on

n'encourt point l'irrégularité, parce que le droit ne la décerne point expressément, comme l'enseignent presque tous les théologiens.

§ V.

De l'irrégularité du défaut de naissance.

1°. Les illégitimes, tant occultes que publics, sont irréguliers, soit qu'ils soient physiquement illégitimes, c'est-à-dire, nés de parens non véritablement mariés, soit qu'ils ne soient que canoniquement illégitimes, c'est-à-dire, nés de parens conjoints par un vrai mariage, mais dont l'usage était devenu illicite, parce que l'un d'eux avait fait vœu solennel de chasteté en prenant les ordres sacrés, ou en se faisant religieux.

2°. Les uns disent que les enfans trouvés sont irréguliers, les autres croient qu'ils ne le sont pas ; mais tous conviennent que les évêques peuvent les dispenser pour tous les ordres et pour toutes sortes de bénéfices.

3°. Les enfans nés d'un vrai mariage, soit comme sacrement, soit comme contrat civil, sont légitimes relativement aux ordres et aux bénéfices. Il faut dire la même chose des enfans nés d'un mariage nul, à cause d'un empêchement dirimant, qui était invinciblement ignoré, au moins de l'un des parens. Il en est de même des enfans nés dans la fornication, mais légitimés par un mariage subséquent.

4°. L'irrégularité qui vient du

défaut de naissance se lève en trois manières. La première est par la profession religieuse, quant aux ordres, et aux bénéfices simples seulement. La seconde consiste dans la légitimation qui se fait, ou par un mariage subséquent, ou par le pape, sans ce mariage. La troisième consiste dans la dispense qui appartient au pape seul, quant aux ordres majeurs et aux bénéfices à charge d'âmes; et aux évêques, quant à la tonsure, aux ordres mineurs et aux bénéfices simples, qui ne sont ni dignités, ni personats, ni réservés au pape, et enfin qui n'exigent pas qu'on soit actuellement dans les ordres sacrés pour en être pourvu.

§ VI.

De l'irrégularité du défaut d'esprit.

On compte trois défauts d'âme ou d'esprit, qui produisent l'irrégularité, savoir : le défaut de raison, de science et de foi.

1°. Tous ceux qui n'ont point l'usage de la raison, sont irréguliers; tels sont les enfans, les fous, les lunatiques, les épileptiques, les énérgumènes, les furieux et leurs semblables, quoiqu'ils aient des intervalles lucides. Quand ils sont guéris, ils ont encore besoin de dispense pour recevoir les ordres. Si ces maladies leur surviennent après qu'ils ont reçu les ordres, ils ne peuvent les exercer qu'ils ne soient parfaitement guéris; ce qui demande une longue éprou-

ve. Les accidens d'épilepsie ne produisent point l'irrégularité, lorsqu'ils ne sont arrivés qu'avant l'âge de puberté seulement, parce que l'épilepsie se dissipe avec cet âge. Lorsqu'ils sont arrivés depuis, il faut attendre l'âge de vingt-cinq ans, après lesquels ce mal devient presque toujours incurable : c'est pourquoi les épileptiques qui ont vingt-cinq ans, ne peuvent recevoir, ni exercer les ordres sans dispense. Ces maladies ne privent pas des bénéfices; elles obligent seulement les bénéficiers à avoir des vicaires. Les vertiges ne rendent pas irréguliers; mais les prêtres qui en ont de considérables, ne peuvent point célébrer, à cause du danger d'irrévérence.

2°. Le concile de Trente exige, (sess. 23) que ceux qui veulent recevoir la tonsure soient confirmés, qu'ils soient instruits des élémens de la foi, qu'ils sachent lire et écrire. Il exige pour les quatre moindres, qu'on sache le latin; pour le sous-diaconat et le diaconat, qu'on ait la connaissance de ce qui regarde le sacrement de l'ordre et l'office divin; pour la prêtrise, qu'on puisse administrer les sacrements, et enseigner au peuple les choses nécessaires au salut. Le défaut de cette science compétente, exigée par le concile, produit l'irrégularité, parce que ceux qui ont ce défaut, ne sont pas propres aux fonctions saintes; et c'est la raison pour laquelle le pape Gelase déclare,

(c. 1, *dist.* 36) irréguliers les non-lettrés, *illiteratos*. Le pape seul peut dispenser de cette irrégularité, pourvu que le défaut de science ne soit pas considérable; que le sujet d'ailleurs pieux, s'abstienne des fonctions dont il n'est pas capable, jusqu'à ce qu'il ait acquis la science nécessaire, et qu'il n'y en ait point d'autre qui puisse remplir dignement l'office pour lequel on le dispense.

3°. Le défaut d'une foi ferme et constante produit l'irrégularité, c'est-à-dire, que les Néophytes, ou les personnes nouvellement converties à la foi, sont irrégulières, jusqu'à ce qu'elles aient été suffisamment éprouvées, comme l'ont déclaré après saint Paul (1 Tim. 3, 6) les conciles 1. de Nicée, *can.* 2 le second d'Arles, c. 1, etc. Pour ce qui est du temps de l'épreuve, il doit se mesurer uniquement sur la disposition du sujet.

§ VII.

De l'irrégularité du défaut du corps.

1°. Les défauts du corps qui empêchent de pouvoir faire absolument les fonctions, ou de pouvoir les faire sans danger, sans scandale, sans irrévérence, sans donner de l'horreur au peuple, produisent l'irrégularité. Le droit, ou les théologiens marquent ceux-ci entre les autres : le manque d'une main; le manque de l'ongle du gros doigt de la main droite, si ce défaut empêche qu'on puisse

rompre l'hostie; le manque de deux doigts, avec la moitié de la paume de la main; le manque du pouce et de tout doigt nécessaire aux fonctions sacerdotales, ou d'une telle partie de ce doigt, qu'on ne puisse célébrer sans scandale; un tremblement de main qui expose à l'effusion du calice; le manque d'un œil, quel qu'il soit; l'aveuglement entier, une tache ou autre difformité considérable, et qui cause de l'horreur dans un œil; le manque de nez; le manque de jambe ou de pied, qui empêche de servir à l'autel sans bâton; le manque d'oreilles, qu'on ne peut couvrir par les cheveux; une bosse très-considérable etc.

2°. Le défaut d'un membre caché qui ne cause, ni danger, ni horreur, ne produit point l'irrégularité par lui-même, mais seulement lorsque la personne s'est retranchée ce membre elle-même, ou qu'elle a mérité par sa faute qu'on le lui retranchât: ainsi ceux-là sont irréguliers qui se font ennuques eux-mêmes, ou qui permettent qu'on les fasse tels, soit pour conserver leur voix, soit pour guérir de quelque maladie, soit même pour garder la chasteté: cependant un homme qui aurait été fait eunuque par les médecins à cause de sa santé, ou par les barbares, ne serait point irrégulier; mais il le serait, si cette peine lui avait été justement infligée pour quelque faute, soit par l'ordre du magistrat, ou autrement.

3°. Les lépreux et les pestiférés sont aussi irréguliers. On doute si les Ethiopiens et les autres noirs le sont. Pour les hermaphrodites, ils le sont certainement; en sorte néanmoins que si le sexe viril prévalait en eux, ils pourraient recevoir les ordres valablement, quoiqu'illicitement.

4°. Les défauts du corps qui précèdent les ordres, excluent de tous les ordres; et ceux qui surviennent après qu'on les a reçus, n'excluent que des fonctions qu'on ne peut exercer. Les défauts qui précèdent la tonsure, excluent de tout bénéfice: ceux qui la suivent, n'excluent que de ceux dont ces défauts rendent incapables.

5°. Dans le doute si un défaut emporte l'irrégularité, on doit s'en tenir au jugement de l'ordinaire.

6°. L'irrégularité qui vient du défaut du corps, cesse par la cessation de ce défaut, et par la dispense du pape, à qui ces sortes de dispenses sont réservées par l'usage.

§ VIII.

De l'irrégularité du défaut d'âge.

1°. Comme il n'y a point d'âge déterminé pour la réception des ordres mineurs, le défaut d'âge regarde seulement les ordres sacrés. On est irrégulier pour le sous-diaconat, quand on n'a pas vingt-deux ans commencés; pour le diaconat, quand on n'en a pas vingt-trois com-

mencés; et pour la prêtrise, quand on n'en a pas vingt-cinq aussi commencés.

2°. La dispense d'âge est réservée aujourd'hui au pape qui ne dispense guère que de deux ans, si ce n'est à l'égard des princes, ou des personnes semblables.

§ IX.

De l'irrégularité du défaut de liberté.

Quatre sortes de personnes sont irrégulières pour défaut de liberté, selon le droit commun; savoir, les esclaves, les gens mariés, les magistrats appelés *curiales*, et les personnes obligées à rendre compte pour des deniers considérables.

1°. Les esclaves sont irréguliers, et si on les ordonne sans la permission de leurs maîtres, on doit les dédommager, ou leur renvoyer leurs esclaves après les avoir dégradés, s'ils ont reçu les ordres majeurs.

2°. On ne peut donner aucun ordre, ni même la tonsure à un homme marié, sans la permission de sa femme, à moins qu'il n'ait un juste sujet de divorce. Quand on veut ordonner un homme marié, on doit obliger sa femme à se faire religieuse, si elle est jeune; et si elle est fort vieille, on peut se contenter de lui faire faire vœu de chasteté dans le monde.

3°. Les magistrats attachés au service du peuple étaient irréguliers autrefois, mais cette irrégularité ne subsiste plus.

4°. Les personnes obligées à rendre compte pour des deniers considérables, étaient irréguliers, selon le droit ancien : il est douteux si cette irrégularité subsiste aujourd'hui en France. D'où vient qu'on doit consulter l'évêque en ce cas.

§ X.

De l'irrégularité du défaut de réputation.

Le défaut de réputation ou l'infamie, soit de droit, soit de fait, produit l'irrégularité : ainsi on doit regarder comme irréguliers, 1°. ceux qui ont fait le métier de farceurs, de comédiens, et autres semblables ; 2°. ceux qui ont été condamnés en justice à quelque peine infamante, comme aux galères, au carcan, etc. ; 3°. ceux qui ont subi une pénitence publique pour quelque crime scandaleux ; 4°. ceux qui sont connus publiquement pour coupables de quelque crime infamant, comme de vol, d'assassinat, ou de quelques-uns qui rendent infâmes, selon le droit civil ou canonique ; 5°. les enfans de ceux qui ont été condamnés pour crime de lèse-majesté, les enfans et les neveux des hérétiques, les enfans et les neveux de ceux qui ont frappé violemment un cardinal.

L'infamie cesse, 1°. par l'amendement public et proportionné à la faute du coupable ; 2°. par la dispense du pape, et même par celle de l'évêque qui peut l'accorder quant à l'usage des bénéfices et des ordres déjà

reçus seulement, lorsqu'il s'agit de crimes moindres que l'adultère ; 3°. par le baptême, s'il s'agit d'une infamie de fait ; 4°. par le changement de demeure, et l'habitation dans un lieu où l'on n'est point connu, lorsqu'il est question aussi d'une infamie de fait.

§ XI.

De l'irrégularité qui vient de la bigamie.

On appelle *bigames* ceux qui ont consommé deux mariages, soit avant, soit après le baptême, selon l'usage de l'Église latine ; ceux qui ont épousé une veuve ou une personne corrompue par une autre ; ceux qui ont habité avec leurs femmes après qu'elles sont tombées en adultère ; ceux qui se sont mariés après avoir reçu un ordre sacré, ou fait les vœux solennels de religion. Tous ces bigames sont irréguliers, et ne peuvent être dispensés que par le pape, quant aux ordres sacrés et à la bigamie réelle et interprétative : il est même plus probable que les évêques ne peuvent dispenser de ces sortes de bigamies, quant aux ordres mineurs et à la tonsure, à moins qu'un ancien usage ne leur accorde ce pouvoir en quelques endroits : on excepte le cas de nécessité où on ne pourrait recourir au pape. Les évêques peuvent dispenser de la bigamie similitudinaire. Les prélats réguliers ont chez nos voisins les mêmes pouvoirs sur leurs religieux.

De l'irrégularité du défaut de douceur.

Le défaut de douceur qui rend irrégulier se trouve, 1°. dans tous les fidèles qui tuent ou qui mutilent une personne, ou qui concourent d'une façon libre et prochaine à l'homicide ou à la mutilation; 2°. dans ceux qui poursuivent quelqu'un criminellement, si le juge le condamne à la mort ou à la mutilation; 3°. selon les théologiens étrangers, dans les témoins dont les dépositions sont suivies de la mort ou de la mutilation de l'accusé. En France les témoins et les dénonciateurs ne sont point irréguliers, à moins qu'ils ne se soient présentés d'eux-mêmes sans être appelés, ou qu'ils n'aient déposé par vengeance et par passion; 4°. aussi, selon les théologiens étrangers, les procureurs, avocats, greffiers. En France les procureurs et les avocats ne sont point irréguliers, à moins qu'ils n'aient été cause de la mort d'un innocent, en le défendant mal, ou en défendant trop bien le coupable contre un juste accusateur. Les théologiens, même français, sont partagés sur les greffiers, et ils doivent, pour le plus sûr, obtenir dispense; 5°. en France comme ailleurs, le défaut de douceur se trouve dans les juges qui ont condamné à la mort ou à la mutilation; dans les avocats et procureurs du roi des justices royales, et

dans les procureurs fiscaux des autres justices séculières, qui ont donné des conclusions tendantes à la mort ou à la mutilation, lorsqu'elles ont été suivies; dans les satellites qui conduisent le criminel au supplice, et dans les exécuteurs de la sentence; dans les clerks qui assistent à la mort des criminels, pour autoriser ceux qui les ont condamnés en leur nom, et point autrement; dans ceux qui jettent ou qui portent du bois pour brûler un criminel; dans les ouvriers qui ne seraient des instrumens de supplice que pour les bourreaux, dans ceux qui ont tué ou mutilé dans un combat, même lorsqu'il y a doute s'ils ont tué ou mutilé, même lorsque la guerre est juste; et si la guerre est injuste, il suffit, selon le droit, de s'être trouvé dans une action dans laquelle il y ait eu quelqu'un de tué; 6°. le défaut de douceur se trouve encore dans les médecins et les chirurgiens qui sont cause, par leur faute, de la mort ou de la mutilation de quelque personne, en n'observant point les règles de leur art, et dans les clerks qui exercent la médecine et la chirurgie avec adustion ou incision; mais non pas dans ceux qui l'exercent selon les règles de l'art; et sans adustion ni incision, parce que le droit ne leur défend point cet exercice.

Le pape seul et ses délégués peuvent dispenser de cette irrégularité; parce que, selon le

concile de Trente, les évêques n'ont droit de dispenser que des irrégularités qui naissent du délit, et que l'irrégularité fondée sur le défaut de douceur, ne vient pas du délit. Mais la plupart des cas que nous venons d'exposer n'ont plus lieu en France, quoique pour plus de sûreté la formule de l'absolution comprenne ces mots *ab omni vinculo excommunicationis et interdicti*.

§ XIII.

De l'irrégularité venant de l'homicide.

L'homicide produit l'irrégularité, non-seulement lorsqu'il est commis de dessein formé, mais aussi lorsqu'il est arrivé par accident et sans intention; si le coupable faisait une chose illicite et périlleuse; ou si faisant une chose permise, il a commis une grande négligence qui le rende coupable de péché mortel : on doit donc regarder comme irréguliers, 1°. ceux qui ont tué dans un duel, dans une guerre visiblement injuste, ou en tout autre occasion pareille, soit qu'ils aient tué sur le champ, soit qu'ils ne l'aient fait qu'insensiblement, comme en donnant du poison qui n'a produit son effet qu'après plusieurs mois; 2°. ceux qui ont commandé l'homicide expressément ou tacitement; 3°. ceux qui ont commandé de battre lorsque le mandataire a mutilé ou tué, quoiqu'ils lui en aient fait une défense expresse; 4°.

ceux qui ont conseillé l'homicide, en sorte qu'ils y aient vraiment influé par leur conseil, soit en y déterminant le meurtrier, soit en l'encourageant dans son dessein; 5°. tous ceux qui ont coopéré à l'homicide, comme tous les soldats qui ont porté les armes dans une guerre injuste, quand même un seul d'entre eux aurait tué ou mutilé quelque ennemi, parce qu'ils ne sont tous qu'une même cause morale; ceux qui engagent des soldats, qui donnent de l'argent, des armes ou quelque chose semblable, pour une pareille guerre; les témoins, les accusateurs et les juges injustes; ceux qui empêchent un innocent de se justifier, ou qui cachent les armes d'un homme qui est attaqué pour l'empêcher de se défendre; ceux qui assistent à un homicide, lorsqu'ils sont disposés à aider le meurtrier, quoiqu'ils ne l'aident pas en effet; ceux qui sont obligés par justice d'empêcher les homicides, et qui ne le font pas autant qu'ils peuvent, comme les princes, les gouverneurs, les magistrats, etc.; 6°. les clercs qui tuent quelqu'un par hasard en tirant un coup de fusil, soit à la chasse, soit en se récréant; 7°. ceux qui tuent dans l'ivresse, lorsqu'ils ont pu et dû prévoir que cela pourrait leur arriver.

Il faut raisonner de la mutilation, relativement à l'irrégularité, comme de l'homicide. Or, la mutilation est le retrau-

chement d'un membre, et par un membre, on entend une partie du corps qui a quelque opération particulière et distinguée des autres, ou qui est un instrument total et prochain de quelque action, comme la main, le pied, l'œil, la langue, les narines, etc. Les dents, les oreilles, les doigts ne sont pas des membres dont l'amputation produise l'irrégularité.

Le pape seul peut dispenser de l'irrégularité qui vient de l'homicide volontaire juste ou injuste. Les évêques dispensent de celle qui vient de l'homicide casuel occulte, et de la mutilation injuste aussi occulte.

§ XIV.

De l'irrégularité de la réitération du baptême.

La réitération du baptême, faite sans juste cause, rend irrégulier celui qui baptise, celui qui reçoit le baptême avec connaissance, et le clerc qui assiste à la cérémonie.

L'irrégularité qui vient de la réitération du baptême est réservée au pape quand elle est publique. Les évêques peuvent dispenser de celle qui est occulte.

§ XV.

De l'irrégularité qui vient de la méchante réception des ordres.

La méchante ou illicite réception des ordres produit l'irrégularité, 1°. lorsqu'on a reçu un ordre sacré furtivement sans

avoir été accepté, ou contre la défense que l'évêque en a faite faite sous peine d'excommunication; 2°. quand après avoir reçu les ordres mineurs, on prend le sous-diaconat sans avoir été approuvé pour cet ordre; 3°. quand on reçoit les ordres d'un évêque excommunié et dénoncé; 4°. quand on reçoit les ordres mineurs et le sous-diaconat, ou le sous-diaconat et le diaconat dans la même ordination sans la permission de l'évêque, et à plus forte raison lorsque l'évêque l'a défendu sous peine d'excommunication; 5°. quand on reçoit quelque ordre sacré durant le mariage quoique non consommé.

§ XVI.

De l'irrégularité provenant du mauvais usage des ordres.

1°. Quiconque est lié d'une excommunication majeure, d'une suspension, d'un interdit, même occulte, devient irrégulier en exerçant solennellement les ordres majeurs, sans raison légitime, telles que l'ignorance invincible, l'inadvertance, l'oubli, la nécessité d'éviter le scandale. Il suit de là qu'un clerc lié de quelque une de ces censures encourt l'irrégularité en faisant l'office d'hébdomadier, et en disant *Domini vobiscum*, car s'il ne le dit pas, il ne fait que ce que font les religieuses en récitant l'office. Il en est de même d'un sous-diacre qui chante l'épître avec le manipule, et d'un diacre qui chante l'Évangile

avec l'étole, faute de quoi ils ne sont pas censés exercer un ordre sacré. Il en est de même des clercs qui marient ou baptisent solennellement; car s'ils baptisaient en particulier et sans solennité dans un cas de nécessité, ils ne seraient point irréguliers, puisqu'ils ne feraient que ce font quelquefois les femmes elles-mêmes. Il en faut dire autant d'un évêque qui fait le saint chrême, étant lié de quelque censure; qui confirme, quoique hors le temps de la messe solennelle; qui donne la tonsure ou les quatre moindres; qui consacre des églises, des autels, des calices, des patènes; qui bénit des abbés, des vierges, des habits destinés au service divin; qui réconcilie des églises pollues, dégrade des clercs, absout des excommuniés avec les solennités prescrites; qui bénit solennellement le peuple par ces paroles, *sit nomen Domini benedictum*, parce que toutes ces fonctions appartiennent à l'ordre épiscopal ou sacerdotal. Il faut porter le même jugement des abbés et des prêtres qui exercent quelques fonctions épiscopales avec la permission du pape. Il en est de même des prêtres qui donnent l'absolution, quoiqu'invalidement, étant liés de censures, parce que l'absolution n'a point d'autre solennité que la prononciation des paroles.

2°. Quiconque exerce sérieusement, avec connaissance et solennellement un ordre sacré,

qu'il n'a pas, devient irrégulier, parce que la loi qui prononce cette peine ne distinguant pas entre le laïc et le clerc, doit s'étendre à tous les deux. *Si quis baptisaverit*, dit le pape Hormisdas (c. 1. de Cler. non ordin.), *aut aliquod divinum officium exercuerit non ordinatus, ... nunquam ordinetur*. Il en est de même de celui qui entend la confession d'un autre sans être prêtre, soit qu'il lui donne l'absolution, ou non.

3°. Il n'y a que le pape qui puisse dispenser de l'irrégularité que l'on contracte par le violement d'une censure en exerçant un ordre sacré, lorsque le crime est public. L'évêque dispense quand le crime est occulte. Pour ce qui est de l'irrégularité que l'on encourt par l'exercice d'un ordre qu'on n'a pas, l'évêque en dispense, quant à l'usage de l'ordre qu'on avait déjà; après deux ou trois ans de pénitence; mais elle est réservée au pape pour ce qui est de monter aux ordres supérieurs, lorsque le crime est public; car s'il est occulte, l'évêque dispense aussi pour les ordres supérieurs. (C. 2. de Cleric. non ord. min.)

§ XVII.

De l'irrégularité qui vient de l'hérésie.

1°. Selon le droit commun, l'hérésie rend irréguliers ceux qui l'ont professée, et leurs enfans jusqu'au second degré par la ligne paternelle, et au premier par la maternelle; les fau-

teurs des hérétiques, les apostats de la foi et leurs défenseurs; en sorte qu'on ne peut les ordonner sans dispense, après qu'on les a réconciliés à l'église. (C. 2. de Hier. in 6, et c. 15, c. 32, dist. 50.)

L'irrégularité qui vient de l'hérésie n'a point lieu en France, même après la révocation de l'édit de Nantes. On y admet aux ordres et aux bénéfices, sans aucune dispense, les hérétiques nouvellement convertis et leurs enfans. Cet usage a lieu aussi dans quelques endroits de l'Allemagne, comme l'assure Pickler, *ad tit. 7, lib. 5 Decretal.*

3°. Dans les lieux où le droit commun est en vigueur, l'irrégularité qui vient de l'hérésie est réservée au pape, quand elle est notoire; et si elle est occulte, les évêques en peuvent dispenser.

§ XVIII.

De la dispense de l'irrégularité.

Nous proposerons ici quelques règles avec leurs exceptions sur les dispenses de l'irrégularité.

Première règle.

Toute irrégularité qui vient du défaut et d'une cause passagère, cesse quand cette cause vient à cesser, sans qu'il soit besoin de dispense. La raison est que ces sortes d'irrégularités n'ont été portées que pour le temps que dureraient les causes qui les produisent. Ainsi ceux qui sont irréguliers par défaut d'âge, de science, de liberté,

d'infirmité, de naissance, cessent de l'être, lorsqu'ils ont l'âge, la science, la liberté requise; lorsqu'ils cessent d'être infirmes d'esprit ou de corps; lorsqu'ils sont légitimés par un mariage subséquent. Cette règle ne s'étend pas aux irrégularités qui ont une cause permanente, comme sont toutes celles qui viennent du délit, si l'on en excepte l'infamie et l'hérésie en France. Elle ne s'étend pas non plus à la bigamie, ni au défaut de douceur.

Deuxième règle.

Toute irrégularité qui vient du propre délit, se lève par le baptême, ou plutôt on n'encourt aucune irrégularité par quelque péché que ce soit avant le baptême, lequel ôte toutes les tâches du péché, toutes les indécences qui en naissent, et tous les fondemens des irrégularités qui en proviennent: il n'en est pas de même des irrégularités qui viennent du défaut, si l'on en excepte celui de douceur; car comme ces défauts subsistent après le baptême, les irrégularités qui en naissent subsistent aussi.

Troisième règle.

La profession religieuse facilite la dispense de quelque irrégularité que ce soit, et fait que les bâtarde peuvent recevoir les ordres sacrés, mais non les prélaturess, même régulières. Tel est la disposition du droit commun, *cap. 12, 3 de eo qui furtivè*, et c. 1 de filiis presbyt.

Quatrième règle.

Les papes peuvent dispenser de toutes les irrégularités canoniques, et les évêques de celles qui naissent des crimes occultes, et qui n'ont point été déduites au for contentieux, excepté celle qui vient d'un homicide volontaire dont le pape seul peut dispenser, quelque occulte que soit ce crime. Sur quoi on doit remarquer que tout crime déduit au for contentieux ne produit pas une irrégularité réservée au pape. Une plainte, ni une information ne suffisent pas pour cela; mais il faut que le dénoncé ait été cité et qu'il ait succombé. Car s'il a été absous, même sur de fausses preuves, son crime est censé occulte. S'il a transigé avec sa partie avant le jugement, l'évêque peut encore le dispenser.

Cinquième règle.

Toutes les irrégularités qui viennent du défaut, quelques-unes exceptées, et toutes celles qui viennent du délit public, sont communément réservées au pape. La raison est, quoiqu'en dise Gibert dans ses *Institutions ecclésiastiques*, tome 1, tit. 65, que la dispense de l'irrégularité est interdite à l'évêque toutes les fois qu'elle ne lui est pas permise par le droit, ou par la coutume légitime, et qu'il n'y a que peu d'irrégularités naissantes du défaut, dont le droit ou la coutume permettent à l'évêque de dispenser, telles que l'irrégularité qui vient du défaut de

naissance, et celle qui vient de la bigamie similitudinaire. Nous disons que les irrégularités qui viennent du défaut sont communément réservées au pape, parce que les évêques en peuvent dispenser lorsqu'elles sont douteuses, ou que les irréguliers ne peuvent recourir au pape, soit à cause de leur pauvreté, soit à cause du scandale qui en arriverait.

Sixième règle.

Les évêques ne peuvent dispenser de l'irrégularité qu'on a encourue, en violant les censures qu'ils ont portées, lorsqu'elle est publique. La raison est que quoique la censure qui donne occasion à l'irrégularité soit portée par l'évêque, l'irrégularité que l'on encourt en violant cette censure est portée par le droit commun, et qu'elle suit par conséquent la nature des autres irrégularités contenues dans le droit commun.

Septième règle.

On ne doit admettre aucune irrégularité qui ne soit exprimée dans le droit, d'où vient que dans les doutes de droit, il n'est pas nécessaire de recourir à la dispense, lorsqu'après un mûr examen on ne trouve point le cas douteux expressément marqué dans le canon.

Huitième règle.

Ceux qui ont des privilèges légitimes pour dispenser de l'irrégularité, peuvent en user selon leur étendue; d'où vient que

si les prélats réguliers ont reçu le pouvoir des souverains pontifes de dispenser de toutes les irrégularités, comme le disent les théologiens de Salamanque, ils sont autorisés à s'en servir; mais l'évêque a toujours le droit de demander son privilège à un religieux publiquement irrégulier qui se présenterait à lui pour recevoir les ordres, et il ne suffirait pas à ce religieux d'alléguer la coutume.

Neuvième règle.

Pour bien connaître les irrégularités naissantes de crimes occultes, il faut remarquer qu'un crime peut être public, quant à l'action qui en fait le matériel, et être en même temps occulte quant à la malice. Par exemple, si un prêtre lié d'une excommunication cachée, célèbre publiquement la messe, l'action ou la célébration de la messe sera publique, mais le péché qu'il fera, et qui le rendra irrégulier, sera occulte. Il peut pareillement arriver qu'il soit notoire que ce prêtre célèbre, après avoir encouru l'excommunication, mais qu'on croira qu'il aura reçu l'absolution de cette censure, et alors le violement de cette censure sera encore occulte. Dans ces deux cas on doit regarder comme occultes les péchés et les irrégularités qui en sont provenues. C'est le sentiment de M. de Sainte-Beuve et du P. Navar, récollet, pénitencier du pape Innocent XI. (*Manud. ad prax.* c. 3. *introd.*)

Dixième règle.

Les dispenses d'irrégularité qui doivent servir dans le for extérieur se prennent à la daterie, et celles qui ne doivent servir que dans le for intérieur se prennent à la pénitencerie.

(*Voyez* touchant l'irrégularité les différents théologiens qui en ont traité, et entre les autres Avila, Suarez, Sayr, Covarruvias, Cabassut, Habert, le P. Alexandre, Pontas, l'auteur des Conférences d'Angers, M. Collet, Moral. t. 4.)

IRIBAREN (Antoine), dominicain du grand convent de Saragosse, né en 1655, mourut en 1710. Il fut théologien du nonce en Espagne, théologal de l'église de Lérida, examinateur synodal de l'archevêché de Saragosse, recteur et régent du collège de Saint-Vincent-Ferrier, Ordre de Saint-Dominique; professeur de l'Écriture-Sainte dans l'université de Saragosse, etc. Il a composé les ouvrages suivants : 1°. *Cursus philosophicus*, in-4°, 4 volumes. 2°. *Sermones varii*, in-4°. 3°. Conférences sur la dévotion du saint Rosaire. 4°. Un Traité sur la doctrine chrétienne. 5°. *Examen confessoriorum*. 6°. Un volume in-folio de *Sacramentis*. Mém. manusc.

ISAAC; fils d'Abraham et de Sara. Son non signifie le ris, et Sara le lui donna à cause que quand l'ange lui promit qu'elle deviendrait mère, quoiqu'elle ne fût plus en âge d'avoir des enfans, elle sourit secrètement.

Et quand l'enfant fut né, elle dit : Le Seigneur m'a donné un sujet de ris et de joie. Lorsqu'Isaac eut atteint l'âge d'environ vingt-cinq ans, le Seigneur tenta Abraham, et lui commanda de lui immoler son fils Isaac. Abraham le conduisit à ce dessein sur la montagne de *Moria* ; et prenant le couteau, il étendit la main pour l'immoler ; mais l'ange du Seigneur l'arrêta. Isaac, âgé de quarante ans, épousa Rebecca dont il eut deux jumeaux, Esau et Jacob. La famine étant survenue dans le pays, Isaac se retira à Gêrارة où régnait Abimelech, et de-là revint à Bersabée où il fixa sa demeure. Le Seigneur lui apparut, et lui renouvela les promesses qu'il lui avait déjà faites de le bénir et de multiplier sa race. Isaac envoya Jacob en Mésopotamie pour y prendre une femme de sa parenté ; et lorsque Jacob revint de son pays au bout de vingt ans, Isaac était encore en vie, et il vécut encore vingt-trois ans, étant mort âgé de cent quatre-vingt-dix-huit ans, l'an du monde 2288 ; avant Jésus-Christ, 1712 ; avant l'ère vulgaire, 1716. Il fut enterré avec Abraham par Esau et Jacob ses fils. L'église honore Isaac comme l'une des figures de Jésus-Christ les plus parfaites. Son immolation est marquée comme un sujet de fête depuis le neuvième siècle dans plusieurs martyrologes au 25 de mars. Les Juifs croient qu'Abraham composa les prières qu'ils ont coutume de réciter le

matin ; Isaac celles de midi, et Jacob celles du soir. (Genès. 18 et suiv. Baillet, t. 4, 25 mars.)

ISAAC (saint), solitaire et abbé à Constantinople, vivait dans une cellule proche de cette ville sur le grand chemin, lorsque l'empereur Valens, arien, marchait contre les Goths l'an 378. Saint Isaac voyant passer ce prince devant sa cellule, lui cria : « Où prétendez-vous aller, » seigneur ? vous avez déclaré la » guerre à Dieu, il n'est pas » pour vous. C'est lui qui a sou- » levé les barbares contre vous, » parce que vous avez animé » contre lui les langues des im- » pies... Cessez-donc de lui faire » la guerre, si vous voulez qu'il » fasse lui-même cesser la guerre » que vous font vos ennemis.... » Rétablissez les évêques catho- » liques dans leurs sièges, c'est » le seul moyen de vous assurer » la victoire. Si vous n'en voulez » rien faire, vous verrez com- » bien il vous est dur de regim- » ber contre l'aiguillon. Car vous » n'en reviendrez pas, et vous y » perdrez votre armée. » L'empereur, irrité d'un discours si libre, fit mettre le solitaire en prison, pour le faire mourir à son retour ; mais il périt dans cette expédition avec les deux tiers de son armée, et fut brûlé par les ennemis dans une cabane où ses gens l'avaient porté blessé. Pour saint Isaac, il continua sa vie austère, et fut regardé comme un autre Elie jusqu'à sa mort, qui arriva le 26 de mai de l'an 383. Les Grecs font sa fête le 30

du même mois. (Théodoret. Sozomène. Bollandus. Baillet, 30 mai.)

ISAAC (saint), solitaire à Spolète en Italie, était Syrien de naissance. Il passa de l'Orient en Occident vers l'an 314, avec le bienheureux Jean de Parane, et s'établit comme lui dans le territoire de Spolète en Ombrie. Il allait souvent faire oraison dans la cathédrale de cette ville. Il y passa une fois trois jours et trois nuits dans ce saint exercice ; mais le portier impatient, le traita d'hypocrite et le souffleta. Le démon s'étant saisi de cet homme, Isaac le délivra ; ce qui rendit son nom fort célèbre. Il alla ensuite dans un désert abandonné, où il bâtit une petite demeure, n'ayant rien voulu accepter des biens qu'on lui offrait pour fonder un grand monastère. Il eut plusieurs disciples qu'il gouverna saintement jusqu'après le milieu du sixième siècle, qu'il mourut de la mort des justes. Son corps, enterré d'abord dans son ermitage, fut transporté dans la suite à Spolète, et mis dans une église qui a porté son nom, et qui, ayant pris depuis celui du martyr saint Ansan, a passé des bénédictins aux chanoines réguliers qui la possèdent aujourd'hui. On fait sa mémoire le 11 d'avril. Son histoire est dans les dialogues de saint Grégoire-le-Grand, qui avait appris ce qu'il en dit de saint Eleuthère, abbé de Saint-Marc de Spolète, lequel avait connu le saint. (Baillet, 11 avril.)

ISAAC (saint), martyr de Cordoue, était de l'une des plus nobles et des plus riches familles de cette ville. Touché de Dieu dans le degré le plus florissant de sa fortune, il se retira dans le monastère de Tabane où il parut un prodige de mortification et d'humilité. Il n'y avait que trois ans qu'il était dans ce monastère, lorsque la Providence lui ouvrit le champ du combat pour la foi de Jésus-Christ. Le roi des Sarrasins ayant excité une sanglante persécution contre l'église, Isaac parut des premiers devant ses ministres, et mérita par son courage d'être attaché à un gibet, la tête en bas, et puis brûlé le 3 juin de l'an 851. (Saint Euloge, dans son Mémorial des saints, qui se trouve imprimé dans le quatrième tome de l'Espagne illustrée, et dans le neuvième de la Bibliothèque des Pères. Baillet, 5 juin.)

ISAAC, ex-Juif, vivait au commencement du cinquième siècle. Il composa un livre de la Trinité et de l'Incarnation, intitulé : *La foi d'Isaac qui avait été Juif*. Le père Sirmond a donné cet ouvrage sur un manuscrit de la Bibliothèque de M. Pithou. (Gennade. Dupin, Bibl. eccl., t. 3, p. 498.)

ISAAC premier du nom, patriarche d'Arménie, vivait avant le milieu du cinquième siècle. Il a laissé des canons qui ont été faits par rapport aux corévêques et qui sont contenus en cinquante-cinq chapitres ; d'au-

tres canons qui prescrivent la formule dans laquelle doivent être conçus les vœux et les excommunications dans les monastères, et des constitutions touchant les rites que doivent suivre les ministres de l'Église, et concernant les oblations des fidèles. Ces écrits sont parmi les manuscrits arméniens de la bibliothèque du roi.

ISAAC, surnommé *le Grand*, et quelquefois *l'Ancien*, prêtre de l'église d'Antioche, se rendit célèbre sous le règne de Théodose le Jeune et de Marcien. L'auteur de la Chronique d'Édesse, donne à Isaac la qualité d'archimandrite ou d'abbé, sans marquer de quel monastère. Il paraît par d'autres monumens syriens, qu'il était situé à Gabula dans l'extrémité de la Comagène, contrée de Syrie près de l'Euphrate, ou plutôt à Gabula dans la Phénicie. On ne peut pas mettre sa mort plus tôt qu'en 460, puisqu'il a fait un poème sur la ruine d'Antioche, arrivée en 459. On l'a quelquefois confondu avec un autre Isaac, surnommé Ninivite, de qui nous avons des discours sur le mépris du monde, dans les bibliothèques des Pères. Mais celui-ci était évêque, au lieu qu'Isaac le grand n'était que prêtre. Il avait composé plusieurs ouvrages en syriaque, dont les principaux étaient deux livres contre les nestoriens et les eutychiens; un livre du combat des vices; un de l'accès à Dieu, un de la difficulté de pratiquer les

vertus; un de l'ordre monastique, etc. Il ne reste que quelques fragmens de ses ouvrages polémiques; mais on a dans un manuscrit de la bibliothèque du Vatican soixante de ses sermons, et quarante-quatre dans un autre, sur différentes matières. (Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 15, p. 433 et suiv.)

ISAAC, surnommé *le Bon*, évêque de Langres au neuvième siècle, fit un recueil de lois ecclésiastiques tirées des trois derniers livres des capitulaires de nos rois, que le diacre Benoît a ajouté à la collection d'Ansegise. Le père d'Acheri nous a donné un petit traité sur le canon de la messe, qui porte le nom d'Isaac, et qui est d'un autre Isaac, abbé de l'Étoile au diocèse de Poitiers, dont il porte le nom dans les manuscrits, et sous le nom duquel il a été publié dans le sixième tome de la Bibliothèque de Cléaux. Cet abbé de l'Étoile est encore auteur du Traité de l'esprit et de l'âme, attribué à saint Augustin. (Dupin, neuvième et douzième siècles.)

ISAAC, évêque arménien, vers l'an 1130, composa deux traités contre les Arméniens, que nous avons dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du 12^e siècle, col. 508.)

ISAAC (Jean), lévite, Juif, se fit chrétien, et fut professeur à Cologne. Il mourut en 1577, après avoir publié à Cologne en 1559 le traité suivant : Défense

de la vérité hébraïque de l'Écriture-Sainte. Il y défend l'intégrité du texte hébreu, et répond très-savamment aux objections de Guillaume Lindanus. (Rivet, *in isagoge ad sacr. Script.*, c. 8, § 28. Dupin, Table des Auteurs ecclési. du seizième siècle, col. 1212 et 1213.)

ISAAC HAZAN, rabbin, ainsi nommé, parce qu'il était concierge de la synagogue de Tolède, vivait vers l'an 1270, et travailla aux tables astronomiques, dites Alfousines, parce qu'elles furent dressées par les soins d'Alfonse I, roi de Léon et de Castille.

ISAAC KARO, rabbin de Tolède, fut un de ceux qui se virent obligés de quitter l'Espagne, en conséquence de l'arrêt de Ferdinand et d'Isabelle, donné au mois de mars 1492, qui les obligeait de sortir d'Espagne en quatre mois ou d'embrasser le christianisme. Karo se retira en Portugal et ensuite à Jérusalem. Il a composé un ouvrage sous ce titre : Les générations d'Isaac; c'est un commentaire sur le pentateuque, partie littéral, partie cabalistique, où il examine les sentimens des autres interprètes. Il a été imprimé d'abord à Constantinople en 1518, et ensuite à Mantoue et à Amsterdam en 1708. Buxtorf lui attribue un rituel, publié sous le titre de la Pierre du secours. (Wolfius Biblioth. heb., t. 1, n° 1266. Basnage, Hist. des Juifs, t. 5.)

ISAAC CHAJUT, rabbin,

président de l'école de Prague, qui vivait en 1581, a écrit plusieurs livres. Dans l'un il traite de la destruction du temple : il a été imprimé à Amsterdam en 1585. Un autre qui est en vers est intitulé : La face d'Isaac ; un troisième, la ville d'Arbang ; un quatrième, la Méditation d'Isaac ; c'est un poëme sur la veille de Pâque. (Wolfius, *ut suprâ.*)

ISAAC, rabbin et président de la synagogue des Juifs espagnols à Hambourg, fit imprimer à Prague un livre d'un auteur anonyme sous le titre de livre des Mémoires, qui renferme les rites, instituts et cérémonies des Juifs. Isaac a fait lui-même quelques ouvrages, comme un livre de jurisprudence, et un autre sous le titre de *Collectio farinæ*, imprimé à Amsterdam en 1607. (Wolfius Isaac Aboulfeda, surnommé Alkhalidi, auteur de l'histoire de la ville et du pèlerinage de Hébron où est le sépulcre du patriarche Abraham en Palestine. D'Herbelot, Bibliothèque orient.)

ISAAR, hébr., l'huile, du mot *istar*, ou lumière, du mot *isoar*. fils de Caath. (Exod. 6, 18.)

ISAARI, chef de la quatrième des vingt-quatre familles des lévites. (1 Par., 24, 22 et 25, 11.)

ISABELLE (Bienheureuse), sœur de saint Louis, roi de France, et fondatrice du monastère de Long-Champ, vint au monde dans le mois de mars 1225, dix ans après le roi saint Louis, son

frère. Toute sa vie ne fut qu'une suite continuelle d'oraison, de lecture et de travail, surtout depuis l'âge de treize ans qu'elle forma le dessein de se consacrer à Dieu dans l'état de la virginité. Elle jeûnait trois fois la semaine, et mangeait si peu les autres jours, que ce qu'elle prenait n'aurait pu la soutenir sans miracle. Elle se donnait souvent ou se faisait donner la discipline jusqu'au sang; elle se levait long-temps avant le jour pour dire les matines, et ne se recouchait point après. Elle ne parlait à personne depuis les complies du soir jusqu'à primes du lendemain. Alors elle prescrivait ce qu'elle regardait ses œuvres de charité pour la journée, et demeurait ordinairement en oraison jusqu'à midi. Elle refusa constamment l'alliance de l'empereur Frédéric II, et se retira dans le monastère qu'elle fit bâtir à Long-Champ, à une lieue et demie de la ville de Paris, pour des religieuses de Sainte-Claire, qu'on nomma depuis *Urbanistes*, comme beaucoup d'autres du même institut, du nom du pape Urbain IV, qui modéra leur première règle. La bienheureuse Isabelle, sans porter l'habit religieux, donna dans cette maison des exemples continuels des plus rares vertus, et surtout d'une patience héroïque, jusqu'à sa mort qui arriva le 22 février 1270. Son corps, revêtu de l'habit de Sainte-Claire, fut enterré au-dedans du monastère comme elle l'avait souhaité. Ur-

bain VIII permit de le lever de terre et de le mettre dans une chaise pour l'exposer à la vénération publique. Léon X déclara Isabelle bienheureuse, et permit aux religieuses de Long-Champ d'en faire la fête le 31 d'août. Et en 1696, Innocent XII étendit cette permission à tout l'Ordre de Saint-François. La Vie de la bienheureuse Isabelle, écrite par Agnès de Harcourt, l'une de ses demoiselles, troisième abbesse de Long-Champ, se trouve imprimée après celle de saint Louis, et publiée par les soins de M. Ducange. (Baillet, 31 août.)

ISAI, hébr., *don de Dieu*, du mot *schai*, don, présent, fils d'Obed, et père de David. On le nomme autrement Jessé. (Ruth. 4, 17.)

ISAIE, fils d'Amos, le premier des quatre grands prophètes, était de la ville de Jérusalem, et du sang royal de David, selon la tradition des Hébreux. Son père Amos était fils de Joas, roi de Juda, et frère d'Amasias. Il commença fort jeune à se consacrer entièrement au service de Dieu, et à devenir le ministre de sa parole au peuple. Nous apprenons de lui-même qu'il prophétisa sous le règne de quatre rois de Juda, Ozias, Joathan, Achaz et Ézéchias; ce qui fait un espace de près de cent ans. Il épousa une femme à qui il donna lui-même le nom de prophétesse, dont il eut deux fils, l'un nommé *Scar-Jasub*, qui signifie *le reste reviendra*; et

l'autre *Chas - Bas*, qui veut dire *hâtez-vous de ravager*. Pendant le cours de sa prédication, il donna à la cour et au peuple un exemple éclatant de la plus haute sainteté, couvert d'un sac le plus souvent, et menant une vie très-austère; ce qui ne l'empêcha pas d'avoir une infinité de contradictions à essuyer de la part des Juifs. Manassès, roi de Juda, ne pouvant souffrir ses reproches, le fit scier en deux avec une scie de bois, selon la tradition constante de la synagogue et de l'Église, l'an du monde 3323. On dit que son corps fut enterré près de Jérusalem, sous le chêne du Foulon, d'où il fut transféré à Panéade, et de-là à Constantinople, sous le règne de Théodose le Jeune, l'an 442 de Jésus-Christ. Les Grecs font la fête d'Isaïe le 9 de mai, et les Latins le 6 de juillet.

Le livre d'Isaïe contient cinquante-six chapitres, dont le principal objet est la captivité de Babylone, le retour de cette captivité, et le règne du Messie. Dans les six premiers chapitres, il invective contre les désordres de Juda, et le menace de grands malheurs. Dans les six chapitres suivans, il parle du siège de Jérusalem, formé par Phacée et Rasin. Il promet à Achaz la naissance du Messie sous le nom d'Emmanuel, et prédit les maux qui menacent les royaumes de Syrie et d'Israël. Il prononce ensuite plusieurs prophéties fâcheuses contre Babylone, contre

les Philistins, les Moabites, etc. Les chapitres 40, 41, 42, 43, 44 et 45, contiennent un long discours qui est une démonstration de l'existence de Dieu, de la vérité de la religion des Hébreux, et de la vanité de l'idolâtrie. Les quatre chapitres suivans traitent du règne de Cyrus, de la chute de Babylone, et du retour des Juifs. Le prophète parle ensuite des mystères de Jésus-Christ et de la formation de l'Église avec tant de clarté, que les Pères disent que c'est plutôt un évangéliste qu'un prophète. Isaïe passe avec justice pour le plus éloquent des prophètes. On trouve en lui toute la pureté de la langue hébraïque. Il est grand et magnifique dans son style, véhément dans ses mouvemens, abondant, fleuri et orné dans ses figures, fort impétueux quand il s'agit de relever des choses odieuses. Grotius le compare à Démosthène, et Gaspard Sanctius, dans ses *Prolegomènes*, lui donne la préférence sur tous les auteurs grecs et latins (*in 4, Reg. 19, 2*). Outre les prophéties que nous avons de lui, il avait écrit un livre des actions d'Ozias, qui est cité dans les *Paralipomènes*, et que nous n'avons plus. (2 Par. 26, 22.) On lui attribue quelques autres ouvrages apocryphes, comme ceux qui sont intitulés : *l'Ascension d'Isaïe*; *la vision ou l'apocalypse d'Isaïe*; le *Dialogue entre Isaïe et Ézéchiass*. (Baillet, t. 4, 6 juillet. Richard Simon, Crit. de Dupin, t. 4, p. 157. Dom Calmet. Dom

Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 1, p. 273 et suiv.)

ISAIE, martyr de Palestine, et compagnon des saints Élie, Jérémie, Samuelet Daniel. (*Voy. ÉLIE.*)

ISAIE, fils d'Abraham Levita, rabbin, a été président de différentes synagogues en Pologne et en Bohême, et principalement à Prague. Il eut dans la Terre-Sainte la dignité de nasschi, ou de prince. Il est mort en 1610, et a laissé quelques ouvrages, entr'autres un livre en deux tomes, donné sous ce titre : Les deux tables de la loi. Il a été imprimé à Amsterdam en 1648. (Wolffius, Biblioth. héb., t. 1, n° 1298.)

ISAMBERT (Nicolas), natif d'Orléans, docteur en Théologie de la faculté de Paris, maison et société de Sorbonne, professeur royal en Théologie, fut reçu docteur le 3 juillet 1602, et pourvu de la chaire de Théologie en Sorbonne, nouvellement fondée par Louis XIII l'an 1617. Il mourut en Sorbonne, le 14 mai 1642, âgé de soixantedix-sept ans, après avoir enseigné avec une réputation extraordinaire. Il joignait à la science une tendre piété et un jugement solide. Il décidait les cas de conscience avec beaucoup de précision et de justesse. On a de lui 6 volumes in-folio de Commentaires latins sur la Somme de saint Thomas, imprimés à Paris. Cet ouvrage est estimé.

ISAURE ou ISAUROPOLIS, ville épiscopale de Lycaonie au

diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Ammien Marcellin dit que de son temps elle fut détruite comme rebelle, et qu'à peine y remarquait-on quelques restes de sa première beauté. Elle ne subsiste plus. Saint Basile la place dans la Pisidie, *ep.* 1. Elle en était effectivement du temps de ce saint, et différente de la province d'Isaurie qui ne fut établie, que depuis, par l'empereur Théodose. Il paraît par la lettre 406 de ce saint docteur, que l'évêque d'Isaure se donnait le droit d'ordonner des évêques dans toutes les petites villes de son district, pendant que lui-même se regardait comme dépendant du métropolitain de Pisidie ou de Lycaonie. Voici ceux qui ont siégé à Isaure.

1. Hilaire, souscrivit en 381 au testament de saint Grégoire de Naziance, et au premier concile de Constantinople.

2. Callistrate; nous avons une lettre de saint Jean Chrysostôme, qui lui est adressée.

3. Aece, représenté au concile de Chalcedoine par Onésiphore, son métropolitain.

4. Zénon, à qui nous avons obligation des actes du martyre de saint Cyr et de sainte Julite.

ISAURIE, contrée de l'Asie mineure que Ptolémée comprend dans la Pamphylie, ainsi que la Pisidie. Les Turcs lui donnent le nom de *Sauria*. Elle est située, en partie aux extrémités du mont Taurus, et en partie dans la montagne. Le reste s'étend jusqu'au pied des monta-

gnes vers la Pamphylie, et aboutit, du levant, au mont de la Cilicie, et du nord, à la Phrygie, à la Lydie et à la Carie. Elle ne devint province ecclésiastique qu'après le concile de Nicée; on y joignit quelques villes et quelques bourgs de la Cilicie Trachée, principalement Séleucie qu'on érigea en métropole; et la Cataonie qui était une partie de la Cappadoce dont la ville de Claudiopolis lui fut aussi unie. Elle demeura soumise au patriarche d'Antioche, jusqu'à ce que l'empereur Léon, dit l'Isaurien, parce qu'il en était originaire, l'attribua au siège de Constantinople. Isaura, petite ville qui donna le nom à cette province, passa à celle de Lycaconie.

ISBAAB, hébr., *demeure du père*, du mot *jaschab*, chef de la quatorzième famille sacerdotale. (1 Par. 4, 13.)

ISROSETH, hébr., *homme de confusion*, du mot *isch*, homme, et du mot *bosch*, honte, fils de Saül et son successeur dans la royauté. Il fut reconnu roi par la plupart des tribus d'Israël, l'an du monde 2949, et régna quelques années, après lesquelles il fut assassiné pendant qu'il dormait. La royauté finit par sa mort dans la maison de Saül. (2 Reg. 2, 8, et 4, 7.)

ISCARIOTH, hébr., *homme de meurtre*, du mot *isch*, homme, et du mot *carath*, qui coupe, qui tranche, surnom de Judas le traître. (Voy. JUDAS.)

ISCHANIAM, siège épiscopal

du diocèse de Constantinople, dont le père Lequien assure qu'il n'a pu connaître, ni le diocèse, la métropole. Il lui trouve les évêques suivans :

1. Joasaph, en 1574.

2. Maxime, en 1575. Il assista au concile du patriarche Jérémie II, qui n'était composé que de métropolitains. Il y est placé après celui de Lazique.

3. N... vers l'an 1579. (*Liv. 4, turc. græc.*, p. 282.)

ISCHIA, île d'Italie sur la côte de Naples, éloignée d'environ trois milles de la terre ferme; elle peut avoir vingt milles de circuit; on l'appelait autrement *OEnasia*, à cause du séjour qu'y avait fait la flotte d'Énée. Il y a dans cette île une ville épiscopale de même nom, sous l'archevêché de Naples, dont elle est éloignée de dix-huit milles au couchant. On y trouve des bains froids et chauds qui guérissent de plusieurs maladies; ce fut dans cette ville que se retira Ferdinand, roi de Naples, après que Charles VIII. roi de France, lui eut enlevé ses états en 1495. Son église cathédrale, dédiée à l'Assomption de la Vierge, est desservie par treize chanoines, dont trois sont dignitaires; savoir, le primicier, l'archidiaque et l'archiprêtre. Il y a dans la ville un monastère de filles et trois paroisses, et dans le faubourg appelé *Celsa*, plusieurs autres églises. Le diocèse ne s'étend pas plus loin que l'île. (*Ital. sac.*, t. 6, p. 230.)

Évêques d'Ischia.

1. Pierre, au concile de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

2. Amenius, en 1206.

3. Salvus, siégeait en 1305 : de son temps l'île fut presque ruinée par un tremblement de terre.

4. Pierre, succéda en 1306.

5. Guillaume, mort en 1348.

6. Thoinas, chanoine de Marsico-Nuovo, nommé en 1348, sous Clément VI.

7. Jacques, transféré à Martorano en Calabre en 1359.

8. Barthélemy de Busulariis, de Pavie, de l'Ordre de Saint-Augustin, élu en 1359.

9. Paul Strina, de Caprée, élu en 1372, mourut en 1378.

10. Balthazard Cossa, cardinal de Naples, qui fut depuis pape sous le nom de Jean XXIII.

11. André, nommé par Grégoire XII.

12. Nicolas de Bénévent, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Martin V en 1418.

13. Laurent de Riccis, de Florence, évêque d'Ancone, puis de Sinigaglia, transféré en 1419, siégea dix-sept ans, et fut transféré à Ravello en 1436.

14. Jean de Sicile, de l'Ordre de Saint-Augustin, siégea dix-neuf ans, et mourut en 1453.

15. Michel Coral, Espagnol, moine et abbé de Sainte-Marie, Ordre de Cîteaux au diocèse de Saragosse, nommé par Nicolas V en 1453, mourut en 1464.

16. Jean de Cico, de Pé-

rouse, siégeait encore en 1479.

17. Bernardin de Leis, Romain, chanoine de Latran, nommé en 1503, fut transféré à Castro le 8 janvier 1504.

18. Donat Strina, le 8 janvier 1504.

19. Augustin Falivenia, de l'Ordre des Servites, évêque de Caprée, transféré le 24 avril 1534 par Clément VI, siégea treize ans, et mourut en 1548.

20. François Guttieres, Espagnol, mort en 1554.

21. Virgile Rosari, de Spollette, chanoine de la Rotonde, nommé le 27 août 1554, fut transféré à Siponto, fait cardinal-évêque d'Adria en 1560.

22. Philippe Geri, de Pistoie, succéda le 16 janvier 1560, il alla au concile de Trente, et fut transféré à Assise en 1564.

23. Innique, cardinal Avoli, commendataire, en 1564.

24. Fabius Polveroni, de Naples, nommé le 8 juin 1565, mourut en 1590.

25. Innique Avolus, chanoine régulier de Latran, élu le 29 janvier 1590, siégea trente-sept ans.

26. François Tontoli, de Siponto, procureur-général des sommaches, nommé le 15 janvier 1638, abdiqua en 1663.

27. Jean-Antoine de Vecchis, de Capoue, nommé par Alexandre VII, le 12 février 1663, mourut en 1672.

28. Jérôme Rocca, élu le 3 octobre 1672, mourut sous Innocent XII.

29. Michel-Ange Cotignola,

de Naples, nommé par Innocent xii, le 23 avril 1692, abdiqua en 1698.

30. Luc Trapani, de Naples, nommé le 9 février 1699, fut transféré à Tricario le 24 janvier par Clément xi.

31. Jean-Marie Capici-Latro, de l'Ordre des sommaches, nommé le 11 février 1718.

ISCHIRION (saint), agent ou homme-d'affaires martyr en Égypte, reçut ordre de son maître de sacrifier aux idoles; et sur le refus qu'il en fit, son maître le perça d'un pieu aiguisé. C'est ainsi qu'il mourut, et qu'il remporta la couronne du martyre l'an 251, pendant la persécution de Dece. La fête de saint Ischirion est marquée au 22 de décembre dans les martyrologes, et son culte assigné dans la ville d'Alexandrie, comme si ç'avait été le lieu de son martyre, ou de sa sépulture. (Bailliet, 22 décembre.)

ISERNIA ou SEGNA, ville du royaume de Naples dans le comté de Molisse. Ce fut autrefois une des sept du Samnium sur le Volturno, entre Bojano et Venafri, à mille pas de Capoue. Les Romains y envoyèrent une colonie l'an 487 de Rome, deux cents soixante-cinq ans avant Jésus-Christ. Tite-Live en fait mention aussi bien que Strabon, Cicéron, Ptolémée, Pline, etc. Sur le déclin de l'empire, elle fut plusieurs fois ruinée par les Lombards et les Sarrazins. Les treUBLEMENS de terre l'ont aussi renversée souvent de fond en

comble, particulièrement celui de 847. Elle est située dans un bon terrain qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie; Pline fait mention de ses bons vins. C'est le lieu de la naissance de Pierre de Mouron, qui fut fait pape sous le nom de Célestin v, et ce fut dans cette ville qu'il établit l'Ordre des Célestins, que le pape Grégoire x approuva en 1273. On croit que Plotin, disciple de l'apôtre saint Pierre, y prêcha l'Évangile, et qu'il y était déjà bien établi du temps de saint Sylvestre. La cathédrale est bien bâtie, et est dédiée au prince des apôtres. Le chapitre est composé de deux dignités, l'archiprêtre et le primicier, et douze chanoines dont il y en a un chargé de faire les fonctions curiales. On compte dans la ville sept monastères, deux de filles et cinq d'hommes. Le diocèse comprend treize petites villes avec leurs paroisses et leurs églises; l'évêché vaut 1000 écus, et est taxé à la chambre apostolique à 50 florins. (*Ital. sac.* t. 6, p. 366.)

Évêques d'Isernia.

1. Saint Benoît, *vide act. SS. maii*, t. 1, p. 495.
2. Sébastien, en 595, sous saint Grégoire, pape.
3. N... en 639, sous Jean iv.
4. Boniface, en 758.
5. Odelgaire, au concile de Ravenne, en 877.
6. Lande, en 946; il périt dans un tremblement de terre.
7. Arderic, en 964.

8. Gérard, en 1032; les églises de Venafri et de Bojano furent réunies de son temps à la sienne.

9. Pierre, de Ravenne, nommé par Nicolas II, en 1059, il siégeait encore en 1080.

10. Léon, en 1090.

11. Maur, siégeait en 1113.

12. Raynald, assista au concile de Latran en 1179.

13. Darius, sous le pontificat d'Innocent III, et d'Honoré III.

14. Théodore, succéda en 1230.

15. Hugues, siégeait en 1244.

16. Nicolas, en 1258.

17. Henri, de Saint-Germain, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1267.

18. Matthieu, siégeait en 1276.

19. Robert, en 1287.

20. Jacques, en 1302.

21. Pierre, siégea depuis 1307 jusqu'en 1330.

22. Henri, de l'Ordre des Frères Mineurs, siégea un an.

23. Guillaume, évêque de Citta-di-Castello, en 1332.

24. Philippe, Romain, de l'Ordre des Frères Prêcheurs de la maison Rufine, pénitencier du Vatican, élu vers l'an 1348, siégea près de vingt ans, et fut transféré par Urbain VI, à Tivoli; le même pape le créa cardinal en 1277.

25. Paul, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1367, abdiqua après avoir siégé neuf ans.

26. Nicolas, succéda à Paul en 1376.

27. Cristophe de Moroni, Romain, siégeait en 1390, fut fait cardinal par Boniface VIII.

28. Dominique, abbé des saints Boniface et Alexandre en 1300, fut transféré à Suessa.

29. André, transféré à Potenza en 1402.

30. Antoine, évêque d'Isola, transféré à Isernia en 1402.

31. Nicolas, transféré de Gaete en 1404.

32. Lucille, nommé par Grégoire XII, en 1414.

33. Barthélemy de Pardo, chanoine d'Ostie, nommé par Jean XXIII, en 1415.

34. Jacques, du mont Aquila, clerc de Venafri, nommé par Martin V, en 1418: il fut préservé sous les ruines de la ville, qui fut renversée d'un tremblement de terre. Il rebâtit la cathédrale et l'évêché, et siégea cinquante ans jusqu'en 1469.

35. Charles Setari, de Naples, abbé de Saint-Jean élu en 1470, mourut en 1486.

36. François de Adamo, nommé par Innocent VIII, mourut en 1497.

37. Constantin Castryoti, des rois d'Épire, nommé par Alexandre VI, en 1498, mourut à Naples en 1500.

38. Jean Aliveri, siégea dix ans, et mourut en 1510.

39. Maxime Corvini, de Naples, assista au concile de Latran sous Léon X, mourut en 1522.

40. Christophe Numajus, de Forlì, de l'Ordre des Frères Mineurs, fait cardinal par Léon X,

en 1517, et nommé par le même évêque d'Isernia le 20 septembre 1522, résigna deux ans après au suivant...

41. Antoine Numajus, de Forlì, neveu du précédent, succéda le 19 décembre 1524, et siégea quarante-deux ans.

42. Jean-Baptiste Lomellini, originaire de Rhodes, mais né à Messine, évêque de Guardia d'Alferez, assista au concile de Trente, puis fut transféré à Isernia le 17 mars 1567; il siégea trente-trois ans, et mourut en 1599.

43. Paul de Curte, de Naples, évêque de Ravello, nommé par Clément VIII, en 1600, siégea six ans et abdiqua.

44. Alexis Geromaoddi, fameux jurisconsulte, nommé par Paul V, le 25 avril 1606, mourut d'une chute de cheval le 6 août 1611.

45. Marc-Antoine de Gênes, Napolitain, chanoine de Naples, évêque de Montemarano, transféré par Paul V, mourut le 7 novembre 1624.

46. Jean-Jérôme Campanilis, de Naples, évêque de la Cedo-gna, transféré le 27 janvier 1625, mourut à Naples le 22 juin 1626.

47. Didace Marin, Espagnol, carme, évêque de Monte Peloso, transféré en 1626, mourut en 1637.

48. Dominique Jourdain, de Naples, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda le 17 août 1637, et mourut à Rome le 13 février 1640.

49. Marcel Stella, de Rome, référendaire des deux signatures, nommé par Urbain VIII, le 26 mars 1640, mourut à Naples en 1642.

50. Jérôme Mascambruni, de Bénévent, mourut en allant à son église au mois de mai 1643.

51. Pierre-Paul de Rueticis, de Naples, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, évêque de..... transféré le 14 décembre 1643, mourut en 1659.

52. Jérôme Bollini, de Rome, procureur général des Célestins, nommé par Innocent X, le 9 juillet 1653, mourut en 1657.

53. Tiburce Bollini, frère du précédent, et abbé de l'Ordre des Célestins, nommé le 28 mai 1657, mourut au mois de juin 1660.

54. Michel Ange, de l'Ordre des Frères Mineurs, né dans la petite ville de Saint-Maur au diocèse de Tricarico, général de son Ordre, nommé en 1660 le 20 septembre, mourut en 1672.

55. Jérôme Passarelli, grand jurisconsulte, élu le 30 janvier 1673, fut transféré à Salerne par le roi catholique le 14 novembre 1689.

56. Michel de Boulogne, de Nole, clerc régulier théatin, nommé le 6 mars 1690, abdiqua en 1698.

57. Pierre Tertius, de Laure, du diocèse de Policastro, nommé le 22 décembre 1698, mourut en 1717.

58. Jean Xavier de Léon, prêtre d'Ariano, nommé le 20 décembre 1717.

ISIDORE (saint) martyr d'Alexandrie, fut condamné au feu avec *Heron* et *Ater*, autrement *Arsène*, et consumé dans le même bûcher l'an 250 pendant la persécution de Dèce. (Baillet, 12 décembre.)

ISIDORE DE CHIO, martyr, souffrit durant la même persécution. Les Grecs font sa fête le 14 mai, et les Latins le 15. Son culte est célèbre à Venise. (Baillet, 15 mai.)

ISIDORE D'ALEXANDRIE, dit le *Xenodoque* ou l'*Hospitalier* (saint), prêtre et solitaire, naquit en Égypte avec d'excelentes qualités vers l'an 318. Il passa plusieurs années dans les solitudes de la Thébaïde et de Nitrie, et fut ensuite ordonné prêtre de l'église d'Alexandrie par saint Athanase qui le chargea de l'office d'hospitalier, dont les fonctions consistaient à recevoir les pauvres et les étrangers, et à pourvoir à tous leurs besoins spirituels et corporels. Il était doux, obligeant, affable, et cependant fort austère dans son genre de vie, ne portant point de linge, n'usant pas de bain, et ne mangeant jamais de viande, ni jusqu'à se rassasier. Il demeura toujours très-uni avec saint Athanase qu'il accompagna même à Rome, et qu'il défendit généreusement après sa mort. Il fut aussi long-temps ami de Théophile, patriarche d'Alexandrie; mais celui-ci l'ayant pris en aversion, le chassa non-seulement de son église, mais encore des déserts de Nitrie, et de

toute la Palestine avec trois cents autres solitaires. Saint Isidore se réfugia à Constantinople l'an 400, où il fut très-bien reçu de saint Jean Chrysostôme, ce qui souleva Théophile contre ce saint docteur. Pour saint Isidore, on croit qu'il mourut en paix à Constantinople sur la fin de l'an 403, ou au commencement de l'an 404. Quelques-uns doutent si ce n'est pas plutôt saint Isidore, prêtre et religieux de Sceté, dont parle Cassien, que l'Hospitalier d'Alexandrie, dont on célèbre la mémoire le 15 janvier. (Pallade, Hist. lausique. Théodore, Hermant, Vies de saint Athanase et de saint Chrysostôme. Fleuri. Bulteau, Hist. mon. d'Orient. Baillet, 15 janvier.)

ISIDORE DE CORDOUE (saint), évêque de cette ville, vivait sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune. Il écrivit des commentaires sur les livres des rois, qu'il dédia à Paul Orose vers l'an 412. On le nomme aussi Isidore l'*Ancien*, pour le distinguer d'Isidore le *Jeune*, plus connu sous le nom d'Isidore de Séville.

ISIDORE DE PELUSE (saint), dit vulgairement de *Damiette*, parce que l'on suppose que Damiette est la même que l'ancienne Peluse, quoique la chose soit incertaine, était né au quatrième siècle, d'une famille noble de la ville d'Alexandrie en Égypte, et alliée à celle des patriarches Théophile et saint Cyrille. Ayant distribué ses biens

aux pauvres, il se retira sur une montagne déserte près de la ville de Peluse, d'où lui est venu son surnom. Il y vécut dans l'étude, la prière et les jeûnes, et y acquit une telle autorité par la sainteté de sa vie et l'éminence de sa doctrine, que quoiqu'il ne fût que simple prêtre, on le voyait sans peine agir et parler souvent, comme s'il eût été le père et le maître des premiers pasteurs. Il n'épargna, ni Eusèbe, son propre évêque, ni le gouverneur du pays, qui voulait donner atteinte aux asyles sacrés. Il fut le défenseur, aussi bien que le plus savant et le plus célèbre des disciples de saint Chrysostôme. Il partagea aussi les souffrances de cet illustre persécuté. On le chassa de sa solitude, et il regarda son exil et ses autres afflictions comme des grâces et des faveurs. Il parvint à une extrême vieillesse, et mourut vers l'an 449. Les Grecs et les Latins font sa fête le 4 février qu'ils ont pris pour le jour de sa mort. Il avait composé plusieurs ouvrages qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Le zèle qui l'animait lui fit aussi écrire en divers temps et à diverses personnes un très-grand nombre de lettres. On en a compté jusqu'à dix mille, dont il nous reste encore deux mille douze, divisées en cinq livres. La meilleure édition est celle de Paris en 1638, in-fol. en grec et en latin. François Arceus y a fait d'excellentes remarques critiques, qui ont été imprimées à Rome en 1671, sous

ce titre : *Isidorianæ collationes, quibus Isidori pelusiotæ epistolæ omnes hactenus editæ, cum multis antiquis optimæ notæ manuscriptis codicibus comparantur, et inde circiter bis mille locis supplentur et emendantur.* Les lettres de saint Isidore sont courtes pour la plupart, mais belles et bien écrites, vives, pressantes, serrées, savantes, sentées, pleines de suc et d'onction. Elles font voir que leur auteur avait une profonde intelligence de l'Écriture, une grande connaissance de la doctrine et de la discipline de l'Église, des devoirs de chaque état, surtout de l'ecclésiastique et du monastique, beaucoup d'ardeur à soutenir la pureté de la morale et un talent particulier pour inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu. On les compare aux écrits de saint Basile pour l'onction et la piété, et à ceux de saint Chrysostôme pour le zèle. On peut les distribuer en trois classes, suivant les différentes matières qui y sont traitées. Il y en a plusieurs de dogmatiques où il explique des passages difficiles de l'Écriture, et où il établit divers dogmes de la religion; d'autres de discipline, qui regardent les devoirs des ecclésiastiques et des moines, et un grand nombre de morale pour l'instruction des laïcs de tout état et de toute condition. (Sixte de Sienne. Bellarmin. Henschenius. Dupin. Richard Simon, Critiq. du Dup., t. 1, p. 149. Baillet, 4 février.

Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et ecclés., t. 13, p. 600.)

ISIDORE DE SÉVILLE (saint), ainsi nommé, parce qu'il fut évêque de cette ville, naquit à Carthagène, ville ancienne d'Espagne. Il était fils de Sévérien, gouverneur de la ville, et de Turture ou Théodora, dame de grande piété. Il eut pour frères Fulgence, évêque de Carthagène, et saint Léandre, évêque de Séville, qui prit soin de son éducation. Isidore fit un tel progrès dans la science et dans la piété sous un si excellent maître, que quand il laissa l'église de Séville vacante par sa mort, il ne se trouva personne plus digne que lui de remplir son siège. Il lui succéda donc l'an 601, et travailla de toutes ses forces à la conversion des ariens, à l'institution des clercs, et au bon réglemeut des monastères. Il présida au second concile de Séville, au quatrième de Tolède, et mourut le 4 avril 636, âgé de près de quatre-vingts ans, après avoir été long-temps l'oracle de l'Espagne. Son corps enterré d'abord dans son église, fut transporté en 1063 dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de la ville de Léon. On fait sa principale fête le 4 d'avril, particulièrement dans les diocèses de Séville et de Léon, qui l'honorent comme leur patron. On a de lui un Traité d'étymologies ou d'origines, divisé en vingt livres : c'est un abrégé de tous les arts et de toutes les sciences dont il explique les termes et les prin-

cipes, *Ariginum sive etymologia-rum libri 20*. Trois livres des différences des noms, ou de la propre signification des termes ; un livre de la nature des choses ; une Chronique depuis le commencement du monde jusqu'à l'empire d'Héraclius. L'histoire des Goths, des Vandales et des Suèves, depuis l'an 176 jusqu'à l'an 619 ; un traité des écrivains ecclésiastiques qui comprend en tout quarante-six écrivains, dont le premier est le pape Sixte, et le dernier Maxime, évêque de Saragosse. L'histoire de la vie et de la mort de quelques Saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; des prolégomènes sur la Bible ; des commentaires sur le Pentateuque, sur Josué, les Juges, les Rois, avec quelques fragmens de ce qu'il avait écrit sur Esdras et sur les Maccabées ; des allégories sur l'Ancien et le Nouveau-Testament ; un commentaire sur le Cantique des cantiques ; deux livres contre les Juifs, adressés à sa sœur Florentine, où il traite de la naissance et de la mort de Jésus-Christ, et de la vocation des Gentils ; deux livres des offices ecclésiastiques où il traite des prières et des cérémonies de l'Eglise. Une règle pour des moines ; deux livres des synonymes, ou soliloques, dans lesquels saint Isidore introduit d'un côté l'homme qui se plaint de la misère de son état, et de l'autre la raison qui l'avertit de son devoir. Un Traité du mépris du monde, qui est tiré presque en-

tièrement des soliloques; ce qui fait croire que c'est l'ouvrage de quelque compilateur, de même que celui qui a pour titre : la Règle de Vie. Les Lamentations de la pénitence (ouvrage poétique); une Prière sur l'amendement de la vie; un recueil de Sentences divisées en trois livres, et tirées des morales de saint Grégoire. Quelques lettres, parmi lesquelles il faut regarder comme supposées celle qui est à Massanus, sur la pénitence des clercs; celle à Claude, sur la procession du Saint-Esprit; celle à Redemptus, où l'on agite la question du pain azyme et du pain levé, et celle à Eugène de Tolède, sur l'autorité du pape. Ces lettres sont du neuvième ou du dixième, ou du onzième siècle, où ces questions étaient agitées. Sigebert attribue encore à saint Isidore le livre du combat des vices et des vertus; mais il est d'Ambroise Autpert, abbé de Saint-Vincent de Bénévent. La collection des canons qu'on lui attribue n'est pas non plus de lui; il faut porter le même jugement du livre qui a pour titre, de l'Ordre des Créatures, et du glossaire qui porte le nom de saint Isidore. Les principales éditions des œuvres de saint Isidore sont celles de Paris en 1601, de Cologne en 1617, de Venise, en 5 tomes, dont le prospectus parut le 1^{er} janvier 1758 : l'éditeur était le bibliothécaire du duc de Modène. Saint Isidore avait plus de lecture que de beauté et d'élévation d'esprit. Son style

est clair, mais il n'est, ni éloquent, ni poli. Il règne dans ses œuvres morales un goût de piété et de componction qui touche et qui attendrit. (Braulion, évêque de Saragosse, in *Præf. ad lib. S. Isidori*. Mariana, l. 6, *Hist. hisp.* c. 5, 6, 7. Trithème. Cave. Dupin, *Bibl. t.* 7, p. 1. Baillet, 4 février. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sac. et ecclés.* t. 17, p. 621.)

ISIDORE, archevêque de Thessalonique, auteur de quelques homélies grecques sur saint Luc, conservées dans la bibliothèque du Vatican. (Sixte de Sienne, *lib. 4, Biblioth. sanct.*)

ISIDORE, dit *Mercator*, le *Marchand*, ou *Peccator*, le *Pêcheur*, vivait, comme l'on croit, au huitième siècle. Il est auteur d'une collection de canons qui a long-temps été attribuée à saint Isidore de Séville. Elle renferme les canons des principaux conciles qui se sont tenus dans l'Afrique, les Gaules, l'Espagne, et même la ville de Rome. Elle renferme aussi les fausses décrétales de plus de soixante papes, depuis saint Clément jusqu'à saint Sirice, mort le 19 septembre 399. Il y a cependant beaucoup de pièces véritables, telles que les épîtres et les décrets d'un grand nombre de papes, depuis saint Sirice jusqu'à Zacharie, mort en 752. Riculfe, archevêque de Mayence, apporta cette collection d'Espagne vers l'an 800, et la répandit en France. Elle a été souvent imprimée et augmentée. L'auteur de cette

collection porte le nom de *Mercator*, le *Marchand*; dans quelques exemplaires et dans d'autres, celui de *Peccator*, le *Pécheur*, nom que plusieurs évêques ajoutaient autrefois à leur signature par humilité. Dans la Bibliothèque des Pères, il y a des lettres d'un nommé Eulogius qui dit qu'il avait deux frères, dont l'un appelé Isidore, se retira à Mayence avec des marchands, et que c'est pour cela qu'il se nomma *Mercator*. (Doujat, Hist. du droit canon. Traité de l'étude des conciles, p. 156. Grand-Colas, Crit. des Aut. eccl. t. 1, p. 160.)

ISIDORE LE LABOUREUR, (saint) cultivait la terre à Madrid en Espagne, dans le onzième et le douzième siècle, ce qui ne l'empêchait pas de visiter le matin toutes les églises de la ville, avant d'aller à son travail. Il avait pris à ferme la terre d'un soldat de Madrid, qui lui reprocha sa négligence; mais le saint l'apaisa, en lui montrant que dans tout le territoire il n'y avait point de champ mieux entretenu, ni de plus grand rapport. Saint Isidore avait une femme et un fils avec lesquels il se sanctifia par le travail et la prière, dans l'uniformité d'une vie commune. Il mourut de la mort des justes l'an 1130. On l'invoque comme l'un des saints tutélaires de l'Espagne, et le patron de la ville de Madrid où repose son corps, et où l'on fait sa fête le 15 mai. Grégoire xv le canonisa le

12 mars 1622. (Baillet, 15 mai.)

ISIDORE, archevêque de Kiovie, assista au concile de Florence où il prononça un discours qu'on trouve dans les actes de ce concile. (Dupin, Table des Aut. eccl. du quinzième siècle, col. 843.)

ISIDORE ISOLAN, dominicain de la ville de Milan, et du couvent de Sainte-Marie des Grâces, enseigna long-temps la philosophie et la Théologie avec beaucoup de réputation dans plusieurs collèges de la province de Lombardie, et enfin les sentences dans celui de Boulogne où il prit le degré de bachelier. Il vivait encore en 1522. Les ouvrages qu'il a laissés décèlent un homme doué d'une science presque universelle, jointe à beaucoup de facilité et à une grande pureté de langage. Ces ouvrages sont, 1°. *Tractatus de mundi æternitate contra Averroistas*, lib. 4, à Pavie 1513 et 1522, in-8°, et à Lyon 1528 et 1580, in-4°. 2°. *Tractatus de imperio rulantis Ecclesiæ*, à Milan 1517, in-fol. 3°. *Inexplicabilis mysterii gesta B. Veronicæ virginis, præclarissimi monasterii sanctæ Marthæ urbis Mediolani sub observatione regulæ divi Augustini interprete Isidoro de Isolani*, etc. à Milan 1518, in-4°. 4°. *De patriæ urbis panegyricus*, à Milan 1518, in-4°. Le discours est élégant. 5°. *Epitome quæstionum F. Joannis Capreol. in quatuor libros sententiarum* à F. Paulo Soncinate adornata, P. F. Isidorum de

Isolanis edita et in multis locis suppleta, à Pavie 1522, in-8° et à Lyon 1528. Cet ouvrage est dédié à François 1^{er}, roi de France. 6°. *Disputationes catholice quinque*; 1°. *De igne inferni*; 2°. *De igne purgatorio*; 3°. *De merito animarum purgatorii, et cognitione propriae beatitudinis futuræ*; 4°. *De dispositione dantis et recipientis indulgentias*; 5°. *De modo remissionis factæ per indulgentias*, à Lyon 1580, in-4°. 6°. *Summa de donis. S. Joseph*, à Pavie 1522, in-4°. 7°. *De regum et principum institutis*. (Le père Échard, *Scrip. ord. Prædic.* t. 2, p. 50.)

ISIDORE CLARIO. (*Voyez* CLARIO.)

ISINDE, ville épiscopale de la seconde Pamphylie au diocèse d'Asie, sous la métropole de Perges. On l'appelle différemment *Isionda*, *Pisinda*, *Sinda*; et elle a eu les évêques suivans :

1. Cyrille, au concile de Nicée.

2. Edesius, se trouva au concile d'Ephèse, auquel il s'opposa d'abord, mais enfin il y souscrivit.

3. Marcellin, au concile de Chalcédoine.

4. Thalleleus, au cinquième concile général.

5. Ignacé, à celui de Photius sous le pape Jean VIII. (*Or. chr.* t. 1, p. 1033.)

ISLE, lieu du Comtat-Venaisien, *Insulanum*. Il y eut un concile tenu l'an 1288, par Rostaing de Capre, archevêque d'Arles, as-

sisté de quatre évêques et des députés de quatre autres absens. On y publia les statuts de plusieurs autres conciles de la même province : et l'on y en ajouta un nouveau qui fut de ne donner que l'aube seule à l'enfant dont on serait le parrain : c'était l'habit blanc dont le nouveau baptisé était revêtu en sortant des fonts. (Concil., t. 9, p. 1335.)

ISLE-BARBE (I'), *Insula Barbara*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans une petite île au milieu de la rivière de Saône un peu au-dessus de Lyon. C'était un des plus anciens monastères des Gaules, et vraisemblablement le premier qui ait été fondé dans le diocèse de Lyon. On en attribue le commencement à deux chrétiens dont l'un s'appelait Étienne et l'autre Pétergrin, qui s'étaient retirés vers l'an 202 dans cette île pour se mettre à couvert de la persécution d'un empereur païen; elle fut ensuite habitée par ces solitaires. Ils eurent des successeurs qui bâtirent une église par la libéralité d'un seigneur du pays nommé Longin, et formèrent ainsi entr'eux une société d'ermites sous la conduite du vénérable Dorothee. Il est certain que ce monastère subsistait dès le quatrième siècle. Il fut d'abord dédié à saint André, mais depuis il porta le nom de saint Martin. M. Baillet, *Topogr. des saints*, p. 240, prétend que ce n'était encore au sixième siècle qu'un ermitage de cellules éparses où

se retiraient des solitaires qui choisissaient un inspecteur et qu'ils changeaient de temps en temps. C'est ainsi, dit-il, qu'en fut abbé ou supérieur saint Loup, depuis évêque de Lyon. On croit que c'est vers le milieu du septième siècle que la règle de Saint-Benoît y fut établie; elle s'y est conservée jusqu'en 1551, que cette abbaye fut sécularisée et changée en collégiale, dont le chef avait le titre d'abbé. Le chapitre de l'Isle-Barbe était composé de deux autres dignités et de dix-sept chanoines. Les religieux ruinèrent cet ancien monastère en 1562. Camille de Neufville son abbé et depuis archevêque de Lyon, en fit rebâtir l'église en 1620. (*Gallia christ. t. 4, nov. edit. Dom Vaissette, Geogr. histor. etc., t. 7, p. 469. La Martinière, Diction. géogr.*)

ISLE EN BARROIS, *Insula Barri Ducis*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Barrois au bailliage de Bar-le-Duc, diocèse de Toul. Elle était auparavant de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, et fut fondée l'an 1151. Il paraît par les lieux réguliers que cette abbaye a été considérable. Elle fut donnée à l'église primatiale de Nancy en échange de l'abbaye de Gorze qui en avait été distraite, et cédée à la France par le traité de Vincennes en 1661.

ISLE-CHAUVET, *Insula Calceti*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur la côte et dans une île de l'océan au

diocèse de Luçon dans le bas Poitou, entre Beauvoir-sur-Mer et Machecou. On en attribue la fondation aux moines d'Absie vers l'an 1130, et on nomme pour ses principaux bienfaiteurs les seigneurs de la Garnache. L'Isle-Chauvet souffrit en 1588 un incendie qui y causa beaucoup de dommage et fut très-funeste à la régularité. Cette abbaye fut rétablie depuis par les révérends pères Camaldules, que Henri de Maupas, évêque du Puy et ensuite d'Evreux et abbé de l'Isle-Chauvet, y introduisit en 1679 à la faveur du pieux évêque de Luçon Henri de Barrillon, et du consentement de Vincent Marsolle, général de la congrégation de Saint-Maur. (*Gallia christ. t. 2, col. 1432.*)

ISLE-DIEU (l'), *Insula Dei*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le diocèse et à quatre lieues de Rouen sur une île de la rivière d'Andèle d'où elle tire le nom de l'Isle-Dieu. Elle était fille de l'abbaye de Silly, et fut fondée vers l'an 1187 par Reginald, seigneur de Pouilly, et Gilbert de Valcueil châtelain de Beauvais.

ISLE-DE-MEDOC (l'), *Insula in Medulio pago*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située au pays de Medoc entre l'océan et la Garonne. On ignore dans quel temps et par qui elle a été fondée, mais on sait qu'elle existait dès l'an 1079, que Grégoire VIII écrivit à l'abbé Fulcard qui en était le supérieur,

et aux autres religieux de cette maison, en faveur d'un de ses chanoines nommé Lambert. (*Gallia christ.* t. 2.)

ISLE DE RÉ. (*Voyez* RÉ.)

ISMAEL, héb., *Dieu qui exauce*, du mot *schamah*, *exaucer*, fils d'Abraham et d'Agar. Il épousa une femme égyptienne, dont il eut douze fils. C'est d'eux que sont sorties les douze tribus des Arabes, qui subsistent encore aujourd'hui. On connaît dans l'histoire les descendants d'Ismael, sous le nom général d'Arabes et d'Ismaélites. Depuis le septième siècle, ils ont presque tous embrassé la religion de Mahomet, et nous les appelons Turcs ou Musulmans. (*Genès.* 16, 25.)

ISMAEL, fils de Nathania, de la race royale de Juda, tua en trahison Godolias que Nabuchodonosor avait établi sur les restes du peuple qui était demeuré dans la Judée, après la ruine de Jérusalem. (*4 Reg.* 25, 25.)

ISMIEL, héb., *nomination de Dieu*, du mot *schem*, *nom*; ou *admiratio*, *étonnement*, du mot *schamam*, *nom d'un prince*. (*1 Par.* 4, 36.)

ISOIE ou EUSOYE ou YSOIE. (*Voyez* YSOIE.)

ISOLA, petite ville du royaume de Naples dans la Calabre ultérieure, ruinée deux fois par les Turcs. Elle est à quatre milles de la mer Ionienne, à six du promontoire appelé Zacinium, et à dix-huit de Siberine sa métropole. On l'a fermée de mu-

railles depuis quelque temps, et on y compte environ cent soixante-dix familles ou mille cinq cents habitants. M. de Commanville dit qu'on y voit des évêques dès le septième siècle, entre les prélats du rit grec, sous le nom de *Nesiai*, et que la notice de Léon en fait un suffragant de Siberine, sous celui d'Isola, pour Insula, comme il est encore à présent. Quoi qu'il en soit, la cathédrale dédiée à la sainte Vierge montant au ciel, a été magnifiquement décorée par l'évêque Annibal Caraccioli, et enrichie de reliques qui y furent transférées de Rome, sous Grégoire XIII. Elle est hors des murs de la ville, et desservie par dix chanoines, dont quatre sont dignitaires; savoir, l'archidiacre, le doyen, le chantre et le trésorier, tous fondés par Caraccioli. Il n'y a point d'autre église paroissiale. On n'y voit qu'un couvent de franciscains. Le diocèse est peu étendu et comprend six abbayes. Le revenu de l'évêque est de trois mille ducats. (*Ital. Sac.* t. 9, p. 505.)

Évêques d'Isola.

1. Arenulphe, assista en 1046 au concile de Pavie.
2. Luc, en 1092.
3. Jean, siégeait en 1128.
4. Vurnar, en 1149.
5. Tasimée, le 18 octobre de la même année.
6. N... du temps de l'abbé Joachim, en 1200.

7. Matthieu, sous Innocent iv en 1243.

8. Pierre, en 1311 et 1322.

9. François, mort en 1349.

10. Pierre de Corono, chanoine, nommé par Clément vi.

11. Bernard, transféré à Saint-Juste en Sardaigne, par Innocent vi, en 1354.

12. Nicolas, sous Urbain vi, en 1389.

13. Jean d'Isola, sous Boniface ix, en 1390.

14. Antoine, transféré à Isernia.

15. Gauthier, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1410.

16. Pierre, transféré à Cantazaro en 1421. Martin v mit l'année suivante, pour administrateur, François de Arceriis, évêque de Squillace.

17. François de Arceriis.

18. Nicolas, chanoine, nommé le 15 juillet 1426, mourut en 1437.

19. Crucette, Calabrois du mont Saint-Pierre, de l'Ordre des Frères Mineurs, succéda en 1437, et fut transféré à Crotone en 1445.

20. Nicolas-Antoine, Calabrois, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, résigna en 1445.

21. Martin, transféré à Martorano en 1451.

22. Antoine de Genovisio, évêque de Martorano, la même année.

23. Benoît, abbé de Sainte-Marie de Miléches au diocèse de Reggio, nommé par Nicolas iii, fut transféré à Draconaria, l'année suivante.

24. Jean, succéda à Benoît, et mourut en 1453.

25. Michel Cosal, Espagnol, moine et abbé de Sainte-Marie de Rota, Ordre de Cîteaux, diocèse de Saragosse, en Aragon, nommé en 1453, mourut en 1479.

26. Bona-dies, siégea jusqu'en 1487.

27. Jean, assista au couronnement d'Alphonse ii, roi de Naples, le 2 juin 1494.

28. Ange Castaldi, mort en 1508.

29. César Lambertini, archevêque de Trano, transféré en 1509, résigna au suivant le 8 juin 1545.

30. Thomas Lambertini, prieur de Saint-Nicolas-des-Pélerins au diocèse de Trano, fut d'abord administrateur n'ayant que vingt-quatre ans, ensuite confirmé évêque à l'âge de vingt-sept ans, et mourut en 1551.

31. Honoré Fascitelli, fameux poète, et un des plus beaux esprits de son temps, nommé par Jules iii, le 30 janvier, assista au concile de Trente et abdiqua.

32. Annibal Caraccioli, de Naples, nommé le 4 mai 1562, prit pour coadjuteur Scipion Montalegre, le 4 juillet 1585, et répara sa cathédrale que les Turcs avaient pillée.

33. Scipion Montalegre lui succéda, et mourut en 1609.

34. Jérôme Palazuoli, siégea quatre ans.

35. André Justiniani, de Gènes, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Paul iv, le

24 novembre 1614, et mourut le 27 novembre 1617.

36. Jean-Antoine de Maximis, de Rome, siégea ciuq ans.

37. Ascagne Castanea, de Turin, secrétaire de Charles Emmanuel, duc de Savoie, nommé par Urbain viii, mourut à Rome le 16 décembre 1627.

38. Alexandre Bichi, de Sienné, nommé le 5 mai 1628, transféré à Carpentras, fait cardinal par Urbain viii, le 28 novembre 1633, mourut à Rome le 25 mai 1657.

39. François Bibelia, de Cantazaro, mort en 1634.

40. Martini Alferi, de Milan, inquisiteur de Malte, nommé le 21 août 1634, fut transféré à Cosenza.

41. Julien Viviani, doyen de la cathédrale de Pise, évêque de Salone, nommé le 2 mai 1639, mourut en 1641.

42. Antoine Celli, de Rome, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Urbain viii, le 6 septembre 1641, mourut en 1645.

43. Dominique Carnovallis, Calabrois, homme très-versé dans les langues orientales, mourut en 1646.

44. J. B. Motta, mort en 1449.

45. François Ferreri, de Cantazaro, mort en 1658.

46. Charles Rossi, de Cantazaro, succéda le 1^{er} septembre 1659, et mourut en 1679.

47. François Megale, curé de Sainte-Catherine de Rome, nommé le 27 novembre 1679.

48. François Marini, de Ros-

sano, nommé le 25 mai 1682, mourut en 1718.

49. Dominique Votta, de Cosenza, nommé le 20 décembre 1717.

ISON, moine de Saint-Gal, fut appelé au monastère de Grandfeld pour y diriger les études. Il y mourut à la fleur de son âge en odeur de piété, le 14 mai 871. On a de lui, une Histoire des translations du corps de Saint-Gal, qu'on trouve dans Surius au 16 de novembre, dans le Recueil des historiens d'Allemagne, donné par Goldast; et au tome quatrième des Actes bénéd. de Dom Mabillon. On trouve encore du même écrivain : Vie et miracles de saint Othman, dans le second tome du troisième siècle bénédictin. (D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 5. Dupin, Tab. des Aut. eccl. du neuvième siècle, col. 358.)

ISRAEL, hébr., *qui prévaut* ou *qui domine avec Dieu*, du mot *schara*, *dominer*. C'est le nom que l'Ange donna à Jacob, après qu'il eut lutté toute la nuit contre lui à Mahanaïm ou à Phanael. Le nom d'Israël se prend aussi quelquefois pour tout le peuple, toute la race de Jacob, et quelquefois pour le royaume d'Israël, ou des dix tribus, distinguées du royaume de Juda.

ISRAEL (saint), né au diocèse de Limoges, embrassa d'abord l'institut des chanoines de Dorat, dans la Basse-Marche. Aldouin, évêque de Limoges, l'ayant appelé près de sa personne, l'ordonna prêtre, et se

déchargea sur lui en partie du gouvernement de son diocèse. Israël devint ensuite prévôt de la collégiale de Saint-Julien dont il avait fait rebâtir l'église, et enfin grand-chantre de Dorat. Il remplit cette dignité avec une sainteté éclatante jusqu'à sa mort, arrivée le 22 décembre 1014. On a de lui : L'Histoire de Jésus-Christ en vers et en langue vulgaire, qui est citée dans le nouveau glossaire de Duncange où on l'attribue par erreur à un prétendu Isaac, abbé de l'Esterp. M. Blondel, qui a donné dans son recueil de Vies des Saints, celle de saint Israël, prétend qu'il a mis en cantiques toute l'Histoire-Sainte, depuis la création du monde jusqu'à l'Ascension de Notre-Seigneur. Le Père Labbe a inséré, au tome second de sa nouvelle Bibliothèque des manuscrits, une vie de saint Israël, écrite quelques années après sa mort. M. Collin, docteur de Sorbonne, en a composé une autre plus étendue, qui est conservée manuscrite à l'abbaye de l'Esterp. (D. Rivet, Hist. littér. de la France, t. 7.)

ISRAËLITES, descendants d'Israël ou de Jacob, qui furent d'abord appelés Hébreux, à cause d'Abraham qui était venu de de-là l'Euphrate; et ensuite Israélites, à cause d'Israël, père des douze patriarches; et enfin Juifs, à cause de la tribu de Juda qui se trouva beaucoup supérieure aux autres depuis la captivité de Babylone.

ISREELA, hébr., *Dieu qui*

prévaut ou qui domine, du mot *schara*, *dominer*, chef de la septième famille des chantres. (1 Par. 25, 14.)

ISSACHAR, hébr., *prix ou récompense*, du mot *sacar*, l'un des fils de Jacob, naquit vers l'an du monde 2255 avant Jésus-Christ 1745. Il eut quatre fils; Thola, Phua, Jobab et Semron. La tribu d'Issachar eut son partage dans un des meilleurs endroits de la terre de Chanaan, le long du grand champ ou de la vallée de Jezraël; ayant au midi la demi-tribu de Manassé; au septentrion, celle de Zabulon; à l'occident, la Méditerranée; et à l'orient, le Jourdain. (Gen. 46, 13.)

ISSOIRE, *Issiodorum* et *Iciodorum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans une petite ville du même nom, au confluent de la rivière de la rivière de la Couza avec l'Allier au diocèse de Clermont dans la Basse-Auvergne. Elle reconnaissait pour son fondateur saint Austremonne, premier évêque et premier apôtre d'Auvergne. Ce monastère ayant été détruit, il fut rétabli par un moine de Charoux vers le milieu du dixième siècle. Voici comment nous l'apprend l'Histoire de la translation de saint Austremonne. Les moines de Charoux s'étant réfugiés à Saint-Yvoine, ou Pierre-Encise en Auvergne, avec le chef de Saint-Austremonne et tous leurs trésors, pour n'être pas exposés au pillage des barbares, Gislebert, l'unique qui restait de

tous ceux de cette suite, et qui avait engagé quelques jeunes gens des environs à embrasser l'état monastique, délibéra avec eux des moyens de se soustraire à la sujétion de l'abbé de Chaux. Ils prirent la résolution de détruire le château de Saint-Yvoine, et d'y bâtir le monastère d'Issoire qui avait été autrefois élevé par saint Austremoine. Ils y apportèrent le chef de ce saint prélat, et Gislebert en étant devenu abbé, y bâtit une église magnifique dont Bernard, alors évêque d'Auvergne, fit la dédicace sous l'invocation de saint Austremoine et de saint Pierre. Elle fut unie à la congrégation de Saint-Maur l'an 1665. L'abbé d'Issoire était seigneur de la ville et de plusieurs autres paroisses. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 357.)

ISSOUDUN, ville de France près de Bourges, *Exelodunum*, *Exsoldunum*, *Exolidunum*, *Ernodotus*. Il y eut un concile l'an 1081, où Richard, archevêque de Bourges, donna l'église de Saint-Martin des Champs qui était près des murailles de Bourges, aux religieux de Marmoutier. (Lab. 10. Hard. 6.)

ISSOUDUN, *Exoldunum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît sous le titre de Notre-Dame, était située dans la ville du même nom en Berri, au diocèse et à huit lieues de Bourges, sur la rivière de Thiole. Elle était bâtie dans le château d'Issoudun, et c'était la principale église de la ville où, outre l'abbaye, il y

avait deux collégiales de Saint-Cyr et de Saint-Denys. L'abbé de Notre-Dame était doyen du chapitre de Saint-Denys. On rapporte communément la fondation de l'abbaye de Notre-Dame aux anciens hauts seigneurs d'Issoudun vers l'an 947. Elle possédait les reliques des saints Talaise et Baye, qui sont en singulière vénération dans tout le pays, et celles de sainte Brigide et de saint Patrice. On y voyait aussi les reliques de saint Paternus, évêque de Vannes, qui y avaient été apportées de l'abbaye de Saint-Gildas l'an 1000, et qu'on avait transférées depuis au prieuré qui portait son nom et qui dépendait de l'abbaye. Jeanne de Luxembourg, reine de France, est enterrée dans cette église avec le fils dont elle accoucha en mourant. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 156.)

ISTHEMO, hébr., *feu d'admiration*, du mot *esch*, feu, et *thama*, admiration, ville de la tribu de Juda. Eusèbe la place dans le canton d'Eleuthéropolis. (Josué, 15, 50.)

ISTOB, hébr., *bon homme*, du mot *iseh*, homme et *thub*, bon habitant de Tob. Ce pays était à l'extrémité septentrionale des montagnes de Galaad, vers le mont Liban. (2 Reg. 10, 6.)

ISUHAIA, hébr., *le Seigneur qui humilie*, du mot *jeschab*, humilier, nom d'un prince. (1 Par. 4, 36.)

ITALIE, la plus belle et la plus agréable région de l'Europe, que l'empire romain a ren-

due autrefois très-célèbre, et que la religion aujourd'hui rend si respectable. Elle est vers le milieu de la zone tempérée; et si l'on y joint les îles, qui sont, la Sicile, la Corse et la Sardaigne, entre le trente-cinq et quarante-septième degré de latitude, et trente et quarante-deuxième de longitude; elle est bornée de la mer Méditerranée, tant au midi qu'au levant et au couchant, et séparée de l'Allemagne et de la France par les Alpes du côté du nord. On l'a appelée aussi Hespérie, OEnostrie et Saturnie, et peut-être autrement, suivant les princes qui ont régné en ce pays, ou les peuples qui s'y sont établis : aussi les Gaulois l'ont-ils fait appeler dans quelques-unes de ses parties, Gaule italique, citérieure et cisalpine, *circum-padana et togata*. Les Romains qui y avaient le siège de leur empire, la partagèrent pour le civil en deux vicariats, celui de Rome et celui de Milan. Le vicariat de Rome fut subdivisé en dix provinces, que l'on nomma *suburbicaires*, à cause qu'elles relevaient du juge résidant dans la ville capitale. C'est la plus naturelle explication qu'on puisse donner à ce mot, qui a donné occasion à tant de disputes parmi les savans; le vicariat de Milan n'avait que sept provinces, et fut surnommé *Italique*.

Vicariat de Rome. Vicariat de Milan.

Tuscie et Ombrie.	Alpes Cotonniennes.
Valerie.	Ligurie.
Campanie.	Emilie.
Picenum.	Flaminie.

Vicariat de Rome. Vicariat de Milan.

Samnium.	Vénitienne et Istrie.
Apouille et Calabre.	Rhetie première.
Lucanie et Brutie.	Rhetie seconde.
Sicile.	
Sardaigne.	
Corse.	

On divise aujourd'hui l'Italie en moyenne, basse, haute, et en îles maritimes. La moyenne bornée de la basse au midi, a été considérable de tout temps, à cause de la ville de Rome qui était autrefois la capitale de l'empire romain, et qui l'est encore aujourd'hui de toute l'Église. On y voyait dans les beaux jours de cet empire des villes et des habitans sans nombre; mais les Huns, les Goths, les Vandales, les Lombards qui y établirent successivement de nouvelles principautés jusqu'au sixième siècle, y apportèrent un grand changement. Nos Français en conquièrent la meilleure partie, et la donnèrent aux papes; les empereurs d'Orient qui ne purent tout retenir, en conservèrent quelque légère portion; ceux d'Occident y voulurent aussi avoir part : enfin de tous ces états qui se formèrent dans l'Italie moyenne après la décadence de l'empire, il s'en forma deux, qui la partagent encore à présent; celui du pape, et celui du grand-duc.

L'état du pape comprend l'Ombrie, la campagne de Rome, la marche d'Ancône, le patrimoine et le duché d'Urbin. Il a les trois premières provinces, en vertu de la donation de

Pepin et de Charlemagne, quoiqu'il n'en ait joui que longtemps après. Le patrimoine lui fut donné par la comtesse Mathilde l'an 1102, et le duché d'Urbain lui revint comme fief de l'Église, faute d'héritiers mâles, en 1631. Outre cela, il possède la Romagne, le Ferrarois et le Boulonnois dans la haute Italie, Bénévent dans la basse, et autrefois le comtat Venaissin où est Avignon, en France. Cette partie d'Italie a été jusqu'aux deux derniers siècles, sans avoir d'autre métropole ecclésiastique que Rome même.

L'état du grand-duc, à qui l'on donne communément le nom de *Toscane*, est composé de trois républiques; Sienne, Pise et Florence, qui, après plusieurs guerres, ont été réduites dans une même souveraineté, dominées par les Médicis depuis l'an 1546, et possédée aujourd'hui par la maison de Lorraine. C'est dans cet état que se trouve la petite république de Lucques, autrefois sous la protection d'Espagne, dont le territoire n'a pas vingt-cinq milles d'étendue.

La basse Italie est ce qu'on nomme communément aujourd'hui le royaume de Naples. Les îles sont principalement la Sardaigne, Corse et Sicile.

Enfin la haute Italie, bornée de la moyenne au midi, de la France et de l'Allemagne au nord, de la mer de Gènes au couchant, et du golfe de Venise au levant, a Milan pour métropole, et comprend Aquilée, Ra-

venne, Turin, Boulogne, Venise, Gènes, etc., et dépendances.

Conciles d'Italie.

Le premier fut tenu l'an 380.

Le second, l'an 381 par saint Ambroise : nous en avons deux lettres à l'empereur Théodose, et c'est par ces lettres que l'on sait qu'il s'était tenu un autre concile l'année précédente en Italie, selon la remarque du père Mansi, au tome 1^{er} de son supplément à la collection des Conciles, col. 243.

Le troisième, l'an 405 par le pape Innocent 1^{er}. Il y fut résolu d'engager l'empereur Honorius à presser Arcade son collègue de consentir à ce qu'on assemblât un concile à Thessalonique en faveur de saint Jean Chrysostôme (Le père Mansi, *ibid.*, col. 285.)

Le quatrième, l'an 886, au sujet des biens de l'église de Saint-Martin de Tours. (Martenne, in *Thesaurus*, t. 4.)

ITHACIUS, surnommé *Clarus*, évêque d'Ossobone, ville de la province Bétique, dont le siège épiscopal a été transféré à Sylves dans les Algarves, florissait en Espagne vers l'an 380. Il écrivit un ouvrage en forme d'apologie contre les priscillianistes, qui est perdu. Quelques-uns lui ont aussi attribué l'ouvrage contre Varimond ou Varimond, diacre arien, qui porte nom d'*Idau*, et que nous avons dans le quatrième tome de la Bibliothèque des Pères; mais cet ouvrage semble n'avoir été

écrit que dans un temps où l'Espagne était remplie de barbares et d'ariens, et par conséquent long-temps après la mort d'Itace. On le croit de Virgile de Tapse.

Trithème confond mal-à-propos cet Ithaeius avec un autre de même nom, aussi Espagnol, évêque de Chaves, et auteur d'une Chronique qui commence à la première année de l'empire de Théodose, et finit à la onzième de celui de Léon, qui était en 467. (Isidore, *De vir. illustr.*, c. 2. Saint Jérôme, *In priscill.* Dupin, Bibl. du quatrième siècle. D. Ceillier, *Hist. des Ant. sacr. et ecclés.*, t. 8, p. 454.)

ITHAI ou ÉTHAI, fils de Ribai de Gabath, un des braves de l'armée de David. (2 Reg. 23, 29.)

ITHAMAR, héb., l'île du Palmier ou des Palmes, du mot *thamar*, palmier, et du mot *i*, île, quatrième fils d'Aaron. On ne sait aucune particularité de sa vie. (*Exod.* 6, 23.)

ITHURÉE ou ITURÉE, province de Syrie ou d'Arabie, au-delà du Jourdain, à l'orient de la Batanée, et au midi de la Trachonite. L'Ithurée est comprise dans l'Arabie Pétrée. (Luc, 3, 1.)

ITTIGIUS (Thomas), professeur en Théologie, et surintendant du diocèse de Leipsick, fut ministre de diverses églises, travailla aux journaux de Léipsick, enseigna long-temps avec réputation, et mourut le 7 avril 1710. On a de lui : 1°. une Dis-

sertation sur les hérésiarques des temps apostoliques, qui est très-estimée. 2°. Une histoire des Synodes nationaux tenus en France par les prétendus réformés. 3°. *Fl. Josephi opera quæ extant omnia juxta editionem græco latinam Genevensem, quæ nunc prolegomenis et appendice aucta redditur*, 1691, in-folio. 4°. *Bibliotheca Patrum apostolicorum græco latina... præmissa est disertatio de patribus apostolicis, seu scriptoribus ecclesiasticis qui apostolorum comites et discipuli fuisse perhibentur*, 2 volumes in-12. 5°. *De bibliothecis et catenis Patrum, varisque veterum scriptorum ecclesiasticorum collectionibus basileensibus, tigurinis, parisiensibus, coloniensibus, lugdunensibus, leydensibus, ingolsta-diensibus, antuerpiensibus, romanis, venetis, mediolanensi, moguntinis, bonifantiis, insulanæ, divionensi, rothomagensi, tolosana, londinensibus, dublionensi, oxoniensi, lovaniensibus, trajectensi, genevensibus, hamburgensibus, cygneis, lipsiensibus et aliis, tractatus variis observationibus refertus*, in-8°. 6°. Une histoire ecclésiastique des deux premiers siècles de l'Eglise, 2 vol. in-4°. en latin. Jean Kerue a publié une lettre latine sur la vie et les ouvrages de M. Ittigius, où l'on trouve des particularités très-curieuses.

IVERNEAUX, HIBERNALE, abbaye de chanoines réguliers de l'Ordre de Saint-Augustin, était située à une lieue de Brie-

Comte-Robert, au diocèse et à cinq lieues de Paris. Elle fut fondée, dit-on, par saint Louis l'an 1226, en exécution du testament de son père Louis VIII, et à la sollicitation de l'abbé de Saint-Victor qui était aussi exécuteur testamentaire de ce prince. On met le monastère d'Iverneaux au nombre de ceux qui composaient l'ancienne congrégation de Saint-Victor, et qui jouissaient des mêmes privilèges. Les guerres de religion et les troubles du royaume avaient presque détruit cette abbaye, de sorte qu'en 1630 il n'y avait que deux prêtres séculiers pour la desservir; mais Alexandre, un des premiers valets-de-chambre et des favoris de Louis XIV, fut d'autant plus touché de l'état où elle était réduite, qu'il en avait été abbé commendataire dans sa jeunesse. Il entreprit de la rétablir et y introduire en 1684 avec le consentement de M. de Harlay, archevêque de Paris, des chanoines de Saint-Cyr de Friardel au diocèse de Lisieux. (*Gallia Christ.*, tom. 7. Description de Paris, tom. 1.)

IVOIRE. L'hébreu appelle l'ivoire *schen*, c'est-à-dire, une dent, parce que l'ivoire est une dent d'éléphant.

IVRÉE, ville d'Italie, en Piémont, située sur un rocher qui se trouve devant l'entrée du val d'Aost; on l'appelle *Eporadia* en latin, ou *Hypporegium*, de ce que ses habitants étaient fort entendus à dompter les chevaux.

Strabon dit que César en fit une colonie, et qu'il vendit les Sollasses qui y étaient établis, à l'enchère. Ces peuples adoraient le soleil dont le temple fut changé en église, lorsque la foi chrétienne y eut été annoncée. On y distingue la haute et la basse ville; on voit dans celle-ci l'abbaye de Saint-Etienne, l'église de l'évêché, qui est suffragant de Turin, et quelques anciens palais des ducs d'Ivrée, dont quelques-uns, comme Adelbert, Béranger et Hardouin ont été couronnés empereurs et rois d'Italie. La rivière de Doire coule au pied de la ville dans la vallée où elle forme deux passages pour entrer en Italie. On ne peut dire au juste en quel temps la religion de Jésus-Christ y a été établie, ni quand cette ville est devenue épiscopale. On pense que les disciples de saint Eusèbe de Verceil y ont prêché les premiers; au moins c'est la tradition du pays. La cathédrale est dédiée à l'Assomption de la Sainte-Vierge; son chapitre est composé de cinq dignitaires, dix-neuf chanoines, dont dix doivent être prêtres, cinq diacres et quatre sous-diacres. La ville comprend cinq paroisses, trois monastères de réguliers, et deux de religieuses. Le diocèse a en tout cent dix-sept églises paroissiales. L'évêque est seigneur de quelques petites villes ou bourgs, et jouit d'environ deux milles écus de revenu. (*Ital. sac.*, t. 4, p. 1064.)

Évêques d'Ivrée.

1. Elelogius ou Eulogius, assista au concile de Chalcédoine en 451. Il y est appelé Eulolius. Le prêtre Floreius souscrivit aussi pour lui au concile de Milan.
2. Didier ou Desiderius, au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 679.
3. Bessus, en 770.
4. Henri, en 783.
5. Joseph, en 844.
6. Arron, en 867. Il se trouva au couronnement de Charles-le-Chauve.
7. Valfrede, chanoine de Verceil, en 904.
8. Asmonde, en 938.
9. Veremonde, de Verceil, d'autres disent de Pavie, siégeait en 1001.
10. Octobien, archi-chancelier du roi Hardouin, en 1011.
11. Henri, chancelier de l'empereur Henri, fonda l'abbaye de Saint-Étienne en 1043.
12. Hugues, fils d'Arduin, roi d'Italie, en 1053.
13. Henri, au concile de Rome, sous Nicolas II, en 1059.
14. Albert, en 1063.
15. Frédéric, en 1072.
16. Oger, chancelier de l'empereur Henri IV, 1075.
17. Conrad, seigneur de Carmanne, en 1097.
18. Pierre, comte de Valperg, en 1118.
19. Vidon, en 1122.
20. Germain ou Gœman, se trouva à l'assemblée de Roncailles en 1158, et au concile

de Latran, sous Alexandre III, en 1179.

21. Gaedon, en 1199.
22. Jean Gagnin, en 1202.
23. Bernard, moine de Saint-Benoît, en 1204. Il fut déposé pour sa conduite par l'ordre d'Innocent III.
24. Pierre, Piémontais, moine de Cîteaux, et abbé de la Ferté, nommé en 1205, mourut en 1217.
25. Obert, en 1219.
26. Conrad, comte de Cocorât, nommé en 1242, mourut en 1247.
27. Jean II, Baroni, en 1250.
28. Frédéric, comte de Saint-Martin, chanoine postulé, et confirmé par Urbain IV, en 1264, transféré à Ferrare en 1288.
29. Albert, de Mantoue, de l'Ordre des Frères mineurs, nommé en 1288, assista au concile de Lyon, fut envoyé à Constantinople pour la réunion des deux églises, et mourut en 1322.
30. Ulbert, en 1322.
31. Palin de Advocatis, de Verceil, seigneur de Casa-Nova, chanoine de Parme, nommé en 1326.
32. Jacques de Francisco, savoyard, moine et abbé de Hautecombe, Ordre de Cîteaux, nommé par Clément VI, en 1346, mourut en 1358.
33. Jean Mistralis, chanoine, élu en 1358, mourut en 1360.
34. Pierre de Savoye, mourut en 1373.
35. Pierre Cundoni, élu en 1373.

36. Pierre Chodus, Savoyard, succéda en 1390.

37. Boniface Tursi, abbé de Saint-Etienne, élu en 1399, abdiqua en 1405.

38. Augustin, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé par Boniface ix-

39. Jacques de Pameriis, archiprêtre, nommé par Martin v, en 1417.

4. Boniface, en 1437.

41. Jean de Parolla, prévôt de la cathédrale, élu au concile de Basse Felix v, antipape. Il mourut en 1479.

42. Dominique Manfredi, nommé en 1480, siégea trois ans.

43. Nicolas Cariliati, de Genève, nommé le 21 octobre 1483, siégea jusqu'en 1499.

44. Boniface Ferrier, nommé en 1499. Il permuta avec l'église de Verceil l'an 1509. Léon x le fit cardinal.

45. Jean-Etienne Ferrier, frère de Boniface, permuta avec son frère, qui reprit son siège la même année par droit de regrès, et siégea jusqu'en 1518.

46. Philibert Ferrier, neveu des précédens, nommé en 1518, fait cardinal par Paul iii.

47. Sébastien Ferrier, abbé de Saint-Etienne et de Saint-Benigne, ordonné en 1551.

48. Ferdinand Ferrier, frère du précédent, lui succéda le 11 juin 1563, et mourut en 1580.

49. César Ferrier, abbé de Saint-Etienne, évêque de Savone, transféré le 13 février 1581, mourut en 1612.

50. Henri, Silvius de Muzorico, d'Asti, prieur-général des carmes, nommé par Paul v, en 1612, mourut à Rome, le 14 septembre de la même année.

51. Joseph, marquis de Ceva, prieur de Sainte-Benigne, nommé le 12 mai 1614, mourut en 1633 le 21 octobre.

42. Octavien Asinari d'Asti, seigneur de Cafarch, clerc régulier barnabite, nommé par Urbain viii, le 22 septembre 1634.

53. Philibert Milieti, Savoyard, marquis de Faverges, chanoine régulier de Latran, succéda le 24 novembre 1658, et mourut le 15 décembre 1663.

54. Pompée Valperge, des comtes de ce nom, élu le 10 août 1664, siégea cinq ans.

55. Hyacinthe Truchi, de Saviliano, de l'Ordre des Frères Prêcheurs le 25 août 1669, mourut le 7 juillet 1698.

56. Alexandre Lambert, Savoyard, mort le 28 septembre 1706. Depuis ce temps il n'y avait point encore d'évêque à Ivree en 1720.

IVRESSE SPIRITUELLE, en terme de Théologie mystique, est une disposition d'âme si douce, si ardente, accompagnée d'une joie si excessive et d'un contentement si sensible, que l'âme ne sait, ni que faire, ni que vouloir, ni que demander à Dieu, et ni si elle doit se taire ou parler. Elle dit plusieurs choses à la louange de Dieu, fait des gestes, jette des cris et ne se peut contenir au-dedans d'elle-même. Elle est comme une per-

sonne ivre : ce que sainte Thérèse appelle une sage et céleste folie. (4 *Dem.*, ch. 2. (Rusbroc, *lib.* 2 *De nuptiis*, cap. 20. Le père Honoré de Sainte-Marie, Tradition sur la contemplation, t. 1, p. 504.)

IVROYE ou IVRAYE, *zizanium*, *lolium*. C'est une plante qui a la feuille longue et velue, et assez difficile à distinguer du blé et des autres grains, au milieu desquels elle croît.

IVRY, *Ibrium*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom en Normandie, sur la rivière d'Eure, au diocèse d'Évreux, et sur les limites de celui de Chartres. Roger d'Ivry, échanson de Guillaume, roi d'Angleterre, dit le Bâtard, fonda ce monastère l'an 1071, il lui assigna des fonds pour l'entretien de quinze religieux avec un abbé, et le soumit à l'abbaye de Colombe. Mais les moines d'Ivry ne vécurent pas longtemps dans cette dépendance, car ils obtinrent en 1244 du pape Innocent iv la permission de s'élire un abbé sans la participation de celui de Colombe. L'abbaye d'Ivry fut brûlée sur

la fin du onzième siècle, et ravagée ensuite par les calvinistes qui détruisirent la nef de l'église, et causèrent de si grands dommages au reste des bâtimens, que le monastère serait resté enseveli dans ses ruines, si les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, qui y avaient été introduits en 1669, ne l'eussent rétabli. Outre les seigneurs d'Ivry, cette abbaye reconnaissait pour bien-fauteurs les seigneurs de Richenbourg, ceux d'Aunay, et plusieurs évêques d'Évreux. (*Gallia christ.*, t. 2, c. 652.)

IXION, espèce de vautour que Moïse met au nombre des oiseaux impurs. Il est blanc et a la vue fort perçante. (*Deut.* 14, 13.) Saint Jérôme a rendu, dans le Lévitique, 11, 14, par *milan* le terme hébreu qu'il traduit ici par *ixion*. Ce terme hébreu est *raah* ou *daah*; les copistes ayant confondu le *resch* avec le *daleth*, on écrit *raah* dans le Deutéronôme, et *daah* dans le Lévitique. (Dom Calmet.)

IZRAHIA, héb., *le Seigneur levant* ou *la clarté du Seigneur*, du mot *zarak*, se lever, fils d'Ozi. (1 Par. 7, 3.)

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE.

XIV.

IMPRIMERIE DE BRODARD,
A Coulommiers.

BIBLIOTHÈQUE
SACRÉE,
OU
DICTIONNAIRE UNIVERSEL
HISTORIQUE, DOGMATIQUE,
CANONIQUE, GÉOGRAPHIQUE ET CHRONOLOGIQUE
DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES;

CONTENANT l'Histoire de la Religion, de son établissement et de ses dogmes, celle de l'Eglise considérée dans sa discipline, ses rites, cérémonies et sacrements; la Théologie dogmatique et morale; la décision des cas de conscience et l'ancien Droit canon; les personnages saints et autres de l'ancienne et de la nouvelle loi; les Papes, les Conciles, les Sièges épiscopaux de toute la chrétienté, et l'ordre chronologique de leurs Prélatz; enfin l'histoire des Ordres militaires et religieux, des schismes et des hérésies;

PAR LES RÉVÉRENDIS PÈRES
RICHARD ET GIRAUD,
DOMINICAINS.

REIMPRIMÉ AVEC ADDITIONS ET CORRECTIONS PAR UNE SOCIÉTÉ
D'ECCLÉSIASTIQUES.

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,
CHEZ BOISTE FILS AÎNÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SORBONNE, N° 12.
M DCCC XXIV.

BIBLIOTHÈQUE

SACRÉE,

OU

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES.

J.

JAAPHAR EBN TOPHAIL, philosophe arabe et mahométan, était contemporain d'Averroès, et vivait sur la fin du douzième siècle. C'est l'auteur d'un roman philosophique intitulé : *l'Histoire de Hai Ebn Yokdan*, ou le philosophe de soi-même où l'on montre par quel degré la raison humaine avec le secours de l'expérience et d'un grand nombre d'observations exactes, peut parvenir à la connaissance des choses naturelles, découvrir ensuite les surnaturelles, et s'élever jusqu'à Dieu, et à ce qui regarde l'autre vie. Il règne dans cet ouvrage une fiction ingénieuse, et il est aisé de sentir que l'auteur était un philosophe profond. C'était le goût des philosophes arabes de proposer les sujets qu'ils traitaient sous des paraboles et des

allégories. Celle-ci est une des meilleures productions en ce genre que l'on connaisse chez les Arabes. Moïse de Narbonne, rabbin, la mit en hébreu dans le seizième siècle. Edouard Pocock en donna une version latine dans le siècle suivant, et deux années après on en fit une traduction flamande, imprimée in-4° à Amsterdam. Le même ouvrage a été traduit en persan par Fad-Halla, et enfin en anglais. On en connaît deux traductions en cette langue, l'une de l'an 1686, faite sur le latin de Pocock, et imprimée à Londres in-8°; et l'autre en 1709 sur l'arabe même, par Okley, ministre anglican, qui a intitulé cette version : *les Progrès de la raison humaine*. Leclerc a donné un extrait de l'ouvrage de Jaaphar, dans sa Bibliothèque uni-

verselle, tom. 3, art. 4, pag. 76 et suiv. (Moréri, édition de 1759.)

JAASIA, fils ou habitant de Thécné; car le mot de *fils* dans l'Écriture se prend souvent pour *habitant*; par exemple, les fils de Sion, les filles de Jérusalem, etc. Jaasias fut un des commissaires nommés pour faire la recherche des Juifs qui avaient épousé des femmes étrangères, après le retour de la captivité. (1 Esdr. 10, 15.)

JABEL, hébr. *qui coule* ou *qui produit*, fils de Lamech et d'Ada. Jabel fut le *père* de ceux qui logent sous des tentes et des pasteurs; c'est-à-dire, qu'il fut comme le maître, le chef, l'instituteur de ceux qui vivent sous des tentes à la campagne, et font le métier de pasteurs. (Gènes. 4, 20.)

JABELY (Barthélemi), avocat au parlement de Paris, originaire du comté de la Marche, s'établit à Paris dans le dix-septième siècle, et y suivit le barreau avec succès. Il vivait encore en 1699. On a de lui un *factum*, imprimé l'an 1684, des plaidoyers qui se trouvent dans le journal des audiences, et ailleurs, et Coutumes de la Marche, expliquées et interprétées suivant les lois, les meilleurs auteurs et les arrêts intervenus, par maître Barthélemi Jabely, ancien avocat au parlement, en 1695, à Paris in-12. Il y a une nouvelle édition de cet ouvrage, qui a été donnée par M. Guyot, avocat au parlement, sous ce ti-

tre: les Coutumes de la Marche, expliquées et interprétées suivant les lois, les meilleurs auteurs et les arrêts intervenus, par maître Barthélemi Jabely, ancien avocat au parlement; nouvelle édition revue et corrigée et conférée avec la coutume de Paris, avec de nouvelles annotations, à Paris, en 1744, in-12. La même année M. Couturier de Fournoue a publié à Clermont-Ferrand, in-8°, les Coutumes de la province et comté-pairie de la Marche, etc. avec des Observations dans lesquelles il contredit souvent le Commentaire de Jabely. On peut voir ce qu'en dit le Journal des Savans du mois d'avril 1745.

JABÉS, hébr., *sécheresse, confusion, honte*, père de Sellam, quinzième roi d'Israël, ou du royaume de Samarie (4 Reg. 15, 10.)

JABÉS, homme dont l'Écriture loue la piété sans dire de qui il était fils. Quelques-uns croient avec beaucoup de vraisemblance qu'il est le même qu'Othoniel, fils de Kos ou de Céney. (1 Par. 4, 9, 10.)

JABÉS DE GALAAD, ville de la demi-tribu de Manassé, au-delà du Jourdain, au pied des montagnes de Galaad. Eusèbe la met à six milles de Pella, vers Géra. (*In locis in Aristh.*) La ville de Jabés de Galaad fut sacagée par les Israélites, pour n'avoir point voulu joindre ses armes aux leurs dans la guerre qu'ils firent aux Benjamites, en

punition de l'outrage fait à la femme du lévite dans la ville de Gabaa. (*Judic.* 21, 8. 1. *Reg.* 11. 1 et seq.)

JABIN, hébr., *qui entend ou qui bâtit*, roi d'Asor, dans la partie septentrionale de la terre de Chanaan. Il se ligua avec plusieurs autres contre Josué, fut défait aux eaux de Méram, et tué à Asor. (Josué 11.)

JABIN, roi d'Asor, opprima les Israélites pendant vingt ans. Mais Dieu touché de leurs pleurs, suscita la prophétesse Débora et Barach. Celui-ci défait Sizara, général des troupes de Jabin, au pied du mont Carmel, et les Israélites accablèrent entièrement ce roi idolâtre. (*Judic.* 4.)

JARNÉEL. *Voyez* JERNÉEL.

JABNIA ou JAMNIA. *Voyez* JAMNIA.

JABOC, hébr. *évacuation, dissipation*, torrent de de-là le Jourdain, ayant sa source dans les montagnes de Galaad. Il tombe dans le Jourdain, assez près de la mer de Tibériade, au midi de cette mer. C'est sur le Jaboc que le patriarche Jacob eut à sa rencontre les anges qui luttèrent contre lui. (*Genès.* 32. 22.)

JABRUDA, ville épiscopale de la seconde Phénicie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Il n'en est guère fait mention que dans l'ancienne notice grecque. Voici ses évêques :

1. Eusèbe, représenté au concile de Chalcédoine par Théodore de Damas.

2. Thomas, chassé par l'empereur Justin en 518, comme fauteur de Sévère.

3. Elie, on a un ouvrage de lui dans un manuscrit grec fort ancien de la bibliothèque de M. de la Hoguette, archevêque de Sens.

JACA ou JACCA, ville épiscopale du royaume d'Espagne dans la province d'Aragon, et située sur une rivière de même nom, au pied des montagnes, qui font partie des Pyrénées, à six lieues de France, et dix-huit au nord de Saragosse. Elle est très-ancienne, et n'a jamais été occupée par les Sarrasins comme les autres villes de ce royaume, mais peu considérable, car on n'y compte que deux paroisses et neuf cents familles. Le chapitre de la cathédrale est composé de neuf dignitaires, dix-sept chanoines, et dix-sept prébendiers. Il y a trois couvens de religieux et un de religieuses. Le diocèse fut séparé de l'évêché de Huesca l'an 1573; il contient cent quatre-vingt-neuf paroisses, et six maisons religieuses, dont la principale est la célèbre et manifique abbaye de Jean de la Pena, de bénédictins de la congrégation de Tarragone.

Eveques de Jaca.

1. Pierre de Frago, Aragonois, prélat très-estimé de tout son peuple pour ses aumônes, gouverna son église jusqu'au 6 avril 1581.

2. Jean d'Artieda, nommé à cette église, mourut sans avoir pris possession.

3. Gaspard-Jean de Figueroa,

natif de la ville de Fraga, du royaume d'Aragon.

4. Pierre d'Aragon, natif de Tolède, d'une très-illustre famille.

5. Diègue Montréal, de Saragosse, gouverna avec beaucoup de sagesse.

6. Malaquias d'Asso, natif du village de la Muela dans le royaume d'Aragon.

7. Thomas Cortès, natif de la ville de Huesca, dans le même royaume d'Aragon.

8. Diègue Ordognes Orionde de la Biscaye, mourut sans avoir pris possession.

9. Pierre Zorilla, natif de Ciudad-Réal, mourut aussi sans avoir pris possession.

10. Philippe Gulmerah, de la province de Valence, docteur en droit civil et canon, fut nommé et ne prit point possession.

11. Louis Diez Navarro, natif de Pampelune.

12. Jean Esterlique, naquit dans l'île de Majorque.

13. Joseph de Palafox, natif de Saragosse, issu de la très-illustre maison d'Ariza, prélat d'une rare sagesse, mourut regretté de tout son peuple.

14. Alvare de Mendoza, d'une ancienne maison de Castille.

15. Vincent Domez, naquit à Jaca d'une noble famille, et fut un prélat très-estimé.

16. Maurus de Villa Roel, natif d'une noble maison de la Galice.

17. Jean Biz, du royaume d'Aragon.

18. Jérôme d'Ipenza, du même royaume d'Aragon.

19. Barthélemy de Foncalda, naquit à Saragosse d'une honnête famille.

20. André Aznar, naquit dans la même ville.

21. Joseph de Santa Ollaria, natif de la ville de Huesca, mourut sans avoir pris possession.

22. Bernard Matthieu Sanchez del Castillat, naquit dans le village d'Ojos Negros.

23. Michel Frias, natif d'Egea de los Cavalteros, dans le royaume d'Aragon.

24. Matthieu Foncillas, naquit au village de Barbunales dans le même royaume.

25. Fr. François Palanco, de l'Ordre des minimes, natif du village del Campo dans le royaume de Castille, professeur de philosophie et de Théologie dans l'université d'Alcala, fut élu provincial de sa province, nommé qualificateur du saint-office et examinateur synodal de l'archevêché de Tolède. Il gouverna son église avec une grande réputation de doctrine et de vertu. On a de lui un Cours de Philosophie suivant l'école de saint Thomas, en 3 volumes in-4° et 2 volumes in-fol. de traités de Théologie, qui ont été imprimés plusieurs fois.

26. Fr. Michel Estela, du même Ordre, natif de l'île de Majorque, après avoir eu différens emplois dans son Ordre, fut nommé à cet évêché.

27. Fr. Antoine Sarmiento, savant bénédictin de la congrégation de Castille, en devint géné-

ral, puis évêque de Jaca, et ensuite de Mondonedo.

28. Fr. Pierre Espinosa de los Monteros, de l'Ordre de Saint-François, lecteur jubilaire, provincial de Castille, gouverna cette église d'une manière qui le fit aimer du clergé et du peuple.

29. Raymond Nogués, du village de Balaguer dans la principauté de Catalogne, et abbé de l'église collégiale de Cardone, succéda à Pierre Espinosa.

30. Jean Dominique Manzana de Carvajal, d'une noble famille de la ville de Placentia, chanoine de Saragosse, et évêque de cette église.

31. Étienne de Villanova, de la principauté de Catalogne, docteur en droit civil et canon de l'université de Barcelone, archidiaire et chanoine de la même église, gouverna très-sagement son diocèse.

32. Pascal Lopez, né à Sainte-Olarieta, village du royaume d'Aragon, chanoine de l'église de Huesca, nommé par le roi d'Espagne à cet évêché.

(Mémoire fourni par D. Ignace Tapia, chanoine de Juss, et secrétaire du chapitre.)

Concile de Jaca.

L'an 1060 ou 1063, sous le pape Nicolas II, on tint un concile à Jaca, où l'on abrogea le rit ecclésiastique des Goths, pour adopter celui de Rome et pour

transférer le siège de Huesca à Jaca. (Labbe 9. Hard. 6.)

JACAN, ou BÉNÉ-JACAN, ou *les fils de Jacan*, campement des Israélites dans le désert entre Gaddad et Moseroth. (Deuter. 10, 6.)

JACANAN ou JACHANAN DU CARMEL, hébr., *qui possède ou gouverne le peuple*, ville dont le roi fut défait par Josué. Elle est aussi appelée *Jecnam* ou *Jenphonam*. C'est apparemment la même que *Jecnaum*. Elle fut possédée par la tribu de Zabulon, et donnée en partage aux lévites. (Josué, 12, 22, 3. Reg. 4, 12 et 1 Par. 6, 68.)

JACENT, se dit d'une succession dont l'héritier n'apparaît point; et alors on fait créer un curateur à l'hérédité vacante, contre lequel les créanciers du défunt puissent intenter leurs actions; et le curateur doit exercer les droits qui appartiennent au défunt contre ses débiteurs. (De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot JACENT.)

JACHAN, un des enfans de la tribu de Gad. (1 Par. 5, 13.)

JACHIN, hébr., *qui confirme ou rend stable*, du mot *Qin*, l'un des fils de Siméon. Il descendit en Egypte avec son père, et fut chef de la famille des Jachinites. (Genès. 46, 10. Num. 26, 12.)

JACHIN. C'est le nom de l'une des deux colonnes qui étaient aux deux côtés du vestibule du temple de Salomon.

L'autre colonne s'appelait *Booz*. (*Voy. Booz.*)

JACIM, hébr., *qui se lave* ou *qui confirme*, du mot *aum*, chef de la douzième famille des vingt-quatre classes sacerdotales. (1 Par. 24, 12.)

JACKSON (Thomas), fameux théologien anglais, naquit à Witton dans le duché de Durham en 1579 d'une famille distinguée. Il prit le doctorat à Oxford en 1622, et peu après il fut fait vicaire de l'église de Saint-Nicolas dans la province de Newcastle sur la Tine, d'où il fut tiré pour être président du collège du Corps-de-Christ. Il fut ensuite chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, prébendaire de Winchester, et doyen de Péterbourgh. Il entendait bien les langues et la littérature. Ses écrits, qui sont en anglais, et roulent sur la Théologie, ayant été publiés en différents temps, furent ramassés et imprimés à Londres en 1673 en 3 volumes in-fol. Le plus estimé de ces ouvrages est l'explication du Symbole. (*Voyez sa Vie mise au-devant de ses ouvrages, et Athenæ oxonienses.*)

JACOB, patriarche, père des douze tribus d'Israël, fils d'Isaac et de Rebecca, naquit l'an du monde 2168, avant Jésus-Christ 1832, avant l'ère vulgaire 1836. Il était frère cadet et jumeau d'Esau dont il tenait le talon en naissant ; ce qui lui fit donner le nom de Jacob, qui veut dire *celui qui supprime ou*

qui saisit son adversaire par le pied, pour le faire tomber. C'était une espèce de pronostic de ce qu'il devait faire dans la suite. Esau se rendit habile à la chasse, et s'appliqua particulièrement à cultiver la terre. Mais Jacob était un homme simple et sans malice, doux, paisible, tranquille. Isaac avait une tendresse particulière pour Esau : mais Rebecca aimait mieux Jacob. Un jour Jacob ayant fait cuire pour lui un mets de lentilles, Esau qui revenait de la chasse extrêmement fatigué et avec grand appétit, pria son frère de lui donner de ce mets : mais Jacob ne lui en voulut point donner, à moins qu'il ne lui cédât son droit d'aînesse ; ce qu'il fit.

Long-temps après, les deux frères ayant 77 ans, et Isaac leur père 137, il arriva qu'Isaac tomba malade, et que, croyant mourir, il dit à Esau d'aller lui prendre quelque chose à la chasse, et de le lui apprêter, afin qu'ensuite il lui donnât sa dernière bénédiction. Rebecca en donna aussitôt avis à Jacob, et lui persuada de lui apporter deux chevreaux qu'il fit cuire, et que Jacob présenta à Isaac, qui ne voyait plus, en disant qu'il était Esau. Isaac le fit approcher, le toucha, et lui ayant touché les mains couvertes des poils de chevreaux que Rebecca avait fait cuire, il crut que c'était Esau qui était tout velu, et dit : *Pour la voix, c'est la voix*

de Jacob; mais les mains sont les mains d'Esau. Après donc qu'il eut bu et mangé, il bénit Jacob, qui était à peine sorti de la chambre de son père, lorsqu'Esau y entra pour lui apporter les mets qu'il lui avait préparés, et lui demander sa bénédiction. Isaac fut frappé d'un profond étonnement; et sans révoquer la bénédiction qu'il avait donnée à Jacob, il ne laissa pas de bénir Esau, attendri par ses gémissemens et ses larmes.

Depuis ce temps, Esau se laissa transporter de haine contre son frère Jacob, et conçut le dessein de le tuer après la mort d'Isaac. Rebecca le sut, et fit en sorte qu'Isaac envoya Jacob en Mésopotamie chercher une femme chez son oncle Laban. Jacob partit secrètement, arriva chez son oncle, et s'engagea à le servir sept ans, s'il voulait lui donner sa fille Rachel pour femme. Laban y consentit, et la cérémonie des noces s'étant faite, il fit mener Lia, l'aînée de ses filles, au lieu de Rachel; dans la chambre de Jacob, et s'excusa, en disant que ce n'était pas la coutume du pays que l'on mariât les plus jeunes avant les aînées. Il lui proposa en même temps d'épouser encore Rachel, en le servant sept autres années. Jacob y consentit, et préféra Rachel à Lia, qui eut de suite quatre fils, savoir, Ruben, Siméon, Lévi et Juda. Rachel au contraire était stérile; et voyant qu'elle n'avait pas d'enfans, elle donna à son mari sa servante nommée Bala,

afin qu'au moins, par son moyen, elle pût avoir des enfans de Jacob. Bala eut donc Dan et Nephtali, que Rachel regarda comme siens. Lia donna aussi à son mari Zelpha sa servante, qui lui enfanta Gaï et Aser. Lia conçut de nouveau, et eut Issachar, Zabulon et une fille nommée Dina. Rachel eut aussi un fils nommé Joseph. Jacob ayant fini son temps de service, voulut s'en retourner: mais Laban le retint encore six ans, après lesquels il se retira secrètement avec ses femmes, ses enfans et son bétail. Laban l'ayant su, le poursuivit, l'atteignit au bout de sept jours, lui parla durement, et le laissa enfin aller, après lui avoir juré une alliance éternelle. Jacob poursuivit sa route; et lorsqu'il fut arrivé au torrent de Jaboc, il vit un ange sous la forme d'un homme, pendant la nuit, qui luttait avec lui jusqu'au matin. Cet ange voyant qu'il ne pouvait le surmonter, lui toucha le nerf de la cuisse, qui se sécha aussitôt, et Jacob en demeura boiteux. L'ange lui changea aussi son nom de Jacob en celui d'Israël, et le bénit dans le même lieu. Jacob passa ensuite le torrent de Jaboc; ayant aperçu son frère Esau qui venait à sa rencontre, il se prosterna sept fois jusqu'en terre devant lui, l'embrassa tendrement, et continua son chemin jusqu'à Socoth, au-delà du Jourdain, où il bâtit une maison. Il y demeura quelque

temps; et alla s'établir ensuite à Salem, ville des Sichemites. Il quitta cette ville, après le violement de Dina, sa fille, par Sichem, fils d'Hémor, et se retira à Béthel où il sacrifia au Seigneur qui lui apparut, et lui renouvela les promesses qu'il lui avait faites de le protéger, et de multiplier sa race. Il fut ensuite visiter Isaac, son père, qui demeurait dans la vallée de Mambré, et perdit en chemin sa femme Rachel qui mourut en travail de Benjamin. Joseph ayant été vendu par ses frères, Jacob crut qu'il avait été dévoré par les bêtes, et le pleura environ vingt-deux ans, jusqu'à ce que Joseph se découvrit à ses frères, que Jacob avait envoyés en Egypte pendant la famine, pour y acheter de la nourriture. A cette nouvelle inespérée, le bon vieillard se réveilla comme d'un profond sommeil; il se mit en chemin, et arriva en Egypte où Joseph, son fils bien-aimé, le présenta à Pharaon, et lui fit donner la terre de Gessen à lui et aux soixante-dix personnes de sa famille qui l'avaient accompagné.

Jacob vécut en Egypte dix-sept ans, depuis 2298 jusqu'en 2315. Alors étant tombé malade, Joseph le vint voir avec ses deux fils, Ephraïm et Manassé, que Jacob adopta, embrassa et bénit. Il dit ensuite à Joseph, que Dieu visiterait les Hébreux qui étaient en Egypte, et qu'il les ramènerait dans le pays de Chanaan, promis à leurs pères.

Il appela aussi tous ses enfans, les bénit, et leur prédit ce qui devait leur arriver dans les derniers temps. Il donna surtout de grandes louanges à Juda et à Joseph, et promit à la tribu de Juda que le sceptre ne sortirait point de sa race, qu'on ne vit venir le Messie. Il recommanda à ses fils qu'ils l'entermassent avec Abraham, Sara, Isaac et Rebecca, dans la caverne qui était dans le champ d'Ephron, vis-à-vis Mambré: puis il se recoucha sur son lit, et mourut. Joseph, accompagné de ses autres frères et des premiers de l'Egypte, le porta dans le tombeau de ses pères. Jacob a toujours été regardé dans l'Eglise, comme l'un des principaux amis de Dieu qui s'est qualifié lui-même le *Dieu de Jacob*, comme le Dieu d'Isaac et d'Abraham. Il a encore été honoré comme un grand prophète, et le premier d'entre ceux qui ont annoncé la venue du Messie: il l'a même représenté dans sa conduite, dans ses travaux, dans sa fuite, dans son mariage avec Lia, figure de la synagogue, puis avec Rachel, sa bien-aimée, figure de l'Eglise. Les Grecs le joignent avec tous les justes qui ont précédé la venue de Jésus-Christ, dont ils font une commémoration générale le dimanche de devant le jour de Noël, dans leurs *ménées*. Pierre Natal l'a placé au cinquième jour de février, avec tous les autres patriarches du troisième âge du monde. Les

Ebionites lisaient, sous le nom de Jacob, un livre intitulé, l'Échelle de Jacob, que saint Épiphané dit avoir été rempli de bagatelles et de rêveries. Celui qui avait pour titre, le Testament de Jacob, a été mis au rang des livres apocryphes par le pape Gelase. C'est aussi sans fondement, que quelques Juifs ont attribué à Jacob les quinze psaumes graduels qui sont partie de ceux que David a composés. (Genès. 25, 25 et seq. Baillet, t. 4, 5 février. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac., t. 1, p. 471.)

Fontaine ou puits de Jacob: C'est le puits qui est près de la ville de Sichem, sur lequel Jésus-Christ parla à la Samaritaine. C'était près de là que Jacob avait sa demeure, avant que ses fils eussent mis à mort les habitans de Sichem. (Joan. 4, 6.)

Gué de Jacob. On prétend que le gué de Jacob est au-dessus de l'embouchure du Jourdain, dans la mer de Tibériade, et au-dessous de Césarée de Philippe, à l'endroit où il y a aujourd'hui un pont : mais il y a beaucoup plus d'apparence que Jacob passa le Jourdain à Bethsan ou aux environs, puisqu'il est certain qu'à son retour de la Mésopotamie il passa le Jaboc à Mabhanaim, et que de-là il alla à Phanuel et à Socoth, qui sont près de Bathsan, et bien éloignés de ce prétendu gué de Jacob. Or, il paraît qu'il avait passé le Jourdain en allant à Ha-

ran, au même lieu où il le passa au retour. (Genès. 28, 10.)

JACOB, père de Mathan, et aïeul de saint Joseph. On ne sait rien de particulier de sa vie. (Matth. 1, 15.)

JACOB (Louis), religieux de l'Ordre des carmes, conseiller et aumônier du roi, dans le dix-septième siècle, était de Châlons-sur-Saône où il naquit en 1508. Il savait la Théologie, les belles-lettres, et était extrêmement laborieux. Il fut bibliothécaire du cardinal de Retz, puis d'Achille de Harlai, alors procureur-général, et depuis premier président, chez lequel il mourut le 10 mai 1670. Il fut enterré dans l'église des Carmes-Billettes. Les principaux ouvrages du père Jacob, sont : 1°. *Bibliotheca pontificia*; à Paris, 1643, in-4°, en deux livres, dans le premier desquels il rapporte tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Urbain VIII, et les antipapes même qui se sont signalés par leurs écrits. Dans le second, il rapporte les auteurs qui ont écrit, soit en général, soit en particulier, les vies et les éloges des papes, ou d'autres traités sur ce sujet. A la fin de cet ouvrage, il a ajouté un catalogue des auteurs qui ont écrit contre la personne ou contre l'autorité des papes : mais il a fait diverses bévues grossières, tant à l'égard des livres, qu'à l'égard des auteurs, prenant quelquefois des livres pour des hommes, donnant aux uns ce qui appartient aux autres, et

faisant passer plusieurs catholiques pour des hérétiques; 2°. on a encore du père Jacob un traité des plus belles bibliothèques, in-8°; à Paris, 1644, où il donne à des cabinets très-médiocres le nom pompeux de bibliothèques; 3°. *Bibliographia parisiina*, in-4°, en cinq parties, pour les années 1643, 1644, 1645, 1646 et 1647 : c'est le titre simple des livres imprimés à Paris pendant ces années; 4°. *Bibliographia gallica universalis*, trois parties, in-4°; à Paris, depuis 1642 jusqu'en 1649 : c'est un supplément à la Bibliothèque parisienne où l'on trouve les livres réimprimés dans les autres villes du royaume pendant les années marquées; 5°. Bibliothèque cardinale; 6°. Bibliothèque carmelite, manuscrite; 7°. *De claris scriptoribus cabilonensibus, libri tres*, in-4°; livre plein de recherches, mais inexact et chargé de citations inutiles; 8°. *Gabrielis Naudæi tumultus*, in-4°. C'est un recueil des éloges qui furent donnés à Naudé après sa mort. On voit, par ce que nous venons de dire, que le père Jacob avait plus de connaissance des livres, que de discernement et de critique.

JACOB (Pierre), dominicain, né à Beziers. Nous avons de lui un mémoire sur la canonicité de l'institut de Saint-Dominique, 1750, in-8°, dans lequel il prouve que l'Ordre de Saint-Dominique est un Ordre de chanoines réguliers.

JACOB-BEN-HAJIM, rabbin, s'est rendu célèbre dans le seizième siècle, par le recueil de la Massore qu'il fit imprimer à Venise en 1525 avec le texte de la Bible, les paraphrases chaldaïques et les commentaires de quelques rabbins de l'Écriture. Cette édition de la Bible en hébreu, et celles qui ont suivi avec la grande et petite Massore, compilée par R. Jacob Hajim, sont estimées des Juifs. On n'avait rien avant lui d'exact sur la Massore, qui est probablement une critique des livres de la Bible pour en établir et fixer la lecture. Ce rabbin a mis au-devant de la grande Massore une préface où il parle de l'utilité de son ouvrage; et il explique en même temps ce que c'est que le *keri* ou *ketib*, qui sont différentes leçons du texte hébreu de la Bible. Il veut que ces diverses leçons aient été marquées aux marges des exemplaires et dans le recueil de la Massore, parce qu'il y avait de véritables doutes touchant la manière de lire. Il observait aussi dans cette préface que ces Juifs talmudistes ne s'accordent pas toujours avec les auteurs de la Massore. Outre les diverses leçons qui ont été recueillies par les Massorètes et que ce rabbin a mises aux marges de son édition de la Bible, il en a ajouté d'autres qui ne sont point de la Massore, et qu'il a recueillies lui-même sur des exemplaires manuscrits : c'est à quoi il faut prendre garde, parce que d'habiles gens les

ont confonduës avec la Massore. (Simon.)

JACOBA, nom d'un prince. (1 Par. 4, 36.)

JACOBATH (Dominique), en latin *Jacobatus*, Romain, fils de Christophe, fut élevé dans la jurisprudence canonique et dans la Théologie. La connaissance qu'il acquit de ces sciences, le fit employer dans diverses affaires de la cour de Rome, sous les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Jules II et de Léon X. Ce dernier le fit cardinal le 2 juillet 1517, à l'âge de 74 ans. On lui avait déjà donné l'évêché de Lucera : il eut encore ceux de Massano et de Grosseto, et mourut le 2 juillet 1527, ou, selon d'autres, au mois de janvier de l'an 1528. Nous avons de lui un Traité des conciles, dont il s'est fait plusieurs éditions in-folio.

JACOBATIUS (Raphaël), dominicain de Venise, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Doctrina dogmatica de sacramentis*, imprimé à Venise en 1720. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 813.)

JACOBEAU ou JACOBEL, hérétique, natif de Mise en Bohême, et compagnon de Jean Hus, était curé de la paroisse de Saint-Michel de Prague. S'étant laissé séduire par Pierre Dresois, Vaudois, il débita diverses erreurs dans la Bohême, vers l'an 1410, et entre autres, que la communion sous les deux espèces est nécessaire aux laïcs. L'ar-

chevêque de Prague l'excommunia, et le fit dénoncer au concile de Constantinople, où ses erreurs furent condamnées avec celles de Jean Hus. Jacobel méprisa tout, et mourut dans la contumace. Ses disciples furent appelés Jacobeaux. (Pratéole, tit. Jacobellus. Fleury, Histoire ecclésiastique, t. 21, p. 290.)

JACOBI (Pierre), natif d'Orléans, enseignait le droit à Montpellier en 1311. On a de lui un livre intitulé : *Aurea practica libellorum*, qui fut imprimé à Cologne en 1575, in-4°. (Histoire ecclés. de Montpellier, p. 356.)

JACOBI (Jacobus), publia en 1634 une chronique juive en vers, tirée des livres sacrés et de Joseph. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

JACOBILLI (Louis), publia en 1658 la Bibliothèque d'Ombrie, in-4°, à Foligny. On a aussi de lui la Vie des saints, l'Histoire de Foligny, etc. (Konig, *Biblioth. vet. et nov.*)

JACOBIN, JACOBINE. Nom qu'on donnait en France aux religieux et religieuses de l'Ordre de Saint-Dominique, à cause du premier couvent qu'ils eurent à Paris, qui était près de la porte Saint-Jacques, et était devenu un hôpital des pèlerins de Saint-Jacques, lorsqu'il leur fut donné à la prière du pape Honoré III, l'an 1218, par le docteur Jean, doyen de Saint-Quentin, et par l'université de Paris. (Fleury, Histoire ecclésiastique, l. 78. Jacques de Vitri, dans son His-

toire de Jérusalem et le concile de Florence, appellent jacobins, *jacobini*, les hérétiques d'orient, nommés communément jacobites.

JACOBINIUS (Henri), Breton, doyen des pénitenciers apostoliques, a fleuri vers l'an 1530. On a de lui un Dialogue de la confession, imprimé à Rome en 1532, et un Traité du libre arbitre imprimé dans la même ville en 1551. (Dupin, Table des Aut. ecclés. 16^e siècle, p. 999.)

JACOBITES, hérétiques qui n'admettent qu'une seule nature en Jésus-Christ, et que l'on appelle pour cette raison monophysites. Le concile général d'Éphèse ayant condamné l'hérésie de Nestorius qui établissait plusieurs personnes en Jésus-Christ, il y en eut qui crurent que pour en témoigner plus d'horreur et s'en éloigner davantage, il ne fallait reconnaître en cet homme-Dieu qu'une nature, comme on n'y avait reconnu qu'une personne. Eutiches, archimandrite, ou supérieur et abbé d'un célèbre monastère de Constantinople, avança le premier ce sentiment, et fut condamné en conséquence, et déposé de sa charge par saint Flavien dans un concile qu'il assembla en 448. Mais l'erreur prévalut l'année suivante, et cet hérésiarque fut absous dans un concile qui se tint à Éphèse, et où Dioscore d'Alexandrie employa la ruse et la violence pour se faire des partisans; Flavien fut envoyé en exil où il mourut

peu de temps après; les évêques orthodoxes furent déposés; deux ans après se tint le concile de Chalcedoine, c'est-à-dire, en 451. Celui d'Éphèse y fut condamné, Dioscore excommunié avec tous ses adhérens, et déposé de son siège; mais les Égyptiens ne voulurent point souscrire à la décision du concile, non plus qu'à la déposition de Dioscore, sous prétexte qu'en matière de foi, ils ne pouvaient rien statuer qu'au préalable le patriarche d'Alexandrie, qui était leur métropolitain, ne fût à leur tête. Plus que cela encore, étant retournés en Egypte, ils publièrent hautement que le nestorianisme avait prévalu à Chalcedoine.

Un des plus ardens promoteurs du monophysisme dans l'orient, outre Bursumas qui s'était trouvé au brigandage d'Éphèse, fut Sévère intrus sur le siège d'Antioche, puis fugitif, et caché ensuite en Egypte. Il avait eu pour disciple un appelé Jacques, moine syrien, surnommé Zangale et Baradée. Ce fut ce personnage que les évêques de sa secte, qui étaient détenus en prison par ordre des empereurs, firent leur archevêque, lui donnant toute leur autorité. Il alla dans la Syrie, la Mésopotamie, la Perse; et partout où il ne se trouvait point d'évêques, il en ordonnait, ainsi que des prêtres et des diacres, et il en ordonna un si grand nombre, que le nom de jacobites demeura à ceux de sa communion.

Sévère étant mort en 539, Jacques lui donna pour successeur un nommé Sergius, qui prit le titre de patriarche d'Antioche, comme s'il eût été le légitime successeur de ceux qui y avaient siégé avant lui. Les coptes étant unis de sentimens avec ces sectaires, n'eurent aussi qu'une même communion; ainsi on les appela tous indifféremment jacobites. Mais parce que la juridiction de leur patriarche s'étendait dans les pays les plus orientaux, il en confia une partie, ne pouvant suffire à tout, à un primat qui lui était inférieur, et qu'il appela Maphrien, c'est-à-dire, fructifiant, qui faisait dans son district tout ce que faisaient les catholiques des chaldéens sous le patriarche d'Antioche.

Le siège du patriarche des jacobites ne pouvant être Antioche, parce que les empereurs ne souffraient pas qu'ils demeurassent dans leurs états, fut Amide en Mésopotamie. Le Maphrien fit sa résidence à Tagrite. Le premier avait sous sa dépendance tous les pays compris depuis la Mésopotamie et l'Osrhoène vers l'occident, toute la Syrie et toute la Cilicie. Le second n'eut pas plus de douze évêchés dans le commencement; il établit ensuite quelques autres églises dans l'Arabie, dans le Mogul. Mais les Sarrasins, qui se répandirent bientôt après comme des torrens dans toutes ces différentes provinces, ne leur permirent plus de s'étendre, et

les réduisirent à la fin en l'état où ils sont aujourd'hui. Le patriarche des jacobites ordonnait autrefois ses métropolitains qui ordonnaient les évêques de leurs provinces, comme cela se pratiquait sous le patriarche légitime d'Antioche; mais les jacobites de Syrie et d'Orient s'étant unis avec les Egyptiens qui pensaient comme eux, ils imitèrent dans la suite la conduite des évêques du diocèse d'Alexandrie, qui se faisaient tous ordonner par le patriarche de cette ville, sans distinction de simples évêques ou métropolitains, et sans avoir égard aux canons du concile de Nicée, particulièrement au sixième. Quant au Maphrien, il devait être ordonné par le patriarche, et il ordonnait les évêques de son diocèse; mais tout cela fut changé vers le milieu du septième siècle, comme nous aurons lieu de le dire dans une autre occasion. Pour élire le patriarche, on choisit à la pluralité des voix trois sujets; on tire leurs noms au sort, après une courte prière; et celui qui vient le premier, est proclamé: s'il n'est point évêque, il est aussitôt ordonné par le Maphrien et les évêques présents. S'il a déjà le caractère épiscopal, on le met sur le trône. Il faut qu'il ait fait sa profession de foi, qu'on a soin de déposer dans les archives de l'église patriarchale, et dont on envoie une copie au patriarche d'Alexandrie. Les jacobites ne diffèrent point de nous dans la croyance des articles qui sont contestés entre

nous et les calvinistes. M. Renaudot l'a fait voir plus clair que le jour dans ses excellens ouvrages de la perpétuité de la foi sur l'Eucharistie, qu'on doit consulter. Voici la succession des évêques jacobites depuis Sévère d'Antioche.

Patriarches jacobites.

1. Sévère, dont nous avons parlé dans les patriarches d'Antioche.

2. Sergius, était prêtre de Tela, ou de Constantinople dans l'Osrhoène. Il ne siégea que trois ans.

3. Paul, ordonné par Eugène de Séleucie en Isaurie, ou par Thomas, métropolitain d'Édesse, était moine dans l'Égypte. Il fut déposé parce qu'on doutait de sa foi.

4. Pierre, ordonné en 578, mourut en 591.

5. Julien 1^{er}, siégea trois ans cinq mois.

6. Athanase 1^{er}, mourut en 631.

7. Jean 1^{er}, ordonné par Abraham de Nisibe en 631, mourut en 649.

8. Théodore, ordonné par Abraham d'Émèse, mourut en 667, après avoir siégé dix-huit ans.

9. Sévère II, Bar-Maske, ordonné par Jean de Tarse en 668. Il y eut pendant son temps un schisme dans l'Église jacobite. Sévère prétendait être en droit d'ordonner tous les évêque de son diocèse; eux soutenaient au contraire qu'il fallait

suivre l'usage, et observer le premier canon de Nicée, qui ordonnait que les évêques recevaient l'imposition des mains de leur métropolitain. Ils s'excommunièrent de part et d'autre; ce qui dura jusqu'à la mort de Sévère qui arriva en 680.

10. Athanase II, élu dans un concile, et ordonné en 684, mourut en 687.

11. Julien II, surnommé Rau-moia ou Romain, ordonné en 687, siégea vingt-un ans.

12. Élie, succéda à Julien. Il était depuis dix-huit ans évêque d'Euphremie. Il mourut en 722.

13. Athanase III, archimandrite de Guba Baraia, siégea peu de temps. Il fit société avec les Arméniens, et s'unit de communion avec eux en 725, et mourut en 729.

14. Jean II, élu par fraude, fut traduit devant le calife qui le laissa cependant en possession. Il siégea seize ans, et mourut en 754 au mois d'octobre.

15. Isaac, élu par ordre du prince des arabes en 754. Il avait été évêque d'Haran.

16. Athanase IV. Quelques auteurs lui attribuent l'établissement du Maphrien jacobite, mais comment cela se peut-il, s'il est vrai qu'il fut étouffé par les chrétiens d'Haran, la nuit après laquelle il fut élu? D'autres regardent ces deux derniers patriarches comme illégitimes.

17. Georges, pour la première fois élu en 758.

18. Jean intrus, était évêque

de Callinique, et fut élu par les évêques de Mésopotamie, qui avaient fait schisme avec Georges. Il tint le siège quatre ans.

19. David *intrus*, par l'autorité du calife, fit mettre Georges en prison.

20. Georges, pour la seconde fois ayant été prisonnier pendant neuf ans, composa divers ouvrages.

21. Joseph, élu en 789, mourut en 791.

22. Cyriaque, élu en 792, mourut le 19 août 814. Il eut un compétiteur nommé Abraham.

23. Denis 1^{er}, auteur d'une chronique depuis le commencement du monde jusqu'à son temps, fut élu en 817. Abraham, antipatriarche, conserva toujours ses prétentions jusqu'en 836, qu'il mourut; et les schismatiques élurent en sa place Siméon son frère. Denis mourut le 22 août 845.

24. Jean III, ordonné le 21 novembre 846, eut Zebinas pour compétiteur, et le siège vaqua.

25. Ignace 1^{er}, après une vacance de trois et ans demi, fut élu le 5 juin 877, et mourut le 26 mars 882. Après avoir siégé quatre ans dix mois, et avoir ordonné vingt-six évêques : le siège vaqua.

26. Théodose, succéda à Ignace, et fut ordonné le 3 février 886 par Timothée de Samosate, après que le siège eut vaqué quatre ans. Il mourut en 895, après plus de huit ans de siège.

27. Denis II, ordonné par l'évêque d'Émèse en 896, mourut en 909, le 16 avril.

28. Jean IV, ordonné le 21 avril 910, mourut en 922.

29. Basile, succéda à Jean, et fut ordonné par Habeb d'Anazarbe le 15 août 923. Il mourut en 935.

30. Jean V, ordonné par Athanase de Tarse, siégea dix-neuf ans et dix mois, et mourut en 955.

31. Jean VI, ordonné par Jacques de Callinique en 956, siégea deux ans dix mois.

32. Denis III, ordonné par le même le 28 novembre 958, mourut en 960. Le siège vaqua un an.

33. Abraham, ordonné en 961, ordonna Cyriaque maphrien, et siégea neuf mois.

34. Jean VII, ordonné en 964, après une vacance de deux ans quatre mois, disputa avec Posniate, patriarche de Constantinople, sur la foi; et comme il ne voulut pas abjurer son erreur, l'empereur Nicephore le fit mettre en prison où il demeura jusqu'à sa mort. Jean mourut en 985.

35. Athanase V, ordonné par Lazare, métropolitain d'Anazarbe en 987, siégea seize ans.

36. Jean VIII, élu en 1004, fut relégué par ordre de l'empereur de Constantinople, et mourut en 1033.

37. Denis IV, élu en 1034, mourut en 1044. Le siège vaqua.

38. Jean IX, après cinq ans

de siège, fut ordonné en 1049, et mourut en 1058.

39. Athanase vi, élu par les occidentaux, c'est-à-dire, ceux qui sont en-deçà de l'Euphrate, fut rejeté par les orientaux qui élurent Jean Barsusan, parce qu'il avait déjà été évêque, ne croyant pas que les translations fussent permises. Athanase mourut en 1064.

40. Jean x, Barsusan, siégea neuf ans, et mourut en 1073.

41. Basile ii, siégea un an et demi.

42. Jean ii, surnommé Abdon, du vivant duquel ont été les suivans.

43. Denis v, élu en 1076, et ordonné par le maphrien.

44. Jean xii, élu en 1086, mourut en 1089.

45. Denis vi. Il y eut de son temps un schisme parmi les jacobites, qui dura six ans, les uns étant pour Denis, les autres demandant Abdon. Denis mourut en 1090.

46. Athanase vi, succéda à Denis. Abdon mourut de son temps, et il mourut lui-même en 1218.

47. Jean xiii, élu la même année, siégea huit ans.

48. Athanase viii, après un an et trois mois de vacance, fut ordonné en 1139, et mourut en 1166. Il ordonna deux maphriens et trente-trois évêques. On l'accuse d'avoir donné les ordres pour de l'argent.

49. Michel i^{er}, ordonné en 1191 le 18 octobre, mourut le 7 novembre 1199.

50. Athanase ix, élu la même année.

51. Michel ii, élu par le maphrien qui était son frère, et qui l'ordonna, fut chassé. Athanase mourut en 1207.

52. Jean xiv, ordonné en 1208, demeura caché jusqu'à ce que Léon, roi des Arméniens, le fit proclamer patriarche. Il mourut en 1220, après la mort de Michel, qui arriva en 1215.

53. Ignace ii, maphrien, sous le nom de David, fut élu patriarche en 1222, et mourut en 1253.

54. Denis vii, fut élu la même année; mais le maphrien n'y voulut point consentir, et se fit élire lui-même le 4 décembre avec le consentement qu'il obtint du roi de Damas. Denis, pour demeurer dans sa place, s'adressa au même prince et à Ezzadin, sultan d'Icône; mais le roi de Damas, indigné contre Denis de ce qu'il avait eu recours à la protection des Tartares, ne voulut consentir à rien qu'il ne lui eût compté une somme considérable en argent; il accorda au contraire à Jean ce qu'il demandait, et le fit proclamer patriarche. Denis ne se rebuta point, et regagna les bonnes grâces du prince. Mais un homicide, dont il fut accusé, et les mauvais traitemens qu'il faisait à ses moines, excitèrent quelques personnes qui y étaient intéressées à lui ôter la vie le 18 février 1263.

55. Jean xv fut aussitôt proclamé, et mourut en 1263.

56. Ignace III, ordonné le jour de l'Épiphanie de l'année suivante, mourut le 17 novembre 1282.

57. Ignace IV, appelé Philoxène, étant évêque de Mélitène, fut intronisé l'année suivante, et mourut en 1292.

58. Ignace V, élu en 1293, mourut en 1333. Il eut deux compétiteurs, Ignace Barsuma, et Constantin de Mélitène. Barsuma n'eut point de successeur, Constantin fut remplacé. Les orientaux étaient pour Ignace, légitime successeur, et les occidentaux pour l'anti-patriarche. Le schisme dura jusqu'en 1494.

59. Ignace VI, ordonné en 1332, mourut en 1365. Il eut pour compétiteurs, Michel II et Constantin. Les occidentaux élurent Philoxène.

60. Ignace VII siégea seize ans, et mourut en 1381.

61. Ignace VIII ordonna le maphrien d'Orient, cette dignité ayant vagué quinze ans, et mourut en 1412, après avoir siégé trente-un ans.

62. Ignace IX, ordonné la même année, siégea quarante-trois ans, et mourut en 155. Il avait envoyé en 1439 au pape Eugène IV une confession de foi, dans laquelle il reconnaissait la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils, deux natures et deux volontés en Jésus-Christ, etc.

63. Ignace X, élu en 1455, mourut en 1484.

64. Ignace XI, élu la même année, mourut en 1493. Le siège vagua un an.

65. Ignace XII, élu en 1494, vivait encore en 1508.

66. Ignace XIII renonça la foi et se fit mahométan. Il en fit une rude pénitence.

67. Ignace XIV siégeait en 1560.

68. Ignace XV. Le pape Grégoire XIII lui écrivit, et lui envoya le *pallium* en 1583, dans l'espérance qu'il se réunirait à l'Eglise de Rome ; mais il n'en fit rien.

69. Ignace XVI.

70. Ignace XVII.

71. Ignace XVIII, siégeait en 1589.

72. Ignace XIX.

73. Ignace XX.

74. Ignace XXI en 1622.

75. Ignace XXII.

76. Ignace XXIII.

77. Ignace XXIV.

78. Ignace XXV.

79. Ignace XXVI en 1706.

80. Ignace XXVII en 1721.

Tous ces patriarches ont été hérétiques ; et s'ils ont paru quelquefois souhaiter de s'unir avec l'Eglise romaine, ce n'a été que par politique ; ou pour se soutenir contre des compétiteurs plus puissans qu'on leur opposait, ou pour obtenir des Latins du secours contre les mahométans qui les opprimaient. On peut remarquer, dans la liste que nous donnons de ces chefs jacobites, d'après M. Assemani (dans sa Biblioth. or.) que le nom d'Ignace est devenu commun à tous les patriarches depuis 1292. Ceux qui ont fait profession de suivre la foi de l'Eglise de Rome, ce qui n'est point ar-

rié avant l'an 1646, ont résidé à Alep, et sont :

Patriarches jacobites résidans à Alep.

André, abjura le monophysisme, et embrassa la foi catholique par le soin des pères capucins, avec Macaire, patriarche d'Antioche, et Cachadaure, catholique des Arméniens, vers l'an 1646.

Abdel-Messias, après la mort d'André, fut préposé par le patriarche de Caramit ; mais comme il faisait tout ce qui dépendait de lui pour engager les catholiques à reprendre leurs erreurs précédentes, et qu'il leur suscitait des querelles de la part des Turcs, l'ambassadeur du roi très-chrétien obtint du grand-seigneur qu'il serait déposé, et que Pierre Grégoire, catholique, serait mis en sa place.

Grégoire avait été désigné archevêque de Jérusalem, et le grand-seigneur y avait consenti à l'instance de l'ambassadeur du roi de France. Quand il eut reçu le décret de sa promotion au patriarcat, il fut intronisé par huit évêques, dont un était Maronite, trois Syriens, deux Grecs et deux Arméniens, mais tous catholiques. Il écrivit peu après au pape et aux cardinaux de la propagande. Tous les Syriens écrivirent aussi en commun.

Ignace-Pierre écrivit à Louis XIV, roi de France, pour lui faire part de sa réunion à l'Eglise romaine. La lettre est datée du 14 novembre 1678.

Étienne, opprimé par les calomnies des jacobites hérétiques, fut enfermé en 1706 dans le château d'Adana avec trois autres évêques catholiques, chargé de chaînes, dans une affreuse prison où il mourut, au rapport de Paul Lucas, Voyag. de l'Asie Min., t. 2, p. 348. Pierre siégeait vers l'an 1721.

JACOMEL (Thomas), natif de Pignerol dans le Piémont, ayant embrassé l'Ordre de Saint-Dominique, s'y distingua par son érudition, et par l'ardeur de son zèle pour la religion. Il exerça l'office d'inquisiteur-général de la foi à Turin avec autant de vigilance que de courage, jusqu'à ce qu'il fût placé sur le siège épiscopal de l'Eglise de Toulon, par le pape Pie IV, à la présentation de Charles IX, roi de France, le 23 février 1505. Il mourut en 1569, après avoir gouverné son diocèse avec une prudence singulière environ cinq ans. On a de cet illustre prélat un Traité sur l'autorité du pape, un autre contre les Vaudois, et un autre intitulé *Propugnaculum contra Francisci meddensis franciscani odium*, à Turin, 1569, in-8°. (Le père Richard, *Script. ordin.*, Prædic., t. 2, p. 208.)

JACQUES (saint), apôtre et martyr, surnommé le Majeur, pour se distinguer de saint Jacques le Mineur, évêque de Jérusalem, était fils de Zébédée et de Salomé, et frère aîné de saint Jean l'Évangéliste. On croit qu'il était de Betsaïde, ville de Galilée. Il fut appelé à l'apostolat

avec saint Jean, comme ils raccommodaient leurs filets avec leur père Zébédée qui était pêcheur. Jésus-Christ leur donna le nom de *Boanerges*, c'est-à-dire, *enfants du tonnerre*, peut-être parce qu'ils lui demandèrent de faire descendre le feu du ciel sur la ville des Samaritains qui n'avaient point voulu le recevoir. Ils furent témoins de la transfiguration de ce divin Sauveur sur le Thabor, et l'accompagnèrent au jardin des Oliviers. On dit que saint Jacques prêcha le premier l'Évangile aux Juifs dispersés par toute la terre; mais cela n'est pas certain. Ce que l'on sait, c'est qu'ayant prêché la foi de Jésus-Christ avec un grand zèle à Jérusalem, les Juifs suscitèrent contre lui Hérode-Agrippa, roi de Judée, petit-fils du grand Hérode, et neveu d'Hérode-Antipas, qui fit décapiter saint Jean-Baptiste. Ce prince fit mourir saint Jacques par l'épée, vers le temps de Pâques, l'an 42 ou 44 de Jésus-Christ; car la date n'est pas bien fixée. Ainsi il est le premier des apôtres qu'on sache, qui ait souffert le martyre. Saint Épiphane dit que saint Jacques conserva une virginité perpétuelle, aussi bien que saint Jean, son frère; qu'ils ne se faisaient jamais couper les cheveux, qu'ils ne se baignaient jamais, qu'ils ne portaient qu'une simple tunique et un seul manteau de lin, et ne mangeaient jamais, ni poisson, ni viande. Les Espagnols prétendent que saint Jacques est le

premier apôtre de leur pays, et que son corps fut transporté à Compostelle où on le trouva vers l'an 800, sous Alphonse-le-Chaste, roi de Léon. Mais ils ne produisent point de preuves solides de ce fait, et aucun auteur ancien n'en a parlé. Baronius qui avait soutenu cette prétention des Espagnols dans ses Remarques sur le Martyrologe romain, a changé de sentiments dans ses Annales, convaincu par beaucoup de raisons et d'autorités tirées des épîtres des papes, et des témoignages d'auteurs célèbres. Chorier, historien de Dauphiné, prouve assez bien que les reliques de saint Jacques de Compostelle sont celles d'un saint Jacques, différent de l'apôtre, qu'on avait enterré à une lieue de Grenoble, et dont la tête fut portée en Galice. Les Grecs font la fête de saint Jacques, apôtre, le 30 avril; et les Latins, le 25 juillet. Les Espagnols ont un évangile dont ils font honneur à saint Jacques le majeur, et qu'ils disent avoir été trouvé l'an 1595, sur une montagne du royaume de Grenade, avec les reliques de Tésiphon et de Cécilius, disciples de ce saint apôtre, et dix-huit livres écrits, pour la plupart de sa main, sur des plaques de plomb; mais le pape Innocent XI en 1681 condamna tous ces prétendus écrits. (Baronius, t. 9, Annal. 816, Chorier, Hist. du Dauph. t. 2, l. 1, sect. 8, p. 15. Baillet, 25 juillet. Le père Alexandre, dans sa Dissertation sur

saint Jacques; M. de Tillemont, tome premier de ses *Mém. pour l'Hist. ecclés.*, où il pèse scrupuleusement tout ce qui a été avancé par divers auteurs touchant le voyage de saint Jacques en Espagne, ou touchant la translation de ses reliques. D. Ceillier, *Histoire des Auteurs sacr.*, t. 1, p. 483.)

JACQUES LE MINEUR (saint), apôtre, frère de saint Jude; et évêque de Jérusalem, était fils de Cléophas, autrement Alphée, et de Marie, sœur de la très-sainte Vierge. Il était par conséquent cousin-germain de Jésus-Christ, selon la chair, et c'est pour cela qu'il est nommé *frère du Seigneur*, parce que les Juifs appelaient frères ceux qui étaient d'une même famille, surtout les cousins-germans, comme enfans de frères ou de sœurs; usage qui a eu lieu aussi parmi les Romains et beaucoup d'autres peuples. Saint Jacques fut consacré à Dieu dès le ventre de sa mère, et son éminente vertu lui fit donner dans la suite le surnom de *Juste*. Il fut appelé à l'apostolat avec son frère saint Jude, la seconde année de la prédication de Jésus-Christ, et ce divin Sauveur lui apparut en particulier, après sa résurrection. Les apôtres le choisirent pour être évêque de Jérusalem, et la sainteté qui éclatait dans toutes ses actions, lui acquit une estime et une autorité extraordinaires parmi les Juifs et les chrétiens. Il garda toujours une continence parfaite, ne but rien qui pût enivrer,

n'usa point du bain et ne s'oignit point d'huile, ne mangea rien qui eût vie, et vécut d'une manière si austère, que selon saint Jean Chrisostôme tous ses membres ressemblaient à ceux d'un homme mort. Il gagna par sa douceur plusieurs Juifs à la foi chrétienne; ce qui excita la haine des autres contre lui. Ananias II, grand-prêtre, le fit condamner et livrer au peuple qui le précipita du haut de la terrasse du temple. Il ne mourut pas de sa chute, et un foulon l'acheva en lui donnant sur la tête un grand coup de levier dont il se servait pour son métier. Il fut enterré auprès du temple où il avait été martyrisé. Les Grecs prétendent qu'il fut transporté à Constantinople vers l'an 572, et déposé dans une église que l'empereur Justin le Jeune fit bâtir sous son nom. Les Latins font sa fête le 1^{er} mai.

Les anciens hérétiques ont supposé quelques écrits à saint Jacques le Mineur, et il en reste encore un en grec et en latin, qui a pour titre : *Évangile de la naissance de Marie*; mais l'Église ne reconnaît pour authentique que son Épître qui est la première des sept catholiques, écrite à tous les Juifs convertis et dispersés par tout le monde. Elle contient cinq chapitres dans lesquels il combat principalement l'abus que plusieurs personnes faisaient du principe de saint Paul, qui dit : *que c'est la foi qui justifie, et non les œuvres*. Saint Jacques y établit forte-

ment la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. On croit qu'il écrivit cette lettre assez peu de temps avant sa mort, arrivée l'an 62. On croit aussi qu'il l'écrivit en grec, parce qu'il y cite l'Écriture suivant la version des Septante. On lui attribue encore une liturgie qui est fort ancienne, et qui est autorisée par le témoignage de saint Cyrille, de Proclus de Constantinople, du concile de Constantinople *in Trullo*. Elle se trouve sous le nom de saint Jacques le Mineur, dans diverses éditions de la Bibliothèque des Pères. (Bollandus. Tillemont, Mém. ecclés., t. 1. Baillet, 1^{er} mai. D. Calmet. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr., t. 1, p. 422 et suiv.)

JACQUES (saint), martyr en Numidie, et compagnon de saint Marien. (Voyez MARIEN.)

JACQUES (saint), de Nisibe en Mésopotamie, était natif de cette ville, et il en devint évêque au quatrième siècle. Il s'acquitta des fonctions épiscopales sans rien relâcher des austérités qu'il avait pratiquées n'étant que simple solitaire. Ses jeûnes étaient continnels, ses habits pauvres. Il ne vivait que d'herbes; la prière et la contemplation faisaient tous ses délices. Il assista l'an 325 au concile de Nicée où il condamna l'hérésie arienne; et s'étant trouvé à Constantinople dans le temps que l'empereur Constantin voulait obliger saint Alexandre de recevoir Arius, il conseilla aux catholiques de recourir à Dieu

par le jeûne et la prière, pendant sept jours. On suivit son conseil, et la mort tragique de l'hérésiarque fut regardée comme l'effet de cette action. Les Perses ayant assiégé par trois fois la ville de Nisibe en 338, 346 et 350, saint Jacques la défendit autant de fois par ses prières et par ses soins. Ayant demandé à Dieu d'envoyer des moucherons contre les ennemis, il en tomba aussitôt sur eux une si grande multitude, qu'ils les obligèrent à se retirer en désordre. Philostorge lui-même, arien outré, a rendu un témoignage authentique de ce miracle. Saint Jacques mourut peu de temps après ce célèbre événement, et fut enterré dans la ville de Nisibe. Les Grecs font sa fête le 31 octobre, et les Latins le 15 de juillet. Il laissa plusieurs ouvrages écrits en syriaque. On en comptait jusqu'à 26 volumes, la plus grande partie sur des sujets de morale. On lui attribue aussi une chronique. (Théodoret, Hist., liv. 1, ch. 7; et liv. 2, ch. 30. Genade, *in Catal.*, c. 1. Dupin, Bibliothéq., quatrième siècle. Baillet, 15 juillet.)

JACQUES, diacre d'Edesse, dans le quatrième siècle, sous l'évêque Nonnus, a écrit la vie de sainte Pélagie d'Antioche. Cette vie est rapportée par Surnius au 8 octobre.

JACQUES (saint), surnommé l'*Intercis*, martyr en Perse, dans le cinquième siècle, était né dans la ville d'Elap ou Belade, de pa-

rens nobles et chrétiens, qui lui avaient fait épouser une femme chrétienne et vertueuse. Il eut la confiance du roi Isdegerbe, et en même temps le malheur de renoncer à la foi pour lui plaire; mais touché des remontrances de sa mère et de sa femme, il répara sa faute en faisant connaître à tout le monde son retour à la religion. Le roi indigné d'une conduite qu'il regardait comme un affront sanglant fait à son Dieu et à sa personne, le condamna à être coupé vif par morceaux; ce qui fut exécuté le 27 novembre de l'an 420, jour auquel les Grecs honorent sa mémoire, aussi bien que les Latins. C'est le genre de son supplice qui l'a fait nommer *Inter-cis* par les Latins, et *Ecmeliste* par les Grecs. L'abbaye du Saint-Esprit, près de Pavie en Lombardie, prétend avoir les reliques de ce saint martyr, et la ville de Brague en Portugal, a la même prétention. (Baillet, 17 novembre.)

JACQUES, évêque de Batna en Mésopotamie, né en 452, dans un village nommé Curtanes, sur les bords de l'Euphrate, fut élevé au sacerdoce en 503, devint évêque en 519, et mourut en 521. La réputation qu'il s'acquît par sa doctrine et par sa piété, lui a mérité chez les Syriens, tant orthodoxes qu'hérétiques, les honneurs que l'on rend aux saints. Les maronites en font la fête le 5 avril, et les jacobites, le 29 octobre. Jacques composa un grand nombre d'é-

crits, partie en prose et partie en vers, Ils sont en manuscrits dans la bibliothèque du Vatican, et il n'y en a aucun qui ait été mis sous la presse, si l'on en excepte sa liturgie qui a été donnée en latin par M. Renaudot, dans le second tome des liturgies orientales. Il est aussi auteur des rits du baptême usités dans l'église des Syriens. Ontre la lettre à l'abbé Samuel, dans laquelle il combat la plupart des hérésies qui se sont élevées sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et où il fait voir contre les eutychiens, qu'il y a deux natures en Jésus-Christ, unies, en une seule personne, il y en a une autre à Etienne Barsaudaili d'Edesse, où il montre par l'autorité de l'Ecriture l'éternité du paradis et des supplices que les méchans souffriront dans l'enfer, etc. Cependant M. Renaudot, dans le second tome des Liturgies orientales, page 367, accuse Jacques d'erreur, et le fait passer pour un des chefs de l'hérésie eutychienne. Les raisons qu'il en donne, sont, que Jacques est compté parmi les docteurs de l'église jacobite ou eutychienne, dans la confession de foi que l'on fait faire à ceux qui doivent être ordonnés; que l'on trouve plusieurs passages de ses écrits dans le traité intitulé : *De la foi des Pères*, et que les écrivains de l'histoire nestorienne mettent Jacques de Batna de pair avec Acaë, ajoutant qu'il avait étudié les lettres saintes dans l'é-

cole d'Edesse, qui, après avoir suivi d'abord l'hérésie de Nestorius, prit la défense de celle d'Eutyché. Dom Ceillier répond à ces raisons, 1^o. que de ce que le nom de Jacques de Batna se trouve dans la confession de foi des jacobites, ce n'est pas une suite qu'il ait défendu leurs erreurs, puisqu'on trouve dans cette même confession les noms de saint Athanase, de saint Cyrille, de saint Ephrem, etc., que personne ne dira avoir favorisé l'hérésie eutychiennne. 2^o. Il faut dire la même chose du traité de la foi des Pères, où les jacobites citent bien plus souvent saint Cyrille, saint Athanase, saint Grégoire de Naziance, et les autres Pères catholiques, que Jacques de Batna. 3^o. A l'égard de ceux qui ont écrit l'histoire des nestoriens, comme ils n'ont vécu qu'après le dixième siècle, leur témoignage ne peut être d'un grand poids en ce qui regarde Jacques de Batna qui vivait dans le quatrième et le cinquième. Il paraît d'ailleurs qu'ils étaient peu au fait des affaires de Syrie, dans ce qu'ils disent de l'école d'Edesse. Ils supposent qu'il n'y avait en cette ville qu'une seule école où les Mésopotamiens s'assemblaient indistinctement avec les Assyriens et les Perses, ce qui est détruit par le témoignage de Théodore, lecteur, qui marque clairement plusieurs écoles dans la ville d'Edesse, et une particulière pour les Perses, où en effet ceux qui présidaient, ensei-

gnaient les erreurs de Nestorius et de Théodore. Le même historien ajoute, que l'empereur Zénon, informé de la mauvaise doctrine qu'on enseignait dans cette école, la détruisit. On objecte encore que Jacques de Batna dit, dans un de ses discours, que le concile de Chalcédoine fut assemblé par les mauvais anges, et qu'ils en furent les conseillers; que dans une lettre à Samuel, abbé du monastère de Saint-Isaac à Cabula, il nie que les deux natures et leurs propriétés soient demeurées en Jésus-Christ, après l'union hypostatique : ce qui est l'hérésie des eutychiens, et qu'il enseigne la même doctrine dans le discours de la Vierge-mère de Dieu. On répond que ce discours est faussement attribué à Jacques de Batna, parce que dans le manuscrit sur lequel on le cite, il porte simplement le nom de Jacques, sans dire qui il était; que le style en est si bas et si peu châtié, qu'il est indigne d'un si habile homme, et qu'il paraît, par le commencement de ce discours, que l'auteur vivait sous l'esclavage des Mahométans; ce qui ne se peut dire de Jacques de Batna, mort avant que Mahomet eût rien entrepris. On peut répondre à la dernière objection que les ouvrages allégués ont été corrompus par les eutychiens, ainsi que plusieurs autres écrits des saints Pères, ou que Jacques de Batna ne nie point qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ, mais seulement

qu'elles subsistent en deux personnes distinguées réellement l'une de l'autre. C'est ce qu'il marque lorsqu'il condamne Nestorius, pour avoir soutenu qu'il y avait en Jésus-Christ, même depuis l'union, deux natures distinctes et séparées, et que chaque nature avait sa personne qui subsistait séparément par elle-même. (*Ausus est Nestorius statuere duas naturas expressè et distinctè in Christo etiam post unionem numerandas esse, et unicuique naturæ suam inesse personam quæ distinctè per se subsistat*, t. 1. (Biblioth. orient., pag. 297. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 15, p. 545 et suiv.)

JACQUES (saint), ermite de Sancerre en Berry, *Heremita saxiacus*, était Grec de naissance. Il prit d'abord le parti des armes et fut très-considéré de l'empereur Léon V qui le fit venir à sa cour, sur la réputation de son mérite. Mais son frère aîné, nommé Herpelin, qui s'était fait solitaire, le détermina à prendre le même parti. Les deux frères vécurent un an ensemble dans les pratiques de la pénitence, et s'embarquèrent ensuite pour l'occident dans deux différens vaisseaux. Une tempête violente les sépara, et ils ne se revirent plus. Jacques retourna à Constantinople; et après plusieurs voyages, il vint en France vers l'an 859. Il y visita divers monastères, et s'arrêta enfin dans un de l'Ordre de Saint-Benoît, qui était

éloigné de quelques milles de la ville de Bourges. Il y demeura vêtu en moine grec, couvert d'un rude cilice, ne buvant que de l'eau, ne mangeant ordinairement son pain que quand il était dur et aigre, ne touchant que sur la terre. Il craignit que ces pratiques ne le rendissent suspect de singularité; et pour en éviter le soupçon, il se retira dans une solitude proche de la petite rivière de Saudre, avec l'agrément du roi Robert, comte de Sancerre. Il y vécut dans une plus grande austérité que jamais, et y mourut saintement vers l'an 865. Il fut enterré dans la chapelle de son ermitage, dont il se forma depuis un petit monastère qui était maintenant réduit en prieuré dépendant de l'abbaye de Saint-Sulpice de Bourges. On l'appelait la Chapelle-Dam-Cillon, et par corruption d'Angillon, *Domni Gilonis*. On célèbre sa fête au 19 novembre, qui est le jour de sa mort. On l'appelle communément *Ermite de Sancerre*, parce que le lieu de sa retraite, sur la petite Saudre, était compris dans les limites du comté de Sancerre. (D. Mabillon, quatrième siècle béd., p. 2. Bulteau, Hist. béd., liv. 5, ch. 8. Baillet, 19 novembre.)

JACQUES DE VITRI, célèbre cardinal, natif de Vitri, village près de Paris, fut curé d'Argenteuil et chanoine régulier d'Oignies au diocèse de Namur. Il suivit les Croisés dans la Palestine, fut évêque d'Acre, ou Pto-

lémaïde, cardinal - évêque de Frescati en 1228, légat en France, en Brabant et dans la Terre-Sainte. Il mourut à Rome le 30 avril 1244, et laissa quelques ouvrages. Une lettre au pape Honoré III, sur la prise de Damiette, au t. 8 du spicilège; des sermons sur les épîtres et les évangiles de toute l'année; la vie de la bienheureuse Marie d'Oignies; un livre contre les Sarrasins, et un autre des femmes illustres de Liège; une histoire orientale et occidentale en latin, dans laquelle il décrit l'état des églises d'Orient et d'Occident. C'est le plus curieux et le plus recherché de ses ouvrages. Elle est divisée en trois livres, dont les deux premiers ont été imprimés à Douai en 1592; et le premier et le troisième se trouvent au tome deuxième de *gesta Dei per Francos*, p. 1057. Dom Martène a donné depuis le troisième dans son *Thesaurus anecd.*, t. 3, p. 268. Il est différent de celui qui est dans les anciennes éditions. Andreas Hojus, in *Vita Jacobi de Vitri*. (Trithème et Bellarmin, de *Scriptor. eccles.* Dupin, douzième siècle. Grand-Colas, Crit. t. 2.)

JACQUES DE VORAGINE, dominicain, ainsi nommé du lieu de sa naissance, qui est un petit bourg que les Italiens appellent tantôt Viccus-Virginis, tantôt Voragium ou Varagium, et quelquefois Vorago et Varago, sur la côte de Gênes, prit l'habit des Frères Prêcheurs dans le

convent de Saint-Dominique à Gênes, à l'âge de quatorze ou quinze ans; il fut bientôt un habile théologien et un prédicateur zélé qui édifiait ses auditeurs par la bonne odeur de ses vertus, et qui les attachait par les charmes de son éloquence. Il fut provincial de la province de Lombardie pendant près de vingt années, et élu unanimement par le chapitre archevêque de Gênes en 1292. Il gouverna cette église avec beaucoup de sagesse et de gloire pendant sept ans commencés, et mourut au mois de juin 1292. On a de lui : 1°. Une version italienne de toute la Bible. 2°. Plusieurs volumes de sermons. 3°. Une table de toutes les histoires contenues dans toutes les saintes Écritures. 4°. Un livre sur les ouvrages de saint Augustin. 5°. Un abrégé de la somme des vertus et des vices, composé par Guillaume Perault, dominicain. 6°. Un traité des louanges de la Vierge. 7°. Un traité de morale, ou la décision des cas de conscience. 8°. Une chronique de la ville de Gênes. 9°. L'histoire des archevêques de Gênes ses prédécesseurs. 10°. Les actes du concile provincial, assemblé à Gênes l'an 1293. 11°. Un recueil des vies de saints, connu sous le nom de *Légende d'or* ou *dorée*. Cet ouvrage est pieux, mais dépourvu de critique et de discernement. C'est un mélange perpétuel du vrai et du faux, quant aux faits. On y voit une infinité de fables merveilleuses et pué-

les. Aussi le savant archevêque doit-il être moins considéré comme l'auteur, que comme le compilateur de cette collection. (Echard, t. 1, p. 456. Le Père Tournon, *Homm. illust.*, p. 582 et suiv.)

JACQUES DE MEVANIA (S.), dominicain, était de Mevania, que les Italiens appellent aujourd'hui *Bevagna*, petite ville de l'état ecclésiastique en Ombrie, où il naquit l'an 1220. Il prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Spolette, et fit ses études de philosophie et de Théologie dans celui de Pérouse. Dès l'âge de vingt-cinq ans il fut appliqué au ministère de la prédication. Et aux travaux de l'apostolat, il ajoutait ceux de la plus sévère pénitence, s'offrant lui-même à la justice divine comme une victime volontaire, répandant continuellement des larmes en la présence de Dieu, prolongeant ses veilles en enchaînant de beaucoup sur les rigueurs de sa règle. Il fonda un couvent de son Ordre à Mevania, où il établit une parfaite régularité; et continuant ses prédications, il signala surtout son zèle contre les nouveaux nicolaïtes, qui faisaient d'affreux ravages dans l'Ombrie, et fut assez heureux pour convertir Ortinelli ou Ottonelli, chef de cette secte infâme, qui, en suite d'une conférence où il fut publiquement confondu par notre saint prédicateur, abjura ses erreurs avec plusieurs de ses disciples, sous le pontificat de Gré-

goire x, l'an 1272. Il ne combattit pas avec moins de succès plusieurs pratiques criminelles, pleines de superstition et d'impureté qui s'étaient glissées dans Mevania, et mourut parmi les ardeurs et les flammes de la charité le 22 août 1301, dans la quatre-vingt-unième année de son âge. Le pape Boniface ix approuva son culte par une bulle du 7 janvier 1400. Paul x lui donna le titre de Saint par une bulle du 13 avril 1610, et Clément x confirma le jugement de ses prédécesseurs par une bulle du 6 mars 1674, par laquelle il ordonna que la fête du saint confesseur serait désormais célébrée le 23 août tant dans la ville de Mevania, et tout le diocèse de Spolette, que dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. On n'a point fait imprimer deux petits ouvrages que ce saint avait composés. Le premier divisé en vingt-cinq chapitres, traite de l'humanité de Jésus-Christ, et de ses mystères. Le second, intitulé, le Miroir des pécheurs, partagé en vingt-trois chapitres, regarde le jugement dernier. (Le père Tournon, *Homm. illustres de Saint-Dominique*, t. 1, p. 629 et suiv.)

JACQUES SALOMON (Bienheureux), de l'Ordre de Saint-Dominique, né à Venise l'an 1231, d'Adam, noble Vénitien, et de *Marchesine*, issue de l'illustre maison des Salomons, embrassa l'institut des Frères Prêcheurs dans le célèbre couvent de Saint-Jean et de Saint-

Paul de Venise, et dans la dix-septième année de son âge. Son attrait dominant fut une vie toute cachée en Dieu avec Jésus-Christ, sans que ce goût pour le silence et la retraite l'empêchât de s'appliquer tantôt à prêcher, tantôt à entendre les confessions des fidèles, quelquefois à répondre à leurs doutes, et d'autres fois à leur procurer tous les secours spirituels et temporels dont ils avaient besoin. Il y avait déjà vingt ans qu'il édifiait la ville de Venise avec une réputation de sainteté qui trahissait et alarmait tout ensemble sa modestie, lorsque pour éviter les louanges des hommes, les visites de ses parens, et les importunités des acclamations du public, il résolut de s'éloigner de sa patrie. Le couvent de son noviciat, dans la petite ville de Forly, fut le lieu qu'il choisit pour sa retraite, et où il passa près de quarante-cinq ans dans toutes ses pratiques de dévotion, de pénitence et de charité. Il y souffrit avec une patience héroïque et sans jamais se plaindre, les douleurs les plus aiguës, toutes les incommodités de la soif et les rigueurs du froid. L'histoire remarque que pendant les plus rudes hivers, il ne se présenta jamais au feu ; pratique qu'il observa toute sa vie, dans un âge décrépît comme dans sa jeunesse ; il se servait aussi de divers instrumens de pénitence pour affliger sa chair ; mais quelque sévère qu'il fût à lui-même, il avait toujours pour les autres,

surtout pour les affligés, des sentimens de tendresse, des paroles de consolation, et des entraillies de miséricorde, qui le portaient à se retrancher de son nécessaire, pour en assister les pauvres. Il mourut le 31 mai 1314, dans la quatre-vingt-troisième année de son âge. Les papes Clément VII et Jules III ordonnèrent que le clergé séculier et régulier en feroient l'office et la fête à Forly. Paul étendit son culte à tous les états de Venise, et Grégoire XV à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs. (Le père Tournon, *Homm. illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 1, p. 763 et suiv.)

JACQUES DE BALARDIS, de l'Ordre de Saint-Dominique, maître du sacré palais, puis évêque de Lodi, de Trieste et d'Urbain. (Cherchez-le parmi les évêques de ces églises.)

JACQUES CAJETAN, cardinal et neveu de Boniface VIII, a écrit un livre de la centième année, ou du jubilé, donné par Roëus, avec des notes, et imprimé dans le treizième tome de la *Bibliothèque des Pères de Cologne*. (Dupin, *quatorzième siècle*.)

JACQUES DE LAUSANE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, docteur de Paris, au quatorzième siècle, a composé un grand ouvrage de moralités, divisé en douze livres, et imprimé à Limoges l'an 1528. (Dupin, *ibid.*)

JACQUES DE TERMES, abbé de Charlieu, de l'Ordre de Cîteaux dans le diocèse de Senlis, composa l'an 1311, un ouvrage.

contre ceux qui combattaient les exemptions et les privilèges des moines, et principalement contre Gilles de Rome, archevêque de Bourges. Ce traité est imprimé dans le quatrième tome de la Bibliothèque de Cîteaux, p. 261. (Dupin, *ibid.*)

JACQUES DE VITERBE, ermite de Saint-Augustin et archevêque de Naples, au quatorzième siècle, a écrit sur les sentences, fait des questions quodlibétiques, et composé un livre du gouvernement des chrétiens, adressé à Clément v. (Herreto, in *Alph. August.* Trithème, de *Script. eccles.*)

JACQUES DE CLUSE, qui, selon la plupart n'est pas différent de Jacques de Paradis, mort dans la chartreuse d'Erford, en 1465, a écrit un Traité des sept états de l'Eglise, marqués dans l'Apocalypse. Ce Traité est dans le second tome de la monarchie de Goldaste. (Dupin, quinzième siècle.)

JACQUES DE JUNTERRUCH, aussi chartreux d'Erford, que quelques-uns confondent avec le précédent, a composé plusieurs Traités sur la discipline et la réforme de l'Eglise, et sur divers points de morale. L'Art de guérir les vices, la Plainte du pécheur, de l'Etat et du devoir des personnes ecclésiastiques, imprimés à Amsterdam en 1617. Un Traité des âmes séparées du corps, imprimé à Bâle en 1475; un de la vérité à dire ou à taire, imprimé à Bâle, et un des mœurs et des erreurs des chrétiens, im-

primé à Lubeck en 1488. (Dupin.)

JACQUES PEREZ, de Valence en Espagne. (*Voyez* PEREZ.)

JACQUES SPRINGER, dominicain allemand, nommé inquisiteur avec Henri Institor, religieux du même Ordre, par Innocent viii, a composé un ouvrage divisé en trois livres, contre les femmes qui exercent des maléfices, intitulé, *Malleus maleficarum*, imprimé à Venise, à Francfort et à Lyon.

JACQUES (Jean), publia un abrégé des cérémonies à Anvers, en 1621. (*Konig. Biblioth. vet. et nov.*)

JACQUES DE SAINT-DOMINIQUE, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, né à Langres en 1617, enseigna la philosophie et la Théologie dans cette même ville, fut vicaire et commissaire général de la province de France, et mourut le 18 juillet de l'an 1704, dans le couvent de son Ordre à Rouen, où il s'était retiré. C'était un homme fort régulier et fort studieux, qui laissa les ouvrages suivans : 1°. *Nova Cassiopeæ stella antiquum prædeterminationis thomistica negotium, originem, progressum ac necessitatem illustrans : quæ præcipuis hujus temporis disputationibus sopitis, justa SS. Patrum, summorum pontificum, conciliorum œcumenicorum placita, ipsa libertatis creatæ indifferentia tam faciliè demonstratur, quàm apertè traducitur à R. P. Petro à S. Josepho Fuliensi in libro cui hæc speciosa frons est ab ipso immeritissimo*

præfixa (defensio S. Thomæ doctoris angelici adversus physicæ prædeterminationis propugnatores, etc.), à Langres, 1667, in-fol. à Paris, 1676, in-12, item *ibid.* 1679, in-12. Il s'en fit une quatrième édition à Rouen, en 1695, que l'auteur dédia à Tyrse Gonzalez, général des jésuites, sous ce titre : *Opusculum de singulari omnium à Deo creaturarum dependentiâ essentiali, ex quâ certò hic definitur quid inde necessariò sequatur tam in ordine naturæ et gratiæ, quàm in ipso statu felicitatis æternæ.* 2°. *Compendium totius artis bene dicendi*, à Langres, in-12, 1668. 3°. *Securiores semitæ moralis Theologiæ, seu tractatus de divinis et humanis legibus æternis ac ceteris ab eâ derivatis*, à Langres, in-12, 1669, à Paris, in-12, 1679. 4°. *Dissertatio thomistica de opinionum delectu apprimè necessariâ*, à Langres et à Paris, in-12, 1679. 5°. *Brevis animadversio in librum cui præfixus est hic titulus : semper gaudendi Sarasæ S. D.* à Paris. 6°. *Dissertatio theologica pro doctrinâ D. Thomæ quantum ad concursum primæ causæ secundis necessariis, ex innatâ dependentiâ et indole, quam habet creatura à Creatore*, à Paris. Cette dissertation diffère peu de la nouvelle cassiopée. 7°. *Dissertatio historica in appendicem PP. Godefridi Henschenii et Danielis Papebrochii, t. 1, act. SS. ad 5 april. p. 903 et seq. pro officio corpo-*

ris Christi D. Thomæ vindican-
do; prem. édit. sans nom d'imprimeur, ni l'année de l'édition, ni le lieu où elle s'est faite, édit. 2, à Paris, in-12, 1679. 8°. *Compendiaria Theologiæ moralis explicatio ad sensum SS. patrum Augustini, Leonis papæ, Gregorii magni, doctoris angelici ac aliorum, præsertim circa doctrinam de sententiâ probabili...* *Accedit prævius Dei in omnes causas secundas influxus ab D. Thomâ et S. Augustino etiam in statu innocentie assertus*, à Paris, in-4°, 1670. 9°. *Examen operis cardenæ.* 10°. Éclaircissement apologetique de la morale chrétienne, touchant le choix des opinions qu'on peut suivre en conscience conformément à l'Écriture-Sainte, à saint Augustin, à saint Thomas; à saint Antonin, etc. avec huit réflexions sur les nouvelles remarques du S. D. Remonde pour la défense de la Théologie morale, composée par l'ordre de l'évêque et prince de Grenoble, à Paris, in-12, 1680. 11°. Précaution salutaire pour faire qu'une âme puisse paraître au jugement de Dieu avec une humble et ferme confiance de son salut, avec la réfutation d'une nouvelle et pernicieuse illusion, in-12, sans nom d'imprimeur, ni le lieu, ni l'année de l'impression. 12°. Dissertation sur la conduite qu'on observe aujourd'hui pour la conversion des calvinistes, in-16, à Rouen, 1686. 13°. Découverte de la manne cachée, c'est-à-dire, la

réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie prouvée par l'Écriture-Sainte, et par d'autres argumens plus sensibles, avec la résolution touchant la fréquente communion, in-12, à Rouen, 1692. 14°. Abrégé des exercices spirituels de la vie chrétienne pour passer saintement le temps de l'aveut, du carême et de l'octave du très-saint Sacrement, en faveur des personnes qui communient souvent, par le R. P. de Sainte-Marie, de l'Ordre de Saint-Dominique, in-12, 1687, à Rouen. La raison de ce titre est, que notre auteur n'ayant fait que copier en beaucoup d'endroits de son ouvrage, un semblable ouvrage composé par le Père de Sainte-Marie, il n'osa le publier sous son nom; mais il emprunta celui de ce père, pour ne pas passer pour plagiaire. 13°. La Vie du révérend père Pierre Girardel, de l'Ordre des Frères Prêcheurs de la congrégation de Saint-Louis, in-12, à Langres, 1682. 16°. La Vie de sœur Anne Magnien, native du diocèse de Langres, du tiers-Ordre de Saint-Dominique, morte à Paris, et enterrée au couvent du même Ordre, rue Saint-Honoré, le 5 août 1646; à la fin on trouve un opuscule sous ce titre : Ce qu'il faut croire et ce qu'il faut faire pour être sauvé. 17°. Dénonciation apologetique touchant les quatre plus importantes controverses de ce temps, mises dans une parfaite évidence, avec la conduite de l'Ordre de Saint-Domi-

nique envers la compagnie de Jésus, et sa reconnaissance réciproque à l'endroit du même Ordre, in-12, sans nom d'imprimeur, ni le lieu, ni l'année de l'impression. 18°. Abrégé d'une histoire tragique, dans laquelle on montre un exemple prodigieux de la corruption des mœurs, avec une injustice insigne contre trois innocens, suivie des punitions terribles que Dieu en a faites dans cette vie même. Pour réfutation d'un livre qu'on a depuis peu donné au public avec ce titre : *De casibus virorum illustrium*, in-12, sans nom d'imprimeur, ni le lieu, ni l'année de l'impression. 19°. Épître instructive, touchant la façon de donner et de recevoir la sainte communion sans péril de perdre les fragmens qui se détachent quelquefois, spécialement quand on rencontre les dents, avec la réfutation et censure d'une réfutation contraire, in-12, à Rouen, 1685. 2°. L'éclaircissement eucharistique de l'ordonnance de l'archevêque de Paris, extrait de son Rituel, imprimé à Paris l'an 1697, in-12, plus de cinq fois imprimé. 21°. Dissertation eucharistique, touchant la façon prescrite par les rituels ecclésiastiques pour administrer sans péril de profanation la très-sainte communion, in-12, à Rouen, 1692. 22°. Méthode facile et efficace pour s'acquitter dignement des devoirs de la confrérie du saint rosaire, et se faire par ce moyen des amis pour le

paradis, in-24, à Langres, première édition, et à Paris, 1673, avec un léger changement dans le titre qui est ainsi conçu dans cette seconde édition. Pour se bien acquitter du vovaire, et pourvoir efficacement à l'affaire de son salut. (Le père Fichard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 764 et suiv.)

JACQUES (le père de Saint-), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Saint-Antoine, a donné : Panegyrique de saint Louis ; roi de France, prononcé dans la chapelle du Louvre en présence de l'Académie française, le 25 août 1706. (*Journal des Sav.*, 1707, p. 240 de la première édition, et 213 de la seconde.)

JACQUES (le père François), natif de Digne, récollet de la province d'Avignon, a donné : Historiographie générale des provinces ecclésiastiques de l'Eglise latine, où l'on traite de l'origine des patriarchats, primaties, archevêchés et évêchés, répandus dans les quatre parties du monde, comme aussi de l'établissement des Ordres religieux dans chaque diocèse, et des lieux qui ont donné naissance à leurs fondateurs et fondatrices, à Avignon, chez François-Sébastien Ofray, 1716, in-fol. L'auteur commence à critiquer l'abbé de Comanville, qui a fait un ouvrage à peu près dans le même goût : il lui reproche de ne pas rendre aux églises du rite latin, surtout à celles des Gaules, la justice

qu'elles méritent pour leur ancienneté. « Il est peu fidèle, » ajoute-t-il dans ses citations ; « il se trompe quelquefois dans » sa chronique ; la vérité ne fait » pas le principal ornement et » la plus belle parure de son » ouvrage. » L'ordre qu'il observe le père Jacques est singulier. Il parle des églises, des états, des rois ou des princes, selon le rang ou le pas qu'il leur attribue auprès du saint-siège. Il traite : 1°. De l'Eglise de Rome et des évêchés suffragans de cette Eglise ; 2°. des églises d'Allemagne ; 3°. des églises du royaume de Naples ; 4°. de celles de Sardaigne, du duché de Milan et des Pays-Bas ; 5°. de celles de France, où Quebec est compris ; 6°. de celles d'Espagne et de l'Amérique ; 7°. des églises de Portugal, des Indes orientales et du Brésil ; 8°. de celles de la Grande-Bretagne ; 9°. de celles de Sicile et de Savoye ; 10°. de celles de Hongrie ; 11°. de celles de Pologne ; 12°. de Dannemark ; 13°. de Suède ; 14°. de Venise et de Gènes ; 15°. de Toscane ; 16°. de Moscovie.

Après avoir parlé de la province ecclésiastique de Malines, il fait d'utiles observations sur celle d'Utrecht où il est arrivé de si grands changemens par rapport à la religion.

Il assure que les Gaules ont reçu la foi chrétienne par la Provence, dès le premier siècle, et que la Provence l'a reçue deux ans après la mort de Jésus-Christ par les saints Lazare, Maximin,

par l'aveugle-né, Sydoine, Joseph d'Arimathie, Marthe et Magdeleine. Trophime fut l'apôtre d'Arles; Paul de Narbonne; Front de Périgueux; Martial, de Limoges; Eutropes, de Xaintes; Julien, du Mans; Urcin, de Bourges; Denis l'Aréopagite, de Paris; Nicaise, de Rouen; Sixte, de Reims; Memmin, de Châlons-sur-Marne; Savinien, de Sens; Photin, de Lyon; Cressent, de Vienne; Georges, du Puy; plusieurs autres grands personnages, dit l'auteur, fondèrent en d'autres endroits un très grand nombre d'églises dans le premier siècle.

« Tel est le sentiment de tous » les auteurs étrangers qui rendent plus de justice à l'ancienne de la foi de cette monarchie, que ceux même qui en tirent leur origine. J'en cite, » ajoute-il, quelques-uns de ce premier rang, afin de fermer la bouche à ceux de ce dernier. Le premier de tous est le » profond Tertullien, Africain; » le grand Barbosa, évêque » d'Urgento, Portugais de nation; Ciaconius, Espagnol. » Puis il nomme Pamelius, Opmer, Bede, Gildas, Polidore, » Bzovius et Baronius. »

A l'occasion des Portugais, il traite des églises des Indes orientales. Il aurait pu parler au long de celles de la Chine, dont il ne dit presque rien. Après l'église d'Angamala dans le Malabar, on est étonné de trouver celle de Naxivan qui est en Arménie, et ensuite celle des maronites du

mont Liban. Ce défaut vient de sa méthode. *Le pas* des princes chrétiens auprès de sa Sainteté, ne saurait la conduire, lorsqu'il rencontre des églises qui ne dépendent point d'eux. (Journal des Sav., 1716, p. 589 et suiv.)

JACQUES DE L'ÉPÉE (saint), nom d'un ordre militaire établi en Espagne l'an 1170, sous le règne de Ferdinand II, roi de Léon et de Galice, et non pas sous celui de Ramire 1^{er} l'an 846, comme quelques-uns l'ont prétendu. Ce qui donna occasion à l'établissement de cet ordre, furent les courses des Maures qui troublaient les pèlerins qui allaient à Compostelle visiter le sépulcre de Saint-Jacques. Treize gentilshommes s'étant obligés par vœu d'assurer les chemins contre les incursions de ces infidèles, proposèrent aux chanoines de Saint-Éloi, qui avaient des hôpitaux sur le chemin appelé la *voie française*, de s'unir à leur congrégation et de ne faire qu'un corps avec eux. L'union se fit l'an 1170. L'ordre fut confirmé l'an 1175 par le cardinal Hyacinthe Bubo, qui était alors légat d'Alexandre III en Espagne, et qui fut depuis pape sous le nom de Célestin III. Alexandre III le confirma lui-même le 5 juillet de la même année, et approuva la règle renfermée en soixante-onze chapitres, qui leur fut donnée par le cardinal Albert qui fut pape ensuite sous le nom de Grégoire VIII. Jules II la confirma aussi en 1507. La première di-

gnité de cet ordre qui est le plus considérable des ordres militaires d'Espagne, est celle de grand-maitre. Elle fut réunie à la couronne par le pape Adrien vi, en faveur de Charles v, et depuis ce temps les rois d'Espagne ont toujours conservé le titre de grand-maitre de Saint-Jacques, à cause des commanderies et des biens considérables dont il leur donne la disposition. La seconde dignité est celle de prieur, qui est affectée à deux chanoines qui portent la mitre et les autres ornemens pontificaux. Les chevaliers font preuve de quatre races de chaque côté. Autrefois ils étaient véritablement religieux, et faisaient vœu de chasteté. Alexandre iii leur permit de se marier, et depuis ce temps ils ne font plus vœu que de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale, auxquels ils ajoutent celui de défendre l'immaculée Conception de la sainte Vierge, depuis l'an 1662. Leur habit de cérémonie est un manteau blanc, avec une croix rouge en forme d'épée fleurdéliée par le pommeau et les croisons sur la poitrine. (P. Heliot, t. 2, p. 256.)

JACQUES DE L'ÉPÉE (Saint-), Ordre militaire en Portugal. C'est le même que le précédent, qui fut établi en Portugal l'an 1320.

JACQUES DE L'ÉPÉE (Saint-), nom d'un Ordre de chanoines en Espagne. Ce sont les chanoines de Saint-Eloy de l'hôpital de la Voie-française, qui par

l'union qu'ils firent avec les chevaliers de Saint-Jacques de l'Épée devinrent leurs chapelains. Alexandre iii les nomme clercs seulement; mais Adrien vi, dans une bulle de 1522, et Clément vii, dans une de 1531, les appelle chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ces chanoines portent sur une soutane noire un surplis sans manches appelé *giraldete*, et sur le côté gauche de leur manteau une croix rouge en forme d'épée, qui est celle de l'Ordre. Au chœur ils mettent pardessus leurs surplis une chappe et un camail noir avec la croix de l'Ordre sur la poitrine. Il y a aussi des chevalières ou chanoinesses de Saint-Jacques de l'Épée dont le premier monastère fut fondé à Salamanque en 1312 par le chevalier Peley Perez et Marie Mandez sa femme, pour loger les pèlerins de Saint-Jacques. Elles ne faisaient autrefois que des vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté conjugale; mais depuis 1480, elles font les trois vœux solennels. Elles sont habillées comme les chanoines. Il y a parmi elles des religieuses de chœur et des converses. (Le père Heliot, *ibid.*)

JACQUES DU HAUT-PAS ou **DE LUCQUES** (Saint-), nom d'un Ordre religieux de chanoines hospitaliers dont personne ne rapporte l'origine, et que le seul père du Breuil, dans ses Antiquités de Paris, met au nombre des ordres militaires. Il est certain cependant qu'il y a en

un Ordre de Saint-Jacques du Haut-Pas, dont il y a une paroisse à Paris, qui en a retenu le nom, à cause que Guillaume Viole, évêque de Paris, du consentement du commandeur d'un hôpital dépendant de cet Ordre situé au faubourg Saint-Jacques, érigea la chapelle de cet hôpital en église succursale des paroisses de Saint-Benoît, de Saint-Hippolite et de Saint-Médard, l'an 1566. Les bénédictins de Saint-Magloire, qui demeuraient où ont demeuré depuis les filles pénitentes de la rue Saint-Denis, ayant été transférés en cet hôpital par ordre du roi Charles ix, en 1572, et se trouvant incommodés d'avoir une paroisse dans leur église, on bâtit une église paroissiale à côté de cet hôpital. Cette nouvelle église paroissiale prit le nom de Saint-Jacques du Haut-Pas qu'elle conserve encore aujourd'hui, et la chapelle de Saint-Jacques prit celui de saint Magloire. Le premier institut de ces hospitaliers était de passer *gratis* les pèlerins sur les rivières. Aussi étaient-ils tous frères laïcs d'abord, mais ils se firent prêtres dans la suite; ils portaient sur leurs manteaux des marteaux à manche pointu par le bas et de différentes formes. Leur habit était blanc. Ils avaient un grand-maître général de tout l'Ordre qui résidait en Italie et un commandeur général pour la France, comme il paraît par l'épithaphe d'un commandeur qui était contre le mur de l'é-

glise de l'hôpital de Saint-Jacques à Paris, avant que les Pères de l'Oratoire, qui l'ont possédé sous le nom de Saint-Magloire, et qui ont succédé aux bénédictins, eussent fait embellir le chœur. Pie II supprima cet Ordre en 1459, ce qui n'empêcha point qu'il n'y eût encore quelques-uns de ces religieux en France l'an 1572. (Le père Héliot, t. 2, p. 278.)

JACQUES (ermites de Saint-), de Molinio et de Loupeavo près de Lucques en Italie. Nom des ermites d'une congrégation qu'Alexandre iv réunit à beaucoup d'autres pour former l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. (Le père Héliot, t. 3, ch. 2.)

JACQUES (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Beziers. Nous ignorons dans quel temps et par qui elle a été fondée. Elle existait dès le commencement du dixième siècle, et elle était unie à la congrégation des chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, depuis 1664. L'abbé de Saint-Jacques était chanoine de la cathédrale de Saint-Nazaire, et en cette qualité il était obligé d'y faire l'office d'hebdomadier; il rendait aussi hommage par une ancienne coutume, à l'évêque de Beziers qui avait une juridiction particulière sur cette abbaye, ainsi que sur celle de Saint-Aphrodisie. (*Gollia christ.* t. 6, col. 414.)

JACQUES (Saint-), abbaye de

chanoines réguliers de la congrégation de France, dite de Sainte-Geneviève, était située dans la ville de Provins en Brie, diocèse de Sens, et fondée au douzième siècle par Thibaud, comte de Champagne. Elle était fort bien bâtie et avait une jolie bibliothèque. M. François d'Aligre qui en fut long-temps abbé commendataire, et dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays, avait fait des biens immenses à cette abbaye.

JACQUES DE DOË (Saint-), *Sanctus Jacobus de Doa*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située sur le sommet d'une montagne environnée de forêts, près la ville du Puy en Velay. On rapporte son origine à l'an 1138, et les seigneurs de Saint-Quentin en étaient reconnus pour fondateurs. Ce n'était auparavant qu'une chapelle sous le titre de Saint-Jacques. Il est vraisemblable que ce lieu fut d'abord habité par des chanoines de Saint-Norbert, pour deux raisons; premièrement, parce qu'on croit que Doë est le second monastère de l'Ordre de Prémontré qui commença à fleurir vers l'an 1119; secondement, parce que vers l'an 1165, Pierre, évêque du Puy, donna la maison de Doë à Étienne de Tournay, afin, dit-il, que l'ordre régulier s'y observe avec plus de ferveur. Ce qui suppose qu'il y avait dans cette maison des chanoines réguliers qui s'étaient un peu relâchés de la ferveur de leur première observance. L'ab-

bé de Doë jouissait de plusieurs beaux privilèges. Il avait son rang après les quatre premières dignités dans l'église cathédrale du Puy; il était conservateur des privilèges de cette même église, et constitué par commission expresse du saint-siège, arbitre souverain des différends entre les évêques et les chanoines. Plusieurs prieurés dépendaient de lui, et il était collateur de plein droit de la chapelle de Saint-Germain la Prade. (*Gallia christ.* t. 2.)

JACQUES DE MONTFORT (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Montfort en Bretagne, au diocèse de Saint-Malo. Elle fut fondée au milieu du douzième siècle, par Guillaume 1^{er} du nom, sire de Montfort et de Gaël. Il y avait la réforme des chanoines réguliers de la congrégation de France.

JACQUIER (Nicolas), né à Dijon au commencement du quinzième siècle, embrassa l'institut des Frères Prêcheurs dans la même ville, et se distingua par son zèle pour le salut des âmes. Il devint inquisiteur de la foi vers l'an 1450, et parcourut en cette qualité plusieurs villes de France pour chercher les hérétiques. S'étant fait recevoir l'an 1465 dans la congrégation de son Ordre en Hollande, il passa le reste de sa vie en Flandre, à Lille, à Tournai, à Bruges, prêchant partout et confondant les hérétiques, excepté qu'il alla en Bohême l'an

1466, pour y combattre les Hussites. L'an 1471, Guillaume de Filastre, évêque de Tournai, lui ayant donné commission d'informer avec le doyen de Bruges, des miracles qui se faisaient au tombeau, ou par l'intercession de la bienheureuse Colette, morte à Gand l'an 1447, il alla dans cette ville où il ne vécut que quelques mois, étant mort dès l'an 1472. On a de lui un dialogue *De sacra communione contra hussitas*, imprimé à Tournai en 1466. *Flagellum hæreticorum fascinatorum*, publié à Francfort en 1581. *De calcatione dæmonum*, manuscrit. (Le père Echard, *Script. ord. Præd.* t. 1, p. 847.)

JACQUIN (l'abbé), est auteur d'un ouvrage qui a pour titre : *Entretiens sur les romans*, ouvrage moral et critique dans lequel on traite de l'origine des romans et de leurs différentes espèces, tant par rapport à l'esprit que par rapport au cœur, volume in-12, de 365 pages, dédié à Monseigneur le duc de Chaulnes, et qui se vendait à Paris chez Duchêne. On peut voir l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal chrétien*, 1754, t. 2, p. 139 et suiv.

JACQUINOT (Barthélemy), jésuite dijonnais, entra dans la compagnie en 1587, à l'âge de dix-huit ans. Il fut recteur du grand collège de Lyon, supérieur des maisons professes de Toulouse et de Paris, provincial successivement des cinq provinces que les jésuites avaient en France,

confesseur de la reine d'Angleterre, choisi par le roi Louis XIII, enfin assistant du général pour la France. Il mourut à Rome le 1^{er} d'août 1647, et laissa, 1°. Adresse pour vivre selon Dieu dans le monde, à Paris 1614, in-16, et plusieurs fois réimprimée depuis. Cet écrit a été traduit en latin sous le titre de *Hermes christianus*, par le père Pierre Monod, jésuite, confesseur de la duchesse de Savoie; et imprimé ainsi à Lyon en 1629, in-12. 2°. L'Église prétendue réformée n'est point l'Église de Dieu, embrassant une doctrine contraire à celle des cinq premiers siècles, et notamment des quatre premiers Conciles généraux et des apôtres, à Toulouse 1623, in-12. 3°. *Via et ratio vitæ ad Dei cultum instituendæ*, à Paris en 1636, in-8°. C'est l'adresse pour vivre, etc., traduite en latin par l'auteur même. 4°. Méditations pour tous les jours de l'année. 5°. Le chrétien au pied des autels, rendant au très-auguste sacrement de l'Eucharistie les devoirs de ces religieuses visites, à Paris en 1640, in-12. Le même ouvrage a été traduit en latin par l'auteur, et imprimé à Lyon en 1646, in-12, sous ce titre latin : *Christianus ad aras, augustissimæ Eucharistiæ debita piæ ac religiosæ in ea visendæ salutationis officia persolvens*. (Papillon, Bibliothèque des Auteurs de Bourgogne.)

JACQUINOT (Jean), Dijonnais, se fit jésuite le 4 juillet

1623, à l'âge de dix-sept ans. Il fut recteur des collèges de Châlons en Champagne et de Nanci. Etant revenu dans celui de Châlons, il y mourut le 16 ou le 26 de mars 1653. On a de lui, 1°. La gloire de saint Joseph, à Dijon en 1645, in-12. 2°. Bouquet sacré fait de pieuses affections envers Jésus, à Châlons en 1646, in-8°, et à Nanci en 1652, in-12. 3°. Abrégé de la Vie de saint Joseph, à Châlons en 1650, in-8°.

JACSENIUS ou JASCENIUS (Bonaventure), de l'Ordre des Frères Mineurs, dans le dix-septième siècle, fut premier définitiveur de la province de son Ordre en Angleterre, après qu'elle eut été rétablie, et gardien du collège des Anglais à Douai. Il eut beaucoup à souffrir pour la foi catholique, et publia un livre intitulé : Introduction au palais de la vérité, à Malines et à Milan en 1616. (Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 1, p. 334.)

JACULATORIORE, *jaculatorius* de *jaculari*. On appelle oraisons jaculatoires les aspirations ou prières courtes et ferventes, qu'on pousse du fond du cœur, comme des traits vers le ciel.

JADA, hébr., *savant et connaissant*, fils d'Onan, (1 Par. 2, 28.)

JADAIA, hébr., *science ou connaissance du Seigneur*, prêtre qui revint de la captivité de Babylone avec neuf cent soixan-

te-treize de ses frères. (1 Esdr. 2, 36.)

JADAIIS ou JADIAS, hébr., *ensemble ou un seul Seigneur*, du mot *jakid*, *un seul*, et du mot *Jah*, *Seigneur*, surintendant d'une partie des troupeaux de David. (1 Par. 27, 30.)

JADASON, hébr., *connaissance de la brebis*, fleuve que la version grecque nomme Hydaspes. Il passait dans la Susianne pour se rendre dans le Tigre. (Judith. 1, 6.)

JADDO, hébr., *sa main ou sa puissance ou sa louange*, du mot *jad*, *main*, ou *jada*, *louange*, fils de Zacharie, et chef de la demi-tribu de Manassé au-delà du Jourdain, du temps de David et de Salomon. (1 Par. 27, 21.)

JADDOA ou JEDDOA ou JAD-DUS, souverain pontife des Juifs, du temps d'Alexandre le Grand. (2 Esdr. 12, 11.)

JADER (saint), évêque de Midile dans la Numidie, martyr et compagnon de saint Nemesien. (Voyez NEMESIEN.)

JADIEHEL ou JADIEL, hébr. *science ou connaissance de Dieu*, du mot *jada*, *science*, et du mot *El*, *Dieu*, fils de Benjamin. (1 Par. 7, 6.)

JADUR ou JAGUR, hébr., *étranger ou voyageur*, du mot *gher*, ville de Juda dont on ignore la situation (Josué, 15, 21.).

JAEN, ville épiscopale d'Espagne sous la métropole de Tolède et capitale du royaume de Jaën, est située au pied d'une

montagne, à neuf ou dix lieues de Grenade, à une seulement de Guadalquivir et à dix-huit au levant de Cordoue. C'est le *Gien-nium*, *Gennia*, ou *Oningis* des Latins. Ses peuples furent aussi nommés *Aurigi*, *Giri Soenni*, et *Itulgi*. Ferdinand II, roi de Castille, ayant pris cette ville sur les Maures en 1243, y transféra le siège épiscopal qui était autrefois à Barca. La ville est grande et contient cinq mille maisons partagées en douze paroisses. Outre le collège des jésuites, il y a huit autres maisons religieuses d'hommes et huit de filles et douze hôpitaux. La cathédrale a un chapitre composé de huit dignitaires, ving-un chanoines, vingt-quatre prébendiers, etc. Le diocèse contient quatre-vingt-quatre paroisses partagées en trois archidiaconés et sept archiprêtres : on y compte les collégiales d'Ubeda et de Baeza, trente-cinq maisons religieuses d'hommes, vingt-cinq de filles, quarante-huit hôpitaux et sept bourgades qui dépendent de l'Ordre de Calatrava.

Evêques de Jaën, selon la tradition des Espagnols.

1. Saint Euphrasius, disciple de saint Pierre, qui souffrit le martyre sous l'empereur Néron.
2. Saint Eutychius, martyr à Cadix.
3. Rogat, qui assista aux onze, douze, quatorze et quinzième conciles de Tolède.
4. Théodiscle, qui assista au

seizième concile de Tolède. Après Théodiscle, le siège de Jaën fut transféré à Mendoza; et pendant ce temps on connaît les évêques suivans, Pardijs, Jean, Cecilius, Jacques, Gibericus, Froila; Valfredus, Florus, qui vivait en 693.

5. Dominique, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, prélat également vertueux et savant, mort âgé de quatre-vingt-dix ans.

6. Pierre, mort l'an 1249.

7. Pascal, mort l'an 1269.

8. Ybanez, mort l'an 1273.

9. Jean, mort l'an 1289.

10. Pierre, de l'Ordre de la Merci, mort à Grenade, dans l'esclavage parmi les Maures l'an 1300.

11. Garcias, mort l'an 1317.

12. Ferdinand Ramirez, Portugais, d'abord évêque d'Oporto, puis de Jaën, ensuite de Badajoz.

13. Martin, mort l'an 1322.

14. Jean, mort l'an 1338.

15. Jean de Soria, siégea trente-cinq ans.

16. André, siégea huit ans.

17. Nicolas, de l'Ordre de Saint-Jérôme, siégea sept ans.

18. Alphonse Pecha, quitta son évêché après neuf ans de possession pour prendre l'habit d'ermitte.

19. Nicolas de Biedema, archidiacre de Séville, mourut évêque de Jaën.

20. Rodrigue de Narbaëz, archidiacre de Jaën, en fut fait évêque, et y mourut l'an 1422.

21. Gonsalve de Stunica, mort l'an 1434.

22. Alphonse Vasquez, évêque de Mondonedo, et puis de Jaën, mort l'an 1482.

23. Inigo, Manrique, chanoine de Burgos, évêque d'Oviedo, et puis de Jaën, mort l'an 1485.

24. Louis Osorio, doyen de Léon, évêque de Lugo, de Ségovie, de Burgos, et enfin de Jaën, où il mourut en 1495.

25. Diègue d'Eça, dominicain, premier professeur en Théologie dans l'université de Salamanque, évêque de Zamara, puis de Salamanque, ensuite de Palence, et de Jaën, fut transféré à Séville et nommé à Tolède dont il ne prit point possession, ayant été prévenu par la mort arrivée l'an 1523.

26. Alphonse Suarez, d'abord évêque de Mondonedo, puis de Lugo, ensuite de Jaën où il mourut l'an 1518.

27. Etienne-Gabriel Merino, chanoine de Baega, puis évêque de Léon, et ensuite de Jaën, mort cardinal l'an 1535.

28. François de Mendoza, d'abord évêque de Zamora, fut transféré à Jaën, mais il n'en prit point possession étant mort l'année même de cette translation.

29. Pierre Pacheco, fut transféré à Sigüenza.

30. Diegue Tavera, doyen de Compostelle, archidiacre de Calatrava, dans l'église de Tolède, évêque d'Avila, puis de Jaën, mort l'an 1560.

31. Diegue de Loscobos, archidiacre de Coria, inquisiteur et évêque d'Avila, puis de Jaën,

mort après trois ans de siège.

32. François Delgado, chanoine de Tolède, puis évêque de Jaën, mort l'an 1576.

33. Diegue d'Eça, auditeur de Grenade et de Rote, évêque de Canaries et de Coria, puis de Jaën, mort l'an 1579.

34. François Sarmiento, professeur en droit canon dans l'Université de Salamanque, auditeur de Valladolid et de Rote, évêque d'Astorga, puis de Jaën, mort l'an 1595.

35. Bernard de Roxas et Sandoval, d'abord évêque de Ciudad-Rodrigo, puis de Pampelune, ensuite de Jaën, devint archevêque de Tolède, cardinal et inquisiteur général, et mourut l'an 1618.

36. Sanche d'Avila, d'abord évêque de Carthagène, puis de Jaën, ensuite de Sigüenza et enfin de Placentia.

37. François Martinez, premier professeur en Théologie de l'université d'Alcala, évêque de Canaries et puis de Jaën, siégea quatre ans.

38. Balthazard de Moscoso, recteur de l'université de Salamanque, doyen et archidiacre de Quadalahara, évêque de Jaën et cardinal, fut transféré à Tolède, l'an 1646.

39. Jean Casipo Delliano, d'abord évêque de Pampelune, fut transféré à Jaën, où il mourut en 1647.

40. Ferdinand d'Andrade et de Castro, archevêque de Palerme, fut transféré à Jaën l'an 1648.

JAGU (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située sur la côte de Bretagne, au diocèse de Dol, à l'embouchure et sur la rive gauche de la rivière d'Arguenon, à deux lieues de Saint-Malo. Elle reconnaissait pour son fondateur le saint dont elle portait le nom, qui vivait dans le cinquième siècle et sous le règne du roi Grallon. Sa situation l'a souvent exposée au pillage des Saxons, des Normands et des Anglais. Les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui avaient été introduits dans cette abbaye en 1647, la rétablirent depuis les fondemens. Elle était fort incommodée par les sables de la mer, lesquels étant desséchés par le soleil et enlevés par le vent, gâtaient tout; en sorte qu'on en trouvait quelquefois le jardin et les lieux réguliers tout remplis. Les religieux se délivrèrent de cette incommodité en couvrant les sables de gazon jusqu'à la mer. (La Martinière, Dict. géogr. Hist. de Bret., tom. 2.)

JAH. Nom propre de Dieu chez les Hébreux. C'est un abrégé de Jéhovah. (Voyez ce mot.)

JAHADDAI ou **JOHADDAI**, hébr., *aigu*, du mot *cad*, père de Regom. (1 Par. 2, 47.)

JAHALA, hébr., *qui monte*, du mot *hala*, monter, un des chefs des Nathinéens, qui revinrent de Babylone à Jérusalem. (2 Esdr. 7, 58.)

JAHAS ou **JASA**, ville. (Isaïe 15, 4.)

JAHATH, hébr., *brisé* ou

épouvanté, du mot *cathath*, de la race de Gerson, fils de Lobni, et père de Jamma, lévite. (1 Par. 6, 20.)

JAHATH, lévite de la race de Mérari, intendans des ouvriers que Josias employa aux réparations du temple. (1 Par. 34, 12.)

JAHAZIA, hébr., *vision du Seigneur*, du mot *kasa*, voir, et *Jah*, seigneur, fils de Thécué. (1 Esdr. 10, 15.)

JAHAZIEL, hébr., *qui voit Dieu* ou *vision de Dieu*, du mot *casa*, voir, et *El*, Dieu, troisième fils d'Hebron. (1 Par. 23, 19.)

JAHEL, hébr., *qui monte*, du mot *Hala*, femme d'Haïber ou d'Heber le Cinéen. Elle tua Sisara, général des troupes de Jabin, roi d'Asor, en lui enfonçant un gros clou dans la tempe à coup de marteau. (Judic. 4, 17 et suiv.)

JAHELEL ou **JALEL**, hébr., *qui attend Dieu*, du mot *jâhel*, attendre, ou *qui prie Dieu*, du mot *kala*, fils de Zabulon. (Genès. 46, 14.)

JAHIEL, hébr. *Dieu vit*, du mot *caja*, vivre, lévite et chanteur du temple. Il avait aussi la garde des trésors et des portes du lieu saint. (1 Par. 15, 18.)

JAI (Claude), de Genève; jésuite, l'un des compagnons de saint Ignace, mort l'an 1551, laissa un ouvrage intitulé : *Miroir d'un évêque*, tirée de l'Écriture-Sainte, des canons et des docteurs, imprimé à Ingolstadt en 1615. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, pag. 1114.)

JAIR, hébr., *qui répand la clarté*, ou *qui est éclairé*, du mot *or*, *éclairer*, de la famille de Manassé, succéda à Thola dans la judicature ou le gouvernement des Israélites, et eut pour successeur Jephthé. Son gouvernement fut de 22 ans, depuis 2795 jusqu'en 2817. (Judic. 10, 3.)

JAIR, fils de Segub. (1 Par. 2, 22.)

JAIR, père de Mardochée. (Esther. 2, 5.)

JAIR ou **JAIRUS**, chef de la synagogue de Capharnaüm, dont Jésus-Christ ressuscita la fille. (Matth. 9, 18. Marci 5, 22.)

JAIRITE, descendant de Jaïr. (2 Reg. 20, 26.)

JALA, un des chefs des Nathinéens, officiers de Salomon. (1 Esdr. 2, 56.)

JALALÉEL ou **JALELÉEL**; hébr., *qui loue Dieu*, du mot *hillel*, *louer*, ou *clarté de Dieu*, du mot *Hillul*, fils de Caleb, et père de Ziph. (1 Par. 4, 16.)

JALEL, fils de Zabulon, chef de la famille des Jalélites. (Num. 26, 26.)

JALON, fils d'Egra. (1 Par. 4, 17.)

JALOUSIE. Voy. ENVIE.

JALOUSIE (eaux de). Voyez ADULTÈRE.

JAMBLIQUE ou **IAMBLIQUE**, le second des sept Dormans, martyrs d'Ephèse. Les Grecs le nomment *Jamblique*, et les Latins, *Malc*. Voy. DORMANS.

JAMBRI, hébr., *qui rend amer*, du mot *marar*, ou *qui se*

révolte, du mot *Mara*, homme puissant dans la ville de Médaba, au-delà du Jourdain (1 Mach. 9, 36.)

JAMES ou **JAMESIUS** (Thomas), né dans l'île de Wight vers l'an 1571, fut aggregé au collège d'Oxford en 1593. Thomas Bodley, instruit de son habileté dans la connaissance des livres, le choisit pour premier bibliothécaire de la bibliothèque publique qu'il établissait alors à Oxford. Il fut reçu docteur en 1614, et il eut dans le même temps le sous-doyenné de l'église de Wels, la cure de Mongeham dans le comté de Kent, et la qualité de juge de paix : ce qui l'obligea de quitter l'emploi de bibliothécaire. Il mourut au mois d'août 1629, âgé d'environ cinquante-huit ans. Ses ouvrages sont : *De personâ et officio judicis apud Hebræos, aliosque*, à Oxford, in-4°, 1600. Une édition du Philobiblion de Richard de Buri, évêque de Durham, in-4°, 1596, avec un catalogue des manuscrits d'Oxford, qu'il augmenta en 1600, et qu'il donna in-4° sous le titre d'*Ecloga Oxonio contabrigiensis*. Il y joignit les deux pièces suivantes : *Cyprianus redivivus, hoc est, elenchus eorum quæ in opusculo Cypriani de unitate Ecclesiæ sunt vel addita vel detracta, etc. Et spicilegium D. Augustini, hoc est, libri de fide ad Petrum, Diaconum, cum manu scriptis collatio ac castigatio. Bellum papale, sive concordia discors Sixti Quint., et Clementis VIII,*

circâ hieronymianam editionem, cum utriusque editionis vulgatæ illorum pontificum, et postrema lovaniensium comparatione, à Londres en 1600 in-4°, et 1678 in-8°; ce livre est devenu rare. En 1605 il donna une nouvelle édition augmentée du catalogue de la Bibliothèque bodleienne, dont Wood a donné une troisième édition infiniment meilleure. *Concordantiæ sanctorum patrum, id est, vera et pia libri canticorum per patres universos, tam græcos quàm latinos, expositio*, à Oxford, en 1607, in-4°. Apologie pour Jean Wiclef. L'Écriture, les conciles et les pères corrompus par l'Église de Rome, en anglais, à Londres, 1611, in-4° et 1688, avec une réponse prétendue suffisante aux pères Cretser et Possevin, jésuites, et à l'auteur des fondemens de l'ancienne et de la nouvelle religion. *Filius papæ papalis*, à Londres, en 1621. *Index generalis sanctorum patrum ad singulos versus cap. 5, quæq. secundum Math.*, à Londres, 1624, in-4°. *Notæ ad Georgium Wicelium de methodo concordie ecclesiasticæ*, à Londres, 1725, in-8°. *Vindiciæ gregorianæ*, 1626, à Genève, in-4°. Introduction à la Théologie, etc., en anglais, à Oxford, 1625, in-4°, ouvrage plein de mauvais principes et de calomnies contre l'Église romaine, caractère qui domine dans tous les ouvrages de controverse ou de critique des pères, donné par cet auteur. Humble et instante Requête à l'É-

glise d'Angleterre, sur les livres qui concernent la religion, en anglais, 1625, in-8°. Explication étendue des dix articles contenus dans la requête présentée par le docteur James au clergé d'Angleterre, pour rétablir dans leur pureté les auteurs corrompus (selon lui) par les papistes, en anglais, à Oxford, 1725, in-4°. *Specimen, corruptelarum pontificiarum in Cypriano, Ambrosio, etc.*, à Londres, 1627, in-4°. *Index librorum prohibitorum à pontificiis*, à Oxford, 1627, in-8°. La Philosophie morale des stoïciens, traduite du français en anglais, 1608, in-8°. Deux traités de Wiclef contre les Ordres de religieux mendians. *Fiscus papalis, sive catalogus indulgentiarum et reliquarum, etc.*, que d'autres attribuent à Crasshaw, à Londres, 1617, in-4°. Il a laissé manuscrit : 1°. *Admonitio ad protestantes Theologos de libris pontificiorum cautè legendis*. 2°. *Enchiridion theologicum*. 3°. *Liber de suspicionibus et conjecturis*. (Voyez Wood, *Athenæ, oxonienses, et Hist. universit. oxoniens.*, et le père Nicéron, dans le tome 19 de ses Mémoires.)

JAMIN, hébr., la droite, second fils de Siméon, chef de la famille des Jaminites. (Genès. 46. 10.)

JAMNE, fils aîné d'Aser. (Genès. 46. 17.)

JAMNIA. On dit aussi *Jabnia*, et communément *Zania*, ville ancienne des Philistins; dont le

roi Ozias détruisit les murs, aussi bien que ceux d'Azot et de Geth. 2. *Paral.* 26, 6. Il en est fait mention sous le nom de Jamnia, dans le recensement que fait Josué des villes de Judas, 45, selon les 70. Etienne de Byzance l'appelle de même, et dit qu'elle fut ainsi nommée, parce que *Jamni* signifie des lieux humides et propres à cultiver des fleurs. Le pays des environs devait être extrêmement peuplé, puisqu'au rapport de Strabon on y pouvait armer quarante mille hommes. Jamnia avait un port un peu éloigné de son enceinte; c'est apparemment ce qui a donné lieu à Pline de faire deux villes de ce nom, l'une dans les terres, l'autre sur la mer. Judas Maccabée brûla ce port (2 Mach. 12, 9.), où il est aussi remarqué qu'il était éloigné de Jérusalem de 240 stades. Cette ville est devenue épiscopale dans la première Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée, et elle a eu les évêques suivans :

1. Macrin, siégeait dans le temps qu'Arius commença à répandre son hérésie. Saint Alexandre d'Alexandrie lui en donna avis.

2. Pierre, au concile de Nicée, en 325.

3. Oélien, au second concile général, premier de Constantinople, en 381.

4. Etienne, disciple d'Euthymius, au concile de Chalcédoine.

5. Zenobe, souscrit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem, à Jean Pats de Constantinople, en 518.

6. Etienne II, au concile de Jérusalem, contre Anthyme, sous le patriarche Pierre, en 536. (*Or. chr. t. 3, p. 587.*)

JAMNOR, hébr., *la lumière de la mer*, du mot *or*, lumière et *maim*, mer, un des aïeuls de Judith. 8, 1.

JAMRA, fils de Supha. (1 Par. 7, 36.)

JAMUEL ou NAMUEL, hébr., *Dieu est son jour*, du mot *jom*, jour, fils de Siméon. (*Genès. 46, 10.*)

JANAÏ, hébr., *qui parle ou qui répond*, du mot *Hana*, de la tribu de Gad, fils d'Abigail. (1 Par. 5, 12.)

JANDE (Jean de) natif de Gand où de Laon, juriconsulte, fleurit depuis l'an 1330 jusques vers le milieu du siècle. On a de lui quelques traités philosophiques, imprimés plusieurs fois en différens endroits. Il avait aussi composé quelques autres ouvrages qui sont perdus; savoir: un Commentaire sur les sentences; un Traité de la puissance ecclésiastique contre Jean XXII, et des questions quodlibétiques. On lui a supposé un ouvrage qui se trouve dans le premier tome de la monarchie de Goldaste, et qui a pour Titre: *In-formation de la nullité du procès fait par Jean XXII, contre l'empereur Louis de Bavière*, composé par un auteur du temps. (Dupin, Table des auteurs ecclésiast.

du quatorzième siècle, p. 718.)

JANDURE, *Jamdunia*, abbaye régulière de l'Ordre de Prémontré autrefois dans le duché de Bar, au diocèse de Toul, à trois lieues de Bar-le-Duc, vers le couchant de l'hiver.

JANISSAIRE ou JANIZÈRE à Rome, officier ou pensionnaire du pape, qu'on appelle aussi *participant*. Les janissaires romains sont des espèces de correcteurs et de réviseurs de bulles, à qui pour cela on paye un certain droit sur les annates. Ces officiers sont du troisième banc au collège de la chancellerie romaine.

JANNA ou JANNÉ, fils de Joseph, et père de Melchi. (Luc. 3, 24.)

JANNÉS et MAMBRÉS, deux magiciens que saint Paul dit avoir résisté à Moïse, pendant qu'il était en Égypte. (2 Timoth. 3, 8.)

JANNIN (Louis), jésuite, traduisit en latin, en 1666, la Vie de saint Ignace, écrite en italien par le père Bartholi : il traduisit aussi de l'italien du même auteur la Première Partie de l'Asie, qui contient la vie de saint François Xavier; la Seconde Partie de l'Asie, touchant le Japon; la Troisième Partie de l'Asie, touchant la Chine, la Cochinchine et le Tonquin. (Journ. des Savans, 1709.)

JANNING (Conrad), jésuite, un des bollandistes, succéda au père Papebroch dans la composition des actes des saints. Il donna tout seul le sixième tome

du mois de juin, qui est un supplément des cinq premiers volumes, et mit à la tête l'éloge du père Papebroch; on y trouve aussi une dissertation sur la translation du corps de saint Norbert à Prague, contre Philippe Muller, qui avait nié cette translation. (Journal des Savans, 1716, p. 498 et suiv.)

JANOE, hébr., *qui se repose* ou *qui demeure*, du mot *Nuac*, ville de la tribu d'Ephraïm, sur la frontière de la demi-tribu de Manassé. (Josué, 16, 7.)

JANOTZKI (chanoine), savant polonais, a donné *Polonia litterata nostri temporis*, et un Dictionnaire des Savans alors vivans en Pologne. On lui attribue aussi l'ouvrage intitulé : *Acta litteraria regni poloniæ et magni ducatus lithuaniæ, trimestr.* (4 *Varsoviæ*, 1757, in-4°.)

JANSÉNISME, doctrine de Jansénius. Cherchez JANSÉNIUS d'Ypres. Voyez aussi le premier tome des Mémoires du Clergé, où tout ce qui concerne le jansénisme est rapporté de suite depuis la page 193 jusqu'à la page 381.

JANSÉNISTE, celui qui suit la doctrine de Jansénius. *Jansenianus, Jansenista.* Voy. JANSÉNIUS d'YPRES.

JANSÉNIUS (Corneille) premier évêque de Gand, né à Hulst en Flandres, fit ses études à Louvain. Après avoir appris les langues, il enseigna douze ans dans l'abbaye de Tongerloen, Ordre de Prémontré en

Brabant. Depuis il fut curé de Saint-Martin de Courtrai, et ensuite doyen de Saint-Jacques de Louvain où il eut rang de docteur et professeur en Théologie. Philippe II, roi d'Espagne, l'envoya au concile de Trente où il s'acquitt beaucoup d'estime par son savoir et sa modestie. A son retour il fut fait évêque de Gand où il mourut le 10 avril 1576, âgé de 66 ans. On a de lui : 1°. des Commentaires sur les Pseaumes, sur les Cantiques, sur les Proverbes, sur la Sagesse et sur l'Ecclésiastique, imprimés à Lyon en 1586. 2°. La Concorde évangélique, avec des Commentaires, *ibid.*, en 1597 et 1606. 3°. Un Abrégé de Commentaires sur la Concorde, à Anvers, 1593. 4°. La Vie de Jésus-Christ selon les quatre évangélistes, à Cologne, en 1622. Les ouvrages de ce prélat sont estimés avec raison. (Le Mire, *de Script. sæc.* 16, et *in elog.* Valère-André, *Biblioth. belg.* Sanderus, *De illustr. Gand.*)

JANSÉNIUS (Gérard), flamand, fleurit vers l'an 1580. Nous avons de lui dix Traités de la Vérité de l'Eglise et de son autorité, imprimés à Cologne en 1575. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, p. 1324.)

JANSÉNIUS (Corneille), évêque d'Ypres, naquit le 28 octobre de l'an 1585, dans un village nommé Accoy, près de Lérdaam en Hollande. Son père, qui était catholique, se nommait Jean Otto; et ce fut à Louvain

que, pour se déguiser aux hérétiques selon la coutume, Corneille changea de nom et prit celui de Jansen ou Jansenius, qui veut dire fils de Jean. Il fit ses premières classes à Utrecht, puis sa philosophie et sa Théologie à Louvain. De là il vint à Paris en 1604, où Jean du Verger de Haurane, depuis abbé de saint Cyran, le plaça chez un conseiller pour être précepteur de ses enfans. Ensuite il l'appela à Bayonne, où il fut principal du collège qu'on venait d'y fonder. Après douze ans de séjour en France, il retourna à Louvain, où, en 1617, il fut fait principal du nouveau collège de Sainte-Pulcherie, et professeur de l'Écriture-Sainte. Il fut fait évêque d'Ypres le 28 octobre de l'an 1635, et mourut de peste le 6 mai de l'an 1638. Il laissa plusieurs ouvrages : 1°. Un Discours moral sur la réforme de l'homme intérieur, prononcé à une profession. 2°. Un ouvrage intitulé : *Eleixipharmacum*, c'est-à-dire, Antidote contre le poison des ministres de Bois-le-Duc. 3°. *Spongia notarum*, Éponge des notes, pour répondre aux notes que les ministres avaient faites contre l'*Alexipharmacum*. 4°. Des Commentaires sur le Pentateuque, les Proverbes, l'Ecclésiaste, la Sagesse, le Prophète Sophonie, et sur les quatre Évangiles. M. Dupin dit que ces Commen-taires sont excellens, de l'aveu de tous les savans. Richard-Simon les trouve destitués de

critique, et beaucoup inférieurs à ceux de Jansénius, évêque de Gand. 5°. Deux Résolutions de cas de conscience, sur l'obligation des édits en ce qui regarde la monnaie, et sur le serment des magistrats. 6°. Un livre intitulé : *Mars Gallicus*, sous le nom d'*Alexander patricius Armanianus* ; il y traite la question savoir, si les alliances du roi de France sont justes, et défend la négative en blâmant la conduite des Français qui avaient donné du secours aux Hollandais hérétiques et rebelles. 7°. Un petit ouvrage in-12, intitulé : le Parallèle des Erreurs des sémi-pélagiens de Marseille, avec celles des nouveaux sémi-pélagiens. 8°. Son grand ouvrage intitulé *Augustinus*, dans lequel il prétend recueillir toute la doctrine de saint Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination. Il avait travaillé longtemps à cet ouvrage, et le soumit par son testament au saint-siège. Libert Fromod et Henri Calenus, ses exécuteurs testamentaires, le firent imprimer à Louvain l'an 1640. Il excita aussitôt des troubles, et l'on vit paraître plusieurs écrits pour et contre. Les évêques de France le déférèrent à Rome, et demandèrent la condamnation des cinq propositions suivantes, dans lesquelles ils renfermaient la doctrine du livre de Jansénius.

1. Quelques commandemens de Dieu sont impossibles aux hommes justes, lors même qu'ils

veulent et s'efforcent de les accomplir, selon les forces qu'ils ont présentes ; et la grâce qui les leur rendrait possibles, leur manque.

2. Dans l'état de la nature corrompue, on ne résiste jamais à la grâce intérieure.

3. Pour mériter et démeriter dans l'état de la nature corrompue, la liberté qui exclut la nécessité, n'est pas requise en l'homme, mais la liberté qui exclut la contrainte suffit.

4. Les sémi-pélagiens admettaient la nécessité de la grâce intérieure prévenante pour chaque action en particulier, même pour le commencement de la foi : et ils étaient hérétiques, en ce qu'ils voulaient que cette grâce fût telle que la volonté humaine pût lui résister ou lui obéir.

5. C'est donner dans l'erreur des sémi-pélagiens que de dire, que Jésus-Christ est mort, ou qu'il a répandu son sang généralement pour tous les hommes.

Ces propositions furent condamnées par Innocent x le dernier mai 1653, par Alexandre vii le 16 octobre 1656. Ce pontife déclara que les cinq propositions étaient tirées du livre de Jansénius, intitulé : *Augustinus*, et qu'elles avaient été condamnées dans le sens de l'auteur. Il ordonna en conséquence la signature d'un formulaire qu'il dressa sur cette matière. Le pape Innocent xii, par deux brefs, l'un du 6 février 1694.

l'autre du 24 novembre 1696, déclara que quand Alexandre VII avait dit que les cinq propositions avaient été condamnées dans le sens de Jansénius, il avait entendu le sens de ces propositions qui se présentent d'abord à l'esprit dans la lecture de ce livre. Clément XI, par sa bulle du 16 juillet 1705, rappelle les bulles de ses prédécesseurs, et déclare de plus, que par le silence respectueux, on ne satisfait point à l'obéissance qui est due aux constitutions apostoliques : mais que le sens de Jansénius, condamné dans les cinq propositions, et que les termes dont elles sont composées, portent d'eux-mêmes, doit être rejeté comme hérétique, de cœur et de bouche par tous les fidèles chrétiens, et qu'on ne peut licitement signer le formulaire dans un autre esprit.

Le clergé de France a accepté solennellement toutes ces constitutions du saint-siège, et il n'y a point aujourd'hui d'évêque en France, ni dans aucun autre royaume catholique, qui ne se soit soumis à ces décisions. Chaque fidèle est par conséquent obligé à s'y soumettre de cœur et de bouche, dit le catéchisme de Montpellier, in-4°, édition de 1714, p. 195. On peut voir l'ouvrage qui a pour titre : Exposition historique de toutes les hérésies et les erreurs que l'Eglise a condamnées sur les matières de la grâce et du libre arbitre ; à Paris, chez Nicolas Pécie, 1714, vol. 12. M. Tour-

neli, dans son Traité de la grâce ; les Lettres théologiques du père de Graveson ; les Conférences d'Angers sur la grâce ; l'ouvrage intitulé : Recueil historique et dogmatique sur l'origine, les progrès et la condamnation des erreurs de Baïus, Jansénius, etc.

JANSENIUS ou JANSONIUS (Jacques), né à Amsterdam en 1547, de parens catholiques, fut envoyé à Louvain en 1564, pour y étudier la philosophie et la Théologie. Il fut licencié en Théologie en 1575, et ensuite premier président du collège nouveau des Augustins, et président de celui du pape Adrien VI en 1579, professeur en Théologie en 1580, et succéda à Stapleton en 1595. En 1614, il fut fait doyen de l'église collégiale de Saint-Pierre, et mourut le 20 juillet 1626. On a de lui : 1°. *Institutio catholici ecclesiastæ* ; à Louvain, en 1585 ; 2°. des Commentaires sur le chapitre quinzième de l'Exode, sur le trente-deuxième du Deutéronome et sur le deuxième du premier livre des Rois, sur les psaumes et sur les cantiques de la Bible ; à Louvain, en 1597 ; 3°. quatre Livres liturgiques, ou du sacrifice de l'autel matériel, avec une explication du canon de la messe ; à Heidelberg, en 1596 et 1604 ; 4°. des Commentaires sur les douze et trente-huitième chapitres d'Isaïe, sur les prophètes Nahum, Habacuc, sur les premier et deuxième chapitres de saint Luc, *ibid.* en 1599 ; 5°. un Commentaire sur le Cantique

des cantiques; à Anvers, en 1605, et un autre sur le livre de Job, *ibid.* en 1623; 6°. un Commentaire sur l'évangile de saint Jean; à Louvain, en 1630; 7°. le Ruban de pourpre, ou Explication de la passion de Notre-Seigneur, *ibid.* en 1600; 8°. un Traité du sacerdoce, en flamand, *ibid.* en 1618. Jean Massius a écrit la vie de cet auteur. (*Voyez aussi le Mire; De script. sæculi decimi-septimi.*)

JANSENS ELINGA (François); célèbre canoniste, né à Bruges, fit profession dans le couvent des dominicains de la même ville, le 28 janvier 1654. Il fit ses études, et enseigna la philosophie à Louvain. Il y reçut aussi le degré de licence en Théologie, au mois de septembre 1665. Il devint premier régent des études générales de son Ordre à Anvers; office qu'il exerça pendant douze ans. On lui donna le titre de docteur dans son Ordre en 1675, et il fut trois fois provincial de la Basse-Germanie. Il mourut à Bruges le 22 novembre 1715, à quatre-vingts ans. On a de ce laborieux écrivain les œuvres suivantes.

1. *Autoritas D. Thomæ Aquinatis, quinti ecclesiæ doctoris, nodo indissolubili per R. P. Petrum de Alva et Astorga S. T. Lectorem jubilatum nuper revincta, nunc verò soluta.* (À Gand, chez Maximilien Graet, 1664, in-8°.)

2. *Certissimum quid certissimæ veritatis pro doctrinâ doctoris angelici.* *Ibid.*

3. *Cribratio vocabularii R. P. Petri de Alva et Astorga.* (À Anvers, chez Engelbert Gymnici, 1664, in-8°.)

4. *Responsio ad epistolam alicujus FF. Minor. publicatam sub larvâ summulistæ Minoris.* (*Ibid.*)

5. Un petit ouvrage dont le titre est : *R. P. Mathias Hanzeur Ord. FF. Minor. Lector jubilatus, seu defensa ab eo causa P. de Alva et Astorga, appensa in staterd et inventa minas habens.* (À Anvers, chez Gymnisi, 1665, in-8°.)

6. *Controversiæ in hæreticos, opusculum.* (À Anvers, 1673.)

7. *Veritas manifesta pro autoritate reverendissimi patris Thomæ Turci, magistri generalis Ord. Prædic. circa prædeterminationem physicam. Item decretum reverendissimi P. Joan. Thomæ de Rocaberti, ejusdem Ord. generalis, contra opera P. F. Josephi de viâ sæculi, ac autentica bullæ Urbani V, pro autoritate angelici doctoris.* (À Anvers, chez Voëns, 1675, in-4°.)

8. *Summa conciliorum dudum collecta per reverendissimum P. Bartholomeum Caranza, archiepiscopum toletanum, ex ordine nostro assumptum: Recognovit, emendavit et auxit.* (À Louvain, chez Jérôme Nempæi, 1668, in-8°.)

9. *Suprema romani pontificis autoritas, ejusque extra concilium generale definitis infalibilitas adversus epistolam reverendissimi ac illustrissimi*

Gilberti, episcopi Tornacensis propugnata, 1689. (A Bruges, chez P. Van-Pee, in-8°.)

10. *Summa totius doctrinæ de romani pontificis autoritate et infallibilitate*, 13 articulis comprehensa. (Ibid. 1690, in-4°.)

11. *Forma et esse Ecclesiæ Christi, quæ dumtaxat est apud romano-catholicos*, 1702. Cet ouvrage est un écrit en flamand.

12. *Dissertationes 26 theologicæ selectæ de principalioribus quæstionibus hoc tempore in scholis disputatis*, anno 1707.

13. *Series indulgentiarum et gratiarum confratribus et consororibus SS. Rosarii, per diversos summos pontifices concessarum*.

JANSSENBOY (Nicolas), en latin *Jansenius*, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Zierzee en Zélande. Il prit l'habit de Saint-Dominique à Anvers, et fut licencié de Louvain où il enseigna la Théologie, après avoir été d'abord régent et puis supérieur dans notre collège de Lire au duché de Brabant. Il savait aussi les langues orientales, et particulièrement la langue grecque. Son zèle le porta à aller en Danemarck, pour y travailler à la conversion des luthériens. Il alla ensuite à Rome pour y rendre compte du fruit de ses travaux au souverain pontife Grégoire xv, et à la congrégation de la Propagande, qui le renvoyèrent en Danemarck l'an 1623. Il fut si agréable à Frédéric

ric III, prince de Norwège, qu'il lui permit le libre exercice de la religion catholique dans la nouvelle ville qu'il avait fait bâtir sous le nom de Frédéric-Stad. Le zélé missionnaire forma dans cette ville une église florissante qu'il gouverna avec autant de sagesse que de vigilance jusqu'à sa mort, arrivée le 21 novembre 1634. On a de lui : 1°. un panégyrique de saint Thomas d'Aquin, imprimé à Louvain en 1621, in-8°. 2°. La Vie de saint Dominique, à Anvers 1622, in-8°. 3°. *Animadversiones et scholia in apologiam nuper editam de vultu et morte Joannis Duns Scoti, adversus R. P. F. Abrahamum Bzovium*, Ord. Prædic. S. T. M. et Historiæ eccles. scriptorem; à Cologne, en 1622. 4°. Un apologétique de ces scholies et notes, que l'on trouve en manuscrit dans notre couvent d'Anvers. 5°. *Defensio fidei catholicæ et apostolicæ romanæ opposita admonitioni necessariæ Johannis Mulleri lutherani prædicantis hamburgensis*; à Anvers, en 1631, in-8°. 6°. *Beneficia FF. Prædicatoribus à divâ Virgine collata*; à Anvers 1632, in-12. 7°. Une traduction latine du livre des prêtres, de Molina, chartreux, et une autre de celui des cas de conscience de Pierre de Ledesma, dominicain. Il y en a qui attribuent cette dernière traduction au père Raymond de Ladessou. Nicolas Janssenboy avait trois frères; savoir : Corneille, Dominique et Léonard,

religieux du même Ordre que lui. Dominique prit l'habit religieux dans le couvent d'Angers, ainsi que Nicolas. Corneille et Léonard furent reçus dans celui de Bolduc. Tous les trois furent aussi d'illustres défenseurs de la foi. Corneille partit avec Nicolas pour les provinces du septentrion, et fit dans la Basse-Saxe ce que celui-ci faisait dans le Holstein. Dominique exerça le ministère de prédicateur apostolique à Hambourg et à Cologne où il fit imprimer quelques ouvrages en latin et en allemand, contre les luthériens. Il mourut à Amsterdam le 14 mars 1647. Léonard mourut à Bolduc le 21 février 1663, après avoir travaillé avec un zèle infatigable pendant l'espace de trente-quatre ans, et composé quelques petits ouvrages de dévotion, avec une histoire abrégée de quelques saints personnages de l'Ordre de Saint-Dominique. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.*, page 479. Le P. Touron, dans ses *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 5, p. 284 et suivantes.)

JANVIER, nom du premier mois de l'année, selon la supputation dont on se sert aujourd'hui en occident, *januarius*. Les Romains lui ont donné ce nom à cause de *Janus*, divinité à qui ils attribuaient deux têtes, parce que d'un côté le premier de janvier regarde l'année précédente, et de l'autre celle qui vient. Ce nom peut venir

aussi de *janua*, porte, parce que ce mois étant le premier, est comme la porte des années. En ces jours-là les païens s'envoyaient des présens qu'ils appelaient *étrennes*. Ils faisaient aussi des danses, des festins, des sacrifices en l'honneur de Janus, et c'était par opposition à ces désordres, que les chrétiens jeûnaient autrefois le premier jour de janvier. L'année de Romulus commençait par le mois de mars, et ce fut Numa-Pompilius qui ajouta le mois de janvier. En France l'année commençait à Pâques ou à Noël, et ce fut le roi Charles ix qui ordonna qu'on commencerait à compter l'année par le premier de janvier, c'est ce que porte l'article 39 de l'ordonnance de ce prince, donnée à Rousillon au mois de janvier 1563, qui ne fut enregistrée au parlement de Paris que le 19 de décembre 1564. Le premier jour de janvier qui suivit cette vérification, le roi en sa cour et en sa grande chancellerie, commença à compter 1565; ce que le chancelier de l'Hôpital fit observer à Toulouse, où le roi était alors, et dans les lieux où il passa. Les secrétaires-d'état commencèrent au premier janvier à dater de 1565 les édits, déclarations et lettres-patentes. Les secrétaires du roi suivirent durant quelques mois l'ancien usage; et dans toutes les lettres qu'ils présentèrent pour être scellées du grand sceau, ils les datèrent de 1564, et ne commencèrent qu'à

Pâques de compter 1565. Le premier janvier suivant on commença à dater de 1566, qu'au 14 avril, et le premier janvier suivant on compta 1567. Depuis on a toujours commencé l'année au premier janvier dans tout le royaume. Ce qu'il est important d'observer pour entendre la date des anciennes ordonnances. Pour entendre la date des actes qui nous viennent encore aujourd'hui de Rome, il faut observer aussi qu'à Rome l'année commence encore à présent à Pâques. (Baronius, dans ses notes sur le Martyrologe romain, au premier janvier, note première. Le P. Petau, dans son *Rationarium temporum*. De Ferrière, Dictionnaire de droit et de pratique, au mot JANVIER.)

JANVIER, martyr, et l'un des fils de sainte Félicité. (*Voyez* FÉLICITÉ.)

JANVIER, martyr et compagnon de saint Sixte. (*Voyez* SIXTE.)

JANVIER, martyr de Cordoue et compagnon de saint Fauste. (*Voyez* FAUSTE.)

JANVIER, évêque de Bénévent et martyr, gouvernait cette église du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. Il avait des liaisons fort étroites avec un diacre nommé Sosie qui servait l'église du cap de Misène près de Pouzzol au-deçà de Naples. Le saint diacre ayant été mis en prison pour la foi à Pouzzol, Janvier allait souvent le voir pour le fortifier et le consoler. Il fut arrêté lui-même pour ce su-

jet par l'ordre de Timothée, gouverneur de la province, qui avait succédé à Dracone. Ce gouverneur lui fit couper la tête à Pouzzol, aussi bien qu'à Feste, son diacre; à Didier, son lecteur; à Sosie, diacre de l'église du cap de Misène; à un autre diacre nommé Procule, et à deux laïcs nommés Eutiches et Acuce. Les corps des SS. Procule, Eutiches et Acuce, demeurèrent à Pouzzol; ceux de saint Feste et de saint Didier furent portés à Bénévent, et celui de saint Sosie à Misène. Pour celui de saint Janvier, il fut transporté à Naples où on l'honore encore aujourd'hui comme l'un des patrons de la ville. Ce qui rend son culte fort célèbre, est un miracle que l'on prétend qui se renouvelle tous les ans. On dit que quand on approche de son chef une fiole de son sang, il s'échauffe et paraît liquide et bouillant; au lieu que dans les autres temps il est dur comme d'autre sang caillé ou pétri avec de la terre. Les Grecs font la fête de saint Janvier et de ses compagnons le 21 avril et le 18 ou le 19 septembre, et les Latins le 19 septembre. (Tillemont. *Mém. ecclés.*, t. 5. Baillet, 19 septembre.)

JANVIER (dom Ambroise), né à Sainte-Suzanne au diocèse du Mans en 1614, entra dans l'Ordre de Saint-Benoît en 1636. Après s'y être appliqué à l'étude de la langue hébraïque dont il acquit une grande connaissance, et y avoir enseigné pendant plu-

sieurs années, il s'occupa à revoir les œuvres de Pierre, abbé de Celles, dont il donna une nouvelle édition en 1671, en un volume in-4°. La préface est du père Mabillon. Il a aussi donné en 1656, à Paris, chez Billaine, le commentaire du rabbin David Kinki, espagnol du treizième siècle, sur les psaumes de David, traduit de l'hébreu en latin. Ce commentaire est très-utile pour l'intelligence du sens littéral des psaumes, et dom Janvier a rendu un très-grand service à l'Église en le traduisant : le traducteur a omis comme inutiles à l'intelligence des psaumes, plusieurs choses contre la religion chrétienne que Kinki avait insérées dans son commentaire. On trouve encore de dom Janvier une pièce en hébreu dans le recueil de celles qui furent faites sur la mort du célèbre Jérôme Bignon. (Journ. des Savans 1666, p. 473 de la première édition, et 281 de la seconde.)

JANUM, hébr., *qui dort*, du mot *num*, ville de Juda. (Josué, 15, 53.)

JAPHA ou JAPHO ou JAFFA ou JOPPÉ. (Voy. Joppé.)

JAPHET, hébr., *qui persuade*, *qui dilate*, du mot *patha* ou *beau*, du mot *japha*, fils de Noé. Il est ordinairement nommé le troisième dans l'ordre des enfans de Noé. Il était cependant l'aîné, puisque Moïse dit expressément, suivant la traduction des Septante et de Symmaque, qu'il était le plus an-

cien des fils de Noé. Le même Moïse dit que Cham était le plus le jeune des trois. (Genès. 9, 24.) Japhet eut pour partage l'Europe et une partie de l'Asie. Noé en bénissant Japhet lui dit : *Que le Seigneur dilate Japhet; que Japhet demeure dans les tentes de Sem, et que Chanaan soit son esclave.* (Genès. 9, 27.) Cette bénédiction de Noé s'accomplit, lorsque les Grecs, et après eux les Romains, portèrent leurs conquêtes dans l'Asie et dans l'Afrique, où Sem et Chanaan avaient leur demeure et leur domination. Japhet a été connu des profanes sous le nom de *Japetus*. Les poètes le font père du ciel et de la terre, ou de Titan et de la Terre. (Hésiode, *Theogonia*.)

JAPHET, Judith parle d'une province nommée Japhet, au midi de la Cilicie. On ignore entièrement cette province. (Judith 2, 15.)

JAPHIA ou JAPHIE, hébr., *qui éclaire*, *qui montre*, du mot *japha*, ville de Zabulon. (Josué, 19, 12.)

JAPHIA, roi de Sachir, tué par Josué, 10, 26.

JAPHIA, un des fils de David. (2 Reg. 5, 16.)

JAPON, empire de l'Asie. *Japonia*, *Japonice insulæ*. Il consiste en plusieurs îles qui ont la Chine au couchant; la Tartarie orientale, et le pays de Jesso au nord; l'Océan oriental les baigne au levant et au midi. Saint François-Xavier y prêcha l'Évangile vers l'an 1549, à la fa-

veur des Portugais qui commerçaient dans ce pays, et il y convertit un très-grand nombre de personnes. Mais l'empereur ayant pris ombrage des chrétiens, les fit tous exterminer, en sorte que le christianisme y est éteint, ou presque éteint aujourd'hui. Il n'y a que les seuls Hollandais qui peuvent y aborder pour le commerce, parce qu'ils sont les seuls qui veulent fouler un crucifix aux pieds. (*Voy. Maffé, Histoire des Indes.* Le père Bouhours, Vie de saint François-Xavier. Samson, Ambassade des Hollandais au Japon. Le père Crasset, Histoire de l'Eglise du Japon. M. l'abbé de T., Histoire de l'Eglise du Japon, 2 volumes in-4°; à Paris, chez Étienne Michallet, 1689. Étienne Xempfer, Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon. Le père Charlevoix, jésuite, Histoire et description générale du Japon; le sixième volume de l'Histoire générale des cérémonies religieuses, où l'on a recueilli avec choix ce que les meilleures relations nous apprennent de la religion des peuples du Japon.)

JAQUELOT (Isaac), né à Vassien en Champagne le 16 décembre 1647, d'un père qui était ministre de l'église prétendue réformée de ce même lieu, fut reçu ministre à l'âge de vingt-un ans, et donné pour collègue à son père. Il sortit de France après la révocation de l'édit de Nantes, et alla d'abord à Heidelberg et ensuite à la Haye où il

s'acquit une grande réputation par ses sermons. Jurieu lui suscita une violente persécution à l'occasion de deux petites brochures contre le tableau du socinianisme, par Jurieu, intitulées : Avis sur le tableau du socinianisme, et attribuées à Jaquelot. Le roi de Prusse l'ayant entendu prêcher à la Haye, voulut l'avoir pour son ministre français à Berlin. Jaquelot s'y transporta en 1702, et y mourut le 15 d'octobre 1708. Il avait de l'esprit, de la pénétration, du savoir; mais son trop de vivacité l'empêchait quelquefois d'apporter dans ses sermons toute la méthode qui y eût été nécessaire. Il a eu de grands débats avec Bayle. On a de Jaquelot, plusieurs ouvrages estimés : 1°. Dissertation sur l'existence de Dieu, où l'on démontre cette vérité par l'histoire universelle de la première antiquité du monde; par la réfutation du système d'Épicure et de Spinoza; par les caractères de divinité qui se remarquent dans la religion des Juifs et dans l'établissement du christianisme. On y trouvera aussi des preuves convaincantes de la révélation des livres sacrés, à la Haye, 1697, in-8°. 2°. Dissertations sur le Messie, à la Haye, 1669, in-8°. 3°. Trois ouvrages contre le Dictionnaire du Bayle; le premier intitulé : La conformité de la foi avec la raison, ou défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le Dictionnaire historique et critique de M. Bayle; le se-

cond : Examen de la Théologie de M. Bayle, répandue dans son Dictionnaire critique, dans ses pensées sur les comètes, et dans ses réponses à un provincial, où l'on défend la conformité de la foi avec la raison, contre sa réponse; la troisième : réponse aux entretiens composés par M. Bayle, contre la conformité de la foi avec la raison, et l'examen de sa Théologie. 4°. Un Traité de l'inspiration des livres sacrés en deux parties dont la première est excellente et le chef-d'œuvre de l'auteur. 5°. Vingt-huit lettres aux évêques de France, pour les porter à user de douceur envers les calvinistes. 6°. Quelques Sermons qu'on a imprimés depuis la mort de M. Jaquelot. (Histoire des ouvrages des Savans. Nouvelles de la république des lettres.)

JAR ou JAIR, mois des Hébreux qui répond à notre mois d'avril. Il était le huitième de l'année civile et le second de l'année sainte. Il n'avait que vingt-neuf jours. Le 10 de ce mois les Juifs font le deuil de la mort du grand-prêtre Héli et de ses deux filles. Le 18, ils commencent la moisson du froment, trente-trois jours après Pâque. Le 23 ils célèbrent une fête en mémoire de la purification du temple, faite par Judas Machabée, après qu'il en eut chassé les Syriens. Le 29 ils font mémoire de la mort du prophète Samuel. Ceux qui n'ont pu faire la fête de Pâque dans le mois de nisan, la font dans le

mois de jar. (Dom Calmet, Dictionnaire de la Bible.)

JARA, hébr., *qui respire*, du mot *ravac*, père d'Huri. (1 Par. 5, 14.)

JARA, fils d'Ahas, de la race de Saül. (1 Par. 9, 42.)

JARAMOTH, hébr., *des hauteurs*, du mot *rum*, ville de la tribu d'Issachar, laquelle fut donnée au lévite, fils de Gerson, et assignée pour ville de refuge. (Josué, 21, 29.)

JARAMOTH ou JARMUTH ou JÉRIMOTH, ville de Juda. Josué tua le roi de Jérimoth. (Josué, 15, 35.)

JARCHI (Salomon), fameux rabbin. On le trouve nommé Isaaki, Isarki, Jarhi, Racca, Raschi ou Raski, mais plus communément Jarchi. Il naquit à Troyes en Champagne l'an 1104, d'Isaac, riche marchand et savant rabbin. Les Juifs établis à Troyes y avaient dès le dixième siècle un collège ou académie : on y professait les langues, les humanités, la médecine et la Théologie judaïque. Isaac, père de Salomon, était à la tête de cette académie. Il profita de tous les avantages que cette place lui donnait pour l'instruction de son fils : il l'initia dans toutes les sciences que les Arabes et les Juifs cultivaient seuls alors avec succès. Jarchi Salomon entreprit en 1140 d'éclaircir et de commenter l'ouvrage de Rabba-Barnacham sur les recueils des traditions talmudiques de Rabbi Juda l'aveugle. Rabba-Barnacham

était prince de l'académie de Sora, et il avait composé son ouvrage vers l'an 322 de Jésus-Christ. Salomon réussit dans son entreprise, et toute sa nation reçut ses commentaires avec applaudissement. Il fit ensuite des gloses, encore très-estimées aujourd'hui sur le talmud ordinaire et sur le talmud babylonien. Enfin il composa sur la Bible des explications littérales et morales qui ont été imprimées dans les grandes Bibles de Venise et de Bâle, et que Lyra a fait entrer en plus grande partie dans son vaste ouvrage sur la Bible. Le rabbin Isaac Atias dans l'introduction du livre qu'il a composé en espagnol sur les six cent-treize préceptes de la loi judaïque, dit que Salomon a commenté toute la Bible et toute la Gemare avec autant de brièveté que d'érudition. Pierius, in *Hieroglif. lib.* 35, folio 325, parle du même en ces termes : *Jam Salomon Trecensis, non ignobilis Sacrae-Scripturae commentator.* Voici les ouvrages de Salomon Jarchi, que nous trouvons cités dans le tome premier du catalogue de la bibliothèque du roi. 1°. *Biblia sacra hebraica, cum punctis, cum triplici targum in pentateuchum; et commentarii R. Salomon Jarchi in omnes 24 S. Scripturae libros, per Abraham Ben-Eliezer*; à Hanovre, 1611, in-8. 2°. *Biblia sacra hebraica, cum punctis; item cum commentariis R. Salomonis Jarchi et Masoretarum notis criticis*; à Venise, 1647, et en 1649 in-4°,

4 volumes. 3°. *R. Salomonis Jarchi scholia in librum Esther etc. ex versione Ludovici Henrici Daquin*; à Paris en 1622. in-4°. 3°. *Pentateuchus hebraicè cum targum seu paraphrasi chaldaicâ... et cum commentariis R. Salomonis Jarchi*; en 1490, in-folio, en 1491, in-folio, etc., à Constantinople, entre les années 1520 et 1540, in-4°. Cet ouvrage y fut imprimé par l'ordre de Soliman II, encore à Constantinople en 1546, in-folio, à Venise en 1567, in-folio, et encore ailleurs. Le même commentaire traduit en latin avec des notes par Jean Frédéric Breithaupt; à Gotha en 1710, in-4°, 2 volumes. Le même en allemand; à Bâle, 1583, in-folio. 5°. *Lux intellectus quo continentur expositiones in Rabbot, seu textus libri Rabbot in genesim, cum commentariis Salom. Jarchi, etc.*, à Venise, en 1667, in-folio, et encore depuis avec des commentaires d'autres rabbins, joints à ceux de Jarchi. 6°. *Commentarius in prophetas majores et minores, in Jobum et in psalmos*; en hébreu et traduit en latin par Breithaupt; à Gotha, en 1713, in-4°. 7°. *Hosaeas prophetas, hebraicè et chaldaicè, cum duplici versione latina et commentariis Salom. Jarchi, Aben-Esrae, et Davidis Kimki, etc.*, à Leyde, en 1611, in-4°. 8°. Le prophète Joël, avec les commentaires des mêmes rabbins; à Paris en 1613, in-4°, et à Utrecht en 1657, in-8°. Pareils Commentaires sur Ab-

dias, Jonas et Sophonie ; à Londres en 1601, in-4°, à Paris, 1656, in-4°, et encore ailleurs. 10°. *Panis lacrymarum sive R. Salom. Jarchi et R. Samuelis Ufidæ commentarii duo in lamentationes Jeremiæ*, etc., à Venise en 1605, in-4°. 11°. *Canticum canticorum Salomonis, cum, commentariis Jarchi et aliorum; interprete Genebrardo*, etc., à Paris en 1570, in-4°. 12°. Pareils Commentaires sur Malachie et sur les proverbes de Salomon et autres. Le rabbin Salomon Jarchi mourut à Troyes en 1180 à l'âge de soixante-quinze ans. (Catalogue de la bibliothèque du roi, tome 1. Bibliothèque sacrée du père Le Long, édition in-folio. Mémoire manuscrit communiqué par M. Groslei, avocat à Troyes, aux éditeurs du nouveau Moréri.)

JARD (.....) prêtre de Bollène près d'Avignon. Nous avons de lui, la Religion chrétienne, méditée dans le véritable esprit de ses maximes, ou Cours suivi et complet de réflexions, ou de sujets de méditations pour chaque jour de l'année, sur les épîtres et les évangiles des dimanches et fêtes ; 6 volumes in-12, à Paris, 1745, chez Pierre Prault, quai de Gèvres, au Paradis. On a ajouté au sixième tome des choses qui ne sont pas de l'auteur. L'abbé Debonnaire a eu part à cet ouvrage.

JARD, *Jardum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la Brie, près de

Melun, au diocèse de Sens. Un ermite nommé Fulbert commença l'an 1171 le prieuré de la Miséricorde de Dieu, appelé Notre-Dame de Pacy ; le pape Alexandre III confirma cet établissement, et Michel, archevêque de Sens, convertit le même prieuré en abbaye vers la fin du même siècle. Adèle, reine de France, ayant ensuite bâti un monastère dans son château du Jard, y transporta les chanoines réguliers de Pacy l'an 1203. Elle est donc la principale fondatrice de cette abbaye qui reconnaissait aussi pour bienfaiteurs les vicomtes de Melun. (*Gallia christ.*, t. 3, col. 517, *veter. edit.*)

JARDINS (des), abbé. On a de lui un sermon sur la cène, prêché devant le roi en 1735, avec un panégyrique de saint augustin, prononcé la même année ; à Paris, chez J. B. Bauche, 1736, in-4°.

JARE, hébr., *la lune ou le mois*, du mot *jarac*, fils de Jectan (Genèse. 10, 26.)

JARED, hébr., *qui descend ou qui commande*, du mot *rud*, fils de Malaléel, et père d'Henoch. (Genes. 5, 18.)

JAREPHEL, hébr., *la santé de Dieu*, du mot *rapha*, ville de la tribu de Benjamin. (Josué, 18, 27.)

JARIB, hébr., *qui multiplie*, du mot *rahab*, fils de Siméon. (1 Par. 4, 24.)

JARIB ou JOIARIB, chef de la première famille sacerdotale. 1 Par. 24, 7. C'est de-là que des-

cendaient les Machabées. (1 Mach. 2, 1.)

JARIM, hébr., *des bois, des forêts*, du mot *jahar*, montagne qui est marquée dans Josué, comme une des limites du partage de Juda. (Josué, 15, 20.)

JARRE, Ordre de la Jarre. Ordre militaire, qui s'appelle aussi l'Ordre du Lys. (*Voyez Lys.*)

JARRETIÈRE, Ordre militaire d'Angleterre. *Ordo garterianus*. Chevalier de la Jarretière, *eques periscelidis, eques garterianus*. Les auteurs ne s'accordent point sur le sujet de l'institution de cet Ordre. Les uns disent que dans un bal que le roi Édouard III donnait à toute la cour, la jarretière de la reine, ou celle de la comtesse de Salisbury qu'il aimait, étant tombée tandis qu'elle dansait, le roi la releva en s'écriant, *honni, c'est-à-dire, maudit soit qui mal y pense*, et résolut d'instituer un Ordre à ce sujet, et de faire mettre ces paroles à une jarretière, pour perpétuer la mémoire de cette aventure. D'autres traitent cette histoire de fable, et prétendent qu'Édouard ayant gagné la fameuse bataille de Crecy par l'invocation de saint Georges, il fit bâtir à son retour une magnifique église en l'honneur de ce saint, dans le château de Windsor, et qu'il y institua l'Ordre de la Jarretière l'an 1344, ou 1347, ou 1339, ou enfin 1350, parce qu'il avait fait déployer sa jarretière pour le signal de la bataille, et qu'à cause de cela il voulut qu'une jarre-

tière fût le principal ornement de cet Ordre qu'il établissait comme un monument de sa victoire, et un symbole de l'union indissoluble des chevaliers, ces paroles, *honni soit qui mal y pense*, ne voulant marquer autre chose que la bonne intention du fondateur dans l'établissement d'un Ordre qui obligeait ceux qui le recevaient, à se tenir inséparablement unis entre eux, et inviolablement attachés à la vertu. Quoi qu'il en soit, Édouard créa vingt-cinq chevaliers dont il se déclara le grand-maître, et cinq-officiers, le prélat ou grand-aumônier, le chancelier, le garde des registres, ou greffier, le roi d'armes, ou hérault et l'huissier. Il y joignit quatorze chanoines pour servir l'église, treize vicaires, treize ecclésiastiques et quatorze chantres. L'habit de l'Ordre consiste dans un justaucorps de soie blanche, avec les bas de même couleur. Par-dessus le justaucorps, les chevaliers portent un surtout cramoisi, doublé d'une étoffe de soie blanche, avec un manteau de velours bleu. Aujourd'hui dans les cérémonies, les chevaliers portent sur l'épaule droite un chaperon d'écarlate. La jarretière s'attache sous le genou gauche; elle est d'un bleu céleste, bordée d'or, et brodée de pierreries; on lit dessus ces paroles en broderie, *honni soit qui mal y pense*. Les chevaliers portent encore un bonnet de velours noir, un collier d'or, pesant trente onces, et fait en for-

me de plusieurs jarretières entrelacées, au bout duquel pend l'image de saint Georges, monté sur un cheval blanc, et terrassant le dragon ; une croix rouge au milieu d'une jarretière entourée de rayons sur le côté gauche de leur habit ou de leur manteau. La marque distinctive de l'Ordre est un cordon bleu, en forme d'écharpe, qui descend de l'épaule jusqu'à la hanche droite. On compte au nombre des chevaliers de la Jarretière, huit empereurs, vingt-six rois, et quantité d'autres princes souverains de l'Europe. (Bolland., *Act. Sanct.*, t. 3, *april.*, p. 158. Froissard, *Chronique de France, d'Angleterre et d'Écosse*. Mondon Belvalet, *Catechism. Ord. periscelidis*. Père Héliot, *Hist. des Ordres religieux*, t. 8, ch. 44, p. 298.)

JARRY (Laurent-Juillard du), abbé, prêtre, poète et prédicateur français, naquit au village nommé Jarry, à une demi-lieue de la ville de Saintes, vers l'an 1658. Il vint de bonne heure à Paris où le duc de Montausier, Bossuet, le père Bourdaloue et Fléchier furent ses protecteurs, et l'engagèrent à travailler. Il remporta trois fois le prix de poésie à l'Académie française, et prêcha avec applaudissement. Il fut prieur de Notre-Dame du Jarry, Ordre de Grammont, diocèse de Saintes, où il mourut en 1715, à cinquante-sept ans. On a de lui, 1°. Des *Essais de panégyriques*, et sur les fêtes de la Vierge, en 2 volu-

mes in-8°, qu'il avait composés pour servir de suite aux *essais* de M. l'abbé de Bretteville ; ils furent imprimés à Paris, chez Denis Thierry, 1692. 2°. Des *Essais de sermons pour les dominicales et les mystères de Notre-Seigneur*, contenant trois *dessins* pour chaque sujet, 2 volumes in-8°, 1696. 3°. Des *Essais de sermons*, in-8°, 1698. 4°. Des *Sermons sur les mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge*, en 2 volumes in-12. 5°. Des *panégyriques et des oraisons funèbres*, en 2 volumes in-12, Paris, 1709 ; et Lyon, 1730, in-12, 4 volumes. 6°. *Sentimens sur le ministère évangélique*, avec des réflexions sur le style de l'Écriture-Sainte, et sur l'éloquence de la chaire, réimprimés à Paris en 1726, avec une deuxième partie, sous ce titre : *Le ministère évangélique, ou réflexions sur l'éloquence de la chaire, et la parole de Dieu annoncée avec l'autorité de la mission*, etc. 7°. *Dissertations sur les oraisons funèbres*, à Paris, 1706, in-12. 8°. *Recueil de divers ouvrages de piété*, à Paris, in-12, 1698. 9°. Une édition des *harangues* de M. de Vaumorière, in-4°. Cette édition est augmentée. 10°. *Poésies chrétiennes, héroïques et morales, dédiées au roi*, à Paris, in-12, 1715. L'épître dédicatoire est suivie d'une préface d'environ soixante pages, où l'auteur fait l'apologie de la poésie, en montre l'usage, et donne ses réflexions sur les trois genres de poésies, indiqués

dans le titre de son recueil. Le recueil contient des épitres, des poèmes, des descriptions, des odes, des stances; un remerciement en prose au chancelier Boucherat, sur ce que ce magistrat avait empêché qu'on mit un impôt sur les livres. 11°. L'oraison funèbre de Fléchier, qui a été réimprimée avec les mandemens et lettres pastorales de ce prélat, en 1712. La préface des sermons de morale du même, est aussi de M. du Jarry, auquel le Père le Long, dans sa Bibliothèque historique de la France, à la page 177, attribue encore une vie de saint Germain de Paris, qui était, dit-il, manuscrite entre les mains de M. l'abbé Bignon. M. Fléchier loue l'abbé du Jarry et sa dissertation sur les oraisons funèbres, dans une lettre qu'il lui écrivit de Nîmes en 1707. Elle est, dit-il (cette dissertation), remplie de pieux enseignemens et de réflexions judicieuses qui ramènent cette espèce d'éloquence (c'est-à-dire, celle des oraisons funèbres) à son véritable point, qui est la religion et la raison, dont elle sortait quelquefois. Vous avez bien raisonné, ajoute-t-il, parlant à M. du Jarry, sur les règles qu'il faut observer, et sur les qualités qu'il faut avoir pour se soutenir dans ces éloges singuliers, où l'on veut honorer les morts, édifier les vivans, et rendre gloire à Dieu, comme un tribut, des louanges et des fragilités humaines. (*Voyez le deuxième volume des*

lettres de M. Fléchier, p. 155 et suivantes. *Voyez* aussi M. Gilbert, dans ses jugemens des Savans sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique, tome 3, p. 241 et suivantes; le Dictionnaire portatif des prédicateurs français, p. 127 et suivantes; le Journal des Savans, 1690, 1693, 1709, 1713, 1715 et 1726.)

JASA ou JASSA, hébr., *querelle*, du mot *natsa*, ville au-delà du Jourdain, auprès de laquelle le roi Séhon fut défait par Moïse. (Num. 21, 23.)

JASA, ville. (Isaïe, 15, 4.)

JASER ou JAZER, ville au-delà du Jourdain, donnée à la tribu de Gad, puis cédée aux lévites. Elle était au pied des montagnes de Galaad, et près le torrent de Jazer qui se décharge dans le Jourdain. (Josué, 21, 36.)

JASER, fils de Caleb et d'Azuba. (1 Par. 2. 18.)

JASI, hébr., *mon créateur*, du mot *hascha*, nom d'homme. (1 Esd. 10, 37.)

JASIEL, hébr., *Dieu qui devise*, fils de Nephtali. (Genès. 46, 24.)

JASIEL, habitant de Mosobia. (1 Par. 11, 46.)

JASON, *qui guérit*, du mot grec *jasis*, santé ou guérison, fils d'Éléazar. Il fut envoyé à Rome par Judas Machabée, pour renouveler l'alliance avec les Romains. (1 Mach. 8, 17.)

JASON, juif natif de Cyrène, qui écrivit en cinq livres l'histoire des persécutions d'Antiochus Epiphanes et d'Eupator contre les Juifs. Ces cinq livres

furent abrégés par un Juif dont le nom nous est inconnu. Son ouvrage est venu jusqu'à nous, et c'est le second livre des Machabées ; mais celui de Jason est perdu.

JASON, grand-prêtre des Juifs et frère d'Onias III. (2 Mach. 4. 7.)

JASON (saint), parent et disciple de saint Paul, était de Thessalonique en Macédoine. Saint Paul logea chez lui avec ses compagnons pendant le séjour qu'il fit en cette ville ; ce qui fut cause que les Juifs ayant excité une grande sédition, le traînèrent devant les juges. Ces magistrats, quoique touchés des cris de la populace, ne laissèrent pas de renvoyer Jason, à condition qu'il répondrait de ceux qu'on avait cherchés chez lui, si on prouvait quelque chose contre eux. Saint Paul, dans son épître aux Romains, écrite de Corinthe, les salue au nom de Jason et de Sosipatre, qu'il dit ses parens. Sosipatre était de Bérée en Macédoine : il fut converti par saint Paul, après que cet apôtre fut chassé de Thessalonique, et l'accompagna quelque temps. L'Écriture ne nous apprend rien davantage de Jason et de Sosipatre. Les Grecs en disent beaucoup de choses, ou fabuleuses, ou incertaines. Ils font saint Jason, évêque de Tarse, et saint Sosipatre, évêque d'Icone. Ils célèbrent leur fête le 29 d'avril. Les Latins marquent la fête de saint Sosipatre en particulier au 25 de juin, et le Martyrologe romain met celle de saint Jason qu'il

qualifie ancien disciple de Jésus-Christ, au 12 de juillet, dans l'île de Chypre. M. Baillet conjecture que c'est saint Mnason, qu'on a voulu honorer ce jour-là, puisque Mnason était véritablement de l'île de Chypre et ancien disciple, selon saint Luc, Act. 21, 16. (Baillet, 12 juillet.)

JASPE, en latin et en grec, *jaspis*, en hébreu *jaspé*, se prend ordinairement dans l'Écriture pour une pierre précieuse. Il y a plusieurs espèces de jaspe. Les plus beaux sont verts, et les plus estimés sont chargés de petites taches rangées sur le vert. Le jaspe n'est point transparent ; et approche assez de l'agate.

JASSA ou **JASA**. (Voy. **JASA**.)

JASSEM ou **ASSEM JÉZONITE**, fut père de quelques vaillans hommes qui se distinguèrent tous sous le règne de David. (2 Reg. 23, 32. 1 Par. 11, 33.)

JASSI ou **GIAS**. (Cherchez **GIAS**.)

JASSUS, ville épiscopale de Carie, diocèse d'Asie, sous la métropole d'Aphrodisias. Elle est située dans une île fort peu éloignée du continent. Pline prétend qu'elle a donné le nom au golfe de Jasut. Toutes les notices en font mention. Elle a eu pour évêques :

1. Themitthius, au concile d'Éphèse.

2. Flaccelle, à celui de Calcédoine.

3. David, au septième concile général.

4. Grégoire, au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

JASUB, hébr., *qui demeure ou qui s'assit*, du mot *jaschab*, de la tribu d'Issachar, chef de la famille des Jasubites. (Num. 26, 24.).

JASUB ou SÉAR-JASUB, fils d'Isaïe. 7, 3.

JATEBA ou JETEBA, hébr., *qui fait du bien ou sa bonté*, du mot *tub*, ou *jatab*, bonté, ville de la tribu de Juda, d'où était Messalemeth, mère d'Ammon, roi de Juda. (4 Reg. 21, 19.)

JATHANAEL, hébr., *don ou récompense de Dieu*, du mot *thana*, fils de Mésilémia, un des portiers du temple. (1 Par. 26, 2.)

JATRE (Matthieu), religieux prêtre, dont on ne sait, ni l'Ordre, ni la patrie. On sait seulement qu'il a vécu depuis l'empire d'Alexis Comnène, et celui d'Alexis l'Ange, c'est-à-dire, depuis l'an 1200, parce qu'il parle dans ses ouvrages de certaines dignités dont ces empereurs ont été les premiers instituteurs. Ces ouvrages écrits en vers grecs, sont un traité des offices de l'église de Constantinople, et un autre de ceux du palais de la même ville. Ils furent imprimés à Paris l'an 1648, en grec et en latin, de la traduction de Jacques Goar qui a fait aussi des notes sur le dernier, auquel il a joint le livre de Georges Codin, touchant les offices de Constantinople, pour servir d'addition. (Hankius, part. 11, c. 8.)

JAUCELS ou JONCELS, *Juncellum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, sous l'invocation

de saint Pierre, était située en Languedoc dans le territoire de Lunat au diocèse de Beziers, à deux lieues de Lodève et à huit de Beziers. On ignore dans quel temps elle a été fondée. Elle existait dès le huitième siècle, qu'ayant été ruinée par les Sarrasins, le roi Pepin qui possédait la Septimanie, c'est-à-dire, la Gaule narbonnaise en 752, la fit rétablir après avoir donné auparavant à l'abbé Benoît la terre de Jaucels d'où le monastère a pris son nom. Elle fut encore ruinée à la fin du dixième siècle, et eut pour restaurateur Fulcran, évêque de Lodève. Le monastère de Jaucels releva pendant quelque temps de l'abbaye de Psalmodie au diocèse de Nîmes, et fut uni ensuite à celle de Saint-Victor de Marseille par le pape Urbain V l'an 1366.

JAVAN, hébr., *qui trompe ou qui attriste*, du mot *aven*, quatrième fils de Japhet. Il fut père des Ioniens ou des Grecs, tant de ceux qui étaient dans la Grèce, que de ceux qui étaient dans les îles, et dans le continent de l'Asie mineure, qui s'appelaient proprement *Ioniens*. (Genès. 10, 4.)

JAVELLO (Chrysostôme), savant dominicain du seizième siècle, né dans le duché de Milan, enseignait dès l'an 1507 à Bologne, et il y était encore professeur de Théologie l'an 1519, lorsque Pomponace qui était son ami particulier, l'engagea à se faire connaître au public par l'impression. Ce même

Pomponace qui enseignait la philosophie à Bologne, ayant publié l'an 1516 un livre où il prétendait prouver que suivant Aristote, l'âme de l'homme n'était pas immortelle, se vit condamné de toute part, et pria Javello de reprendre son traité et d'en résoudre toutes les difficultés. Cet expédient lui réussit; tout le monde fut satisfait de la critique de Javello, et les inquisiteurs ordonnèrent qu'on ne ferait plus d'édition du traité de Pomponace, sans y joindre les observations de Javello; ce qui fut observé dans l'édition de Venise de l'an 1525, in-fol. où sont aussi les lettres de ces deux auteurs : le Traité d'Augustin Niphus contre le premier, et les réponses de celui-ci. Javello vivait encore en 1538, âgé de soixante-sept ans; car ce fut le 20 juillet de cette année-là, comme il le dit lui-même, qu'il finit à Plaisance sa Philosophie chrétienne qui fut imprimée l'an 1540, à Venise, avec sa Politique chrétienne, et son Économique chrétienne, qui sont ses trois ouvrages les plus estimés, et qui ont aussi été imprimés avec plusieurs autres sur diverses parties de la philosophie, en 3 volumes in-folio, en 1567, 1574 et 1588. On y trouve aussi un Traité, de *Dei prædestinatione et reprobatione*, dans lequel il est abandonné de tous les thomistes, parce qu'il y abandonne lui-même saint Thomas. On le trouve encore dans l'édition de la Somme de saint

Thomas, faite à Mayence l'an 1611, avec les commentaires du même sur les treize premières questions de la première partie et sur les questions de la Trinité. (Le père Échard, *Script. ord. Prædic.*, t. 2, p. 104 et suiv.)

JAY (Guy-Michel le), avocat au parlement de Paris, était savant surtout dans les langues. Il fut marié; mais étant devenu veuf, il entra dans l'état ecclésiastique, prit le sacerdoce, et fut doyen de Vezelay dans le Nivernais. Il mourut le 10 juillet 1675, après s'être ruiné pour faire imprimer la Bible polyglotte de Vittré, qui parut en 10 gros volumes in-fol. en 1645. Cette Bible surpasse celle d'Angleterre pour la beauté des caractères et pour la bonté du papier. Il ne faut pas confondre l'éditeur de cette Bible avec le président de Jay. (Journal des Sav., 1695, p. 153 de la première édition et 126 de la seconde.)

JAY (Gabriel-François le), jésuite, professeur de rhétorique au collège de Louis-le-Grand, mort sur la fin de sa soixantedix-septième année, le 21 février 1734, a laissé entre autres ouvrages : Le Triomphe de la religion sous Louis-le-Grand, représenté par des inscriptions et par des devises, avec une explication en latin et en français, in-12. L'explication en vers latins est du père le Jay, aussi bien que les inscriptions et les devises : un autre auteur les traduisit en vers français. (Journal des savans, 1688.

JAZER, hébr., *secours* ou *qui aide*, du mot *Haser*, ville des Amorrhéens. (Num. 32, 35.)

JAZIEL, hébr., *aspersion* ou *distillation de Dieu*, du mot *Naza*, fils d'Asmoth. (1 Par. 12, 3.)

JAZIEL, prêtre qui servit utilement David dans ses guerres. (1 Par. 15, 18.)

JAZIZ, hébr., *splendeur*, du mot *ziz*, Agarénien, intendant des troupeaux de brebis qui appartenaient à David. (1 Par. 27, 31.)

JÉ-ABARIM, c'est-à-dire, les *défilés d'Abarim* ou les *défilés des passans*, un des campemens des Israélites dans le pays de Moab, après leur sortie d'Égypte. (Num. 21, 11.)

JEAN, en hébr., *Joehanan*, signifie *gracieux*, *agréable*, ou la *grâce de Dieu*, *agréable à Dieu*. L'Écriture parle de plusieurs hommes illustres du nom de *Jean*, *Joanne* ou *Joehanan*. Le premier est Jean, père de Mattathias, ce célèbre Machabée qui était de la race des sacrificateurs de la famille de Joïarib. (1 Mach. 2, 1.)

II. **JEAN**, surnommé *Gaddis*. fils de Mattathias, et frère de Judas, de Jonathas et de Simon, Machabées. Jean Machabée fut tué en trahison par les enfans de Jambri. (1 Mach. 9, 36 et suiv.)

III. **JEAN HIRCAN**, fils de Simon Machabée.

IV. **JEAN-BAPTISTE** (saint), précurseur de Jésus-Christ, était fils de Zacharie, prêtre de la race d'Aaron et d'Élisabeth de la mé-

merace, tous deux justes et avancés en âge. L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu pour annoncer à Zacharie qu'il aurait un fils, au moment même qu'il offrait les parfums dans le temple. Il ne crut pas aux paroles de l'ange, et devint muet pour son incrédulité. Il recouvra la parole neuf mois après, à la naissance de son fils qu'il fit nommer *Jean*, et qui naquit l'an du monde 4000, environ six mois avant la naissance du Sauveur. Il se retira, dès son enfance, dans le désert, pour y conserver la grâce de la sanctification qu'il avait reçue dans le sein de sa mère, et s'y préparer à la fonction de précurseur. Il y mena une vie très-austère, ne buvant rien qui pût énivrer, et ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, n'étant couvert que de poil de chameau. La quinzième année de Tibère, qui revient à la vingt-huitième année de l'ère commune, saint Jean sortit du désert, pour aller prêcher sur les rivages du Jourdain le baptême de la pénitence et la venue du Messie. Tout le monde venait à lui, et Jésus-Christ même voulut recevoir le baptême de sa main, malgré sa résistance. On poussa le respect pour lui, jusqu'à le prendre pour le Messie. Mais l'humble précurseur répondit à ceux qui avaient ces pensées, qu'il n'était qu'une simple voix qui criait dans le désert, *préparez la voie du Seigneur*. Il continua de baptiser jusqu'à son emprisonnement

qui arriva, comme on le croit, vers la fin de l'année même qu'il avait baptisé Jésus-Christ : sachant qu'Hérode-Antipas avait un commerce illégitime avec Hérodiade, femme de son frère Philippe, il eut la force de l'en reprendre. Ce prince le fit mettre en prison ; et Salomé, fille d'Hérodiade et de Philippe, ayant dansé dans un festin en présence d'Hérode, elle lui plut tellement, qu'il lui promit de lui accorder tout ce qu'elle demanderait, fût-ce la moitié de son royaume. Salomé, engagée par Hérodiade, demanda et obtint la tête de saint Jean-Baptiste, qui fut décapité dans sa prison par l'ordre d'Hérode, sur la fin de la trente-unième année de l'ère vulgaire, ou au commencement de l'an 32. La tête du saint précurseur fut apportée dans un bassin à Salomé, qui la donna à sa mère. On ne sait ce qu'Hérodiade fit pour lors du chef de saint Jean, qu'on prétend avoir en beaucoup d'endroits, comme à Rome dans l'église de Saint-Sylvestre, au champ de Mars, à Amiens dans la cathédrale, à Saint-Jean d'Angely en Saintonge, etc. Pour le corps du saint, ses disciples l'emportèrent et le mirent dans un tombeau à Maqueronte d'où il fut transporté à Sébaste où les plus anciens martyrologes établissent son culte. Les deux fêtes principales de saint Jean-Baptiste, sont celles de sa nativité, qui se célèbre le 24 de juin, et celle de sa décollation, qui se

fait le 29 d'août. La fête de la nativité de saint Jean est très-ancienne, puisqu'elle était déjà établie du temps de saint Augustin qui a fait sept sermons pour cette fête. Le concile d'Agde de l'an 506 la met au rang des plus célèbres. Il a été un temps où l'on y célébrait trois messes, comme on fait encore à Noël. Les Mahométans citent plusieurs paroles de l'Évangile, comme ayant été dites par saint Jean, quoiqu'elles soient de Jésus-Christ. Ils ont aussi composé des Dialogues entre Jésus-Christ et saint Jean-Baptiste ; ce qui prouve la vénération où ce saint est parmi ces peuples. (*Voy. Baronius, in Annal. et in not. ad martyr. rom., ad 29 august. Torniel et Salian. Grandami, lib. 2, Quæst. evang. D. Caluet, Diction. de la Bible.*)

JEAN (saint), apôtre et évangéliste, était frère puîné de saint Jacques le Majeur, et fils de Zébédée et de Salomé. Il quitta sa pêche et ses filets à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans, pour suivre Jésus-Christ dont il fut le disciple bien-aimé, à cause de l'innocence de ses mœurs et de la virginité qu'il conserva toujours, comme nous l'apprend la tradition. Saint Jean fut témoin des actions et des miracles de Jésus-Christ, et en particulier de sa transfiguration sur le Thabor. Il alla à Jérusalem lui préparer la dernière cène, et il y reposa sur son sein. Il l'accompagna au jardin des Oliviers avec saint Jacques, son frère, et saint

Pierre, et fut le seul des apôtres qui le suivit jusqu'à la croix. Là, Jésus mourant le donna pour fils à la sainte Vierge, et depuis cette heure saint Jean la prit chez lui pour en avoir soin. Le disciple bien aimé vit son divin maître expirer sur la croix, et le reconnut le premier des apôtres après sa résurrection. Il se trouva au concile de Jérusalem, prêcha la foi dans l'Asie, et fut le premier évêque d'Éphèse où il fit sa résidence ordinaire avec la sainte Vierge, ce qui ne l'empêchait pas de prendre un soin général de toutes les églises d'Asie. On croit aussi qu'il porta l'Évangile chez les Parthes. L'empereur Domitien le fit jeter à Rome dans de l'huile bouillante l'an 95 de Jésus-Christ près de la porte appelée *Latine*, selon une tradition fort ancienne; mais il en sortit plus sain et plus vigoureux qu'il n'y était entré. Il fut alors relégué en l'île de Pathmos où il écrivit son apocalypse. Après la mort de Domitien, il retourna à Éphèse où il composa son Évangile vers l'an 96, pour réfuter les erreurs de Cérinthe et d'Ébion, qui soutenaient que Jésus-Christ était un pur homme. Sur la fin de sa vie, sa faiblesse l'empêchant de faire de longs discours, il répétait toujours ces paroles : *Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres*. On lui représenta qu'il répétait toujours la même chose, et il répondit : *C'est le précepte du Seigneur, et si on le*

garde, il suffit. Ce fut aussi dans les dernières années de sa vie qu'il convertit un jeune homme qu'il avait instruit par lui-même, et ensuite confié aux soins d'un évêque, mais qui s'était dérangé jusqu'à devenir chef d'une troupe de voleurs. Saint Jean mourut à Éphèse sous l'empire de Trajan l'an 100 de Jésus-Christ, selon la chronique d'Eusèbe. D'autres reculent sa mort à l'an 104 : il fut enterré près de la ville, et son tombeau y a subsisté pendant plusieurs siècles. Le concile d'Éphèse tenu en 431, loue cette ville de ce qu'elle possédait le corps de ce divin théologien, et le pape saint Célestin en prit occasion d'exhorter les pères de ce concile à suivre les instructions de notre saint. On fait la principale fête de saint Jean le 27 décembre, et celle de son martyre, ou de sa confession le 6 mai. Outre l'Évangile et l'Apocalypse, saint Jean a encore écrit trois épîtres qui sont au nombre des livres canoniques. Mais on lui a supposé plusieurs ouvrages apocryphes, comme un livre de prétendus voyages; des actes dont se servaient les encratites, les manichéens et les priscillianistes; un livre de la mort et de l'assomption de la Vierge, une liturgie; une apocalypse différente de la véritable; un symbole que l'on prétendait avoir été donné à saint Grégoire de Néocésarée par la sainte Vierge et saint Jean. Ce saint apôtre est surnommé le *Théologien*, à

cause de la sublimité de ses connaissances, et surtout du commencement de son Évangile. Polycrates, évêque d'Éphèse, assure qu'il portait une lame d'or sur le front, comme prêtre et apôtre de Jésus-Christ. On le dépeint avec un calice, d'où sort un serpent, parce qu'on dit que quelques hérétiques lui ayant présenté du poison dans un verre, il fit le signe de la croix sur ce vase, et tout le venin se dissipa sous la forme du serpent. (*Voyez les évangélistes et les actes des apôtres. Saint Irénée. Saint Jérôme, in Cat. Eusèbe, in Chron. t. 1 et 3. Hist. M. de Tillemont, au t. 1 de ses Mém. eccl. Baillet, au 27 décembre et au 6 mai. Dom Calmet, Dictionn. de la Bible. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. p. 364 et suiv.*)

JEAN-MARC (saint), différent de saint Marc l'Évangéliste, était disciple et cousin de saint Barnabé, et fils d'une femme chrétienne nommée Marie, chez qui les fidèles s'assemblaient à Jérusalem. Jean-Marc s'attacha à saint Paul et à saint Barnabé, et les suivit lorsqu'ils s'en retournèrent à Antioche; il les accompagna même jusqu'à la ville de Perge en Pamphylie, où il les quitta pour s'en retourner à Jérusalem, l'an 45 de l'ère commune. Quelques années après, Paul et Barnabé se disposant à retourner en Asie, Barnabé voulait, contre l'avis de saint Paul, que Jean-Marc les accompagnât dans ce voyage, et cette diver-

sité de sentimens fit que ces deux apôtres se séparèrent. Paul alla en Asie, et Barnabé avec Jean-Marc allèrent dans l'île de Chypre. On ignore ce que fit Jean-Marc depuis ce voyage, jusqu'au temps qu'il se trouva à Rome en l'an 63, et qu'il rendit de grands services à saint Paul dans sa prison. L'an 65, Marc était en Asie avec Timothée. On ne sait, ni le genre, ni l'année de sa mort; mais il y a de l'apparence qu'il mourut à Ephèse, où son tombeau était célèbre. Les Grecs lui donnent le titre d'apôtre, et disent qu'il a été évêque de Biblis en Phénicie. On fait sa fête le 27 septembre, dans l'église grecque et dans la latine. Quelques savans prétendent que ce Jean-Marc est le même que Jean l'Ancien, dont Papias avait été le disciple. (Act. c. 12, 13, 15, Tillemont, Mém. eccl., t. 2. Baillet, 27 septembre.)

JEAN (saint), martyr de Nicomédie, fut rôti sur un gril au commencement de la persécution de Dioclétien le 24 de février 303, pour avoir arraché et déchiré publiquement l'édit des empereurs contre les chrétiens. Eusèbe et Lactance ne nomment point celui qui fit cette action, et disent seulement qu'il était d'une qualité fort distinguée. Usuard et Adon sont les premiers qui lui ont donné le nom de Jean. On fait la fête le 7 septembre. (Eusèbe, *Hist.*, l. 8, c. 2. Lactance, *de Mortib. persecut.*, c. 13. Tillemont, Mém. ecclés.,

tom. 5. Baillet, 7 septembre.)

JEAN (saint), martyr d'Alexandrie et compagnon de saint Cyr. (*Voyez* CYR.)

JEAN et **PAUL**, frères et martyrs à Rome, souffrirent, comme l'on croit, l'an 362 ou 363, sous le règne de Julien l'Apostat. On ne sait rien d'assuré de leur vie, ni du genre de leur mort. On sait seulement que leur culte est fort ancien dans la ville de Rome. On les honore le 26 juin. (Baillet, 26 juin.)

JEAN (saint), surnommé l'*Ermite*, était de la ville de Lyque ou Lycople, dans la première Thébaïde. Il vécut dans l'exercice du métier de charpentier et de menuisier jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans qu'il quitta le monde, vers l'an 328, et se mit sous la conduite d'un vieillard expérimenté qui lui fit arroser pendant un an entier un bâton de bois sec comme s'il eût été capable de prendre racine, et lui commanda beaucoup d'autres choses plus pénibles et ridicules en apparence. Jean obéit toujours sans raisonner tant que vécut son saint directeur, c'est-à-dire, pendant l'espace de près de douze ans, et passa cinq ans depuis sa mort en divers monastères. Il se retira ensuite dans une montagne déserte à deux lieues de Lycople, et s'y creusa une cellule dans une roche presque inaccessible où il ne se laissait voir que par une fenêtre à ceux qui venaient vers lui. Après trente ans de pénitence, Dieu lui communiqua le don de prophétie.

Il prédisait les malheurs qui devaient arriver, l'abondance ou la stérilité, et déclarait les péchés secrets, et tout ce qu'on avait de plus caché dans le cœur. Les dernières et les plus renommées de ses prédictions furent celles qu'il fit en faveur de l'empereur Théodose, à qui il fit connaître ses victoires sur ses ennemis, et les moyens de les vaincre. Il mourut saintement l'an 394 ou 395. Les martyrologes latins marquent sa fête le 27 mars. (Rufin, *Vies des Pères des déserts*, 2 liv. Pallade, dans sa *Lausique*. Cassien. Bulteau. Baillet, 27 mars.)

JEAN CALYBITE (saint), reclus de Constantinople, naquit dans cette ville de parens de la première qualité vers l'an 426; son père se nommait Eutrope et sa mère Théodore. Il les quitta secrètement à l'âge de douze ans pour aller se faire religieux dans un monastère d'Acemètes. Six ans après il retourna habillé en pauvre à Constantinople, et alla se coucher en cet état devant la maison de son père. Il obtint des domestiques la permission de se faire un petite cabane sous la porte de la maison pour s'y retirer. Il vécut ainsi d'aumônes pendant trois ans, exposé aux mépris et aux railleries du monde, et dans un combat presque continuel entre l'amour de Dieu, qui le tenait dans cette humiliation, et l'amour de la nature qui le sollicitait de se découvrir à ses parens. Etant sur le point de mourir, il les appela, les remer-

cia de leurs soins, leur présenta un livre d'évangile relié magnifiquement, qu'ils lui avaient donné dans son enfance; et comme ils l'obligèrent de leur dire ce qu'il savait sur le sujet de ce livre : *C'est le livre*, leur dit-il en jetant un profond soupir, *que vous me donniez il y a dix ans, et vous voyez ce fils que vous avez si long-temps cherché.* Il mourut un moment après entre leurs bras, et toute la ville de Constantinople accourut à ce spectacle. On l'enterra dans sa petite loge, comme il l'avait désiré, et ses parens y firent bâtir depuis une belle église. Son corps fut transporté à Rome, au moins en partie, dans le septième ou le huitième siècle. On croit avoir sa tête à Besançon. On l'appelle *Calybite*, à cause qu'il demeura long-temps inconnu au milieu de ses parens et dans sa propre maison. (Bollandus. Baillet, 15 janvier.)

JEAN CHRYSOSTOME (saint), patriarche de Constantinople, père et docteur de l'Eglise, naquit à Antioche vers l'an 347, d'une famille noble. Son père, qui avait servi avec distinction dans les armées de Syrie, se nommait Second, et sa mère s'appelait Anthuse. Il étudia la rhétorique sous Libanius, et la philosophie sous Andragathe, tous deux fort célèbres dans leur profession. Il suivit le barreau quelque temps avec beaucoup de succès, et le quitta avec toutes les espérances du siècle, dès l'âge de vingt ans,

pour se consacrer entièrement au service de Dieu. Saint Melèce évêque d'Antioche, l'instruisit, le baptisa et le fit lecteur. L'an 373, il se retira sur les montagnes voisines d'Antioche, et se mit sous la conduite d'un ancien solitaire, avec lequel il demeura quatre ans, toujours appliqué aux exercices de la prière, de la mortification et de l'étude de l'Ecriture. De-là, il se cacha dans une caverne où il demeura seul pendant deux ans, presque sans dormir, ni se coucher, priant, ou étudiant sans cesse l'Ecriture-Sainte dont il apprit par cœur une grande partie. Sa santé ruinée l'obligea de retourner à Antioche où saint Melèce l'ordonna diacre l'an 380 ou 381. Flavien, successeur de Melèce, l'éleva au sacerdoce en 385 ou 386, et lui confia l'emploi de prédicateur, qui jusque-là avait été réservé aux seuls évêques. Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort en 397, saint Chrysostôme, dont la réputation avait volé par tout l'empire, fut élu à sa place et sacré malgré sa résistance, à Constantinople, le 26 février 398. Il n'eut pas sitôt reçu le caractère épiscopal, qu'il s'appliqua à remplir tous les devoirs d'un bon pasteur, et déploya plus que jamais cette grandeur d'âme qu'on avait toujours remarquée en lui. Il donna à l'empereur Arcade et à l'impératrice Eudoxie des avis sérieux sur les désordres de leur cour, réforma les abus de son clergé, vécut lui-même de la manière la plus

simple et la plus frugale, pour avoir de quoi nourrir les pauvres et bâtir des hôpitaux, et s'éleva avec force contre le luxe, l'avarice, l'orgueil et le faste des grands. Cette liberté souleva contre lui Eutrope, favori de l'empereur; Cains, généralissime de ses troupes; Théophile, patriarche d'Alexandrie; l'impératrice Eudoxie et une partie du clergé. On tint contre lui le synode du *Chêne*, fauxbourg de Chalcedoine, où il fut déposé en 403, et envoyé en exil en Bithynie. La nuit même qu'il partit, il y eut à Constantinople un tremblement de terres si furieux et une grêle si terrible, que l'impératrice, toute effrayée d'un accident qu'elle regarda avec tout le monde comme un effet de la vengeance divine, obtint de l'empereur, son mari, le retour du saint évêque. Au premier bruit de son arrivée, le Bosphore se vit tout couvert de navires et éclairé de flambeaux. Le peuple courut en foule au-devant de lui, chantant des hymnes; et le jour de ce glorieux retour fut ensuite consacré par une fête solennelle établie le 13 de novembre. Saint Chrysostôme reprit les fonctions de son ministère avec autant de force et de succès qu'auparavant. Mais ce calme ne dura pas longtemps, et fut bientôt suivi d'une nouvelle tempête. On dressa une statue d'argent à l'impératrice dans une place voisine de la grande église appelée *Sainte-Sophie*, et les spectacles qui se

donnèrent à la dédicace de cette statue, firent tant de bruit et troublèrent le service divin de telle sorte, que le saint évêque ne put s'empêcher de prêcher contre ces excès. Eudoxie, outrée de dépit et aigrie par ses flatteurs, comme si elle eût reçu un affront sanglant, reprit ses premières animosités et fit exiler une seconde fois le saint docteur. Il fut relégué à Cucuse, ville d'Arménie. On le transféra ensuite à Arabisse; et comme de ce lieu on le menait à Pytione, lieu affreux où finissait l'empire, il tomba malade à deux lieues de Comane. On fut obligé de le faire coucher dans le presbytère d'une église dédiée au martyr saint Basilique, autrefois évêque de cette ville, qui lui apparut en songe, et lui dit : *Courage, mon frère Jean, demain nous serons tous les deux ensemble.* Le lendemain il se trouva si mal, qu'après avoir fait une lieue et demie de chemin, on fut obligé de le ramener à Comane. Là, ayant reçu la sainte Eucharistie, il fit sa dernière prière, et ajouta ces mots, qu'il avait ordinairement dans la bouche : *Gloire à Dieu en toutes choses.* Il fit ensuite le signe de la croix, étendit ses pieds, et rendit l'esprit en disant le dernier *Amen*. Sa mort arriva le 14 septembre de l'an 407, après environ soixante ans de vie, neuf ans et près de sept mois d'épiscopat, dont il passa trois ans et près de trois mois en exil. Son corps fut enterré au-

près de celui de saint Basilique et transporté depuis à Constantinople, sous l'empire de Théodose-le-Jeune, le 27 janvier 428, jour que l'Eglise latine a choisi pour la fête principale du saint, parce que celui de sa mort est empêché par celle de l'exaltation de la sainte Croix. On prétend que son corps fut apporté à Rome, et placé dans l'église de saint Pierre du temps du pape Zacharie. Le monastère de Saint-Sauveur de la ville de Messine en Sicile croit avoir la tête du saint, et le collège des Bernardins de Paris soutenait qu'il en possédait le crâne.

Écrits de saint Jean Chrysostôme, et éditions qu'on en a faites.

Georges et Nicéphore assurent que saint Jean Chrysostôme avait composé plus de mille livres. Nous allons donner le catalogue de ceux qui nous restent, en distinguant les véritables des douteux ou supposés, après en avoir indiqué les principales éditions.

Il se fit dans le seizième siècle plusieurs éditions imparfaites des ouvrages de saint Chrysostôme, et il n'en parut que des traductions latines jusqu'en 1529, qu'on les imprima en grec à Vérone, en 4 volumes in-fol. Henri Savil, anglais, en donna une aussi en grec à Etone en Angleterre l'an 1612, en 8 volumes in-fol. Les caractères et le papier en sont beaux, et le texte grec corrigé avec soin. Fronton du Duc, savant jésui-

te, commença l'impression d'une autre édition en grec et en latin, en 1609, à Paris, et cette édition fut achevée en 1613, 6 volumes in-fol. Elle comprend tous les opuscules et les commentaires de saint Chrysostôme sur l'Ancien-Testament. En 1633, Claude Morel publia sur l'édition de Commelin les commentaires ou homélies de saint Chrysostôme sur le Nouveau-Testament, en 6 volumes in-fol. Celle de Commelin, qui n'était que de 4 tomes, avait été imprimée à Heidelberg en 1591 et 1603. Claude Morel acheva en 1636 l'édition de toutes les œuvres de saint Chrysostôme en 12 tomes qui font 11 volumes in-fol. Mais la meilleure édition est celle de dom Bernard de Montfaucon, savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 13 volumes in-folio en grec, et dont le dernier a paru en 1738. Je ne sais pourquoi le Moréri, édition de 1759, ne donne que 11 volumes à cette édition, et dit que le dernier tome a paru en 1734. C'est d'après cette dernière édition du docte bénédictin, que nous allons donner le catalogue des écrits de saint Chrysostôme.

Premier tome.

Le premier tome contient, 1°. *Deux exhortations à Théodore*, jeune homme illustre par sa naissance, par ses richesses, par son esprit et par son éloquence, qui, après avoir quitté le monde y était rentré, et pensait à se marier. On a mis à la tête de

ces deux exhortations celle qui paraît n'avoir été écrite que la seconde. On convient communément que la seconde de ces exhortations, qui est la plus courte, regarde Théodore, depuis évêque de Mopsueste; mais quelques-uns croient que la première fut adressée à quelqu'autre Théodore. Quoi qu'il en soit, ces exhortations eurent leur effet; et Théodore rentré dans la société des frères, c'est-à-dire, de saint Chrysostôme, de Maxime et de plusieurs autres, qui, sans sortir d'Antioche, menaient une vie retirée, ne s'appliqua plus avec eux qu'à la prière et à la lecture des livres saints.

2°. *Trois livres apologétiques de la vie monastique.* Le style fleuri qui y règne, et les citations fréquentes d'exemples et d'auteurs profanes qu'on y rencontre, ne permettent point de douter que saint Chrysostôme ne les ait composés étant encore jeune. Il y décrit en ces termes, au troisième livre, la manière dont on vivait dans les monastères : les moines y jouissent d'un parfait repos, voyant, comme du haut ciel, le naufrage des autres, sans le craindre; toujours dans la même situation, ils ne sont, ni enflés par la prospérité, ni abattus par l'adversité. Personne ne reproche à un autre sa pauvreté, aucun ne se glorifie de ses richesses. L'intérêt qui renverse tout, est entièrement banni parmi eux; tout y est commun, la mai-

son, la table, les habits; ils ont tous le même esprit et les mêmes sentimens, une égale noblesse, une égale servitude, une égale liberté, les mêmes plaisirs, les mêmes désirs, la même volonté, la même espérance. Ils observent un ordre sans inégalité, et il règne entr'eux une certaine harmonie qui les tient dans une joie continuelle; s'il arrive à quelqu'un un bonheur ou une disgrâce, tous ou s'en réjouissent, ou s'en affligent.

3°. Un traité de la comparaison d'un roi et d'un moine, et deux livres de la componction. On croit que ce premier ouvrage fut aussi un fruit de la retraite de saint Chrysostôme, et qu'il le composa étant encore jeune. Il y met d'un côté un roi environné de toutes les marques éblouissantes de sa grandeur, et de l'autre un moine dans la simplicité de son état, pour conclure en faveur du dernier, par cette raison décisive, qu'il paraîtra avec assurance au tribunal de Dieu, et que le prince ne s'y présentera qu'en tremblant, et pour y recevoir les châtimens dus à ses péchés, s'il s'est mal comporté dans le gouvernement de ses états, pendant le court espace de sa royauté qui finit avec la vie. Lors donc que vous voyez, dit saint Chrysostôme, un homme puissant richement vêtu, monté sur un char magnifique, ne dites pas que cet homme est heureux, son bonheur n'est que passager. Mais lorsque vous rencontrez un so-

litaire dont l'extérieur est humble et modeste, et qui fait paraître sur son visage la tranquillité de son âme, dites que celui-là est véritablement heureux, et souhaitez de lui ressembler. Le premier livre de la componction est adressé à Demetrius, et le second à Stelechius, qui avaient l'un et l'autre prié le saint de leur écrire sur cette matière. Demetrius, quoiqu'arrivé à un haut degré de perfection, disait souvent à saint Chrysostôme, en lui baisant la main et en l'arrosant de ses pleurs : *Aidez-moi à amollir la dureté de mon cœur.*

4°. Les trois livres de la Providence sont adressés à Stagire pour le consoler de ce qu'il était tourmenté par le démon.

5°. Deux livres contre l'habitation commune des clercs et des femmes et un traité de la virginité. Ce dernier est composé de deux parties; dans la première, le saint fait voir qu'il n'y a point de véritables vierges parmi les hérétiques : dans la seconde, il s'applique à montrer combien la virginité est avantageuse aux vrais enfans de l'Église.

6°. Deux livres à une jeune veuve. Dans le premier, saint Chrysostôme tâche de consoler cette jeune veuve sur la mort de son mari, nommé Therasius, homme puissant et d'une des premières familles de l'empire.

Dans le second, il ne s'adresse point à elle en particulier, mais aux veuves en général, qu'il exhorte à ne point passer à de se-

condes nœces. C'est ce qui fait douter que ce second livre soit adressé à la même personne, comme porte le titre.

7. Les six livres du sacerdoce, et le discours de saint Chrysostôme, lorsqu'il fut ordonné prêtre. Ces six livres du sacerdoce ont toujours été regardés comme l'ouvrage le plus excellent et le chef-d'œuvre du saint docteur. Suidas y trouve plus d'élévation et d'élégance, que dans tous les autres ouvrages de ce père; et saint Isidore de Péhuse dit qu'ils sont écrits avec tant d'art et d'exactitude, que ceux qui se conduisent selon Dieu dans le sacerdoce, y trouvent la peinture des vertus de leur état; et ceux qui s'y comportent mal, celle de leurs vices. Le discours que l'on a mis à la suite des six livres du sacerdoce, est le premier de tous ceux que saint Chrysostôme a prononcés devant le peuple. Il le fit, ce me semble, le jour même qu'il fut ordonné prêtre par Flavien, en 386. Il avait alors quarante ans, et toutefois il témoigne sa surprise d'avoir été élevé à une dignité si sublime dans un âge si peu avancé.

8°. Onze homélies contre les Anoméens, l'Éloge de saint Philogone, et un Traité contre les Juifs et les gentils. Le but du saint dans ce traité, est de prouver, contre les Juifs et les gentils, que Jésus-Christ est véritablement Dieu par la fondation de l'Église, la propagation

de l'Évangile, et la conversion des Romains et des barbares à la foi chrétienne.

9°. Huit discours contre les Juifs, dans lesquels saint Chrysostôme combat leurs jeûnes, leurs fêtes et leurs cérémonies superstitieuses.

10°. Un discours contre l'anathème, et un autre contre les étrennes. Le premier pour instruire et réprimer plusieurs d'entre les catholiques d'Antioche, soit du parti de Méléce ou de Flavien, soit du parti de Paulin, qui, par un zèle mal réglé, prononçaient anathème contre ceux qui n'étaient point de leur communion. Le second est contre les désordres qui accompagnaient les étrennes du premier jour de l'an.

11°. Sept discours sur le Lazare, qui sont suivis des ouvrages supposés à saint Chrysostôme; savoir, une lettre qui porte le nom de Théodore, et que l'on suppose être une réponse aux lettres de ce saint docteur; le septième livre du sacerdoce, qui est l'ouvrage d'un mauvais déclamateur, qui n'a vécu que long-temps après saint Chrysostôme; quatre homélies, dont la première sur les plaisanteries, la seconde intitulée : Un disciple de Jésus-Christ doit être doux et peu susceptible de colère; la troisième contre l'hypocrisie, et la quatrième sur le jeûne et l'aumône; un traité contre les Juifs, les gentils et les hérétiques; un traité de la foi, et un autre de la Trinité.

Second tome.

Le second tome contient, 1°. une homélie sur l'épître à Timothée, la première au peuple d'Antioche, et vingt autres homélies ou discours sur la sédition d'Antioche, ou sur les statues.

2°. Deux catéchèses ou instructions aux catéchumènes, et trois homélies sur le démon. Ces homélies sont ainsi intitulées, parce qu'on y prouve dans la première que ce n'est point le démon qui gouverne le monde; et dans les deux autres, que tous les maux qui nous arrivent viennent moins de lui, que de notre lâcheté.

3. Neuf homélies sur la pénitence; une sur la nativité, et une autre sur le baptême de Jésus-Christ; deux sur la trahison de Judas; une sur la croix et le cinetière; deux sur la croix et le bon larron; une sur la résurrection du Sauveur; une sur l'Ascension, et deux sur la Pentecôte.

4. Sept panégyriques de saint Paul; un de saint Méléce; un de saint Lucien; un de saint Babylas; un de saint Juvantin et de saint Maximin, un de sainte Pélagie; un de saint Ignace; un de saint Eustate; deux de saint Romain, dont le second, d'un style tout différent de celui de saint Chrysostôme, pourrait bien être de quelque prêtre d'Antioche, qui, sous l'épiscopat de Flavien, partageait avec saint Chrysos-

tôme le ministère de la parole. Trois des Machabées, dont le troisième pourrait bien n'être pas de saint Chrysostôme; un sur la résurrection du Lazare, et sur sainte Domnine et ses deux filles Prosdoce et Bérénice; un de quelques martyrs de la campagne; un des martyrs d'Égypte: un discours sur un tremblement de terre arrivé à Antioche. Suivent les ouvrages douteux ou supposés; savoir, une homélie sur le traître Judas; une sur saint Bassus; une sur Abraham; deux sur la prière; une sur l'oracle de Zacharie et la conception d'Élizabeth; une sur la conception de saint Jean-Baptiste; une sur la conception de la Vierge; une qui a pour titre: Description de la mère de Dieu; une sur le précurseur; une sur la Théophanie; une qui a pour titre: Sur la rencontre de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et de Siméon; une sur le vendredi-saint, une sur la sainte-croix, et une autre sur la résurrection.

Troisième tome.

Le troisième tome contient, 1^o. douze Homélies sur divers endroits du Nouveau-Testament; une sur l'avantage des afflictions; une sur ceux qui aiment Dieu; deux sur ces paroles de saint Paul aux Romains: *Saluez de ma part Priscille et Aquilas*; trois sur le mariage; une sur ces paroles de saint Paul: *Nos pères ont tous été sous la nuée*; une sur ces autres paroles de

saint Paul: *Il faut qu'il y ait des hérésies*; une sur l'aumône; trois sur la foi; une sur ces paroles: *plût à Dieu que vous voulussiez*, etc. (2 Corinth. 11, 1). Une sur ces paroles: *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ*, etc. Une sur les veuves; une sur Élie et la veuve de Sidon; une sur les délices de la vie future; une, *qu'il ne faut point publier les fautes de nos frères*; une contre les imprécations et la haine des ennemis; une sur ces paroles de saint Paul: *Je lui résistai en face*; deux au sujet d'Eutrope, eunuque et ministre fameux de l'empire, qui était tombé dans la disgrâce, et à qui saint Chrysostôme avait accordé l'asyle de l'église; une sur Saturnin et Aurélien, deux des principaux seigneurs de l'empire, abandonnés à la fureur de Gainas qui les envoya en exil; trois Discours, dont le troisième est de Sévérien; une Homélie que saint Chrysostôme fit avant son expulsion, à laquelle on a ajouté plusieurs choses qui ne sont, ni de son style, ni dignes de lui; deux Discours qu'il fit après son retour; une Homélie sur la Chananée; deux Discours intitulés, l'un: que Personne ne peut nuire à celui qui ne se nuit pas à lui-même; l'autre: Contre ceux qui se sont scandalisés des malheurs et des adversités, dont le peuple et les prêtres sont affligés.

2^o. Deux lettres au pape Innocent touchant les persécutions qu'on suscitait à S. Chrisostôme;

deux aux évêques et aux prêtres prisonniers, dix-sept à sainte Olympiade, qui sont les plus utiles de toutes, au jugement de Photius; une à Diogène; d'autres à Lucius, à Maris, à Eulogius, à Jean de Jérusalem, à Théodose de Scythople et à Moïse, tous évêques; deux à Pentadie, diaconesse, et veuve du consul Timase; quelques-unes à Péanuis, l'un des plus puissans amis de saint Chrysostôme; une à la diaconesse Ampruela, et aux autres femmes qui avaient souffert avec elle; une au prêtre Hypatius; une à Théodote, lecteur; une à Calcidie; une à Asyncritie; une à Castus, Valère, Diophante et Cyriaque, prêtres d'Antioche; une à Arabius; une au tribun Marcien; une aux prêtres et aux moines de Phénicie; une à Cyriaque, évêque de Synnades; une au prêtre Rufin; une qui est un éloge des combats que les évêques Cyriaques, Démétrius, Pallade et Eulisius avaient soufferts pour la défense de la vérité; une à Aurèle de Carthage; onze à divers évêques d'occident et aux prêtres de Rome; d'autres à Anisius de Thessalonique et à tous les évêques orthodoxes de la Macédoine et à divers évêques qui étaient venus à Constantinople avec les évêques d'occident, et à trois des plus illustres dames romaines, Proba, Julienne et Italique; une aux évêques, aux prêtres et aux diacres détenus en prison à Chalcédoine; une au diacre Théodu, et une

autre aux moines goths qui étaient dans le monastère de Promotus à Constantinople; une à Théophile et une autre à Saluste, prêtres de Constantinople; une à Valentin; une à Philippe, et une autre à Euthymius, tous deux prêtres de Constantinople; une à Constantius, et plusieurs autres qui ne sont que de politesse, à la suite desquelles on a mis celles du prêtre Constantius, ami intime de saint Chrysostôme; une lettre au moine Césaire, qui n'est pas de saint Chrysostôme, et dont elle ne présente ni le style, ni le génie, ni le goût.

3^o. Un Discours à la louange de Diodore de Tarse; un Discours ou Homélie sur la Pâque, dont il y a plusieurs endroits qui se trouvent presque en mêmes termes dans l'Homélie contre les ivrognes, et sur la résurrection. Le commencement a aussi beaucoup de conformité avec ce qu'on lit dans l'Homélie sur la croix. Un Discours sur l'Ascension de Jésus-Christ. Suivent des Homélies supposées à saint Chrysostôme; savoir, cinq sur l'Ascension, trois sur la Pentecôte, une sur le Saint-Esprit, une sur Jésus-Christ, pasteur, et sur la brebis; elle était autrefois intitulée, sur saint Acace; une de l'Adoration de la croix, et une autre de la Confession de la croix.

Quatrième tome.

Le quatrième tome contient soixante-sept Homélies ou Discours sur la Genèse, et huit autres Discours sur la Genèse; cinq

Homélies sur Anne, femme d'Elcana et mère de Samuel; trois sur David et sur Saül, qui ont pour matière diverses circonstances de l'histoire de ces deux rois, d'où saint Chrysostôme prend occasion d'établir plusieurs maximes de piété sur la patience dans les mauvais traitemens, le pardon des ennemis, etc.

Cinquième tome.

Le cinquième tome contient les Commentaires sur les psaumes; savoir : sur le troisième psaume et les suivans jusqu'au douzième; sur le quarante-un et le quarante-trois jusqu'au quarante-neuf; sur le cent huit et les suivans jusqu'au cent dix-sept, et depuis le cent dix-neuf jusqu'au cent-cinquante; ce qui fait en tout cinquante-huit Homélies ou Discours sur les psaumes. Suivent plusieurs autres Homélies supposées à saint Chrysostôme; savoir, le Prologue sur les psaumes, qui est une rhapsodie de divers endroits des écrits de saint Chrysostôme, et en particulier de sa vingt-huitième Homélie sur l'épître aux Romains; une Homélie sur le quatrième psaume; une sur le psaume six, donnée par M. Cotelier; une sur le psaume treize, et une autre sur le verset neuf du psaume trente-huit; deux sur le psaume cinquante; une sur le psaume cinquante-un; une sur le psaume soixante-quinze; une sur le psaume quatre-vingt-trois, intitulée :

De la Tourterelle ou de l'Eglise; d'autres sur les psaumes 92, 94, 96, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 118 et 139. On trouve dans un manuscrit d'Angleterre écrit en 1285, trente-une Homélies à la suite de celles qui sont véritablement de saint Chrysostôme, et arrangées de façon qu'elles tiennent la place de celles de ce père qui sont perdues. La première est sur le psaume soixante-dix-sept, et la dernière sur le quatre-vingt-dix-neuvième; mais il ne faut que les lire pour sentir d'abord la différence de leur style d'avec celles qui sont incontestablement de ce père. On trouve encore dans divers manuscrits des Homélies sous le nom de saint Chrysostôme sur plusieurs autres psaumes; en sorte que si on voulait les reconnaître pour véritables, on aurait une explication entière de ce père sur le livre des psaumes, mais qui ne lui ferait pas honneur.

Sixième tome.

Le sixième tome contient, 1^o. un Commentaire sur Isaïe, qui n'est point achevé, et qui n'explique que les sept premiers chapitres de ce prophète et le commencement du huitième. Six Homélies sur le même prophète Isaïe, et une autre sur ces paroles du chapitre quarante-cinq du même : *C'est moi qui forme la lumière, et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux.* Une Homélie sur

Jérémie, où il explique le vingt-troisième verset du chapitre 10 : *La vie de l'homme n'est pas en la main de l'homme, ce n'est pas à lui à marcher et à rendre sa voie droite.* Deux Homélies sur l'obscurité des prophètes. Un Commentaire sur Daniel. Une Homélie sur saint Jean ; une sur Melchisedech ; une contre les jeux et les théâtres, qui est une des plus fortes et des plus élégantes de saint Chrysostôme ; une sur ces paroles de la seconde épître à Timothée : *Or sachez que dans les derniers jours, il viendra des temps fâcheux ;* une sur la parfaite charité ; une sur Joseph et sur la continence ; une sur la mort.

2°. La synopse de l'Ecriture ; une Homélie sur la fête de Noël. Une qui a pour titre : *de l'Unique législateur, qui est presque généralement regardée aujourd'hui comme n'étant point de saint Chrysostôme ;* une sur ces paroles des Pharisiens à Jésus-Christ rapportées dans le chapitre 21 de saint Matthieu : *Par quelle autorité faites-vous ceci ?* Le style de cette Homélie diffère de celui de saint Chrysostôme, fait que plusieurs croient devoir l'attribuer à quelque prêtre de l'église d'Antioche, dont le nom n'est point connu. Six Homélies que l'on convient unanimement aujourd'hui avoir pour auteur Sévérien, évêque de Gabales, quoiqu'elles soient attribuées à saint Chrysostôme dans un manuscrit du Vatican et dans plusieurs autres. Suivent d'au-

tres Homélies supposées au même saint ; savoir : Six sur la Genèse, quatre sur Job, une sur Hélié, une sur Joseph, une sur Suzanne, une sur les trois jeunes hommes de Babylone ; l'Ouvrage imparfait sur saint Matthieu, que l'on convient communément n'être pas de saint Chrysostôme, comme le prouve son style dur et embarrassé. Il y a même tout lieu de croire qu'il a été écrit originairement en latin ; ce qui paraît autant par son style, que par les textes de l'Ecriture qui y sont cités pour la plus grande partie, suivant les bibles latines. Il est distribué en cinquante-quatre Homélies. La dernière n'explique qu'une partie du chapitre 25 de saint Matthieu, et on ne trouve rien dans les précédentes sur les chapitres 14, 15, 16, 17 et 18 de cet évangile. C'est pour cette raison qu'on donne à cet ouvrage le titre d'Imparfait. Ce n'était originairement qu'un Commentaire ; on l'a depuis divisé en Homélies, sans toutefois leur en donner la forme, car elles n'ont ni la glorification ordinaire, ni exorde. On ne peut douter que cet ouvrage n'ait eu pour auteur un arien et un anoméén. Cela se remarque principalement dans les Homélies 19, 22, 28, 34, 35, 45, 46, 48 et 49, où il rejette la doctrine catholique touchant l'égalité des trois Personnes divines, l'unité de leur substance, et où il nie que le Fils procède de la substance même du Père, et où il dit, en

termes exprès que l'hérésie de ceux qui professent la consubstantialité du Verbe, c'est-à-dire, les catholiques, déclarent la guerre, non-seulement à l'Eglise de Jésus-Christ, mais encore à tous ceux qui ne sont pas de leur sentiment. Cet auteur enseigne encore avec les donatistes, qu'il faut rebatiser les hérétiques, le baptême qu'ils ont reçu dans leur secte étant nul.

Septième tome.

Le septième tome contient quatre-vingt-dix Homélies sur saint Matthieu dont la dix-neuvième a été divisée en deux dans les traductions latines; ce qui fait qu'on en compte quatre-vingt-onze; saint Chrysostôme les prêcha toutes à Antioche. Elles ont toujours tenu le premier rang entre ses écrits, et on les a regardées avec justice comme un trésor de la morale chrétienne, où toutes sortes de personnes peuvent apprendre à régler leurs mœurs, et à s'instruire des vérités de la religion.

Huitième tome.

Le huitième tome contient : 1°. les Homélies sur saint Jean qui sont au nombre de quatre-vingt-huit selon le grec, et de quatre-vingt-sept selon le latin, dans l'édition de Morelle, qui compte la première pour une préface, quoiqu'elle n'ait pas moins que les autres la forme d'Homélie. La méthode de ces Homélies sur saint Jean est différente de celle des Homélies

sur saint Matthieu, en ce que dans les Homélies sur saint Matthieu, saint Chrysostôme fait suivre ordinairement ses explications de quelques réflexions morales, et finit par une exhortation assez longue à la pratique des vertus chrétiennes; au lieu que dans les Homélies sur saint Jean, il explique en peu de mots le sens de la lettre, ne fait que très-peu de réflexions morales, et ne donne aux exhortations qu'il met à la fin de ces Homélies, qu'une très-petite étendue. Son attention principale est de donner le vrai sens des passages dont les ennemis de la Divinité et de la consubstantialité du Verbe s'autorisaient dans leurs erreurs, de mettre leurs subterfuges en évidence et de fournir aux catholiques des armes pour la défense de la vérité.

2°. La Réponse aux objections que les Anoméens tiraient de l'Evangile de saint Jean, et les Homélies supposées à saint Jean Chrysostôme; savoir : Une Homélie contre Eudoxie, qui commence par ces paroles : *Voici encore Hérodiade en fureur*. On ne croit pas qu'elle soit entièrement de saint Chrysostôme, à cause des allusions et des jeux de mots que l'on y trouve, et qui ne sont, ni de son style, ni de son génie. L'Homélie sur le précurseur n'a rien non plus de la gravité de saint Chrysostôme. C'est l'ouvrage d'un jeune homme qui affecte de faire montre de quelques fleurs d'éloquence. Les deux Discours, l'un sur saint

Pierre et saint Paul, l'autre sur les douze Apôtres, n'ont, ni le style, ni l'élégance de saint Chrysostôme. Il faut dire la même chose des Homélies sur saint Thomas, sur saint Étienne, sur ces paroles de la seconde épître aux Corinthiens : *Ma grâce vous suffit*; sur l'enfant prodigue, sur la danse d'Hérodiade, et la décollation de saint Jean; sur ces paroles des princes des prêtres et des Pharisiens : *Que faisons-nous, cet homme fait plusieurs miracles*; sur la parabole des dix vierges, sur la femme pécheresse et le Pharisien, sur la Samaritaine, sur l'aveugle-né, sur les faux prophètes, sur le cirque, sur l'aumône, sur la nouvelle année, sur la parabole du père de famille, sur le figuier séché, sur le Pharisien, sur le Lazare et le mauvais riche, sur le publicain et le Pharisien, sur l'aveugle-né et sur Zachée, sur saint Jean le Théologien, sur le renoncement de saint Pierre; il n'y a que la conclusion qui soit de saint Chrysostôme; sur le second événement de Jésus-Christ, dont l'exorde et quelques autres endroits peu considérables ne sont point de saint Chrysostôme; le reste est tiré de ses Homélies vingt-cinq et trente-unième; sur l'épître aux Romains, sur l'oraison dominicale, sur l'enfant prodigue, sur les femmes qui achetèrent des parfums pour embaumer le corps de Jésus-Christ, sur le quinzième verset du septième chapitre de saint Jean; sur la Chananée,

l'endurcissement de Pharaon et le sens qu'on doit donner à ces paroles de saint Paul : *Cela ne dépend point ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde*. (Rom. 9, 16.) sur ces autres paroles de la même épître : *Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas*; sur l'indiction de la nouvelle année, sur la croix, sur l'exaltation de la sainte croix, sur saint Thomas, sur l'incarnation, sur saint Étienne, sur le jeûne, sur la sainte Vierge, sur la trahison de Judas et le lavement des pieds, encore sur la trahison de Judas et le bon Laron; une Cathéchèse sur la Pâque, et sept Discours sur la même fête; une Homélie sur les anges et une sur la pénitence.

Neuvième tome.

Le neuvième tome contient cinquante-cinq homélies sur le livre des actes des apôtres. Il y en a quelques-unes qui ont des exordes; mais la plupart commencent par le texte des actes que le saint évêque explique aussitôt, et elles finissent toutes par une exhortation morale, et par la glorification ordinaire. Un commentaire sur l'épître aux Romains, divisé en trente-deux homélies, précédées d'un prologue en forme de discours, que l'on peut regarder comme la trente-troisième. Suivent les écrits supposés à saint Chrysostôme; savoir, trois discours sur la pénitence, un de l'aumône,

sept sur le jeûne et deux de la patience, un qui a pour titre, du Salut de l'âme; un aux cathécumènes, une invective contre ceux qui avaient engagé des vierges à violer la foi qu'elles avaient promises à Jésus-Christ; un discours contre les hérétiques; un sur l'aumône, une épître aux moines; un discours sur l'annonce de la sainte Vierge; un de la rémission des péchés; un qui a pour titre, qu'il ne faut point juger son prochain; un de la pénitence, un de la foi, un de l'espérance et un de la charité.

Dixième tome.

Le dixième tome contient, 1°. quarante-quatre homélies sur la première épître aux Corinthiens, sans compter la petite préface ou prologue qui les précède. On les met avec raison entre les plus excellens ouvrages de saint Chrysostôme, soit pour l'élégance, soit pour la politesse, soit pour l'exactitude. L'on y voit un parfait orateur qui ne laisse rien échapper de ce qui fait à son sujet, et qui sait tellement le proportionner au génie et à la portée de son auditeur, qu'il vient presque toujours à bout de le persuader et de captiver sa bienveillance. Trente homélies sur la seconde épître aux Corinthiens, qui ont été faites à Antioche, de même que les précédentes. Un commentaire sur l'épître aux Galates, qui n'est point divisé en homélies comme sont presque tous ceux que saint Chrysostôme a

faits sur l'Écriture; mais il y explique de suite le texte de cette épître, depuis le premier verset jusqu'au dernier, n'entremêlant que très-rarement ses explications de réflexions morales. Il y réfute aussi, suivant qu'il en trouve l'occasion, les anoméens, les marcionites, les manichéens, et certains chrétiens d'Antioche, qui non contents d'observer avec les Juifs le jeûne et le sabbat, suivaient encore grand nombre de superstitions païennes, comme les sortilèges, les augures, les divinations, l'observation des jours, et autres impiétés semblables.

2°. Les ouvrages supposés; savoir, un opuscule sur la charité qui a Dieu pour objet; un sur ces paroles du démon à Jésus-Christ : *Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas*; un sur la trahison de Judas; un sur ces paroles du psaume 7 : *Je me suis souvenu de Dieu, etc.*; un sur Rachel et sur les enfans mis à mort par Hérode, et un autre sur la même matière; un sur Marthe, Marie et Lazare, et sur le prophète Élie; un sur ces paroles de saint Matthieu : *Les Pharisiens étant sortis tinrent conseil*; un sur la femme pécheresse et le Pharisien; un sur l'ascension de Jésus-Christ; un sur la transfiguration; un sur les rameaux de palmier; deux sur saint Jean le Théologien; un sur une sécheresse; un sur les eaux du Jourdain; un sur la résurrection de Jésus-Christ, et un autre sur la nativité; un sur ces

paroles de saint Jean : *Vers le milieu de la fête Jésus monta au temple ; et sur le milieu de la fête de la Pentecôte* ; deux sur la même matière ; un sur la femme pécheresse qui parfuma les pieds de Jésus-Christ ; un sur ces paroles : *Mon père, s'il est possible* ; un sur la parabole du Samaritain ; un sur la naissance de saint Jean-Baptiste ; un sur l'Épiphanie et le baptême de Jésus-Christ ; un sur sa naissance ; un sur Zachée ; un sur le Centurion ; un sur la parabole des semences ; un sur le second avènement de Jésus-Christ ; un sur le paralytique ; un sur la parabole de la drachme de l'enfant prodigue ; un sur l'obligation de faire part aux autres des dons qu'on a reçus de Dieu ; un sur la parabole du fermier d'iniquité ; un sur le jeûne ; un sur le fils de la veuve de Naim ; un contre les Juifs et sur le serpent d'airain.

Onzième tome.

Le onzième tome contient : 1°. Vingt-trois homélies sur l'épître aux Éphésiens ; quinze sur l'épître aux Philippiens ; douze sur l'épître aux Colossiens ; onze sur la première épître aux Thessaloniens , et cinq sur la seconde ; dix-huit sur la première épître à Timothée , dix sur la seconde ; six sur l'épître à Tite ; et trois sur l'épître à Philémon.

2°. Les ouvrages supposés , dont le premier a pour titre : *Des Sacrifices de Caïn , des offrandes d'Abel , des géans , du déluge , des étoiles et du destin* ;

le second est sur la passion de Notre-Seigneur ; le troisième , sur le Publicain et le Pharisien ; le quatrième , sur le commencement du jeûne ; le cinquième , sur l'ascension ; le sixième , sur le cinquième dimanche du jeûne ; le septième , sur le jeûne ; le huitième , sur la prière ; le neuvième , sur ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis venu pour jeter le feu dans la terre* ; le dixième contient divers avis spirituels ; le onzième , sur le commencement du jeûne ; le douzième , sur l'adoration de la croix ; le treizième , sur la résurrection de Notre-Seigneur , et sur les femmes qui portaient des parfums ; le quatorzième est une explication de la parabole du Samaritain ; le quinzième est encore sur le jeûne , de même que le seizième. Mais il est aussi parlé dans celui-ci de David et des prêtres , de Joseph et de Jacob. Le dix-septième est sur l'annonciation de la Vierge , et contre l'impiété d'Arius ; le dix-huitième traite de l'aumône ; le dix-neuvième , de la charité ; les trois derniers sont du Lazare.

Douzième tome.

Le douzième tome contient : 1°. Trente-quatre homélies sur l'épître aux Hébreux , qui sont le fruit de l'épiscopat de saint Chrysostôme ; onze autres homélies prêchées à Constantinople , qui n'avaient point encore été imprimées. Quelques autres homélies , attribuées à Sévérien de Gabales ; savoir , celle qui est

intitulée, Sur les sceaux; une autre sur le commencement de l'Évangile de saint Jean; une sur la mansuétude; quarante-huit sur diverses matières nommées aussi *éclogues*, qui ne sont que des extraits des écrits de saint Chrysostôme, ou véritables, ou supposées.

2^o. Une liturgie qui a été faite long-temps après la mort de saint Chrysostôme, ainsi que toutes les autres que l'on a intitulées de son nom, puisqu'aucun auteur contemporain, ni aucun de ceux qui ont écrit sa vie, ou parlé fort au long de ses actions et de ses ouvrages, n'ont dit qu'il eût fait une liturgie. Pallade, Socrate, Théodoret n'en disent pas un mot. On a joint à la liturgie attribuée à saint Chrysostôme deux oraisons, dont la première qui est très-courte, est tirée de l'homélie intitulée, De la patience, laquelle n'est pas de saint Chrysostôme. La seconde, qui est très-longue, n'est pas digne de lui. Il faut porter le même jugement des homélies sur le nouveau dimanche et l'apôtre saint Thomas; des trois discours en l'honneur de saint Étienne; de l'homélie sur la Pentecôte, et de celle qui a pour titre : De la patience et de la consommation du siècle. Le dernier opusculé du douzième tome est un éloge de saint Grégoire, martyr et illuminateur, ou apôtre de l'Arménie, traduit de l'arménien en latin, par M. l'abbé de Villefroï. Le père le Brun de l'Oratoire nous

a donné, dans son quatrième tome des liturgies, p. 425, une prière qui ne se trouve point dans la liturgie qui porte le nom de saint Chrysostôme, mais qu'il croit avoir été faite par ce saint évêque pendant son exil en Arménie.

Treizième tome.

Le docte éditeur rend compte au commencement du treizième tome des manuscrits sur lesquels il a revu et corrigé les œuvres de saint Chrysostôme. Ensuite il entre dans le détail des différentes éditions qu'on en a faites. Puis il donne la vie de ce père par Pallade. Il ajoute celle qu'il a faite lui-même. Suit la synopse des choses les plus remarquables dans les écrits de saint Chrysostôme. On trouve après cela treize homélies, ou discours tirés d'un manuscrit d'environ sept cents ans, et traduit en latin par M. Gualterus Tailor; Anglais. Mais si l'on en excepte le premier, les autres ne sont, ni du génie, ni du style de saint Chrysostôme. On voit ensuite divers extraits que Photius a faits des écrits de saint Chrysostôme avec les jugemens qu'il en a portés. les témoignages que les anciens, entre autres saint Nil, Synesius, saint Isidore de Peluse, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Augustin, Cassien, les papes saint Célestin et saint Léon, et divers autres ont rendu au savoir et à la piété de saint Chrysostôme. Suit l'Onomasticon, ou dictionnaire qui renferme l'explication

des termes grecs qui sont particuliers à saint Chrysostôme, ou que ce père a pris dans un sens non commun. Vient ensuite un catalogue par ordre alphabétique de tous les ouvrages imprimés sous le nom de saint Chrysostôme dans cette nouvelle édition, en marquant les premiers mots de chacun. Enfin le savant éditeur marque dans une table générale ce qu'il y a de considérable sur toute sorte de matières dans chaque tome, avec les passages de l'Écriture qui y sont cités.

Doctrine de saint Chrysostôme.

1. *Sur l'Écriture-Sainte.* On trouve dans les écrits de saint Chrysostôme une infinité d'endroits où il établit clairement l'inspiration des livres de l'Écriture. Il les regarde comme les paroles même du Saint-Esprit; que ce qu'ils renferment est une doctrine toute divine; que tout y est rempli de sens, et qu'il n'y a rien d'inutile. (*Homil. 50, in Joan., p. 293, t. 8. Hom. 37, in Genes., p. 372. Hom. 21, in Genes., p. 18 et 81, t. 4.*)

2. *Sur la tradition et les conciles.* Il enseigne que les apôtres n'ont pas tout enseigné par leurs lettres, mais qu'ils ont aussi enseigné plusieurs choses de vive voix, et que les uns et les autres méritent la même croyance. (*in 2 Epist. ad Thessal. hom. 4, p. 532, t. 11.*) « C'est pourquoi, » ajoute-t-il, nous croyons que » la tradition de l'église est di- » gne de foi; c'est une tradi-

» tion; n'en demandez pas da- » vantage. » Parlant du concile de Nicée, il nous le présente comme ayant été composé de saints et de confesseurs qui portaient sur leurs corps les marques des souffrances de Jésus-Christ. Il ajoute que la foi ou le symbole qui y fut adressé, a fermé la bouche aux hérétiques, et il l'appelle une muraille inébranlable opposée à leurs embûches. (*Hom. 3, in eos qui Pasca jejunt, p. 609, t. 1.*)

3. *Sur la vérité de la religion chrétienne.* Saint-Chrysostôme prouve la vérité de la religion chrétienne par l'établissement de l'Église, qui n'a pu se faire que par un Dieu, et il prouve aussi par le même endroit la puissance et la divinité de Jésus-Christ : « Car, dit-il, il faut être plus » qu'homme pour faire en si peu » de temps de si grands effets » dans toute l'étendue de la » terre et de la mer, et pour » engager à de si grandes actions » des hommes prévenus d'opinions, si extravagantes par une » longue habitude, et possédés » d'une malignité si prodigieuse. Jésus-Christ l'a fait par le » moyen d'onze hommes inconnus, méprisables, ignorans, » idiots, pauvres, nus, désarmés. Il a persuadé, il a réformé tant de nations différentes, » jusqu'à leur faire abolir les » lois de leurs pères, les détourner de l'amour des choses pour lesquelles ils avaient de si fortes inclinations, leur en faire aimer d'autres qui sont tout-

» à-fait pénibles et difficiles, etc. »
(*In libr. quod Christus sit Deus*,
p. 558, et 559, t. 1.)

4. *Sur la soumission aux vérités de la foi.* Saint Chrysostôme dit que la curiosité en matière de foi est un écueil dangereux, et que c'est en voulant pénétrer le fond de nos mystères, et en les mesurant sur la faiblesse de la raison humaine, que les hérétiques ont fait naufrage. Il représente la foi comme la mère de tous les biens, et le vrai remède qui procure le salut. Sans elle, personne ne peut arriver à la connaissance des choses sublimes; et ceux qui en sont dépourvus ressemblent à des gens qui ayant entrepris de passer la mer sans navire, ne sont pas plutôt éloignés du rivage que leurs mains et leurs pieds se lassent, et qu'ils sont engloutis par les flots. Ne connaissant pas la vérité par les lumières de la foi, et prétendant la trouver par leurs raisonnemens, ils font un triste naufrage. La foi est comme un vaisseau qui vogue sûrement en pleine mer; et tous ceux qui en sortent ne peuvent éviter d'être submergés. (*Hom. 24 in Joan.*, p. 140, t. 8. *Hom. 33 in Joan.*, p. 189 et 190. *Hom. 5, in 1 epist. ad Timoth.*, p. 575 et 576.)

5. *Sur la Trinité.* Saint Chrysostôme reconnaît trois hypostases ou personnes divines, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. (*Lib. 4, de sacerdotio*, p. 410, t. 1.)

6. *Sur la vision béatifique.*

Saint Chrysostôme dit que c'est Dieu qui fait dans le ciel, par sa présence, la félicité des saints qui le voient face à face. (*Hom. 3, in epist. ad Philipp.*, p. 216, t. 2.)

7. *Sur l'Incarnation.* Saint Chrysostôme enseigne que Dieu, tout puissant qu'il est, a voulu se faire homme, et se revêtir d'une chair formée de terre et de boue; qu'il s'est renfermé dans le sein d'une Vierge pendant l'espace de neuf mois; qu'il a été nourri de son lait, et sujet à toutes les misères humaines; que le Saint-Esprit l'a formé, et qu'une Vierge l'a enfanté en demeurant toujours vierge. (*Hom. in illud : Pater, si possibile est*, p. 22, t. 3.)

8. *Sur les anges.* Saint Chrysostôme enseigne que Dieu les a créés incorporels et immortels, et qu'ils sont gardiens de chaque fidèle. (*Lib. 1, ad Stagirium*, p. 157, t. 1. *Hom. 7, de laudib. sancti Pauli*, p. 513.)

9. *Sur le péché originel.* Saint Chrysostôme reconnaît que les enfans le contractent, puisqu'il dit qu'on les baptise, quoiqu'ils ne soient pas souillés par le péché qui leur soit propre, afin qu'ils reçoivent la sainteté, la justice, l'adoption des enfans, le droit à l'héritage, la qualité de frères et de membres de Jésus-Christ. (*Homil. de baptisatis.*) Il ajoute dans une lettre à Olympiade : « Après qu'Adam » eut commis ce grand péché » qui a entraîné la condamnation et la perte de tout le genre

» humain, il en fut puni par les
 » afflictions qu'il eut à souffrir.»
 (*Apud Augustinum, lib. 1, con-*
trâ Julianum, cap. 6, p. 509,
t. 10.)

10. *Sur le libre arbitre et sur*
la grâce. Saint Chrysostôme en-
 seigne que Dieu nous a créés li-
 bres et maîtres de nos actions.
 (*Homil. 22, in Genes., t. 4,*
p. 194.) Qu'il est en notre pou-
 voir d'obéir, ou de ne pas obéir
 au démon ; car il ne nous néces-
 site point. (*Concion. 2 de La-*
zaro, p. 729, t. 1) Que nous
 ne pouvons rien faire de bien
 en la manière convenable sans
 le secours de la grâce, et que
 nous avons besoin du même se-
 cours pour la prière. (*Homil. 25,*
in Genes., t. 4, p. 241. Homil. 14,
in epist., ad Rom., p. 585, t. 9.)

11. *Sur la mort de Jésus-*
Christ pour tous les hommes.
 Saint Chrysostôme dit que Jé-
 sus-Christ n'est pas mort seule-
 ment pour ses amis, ni pour les
 fidèles seuls, mais pour tout le
 monde, et que Dieu veut que
 tous les hommes soient sauvés.
 (*Homil. 7, in 1 epist. ad Ti-*
moth., p. 586. Homil. de Fe-
rend. reprehens., t. 3, p. 128.)

12. *Sur l'Église.* Selon saint
 Chrysostôme, l'Église, fondée par
 Jésus-Christ est une, visible, in-
 défectible, universelle, étendue
 par toute la terre. Saint Pierre
 en est le chef visible, et la chute
 de cet apôtre ne préjudicia point
 à la primauté que Jésus-Christ
 lui avait accordée. (*In lib., quod*
Christus sit Deus, t. 1, p. 578
et suiv.)

13. *Sur le baptême et les au-*
tres sacrements. Saint Chrysos-
 tôme enseigne que le baptême
 se confère au nom des trois per-
 sonnes de la Sainte-Trinité,
 qu'il efface tous les péchés, et
 que nous recevons la grâce et le
 Saint-Esprit dans ce sacrement,
 auquel il donne le nom de bain,
 de régénération, d'illumination,
 de sépulture, de circoncision,
 de croix. (*Hom. 25, in Joan.,*
p. 146, t. 8. Cateches., 1, ad
Illumin. p. 228, t. 2, lib. 1, de
compunct., t. 1. p. 136.) Sur la
 confirmation, il dit en parlant
 des Samaritains qui avaient été
 baptisés par le diacre Philippe,
 qu'ils n'avaient pas reçu le Saint-
 Esprit, parce qu'il n'avait pas
 le pouvoir de le leur donner;
 cela étant réservé aux apôtres,
 comme un don qui leur était par-
 ticulier. « C'est pourquoi, ajou-
 » te-t-il, cela est encore aujour-
 » d'hui réservé aux principaux
 » ministres de l'Église, c'est-à-
 » dire, aux évêques, et eux seuls
 » à l'exception de tous autres,
 » donnent le Saint - Esprit. »
 (*Hom. 28, in act., t. 9, p. 146.*)
 Sur l'Eucharistie, saint Chry-
 sostôme prouve, par les propres
 paroles de son institution, que
 Jésus-Christ y est réellement
 présent. (*Hom. 82, in Matth.,*
p. 782 et 783.) Il reconnaît aussi
 la réalité du sacrifice de la messe
 qui a succédé aux anciens, et
 dans lequel l'Homme-Dieu est
 offert lui-même sans effusion
 de sang. (*In Eustas., tom. 2,*
pag. 606. Homil. 17, in epist.,
ad Hæbr., p. 169, t. 12.) Sur

la pénitence, il enseigne que les seuls prêtres, à l'exclusion même des anges, ont le pouvoir de lier et de délier l'âme ; que ceux qui se trouvent pressés du poids de leurs péchés doivent se soumettre aux prêtres pour en être déchargés, et que les pasteurs sont les médecins auxquels ils doivent avoir obligation de la guérison de leur maladie. (*Lib. 3, de Sacerdotio*, t. 1, p. 383, et *Lib. 2*, t. 1, p. 374.) Sur l'Ordre, il dit que comme le corps et le sang mystique de Jésus-Christ ne se consacrent pas sans la grâce du Saint-Esprit, sans elle aussi nous n'aurions point de prêtres, n'étant pas possible que l'ordination se fasse sans la descente du Saint-Esprit. L'homme impose la main, mais c'est Dieu qui fait tout, et qui touche même la tête de celui qui est ordonné, lorsqu'il l'est comme il faut. (*Homilia de resurrectione*, t. 2, p. 436. *Homilia decimaquarta, in act.*, t. 9, p. 114.) Sur le mariage, il dit que c'est Dieu qui l'a institué ; que c'est un mystère, et le symbole de l'union et de l'amour de Jésus-Christ avec son Église ; qu'il est indissoluble. (*Serm. adversus subintroduct.*, t. 1, p. 228. *Homil. 12, ad col.*, p. 419. *Lib. de virgin.*, cap. 40, p. 300.)

14. *Sur la croix, les reliques des martyrs, l'invocation des saints.* Le saint docteur relève en beaucoup d'endroits l'excellence de la croix de Jésus-Christ. Il dit que le signe de la croix a le pouvoir de chasser les dé-

mons, et qu'un chrétien, sans le signe de la croix, est comme un soldat désarmé. (*Homil. 8, advers. Judæos*, t. 1, p. 687.) Il assure que les corps des martyrs et même leurs châsses sont remplies d'une grâce spirituelle : en sorte que quiconque en approche, en reçoit de grands bienfaits. (*Homil. in S. Ignatium*, p. 600 et 601, t. 2.) Il conseille non-seulement de visiter les tombeaux des martyrs, et d'embrasser leurs reliques, mais aussi de recourir à leur intercession. (*Homil. in invent. martyri.*, t. 2, p. 583.)

Jugemens des écrits de saint Chrysostôme.

Saint Jean - Chrysostôme est le plus éloquent des Pères, et c'est cette éloquence qui l'a fait surnommer *Chrysostôme*, c'est-à-dire, *bouche d'or*. Son style est clair, aisé, naturel, coulant, grand, élevé ; sa diction pure et agréable ; son discours orné d'une variété charmante, de pensées, de figures, d'exemples, de comparaisons, de similitudes, de tours ingénieux. Il plaît par la beauté de ses expressions, et persuade par la force de ses raisons, et la douceur des mouvemens qu'il excite. Il parle en père et en pasteur, mais père tendre, pasteur charitable qui s'insinue doucement, et rend la vertu aimable à tout le monde. Il excelle dans la méthode comme dans la composition. Heureux dans l'invention, il tourne son sujet comme il veut : ten-

dant à ses fins par des chemins dont on ne voit l'issue que lorsqu'il est arrivé à son but, il s'attache particulièrement aux points de morale. Il prouve aussi les vérités de la religion contre les Juifs, les anoméens et divers autres hérétiques, montrant qu'il était bon théologien, et qu'il savait également réfuter les erreurs et établir la vérité. Ses discours sur un très-grand nombre de livres de l'Écriture peuvent être regardés comme des commentaires presque accomplis, et ses explications sont pour l'ordinaire naturelles et originales. C'est donc avec justice que saint Augustin, en le qualifiant d'évêque dont la gloire brille, de toutes parts, le met entre les illustres docteurs de l'Église, dont la foi avait été la plus pure, l'esprit le plus élevé, la science la plus sèconde, et la réputation la plus étendue. Il fut l'honneur de l'épiscopat, la colonne de l'Église, le flambeau de la vérité, la trompette de Jésus-Christ, le sage interprète des secrets de Dieu, le soleil de tout l'univers. (*Voyez* la Vie de saint Chrysostôme par Pallade, et celles qu'en ont données M. Hermant, M. de Tillemont, au tome 9 de ses Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique, et le père Montfaucon. *Voy.* aussi le troisième tome de la Bibliothèque de Dupin; le premier tome de la Critique de cette Bibliothèque, par Richard Simon, et le neuvième tome de l'Histoire des Auteurs sacrés et ec-

clésiastiques de dom Ceillier.)

JEAN DE RÉOMÉ (saint), abbé du monastère de Réomé, appelé depuis le *Moutier-Saint-Jean*, naquit à Dijon vers l'an 450. Après avoir vécu vingt ans sous la discipline de son père Hilaire, sénateur du pays, et de sa mère Quête, tous deux saints personnages, honorés par l'Église le 28 novembre, il se retira dans une cellule qui n'était pas fort éloignée du lieu de sa naissance, et puis à Réomé, désert du territoire de la petite ville de Tonnerre. Il visita les plus célèbres monastères de France, revint à Réomé, en sortit secrètement pour aller se cacher parmi les solitaires de Lérins, y retourna et y rétablit la règle de S.-Macaire, qu'il avait donnée douze ans auparavant à la communauté de religieux qu'il y avait formée. Il fit paraître jusqu'à une extrême vieillesse une ferveur toujours égale pour le jeûne, la prière et les autres austérités. L'auteur de sa vie, qui est un de ses disciples, dit qu'il vécut six-vingts ans. On croit que son corps est dans son monastère de Réomé, à qui les bénédictins, qui le possèdent maintenant, ont donné le nom de *Moutier-Saint-Jean*. On fait sa fête le 28 janvier. (Dom Mabillon, premier siècle bénédictin, Baillet, 28 janvier.)

JEAN (saint), surnommé le *Silencieux*, à cause du silence dont il fit profession dans la solitude, naquit à Nicople en Arménie le 8 janvier de l'an 454.

Après la mort de son père En-crace et de sa mère Euphémie, qui comptaient l'un et l'autre des généraux d'armées et des gouverneurs de provinces dans leur famille, il bâtit à l'âge de dix-huit ans un monastère où il se renferma avec dix personnes choisies. Il fut fait évêque de Colonie en Arménie, malgré toute sa résistance, l'an 482. Il gouverna ce diocèse avec beaucoup de fruit pendant dix ans, et le quitta pour aller en Palestine, où il se retira dans la Laure de saint Sabas qui le mit, sans le connaître, sous l'obéissance de l'économe, ou cclérrier. Celui-ci l'employa à aller chercher de l'eau, à porter des pierres pour le bâtiment de l'hôpital de la Laure, et à faire tout ce qu'il y avait de plus bas et de plus pénible. Saint Sabas, connaissant les dons extraordinaires qui étaient en lui, voulut qu'il ne s'occupât qu'à la contemplation dans une cellule. Il y demeura trois ans et n'y vit personne durant les cinq premiers jours de la semaine ; le samedi et le dimanche il allait à l'Église. Les trois ans expirés, il fut établi économe de la Laure, et saint Sabas le mena à Élie, patriarche de Jérusalem, pour le faire ordonner prêtre. Le serviteur de Dieu fut donc obligé de déclarer au patriarche ce qu'il était. Saint Sabas le connut aussi par révélation, et lui permit de se renfermer dans sa cellule. Il y resta quatre ans sans parler qu'à celui qui le servait, et sans sortir

même pour aller à l'Église. L'an 503, il se retira dans le désert de Rube où il fut neuf ans dans un silence parfait, et ne vécut que de racines et de fruits sauvages. Saint Sabas qui avait quitté sa Laure à cause d'une sédition qui s'y était élevée, vint trouver Jean après son retour, le ramena dans sa Laure, et le renferma dans une cellule où il vécut encore plus de quarante-sept ans dans un silence perpétuel. Il mourut, comme l'on croit, en 557, âgé d'environ cent quatre ans. Les Grecs font sa fête le 3, le 7 et le 8 de décembre ; et les Latins, le 13 de mai. (Bollandus. Bulteau, Hist. orient., p. 677. Baillet, 13 mai.)

JEAN CLIMACQUE (saint), abbé du Mont-Sina, naquit vers l'an 525, dans quelque endroit de la Palestine. La réputation qu'il s'acquît de très-bonne heure dans les sciences humaines, lui mérita le surnom de *Scholastique*. Il se retira au Mont-Sina dès l'âge de seize ans, sous la conduite du bienheureux martyr qui l'apprit à mourir parfaitement à lui-même et à toute volonté propre, pendant l'espace de dix-neuf ans. Il embrassa ensuite la vie des anachorètes dans l'ermitage de Thole, où il vécut l'espace de quarante ans dans la pénitence et la contemplation, la lecture de l'Écriture et des Pères. Il fut fait abbé du Mont-Sina vers l'an 600, gouverna ce monastère avec une sagesse extraordinaire pendant quatre ans, et retourna

dans sa première solitude où il mourut l'an 605 ou 606, le 30 mars jour de sa fête. Nous avons de lui un livre intitulé, *Échelle*, ce qui lui a fait donner le nom de *Climaque*, tiré du mot grec *climax*, qui veut dire *échelle*. Il le composa à la prière de Jean, abbé du monastère de Raite, qui lui demanda d'écrire quelque traité pour la perfection des solitaires. Il renferme deux parties, dont la première qui est l'échelle sainte, est composée de trente degrés en l'honneur des trente années de la vie cachée de Jésus-Christ. Ces trente degrés sont autant de vertus chrétiennes et religieuses telles que l'humilité, la douceur, l'obéissance, la mortification, la foi, l'espérance, la charité, etc., dont il enseigne la pratique par de sages conseils. La seconde partie de cet ouvrage est une lettre en particulier à l'abbé de Raite, sur les qualités d'un supérieur, et sur la manière dont il doit se conduire envers ses religieux. Le style de saint Jean Climaque est didactique, serré et abondant en réticences, ce qui le rend obscur. Le jésuite Raderus a donné l'Échelle de saint Jean Climaque, en grec et en latin, en 1 volume in-folio, à Paris, 1633. Il y a aussi une traduction française sous le nom de M. Arnauld d'Andilly, que le père Labbe et M. Baillet attribuent à M. le Maître, avocat du parlement de Paris, et neveu de M. Arnaud. (Bulneau, Hist. monast. d'Orient. Dupin, Biblioth.

ecclés., t. 6. Baillet, ' 30 mars.)

JEAN, abbé de Raite, contemporain de saint Jean Climaque, a écrit une lettre à ce père, un éloge et des commentaires sur son Échelle, qui sont dans les bibliothèques des Pères. (Dupin, *ibid.*)

JEAN L'AUMONIER (saint), patriarche d'Alexandrie, naquit à Amathonte dans l'île de Chypre, d'un père que l'on dit avoir été gouverneur de cette île, au sixième siècle de l'Église. Il fut marié et eut des enfans. Mais après la mort de sa femme et de ses enfans, on le plaça malgré lui sur le siège patriarchal d'Alexandrie l'an 606. Ce fut pour lors qu'il ne mit aucunes bornes à la charité qu'il avait exercée dès sa première jeunesse, ce qui lui fit donner le surnom d'*Aumônier*. Il se fit donner une liste exacte de tous les pauvres de la ville, qu'il appelait *ses maîtres et ses seigneurs*; et quoiqu'ils se trouvassent au nombre de plus de sept mille cinq cents, il leur fit fournir suffisamment de quoi vivre chaque jour. Il donnait une audience publique à tout le monde tous les mercredis et les vendredis, avec une bonté extraordinaire. Malgré ses grandes richesses, il pratiquait toutes les austérités des solitaires et vivait très-pauvrement, n'ayant pour se couvrir qu'un habit fort simple, et pour reposer qu'un petit lit avec une méchante couverture. Un homme riche d'Alexandrie l'ayant su, en acheta une fort chère qu'il

lui envoya, en le conjurant de vouloir bien s'en servir pour l'amour de lui. Le saint s'en servit en effet la nuit suivante pour le contenter; mais l'inquiétude de se voir couvert seul de ce qu'il croyait pouvoir servir à couvrir cent quarante-quatre pauvres, l'empêcha de dormir, et dès le matin il envoya vendre la couverture. Le riche la racheta et la lui renvoya. Le saint la vendit une seconde fois, puis une troisième, et dit agréablement au riche qui s'obstinait à la racheter : *Nous verrons qui se lassera plus tôt de nous deux.* Personne ne s'étant présenté un jour à son audience, qu'il tenait assis sur un siège devant l'église, il se retira fort triste, et fondant en larmes de ce que Dieu lui avait refusé la grâce d'exercer la charité ce jour-là. Son zèle contre les hérétiques égalait son amour pour les pauvres. Il mit toute son application à purger son église des hérésies de Pierre le Foulon, des séveriens ou acéphales, et des autres. Il y avait déjà six ans que le saint patriarche gouvernait son diocèse avec ce zèle et cette charité sans bornes, lorsque les Perses saccagèrent Jérusalem. Dans cette désolation, une infinité de personnes se réfugièrent à Alexandrie, et trouvèrent dans son charitable pontife un asyle assuré contre la misère et tous les maux qui les accablaient. Il envoya même à Jérusalem des denrées, des sommes d'argent considérables et mille ouvriers pour re-

bâtir les églises. Les Perses menaçant l'Égypte d'une invasion, le B. Jean se retira dans l'île de Chypre, et mourut à Amathonte, lieu de sa naissance, l'an 616, n'ayant qu'une seule pièce d'argent dont il pût disposer en faveur des pauvres. Les Grecs l'honorèrent le 12 novembre qui est le lendemain de sa mort; et les Latins, le 23 janvier. (Bollandus. Baillet, 23 janvier.)

JEAN (saint), évêque de Bergame en Lombardie, et martyr, fut placé sur le trône épiscopal de cette ville vers l'an 656. Il combattit fortement les ariens et les monothélites, en ramena un grand nombre au sein de l'Église, et assista au concile que le pape Agathon tint à Rome le 27 mai 679. A son retour, il continua avec son zèle ordinaire à combattre les ariens qui le firent assassiner le 11 juillet 683, jour auquel le martyrologe romain en fait mention. (Baillet, 11 juillet.)

JEAN DAMASCÈNE, ou DE DAMAS (saint), surnommé aussi *Mansur*, naquit à Damas, ville de Syrie, vers l'an 676, sous la domination des Sarrasins. Son père qui était chrétien et gouverneur de la province, confia son éducation à un religieux italien, nommé Côme, qui avait été pris sur mer par les Sarrasins. Ce religieux forma son élève dans les sciences et la vertu avec tant de succès, que le prince des Sarrasins, charmé du mérite de Jean, le fit chef de son conseil après la mort de son père; mais

bientôt dégoûté du siècle, il quitta tout pour embrasser la vie religieuse dans la Laure ou le monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem. Il s'y sanctifia par la pratique de toutes les vertus, et surtout d'une humilité profonde et d'une obéissance aveugle, ne faisant rien de sa propre volonté et s'appliquant à suivre à la lettre les avis de son directeur. Il combattit fortement pour le culte des images contre les empereurs Léon l'Isaurien et Constantin Copronyme. Il vint même à Constantinople pour ce sujet, et n'épargna rien pour se procurer la couronne du martyr, qu'il mérita au moins par la disposition de son cœur. On dit que l'empereur Léon fut tellement irrité de son zèle, qu'il fit contrefaire son écriture par ses secrétaires, et leur dicta, sous le nom du saint, une lettre maligne adressée à lui-même empereur, par laquelle il lui promettait de lui livrer la ville de Damas. Léon envoya cette prétendue lettre de Jean au calife, qui fit couper la main droite au saint. Mais cette main lui fut remise en dormant, par l'intercession de la sainte Vierge, et ce miracle fut connu de tout le monde. Saint Jean Damascène mourut vers l'an 754, selon les uns, sous le règne de Constantin Copronyme, ou selon d'autres, sous celui de son fils Léon Chazare, vers l'an 780, à l'âge d'environ cent quatre ans, comme il est marqué dans les menées des Grecs. Sa fête est

marquée au 6 mai dans le martyrologe romain moderne. Nous avons de lui plusieurs ouvrages; savoir, quatre livres de la foi orthodoxe, dans lesquels il a compris toute la Théologie d'une manière scholastique et méthodique. Un Dialogue entre un chrétien et un Sarrasin, sur la religion. Un autre sous le nom d'un orthodoxe et d'un manichéen, dans lequel il combat ces hérétiques. Un Traité des deux natures contre les monothélites. Un Traité du trisagion contre l'addition de Pierre le Foulon, dans lequel il explique plusieurs manières de parler sur la Trinité et sur l'Incarnation. Un Traité des deux volontés en Jésus-Christ, contre les monothélites. Un autre sur l'Incarnation et la Trinité, auxquels on peut joindre le dernier article de sa logique, où il explique ce que c'est que l'union hypostatique; et ses instituts qui contiennent une explication des termes dont on se sert en parlant de ces mystères, comme d'essence, de substance, de personne, d'hypostase, etc. Trois oraisons sur les images, dans lesquelles il prouve par la tradition le culte d'honneur et de respect qui leur est dû, quoiqu'il pense qu'on ne doit point faire d'image de la Trinité, ni des choses purement spirituelles. Un Discours sur la prière des morts. Deux Traités très-courts; l'un en quoi consiste la ressemblance et l'image de Dieu, à laquelle nous avons été créés; l'autre du jugement

dernier. Deux lettres de la messe et de la consécration ; *elles sont douteuses*. Un Traité des hérésies, dont les quatre-vingts premières ne sont que l'abrégé de ce qui est dans saint Épiphane. L'Histoire de la conversion de Josaphat, fils du roi des Indes, par le moine Barlaam. M. Huet, dans son Origène, la regarde comme une pure fiction. Trois livres moraux intitulés : Parallèles, qui renferment une infinité de préceptes pour les mœurs, réduits à différens titres. Un Discours sur la transfiguration de Notre-Seigneur. Trois sur la nativité de la Vierge. Deux de son assomption. Un sur le samedi saint. Des hymnes sur les grandes fêtes, et des odes ou des proses pour l'office de toute l'année; il y en a parmi celles-là, de Métrophane et d'autres auteurs. La vie d'Étienne le Jeune qui mourut pour la défense des images, etc. Saint Jean Damascène était subtil théologien. Son style est clair et méthodique. Les principales éditions de ses ouvrages, sont celles de Bâle en 1539, 1548; et celles de Paris en 1577, 1603, 1619, 1712. Cette dernière, grecque et latine, en 2 vol. in-fol., la meilleure de toutes, est du père Lequien, savant dominicain.

JEAN DE BÉVERLEY (saint), évêque d'Yorck, naquit à Harpham dans le diocèse d'Yorck, en Angleterre, avant le milieu du septième siècle. Il vécut quelque temps dans le mariage, eut une fille qui fut abbesse de

Hereburge. Il fit ensuite profession dans le monastère du Streneshal, appelé depuis Witby, au diocèse d'Yorck, d'où on le tira pour le faire évêque de Hagustad, et ensuite d'Yorck. Il quitta cet évêché en 717, pour se renfermer dans le monastère de Béverley, qu'il avait fait bâtir, et d'où lui est venu son surnom de Béverley. Il y passa quatre ans dans les exercices de la pénitence et de l'oraison, et y termina heureusement sa carrière le 7 mai 721. Il fut honoré après sa mort du don des miracles qu'il avait déjà reçu durant sa vie. Le martyrologe romain moderne fait mention de lui au septième mai. (Bède, Hist. ecclés. d'Angleterre, l. 5. Bollandus. Baillet, 7 mai.)

JEAN (saint), évêque de Naples, que quelques-uns nomment d'*Acquarola*, qui était peut-être le nom du village où il était né dans le territoire de Naples, fut élu malgré lui évêque de cette ville, à la place de Tibère que le consul de Naples, nommé Bon, avait emprisonné. Tibère consentit à l'élection, et après sa mort, le pape Grégoire IV ordonna Jean, évêque de Naples l'an 842. Le saint pasteur consacra tous ses soins au bien de son troupeau, et les vertus pastorales qu'on admirait en lui, étaient soutenues d'une humilité profonde et d'une charité sans bornes. Ce fut dans l'exercice de ces vertus qu'il vécut et qu'il mourut le 1^{er} avril de l'an 853. L'église de Naples l'honore

ce jour-là comme l'un de ses patrons. (Baillet, 1^{er} avril.)

JEAN (B.), abbé de Gorze en Lorraine, naquit vers la fin du neuvième siècle, dans le village de Vendière, sur les limites des territoires de Metz et de Toul. Il se retira auprès d'un saint reclus de Verdun, nommé Humbert, et d'un autre solitaire appelé Lambert, dans la forêt d'Argonne, visita les monastères et les hermitages de l'Italie, puis vint retrouver à Verdun le reclus Humbert, et mit la réforme avec lui dans l'abbaye de Gorze, fondée près de deux cents ans auparavant par saint Godegand, évêque de Metz, à quatre lieues de cette ville. Il fut d'abord procureur et céliér de cette maison, et donna dans cet office les plus grands exemples d'humilité, d'obéissance, de charité, de pénitence, voulant être considéré comme le dernier des frères, et se refusant les soulagemens les plus nécessaires à la nature. L'empereur Othon 1^{er} l'envoya en ambassade vers Abderrama, roi des Maures en Espagne l'an 956. Il employa quatre ans dans ce voyage où il fit autant les fonctions d'un apôtre que d'un ambassadeur, et à son retour il fut fait abbé de Gorze. Il exerça cette charge pendant treize ans avec une sagesse non commune, et mourut saintement au mois de février de l'an 973. Les martyrologes qui font mention de lui, le mettent au 27 de ce mois. (Baillet, 27 février.)

JEAN DE MATERA (saint), naquit vers l'an 1050, ou au plus tard vers l'an 1070, à Matera dans la Pouille. Il quitta sa famille qui était fort illustre, convertit beaucoup de personnes par ses discours soutenus de ses miracles, lia une étroite amitié avec saint Guillaume, fondateur de l'Ordre du Mont-Vierge, et institua sur le mont Gargan, vers l'an 1118, un Ordre particulier qui ne subsiste plus, et qu'on a appelé l'Ordre de *Pulsano*. Il mourut le 20 juin 1139. (Bollandistes, t. 4, au 20 juin.)

JEAN GUALBERT. (*Voyez* GUALBERT.)

JEAN DE MEDA (saint), ainsi nommé du lieu de sa naissance, à cinq lieues de Côme en Italie, était d'une famille illustre. Il fut supérieur de l'Ordre des *Humiliés*, qui n'était alors composé que de laïcs. Il y fit recevoir la règle de Saint-Benoît, et introduisit des chanoines réguliers. Il fit beaucoup de fruit par ses discours, sa charité et ses miracles. Il mourut le 26 septembre 1159, et le pape Alexandre III le canonisa la même année.

JEAN PETIT, surnommé de Salisberi ou Salisbury, évêque de Chartres, était né en Angleterre, dans le diocèse de Salisbury, dont il porta le nom. Étant encore jeune, il vint étudier à Paris l'an 1137, et il y apprit les élémens de la dialectique sous Pierre Abailard, qui tenait alors son école sur la montagne de Sainte-Geneviève avec beaucoup de réputation. Abail-

lard s'étant retiré, Jean s'attacha à Albéric de Reims, grand dialecticien, et à Robert de Melun, Anglais, depuis évêque d'Hereford. Il étudia ensuite la grammaire dans l'école de Guillaume de Conques, et la rhétorique sous Richqrd 1^{er}, évêque. Il étudia de nouveau la logique et la Théologie sous Gilbert de la Porrée, et la Théologie seule sous Robert Pullus et Simon de Poissy. Jean de Salisbury s'occupant de ces diverses études pendant près de douze ans, c'est-à-dire jusqu'en 1149, qu'il retourna en Angleterre, où Thibaut, archevêque de Cantorbéri, le fit son chapelain et son secrétaire. Henri II, roi d'Angleterre, ayant écrit au pape Adrien IV, qui était anglais de nation, pour le féliciter sur son avènement au pontificat, l'an 1154, il chargea de la lettre Jean de Salisbury, qui demeura avec le pape à Bénévent environ trois mois. Il fut aussi honoré de l'estime des papes Eugène III et Alexandre III. Guillaume aux mains blanches, qui depuis huit ans gardait par dispense l'évêché de Chartres avec l'archevêché de Sens, fit élire pour Chartres Jean de Salisbury le 22 juillet 1176, tant à cause de son mérite personnel, que parce qu'il avait été un des confidens de saint Thomas de Cantorbéri, et le compagnon de son exil et de ses souffrances. Il fut sacré à Sens le 8 d'août par Maurice, évêque de Paris, et intronisé solennellement à Chartres le 15 du même mois, fête

de l'assomption de Notre Dame; son épiscopat fut d'un peu plus de quatre ans, étant mort, suivant l'opinion commune, le 25 d'octobre 1181, quelque temps après son retour du concile tenu dans l'église de Latran le 5 mars 1179.

Son premier ouvrage est intitulé : *Polycratique, ou amusemens des courtisans*. Il est divisé en huit livres. Jean l'adressa en 1159 au chancelier Thomas Bequet, lorsqu'il était avec Henri II, roi d'Angleterre, au siège de Toulouse. Il cite indistinctement dans cet ouvrage les écrivains sacrés, les auteurs ecclésiastiques, les profanes, soit poètes, soit orateurs : preuve bien constante de sa profonde érudition et de sa belle littérature. Son objet est de traiter des occupations, ou des amusemens des grands du monde; d'entrer dans le détail des devoirs attachés à leur condition, à leurs emplois, et de parler de leurs vertus et de leurs vices. Il se propose encore de combattre l'ambition des ecclésiastiques trop avides de bénéfices, la facilité avec laquelle on accordait à Rome les exemptions aux moines et autres religieux. Le polycratique est donc un composé d'une infinité de matières, dont la lecture ne peut être que très-agréable : mais on reproche trois choses à l'auteur : que son érudition n'est pas assez digérée; qu'il y a peu de justesse dans ses raisonnemens, et beaucoup d'affectation dans son style; qu'il ne fait pas attention à

la différence des mœurs et des temps : en sorte qu'il parle de la discipline militaire et de l'ordre judiciaire, comme s'il eût écrit du temps des anciens Romains, ou que le monde n'eût pas changé. En 1159, et lorsque la guerre de Toulouse durait encore, Jean adressa un second ouvrage au chancelier Thomas, sous le titre de Métalogique. C'est une apologie de la bonne dialectique et de la véritable éloquence, contre un mauvais sophiste qu'il désigne par le nom de Cornificius. Elle est divisée en quatre livres. Les lettres de Jean de Salisburi sont au nombre de trois cent deux, écrites depuis l'an 1154, où il commença à se faire un nom, jusqu'en 1181. Elles ont été publiées à Paris en 1611, et dans les bibliothèques des Pères. Il y a sept de ces lettres qui se trouvent dans le quatrième tome des écrivains français, et quelques-uns dans la collection des lettres de saint Thomas de Cantorbéri, imprimée à Bruxelles en deux tomes, par les soins du père Lupus en 1682. Mais toutes ces lettres ne sont pas au nom de Jean de Salisburi : il y en a beaucoup qu'il n'écrivit que comme secrétaire de l'archevêque Thibaud, ou de quelques autres personnes de caractère à qui il prêtait sa plume : le style en est plus naturel et plus uni, que de ses autres ouvrages. Il y fait de fréquentes allusions aux livres saints, et cite souvent les profanes. La plupart regardent les affaires géné-

rales de l'Eglise ; savoir, les schisme d'Octavien, l'élection d'Alexandre III, son différend avec l'empereur Frédéric, les contestations de Henri II, roi d'Angleterre, avec saint Thomas de Cantorbéri. Il y en a trois ; savoir, la soixante-septième, soixante-huitième et soixante-neuvième, qui concernent la discipline de l'Eglise. Dans la première, on déclare nul le mariage d'une femme qui, après s'être séparée de son mari, fait prêtre depuis cette séparation, s'était remariée à un autre. La seconde ordonne l'observation des canons, et des décrets des papes et des Pères, à l'égard de la cohabitation des clercs avec des femmes ; de pourvoir les églises d'un calice décent, des ornemens et ustensiles nécessaires au saint sacrifice. Il est défendu par la troisième d'exiger des vicaires aucune somme, ni rente annuelle, pour avoir droit de servir dans une église. Il est parlé dans la cent cinquante-neuvième lettre, de la dévotion que l'on avait en France et en Lorraine, pour le bienheureux Diansius, dont le corps reposait à Soissons. Ceux-là surtout qui avaient à se battre, allaient l'invoquer pour s'assurer de la victoire sur leur adversaire, et passaient à cet effet toute la nuit sur le tombeau du saint. On y venait aussi de Bourgogne et de d'Italie. La vie de saint Thomas de Cantorbéri, composée par Jean de Salisburi, a été imprimée avec le recueil de ses lettres à Paris en 1611. Étienne

Langton s'est servi de cette vie dans son quadrilogue, ou les quatre livres de la vie du même archevêque, mis à la tête de ses lettres; et Joseph Sparkius, dans une troisième vie de ce saint prélat, imprimée parmi les historiens d'Angleterre, à Londres en 1723, in-folio. Jean de Salisburi composa aussi, à la prière de saint Thomas, la vie, ou plutôt un abrégé de la vie de saint Anselme de Cantorbéri, l'un de ses prédécesseurs, dont il voulait poursuivre la canonisation sous le pontificat d'Alexandre III. Cette vie, avec la bulle de canonisation, se trouve dans le second tome de l'Angleterre sacrée, publiée à Londres en 1691, in-folio.

Trithème attribue à Jean de Salisburi un pénitenciel; mais on ne l'a pas encore rendu public, ni le petit Traité de la mauvaise fin des tyrans, cité au vingtième chapitre du huitième livre de son polycratique. Il parut sous son nom à Amsterdam en 1646, un Commentaire sur les Épîtres de saint Paul, et un en particulier sur l'Épître aux Colossiens, à Canbridge en 1227. On en cite une édition en la même ville, de l'an 1630. Ses autres ouvrages non imprimés sont, un livre de la cour de Rome; un Traité de la double mathématique; un de l'amour de la musique; le Miroir de la raison; le Miroir de la folie, en vers, adressé à Nigelle Wirechir; quelques autres pièces en vers, des Discours, un Traité sur les

dogmes des philosophes, et un contre la vie des clercs. Ses poésies ont été imprimées, avec celles de Fulbert de Chartres, à Léipsick en 1555, in-8°, par les soins d'André Rivinus. Son Polycratique fut mis sous presse à Paris en 1513, in-4°, à Leyde en 1595, in-8°, à Paris en 1610, à Leyde, avec le Métalogique en 1639, in-8°, à Amsterdam en 1664, in-8°, et dans les bibliothèques des Pères de Cologne et de Lyon. Le Métalogique a d'abord été imprimé séparément à Paris en 1610, in-8°, puis avec le Polycratique à Leyde en 1639, in-8°. Ses lettres n'ont pas toujours été publiées en nombre égal. Il en parut à Paris en 1611 un recueil de trois cent deux, sur un manuscrit de la bibliothèque de Papyre Masson, avec la vie de saint Thomas de Cantorbéri, et quelques écrits de Gerbert, ou Sylvestre II, pape, et d'Étienne de Tournai. M. Baluze en avait promis une nouvelle édition dès l'an 1686: on ne voit pas qu'il ait tenu sa promesse. Des quatre-vingt-trois publiées à Bruxelles en 1682, par le père Lupus, quelques-unes avaient déjà été imprimées dans les recueils précédens. (D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés., t. 23, p. 270 et suiv.)

JEAN DE MATHA (saint), fondateur de l'Ordre de la Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, vint au monde au mois de juin de l'an 1160, dans le bourg de Faucon, aux extrémités de la Provence. Il étudia à

Aix en Provence, puis à Paris, où il prit le bonnet de docteur en Théologie. Ayant connu dès le jour même qu'il dit sa première messe, que Dieu le destinait à la rédemption des captifs, il se retira avec saint Félix de Valois; et après s'être exercés ensemble avec une ferveur inexprimable dans la pratique de toutes les vertus, ils allèrent à Rome trouver Innocent III. Ce pape approuva leur dessein; il leur permit de recevoir des disciples pour former un Ordre destiné à la rédemption des captifs, et leur donna un habit blanc, chargé d'une petite croix rouge et bleue sur l'estomac. Jean de Matha et Félix revinrent en France où Gaucher de Châtillon, troisième du nom, leur donna Cerfroy près de Meaux, pour être leur chef-d'Ordre. Saint Jean de Matha alla à Tunis l'an 1201, et en ramena cent dix captifs. De-là il passa en Espagne où il fit bâtir plusieurs hôpitaux et plusieurs monastères de son Ordre. Il fit un second voyage en Barbarie où les infidèles lui tendirent plusieurs pièges. Dieu l'en préserva et le conduisit à Rome où il mourut saintement le 21 décembre de l'an 1213, âgé d'environ soixante-un ans, selon l'opinion la plus commune. Le pape Innocent XI a fixé sa fête au 8 février, par un bref du 30 juillet 1679. L'Ordre des Trinitaires porte aussi le nom de *Mathurins*, à cause qu'on leur donna pour fonder une maison à Paris, un lieu où

il y avait une chapelle dédiée sous le nom de saint Mathurin. (Le père Ignace Dilloud, *Vie du Saint*, 1695. Baillet, 8 février.)

JEAN DE MONTMIREL ou MONTMIRAIL, de *Monte mirabili* (B.), religieux de l'Ordre de Cîteaux, naquit vers l'an 1165, au château de Montmirail dans le pays de Brie. Les secondes nocces de son père André, seigneur de Montmirel et de la Ferté-Gaucher, lui donnèrent lieu de se marier fort jeune. Il épousa Helvide, sœur de Guy de Dampierre et de Bourbon, dont la maison a depuis été fondue dans celles de France et d'Autriche. Il eut trois fils et trois filles, et fut favori du roi Philippe Auguste. Mais convaincu de la vanité du monde, il quitta la cour et se retira dans sa terre de Montmirel où il consacra son corps à la pénitence, et ses biens immenses à la charité, dotant des monastères, bâtissant des hôpitaux où il servait les malades, pansait de ses mains les ulcères les plus horribles, embrassait les lépreux avec tendresse. Animé du désir d'une plus grande perfection encore, il prit l'habit de l'Ordre de Cîteaux le jour de l'Ascension 1210, dans le monastère de Long-Pont, à trois lieues de Soissons, où il vécut comme le plus pauvre, le plus austère et le plus humble religieux, se faisant charger comme le valet commun des domestiques de la maison, de tout ce qu'il y avait de plus pénible, et recherchant les humiliations et

l'opprobre avec plus d'ardeur que les esprits vains ne recherchent la gloire. Il mourut saintement le 29 septembre de l'an 1217. Le ménologe de Cîteaux, le martyrologe des bénédictins et celui de France, marquent sa fête au 29 de septembre. (Jean-Baptiste Machaut, *Vie du Bienheureux Manrique*. Baillet, 29 septembre.)

JEAN COLOMBIN, instituteur de l'Ordre des jésuites. (*Voyez COLOMBIN.*)

JEAN DE CAPISTRAN. (*Voyez CAPISTRAN.*)

JEAN DE DIEU (saint), fondateur de l'Ordre de la Charité, naquit à *Montemajor-Elnovo*, petite ville de Portugal, le 8 mars 1495, d'André Ciudad, homme pauvre et obscur. Un prêtre inconnu l'emmena en Espagne à l'insu de ses parens, et le laissa dans la ville d'Oropesa en Castille; de sorte que Jean, destitué de tout secours, fut contraint de se mettre au service d'un homme riche, nommé *Mayoral*, dont il garda les troupeaux. Il prit ensuite le parti des armes; et après qu'il eut couru deux fois un risque évident de sa vie, il revint trouver son maître qui le rétablit dans son premier emploi, en lui offrant une de ses filles en mariage. Jean s'engagea de nouveau dans les troupes qui allaient en Hongrie contre les Turcs; et cette expédition finie, il passa en Andalousie où il se fit berger d'une femme riche, alla chercher le martyr en Afrique, et s'arrêta à Gibraltar où il

se mit au service d'un gentilhomme portugais que l'on menait en exil avec sa femme et quatre filles à Ceuta, sur la côte d'Afrique. Après qu'il eut vendu son petit équipage pour nourrir ses maîtres, il alla travailler aux ouvrages publics et les assista de son salaire. De retour en Espagne, il se mit à vendre des images et des livrets pour gagner sa vie. Il fut si touché d'un sermon du célèbre Jean d'Avila, que fondant en larmes, il remplit l'église de cris et de lamentations qui le firent prendre pour un forcené. Il continua à courir les rues de Grenade en contrefaisant le fou, jusqu'à ce que réduit à deux doigts du tombeau par les coups de fouets qu'on lui donnait tous les jours jusqu'au sang, il quitta cette folie volontaire, et fonda l'Ordre de la Charité pour l'assistance des malades. Il mourut à Grenade le 8 mars 1550, âgé de cinquante-cinq ans. Le pape Alexandre VIII fit la cérémonie de sa canonisation le 16 octobre 1690. On fait sa fête le 8 de mars. (Baillet, 8 mars.)

JEAN DE LA CROIX (saint), réformateur des carmes, naquit à Ontiveros, bourg de la Vieille-Castille, en 1542, d'une famille noble. Il prit l'habit des carmes dans le couvent de Medina-del-Campo, l'an 1562, et se consacra tout entier à la pénitence, n'ayant pour lit qu'un ais creusé en forme de sépulcre, avec un morceau de bois pour oreiller, étant couvert d'un rude cilice, et prenant de

fréquentes disciplines. Il lia une étroite amitié avec sainte Thérèse, et travailla avec elle à la réformation de l'Ordre des carmes. Les anciens religieux de cet Ordre lui susciterent des affaires et le renfermèrent dans un cachot à Tolède, d'où il ne fut tiré qu'au bout de neuf mois par le crédit de sainte Thérèse. Mais loin que ces mauvais offices fussent capables de l'abattre, il demandait à Dieu de n'être jamais sans croix et de mourir dans l'humiliation. Il mourut en effet humilié, persécuté, calomnié et couvert d'ulcères à Ubeda le 14 décembre 1591, à l'âge de quarante-neuf ans, après avoir établi plusieurs couvens de carmes déchaussés, dont il fut le premier, et composé quelques ouvrages de spiritualité en langue espagnole, qui ont été traduits en italien, en latin et en français. Benoît XIII le canonisa le 27 décembre 1726. On garde son corps à Ségovie, et l'un de ses bras avec une jambe à Ubeda. Les principaux ouvrages de saint Jean de la Croix, sont la Montée au Carmel; la Nuit obscure de l'Âme; la vive flamme de l'Amour; le Cantique du divin Amour. Sa doctrine est utile, solide. On y trouve d'excellentes maximes et d'importantes instructions sur tout ce qui arrive dans la vie spirituelle jusqu'au plus éminent degré de perfection. Il établit des règles sûres contre les pièges du démon, de la chair, du monde, de l'amour propre. « Ses livres sont pleins

d'une sagesse et d'une doctrine céleste, dit la sacrée Congrégation des rites; ils sont écrits d'un style si sublime et si admirable, que tous jugent avec raison qu'il a eu une science infuse. » (P. Jérôme de Saint-Joseph, carme déchaussé, dans la Vie du saint. Baillet, 14 décembre. P. Honoré de Sainte-Marie, Tradit. des Pères sur la contemplat., t. 1, page 78.)

Papes.

JEAN premier du nom (saint), natif de Toscane, fils de Constantine, et prêtre du titre de Saint-Pammape, succéda à Hormisdas le 13 août 523. Théodoric, roi d'Italie, très-attaché à l'arianisme, le força d'aller en ambassade à Constantinople vers l'empereur Justin qui avait publié des édits rigoureux contre les ariens, et à son retour il le fit mettre en prison à Ravenne où il mourut de misère le 27 mai 526. L'église l'honore comme un martyr. Félix IV, son successeur, fit transporter son corps dans l'église de Saint-Pierre l'an 530. On a deux lettres supposées qui portent son nom. Les dates consulaires en sont fausses. C'est une compilation partie des lettres de saint Léon, partie de la seconde épître de saint Paul aux Corinthiens. (Anastase, *in Joann.* 1. Baronius. Bollandus. Dupin, sixième siècle. Baillet, 27 mai. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., t. 16, p. 204.)

JEAN II, Romain, surnommé *Mercur*e, parvint au pontificat

après Boniface II, le 23 janvier 533. Il gouverna deux ans, quatre mois, six jours, et mourut le 28 mai 535. Nous avons de lui cinq lettres ; une à l'empereur Justinien qui lui avait écrit touchant ceux qui ne voulaient pas croire qu'une des personnes de la Trinité eût souffert. Une aux sénateurs romains, dans laquelle il approuve cette fameuse proposition qui avait fait tant de bruit sous Hormisdas : *Unus de Trinitate passus est carne*, une personne de la Trinité a souffert dans sa chair. Trois sur l'affaire de Contumeliosus, évêque de Riez, convaincu d'impureté. On lui en attribue encore une adressée à Valerius, mais qui est de Mercator. Agapet succéda à Jean II. (Anastase, en sa Vie. Dupin, sixième siècle. D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. eccl., t. 16, p. 210 et suiv.)

JEAN III, Romain, surnommé *Catelin*, succéda à Pelage I^{er} le 18 avril 560, et gouverna douze ans, onze mois, vingt-deux jours, pendant lesquels il fit paraître beaucoup de zèle pour la réparation des cimetières des martyrs, et la décoration des églises. Il mourut le 3 juillet 573. Benoît I^{er} lui succéda. (Baronius, in *Annal.* Papire Masson et Duchêne, Hist. des Papes.)

JEAN IV, natif de Salone en Dalmatie, succéda à Séverin le 24 décembre 640. Il condamna l'hérésie des Monothélites et l'*Ectésedel* l'empereur Héraclius. Il mourut le 12 octobre 642, et eut Théodore pour successeur.

Nous avons de Jean IV une Apologie en faveur d'Honorius, son prédécesseur, et deux lettres : l'une aux abbés d'Irlande, touchant leur coutume de ne pas célébrer la fête de Pâque en même temps que les autres églises, et les restes du pélagianisme qu'ils souffraient chez eux ; l'autre, à Isaac de Syracuse, touchant certains droits des moines. (Baronius, in *Annal.* Louis Jacob, *Biblioth. pontif.*)

JEAN V, originaire d'Antioche en Syrie, fut ordonné pape après Benoît II, le 23 juillet 685, et ne gouverna l'église qu'un an et neuf jours, qu'il passa presque toujours dans le lit, accablé d'une maladie continue. Il avait été légat du pape Agathon au sixième concile général. C'était un homme savant, rempli de zèle et de prudence. Il mourut le 2 août 686. Conon lui succéda. (Anastase, en sa Vie.)

JEAN VI, Grec de nation, fut fait pape après Sergius I^{er}, le 30 octobre 701. Il gouverna trois ans, deux mois, douze jours, répara plusieurs églises, et mourut le 11 janvier 705. Jean VII lui succéda.

JEAN VII, Grec de nation, fut élu pape après la mort de Jean VI, le premier mars 705. L'empereur Justinien, dit *au nez coupé*, lui envoya les volumes du concile in *Trullo*, que Sergius et Jean VI avaient refusé d'approuver, parce qu'ils n'étaient pas conformes en quelques choses aux sentimens de l'église romaine. Jean VII crai-

gnant de déplaire à l'empereur, lui renvoya ces volumes sans y rien changer. Il examina ensuite la cause de saint Wilfride, archevêque d'York, injustement persécuté, et le rétablit sur son siège. Il mourut le 18 octobre 707, et eut Sisinnius pour successeur. (Anastase. Platine. Onuphre. Duchêne.)

JEAN VIII, Romain, succéda à Adrien le 14 décembre 872. Il couronna l'empereur Charles-le-Chauve à Rome, le 25 décembre 875, et vint en France l'an 878, implorer le secours du même prince contre les Sarrasins. A son retour en Italie, il rétablit Photius sur le siège de Constantinople, à la prière de l'empereur Basile. Il y en a qui disent que Photius falsifia les lettres du pape. Jean vin vint encore une fois en France, après s'être échappé de la prison où le retenaient Lambert, comte de Spolette, et Albert, marquis de Toscane. Il tint un concile à Troyes où il couronna le roi Louis-le-Bègue, repassa à Rome où il couronna l'empereur Charles-le-Gros, et mourut le 15 décembre 882. Marin lui succéda. (Baronius, à l'an 877. Duchêne, Vies des papes, etc.)

JEAN IX, natif de Tivoli, diacre et moine de l'Ordre de Saint-Benoît, succéda à Théodore II le 12 mars 898, gouverna deux ans quinze jours, et mourut le 26 mars 900. Il eut Benoît IV pour successeur.

JEAN X, Romain, évêque de Ravenne, fut élu pape après la

mort de Landon, le 30 avril 915, par le crédit de Théodora, princesse puissante, et sœur de Marosie. Il défit les Sarrasins en plusieurs occasions, calma les dissensions de quelques prélats des Gaules, au sujet de l'évêché d'Utrecht, et fut étranglé en prison le 2 juillet 928, par l'ordre de l'impudique Marosie, femme de Guy, duc de Toscane, qui voulait élever sur le saint-siège un fils qu'elle avait eu de sa débauche. Léon VI lui succéda. (Luitprand, *lib. 2, c. 13*. Platine, *De vit. pontif.*)

JEAN XI, fils du pape Sergius III et de Marosie, si l'on en croit Luitprand, succéda à Etienne VII le 20 mars 931. Guy, duc de Toscane, étant mort, Marosie offrit la ville de Rome à Hugues, roi des Lombards, à condition qu'il l'épouserait ; ce qui fâcha tellement Alberic, fils de cette femme, qu'il la fit mettre en prison avec le pape Jean qui mourut dans les fers le 5 février 936. Léon VII lui succéda. (Luitprand, *l. 3, c. 12*. Duchêne, *Vies des papes.*)

JEAN XII, Romain, fils d'Alberic, patrice de Rome, s'empara du saint-siège, n'étant âgé que de dix-huit ans, le 23 mars 956. Il prit le nom de Jean XII, quoiqu'il s'appelât Octavien. C'est le premier pape qui ait changé de nom. Pour résister à Péranger, roi d'Italie, il appela à Rome l'empereur Othon I^{er}, le couronna et lui promit une fidélité inviolable ; mais ayant manqué de parole, il fut

obligé de s'enfuir de Rome où l'empereur qui y était revenu, le fit condamner et déposer par un concile. Jean rentra dans Rome après le départ d'Othon ; il fit brûler dans un concile les actes de celui qui avait été tenu contre lui, et mourut le 5 décembre 963, après une vie déréglée. Benoît v lui succéda. (Baronius. Luitprand, l. 6, etc.)

JEAN XIII, Romain, fut élevé au souverain pontificat par l'autorité de l'empereur, le premier octobre 965 ; ce qui, joint à sa sévérité, lui attira la haine des grands qui le chassèrent de Rome. Il y rentra l'année suivante, et couronna l'empereur Othon-le-Jeune, le jour de Noël 967. Il assista à un concile de Ravenne tenu la même année, et mourut le 6 septembre 972. Baronius attribue à ce pape l'invention de la bénédiction solennelle des cloches ; mais cet usage est beaucoup plus ancien. (*Voy. CLOCHE.*) Benoît vii succéda à Jean xiii. (Onuphre et Génébrard, in *Chron.*)

JEAN XIV, nommé auparavant Pierre, quitta ce nom par respect pour le prince des apôtres, dont aucun des successeurs n'a porté le nom. Il succéda au pape Benoît vii le 19 octobre 984, fut mis en prison au Château-Saint-Ange, par l'antipape Boniface vii, surnommé *Franccon*, et y mourut de misère ou de poison l'an 985. Il eut pour successeur Jean xv. (Baronius, à l'an 985.)

JEAN XV, Romain, fut élu

pape après la mort de l'antipape Boniface, l'an 985 ; mais il n'est compté que pour faire nombre, soit qu'il n'ait pas été sacré, ou pour d'autres raisons. Le continuateur de Ciaconius et quelques autres lui font succéder un Romain, fils de Robert, qu'ils nomment Jean xvi, quoique le cardinal Baronius et plusieurs autres historiens ne le mettent pas au nombre des pontifes.

JEAN XVI, Romain, fut élu pape le 25 avril 986. Il canonisa saint Uldaric, évêque d'Ausbourg, le 3 février 993 ; c'est le premier exemple de canonisation solennelle. Il travailla aussi beaucoup à réunir les princes chrétiens, et mourut le 30 avril 996. Grégoire v lui succéda.

JEAN XVI ou XVII, fut élu pape après Sylvestre ii, le 6 juin 1003, et mourut le 31 octobre de la même année. Il était d'une famille illustre de Rome, et il ne faut pas le confondre avec l'antipape Jean xvii, nommé auparavant *Philagale*, auquel l'empereur Othon iii fit couper les mains et arracher les yeux en 998.

JEAN XVIII, Romain, succéda au pape Jean xvii, le 19 mars 1004, et mourut le 18 juillet 1009. Il eut pour successeur Sergius iv.

JEAN XIX ou XX, fils de Grégoire, comte de Tuscanelle, et frère du pape Benoît viii, lui succéda le 19 juillet 1024. Il couronna l'empereur Conrad ii, et mourut le 6 novembre 1033. Benoît ix lui succéda. (Ciacco-

nus. Gênébrard. Baronius, etc.)

JEAN XX ou XXI, Portugais, nommé auparavant Jean Pierre, cardinal de Frescati, succéda à Adrien v, le 13 septembre 1276. On devrait le nommer Jean xx, puisque le dernier pape du même nom était Jean xix. Mais comme quelques-uns ont compté pour pape Jean, fils de Robert, et qu'ils ont aussi donné le nom de pape à l'antipape Philagate, on a nommé celui-ci Jean xxi. Il envoya des légats à Michel Paléologue, pour le porter à observer ce qui avait été résolu au concile de Lyon, tenu sous Grégoire x, et révoqua la constitution de ce pape, touchant l'élection du souverain pontife. Il mourut à Viterbe le 16 mai 1277. Il avait été médecin, et l'on a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et de médecine. Il a aussi écrit quelques lettres; une au roi de France, rapportée par Ciaccinius; une au roi d'Angleterre, *De non gravandâ Hiberniâ*, au tome 10 des conciles; plusieurs autres rapportées par Rainaldus et par Vading. Jean xxi eut pour successeur Nicolas iii. (Sponde, à l'an 1276. Ciaccinius, Hist. des papes. Louis Jacob, *Biblioth. pontif.*)

JEAN XXII ou XXIII, natif de Cahors, nommé auparavant Jacques d'Euse, succéda à Clément v, le 7 août 1316. Jean Villani se trompe en disant que Jacques d'Euse était fils d'un cordonnier, et que les cardinaux enfermés dans le conclave

à Lyon, lui ayant donné la permission par compromis de choisir un pape, il se nomma lui-même en s'écriant : *Ego sum papa*. Ses ennemis ne lui ont point reproché ce fait, et les historiens du temps conviennent qu'il fut élu par les cardinaux. Jacques d'Euse avait un grand génie dans un petit corps, et se rendit très-habile dans la jurisprudence civile et canonique. Il devint chancelier de Robert, fils de Charles ii, roi de Naples, comte de Provence, et fut ensuite évêque de Fréjus, puis archevêque d'Avignon, cardinal-évêque de Porto, et enfin pape. Il canonisa saint Louis, évêque de Toulouse, et saint Thomas d'Aquin; érigea diverses abbayes en évêchés, et plusieurs églises épiscopales en métropoles dans le Languedoc, la Guienne, le Poitou, en Espagne même, fonda beaucoup de collèges, et réforma l'Ordre de Grandmont. Louis de Bavière ayant été élu à l'empire, Jean xxii, se déclara contre lui, et ce prince opposa au pape, Pierre de Corbière, cordelier, qu'il fit élire antipape sous le nom de Nicolas v. C'est sous Jean xxii que s'éleva, parmi les cordeliers, cette fameuse question que l'on appela le *pain des Cordeliers*, et qui consistait à savoir si ces religieux avaient le domaine ou la propriété des choses qu'on leur donnait, dans le temps qu'ils en faisaient usage. Par exemple, si le pain leur appartenait, quand ils le mangeaient,

ou s'il appartenait plutôt au pape, ou à l'Église romaine. Cette question et plusieurs autres aussi frivoles sur la couleur, la forme et l'étoffe de leurs habits, donnèrent bien de l'occupation au pape. Il fut aussi beaucoup exercé à l'occasion de deux sermons qu'il avait prêchés à Avignon, dans lesquels il avait avancé que la vision béatifique des saints après leur mort, était différée jusqu'au jour du jugement. Cette opinion fut condamnée par les cardinaux, les évêques, l'université de Paris, et le pape lui-même la rétracta la veille de sa mort, déclarant en présence des cardinaux : *Que les âmes séparées des corps et purifiées, sont dans le paradis avec Jésus-Christ, et qu'elles voyent l'essence divine clairement et face à face.* Il révoque ensuite tout ce qu'il a dit, prêché ou écrit de contraire, et soumet à la décision de l'Église tous ses sentiments sur quelque matière que ce soit. Il mourut à Avignon le 5 décembre 1334. Ce pape publia les constitutions appelées *Clémentines*, du nom de Clément v, son prédécesseur, et dressa vingt-deux autres constitutions appelées *Extravagantes*. Il laissa aussi soixante-trois Lettres qui sont dans Bzovius; six dans les conciles; soixante-quinze dans Vading; deux cent quatre-vingt-onze dans *Regestum pontificum*; un acte d'inquisition contre Pierre de la Palu, et sa rétractation sur la béatitude des saints; qui est au livre 2,

ch. 19 de l'Histoire de Florence de Jean Villani. Benoît xii lui succéda. (Sixte de Siennae, Bibl. l. 6. Sponte. Bzovius. Rainaldi, in *Annal.* Dupin, Bibl. eccl. quatorzième siècle.)

JEAN XXIII ou XXIV, cardinal-diacre, d'une famille noble de la ville de Naples, appelé auparavant *Balthazard Cossa*, fut élu pape le 17 mai 1418, par seize cardinaux qui se trouvèrent à Bologne lorsque le pape Alexandre v mourut. Il indiqua le concile général de Constance en 1414, et y accepta le 2 mars une formule de cession, par laquelle il promit de renoncer à la papauté, si Grégoire xii et Pierre de Lune, qui se faisait nommer Benoît xiii, y renoncèrent aussi. Mais s'étant en fait de Constance déguisé en postillon, ou cavalier, le concile le déposa le 29 mai de la même année. Depuis il fut mis en prison sous la garde de Louis de Bavière, et n'en sortit qu'en 1419, pour aller se jeter aux pieds de Martin v qui avait été élu souverain pontife dans le concile. Martin le reçut très-bien, l'aggrégea au nombre des cardinaux, le fit doyen du sacré collège et lui accorda dans les assemblées un siège plus élevé que celui des autres. Jean xxiii mourut le 22 novembre 1419, en laissant Martin v paisible possesseur de la chaire de Saint-Pierre. Nous avons de Jean xxiii la Bulle de convocation du concile de Constance, une Promesse d'abdiquer le souverain pontificat,

et quelques Lettres qui sont dans les conciles et dans Ezo-vius. Ce pontife fit paraître un courage héroïque dans ses malheurs. Il avait beaucoup de talent pour les affaires temporelles, mais point, ou fort peu pour les spirituelles. (*Acta Concil. Constant.* Platine. Onuphre, etc. Thierrri de Niem, in *Joan. Dupui*, Hist. du schisme.)

JEAN DE SCITOPHLE, auteur du sixième siècle, avait composé un ouvrage divisé en douze livres contre Eutiche, Dioscore et tous ceux qui ne voulaient point reconnaître deux natures en Jésus-Christ. (*Photius. Dupin*, sixième siècle.)

JEAN, surnommé *le Jeûneur*, à cause de sa grande abstinence, patriarche de Constantinople après Eutichius, en 582, est auteur de quelques Homélies qui sont peut-être parmi celles de saint Jean Chrysostôme, et deux livres pénitentiels donnés par le père Morin. Le pape Pélagé et saint Grégoire le Grand s'élevèrent avec force contre ce patriarche qui osa prendre le premier la qualité d'évêque *œcuménique* ou universel. (Saint Grégoire, liv. 4, ép. 38, 39. Nicephore, liv. 18, c. 34. Baronius etc.)

JEAN MAXENCE, moine de Scythie au sixième siècle; il a composé plusieurs écrits pour défendre l'opinion de ses confrères qui soutenaient qu'une des personnes de la Trinité avait été crucifiée. Ces écrits qui se trouvent en latin au neuvième tome de la Bibliothèque des

Pères, sont une requête aux légats du pape Hormisdas, deux Professions de foi; douze Anathématismes contre les nestoriens; une réponse à la lettre d'Hormisdas; un Traité contre les acéphales qui disaient qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ après l'union; un autre de l'union du Verbe avec la chair; deux livres de dialogues contre les nestoriens. Le style de cet auteur est net, véhément et assez pur. (*Dupin*, Biblioth. ecclés. sixième siècle.)

JEAN, surnommé *le Scholastique*, parce qu'il avait suivi quelque temps le barreau, patriarche de Constantinople au sixième siècle, a fait un Recueil de canons disposés selon l'ordre des matières, un autre Recueil de lois ecclésiastiques et civiles et des capitules. Ses ouvrages sont imprimés dans la Bibliothèque de Droit de Justel. (*Dupin, ibid.*)

JEAN, surnommé *Philoponus*, c'est-à-dire, *ami du travail*, grammairien d'Alexandrie, de la secte des trithéites, au commencement du seizième siècle, composa un écrit contre le Traité des idoles du philosophe Jamblique; un autre des Six jours contre Théodore de Mopsueste, qui a été donné au public par Corderius; et imprimé à Venise l'an 1630, avec un Traité du même auteur touchant la pâque; un Traité de la résurrection, dans lequel il rejette la résurrection des corps; un Écrit contre le quatrième concile, et un autre contre le discours d'ins-

truction de Jean Scholastique, évêque de Constantinople, de la sainte et consubstantielle Trinité, prêché sous l'empire de Justin le jeune. Cet auteur était aussi pur, élégant et agréable dans son style, qu'il était impie dans sa doctrine, et faible dans ses raisonnemens. (Photius, Cod. 43, 216, 240. Dupin, Bibl. septième siècle.)

JEAN DE THESSALONIQUE, au septième siècle, a laissé une Homélie sur les femmes qui portèrent des parfums au sépulcre de Jésus-Christ, et deux Dialogues sur la religion, l'un entre un gentil et un catholique, l'autre entre un Juif et un chrétien. Il prétend dans le premier que l'on peut peindre les anges et les âmes, parce qu'ils sont corporels, et il prouve dans le second que les images des chrétiens ne sont pas des idoles. Il y a des fragmens de ces ouvrages dans le septième concile. (Act. 4. Dupin, *ibid.*)

JEAN MOSCHUS, prêtre et moine grec du septième siècle, vint à Rome avec son disciple Sophronius, après avoir parcouru les monastères de l'orient. Il est auteur du Pré spirituel, où il rapporte les miracles et les actions extraordinaires des moines de différens pays. Ce livre a été traduit en latin par Ambroise Camaldule, inséré dans les Vies des pères de Rosveide, et dans le second tome de l'addition à la Bibliothèque des Pères. (Dupin, *ibid.*)

JEAN, patriarche de Constan-

tinople en 517, a écrit trois lettres au pape Hormisdas, une à Jean de Jérusalem, et une à Épiphané, évêque de Tyr. Elles sont dans les conciles, tomes 4 et 5.

JEAN ERIGENE, surnommé *Scot* ou *Scotus*, parce qu'il était Écossais ou Irlandais, vint en France sous le règne de Charles-le-Chauve qui eut pour lui une estime particulière. Il fut chassé de Paris comme un hérétique, et se retira en Angleterre où il mourut vers l'an 883 ou 884. Il composa un Traité sur l'Eucharistie, *De corpore et sanguine Domini*, dans lequel il combattait la présence réelle et la transsubstantiation. Ce livre qui est perdu, fut condamné dans un concile de Paris, dans un autre de Verceil, et dans un de Rome, sous Nicolas II, en 1059. Jean Erigène avait encore écrit un Commentaire sur saint Matthieu, qui est aussi perdu; un livre des offices; une Traduction des œuvres de saint Denis, que l'on prétendait avoir manuscrite dans la Bibliothèque des jésuites de Bourges; un Traité de la prédestination contre Gotescalque, qui est dans le premier tome du président Mauguin; un Traité de la division des natures; une Traduction des scholies de saint Maxime sur les œuvres de saint Denis et de saint Grégoire de Nazianze, imprimés à Oxford en 1681. Quelques auteurs, comme Possevin, soutiennent que Jean Scot Erigène a été disciple de Bède, compagnon d'Alcuin, et

l'un des premiers fondateurs de l'université de Paris. D'autres prétendent qu'il a été abbé d'Ethelinge, précepteur d'Alfrède, roi d'Angleterre, et qu'on l'a mis au nombre des martyrs. De quoi les protestans se prévalent pour combattre la présence réelle : mais tout cela est bien réfuté dans la Dissertation qui est à la fin de la première partie de la Perpétuité de la foi de l'Eglise sur l'Eucharistie. (Dupin, neuvième siècle. Grand-Colas, Critiq. tom. 2.)

JEAN DE BAYEUX, évêque d'Avranches, puis archevêque de Rouen ; dans le onzième siècle, est auteur d'un livre des Offices ecclésiastiques, dont la meilleure édition est de 1679, donnée par le Brun des Marettes.

JEAN, patriarche d'Antioche, au douzième siècle, a composé un petit Traité contre la coutume qui s'introduisait de donner des monastères à des laïcs. Ce Traité est dans le premier tome des Monumens de l'Eglise grecque par M. Cotelier. (Dupin, douzième siècle.)

JEAN LE THEUTONIQUE, évêque de Bosnie, légat du pape, et quatrième général de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit vers l'an 1180, à Wildeshusen, place d'Allemagne, dans la Westphalie. Il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique en 1120, fit un nombre de conversions dans l'Autriche et les pays voisins par ses prédications, fut pénitencier du pape, évêque de Bosnie vers

l'an 1232, provincial de Lombardie, après qu'il se fut démis de son évêché par un sentiment d'humanité, et général, l'an 1241. Il mourut le 4 novembre 1252, selon la chronique du père Humbert. Ainsi M. Dupin s'est trompé en disant qu'il a fleuri vers la fin du treizième siècle, et au commencement du suivant. Le même écrivain s'est trompé aussi, en lui attribuant une somme des prédicateurs, imprimée à Ruthlingen en 1487, et une somme des confesseurs publiée à Lyon en 1518. Ces ouvrages sont de Jean de Fribourg, appelé quelquefois Jean le Theutonique, religieux du même Ordre que l'évêque de Bosnie. Les auteurs contemporains n'attribuent à ce dernier que des lettres circulaires. (Le père Échard, t. 1, p. 113. Le père Tourom, t. 1, p. 95.)

JEAN DE PARME, né dans le territoire de Bologne en Italie, général de l'Ordre des Frères Mineurs en 1250, a composé un Traité sur le maître des sentences, deux livres de la vie des religieux, un écrit intitulé : Le Commerce de saint François avec la dame pauvreté, et un Traité des bienfaits du Créateur. On lui attribue l'office de la passion de Jésus-Christ. (Dupin, treizième siècle.)

JEAN DE GAILLES, de l'Ordre des Frères Mineurs, surnommé l'Arbre de vie, passa d'Angleterre à Paris où il florissait vers l'an 1260. Il a laissé plu-

sieurs ouvrages; la Perle des docteurs ou lieux communs sur toutes sortes de sujets, autrement somme du gouvernement de la vie; l'ordinaire ou l'alphabet de la vie religieuse; un Discours des quatre vertus cardinales des anciens princes et philosophes; une somme de conférences imprimée à Paris en 1516 et 1561; une Collection des décrétales des papes, etc. (Dupin, *ibidem*.)

JEAN GENÈS DE LA CAILLE, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui florissait vers l'an 1270, a composé un Traité de la cité de Jésus-Christ, imprimé à Reggio l'an 1501, et à Rome l'an 1528. (Dupin, *ibid.*)

JEAN DE SEMECA, prévôt de Saint-Étienne d'Halberstad, mort l'an 1267, est auteur de la glose commune du décret de Gratien. (Dupin, *ibid.*)

JEAN BASSOLIS, de l'Ordre des Frères Mineurs, disciple de Scot, appelé communément le docteur d'ordre, *doctor ordinatissimus*, fleurit vers l'an 1320. Il enseigna à Reims et à Malines. On a son commentaire sur les sentences, imprimé à Paris l'an 1517. (Dupin, quatorzième siècle.)

JEAN, abbé de Saint-Pavon, de l'Ordre de Saint-Fénoît, a écrit un Traité de l'usage de la viande, dans lequel il prouve que la règle de ce saint fondateur l'interdit aux religieux non malades. (Dupin.)

JEAN, moine bénédictin de Castel, dans le diocèse d'Eichs-

tet, a écrit sur la règle de Saint-Penoît, un abrégé de la Bible, des sermons et des lettres. (Dupin.)

JEAN D'ALIER, Toulousain, élu treizième général des carmes l'an 1321, avait composé un Traité sur les sentences, et des notes sur l'ecclésiastique. (Dupin.)

JEAN DE RÈGNE, de l'Ordre des carmes, a écrit des notes sur saint Matthieu, un Commentaire sur les sentences, des sermons. (Dupin.)

JEAN D'ANDRÉ, *Joannes Andree*, le plus célèbre jurisconsulte de son temps, était de Muggello. Il enseigna quarante-cinq ans à Boulogne, et y mourut le 7 juillet 1348. Il a écrit des nouvelles ou Commentaires sur les cinq livres des décrétales, imprimés à Venise l'an 1581; deux Commentaires sur le seizième livre; des additions au Miroir de Durand; un arbre de la consanguinité, affinité et parenté, tant spirituelle que l'égal, imprimé à Bâle l'an 1517; des questions féodales; et sur les mariages et interdits, imprimées à Venise en 1584; une somme des fiançailles, du mariage et des degrés de parenté, imprimée dans le sixième volume du *Tractatus tractatum*. (Dupin.)

JEAN BALISTARI, Catalan, dix-septième général de l'Ordre des carmes, a composé un Traité dédié au pape Grégoire XI de la guerre de l'Eglise militante contre les attaques de l'Antechrist; un Commentaire sur les

sentences, et des sermons. Il mourut à Majorque l'an 1374. (Dupin.)

JEAN DE HILDESHEIM, du même Ordre des carmes, a composé un livre des trois saints rois; une Chronique; une Apologie de son Ordre; un livre des monstres de l'Eglise; un de l'Antechrist; un de la fontaine de vie; un contre les Juifs; un écrit contre ceux qui peignent des obscénités; quatre-vingt lettres et divers sermons. (Dupin.)

JEAN GOLEIN, Normand, du même Ordre, a écrit sur les sentences; un livre de l'office de la messe, et diverses questions. (Dupin.)

JEAN DU BOURG, Anglais, chancelier de l'université de Cambridge, et curé de Colingham, a composé, l'an 1385, un Traité intitulé la Prunelle de l'œil pour les prêtres, dans lequel il parle de l'administration des sacrements, des préceptes du décalogue et des offices des ecclésiastiques, imprimé à Paris en 1510, à Strasbourg en 1514, à Rouen en 1516 (Dupin.)

JEAN CALDERIN, juriconsulte de Boulogne en 1360, a laissé un Traité de l'interdit ecclésiastique, imprimé à Venise en 1584; des conseils imprimés à Lyon en 1536, et d'autres ouvrages de droit. (Dupin.)

JEAN DE PARIS, dominicain. Il faut distinguer deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, tous deux appelés Jean de Paris,

tous deux docteurs et professeurs en Théologie de la faculté de Paris. Le premier surnommé Poinlane, *Pungens-asinum*, vivait dans le treizième siècle. Il a composé un Commentaire sur le maître des sentences, et quelques autres ouvrages. Poinlane était le nom de sa famille. Le second dominicain appelé Jean de Paris, et dans quelques manuscrits, *Quidort* et *Surdus* ou *de Soardis*, mourut à Bordeaux le 22 septembre 1306. Il a composé un Traité de la puissance royale et pontificale, à l'occasion du différend de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel, imprimé à Paris en 1506; il s'y déclare en faveur de Philippe-le-Bel; un autre Traité sur la manière dont Jésus-Christ est présent dans l'Eucharistie, imprimé à Londres en 1686; il y dit que la transsubstantiation n'est point de foi, et qu'on peut expliquer la présence réelle d'une autre manière. On lui attribue encore le Correctoire du corruptoire de la doctrine de saint Thomas, *Correctorium corruptorii sancti Thomæ de Aquino*, contre l'ouvrage de Guillaume de la Mare de l'Ordre des Frères Mineurs, intitulé : *Correctorium Fratris Thomæ de Aquino*. Mais il est douteux si ce dernier ouvrage est de Jean de Paris ou de Richard Clapoel ou Clapvella, dominicain anglais. (Le père Échard, t. 1, p. 500, Dupin, quatorzième siècle.)

JEAN CANON, Anglais, de

l'Ordre des Frères Mineurs dans le quatorzième siècle, a composé un Commentaire sur le maître des sentences, des leçons, des questions et un Traité sur la physique d'Aristote, imprimés à Venise en 1492. (Dupin.)

JEAN DUNS. (*Voyez DUNS.*)

JEAN TAULÈRE. (*Voyez TAULÈRE.*)

JEAN DE FRIBOURG, dominicain, évêque d'Osma en Hongrie, mort en 1314, a fait une somme pour les prédicateurs, imprimée à Rutlingen en 1487, une grande somme pour les confesseurs, divisée en quatre parties, imprimée à Lyon en 1518; des gloses sur le décret de Gratien et sur la somme de saint Raimond de Pegnafort; un Commentaire sur le livre des sentences. (Le père Échard, t. 1. Dupin, etc.)

JEAN DE JANDE, ou plutôt de Gand, sa patrie, théologien du parti de Louis de Bavière, composa un Traité de la puissance ecclésiastique; un commentaire sur les sentences, et des questions quodlibétiques. (Dupin.)

JEAN DE NAPLES, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. Il y a eu trois dominicains de ce nom. Le premier qui enseigna quelque temps à Paris, mourut vers l'an 1330, et laissa un Commentaire sur le maître des sentences; quarante-deux questions de philosophie et de Théologie, imprimées à Naples en 1618; des

questions quodlibétiques; un Traité de la pauvreté de Jésus-Christ; des sermons, etc. Le second dominicain du nom de Jean de Naples, vivait au commencement du quinzième siècle, et composa des questions sur l'état religieux. Le troisième qui florissait en 1460, n'a laissé que des sermons et des panégyriques de Sainte-Catherine de Sienna. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, t. 1.)

JEAN DE RUPE-SCISSA, de l'Ordre des Frères Mineurs, a écrit un Commentaire sur le maître des sentences. (Dupin.)

JEAN RUSBROEK. (*Voyez RUSBROEK.*)

JEAN CYPARISSIOTE ou **LE SAGE**, auteur grec du quatorzième siècle, a composé contre Palamas un gros ouvrage intitulé : les Transgressions palamiques, et un autre divisé en dix décades, intitulé : Exposition matérielle de ce que les théologiens disent de Dieu. Cet ouvrage de Théologie mystique est très-solide : il a été donné en latin par Turrien, et imprimé à Rome en 1581; il se trouve aussi dans les Bibliothèques des Pères. (Dupin)

JEAN DE TAMBACH, en Alsace, dominicain, premier recteur de l'université de Prague, et maître du sacré palais en 1366, composa plusieurs ouvrages, savoir : la Consolation de la Théologie, ou le miroir de la sagesse, divisé en quinze livres, imprimé à Paris l'an 1493, à

Cologne l'an 1502, à Nuremberg l'an 1509; les *Délices du Paradis*; un *Traité théologique du péché et de la grâce*, divisé en seize questions; un de l'amour des vertus; un de la béatitude; un qui est intitulé le *Directoire des confesseurs*. (Le père Échard, t. 1. Le père Touron, t. 2, p. 460.)

JEAN D'ANAGNIA, jurisconsulte, professeur et archidiacre de Boulogne, a composé des *Commentaires sur les décrétales*, imprimés à Milan 1492, 1497, et à Lyon en 1546. (Dupin.)

JEAN ARGIROPULE, Grec, a composé un ouvrage de la procession du Saint-Esprit, pour la défense du décret du concile de Florence, donné par Allatius au premier tome de la Grèce orthodoxe. (Dupin.)

JEAN D'AUBRAC, prêtre de Bamberg au quinzième siècle, a fait un *Traité des sacremens de l'église*. (Dupin.)

JEAN-BAPTISTE SALVIS ou DE SALIS, frère mineur, mort après l'an 1194, a fait une somme de cas de conscience, que l'on appelle Baptistinienne, de son nom, imprimée à Paris l'an 1499. (Dupin.)

JEAN-BAPTISTE TROMMALA ou NOVAMALA, du même Ordre, a composé une somme alphabétique de cas de conscience, intitulée la *petite Rose*, imprimée à Venise en 1499, à Paris 1515, à Strasbourg en 1516.

JEAN-DOMINIQUE, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, arche-

vêque de Raguse, cardinal de S. Sixte, légat apostolique dans les royaumes du Nord, né à Florence l'an 1360, et mort l'an 1418 ou 1419, a laissé plusieurs ouvrages; des *Commentaires sur l'ecclésiaste*, le *Cantique des cantiques*, sur saint Matthieu, sur le *Magnificat*, sur l'épître de saint Paul aux Romains; un écrit intitulé la *Lampe de la nuit*; un autre, l'*Itinéraire de la dévotion*; un de la charité, imprimé à Venise en 1555; un contre le destin, etc. (Le père Échard, *Script. ord. Præd.*, t. 1. Le père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 2.)

JEAN DE HAGEN ou DE INDAGINE, chartreux d'Erford, mort vers l'an 1475, a composé un grand nombre d'ouvrages moraux et ascétiques, dont il n'y en a que deux d'imprimés à Cologne en 1608; savoir, les deux livres de la perfection et des exercices de l'Ordre des chartreux. (Dupin, quinzième siècle.)

JEAN DE LIGNANO, jurisconsulte de Milan au quinzième siècle, a composé un ouvrage sur les *Clémentines*, et divers autres *Traités de droit ecclésiastique et civil*, qui se trouvent dans le recueil des *Traités de droit*, imprimés à Venise l'an 1584. (Dupin.)

JEAN TINCTOR, docteur de Cologne au quinzième siècle, a fait un ouvrage sur les différends de Scot et de saint Tho-

mas, et des questions sur les sentences. (Dupin.)

JEAN de RAGUSE, théologien et président du concile de Bâle, légat à Constantinople, né dans la ville de Raguse, capitale de la république de ce nom, embrassa jeune l'Ordre de Saint-Dominique, et s'y livra à l'étude avec tant d'application, qu'il devint un des plus habiles hommes de son siècle. Étant venu à Paris, il prit le bonnet de docteur vers le commencement du quinzième siècle. En 1426, il fut nommé procureur général de son Ordre en cour de Rome, sous le pape Martin v, qui le nomma pour l'un de ses théologiens au concile de Bâle. Jean de Raguse fut même choisi pour y présider avec Jean Polemar, chapelain du pape et auditeur du sacré palais, en la place du cardinal Julien Césarini qui ne pouvait pas se trouver à l'ouverture. Jean de Raguse et Polemar arrivèrent à Bâle le 19 de mai 1431, et peu après Jean y harangua. Depuis il parla pendant huit matinées dans le concile, pour combattre la doctrine des hussites. Comme le concile ne désirait pas moins la réunion des Grecs que la conversion des hussites, Jean de Raguse fut envoyé à Constantinople, avec la qualité de légat du concile, pour engager l'empereur Paléologue et le patriarche Joseph à envoyer des députés à Bâle; ce qu'il obtint : mais les Grecs ayant compté pour rien

ce que leurs ambassadeurs avaient promis au concile, Jean de Raguse fut député de nouveau à Constantinople avec plusieurs autres, afin de persuader aux Grecs d'exécuter ce qu'ils avaient promis. Après plusieurs conférences, on convint de quelques articles qui furent signés dans le monastère de Saint-Georges le 20 novembre 1435. Jean de Raguse était encore à Constantinople, lorsque le sénat de Raguse le présenta pour un évêché de Dalmatie le 30 décembre de la même année 1435: mais Jean n'accepta point cet évêché. Son séjour à Constantinople dura deux ans, pendant lesquels il se perfectionna dans la langue grecque, et acheva un écrit qu'il avait commencé à Bâle sur les noms *indéclinables*, et quelques autres expressions de la Bible. Ayant enfin obtenu de l'empereur et du patriarche ce qu'il désirait, il retourna à Bâle, où l'on croit qu'il arriva avec l'ambassadeur de Paléologue au commencement de février 1437. Il fut, peu de temps après, député vers le pape Eugène iv, à l'occasion de la division qui éclata dans la vingt-cinquième session du concile, tenue le 7 mars 1437, et ensuite envoyé pour la troisième fois à Constantinople. Cette nouvelle négociation ne fut pas heureuse, et Jean de Raguse se remit en mer le 24 novembre 1437, et ne put arriver à Venise que le 8 février 1438. L'histoire de ce

légal est depuis cette époque un sujet de dispute parmi les auteurs. Les uns, avec le père Échard, prétendent qu'il demeura ferme jusqu'à la fin dans le parti du concile de Bâle; et qu'après l'élection d'Amédée VIII, de Savoie, qui prit le nom de Félix V, il fut fait par ce pape, Evêque d'Argos dans le Péloponèse, et ensuite cardinal. D'autres veulent qu'après avoir long-temps travaillé pour l'Eglise dans le concile de Bâle, il embrassa enfin le parti du pape Eugène IV, et que ce fut de ce pontife, qu'il reçut l'évêché d'Argos, au retour de son troisième voyage à Constantinople. Quoiqu'il en soit, l'opinion la plus commune est que Jean de Raguse a vécu jusqu'après l'an 1443. Les écrits qui nous restent de lui, sont : 1°. le long Discours qu'il prononça dans le concile de Bâle, contre les erreurs des hussites, à l'occasion du premier des quatre articles présentés par les Bohémiens. Bzovius rapporte ce discours tout au long dans le seizième tome de ses Annales ecclésiastiques, et il se trouve aussi dans l'Histoire du concile de Bâle, et dans les *Antique lectiones* de Canisius, tome 3, seconde partie. 2°. Les Actes de sa légation à Constantinople, et quatre lettres qu'il avait écrites à ce sujet pendant le séjour qu'il fit en cette ville, en 1435 et 1436. Ces actes se trouvent parmi ceux du concile de Bâle, et les lettres se

trouvent manuscrites dans la bibliothèque du grand-duc à Florence. 3°. Léon Allatius nous a aussi conservé une relation de notre auteur, concernant ses voyages en orient. 4°. L'ouvrage sur les noms indéclinables, etc., dont on a parlé, ne se trouve plus. 5°. Un Sermon à la louange de saint Benoît, prononcé à Rome dans l'Eglise des saints apôtres, en présence des cardinaux, au mois de mars 1430. Le père Mabillon l'a copié sur un manuscrit de la bibliothèque du mont Cassin : cette copie a été depuis dans la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Jean de Raguse avait une mémoire sûre, une imagination vive et féconde, un esprit juste, élevé, un rare talent pour la parole, et une grande connaissance des langues orientales, qui le mirent en état d'entrer dans les sens cachés des divines Écritures, et de s'enrichir de tout ce que les auteurs grecs, anciens ou modernes, ont de plus recherché, (Le père Echard, *Script. ad. Prædic.*, t. 1, p. 792. Le père Touron, *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 3, p. 246 et suiv.)

JEAN-PAUL DONAT, religieux carme de la congrégation de Mantoue, docteur en Théologie de l'université de Boulogne, et l'un des théologiens que saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan, envoya au concile de Trente, a

laissé : 1°. *Tractatus de jure eligendi ministros Ecclesiæ, sive de officio pastoris*; Ferrare, 1682, in-4°. 2°. *Solutiones apparentium contradictionum in dictis Aristotelis et D. Thomæ*; Florence, 1569, in-fol. 3°. *Catechismus theologicus*; Florence, 1570, in-8°. 4°. *De conceptione B. Virginis Mariæ*; Boulogne, 1572, in-8°. 5°. *Commentaria in Aristotelis meteora*; Mantoue, 1569 et 1579, in-4°. *Biblioth. carmelit.*, t. 2, col. 68.

JEAN DE JÉSUS-MARIE, religieux carine, né de parens nobles à Calahorra en Espagne, le 27 janvier 1564, se nommait dans le siècle Jean de Saint-Pierre y Uztarros. Il fit profession dans l'Ordre des carines en 1583, et en 1611, il en fut nommé général. Il mourut le 28 mai 1615. On a de lui un grand nombre d'ouvrages pleins de piété et d'érudition. Les principaux sont : 1°. *Commentaria in Job*. Rome, 1611, in-4°. 2°. *In Cantica canticorum*; Rome, 1601; Salamanque, 1602; Mayence, 1603; Cologne, 1602 et 1610; Francfort, 1602 et 1610. 3°. *Interpretatio in Threnos, seu lamentationes Jeremiæ*; Naples, 1608, in-8°; Cologne, 1611. 4°. *In Jeremiam prophetam*; Naples, 1608, in-8°. Cologne, 1611. 5°. *Theologia mystica*, lib. 2; Cologne, 1611; Naples, 1607; Paris, 1612, in-8°. 6°. *Disciplina monastica*; Rome, 1615, in-8°. 7°. *Instructio magistri novitiorum*; Naples,

1607; à Rome en italien, 1605; Cologne, 1613 et 1621, en latin, et 1614 en allemand; à Paris, 1630, en français; *ibid* en latin, 1625 et 1644. 8°. *Disciplina claustralis*. Le Père Jacob, dans sa *Biblioth. carmel.*, confond cet ouvrage avec la *Disciplina monastica*, et dit qu'il a été imprimé à Anvers en 1616, à Cologne 1621 et 1629, à Douai 1627, et à Paris 1628 en français. 9°. *De prudentiâ justorum*, lib. 1, in-8°. Naples, 1607, in-8°. Cologne, 1611 et 1614, in-12. Douai, 1632, in-16. 10°. *Stimulus compunctionis, primus et secundus, soliloquia*, etc. Rome, 1609; Cologne, 1610; Douai, 1632. Le *secundus stimulus compunctionis* fut traduit en français par le P. Louis de Saint-François, prieur des carmes déchaussés de Paris, et dédié à la princesse de Conti; Paris, 1614. 11°. *Schola Jesu-Christi*; Rome, 1609; Cologne, 1612. 12°. *Schola orationis et contemplationis*; à Saragosse, 1615; à Madrid, 1656. 13°. *Ars amandi Deum*; Rome, 1608, en italien; à Saragosse, 1633, en espagnol. 14°. *De custodia legum*. 15°. *Instructio principum*; Rome, 1612. 16°. *Ars gubernandi*; Rome, 1613; Cologne, 1613, 1614 et 1621. 17°. *De studio pacis*; Rome, 1613; Cologne. 1614. 18°. *De bono usu, contemptuque honorum, divitiarum ac voluptatum*; Rome, 1613; Cologne, 1614. 19°. *Ars concionandi*; Rome, 1610. 20°.

Vita S. Theresie; Rome, 1609; Bruxelles, 1618. 21°. *De amore cultuque Regine cæli*; Salamanque 1618, et Cologne 1622. 22°. *De p[er]id educatione, seu culturâ pueritiæ*. 23°. *Ars vivendi spiritualiter*; Rome, 1609, en italien; Valence, 1620, en espagnol; Cologne, 1621 et 1622, en latin. 24°. *De bono usu curiæ*; Rome, 1612, in-8°. 25°. *Ars bene moriendi*; Cologne, 1621. On a encore du même auteur des lettres spirituelles sur différents sujets, quelques pièces de poésie sacrée, et plusieurs autres traités de piété. Tous ces ouvrages imprimés d'abord séparément, ont été recueillis en trois tomes in-folio, et imprimés à Cologne en 1622; *ibidem*, en quatre tomes in-folio, avec des additions, 1650. (*Biblioth. Carmel.*, tom. 2, col. 13.)

JEAN CHRYSOSTOME, de Bethune, capucin. Nous avons de lui : Paraphrase sur le psaume cent dix-huit, in-12, 1736. Cet ouvrage a été traduit en italien, 1739. Paraphrases sur les psaumes de la pénitence, 1740, in-12. Abrégé de la vie du bienheureux Séraphin à monte Granario, capucin, 1738, in-12. Application du psaume quarante-cinq aux glorieuses campagnes du roi, 1746, in-4°. Abrégé historique des vies du vénérable serviteur de Dieu, le père Laurent de Brindisi, général de l'Ordre des Capucins, et du vertueux Frère Bernard de Corleon, 1751, in-12.

JEAN (Benoît de Saint-), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, a fait imprimer à Paris en 1629, un livre des bénédictions et des grâces accordées à l'Ordre de Saint-Benoît, et des excellences de la règle du même saint. (Hœfften, *Disquis. monast.*, p. 193.)

JEAN DE S. SAMSOM, ou JEAN DU MOULIN. (*Voyez* MOULIN (Jean du).)

JEAN STAMBER. (*Voyez* STAMBER.)

JEAN DE L'ANNONCIATION, religieux de l'Ordre des carmes déchaussés, issu d'une famille noble d'Oviedo en Espagne, et nommé dans le siècle, Jean Llanes-Campomanés, fut recteur du collège de Salamanque, et général de sa congrégation. Il mourut dans son collège de Salamanque l'an 1701, et laissa les ouvrages suivans : 1°. *Cursus philosophicus collegii Complutensis, ad clariorem formam redactus*, à Lyon, quatre tomes in-4°, et un cinquième, *de cælo et meteoris*. 2°. *Cursus theologici Salmantiensis*, tomes troisième, quatrième, cinquième, sixième, septième, huitième, neuvième et dixième, in-folio. Le troisième tome traite, *de gratiâ habituali*; le quatrième, *de gratiâ actuali, justificatione et merito*; le cinquième, *de fide et spe*; le sixième, *de charitate et statu religioso*; le septième et le huitième, *de incarnatione*; le neuvième, *de sacramentis in communi et de Eucharistia*; le

dixième, de *pœnitentiâ*. Nous ignorons le lieu et l'année de l'impression de cet ouvrage. 3°. *Promptuarium carmelitarum*; à Madrid, 1669, 2 vol. in-4° en espagnol. 4°. Un livre écrit en espagnol, et imprimé à Madrid en 1698, in-4°. Il contient des avis qu'il donna à ses religieux. 5°. Deux lettres circulaires qu'il adressa, l'une à toute sa congrégation, et l'autre aux religieuses. Il expose très-savamment dans celle-ci le traité de sainte Thérèse, De la manière de visiter les monastères des religieuses. Ces deux lettres furent imprimées à Madrid; la première en 1697, et la seconde en 1699. (*Biblioth. carmelitan.*, t. 7, col. 728.)

JEAN DE LICCI (Bienheureux), de l'Ordre des Frères Prêcheurs, naquit à Cacabi en Sicile, dans le diocèse de Palerme. Il éprouva dès sa naissance toutes les rigueurs de la pauvreté; car sa mère étant morte peu de mois après qu'elle l'eut mis au monde, son père à qui les facultés ne permettaient pas de louer une nourrice, se trouva réduit à le faire subsister avec du suc de pommes de grenade, jusqu'à ce qu'une femme pieuse ayant compassion de son état, se chargea de le nourrir de son propre lait. Comme un jour elle l'eut couché à côté de son mari qui était affligé par un rétrécissement de tous ses membres, il se trouva à l'instant guéri. Croissant en âge, il crut aussi en sain-

teté. Il était humble, dévot, mortifié et fort affectionné à l'exercice de l'oraison. L'amour qu'il avait pour la solitude, le porta à aller demander l'habit de Saint-Dominique au couvent de Palerme où il fit de nouveaux progrès dans la vertu. Appliqué à l'études des divines Écritures, il se trouva bientôt en état d'annoncer avec fruit aux peuples la parole de Dieu. L'éloquence de ses discours tirait ordinairement des larmes des yeux des pécheurs les plus endurcis; sa charité tendre et officieuse envers le prochain, le faisait universellement aimer; il ne montait jamais au saint autel pour y offrir les saints mystères, qu'il ne l'arrosât de ses larmes. Il était très-dévoût à la sainte Vierge, et travailla avec un grand zèle à étendre la dévotion du Rosaire. Chargé par l'ordre de ses supérieurs du gouvernement de la province de Sicile, il donna des preuves de sa rare prudence et de son zèle pour l'obéissance régulière. Il était fort ami du travail; on ne le voyait jamais oisif: après avoir satisfait à ses devoirs essentiels et à ses pratiques de piété, il s'occupait avec joie aux offices les plus pénibles et les plus vils de la maison. Il mourut en 1511, âgé de près de cent onze ans. dans les ardeurs de la plus vive charité, en embrassant son crucifix. Son corps ne fut inhumé que trois jours après, pour satisfaire la dévotion du peuple nombreux que la réputation de

sa sainteté avait attiré des lieux circonvoisins. Elle fut beaucoup augmentée par le grand nombre de miracles que Dieu opéra à son tombeau. Benoît XIV a approuvé son culte, et a permis à l'Ordre des Frères Prêcheurs et au clergé de Palerme de célébrer sa fête. *Ceci est tiré des leçons de l'office du Bienheureux.*

JEAN DE COLOGNE, religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs dans la province d'Allemagne, et ses compagnons martyrs. Le seizième siècle, fameux par les ravages que les calvinistes causèrent dans l'Eglise, nous a transmis un rare exemple de la force et de la générosité chrétienne en la personne de nos SS. martyrs. Un parti de ces hérétiques ayant pris la forteresse de Gorcom en Hollande, ils se saisirent de tous les prêtres et de tous les religieux qu'ils purent trouver. Ils en prirent dix-neuf, entre lesquels on nomme les bienheureux Nicolas Pick de l'Ordre de Saint-François, alors gardien du couvent de Gorcom; Léonard Veckel et Nicolas Poppel, curés du même lieu; Godefroi, prêtre de Gorcom; Jean Dorstirwic, chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin; Adrien Becanus et Jacques Lacopius, de l'Ordre de Prémontré; André, curé de Heinorte, et notre bienheureux Jean, recommandable par sa science et par la sainteté de sa vie. Il eut une si grande compassion des misères que les pauvres catholi-

ques souffraient tous les jours par la malice et la cruauté des hérétiques, qu'il alla, avec la permission de ses supérieurs, servir les villages de Hollande destitués de tous les secours spirituels, s'estimant heureux de pouvoir donner sa vie pour Jésus-Christ. Chargé par les mêmes supérieurs du soin de la paroisse de Hornes, il travailla dans cette pénible et dangereuse mission avec tant de zèle et de force, qu'il répara tous les dégâts que l'hérésie et l'impiété y avaient causés. Appliqué selon les devoirs de sa charge à visiter et à administrer les sacrements, tant aux prêtres et aux religieux qu'aux simples fidèles qui avaient été arrêtés pour la foi, il fut pris lui-même, et jeté dans la même prison. D'abord les hérétiques leur firent souffrir toutes sortes d'opprobres et de tourmens pour les obliger d'abjurer la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et de renoncer à l'obéissance du pape; mais ces généreux confesseurs, bien loin d'écouter leurs propositions, se mirent à prêcher les vérités de l'Eglise romaine. Ils en furent si outrés de colère, qu'après en avoir fait long-temps leur jouet, ils les souffletaient, leur donnaient des coups de pieds, et les faisant passer en haie au milieu d'eux, ils leur meurtrissaient le visage à coups de bâtons. Désespérés de pouvoir vaincre leur constance, ils se saisirent du bien-

heureux Jean, le mirent à demi-nu, le lièrent avec ses autres compagnons, et le conduisirent à Brille pour le faire mourir. Il serait difficile d'exprimer ce qu'ils eurent à souffrir pendant ce voyage, soit de la part des soldats et des nautonniers, soit de la part de la populace hérétique. Arrivés enfin au lieu de leur supplice, ils les attachèrent à des gibets; mais leur fureur n'étant pas encore satisfaite, ils commirent mille indignités sur leurs corps; ils les éventrèrent, ils fouillèrent dans leurs entrailles, et les répandirent de côté et d'autre. Ces illustres martyrs souffrirent le 9 de juillet, sur le milieu de la nuit, en 1572. Entre les miracles par lesquels le ciel honora leur glorieux triomphe, on remarqua avec admiration qu'au lieu où ils avaient consommé leur martyre, il crut un arbrisseau très-agréable, chargé d'autant de fleurs d'une blancheur éclatante qu'il y avait eu de martyrs. Clément x les a mis dans le catalogue des Bienheureux, et a permis qu'on en célébrât la fête tous les ans. Ceci est tiré tant des leçons de leur office que du troisième tome de la Vie des Saints, par M. Devienne, prêtre du tiers-Ordre de Saint-Dominique.

JEAN-LEZ-AMIENS (S.), abbaye de l'Ordre de Prémontré, fondée dans le douzième siècle aux environs d'Amiens. Elle porta d'abord le nom de Saint-Ermin, et prit ensuite celui de

Saint-Jean-Baptiste. Elle fut détruite en 1358 par quelques habitans d'Amiens, et en 1597 par les Espagnols qui y mirent le feu, crainte qu'elle ne servit de retranchement aux Français en cas qu'ils voulussent reprendre la ville. L'abbaye de Saint-Jean a été rebâtie depuis dans l'enceinte de la ville. Elle était avant nos troubles sur un bon pied, et on y voyait entre autres une bibliothèque considérable.

JEAN D'ANGELI (S.), *Angeriacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville du même nom en Saintonge, sur la petite rivière de Boutonne, au diocèse et à cinq lieues de Saintes. Elle fut fondée au neuvième siècle par Pépin, roi d'Aquitaine, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, dans un palais des anciens ducs d'Aquitaine. Ce monastère fut détruit en 867 par les Normands, et rétabli au dixième siècle. Il était très-considérable, et appartenait à la congrégation de Saint-Maur. Piganiol et la Martinière attribuent la fondation de l'abbaye de Saint-Jean d'Angeli au roi Pépin-le-Bref. Le dernier, sans craindre de se contredire, rapporte dans le même article cette fondation à Pépin, roi d'Aquitaine, qui la fonda en 942. Le sieur Vosgien a avancé le même fait: mais ils n'ont pas fait attention que les trois Pépin qui ont été rois d'Aquitaine, ne vivaient plus à la fin du neuvième siècle. L'église de l'abbaye

est la seule paroisse de la ville de Saint-Jean-d'Angeli, qui doit son origine au monastère, et qui est aujourd'hui la plus remarquable du diocèse. (D. Vaissette, Géogr. Histoire ecclés., etc., t. 6, p. 555.)

JEAN DE FALAISE (S.), abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans un faubourg de la ville de Falaise au diocèse de Sées en Normandie. Ce ne fut d'abord qu'un hôpital avec une église sous l'invocation de Saint-Michel, qu'un habitant de Falaise, nommé Gonfrois, fils de Roger, fonda, et où il se consacra au service des pauvres l'an 1127. Le pape Innocent II confirma en 1139 cette fondation, et Henri 1^{er}, roi d'Angleterre et duc de Normandie, non-seulement l'autorisa, mais il dota même l'hôpital en 1130. On y bâtit peu après, savoir, en 1134 une nouvelle église sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, avec un dortoir et d'autres lieux réguliers, et on y établit des clercs qui embrassèrent la règle de Saint-Augustin; mais en 1159 cette maison changea encore d'état, ayant été cédée aux religieux de Prémontré qu'on y fit venir de l'abbaye de Saint-Josse-aux-Bois, et où ils étaient encore de nos jours. (*Gallia christ.*, t. 11, col. 754.)

JEAN DE CASTELLE ou DE LA CASTERA (S.), ou LA GRACE DE DIEU, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le diocèse d'Aire sur la rivière de l'Adour. Pierre de Marca, dans

son Histoire de Béarn, prétend qu'elle était de l'Ordre de Saint-Benoît. Elle existait dès l'an 1073, et on n'a pu encore découvrir comment elle est passée à l'Ordre de Prémontré. On dit que ce fut l'an 1155, et que ses fondateurs dans ce nouvel état furent Pierre Comte de Bigorre et Béatrix sa femme. Ils dotèrent de leurs biens ce monastère et le donnèrent à des religieux de la Chaise-Dieu. D'où vient qu'on lit la Grâce de Dieu, fille de la Chaise-Dieu. En 1568 les habitants de ce saint lieu furent brûlés, ou massacrés par les calvinistes. (*Gallia christ.*, t. 1, col. 1182.)

JEAN DE LAON (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Laon. Elle fut fondée vers l'an 640 par sainte Salaberge, pour des filles qui dans la suite se relâchèrent tellement, qu'on fut obligé de les en chasser et de substituer en leur place des religieux, ce qui arriva l'an 1128. Cette abbaye était unie à la congrégation de Saint-Maur depuis l'an 1648.

JEAN DES PRÉS (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin en Bretagne, au diocèse de Saint-Malo. On ignore dans quel temps et par qui elle a été fondée. On y avait introduit la réforme des chanoines réguliers de la congrégation de France.

JEAN DE SENS (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Sens. Elle fut fondée au sixième siè-

cle pour des filles par Héraclius, archevêque de Sens; on y mit ensuite des chanoines réguliers de la congrégation de France dite de Sainte-Geneviève, qui occupaient cette abbaye dont la mense abbatiale était unie à l'archevêché de Sens.

JEAN-BAPTISTE DE VALENCIENNES (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Valenciennes au diocèse de Cambrai. Elle fut fondée d'abord, dit-on, pour des religieuses bénédictines en 680. Pépin, roi de France, y mit ensuite des chanoines séculiers, auxquels succédèrent en 990, ou selon d'autres en 1010, des chanoines réguliers. Ceux-ci ayant été obligés peu de temps après de céder la maison aux chanoines séculiers, ils n'y furent rétablis que vers le milieu du douzième siècle par les soins de Rainer, châtelain de Valenciennes. Cette abbaye était autrefois de la congrégation d'Arouaise. (*Gallia christ.* t. 3, p. 156.)

JEAN EN VALLEE (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans un faubourg de la ville de Chartres. Suivant le nécrologe de ce monastère, un prêtre, nommé Téaldus en fonda l'église en 1038; mais elle ne fut érigée en abbaye qu'en 1099 par Yves de Chartres qui y appela des chanoines réguliers de Beauvais et leur fit beaucoup de bien. Cette abbaye a souffert considérablement en

divers temps, ayant été brûlée en 1215, inondée en 1432, ravagée par les calvinistes en 1568, et pillée et presque détruite en 1592 pendant le siège de la ville. Ces désastres ne contribuèrent pas peu à y affaiblir la discipline monastique que plusieurs évêques de Chartres ont tâché d'y faire revivre. Elle y était restée assez en vigueur, surtout depuis qu'on y avait introduit les chanoines réguliers de la congrégation de France. (*Gallia christ.*, t. 8, col. 1310.)

JEAN DES VIGNES (S.), abbaye de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans la ville de Soissons, et fondée l'an 1076 par Hugues, seigneur de Château-Thierry. Elle s'appela d'abord Saint-Jean au Mont-de-Soissons, à cause de sa situation sur une éminence près de la ville. Le nom de Saint-Jean des Vignes lui venait des vignes qui se trouvaient aux environs du monastère, et que Hugues son fondateur lui donna avant sa mort. Cette abbaye était enfermée dans l'enceinte de la ville depuis 1552, et c'était une des plus considérables de France. Elle a produit plusieurs hommes recommandables par leur piété et par leur science, et s'était toujours conservée dans sa première régularité, de façon qu'elle n'avait jamais eu besoin de réforme (*Gallia christ.*, t. 9, col. 456.)

JEANNE D'ORVIÈTE (B.), vierge du tiers-Ordre de Saint-Dominique, naquit d'honnêtes

parens, dans un château nommé Carnajola, du diocèse d'Orviète en Toscane. Privée de ses père et mère à l'âge de cinq ans, mais prévenue des plus abondantes bénédictions, elle fit paraître une piété et une confiance en Dieu bien au-dessus de son âge. Plusieurs de ses petites compagnes lui reprochant un jour par mépris : « qu'étant pauvre et » destituée de tout secours, elle » ne pouvait mener qu'une vie » misérable, la petite Jeanne, » sans s'aigrir, leur répondit » avec beaucoup de sagesse, » qu'elle était plus riche qu'elles, qu'elle avait un père et » une mère qui avaient plus de » soin d'elle que les leurs ; et » que si elles en doutaient elles » n'avaient qu'à la suivre, qu'elle » les leur montrerait : elle les » conduisit à l'église, où leur » montrant un tableau dans lequel plusieurs anges étaient » dépeints : voilà, ajouta-t-elle, » mon père et ma mère, et voyez » après cela si je ne suis pas » mieux partagée que vous. » La suite de sa vie fit voir que l'esprit de Dieu l'avait fait ainsi parler. A peine eut-elle atteint l'âge de sept ans, qu'elle vint à sa virginité à Jésus-Christ. Elle commença dès-lors à affliger sa chair encore tendre par des jeûnes continuels, de longues veilles et des oraisons fréquentes. Sa rare beauté la fit rechercher en mariage par un parti très-avantageux auquel ses parens la promirent. Elle s'en excusa d'abord

avec beaucoup de modestie, fortement résolue de ne rien faire contre son vœu ; mais pressée par leurs instances réitérées, elle se retira à Orviète, et entra dans le tiers-Ordre de Saint-Dominique, âgée pour lors de quatorze ans. Elle se levait dès la pointe du jour, et perséverait dans l'oraison jusqu'à midi. L'amour dont elle se sentait enflammée pour Dieu était si véhément, qu'au cœur même de l'hiver, elle en était toute en sueur ; à peine pouvait-elle supporter sur elle les vêtements les plus légers. Elle était si touchée du mystère de la passion de Jésus-Christ, qu'elle ne pouvait en parler, ni en entendre parler, sans fondre en larmes, et sans tomber aussitôt en extase ; plusieurs fois elle en a ressenti sur son corps les douloureuses impressions. Dans ses conversations avec le prochain, elle ne s'entretenait jamais que de l'amour qu'on doit avoir pour Dieu, mais avec tant de foi et d'onction, que plusieurs, vivement touchés de ses discours, renoncèrent aux vanités du siècle pour se retirer dans la solitude. Sa profonde humilité la portait à se regarder comme la plus indigne de toutes les créatures ; elle ne parlait d'elle-même qu'avec le dernier mépris, elle souhaitait avec ardeur que chacun pensât de même : aussi recevait-elle les injures non-seulement avec joie, mais encore avec reconnaissance, et faisait de longues prières pour les per-

sonnes qui les lui disaient. Le public en était si convaincu, que c'était un proverbe commun dans Orviète, « que pour avoir part » aux faveurs de la sœur Jeanne, » il ne fallait que l'offenser. » Elle soutint long-temps avec une constance héroïque les plus fortes tentations, de même que des maladies très-douloureuses : au milieu des douleurs les plus aiguës, on lui voyait un visage gai et tranquille, jamais elle ne témoigna le moindre chagrin. Dieu voulant récompenser sa vertu lui fit connaître le jour et l'heure de sa mort, qui arriva le 23 juillet de l'année 1306, après avoir reçu très-dévotement ses derniers sacrements. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. Benoit XIV a permis à tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, de même qu'au clergé d'Orviète, d'en célébrer l'office et la messe. Ceci est tiré des leçons de son office, et du père Soueges, dans le mois de juillet de son Année dominic., tom. 2.

JEANNE, femme du Chusa, intendant d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, est du nombre de ces femmes qui, guéries par Jésus-Christ, l'accompagnaient et l'assistèrent. Elle le suivit au calvaire, assista à sa sépulture, et fut une de celles qui allèrent au tombeau porter des aromates, et à qui Jésus-Christ apparut, comme elles en revenaient. On fait mémoire d'elle dans le Martyrologe le 24 mai. (Luc, 24, 10. Baillet, Vies des Saints.)

JEANNE DE FRANCE, reine, duchesse de Berri, institutrice du premier Ordre de l'Annonciade, et des dix vertus de la sainte Vierge, née en 1464, était fille du roi Louis XI et de Charlotte de Savoie. Son père la maria, en 1476, à Louis, duc d'Orléans, son cousin issu de germain, qui parvint depuis à la couronne, sous le nom de Louis XII. Ce prince ayant obtenu la dissolution de son mariage, sous prétexte qu'il avait été fait par force, donna à Jeanne, pour son entretien, le duché de Berri, avec les domaines de Châtillon-sur-Indre en Touraine, de Châtillon-sur-Loire et de Pontoise, et une pension de douze mille écus. Cette vertueuse princesse se retira à Bourges, et institua l'Ordre de l'Annonciation, ou de l'Annonciade. La règle a été formée sur les dix vertus de la sainte Vierge, qui sont chasteté, prudence, humilité, vérité, dévotion, obéissance, pauvreté, patience, charité et compassion. L'habit consistait dans le voile noir, le manteau blanc, le scapulaire rouge, la robe grise et la ceinture de corde. Le pape Alexandre VI en 1501, et Léon X en 1517, confirmèrent par leurs brefs ce saint institut. Il y en avait plusieurs monastères en France et dans les Pays-Bas. Jeanne de France qui l'avait établi, fonda aussi un collège en l'université de Bourges, et mourut en odeur de sainteté le 4 février 1504 ou 1505, com-

me nous comptons aujourd'hui. Nous avons les informations dressées par ordre d'Urbain VIII pour sa canonisation, très-souvent demandée par les rois et les prélats de France : enfin elle a été béatifiée en 1743. Son corps qui était enterré dans l'église des Annonciades de Bourges, fut brûlé par les hérétiques en 1562. (Doni d'Atrichi et Nicolas Gazette, en sa vie. Baillet, Vies des Saints, 4 février. Le père Mareuil, jésuite, Vie de Jeanne de France. M. l'abbé Seguy, Panégyrique de la B. Jeanne de France.)

JEANNE DE PORTUGAL, fille du roi Don Alphonse V, naquit à Lisbonne le 6 février 1452, et donna, dès sa plus tendre enfance, des marques sensibles de son dégoût pour toutes les choses du siècle, et de son amour ardent pour Jésus-Christ. Elle était si touchée du mystère de sa passion, qu'elle ne pouvait ni en parler ni en entendre parler, sans fondre en larmes. Elle jeûnait au pain et à l'eau tous les vendredis de l'année et la semaine-sainte tout entière. Sa charité envers les pauvres la portait à s'informer exactement deux fois chaque jour de leurs besoins, pour y pourvoir abondamment. Elle cachait sous des habits précieux un rude cilice et une grosse tunique de laine, qu'elle ne quittait pas même durant les plus grandes chaleurs de l'été. Son abstinence était presque conti-

nuelle, son lit fort dur, son sommeil très-court, et ses mortifications approchaient de la cruauté. En vain s'efforça-t-on de l'engager à se marier avec Charles VIII, roi de France, ou avec Henri VII, roi d'Angleterre; elle méprisa généreusement ces illustres alliances, pour se consacrer à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique, dont elle reçut l'habit à Aveyro. Les religieuses les plus parfaites du monastère de cette ville, trouvèrent dans sa personne un modèle achevé de toutes les vertus. Oubliant tous les avantages de sa naissance royale, elle ne se distingua de ses sœurs que par une obéissance plus littérale, une pénitence plus universelle, une humilité plus profonde, et une plus grande exactitude à remplir les devoirs de son état, sans en excepter les plus vils offices du monastère. Elle fut encore éprouvée par une longue et fâcheuse maladie qu'elle supporta avec une patience héroïque, toujours occupée de la passion du Sauveur, et comme suspendue dans une haute contemplation de cet ineffable mystère. C'est ainsi qu'elle mourut doucement le 12 mai 1490, dans sa trente-neuvième année. Le pape Innocent XII la béatifia l'an 1693. (Vie de la bienheureuse Jeanne de Portugal. M. Duché, dans son recueil d'histoires édifiantes, a donné l'histoire de Jeanne, infante de Portugal.)

JEANNE DE LA CROIX (sainte), religieuse du tiers-Ordre de Saint-François. En 1614, on vit paraître un livre intitulé : *Vie admirable de sainte Jeanne de la Croix, religieuse du tiers-Ordre de pénitence du séraphique saint François, avec une relation touchant les grains bénits de sainte Jeanne. La faculté de Théologie de Paris, après l'avoir examiné, le censura comme contenant plusieurs choses fausses, scandaleuses, superstitieuses, fabuleuses, qui ne conviennent point à la doctrine chrétienne.* (Journal des Sav., 1728, p. 493 et suiv.)

JEANSON (M.), docteur en Théologie de la faculté de Paris, a donné : *Dissertationes de præcipuis religionis fundamentis, scilicet de existentia Dei, spiritualitate animæ, existentia alterius post mortem vitæ, necessitate religionis in genere, et de pœnis inferorum æternis, ab uno à magistris sacræ facultatis par. è regia societate doctore theologo, eccles. metropol. theologo, in-4°, 1750, à Paris, chez Claude Hérissant.*

JEBAHAR, hébr., *élection* ou *qui est élu*, du mot *bakar*, fils de David. (2 Reg. 5, 15.)

JEBANIAS, hébr., *bâtiment de Dieu*, du mot *bana*, père de Rahuel. (1 Par. 9, 8.)

JEBLAAM ou **JIBLEAM**, hébr., *vieillesse du peuple*, du mot *bala*, *dépérir*, *vieillir*, ville de la demi-tribu de Manassé, qui demeurait au-deçà du Jourdain.

On n'en sait pas bien la situation. (Josué 17, 11.)

JEBNAËL ou **JEBNÉEL**, hébr., *bâtiment de Dieu*, du mot *bana*; ou *intelligence de Dieu*, du mot *bina*, ville sur les frontières de Nephthali. Il y en a une autre du même nom dans la tribu de Juda. (Josué, 19, 33 et 15, 11.)

JEBOC. (Voyez **JABOC.**)

JEBSEM, hébr., *qui parfume*, du mot *beschem*, fils de Thola, et petit-fils d'Issachar. (1 Par. 7, 2.)

JEBUS, hébr., *qui foule aux pieds*. Jebus est la même que Jérusalem. Elle fut fondée par Jebus ou Jebusée, fils de Chanaan, et père des Jébuséens qui demeuraient dans Jérusalem et aux environs dans les montagnes.

JECEMIA, fils de Jechonias. (1 Par. 3, 18.)

JECHELIA, hébr., *consommation du Seigneur*, du mot *cela*, *consommer*, femme d'Amazias, roi de Juda, et mère d'Azarias. (4 Reg. 15, 2.)

JECHONIAS, hébr., *préparation du Seigneur*, du mot *cun*, *préparer*, fils de Joachim, roi de Juda, et petit-fils de Josias, naquit, comme l'on croit, vers le temps de la première captivité de Babylone, l'an du monde 3398. Il régna dix ans conjointement avec son père, et ne régna que trois mois dix jours seul. C'est ainsi que l'on concilie le verset huit du vingt-quatrième chapitre du quatrième livre des Rois, où il est dit, qu'il avait dix-huit ans lorsqu'il com-

mença à régner, avec le neuvième verset du trente-sixième chapitre du second livre des Paralipomènes, où il est dit qu'il n'avait que huit ans. Il n'avait que huit ans quand il commença à régner avec Joachim son père, et il en avait dix-huit lorsqu'il commença à régner seul. Jérémie, 22, 24, parle de Jéchonias comme d'un méchant prince qui avait encouru l'indignation de Dieu par ses crimes. Il fut pris et mené captif à Babylone où il mourut. Mais on croit qu'il y fit pénitence, et que Dieu le traita avec miséricorde. (4 Reg. 25, 27.)

JECMAAM ou **JECMAAN**, hébr., *résurrection, ou confirmation, ou vengeance du peuple*, du mot *cum*, et du mot *hara*, *peuple*, ville d'Éphraïm. (1 Par. 6, 68.)

JECMAAM, ville de Juda. (3 Reg. 4, 12.)

JECMAAM, quatrième fils d'Hébron. (1 Par. 23, 19.)

JECNAM, ou **JECONAM**, ou **JECNAAM**, hébr., *possession ou achat*, du mot *cana*, ville dans la tribu de Zabulon, donnée aux lévites de la famille de Merari. (Josué, 21, 34. C'est la même que Jéchanam du Carmel. Josué, 12, 22.)

JECSAN, hébr., *dur, difficile, scandaleux*, du mot *casha*, second fils d'Abraham et de Céthura. Il demeura dans les provinces qui sont à l'orient de Béersabée, c'est-à-dire, dans une partie de l'Arabie heureuse, et

dans une partie de l'Asie déserte. (Genès. 25, 2.)

JECTAN, hébr., *petit*, du mot *caton*, premier fils d'Héber. Il eut pour son partage tous les pays qui s'étendent depuis Messa jusqu'à Sephar, montagne d'Orient. (Genès. 10, 25.)

JECTEHEL ou **JECTHEL**, hébr., *assemblée de Dieu*, du mot *iaca*, *j'assemble*, ville de Juda. (Josué, 15, 38.)

JECTEHEL, rocher que prit Amasias, roi de Juda, sur les Iduméens, et du haut duquel il précipita dix mille Iduméens, qu'il avait pris dans le combat. (4 Reg. 14, 7.)

JEDAIA, hébr., *main* ou *louange du Seigneur*, du mot *iad*, *main*, ou du mot *jada*, *louange*, fils d'Aromaph. (2 Esdr. 3, 10.)

JEDAIA ou **JEDEI**, prêtre. (1 Par. 9, 10.)

JEDALA, ou **JADAL**, ou **JETALA**, hébr., *main du jurement ou de malédiction*, du mot *jad*, *main*, et du mot *ala*, *jurer*, ville de la tribu de Zabulon. (Josué, 19, 15.)

JEDEBOS, hébr., *miel* ou *mielleux*, du mot *debasch*, fils d'Étam. (1 Par. 4, 3.)

JEDDO, hébr., *lui seul*, du mot *jacad*, fils de Buz. (1 Par. 5, 14.)

JEDDOA ou **JADDUS**. (Voyez JADDUS.)

JEDDU, hébr., *ma main*, du mot *jad*, fils de Nébo. (1 Esdr. 10, 43.)

JEDDUA, un des chefs qui

signèrent l'alliance avec le Seigneur, du temps d'Esdras et de Néhémie. (2. Esdr. 10, 21.)

JEDEL, chef de la seconde classe sacerdotale. (1 Par. 24, 7.)

JEDIEL, hébr., *unité de Dieu*, du mot *iacad*, un seul, nom d'un prince. (1 Par. 5, 24.)

JEDIHEL, hébr., *science ou connaissance de Dieu*, un des braves de l'armée de David, qui quitta le parti de Saül. Il était de la tribu de Manassé, fils de Samri, et frère de Joha. (1 Par. 11, 45.)

JEDLAPH, hébr., *qui distille ou goutte d'eau*, du mot *d'alaph*, fils de Nachor, et neveu d'Abraham. (Genès. 22, 22.)

JEGAAL, hébr., *qui rachète ou qui souille*, du mot *gaal* ou *ghéel*, fils de Semeïa. (1 Par. 3, 22.)

JEGBAA, ville. (Num. 32, 35.)

JEGEDELIAS, hébr., *grandeur du Seigneur*, homme de Dieu, qui avait la garde d'un des celliers du temple. (Jérém. 35, 4.)

JEGER (Jean-Wolfgang), théologien de Witteberg, naquit le 17 mars 1647 à Stutgard, où son père était conseiller des dépêches du prince. En 1692 il fut fait docteur et professeur extraordinaire en Théologie, et surveillant du *stipendium*; en 1698 conseiller du duc de Wurtemberg, surintendant général, et abbé du couvent de Maulbrunn; en 1699 conseiller consistorial et prédicateur de la cathédrale à Stutgard; surin-

tendant-général, et abbé du couvent d'Adelberg; enfin en 1702, premier professeur en Théologie, chancelier de l'université, et prévôt de l'église de Tubinge. Il mourut le 2 avril 1720. Ses ouvrages sont : 1°. *Historia ecclesiastica, cum parallelismo profanæ*, à Hambourg, en 1709, in-fol. 2 tomes. 2°. *Systema Theologiæ thetica-polemicum*. 3°. *Compendium Theologiæ per fœdera*. 4°. *Jus Dei fœderale, delineatum à J. W. Jægero*, etc. à Tubingue, 1498, in-8°. Jeger attaqué sur ce livre, répondit par une *Epistola apologetica*, à laquelle Estenhusius opposa en 1700 une *Epistola anti-apologetica*. 5°. *Tractatus de fœdere gratiæ ejusque œconomia sub periodis septem veteris et Novi Testamenti*, à Stutgard, 1701, in-4°. 6°. *Examen Theologiæ novæ, et maximè Petri Poireti, et Antonii Burignonie per præcipuos fidei articulos. Adjecta est epistola ad Poiretum responsoria, et judicium de refutatione Joan. Lockii, quam idem Poiret meditatus est*, à Francfort, en 1708, in-8°. 7°. *Examen Theologiæ mysticæ veteris et novæ*, etc.; à Francfort, en 1709, in-8°. 8°. *Tractatus de Ecclesiæ*, etc. 9°. *Theologia moralis*. 10°. *Theologia naturalis*. 11°. *Observationes theologicæ et morales in Grotium de jure belli et pacis*, à Tubinge, en 1710, in-8°. 12°. *Tractatus morales de juramen-*

tis, de conscientia, de legibus, etc. 13°. *Defensio Josephi imperatoris contra bullam Clementis.* 14°. *Dissertatio de spinosismo, Spinosæ vitam et doctrinam ad examen revocans.* 15°. *Tractatus de legibus, tum in genere, tum in specie, de lege æternæ naturæ, positivæ, et de consuetudine legali,* à Tübinge, en 1688, in-8°, et de plus un grand nombre de thèses. (*Voy.* Jean-Alb. Fabricius, *Delectus argumentorum*, etc., in-4°, 1725, p. 361 et 459. *Grotii manes*, in-8°, deuxième partie, p. 768. Le supplément français de Bâle. (Moréri, édition de 1759.)

JEHEDEÏA, héb., *un seul Seigneur*, du mot *jacad*, fils de Subaël. (1 Par. 24, 20.)

JEHEZIEL, héb., *qui voit Dieu*, ou *vision de Dieu*, du mot *caza*, *voir*, un de ces braves hommes qui quittèrent le parti de Saül, pour se joindre à David. (1 Par. 12, 4.)

JEHIAS, héb., *le Seigneur vit*, du mot *caza*, *vivre*, lévite qui aida à porter l'arche lorsque David la retira de la main d'Obédedom, pour la transporter à Jérusalem. (1 Par. 15, 24.)

JEHIEL, héb., *Dieu l'a ôté ou chassé*, du mot *jaha*, de la tribu de Ruben. (1 Par. 5, 7.)

JEHIEL, lévite qui demeura à Gabaon. (1 Par. 9, 35.)

JEHIELI, fils de Ledan. (1 Par. 26, 21.)

JEHOVA ou JEHOVAH, nom

propre de Dieu dans la langue hébraïque, et que Dieu se donna lui-même pour se faire connaître et se distinguer de tous les autres êtres. (*Exod.* 3, 14.) Ce nom ineffable et mystérieux signifie celui qui se suffit à lui-même, qui subsiste par lui-même, qui donne l'être et l'existence aux autres. Les Juifs disent que depuis le retour de la captivité, le grand-prêtre tout seul ne prononça plus le nom de *Jéhova* qu'une fois dans l'année et dans le temple, au jour de l'expiation solennelle, et que depuis la destruction du temple, on a cessé entièrement de le prononcer; d'où vient qu'on en a perdu la vraie prononciation.

Le nom de *Jéhova* s'appelait ordinairement *Tetragrammaton*, parce qu'il est composé de quatre lettres dans la langue hébraïque. Ces quatre lettres sont quatre consonnes dont les trois premières sont marquées de trois points qui leur tiennent lieu de voyelles, et qui répondent tantôt à ces trois, *e, o, a*, et tantôt à celles-ci, *e, o, i*: les Juifs scrupuleux ne prononcent jamais ces trois consonnes, et y substituent tantôt le mot *Adonai*, *Seigneur*, et tantôt celui d'*Elohim*, qui ont à peu près les mêmes voyelles: cette ressemblance de ponctuation a fait naître une question célèbre parmi les hébraïsans, savoir si *Jéhovah* ou *Jehovih* est la vraie lecture du nom ineffable. Les Juifs le nomment *Scham Hammephorasch*, c'est-à-dire,

nom à expliquer, parce qu'ils n'en savent pas la prononciation. (Voyez Ruxford, dans son Dictionnaire de la langue hébraïque; D. Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible; M. Reland, dans sa Décade de dissertation touchant la véritable prononciation du nom de Jéhovah; le Père Souciet, dans sa Dissertation sur le nom de Jéhovah, et le commentaire philologique sur l'Exode, ch. 4 et 6, où l'on soutient qu'il faut lire Jahovah, et que ce mot signifie celui qui est la cause de l'existence, ou qui fait exister ce qu'il veut.) On peut voir aussi la quatrième et la cinquième dissertation du Recueil de dissertations critiques sur les endroits difficiles de la Bible de l'Ecriture-Sainte, et sur des matières qui ont rapport à l'Ecriture, imprimé à Paris, chez Pierre Witte, 1715, in-4°. L'auteur de ces Dissertations soutient : 1°. que le nom *Jéhovah* vient de la racine *hajah*, être, et non pas de *hovah*, fraction, événement fâcheux, ainsi que le prétend Oleaster : 2°. qu'il était permis de prononcer ce nom dans le temple et dans les cérémonies saintes; ce qu'il prouve par Philon dans son troisième livre de la vie de Moïse, et par la Mischne dans le traité de la femme adultère : 3°. que la prononciation de ce nom s'est conservée après la destruction du temple, surtout chez les sages et dans les écoles des rabbins : 4°. que si les traductions

n'ont pas mis ce mot *Jéhovah*, c'est qu'on avait tant de respect pour lui qu'on ne le traduisait jamais dans une langue étrangère : 5°. que ce nom entre dans la composition de plusieurs noms propres des Hébreux, dont par conséquent on n'a pu conserver la prononciation sans conserver celle de *Jéhovah*.

JEHU, héb., *qui existe*, du mot *ava*, prophète et fils d'Nanani. Il fut envoyé par le Seigneur vers l'an 3074, vers Basa, roi d'Israël, pour lui prédire l'extinction de sa postérité, et Basa le fit mourir. (3 Reg. 16, 1 et seq.)

JEHU, fils de Josaphat et petit-fils de Namsi, capitaine des troupes de Joram, roi d'Israël, fut destiné par le Seigneur pour régner sur Israël, et pour venger les crimes de la maison d'Achab. Il fut sacré roi l'an 3120. Il tua Joram, roi d'Israël, de sa propre main, et fit jeter son corps dans le champ de Naboth de Jezrahel, pour accomplir la parole du prophète Elie, qui l'avait ainsi prédit. Il fit aussi mourir tous les enfans d'Achab, tous ses parens, ses amis, les grands de sa cour, et les prêtres qui étaient à lui dans Jezrahel. Il fit encore mourir tous les ministres de Baal, brûla sa statue et détruisit son temple. Il régna vingt-huit ans sur Israël, et l'Ecriture l'accuse de ne s'être point retiré des péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, en y

introduisant le culte des veaux d'or. (4 *Reg.* 9 et *seq.*)

JEHUS, quatrième fils de Ro-boam, roi de Juda, et d'Abigail. (2 *Par.* 11, 19.)

JEHUS, fils d'Esau et d'Oolibama. (Genès. 36, 5.)

JEHUS, fils de Balan, de la tribu de Benjamin. (1 *Par.* 7, 10.)

JEHUS, fils d'Esée. (1 *Par.* 8, 39.)

JEMAI, héb., *qui échauffe* ou *qui est chaud*, du mot *jacam*, fils de Thola, et petit-fils d'Is-sachar. (1 *Par.* 7, 2.)

JEMINI, héb., *ma droite*, du mot *jamin*; c'est le nom que Jacob donna à son fils, que Rachel avait nommé *Ben-oni* ou *fils de ma douleur*. Ce nom se met ordinairement pour *Benjamin*. Ainsi on dit que Saül était fils de *Jemini*, c'est-à-dire, de la tribu de *Benjamin*. (1 *Reg.* 9, 1.)

JEMLA, héb., *plénitude* ou *réplétion*, du mot *mala*, père du prophète Michée. (3 *Reg.* 22, 8.)

JEMLECH, héb., *qui règne*, du mot *malac*, nom d'un prince. (1 *Par.* 4, 34.)

JEMNA ou **JAMNA**, héb., *la droite*, du mot *jamin*, premier fils d'Aser, chef de la famille des Jaimnaïtes. (Genès. 46, 17.)

JEMNA, fils d'Héleim. (1 *Par.* 7, 35.)

JENNARO (Joseph-Aurèle), avocat de Naples, a donné : 1°. *Un traité italien des façons vicieuses de défendre les causes dans le Barreau*, imprimé à

Naples en 1744, in-4°, et dédié au pape Benoît xiv. 2°. *Respublica jurisconsultorum*, à Naples, 1731, in-4°. L'objet de l'auteur est de faire des observations sur la jurisprudence, et de critiquer les ouvrages des plus habiles jurisconsultes. Il ne se borne pas aux seules matières de droit, il traite aussi plusieurs sujets de la belle littérature : il place à propos plusieurs belles pièces de vers de sa composition. Son style est pur, élégant, partout également soutenu, et travaillé avec soin : il exprime avec clarté et facilité les choses les plus difficiles. 3°. *Carmina*, in-4°, à Naples, 1742. C'est un recueil de vers, divisé en trois livres : le premier renferme des élégies sur les devoirs des magistrats ; dans le second, sont des épithalames et quelques épi-grammes : le troisième contient des pièces de poésie sur toutes sortes de sujets, et principalement sur la mort de plusieurs personnages illustres. Les vers de ces poésies sont doux et cou-lans, le tour aisé et naturel, avec une extrême clarté qui rè-gne partout ; de plus la morale en est si pure et les sentimens si nobles, qu'on ne peut les lire sans concevoir une véritable es-time pour l'auteur. M. de Jen-naro est encore auteur d'une préface qui est à la tête d'un recueil de sermons du Père Ber-nard-Marie-Jacques, de Naples, capucin. (Journal des Savans, 1746 et 1747.)

JENOIS, nom de secte, Je-

nensis. Les jenois sont une secte luthérienne, qui prit apparemment le nom de la ville où elle s'établit. (Lindanus, dans ses Doutes.)

JEPHDAIA, héb., *la rédemption du Seigneur*, du mot *phada*, racheter, fils de Sesac. (1 Par. 8, 25.)

JEPHLETI, ville sur les frontières de Benjamin et d'Ephraïm. (Josué, 16, 3.)

JEPHONÉ, héb., *qui regarde*, du mot *phana*, père de Caleb. (Num. 13, 7.)

JEPHONÉ, héb., fils de Jether. (1 Par. 7, 38.)

JEPHTA, héb., *qui ouvre*, du mot *pathac*, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 43.)

JEPHTAEL, héb., *Dieu ouvre*, ville de la tribu de Zabulon. (Josué, 19, 14.)

JEPHTÉ, juge d'Israël, et successeur de Jaïr dans le gouvernement du peuple, était natif de Maspha, fils d'un nommé Galaad et d'une de ses concubines. Il se retira dans le pays de Tob, et y devint chef d'une troupe de gens ramassés. Les Israélites de de-là le Jourdain, se voyant pressés par les Ammonites, vinrent prier Jephté de leur donner du secours et de les commander ; ce qu'il leur accorda, à condition qu'à la fin de la guerre ils le reconnaîtraient pour chef. Il fut donc reconnu pour chef des Israélites ; il assembla des troupes, et fit vœu que si le Seigneur lui donnait la victoire contre les Ammonites, il lui offrirait en holocauste le premier

qui sortirait de sa maison et qui viendrait au-devant de lui. La première personne qu'il eut à sa rencontre, en revenant victorieux, fut sa fille unique qu'il sacrifia, selon le sentiment de plusieurs Pères et de plusieurs interprètes. (Judic. 11. Ambros. lib. 3, de offi. c. 12. Lud. Cappel. Dissert. singul. de voto Jephthé. Serarius. Tirin. Générard, etc.)

JEPLAT, héb., *qui délivre ou qui chasse*, du mot *phalat*, fils d'Heber. (1 Par. 7, 32.)

JERAA, héb., *lune ou mois*, du mot *jerac*, serviteur de Sesan. (1 Par. 2, 34.)

JERAMÉEL, héb., *miséricorde de Dieu*, du mot *racam*, fils de Cis. (1 Par. 24, 29.)

JERAMÉEL, fils aîné d'Hestron, de la tribu de Juda. (1 Par. 2, 9.)

JERAMÉEL, canton du partage de Juda, vers le midi de cette tribu. (1 Reg. 27, 10.)

JERCAAM, héb., *leur extension*, du mot *raca* et du pronom *am*, fils de Roham, ou Ragam. (1 Par. 2, 44.)

JERCON, *vulgate*, Mejarcon, ville. (Josué, 19, 46.)

JEREMIA, héb., *élévation ou grandeur du Seigneur*, du mot *ramam*, élever, nom d'un prince. (1 Par. 5, 24.)

JÉRÉMIE, prophète, fils d'Hercias, de la race sacerdotale, naquit, comme on le croit, dans Anathoth, ville lévitique de la tribu de Benjamin. Il fut destiné à l'emploi de prophète dès le sein de sa mère. Dieu l'envoya porter

ses ordres pour la première fois aux princes et aux peuples, la treizième année du règne de Josias, l'an du monde 3375, et lui prédit qu'il aurait beaucoup à souffrir. Les désordres étaient extrêmes pour lors dans la Judée, et tout le monde s'éleva contre Jérémie, jusqu'à ses parents et ses compatriotes même, qui le menacèrent de le tuer, s'il continuait à prophétiser. Joakim, roi de Juda, ayant succédé à Sellum l'an 3394, Jérémie lui dit que s'il voulait demeurer fidèle à Dieu, on verrait encore des rois de Juda dans son palais, accompagnés de tout l'éclat de leur dignité; mais que s'il continuait dans ses désordres, Dieu réduirait ce lieu en solitude. Il prédit aussi à Jéchonias, frère de Joachim, qu'il serait livré entre les mains des Chaldéens, et qu'il ne verrait aucun roi de sa race sur le trône de Juda. Vers le même temps il monta au temple, et en prédit clairement la destruction; ce qui le fit saisir et condamner à mort par les faux prophètes et les prêtres. Les princes du peuple le renvoyèrent absous. L'an 3398, il prophétisa contre divers peuples voisins de la Judée, comme les Egyptiens, les Philistins, etc. La même année, il annonça positivement la captivité des Juifs, qui devait durer soixante-dix ans, après lesquels Dieu devait punir à leur tour les Chaldéens et les Babyloniens. Ce fut aussi cette même année qu'il reçut ordre du Seigneur de mettre

en écrit tout ce qui lui avait été révélé depuis la treizième année de Josias jusqu'alors. Il obéit et dicta ses prophéties à Baruch, son disciple, et lui dit de les aller lire dans le temple, n'y pouvant aller lui-même, parce qu'il était dans les liens où il avait été mis par les ordres du roi.

L'an du monde 3414, et la dixième de Sédécias, Jérémie qui ne cessait de prédire que la ville serait prise, et le peuple réduit en captivité, fut mis en prison dans le parvis du palais. La ville ayant été prise en 3416, Jérémie fut mené avec les autres captifs jusqu'à Ramath où Nabuzardan, général des troupes de Nabuchodonosor, lui donna le choix d'aller à Babylone, ou de demeurer dans la Judée. Le prophète accepta ce dernier parti, et alla joindre Godolias à Maspith. Les chefs du peuple l'obligèrent ensuite malgré lui de se retirer avec eux en Egypte où il fut lapidé à Taphnis ou Tanis, capitale de la Basse-Egypte, par les Juifs même qui ne pouvaient souffrir ses reproches et ses menaces. C'était l'opinion de l'Eglise du temps de Tertullien. (*Scorp. c. 8, p. 493.*) Les Grecs et les Latins l'honorent comme un martyr le premier jour de mai. Son culte est fort célèbre à Venise où il y a une église et une confrérie de son nom.

Nous avons de Jérémie un livre de prophéties, mêlées de reproches et d'invectives que Dieu lui ordonna de faire aux

Juifs. Il y prédit le siège de Jérusalem par Nabuchodonosor ; la prise et la ruine de cette ville ; la destruction du temple ; la captivité de Babylone ; le retour des Juifs dans leur patrie et la perte de leurs ennemis. Il y console aussi les fidèles affligés par les promesses magnifiques du royaume du Messie, par l'introduction future des nations dans l'Eglise, et par les grâces diverses de la nouvelle alliance qu'il leur annonce.

Outre le livre des prophéties de Jérémie, qui contient cinquante-un chapitres, nous avons encore ses lamentations en cinq chapitres, qui sont des cantiques de deuil composés à l'occasion des derniers malheurs de Jérusalem, et de sa ruine entière par les Chaldéens. C'est le sentiment qui paraît le mieux fondé. D'autres croient que Jérémie les composa à l'occasion de la mort du pieux roi Josias. Il est certain qu'il écrivit des lamentations sur ce sujet, mais elles ne sont pas venues jusqu'à nous. On lui attribue aussi le psaume 136, et d'avoir travaillé au soixante-quatrième avec Ezéchiel. Quelques-uns lui attribuent encore la compilation des troisième et quatrième livres des rois, parce que le cinquante-deuxième et dernier chapitre de Jérémie est le même que le dernier du quatrième livre des rois. Mais on peut dire que le dernier chapitre de Jérémie a été tiré du quatrième livre des rois, et ajouté à sa prophétie pour lui servir de

supplément, par ceux qui firent le recueil des livres sacrés après le retour de la captivité. Les livres des Machabées citent certains écrits de Jérémie, que l'on voyait encore l'an du monde 3880, et qui sont perdus. (2 Mach. 2, 1.) Le style de Jérémie est bas et simple, selon les plus savans rabbins, et selon saint Jérôme, dans sa préface sur Jérémie ; ce qui n'empêche pas qu'il ne soit sublime pour les pensées. Grotius juge avec raison que le talent de ce prophète était de toucher et d'exciter des passions de tendresse et de pitié. Les lamentations sont un chef-d'œuvre en ce genre. (Dom Calmet. Baillet, t. 4, premier mai. Richard Simon, Critique de Dup., t. 4, p. 217. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sac. et eccl., t. 1, p. 276 et suiv.)

JÉRÉMIE, de la ville de Lobna, père d'Amital, femme de Josias, roi de Juda, et mère de Joachas et de Sédécias. (4 Reg. 24, 18.)

JÉRÉMIE, homme très-vailant de la tribu de Manassé, et chef de sa famille. (1 Par. 5, 24.)

JÉRÉMIE. Il y eut deux héros de ce nom dans les armées de David. (Par. 12, 4, 10, 13.)

JÉRÉMIE, martyr de Palestine, et compagnon des saints Élie, Daniel, etc. (*Voyez ÉLIE*).

JÉRÉMIE, martyr du mont Sina et compagnon des saints Élie, Sabas, etc. (*Voyez ÉLIE*).

JÉRÉMIE, martyr de Cordoue, et compagnon des saints

Pierre, Walabonze, etc. (*Voyez* PIERRE.)

JÉRÉMIE, martyr sous les Sarrazins d'Espagne, et compagnon de saint Emila ou Emilan. (*Voyez* EMILA.)

JÉRÉMIEL, hébr., *la miséricorde de Dieu*, nom d'homme. (Jérém. 36, 26.)

JÉRIAS, hébr., *la crainte du Seigneur*, du mot *jare*, fils de Selemia. (Jérém. 37, 12.)

JÉRIAU, hébr., *vision du Seigneur*, du mot *raa*, voir, fils aîné d'Hébron. (1 Par. 23, 19.)

JÉRIBAI, hébr., *qui combat ou qui reprend*, du mot *rub*, fils d'Elnaëm. (1 Par. 11, 46.)

JÉRICHO, ville épiscopale de la première Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée. C'est la première ville qu'attaquèrent les Israélites, quand ils eurent passé le Jourdain. Ils la renversèrent jusqu'aux fondemens, et elle ne fut rebâtie que long-temps après par un idolâtre de Bethel, nommé Hiel, qui éprouva dans ses enfans la vertu de l'anathème que Josué avait prononcé contre ceux qui la réédifieraient. Le prophète Élisée et ses disciples s'y retirèrent, et le Sauveur du monde y logea dans la maison de Zachée. Elle est éloignée de Jérusalem de cinquante stades, et de soixante du Jourdain. Joseph nous apprend qu'elle est située dans une plaine au pied d'une montagne sèche et aride, qui s'étend du septentrion jusqu'à la campagne de Scithopolis, du côté du midi, jusqu'à la

terre de Sodome et aux extrémités du lac Asphaltide. Cette plaine est arrosée d'une belle et grande fontaine, et rapporte un baume fort précieux, des cèdres, des roses qu'on appelle de Jéricho, et des palmes qui y sont à présent rares et incultes, ce qui a fait qu'on la appelée *civitas Palmarum*. Saint Épiphane dit qu'elle avait vingt stades de circuit. On y trouva du temps de l'empereur Caracalla, c'est-à-dire en 217, dans un tonneau, la cinquième édition grecque du Vieux-Testament, qu'Origène a insérée dans ses hexaples. Il y a eu les évêques suivans :

1. Janvier, au concile de Nicée.

2. Macer, au second concile général tenu à Constantinople, en 381.

3. Eleutherius, au concile de Diospole, en 415. Il fut aussi témoin de l'invention et de la translation des reliques de saint Etienne.

4. Jean souscrit à la lettre synodale de Jean de Jérusalem à Jean de Constantinople contre l'hérétique Sévère, usurpateur du siège d'Antioche, en 518.

5. Grégoire, approuva en 538 la condamnation d'Anthyme.

6. Basile, transféré à l'église de Tibériade sur la fin du huitième siècle. (*Or. chr. t. 3, p. 654.*)

JERIEL, hébr., *crainte ou vision ou projection de Dieu*, fils de Thola. (1 Par. 7, 2.)

JÉRIMOTH, hébr., *les hauteurs*, du mot *ramam*, fils de Bela. (1 Par. 7, 7.)

JERIMUTH, un des trente vaillans capitaines de David. (2 Par. 12, 5.)

JERIMUTH, fils de Zéthua. (1 Esdr. 10, 27.)

JERIOTH, hébr., *un rideau*, du mot, *jeriah*, fils de Caleb et d'Azuba. (1 Par. 2, 18.)

JERMAI, hébr., *ma hauteur* ou *mon élévation*, du mot *rum*, élévation, nom d'homme. (1 Esdr. 10, 33.)

JERMYN (Michel), théologien anglais, né à Knowston en Devon le premier novembre 1590, étudia à Oxford dans le collège du corps de Christ, dont il fut reçu membre. Il prit le degré de docteur en Théologie à Leyde, et fut dans la suite chapelain ordinaire de Charles^{1^{er}}, et recteur de l'Eglise de Saint-Martin. Il mourut le 14 août 1659. Il a fait des paraphrases sur les Proverbes de Salomon, imprimées in-fol. en 1638; un commentaire sur l'Ecclesiaste, aussi in-fol. *De vita et obitu Jourdaini*, etc. Wood, *Antiquit. et histor. univers. oxon.*)

JÉROBAAL, surnom que l'on donna à Gédéon, depuis qu'il eut abattu le bois de Baal. (Judic. 7, 1.)

JEROBAAL, père d'Abimelech. (2 Reg. 11, 21.)

JÉROI OAM, hébr., *qui rejette* ou *qui combat* le peuple, du mot *jara* rejeter, fils de Nabat, et d'une veuve nommée Sarva. Son nom est célèbre et souvent détesté dans l'Ecriture, comme étant l'auteur du schisme et de l'idolâtrie des dix tribus qui le

reconnurent pour roi, après la mort de Salomon. Il mit un veau d'or à Dan, et l'autre à Bersabée, pour recevoir les hommages des peuples, et défendit d'aller à Jérusalem. Il fit aussi des temples sur les hauts lieux, et établit pour prêtres des gens du milieu du peuple, qui n'étaient point de la tribu de Lévi. Il mourut dans son impiété après vingt-deux ans de règne, l'an du monde 3050, avant Jésus-Christ 950, avant l'ère vulgaire 954. (3 Reg. 11 et suiv.)

JÉROBOAM II du nom, roi d'Israël, était fils de Joas. Il commença à régner après son père, l'an du monde 3179, avant Jésus-Christ 821. Il régna heureusement quarante-un ans, étant mort l'an du monde 3220; mais il fit le mal devant le Seigneur, et marcha dans les voies de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël. (4 Reg. 14, 23 et seq.)

JÉROHAM, hébr., *miséricordieux*, du mot *rekem*, fils d'Elcana. (1 Par. 6, 27.)

JÉROME (saint), prêtre et docteur de l'Eglise, naquit vers l'an 331, à Stridon, petite ville située entre la Dalmatie et la Pannonie. Son père nommé Eusèbe, homme riche, l'envoya à Rome où il apprit les belles-lettres sous le célèbre Donat. Sa jeunesse ne fut pas sans reproches; mais il reconnut ses fautes, en fit pénitence; et pour les laver entièrement il reçut le baptême à Rome sous le pontificat

du pape Libère, à l'âge d'un peu moins de trente ans. Le plaisir qu'il trouvait dans la lecture lui faisait quelquefois oublier le boire et le manger; Cicéron et Plaute faisaient surtout ses délices. Il les quittait quelquefois pour lire les prophètes; mais encore incapable de voir la lumière, leur style qui lui paraissait mal digéré, le révoltait aussitôt. Pour se perfectionner de plus en plus, il entreprit de voyager, et passa de Rome à Aquilée, où il vit entre autres grands personnages, Valérien qui en était évêque, le prêtre Chromace, le diacre Eusèbe, Héliodore, Nepotien, Niceas, Chrysogone, moine, et Rufin. Après quelque séjour en cette ville il alla dans les Gaules d'où il revint à Aquilée. Il se retira ensuite à Stridon sa patrie, où, dégoûté du monde, il se résolut d'aller finir ses jours dans quelque retraite de l'Orient. Mais avant d'en prendre le chemin il retourna à Rome chercher les livres qu'il y avait laissés. Il partit de cette ville avec Évagre, prêtre d'Antioche, Héliodore, et quelques autres avec lesquels il parcourut la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie. Il demeura quelque temps à Antioche d'où il se rendit dans le désert qui s'étend entre la Syrie et le pays des Sarrasins. Son occupation dans cette solitude était de lire et de méditer les livres saints, de travailler de ses mains pour gagner sa vie, et surtout de

transcrire des livres sur l'Écriture et les décrets de l'Église. Ces occupations ne le mirent pas à couvert des attaques du tentateur. Rome se présenta à lui avec tous les délices, tous les enjouemens, et tout ce que la mollesse a de plus puissant pour corrompre la jeunesse. Saint Jérôme se défendit en redoublant ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons et ses austérités. Il couchait sur la terre nu, passait les nuits et les jours à verser des larmes, et se refusait même la nourriture nécessaire pendant des semaines entières. Pour détourner son imagination des objets dangereux, et la fixer à quelque chose d'utile, il se mit à apprendre l'hébreu, et ce moyen lui réussit. Cependant les différens partis qui divisaient l'Église d'Antioche, celui de Melece, celui de Paulin, celui d'Euzoïus et de Vital, lui donnaient beaucoup d'inquiétude, en le pressant de se déclarer, et en venant lui demander chaque jour dans sa cellule, pour qui il était. Lassé de leurs poursuites, il revint à Antioche chez Évagre, son ami, où il embrassa le parti de Paulin qui l'éleva au sacerdoce vers l'an 376 ou 377, mais sans l'obliger à quitter la vie solitaire, ni sans l'attacher à une église. Il alla ensuite visiter les saints lieux dans la Palestine, et après un séjour assez long, il se rendit à Constantinople en 380, dans le dessein d'y étudier la Théologie, sous saint Grégoire de Nazianne, alors évêque de cette

ville. D'où vient qu'en plusieurs endroits de ses écrits il appelle saint Grégoire son maître, son précepteur, son catéchiste, et qu'il se glorifie d'avoir appris les écritures de ce saint homme si éloquent.

Le pape Damase qui travaillait sérieusement à éteindre le schisme d'Antioche, ayant convoqué un concile à Rome vers l'an 381 ou 382, saint Jérôme vint en cette ville avec saint Épiphanes et Paulin d'Antioche. Les deux derniers, près y avoir passé l'hiver, retournèrent en Orient; mais saint Jérôme resta à Rome près de trois ans, aidant au pape à écrire plusieurs lettres en réponse aux consultations des conciles d'Orient et d'Occident. Pendant son séjour en cette ville, Damase lui proposa souvent des difficultés sur l'Écriture-Sainte; et comme plusieurs vierges illustres souhaitaient aussi d'en avoir l'intelligence, il les leur expliquait, sans recevoir d'elles, ni rétribution, ni présents. Il en prit occasion de persuader à beaucoup de dames romaines de quitter l'éclat du monde pour mener une vie retirée et cachée en Jésus-Christ; ce qui lui attira la haine et les railleries des gens de plaisirs. Le pape Damase étant mort en 384, saint Jérôme se vit chargé de mille calomnies par les ecclésiastiques qu'il avait repris du vivant de ce pontife; ce qui l'obligea de quitter Rome au mois d'août de l'an 385, emmenant avec lui Paulinien, son frère encore jeune, le prêtre

Vincent et quelques autres moines. Ils arrivèrent à Jérusalem avant la fin de l'hiver; et peu de temps après saint Jérôme passa en Égypte pour y visiter les monastères de Nitrie. Ce fut apparemment dans le même voyage qu'il alla à Alexandrie, dans le dessein de voir le fameux aveugle Didyme, et de s'instruire auprès de lui. D'Égypte saint Jérôme retourna à Jérusalem, et à sa chère solitude de Bethléem où il s'appliqua plus que jamais à l'étude de la langue hébraïque. Il fut obligé d'interrompre ses études en 410, à la nouvelle qu'on lui apporta de la prise de Rome par Alaric, de la mort de Pammachius, son intime ami, et de plusieurs autres personnes considérables de cette ville. Il ne put voir, sans s'attendrir sensiblement la noblesse de Rome dispersée de tous côtés, venir lui demander la vie et le couvert après avoir possédé des richesses immenses. Son zèle et sa charité lui firent mettre en œuvre en cette occasion tout ce qui dépendait de lui pour donner du secours à ces illustres fugitifs. Mais à peine put-il lui-même s'échapper des mains des barbares qui firent l'année suivante 411, des courses sur les frontières de l'Égypte, de la Palestine, de la Phénicie et de la Syrie. Il eut encore de plus cruelles persécutions à souffrir de la part des pélagiens en 416. Pélage leur chef envoya une troupe de gens perdus à Bethléem attaquer les serviteurs et

les servantes de Dieu , qui y vivaient sous la conduite de saint Jérôme. Les uns furent battus avec une cruauté barbare ; un diacre y fut tué ; les bâtimens du monastère furent réduits en cendres ; et saint Jérôme n'évita les mauvais traitemens de ces impies qu'en se retirant dans une forte tour. Eustoquie et la vierge Paule, sa nièce, se sauvèrent à peine du feu et des armes qui les environnaient, et où elles avaient vu battre et tuer ceux qui leur appartenaient. Saint Jérôme ne survécut que peu d'années à cette persécution, et il mourut en paix dans une extrême vieillesse le 30 de septembre de l'an 420. Son corps tout desséché de jeûnes et de mortifications fut enterré à Bethléem dans la grotte de son monastère. L'Église célébrait sa fête en ce jour dès le temps de Bede et d'Usuard, comme on le voit dans leurs martyrologes ; elle est aussi marquée dans les plus anciens et dans le sacramentaire de saint Grégoire. On ne peut refuser à Saint Jérôme le mérite d'une grande foi et des autres vertus chrétiennes. S'il se laissa prévenir contre saint Chrysostôme par Théophile d'Alexandrie, c'est qu'il était homme, et comme tel capable d'être surpris. S'il fut haï durant sa vie, ce fut par les hérétiques, par les moines et les ecclésiastiques déréglés, qui ne pouvaient souffrir qu'il combattit, ou leurs erreurs, ou leurs vices. Il fut au contraire aimé et admiré par les saints,

qui honorèrent sa vertu, et qui virent avec joie les travaux qu'il entreprenait pour l'utilité de l'Église. C'est le témoignage qu'en rend Posthumien, témoin oculaire des œuvres de vertu de saint Jérôme. Saint Augustin l'appelle aussi un saint homme et un homme admirable, dont le cœur lui paraissait si rempli d'amour et de zèle pour la gloire de Jésus-Christ, qu'il ne craint point de le comparer à celui de saint Paul.

Saint Jérôme a composé un grand nombre d'ouvrages qui ont été imprimés en 1516 à Bâle chez Frobert en 9 volumes in-folio, à Lyon en 1530, à Paris en 1533 et 1546, à Louvain en 1573, à Rome en 1565 et 1576, Anvers en 1579, à Paris en 1580, 1609, 1623 et 1643, etc. Les deux meilleures éditions sont celles de dom Jean Martianai, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et celle de messieurs de Vallars et Maffei. Cette dernière a paru à Vérone en 1738, et pour celle de dom Martianai, elle est distribuée en cinq volumes in-fol. dont le premier parut à Paris en 1693 ; le second en 1699 ; le troisième en 1704 ; le quatrième et le cinquième en 1706. C'est cette édition de dom Martianai qui nous guidera dans l'ordre que nous allons suivre en rendant compte des ouvrages de saint Jérôme.

Ouvrages contenus dans le premier tome.

Le premier ouvrage du pre-

mier tome est une version latine de l'Écriture-Sainte, qui a été adoptée par l'Église, sous le nom de *vulgate*. Il faut néanmoins remarquer que les livres de l'Ancien-Testament, tels que nous les lisons dans notre *vulgate*, ne sont pas tous de la traduction que saint Jérôme en avait faite sur l'hébreu : les psaumes y sont selon l'ancienne version que saint Jérôme avait revue exactement et réformée sur le grec des hexaples d'Origène. Les livres de Tobie et de Judith, quoique non compris dans le canon des hébreux, sont de la version de saint Jérôme, de même que les additions aux livres d'Esther et de Daniel. Ceux de Baruch, de la sagesse, de l'ecclésiastique et des Machabées sont de l'ancienne version *vulgate*. Tout le reste de l'Ancien-Testament est de la version que saint Jérôme a faite sur l'hébreu. La révision que fit ce père des quatre évangélistes, par ordre du pape Damase, n'eut pas moins de succès. Il assure qu'il avait lui-même confronté cette version sur le grec, et soutient que ceux qui voudront l'attaquer, se convaincront aisément par eux-mêmes de sa fidélité et de sa pureté, s'ils veulent prendre la peine de la comparer avec le texte original. S. Jérôme, dans sa préface au pape Damase, ne dit point qu'il ait corrigé tout le Nouveau-Testament sur le texte grec ; il ne parle que des quatre évangiles. Mais dans son catalogue des hommes illustres,

il dit en général qu'il a rétabli le Nouveau-Testament suivant la vérité de l'original grec ; ce qui donne lieu de croire qu'après avoir fait ce que ce pape demandait de lui en 383 et 384, il crut pour l'utilité de l'Église devoir encore corriger les actes, les épîtres et les écrits des apôtres, et qu'il avait achevé cet ouvrage en 392, qu'il composa son catalogue des hommes illustres. Ce qui confirme cette conjecture, c'est que saint Jérôme en répondant à saint Augustin qui lui avait écrit au sujet de sa correction du Nouveau-Testament, marque plusieurs passages tirés des épîtres de saint Paul, entre ceux qu'il avait corrigés. Cette version du Nouveau-Testament fut mieux reçue que celle de l'ancien. On continua néanmoins de lire le Nouveau-Testament, suivant l'ancienne *vulgate* ; mais insensiblement elle fut réformée sur l'ancienne édition de saint Jérôme, qui devint la plus commune, et qui est aujourd'hui la seule usitée dans l'Église catholique.

Ouvrages contenus dans le second tome.

Le premier est intitulé : *des Noms hébreux*. Saint Jérôme y explique les étymologies de tous les noms propres qui se rencontrent dans l'Ancien et dans le Nouveau-Testament. Le second est un dictionnaire géographique, intitulé : *des Lieux hébreux*, dont il est fait mention dans l'Ancien - Testament. Dans la

préface, saint Jérôme avertit que cet ouvrage est d'Eusèbe de Césarée, et qu'il n'a fait que le traduire du grec, en se donnant néanmoins la liberté d'en retrancher ce qui ne lui paraissait pas digne d'être transmis à la postérité, et d'y ajouter ce qu'il croyait utile. On y apprend la géographie sacrée, nécessaire pour l'intelligence de l'Écriture-Sainte, et on doit d'autant plus aisément ajouter foi à ce qu'Eusèbe et saint Jérôme y disent de la situation des lieux, qu'ayant vécu tous deux dans la Palestine, ils étaient bien informés de ce qu'ils en ont écrit. L'ouvrage intitulé Questions ou Traditions hébraïques sur le livre de la Genèse, renferme les sentimens de quelques Juifs et de plusieurs anciens interprètes grecs, et de quelques-uns des latins, sur divers endroits de ce livre. Le but de saint Jérôme, dans cet écrit, est de faire voir la pureté du texte hébreu, de réfuter ceux qui le croyaient corrompu, et d'y donner les étymologies des choses, des noms et des pays marqués dans la Genèse selon l'hébreu.

Le livre des questions sur la Genèse est suivi de seize lettres qui traitent de quelques endroits difficiles de l'Ancien-Testament. La première est au pape Damase qui avait proposé cinq questions à saint Jérôme. La lettre suivante, dans les anciennes éditions, est adressée à Evagre : ce qui semble être une faute, puisque tous les manus-

crits, au lieu d'Evagre, lisent *Evangelus*. Ce prêtre ayant reçu un livre anonyme où l'auteur prétendait soutenir que Melchisedech était le Saint-Esprit, l'envoya à saint Jérôme, le priant de lui dire ce qu'il en pensait. Pour le satisfaire, il recourut à divers traités que les anciens avaient fait sur cette matière, et trouva qu'Origène et Didyme avaient dit que Melchisedech était un ange; que saint Hippolyte, saint Irénée et plusieurs autres ont cru qu'il avait été un homme Cananéen, roi d'une ville appelée Salem, et prêtre du Seigneur; mais que suivant l'opinion des Juifs, Melchisedech était le même que Sem, fils de Noé. Saint Jérôme laisse à *Evangelus* le choix de l'une de ces opinions; mais il soutient contre Joseph et contre tous les écrivains chrétiens, que Salem, dont Melchisedech était roi, n'est point Jérusalem, et que c'est une ville que l'on connaissait encore sous le nom de Salem ou Salim, qui était de la juridiction de Sichem, proche de Schytople, où l'on voyait de grandes ruines qu'on disait être les restes du palais de Melchisedech. Suivent deux lettres à Fabiole, l'une des plus illustres et des plus riches dames romaines. La première est un tissu de réflexions morales sur les habits sacerdotaux des prêtres de l'ancienne loi; sur la pureté des mœurs qu'ils devaient apporter à l'autel, et sur la science dont ils devaient être doués. La se-

conde est un traité des quarante-deux stations ou campemens des Israélites. Saint Jérôme, après une explication littéraire de chaque lieu ou campèrent les Israélites, l'accompagne ordinairement d'une instruction morale, et nous fait considérer tous ces différens campemens comme la figure du chemin qui conduit au ciel. Dans la lettre à Dardanus, préfet des Gaules, saint Jérôme fait voir par un grand nombre de passages de l'Écriture que la terre promise aux Israélites, doit s'entendre spirituellement de la terre des vivans dont parle David, c'est-à-dire, de la gloire éternelle. La lettre à sainte Marcelle contient l'explication de l'éphod et du téraphim, dont il est parlé dans les livres des rois et des juges; et la lettre au prêtre Ruffin, différent de celui d'Aquilée, est aussi une application allégorique du jugement rendu par Salomon entre deux femmes publiques. La lettre au prêtre Vital est sur ce que dit l'Écriture, que Salomon et Achaz avaient eu des enfans à onze ans : ce qui, quoiqu'extraordinaire, n'est pas impossible à Dieu. La lettre suivante est une réponse à sainte Marcelle qui avait prié saint Jérôme de lui envoyer le commentaire de saint Retice d'Autun sur le Cantique des cantiques. Dans la lettre à Sunia Fretela saint Jérôme donne pour règle touchant les différences qui se trouvent dans les versions de l'Écriture, que comme dans la variation des exemplai-

res latins du Nouveau-Testament, on a recours, pour en fixer les véritables leçons, au texte grec qui est l'original, de même lorsque dans les livres de l'Ancien-Testament il y a des différences entre les versions grecques et latines, il faut recourir à la vérité hébraïque. C'est là-dessus que saint Jérôme avait été consulté par Sunia et Fretela, qui étaient, non deux femmes, comme quelques-uns se sont imaginés, mais deux officiers d'armées du pays des Gètes en Germanie, qui avaient envoyé à saint Jérôme un cahier des différences qu'ils trouvaient entre la traduction latine des psaumes et le texte grec, le priant de leur apprendre à quoi ils devaient s'en tenir lorsque le grec était différent de la version latine, et laquelle des deux leçons était plus conforme à l'hébreu. La lettre à la vierge Principie, est une explication du psaume quarante-quatrième, et celle au prêtre Cyprien, une explication du psaume 89^e. Dans la lettre à Marcelle de l'an 384, saint Jérôme rapporte dix-neufs que l'Écriture donne à Dieu dans la langue hébraïque. Le premier est *El*, qui selon les septante signifie *Dieu*, et selon Aquila, *Fort*. Le second est *Eloim*; le troisième *Eloë*, qui sont la même chose que *Dieu*: le quatrième *Sabaoth*, que les septante rendent par *Dieu des Vertus*, et Aquila par *Dieu des Armées*. Le cinquième *Elion*, c'est-à-dire, *Très-Haut*. Le

sixième, *Eser Jeje*, ce qui veut dire *celui qui est*. Le septième, *Adonai*, qui signifie *Seigneur*. Le huitième *Ja*, qui veut dire *Dieu*. Le neuvième, *Tetragrammon* ou *ineffable*. Le dixième, *Saddai*, qu'Aquila traduit par *robuste et tout puissant*. Les lettres à Paule et à Marcelle, écrites vers l'an 184, sont des explications, la première du psaume 118, et la seconde de quelques endroits du psaume 126. Ces lettres sont suivies du commentaire sur l'ecclésiaste dédié à Paule et à Eustoquie. Ce commentaire est fait avec beaucoup de précision et de netteté; saint Jérôme y explique le sens spirituel et littéral. Les deux traités sur le Cantique des cantiques sont d'Origène. On trouve ensuite divers fragmens des hexaples du même père sur la Genèse, l'Exode et le Lévitique, le Deutéronome, Josué, les juges, les quatre livres des rois, les psaumes, et le Cantique des cantiques. Voilà ce qui fait la première partie du second tome. On trouve dans la seconde un petit traité intitulé : *Des dix tentations du peuple d'Israël dans le Désert*; un commentaire sur le cantique de Débora, des questions hébraïques sur les livres des rois et des Paralipomènes; une explication interlinéaire du livre de Job; un commentaire sur les psaumes, avec une lettre à Dardanus, et une préface sur le livre des psaumes. Mais on convient que tous ces écrits sont supposés à saint Jérôme.

Ouvrages contenus dans le troisième tome.

Le premier est un commentaire sur le prophète Isaïe, divisé en dix-huit livres, dont chacun est précédé d'un prologue dédié ordinairement à la vierge Eustoquie. Le second est une lettre au pape Damase sur les Séraphins. Le troisième un commentaire sur le prophète Jérémie, divisé en six livres qui n'expliquent que les trente-deux premiers chapitres de ce prophète. Le quatrième, un commentaire sur Ezéchiel, divisé en quatorze livres. Le cinquième, un commentaire sur Daniel. Le sixième, un commentaire sur les douze petits prophètes, divisé en vingt livres, dont trois sont sur Osée, un sur Joël, trois sur Amos, un sur Abdias, un sur Jonas, un sur Michée, deux sur Abacuc, deux sur Sophonie, un sur Aggée, trois sur Zacharie, un sur Malachie.

Ouvrages contenus dans la première partie du quatrième tome.

Le premier est un commentaire sur l'évangile saint Matthieu divisé, en quatre livres, qui n'ont qu'une seule préface. Le second est une lettre au pape Damase sur l'*hosanna*. Le troisième, une autre lettre au même pape, qui contient une explication de la parabole de l'Enfant prodigue. Le quatrième, une lettre au prêtre Amandus, qui avait proposé quatre questions à saint Jérôme, dont la première regardait l'explication de ces pa-

roles de Jésus-Christ : *Ne soyez point en inquiétude pour le lendemain, car à chaque jour suffit son mal.* Suit la lettre à Marcelle intitulée : *Contre les Novations.* Saint Jérôme y soutient que le péché contre le Saint-Esprit doit s'entendre de ceux qui attribuent au démon les œuvres de l'Esprit de Dieu. L'ouvrage suivant est encore une lettre à la même sainte Marcelle qui avait demandé à saint Jérôme l'explication de cinq ou six endroits du Nouveau-Testament. Suit la lettre à Hédibie, qui renferme douze questions sur divers passages de l'Ecriture. Hédibie demandait dans la première comment on pouvait devenir parfait, et de quelle manière devait vivre une veuve qui n'avait point d'enfants ? « Pour y répondre, je me servirai, » dit saint Jérôme, des propres « paroles de Jésus-Christ : *Allez, » vendez tout ce que vous avez, » donnez-le aux pauvres et suivez » le Sauveur.* » Ce Père veut que dans la distribution des aumônes on préfère les chrétiens aux infidèles, et parmi les chrétiens ceux qui mènent une vie pure à ceux dont les mœurs sont corrompues et déréglées. Sa lettre à Algasie est une réponse à onze questions sur le Nouveau-Testament, que cette personne pieuse avait faites à saint Jérôme. La lettre à Minerve et Alexandre, moines à Toulouse, renferme l'explication de ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : *Nous dormirons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* Le

commentaire sur l'épître aux Galates, est divisé en trois livres qui ont chacun leur prologue, de même que le commentaire sur l'épître aux Ephésiens, qui est suivi des commentaires sur les épîtres à Tite et à Philemon.

Ouvrages contenus dans la seconde partie du quatrième tome.

Dom Martiani a distribué les lettres de saint Jérôme en neuf classes, selon l'ordre suivant :

Lettres de la première classe.

Saint Jérôme ayant appris vers l'an 374, que Rufin était arrivé de Rome en Egypte, lui écrivit pour lui témoigner combien cette nouvelle lui avait causé de joie, et l'empressement qu'il avait de le voir. Les deux lettres à Florent sont de la même année que la précédente, et on peut rapporter au même temps la lettre à Théodose et à ses religieux. Ce fut encore vers le même temps que saint Jérôme écrivit à Héliodore qui l'avait suivi dans son voyage d'Orient et dans le désert, mais qui, sous prétexte de quelques affaires de famille, était retourné en Italie chez son père. Saint Jérôme qui en était inconsolable, lui écrit pour l'inviter à revenir dans le désert, comme il le lui avait promis en partant, et pour l'engager à faire cette démarche, il lui représente d'une manière vive et touchante les dangers de son état, les promesses qu'il avait faites à Dieu dans le baptême, et les efforts que le

démon faisait pour étouffer Jésus-Christ dans son cœur. « Quelques caresses, ajoute-t-il, que vous fasse Népotien, votre petit neveu, pour vous retenir, quoique votre mère, les cheveux épars et les habits déchirés, vous montre le sein qui vous a allaité; quoique votre père se couche sur le seuil de la porte pour vous empêcher de passer, foulez-le courageusement aux pieds, et sans verser une seule larme, courez promptement vous ranger sous l'étendard de la croix. C'est une espèce de piété que d'être cruel dans ces occasions, et ce n'est que dans de pareilles conjonctures qu'il est permis de l'être. » Saint Jérôme finit cette lettre par une peinture des avantages et des douceurs de la vie solitaire. Les lettres à Julien, diacre, à Chromace, à Niceas, à Chrysogone, à Paul de Concorde, au moine Antoine, et aux vierges de la montagne d'Hermone, et à Castorine, n'ont rien de bien remarquable. Les deux lettres au pape Damase, écrites sur la fin de l'an 376, ou au commencement de l'an 377, sont des consultations touchant les hypostases, pour savoir combien il en faut admettre en Dieu. Dans la lettre écrite vers le même temps à Marc, prêtre de Tolède, bourg de Syrie, saint Jérôme se plaint de ce qu'on le faisait passer pour hérétique, lorsqu'il disait qu'il n'y a dans la Trinité qu'une seule substance, et qu'on l'accusait d'être dans les senti-

mens impies de Sabellius, parce qu'il confessait sans cesse qu'il y a trois personnes subsistantes, véritables, entières et parfaites. Innocent, à qui est adressée la dix-septième lettre de saint Jérôme, est un de ceux qui le suivirent en Orient, et qui l'accompagnèrent dans le désert de Syrie. Il avait souvent prié ce père d'écrire l'histoire du miracle arrivé de leur temps dans la personne d'une femme injustement accusée d'adultère, et il s'en était toujours défendu; mais enfin il céda aux prières d'Innocent, en lui écrivant cette histoire avec beaucoup d'éloquence.

Lettres de la seconde classe.

La première est un long traité touchant la virginité, dédié à Eustoquie, fille de sainte Paule, et que l'on a intitulé : *Lettre*. Après y avoir fait une peinture de la faiblesse humaine, et des périls où nous sommes exposés à tout moment de perdre notre innocence, saint Jérôme prescrit à Eustoquie certaines règles pour vivre saintement dans l'état de virginité qu'elle avait embrassé. La première est la crainte et l'humilité. « Je ne veux pas, lui dit-il, quel'état que vous avez embrassé vous inspire de l'orgueil, mais de la crainte. Vous portez avec vous un précieux trésor, prenez garde de tomber entre les mains des voleurs. La vie présente est comme une carrière où nous courons tous, afin de recevoir la couronne de la vie future. L'on ne marche qu'en tremblant par-

mi les serpents et les scorpions. Le démon, peu appliqué à dévorer ceux qui ne sont pas du corps de l'Eglise, ne s'applique qu'à séduire les fidèles, et à les arracher du sein de leur mère. Il ne se nourrit, comme le dit un prophète, que de viandes choisies et délicieuses. » La vigilance à rejeter les mauvaises pensées, est la seconde règle que saint Jérôme donne à Eustoquie. « Ne donnez point, lui dit-il, aux mauvaises pensées le temps de se fortifier dans votre esprit : étouffez toutes ces semences de Babylonie : faites mourir votre ennemi tandis qu'il est encore faible, et arrêtez dès sa source la malignité d'une passion naissante. » Il lui donne pour troisième règle la sobriété dans le boire et dans le manger, et l'exhorte ensuite à fuir les compagnies. « Ne sortez de chez vous que très-rarement, lui dit-il, pas même pour aller visiter les tombeaux des martyrs : honorez-les dans votre chambre. Appliquez-vous souvent à la lecture, et apprenez beaucoup de choses par cœur. Jeûnez tous les jours, et ne mangez jamais jusqu'à vous rassasier. » Il lui parle du mariage d'une manière peu avantageuse; mais prévoyant qu'on lui ferait sur cela quelques reproches, il s'explique aussitôt en disant : « Ce n'est point mal parler du mariage, que de lui préférer la virginité. Je loue les noces, je loue le mariage; mais c'est parce qu'il produit des vierges. Je le regarde comme une épine qui porte des roses, comme une terre

qui produit de l'or, comme une nacre où se forment les perles. » Il conseille à Eustoquie de partager en plusieurs heures différentes le temps qu'elle voudra donner à la prière, afin que l'heure destinée à cet exercice étant venue, elle quitte tout pour y vaquer. » Outre les heures de tierce, de sexte et de none, du matin et du soir, que tout le monde, dit-il, sait être consacrées à la prière, nous devons encore avoir soin de prier Dieu avant de nous mettre à table, et de n'en sortir jamais sans rendre grâces au créateur; de nous armer de l'oraison en sortant de chez nous, et de ne nous asseoir à notre retour qu'après avoir fait quelque prière; de faire le signe de la croix à chaque action et à chaque démarche. » Cette lettre fut écrite vers l'an 384. On peut rapporter à la même année la lettre à Marcelle, touchant la maladie ou plutôt la conversion de Blesille, fille de sainte Paule. Dans une autre lettre qu'il lui écrivit quelques jours après, il lui fit l'éloge d'une vierge, nommée Aselle, qui avait dès l'âge de douze ans embrassé un genre de vie très-austère, couchant sur la terre nue, priant sans cesse, ne mangeant que pour soutenir les défaillances de la nature. Le pain et le sel étaient toute sa nourriture. Un habit brun faisait tous ses ornemens. Jamais on ne la vit ni paraître en public, ni parler à aucun homme. Elle gardait l'abstinence pendant tout le cours de l'année, et jeûnait

souvent deux et trois jours de suite. Ce fut encore la même année que saint Jérôme écrivit une lettre à sainte Paule, pour la consoler de la mort de Blesille, sa fille, dont il relève les belles qualités et les vertus; la mémoire, l'esprit, la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque, l'amour pour la pauvreté, l'humilité profonde, l'assiduité à lire l'évangile et les prophètes, etc. Les lettres à Eustoquie et à Marcelle, sont encore de la même année. L'an 385, saint Jérôme étant sorti de Rome et déjà embarqué pour retourner en Palestine, écrivit du port de Rome à Aselle, pour se défendre des faux bruits répandus contre lui, à l'occasion de quelques dames romaines, et particulièrement de Paule et de Mélanie, à qui il expliquait les saintes Ecritures. La lettre suivante à Paule, contient l'éloge d'Origène et l'énumération de ses écrits. Suivent les Vies de saint Paul, premier ermite, de saint Hilarion, de S. Malch, et le catalogue des hommes illustres, qui comprend cent trente-neuf chapitres, non-seulement les écrivains ecclésiastiques, mais encore quelques Juifs, comme Philon, Joseph et Juste de Tibériade, Sénèque, qui était païen, et quelques hérétiques.

Écrits et lettres de la seconde classe.

Le premier écrit de cette classe est le livre contre Helvidius, disciple d'Auxence, arien,

qui avait usurpé le siège de Milan sur saint Denis. Cet Helvidius prétendait que la sainte Vierge, après la naissance de Notre-Seigneur, avait eu de saint Joseph d'autres enfans, savoir ceux que l'Évangile appelle les frères de Jésus-Christ, et soutenait que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage. Saint Jérôme commence son traité en priant le Saint-Esprit de vouloir se servir de lui, pour défendre la virginité de la sainte vierge, et de lui inspirer ce qu'il devait dire sur ce sujet. Il invoque aussi Jésus-Christ, le priant de s'intéresser à la défense des chastes entrailles qui l'ont porté pendant neuf mois; et supplie le Père éternel de faire connaître à toute l'Église, par son ministère, que celle qui est devenue mère avant d'être mariée, est demeurée vierge après son enfantement. Il réfute ensuite les passages qu'Helvidius apportait pour établir ses erreurs. Le premier était tiré de l'évangile de saint Matthieu, ch. 1, v. 18, où il est dit que la Vierge étant fiancée, fut trouvée grosse avant qu'elle eût eu commerce avec Joseph. D'où Helvidius concluait qu'elle avait donc eu depuis commerce avec son époux. Saint Jérôme fait voir que cette conséquence est mal tirée, parce que souvent on dit qu'une chose a été faite avant une autre qui ne doit jamais arriver : comme lorsqu'on dit : cet homme est mort avant de faire

pénitence. Car cela ne veut pas dire qu'il doive la faire dans l'autre monde, où il n'y a ni retour ni pénitence. La particule *avant* que marque seulement en cet endroit une chose qui n'était point faite lorsque la mort a surpris celui dont on parle. De même l'Évangéliste voulant faire voir que Jésus-Christ n'était point fils de Joseph, fiancé de la sainte Vierge, dit qu'elle fut trouvée enceinte avant qu'ils eussent eu commerce ensemble : donc il ne s'ensuit nullement qu'ils l'aient eu après sa grossesse. Le second passage, qu'alléguait Helvidius, est encore tiré de saint Matthieu, qui dit au même endroit, *que Joseph ne connut point sa femme, jusqu'à ce qu'elle eût enfanté son fils premier né*. Donc, concluait Helvidius, que Joseph a dû connaître Marie après la naissance de son premier né, la particule *jusqu'à ce que* marquant dans l'Écriture un temps précis après lequel la chose devait arriver. Saint Jérôme répond, que quoique la particule *jusqu'à ce que* marque assez souvent un temps précis, il y a néanmoins plusieurs endroits dans l'Écriture, où elle marque un temps indéterminé et même infini. Comme lorsque Dieu dit dans Isaïe et dans Jérémie : *Je suis jusqu'à ce que vous vieillissiez*. La particule *jusqu'à ce que* ne peut signifier en cet endroit le terme et la fin de l'existence de Dieu, puisqu'il est éternel et qu'il doit durer toujours.

Il en est de même de ce que dit Jésus-Christ à ses disciples dans l'évangile de saint Matthieu : *je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Il y aurait en effet de l'impiété à conclure de ce passage, que Jésus-Christ, après la fin des siècles, ne sera plus avec son Église, ni avec ses élus. Helvidius tirait sa troisième preuve de l'évangile selon saint Luc, qui donne à Jésus-Christ la qualité d'*enfant premier-né* ; soutenant qu'un premier né dans une famille supposait nécessairement des frères puînés. Saint Jérôme répond en faisant voir que dans le langage de l'Écriture, tout enfant né de la première couche d'une femme, est appelé *premier-né*, soit qu'il ait des frères après lui, soit qu'il n'en ait pas, et qu'il demeure fils unique.

Saint Jérôme eut encore à prendre la défense de la virginité contre un autre hérétique nommé Jovinien : c'est ce qu'il fit dans ses deux livres contre Jovinien, auxquels il ajouta depuis une lettre apologétique adressée à Pammaque, pour défendre contre ceux qui publiaient qu'il avait excédé, et pour la virginité, et contre le mariage. Il écrivit aussi sur le même sujet à Domnion et à Pammaque en particulier. La lettre à Népotien, neveu d'Héliodore, contient les obligations d'un parfait ecclésiastique, et la lettre à Héliodore, une consolation sur la mort de Népotien, son neveu,

arrivée vers l'an 396 ou 397. La lettre à Vigilance, est pour se défendre des erreurs d'Origène, que Vigilance imputait calomnieusement à saint Jérôme. La lettre à Riparius, prêtre espagnol, roule sur l'honneur que l'on rend aux reliques et aux saints; honneur que saint Jérôme prouve et explique contre Vigilance qui le condamnait. Le livre contre Vigilance, est aussi sur la même matière. Dans le dialogue contre les lucifériens, saint Jérôme fait l'histoire du concile de Rimini, prend la défense de celui d'Alexandrie, et combat Hilaire, diacre de Rome, qui soutenait qu'il fallait rebaptiser les ariens, et généralement tous les hérétiques. La lettre à Pammaque, est contre les erreurs de Jean de Jérusalem. La lettre à Théophile, est pour le remercier des soins qu'il s'était donnés pour réconcilier saint Jérôme avec Jean de Jérusalem. La lettre à Pammaque et à Oceanus, est pour se justifier de l'imputation d'origénisme. La lettre à Rufin, et l'apologie contre Rufin, divisée en trois livres, roulent sur la même matière. La lettre à Ctésiphon, est contre les erreurs de Pélage, de même que le dialogue contre les pélagiens, divisé en trois livres.

Lettres de la quatrième classe.

La lettre de Paule et d'Eustoquie à Marcelle, porte dans quelques manuscrits le nom de saint Jérôme, et il y a lieu de

croire qu'il y eut quelque part. Il écrivit en son propre nom une lettre à Marcelle, pour la prier de venir à Bethléem, et une autre pour la remercier de quelques présents qu'elle lui avait envoyés. La lettre à Furia, dame illustre et de l'ancienne famille des Camilles, renferme plusieurs avis sur la manière de se conduire dans l'état de viduité, et la peinture des chagrins qu'il y a à essayer dans un second mariage. La lettre à Didier, homme connu par plusieurs beaux ouvrages, est une invitation au voyage de Jérusalem; et celle qui est adressée à saint Paulin, renferme des règles pour bien vivre dans l'état de pauvreté volontaire qu'il venait d'embrasser. Saint Jérôme lui avait déjà écrit long-temps auparavant. Il lui écrivit encore une troisième lettre vers l'an 399, pour lui donner l'explication de deux difficultés qu'il lui demandait. La lettre à Lucinius, Espagnol, riche et vertueux, renferme quelques avis spirituels; et la lettre à Théodora, veuve de cet homme, contient des motifs de consolation sur la mort de son mari. La lettre à Panimaque, en 398 ou 399, est pour le consoler de la mort de Pauline, sa femme, seconde fille de sainte Paule, qui était morte néanmoins deux ans auparavant. La lettre à Abigans, prêtre espagnol, est de l'an 394 ou 395. Saint Jérôme tâche de le consoler sur la perte qu'il avait faite de ses yeux. « N'ayez point de

» regret, lui dit-il, d'avoir perdu un avantage que possèdent les fourmis, les mouches et les serpents, je veux dire les yeux du corps : réjouissez-vous au contraire d'avoir cet œil avec lequel on voit Dieu. » Il lui raconte que quelques philosophes s'étaient arraché les yeux, afin que leur esprit dégagé de tous les objets sensibles, pût former des idées plus pures et plus nettes. La lettre à Traquillin, est sur la lecture des ouvrages d'Origène. La lettre à Læta, renferme des règles pour l'éducation de la jeune Paule, sa fille.

Lettres de la cinquième classe.

A la suite des quatre lettres à Théophile d'Alexandrie, viennent quelques lettres à saint Augustin, dans l'une desquelles, écrite sur la fin de l'an 404, saint Jérôme défend l'explication qu'il avait donnée de l'action par laquelle saint Paul reprit saint Pierre de ce qu'il contraignait les gentils de judaïser, afin de ménager l'esprit des Juifs nouvellement convertis à la foi. Saint Jérôme prétendait que ce n'était que par collusion, par feinte et par déguisement, que saint Paul avait repris Pierre à ce sujet. C'est ce qu'il appuie encore dans cette lettre, loin de se rétracter comme saint Augustin l'en avait prié. Il y a encore quatre lettres de saint Jérôme à saint Augustin, qui n'ont aucun rapport avec la dispute qu'ils avaient eue ensemble touchant l'explication de

l'endroit de l'épître aux Galates, où est rapportée la correction que saint Paul fit à saint Pierre. La dernière lettre de cette classe est adressée à Marcellin, gouverneur d'Afrique, et à Anapsichie, qui avait proposé à saint Jérôme une question touchant l'origine des âmes ; savoir, si elles descendent du ciel dans les corps ; ou si elles sont une portion de la substance de Dieu ; ou si elles ont été toutes créées au commencement du monde, et renfermées dans les trésors de Dieu pour être ensuite distribuées dans les corps ; ou si enfin elles passent des pères dans les enfans : en sorte que dans les hommes, comme dans les bêtes, l'âme soit engendrée par une autre âme, comme le corps l'est par un autre corps. Saint Jérôme ne décide rien sur cette question, disant qu'il s'en était expliqué dans ses livres contre Rufin.

Lettres de la sixième classe.

La première fut écrite vers l'an 401 à Oceanus. Saint Jérôme s'efforce d'y montrer qu'un homme qui a été marié en premières noces avant son baptême, et en secondes noces depuis son baptême, n'est pas dans le cas de la bigamie qui empêche d'être promu aux ordres sacrés. La lettre à Magnus, avocat romain, est une réponse à la demande que cet orateur avait faite à saint Jérôme, pourquoi il citait dans ses ouvrages les auteurs profanes. Ce père se justifie sur ce que tous les écrivains ecclésiasti-

ques, dont il fait une longue énumération, en avaient usé de même. La lettre à Oceanus, est un éloge funèbre d'une dame romaine, nommée Fabiole. La lettre à Salvine, est pour la consoler de la mort de Nibridius, son mari. La lettre à Eustoquie, écrite l'an 404, contient l'éloge de sainte Paule, sa mère, qui mourut à Bethléem la même année. La lettre à Pammaque et à Marcelle, fut écrite vers l'an 402, à l'occasion de la seconde lettre paschale de Théophile, que saint Jérôme leur envoya après l'avoir traduite de grec en latin. La lettre à Théophile d'Alexandrie, écrite en 404, regarde la personne et la déposition de saint Jean Chrysostôme. La lettre à deux dames gauloises, fut écrite avant l'an 406, et celle à Rustique, vers l'an 408. On met en 409 la lettre à Agéruchie ou Gerontie, que saint Jérôme appelle un petit livre de la monogamie, et qui n'est qu'une exhortation générale à la viduité. La lettre à Julien, homme de qualité, est pour le consoler de la perte de sa femme, de deux de ses filles, et de presque tous ses biens. La lettre suivante est une exhortation à la pénitence. La lettre à Avitus, Espagnol, contient le dénombrement des erreurs renfermées dans les livres des principes d'Origène. La lettre au moine Rustique, renferme plusieurs avis utiles aux solitaires, avec l'éloge de saint Exupère de Toulouse. La lettre à Principie, intitulée :

Éloge funèbre de Marcelle, contient une relation des vertus de cette sainte dame. La lettre à Démétriade, fille de la première qualité, qui s'était consacrée à Dieu, contient plusieurs règles de conduite propres aux vierges chrétiennes, et la lettre à Gaudence contient des préceptes pour l'éducation de sa fille Pacatule.

Lettres de la septième classe.

La première est la lettre à Exupérance, homme de guerre, pour l'engager à quitter le monde. La seconde, à un nommé Castrace, qui était de Pannonie; pour le consoler de ce qu'il avait perdu la vue. La lettre à Évangélus, fut écrite à l'occasion d'un certain personnage qui préférait les diacres aux prêtres. Saint Jérôme y rabaisse extrêmement les diacres, et y relève la dignité des prêtres le plus qu'il peut. La lettre à Riparius, prêtre de Gascogne, contient l'éloge du zèle de ce prêtre contre les hérétiques. Dans la lettre à Apronius, saint Jérôme loue le zèle de cet homme et sa constance dans la foi, et l'invite à tout quitter pour venir en Orient.

Huitième classe des lettres de saint Jérôme.

La huitième classe des lettres de saint Jérôme, est composée des préfaces que ce père a mises à la tête de divers ouvrages qu'il a traduits de grec en latin. La première est adressée à Vincent

et à Gallien. Il les prie l'un et l'autre de lire la traduction qu'il leur adressait de la chronique d'Eusèbe, non en censeur rigide, mais en ami indulgent, leur avouant qu'il avait dicté cet ouvrage extrêmement vite. La seconde préface est encore adressée à Vincent, qui lui avait demandé la traduction des homélies d'Origène sur Ézéchiel et sur Jérémie. On la met en 368. Vers le même temps il traduisit trente-neuf homélies d'Origène sur saint Luc, à la prière de Paule et d'Eustoquie, auxquelles il en écrivit. La lettre ou préface à Héraclée, n'est pas de saint Jérôme, mais de Rufin. Dans la lettre ou préface sur la règle de S. Pacôme, écrite après l'an 404, on trouve quelque chose sur la manière de vivre des moines de Tabène, sur leurs monastères, la forme de leurs habits et leurs observances.

Neuvième classe des lettres de saint Jérôme.

Les lettres qui composent la neuvième classe de celles de saint Jérôme, sont celles qui jusqu'ici avaient été mêlées parmi lessiennes dans les anciennes éditions; savoir, une sous le nom de saint Paulin de Nole à Celantia; une de saint Épiphanie à Jean, évêque de Jérusalem, traduite en latin par saint Jérôme; et une de Théophile d'Alexandrie à saint Épiphanie.

Des ouvrages contenus dans le cinquième volume

Le cinquième volume est un

recueil de diverses pièces qui ont rapport à l'histoire de saint Jérôme, ou qui lui sont supposées. On les a distribuées en plusieurs classes. La première comprend, 1°. une Lettre de saint Jérôme à Damase, avec la réponse de ce pape; elles sont l'une et l'autre dignes de leur auteur. 2°. Un ramas de canons pénitentiaux de divers conciles, la plupart postérieurs au siècle de saint Jérôme. 3°. Un petit Discours fait au jour natal de saint Jérôme: il y est parlé de sa mort et de ses ouvrages. 4°. Une Lettre à la vierge Démétria-de, que l'on convient être de Pélage. 5°. Une autre à Julien-ne, mère de Démétria-de: elle est de saint Augustin. 6°. Une lettre aux filles de Gerontie: le style en est absolument différent de celui de saint Jérôme. 7°. Deux Lettres, dont l'une est à Marcelle, et l'autre à une vierge exilée. 8°. Trois Lettres à un ami. 9°. Deux Discours sur l'assomption de la sainte Vierge, dont le premier est adressé à Paule et à Eustoquie. 10°. Une Lettre où il est parlé de l'honneur dû aux parens, et le livre des sept Ordres ecclésiastiques. 11°. Un Traité à la louange de la virginité, et un autre où l'on explique quelques expressions dont l'Écriture se sert en parlant de Dieu. 12°. Le Symbole attribué à Damase, est un composé de diverses professions de foi, par un auteur qui vivait long-temps après ce pape, comme on le voit en ce qu'il y

dit que le Saint-Esprit *procède du Père et du Fils* : expression que l'on ne trouve point dans les anciens symboles. L'explication suivante du symbole, adressée au même pape, est celle que Pélage envoya au pape Innocent ; et celle qui porte le nom de saint Cyrille, est l'ouvrage d'un auteur beaucoup plus récent : ce que l'on voit par la manière dont il explique les mystères. 13°. Le *Traité à Présidius*, intitulé : du Cierge pascal, est composé de deux parties qui n'ont ensemble aucune liaison, et qui paraissent de différentes mains. 14°. Le *Traité de la vraie circoncision*, qui n'a point la beauté du style de saint Jérôme, et que ce père ne cite jamais parmi ses ouvrages. 15°. La *Lettre sur la célébration de la Pâque*, est la cinquante-septième de saint Augustin à Janvier. 16°. Le *Discours contre une fille appelée Susanne*. 17°. La *Lettre touchant les dix tentations du peuple d'Israël* paraît être un fragment de quelques commentaires ; mais elle n'est point de saint Jérôme, non plus que l'explication des psaumes 41 et 117, qui sont tirés de quelques homélies mystiques sur ces psaumes. 18°. La *Lettre à Dardanus touchant les diverses espèces d'instrumens de musique* ; les discours sur la résurrection de Jésus-Christ, sur sa naissance, sur l'Épiphanie, sur le carême, sur la veille de Pâques, sur la résurrection du Seigneur, sur les chaînes de saint Pierre,

sur l'observation des veilles, ne sont point du tout du style de saint Jérôme. 19°. La *lettre à Pammaque et à Oceanus*, est une exhortation pour les faire rentrer en eux-mêmes : ce qui est une preuve qu'elle n'est pas de saint Jérôme, qui ne parle jamais d'eux dans ses écrits qu'avec de grands éloges. Celle qui est adressée à une personne qui faisait pénitence dans le siècle, est à-peu-près de même style. On croit que la suivante, intitulée : *Des diverses espèces de lèpre*, pourrait bien être de l'hérétique Jovinien ; et que celle qui a pour titre : *Des deux enfans, l'un sage et l'autre prodigue*, est de quelque auteur pélagien, et peut-être même de Pélage.

On a mis dans la seconde classe la lettre de saint Paul à l'ermite Sébastien ; la traduction de l'apologie de saint Pamphile pour Origène, par Rufin ; un *Traité de ce dernier sur la falsification des livres d'Origène* ; la traduction des livres des principes d'Origène, par Rufin, avec son prologue à Macaire ; l'apologie de Rufin au pape Anastase ; la lettre de ce pape à Jean de Jérusalem ; les deux livres de Rufin contre saint Jérôme ; trois lettres de saint Augustin à saint Jérôme ; l'hamélie des pasteurs, qui est le quarante-sixième sermon de ce père ; et une lettre de Valère à Rufin, qui paraît être une fiction de quelque imposteur. Suivent, une règle pour les moines, tirée des sentimens

et des préceptes de saint Jérôme, par Lupus du Mont-Olivet, général des moines qui se disaient de l'Ordre des Ermites de saint Jérôme; un dialogue entre saint Augustin et saint Jérôme, touchant l'origine de l'âme; ouvrage composé par quelque ignorant sur divers endroits de ces deux pères; un petit traité du corps et du sang de Jésus-Christ, dont l'auteur n'est pas connu, mais qui vivait après la naissance de l'hérésie pélagienne; une homélie sur la parabole d'un importun qui demande un pain à son ami; un discours au jour de la fête de saint Jérôme, par Paul du Verger.

La troisième classe commence par une préface d'Érasme sur les ouvrages de saint Jérôme, où il s'explique particulièrement sur ceux qu'on lui a supposés. On trouve ensuite une lettre assez mal digérée, et en mauvais latin, adressée à Tyrasius, pour le consoler de la mort de sa fille. La lettre à Océanus sur la manière dont on doit souffrir les injures, ne vaut pas mieux; et il faut dire la même chose d'une seconde lettre qui lui est adressée sur la vie des clercs, dont le style n'approche point de celui de saint Jérôme. Les lettres de Damase à saint Jérôme, et de saint Jérôme à Damase, ne sont dignes, ni de l'un, ni de l'autre, mais d'un imposteur mal-habile, qui ne savait pas même comment les papes adressaient leurs lettres. Le catalogue

des douze docteurs, à la tête desquels se trouve saint Augustin, est si mal écrit, qu'il est surprenant qu'on ait osé l'attribuer à saint Jérôme. Il ne faut que lire les lettres à Paule et à Eustoquie touchant la vertu des pscaumes, et celle à Damase sur les oblations de l'autel, pour en remarquer la supposition. La règle pour des religieuses est l'ouvrage de quelque moine du moyen âge, qui écrivait avec beaucoup de simplicité. Il semble qu'on peut lui attribuer aussi la lettre de Chromace et d'Héliodore à saint Jérôme, et la réponse de ce père à ces deux évêques touchant la vie de la sainte Vierge. Ces sont des fictions qui n'ont aucun fondement dans l'antiquité. On ne doit pas faire plus d'estime de la vie de saint Jérôme, qu'on suppose avoir été faite par Eusèbe, son disciple, ni de l'éloge des vertus et des miracles du même père, attribué à saint Augustin et à saint Cyrille de Jérusalem. Celui-ci était mort long-temps avant saint Jérôme. D'ailleurs, il y est dit que les miracles de ce père avaient convaincu l'hérétique Sylvain, infecté de l'hérésie des monothélites, qui ne prit naissance que beaucoup d'années après la mort de saint Cyrille de Jérusalem et de saint Jérôme. La vie de ce père, qui vient ensuite, ne méritait pas de voir le jour.

On a mis à la tête de la quatrième classe des ouvrages supposés à saint Jérôme, trois livres de com-

mentaires sur les proverbes de Salomon. Ce père y est cité lui-même avec saint Augustin et saint Grégoire : l'auteur y suit l'édition vulgate, et son style est entièrement différent de celui de saint Jérôme. Les quatre homélies que l'on a mises ensuite, sont celles d'Origène sur le Cantique des cantiques. On croit que le Victorius, à la prière duquel a été fait le Commentaire sur Job, était un évêque anglais, contemporain du vénérable Bède. Ce qui est certain, c'est que l'Écriture n'y est point expliquée en la manière que l'explique ordinairement saint Jérôme. On doit par la même raison ne le pas croire auteur du commentaire sur les lamentations de Jérémie : c'est un recueil des pensées de plusieurs pères, et surtout de saint Grégoire-le-Grand, fait, comme l'on croit, par Raban. Le commentaire abrégé sur les quatre évangiles est indigne du nom de saint Jérôme, tant pour le style, que pour les choses. L'éditeur le croit de Strabon de Fulde.

On convient que saint Jérôme en avait fait un sur saint Marc, et il est cité par Cassiodore; mais on ne reconnaît point ce père, ni pour le style, ni pour les pensées, dans celui que nous avons. Le Commentaire sur les épîtres de saint Paul est, ou de Pélage, ou d'un pélagien, comme on peut s'en convaincre en lisant son commentaire sur le chapitre septième de l'épître aux Ro-

maines. Ce sont-là les ouvrages que dom Martianay a fait entrer dans le cinquième tome de son édition des œuvres de saint Jérôme. Il ne donne, ni sa chronique, ni le martyrologe qui porte son nom, et dont le style extrêmement barbare ne permet pas que l'on en croie auteur saint Jérôme. L'on a encore attribué à ce père un ancien sacramentaire ou lectionnaire, intitulé, Comes, mais il n'est nullement de son style. Florentinius cite un manuscrit d'environ huit cents ans, qui attribue à saint Jérôme une histoire des papes, nommée le Pontifical; mais il ne croit pas qu'elle soit de ce père, et il n'en est rien dit dans le catalogue de ses propres écrits, ni dans aucun des anciens. Cassiodore lui attribue une lettre à Abundantius, où il expliquait trois questions fort difficiles; la première sur la mort de celui qui avait tué Saül; la seconde sur celle de Joab; la troisième sur celle de Semei. Nous ne l'avons plus aujourd'hui, non plus qu'un recueil de questions sur tout l'ancien et le Nouveau-Testament; une explication de l'apocalypse, des notes fort courtes sur les épîtres de saint Paul, et des explications sur tous les évangélistes. Trithème parle aussi d'un commentaire sur l'apocalypse, d'un livre sur les actes, et de sept livres sur les épîtres canoniques. Nous n'avons rien de tout cela, à moins qu'on ne veuille dire que ces ouvrages

sont partie de ceux que l'on regarde aujourd'hui comme supposés à saint Jérôme. On ne sait ce que c'est que ce lectionnaire que Bernard, abbé de Richenou, cite sous le nom de saint Jérôme, dans une lettre à Aribon, archevêque de Mayence, et on ne connaît pas mieux le petit traité contre les manichéens, qu'Agobard attribue à ce père, et qui était intitulé : De la ressemblance de la chair.

Endroits remarquables de saint Jérôme, touchant le dogme, la morale et la discipline.

Sur l'Écriture-Sainte. Saint Jérôme pense que tous les livres de l'Écriture ayant été composés par l'inspiration du Saint-Esprit, on ne peut dire que les évangélistes se soient trompés. Ce n'est pas sans raison, dit-il, qu'il y a dans l'Écriture-Sainte et surtout dans les prophètes, des endroits obscurs, embarrassés et énigmatiques : cela était nécessaire pour envelopper les mystères qui y sont contenus, afin que ce qui est saint ne fût pas exposé aux chiens, ni les pierres précieuses aux pourceaux, ni le saint des saints aux profanes. (*In cap. 3 Nahum.*, p. 1583, t. 3.) La science des livres saints est une vraie nourriture, et une véritable boisson que l'on puise dans la parole de Dieu. (*Comment. in Eccl.*, p. 734, t. 2.)

Sur la tradition. C'est la coutume de toutes les églises d'imposer les mains aux bapti-

sés, pour invoquer sur eux le Saint-Esprit. Quand bien même cette pratique ne serait point autorisée dans l'Écriture, le consentement de tout le monde chrétien devrait nous la faire regarder comme étant de précepte. Il y a en effet plusieurs autres usages qui s'observent dans les églises en vertu d'une tradition ancienne, et qui pour cet effet ont la même autorité qu'une loi écrite. (*Lib. advers. Lucifer.*, p. 294.)

Sur la Trinité. Ce serait un sacrilège de dire qu'il y a trois substances dans la Trinité. Il n'y a qu'une seule divinité, c'est-à-dire, une seule et véritable nature en trois personnes. (*Epist. 14 ad Damasum*, p. 20, t. 4, part. 2.) Comme il n'y a dans la Trinité qu'une divinité, le Père et le Fils n'ont aussi qu'une même puissance, une même vertu, une substance. Toutes choses sont communes à l'un et à l'autre. Le Saint-Esprit est de même nature que le Père et le Fils. Tout ce qui appartient au Père et au Fils appartient aussi au Saint-Esprit. Quand il est envoyé, c'est le Père et le Fils qui l'envoient. (*Lib. 6 in cap. 18. Ezechiel*, p. 822. *Epist. ad Hedibiam*, p. 180, t. 4, part. 2.)

Sur l'Incarnation. En plusieurs endroits saint Jérôme réfute l'hérésie d'Ebion et de Photin, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, et ceux qui ne lui attribuant qu'une chaire apparente, prétendaient qu'il n'était

point homme. Il soutient contre tous ces hérétiques, que Jésus-Christ est Dieu et homme en même temps ; qu'il y a cette différence entre lui et nous, qu'il est Fils de Dieu par nature, au lieu que nous ne le sommes que par adoption ; qu'il a toujours été Fils, mais que nous n'avons reçu l'esprit d'adoption que quand nous avons cru au Fils de Dieu. (*In cap. epist. ad Galat.*, p. 230.) Comme les hérétiques accusaient ce père de ne point distinguer en Jésus-Christ la divinité d'avec l'humanité, et d'en faire deux personnes différentes, il s'en justifie, en disant qu'il n'y a en Jésus-Christ, qu'une seule et même personne, qui est tout à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme. (*Epist. ad Hedibiam*, p. 179.)

Sur la sainte Vierge. Saint Jérôme dit que Jésus-Christ est vierge, et que celle qui l'a mis au monde ayant toujours conservé sa virginité, est mère et vierge tout ensemble ; ce divin Sauveur est sorti de son sein, de même qu'il entra dans le lieu où étaient ses disciples, les portes fermées. Saint Joseph, son époux, a gardé aussi une continence perpétuelle, afin que Jésus vierge sortît d'un mariage vierge. (*In apol. pro lib. advers. Jovin.*, p. 242. *Lib. adv. Helvid.*, p. 142.)

Sur les anges et les démons. C'est le sentiment de saint Jérôme, que les anges ont existé avant la création du monde, et qu'ils sont immortels par la grâ-

ce de Dieu. (*Comment. in epist. ad Titum*, c. 1, p. 411, *lib. 2 advers. Pelag.*, p. 517.) Mais il enseigne qu'ils sont invisibles de leur nature, que leur nombre est infiniment plus grand que celui des hommes, que le plus petit des anges surpasse en dignité tous les hommes qui vivent sur la terre, qu'il y a des anges qui président aux quatre éléments et à chaque nation, que les fidèles ont chacun un ange gardien dès le moment de leur création. (*Epist. 36 ad Pammachium*, p. 311, *lib. 11, in cap. 40. Isaïæ*, p. 305. *Epist. ad Algasiam*, p. 189, t. 4, *part. 1, lib. 2, in epist. ad Galat.*, cap. 5, p. 266, *lib. 18, in cap. 66. Isaïæ*, p. 510.) Saint Jérôme regarde comme une opinion constante parmi les docteurs, que l'air qui est entre le ciel et la terre est rempli de mauvais esprits, mais qui ne peuvent faire aucun mal aux hommes par eux-mêmes, et sans la permission de Dieu. (*Lib. 3 in cap. 6. Epist. ad Ephes.*, p. 401. *Lib. 12 in cap. 41 Isaïæ*, p. 315.)

Sur le libre arbitre et sur la grâce. Dieu nous a créés libres, et nous ne sommes entraînés par aucune nécessité, ni à la vertu, ni au vice. Car où il y a nécessité, nulle récompense à espérer. (*Lib. 2, advers. Jovin p. 195.*) Il est donc en notre pouvoir de pécher, ou de ne pas pécher, d'étendre la main vers le bien ou vers le mal, afin que notre libre arbitre soit conservé.

(*Lib. 3, dialog. advers. Pelag.*, p. 540.) Mais il fait tellement dépendre ce libre arbitre, que la grâce de Dieu ait le dessus en toutes choses, selon ses paroles du prophète : *Si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent ; cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* (*Lib. 4 in cap. 18, Isaïæ*, p. 616.) Quoique ce soit par un libre mouvement de notre volonté que nous retournons à Dieu, il est néanmoins certain que s'il ne nous tire à lui, et ne fortifie nos bons désirs par le secours de sa grâce, nous ne pourrions être sauvés. (*Lib. 1 in Jerem.*, c. 4, p. 535.) Cette grâce n'est pas une récompense, mais une pure libéralité de celui qui la donne, selon ce que dit saint Paul : *Il ne dépend point de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde.* (*Epist. 97 ad Demetriad.*, p. 791.)

Sur la possibilité des commandemens. Dieu nous a commandé des choses ; mais parce que ce ne sont pas les hommes qui les rendent possibles, c'est pour cela que tous sont dans la dépendance de Dieu, et ont besoin de sa miséricorde. (*Lib. 3, advers. Pelag.*, p. 534.)

Sur la volonté de sauver tous les hommes. Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit le Seigneur notre Dieu ? Ne veux-je pas plutôt qu'il se convertisse, qu'il se retire de sa mauvaise

voie, et qu'il vive ? Saint Jérôme conclut de cet endroit du prophète, que c'est la volonté de Dieu que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils viennent à la connaissance de la vérité. (*Comment.*, lib. 6 in cap. 18, *Ézéchiël*, p. 826.)

Sur le baptême. L'effet du baptême est de nous purifier de tous nos péchés. (*Epist. 82 ad Oceanum*, pp. 648 et 649.) Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, et nous nous engageons par serment à le servir et à lui sacrifier jusqu'à notre père et notre mère. (*Ep. 5 ad Heliodor.*, p. 7.) Le droit de conférer ce sacrement appartient à l'évêque, puis aux prêtres et aux diacres ; mais par ordre de l'évêque. Il est encore permis aux laïcs de le donner en cas de nécessité ; et celui qui y manqueraït serait coupable de la perte d'un homme. (*Lib. advers. Lucifer*, p. 295. *Lib. de Baptismo*, cap. 7, p. 231, *edit. paris.*, ann. 1695.) Le temps destiné au baptême solennel était celui de Pâques et de la Pentecôte. (*Lib. 3, Comment. in cap. 14, Zachariæ*, p. 1795.) On instruisait les catéchuumènes en public pendant quarante jours, des mystères de la sainte et adorable Trinité. (*Ep. 38 ad Pammach.*, pp. 313 et 314.) On les faisait renoncer au démon, à ses pompes, à ses vices et à son monde. (*Lib. 1, Comment. in cap. 5, Matth. 17.*) En faisant ces renoncemens, ils se tournaient du couchant à l'orient.

(*Lib. 3, Comment. in cap. 6 Amos, p. 1431.*) On les obligeait, après la confession de la Trinité, de déclarer qu'ils croyaient la sainte Église et la rémission des péchés. Ensuite on les baptisait au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, en les plongeant trois fois dans l'eau pour marquer le mystère de la Trinité dans une parfaite unité. (*Lib. 2, Comment. in cap. 4. Epist. ad Ephes., p. 362.*) Dans les églises d'occident on donnait du lait, du miel et du vin à goûter aux nouveaux baptisés ; et cette pratique était fondée sur la tradition des anciens. (*Lib. 15, Comment. in cap. 55, Isaïæ, p. 401. Lib. advers. Lucifer., p. 294.*) On donnait la confirmation à ceux qui avaient reçu le baptême, et l'usage des églises était que les évêques se transportassent dans les petites villes, pour imposer les mains à ceux que les prêtres et les diacres avaient baptisés. (*Lib. advers. Lucifer., pp. 294 et 295.*)

Sur l'Eucharistie. Les pains de proposition, l'oblation de Melchisedech, et le veau gras que le père de famille fit tuer au retour de l'enfant prodigue, sont, selon saint Jérôme, des figures de l'Eucharistie. Mais il y a autant de différence entre ces pains de proposition et le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, qu'entre l'ombre et le corps, entre l'image et la vérité, et entre la figure et les choses qu'elle représente. (*Comment.*

in c. 1, epist. ad Titum, p. 418.) Notre mystère est figuré dans ces paroles : « Vous êtes prêtre » selon l'ordre de Melchisedech, » parce qu'on n'immole plus » des bêtes privées de raison, » comme faisait Aaron, mais » qu'on offre le pain et le vin, » c'est-à-dire, le corps et le sang » de Jésus-Christ. » (*Lib. quæstion. Hæbr. in Genes., p. 520.*) Le veau gras qui est immolé pour obtenir le salut de la pénitence, est le Sauveur même dont nous mangeons tous les jours la chair, et dont nous buvons tous les jours le sang. (*Epist. ad Damasum de Filio prodig. pp. 155 et 156, t. 4, part. 1.*)

Sur la pénitence et la confession. Le pécheur, dit saint Jérôme, est racheté par le sang du Sauveur, ou dans la maison du baptême, ou dans la pénitence qui imite la grâce du baptême, par l'ineffable clémence du même Sauveur qui ne veut pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent. (*Lib. 1, dialog. advers. Pelag. p. 504.*) Les évêques et les prêtres sont ceux à qui le ministère du sacrement de pénitence est confié. Ils ont les clefs du royaume du ciel, et jugent en quelque façon avant le jour du jugement. C'est à eux que Jésus-Christ a dit en la personne de saint Pierre : *Je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans les cieux.*

(*Epistola quinta ad Heliodorum*, p. 10.)

Sur l'Ordre. L'Ordre est un des sacremens que Jésus-Christ a institués. L'évêque qui en est le ministre, le confère par l'imposition des mains; mais il doit prendre garde de ne pas les imposer légèrement à personne. (*Lib. advers. Vigil.*, p. 281. *Epist. ad Evangel.*, p. 803. *In cap. Isaïæ*, p. 432.) Ce n'est pas en effet un péché peu considérable de jeter les perles devant les pourceaux, et de donner le saint aux chiens, c'est-à-dire, de conférer l'ordination à des gens qui ne sont, ni saints, ni savaus dans la loi de Dieu, et dont tout le mérite est d'avoir été attachés aux intérêts de ceux qui les ordonnent, ou de leur avoir rendu quelque service. (*Lib. 16, Comment. in cap. 58 Isaïæ*, p. 432.)

Sur la hiérarchie ecclésiastique et la supériorité des évêques sur les prêtres. Ce qu'on appelle *hiérarchie* dans l'Eglise catholique, est composé d'évêques, de prêtres, de diacres et de ministres inférieurs, qui sont les portiers, les lecteurs, les exorcistes, les acolytes et les chantres. Saint Jérôme met l'épiscopat, la prêtrise et le diaconat entre les traditions apostoliques. « Afin, dit-il, que l'on sache que les traditions apostoliques sont prises de l'Ancien-Testament, il est clair que ce qu'Aaron, ses enfans et les lévites étaient dans le temple, les évêques, les prêtres et les diacres le sont

» dans l'Eglise. » Par cette comparaison des évêques, des prêtres et des diacres avec le grand prêtre Aaron, ses enfans et les lévites. Saint Jérôme reconnaît clairement une différence entière de degrés entre les ministres de l'Eglise, et la supériorité des évêques sur les prêtres. « On dira que les enfans d'Aaron aient été égaux à leur père pendant son vivant? Qui dit qu'il n'y a point eu de différence entre la dignité du grand prêtre et celle des prêtres ordinaires; que celui-là n'ait point eu de supériorité de droit divin sur ceux-là? » C'est dans la lettre à *Evangelus*, que saint Jérôme parle ainsi; et toutefois c'est de cette lettre que se servent ceux qui s'appuient de saint Jérôme pour prouver l'égalité entre les prêtres et les évêques.

Sur l'Eglise. Saint Jérôme, après avoir dit qu'il était uni de communion à la chaire de saint Pierre, ajoute : « Je sais que l'Eglise a été fondée sur cette pierre. Quiconque mangera l'Agneau hors de cette maison, sera un profane. Celui qui ne sera point dans l'arche, périra dans le temps du déluge. » (*Epist. 14 ad Damasum*, p. 19, t. 4, part. 2.) Il compare l'Eglise à l'arche de Noé, disant que comme il y avait dans cette arche toute sorte d'animaux, il y a dans l'Eglise des hommes de toutes nations, et de toutes sortes de mœurs; que comme il y avait dans l'arche des lions, des pards, des boucs, des loups et

» des agneaux, il y a dans l'É-
 » glise des justes et des pécheurs,
 » c'est-à-dire, des vases d'or et
 » d'argent, avec des vases de
 » bois et de terre. » (*Lib. contr.*
Lucifer., p. 302.)

Sur les reliques des martyrs.
 « Nous n'adorons ni les reliques
 » des martyrs... ni les anges, ni
 » les archanges..... Nous hono-
 » rons les reliques des martyrs,
 » afin d'adorer celui pour qui
 » ils ont souffert le martyre :
 » nous honorons les serviteurs,
 » afin que l'honneur que nous
 » leur rendons retourne au Sei-
 » gneur, qui dit : *Celui qui vous*
reçoit me reçoit. » (*Epist.* 37,
ad Ripar., p. 279.)

Sur l'intercession des saints.
 « Si les apôtres et les martyrs,
 » étant en ce monde, ont parlé
 » pour les autres lorsqu'ils de-
 » vaient encore être en peine
 » pour eux-mêmes, à plus forte
 » raison prieront-ils après leurs
 » couronnes, leurs victoires et
 » leurs triomphes? Auront-ils,
 » en effet, moins de pouvoir de-
 » puis qu'ils sont avec Jésus-
 » Christ qu'ils n'en avaient au-
 » paravant. » (*Lib. advers. Vi-*
gilant., p. 283.)

Sur le signe de la croix. Saint
 Jérôme exhorte Démétriaque et
 Eustoquie à faire souvent le si-
 gne de la croix. Il attribue à ce
 signe salutaire les premières vic-
 toires que saint Hilarion rem-
 porta sur les démons. (*In vitâ*
S. Hilarion., p. 76, t. 4, part.
 2.) C'était l'usage que les sol-
 dats portaient la croix dans
 leurs étendards ; et que ce signe

salutaire relevât la pourpre des
 rois et l'éclat de leurs diadèmes.
 (*Epist.* 57, *ad Lætam*, p. 591.)

Sur le jeûne. « Nous ne fai-
 » sons, dit saint Jérôme, qu'un
 » carême, selon la tradition des
 » apôtres, qui est observé par
 » tout le monde. Ce n'est pas
 » qu'il ne soit permis de jeûner
 » pendant toute l'année, ex-
 » cepté les cinquante jours d'a-
 » près Pâque; mais il y a bien
 » de la différence entre faire une
 » bonne œuvre par le mouve-
 » ment d'une dévotion volon-
 » taire, et la faire par la néces-
 » sité qu'impose la loi. (*Epist.*
 » 27 *ad Marcell.* p. 64.) La pra-
 » tique des églises d'Espagne et
 » de Rome était de jeûner le sa-
 » medi. »

Sur les ministres de l'Église.
 « Il n'est rien de plus grand que
 » la dignité des prêtres; mais il
 » n'est rien aussi de plus terrible
 » que leur chute, lorsqu'ils
 » viennent à pécher. Dès que la
 » science est bannie de l'Église,
 » l'on y voit aussitôt l'inno-
 » cence périr, la chasteté expi-
 » rer, et toutes les vertus dispa-
 » raitre. (*In cap.* 44, *Ezechiel*,
 1034.) « Il sied mal à un minis-
 » tre de l'Évangile, nourri dans
 » les délices et dans la délica-
 » tesse, de prêcher Jésus-Christ
 » crucifié et de faire l'éloge du
 » jeûne. Destiné à remplir les
 » fonctions et la place des apô-
 » tres, il ne doit pas se contenter
 » de débiter leurs maximes, il
 » doit encore suivre leurs exem-
 » ples et pratiquer leurs vertus.
 (*In cap.* 2, *Mich.*, p. 1511.)

« Un prêtre doit être savant
 » dans la loi du Seigneur; s'il
 » n'en est pas instruit, il dément
 » son caractère; car il est de son
 » devoir de répondre à toutes
 » les questions qu'on peut lui
 » proposer sur la loi. Il ne lui
 » suffit pas de mener une vie
 » frugale; comme il est le maî-
 » tre des autres; il doit être ca-
 » pable de les instruire par ses
 » paroles aussi bien que par ses
 » exemples. » (*In cap. 2, Agg.*,
p. 1696.)

*Sentences spirituelles de saint
 Jérôme.*

I. C'est être bien riche, que
 d'être pauvre avec Jésus-Christ.
 (*Epist. ad Heliodor.*)

II. Qu'un médisant apprenne,
 en voyant la peine que vous
 avez à l'écouter, à ne pas mé-
 dire si facilement. (*Ad Nepo-
 tiam.*)

III. Ceux qui prêchent la
 continence, ne doivent pas se
 mêler de mariages. (*Ibid.*)

IV. N'épargnez rien, afin d'é-
 paragner votre âme; cette cruauté
 est une action de piété. (*De vi-
 vendi form.*)

V. Ayez toujours un livre en-
 tre les mains; que votre oraï-
 son soit continuelle; veillez sans
 cesse sur vos sens, et vous ne
 serez point distrait par de vai-
 nes et de mauvaises pensées. En-
 fin travaillez à quelqu'ouvrage,
 afin que le diable vous trouve
 toujours occupé. (*Ibid.*)

VI. Ne vous amusez jamais à
 considérer le mal que les autres
 font, mais songez seulement au

bien que vous devez faire.
 (*Ibid.*)

VII. Suivre nus et dénués
 de toutes choses Jésus-Christ
 nud, cela est dur, difficile et
 grand; mais aussi les récom-
 penses en seront grandes. (*Ibid.*)

VII. Que fait le blanc et le
 rouge sur le visage d'une chré-
 tienne, sinon d'allumer et d'en-
 tretenir l'amour profane, et de
 marquer le dérèglement de l'â-
 me? Ces sortes d'ajustemens ne
 sont nullement selon le Sei-
 gneur, mais de l'invention du
 démon. Avec quelle confiance
 une chrétienne pourra-t-elle
 élever au ciel un visage que
 celui qui l'a formé ne reconnait
 plus. (*Epist. 1 ad Furiam.*)

IX. Un bruit faux ne dure
 guère, et la vie qu'on mène est
 la justification de celle qu'on a
 menée.

X. Sitôt que vous ressentez
 quelque mouvement impur,
 écrivez-vous à Dieu : *Seigneur,*
vous êtes mon protecteur : car
 il ne faut pas laisser croître en
 vous cette mauvaise pensée; il ne
 faut pas y laisser former aucune
 production de Babylone. Faites
 mourir cet ennemi avant qu'il
 soit plus grand et plus fort; ar-
 rachez cette ivraie avant qu'elle
 ait eu le temps de croître. *Miséri-*
table fille de Babylone, dit l'E-
 criture, *heureux sera celui qui*
prendra vos petits enfans, et qui
les écrasera contre la pierre. Or
 cette pierre nous signifie Jésus-
 Christ. (*Ad Eustoq. épist. 22.*)

XI. En jeûnant tous les jours.
 il faut éviter de faire un trop

grand repas à la fin du jeûne : car il est fort inutile de passer deux et trois jours sans prendre de nourriture, si l'on récompense, par la gourmandise d'un seul repas, le long temps qu'on avait donné au jeûne. (*Ibid.*)

XII. O mère, pourquoi trouvez-vous mauvaise l'action de votre fille qui n'a pas voulu être mariée ? Vous vous fâchez de ce qu'elle n'a pas voulu être l'épouse d'un soldat, pour l'être d'un roi : elle vous a procuré en cela un grand avantage, puisqu'elle vous a fait devenir, si j'ose le dire ainsi, la belle-mère de Dieu même. (*Ibid.*)

XIII. Rien ne paraît dur à ceux qui aiment, et rien n'est difficile quand c'est pour parvenir à ce qu'on désire. Aimons Jésus-Christ, et cherchons avec ardeur d'être unis à lui, et les choses les plus difficiles nous sembleront très-faciles, et tout ce qui est long nous paraîtra court. (*Ibid.*)

XIV. Nous sommes plus à plaindre que ceux qui meurent, nous qui sommes tous les jours exposés aux combats, et sujets aux souillures du péché, qui recevons souvent des blessures, et qui devons un jour rendre compte de la moindre parole inutile. (*Ad Theodor. de morte conjuris, epist. 29.*)

XV. Quand Dieu ne témoigne point de colère contre le pécheur, c'est la marque de sa plus grande colère. Un père reprend l'enfant qu'il aime ; et quand un médecin ne prend plus de soin

de nous donner des remèdes, c'est signe qu'il désespère de notre mal. (*Ad Castrut. ep. 33.*)

XVI. Il est bien difficile, ou plutôt il est bien impossible de jouir, et des biens présents et de ceux qui sont à venir ; de passer de ces délices à d'autres délices. (*Ad Jul. ep. 34.*)

XVII. Les faux prophètes promettent toujours des choses agréables, et qui plaisent pour un temps : la vérité au contraire est amère, et ceux qui la prêchent paraissent remplis d'amertume ; car la pâque du Seigneur que l'on célèbre avec les pains azymes de sincérité et de vérité, est aussi mangée avec des herbes amères. (*Advers. Jovin. lib. 1.*)

XVIII. S'il ne nous est pas permis de présenter à Dieu la moindre offrande, lorsque nous ne sommes pas en paix avec nos frères, à combien plus forte raison sommes-nous indignes en cet état de recevoir le corps de Jésus-Christ. (*Ad Theophil. ep. 62.*)

XIX. Il ne faut, ni médire de ce qu'il y a de bien en nos adversaires, ni louer ce qu'il y a de mal dans nos amis ; et l'on ne doit juger des hommes que par le mérite des choses et non des personnes. (*Ad Pammaq. epist. 65.*)

XX. Quand on écrit contre les vices sans nommer personne, celui qui s'en fâche s'accuse lui-même. (*Apol. advers. Ruf.*)

XXI. Toute la perfection des hommes consiste à reconnaître

- » Un prêtre doit être sav
- » dans la loi du Seigneur :
- » n'en est pas instruit, il dé
- » son caractère ; car il est
- » devoir de répondre :
- » les questions qu'on
- » proposer sur la loi.
- » suffit pas de men
- » frugale ; comme il
- » tre des autres ; il
- » pable de les in
- » paroles aussi !
- » exemples. »

p. 169b.

Sentences

I. C'est
d'être p

(Exe)

II

en v

are

d.

t.

VI. Ne nous
considérer le
font, mais sans

comme un veau gras, et cherie. (*In psalm. 140.*)

Jugement des écrits de saint Jérôme.

Saint Jérôme est celui de tous les Pères qui a eu le plus d'érudition. Il avait lu tous ou du moins presque tous les auteurs qui, parmi les occidentaux et les orientaux, avaient écrit quelque chose avant lui sur les matières ecclésiastiques, et il avait une grande connaissance des langues, des humanités et des belles-lettres, de la philosophie, de l'histoire ecclésiastique et profane. Son style est pur, noble, vif, éloquent, varié et orné d'une infinité de tours sublimes, fins, délicats et des traits agréables, quoique trop chargé de citations; et on peut le comparer à cet égard, avec les meilleurs auteurs du siècle d'Auguste. Ses commentaires sur l'Écriture sont écrits d'une manière plus simple que ses autres ouvrages. Il y fait paraître aussi plus de justesse et de modération. Il n'y est pas cependant toujours exact, parce qu'il y rapporte souvent les explications des autres commentateurs, sans les citer, ni les réfuter, lors même qu'il ne les approuve pas. C'est par-là qu'il se disculpe des erreurs et des contradictions qu'on lui reprochait, et qu'on peut encore l'excuser aujourd'hui. Ses exhortations sont véhémentes, et dans ses ouvrages polémiques, il se laisse souvent aller au feu de son génie ardent qui l'emporte à des ex-

nis, et à ne
ix qu'on a
118.)

nous don-
is pas consi-
e comme un
nous, mais
nt purement
Jésus-Christ;
s aussi donner
lement comme
s plutôt comme
nsidérer, que si
s des biens ter-
s en procure de
le pauvre nous
il ne reçoit de
lui donnons que
consume dans un
t lui nous rendra
un royaume qui
In psalm. 133.)

Quand vous donnez
ous en devez plutôt
s à Jésus-Christ, que
e vous les doit rendre
n qu'il reçoit de vous:
avouer que les pauvres
urent de grands bien-
isque l'aumône éteint
des péchés que nous ne
us jamais laver autre-
selon ces paroles de l'E-
e : *Comme l'eau éteint le
ainsi l'aumône éteint les
és. (Ibid.)*

XXXVIII. Bienheureux est
lui que Dieu châtie, car le
e ne punit pas deux fois
faute. Ainsi c'est
grande colère de
quand il ne se
contre nous,
réserve,

qu'ils sont imparfaits. (*Ad Ctesiph. advers. Pelag.*)

XXII. Chez les chrétiens, c'est celui qui fait l'injure et non celui qui la souffre qui est misérable. (*Ad Marc. ep. 77.*)

XXIII. La vraie amitié est celle qui est serrée par le lien de Jésus-Christ, et qui n'est pas fondée sur l'utilité temporelle, ni sur la familiarité, ni sur la complaisance et la flatterie, mais sur la crainte de Dieu. (*Ad. Paul. ep. 103.*)

XXIV. Celui-là n'a pas de peine à mépriser toutes les choses du monde, qui pense continuellement qu'il doit mourir. (*Ibid.*)

XXV. Quand nous sommes dans l'affliction et dans la misère, c'est que Dieu nous veut éprouver, afin que le feu des tribulations de ce monde purifie tout le mélange d'iniquité qui se trouve en nous : *Car l'argent du Seigneur passe par le feu pour y être éprouvé et purifié jusqu'au septième degré.* (*Lib. 1, in cap. 9, Jerem.*)

XXVI. *Elevons nos cœurs à Dieu en même temps que nos mains ;* parce que ce sont deux choses qui doivent concourir ensemble, c'est-à-dire, qu'il faut que les bonnes œuvres soutiennent et fortifient la prière, et que la prière soutienne et fortifie les bonnes œuvres. (*Lament. Jerem. lib. 3.*)

XXVII. Dieu ne regarde pas tant ce qu'on lui offre, que la volonté de ceux qui lui offrent. (*In Amos. cap. 5.*)

XXVIII. La miséricorde ne regarde pas seulement les aumônes, mais aussi toutes les fautes de nos frères, si nous supportons les fardeaux les uns des autres. (*Lib. 1, in Matt. cap. 5.*)

XXIX. Nous en voyons plusieurs qui se dépouillent de leurs biens, et qui néanmoins ne suivent pas Jésus-Christ : car pour le suivre il faut l'imiter, et marcher ainsi qu'il a fait. (*Je cap. 19, Matth.*)

XXX. Comme nous sommes toujours incertains du temps de la venue de notre juge, nous devons vivre chaque jour, comme si nous devions être jugés le lendemain. (*Lib. 4, in cap. 24.*)

XXXI. Il est permis d'avoir du bien pour la nécessité ; mais il n'est jamais permis de le posséder avec attache. (*In psalm. 52.*)

XXXII. Il n'y a rien qui soit bon, s'il n'est éternel. Que me sert d'avoir été roi hier, si aujourd'hui je meurs en prison. (*In psalm. 91.*)

XXXIII. N'ayons espérance que dans le Seigneur, et ne disons pas : quand je serai vieux, où trouverai-je de quoi vivre ? si je tombe malade, qui me nourrira ? Vous avez Jésus-Christ et vous craignez ! (*In psalm. 107.*)

XXXI. *Il a établi sa demeure dans la paix.* Il faut donc que l'âme qui n'a pas la paix en elle-même sache qu'elle n'est pas en état de servir de demeure à son Dieu. (*In ps. 75.*)

XXXV. La vraie pénitence consiste à pleurer sans cesse les

péchés qu'on a commis, et à ne plus commettre ceux qu'on a pleurés. (*In psalm. 118.*)

XXXVI. Quand nous donnons, nous ne devons pas considérer notre aumône comme un bien qui vient de nous, mais comme nous venant purement de la libéralité de Jésus-Christ; nous ne devons pas aussi donner à un pauvre simplement comme à un pauvre, mais plutôt comme à un frère; et considérer, que si nous lui donnons des biens terrestres, il nous en procure de spirituels : car le pauvre nous donne plus qu'il ne reçoit de nous. Nous ne lui donnons que du pain qui se consume dans un seul jour, et lui nous rendra pour ce pain un royaume qui est éternel. (*In psalm. 133.*)

XXXVII. Quand vous donnez l'aumône, vous en devez plutôt rendre grâce à Jésus-Christ, que le pauvre ne vous les doit rendre pour le bien qu'il reçoit de vous : car il faut avouer que les pauvres nous procurent de grands bienfaits, puisque l'aumône éteint en nous des péchés que nous ne pourrions jamais laver autrement, selon ces paroles de l'Écriture : *Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint les péchés.* (*Ibid.*)

XXXVIII. Bienheureux est celui que Dieu châtie, car le Seigneur ne punit pas deux fois une même faute. Ainsi c'est l'effet d'une grande colère de Dieu sur nous, quand il ne se met pas en colère contre nous, et c'est qu'il nous réserve,

comme un veau-gras, à la boucherie. (*In psalm. 140.*)

Jugement des écrits de saint Jérôme.

Saint Jérôme est celui de tous les Pères qui a eu le plus d'érudition. Il avait lu tous ou du moins presque tous les auteurs qui, parmi les occidentaux et les orientaux, avaient écrit quelque chose avant lui sur les matières ecclésiastiques, et il avait une grande connaissance des langues, des humanités et des belles-lettres, de la philosophie, de l'histoire ecclésiastique et profane. Son style est pur, noble, vif, éloquent, varié et orné d'une infinité de tours sublimes, fins, délicats et des traits agréables, quoique trop chargé de citations; et on peut le comparer à cet égard, avec les meilleurs auteurs du siècle d'Auguste. Ses commentaires sur l'Écriture sont écrits d'une manière plus simple que ses autres ouvrages. Il y fait paraître aussi plus de justesse et de modération. Il n'y est pas cependant toujours exact, parce qu'il y rapporte souvent les explications des autres commentateurs, sans les citer, ni les réfuter, lors même qu'il ne les approuve pas. C'est par-là qu'il se disculpe des erreurs et des contradictions qu'on lui reprochait, et qu'on peut encore l'excuser aujourd'hui. Ses exhortations sont véhémentes, et dans ses ouvrages polémiques, il se laisse souvent aller au feu de son génie ardent qui l'emporte à des ex-

trémities au moins apparentes, comme lorsqu'en combattant Helvidius, il loue la virginité de façon qu'il paraît blâmer le mariage. On trouve dans ses lettres l'utile et l'agréable, une éloquence naturelle, fine érudition profonde, beaucoup de délicatesse, une piété solide, des maximes saintes pour tous les états, une morale très-pure. Quelle qu'en soit la matière, il la traite toujours avec une abondance de discours bien variée. Tantôt il y fait l'éloge des personnes distinguées par leurs vertus, et tantôt il y abat l'orgueil de ses adversaires en des termes, dont le piquant et l'aigreur avaient sans doute moins pour principe son tempéramment un peu prompt et chagrin, que son zèle pour la foi et pour les intérêts de la vérité. « Peut-être trouverez-vous mauvais, dit-il, au prêtre Riparius en parlant de Vigilance, de ce que je me déchaîne de la sorte contre lui en son absence ; mais je vous avoue ingénument qu'il m'est impossible d'entendre de sang-froid des sacrilèges si horribles et si abominables ; je sais ce que dit l'Écriture de la juste colère de Phinée, qui perça d'un coup de poignard deux infâmes qu'il avait surpris dans le crime. » Je sais ce qu'elle dit de la rigueur inflexible d'Elie, du zèle de Simon le Chananéen, de la sévérité de saint Pierre qui fit tomber mort à ses pieds Ananie et sa femme Saphire, de la fermeté de saint Paul qui aveugla pour toujours le magi-

cien Elymas, parce qu'il s'opposait aux desseins du Seigneur : ce n'est pas être cruel que de prendre avec chaleur les intérêts de Dieu. (*Epist. 279 ad Riparium*, pp. 279 et 280.) Et en écrivant à Vigilance : « j'ai, lui dit-il, souffert patiemment les outrages que vous m'avez faits ; mais pour votre impiété envers Dieu, je n'ai pu la supporter. C'est pour cela que malgré la modération que je vous avais promis de garder dans cette lettre, je n'ai pu m'empêcher sur la fin de me servir de quelques termes un peu trop durs et trop piquans. » (*Epist. ad Vigilant.*, p. 278.) Mais soit que saint Jérôme loue les vertus, soit qu'il attaque les vices, soit qu'il combatte les erreurs, soit qu'il réponde à ceux qui les soutenaient, c'est toujours avec force et avec éloquence ; n'abandonnant guère une difficulté sans l'avoir applanie, et faisant entrer dans ses discours tout ce qu'il trouvait qui pouvait y avoir rapport dans l'Écriture, dans l'Histoire ecclésiastique et profane, dans les philosophies, dans les orateurs et dans les poètes. Ses lettres les plus longues plaisent, soit par la douceur et par la beauté de la langue, soit par l'utilité des choses qu'elles renferment ; il faut cependant avouer qu'il y a des redites assez fréquentes, et qu'elles pourraient être plus méthodiques. (Baronius. M. de Tillemont, dans le douzième tome de ses mémoires pour l'Histoire

ecclésiastique. Dom Martianay, dans la Vie de saint Jérôme. Baillet, Vies des saints, 30 septembre. Dupin, Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques, sixième siècle. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 10, p. 172 et suiv.)

JÉRÔME DE FORLI, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, au quinzième siècle, est auteur d'une chronique de Forli depuis 1397 jusqu'en 1433. Sixte de Sienne et quelques autres en font mention avec éloge, et l'on y trouve des choses curieuses. Jérôme de Forli a aussi composé plusieurs sermons et quelques ouvrages de piété. (Journal des Savans 1734, pag. 770 et suiv.)

JÉRÔME DE PRAGUE, ainsi nommé, parce qu'il était natif de cette ville, capitale de la Bohême, fut disciple de Jean Hus, et commença à publier la doctrine des hussites en 1408. Il n'était, ni moine, ni ecclésiastique, mais seulement bachelier et maître en Théologie. Il avait étudié à Paris, à Heidelberg, à Cologne et à Oxford. Il était plus savant et plus subtil dans la dispute que Jean Hus. Ayant été conduit au concile de Constance pour y être interrogé sur sa doctrine, il condamna les erreurs de Wiclef et de Jean Hus dans la dix-neuvième session ; mais dans la session vingt-une ayant retracté son abjuration, il fut déclaré hérétique et parjure, livré au bras séculier, et brûlé comme un relaps en 1416. (Léfant, Hist. du Concile de Cons-

tance, t. 1, p. 100 et suiv. Histoire ecclésiastique, pour servir de continuation à celle de M. l'abbé Fleury, liv. 102 et 103.)

JÉRÔME DE SAINTE-FOI, Espagnol, Juif converti, composa l'an 1412 deux traités contre les Juifs, l'un intitulé : *Des moyens de réfuter et de convaincre les Juifs* ; l'autre contre le talmud. Ils ont paru tous deux sous le titre de *Hebræorum mastix*, et ont été imprimés à Francfort l'an 1602, et dans la dernière bibliothèque des Pères. Plusieurs Juifs furent convertis en les lisant. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés., quinzième siècle.)

JÉRÔME DE SAINTE-MARIE (Dom), religieux feuillant, né à Paris au mois de janvier 1639, fut baptisé le 29 du même mois dans la paroisse de Saint-Jean-en-Grève. Il eut pour père Claude-Jofrain dont il porta le nom dans le monde, et pour mère Simone Coulon. Dom Jérôme embrassa dès sa première jeunesse l'institut des pénitens religieux du tiers-Ordre de Saint-François, qu'il quitta ensuite avec la permission du pape, pour passer dans l'Ordre des Feuillans. Il y reçut l'habit le 30 mai 1671, âgé de trente-trois ans. Il fut quelque temps maître des novices et supérieur à Paris, et deux fois assistant du général. Il a prêché pendant plus de cinquante ans à Paris et à la cour avec un applaudissement universel. Il est mort dans le couvent de son Ordre de la

rue Saint-Honoré à Paris, le 17 mars 1721, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a recueilli ses sermons, qu'on a donnés sous le titre de *Nouveaux sermons*, en 5 volumes in-12, à Liège, chez Broncart (Paris), en 1738, sans permission, ni approbation, ni nom d'auteur. (Dictionnaire portatif des Prédicateurs.)

JERON, héb., *crainte*, du mot *jare* ou *vision*, du mot *raa*, ville de Nephtali. (Josué, 19, 38.)

JÉRONIMITE, ermite de Saint-Jérôme. Il y a quatre Ordres différens de jérunites, ceux d'Espagne; ceux de Lombardie; ceux de la congrégation du bienheureux Pierre de Pise; et ceux de la congrégation de Fiésoli.

Les jérunites d'Espagne doivent leur naissance au tiers-Ordre de Saint-François, puisque les premiers jérunites de ce royaume furent quelques disciples du bienheureux Thomas de Sienne ou Thomasuccio, profès du tiers-Ordre de Saint-François, qui passèrent en Espagne, et s'y retirèrent dans divers ermitages où ils formèrent avec les compagnons qui se joignirent à eux, un Ordre religieux qui fut approuvé par le pape Grégoire XI, sous le nom de Saint-Jérôme, qu'ils avaient choisi pour leur protecteur et leur modèle, ayant voulu imiter la vie pénitente et solitaire que ce saint docteur mena dans le monastère de Bethléem. Ce même pape, qui confirma leur Ordre par une bulle

du 18 octobre 1373, leur donna encore la règle de Saint-Augustin, avec les constitutions que l'on observait dans le monastère de Sainte-Marie-du-Sépulcre hors des murs de Florence, qui était de l'Ordre de Saint-Augustin, et pour habit une tunique de drap blanc, un scapulaire de couleur tannée, un petit capuce et un manteau de même couleur. C'est donc sans fondement que Crescenze, jérunitite, prétend que le bienheureux Thomas de Sienne et ses disciples étaient de l'Ordre même de Saint-Jérôme, qui selon lui, a commencé au temps des prophètes, et a été étendu de tout côté par saint Antoine, saint Jérôme, etc., tantôt se maintenant de lui-même, tantôt changeant de nom, et s'unissant à d'autres sans cesser d'être toujours l'Ordre de Saint-Jérôme. Il y a aussi en Espagne des religieuses jérunitites qui furent fondées à Tolède vers la fin du quinzième siècle, par une sainte fille nommée Marie Garcias. Elles portent l'habit et suivent les constitutions de l'Ordre de Saint-Jérôme, depuis Léon X, qui les leur donna au lieu de celles des religieuses de Sainte-Marthe de Cordoue, qui leur avaient été données par Sixte IV, en 1473. Le père Hélyot, t. 3, pp. 423 et 443.

Les jérunites de Lombardie ou de l'Observance ont pour fondateur Loup d'Olmédo, ainsi nommé d'un bourg du diocèse d'Avila en Espagne, où il naquit en 1370. Dans un voyage

qu'il fit à Rome en 1424, il obtint de Martin v la permission de fonder une congrégation, sous le titre de moines ermites de Saint-Jérôme dans les montagnes de la Cazalla, au diocèse de Séville. Le même pape l'établit général perpétuel de cette nouvelle congrégation, et ce fut dans cet emploi qu'il témoigna tout son zèle pour l'observance régulière. Il ajouta à la règle de Saint-Augustin des constitutions très-austères, tirées en partie de celles des Chartreux. Elles portaient entre autres choses que les religieux n'étudieraient, ni dedans, ni dehors le couvent; que les femmes n'entreraient point dans l'église; qu'on ne mangerait jamais de viande, et qu'on jeûnerait depuis la fête de saint Jérôme jusqu'à Pâque. Il changea aussi quelque chose dans l'habillement des religieux de Saint-Jérôme, et fit prendre la coule à ceux de sa congrégation, qu'ils portent au cœur, et lorsqu'ils sortent. Outre les religieux de chœur, il y a dans cet Ordre des frères convers, des frères commis et des frères donnés ou oblats. Les jérônimites de Lombardie n'ont point les pieds nus et ne portent point de sabots, comme le dit M. Hermant dans son Histoire des Ordres religieux. Ils n'en ont même jamais porté. (Le père Hélyot, tom. 3, pag. 447.)

La congrégation des jérônimites du bienheureux Pierre de Pise, fut fondée par ce saint per-

sonnage vers l'an 1375 ou 1377. Il était fils de Pierre Cambacorti, qui avait la souveraine autorité à Pise et à Lucques; mais ayant conçu un mépris général pour les vanités du monde, il se revêtit d'un habit pauvre, et se retira dans l'Ombrie sur une montagne nommée Montebello, où il jeta les fondemens de sa nouvelle congrégation. Ils prescrivit à ses religieux une forme de vie très-austère. Leur nourriture ordinaire était un peu de pain avec des fruits ou des herbes cuites en petite quantité. Ils se levaient à minuit et faisaient cinq heures d'oraison pendant l'hiver et trois heures pendant l'été; prenaient la discipline tous les jours du carême, et les lundis, mercredis et vendredis, tout le reste de l'année. On modéra ces austérités dans les constitutions qui furent dressées en 1444, et corrigées en 1540. On en fit de nouvelles en 1629, qui sont présentement observées avec quelques déclarations de l'an 1644. On y a retranché entre autres choses l'abstinence perpétuelle. (Le père Hélyot, t. 4, p. 1.)

Les jérônimites de la congrégation de Fiésole, autrefois l'une des douze premières villes de la Toscane, ont pour fondateur le bienheureux Charles de Montegraneli, de la famille des comtes de Montegraneli, qui est une terre dont il ne reste plus que les vestiges, entre Sainte-Sophie de la Romagne, et Saint-Pierre de Bagno dans les états du grand-duc

de Toscane. Le premier établissement que fit le saint fondateur, fut celui de Fiésoi, puis celui de Vérone, celui de Venise et celui de Padoue, sous le nom de Saint-Jérôme. Innocent vi approuva sa congrégation l'an 1406, et Grégoire xii la confirma sous une règle et des constitutions dites de Saint-Jérôme. Eugène iv donna à ces religieux la règle de Saint-Augustin. Clément ix supprima cet Ordre en 1668, dont le fondateur qui était du tiers-Ordre de Saint-François en garda l'habit, et permit de le quitter à ceux qui voudraient. Les uns le gardèrent, d'autres le quittèrent; ce qui fit deux congrégations qui se réunirent ensuite jusqu'à la suppression de l'Ordre. (Le père Hélyot, tom. 4, p. 16.)

JÉROPHORE ou **IÉROPHORE**, qui portent les choses sacrées, *jerophorus*. C'était un office chez les Grecs.

JÉROPHYLAX ou **IÉROPHYLAX**, garde des choses sacrées. C'est le même qu'*Hierophylax*.

JÉROSCOPIE ou **IÉROSCOPIE**, divination par l'inspection des choses qu'on offre aux dieux, des victimes, de leurs entrailles, etc. *Hieroscopia*.

JÉROSLAW, ville capitale de la province de ce nom, et l'une des plus grandes de toute la Russie. Elle est située sur la rivière de Wolga, à quarante-six milles de Moscow, à cent cinquante de Novogorode et à douze de Rostow. Son siège épiscopal a été réuni à celui de cette der-

nière ville, sous l'archevêché de Kiovie. (*Voy. Rostow.*)

JERSIA, hébr., *lit du Seigneur*, du mot *heresch*, fils de Jérôam (1 Par. 8, 27.)

JÉRUEL, hébr., *crainte ou vision de Dieu*, désert au couchant de la mer Morte, dans la partie méridionale de Juda. (2 Par. 20, 16.)

JÉRUSA, hébr., *qui possède l'héritage*, du mot *jaraseh*, mère de Joatham. (4 Reg. 15 33.)

JÉRUSALEM, ville d'Asie, capitale et métropole des Juifs, où le Sauveur du monde a offert le premier sacrifice de la nouvelle alliance, et établi la première église, d'où la prédication de son Évangile s'est répandue dans tout l'univers, fut, tant qu'elle subsista, la mère de toutes les églises de la Palestine, dont Jacques le Mineur, dit le frère de Jésus-Christ, fut fait le premier évêque par Pierre, l'autre Jacques et Jean.

Quand elle fut prise et renversée par Vespasien et Tite, les chrétiens qui, suivant le conseil de Jésus-Christ, s'étaient retirés sur les montagnes au-delà du Jourdain, firent pendant quelque temps leur demeure dans la Pérée, et particulièrement à Pella. Ils y eurent successivement quinze évêques tous pris d'entre les Juifs, qui avaient embrassé le christianisme. On bâtit sur les ruines de Jérusalem une petite ville que les Romains prirent encore, et qu'ils détruisirent sous l'empereur Adrien, qui en fit construire

une autre, et qui l'appela *Ælia* de son nom, avec défense aux Juifs d'y mettre le pied. Les gentils qui s'y retirèrent, ayant reçu la foi, élurent pour évêque un d'entre eux nommé Marc, pendant que Judas le dernier Juif vivait peut-être encore, et gouvernait son église composée de fidèles de sa nation.

Césarée, une des plus belles villes de la Palestine, était devenue après la ruine de Jérusalem, métropole de tout le pays où s'étaient retirés les chrétiens. Elle le fut aussi d'*Ælia*, et de ses évêques pendant près de quatre siècles. Il ne paraît pas que le patriarche d'Antioche y ait exercé quelque juridiction; au contraire ce fut l'évêque d'*Ælia*, comme le plus digne, qui ordonna toujours celui de Césarée. Il jouissait cependant de quelques prérogatives en mémoire de l'ancienne Jérusalem. Les pères du concile de Nicée les lui conservèrent, mais réservant toujours les droits de métropole à l'église de Césarée.

Macaire, Cyrille et Jean d'*Ælia*, furent les premiers qui pensèrent à faire ériger le siège de Jérusalem en patriarchat. Ils en prirent occasion de l'hérésie arienne, que favorisaient Eusèbe et Acace de Césarée. Ils ne voulurent plus dépendre de ceux dont ils détestaient la communion. Ils commencèrent par soutenir que leur église était apostolique, la mère de toutes les églises de la Palestine, et que, quoiqu'elle eût changé de nom,

elle n'était pas moins cette Jérusalem où s'étaient opérés les mystères de la religion de Jésus-Christ, et où les apôtres avaient fondé la première église. Juvénal qui succéda à Prayllius, fit sa demande au concile d'Éphèse; mais ce ne fut qu'au concile de Chalcédoine, qu'il obtint les droits métropolitains sur les trois Palestines. Cet évêque est regardé comme le premier patriarche de Jérusalem, et le premier dont la juridiction s'étendait sur toute la Palestine, c'est-à-dire, la Judée, la Samarie et les deux Galilées.

Les successeurs de Juvénal jouirent du même droit jusqu'au septième siècle, que l'ordre de la succession fut interrompu par les Sarrasins qui ravagèrent la Palestine. Le pape cependant y comunit des évêques pour exercer les fonctions patriarchales, comme Étienne de Dore, et Jean de Philadelphie, qui administrèrent ces provinces au nom de l'Église romaine.

Les Latins qui prirent Jérusalem en 1099, y mirent un patriarche de leur rit. Les empereurs de Constantinople en voulurent aussi avoir un; ce qu'ils n'exécutèrent cependant qu'en 1142. Mais il demeura toujours à Constantinople tandis que les Latins furent en possession de Jérusalem. Il n'y entra que lorsque les Sarrasins eurent repris cette ville en 1187. Le schisme s'y est glissé en même temps, et s'y est conservé jusqu'aujourd'hui.

Jérusalem se nommait auparavant *Jebus* et *Salem*, d'où s'est formé sans doute le mot de Jérusalem, le *B* changé en *R*. On dit aussi *Hierosolyma* ou *Solyma*. Ce nom peut signifier *ville* ou *vision de paix*. Josué la donna à la tribu de Benjamin. Il paraît qu'elle n'a appartenu entièrement aux Israélites que du temps de David qui la réduisit à son obéissance, et y établit le siège de son royaume, après en avoir chassé les Jébuséens. Elle était bâtie sur une ou deux collines, et toute environnée de montagnes. Ses environs étaient arrosés des fontaines de Gehon et de Siloé, et le torrent de Cédron lavait le pied de ses murailles. David l'agrandit de beaucoup. Il bâtit une nouvelle ville sur la montagne de Sion qui a porté depuis son nom et qui était opposée à celle des Jébuséens. Il combla la vallée pour joindre ces deux villes. Manassés, et après lui les Machabées y firent encore des augmentations. Joseph dit qu'Agrippa lui donna aussi quelque étendue, et on compte que, lorsque les Romains l'assiégèrent, elle avait trente-trois stades de tour, qui font quatre mille cent vingt pas ou une lieue presque et demie, à trois milles la lieue. Salomon y fit de si grands et de si beaux ouvrages, qu'il la rendit la merveille du monde.

Mais elle fut pillée par Hazaël, roi de Syrie. Amasias, roi d'Israël, enleva tous ses trésors, et démolit une bonne partie de

ses murailles. Néchao, roi d'Égypte, prit Joachas son roi. Nabuchodonosor enleva ses habitants et les conduisit à Babylon. Les rois d'Égypte s'en emparèrent. Antiochus Epiphane passa plus de quatre-vingt mille Juifs au fil de l'épée, et en esclaves plus de quarante mille. Il pilla la ville et le temple d'où il emporta tous les vaisseaux sacrés; et pour le profaner encore davantage, il y fit dresser l'idole de Jupiter Olympien. Les Romains, Pompée, Crassus, consuls, y firent d'horribles dégâts. Hérode, Antigonus la rendirent victime de leur ambition. Enfin elle fut réduite en province sous la puissance des Césars, et périt totalement sous Tite, vers 71... (*Voy. l'Hist. des Juifs.*)

Succession des évêques de Jérusalem.

1. Saint Jacques 1^{er}, dit le Mineur, frère du Seigneur, siègea jusqu'en l'an 60, qu'il fut martyrisé.

2. Saint Siméon 1^{er}, fils de Cléophas et cousin du Sauveur, crucifié sous Trajan, en 107.

3. Juste ou Judas 1^{er}, siègea environ trois ans, et mourut en 111.

4. Zachée ou Zacharie.

5. Tobie.

6. Benjamin.

Ces six évêques tous ensemble ne siégèrent pas plus que l'espace de 24 ans, depuis 111 jusqu'en 125.

7. Jean 1^{er}.

8. Mathias ou Matthieu.

9. Philippe.

10. Senèque.
11. Juste II.
12. Lévi.
13. Ephrem.
14. Joseph.
15. Judas.

Ceux-ci ont été élus entre les Juifs, ont siégé peu de temps usqu'à la destruction de Jérusalem, sous l'empereur Adrien.

16. Marc, premier évêque d'Ælia, bâtié sur les ruines de Jérusalem, élu d'entre les gentils, peut-être lorsque Judas II siégeait encore dans son église, composée de Juifs comme lui. Il mourut en 156.

17. Cassien.
18. Publius.
19. Maxime 1^{er}.
20. Julien 1^{er}.
21. Caius ou Gaius 1^{er}.
22. Symmaque.
23. Caius ou Gaius II.
24. Julien II.
25. Capito.

Tous ensemble n'ont siégé que depuis 156 jusqu'en 185.

26. Maxime II.
27. Antoine.
28. Valens.
29. Dolichien.
30. Narcisse.
31. Dios.
32. Germanion.
33. Gordius.

Ont siégé pendant 23 ou 30 ans, depuis 185 jusqu'en 212.

34. Alexandre, martyr. Il était évêque en Cappadoce avant de l'être d'Ælia. Il fut donné pour coadjuteur à Narcisse, âgé alors de cent seize ans, avec droit de lui succéder. Il fut mar-

tyrisé dans la persécution de Déce, en 249.

35. Marzabane, siégea depuis 250 jusqu'en 265.

36. Hymenus assista à deux conciles d'Antioche, contre Paul de Samosate, l'un en 265, l'autre en 272. Il mourut en 298.

37. Zabdas ou Sambdas, siégea depuis 298 jusqu'en 302. Ce ne peut donc être lui qui instruisit dans la foi saint Maurice et sa légion. Il faut que ce soit son prédécesseur Hyménée, puisqu'il souffrit le martyre dans les Gaules en 285.

38. Hermon, depuis 302 jusqu'en 311.

39. Macaire 1^{er}, fut ordonné en 313. C'est de son temps qu'Hélène, mère de Constantin, trouva les instrumens de la passion du Sauveur en 326 ou 327. Il mourut en 335.

Quelques-uns insèrent ici un certain Quiriace, qu'ils disent avoir trouvé la croix de Jésus-Christ, et avoir souffert sous Julien l'Apostat. Mais on a lieu de croire que ce Quiriace est Judas II, quinzième évêque de Jérusalem, que l'on surnommait ainsi. (Bolland., 4 mai.)

40. Maxime III, que saint Jérôme fait succéder à Macaire. Il assista au conciliabule de Tyr, où saint Athanase fut condamné. Il fut séduit par les ariens qui le portèrent à souscrire à sa déposition, ou à Tyr, ou à Jérusalem. Mais il s'en repentit vivement dans la suite, et reçut avec tous les honneurs possibles en 347, ce digne patriarche qui re-

venait du concile de Sardique.

41. Saint Cyrille, célèbre par les exils qu'il a soufferts pour la foi et par ses écrits, siégeait en 351, qu'il donna avis à Constance de l'apparition miraculeuse de la croix, au mois de mai. Saint Jérôme rapporte dans sa chronique, qu'un certain Héradius que Maxime avait déclaré en mourant son successeur, avait manqué cette place par les artifices de Cyrille. Les ariens le firent exiler plusieurs fois, et on lui substitua Eutyché, Hilaire et Irenée, vrais ariens. Mais il recouvra enfin son siège sous Théodose le Grand. Il assista au concile de Constantinople en 381, et mourut en 386. (Voy. CYRILLE DE JERUSALEM.)

42. Jean II ayant à peine trente ans, fut élevé sur le siège de Jérusalem. Il y eut entre saint Epiphane, saint Jérôme et lui, de grandes contestations au sujet des erreurs qu'on attribuait à Origène, et dont il prenait la défense. Il fut trompé par Pélage dans le concile de Diospolis où il condamna son erreur sans toucher à sa personne, en 415. La même année il transféra dans la sainte Sion les reliques de saint Etienne, qui avaient été trouvées miraculeusement. Il est appelé diversement par les auteurs, tantôt *Prayle*, comme son successeur, tantôt *Silvain*, quelquefois aussi *Nepos*. Il mourut en 417.

43. Prayle, trompé par Pélage et Celestius, rendit un bon témoignage de leur foi au pape

Zozime. Mais il sut bientôt ce que penser d'eux. Il mourut 418 ou en 420.

44. Juvénal, succéda à Prayle. Il siégeait en 428 ou 429, le 1^{er} mai, jour auquel il consacra la basilique de Sainte-Euthyme. Il trouva en 431 au concile d'Éphèse, et au brigandage de la même ville en 449, où il adhéra à Dioscore. En 451, il était au concile de Chalcédoine où après s'être rétracté, il demanda les droits patriarchaux qu'il obtint pour son église. Après que le concile fut fini, un moine nommé Théodose, zélé défenseur de l'hérésie d'Eutyché, prévenant le retour de Juvénal en Palestine, publia une infinité de calomnies contre ce concile, et indisposa si bien l'impératrice Eudocie qui y était alors, et tous les moines contre son évêque, qu'il lui fut facile d'obtenir son siège. Il le garda en brigandage pendant vingt mois, et le souilla de toutes sortes de crimes. Mais l'empereur Marcien rétablit Juvénal en 453, et le moine alla se cacher sur le mont Synée. Juvénal mourut en 458.

45. Anastase, disciple de l'abbé Passarion, et garde des vases sacrés de la Sainte-Trinité succéda à Juvénal en 458. Il n'est pas certain qu'il ait souscrit les lettres de l'empereur Basile. Il mourut 478.

46. Martyrius de Cappadoce en 478, reçut les lettres de Pierre Monge, le croyant catholique, et lui envoya les siennes. Il mourut en 486.

47. Salaste, élu la même année, souscrivit pour avoir la paix, à l'hénitique de l'empereur Zénon, et mourut en 94.

48. Elie 1^{er}, Arabe, succéda à même année. Il parut, aussi bien que Flavien d'Antioche, on descendre à l'inclination de l'empereur Anastase qui était nonophysite. Mais ils ne rejetèrent ni l'un, ni l'autre, la foi de Chalcédoine, ayant préféré l'exil où ils moururent à la conservation de leurs sièges. Leur mort arriva en 518.

49. Jean III, substitué à la place d'Elie en 513. Il avait promis en quelque façon à Olympé, officier de l'empereur Anastase, qu'il communiquerait avec Sévère, et qu'il condamnerait le concile de Chalcédoine. Mais à la persuasion de saint Sabas et de ses moines, il ne fit, ni l'un, ni l'autre. Il anathématisa au contraire les ennemis du concile. Lorsque Justin fut sur le trône, il exécuta volontiers ses ordres, et assembla un concile de sa province auquel il les invita. Il mourut en 524.

50. Pierre, originaire d'Eleuthéropolis, élevé au patriarcat la même année, se comporta d'abord un peu trop mollement envers les moines origénistes qui faisaient beaucoup de bruit dans la Palestine. Il admit aussi un peu trop facilement à sa communion Anthyme, hérétique monothélite; mais les avis du pape Agapet lui firent tenir une autre conduite. Il souscrivit aux

édits de Justinien contre Origène et contre les trois chapitres; on croit qu'il mourut en 544.

51. Eustochius, fut représenté au cinquième concile général par trois évêques de sa dépendance qu'il avait envoyés à Constantinople. Cyrille de Scytople, qui a écrit la vie de saint Sabas, Evagre, Théophane et Cedréne assurent qu'on condamna dans ce concile Origène, les trois chapitres, Evagrius et Didyme. Cependant il paraît qu'Origène avait été auparavant dans un autre concile de Constantinople, tenu sous Menas entre l'an 538 et l'an 544, dont les actes furent joints au cinquième concile général, à cause de la ressemblance du sujet qui y fut traité. Eustochie fut déposé en 563.

52. Macaire II avait été élu pour succéder à Pierre, mais Justinien ne l'agréa point. Il fut encore une fois nommé en 563. Il résista à cet empereur, devenu incorruptible, et mourut en 574.

53. Jean IV, élu la même année ou la suivante, et mourut en 593. On trouva de son temps à Joppé la tunique sans couture de Jésus-Christ.

54. Amos ou Neamus, moine, mourut en 600 ou 601.

55. Isaac, que Baronius appelle Hezychius, siégea depuis jusqu'en 608.

56. Zacharie, garde des vases sacrés de l'église de Constantinople, élu en 609, fut témoin de la prise de la ville de Jérusalem par Chosroës, roi de

Perse, la sixième année de son pontificat. Il fut même conduit en captivité dans la Perse avec un nombre infini de chrétiens et le bois sacré de la croix. Mais Chosroës ayant été vaincu dans plusieurs combats par l'empereur Héraclius, la paix se fit avec Siroës, son fils et son successeur, la croix fut restituée, Zacharie et tous les chrétiens revinrent à Jérusalem. Zacharie mourut en 631, ou au plus tard en 633.

57. Modeste, abbé du monastère de Saint-Théodose en Palestine, suppléa pendant quatorze ans aux fonctions de Zacharie, lorsqu'il était en Perse, et se comporta si bien, qu'il mérita de lui succéder après sa mort. Il siégea peu, étant mort à la fin de 633.

58. Sophrone, zélé défenseur de la foi catholique contre le monothélisme naissant, fut d'abord moine, ensuite patriarche de Jérusalem en 633, fit tous ses efforts pour engager Cyrus, patriarche d'Alexandrie, Sergius de Constantinople, et Honorius pape, à étouffer dès le berceau cette monstrueuse hérésie. Il mourut en combattant, l'an 644.

Le siège de Jérusalem demeura vacant pendant tout le temps que les Sarrasins ravagèrent la Palestine. A la place du patriarche, l'Eglise romaine y commit :

Etienne, évêque de Dore, que le pape Théodore opposa à Sergius, Evêque de Joppé, qui avant l'ordination de Sophrone, se donnait pour patriarche, quoi-

que monothélite, se trouvant appuyé de l'autorité de l'Empereur Héraclius.

Jean, évêque de Philadelphie, géra le patriarcat par commission de Martin 1^{er}, en 649.

Théodore enfin, prêtre, au nom duquel Georges, autre prêtre, souscrivit en 680 aux actes du sixième concile général. On trouve aussi un Anastase souscrit aux actes du concile *in Trullo* en 692; mais on juge que c'est mal-à-propos qu'on l'y trouve.

59. Jean v, élu en 705. Saint Jean Damascène fait mention de lui.

60. Théodore 1^{er} siégeait encore en 767.

61. Eusèbe, que nous ne connaissons que par la vie de saint Maldève, évêque de Verdun, écrite par Hugues de Flavigny. (Dans le père Labbe, t. 1, Biblioth.) Il y est marqué que ce patriarche reçut avec bonté Maldève, lorsqu'il visitait les saints lieux. Il mourut en 776.

62. Élie II, siégeait en 787. Il fut exilé par les Sarrasins, et ne put, à cause de cela, se trouver au second concile de Nicée. Il reprit son siège, et vivait encore en 796.

63. Georges, appelé aussi Sergius et Grégoire, syncelle du précédent, lui succéda. Il mourut en 807. Quelques-uns mettent ici Fortunat qui de patriarche de Jérusalem, le devint de Grado, et abbé de Médiane dans les Vosques vers l'an 803. Mais Fortunat de Grado ne fut jamais

patriarche de Jérusalem, ni abbé le Médiane.

64. Thomas, avait succédé à Georges en 807. Ses légats Georges et Félix et celui d'Aaron, roi de Perse, apportèrent des présens à Charlemagne de la part de ce prince. On commença à disputer sur la procession du Saint-Esprit. Thomas mourut vers l'an 828.

65. Basile, écrivit conjointement avec les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche à l'empereur Théophile, en faveur des saintes images. Ce prince commença à régner le 1^{er} octobre 829.

66. Sergius, élu en 842, ou au commencement de 849, excommunia Photius et Grégoire de Syracuse, et mourut en 858.

67. Salomon, à l'imitation de Photius, quoique laïc, monta sur le siège de Jérusalem en 858, et mourut en 863 ou 864.

68. Théodose ou Théodore, succéda à Salomon. Il écrivit en 867 à saint Ignace, dont Photius avait envahi le siège. Il mourut en 879.

69. Élie III, fut toujours attaché à Photius, au concile duquel il se trouva en 879. Il mourut en 907.

70. Sergius II, élu la même année, mourut en 911.

71. Léonce ou Léon, élu en 911, mourut en 928.

72. Anastase, appelé aussi Athanase 1^{er}, siégeait en 928. On ignore l'année de sa mort.

73. Christophe 1^{er} ou Christodule et Christodore, siégeait en 937.

74. Agathon.

75. Jean VI, brûlé par les Sarrasins en 969.

76. Christophe ou Christodule II.

77. Thomas II.

78. Joseph II.

79. Alexandre II, transféré d'Antioche de Pisidie, sous Basile Porphyrogenète, qui régna depuis 975 jusqu'en 1025.

80. Agape, évêque de Séleucie, siégeait du temps de Nicolas Chrysoberge, patriarche de Constantinople, qui tint ce siège depuis 983 jusqu'en 995.

81. Jérémie, appelé aussi Orestes, et peut-être Jean, siégeait à la fin du dixième siècle. Il fut mené à Babylone où il mourut martyr en 1010.

82. Théophile.

83. Arsène, siégeait avant 1024.

84. Jourdain.

85. Nicephore, en 1048.

86. Sophone II, en 1059.

87. Euthyme.

88. Simon ou Siméon II, siégeait en 1094. Il pria Pierre l'ermite d'exhorter vivement les peuples à se croiser contre les Sarrasins. Il mourut dans l'île de Chypre en 1099, lorsque les Français et les Latins étaient occupés au siège de Jérusalem.

89. Sabbas ou Sabas 1^{er}.

Eucher, selon Dosithée, qui a pu prendre Fulchère, patriarche latin pour Eucher.

90. Jacques II, selon le même.

91. Arsène II, siégeait en 1146.

92. Jean VII ou Nicolas, en 1156.

93. Nicephore II, en 1166.
 94. Athanase II, vint à Jérusalem, quand les Sarrasins en chassèrent les Latins en 1187.
 95. Léonce II.
 96. Dosithée I^{er}, né à Venise, passa de Jérusalem à Constantinople en 1193.
 97. Marc II, surnommé Florus.
 98. Théophanes I^{er} à la fin du douzième siècle.
 99. Grégoire II.
 100. Anathase III, tué par les Sarrasins.
 101. Thadée, siégeait en 1298.
 102. Sochrane III.
 103. Athanase IV.
 104. Gabriel Brula.
 105. Lazare, était sur le siège de Jérusalem avant 1332 : mais un moine, nommé Gerasime, qui prit sa place, le déclara si fort, qu'il fut déposé par le patriarche de Constantinople. Les Latins de Galata, chez lesquels il se retira à Constantinople, voulurent inutilement lui persuader de recourir à l'Eglise romaine. Il aima mieux être remis entre les mains du patriarche qui le reçut pourtant assez honorablement. Le calife d'Egypte le fit rétablir, mais il eut beaucoup à souffrir sous celui qui lui succéda. Il vivait encore en 1367, qu'il écrivit avec les patriarches de Constantinople et d'Alexandrie, au pape Urbain V, pour l'union des deux églises.
 106. Sophrone IV, mort vers l'an 1386.
 107. Dorothée I^{er}.
 108. Théophile II, vivait encore en 1419.

109. Théophanes II, élu en 1430.
 110. Joachim, siégeait au temps du concile de Florence. Dosithée de Monembasie y tint sa place ; mais bien loin de ratifier l'union, il en excommunia les auteurs, avec les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche.
 111. Théophanes III assista à un concile de Constantinople, où l'union fut condamnée.
 112. Abraham, avec les patriarches d'Alexandrie et d'Antioche, envoya en 1460 au pape Pie II demander la communion avec l'Eglise romaine. Il mourut en 1468.
 113. Jacques III, catholique, mourut en 1482.
 114. Marc III, aussi catholique.
 115. Grégoire III siégea trente-six ans.
 116. Dorothée II siégea quarante-trois ans.
 117. Germain, abdiqua par rapport à son grand âge, en 1579.
 118. Sophrone V, originaire du Péloponèse, abdiqua pareillement.
 119. Théophanes IV assista en 1638 au concile qui se tint à Constantinople au sujet des erreurs de Calvin que défendait Cyrille Lucaris.
 120. Paisius mourut en 1660.
 121. Nectaire, abdiqua en 1672. Il se trouva cependant au concile de Jérusalem contre Lucaris.
 122. Dosithée II. Il tint &

concile, et y présida. Il mourut en 1707.

123. Chrysanthé, mourut en 1733.

124. Milathé, nommé la même année, avant le mois de mars. (*Or. chr. t. 3, p. 102, et seq.*)

Patriarchat latin.

Jacques de Vitri, évêque d'Ancone, et ensuite cardinal, nous apprend en quel état se trouva le patriarchat de Jérusalem sous les patriarches et les rois latins. (*Hist. c. 55 in gest. Dei, per Francos, p. 1077.*) Le patriarche de cette ville, dit-il, a audessous de lui quatre métropolitains dont le premier est celui de Tyr, duquel dépendent quatre évêchés, savoir, Ancône, Sydon, Beryte et Paneas. Cette dernière ville, appelée communément *Belinas*, est située au pied du mont Liban, assez proche de Damas, et une des limites de la Terre-Promise. Le second métropolitain est celui de Césarée, qui n'a qu'un seul suffragant, savoir, celui de Sebaste ou de Samarie. Le troisième est celui de Nazareth, qui a l'évêque de Tiberiade pour suffragant. Il y avait aussi un archevêché à Scythopolis; mais il est aujourd'hui réuni à Nazareth, pour honorer le lieu de la conception du Sauveur. Le quatrième métropolitain est celui de Pétrac, qui n'a qu'un seul suffragant, Grec de nation sur le mont Sinaï, proposé pour desservir l'église de Sainte-Catherine, et gouverner les moines qui y sont. Pétrac est

une ville très-forte, appelée encore aujourd'hui *Crac*, et Pierre du Désert, au-delà du Jourdain dans les confins de Moab, située sur une haute montagne, métropole de la seconde Arabie.

Le patriarche de Jérusalem a encore audessous de lui quelques évêques qui lui sont immédiatement soumis; savoir, celui de Bethléem, d'Hébron et de Lydda. L'église de Bethléem était un prieuré de chanoines réguliers jusqu'au temps de Baudouin 1^{er}, roi latin de Jérusalem, qui érigea cette église en évêché du consentement du pape Paschal II qui lui soumit Ascalon. De même l'église d'Hébron, qui avait été un prieuré, fut aussi érigée en épiscopale, pour honorer ce lieu qui avait été la sépulture des trois patriarches Abraham, Isaac et Jacob, dans lequel on prétendait qu'Adam et Eve avaient été enterrés, et où reposaient les corps de Sara et de Rebecca. Pour ce qui est de Lydda, qui portait autrefois le nom de *Diospolis*, on l'appelle aujourd'hui *de S. Georges*.

Outre cela, ce patriarche a encore sous sa dépendance des abbés et des prieurs qui portent les ornemens pontificaux, et qui l'assistent à l'autel. Son église patriarchale, dite du Saint-Sépulcre au mont Calvaire, est desservie par des chanoines réguliers portant l'habit et suivant la règle de Saint-Augustin. Ces chanoines ont un prieur à leur tête, et ils ont droit d'élire le patriarche qui leur tient lieu

d'abbé. Les temples du Seigneur, du mont Sion et du mont Olivet sont desservis de même; mais les monastères de Latina et de la vallée de Josaphat sont composés de moines noirs de l'Ordre de Saint-Benoît. Celui de Béthanie où est le château de Marie et de Marthe, éloigné de quinze stades de Jérusalem, au-delà du mont Olivet, sur la pente de cette montagne est l'abbaye de Saint-Lazarus, est gouverné par une abbesse du même Ordre, aussi bien que celui de Sainte-Anne, proche la porte de Josaphat, et celui de Sainte-Marie à Jérusalem. Le monastère du Mont-Thabor est soumis à l'archevêque de Nazareth. La ville de Joppé n'a point d'évêque, et dépend immédiatement du prieur et des chanoines du Saint-Sépulcre, comme Naplouse, autrefois Sichar, où était le puits de Jacob, du prieur ou de l'abbé du temple du Seigneur. Ces églises et plusieurs autres étaient épiscopales avant les Latins; mais parce qu'elles étaient fort pauvres, pour ne pas avilir la dignité d'évêque, on en réunit un grand nombre, pour n'en faire plus qu'une qui fût mieux à son aise.

Pour ce qui regarde le gouvernement civil de ce patriarchat, Guillaume de Tyr dit qu'il était divisé en quatre principautés. La première au midi, était ce qu'on appelle le royaume de Jérusalem, commençant à un ruisseau qui est entre Byblis et Beryte, jusqu'aux vil-

les maritimes de la Phénicie, et la fin du désert qui est au-delà de Darum qui regarde l'Égypte. La seconde principauté au nord est le comté de Tripoli, depuis le ruisseau dont nous venons de parler, jusqu'à Maracléa et Valénia, villes aussi maritimes. La troisième principauté était celle d'Antioche, prenant son commencement du ruisseau, et s'étendant jusqu'à Tarse de Cilicie vers l'occident. La quatrième enfin était le comté d'Édesse, qui était compris entre la forêt nommée *Marris*, jusqu'au-delà de l'Euphrate vers l'orient.

Il est inutile de dire ici que ce sont les religieux de l'Ordre de Saint-François qui desservent aujourd'hui les lieux saints avec quelques autres, sous la protection des rois de France.

Patriarches latins de Jérusalem.

1. Daibert ou Daimbert, substitué à la place d'Arnulphe, vice-patriarche, après la prise de Jérusalem en 1099 ou l'année suivante. Il fut beaucoup tourmenté par Baudouin, et alla à Rome porter ses plaintes. Il mourut à Messine en retournant, ayant gagné sa cause, en 1107.

2. Gibelin, archevêque d'Arles, envoyé par le pape à Jérusalem, pour juger Ébremare qu'on y avait élu du vivant de Daibero, ayant été déposé et transférée à Césarée, fut nommé patriarche en 1107. Il avait assisté en 1103 à la dédicace de l'église de Saint-Sauveur. Il mourut en 1111.

3. Arnulphe, ci-devant vice-patriarche, succéda à Gibelin la même année, fut déposé en 1115, appela au pape qui le rétablit, et retourna en son pays où il mourut en 1118.

4. Gormond, Français, élu la même année, mourut en 1128.

5. Étienne, de Chartres en France, chanoine régulier, siégea deux ans, et mourut en 1130.

6. Guillaume, Flamand, prieur du Saint-Sépulcre, élu la même année, couronna Foulques l'année suivante, le 14 de septembre, assista au concile d'Antioche en 1136. Il couronna aussi Baudouin III en 1142, et mourut en 1145 le 27 septembre.

7. Fulchère, archevêque de Tyr, élu en 1146 le 25 janvier, reçut à leur arrivée l'empereur Conrad et Louis VII, roi de France. Il assista au siège d'Ascalon en 1132. Il alla à Rome en 1155, et mourut le 20 novembre 1157, après avoir siégé douze ans.

8. Amalric, Français, et prieur du Saint-Sépulcre, élu malgré les évêques de Césarée et de Bethléem. Nous avons quelques lettres de lui à Louis VII, roi de France. Il couronna Almeric, frère et successeur de Baudouin III en 1162 le 18 février, et Baudouin IV le 15 juillet 1173. Il mourut en 1180 le 6 octobre.

6. Éraclius, d'Auvergne en France, élu la même année, vit prendre Jérusalem par Saladin en 1187. Il mourut pendant que les chrétiens assiégeaient Ancône le 12 juillet 1191. On y transféra

le siège des patriarches et des rois jusqu'en 1291, que cette ville tomba aussi sous la puissance des Sarrasins.

10. Sulpice, selon Théodoric de Paul, Cyrille III, prieur des carmes, succéda à Éraclius en 1191.

11. Michel, docteur de Paris, élu en 1194, mourut archevêque de Sens.

12. Monachus, de Florence, archevêque de Césarée, élu la même année.

13. Soffrede, cardinal, élu en 1203, mais qui n'accepta point.

14. Albert de Parmes, évêque de Verceil, élu en 1204. Il fut tué par un mauvais chrétien le 14 septembre 1214.

15. Gualter ou Gauthier, évêque de Verceil après Albert, lui succéda dans le patriarcat.

16. Radulphe 1^{er}, évêque de Sarepta, élu patriarche, mourut en 1225.

17. Girolde ou Gerolde, abbé de Cluni, puis évêque de Valence, élu la même année, mourut en 1239.

18. Robert ou Guy, évêque de Nantes, nommé par le pape. Il se trouvait alors auprès de saint Louis, roi de France, qui prit Damiette en 1240. Il mourut en 1254 le 8 juin.

19. Jacques Pantaléon, Français, de Troyes, archidiacre de Liège, ensuite évêque de Verdun, nommé par Alexandre IV en 1255. Il succéda à ce pape sous le nom d'Urbain IV en 1261, le 29 août.

20. Barthélemy de Bragance,

de Vicence, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, premièrement évêque de Nemosie en Chypre, puis de Vicence, parait avoir refusé ce siège en 1261.

21. Humbert de Romanis, Français, cinquième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, refusa pareillement.

22. Guillaume II, évêque d'Aggen en France, nommé par Urbain IV, patriarche de Jérusalem, et administrateur d'Ancône en 1260. Il mourut en 1270.

23. Thomas Agui, de Léonce, petite ville de Sicile, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, premier évêque de Bethléem, puis archevêque de Cosenza, nommé par Grégoire X en 1272, mourut en 1277.

24. Aiglerius ou Angelus, archevêque de Naples, fut élu, mais Nicolas III lui substitua....

25. Jean de Verceil, sixième général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, en 1278, qui refusa.

26. Élie I^{er}, élu en 1279, mourut en 1287.

27. Nicolas de Hanapis, Français, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu en 1288 le 30 novembre, perdit le siège d'Ancône qui fut reprise par les infidèles en 1291. Comme il s'en retournait, le vaisseau sur lequel il était monté, fit naufrage et périt.

28. Radulphe II, Français, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par le Pape Célestin V en 1294, fut déposé par Boniface VIII qui le rétablit cependant peu de temps après. Il

mourut au mois de novembre 1304.

29. Antoine Bocc, Anglais, évêque de Durhan en Angleterre, élu en 1305, mourut en 1310.

30. Pierre I^{er}, de Psana Cosano, de l'Ordre des Frères Mineurs de Rouergue en France, légat du saint-siège dans l'Orient, nommé par Clément V en 1314 le 26 février, mourut en 1322.

31. Pierre II, chanoine de Nicosie; nommé la même année le 19 juin, mourut en 1325.

32. Raimon Bequin, de Toulouse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, succéda à Pierre, et eut en outre l'administration de l'église de Nicose dans l'île de Chypre; il mourut en 1328.

33. Pierre III, de Palude, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, élu patriarche et administrateur de Nicosie en 1329, le 2 mars. Il fut aussi administrateur de Conserrans en France. Il mourut à Paris en 1342 le 31 janvier.

34. Élie II, de Nabinallis, de l'Ordre des Frères Mineurs, fut fait patriarche, étant archevêque de Nicosie en 1342 le 12 juillet. et cardinal la même année.

35. Guillaume III, siègeait en 1351 le 22 septembre.

36. Philippe de Cobassole, de Cavaillon en France, dont il était évêque, fut orné du titre de patriarche en 1361; de Cavaillon il fut transféré à Marseille en 1366, et fait cardinal en 1368. Il mourut à Perouse en 1372.

37. Guillaume IV, Militis, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé en 1369, mourut en 1374. (*Or. chr.* t. 3, p. 1224 et seq.)

JÉRUSALEM, vingt-troisième province du diocèse des Chaldéens. Comme il venait à Jérusalem, de toutes les parties de l'orient, un grand nombre de chrétiens pour visiter les saints lieux, le catholique des Chaldéens obtint qu'il y aurait une église de sa nation et de sa secte, pour la commodité de ses diocésains que la dévotion y attirerait, y mit un évêque nestorien sous la métropole de Darnas. Il devint ensuite métropolitain.

1. Élie I^{er}, en 893, sous le catholique Jean III.

2. Ananjesus, ordonné par Sébarjésus III, catholique, en 1065.

3. Élie II, métropolitain de Jérusalem, ensuite de Nisibe.

4. J.... sous le catholique Sébarjésus V.

5. Abraham, en 1282.

6. Thimothée, souscrit à la lettre du catholique Élie et des métropolitains de Chaldée, au pape Paul V, en 1616. (*Or. chr.* t. 2, p. 1300.)

Les Jacobites établirent aussi un évêque de leur secte, peu après leur schisme, dans la ville de Jérusalem; mais nous ne voyons pas qu'il ait eu des successeurs jusqu'au douzième siècle, que les Français s'emparèrent de la Palestine. Ils ne donnèrent d'abord que la simple qualité d'évêque de Jérusalem à

celui qu'ils ordonnèrent. Ils en firent ensuite un archevêque qui voulut être appelé depuis patriarche. Il faisait sa résidence dans le monastère de la Magdeleine; mais Barsila, dit Ignace II, qui siégeait en 1493, acheta l'église que les Égyptiens jacobites avaient à Jérusalem, et y établit le siège patriarcal. En voici les évêques :

1. Sévère, ordonné par Athanase I^{er}, en 597.

2. Ignace I^{er}, du temps que les Français occupaient la Terre-Sainte en 1140. Le patriarche Athanase VIII ordonna un appelé Romain, à qui il donna le nom d'Ignace. Il siégea quarante-cinq ans.

3. Athanase I^{er}, ordonné par Michel I^{er}, son frère, se retira à Antioche, parce qu'on ne voulut pas le recevoir dans le monastère de la Magdeleine, et mourut en 1193.

4. Ignace II, succéda à Athanase, nommé par le même Michel.

5. N.... ordonné en 1235.

6. Athanase II, assista à l'ordination d'Ignace III, en 1264.

7. Isa, ordonné par Ignace IX, en 1445.

8. Dioscore, voulut faire honorer comme un saint un moine condamné par le concile de Chakédoine, et mort dans l'hérésie d'Eutiches.

9. Grégoire I^{er}, en 1516.

10. Jean, en 1583.

11. Adalgaitus, en 1664.

12. Grégoire II, était catholique, et vint à Rome où il

mourut vers la fin du dernier siècle. (*Or. chr., t. 2, p. 1444.*)

Conciles de Jérusalem.

Le premier se tint l'an 33 de Jésus-Christ, et immédiatement après son ascension, pour donner un successeur au perfide Judas. Saint Mathias fut en sa place. (*Act., c. 1. Reg. et Lab., t. 1.*)

Le second se tint la même année pour faire l'élection des sept premiers diacres, qui furent saint Étienne, saint Philippe, Procore, Nicanor, Timon, Parmène et Nicolas. (*Act., c. 6. Reg. et Lab., t. 1.*)

Le troisième se tint l'an 49 ou 50, touchant l'observance de la loi de Moïse, à laquelle quelques Juifs nouvellement convertis voulaient obliger tous les chrétiens. Saint Pierre parla le premier, et le concile décida que les chrétiens n'étaient pas obligés à la loi de Moïse, et leur enjoignit seulement trois choses. La première, de ne point manger de viandes immolées aux idoles, afin de ne point scandaliser les Juifs qui s'imaginaient que de participer à ces mets indifférens d'eux-mêmes, était une marque qu'on voulait retourner à l'idolâtrie. La seconde, de ne point manger le sang des animaux, ni les viandes étouffées, pour lesquelles les Juifs avaient une furieuse aversion. La troisième, d'éviter la fornication, qui, au rapport de saint Augustin, *l. 32, Cont. Faust., c. 13*, ne passait pas pour un péché

dans l'esprit de la plupart des gentils. La décision fut fondée sur les Saintes-Écritures, et formée par le commun consentement. On la rédigea par écrit, non comme un jugement humain, mais comme un oracle du ciel, et on dit avec confiance: il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, *Visum est Spiritui-Sancto et nobis*. Ce concile des apôtres à Jérusalem, pour donner leur décision sur un point contesté, a servi de modèle à l'Église dans la tenue des Conciles généraux. (*Act., c. 15. Reg. et Lab., t. 1.*)

Le quatrième, l'an 58. On y permit aux Juifs convertis la circoncision et les autres cérémonies légales, tant que le temple et les sacrifices dureraient à Jérusalem, pourvu qu'ils crussent que cela n'était point nécessaire au salut, et qu'il suffisait pour être sauvé, de suivre les préceptes de l'Évangile. C'est ce qu'on appela *ensevelir la synagogue avec honneur*. (*Act., c. 21, Reg. et Lab., t. 1.*)

Le cinquième, l'an 335, par les eusébiens. C'est un concilia-bule, dans lequel on reçut Arius et sa profession de foi. (*Reg. et Lab., t. 2. Hard., t. 1.*)

Le sixième, l'an 348, en faveur de saint Athanase. (*Reg. 3. Hard. 1.*)

Le septième et le huitième, l'an 350, l'un pour saint Athanase, et l'autre contre lui.

Le neuvième, l'an 415, et le dixième, l'an 416. Tous les deux contre Pélage, qui fut

chassé de la ville. (*Reg.* 4. *Lab.* 2. *Hard.* 1.)

L'onzième, l'an 453, pour la conservation de la foi.

Le douzième l'an 518; il s'y trouva trente-trois évêques qui reçurent le concile de Chalcedoine, et qui condamnèrent les Sévériens et Eutichiens. (*Reg.* 10. *Lab.* 4. *Hard.* 2.)

Le treizième, l'an 536, contre Anthime et Sévère, Eutichien Acephales. (*Reg.* 11. *Lab.* 5. *Hard.* 2.)

Le quatorzième, l'an 553; on y reçut le cinquième concile général tenu à Constantinople la même année, contre les erreurs d'Origène et les trois chapitres. (*Reg.* 12. *Lab.* 5. *Hard.* 3.)

Le quinzième, l'an 634; c'est en ce concile que saint Sophrone écrivit sa belle lettre synodale, pour y donner avis au patriarche de son élection.

Le seizième, l'an 638, pour envoyer à Rome les reliques de saint Ignace, martyr. (Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. 2.)

Le dix-septième, l'an 764, contre les iconoclastes, en faveur des saintes images. (*Ex epist. Adriani*, *papæ.*)

Le dix-huitième, l'an 1099; on y établit patriarche de cette ville Théodebert, archevêque de Pise et légat du saint-siège, à la place d'Arnoul, usurpateur. (*Reg.* 26. *Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le dix-neuvième, l'an 1107; Daibert y fut rétabli sur le siège patriarchal de Jérusalem, dont il avait été injustement chassé

par les brigues d'Arnoul et par la violence du roi. (*Reg.* 26. *Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le vingtième, l'an 1136, sur les articles contestés entre les catholiques et les Arméniens. (*Hard.* 6.)

Le vingt-unième, l'an 1143, contre les erreurs des Arméniens. (*Hard.*, t. 6.)

Le vingt-deuxième, l'an 1672, par le patriarche Dosithée, contre Cyrille, Lucar et les calvinistes, qui publiaient faussement que les orientaux pensaient comme eux touchant la foi. (*Hard.* 11.)

Le père Mansi; t. 1, de son supplément à la collection des conciles, col. 271, fait mention d'un concile tenu à Jérusalem contre les origénistes, en 399. Théophile d'Alexandrie ayant adressé aux évêques catholiques assemblés à Jérusalem pour la dédicace de la célèbre église de cette ville, une lettre synodale, par laquelle il leur faisait savoir la sentence qu'il avait portée contre ces hérétiques, ces prélats s'assemblèrent aussitôt en concile, et répondirent à Théophile par une lettre commune, dans laquelle après avoir déploré le dommage que causaient aux fidèles les disciples d'Origène, ils assurent ce prélat qu'étant à l'égard de ces hommes pervers dans les mêmes sentimens que lui, ils les anathématisent, eux et ceux qui se laisseront corrompre par leur fausse doctrine, l'assurant en finissant qu'ils ne recevront à

leur communion aucun de ceux qu'il aura condamnés comme croyant le Fils de Dieu inégal en quelque chose à son Père, à moins que ceux-ci n'aient donné des preuves d'un sincère repentir.

Le même auteur, *ibid.* 401 et 402, en parlant du concile que l'auteur des tables synodiques place en l'an 518, et dit avoir été tenu en cette ville, soutient que cette assemblée ne peut être décorée du titre de concile, puisqu'elle ne fut composée que de moines, et qu'outre cela il n'y fut pas question du sujet, pour lequel cet anonyme dit qu'elle fut convoquée. Il soutient au contraire, aussitôt après, qu'on ne peut, contre le témoignage de Cyrille de Scythopolis, révoquer en doute la tenue d'un autre concile tenu à Jérusalem cette année 518, composé de plusieurs évêques, du saint abbé Sabas, et d'une multitude presque infinie de moines et de laïcs.

Le même, *ibid.*, col. 1029, cite un concile de Jérusalem célébré en 879, dont la lettre synodale, tendante à remplacer Photius sur le siège de Constantinople, fut lue dans le conciliabule tenu la même année en cette dernière ville, avec une semblable lettre des conciles d'Antioche et d'Alexandrie.

Le même, t. 2, col. 275 et 276, fait mention d'un concile tenu en cette ville l'an 1112 par Gibilin, légat du saint-siège, dans lequel fut terminé le diffé-

rend, qui était entre l'évêque de Nazareth, et l'abbé du mont Thabor. Il y fut donc décidé que l'évêque de Nazareth aurait la supériorité sur cette abbaye, de telle sorte que ce serait à lui à bénir l'abbé, ordonner les moines et consacrer leur église; en un mot, que ce serait de lui qu'ils recevraient les saint chrême et l'huile des infirmes, ainsi qu'un vicaire pour les fonctions curiales, et que de leur côté les moines percevraient le tiers de toutes les espèces de dîmes de Tibériade.

JESAAR, ou ISAAR, hébr., *clarté* ou le *méridien*, du mot *tsaar*, fils de Caath. (Num. 3, 19.)

JESATA ou JASAIAS, hébr., *salut du seigneur*, du mot *jascha*, sauver. Lévit. (1. Par. 25, 15.)

JESAMARI, hébr., *gardien*, du mot *schamar*, fils d'Elphaal. (1. Par. 8, 18.)

JESANA, hébr., *qui dort* ou *qui vieillit*, du mot *jaschan*, ville de la tribu d'Éphraïm. (2. Par. 13, 19.)

JESRA, hébr., *tranquillité*, du mot *schub*; repos, fils d'Esra. (1. Par. 4, 17.)

JESBAAM, hébr., *le peuple qui s'assied*, ou *qui est assis avec le peuple*, du mot *jaschab*, fils de Haschmoni, capitaine de trente, ou chef dans l'armée de David. (1. Par. 11, 11.)

JESBAAN de Carchim, ou JESBAAN de la race de Coré, fut un des braves qui vinrent

joindre David pendant la persécution de Saül. (1 Par. 12, 6.)

JESBACASSA, hébr., *qui demande ou qui s'informe*, du mot *biskesch*, fils d'Héman, lévite et chantre. (1 Par. 25, 4.)

JESBIBENOC ou GESBI, fils d'Ob, géant qui fut mis à mort par Abisaï, comme il était sur le point de tuer David. (2 Reg. 21, 16.)

JESHOAM, hébr., *conversion du peuple*, fils de Zabdiel, était chef d'une troupe de vingt-quatre mille hommes qui servaient dans la cour du roi David, au mois de nisan. (1 Par. 27, 2.)

JESBOC, hébr., *qui est vide ou épuisé*, du mot *jeseeph*, fils d'Abraham et de Cethura. (Gen. 25, 2.)

JESCHA ou ISCHA, hébr., *qui oint*, du mot *jasac*, fille d'Aran. (Génès. 11, 29.)

JESCHUA ou JÉSUA. C'est le nom de Jésus-Christ prononcé à la manière des Hébreux. On le dit ainsi des rabbins qui portent ce nom.

JESEIAS, hébr., *salut du Seigneur*, du mot *jaschah*, *sauver*, fils de Phaltias. (1 Par. 3, 21.)

JÉSÉIAS, fils d'Idithum, chef de la huitième, entre les vingt-quatre familles des lévites qui servaient au temple. (1 Par. 25, 3.)

JÉSÉMA, hébr., *désolation ou admiration*, du mot *schamam*, fils d'Élam. (1 Par. 4, 3.)

JESENC, siège épiscopal de l'Arménie majeure, sous le catholique de Sis, dont Sergius

était évêque. Il se trouva au concile de Sis, et y souscrivit.

JÉSER, fils de Nephthali, chef de la famille des Jésérites. (Genès. 46, 24.)

JÉSESI, hébr., *ancien, vieux*, du mot *jaschesch*, de la tribu de Gad, fils de Jaddo. (1 Par. 5, 14.)

JÉSI, hébr., *le salut*, du mot *jaschab*, *sauver*, fils d'Apphaïm. (1 Par. 2, 31.)

JÉSI, ville d'Italie dans l'Ombrie, sur la rive droite de la rivière de même nom, qui descend des monts de l'Apennin, et va se jeter dans la mer Adriatique. Cette ville est très-ancienne, et s'appelle en latin *Æsis* ou *Æsium*, on dit aussi *Esis*. Elle a été colonie romaine au rapport de Ptolémée, de Pline et de Strabon. Elle reconnaît aujourd'hui le pape pour souverain, et on la met communément entre les villes du Picenum. Il est probable qu'elle fut éclairée des lumières de la foi dès les premiers siècles. Son ancienne cathédrale était l'église qui est encore aujourd'hui dédiée à saint Nicolas, évêque de Myre. On l'a transférée dans celle qui porte le nom de Saint-Septième, son premier évêque, où sont ses reliques. Son chapitre, qui a d'assez bons revenus, est composé de douze chanoines, entre lesquels est un pénitencier et un théologal. Le prieuré en est la seule dignité. Il y a dans la ville trois paroisses, et cinq dans les faubourgs; des dominicains, des minimes, des cordeliers conven-

tuels et réformés, des capucins, et trois monastères de filles, etc. (*Ital. sacr.*, t. 1, p. 279.)

Evêques de Jési.

1. Septime, originaire de Trèves, martyr le 5 septembre 307.

2. Martien, assista au concile de Rome, sous le pape Symmaque, 501, 502, 503, 504.

3. Calcompiosus, vers l'an 647.

4. Honestus, souscrivit au concile de Rome, sous le pape Agathon, en 680.

5. Pierre, au concile de Rome, sous le pape Zacharie, en 743.

6. Jean, au concile de Rome, sous Eugène II, en 826. (*Baron*).

7. Anastase, représenté au concile de Rome par Aimon son diacre, sous le pape Léon IV, en 853.

8. Everard, au concile de Ravenne, sous le pape Jean XIII, en 967.

9. Raynald, au concile de Latran, en 1179.

10. Grimaldus, en 1197.

11. Crescence, siégeait en 1207.

12. Severin, sous le pape Grégoire IX, en 1237.

13. Gauthier, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Innocent IV, en 1246.

14. Crescence II, en 1252, mourut l'année suivante.

15. Bonajunta, évêque de Recanati, transféré par Urbain IV, en 1263.

16. Hugues, évêque de Pistoie, transféré en 1268.

17. Jean, en 1291, transféré à Osimo par Boniface VIII, en 1295.

18. Léonard, transféré d'Alatri par le même en 1295.

19. François de Alfani, de Pérouse, neveu du jurisconsulte Bartole, élu par le chapitre en 1312, mourut en 1342.

20. François II, Jordani, de Spolette, d'une noble famille d'Urbia, élu en 1342, mourut en 1348.

21. Nicolas de Pisis, augustin, élu en 1349, transféré à Urbia par Clément VI.

22. Pierre-Christophe Borghèse, de Sienne, en 1380.

23. Bernard, mort en 1391.

24. Thomas de Perleoni, de Rome, évêque d'Ascoli, transféré par Boniface IX, en 1391.

25. Louis Francisci, abbé du monastère de Saint-Paul, de l'Ordre de Val-Ombreuse, diocèse de Pise, succéda à Thomas en 1400. Il mourut en 1405.

26. Jacques de Bonriposis, de Pérouse, nommé en 1405, alla au concile de Constance.

27. Blondus de Conchis, citoyen et chanoine de Spolette, élu en 1418.

28. Lazare, mort en 1425.

29. Innocent, succéda à Lazare le 2 octobre 1425. Il siégea long-temps.

30. Thomas Ghisleri, de Jési même, sous Jules II, mourut en 1505.

31. Ange de Ripantibus, de Jési, camérier de Jules II, nommé en 1505, mourut en 1512.

31. Pierre-Paul Venanti, nommé par Léon X en 1513, assista au concile de Latran en 1514 et 1515.

33. Antoine Venance, de Spello, neveu du précédent et coadjuteur, succéda en 1519, et mourut en 1540.

34. Benoît Conversini, de Pistoie, évêque de Trivento, transféré le 10 juillet 1540, mourut en 1553.

35. Pierre de Monte, fils de Cecchi Guidalotti, et de Marguerite Fabiapi de Monte, fille de la sœur de Vincent, père de Jules III, nommé le 3 juillet 1553, abdiqua l'année suivante.

36. Gabriel de Monte, petit-neveu de Jules III, nommé le 10 novembre 1554, assista au concile de Trente, siégea quarante-deux ans, et mourut en 1597.

37. Camille, cardinal Borghèse, administra cette église, abdiqua ensuite et fut fait pape sous le nom de Paul V en 1605.

38. Marc Agrippa Dandini, de Césène, mort en 1603.

39. Pyrrhus Imperialis, de Veroli, nommé par Clément VIII, le 28 janvier 1604, mourut en 1609.

40. Marcel Pignatelli, de Rome, originaire de Pérouse, clerc régulier théatin, frère d'Étienne, cardinal, nommé par Paul V en 1607 le 13 janvier, mourut en 1621.

41. Tibère Cincio, de Rome, chanoine de Saint-Pierre, nommé par Grégoire XV en 1621 le 29 novembre. Innocent X le fit cardinal, et il mourut en 1653.

42. Jacques, cardinal Corradi, De Ferrare, nommé la même année, fut fait cardinal par Alexandre VII et quitta.

43. Alderan Cibo, prince de Massa et de Carraria, cardinal et légat de Ferrare, nommé par Alexandre VII le 29 juin 1656, mourut évêque d'Ostie en 1700.

44. Laurent Cibo, nommé par Clément X, à la cession du précédent son frère, le 18 janvier 1671, mourut le 17 août, 1680.

45. Pierre-Matthieu Petrucci, patrice de Jési, général de l'Oratoire, nommé par Innocent XI, le 14 avril 1681, fait cardinal le 2 septembre 1686, assista aux élections d'Alexandre VIII et d'Innocent XII, et mourut le 5 juillet 1701.

46. Alexandre Fidelis, d'Urbino, chanoine d'Urbino, évêque d'Aquapendente, transféré par Innocent XII en 1696, et mourut au mois d'avril 1715.

47. François-Antoine Giatini, du diocèse d'Osimo, chanoine de Sainte-Marie Majeure, nommé par Clément XI le 7 décembre 1716.

JESIA ou JESIAS, héb., *le Seigneur est*, du mot *isch*, être, fils d'Izrahia. (1 Par. 7, 3.)

JESIEL, héb., *qui divise ou partage de Dieu*, du mot *catsa*, de la tribu de Nephtali, chef des Jésiélites. (Num. 26, 48.)

JÉSIMON, héb., *désolation*, ville dans le désert de Maon, de la tribu de Siméon. (1 Reg. 23, 24.)

JESMACHIAS, héb., *qui est joint au Seigneur*, du mot *samac*, un des chefs des lévites, sous le roi Ezéchias. (2 Par. 31, 13.)

JESMAIAS, héb., *qui écoute le Seigneur ou qui lui obéit*, du

mot *schamach*, écouter et obéir, fils d'Abdia, chef de la tribu de Zabulon, du temps de David. (1 Par. 27, 19.)

JESPHA, héb., le jaspé, du mot *josphé*, fils de Baria. (1 Par. 8, 16.)

JESPHAN ou JESPHAM, fils de Séfac. (1 Par. 8, 22.)

JESRAEL ou JEZRAEL ou ESDRAEL ou SRADELE, ville de la tribu d'Issachar, fameuse par la vigne de Naboth, et par la vengeance que Dieu y tira du roi Achab. (3 Reg. 21.)

JESSÉ ou ISAI, père de David.

JESSÉ, évêque d'Amiens, au neuvième siècle, écrivit une lettre à l'empereur Charlemagne, dans laquelle il rapporte exactement toutes les cérémonies du baptême, avec quelques explications assez naturelles. Il parle aussi de la confirmation et de l'Eucharistie. Cordesius a le premier donné cette lettre à la fin des œuvres d'Hincmar. (Dupin, neuvième siècle.)

JESSUI, héb., qui est égal, propre et placé, du mot *schava*, fils d'Aser, chef de la famille des Jésuites. (Num. 26, 44.)

JESSUI, fils de Saül. (1 Reg. 14, 49.)

JESU, héb., élevé ou qui existe, du mot *jesch*, fils d'Eliezer. (Luc, 3, 29.)

JESUA, fils d'Aser. (Genès., 46, 17.)

JESUA, chef de la neuvième famillesacerdotale. (1 Par. 24, 11.)

JESUA, lévite qui dépendait de Coré. (2 Par. 31, 15.)

JESUA, lévite, rabbin espa-

gnol, dans le quinzième siècle, a composé un ouvrage qui doit être lu de tous ceux qui veulent s'appliquer à l'étude du talmud. Cet ouvrage est intitulé : *Hali-coth Olam, les voies de l'éternité*. Il explique avec beaucoup de netteté les manières de parler des docteurs du talmud, les façons de proposer leurs objections et d'y répondre; car il n'y a rien de si embarrassé que cette matière dans le livre du talmud. Il y a eu un assez grand nombre d'éditions de cet ouvrage, en hébreu de rabbin. Constantin Lempereur, professeur des controverses juives, à Leyde, le fit imprimer en hébreu et en latin dans la même ville, en 1634. (Voyez Buxtorf, dans sa Bibliothèque rabbinique.)

JÉSUATE, Ordre religieux, *Jesuata, Jesuatus*. Les jésuates ou les clercs apostoliques de Saint-Jérôme, ont pour fondateur saint Jean Colombin de Sienné, qui, s'étant associé un gentilhomme siennois de ses amis, nommé François de Mino Vincenti, commença vers l'an 1365 son institut, qui fut approuvé à Viterbe par Urbain V, en 1367. Le bienheureux Jean de Tossignan leur dressa une règle; mais dans la suite ils ont pris celle de Saint-Augustin, et elle est à la tête de leurs dernières constitutions qui furent imprimées à Ferrare l'an 1651, après avoir été approuvées l'année précédente par le pape Urbain VIII qui, dans sa bulle, appelle cet institut la congrégation

des jésuates de Saint-Jérôme ; sous la règle de Saint-Augustin.

Le nom de jésuates fut donné à ces religieux , parce que leurs fondateurs avaient toujours le nom de Jésus à la bouche ; et celui de saint Jérôme , parce qu'ils avaient beaucoup de dévotion à ce saint , qu'ils le prirent pour leur protecteur , et qu'ils lui dédièrent la plus grande partie de leurs églises et de leurs oratoires. Pie v mit l'Ordre des jésuates au nombre des Ordres mendiants. Il n'y eut parmi eux que des frères lais jusqu'à Paul v qui leur permit de recevoir les ordres en 1606 ; jusqu'à ce temps , ils n'étaient obligés qu'à réciter par jour cent soixante cinq *Pater* et autant d'*Ave*. Ils avaient cinq à six heures d'oraison mentale par jour et deux fois la discipline , une fois le matin , et une fois le soir. Après avoir satisfait à leurs exercices de religion , ils allaient aux hôpitaux servir les malades. Ils avaient beaucoup de jeûnes et d'abstinences ; ils s'occupaient dans la plupart de leurs maisons à la pharmacie , et distribuaient gratuitement aux pauvres des médicamens. Il y en avait d'autres où ils distillaient et vendaient de l'eau-de-vie , ce qui les fit appeler en quelques endroits pères de l'eau-de-vie. Leur habit consistait en une tunique blanche , serrée d'une ceinture de cuir avec une chausse ou chaperon blanc pour couvrir leur tête , qu'ils portaient sur l'épaule , quand ils avaient la

tête découverte. Ils portaient aussi des manteaux de couleur tannée et des sandales de bois. Ils avaient pour armes un nom de Jésus , avec des rayons d'or en champ d'azur , et au-dessous une colombe blanche par allusion à saint Jean Colombin , leur fondateur. Quoiqu'ils ne fussent que frères lais pendant les deux premiers siècles de leur établissement , il y a eu parmi eux beaucoup de personnes illustres , tant par leur sainteté , que par leur science : tels que le bienheureux Jean de Tossignan , le bienheureux Antoine de Sienne , les bienheureux Jérôme de Venise et Jeannette de Vérone , etc. Paul Morigia qui était général de cet Ordre avant que Paul v eût permis à ces religieux de prendre les ordres sacrés , a donné les vies de soixante d'entre eux , morts en odeur de sainteté. La république de Venise obtint du pape Clément ix en 1668 , la suppression de cet Ordre , pour employer ses biens aux frais de la guerre de Candie. (Le père Hélyot , t. 3 , p. 407.)

JÉSUATE , religieuse jésuate de Saint-Jérôme ; les religieuses jésuates de Saint-Jérôme furent fondées par saint Jean Colombin , comme les religieux , et n'eurent pas le même sort qu'eux , puisqu'elles ne furent pas comprises dans la bulle de Clément ix qui supprimait seulement les religieux , sans faire mention des religieuses. Elles ont , comme les hommes , une tunique de drap blanc ; une ceinture de

cuir, un manteau de couleur tannée, un voile blanc. Elles vivent aussi fort austèrement. La première religieuse de cet Ordre, fut la bienheureuse Catherine Colombin de Sienne, cousine de saint Jean Colombin, qui fit bâtir son premier monastère à Valpiatta. (Le père Hélyot, *ibid.*, p. 419.)

JÉSUE, ville de la tribu de Juda. (2 Esdr., 11, 26.)

JÉSUIAB, azronite, a composé un ouvrage contre Eunomius; des disputes contre un autre hérétique; vingt-deux questions touchant les sacrements de l'Eglise; une apologie; des épîtres et des canons synodaux. (Ebed-Jésu, Catalogue des écrivains chaldéens.)

JÉSUIAB, Hadibite, a composé plusieurs ouvrages, entre autres un livre touchant le baptême, et un autre où il explique chaque ordination. Il a aussi écrit un ouvrage touchant la consécration d'une nouvelle église; des hymnes; des oraisons; des épîtres et des livres de controverse. (Ebed-Jesu, *ibid.*)

JÉSUITES, Ordre de religieux, fondé par saint Ignace de Loyola, qu'on appelle autrement la *Compagnie de Jésus*. Ce sont des clercs réguliers qui font une profession particulière de travailler au salut du prochain, par l'instruction de la jeunesse, la prédication, l'administration des sacrements, les missions chez les hérétiques et les idolâtres. Ils portent l'habit

que portaient les prêtres du temps de leur fondation. Ce Ordre est composé de cinq sortes différentes de personnes, de profès, de coadjuteurs spirituels, d'écoliers approuvés, de frères lais, qui s'appellent *Coadjuteurs temporels*, et de novices. Les profès font publiquement les trois vœux solennels de religion, et y ajoutent celui d'obéissance au pape, pour les missions parmi les fidèles et les infidèles. Les coadjuteurs spirituels font aussi les trois vœux solennels, mais non le quatrième, qui regarde les missions. Les écoliers approuvés sont ceux qui, après deux ans de noviciat, ont été reçus, et ont fait en particulier trois vœux non solennels, mais cependant déclarés vœux de religion, et qui emportent empêchement dirimant. Ils sont dans la voie pour arriver au degré de profès, ou à celui de coadjuteur spirituel, selon la disposition du général. Ces degrés, surtout celui de profès, ne se confèrent qu'après deux ans de noviciat, sept d'études, sept de régence, une troisième année de noviciat, et 33 ans d'âge. Les vœux des écoliers sont absolus de leur côté, et conditionnels seulement du côté de l'Ordre : le général en dispense. Les profès renoncent par vœu à toute dignité ou prélatrice, et ne peuvent en recevoir, si le pape ne le leur ordonne, sous peine de péché. Lorsque les jésuites sortaient de la compagnie avant trente-trois

ans accomplis, ils rentraient dans tous leurs biens : s'ils en sortaient après trente-trois ans accomplis, ils n'y avaient plus aucun droit, selon la déclaration de Louis XIV du 16 juillet 1715.

La compagnie de Jésus fut approuvée l'an 1540, par une bulle du pape Paul III qui fut donnée le 27 septembre, et qui commence par ces paroles, *Regimini militantis Ecclesiæ*. Les papes Jules III, Pie V, Grégoire XIII et divers autres, ont accordé des privilèges très-considérables à cette compagnie dont le général est perpétuel, et réside à Rome dans la maison professe, dite de Jésus. Il a cinq assistans généraux, d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne et de Portugal, qui n'ont que voix consultative. C'est le général qui fait les provinciaux, les supérieurs des maisons professes et des maisons de probation, et les recteurs des collèges. Les provinciaux de toute l'Europe lui écrivent une fois tous les mois : les recteurs, les supérieurs des maisons et les maîtres des novices, tous les trois mois, et ceux des Indes, lorsque la commodité de la navigation se présente. On lui envoie aussi de trois ans en trois ans les catalogues de chaque province, dans lesquels on marque l'âge de chaque religieux, ses forces, ses talens, ses qualités bonnes et mauvaises. Les maisons professes n'ont point de revenus ; mais les collèges et les noviciats peuvent en avoir. Les jésuites ne

peuvent recevoir des fondations pour des messes à perpétuité, ni aucune rétribution pour les messes quotidiennes, ou pour quelque emploi de ceux que la compagnie doit exercer selon son institut. Tout le monde sait que cette compagnie célèbre a produit une multitude d'écrivains habiles en tout genre. On peut voir le père Bartoli, jésuite, dans son *Histoire de l'établissement et du progrès de la société en Europe, dans la Chine*; le père Hélyot, dans le septième volume de son *Histoire des Ordres monastiques et religieux*, etc.

JÉSUITESSES, Ordre de religieuses, qui avaient des maisons en Italie et en Flandre. Elles suivaient la règle des jésuites ; et quoique leur Ordre n'eût point été approuvé par le saint-siège, elles avaient plusieurs maisons, auxquelles elles donnaient le nom de *collèges* ; d'autres qui portaient celui de *maisons de probation*, dans lesquelles il y avait une supérieure, entre les mains de qui les religieuses faisaient leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : mais elles ne gardaient point de clôture et se mêlaient de prêcher. Le pape Urbain VIII supprima cet Ordre par son bref du 13 de janvier 1631, adressé à son nonce de la Basse-Allemagne, qui fut imprimé à Rome en 1632. (Voyez ce que Richard Simon dit touchant cet Ordre et sa suppression, dans sa Bibliothèque critique, donnée

sous le nom de *Sainjorre*, t. 1, ch. 21, p. 289.)

JÉSUS, fils de Josedec. (Aggée, 1, 1.)

JÉSUS ou JOSUÉ. (Voyez JOSUÉ.)

JÉSUS, fils de Sirach, auteur du livre de l'ecclésiastique. On ignore qui était ce Sirach.)

JÉSUS, nom auguste de Notre-Sauveur Jésus-Christ. Ce nom est hébreu, et signifie *Sauveur, celui qui sauvera*. Ce fut l'ange Gabriel qui l'apporta du ciel à Marie, en lui annonçant le mystère de l'incarnation.

JÉSUS-CHRIST, vrai Dieu et vrai homme, Messie et Sauveur du monde, conçu miraculeusement par l'opération du Saint-Esprit dans le sein d'une Vierge nommée Marie, épouse de Joseph, naquit à Bethléem le 25 décembre, l'an du monde 4000, de la période julienne 4709, quatre ans avant l'ère vulgaire. Il fut circoncis le huitième jour, et nommé *Jésus*, c'est-à-dire, *Sauveur*. Les mages venus d'orient l'adorèrent ensuite, et quarante jours après sa naissance Marie sa mère le porta au temple où le saint vieillard Siméon le reçut entre ses bras, s'écriant qu'il mourrait content, puisqu'il avait vu le Sauveur qui était l'attente d'Israël.

Après cela, comme Joseph et Marie se disposaient à s'en retourner à Nazareth, un ange avertit Joseph en songe de se sauver en Égypte avec Jésus, parce qu'Hérode devait bientôt chercher l'enfant pour le met-

tre à mort. (*Matth.*, c. 2.) Achelaüs ayant succédé à Hérode son père, saint Joseph, avec une seconde fois par un ange retourna en Judée, et de là à Nazareth où Jésus-Christ demeura soumis à Joseph et à Marie, travaillant du métier de son père, jusqu'à l'âge de trente-trois ans. (*Luc.*, c. 2.) À l'âge de douze ans il alla à Jérusalem avec Joseph et Marie pour y célébrer la pâque. Joseph et Marie ayant repris le chemin de Nazareth, et croyant que Jésus était avec quelques-uns de leurs parens, ou de leurs amis, ils marchèrent un jour entier, sans penser qu'il était absent. Mais le soir l'ayant cherché inutilement, ils s'en retournèrent le lendemain à Jérusalem où ils le trouvèrent dans le temple assis au milieu des docteurs, les interrogeant et les écoutant. Il s'en retourna à Nazareth avec eux, et continua d'y vivre dans une grande soumission. Il alla recevoir le baptême de saint Jean le Précurseur; et comme il sortait de l'eau, et qu'il faisait sa prière, les cieus s'ouvrirent, le Saint-Esprit descendit sur lui en forme de colombe, et on entendit une voix qui disait : *Vous êtes mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance*. Jésus fut conduit ensuite par l'Esprit dans le désert, pour y être tenté par le démon; et après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim; et le tentateur s'approchant, lui dit d

changer en pain les pierres qu'il lui présenta. Jésus lui répondit que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de tout ce qui sort de la bouche de Dieu, c'est-à-dire, de ce que Dieu veut bien lui donner pour lui servir de nourriture, ou de ce qui a reçu de Dieu la vertu de nourrir. Ensuite le démon le transporta sur une haute montagne, et lui dit qu'il lui donnerait tous les royaumes de la terre qu'il lui désignait avec la main, s'il voulait l'adorer. (*Matth. 4, 1.*) Mais Jésus le reprima en lui disant : *Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu.* (*Luc. 4, 1.*) Enfin le démon le transporta sur le parapet d'une des galeries du temple, où sur la balustrade qui régnait au haut de ce superbe édifice, et il lui dit de se jeter en bas : mais le fils de Dieu lui répondit : *Il est encore écrit : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu.* Alors le démon le laissa pour un temps, et les anges vinrent lui servir à manger.

Quelque temps après, Jean-Baptiste étant allé baptiser à Bétharaba, au-delà du Jourdain, passa par-là, s'en retournant en Galilée. Jean le vit, et dit à deux de ses disciples : *Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte les péchés du monde.* Alors ces deux disciples suivirent Jésus, et demeurèrent tout ce jour-là avec lui. Sur le soir, André qui était l'un des deux, ayant trouvé Simon son frère,

l'amena à Jésus; et Jésus lui dit : *Vous êtes Simon, fils de Jona ou de Joanna; vous vous appellerez ci-après Céphar, c'est-à-dire, pierre ou rocher.* Le lendemain Jésus partit pour Nazareth, et rencontra Philippe qu'il appela à sa suite. Philippe ayant trouvé Nathanaël, le mena à Jésus qui, le voyant venir, dit de lui : *Voilà un vrai Israélite, dans lequel il n'y a point de fraude.* Nathanaël répondit : *D'où me connaissez-vous?* Jésus répliqua : *Avant que Philippe vous eût appelé, je vous ai vu sous le figuier.* Nathanaël reprit : *Je vois bien que vous êtes le fils de Dieu, le roi d'Israël.*

De Bétharaba, Jésus vint à Cana de Galilée, où il fit à une noce son premier miracle, en changeant l'eau en vin. De là il alla à Capharnaüm, et quelques jours après à Jérusalem pour y célébrer la pâque. Ce fut en cette occasion qu'il chassa du temple les changeurs et les marchands qui vendaient des animaux et des oiseaux pour les sacrifices; et c'est la première pâque qu'il ait faite depuis le commencement de sa prédication. Il demeura quelque temps à Jérusalem; et ce fut pendant le séjour qu'il y fit, que Nicodème vint le trouver la nuit; et se convertit. De Jérusalem; Jésus alla sur le Jourdain pour baptiser du baptême de l'eau et du Saint-Esprit, annoncé par saint Jean; et le nombre de ceux qui vinrent à lui fut si grand, que les disciples du

saint précurseur en concurent une jalousie qui donna lieu à leur humble maître de leur dire qu'il n'était que l'ami et le parainimphé de l'époux. Après la détention de saint Jean, qu'Hérode le tétrarque fit mettre dans les fers, Jésus trouva bon de se retirer en Galilée; et s'étant arrêté en chemin près la petite ville de Sichar, il s'assit tout fatigué auprès du puits de Jacob. Ce fut là qu'une femme de cette ville qui était habitée par des Samaritains, étant venue puiser de l'eau, Jésus l'instruisait de sa qualité de Messie, la suivit à Sichar, après que les habitans de la ville l'en eurent prié, sur le récit de la femme, y convertit plusieurs personnes pendant deux jours, et reprit le chemin de la Galilée. Y étant arrivé, il prêcha dans les synagogues, et en particulier dans celle de Nazareth, sa patrie, dont les habitans, indignés de quelques reproches qu'il leur fit sur leur incrédulité, le menèrent sur le haut de la montagne où leur ville était bâtie, pour le précipiter : mais Jésus passant au milieu d'eux sans qu'ils le pussent arrêter, alla fixer sa demeure ordinaire à Capharnaüm, d'où il allait de tous côtés prêcher, enseigner, guérir les malades.

Il vint à Cana pour la seconde fois; et un officier du roi Hérode l'étant venu trouver pour lui demander la guérison de son fils qui était malade à Capharnaüm, il lui dit de s'en

retourner, que son fils était guéri : il l'était en effet au moment même que Jésus le disait, et par sa vertu. Quelques jours après étant sur la mer de Tibériade, il appela pour la seconde fois Pierre et André son frère, qui étaient alors occupés à la pêche. Il appela aussi tout de suite et un peu plus loin les deux frères Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient dans leur nacelle. Il guérit un démoniaque un jour de sabbat dans la synagogue, et la belle-mère de Simon, laquelle avait une grande fièvre, dans la maison de cet apôtre. Sur le soir, il guérit encore tous les malades de la ville, et le lendemain, de très-grand matin, il se retira seul dans un lieu désert pour y prier, d'où il alla avec ses disciples annoncer le royaume de Dieu dans les villes et les bourgades de la Galilée. Sa réputation vola par toute la Syrie, et on lui envoyait des malades de toutes parts. De retour à Capharnaüm, il se mit dans la barque de Simon-Pierre, pour enseigner la multitude qui l'accablait, et dit ensuite à Pierre de jeter ses filets en pleine mer d'où il amena une si grande quantité de poissons, que ses filets se rompaient. Après cela il guérit plusieurs malades, entr'autres un paralytique que l'on descendit dans la maison où il était par le toit, n'ayant pu, à cause de la foule, le faire passer par la porte. De là Jésus s'étant rendu sur le lac de Génésareth,

appela saint Matthieu, autrement Lévi, publicain de profession.

Jésus étant allé à Jérusalem pour y célébrer sa seconde pâque depuis sa prédication, y guérit un malade qui était paralytique depuis trente-huit ans, et qui ayant emporté son lit le jour du sabbat, donna occasion aux Juifs de former le dessein de faire mourir Jésus comme l'ennemi et le destructeur de la loi. Étant sorti de Jérusalem, et passant au milieu des fromens presque mûrs, un jour de sabbat, ses disciples, pressés de la faim, froissaient des épis dans leurs mains pour en manger le grain. Ceci donna lieu aux Pharisiens de s'en plaindre comme d'un viollement du sabbat, et à Jésus de justifier la conduite de ses disciples par l'exemple de David qui, dans la nécessité, mangea les pains de proposition, et par celui des prêtres qui travaillaient dans le temple le jour du sabbat. Le jour du sabbat suivant, étant dans la synagogue de Capharnaüm, il guérit un homme qui avait la main sèche, et fit voir aux Pharisiens qu'il n'y avait en cela rien de contraire à la loi. Ceux-ci, loin de se laisser persuader, complotèrent avec les Hérodiens pour faire périr Jésus qui se retira à Capharnaüm, et alla sur la mer de Tibériade où il fut suivi par une foule accablante qui l'obligea de traverser la mer et d'aller seul sur une montagne où il passa la

nuît en prières. Le lendemain au matin, il descendit, appela ceux de ses disciples qu'il désigna, leur donna le nom et la mission d'*apôtres*, c'est-à-dire, d'*envoyés*; et s'étant assis sur une batte qui était au bas de la montagne, il commença à enseigner les apôtres et le peuple, et leur fit ce fameux sermon de la montagne qui comprend le précis de sa doctrine et l'abrégé de tout l'Évangile. (*Matt.* 5.) Il y déclare qu'il fait consister la béatitude dans la pauvreté, dans la douleur, dans les larmes de la pénitence, dans l'amour de la justice, dans l'exercice des œuvres de miséricorde, dans la pureté de cœur, dans l'amour de la paix, dans la souffrance, dans les persécutions, dans le mépris que l'on fait des biens, des honneurs, de l'estime du monde. Il donne une formule de prière dans le *Pater noster*. Il condamne l'hypocrisie, la vanité, l'avarice, les inquiétudes touchant les biens de la terre, les jugemens téméraires. Il recommande l'oraison, la charité, l'amour des ennemis, et donne cette règle générale de ne faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit. Après ce discours il guérit un lépreux en le touchant.

De là il revint à Capharnaüm où un centenier l'envoya prier de venir dans sa maison rendre la santé à un de ses serviteurs qui était dangereusement malade. Comme il était en chemin pour y aller, cet homme

lui envoya de ses amis, et vint ensuite lui-même pour lui témoigner qu'il ne s'estimait pas digne de le recevoir dans sa maison, mais qu'il dît seulement une parole et que son serviteur serait guéri. Jésus admira sa foi, guérit son serviteur, et passa à Naïm où il ressuscita le fils d'une veuve, lequel était déjà dans le cercueil, et que l'on portait en terre. Etant entré dans la ville, un Pharisien nommé Simon l'invita à dîner, et pendant qu'il était à table, une femme de la ville qui était connue pour pécheresse, vint arroser ses pieds de ses larmes, et les essuyer avec ses cheveux. Jésus lui remit ses péchés et la renvoya. Il parcourut ensuite toute la Galilée, et revint à Capharnaüm où il se trouva si accablé de la foule, que ses parens vinrent pour l'en tirer. Il guérit au même endroit un possédé qui était aveugle et muet; ce qui donna lieu aux Phari-siens jaloux d'attribuer ses miracles à Béelsébul, prince des démons. L'après-dîner Jésus alla sur le bord de la mer de Tibériade; et montant sur une barque, il proposa au peuple diverses paraboles (*Matth.* 13); celle du semeur, celle de la lampe qui se met sur le chandelier, celle de l'ivraie que l'homme ennemi sème dans le champ pendant la nuit, celle du grain de moutarde, et celle du levain. Lorsqu'il fut de retour à la maison, il expliqua ces pa-

raboles à ses disciples, et leur en proposa de nouvelles; celle du trésor caché, celle de la perle que l'on achète en vendant tout ce que l'on a, et celle du filet jeté dans la mer qui ramasse toutes sortes de poissons, bons et mauvais. Sur le soir il s'embarqua sur la mer de Tibériade, et s'étant endormi, la tempête s'éleva: les disciples l'éveillèrent; il commanda aux vents, et rendit le calme à la mer agitée.

Il arriva au bord du canton de Gerasa où il délivra deux fameux démoniaques dont il envoya les démons dans un troupeau de porcs, qui se précipitèrent dans la mer. Effrayés de ce prodige, les Geraseniens prièrent Jésus de se retirer. Il repassa la mer, et alla aussitôt à la maison de Jaïr, prince de la synagogue de Capharnaüm, pour rendre la santé à sa fille unique âgée de douze ans. L'ayant trouvée morte, il la ressuscita, après avoir guéri en chemin une femme qui était incommodée d'une perte de sang, et qui toucha secrètement, comme il passait, le bord de sa robe. Il guérit aussi deux aveugles en allant à Nazareth, et presque en même temps un possédé qui était muet. Les habitans de Nazareth sa patrie, n'ayant point profité de ses discours, il quitta cette ville et n'y retourna plus, disant qu'un prophète n'est sans honneur, que dans sa patrie. Peu de temps après, il envoya ses disciples

prêcher deux à deux avec la puissance de faire des miracles ; mais il leur fit défense de porter, ni provisions, ni armes, ni habits à changer, ni deux paires de sandales. Jésus de son côté alla prêcher dans tout le pays. Un jour il passa le lac de Génésareth, ou la mer de Tibériade, qui est la même chose, et se retira sur une montagne à l'écart avec ses apôtres dans le désert de Betzaïde. Les troupes le suivirent au nombre d'environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfans ; et Jésus ayant multiplié cinq pains et deux poissons que ses apôtres lui présentèrent, il rassasia toute cette multitude, en sorte qu'on ramassa encore douze paniers pleins des restes des cinq pains et des deux poissons. (Joan. 6, 5.) Le peuple, sensible à un si grand bienfait, résolut de choisir Jésus pour roi ; mais Jésus contraignit ses disciples de repasser la mer pendant que lui resta sur la montagne. Les apôtres ayant eu le vent contraire durant la nuit, au lieu d'aller à Betzaïde où ils avaient dessein d'aborder, tournèrent du côté de Tibériade. Le lendemain, au point du jour, ils se trouvèrent à vingt-cinq ou trente stades du bord, et virent un homme qui marchait sur la mer de leur côté. Ils crurent que c'était un fantôme, et furent saisis de frayeur. Mais Jésus les rassura en leur disant que c'était lui. Il entra dans la barque, et aussitôt elle se trou-

va à bord. Les troupes étant venues retrouver Jésus qui s'était rendu à Caparnaüm, il les exhorta à chercher une nourriture qui ne pérît point, leur disant qu'il était le pain du ciel, infiniment plus excellent que la manne que leurs pères avaient mangée dans le désert, et que sa chair était vraiment nourriture, et son sang vraiment breuvage. Plusieurs disciples le quittèrent à ce discours ; et loin de l'adoucir ou de le révoquer, il demanda à ses apôtres s'ils voulaient aussi s'en aller. Pierre lui répondit qu'il avait les paroles de la vie éternelle, qu'il était le vrai Christ, et le fils du Dieu vivant.

Peu de temps après Jésus fit sa troisième pâque à Jérusalem depuis sa prédication, et lorsqu'il fut de retour en Galilée, il blâma fortement l'hypocrisie des Pharisiens qui s'étaient scandalisés de ce que ses disciples ne lavaient pas leurs mains avant de se mettre à table. Etant allé du côté de Tyr et de Sidon, il guérit la fille d'une femme phénicienne ou chananéenne, après avoir approuvé et admiré la foi de cette mère affligée. Il continua sa route vers Sidon, et vint par la Décapole au-delà de la mer de Tibériade, où il guérit un homme sourd et muet. Il resta trois jours sur une montagne à l'écart, guérit en descendant une infinité de malades, et rassasia quatre mille hommes sans compter les femmes et les enfans, avec sept pains et quelques

petits poissons, dont il demeura sept peniers de reste. (*Matth.* 15, 32.) Jésus s'embarqua aussitôt et alla à Magélan, dans le canton de Dalmanutha, vers les sources du Jourdain. Il dit aux Pharisiens et aux Sadducéens qui lui demandaient un signe du ciel, qu'il n'avait point d'autre signe à leur donner que celui de Jonas; ce qui marquait sa résurrection future. Il s'embarqua ensuite sur la mer de Tibériade, et vint à Betzaïde où il guérit un aveugle. Étant allé du côté de Césarée de Philippe, il demanda à ses disciples qui l'on disait qu'il était, et louant la foi de saint Pierre qui lui dit qu'il était le Christ, fils de Dieu, il ajouta : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Six jours après il se transfigura sur une haute montagne à l'écart, que l'on croit être le Thabor, devant trois de ses apôtres, Pierre, Jacques et Jean, fils de Zébédée. Il parut tout d'un coup brillant de gloire. Ses habits devinrent blancs et éclatans comme la neige. Moïse et Élie descendirent sur la montagne et s'entretenirent avec lui de tout ce qu'il devait endurer à Jérusalem. On entendit une voix qui dit : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le!* Jésus étant descendu de la montagne guérit un jeune homme muet, lunatique, épileptique

et possédé, que ses disciples n'avaient pu guérir à cause de leur peu de foi.

Il continuait à prêcher par la Galilée, et étant arrivé à Capharnaüm, il dit à Pierre d'aller jeter sa ligne à la mer, et que le premier poisson qu'il tirerait lui fournirait de quoi payer le tribut des deux dragmes par tête que chaque Juif était obligé de donner au temple par an. Pierre y alla, et le premier poisson qu'il prit avait sous la langue un stater ou un sicle d'argent, que saint Pierre donna aux receveurs pour Jésus et pour lui. Un jour ayant envoyé quelques-uns de ses apôtres dans un bourg des Samaritains pour lui préparer un logement, on ne voulut pas l'y recevoir, et il réprima le zèle trop ardent de Jacques et Jean, qui lui demandaient la permission de faire descendre le feu du ciel sur cette bougade. S'avancant toujours vers Jérusalem, le Sauveur alla loger à Béthanie, chez deux sœurs Marthe et Marie. Marthe qui s'empressait à préparer à manger, se plaignit à Jésus de ce que Marie était assise à ses pieds pour écouter sa parole, mais Jésus lui répondit : *Martha, vous vous occupez à bien des choses; une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.* Jésus ayant guéri un possédé qui était muet, les Pharisiens l'accusèrent de ne chasser les démons qu'au nom de Belsébuch. Il ré-

luta leur calouanie, et donna au peuple diverses instructions pendant le temps qu'il demeura à Jérusalem. Au sortir de cette ville il vint à Capharnaüm où il guérit un hydropique le jour du sabbat, en présence de plusieurs Pharisiens qui l'observaient. Il ne dédaignait pas de manger avec des publicains et des pécheurs, et les Pharisiens en murmuraient encore; mais il leur proposa la parabole d'un homme qui avait cent brebis, et qui en ayant perdu une, quitta les quatre-vingt-dix-neuf autres pour aller chercher celle qui s'était égarée et la rapporter sur ses épaules dans sa maison.

Jésus alla à Jérusalem et enseigna dans le temple, à la fête des tabernacles qui se célébrait au mois d'octobre. Il s'éleva une grande rumeur parmi le peuple sur son sujet, et l'on voulut se saisir de lui; mais on ne le put arrêter, parce que son heure n'était pas encore venue. Le soir du dernier jour de la fête des tabernacles, Jésus alla passer la nuit sur la montagne des Oliviers, et le lendemain il revint au temple où les Pharisiens lui amenèrent une femme surprise en adultère, en lui demandant d'une manière captieuse ce qu'il en fallait faire. Jésus ne leur répondit point, mais il écrivait sur la terre; puis se relevant il leur dit : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre.* Puis il recommença à écrire, et ses accusa-

teurs s'étant retirés, il dit à la femme de s'en aller et de ne plus pécher. Le lendemain Jésus, passant par la rue, vit un homme qui était aveugle dès sa naissance, et crachant à terre, il fit une espèce de boue détrempée avec sa salive, en frotta les yeux de l'aveugle-né, et lui dit d'aller laver ses yeux dans la fontaine de Siloé. L'aveugle y alla et fut parfaitement guéri. Ce miracle s'étant fait le jour du sabbat, donna lieu aux Pharisiens de soutenir que Jésus n'était point prophète, puisqu'il violait le sabbat. Ensuite de ce miracle, Jésus retourna en Galilée; mais il n'y demeura pas long-temps, parce qu'il voulait assister à la dédicace du temple, renouvelé et nettoyé par Judas Machabée, qui se célébrait cette année le 15 décembre, 22 de casleu. Il alla donc à cette fête, en passant par le milieu de la Galilée et de la Samarie, et étant proche d'une certaine ville, dix lépreux lui crièrent de loin : *Jésus, maître, ayez pitié de nous.* Il leur dit : *Allez, montrez-vous aux prêtres : comme ils y allaient, ils se trouvèrent guéris.*

Jésus, marchant dans le temple, dans le portique de Salomon, les Juifs l'environnèrent et lui dirent : « Jusqu'à quand nous tiendrez-vous en suspens? si vous êtes le Christ, dites-le-nous. Je vous l'ai déjà dit, répondit Jésus, et vous ne le croyez point; d'ailleurs les œuvres que je fais le prou-

» vent assez. » Ils prirent des pierres pour le lapider ; mais il se tira de leurs mains, et étant sorti de Jérusalem, il alla au-delà du Jourdain à Bétharaba, et il y demeura environ un mois. Pendant qu'il y était, Lazare, frère de Marthe et de Marie, tomba malade et mourut. Jésus alla à Béthanie, le ressuscita, et puis se retira à Ephrem sur le Jourdain, où il demeura jusqu'au 24 mars, qui était le 4 de nisan. Alors Jésus se mit en chemin pour venir à Jérusalem pour la dernière pâque, et pour y souffrir la mort. Il guérit un aveugle aux approches de Jéricho, et s'invita lui-même à loger chez Zachée le publicain, qui se convertit et fit une pleine restitution de tout ce qu'il avait pris. Le lendemain, sortant de la ville, Jésus rendit la vue à deux aveugles dont l'un s'appelait *Bar-Timée* ou fils de Timée, fort connu dans ce pays-là.

Jésus arriva à Jérusalem quelques jours avant la fête de pâque, mais il ne parut pas sitôt dans le temple, à cause de la mauvaise volonté des Juifs. Six jours avant cette fête, comme il était à table à Béthanie, dans la maison de Simon, surnommé le *Lépreux*, Marie, sœur de Lazare, répandit une boîte de nard-d'épi fort précieux, sur les pieds du Sauveur, et les essuya de ses cheveux. Les disciples, et surtout Judas Iscariot, le trouvèrent mauvais, croyant qu'il aurait mieux valu vendre ce parfum, et en donner le prix

aux pauvres. Mais Jésus prit la défense de Marie, et dit que ce qu'elle venait de faire, était comme un prélude de l'embaumement qui se devait faire bientôt de son corps mort. Le lendemain matin qui était le lundi 30 mars et 10 de nisan, cinq jours avant la pâque, Jésus étant parti de Béthanie, s'avança vers Jérusalem, et étant près de Bethphagé, il y envoya deux de ses disciples, et leur dit de lui amener une ânesse et un ânon, afin qu'il pût monter l'ânon et entrer ainsi à Jérusalem pour accomplir les prophéties. (Zach. 9, 9.) Il entra donc ainsi dans la ville comme en triomphe, suivi d'une grande multitude de peuple, qui criait : *Hosanna au fils de David : béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur.* Il alla au temple, en chassa ceux qui y trafiquaient, et guérit les aveugles et les boiteux qui étaient dans ce saint lieu. Le soir il sortit de la ville, et se retira à Béthanie, et le lendemain matin, le mardi 31 de mars et le 11 de nisan, il retourna à Jérusalem, et chassa de nouveau les marchands qu'il trouva dans le temple. Sur le soir il s'en retourna à Béthanie. Le mercredi suivant, 12 de nisan et premier d'avril, il revint à Jérusalem, où les princes des prêtres et les sénateurs vinrent le trouver dans le temple, pour lui demander de quelle autorité il faisait ce qu'on lui voyait faire. Il leur demanda à son tour, si le baptême de Jean était du ciel ou

de la terre; et comme ils répondirent qu'ils n'en savaient rien, il ne leur dit pas non plus de quelle autorité, il agissait. S'adressant ensuite aux prêtres, aux docteurs et aux Pharisiens, il leur proposa quelques paraboles qui avaient toutes pour objet de leur montrer que Dieu était prêt à les rejeter à cause de leur infidélité, et de leur substituer les gentils. Il répondit aux Hérodiens, aux Saducéens et aux Pharisiens, qui lui firent successivement des questions captieuses sur l'obligation de payer le tribut à César, sur la résurrection, et pour savoir quel était le plus grand commandement de la loi.

Jésus, sortant du temple sur le soir en prédit la destruction à ses disciples, qui lui faisaient remarquer les beautés de ce superbe édifice; et quand ils fut hors de la ville sur le mont des Oliviers, il commença à leur parler du siège prochain de Jérusalem par les Romains, qui arriva environ trente-quatre ans après. Il mêla à son discours quelques traits touchant le jugement dernier, et proposa quelques paraboles propres à inspirer le travail et la vigilance. Ce même jour mercredi 12 de nisan et premier d'avril, Jésus dit à ses disciples que la pâque se devait célébrer dans deux jours, et que le fils de l'homme serait livré à ses ennemis et crucifié. Le jeudi 2 d'avril et 13 de nisan, Jésus envoya Pierre et Jean à Jérusalem, pour y préparer une salle, et ce

qui était nécessaire pour la pâque. Sur le soir, il entra dans la ville, se rendit à la maison qui avait été préparée pour la pâque, et s'étant mis à table avec ses apôtres, il leur déclara que l'un d'eux le devait trahir. Il leur témoigna aussi le grand désir qu'il avait toujours eu de manger cette pâque avec eux; il institua le sacrement de son corps et de son sang, et le leur donna à manger et à boire. Il se leva de table, leur lava les pieds, et s'étant remis à table, il se troubla en disant que l'un d'eux le trahirait; saint Jean lui ayant demandé quel devait être ce traître, Jésus lui dit que ce serait celui à qui il donnerait un morceau de pain trempé dans la sauce. Dès que Judas eut reçu ce morceau, il s'en alla transporté par le mauvais esprit, qui était entré dans son cœur, et comme il sortait, Jésus lui dit : *Faites vite ce que vous faites.* Il prédit à Pierre qu'il le renoncerait cette même nuit, et avant le chant du coq, et après quelques autres discours, il se leva de table, dit l'hymne d'actions de grâces, et sortit de la ville avec ses apôtres. Ils les entretint en chemin de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de leur fuite, de leurs souffrances, de la descente du Saint-Esprit; et après avoir passé le torrent de Cédron, il vint au lieu nommé Gethsemani où il y avait un jardin. Il y entra avec ses apôtres, et ayant pris Pierre, Jacques et Jean, il tomba dans une

profonde tristesse et leur dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici, veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation* ; et s'étant éloigné d'environ un jet de pierre, il se mit à genoux, et se prosternant le visage contre terre, il dit : *Mon père, toutes choses vous sont possibles ; faites s'il vous plaît que ce calice passe loin de moi ; toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*. Alors un ange du ciel vint pour le consoler, et étant dans cette agonie il continua plus long-temps sa prière ; et il sortait de son corps une sueur comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre.

Jésus se leva jusqu'à trois fois de son oraison, et alla voir ses apôtres qu'il trouva toujours endormis. Enfin la troisième fois il leur dit que celui qui le devait trahir était proche, et qu'il fallait aller au-devant de lui. Judas, qui était entré dans le jardin avec une troupe de soldats, s'approcha de Jésus pour le baiser. Jésus lui reprocha doucement son crime, en lui disant : *Judas, vous livrez le fils de l'homme par un baiser !* En même temps, s'approchant de la troupe de soldats, il leur dit : *Qui cherchez-vous ?* Ils répondirent : *Jésus de Nazareth*. Jésus leur dit : *C'est moi*. A ces mots, ils tombèrent tous à la renverse. Il leur fit une seconde fois la même demande, et ils répondirent de même, qu'ils cherchaient Jésus de Nazareth. Jésus leur dit : *Si c'est moi que vous cher-*

chez, laissez aller ceux-ci. Alors ils se jetèrent sur Jésus et le lièrent. Pierre tira son épée et coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre ; mais Jésus le guérit aussitôt en touchant son oreille. Jésus fut conduit d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe. Anne avait été grand-prêtre et Caïphe l'était actuellement cette année-là. Anne interrogea Jésus sur sa doctrine et sur ses disciples. Jésus lui répondit qu'il n'avait rien enseigné en secret, et que tous les Juifs étaient témoins de sa doctrine. En même temps un des serviteurs du pontife lui donna un grand soufflet, en lui disant : *Est-ce ainsi que vous parlez au pontife ?* Jésus lui dit : *Si j'ai mal parlé, faites-le voir, sinon pourquoi me frappez-vous ?* Anne renvoya Jésus à Caïphe qui le fit comparaître devant les prêtres et les docteurs de la loi. Après avoir cherché en vain des témoignages capables de le faire condamner à mort, il se présenta un homme qui lui avait oui dire : *Je détruirai dans trois jours le temple de Dieu, et je le rétablirai dans un pareil nombre de jours*. Pendant tout ce temps Jésus demeurait dans le silence ; et Caïphe l'ayant conjuré au nom du Dieu vivant, de dire s'il était le Christ, il l'avoua, et dit de plus, qu'il viendrait un jour sur les nues, à la droite du Père, pour exercer le jugement. A ces mots, le grand-prêtre déchira ses habits, et dit : *Qu'avons nous besoin de témoins ?*

vous avez tous ouï ses blasphèmes; qu'en pensez-vous? Ils répondirent : Il est digne de mort.

L'assemblée étant sortie, on remit Jésus entre les mains des soldats qui lui firent mille outrages pendant le reste de la nuit où tout ceci se passait. Aussitôt qu'il fut jour, les prêtres, le sénat et les docteurs s'assemblèrent, et firent comparaître Jésus devant eux. Ils lui demandèrent s'il était le Christ; il avoua qu'il était le Christ fils de Dieu. En même temps ils le déclarèrent digne de mort, et le menèrent à Pilate, gouverneur de la Judée pour les Romains, en l'accusant de trois chefs; 1°. de troubler le repos public; 2°. d'enseigner qu'il ne fallait pas payer les tributs à l'empereur; 3°. de se dire le Christ et le fils de Dieu. Pilate l'interrogea, le déclara innocent et l'envoya à Hérode, roi ou tétrarque de Galilée, qui était alors à Jérusalem, et qui, après s'être moqué de Jésus et l'avoir couvert par dérision d'un mauvais habit d'écarlate, le renvoya à Pilate.

Ce gouverneur interrogea de nouveau Jésus, déclara qu'il ne méritait point la mort, le proposa aux Juifs avec Barabbas, en leur demandant lequel des deux ils voulaient qu'on leur délivrât, selon la coutume de leur accorder la vie d'un coupable, à la fête de Pâque; mais voyant qu'ils demandaient avec de grands cris la mort de Jésus, il se fit apporter de l'eau, lava ses mains, leur dit qu'il se déchar-

geait de sa mort, et le leur abandonna pour être crucifié. Les soldats romains l'ayant saisi, le revêtirent d'un manteau de pourpre, lui mirent une couronne d'épines sur la tête et un roseau en forme de sceptre à la main, faisant semblant de le saluer, ils lui crachaient au visage, et lui frappaient la tête avec le roseau qu'ils avaient en main. Ils le chargèrent ensuite de sa croix; le conduisirent au calvaire où ils lui présentèrent du vin mêlé de myrrhe, ou de fiel, qu'il refusa, et le crucifièrent entre deux voleurs. Pilate fit mettre sur sa croix la cause de sa condamnation en ces termes : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*. Les soldats partagèrent entre eux ses habits, et tirèrent au sort sa tunique qui était sans couture. Les magistrats, les prêtres, le peuple lui insultaient, tandis qu'un des voleurs crucifiés à ses côtés reconnut son innocence, et en obtint le pardon de ses crimes. Environ l'heure du midi, qui était la sixième heure du jour, le soleil fut couvert de ténèbres jusqu'à la neuvième heure, ou trois heures après midi. A la neuvième heure les ténèbres se dissipèrent, et Jésus cria à haute voix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Alors on lui présenta à boire du vinaigre dans une éponge; et l'ayant goûté, il dit : *Tout est consommé*, et baissant la tête, il expira. Alors le voile du temple se déchira depuis le haut jusqu'en bas, la

terre trembla, les rochers se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent, et plusieurs corps de ceux qui étaient morts, ressuscitèrent et apparurent à plusieurs après la résurrection de Jésus-Christ. On lui ouvrit le côté d'un coup de lance, et Joseph d'Arimathie mit son corps dans un tombeau creusé dans le roc d'un jardin voisin. Les prêtres, craignant que les disciples de Jésus ne vinssent enlever son corps, mirent des gardes à son tombeau, et scellèrent la pierre qui en fermait l'entrée. Le lendemain du grand jour du sabbat de très-grand matin, les saintes femmes allant au tombeau pour embaumer le corps de Jésus, y trouvèrent deux anges en forme humaine, vêtus d'habits blancs, et tout éclatans de lumière, qui leur apprirent la résurrection du Sauveur. Jésus-Christ ressuscité se montra pendant quarante jours plusieurs fois à ses disciples, soit séparés, soit réunis, et leur ordonna de se rendre tous à Jérusalem, parce qu'il y devait monter au ciel en leur présence. Il se fit encore voir à eux, mangea avec eux, leur fit des reproches de leur incrédulité sur le sujet de sa passion et de sa résurrection, leur montrant par les écritures que cela devait s'accomplir de cette sorte. Il leur ouvrit l'esprit et leur donna l'intelligence des Écritures, leur dit d'aller prêcher l'Évangile, par tout le monde, leur donna le pouvoir de faire toutes sortes de miracles, leur enjoignit de

baptiser et d'enseigner toutes les nations, disant que ceux qui croraient et seraient baptisés, seraient sauvés; que ceux, au contraire, qui demeureraient dans l'incrédulité, seraient condamnés. Il les conduisit hors de Jérusalem, jusqu'à Béthanie, et levant les yeux au ciel, il les bénit et disparut à leurs yeux, étant subitement élevé par une nuée qui le déroba à la vue. Alors deux anges se présentèrent à eux, qui leur dirent: *Hommes de Galilée, qu'admirez-vous ayant ainsi les yeux élevés au ciel? Ce Jésus qui vient de monter aux cieux, viendra un jour de même que vous venez de le voir monter dans le ciel.* Ils revinrent donc du mont des Oliviers à Jérusalem, et y demeurèrent tous ensemble en oraison avec Marie, mère de Jésus, et ceux de ses parens selon la chair, qui croyaient en lui, jusqu'au jour de la Pentecôte, auquel le Saint-Esprit descendit sur eux en formes de langues de feu.

Table chronologique de la vie de Jésus-Christ, selon Usserius.

An du monde 3998.	Apparition de l'ange à Zacharie.	Quinze mois ou environ avant la naissance de J. C.
3999, tout au commencement de cette année.	Conception de S. Jean-Baptiste.	
	Ammonciation de l'incarnation du fils de Dieu à la Vierge Marie.	
	Visite de la sainte Vierge à sa cousine Elisabeth.	
4000.	Naissance de saint Jean-Baptiste.	Six mois avant J. C.

	Naissance de Jésus-Christ le 25 décembre, un jeudi 7 de thébat, la quatrième année avant l'ère vulgaire.	De J. C. 1, avant l'ère vulg. 4.	An du monde 4033.	Il vient à Capharnaüm, et de là à Jérusalem, où il fait la première pâque depuis son baptême. Il chasse pour la première fois les vendeurs du temple. Nicodème le vient trouver pendant la nuit. Il va sur le Jourdain où il baptise.	De J. C. 33, de l'ère vulgaire 30.
4001.	Circoncision de l'Enfant-Jésus, un jeudi premier janvier, 14 de thébat.	Avant l'ère vulg. 3.		Jean-Baptiste est arrêté prisonnier pour avoir déclamé contre le mariage d'Hérode Antipas avec Hérodiade, femme de son frère Philippe encore vivant.	
	Adoration des mages à Bethléem.			Jésus-Christ se retire en Galilée, convertit la Samaritaine, prêche à Nazareth, et va demeurer à Capharnaüm.	
	Purification de la Sainte Vierge, le 2 février, 17 de sébat.			Guérison du fils d'un officier du roi à Capharnaüm.	
	Fuite en Égypte le 3 février.			Seconde vocation de Simon et d'André. Vocation de Jacques et de Jean, fils de Zébédée.	
	Massacre des Innocens le 4 février.			Guérison d'un démoniaque, et de la belle-mère de Simon-Pierre.	
	Mort d'Hérode cinq ou six jours après.			Retraite dans le désert. Pêche miraculeuse.	
4012.	Retour de Jésus-Christ de l'Égypte à Nazareth.	De J. C. 12, de l'ère vulg. 8.		Guérison d'un lépreux et d'un paralytique.	
4032.	Jésus-Christ, âgé de douze ans, va au temple de Jérusalem, et y demeure trois jours à l'insu de ses parens.	De J. C. 32, de l'ère vulgaire 29.		Vocation de saint Matthieu.	
4033.	Commencement de la prédication de saint Jean-Baptiste.	De J. C. 33, de l'ère vulgaire 30.		Seconde Pâque.	De J. C. 34, de l'ère vulgaire 31.
	Baptême de Jésus-Christ par saint Jean-Baptiste.			Guérison d'un paralytique auprès de la piscine de Jérusalem le jour du sab-	
	Jésus-Christ est tenté par le démon dans le désert.				
	Les Juifs députent vers saint Jean-Baptiste pour savoir s'il est le Messie.				
	Jésus appelle André, Simon, Philippe et Nathanaël. Il va aux noces de Cana.		4034.		

An du
monde
4034.

bat, et d'un homme
dont la main était
sèche.

Election des deux
apôtres.

Sermon de Jésus-
Christ sur la monta-
gne.

Guérison d'un lé-
preux et du servi-
teur du centurier de
Capharnaüm.

Résurrection du
fils de la veuve de
Naïm.

Jean-Baptiste en
prison députe deux
de ses disciples vers
Jésus, pour lui de-
mander s'il est le
Messie.

Jésus mange chez
Simon le Pharisien.

Femme pécheres-
se qui répand sur
lui un vase d'albâtre,
plein d'huile de par-
fum.

Possédés, aveu-
gles et muets guéris.

Jésus - Christ est
accusé de chasser les
démons au nom de
Bélsébub.

Il promet aux Pha-
risiens le signe du
prophète Jonas.

Jésus apaise la
tempête sur la mer
de Galilée.

Il guérit deux dé-
moniaques dans le
canton de Gérasa.

Il guérit l'hémo-
roïsse, ressuscite la
fille de Jair, éclaire
deux aveugles, prê-
che à Nazareth, et
en sort pour n'y plus
retourner.

Mission des apô-
tres. Mort de Jean-
Baptiste. Retour des

De J. C.
34, de
l'ère
vulgai-
re 31.

An du
monde
4034.

apôtres après leur
mission.

Jésus-Christ nour-
rit cinq mille hom-
mes avec cinq pains
et deux poissons; le
peuple le veut faire
roi; il se retire.

Il marche sur les
eaux, il prêche à
Capharnaüm, il fait
sa troisième pâque,
parcourt la Judée et
la Galilée, et guérit
la fille de la Cana-
néenne.

4035.

Il guérit un sourd
et d'autres malades.

Il rassasie quatre
mille hommes avec
sept pains et quel-
ques poissons.

Il guérit un aveu-
gle à Bethsaïde.

Saint Pierre re-
connait la divinité de
J. C. qui prédit ses
souffrances à ses apô-
tres.

Transfiguration et
guérison d'un lunati-
que, muet et possédé.

Paiement des deux
dragmes pour le tem-
ple.

Mission des seize-
te-douze disciples.

Jésus à Béthanie
dans la maison de
Lazare, de Marthe
et de Marie.

Jésus guérit une
femme possédée de-
puis dix-huit ans.

Il va à Jérusalem
pour la Pentecôte.

Il guérit un hydro-
pique chez un Phari-
sien où il mange.

Il va à la fête des
tabernacles vers le
quatrième jour de
l'octave.

De J. C.
34, de
l'ère
vulgai-
re 31.

De J. C.
35, de
l'ère
vulgai-
re 32.

An du monde 4035. Il renvoie la femme adultère. Il guérit un aveugle-mé, et ensuite deux lépreux.

Les Juifs veulent lapider Jésus qui se retire à Béthanie.

4036. Résurrection du Lazare.

Retraite de Jésus à Ephrem sur le Jourdain, pour éviter les embûches des Juifs.

Voyage à Jérusalem pour la dernière pâque.

Guérison d'un aveugle à l'entrée de Jéricho, et conversion de Zachée.

Guérison de deux aveugles en sortant de Jéricho.

J. C. arrive à Béthanie le dimanche 29 mars, et 9 de nisan, et mange chez Simon le lépreux où Marie, sœur de Lazare, répand une boîte de parfums sur lui.

Le lundi 30 mars et 10 de nisan, il entre triomphant à Jérusalem, et chasse les vendeurs du temple.

Le mardi 31 mars, il vient de nouveau à Jérusalem, et donne en chemin la malediction à un figuier stérile.

Le mercredi 1^{er} avril, 12 de nisan, les prêtres consultent sur les moyens de se saisir de J. C.

Il passe le jeudi sur la montagne des

De J. C. 36, de l'ère vulgaire 3a

De J. C. 36, de l'ère vulgaire 33.

An du monde 4036. Oliviers, et vient au soir du même jour faire la dernière pâque à Jérusalem avec ses apôtres, où il institue le sacrement de l'Eucharistie.

Après la cène J. C. va au jardin des Oliviers, où Judas le trahit, et le livre aux soldats qui le conduisent pendant la nuit chez Anne.

Le lendemain, vendredi, 3 d'avril, et 14 de nisan, Jésus comparait devant l'assemblée des prêtres qui le jugent digne de mort, devant Pilate, devant Hérode qui le renvoie à Pilate qui le fait sommer, et le condamne à être crucifié.

Jésus est conduit au calvaire et mis en croix entre deux voleurs. Il expire, et la voile du temple se déchire par le milieu.

Sur le soir, avant que le repos du sabbat commençât, on détache le corps de Jésus de la croix, on l'embaume, et on le met dans un tombeau neuf où il demeure toute la nuit du vendredi, tout le samedi, et une partie de la nuit du samedi au dimanche.

Le dimanche matin 5 d'avril, 16 de nisan, il ressuscite glorieux. Les anges en avertissent les saintes femmes qui

De J. C. 36, de l'ère vulgaire 33.

An du
monde
4036.

étaient venues au
tombeau.

Jésus ressuscité apparaît 1°. à Marie-Magdeleine sous la forme d'un jardinier : 2°. aux autres saintes femmes qui reviennent du sépulcre : 3°. à Pierre : 4°. aux deux disciples d'Emmaüs : 5°. à tous les apôtres assemblés dans une chambre à Jérusalem, à l'exception de Thomas, qui était absent. Tout cela le dimanche auquel il était ressuscité.

Huit jours après, il se trouve encore au milieu de ses disciples au même endroit, et démontre à Thomas, qui était présent, que c'était lui-même.

Après cela les apôtres s'en retournent en Galilée où Jésus se fait voir à eux en plusieurs occasions.

Les apôtres ayant passé environ vingt-huit jours dans la Galilée, reviennent à Jérusalem.

Jésus leur apparaît, comme ils étaient à table à Jérusalem, le jeudi 14 mai, 25 de gear de cette année, et les ayant menés hors de la ville sur le mont des Oliviers, il monte au ciel en leur présence le quarantième jour après sa résurrection.

De J. C.
36, de
l'ère
vulgaire
33.

Généalogie de Jésus-Christ, selon saint Matthieu.

Salomon.	Joachim (2).
Roboam.	Jechonias. (3)
Abia.	Salathiel.
Asa.	Jorobabel.
Josaphat.	Abiud.
Joram.	Eliacim.
Orchosias. (1)	Asor.
Joas.	Sadoc. (4).
Amasias.	Achim.
Ozias.	Eliud.
Joathan.	Eléazar.
Achaz.	Nathan.
Eséchias.	Jacob.
Manassé.	Joseph, époux de
Amon.	Marie, mère de
Josias.	Jésus.

(1) Ce roi et les deux suivans ont été omis par saint Matthieu.

(2) Ce roi a été omis aussi par saint Matthieu.

(3) A Jechonias succéda Sédécias son oncle.

(4) Depuis Sadoc jusqu'à Jacob, il y a quelques générations omises, comme il paraît en comparant la liste de saint Matthieu à celle de saint Luc.

Généalogie de Jésus-Christ, selon saint Luc.

Nathan.	Johanan.
Mathata.	Asor.
Mainan.	Juda.
Melcha.	Joseph.
Eliacim.	Séméi.
Jonam.	Matthathias.
Joseph.	Mabat.
Juda.	Maggé.
Siméon.	Nesti.
Lévi.	Nahum.
Mathat.	Amos.
Jorim.	Matthathias.
Eléazar.	Joseph.
Jéou.	Janné.
Er.	Melchi.
Elmodan.	Nathat.
Cosan.	Lévi.
Addi.	Héli.
Melchi.	Marie, mère de Jé-
Néri.	sus.
Resa.	

On forme plusieurs difficultés sur ces deux généalogies. On demande, 1°. pourquoi on ne nous donne pas la généalogie de Marie, mais celle de Joseph. 2°. Comment, de ce que Joseph est fils de David, on infère que Jésus-Christ est descendu de David et de Salomon. 3°. Comment Joseph peut avoir pour père deux hommes, l'un Jacob de la race de Salomon, et l'autre Héli, de la race de Nathan. 4°. Comment on peut prouver que Jésus-Christ est descendu de David et de Salomon, même en admettant le système qui veut que saint Luc donne la généalogie de la Vierge, puisque Marie, selon cette hypothèse, descend de Nathan et non de Salomon.

On répond à la première difficulté, que la coutume des Hébreux était de donner les généalogies par les hommes seulement, et non pas par les femmes, comme on le voit par la pratique continuelle de l'Écriture, par le témoignage des rabbins et des Pères. *La famille de la mère n'est point une famille*, disent les docteurs juifs.

On répond à la seconde difficulté, que Jésus étant fils de Joseph, ou par adoption, ou simplement comme fils de Marie, son épouse; Joseph l'ayant reçu et élevé comme son fils, Jésus entraînait par-là dans tous les droits et tous les privilèges de la famille de Joseph; et par conséquent la généalogie de l'un était celle de l'autre. D'ailleurs, et c'est ici la plus forte raison,

Marie était de la même famille que Joseph, parce qu'elle était héritière, comme nous l'apprend une très-ancienne tradition que les Juifs même ne nous contestent pas, et obligée par-là, selon la loi, de se marier dans sa famille. (Num. 36, 7.) Joseph, son oncle ou son plus proche parent, fut donc obligé par la loi de la prendre pour femme. La généalogie Joseph et de Marie, et par conséquent de Jésus est donc la même.

3°. On répond trois choses à la troisième difficulté. 1°. Que Jacob était père de Joseph selon la nature, et Héli, son père selon la loi. 2°. Ou au contraire, qu'Héli était son père selon la nature, et Jacob selon la loi. 3°. Enfin, que Joseph était fils de l'un par adoption, et de l'autre par la nature.

4°. Dans la supposition que saint Luc a donné la généalogie de Marie, il s'ensuit évidemment que Jésus est fils de David, et aussi fils et héritier de Salomon par deux endroits; savoir, en ce que les deux branches de Nathan et de Salomon se réunissent d'abord dans la personne de Salathiel, et ensuite dans le mariage de Joseph, héritier de la branche de Salomon avec Marie, héritière de celle de Nathan. Ainsi Joseph a rassemblé les droits des deux familles dans la sienne, et les a transmis à Jésus son fils et son héritier. Cette hypothèse qui veut que saint Luc ait donné la généalogie de Marie, est très-probable, et ne

souffre que trois objections faciles à résoudre. On dit, 1°. que le texte de saint Luc porte à croire qu'Héli était propre père de Joseph, de même qu'Héli est fils de Lévi et Lévi de Nathat, et ainsi des autres, car ce texte est le même partout. On dit, 2°. que cette hypothèse n'est pas ancienne. On dit, 3°. que Marie ne descendant point de Salomon, mais de Nathan, Jésus fils de Marie ne serait point dans cette hypothèse même, l'héritier des promesses qui devaient s'accomplir dans la postérité de Salomon.

On répond, 1°. que le texte de saint Luc ne dit pas nécessairement une filiation et une paternité naturelle d'Héli à Joseph, et de Joseph à Héli; non plus que d'Adam à Dieu, et de Dieu à Adam, dans le même chapitre, v. 38. Il suffit que Joseph soit fils d'Héli, ou par adoption, ou par alliance, ou en vertu de la loi. Les enfans adoptifs, et en général les héritiers sont nommés les fils de ceux qui les ont adoptés, et dont ils héritent.

2°. Le système qui veut que saint Luc ait donné la généalogie de la Vierge, se remarque dans saint Augustin (*Aug. l. 2 de consens. c. 1, 2, 3.*) et dans quelques autres Pères, qui ont cru que saint Luc avait rapporté la généalogie de Jésus comme prêtre; car on sait que Marie seule était alliée à la race sacerdotale. On peut même assurer que c'est la première qui ait eu cours dans l'Eglise, et qui n'est

tombée que parce qu'elle s'est trouvée dans des livres très-anciens que l'Eglise a déclarés apocryphes, à cause de l'abus que les hérétiques en faisaient; tel qu'un livre écrit par les Ebionites dès le temps des apôtres.

3°. Il ne paraît pas formellement par l'Ecriture, que Dieu ait promis que ce serait de la race de Salomon, selon la chair, que le Messie devait naître, mais seulement de la race de David. (Dom Calmet, *Histoire de la Vie et des miracles de Jésus-Christ. Voyez INCARNATION, CROIX, MAGES, PAQUE*, et généralement tous les articles de ce Dictionnaire, dans lesquels il est parlé de Jésus-Christ, ou de ses mystères.)

JÉSUS-CHRIST, Ordre de la Croix de Jésus-Christ. C'est un Ordre que les inquisiteurs dominicains donnaient autrefois. Les chevaliers de cet Ordre ajoutaient au titre de la Croix de Jésus-Christ, celui de Saint-Dominique et de Saint-Pierre, martyr, comme il paraît par les lettres d'un chevalier de cet Ordre militaire, rapportées par le père Hélyot, qui croit ces Ordres de la Croix de Jésus-Christ, du saint empire de la foi de Jésus-Christ, n'étaient autres que celui de la milice de Jésus-Christ, appelé dans la suite l'Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique, et communément le tiers-Ordre de Saint-Dominique. (Père Hélyot, t. 3, p. 261.)

JÉSUS-CHRIST, Ordre de la Foi de Jésus-Christ, chevalier de la Foi de Jésus-Christ, et de

la Croix de Saint-Pierre, martyr. Le père Jean-Marie Cannepano, dominicain, parle de ces chevaliers comme d'un Ordre militaire répandu dans les diocèses de Milan, d'Yvrée et de Verceil; mais il y a bien de l'apparence que ce n'était qu'une association de personnes qui, en recevant une croix, faisaient vœu de la porter en l'honneur de Jésus-Christ, d'exposer leur vie pour la défense de la foi, et d'obéir à l'inquisiteur et à ses vicaires, en tout ce qui concernait l'inquisition. Maintenant ils ne sont plus qu'un serment de servir l'inquisition. (Père Hélyot, *ibid.*, p. 259.)

JÉSUS-CHRIST, nom d'un Ordre militaire, institué par Jean XXII, à Avignon l'an 1320. Les chevaliers portaient une croix d'or pleine émaillée de rouge. (Favin, dans son Théâtre d'honneur et de chevalerie.)

JÉSUS ET MARIE, Ordre de chevalerie, connu à Rome sous le nom de *Jésus et Marie*, du temps du pape Paul V. On croit que ce fut ce pape qui en forma le projet. Les chevaliers portaient un habit blanc dans les solennités, et toujours une croix de bleu céleste, dans le milieu de laquelle étaient écrits les noms de *Jésus* et de *Marie*. Chacun d'eux était obligé d'entretenir un cheval et un homme armé contre les ennemis de l'état ecclésiastique. Le grand-maître était pris entre trois chevaliers que le pape proposait au chapitre. (Bonna-mi, *Catal. ordin. equestr.*)

JETA, hébr., *qui décline ou se détourne*, du mot *nata*, ville. (Josué, 21, 16.)

JETEBÀ. (Voyez JATERA.)

JETEBATHA, hébr., *sa bonté*, du mot *tub*, bonté, campement des Israélites dans le désert, entre Gaddad et Hébron. (Num. 33, 34.)

JETH, hébr., *qui rompt*, du mot *cathak*, fils de Gerson. (1 Par. 6, 43.)

JETHELA, hébr., *qui est attaché ou suspendu*, du mot *thala*, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 42.)

JETHER, hébr., *qui excelle ou qui est resté*, du mot *jathar*, ville de la tribu de Dan, qui fut cédée aux lévites de la famille de Caath. (Josué, 15, 48.)

JETHER, ville. (1 Reg. 30, 27.)

JETHER, fils de Gédéon. (Jug. 8, 20.)

JETHER ou JETHRA, époux d'Abigail, sœur de David, et père d'Amasa. (1 Par. 2, 17.)

JETHEH, hébr., *qui donne*, fils d'Esau. (Genès. 36, 40.)

JETHMA, hébr., *orphelin ou pupille*, du mot *latham*, Moabite et l'un des vaillans hommes de l'armée de David. (1 Par. 11, 46.)

JETHNAM, ville. (Josué, 15, 23.)

JETHRAHAM ou JETHRAAM, hébr., *l'excellence du peuple*, fils de David et d'Égla. (1 Par. 3, 3.)

JETHRAI, hébr., *qui examine*, fils de Zara. (1 Par. 6, 21.)

JETHRAN, fils de Supha. (1 Par. 7, 37.)

JETHRÆUS, fils de Sobal. (1 Par. 2, 53.)

JETHRITES, peuples. (2 Reg. 23, 38.)

JETHRO, prêtre ou prince de Madian, beau-père de Moïse. On croit qu'il était prêtre du vrai Dieu, et qu'il tenait la vraie religion, comme descendant de Madian, fils d'Abraham et de Cethura. Moïse ne feint pas de prendre alliance dans sa famille, et de l'inviter à offrir des sacrifices au Seigneur, à son arrivée dans le camp d'Israël. On prétend qu'il avait quatre noms, *Jethro, Raguel, Hobad et Ceni*. D'autres veulent que *Jethro* et *Raguel* soient une même personne; que *Hobad* soit fils de *Jethro*, et que *Ceni* soit un nom commun, pour marquer le pays des Cinéens, que les descendants de Hobad habitèrent au midi de la terre promise. (*Exod.* 18.)

JETHSON, ville de la tribu de Ruben, qui fut cédée aux lévites de la famille de Merari. L'hébreu, au lieu de *Jethson*, porte *Cademoth*. (*Josué*, 21, 36.)

JETHUR, hébr., *qui garde*, ou *ordre*, fils d'Ismaël, et père des Ithuriens. (*Genès.* 25, 15.)

JETONS. Plusieurs réglemens défendaient aux communautés d'exiger des jetons ou des repas des récipiendaires.

JEU, récréation, amusement, exercice pour se divertir et se délasser, *ludus*. Le jeu dans lequel on expose de l'argent, est, ou de pure industrie, ou de pur hasard, ou mixte, c'est-à-dire, partie de hasard et partie d'in-

dustrie. Le jeu de pure industrie est celui qui dépend uniquement de l'adresse des joueurs, comme le jeu de paume. Le jeu de pur hasard est celui qui dépend uniquement ou presque uniquement de la fortune, tel que le jeu de dés, et plusieurs jeux de cartes, comme le lansquenet. Le jeu mixte dépend de la fortune et de l'adresse tout ensemble, comme plusieurs jeux de cartes, tels que le piquet, l'ombre, etc. Aucun de ces jeux n'est mauvais en lui-même, parce que, comme une personne peut céder son argent à une autre absolument et sans condition, elle peut aussi le lui donner sous une condition, soit que cette condition dépende de l'industrie, soit qu'elle dépende du hasard.

Mais le jeu de pur hasard est défendu aux laïcs, et aux ecclésiastiques surtout, tant par le droit civil, que par le droit canon. Il y a un titre exprès dans les Pandectes contre les jeux de hasard. L'ordonnance de 1577 défend aux cadaretiers de tenir ou souffrir en leurs maisons aucun jeu de dés ou de cartes. Louis XIII enchérit sur tout ce que ses prédécesseurs avaient statué là-dessus, et s'explique ainsi dans l'édit de 1629 : *Nous défendons à tous nos sujets de recevoir en leurs maisons les assemblées pour le jeu, qu'on appelle académies ou brelans; déclarons tous ceux qui y contreviendront ou qui se prostitueront à un si pernicieux exercice, infâmes, intolérables et incapables de tenir ja-*

mais offices royaux ; déclarons toutes dettes contractées pour le jeu, et toutes obligations et promesses faites pour jeu, quelque déguisées qu'elles soient, nulles et de nul effet, et déchargées de toute obligation civile et naturelle. Le quatrième concile de Latran, *can. 16*, s'exprime en ces termes, touchant les ecclésiastiques : *Clerici ad aleas vel taxillos non ludant, nec hujusmodi ludis intersint.* Le concile de Trente et les conciles provinciaux s'expriment de même. Saint Charles Borromée, dans ses instructions aux confesseurs, adoptées par le clergé de France, veut qu'on refuse l'absolution à ceux qui tiennent des maisons préparées aux joueurs de hasard. Il n'est donc permis, ni aux laïcs, ni aux ecclésiastiques de jouer aux jeux de pur hasard ; et pour les jeux de cartes mixtes, ils sont aussi interdits aux ecclésiastiques, puisque les conciles leur défendent tout jeu de cartes, sans exception, et même de regarder jouer.

Quoiqu'un jeu soit licite en soi, il faut plusieurs conditions pour que l'on y puisse jouer licitement. 1°. La somme qu'on expose au jeu doit être modique, et proportionnée aux facultés de celui qui l'expose, en sorte qu'il n'en soit pas seulement le propriétaire légitime, mais encore qu'en l'exposant il ne manque à aucune de ses obligations, telles que les aumônes conformes à son état, le paiement de ses dettes, etc. ; c'est pourquoi

l'on est tenu de restituer ce que que l'on a gagné en jouant avec des femmes sous la puissance de leurs maris, avec des pupilles, des mineurs, des religieux, à moins qu'il n'y ait un consentement des supérieurs de ces personnes ; et ce consentement est présumé, lorsque la somme qu'on a gagnée est fort modique. 2°. Il faut jouer sans fraude. 3°. Les joueurs doivent être à peu près égaux en force ; et celui qui surpasserait de beaucoup son compagnon de jeu, et qui lui cacherait sa supériorité, serait tenu à restitution, en cas de gain. 4°. Les joueurs doivent être libres ; et l'on est tenu à restitution, lorsqu'on gagne ceux qu'on a obligés de jouer par force, ou par tromperie, ou par injures, ou par importunités : la raison est qu'on leur fait tort, en les forçant en quelque sorte à jouer.

En France on n'est point obligé à restituer ce qu'on a gagné au jeu de hasard ; on n'est point non plus obligé à payer ce qu'on a perdu, lorsqu'on ne l'a point fait sur-le-champ. C'est la disposition de l'édit de Louis xiv, qui déclare nulles toutes dettes, promesses et obligations contractées pour jeu. (Pontas, au mot Jeu. M. Collet, Moral., t. 1.)

Saint Ambroise fait une vive peinture des joueurs passionnés de son temps : il remarque que ceux qui faisaient gloire de ne vivre sous aucune loi, se soumettaient volontairement à cel-

les du jeu, et que cela allait à un tel excès, qu'ils jouaient jusqu'à leurs biens, leurs armes, leur liberté et leur vie même. Il ajoute qu'ils payaient tout cela fort exactement, lorsqu'ils avaient perdu; et qu'un d'entre eux qui n'était pas en état d'aller se rendre esclave d'un empereur romain qui lui avait gagné au jeu sa liberté, se fit lui-même mourir, croyant mieux payer par-là sa dette. (Saint Ambroise, t. 1 de ses œuvres.) On peut voir les Conversations morales sur les jeux et les divertissemens, imprimées à Paris chez André Pralard en 1685, in-12. L'auteur y condamne tous les jeux, excepté ceux d'exercice: il y blâme jusqu'au jeu des échecs. Pour ce qui est du hasard, il dit, entre autres choses, que saint Antonin compte vingt-un péchés mortels que causent les jeux de hasard, savoir, autant qu'il y a de points sur les six faces d'un dé. (Voy. aussi le Traité des jeux et des divertissemens, par M. Thiers; l'ouvrage intitulé les Désordres du jeu, in-12, à Paris, chez Étienne Michallet, 1691; et celui qui a pour titre, Jouissance de soi-même, imprimé à Amsterdam en 1660, au chapitre des jeux, p. 345 et suiv.) « Quel terrible esclavage, dit l'auteur, pour une âme toute spirituelle, que d'être éternellement collée autour d'un tapis, et contrainte de s'appliquer à observer la circulation d'une carte, ou le mouvement d'un

» dé. Il n'y a point d'étude qui
 » fixe comme le jeu : la nuit y
 » succède au jour, sans qu'on
 » s'en aperçoive; et les heures
 » s'y perdent autant que la san-
 » té, la bourse, et souvent la
 » probité. Que devient l'âme,
 » lorsqu'on tourne sans cesse
 » une carte? On croirait que le
 » joueur se matérialise, qu'il
 » s'enchaîne, qu'enfin il devient
 » un simple animal qui ne sait
 » plus remuer que des mains et
 » des yeux. »

JEUDI ou *cinquième férie*, jour de la semaine qui est entre le mercredi et le vendredi, *Jovis dies*. L'application du nom de la principale divinité des païens à la seconde des planètes, et de-là au cinquième jour de la semaine, que nous appelons encore *jeudi* pour ce sujet, attira sur ce jour une sorte de vénération religieuse qui le fit regarder comme une espèce de fête chez les gentils, depuis le changement de la république romaine en monarchie. Cet abus passa jusqu'au sixième siècle parmi les païens même qui se convertissaient à la foi; et le concile de Narbonne, de l'an 589, pour déraciner cet abus, fut obligé d'excommunier et de punir ceux qui chômaient en ce jour. Pendant plusieurs siècles on ne disait, ni messe, ni office ecclésiastique le jeudi: on n'y lisait pas même l'Évangile, à moins qu'il n'y survint quelque fête; on n'y jeûnait pas non plus, même en carême. Le pape Grégoire II, qui occupa le saint-siège en 714,

apporta du changement à cette disposition, lorsqu'il ordonna que les jeudis de carême aurent dorénavant un jeûne et un office propre comme les autres jours. Ce règlement de Grégoire n'en fut reçu généralement en France et en Espagne, que dans les derniers siècles. Le jeudi était destiné autrefois pour célébrer la réunion du peuple juif et du peuple gentil en Jésus-Christ. Mais depuis l'institution de la fête du Saint-Sacrement, les jeudis de l'année sont particulièrement consacrés à ce mystère.

(Baillet, Vies des Saints, t. 4, p. 15.)

JEUDI-SAINT. (*Voyez Messe et SEMAINE-SAINTÉ.*)

JEUNE.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. *De la nature et de la division du jeûne.*

§ II. *De l'antiquité du jeûne.*

§ III. *Des jeûnes des chrétiens.*

§ IV. *Des personnes obligées au jeûne, et des causes qui en dispensent.*

§ V. *De plusieurs difficultés touchant le jeûne.*

§ VI. *Du pouvoir de l'Église dans l'établissement des jeûnes.*

§ I^{er}.

Nature et division du jeûne.

Le jeûne en général est un acte de la vertu de tempérance, par lequel on s'abstient de certaines choses permises.

Le jeûne consiste donc dans un certain genre d'abstinence; et c'est pour cela qu'on peut

distinguer autant d'espèces de jeûnes, qu'il y a de choses dont on peut s'abstenir par principe de vertu. Il y a un jeûne *moral*, qui règle la mesure des aliments sur le besoin du corps; un jeûne *spirituel*, qui n'est autre que la fuite du péché; un jeûne *naturel*, qui consiste à n'avoir rien pris depuis l'heure de minuit, ni par forme de nourriture, ni par forme de médicament; un jeûne *ecclésiastique*, qui exclut certains aliments, et ne permet les autres qu'en une certaine quantité, selon la forme prescrite par l'Église. (*Voyez* § 5.)

§ II.

Antiquité du jeûne.

Le jeûne a été en usage dans tous les temps et parmi toutes les nations qui ont eu quelque religion vraie ou fausse. Horace, tout épicurien qu'il était, ne laisse pas d'insinuer qu'il y avait des jeûnes établis en l'honneur de Jupiter, *Lib. 2, Sat. 3, t. 2, p. 666*; et saint Jérôme se sert des jeûnes des païens, pour confondre Jovinien, ce grand ennemi du jeûne, dans le second livre qu'il a écrit contre lui, t. 4, p. 205. Les païens ne consultaient jamais les oracles, que l'on n'eût auparavant indiqué un jeûne, au rapport de Tertullien, *Lib. de animâ, cap. 48*. Nous voyons au troisième chapitre du prophète Jonas, que le roi de Ninive ordonna que non-seulement les hommes, mais aussi les animaux demeureraient sans boire et sans manger. De-

puis Moïse, les exemples du jeûne sont communs parmi les Juifs; et leur manière ordinaire de jeûner, est de ne prendre aucune nourriture, ni aucune boisson depuis le soir précédent, jusqu'après le coucher du soleil du jour suivant. Les hommes sont obligés au jeûne dès l'âge de treize ans accomplis, et les filles dès l'âge d'onze ans. On oblige les enfans à s'exercer au jeûne dès l'âge de sept ans, suivant la portée de leurs forces. Ils s'abstiennent, durant le jeûne, non-seulement de toute sorte de nourriture, mais aussi du bain, des parfums, des odeurs, des onctions : ils ne célèbrent point de mariage; ils vont nu-pieds, et ils se jettent quelquefois des cendres sur la tête; ils vivent dans la continence, et s'abstiennent de toutes sortes d'attouchemens sensuels. C'est l'idée que tous les Orientaux ont du jeûne.

§ III.

Jeûnes des chrétiens.

La vie des apôtres et des premiers chrétiens était toute de privations et de jeûnes. Les ordinations et les actions importantes de l'Église, étaient accompagnées de jeûnes et d'oraisons. Les jeûnes des stations, c'est-à-dire, du mercredi et du vendredi, et celui du carême, sont très-anciens. On jeûnait les quatre-temps à Rome dès le temps de saint Léon. Les jeûnes des veilles des grandes fêtes et des apôtres s'établirent insensiblement. Il y avait cette différence

entre les jeûnes du carême et les autres, qu'il n'était permis de manger en carême qu'après vêpres, c'est-à-dire, au soir, et les autres jours après none. Il y avait des chrétiens qui observaient la xérophagie pendant les jours de jeûne, c'est-à-dire, qui ne mangeaient que des viandes sèches, et d'autres qui se réduisaient au pain et à l'eau; d'autres qui ne mangeaient que de deux jours l'un, ou même qui étaient trois et quatre jours sans manger. Ainsi jeûnaient les premiers chrétiens, persuadés que le jeûne est également propre pour dompter la chair, élever l'âme à la contemplation des choses célestes, fléchir la justice de Dieu, et obtenir ses faveurs. (*Voyez CARÊME.*)

§ IV.

Des personnes obligées au jeûne, et des causes qui en dispensent.

Toute personne qui n'est pas dans l'impuissance morale de jeûner, est obligée au jeûne, sous peine de péché mortel. Cette impuissance morale a sa source dans le travail, l'âge ou l'infirmité.

1. Les personnes qui sont obligées de faire des travaux ou des voyages incompatibles avec le jeûne en sont exemptes, comme les laboureurs, les vigneron, les charpentiers, les tailleurs de pierres, les courriers, etc. Pour les peintres, les imprimeurs qui ne manient point la presse, les barbiers, les tailleurs d'habits, les cordonniers, et ceux qui exercent tout autre métier sem-

blable, n'en sont point exempts, parce que le travail qui se trouve à exercer ces sortes de métiers, n'est pas incompatible avec le jeûne. Il en faut dire autant de ceux qui vont à la chasse, qui jouent à la paume ou à des jeux semblables pour leurs plaisirs. Quant aux confesseurs, aux prédicateurs, aux gardes-malades, qui ne peuvent allier ces fonctions avec le jeûne, ils ne sont point tenus à jeûner, parce que ces fonctions sont préférables au jeûne. 2°. Les enfans sont dispensés du jeûne jusqu'à l'âge de 21 ans accomplis : mais pour les vieillards, il n'y a que la seule impuissance morale qui les dispense, et jamais l'âge en lui-même, quelqu'avancé qu'il soit, lorsqu'il n'est pas joint à cette impuissance. On voit des personnes jeûner à quatre-vingts ans comme à cinquante. 3°. La langueur, l'infirmité, la maladie considérable exemptent du jeûne : le besoin d'alimens, tel qu'il se trouve dans les nourrices et les femmes enceintes, en exempte aussi. Il faut dire la même chose des pauvres qui n'ont pas de quoi faire un repas suffisant par jour : ils peuvent même manger de la chair, quand ils n'ont rien autre chose, ou qu'ils n'ont que du pain avec lequel seul ils ne pourraient vivre sans s'incommoder notablement. 4°. Le pouvoir de dispenser appartient aux évêques, aux curés et à leurs vicaires en leur absence, aux supérieurs de communautés à l'égard de leurs in-

férieurs. (Saint Thomas, 2, 2, q. 147.)

§ V.

Difficultés touchant le jeûne.

1°. Le jeûne ecclésiastique renferme trois choses : s'abstenir de chair, d'œufs et de laitage dans les jeûnes de carême; ne faire qu'un repas avec la collation du soir qui n'est que tolérée par l'Eglise, et qui doit être fort modique; ne manger qu'à midi, selon la coutume générale de l'Eglise. D'où il s'ensuit qu'on pèche mortellement ou véniellement en mangeant avant l'heure de midi sans une juste raison, selon le temps plus ou moins considérable qu'on prévient midi. Une heure suffit pour le péché mortel, selon plusieurs casuistes. L'Eglise permet aux religieux, à cause de leurs fatigues, de manger à onze heures et demie, même en carême.

2°. Il est permis de boire des liqueurs, quoique nourrissantes, hors les repas, les jours de jeûne, pourvu que ce ne soit pas en grande quantité ni en fraude du jeûne, mais seulement pour apaiser la soif ou pour faciliter la digestion. *Jejunium Ecclesie non solvitur nisi per ea quæ Ecclesia interdiceret intendit; non autem intendit Ecclesia interdiceret sumptionem potus, qui magis sumitur ad alterationem corporis sedandam, et digestionem ciborum assumptorum, quam ad nutritionem, licet, aliquomodo nutriet, et ideo licet jejunantibus pluries bibere.* (S.

Thomas, 2, 2, q. 147, art. 6 *ad Secundum*: Il ne s'ensuit cependant pas de-là qu'on ne rompt jamais le jeûne en buvant hors les repas ; car on le rompt, ou lorsqu'on prend en grande quantité des liqueurs fort nourrissantes, comme de la grosse bière, du vin composé, du chocolat, etc., ou lorsqu'on prend des liqueurs, quoique moins nourrissantes, en fraude du jeûne, sans nécessité et pour le seul plaisir ; ou quand, pour apaiser la soif, on mange des pommes, des poires, etc., ou, quand après avoir bu, on mange quelque chose, comme figues, amandes, etc., de peur que la boisson ne nuise. Cet axiome tant vanté : *Le liquide ne rompt point le jeûne*, n'a donc lieu que quand il est nécessaire de boire, ou pour apaiser la soif, ou pour aider la digestion.

3°. Quoique le temps qu'on peut employer à dîner les jours de jeûne, ne soit déterminé par aucune loi, il ne paraît pas qu'on puisse l'étendre à trois ou quatre heures.

4°. La défense de manger des œufs et du laitage en carême, s'étend aux jours de dimanches comme aux autres ; et quand on en permet l'usage, on n'est point censé permettre celui du lard et de la graisse, parce que ces choses approchent beaucoup plus de la chair que les œufs et le laitage.

5°. Dans les endroits où les œufs sont défendus pendant le carême, il n'est pas permis de

manger des biscuits dans lesquels il y en entre, à moins qu'un usage légitime ne le permette, ou qu'il y en entre si peu que cela soit censé pour rien.

6°. Les enfans qui n'ont pas encore sept ans accomplis peuvent manger de la viande et des autres choses défendues en carême, à moins qu'ils n'aient l'usage complet de la raison avant ce temps, parce que les lois de l'Église ne les obligent que quand ils ont atteint l'usage de la raison ; ce qui arrive ordinairement à sept ans accomplis.

7°. On commet autant de péchés, qu'on mange de fois hors les repas qui sont permis les jours de jeûne.

8°. La dispense du maigre ne renferme point celle du jeûne, ni la dispense du jeûne celle du maigre ; mais on doit accomplir du carême ce que l'on peut. Celui qui ne peut faire maigre et qui peut jeûner quant au reste, doit jeûner sans faire maigre. Celui qui peut faire maigre et qui ne peut jeûner, doit faire maigre sans jeûner. Celui qui peut jeûner quelques jours seulement, doit jeûner les jours qu'il peut.

§ VI.

Du pouvoir de l'Église dans l'établissement des jeûnes.

L'Église a reçu de Jésus-Christ son époux le pouvoir de faire des lois justes et utiles pour le bien de ses enfans, et c'est ce pouvoir dont elle a fait usage dès les commencemens, en pres-

crivant la loi du jeûne qui renferme de grands avantages de l'aveu même des hérétiques les plus ennemis du jeûne, et entre autres de Calvin, qui reconuait que le jeûne est utile, et qu'il a été observé dans l'ancienne loi par les prophètes, et dans la nouvelle par les apôtres. (*Lib. 4, Instit., § 4.*) La Loi du jeûne n'est donc pas opposée à la liberté évangélique qui permet de manger indifféremment de ce que Dieu a créé pour l'usage de l'homme; car ce n'est point par superstition que l'Eglise défend de manger de certaines viandes en certains temps, comme si ces viandes étaient mauvaises en elles-mêmes, mais par un principe de pénitence et de mortification. (*Voyez le père Thomassin. Pontas, au mot JEUNE. M. Collet, Moral., t. 1, p. 48, et t. 2, p. 553, et les autres théologiens. Voy. aussi le Traité du père Nicolaï, sur le jeûne; et celui du père Thomassin, sur les jeûnes de l'Eglise; le Traité de M. Hecquet, sur les dispenses du carême; la discipline ancienne et moderne de l'Eglise romaine, sur le jeûne du carême par le père Concina, et le Commentaire du même auteur, sur la matière du jeûne, avec les réponses du pape Benoît XIV, à sept questions sur le jeûne et l'abstinence, qui lui avaient été proposées par l'archevêque de Compostelle; la Dissertation de M. Bompard; médecin, où il prouve que le jeûne et l'abstinence conviennent à la santé :*

cette dissertation se trouve dans le premier tome de la Bibliothèque choisie de médecine, imprimée à Paris, in-4°, en 1748; le livre intitulé : Histoire dogmatique et morale du jeûne, par le P. D. Joseph de l'Île, prieur titulaire d'Harcville, et ancien abbé de Saint-Léopold, Ordre de Saint-Benoît, à Paris, chez Lottin, 1741.)

JEUNE NATUREL, nécessaire avant la communion eucharistique et la célébration de la messe. (*Voyez COMMUNION, § IX et MESSE, § VIII.*)

JEUNE (Jean le), prêtre de l'Oratoire, né à Poligni dans le comté de Borgogne en 1592, d'une ancienne famille noble et consulaire, entra dans la congrégation naissante des pères de l'Oratoire le 7 décembre 1613 ou 1614. Son talent principal fut pour les missions, et il l'exerça pendant soixante ans presque dans tout le royaume. Prêchant le carême à Notre-Dame de Rouen, il y perdit la vue à trente-cinq ans; ce qui le fit nommer le *père l'Aveugle*. Cet accident ne ralentit rien de son zèle, et il le supporta pendant quarante ans, sans discontinuer ses travaux apostoliques. M. de la Fayette, évêque de Limoges, l'ayant engagé en 1651 à demeurer dans son diocèse, il y passa les vingt dernières années de sa vie, si l'on excepte quelques carêmes qu'il alla prêcher ailleurs. Il fut éprouvé à la fin de ses jours par une maladie de quinze mois, qu'il souffrit avec une patience admi-

nable. Il mourut à Limoges en odeur de sainteté le 19 août 1672, âgé de quatre-vingts ans. Le père Lamy, dans ses entretiens sur les sciences, en fait un grand éloge. Il nous le donne pour un autre François de Sales, et nous le représente comme un prédicateur vraiment évangélique, et par sa piété et par sa science, mettant le premier en pratique les vérités qu'il annonçait ensuite avec force et en homme persuadé. Cependant il convient qu'il ne faut point chercher dans ses sermons, ni les richesses du langage, ni la pureté dans le choix des expressions, ni le sublime des pensées, ni la noblesse des comparaisons. Au reste chacun sait qu'ils sont capables de toucher et de convertir les cœurs les plus endurcis. On y trouve un riche fonds de sentimens et d'instructions. Ils sont imprimés sous le titre de *Missionnaire de l'Oratoire*, ou *Sermons pour les avents, carêmes et fêtes de l'année*, etc. par le père le Jeune, dit le *père Aveugle*, en dix volumes in-8°. La meilleure édition est celle de Toulouse en 1668. (Voyez le discours sur la vie et la mort du père le Jeune, prononcé par M. Ruben, docteur en Théologie, prieur de Villeneuve, et imprimé in-8°, à Toulouse; le père Lamy, dans son septième entretien sur les sciences, p. 324 et 325, dans l'édition de 1694, le Dictionnaire portatif des prédicateurs.)

JEZABAD, hébr., *qui est doté*, du mot *zabad*, doté, habitant de Garderoth. (1 Par. 12, 4.)

JEZABEL, hébr., *malheur à la demeure*, du mot *oi*, malheur, et du mot *zabal*, demeure, fille d'Ithobaal, roi de Sidon, et épouse d'Achab, roi d'Israël. Cette princesse infortunée semblait avoir entrepris d'abolir le culte du Seigneur dans Israël en mettant à mort les prophètes, et en y introduisant le culte de Baal, d'Astarte et des autres divinités phéniciennes ou chanaanéennes. Elie prédit que le corps de Jezabel serait mangé des chiens dans la campagne de Jezraël; et cette prédiction fut vérifiée, lorsque Jéhu s'étant révolté contre Achab, et étant venu à Jezraël, la fit jeter par les fenêtres de son appartement qui était au-dessus de la porte de la ville. Elle tomba dans l'enceinte de l'avant-mur, et elle y fut mangée par les chiens. Le nom de Jézabel est passé en proverbe, pour marquer une femme cruelle et impie. (4 Reg. 9 et seq.)

JEZER, hébr., *l'île du secours*, du mot *ai*, île, et du mot *hazar*, secourir; fils de Galaad, et chef de la famille des Jézérites. (Num. 26, 30.)

JEZER ou JAZER, ville de la tribu de Gad. (Josué, 13, 25.)

JEZIA ou JEZIAH ou JOASIA, fils de Thécué. (1 Esdr. 10, 15.)

JEZLIA, fils d'Elphaal. (1 Par. 8, 18.)

JEZONIAS, hébr., *que le Seigneur écouterait*, ou *qui est attentif au Seigneur* du mot *izen*; fils de Machati. (4 Reg. 25, 23.)

JEZONIAS, fils de Jérémie Réchabite. (Jérém. 35, 3.)

JEZONIAS, fils de Schapan, chef des Israélites idolâtres qui furent montrés en vision à Ezéchiél, 8, 11.

JEZONIAS, fils d'Azur. (Ezéchiél, 11, 1.)

JEZONIAS, fils d'Osacée. (Jérém. 42, 1.)

JEZRA, fils de Mosollam. (1 Par. 9, 12.)

JEZRAHEL, héb., *semence de Dieu*, du mot *zeruah*; ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 56.)

JEZRAHEL, ville de la tribu d'Issachar (Josué, 19, 18.)

JEZRAHEL, fils d'Etham, de la tribu de Juda. (1 Par. 4, 3.)

JEZRAHEL, fils du prophète Osée, et de Gomer, courtisane qu'il avait épousée. (Osée, 1, 4.)

JEZRAIA, hébr., *clarté du Seigneur*, du mot *zarak*, chef des chantes du temps de Néhémie. (2 Esdr. 12, 41.)

JOAB, hébr., *paternité ou qui a un père*, du mot *ab*, fils de Sarvia, sœur de David, et frère d'Abisaï et d'Azaël. Joab était un des plus habiles et des plus vaillans, mais aussi un des plus cruels, des plus vindicatifs et des plus impérieux hommes de son temps. Il fut toujours fort attaché à David, et ce prince lui laissa, quoiqu'à regret, le commandement général de ses armées jusqu'à sa mort. La première action dont parle l'Ecriture, où il se signala, fut celle du combat de Gabaon contre Abner, chef du parti d'Isboseth, fils de Saul. Tout l'avantage fut du côté de Joab. Il eut la principale part dans les guerres que

David fit contre les Syriens et les Iduméens. Il subjuguait les Ammonites, il vainquit Absalon révolté contre David, et le tua de sa propre main. Il assassina aussi Abner et Amasa. David étant près de sa fin, recommanda à Salomon de faire mourir Joab, ce qui fut exécuté au pied même de l'autel où ce général s'était retiré pour se garantir de la mort. (2 Reg. 11 et seq.)

JOACHAZ, héb., *la prise ou la possession du Seigneur*, du mot *achan*, possession, fils de Jehu, roi d'Israël, succéda à son père l'an du monde 3148, avant Jésus-Christ 852. Il fit le mal devant le Seigneur, qui livra les Israélites à Hazaël, roi de Syrie, et à Benadad son fils. (4 Reg. 13.)

JOACHAZ ou **OCHOSIAS**, roi de Juda. (*Voyez* OCHOSIAS.)

JOACHAZ, autrement **Sellum**, fils de Josias, roi de Juda, régna trois mois à Jérusalem, et mourut en Egypte, où le roi Néchao l'avait envoyé prisonnier. (Jérém. 22, 11.)

JOACHAZ, père de Joha. (2 Par. 34, 8.)

JOACHIM ou **JOAKIM** ou **ELIACIM**, frère et successeur de Joachaz, roi de Juda, fut établi roi par Néchao, roi d'Egypte, l'an du monde 3395, avant Jésus-Christ 605. Il avait vingt-cinq ans lorsqu'il commença à régner, et il régna onze ans à Jérusalem. Il fit le mal devant le Seigneur, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, ayant repris ce que Néchao avait conquis sur

l'Eufrate, vint dans la Judée, la soumit, prit Joakim dans Jérusalem, le mit dans les fers et voulut le mener à Babylone, puis le laissa dans le pays, à condition qu'il lui payerait un gros tribut. Il se souleva ensuite contre Nabuchodonosor, il fut pris, mis à mort et jeté à la voirie, suivant la prédiction de Jérémie. (4 Reg. 23, 34 et suiv. Jérém. 22, 18 et 19.)

JOACHIM, époux de sainte Anne, et père de la sainte Vierge, aïeul de Jésus-Christ selon la chair. Le nom de Joachim, père de la sainte Vierge, ne se lit pas dans les écritures canoniques du Nouveau-Testament; mais on l'a adopté dans l'église grecque, et dans la latine : dans l'église grecque, dès le troisième ou quatrième siècle, et dans la latine beaucoup plus tard, puisqu'il est certain que la fête de saint Joachim et de sainte Anne était encore inconnue du temps de saint Bernard. On dit que le pape Jules II établit la fête de saint Joachim le 22 mars, vers l'an 1510. Pie V l'ôta du bréviaire romain; mais Grégoire XIII l'y remit au 20 mars an 1584; et Grégoire XV ordonna, par une bulle du 2 de décembre de l'an 1622, qu'on en ferait l'office double. (Bollandus, 18 mars, Baillet, 20 mars. Dom Calmet.)

JOACHIM, abbé et fondateur de Flore en Calabre, était né dans le diocèse de Cosence de parens honnêtes et pieux, vers l'an 1145. Son père se nommait *Maur*, sa mère *Gemme*. Il était

bien fait de corps, d'un esprit pénétrant, d'une mémoire très-heureuse, et d'une grande douceur dans ses mœurs. Après avoir étudié la grammaire, il passa au service de la cour. Il en connut bientôt les dangers, et la quitta pour aller visiter les saints lieux. Il s'associa quelques personnes qu'il défraya dans le voyage, s'habilla de blanc d'une étoffe grossière, et fit une partie du chemin pieds nus. Ayant visité avec dévotion les saints lieux, il passa dans la Thébaïde pour s'y édifier par la conduite des saints anachorètes, et revint en Calabre par la Sicile. Il demeura un an dans un monastère de l'Ordre de Cîteaux, et prit ensuite l'habit monastique dans celui de Corace, dont il fut fait abbé. Le pape Clément III lui ayant ordonné de continuer ses commentaires sur l'Écriture, il se démit de son abbaye de Corace, et se retira avec un nommé Raynier, qui était venu le joindre des extrémités du royaume de Naples. Après s'être arrêtés en divers endroits, ils fixèrent enfin leur demeure en un lieu désert nommé Flore, dans le diocèse de Cosence où ils bâtirent un monastère qui en a depuis porté le nom, et qui prit en peu de temps de grands accroissemens. L'abbé Joachim s'attira par ses vertus et son savoir la considération des princes et des grands du royaume. L'empereur Henri VI et le roi de Sicile firent des largesses à son monastère, et l'im-

pératrice y vint pour faire à cet abbé la confession de ses péchés, et en recevoir l'absolution. Etant allé à Pietra-Fitta, petite ville que lui avait donnée André, évêque de Cosence, vers l'an 1202, il y tomba malade, et y mourut doucement entre les mains de ses frères, après avoir reçu les sacrements, le 30 mars de l'an 1202, âgé d'environ soixante et douze ans. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Flore. Il est honoré comme saint en Calabre. Les Bollandistes qui nous ont donné sa vie sous le titre de *Bienheureux*, au 29 mai, t. 6, p. 446 et suiv., ont rapporté quantité de miracles qu'on dit avoir été faits par l'abbé Joachim pendant sa vie et après sa mort.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns ont été rendus publics; savoir, la concorde de l'Ancien et du Nouveau-Testament, en cinq livres, imprimée à Venise en 1519, in-4°. Il la composa par ordre du pape Lucius III, à qui il la dédia : elle ne fut toutefois achevée que sous le pape Urbain III. Il traite dans cet ouvrage des cinq sceaux; Trithème en cite un sur les sept sceaux de l'apocalypse contre les Juifs.

Le pseautier à dix cordes, divisé en trois livres, fut imprimé à Venise en 1527. L'abbé Joachim y traite du nombre des psaumes, des sens mystérieux et mystiques qu'ils renferment, de la psalmodie, de la manière et de l'usage de la psalmodie, et

de ceux qui psalmodient. Il y traite aussi du mystère de la Trinité et de la distinction des personnes, conformément à la doctrine catholique. On trouve dans la même édition une hymne de cet abbé sur la patrie céleste. Il donne dans ses commentaires sur Isaïe et sur quelques chapitres de Nahum, Habacuc, Zacharie et Malachie, le sens caché et mystique de ces prophéties, en y mêlant plusieurs prédictions sur les calamités dont la plus grande partie des villes du monde devaient être accablées. Ces commentaires furent publiés à Venise en 1517, in-4°. Il écrivit aussi sur Jérémie, et dédia son commentaire à l'empereur Henri VI. Nous en avons trois éditions, deux à Venise en 1519 et 1525, in-4°, et une à Cologne en 1577, in-8°. Il est fait mention dans la bibliothèque de Cîteaux des commentaires de l'abbé Joachim sur Ezéchias. Ceux qu'il composa sur Daniel ont été imprimés à Venise en 1519. Nous ne connaissons son explication de l'évangile de saint Jean que par Trithème, de *Script. eccles.* c. 389. Le commentaire sur les prophètes, qui se trouve manuscrit dans la bibliothèque Gottonienne, et qui est dédié à frère Raynier de Ponce; paraît être le même que celui que l'abbé Joachim écrivit sur Isaïe, et qui est en effet dédié à Raynier.

Le commentaire sur l'apocalypse parut à Venise en 1527, in-4° avec le pseautier à dix cor-

des. On trouve dans ce commentaire diverses prédictions touchant les empereurs et les rois de Sicile, vérifiées en partie par l'avènement. Il est à remarquer qu'en annonçant les choses à venir, il ne le fait pas toujours d'une manière décisive, mais quelquefois en doutant de l'événement; d'où vient que saint Thomas a dit de lui qu'il avait prédit des choses vraies, et qu'il s'était trompé en d'autres. (Saint Thomas, in 4 *Sentent. distinct.* 43, q. 1, art. 3 *ad.* 3.) On peut mettre au nombre des choses vraies ce qu'il dit à l'empereur Henri vi dans son commentaire sur Jérémie, touchant les divisions qui arriveraient après sa mort au sujet de son successeur; et ce qu'il prédit à Tancrede, fils naturel de Roger, roi de Sicile, qu'il serait exterminé avec toute sa postérité, ce qui arriva en effet quelque temps après. On attribue à l'abbé Joachim un commentaire sur les révélations du bienheureux Cyrille, ermite du Mont-Carmel, mort en 1225, et une lettre adressée au même Cyrille. On trouve dans la bibliothèque du Vatican deux exemplaires manuscrits de ces révélations, avec la traduction de l'abbé Joachim. On les a imprimées à Venise en 1517, avec la lettre de cet abbé. Elles ont pour objet les grandes tribulations de l'Eglise jusqu'à la fin des siècles, et surtout ce qu'elle aura à souffrir dans le schisme de l'antéchrist mystique, précurseur du véritable antéchrist. Elles furent

aussi imprimées en italien avec les notes d'Anselme, évêque de Marsi, à Venise en 1589 et en 1646, in-4°. Il y a beaucoup d'autres ouvrages prophétiques sous le nom de l'abbé Joachim, soit manuscrits, soit imprimés, qui ne sont pas de lui. Il faut mettre de ce nombre les quinze prédictions sur les papes qui occupèrent le saint-siège depuis Nicolas III, élu en 1288, jusqu'à Urbain VI, sacré en 1378. L'auteur donne à tous ces papes une tiare à trois couronnes; ce qui n'a pas eu lieu avant Urbain V, mort le 19 décembre 1370. Il n'a pas plus de raison d'attribuer à l'abbé Joachim les autres quinze prédictions qui vont jusqu'à Innocent VIII, c'est plutôt l'ouvrage d'un homme oisif, qui cherchait à répandre la terreur sur les peuples.

L'auteur de la vie de cet abbé lui donne des notes sur la prophétie de la Sybille Erytrée; sur celle de Merlin, prophète anglais; un livre des souverains pontifes; un volume de sentences; un livre de la consolation; un de lettres à diverses personnes; deux de la vie solitaire; un des vertus; une explication de la règle de Saint-Benoît; un des dernières tribulations; un des articles de la foi, les Bollandistes y ajoutent un traité des sentences de l'Ecriture; un commentaire sur le pseautier à dix cordes; un traité sur la prophétie inconnue, des expositions sur les vers étrangers; un livre sur les présages provinciaux. On a

sous son nom une chronique imprimée à Cosence en 1612, in-4°. Son évangile éternel, et le livre qu'il composa sous le titre de l'unité ou l'essence de la sainte Trinité, firent beaucoup de bruit après sa mort : ils furent condamnés par le concile œcuménique de Latran de l'an 1215, par le pape Alexandre IV en 1256, et par le concile d'Arles en 1260. L'abbé Joachim disait que chaque personne de la Trinité avait sa propre essence particulière, dont l'une engendrait l'autre ; ce qui établissait le trithéisme, c'est-à-dire, l'hérésie qui admet trois Dieux. Dans son livre de l'unité ou essence de la Trinité, il y appelait Pierre Lombard hérétique et insensé, pour avoir enseigné dans la cinquième distinction du premier livre des sentences, qu'une chose souveraine est Père, Fils et Saint-Esprit. S'imaginant que suivant ce principe il fallait admettre quatre choses en Dieu, trois personnes, et une essence distinguée des trois personnes, il prit le parti de soutenir contre le maître des sentences, qu'il n'y avait en Dieu aucune chose qui fût tout ensemble le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'autrement ce serait admettre une quaternité plutôt qu'une trinité, savoir, ces trois personnes, et cette chose ou essence commune à ces trois personnes. Il semblait même dire que cette unité d'essence n'était pas proprement et véritablement une unité, mais plutôt une unité collective et de ressemblance,

comme il est dit dans les actes des apôtres, que la multitude des croyans n'avait qu'un cœur et qu'une âme. On ne peut disconvenir que son livre contre Pierre Lombard n'ait été condamnable, puisqu'il y condamnait comme hérétique un docteur très-catholique ; mais on peut dire, ou qu'il ne comprenait pas bien le sens des paroles de ce docteur, ou que son erreur était plus dans la manière de s'exprimer que dans le fond de sa doctrine même, ou enfin que s'étant expliqué peu correctement étant jeune, sur le mystère de la Trinité, il suivit exactement dans un âge plus avancé la doctrine de l'Eglise sur cet article. Car, 1°. il est certain qu'il a fait paraître une doctrine très-orthodoxe sur le mystère de la Trinité dans le psautier qu'il composa sous le titre de *Psalterium decem chordarum*, et qui est un de ses derniers ouvrages. « Nous » confessons véritablement, dit- » il, fidèlement et pieusement ; » que les trois personnes sont » une et même substance, et que » cette une et même substance » est les trois personnes ; que le » Père ne tient pas son être d'un » autre ; que le Fils est du Père ; » que le Saint-Esprit procède » des deux. Les trois sont donc » un, et cet un est trois. » Il combat fortement les hérésies de Sabellius et d'Arius sur la trinité. Il leur oppose l'autorité du symbole, et conclut en disant : « Nous croyons donc que » cette substance divine qui est

» une, est trois personnes, et
 » non une seule; de peur qu'en
 » prenant l'unité pour la singu-
 » larité, nous ne tombions dans
 » l'hérésie de Sabellius, et que
 » ces trois personnes sont une
 » même substance; de peur que
 » l'on ne croie qu'il y a entr'elles
 » de la division. » 2^o. Il est en-
 core certain que deux ans avant
 sa mort, l'abbé Joachim com-
 posa une profession de foi, dans
 laquelle faisant le dénombrement
 de ses ouvrages, il déclare
 qu'il ne doute point qu'il y ait
 des choses sujettes à correction;
 qu'il prie les abbés de son Ordre
 de les faire examiner par le
 saint-siège, et qu'il se soumet à
 la censure qu'il en fera, ne pré-
 tendant pas soutenir son opinion
 contre ses décisions, condamnant
 ce que l'Eglise condamne, et ne
 voulant jamais s'éloigner de ce
 qu'elle croit. On peut voir cette
 profession de foi en forme de
 lettre datée de l'an 1200 dans le
Director. Inquisition., part. 1,
cap. 2, pag. 5.)

Cette protestation a réglé les
 jugemens du saint-siège tou-
 chant la personne de Joachim.
 Le pape Innocent III, en prenant
 la défense du maître des senten-
 ces, et en condamnant au concile
 général de Latran de l'an 1215
 l'ouvrage que Joachim avait
 composé contre lui, ne flétrit
 point la mémoire de ce pieux
 abbé. Il déclara au contraire que
 l'acte de soumission qu'il avait
 fait de ses écrits, l'empêchait de
 rien prononcer contre la per-
 sonne de l'auteur. Il ne lui fit

pas même un procès, comme
 s'il eût nié qu'il y eût une unité
 de substance dans les trois per-
 sonnes. Il reconnaît même que
 cet abbé l'admettait; mais il lui
 reprocha d'avoir dit que cette
 unité n'est pas propre et réelle,
 mais seulement similitudinaire.
 Et il est vrai qu'il compare l'u-
 nité de substance en Dieu avec
 l'unité des cœurs dans les pre-
 miers chrétiens. Cependant il
 paraît qu'en cela il ne prétendait
 pas contester la réalité de l'unité
 de substance dans les trois per-
 sonnes; mais prouver unique-
 ment, que dans l'unité, soit vé-
 ritable, comme elle est entre
 trois relatifs, telles que sont les
 trois personnes divines, soit si-
 militudinaire, comme entre trois
 absolus, telle qu'était celle des
 tribus de Juda, de Benjamin et
 de Lévi, qui, à cause de leur
 union avec la maison de David,
 ne faisait qu'un peuple, peut
 et doit s'entendre à l'exclusion
 du quatrième. Le pape Honorius
 III, dans une lettre de l'an 1217,
 déclara aussi qu'on ne pouvait
 soupçonner d'hérésie l'abbé Joa-
 chim; et l'an 1221, le même
 pape ordonna, par une bulle
 adressée à l'archevêque de Co-
 sence et à l'évêque de Bisaccia,
 de faire publier dans toute la
 Calabre, qu'il regardait l'abbé
 Joachim comme un homme or-
 thodoxe et attaché à la foi ca-
 tholique. Ainsi la condamnation
 de deux de ses ouvrages faite par
 le pape Alexandre IV en 1256, et
 par le concile d'Arles en 1260,
 ne doit rien diminuer de la ré-

nération qui est due à sa mémoire. (*Voyez* la Vie de l'abbé Joachim par un abbé de Cîteaux, nommé Grégoire Laudet, imprimée à Paris in-fol. en 1660, et une autre vie du même Joachim, composée par Dom Gerlaise, ancien abbé de la Trappe, et imprimée à Paris en 1745, 2 vol. in-12. *Voyez* aussi Baronius, à l'an 1190. Charles de Visch, *Biblioth. de Cîteaux. Les Bollandistes, ad diem 29 maii, tom. 6, pag. 446 et seq.*, et dans le *Propylæum maii, p. 216*. D. Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, t. 23, p. 338 et suiv.)

JOACHIMITES, disciples de l'abbé Joachim, condamnés dans le concile d'Arles de l'an 1260.

JOACHIN, hébr., *la préparation ou fermeté du Seigneur*, du mot *cun*, fils de Joakim. (4 *Reg.* 24, 6.)

JOACIM, père d'Eliasib, (2 *Esdr.* 12, 10.)

JOADA, fils d'Abas. (1 *Par.* 8, 36.)

JOADAN, hébr., *les délices du Seigneur*, du mot *hadan*, plaisir, mère d'Amasias. (4 *Reg.* 14, 2.)

JOAH, hébr., *fraternité ou qui a un frère*, du mot *aka*, fils de Zemma. (1 *Par.* 6, 21.)

JOAHA, fils d'Obededom. (1 *Par.* 26, 4.)

JOAHÉ, fils d'Asaph. (4 *Reg.* 18, 18.)

JOANNET (François), jurisconsulte du seizième siècle, a laissé : 1°. Défense tripartite, à Venise en 1564. 2°. Des pontifes romains, *ibid.* en 1670. 3°. De l'empire romain et de sa juridiction, dans le recueil des Trai-

tés de droit de Venise. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1172.*)

JOANNET (M. l'abbé), natif de Dole dans le comté de Bourgogne, de la société royale des Sciences et Belles-Lettres de Nanci, journaliste de la reine. Nous avons de ce pieux et savant abbé les *Éléments de la poésie française*, 1752, 3 volumes in-12, et *Lettres sur les ouvrages et œuvres de piété*, ou *Journal chrétien dédié à la reine*. C'était un ouvrage périodique commencé en 1754, qui avait pour objet les ouvrages et les actions de piété. Il paraissait le premier de chaque mois, sa forme était in-12, sa grosseur de huit feuilles d'impression : le prix des douze volumes était de 18 livres pour Paris, et de 21 livres pour la province, port payé. On jugera de son utilité par ce plan abrégé, d'après celui que l'abbé Joannet en avait donné lui-même à la tête du premier tome de l'an 1759. Ce journal renfermait quatre parties, religion morale, histoire et beaux-arts.

PROSPECTUS.

PARTIE I.

Religion.

On rassemble ici les écrits qui ont pour objet direct Dieu et le culte religieux. On comprend sous ce double point de vue les livres de Théologie scholastique et de controverse, les traductions des auteurs sacrés et des saints Pères, les écrits polémiques, les ouvrages dans lesquels on établit, ou dans lesquels on atta-

que la foi chrétienne, les productions même du goût de littérature et de politique, qui renferment des traits pour ou contre la religion; une discussion suivie, mais courte et précise, des principaux motifs de crédibilité, qui forment un article particulier dans chaque journal.

PARTIE II.

Morale.

Cette partie comprend, 1°. les ouvrages qui ont pour objet de régler les mœurs sur les principes seuls d'une saine raison. Ceux qui tendent à former l'homme et le citoyen, dans les diverses fonctions de la société. 2°. Les ouvrages où l'on se propose de former les mœurs, selon les principes et les règles de la morale chrétienne ou de la perfection évangélique. Dans cette classe sont compris les auteurs ascétiques, les ouvrages de Théologie-morale, les instructions pastorales de nosseigneurs les évêques, etc. 3°. Un abrégé du droit canon et des lois ecclésiastiques, dont on donne une division dans chaque journal. 4°. Un traité abrégé des principes sur lesquels les confesseurs doivent se régler pour la décision des cas de conscience, avec l'application des principes aux cas, pour joindre la théorie à la pratique.

PARTIE III.

Histoire.

On trouve ici en différentes divisions l'histoire des erreurs en fait de doctrine, et de ceux

qui les ont enseignées ou défendues, les établissemens utiles à la religion et à l'humanité, les événemens édifiants, les cérémonies religieuses d'éclat, les éloges des personnalités vertueuses.

PARTIE IV.

Les beaux-arts, relativement à la religion.

L'éloquence et la poésie remplissent cette dernière partie. On y trouve, 1°. un choix des meilleurs sermons anciens qu'on ne lit plus. 2°. L'analyse des sermons, des panégyriques et des éloges modernes qui ont quelque célébrité. 3°. Une suite de prônes ou d'instructions courtes sur les principaux objets de la foi. 4°. Des annonces pour les principales fêtes de l'année, qui renferment une explication courte du mystère, ou un abrégé de la vie du saint qui est l'objet de la solennité, avec la naissance des réflexions propres à en tirer des règles des mœurs; enfin les ouvrages d'éloquence en général, qui en offrent la théorie ou la pratique.

Les ouvrages de poésie imprimés, les pièces fugitives qui ont rapport à la religion, à la piété et aux mœurs, forment la seconde division de cette quatrième partie, dans laquelle on fait aussi entrer les cantiques.

Nous croyons que cette légère esquisse du plan du journal chrétien, suffira pour faire connaître une partie des avantages qu'on peut retirer de la lecture de cet excellent ouvrage; et nous

ajouterons seulement comme un nouveau motif de s'en procurer l'acquisition, que l'abbé *Joannet* a pour associés dans ce genre de travail, les abbés *Trublet* et *Dinouart*, distingués tous les deux par leurs écrits, année 1754.

JOANNICE (saint), ermite en Bithynie, naquit à Marycat, village de Bithynie, l'an 730 ou 755. Il fut réduit d'abord à garder les porcs, servit ensuite dans les troupes des empereurs Constantin Copronyme et Léon IV, et tomba dans l'erreur des iconomaques. Il revint de son égarement sur les remontrances d'un solitaire, et l'expiâ par des pleurs, des jeûnes et des prières de plus de six années, sans cependant quitter l'emploi de garde-du-corps de l'empereur. Il le quitta dans la suite pour entrer dans un monastère. Il se retira depuis sur le mont Olympe en Bithynie, où il vécut quelques années à découvert, exposé jour et nuit à toutes les injures de l'air. Il se renferma depuis dans une caverne, ne vivant que de pain et d'eau, et passa de là dans le monastère d'Ériste où sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de merveilles par les dons de miracles, de prophétie, et du discernement des esprits, que Dieu lui accorda. Il travailla beaucoup pour le culte des saintes images, et se renferma dans une cellule étroite du monastère du mont Antide, où il mourut en 845. Les Grecs et les Latins font sa fête le 4 novembre, qui fut le

jour de sa mort. (Baillet, 4 novembre.)

JOANNINA ou JANINA, ville épiscopale de l'ancienne Épire, au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Nicopolis. Elle est dans la notice de l'empereur Léon, la cinquième de la province d'Étolie, sous Lépante. Elle a titre d'archevêché, et on lui donne quatre évêques pour suffragans, savoir, ceux d'Argiro-Castro, Delbeno, Glykeon et Butrino. Quelques-uns veulent qu'elle ait été appelée *Cassiope*. Elle est habitée de riches marchands grecs, tous chrétiens; on dit même qu'il y a encore aujourd'hui une école chrétienne très-florissante. Voici ses évêques :

1. Zacharie, se trouva au concile que fit assembler Photius, après la mort de saint Ignace, et où il fut rétabli.

2. Théolepte, fut fait patriarche de Constantinople : il est le dix-huitième après la prise de cette ville par les Turcs.

3. N... Souscrivit en 1564 à la déposition du patriarche Isasaph.

4. Joasaph, assista au concile que le patriarche Jérémie, aussitôt après son élévation, assembla, pour réprimer la simonie, vers l'an 1580.

5. Matthieu, fut fait patriarche le vingt-troisième après la prise de Constantinople.

6. Parthenius souscrivit au concile du patriarche Cyrille de Berrhée contre les erreurs calviniennes de Cyrille Lucaris. Il fut

fait aussi patriarche; et on le nomme Parthienius le jeune.

7. Clément, que Démétrius Procopius met entre les savans du dernier siècle.

8. Hierothée, siégeait en 1721. (Or. chr. t. 2, p. 150.)

JOANNITZA, siège épiscopal de la province de Thrace, au diocèse de Thrace, sous la métropole de Philipoppolis. Il ne faut pas le confondre avec *Preslavo*, capitale des Bulgares, que l'empereur Jean Zéiniscès leur enleva, et qu'il appela de son nom Joannopolis. Nous ne lui connaissons qu'un évêque, nommé Joannèses, qui se trouva au concile de Photius.

JOARIB ou JOIARIB, chef de la première des vingt-quatre familles sacerdotales établies sous David, (1 Par. 24, 7.)

JOAS, hébr., *qui se désespère*, du mot *jaasch*, père de Gédéon. (Judic. 6, 11.)

JOAS, fils d'Amelech, qui détint en prison le prophète Michée, par le commandement du roi Achab. (3 Reg. 22, 26.)

JOAS, un des descendans de Sela, fils de Juda. Il est appelé dans la vulgate *Securus*, le Certain. (1 Par. 4 22.)

JOAL, fils de Bechor (1 Par. 7, 8.)

JOAS, fils d'Ochosias, roi de Juda, fut soustrait dans son enfance à la cruauté d'Athalie qui fit mettre à mort tous les princes ses petits-fils, pour s'assurer la couronne. Josabeth, fille du roi Joram, sœur d'Ochosias, et épouse du grand-

prêtre Joïada, sut adroitement enlever le jeune Joas, et le cacher dans le temple avec sa nourrice. Il y demeura six ans; et la septième année Joïada le fit reconnaître pour roi. Il régna quarante ans à Jérusalem, et gouverna son peuple dans la justice et la crainte de Dieu, tant qu'il fut conduit par Joïada. Mais ce pontife étant mort, Joas se laissa aller aux mauvais conseils des courtisans qui abandonnèrent le temple du Seigneur, pour s'attacher aux idoles; ce qui attira une foule de maux sur Juda et sur Jérusalem. Les Syriens ravagèrent deux fois le pays, et traitèrent Joas avec la dernière ignominie. Ses propres serviteurs s'élevèrent contre lui, et le tuèrent dans son lit l'an du monde 3166, avant Jésus-Christ 834, avant l'ère vulgaire 838. (4 Reg. 11 et suiv.)

JOAS, roi d'Israël, fils et successeur de Joachas, régna seul pendant quatorze ans, et deux ans avec son père. Il avait été déclaré roi dès l'an du monde 3163. Il fit le mal devant le Seigneur, et imita Jéroboam, qui avait fait pécher Israël. Il battit Benadad, roi de Syrie, dans trois combats, et reconquit toutes les villes que les rois de Syrie avaient usurpées sur le royaume d'Israël. Il vainquit aussi Anasias, roi de Judas, et mourut en paix à Samarie. (4. Reg. 13.)

JOATHAM ou JOATHAN, hébr., *le Seigneur consomme*, ou *parfait*, du mot *Tam* ou *T'a-*

mam, le plus jeune des fils de Gédéon. Il s'échappa du carnage que ceux d'Éphra firent de soixante-dix de ses frères, tués en présence et par les ordres d'Abimelech, fils bâtard du même Gédéon, que ceux de Sichem établirent roi, parce qu'il était son compatriote. (Judic. 9, 5 et suiv.)

JOATHAM ou JOATHAN, fils et successeur d'Ozias, autrement dit Azarias, roi de Juda, gouverna ce royaume depuis l'an du monde 3221 jusqu'à l'an 3246, à la place de son père qui avait été frappé de lèpre, pour avoir entrepris d'offrir de l'encens; ce qui était une fonction réservée aux prêtres. L'an 3246, Joathan prit le titre de roi, et gouverna absolument jusqu'en 3262. L'Écriture dit qu'il fit ce qui était agréable au Seigneur, et qu'il imita la piété d'Ozias son père. Il ne détruisit pas toutefois les hauts lieux. Il battit les Ammonites, et leur imposa un tribut de cent talents d'argent, de dix mille mesures de froment et d'autant d'orge. (2 Par. 26, 16 et suiv. 4 Reg. 15, 32.)

JOB ou JOBAB, héb., qui pleure ou qui souffre patiemment l'injure, troisième fils d'Issachar. (Genèse, 46, 13.)

JOB ou JOBAB, fils de Zara et petit-fils d'Ésaü. (Genès. 36, 33.)

JOB ou JOBAB, fils de Jectan. (Genès. 10, 29.)

JOB ou JOBAB, roi de Madon. (Josué, 11, 1.)

JOB ou JOBAB, fils de Saha-

raïm, de la tribu de Benjamin. (1 Par. 8, 9.)

JOB ou JOBAB, fils d'Elphaal, de la même tribu. (1 Par. 8, 18.)

JOB, ce modèle de patience si célèbre dans l'Écriture, demeurait dans la terre de Hus ou dans l'Ausite, dans l'Idumée orientale, aux environs de Bozra, On ne sait encore, ni de quelle race il était, ni dans quel temps il vivait. Il y en a qui le font vivre avant Moïse; d'autres sous les Juges; d'autres du temps de David et de Salomon, et d'autres pendant la captivité de Babylone. On lit à la fin des exemplaires grecs et arabes de Job, et dans l'ancienne vulgate latine, ces mots, et l'on y dit qu'ils sont tirés du syriaque: *Job a demeuré dans l'Ausite, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie; son premier nom était Jobab. Il épousa une femme arabe, dont il eut un fils nommé Ennon. Pour lui il était fils de Zara, des descendants d'Esau et de Bozra, en sorte qu'il était le cinquième depuis Abraham. Il régna dans l'Idumée; et voici l'ordre des rois qui ont régné avant et après lui; Balac, fils de Béor, régna dans la ville de Dénaba; après lui régna Job, autrement appelé Jobab. A Job succéda Asom, prince de Théma; après lui régna Adad, fils de Barah, qui défait les Madienites dans les campagnes de Moab. Voilà ce que nous avons de plus ancien touchant la généalogie de Job.* Job était un homme simple,

droit, juste, craignant Dieu, plein de religion et de piété. Il avait sept fils, trois filles, et de très-grands biens qui le rendaient illustre et puissant parmi tous les orientaux. Le Seigneur voulant mettre sa vertu à l'épreuve, permit à Satan de lui enlever ses biens, de faire mourir ses enfans et de le frapper lui-même d'une effroyable plaie, depuis la tête jusqu'aux pieds; en sorte qu'assis sur un fumier, il ôtait, avec un morceau d'un pot de terre le pus qui sortait de ses ulcères. Sa femme lui insulta dans cette extrémité; et quatre de ses amis l'étant venu trouver, l'accusèrent d'impatience et d'impiété envers Dieu, parce qu'ils prétendaient que Dieu ne punissait jamais que pour des fautes réelles; au lieu que Job convaincu de son innocence, soutenait que Dieu châtiât quelquefois les justes, simplement pour les éprouver et les perfectionner, ou pour d'autres raisons inconnues aux hommes. Voilà sur quoi roule tout le livre de Job, et tous les discours qu'on y lit. Le Seigneur condamna les amis de Job, sans toutefois approuver les expressions dures que la véhémence de la douleur et la chaleur de la dispute lui avaient comme arrachées. Il lui rendit la santé, lui donna le double des biens qu'il possédait auparavant, lui accorda une nombreuse famille, et couronna une sainte vie par une heureuse mort. On a montré son tombeau en plusieurs endroits; le plus

célèbre est dans la Trachonite, vers les sources du Jourdain, où l'on remarque une pyramide, que l'on dit avoir été érigée auprès de ce tombeau. On a prétendu avoir à Rome les reliques de saint Job; et on dit que Rotharis, roi des Lombards, les y avait apportées dès le septième siècle: on ajoute qu'elles y demeurèrent jusqu'au dernier siècle, qu'elles en furent enlevées par des voleurs, sans qu'on sache ce qu'elles sont devenues depuis. Le nom de Job se trouve dans les anciens martyrologes, avec le titre de prophète, de saint et de martyr: son culte est fort ancien chez les Grecs et chez les Latins. Les Grecs en font la fête le 6 de mai, et les Latins le 10. C'est le premier des saints de l'Ancien-Testament, après les frères Machabées, martyrs, à qui l'église d'occident ait décerné les honneurs publics et religieux; on voit une infinité d'églises et de chapelles qui lui sont dédiées, surtout en Espagne et en Italie; et on l'invoque principalement contre la lèpre, la ladrerie, la gale et les maux pareils.

On a formé une infinité de conjectures sur le livre de Job; les uns ont cru que Job lui-même l'avait écrit d'abord en syriaque ou en arabe, et que Moïse ou quelqu'autre israélite l'avait mis en hébreu; d'autres l'ont attribué, ou à Moïse, ou à quelques-uns des amis de Job, ou à Salomon, ou à Isaïe, ou à quelqu'autre écrivain. Quelques-uns

ont douté de l'existence de Job, et ont traité son livre d'histoire fabuleuse et faite à plaisir. Mais cette opinion est absolument contraire à l'Écriture et à la tradition des Juifs et des chrétiens. Ézéchiél, Tobie et saint Jacques parlent de Job, comme d'un homme véritable et d'un parfait modèle de patience. (Ezéchl. 14, 14. Tob. 2, 12. Jacob. 5, 11.) Son livre a toujours passé pour canonique dans les églises grecques et latines; et ce sentiment est venu de la synagogue à l'église chrétienne. Il est donc incontestable que Job a été un homme réel, et que son histoire ne l'est pas moins. Il paraît certain aussi que l'auteur qui l'a composée, quel qu'il soit, était Juif de religion, et postérieur au temps de Job. Les fréquentes allusions qu'il fait aux expressions de l'Écriture, sont une preuve qu'elle lui était fort familière. La langue originale de ce livre est hébraïque, mais mêlée de plusieurs expressions arabes et chaldéennes. Il est écrit en vers libres, quant à la mesure et à la cadence, dont la principale beauté consiste dans la grandeur de l'expression, dans la hardiesse et la sublimité des pensées, la vivacité des mouvemens, la variété des caractères. C'est une poésie extrêmement riche, relevée, magnifique, variée, touchante, ornée, soutenue, et dans laquelle on a mis en œuvre tous les secrets de l'art. Le livre de Job est le vingt-quatrième de l'Ancien - Testa-

ment. Il contient 42 chapitres. On y voit, 1^o. le Bonheur temporel de ce saint homme, et ensuite ses afflictions, sa vertu, sa patience, ses entretiens avec ses amis qui viennent pour le consoler, son rétablissement, etc. (Voyez ce livre même de Job, le Commentaire de Pineda, celui de dom Calmet; M. Baillet, t. 4, 10 mai; Richard Simon, Crit. de Dup. t. 3.)

JOBANIA, hébr., l'*édifice du Seigneur*, du mot *Bona*, fils de Jérôham. (1 Par. 9, 8.)

JOBELOT (Jean-Ferdinand), premier-président du parlement de Besançon, né à Gray en Franche-Comté, passa par tous les degrés de la robe, avec un applaudissement général de toute la province où sa science et sa probité ont été universellement reconnues : il sut maintenir le bon ordre et la vigueur des lois dans le parlement, et laissa la plus grande partie de ses biens à l'hôpital de Besançon.

JOBERT (Louis), né à Paris le 27 avril 1637, entra au noviciat des jésuites le 5 septembre 1652. Il enseigna les humanités et la rhétorique avec beaucoup de succès, et exerça le ministère de la prédication, pour lequel il avait du talent. Il dirigea aussi la congrégation des messieurs à la maison professe, à Paris, et mourut au collège de la même ville le 30 d'octobre de l'an 1719. Ses ouvrages sont : 1^o. la *Dévotion des serviteurs de la mère de Dieu*, à Paris en 1668, in-16. 2^o. *Pratique de dévotion pour*

les douze fêtes de la sainte Vierge, à Paris, en 1670, in-12. 3°. Abrégé de la vie du père Crasset, jésuite, avec le Traité de cet auteur; de la Foi victorieuse, à Paris, en 1693, in-12. Des Congrégations de Notre-Dame, érigées dans les maisons de la compagnie de Jésus, à Paris, en 1694, 5°. La Science des médailles, souvent réimprimée. Un Abrégé de la Démonstration évangélique, écrite en latin par M. Huet, évêque d'Avranches; cet abrégé se conservait en manuscrit dans la bibliothèque que le prélat avait laissée à la maison professe des jésuites, à Paris.

JOBIUS, moine d'orient dans le sixième siècle, avait fait un Traité contre Sévère, faux patriarche d'Antioche et chef des eutychiens : il ne nous reste rien de cet ouvrage. Il avait aussi composé un autre Traité du Verbe incarné, divisé en neuf livres et en quarante-cinq chapitres, dont Photius a fait de longs extraits qui ne donnent pas lieu de regretter beaucoup la perte de l'ouvrage. (Dupin, Bibl., sixième siècle.)

JOCH (Jean-Georges), théologien luthérien, né à Rotenbourg sur le Tauber le 27 décembre 1677, fut reçu docteur en Théologie à Iéna en 1709. La même année, il accepta la surintendance et la direction du gymnase à Dortmund. En 1717 il fut appelé à Erfurt pour desservir l'église des Marchands, remplir une chaire de Théologie, et occuper les places de préposé du gym-

nase et de *senior* du ministère. Il y eut de vives disputes, surtout à l'occasion d'un livre sur l'édification particulière, qu'il avait fait imprimer. En 1726 il fut placé à Wittenberg, et y devint professeur ordinaire en Théologie et prévôt. Il mourut le 1^{er}. octobre 1730. Outre un grand nombre de thèses, on a de lui : 1°. *De synodo tremoniensi*. 2°. *De Patribus primitivæ Ecclesiæ et speciatim Ignatio, non faventibus merito bonorum operum*. 3°. *De spiritu attico*. 4°. *De pœnitentiâ regentium*, etc. Il a fait aussi réimprimer quelques ouvrages, comme *Onuphrii Panvini tractatus de ritu sepeliendi mortuos*, avec une préface de sa composition. (Suppl. français de Bayle : on y cite *Motschmanni erfordia literata*.)

JOCHABED, héb., *glorieuse, honorable, personne de poids*, du mot *cabad*, épouse d'Amram, et mère de Marie, de Moïse et d'Aaron.

JOED, héb., *qui est orné ou qui passe*, du mot *hada*, un des petit-fils de Benjamin. (2 Esd. 11, 7.)

JOEL, héb., *qui veut, qui commande ou qui jure*, du mot *Joel*, fils aîné du prophète Samuel. (1 Reg. 8, 2.)

JOEL, fils de Josabias, de la tribu de Siméon. (1 Par. 4, 35.)

JOEL, fils d'Israhia, de la tribu d'Issachar. (1 Par. 7, 3.)

JOEL, un des vaillans hommes de l'armée de David. (1 Par. 11, 38.)

JOEL, lévite, un des chefs de la musique du temps de David. (1 Par. 15, 7.)

JOEL, fils de Phadaïa, de la tribu de Manassé. (1 Par. 27, 20.)

JOEL, fils de Phatuël, le second des douze petits prophètes, était de la tribu de Gad ou de celle de Ruben. Il prophétisa dans le royaume de Juda ; mais on ne sait, ni l'année où il commença à prophétiser, ni celle de sa mort. Saint Jérôme suppose que Joel était contemporain d'Osee, et qu'il a prophétisé sous les mêmes rois que lui. Cependant on lit dans la grande et dans la petite chronique des Juifs que Joel, Nabum et Habacuc ont prophétisé sous le roi Manassé. Il a pu vivre longtemps et continuer ses prophéties jusqu'au règne de Manassé. Joel est honoré chez les Grecs le 19 d'octobre, et chez les Latins le 13 de juillet. Sa prophétie, qui fait le trente-troisième livre de l'Ancien-Testament en trois chapitres, prédit une grande famine, et une inondation de sauterelles qui ravagèrent la Judée. Il prédit aussi la nouvelle alliance, la venue du Messie, la descente de l'Esprit-Saint. On admire dans la prophétie de Joel la majesté de l'expression et le poids des sentences. (Simon, Crit. de Dup., tom. 4. Baillet, t. 4, pag. 166. D. Calmet.)

JOELA, fils de Jérôham. (1 Par. 12, 7.)

JOEZER, héb., *qui aide*, du mot *hazar*, un des capitaines de David. (1 Par. 12, 6.)

JOGLI, héb., *révélation, exil, révélation*, du mot *gala*, père de Bocci. (Num. 34, 22.)

JOHA, héb., *qui vivifie*, du mot *caja*, fils de Baria. (1 Par. 8, 16.)

JOHA, un des plus braves de l'armée de David. (1 Par. 11, 45.)

JOHA, secrétaire du roi Josias, qui fut employé aux réparations du temple. (2 Par. 34, 8.)

JOHANAN, héb., *la grâce ou le don, ou la miséricorde du Seigneur*, du mot *canan*, don, fils de Carée. (4 Reg. 25, 23.)

JOHANAN, fils de Josias. (1 Par. 3, 15.)

JOHANAN, fils d'Elioenai, un des descendants de David par Zorobabel. (1 Par. 3, *ultimo*.)

JOHANAN, grand-prêtre des Juifs, fils du grand-prêtre Azarias, et père d'un autre Azarias. (1 Par. 6, 9.)

JOHANAN, le huitième des braves de l'armée de David. (1 Par. 26, 3.)

JOHANAN, lieutenant-général des armées de Josaphat. (2 Par. 17, 15.)

JOIADA, *science ou connaissance du Seigneur*, du mot *Jadah*, seigneur, grand-prêtre et successeur d'Azarias. Il sauva le jeune prince Joas des mains d'Athalie, et le rétablit sur le trône de David, après avoir fait périr cette cruelle princesse. Il mourut dans une heureuse vieillesse l'an du monde 3160, et fut enterré dans le tombeau des rois par une distinction qui était due aux

grands services qu'il avait rendus à l'état et à la famille royale. Il eut pour successeur Zacharie, son fils. (2 Par. 24, 20.)

JOIADA, fils de Phasea. (2 Esd. 3, 6.)

JOIADA ou JUDAS, grand-prêtre des Juifs, successeur d'Éliashib ou de Joasib, vivait sous Néhémie vers l'an du monde 3550. (2 Esd. 12, 10.)

JOIARIB ou JOARIB. (*Voyez* JOARIB.)

JOIARIB, un des prêtres qui revinrent de Babylone à Jérusalem avec Zorobabel. (2 Esd. 12, 6.)

JOIARIB, un des prêtres qui habitèrent les premiers à Jérusalem sous Saül. (1 Par. 9, 10.)

JOINVILLE, prêtre, chanoine-jubilé du chapitre de Vitry-le-Français. Nous avons de lui l'histoire des rois d'Israël et de Juda.

JOINVILLE (Jean sire de), sénéchal de Champagne, et l'un des principaux seigneurs de la cour de saint Louis, était fils de Simon, sire de Joinville et de Vaucouleurs, et de l'épouse de Bourgogne, fille d'Étienne III, comte de Bourgogne. Il descendait d'une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Champagne. Saint Louis l'aimait particulièrement à cause de sa valeur; de son esprit et de sa franchise; et il avait tant de confiance en lui, qu'il s'en servait pour rendre la justice à sa porte, et qu'il n'entreprenait rien d'important sans le lui communiquer. Il suivit ce monarque dans ses

expéditions militaires. Le sire de Joinville mourut vers l'an 1318, à près de quatre-vingt-dix ans, et fut enterré dans le château de Joinville. Il nous reste de lui l'Histoire de saint Louis en français, qu'il composa en 1305. Cette histoire est très-curieuse et très-intéressante. La première édition parut in-4°. à Poitiers l'an 1547. L'éditeur Antoine-Pierre de Rieux qui la dédia à François I^{er}, changea le langage, le plan et l'ordre de la narration de Joinville, et cette licence de l'éditeur enlève à cette édition tout le mérite qu'elle pouvait avoir. La seconde également in-4°. est de Claude Mesnard, lieutenant de la prévôté d'Angers en 1617. Mesnard promet que le livre qu'il va donner est tout autre que celui d'Antoine-Pierre Rieux, et qu'il va rendre à l'histoire de Joinville son premier état. Il n'a point exécuté sa promesse, parce que son manuscrit qu'il avait trouvé dans la province d'Anjou, comme de Rieux, était corrompu, altéré et ne représentait point l'ancien langage de Joinville. La troisième édition est celle que Charles Dufresne, sieur Ducange, donna in-folio en 1668. Elle est enrichie d'un grand nombre de pièces originales et de dissertations aussi utiles que curieuses.

Mais il restait encore à découvrir l'histoire même du sire de Joinville, écrite dans un langage que l'on pût croire être celui de l'auteur et du temps où il vivait; M. Ducange ne put

jamais satisfaire là-dessus son désir ni sa curiosité; et pour former son texte, il se servit des deux éditions précédentes. La bibliothèque du roi ayant enfin acquis un manuscrit du véritable ouvrage de Joinville, MM. Melot, Sallier et Capperonnier, gardes de la bibliothèque du roi, furent chargés de travailler à une nouvelle édition de l'ouvrage de Joinville, qui a paru à Paris de l'imprimerie royale, 1761, in-folio, sous ce titre : *Histoire de saint Louis*, par Jehan, sire de Joinville; les annales de son règne, par Guillaume de Nangis; sa vie et ses miracles, par le confesseur de la reine Marguerite. Le tout publié d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi et accompagné d'un glossaire. Le manuscrit qui a servi à cette nouvelle édition de l'histoire de saint Louis par Joinville, est un petit in-4°, écrit sur vélin, à deux colonnes, et comprend 391 pages. L'écriture est du quatorzième siècle. Il est divisé en deux parties. Le tableau que Joinville y présente de la vie de saint Louis, peut satisfaire à toutes les vues que l'on se propose en lisant. Les militaires y trouveront beaucoup de faits d'armes. Ceux qui aiment à considérer les affaires du gouvernement, y remarqueront les lois et les maximes que saint Louis ne perdit jamais de vue durant son règne; la religion y connaîtra un protecteur constant et un défenseur zélé; les gens de lettres y dé-

couvriront quels étaient nos mœurs et nos usages dans les temps anciens, quel était le caractère de la langue française, et dans le discours d'un homme de la plus haute naissance, quels étaient les ornemens simples et nobles de cette langue.

Le texte de Joinville est précédé d'une liste des chevaliers qui suivirent saint Louis à Tunis, tirée des manuscrits que MM. de l'église de Paris ont donnés au roi. Il est aussi accompagné de variantes et de notes qui expliquent des termes difficiles ou quelques points d'histoire et de géographie. Il s'est glissé quelques fautes dans ces notes, dont il n'y en a que deux qui soient de quelque importance. La première est à la page 31. Joinville parle du sultan de Hama; on a mis en note : *C'est l'ancienne ville d'Apamée en Syrie*. Au lieu d'Apamée il faut restituer *Epiphania*, qui fut appelée ensuite *Hama*, ville célèbre dans laquelle il y avait un sultan. La seconde est à la page 68; on lit dans le texte : *lors, dit un mien scelerier qui était né de Doulevens*. On remarque en note que c'est peut-être Dourlens en Picardie. C'est un lieu nommé Doulevens, sur la petite rivière de Blaise, environ à quatre lieues de Joinville, vers le couchant d'hiver. L'histoire de saint Louis est suivie des annales de son règne; c'est ainsi que l'on appelle l'histoire que Guillaume de Nangis, religieux de l'abbaye de Saint-De-

nis, auteur contemporain, a faite de la vie de saint Louis. Cet ouvrage n'avait pas encore été publié. Le caractère et l'écriture de ce manuscrit indiquent une plus grande antiquité que le manuscrit de Joinville. Le langage est manifestement celui du treizième siècle. Guillaume de Nangis avait d'abord composé son ouvrage en latin, et il le traduisit lui-même en français. C'est ce texte français que l'on publie.

Suivent la vie et les miracles de saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite, des extraits traduits de différens auteurs arabes et le glossaire; le premier de ces ouvrages est composé par l'ordre de Blanche, fille de saint Louis, qui avait épousé Ferdinand, infant de Castille. Cette princesse, de retour en France après la mort de son mari, chargea le confesseur de Marguerite, reine de France et femme de saint Louis, de rassembler ce qui concernait ce prince. On communiqua à cet écrivain les pièces originales de l'enquête pour la canonisation de saint Louis. Le manuscrit dont il s'agit est du quatorzième siècle, et diffèrent de celui que Mesnard a fait imprimer à la fin de son édition de sire de Joinville. La première partie de ce manuscrit présente la vie publique et privée de saint Louis, la grandeur de son courage, son amour de la justice, ses pratiques de piété: la seconde comprend l'histoire des recherches faites pour sa canonisation. Ce

moreau est suivi de plusieurs extraits de différens auteurs arabes dont l'accord dans presque toutes les circonstances avec le sire de Joinville, est une raison de plus pour donner à son histoire toute la confiance qu'elle mérite. Après ces extraits on a mis un glossaire pour l'intelligence des vieux écrivains; et ce glossaire est suivi d'une table des matières très-ample et très-bien faite. La première des deux cartes qui accompagnent ce volume, contient la Syrie depuis Antioche jusqu'à Kraé et Gaza, ensuite une partie de l'Égypte jusqu'à Alexandrie et le Caire. La seconde est une carte particulière pour l'expédition de saint Louis en Égypte, et ne présente que ce qui a rapport à cet objet. (Journal des Savans, mois de septembre et d'octobre mil-sept-cent-soixante-un.)

JOLIOT (M. J. F.), prêtre du diocèse de Besançon, docteur en Théologie. Nous avons de lui: le Sacramentaire des Pasteurs tirés des Saintes-Écritures, des conciles, des Pères, et des usages de l'Église de France, contenant le dogme et la pratique de tous les sacrements, avec un Traité des monitoires, à l'usage des cours ecclésiastiques et séculières, et de MM. les curés du royaume; à Paris, chez Jean de Nully, 1709, un volume in-4° divisé en trois tomes. C'est une compilation de ce qu'on a trouvé de meilleur répandu en plusieurs ouvrages anciens et modernes sur la ma-

tière des sacrements : on peut la regarder comme une Théologie sur les sacrements ; mais une Théologie aisée , familière et à la portée de tout le monde : le livre est disposé par demandes et par réponses. (Journal des Savans , 1709 , pag. 796 de la première édit. , et 729 de la seconde.)

JOLY (Guillaume), lieutenant-général de la connétablie et maréchaussée de France , mort en 1613 , est auteur d'un Traité de de la justice militaire de France , imprimé in-8°. à Paris en 1598 , et de la Vie de Guy Coquille , jurisconsulte célèbre. Un Claude Joly , avocat au parlement , a fait aussi un éloge de Coquille , qui se trouve dans les opuscules de M. Loysel.

JOLY (Claude), né en 1610 à Buri-sur-l'Orne, dans le diocèse de Verdun en Lorraine, fut docteur de Sorbonne , et curé de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris , où il s'acquît , par les prônes qu'il fit dans cette paroisse , la réputation d'un célèbre prédicateur. Tout ce qu'il y avait de plus éclatant dans la ville et dans la cour , s'empressait de l'aller entendre ; et la jeunesse la moins sérieuse se faisait une sorte de plaisir d'y venir trembler et pâlir aux images qu'il traçait des vérités éternelles. Il fut fait évêque de Léon en Basse-Bretagne , et ensuite d'Agen. Il soutint avec zèle la juridiction ecclésiastique contre les réguliers , et mourut en 1678. Ce prélat

avait beaucoup de science et de piété. On a de lui : 1°. les Devoirs du chrétien dressés en forme de catéchisme , en faveur des curés et des fidèles de son diocèse , dont la neuvième édition est de 1719. 2°. Huit volumes de prônes et de sermons qui ont été recueillis après sa mort par M. Richard , avocat ; savoir , quatre volumes de prônes pour tous les dimanches de l'année ; trois volumes de prônes ou sermons sur différens sujets ; un volume intitulé : *OEuvres mêlées* , où il y a plusieurs pièces détachées ; à Paris , chez Edme Couterot , 1691 jusqu'à 1696. On en a d'autres éditions de 1712 , 1725 et 1727. Quelque estimés que soient encore aujourd'hui les prônes de M. Joly , ils ne sont pastels qu'il les avait prononcés ; car il n'en écrivait que le commencement , le dessein et les preuves en latin , et s'abandonnait ensuite à son imagination et aux mouvemens de son cœur. On y remarque surtout beaucoup de solidité et de précision. Le pathétique qui était comme naturel à l'auteur , s'y montre de temps en temps. Tous les prônes qu'il a laissés sont presque autant de sermons. On y trouve un texte de l'évangile , puis un exorde , ensuite la division , les subdivisions et la péroraison. (Dict. port. des Prédicateurs.)

JOLY (Claude), pieux et savant chanoine de Notre-Dame de Paris , naquit en cette ville le

2 février 1607. M. Loysel, conseiller au parlement, son oncle maternel, lui résigna son canonicat en 1631; et M. Joly en remplit les devoirs avec une exactitude sans exemple, n'ayant jamais manqué aux matines de la nuit, ni à aucune heure du jour. Il alla à Munster avec le duc de Longueville, plénipotentiaire pour la paix générale de l'Europe, et l'assista de ses conseils. Il fit aussi un voyage à Rome, et après son retour il fut fait official et grand-chantre de l'église de Paris. Il se fit généralement estimer par sa candeur, sa science, sa probité, sa vertu; et mourut le 15 janvier 1700, âgé de quatre-vingt-treize ans, laissant au chapitre de Paris sa belle bibliothèque. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, savoir, 1°. un Traité latin de la récitation des heures canonicales en 1646, et corrigé en 1675, en ce qu'il semblait ne pas faire un crime aux ecclésiastiques de ne pas réciter le bréviaire, quand ils ont d'autres occupations indispensables. 2°. Un traité de la restitution des grands, imprimé en 1664, et réimprimé en 1680, dans lequel il montre que les grands sont obligés à restituer les torts qu'ils font très-souvent sans y penser presque jamais. 3°. Un écrit intitulé : *De verbis Usuardi Assumptionis B. M. Virginis*, avec une lettre apologétique en latin pour la défense de cet ouvrage. L'ancienne tradition des églises de France,

touchant ce qui est dit de la mort de la Vierge dans le martyrologe d'Usuard : il y rapporte fidèlement, aussi bien que dans la lettre apologétique, tous les passages qui se peuvent alléguer pour et contre l'Assomption corporelle de la Vierge Marie. 4°. Règles chrétiennes pour entrer et vivre saintement dans le mariage. 5°. Un traité des écoles épiscopales et ecclésiastiques. 6°. Des avis chrétiens sur quelques points de morale. 7°. Le voyage de Munster. 8°. Les Vies d'Érasme et de la plupart des savans du seizième siècle, qui sont demeurées manuscrites. 9°. Un recueil de maximes pour l'institution d'un roi, en 1663. 10°. Des avis chrétiens et moraux touchant l'éducation des enfans, en 1675, in-12. 11°. La vie chrétienne; Paris, 1664, in-4°. 12°. Mémoire instructif pour l'Hôtel-Dieu de Paris; in-8°, 1674. 13°. Avis aux religieuses de l'Hôtel-Dieu de Paris sur les biens et les devoirs de leur vocation, pour leur avancement à la perfection de leur état; Paris, 1676, in-12. 14°. Plusieurs factums. 15°. Codicille d'or, tiré de l'institution du prince chrétien d'Érasme, et autres pièces, in-12, etc. M. Joly unissait agréablement l'ecclésiastique au profane, l'histoire au droit et à la Théologie. Il avait un style mâle, un pur dar, sans affectation et sans ornement. (Dupin, dix-septième siècle, part. 3. Le P. Nicéron, Mémoire,

tom, 10. M. l'abbé le Gendre, Éloge latin de M. Joly.)

JOLY (Benigne), né à Dijon le 22 septembre 1644, de Jacques Joly, secrétaire du parlement de Bourgogne, fut fait chanoine de Saint-Étienne de Dijon à l'âge de quatorze ans. Etant venu à Paris en 1662, il y fut ordonné prêtre en 1672, et reçu docteur de la faculté de Théologie la même année. De retour dans sa patrie, il y attira bientôt l'admiration de tout le monde par une charité sans bornes, pour toutes sortes de personnes, et surtout pour les pauvres auxquels il faisait des catéchismes et des exhortations tous les dimanches et toutes les fêtes dans une chapelle de son église. Il se chargea aussi de l'instruction des clercs, qu'on élevait dans le séminaire de la Magdeleine; et il trouva le moyen d'accorder ces occupations avec les devoirs de chanoine et de vicaire-général dans les dépendances de l'abbaye de Saint-Étienne. Il établit une confrairie des pauvres à laquelle il donna d'excellens réglemens; et la communauté du Bon-Pasteur, qui sert tout à la fois de refuge aux filles débauchées, qui veulent faire pénitence et de lieu de correction à celles que leurs parens jugent à propos d'y renfermer, ou que les magistrats y ont condamnées. M. Joly fut aussi choisi pour rétablir le bon ordre dans l'hôpital de Notre-Dame de la Charité, ce qu'il fit en y instituant en 1685 une communauté des filles séculières

dont il fut supérieur le reste de sa vie. Il venait de mettre la dernière main à leurs réglemens, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut au bout de dix jours le 9 septembre 1694, n'étant âgé que de cinquante ans. (Dom Beaugendre, benédic-tin, Vie de M. Joly, imprimée à Paris en 1700, in-8°.)

JOLY (M.), doyen de l'église de Langres, né à Dijon. Nous avons de lui : la Religion chrétienne éclairée des lumières de l'intelligence par le dogme et par la prophétie; 1744, 1751 et 1754, 7 vol. in-12. Il a donné un autre ouvrage sur la religion.

JOLY (Philippe-Louis), né à Dijon..... chanoine de la chapelle aux Riches de la même ville. Nous avons de lui : l'Éloge historique de l'abbé Papillon, 1738, in-8°. Lettres sur un passage des confessions de saint Augustin. Eloges de quelques auteurs français; 1742, in-8°. Il a publié la Bibliothèque des auteurs de Bourgogne par l'abbé Papillon, 1742, 2 volumes in-fol. Il a publié les nouvelles poésies de M. de la Monnaye, 1745, in-8°. Remarques critiques sur le dictionnaire de Bayle, 1748, in-fol. Il a publié les Mémoires historiques, critiques et littéraires par feu M. Bruys, 1751, 2 vol. in-12. Il a travaillé au Journal des Savans, et préparé une édition des poésies, lettres et opuscules de M. de la Monnaye.

JONADAB, *qui agit de bon gré, ou qui agit en prince*, du

mot *nadab*, fils de Semmaa, neveu de David; et cousin-germain d'Amnon. Ce fut lui qui donna à ce jeune prince le mauvais conseil de feindre une maladie, pour avoir occasion de violer sa sœur Thamar. (2 Reg. 13, 3.)

JONADAB, fils de Réchab, chef des Réchabites. (4 Reg. 10, 15.)

JONAS, héb., *colombe*, fils d'Amathi, et le cinquième des petits prophètes, était de Geth-Opher ou Ephér en Galilée. Il commença à prophétiser au plus tard dans les premières années de Jéroboam II du nom, roi d'Israël, à qui il prédit qu'il remporterait diverses victoires sur les Syriens, et ses autres ennemis. Ce qui arriva avant le règne d'Osias, roi de Juda, et qui fait voir que Jonas a commencé à prophétiser avant Isaïe et Osée, et qu'il est par conséquent le plus ancien des prophètes, quoiqu'il ne tienne que le cinquième rang dans l'Écriture, parce que l'histoire qu'il a écrite n'est arrivée qu'après la prophétie d'Osée et des trois prophètes suivans, environ l'an du monde 3233, avant Jésus-Christ 772. Jonas ayant été choisi du Seigneur pour aller prêcher la pénitence aux Ninivites, voulut s'enfuir, et s'embarqua à Joppé. Mais une tempête violente s'élevant élevée sur la mer, les marins, attribuant cet accident à quelque criminel qui était dans le vaisseau, tirèrent au sort pour le découvrir. Le sort tomba sur Jonas. Il avoua sa faute, et con-

sentit à être jeté dans la mer, pour apaiser la tempête, qui cessa aussitôt. Dieu permit que Jonas fût englouti par un grand poisson : c'était une baleine, selon les uns, ou selon d'autres, une lamie, ou un chien-de-mer, parce que la baleine a le gosier trop petit pour qu'un homme y passe. Le prophète fut conservé pendant trois jours et trois nuits dans le ventre de cet animal, après lesquels il en sortit, et fut jeté sur le bord de la mer. Il alla ensuite à Ninive, et lui annonça que si elle ne faisait pénitence, elle serait détruite dans quarante jours. Les Ninivites crurent; ils firent pénitence, et Dieu leur pardonna. Jonas voyant que sa prophétie n'avait pas été accomplie, en conçut un chagrin mortel dans la crainte de passer pour un faux prophète; mais le Seigneur le consola, et l'instruisit par un lierre qu'il avait fait croître dans l'espace d'une seule nuit pour le défendre des ardeurs du soleil, et qu'il fit sécher le lendemain en envoyant un ver qui le piqua par la racine. On croit qu'après cela Jonas revint dans la Judée, quoique les chrétiens d'Assyrie soutiennent qu'il mourut à Ninive qu'ils appellent aujourd'hui *Mosul*, où ils montrent son tombeau. Les Turcs le montrent aussi à Geth-Opher. Les Vénitiens prétendent avoir son corps dans l'église de Sainte-Apollinaire. Les Grecs et Latins font sa fête le 21 de septembre. Jonas a été un type tout parti-

culier de Jésus-Christ, en ce qu'il était de Galilée, qu'il fut envoyé aux gentils, et qu'il sortit vivant, après trois jours, du ventre du poisson qui l'avait englouti, comme Jésus-Christ sortit vivant du tombeau, après y avoir été enfermé trois jours. Ce prophète décrit cette histoire en quatre chapitres dans le livre qui porte son nom, et qui fait le trente-sixième de l'Ancien-Testament. Quelques-uns ont prétendu que Jonas n'était pas l'auteur de ce livre, parce qu'il n'y est parlé de lui qu'en troisième personne, et qu'il commence par ces mots : *la parole du Seigneur fut adressée à Jonas*. Mais c'est une raison frivole, puisqu'il est ordinaire aux Hébreux de parler d'eux-mêmes en troisième personne. (Jonas, Baillet. tom. 4, pag. 303. Richard-Simon, Crit. de Dup., tom. 4, pag. 420. D. Calinet.)

JONAS, moine de Bobio dans le septième siècle, était né à Suze en Ligurie. Vers l'an 618, il embrassa la vie monastique à Bobio sous l'abbé saint Attale. Il écrivit la vie de saint Colomban, celles de saint Attale, de saint Bartulfe, abbé de Bobio, celle de saint Eustase, abbé de Luxeuil, et celle de sainte Fare. Il retoucha aussi la vie de saint Jean de Réomé, et y ajouta une relation de ses miracles. On croit que Jonas fut abbé d'Elnone, aujourd'hui Saint-Amand dans la Belgique. (Dom Rivet, Histoire littéraire de la France, t. 3. D. Ceillier,

Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques, t. 17, p. 471, 657, 658.)

JONAS, pieux et savant évêque d'Orléans au neuvième siècle, se trouva en divers conciles, et fut la terreur des hérétiques de son temps. Il s'acquit une grande réputation dans l'Eglise, mérita l'estime de Louis-le-Débonnaire et de Charles-le-Chauve, et mourut en 841, après avoir composé quelques ouvrages estimés; savoir, un Traité des images divisé en trois livres contre Claude de Turin, et dédié à Charles-le-Chauve : cet ouvrage imprimé à Bale en 1556 et à Cologne en 1554, est au tome 14 de la Bibliothèque des Pères. Trois livres d'instructions pour les laïcs, qui sont au troisième tome du spicilège; et un livre d'instructions pour les rois, qui est au cinquième tome du même spicilège. Un Traité de la morale chrétienne, intitulé en latin : *De institutione laicali*, traduit en notre langue par dom Joseph Mège, et imprimé à Paris en 1662, in-12, sous ce titre : la Morale chrétienne, fondée sur l'Ecriture, et expliquée par les saints Pères. Cet ouvrage avait paru dès 1645 à Douai, sous ce titre : *Via recta et antiqua, etc.* L'on assure que cette édition est plus correcte que celle qui se trouve dans le spicilège du père d'Acheri. Il faut lire avec précaution le Traité des images de cet auteur, parce qu'il n'en approuve point le culte, et prétend seulement

montrer qu'il ne faut, ni les brûler, ni les ôter des églises, en ce qu'elles servent à faire souvenir les fidèles des choses qu'elles représentent. (Bellarmin, *de Scrip. eccl.* Baronius. Possevin. Grand-Colas, Crit., t. 2, p. 118. Doum Rivet, Histoire littéraire de la France, t. 5.)

JONATHAM, fils de Gersam, fils de Moïse, lévite, s'arrêta long-temps à Laïs, dans la maison de Mica, pour sacrifier à une idole que cet homme s'était faite. Cette même idole ayant été enlevée par six cents hommes de la tribu de Dan, Jonatham les suivit pour lui continuer son ministère. On croit que ce fut là comme le commencement de l'idolâtrie dans les dix tribus, et qui y fut établie par l'autorité du roi Jéroboam. (Judic. 18, 30.)

JONATHAN BEN-UZIEL, ou fils d'Uziel. Nous avons sous son nom une paraphrase chaldaique des livres de l'Ancien-Testament, à l'exception des agiographies. Cette paraphrase est remplie de plusieurs contes impertinens. (Le père Morin, *Exercit. bibl.*, l. 2, exercit. 8, c. 1, 2, 3.)

JONATHAS ou **JONATHAN**, fils de Saül, et intime ami de David. Il donna des marques de sa valeur et de sa conduite, durant les guerres que Saül fit aux Philistins. Il mourut dans l'une de ces guerres avec son père Saül, sur la montagne de Gelboé. (1 Reg. 13 et suiv.)

JONATHAS, fils du grand-prêtre Abiathar, vint donner

avis à Adonias, près de la fontaine de Rogel, que David avait déclaré Salomon son successeur. (3 Reg. 1, 42.)

JONATHAS, fils de Sage et d'Arari, un des vaillans hommes de l'armée de David. (1 Par. 11, 33.)

JONATHAS, fils de Samaas, et neveu de David, tua un géant qui avait six doigts à chaque pied et à chaque main. (1 Par. 20, 7.)

JONATHAS, fils d'Ozia, intendant des finances de David. (1 Par. 27, 25.)

JONATHAS, fils d'Asaël. (1 Esdr. 10, 15.)

JONATHAS, scribe et concierge des prisons de Jérusalem, sous le roi Sédécias. Il fit beaucoup souffrir le prophète Jérémie qui fut mis dans la prison dont il était le gardien. (Jérém. 37, 14.)

JONATHAS, surnommé Apphus, fils de Mattathias, et frère de Judas Machabée, fut établi chef du peuple après la mort de Judas. Il se signala contre Bacchides et contre Apollonius, général des troupes de Dénétrius Nicator, fils de Démétrius Soter, roi de Syrie. Il fut tué à Ptolémaïde par Triphon. (1 Mach. 9 et suiv.)

JONATHAS, fils d'Absalom, fut envoyé par Simon Machabée, pour s'emparer de la ville de Joppé. (1 Mach. 13, 11.)

JONCHEERE (Jacques de), dominicain du couvent de Bruges, où il fut trois fois prieur et une fois définiteur du chapi-

tre provincial, mourut le 9 avril 1704. Il est auteur des ouvrages suivans : 1°. *Historiæ Belgicæ Ordinis FF. Prædicatorum tomi tres*, in-4°. 2°. *Miscellanea litterarum apostolicarum et patriæ principum et pro reformatione Ord. per P. Conradum à Pruslia, anno 1378*, MS. 3°. *Pro rebus et cœnobiliis congregationis hollandicæ*, MS. 4°. *B. P. dominicus Ord. FF. Prædic. inquisitor, per orbem propagator, et primus magister. Ejus memorabilia in Belgio B. P. vivente. Venerab. P. Albertus Clavarius, decimus magister Ord. FF. Prædic. et ejus memorabilia illo regente. Venerab. P. Thomas de Firmo ex vicario Ordinis, vigesimus-quartus ejus magister, et memorabilia ejus tempore in Belgio*. Tous ces ouvrages ne sont que des fragmens de l'histoire de son Ordre, établi au Pays-Bas, et que le père de Jonghe, dominicain, a corrigés et augmentés, et dont il s'est servi pour la composition de son *Belgium dominicanum*, qu'il donna au public 1718.

JONCOURT (M. de), Français réfugié, ministre de l'église wallonne de la Haye. Nous avons de lui : 1°. Entretiens sur les différentes méthodes d'expliquer l'Écriture et de prêcher de ceux qu'on appelle Cocœtiens et Voëtiens dans les Provinces-Unies, où l'on voit quel tempérament on doit apporter dans l'explication des types, des allégories, des périodes, des prophéties et

d'autres choses de ce genre, avec un portrait des hébraïsans et de leurs erreurs, in-12. 2°. Nouveaux entretiens sur les différentes méthodes..., où l'on répond aux objections qu'on a faites à l'auteur des premiers entretiens sur cette matière, et où l'on donne une idée précise et abrégée de cette controverse, in-12. 3°. Lettre de M. de Joncourt aux églises wallonnes des Pays-Bas, où il leur rend compte de ce qui s'est passé dans le dernier synode de Nimègue au sujet des entretiens, etc., in-12. 4°. Quatre lettres sur les jeux de hasard, et une cinquième sur l'usage de se faire céler pour éviter une visite incommode, in-12. 5°. Nouvelle lettre sur les jeux de hasard, pour servir de réplique à la défense de M. de la Placette, où l'on verra en raccourci tout ce qu'il y a de plus important dans la matière du sort, son origine et son but, sa définition et son caractère, son usage et la considération où il a été parmi tous les peuples et dans tous les siècles, in-12. 6°. Six lettres critiques sur divers sujets importants de l'Écriture-Sainte, in-12. (Journal des Savans, 1705 et 1708. Supplém. 1714.)

JONGELIN (Gaspard), d'Anvers, de l'Ordre de Cîteaux, abbé de Disemberg, nommé à cette abbaye en 1641, a laissé: Notice des abbayes de son Ordre, en dix livres, à Cologne en 1640. 2°. L'origine et le progrès de cet Ordre, *ibid.* en 1641. 3°. Éloges de saint

Bernard, et des moines de Cîteaux, en *ibid.* 1644. 4°. La pourpre de saint Bernard, ou les éloges des pontifes, cardinaux, archevêques et évêques de l'Ordre de Cîteaux, *ibid.* 1644, in-folio. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2205 et 2206.)

JONGHE ou JUNIUS (Baudoin de), religieux de l'Ordre de Saint-François, né à Dordrecht en Hollande dans le dix-septième siècle, fut disciple de Juste-Lipse. Ayant embrassé l'institut des franciscains, il s'y distingua par son savoir et par sa piété. Il se rendit habile prédicateur et bon théologien. Il fut aussi définitiveur de sa province, et mourut à Bruxelles le 12 avril 1634, après avoir publié divers ouvrages ; savoir : 1°. *Demonstrationes fidei orthodoxe ex operibus Bellarmini depromptæ*, à Anvers 1612, in-4°. 2°. *Manuale theologicum*, à Cologne 1614, in-4°, et à Mayence 1615. 3°. *Chronicon morale*, *ibid.* 1619 et 1622, in-4°. 4°. *Scutum catholice fidei*, divisé en onze traités. 5°. *Tuba concionatorum*, divisé en dix-neuf centuries, etc. (Le Mire, de *Script. sec. decimiseptimi*. Valère-André, Bibliothèque belg. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 173 et suiv.)

JONGHE (Bernard), dominicain du grand couvent de Gand, a donné : *Belgium dominicanum, sive historia provincie Germaniæ inferioris sacri Ord. FF. Prædic.* A Bruxel-

les, chez François Frappens, 1717.

JONILLE ou JUNILÆ, martyre et compagne des trois saints jumeaux nommés Speusippe, Eleusippe et Meleusippe. (Voyez SPEUSIPPE.)

JONOPOLIS, ville épiscopale de Paphlagonie au diocèse du Pont, sous la métropole de Gangres. Elle était consacrée à Esculape. On l'appelait Abonotichos. Alexandre l'imposteur, qui l'obtint de l'empereur, lui donna le nom de Jonopolis. Or la ville Abonotichos est placée par Ptolémée dans la Galatie maritime, ou sur le rivage du Pont à l'orient. Hiérocles, et les autres notices font mention de Jonopolis de Paphlagonie, aussi bien que la novelle 29 de Justinien. Elle a eu pour évêques :

1. Petrone. *Ind. PP. Nic.*
2. Diogènes, souscrivit à la contestation des évêques qui voulaient qu'on ne commençât point le concile d'Éphèse avant l'arrivée de Jean d'Antioche.
3. Rhenus, au concile de Chalcédoine.
4. Hyperius, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.
5. Georges, au sixième concile général.
6. Héraclius, au septième.
7. Anthes, au huitième.
8. Grégoire, au concile de Photius. (Or. chr., t. 1, p. 555.)

JONQUE ou JUNKE, *Juncus* ou *Junca*. Il y avait deux villes épiscopales de ce nom en Afrique ; l'une dans Byzacène, l'autre

dans la Mauritanie césarienne. Il y eut un concile, *concilium Juncence*, dans celle de la Byzacène, l'an 524, au sujet d'un évêque nommé Vincent qui avait étendu sa juridiction sur des peuples qui ne lui appartenaient pas. Saint Fulgence, évêque de Ruspe, assista à ce concile. (*Reg. 11. Lab. 4. Hard. 2.*)

JONQUIÈRE ou JUNCAIRE ou JUNCAIRE ou JUNIÈRES, *Juncaria, Junicaria, Juniaria*, place du diocèse de Montpellier. Il s'y est tenu deux conciles : le premier, l'an 894 ; le second, l'an 909. (Dom Mabillon, *Annal. S. Bened.*, t. 4, p. 531.)

JOPPÉ, ville et port de mer de Palestine, appelée Japho dans l'Écriture, (Josué, 19, 46.) c'était là que le roi Hiram faisait porter par mer les cèdres du Liban, qu'on conduisait ensuite par terre à Jérusalem. On y voyait encore, du temps de saint Jérôme, des marques de la chaîne à laquelle Andromède avait été attachée, lorsqu'on l'exposa au monstre marin pour être dévoré. Il y a quelque apparence que la fable d'Andromède a été forgée sur l'histoire de Jonas qui, s'étant embarqué à Joppé, fut jeté dans la mer, et englouti par un monstre marin. Joppé était située dans une belle plaine entre Jannia au midi, et Césarée de Palestine au nord, et Rama ou Ramula à l'orient. Ce port est est incommode à cause des rochers qui s'avancent dans la mer.

Joppé signifie dans la langue sainte *beauté*. L'apôtre saint

Pierre y séjourna quelque temps. Il y rendit la vie à Tabitha, et ce fut là que Dieu lui fit voir un linge plein de reptiles, pour lui marquer qu'il ne devait plus faire de distinction entre le Juif et le gentil, lorsqu'il trouvait des gens disposés à revoir la parole de la vérité. Joppé a été le siège d'un évêque dans la première Palestine au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Césarée. Elle a eu les évêques suivans :

1. Fidus, assista en 415 au concile de Diospole contre Pélage, et à celui d'Éphèse en 431.

2. Théodote ou Théodose, fut probablement ordonné, par ce moine eutychien qui envahit le siège de Jérusalem qu'occupait Juvénal. (*Voyez le quarante-quatrième patriarche de Jérusalem. Évagre, l. 3, Histoire ecclésiastique, c. 6, p. 339, edit. vales.*)

3. Élie, siégeait en 518 et 536 ; car il se trouve souscrit à deux conciles de Jérusalem, tenus en ces années.

4. Sergius, nommés par Héraclius, comme vice-gérant du patriarche de Jérusalem. (*Oriens chr.*, t. 3, p. 625.)

Cette ville a eu aussi les évêques latins suivans :

1°. Guy de Nimars, mort en 1254.

2. N... siégeait en 1273.

3. Jean de Saint-Martin, carme, évêque de Joppé, et suffragant de l'église de Liège en 1365. (*Ibid.* p. 1291.)

JORA, héb., qui jette, qui

montre, du mot *jara*, un des chefs de ceux qui revinrent de Babylone à Jérusalem, avec Zorobabel. (1 Esd. 2, 18.)

JORAI, un des chefs de la tribu de Gad. (1 Par. 5, 13.)

JORAM, hébr. *élevé*, du mot *rum*, fils de Thoü, roi d'Eïnath en Syrie. (2 Reg. 8, 10.)

JORAM, fils et successeur de Josaphat, roi de Juda, naquit l'an du monde 3080, et fut associé à la royauté par son père l'an 3112. Il commença à régner seul après la mort de Josaphat, arrivée en 3116, et il mourut en 3119, avant Jésus-Christ 881. Il épousa Athalie, fille d'Achab, qui l'engagea dans l'idolâtrie et dans beaucoup d'autres crimes, et qui fut cause de tous les malheurs dont son règne fut accompagné. (Dom Calmet.)

JORAM, fils et successeur d'Achab, roi d'Israël, succéda à son frère Ochozias qui, étant mort sans enfans, lui laissa le royaume l'an du monde 3108, avant Jésus-Christ 892. Il fit le mal devant le Seigneur, mais non pas autant qu'Achab son père et Jézabel sa mère; car il ôta les statues de Baal, que son père avait fait faire: mais il suivit les voies de Jéroboam, fils de Nabat, c'est-à-dire, qu'il continua à rendre un culte impie aux veaux d'or. Il fut tué par Jéhu, la douzième année de son règne, l'an du monde 3120, avant Jésus-Christ 880. (4 Reg. 8 et suiv.)

JORDAIN ou JOURDAN ou JOURDAIN, (*Voyez* JOURDAIN.)

JORDAN (Lælio), évêque d'Averno, dans le seizième siècle, a publié: 1°. Un Traité pour montrer que les causes majeures et celles des évêques, doivent être portées à Rome, à Venise 1672. 2°. De l'origine et de l'autorité du saint-siège de Rome, *ibid.* 1584. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle, col. 1412.)

JORIM, hébr., *élevé du Seigneur* ou *élévation du Seigneur*, du mot *rum*, fils de Mathat. (Luc. 3, 29.)

JORT (M. de), avocat au parlement de Normandie. Nous avons de lui: une Dissertation sur les aydes-chevels de Normandie, appelés aydes coutumiers, imprimée à Rouen 1706, in-12.

JORZ (Thomas), Anglais religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, fut docteur en Théologie dans l'université d'Oxford, et prieur du couvent de son Ordre dans la même ville. L'an 1296, il succéda à Gautier de Wirterburn dans l'emploi de provincial d'Angleterre, et fut aussi après lui confesseur du roi Édouard III qui, au mois d'octobre de l'an 1305, l'envoya à Lyon avec Henri de Laci, comte de Lincoln, et quelques autres; pour traiter avec le pape Clément V d'affaires qui regardaient sa personne, son état et sa couronne. Thomas de Jorz fut fait cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine le 15 décembre de la même année. On le trouve en cette qualité entre les commissaires nommés pour

écouter les témoins qui déposèrent contre le pape Boniface VIII, dans ses démêlés avec Philippe-le-Bel, et encore entre ceux qui examinèrent la doctrine de Pierre-Jean Olive, religieux de Saint-François, persécuté par ses confrères. Ce fut apparemment ce qui lui donna occasion de composer un Traité de la pauvreté de Jésus-Christ, qui ne se trouve plus, non plus que ses autres ouvrages, à l'exception de son Commentaire sur le premier livre des sentences, où il prend à tâche de réfuter Jean Duns Scot, partout où il pense autrement que saint Thomas. Le Commentaire sur les vingt-sept premiers psaumes, que Sixte Lamberti publia sous le nom de ce cardinal l'an 1611, à Venise, n'est pas de lui, mais de Thomas de Galle, à qui appartiennent encore d'autres ouvrages que divers écrivains ont voulu attribuer à Joriz, que quelques-uns ont appelé Joyce, dont on a voulu faire quatre ou cinq hommes différens. Cet illustre cardinal allait à Rome pour la cérémonie du couronnement de l'empereur Henri, lorsqu'il fut retenu à Grenoble d'une maladie dont il mourut au mois de décembre de l'an 1310. Son corps fut porté à Oxford, et inhumé dans le couvent de son Ordre où il avait cinq frères. (Le père Échard, *Script. ord. FF. Prædic.*; t. 1, p. 508 et suiv.)

JOSAB-HESED, hébr., *la demeure ou la séance de la miséricorde*, du mot *jaschab*, demeure,

fiis de Zorobabel. (1 Par. 3, 20.)

JOSABA ou JOSABETH, hébr., *qui est rassasié et rempli du Seigneur*, du mot *schaba*, fille de Joram, et sœur d'Ochozias, roi de Juda. Elle épousa le grand-sacrificateur Joiada, et sauva Joas, âgé seulement d'un an, des mains de la barbare Athalie, qui faisait massacrer inhumainement tous les princes de la famille royale. (4 Reg. 11.)

JOSABIA, hébr., *demeure ou conversion du Seigneur*, fiis de Saraïa. (1 Par. 4, 35.)

JOSAÏA, hébr., *l'équité ou la justice du Seigneur*, du mot *schara*, équité, fiis d'Elnaém. (1 Par. 11, 46.)

JOSAPHAT, hébr., *Dieu juge ou jugement du Seigneur*, du mot *schafat*, juger, fiis d'Ahilul, secrétaire de David et de Salomon. (2 Reg. 8, 16.)

JOSAPHAT, fiis de Pharué, intendant de la part de Salomon, en la tribu d'Issachar. (3 Reg. 4, 17.)

JOSAPHAT, roi de Juda, fiis d'Aya, aussi roi de Juda, monta sur le trône âgé de trente-cinq ans, et en régna vingt-cinq, depuis l'an du monde 3060 jusqu'en 3115. Il fit abattre les hauts lieux et les bois où l'on commettait des actions abominables; établit un très-bon ordre dans ses états, tant pour le sacré que pour le profane; envoya des prêtres et des lévites dans tous les cantons de Juda avec le livre de la loi, pour instruire le peuple de ses devoirs, et demeura toujours fidèle

au Seigneur, qui fut toujours avec lui. (3 Reg. 22, 42.)

JOSAPHAT, un des trente vieillards, capitaine de David. (1 Par. 11, 43.)

JOSAPHAT, *vallée de Josaphat*. Le prophète Joël dit, *que le Seigneur assemblera toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et qu'il y entrera en jugement avec elles*. (Joël. 3, 2, 12.) C'est sur cet endroit que les Juifs et plusieurs chrétiens ont cru que le jugement dernier se ferait dans la vallée de Josaphat, que les uns placent vers la mer Morte, au désert de Thécué, et d'autres entre les murs de Jérusalem et le mont des Oliviers. Il y en a qui croient que la vallée de Josaphat, qui en hébreu signifie *le jugement du Seigneur*, est symbolique dans le prophète Joël; aussi bien que la *vallée du Carnage*, *vallis concisionis*. (D. Calmet.)

JOSAPHAT, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, située à une petite lieue de Chartres, sous le titre de Notre-Dame de Josaphat. Elle avait pris son nom de la ressemblance que les anciens croisés trouvèrent entre sa situation et celle de la véritable vallée de Josaphat, près de Jérusalem. Geoffroi de Lieu, évêque de Chartres, et Gauslin de Lieu, son frère, fondèrent et dotèrent ce monastère l'an 1117. Cette abbaye devint d'abord célèbre par sa régularité et par sa ferveur, et par le grand nombre de personnes de distinction qui s'y retirèrent pour y prendre

l'habit monastique. Elle se relâcha fort dans la suite, et souffrit beaucoup, tant pour le temporel que pour le spirituel, surtout pendant les troubles des guerres et la fureur des hérétiques; en sorte que dans le dix-septième siècle elle était presque entièrement détruite. Mais les religieux de la congrégation de Saint-Maur qui y furent introduits en 1640, l'avaient rétablie et fait renaître pour ainsi dire de ses ruines. (*Gallia christ.*, t. 8.)

JOSCELIN ou JOSSEN, évêque de Soissons, était d'une famille noble, appelée de Vierri. Ordric Vital lui donne le surnom de le Roux, *Rufus*, vraisemblablement à cause de la couleur de ses cheveux. Il tenait une école sur la montagne de Sainte-Géneviève, près de Paris, dans le même temps qu'Abélard y avait aussi la sienne. L'archevêque de Bourges, Leger, et Lisiard, évêque de Soissons, frappés de son mérite, lui conférèrent l'un et l'autre le titre d'archidiaque dans leurs églises. Il alla résider dans la dernière vers l'an 1115, après avoir quitté son école. Lisiard étant mort en 1125, Joscelin fut choisi pour le remplacer. Il assista, l'an 1129, au couronnement du prince Philippe, associé au trône par le roi Louis-le-Gros son père. Innocent II étant venu en France pour grossir son parti contre Anaclet son rival, notre prélat fut un de ceux qui lui témoignèrent le plus d'attachement. Le roi Louis-le-Jeune enchéris-

sant encore sur l'estime que son auguste père avait pour notre prélat, le mit au rang de ses conseillers, et lui donna la principale part, après Suger, dans les affaires de l'état. Cet emploi, dans lequel il fit paraître autant de droiture, que de capacité, ne prit rien sur les devoirs de l'épiscopat. Son assiduité aux conseils du prince ne l'empêcha pas de se trouver aux assemblées ecclésiastiques où l'intérêt de la religion demandait sa présence. On le voit dans la plupart de celles qui se tinrent en France de son temps. Il fut un des juges d'Abélard au concile de Sens, en 1140. Dans celui de Paris, tenu l'an 1147, on le chargea d'examiner les articles de la doctrine de Gilbert de la Porrée. Il se rendit l'année suivante à celui de Reims, convoqué pour le même sujet. Ses prédications fréquentes dont on a de bons monumens, quantité de chartres qu'il fit expédier pour terminer des procès mus entre ses ouailles, cinq abbayes de Prémontrés et une de Cisterciens qu'il fonda, plusieurs chapitres séculiers où il établit la vie régulière, attestent le zèle qu'il eut à maintenir la paix dans l'église de Soissons, et y faire fleurir les vertus. Ce digne prélat, l'un des plus respectables de son siècle, mourut le 24 octobre de l'an 1151. Son corps, d'abord inhumé dans la cathédrale, fut ensuite transféré dans l'église de l'abbaye de Longpont qui était son ouvrage, et où il avait mis des reli-

gieux de Clairvaux en 1131. On y voyait son tombeau avec deux épitaphes.

Dom Martene et dom Durand ont publié dans le neuvième tome de leur grande collection, sur un manuscrit de Marobienne, deux écrits de Joscelin, qui renferment, comme il le dit dans la préface du premier, le précis des instructions qu'il faisait à son peuple. L'une est une exposition du symbole, et l'autre une exposition de l'oraison dominicale. Cette seconde exposition paraît plus relevée et plus instructive que la première. On y voit la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel bien établie, ainsi que la confession auriculaire et le purgatoire. Le style de ces deux ouvrages est clair, précis, accompagné d'onction; les pensées justes, solides; et le contexte bien entendu dans sa simplicité. Les mêmes éditeurs ont publié dans le premier tome de leur trésor des anecdotes, deux lettres de notre prélat à Suger, qui font connaître l'étroite amitié dont ils étaient unis. Joscelin était aussi en commerce de lettres avec saint Bernard. Nous en avons quatre de ce saint qui lui sont adressées, et qui supposent autant de réponses, que nous n'avons plus. Joscelin n'étant qu'archidiacre de Soissons, composa aussi l'épitaphe de saint Godefroi, évêque d'Amiens. Elle ne consiste qu'en trois vers, rapportés par Dom Mabillon dans les Annales de

l'Ordre de Saint-Benoît, *lib.* 74, n° 129. (*Gallia christ. nov. edit. tom.* 3, *col.* 357. Histoire littéraire de la France, *tom.* 12, p. 412 et suiv.)

JOSEDEC, hébr., *le Seigneur juste ou la justice du Seigneur*, du mot *tsadac*, juste, fils et successeur de Saraias, souverain pontife des Juifs. (1 Par. 6, 14.)

JOSEDEC, père de Josué (1 Esdr. 3, 2.)

JOSEPH, hébr., *augmentation, profit*, du mot *Jasaph*, fils de Jacob et de Rachel, naquit en Mésopotamie l'an du monde 2259 avant Jésus-Christ, 1741. Jacob son père, qui l'avait eu dans sa vieillesse, l'aimait plus tendrement que ses autres fils, et il lui avait fait un habit de diverses couleurs. Ces marques de préférence excitèrent contre lui la jalousie de ses frères; et Joseph, sans y penser, augmenta encore ces mauvaises dispositions, en les accusant d'un crime énorme, et en leur racontant deux songes prophétiques qui marquaient sa grandeur future. Un jour que ses frères paissaient leurs troupeaux à Sichem, Jacob l'envoya pour les visiter. Il les trouva à Dothaim; et lorsqu'il les eut approchés, ils se saisirent de lui, le dépouillèrent, le jetèrent dans une vieille citerne, le vendirent ensuite à des marchands qui allaient en Égypte, et envoyèrent à Jacob sa tunique teinte du sang d'un chevreau qu'ils avaient tué, pour lui faire croire qu'une bête farouche l'avait dévoré. Les mar-

chands vendirent Joseph pour esclave à Putiphar, eunuque ou officier de Pharaon, et général de ses troupes, ou capitaine de ses gardes. Joseph gagna si bien la confiance de son maître, qu'il lui donna l'intendance de sa maison: mais ayant résisté constamment aux sollicitations de sa maîtresse qui avait conçu pour lui une passion criminelle, cette femme indignée persuada à son mari que Joseph avait voulu lui faire violence. Putiphar fit mettre Joseph en prison, et il y resta jusqu'à ce que Pharaon eut un songe que personne ne put lui expliquer. Il lui sembla qu'il voyait sept vaches grasses et sept maigres, et que les maigres mangeaient et consommaient entièrement les grasses: il vit aussi sept épis beaux et pleins et sept épis minces et desséchés, et que les sept épis vides consommaient les sept épis pleins. Ce songe, ayant rempli Pharaon d'inquiétude, son échanson se souvint que Joseph lui avait expliqué un songe qu'il avait eu lorsqu'il était prisonnier avec lui. Il le dit à Pharaon qui fit venir aussitôt Joseph, et lui donna l'intendance sur toute l'Égypte après qu'il lui eut donné l'explication de ses songes qui marquaient sept années d'abondance et sept autres de stérilité. Pendant les sept années d'abondance, Joseph fit de grands amas de grains pour les sept années de stérilité qui devaient suivre. De toutes parts on vint en Égypte acheter des

grains. Jacob y envoya ses enfans, qui furent reconnus de Joseph, quoiqu'ils ne le reconnussent pas. Il leur parla durement; et après les avoir éprouvés en plusieurs manières, il se découvrit à eux dans un second voyage. « Je suis Joseph, leur dit-il; mon père vit-il encore? ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez vendu; Dieu m'a envoyé en ce pays pour votre conservation: allez vite vers mon père, et dites-lui de ma part de venir me trouver en ce pays. »

Jacob apprenant que Joseph son fils vivait, et qu'il était comme le roi de toute l'Égypte, se réveilla comme d'un profond sommeil, et partit pour aller embrasser son fils qui lui fit donner la terre de Gessen. Joseph, après avoir vécu cent dix ans, tomba malade et mourut, après avoir fait promettre à ses frères qu'ils porteraient ses os avec eux lorsque le Seigneur les ferait entrer dans la terre promise. Son corps fut mis dans un cercueil en Égypte; et Moïse le transporta, lorsqu'il tira les Israélites de ce pays. Il fut donné en garde à la tribu d'Éphraïm qui l'enterra près de Sichem, dans le champ que Jacob avait donné en propre à Joseph, un peu avant sa mort. On prétend que le sépulcre de Joseph s'est conservé jusqu'aujourd'hui, et que l'on voit encore sur le penchant de la colline où était Sichem, une espèce de monument que les Turcs honorent sous ce

nom, près d'une mosquée qu'ils y ont fait bâtir. Les Grecs et les Latins honorent Joseph comme un patriarche, un prophète, une figure bien expresse de Jésus-Christ, et un parfait modèle de chasteté. Surius l'a placé au 11 de décembre. On a attribué à Joseph un livre intitulé : La Prière de Joseph; un autre livre magique, intitulé : Le Miroir de Joseph. On lit aussi dans le testament des douze patriarches plusieurs particularités de la vie de Joseph, qui sont absolument apocryphes. Plusieurs savans ont cru que les Égyptiens avaient adoré Joseph sous les noms d'Apis, d'Osiris, de Sérapis, et même sous les noms d'Hermès, de Thamus et d'Adonis. (Genès. p. 37 et suiv.. Baillet, t. 4. Dom Calmet.)

JOSEPH (saint), fils de Jacob, petit-fils de Mathan, époux de la sainte Vierge, et père nourricier de Jésus-Christ, était de la tribu de Juda et de la famille royale qui avait tenu le sceptre depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. On ignore le lieu de sa naissance; mais on sait que sa demeure ordinaire était à Nazareth. Il vivait du travail de ses mains et du métier de charpentier, selon le plus commun sentiment. Il était vierge lorsqu'il épousa Marie, et il l'épousa, non pour en user avec elle comme avec une autre femme, mais pour être le protecteur et le gardien de sa virginité. L'Évangile fait en un seul mot l'éloge de sa vertu, en disant

que c'était un homme juste, puisque la justice comprend toutes les vertus. (Matt. 1, 19.) Il y avait trois mois que les saints époux étaient unis, lorsque saint Joseph ayant remarqué la grossesse de Marie, et ne sachant à quoi l'attribuer, il voulut la renvoyer secrètement, en lui donnant un billet de divorce, au lieu de la déshonorer publiquement; mais l'ange du Seigneur lui apparut en songe, et lui apprit le mystère de l'Incarnation du fils de Dieu dans le sein de Marie. Six mois après Joseph fut obligé d'aller à Bethléem avec son épouse, et il y vit naître le Sauveur du monde, qu'il éleva comme son fils. Il le porta à Jérusalem pour l'offrir au seigneur; et ensuite en Égypte, pour le soustraire à la fureur d'Hérode qui cherchait à le faire mourir. Il revint à Nazareth d'où il allait tous les ans à Jérusalem avec la sainte Vierge, pour y célébrer la fête de Pâque. Ils y menèrent Jésus avec eux lorsqu'il eut douze ans, et le ramenèrent à Nazareth, après qu'ils l'eurent retrouvé. Voilà ce que l'Écriture nous apprend de saint Joseph; et il est fort probable qu'il était mort avant que Jésus-Christ commençât à prêcher, puisqu'il n'est plus fait mention de lui depuis ce temps. Les voyageurs prétendent que son tombeau est dans la vallée de Josaphat. On ne montre nulle part aucune des reliques de son corps, mais seulement quelques-uns de ses meubles, comme son

anneau nuptial, qu'on prétend avoir à Perouze en Italie. Son nom se trouve dans de très-anciens martyrologes au 19 de mars; mais on n'a commencé à faire sa fête qu'assez tard. Quelques-uns conjecturent que les carmes ont apporté cette fête avec eux d'orient dans l'église d'occident, depuis le temps des croisades. On peut encore mettre au nombre des fêtes de saint Joseph, celle de son mariage avec la sainte Vierge, celle de ses fiançailles, et celle de l'éclaircissement que l'ange lui donna sur la grossesse miraculeuse de Marie. Les peintres mettent entre les mains de saint Joseph une verge fleurie, pour désigner celle qu'il présenta au grand-prêtre, avec les autres de la maison de David, qui pouvaient prétendre au mariage de Marie. De toutes ces verges il n'y eut que celle de Joseph, qui fleurit; ce qui était le signe par lequel Dieu déclarait ordinairement sa volonté sur ces sortes de mariages des vierges qui lui étaient consacrées; mais c'est une fable tirée de livres apocryphes, comme les appelle saint Jérôme. (*In Math. 1. Baillet, t. 1, 19 mars. D. Calmet.*)

JOSEPH ou JOSÉ, fils de Marie et de Cléophas, était frère de saint Jacques le Mineur, et proche parent de Jésus-Christ, selon la chair, étant fils de Marie, sœur de la sainte Vierge, et de Cléophas, frère de saint Joseph. L'Écriture ne nous apprend rien de lui. (Matth., 13, 55.)

JOSEPH BARSABAS, surnommé *le Juste*, l'un des premiers disciples de Jésus-Christ, fut proposé avec saint Mathias par saint Pierre, pour remplir la place de Judas. Saint Mathias fut préféré, et saint Joseph continua dans le ministère apostolique jusqu'à la fin. Papias nous apprend qu'ayant bu du poison, la grâce de Jésus-Christ le garantit de la mort. Les martyrologues d'Usuard et d'Adon mettent sa fête le 20 juillet, et disent de lui, qu'il souffrit beaucoup de la part des Juifs, et qu'enfin il mourut en Judée, et eut une fin très-victorieuse. (Papias, *Apud Euseb.* l. 3, c. 39, *Hist. eccl.* Baillet, tome 2, 20 juillet. Dom Calmet.)

JOSEPH D'ARIMATHIE, ou de *Ramatha*, sénateur des Juifs, et disciple secret de Jésus-Christ ne consentit point aux desseins de ceux qui le condamnèrent à la mort. Il eut même le courage de lui donner une sépulture honorable dans le sépulcre de son jardin, qui était sur la montagne du calvaire. C'est tout ce que l'évangile nous apprend de lui. L'Eglise grecque fait sa fête le 31 de juillet, et la latine le 17 de mars. Du temps de Charlemagne ou environ, on apporta un corps saint de Jérusalem en Lorraine, à qui on doit le nom de *Joseph d'Arimathie*. On le mit dans l'abbaye de Moyen-Moutier; mais il fut enlevé depuis par des moines étrangers, sans qu'on sache ce qu'il est devenu. (*Joan.*, 19, 38. Baillet,

t. 1, 17 mars. Dom Calmet.)

JOSEPH, (Flavius) célèbre historien juif, naquit du temps de l'empereur Caligula, l'an 37 de Jésus-Christ, et vivait encore sous Domitien. Il descendait des grands-prêtres de Jérusalem par son père Mathias, et des Machabées, par sa mère. Il embrassa la secte des Pharisiens, fut capitaine-général des Galiléens, et se signala en plusieurs rencontres, jusqu'à la prise de Jotapat, où il fut fait prisonnier par Vespasien. Il se trouva à la prise de Jérusalem par Titus. et mourut à Rome l'an 93 de Jésus-Christ. On a de lui sept livres de la guerre des Juifs, et vingt livres d'antiquités judaïques, qui renferment l'histoire des Juifs, qu'il a prise de la Bible, et continuée jusqu'au temps de la guerre des Juifs contre les Romains. Il a encore écrit outre sa vie, deux excellens livres contre Appion, pour servir de réponse à ce que ce payen avait avancé contre l'antiquité de la nation des Juifs, contre la pureté de leur loi, et contre la conduite de Moïse; un traité du martyre des Machabées, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence. Tous ces ouvrages sont excellens; et si bien écrits en grec, qu'ils ont mérité à leur auteur le surnom de *Tite-Live des Grecs*. Ils ont été imprimés plusieurs fois en grec et en latin, à Genève, l'an 1611; à Oxford, l'an 1720, etc.

Dans le livre dix-huit des antiquités judaïques, chap. 4, l'on

trouve un témoignage considérable en faveur de Jésus-Christ, qui commence ainsi : *Eodem tempore fuit Jesus vir sapiens si tamen virum eum fas est dicere, erat enim mirabilium operum patratior et doctor eorum qui libenter vera suscipiunt.* On rapporte ensuite qu'il fut attaché à une croix par le commandement de Pilate ; qu'il ressuscita le troisième jour, et qu'il apparut à ses disciples ; qu'il était l'auteur de la secte des chrétiens. On est fort partagé sur ce passage : les uns l'admettent ; d'autres le rejettent comme supposé et inséré dans le texte de Joseph. Ceux qui l'admettent, disent qu'on l'a lu de tout temps dans le texte de Joseph ; qu'Eusèbe, saint Jérôme, et d'autres célèbres écrivains le citent ; que Joseph, comme historien de sa nation, a dû rapporter les événemens considérables qui y sont arrivés, tels que la mort et la résurrection de Jésus-Christ, malgré son antipathie pour les chrétiens ; que le style de ce passage n'est pas différent du reste, et qu'il y est assez lié, puisqu'il y est mis à l'occasion de Pilate, dont on dit qu'il avait fait mourir un grand nombre de Juifs à Jérusalem, et aussitôt on parle de la mort de Jésus-Christ. Ceux qui rejettent ce passage comme supposé, disent que Joseph ne connaissait point Jésus-Christ pour le Messie ; qu'il était ennemi des chrétiens ; qu'Origène, qui a cité le témoignage de Joseph en faveur de saint

Jacques, évêque de Jérusalem, n'a rien dit de celui qui regarde Jésus-Christ : ce qui prouve qu'il ne l'avait point lu ; que ce passage n'est point du style de Joseph, et qu'il n'a point de liaison avec le reste ; que, selon Photius, il a été tiré d'un livre de Caius, prêtre de l'Eglise romaine, intitulé *l'Univers*, et fourré dans le livre de Joseph.

Cependant tout porte à croire que Joseph a certainement connu Jésus-Christ, c'est-à-dire, qu'il a su qu'il avait existé, comme le prouve son témoignage en faveur de saint Jacques. D'où il est aisé de conclure : 1°. que si Joseph n'a rien dit de Jésus-Christ, ce n'a pu être que par politique et par crainte, pour ne blesser ni les Juifs ni les Romains : 2°. qu'en ne parlant de Jésus-Christ ni en bien ni en mal, c'est une preuve évidente, et qu'il n'a pu en dire du mal, et qu'il n'a osé en dire du bien : 3°. qu'un silence fondé sur de telles raisons est toujours très-favorable à Jésus-Christ.

Il ne faut pas confondre ce Flavius Joseph avec Joseph Ben Gorion ou Gorionides, c'est-à-dire, fils de Gorion. Celui-ci vivait vers la fin du neuvième siècle, ou au commencement du dixième. Il nous reste de lui une histoire des Juifs en hébreu, que Gagnier a traduite en latin. (Saint Jérôme, *In cat. c. 13.* Eusèbe, *In chron. et Hist.* Bellarmin. Possevin. De Tillemont. Dom Ceillier, *Histoire des Au-*

teurs sacrés et ecclésiastiques.
t. 1.)

JOSEPH, évêque de Métone, soutint l'union faite au concile de Florence, et écrivit sur ce sujet une réponse au Traité de Marc d'Éphèse, contre le concile de Florence, rapportée à la fin des actes de ce concile. (Dupin, quinzième siècle.)

JOSEPH DE PALESTINE, appelé communément *le comte Joseph* (S.), Juif de naissance, vint au monde dans la ville de Tibériade en Galilée l'an 286. Sa famille y était fort considérée, et lui-même y tenait le rang d'apôtre : c'est ainsi que les Juifs nommaient ceux qui étaient les premiers après le patriarche. Jésus-Christ lui apparut quatre fois en songe pour le convertir ; mais il demeura toujours endurci, jusqu'à ce que les Juifs l'ayant surpris à lire l'Évangile, le maltraitèrent considérablement. Il reçut le baptême à cette occasion, et se rendit à la cour de l'empereur Constantin, qui lui donna la dignité de comte, avec la permission de faire bâtir des églises dans les villes et les bourgades des Juifs, où il n'y en avait pas. Il en fit bâtir plusieurs, malgré les efforts des Juifs. Il protégea aussi les catholiques contre les Ariens, et reçut saint Eusèbe de Verceil, relégué pour la foi par l'empereur Constance à Scythopole où le comte Joseph faisait sa résidence. Il mourut saintement dans cette ville ; mais on ne sait, ni le temps, ni le genre de sa mort. Les Grecs

et les Latins l'honorent comme saint. (Saint Épiphane, *Hær.* 30, n. 5. Baillet, 22 juillet.)

JOSEPH, archevêque de Thessalonique au neuvième siècle, fut exilé pour s'être opposé au mariage de Constantin Copronine, et avoir soutenu le culte des images. On a de lui, un discours en l'honneur de la Croix, et une lettre au moine Siméon, rapportée par Baronius sur l'an 808, n° 10. (Dupin, neuvième siècle.)

JOSEPH DE LEONESSA (S.), missionnaire - capucin, naquit vers le milieu du seizième siècle à Léonessa, petite place du royaume de Naples. Après la mort de son père, nommé *Jean Desideri*, et de sa mère *Françoise Paulini*, le jeune *Euphrène*, car c'est ainsi qu'il se nommait dans le monde, alla étudier à Viterbe, et y embrassa l'Ordre des capucins, après avoir refusé un parti avantageux. Il y fit des progrès si rapides dans la science et dans la vertu, qu'il fut bientôt en état d'exercer le ministère de la prédication avec des fruits abondans. Ses supérieurs l'ayant envoyé en mission à Constantinople, selon ses desirs, il se rendit aux cachots, le lendemain de son arrivée, pour instruire et secourir les esclaves chrétiens qui s'y trouvaient. Il exhortait les uns, confessait les autres, pensait les blessés, administrait les sacrements aux mourans, enterrait les morts. Il convertit un archevêque grec qui avait apostasié,

et entreprit la conversion du sultan même; ce qui le fit condamner au chranche, c'est-à-dire, à une espèce de potence en forme d'équerre, où il demeura suspendu pendant trois jours et trois nuits. Ayant survécu à ce supplice, il s'embarqua pour l'Italie, et se retira dans la province d'Ombrie dont il était religieux. Il y fit un grand nombre de prodiges et de conversions jusqu'à sa mort qui arriva dans son couvent de l'Amatrice le 4 février de l'an 1612. Il était âgé de cinquante-sept ans, dont il en avait passé trente-neuf en religion. Il avait composé trois petits ouvrages de piété : l'un intitulé, Préparation à bien mourir; l'autre, Protestation que doivent fréquemment faire ceux qui se préparent à bien mourir. Le dernier se trouve inséré dans un livre qui a pour titre : le Paradis intérieur, imprimé à Brest, à Boulogne, à Venise et à Milan en 1610. Le pape Clément XII béatifia le père Joseph de Léonessa le 19 du mois de juin de l'an 1637. (Le père Daniel, capucin, dans la Vie du saint.)

JOSEPH (Pierre de Saint-), Feuillant, né en 1594 dans un lieu du diocèse d'Auch, s'appelait *Comagere* de son nom de famille. Il entra jeune chez les Feuillans, et y mourut le 10 de juillet 1662, après avoir composé les ouvrages suivans : 1°. un Traité de la grâce, à Paris, 1625. 2°. Idée de la Théologie spéculative et pratique, à Paris, 1642.

3°. Défense de saint Augustin, évêque d'Hippone, contre l'Augustin d'Ypres, en latin, et l'avocat de saint Pierre. 4°. L'accord de la grâce et de la liberté, en latin, à Paris, 1639. 5°. Sentimens de saint François de Sales sur la grâce, *ibid.*, 1644. 6°. Défense de saint Thomas sur la promotion physique, en latin, à Douai en 1633. 7°. Examen de la Théologie moderne, qui contient la défense du sentiment de Molina sur la grâce, la réfutation du livre de la grandeur de l'Eglise romaine, et un Traité du sacrement de pénitence et de la fréquente communion, à Paris, 1648. 8°. Deux tomes des sacremens de l'Eglise, en latin, à Toulouse en 1627. 9°. Avis charitable à l'apologiste des jansénistes, à Paris, 1645. 10°. Lettres de remerciement à l'abbé de Bourzeis, en français, à Paris, 1650. 11°. Toute la terre sur la grâce suffisante, *ibid.*, 1652. 12°. Défense des évêques contre les jansénistes, *ibid.* 13°. Conférence de saint Sulpice, *ibid.*, en 1652. 14°. Défense de la constitution d'Innocent X contre les cinq propositions de Jansénius, *ibid.*, en 1656. 15°. Sentimens de saint Augustin et de toute l'Eglise, touchant les opinions examinées par la faculté de Paris, contre ceux qui abusent de l'autorité de saint Augustin, *ibid.* 16°. Réfutation du livre de Denis Raymond, pour les cinq propositions, *ibid.*, en 1661. 17°. Du sacrement d'Eucharistie, à Paris en 1640. 18°.

OEuvres spirituelles, à Toulouse. 19°. Idée de la philosophie, à Paris en 1654. 20°. *Summula casuum conscientie*, en deux petits volumes in-12. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2204, 2205, et aux addit. col. 2926.)

JOSEPH-MARIE DE NOVARE, capucin et prédicateur de la province de Milan, florissait dans le dix-septième siècle. Il a donné : 1°. *Vita sancti Gaudendi, episcopi Novariensis. Venetis*, 1678, in-4°. L'auteur s'est caché sous le nom de Philippe Bagliotti. 2°. *Vera idea sacerdotis apostolici expressa in vita sancti Laurentii, presbyteri et martyris*. 3°. *Deliciæ seraphicæ sacramentis Ortensis, sancti Francisci*. (Bernard, à Bononia, Biblioth. cap., p. 160.)

JOSEPH (Charles), de Troyes, capucin, vers l'an 1685, a laissé les ouvrages suivans : 1°. *De prædestinatione hominum ad gloriam : disputatio theologica, in quâ clarè demonstratur prædestinationem illam factam esse post prævisa merita, idque potissimum ex doctrinâ D. Augustini et Bonaventuræ, doctoris seraphici*, à Paris, 1669 et 1673, in-4°. 2°. *Supplementum Augustinianum ad illustrandam et confirmandam prædictæ prædestinationis nongratuitæ, sed post prævisæ merita factæ veritatem*, ibid., 1673. 3°. *Tractatus de indifferenti lapsi hominis arbitrio sub gratiâ et concupiscentiâ secundum D. Augustinum*, etc., à Paris, 1674, in-4°.

4°. *De necessariâ ad salutem gratiâ omnibus et singulis datâ secundum Augustinum*, etc., à Paris, 1673, in-4°. 5°. *De naturâ peccati originalis secundum mentem Augustini tractatus unicus, ubi clarè demonstratur istud peccatum ullo modo specie non differre à peccato Adæ, sed esse Adæ peccatum, seu peccati ejus actualis maculam posteris ejus communicatam in singulis singulam, et ab ipsâ peccati Adæ maculâ numero diversam, non verò esse concupiscentiam, aut meræ poenæ reatum, ut quidam falsò putaverunt censuisse Augustinum*, ibid., 1677, in-4°. 6°. *De causâ bonorum operum secundum mentem D. Augustini tractatus unicus, ubi præcipuè de bonitate spei vitæ æternæ, et timore gehennæ disseritur*, ibid., 1677, in-4°. 7°. *Supplementum ad tractatum de causâ bonorum operum, ubi agitur de sufficientiâ contritionis conceptæ ex metu gehennæ cum sacramento Pœnitentiæ secundum mentem D. Augustini et concilii tridentini*, ibid., 1679, in-4°. 8°. *Commentarius brevis et continuus in libris D. Augustini contra pelagianos*, ibid., 1680, in-4°. 9°. *Commentarius in libros de gratiâ, et libero arbitrio, et in libros de correptione et gratiâ*, ibid., 1680. 10°. *Commentarius brevis et continuus in libr. D. Augustini contra semipelagianos, id est, in libros de prædestinatione sanctorum, et in lib. de dono perseverantiæ*. Les ouvrages suivans sont écrits

en français. 11°. Réponse à la réponse de la lettre à tous les docteurs de France, où l'on explique toute la doctrine de saint Augustin sur la grâce et le libre arbitre, à Paris, 1678. 12°. Réponse à un homme de qualité sur la prédestination à la gloire, *ibid.*, 1678. 13°. La philosophie de Descartes contraire à la foi catholique. 14°. Traduction du livre de saint Augustin, de la grâce et du libre arbitre, du livre de la correction et de la grâce, avec des réflexions, in-12. 15°. Réponse à une dame de qualité sur des doutes touchant la prédestination, in-4°. 16°. Commentaire sur le livre de saint Augustin de la grâce de Jésus-Christ, in-4°. 17°. Opuscule sur la grâce efficace, in-4°. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2644 et 2645. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francisc.*, t. 1, p. 253 et suiv.)

JOSEPH (Pierre Daniel de S.-), natif de Saint-Malo, de l'Ordre des carmes, dans le dix-septième, a laissé : Disputes sur la première partie de saint Thomas, à Paris en 1649, et à Caen en 1659. (Dupin, *ibid.*, col. 2090.)

JOSEPH (Thomas d'Aquin de Saint-), carme déchaussé du dix-septième siècle, a donné : 1°. Deux dissertations contre M. de Launoï sur le scapulaire et la vision de Simon Stoch, le privilège de la bulle sabbatine. 2°. L'arrivée de sainte Magdeleine et de saint Denis l'Aréopagite

en France, à Tullés en 1648. (Dupin, *ibid.*, col. 2090 et 2091.)

JOSEPH (le père Jean Chrysostôme de Saint-), religieux de l'Ordre des clercs réguliers des écoles pies. Nous avons de lui : 1°. *De canone librorum sacrorum constituto à sanctis Patribus in magno nicæno concilio, dissertatio*, à Rome, 1742, in-4°. Il prétend faire voir que le canon des écritures révélées, tel qu'il est reçu présentement dans l'Eglise romaine, a été reconnu et déterminé par le concile de Nicée. 2°. *De sancti Athanasii appellatione ad sanctum Julium papam, et per fugio ad Constantinum imperatorem dissertatio*, à Rome, 1743, in-4°. Il prétend établir contre le père Alexandre, que saint Athanase appela au pape Jules, et non à l'empereur Constantin, de sa condamnation prononcée au conciliabule de Tyr, et contre M. de Marca, que cet appel ne fut point interjeté au concile de Rome. Ce même père de Saint-Joseph a fait une autre Dissertation sur le nombre des canons du concile de Nicée. (Journal des Savans, 1742 et 1743.)

JOSEPH - CHARLEMAGNE DE SAINT - MICHEL, carme français, natif de Mehun-sur-Yèvre, dans le Berri, fit profession à Caen en 1688, et mourut à Paris où il était occupé à faire imprimer ses ouvrages l'an 1748. Il a laissé : 1°. Idées historiques, morales et chronologiques de tous les livres de l'Ecriture-

Sainte, avec des réflexions tirées des saints Pères, propres à élever l'esprit à Dieu et à corriger les mœurs; Paris, 1737, in-8°, chez Delusseux. 2°. La conciliation des passages et faits historiques de l'Écriture-Sainte, qui paraissent opposés les uns aux autres, 2 tomes in-4°. L'auteur mourut dans le temps de l'impression du premier tome; le second tome est resté manuscrit chez ses parens, avec un autre ouvrage qui a pour titre : 3°. l'Histoire dogmatique, critique et pratique des sept sacremens de l'Église catholique, avec les changemens de discipline qui sont arrivés, à cause des différentes hérésies survenues de temps en temps. (Bibliothèq. carmelit., t. 2, col. 173.)

JOSEPH DE LA NATIVITÉ, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, a donné *Apologio dominico*, etc. Apologie de l'Ordre de Saint-Dominique, Lisbonne, 1750.

JOSEPH, rabbin, fils de Caspi, a fait un dictionnaire hébreu sous le titre de Chaire d'argent. Il diffère assez souvent des autres grammairiens de sa nation, et il reprend dès le commencement de son ouvrage les rabbins Jonas, Aben-Esra et Kimbi de s'être trompés à l'égard des racines. (Simon, Hist. crit. du vieux Testam., liv. 1, ch. 30.)

JOSEPH ALBO, Juif espagnol, a composé en hébreu de rabbin un ouvrage intitulé *Sepher ikkarim*, le livre des fondemens, où il traite doctement tout ce

qui regarde les principaux articles de la créance des Juifs. Ce rabbin, suivant la remarque de M. Simon, n'a pas cru avec plusieurs Juifs, que les livres de l'Écriture-Sainte eussent été corrompus pendant le temps de la captivité de Babylone. Il prouve au contraire par plusieurs raisons que cela ne s'est pu faire, parce qu'il y a toujours eu des sacrificateurs et des docteurs qui ont enseigné la loi. Il apporte de plus pour montrer que le Pentateuque de Moïse n'a pu être corrompu, l'exemple des Samaritains qui étaient ennemis des Juifs, et qui ont un exemplaire hébreu du même Pentateuque. « Ces gens-là n'ont eu, dit ce rabbin, aucune part à la captivité de Babylone, ayant été menés captifs en un autre lieu avant ce temps-là; et ils ont néanmoins des livres de la loi de Moïse, semblables à ceux qui sont en usage chez les Juifs. »

JOSEPIN ou JOSEPHISTE, *Josepinus Josephista*. Reiner Sachon, dans son Traité contre les Vaudois, c. 7, parle de quelques-uns de ces hérétiques nommés *Josepins* ou *Josephistes*, apparemment de quelqu'un de leurs chefs nommé *Joseph*. Ils contractaient un mariage spirituel, ne se permettaient point l'acte du mariage, et s'abandonnaient du reste à toutes sortes d'autres impuretés. Ils furent condamnés par le pape Lucius III au concile de Vérone de l'an 1184.

JOSIAS, hébr., *le Seigneur brûlé*, ou *le feu du Seigneur*, du

mot *esch*, le feu, fils d'Amon, roi de Juda et d'Idida, fille de Hadaïah de Bésécath, commença à régner à l'âge de huit ans, l'an du monde 3363. Il purifia Juda et Jérusalem des hauts lieux, des bois profanes, des idoles et des figures superstitieuses. Il répara le temple où le grand-prêtre Helcias trouva le livre de la loi de Moïse. Josias le lut dans l'assemblée des anciens, et fit alliance avec le Seigneur, pour s'engager à marcher dans ses voies, et observer ses ordonnances. Ils'y obligea par serment, et exigea la même chose de tous ceux qui se trouvèrent à cette assemblée. Il extermina les augures, fit célébrer la pâque de la manière la plus pompeuse, et marqua en toutes choses tant de zèle et de fidélité pour les pratiques de sa religion, que l'Écriture dit qu'il n'y a point avant lui de roi qui lui fût semblable, ni qui fût retourné comme lui au Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. Cependant la colère de Dieu, contre Juda, ne fut point apaisée. Pharaon Nechao, roi d'Égypte, voulant passer par la Judée pour aller attaquer la ville de Carchemise sur l'Euphrate, Josias s'opposa à son passage. Il lui livra bataille à Mageddo; il fut blessé dans le combat, et mourut de ses blessures à Jérusalem l'an du monde 3394, avant Jésus-Christ, 606. (4 Reg. 22 et suiv.)

JOSPHTAS, hébr., *augmentation et profit du Seigneur*, du

mot *josph*, fils de Selomith, revint de Babylone avec soixante personnes. (1 Esdr. 8, 10.)

JOSSE (saint), prêtre en Ponthieu, *Judocus* et *Jodocus*, était fils du comte Juthail ou Juel, seigneur d'une partie de la petite Bretagne en France, et frère du roi *Judicail*, que nous appelons vulgairement *saint Gigueil*. Ce dernier quittant la couronne pour se faire religieux, voulut la mettre sur la tête de son frère Josse qui demanda huit jours pour délibérer. Mais comme il était occupé de ces pensées, il vit passer onze voyageurs qui allaient à Rome, et se mit de leur compagnie. Ils changèrent de route, et s'en allèrent dans le Ponthieu au diocèse d'Amiens, où Josse ayant pris l'ordre de prêtrise, desservit pendant sept ans une chapelle qui lui fut donnée par un seigneur nommé *Hayman*. L'an 643, il se retira avec un disciple nommé *Wurmar*, dans un désert du côté de la mer appelé *Brahic*, maintenant *Roi*, où il passa huit ans. Il alla ensuite dans un lieu appelé *Runiac*, aujourd'hui *Villers-Saint-Josse*, vis-à-vis d'Étaples, et il bâtit une chapelle en l'honneur de saint Martin. Il y passa treize ans, au bout desquels il alla se renfermer dans un hermitage à une lieue de-là, dont on a fait depuis un monastère du nom de notre saint, qui a subsisté dans l'Ordre de Saint-Benoît sur les limites des diocèses d'Amiens et de Boulogne. Saint Josse mourut dans

cet hermitage vers l'an 668, avec une réputation de sainteté que Dieu confirma par divers miracles. On fait sa fête le 13 décembre, qui est le jour de sa mort. Son corps reposait dans ce monastère, qui s'appelait *Saint-Josse-sur-Mer* ou *Saint-Josse-aux-Bois*. L'abbaye de Dammartin - sur - Authie, de l'Ordre de Prémontré, avait un os de l'un de ses bras. (D. Mabillon, deuxième siècle bénédictin, 13 décembre.)

JOSSE-SUR-MER (Saint-), *Sanctus Judocus supra Mare*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Ponthieu, au diocèse d'Amiens, entre l'Authie et la Canche, à cinq milles de la côte. Saint Josse, prêtre et solitaire en Ponthieu, après avoir changé souvent de demeure, se fixa en ce lieu, et y fonda vers le milieu du septième siècle une abbaye sous la règle de Saint-Benoît. On l'appelait *Saint-Josse-sur-Mer*, pour la distinguer de celle de *Saint-Josse-aux-Bois* ou de *Dammartin*, de l'Ordre de Prémontré, qui dans son origine n'était qu'une simple église, ou chapelle que saint Josse avait aussi bâtie au même diocèse d'Amiens. Charlemagne, roi de France et empereur, fit tant de bien au monastère de Saint-Josse-sur-Mer du temps que Warembauld, successeur d'Alcuin, en était abbé, que ce prince en est regardé comme le second fondateur. Cette abbaye,

ayant beaucoup souffert pendant l'incursion des Normands au neuvième siècle, fut rebâtie vers la fin du siècle suivant lors de la découverte du corps de saint Josse, et elle eut pour bienfaiteur Guy, comte du Ponthieu, qui lui donna des biens très-considérables. Elle fut encore ravagée par les Anglais et réduite depuis en si mauvais état, qu'il n'y avait au milieu du dix-septième siècle que trois ou quatre religieux, et que les exercices monastiques en étaient presque entièrement bannis; mais les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui y avaient été introduits en 1669, l'avaient très-bien rétablie, tant pour le spirituel que pour le temporel. (*Gallia christ.*, t. 1 col. 1289, *nov. edit.*) Il est bon d'observer ici que l'on s'est trompé en supposant que l'abbaye de Dammartin ait été différente de celle de Saint-Josse-aux-Bois, car celle-ci était la même que l'abbaye de Saint-Josse-sur-Mer.

JOSSE - AUX - BOIS (Saint-), (*Voyez DAMMARTIN.*)

JOSUÉ, hébr., *le Seigneur, Sauveur*, du mot *jasha*, *sauver*, fils de Num, nommé par les Grecs *Jésus, fils de Navé*, était de la tribu d'Ephraïm. Il naquit l'an du monde 2460, avant Jésus-Christ 1540. Il s'attacha au service de Moïse, et l'Écriture lui donne d'ordinaire le surnom de *serviteur* ou de *ministre de Moïse*. Son premier nom était

Osée, et on le trouve sous ce nom dans les Nombres 13, 9, 17. On croit que Moïse le lui changea en celui de *Josué*. Le saint législateur étant près de sa fin, désigna Josué pour son successeur, en lui imposant les mains par l'ordre du Seigneur ; et lorsqu'il fut mort, Josué prit le commandement des Israélites. Dieu le favorisa en tout. Il introduisit le peuple dans la terre promise, la lui partagea ; et lorsqu'il fut près de sa fin, il rassembla toutes les tribus à Sichem, et y fit apporter l'arche d'alliance. Là il représenta au peuple les faveurs qu'il avait reçues de Dieu ; il l'exhorta à lui demeurer fidèle, et fit avec lui une alliance réciproque de la part du Seigneur. Il en rédigea l'acte qu'il mit dans le livre de la loi. Après cela il mourut âgé de cent dix ans, l'an du monde 2570, avant Jésus-Christ 1430. L'Écriture ne marque pas combien de temps Josué gouverna les Israélites : les auteurs sont fort partagés sur ce point ; les uns ne lui donnent que sept ans de gouvernement, les autres dix ; d'autres que quatorze ; d'autres dix-sept, vingt-cinq, vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, trente et trente-un.

Le livre qui porte le nom de *Josué* a toujours été reconnu pour canonique par la synagogue, et par l'Église. Mais on n'est pas également d'accord sur son auteur. Il y en a qui l'attribuent à quelque écrivain postérieur à

Josué, et 'qui disent qu'il ne porte son nom, que parce qu'il contient ce qui s'est passé sous sa conduite pendant l'espace de dix-sept ans. D'autres, et c'est l'opinion la plus commune, soutiennent que Josué en est le véritable auteur, puisqu'il porte son nom dans tous les exemplaires, et qu'il est dit dans le dernier chapitre, verset 26, que Josué écrivit toutes ces choses dans le livre de la loi. Il est vrai qu'il y a des termes, des noms de lieux, et certaines circonstances d'histoire qui ne conviennent pas au temps de Josué. Mais cela prouve seulement que le livre a été retouché depuis lui, et que les copistes y ont fait quelques additions et quelques corrections, comme il est arrivé à beaucoup d'autres livres de l'Écriture. La livre de Josué est le sixième de l'Ancien-Testament. Il contient vingt-quatre chapitres, et dans ces vingt-quatre chapitres l'accomplissement des promesses que Dieu avait faites tant de fois à Abraham, et à sa postérité, par l'introduction des enfans d'Israël dans la terre de Chanaan. Les Samaritains ont un livre de Josué plein de fables, et bien différent de celui des chrétiens. Les Juifs attribuent aussi à Josué une prière qu'ils récitent, ou tout entière, ou en partie, lorsqu'ils sortent de leurs synagogues. Il lui attribuent encore dix réglemens qui devaient s'observer dans la terre promise. (Richard Simon, Critiq.

de Dupin, tom. 3, pag. 392. D. Calmet.)

JOSUE BARNUN, c'est-à-dire, *Josué*, fils de *Nun*, auteur syrien, auquel *Ebed-Jesu* attribue un livre intitulé *Théologie*; des questions sur toute l'Écriture, divisées en deux tomes; des décisions de plusieurs causes et jugemens; plusieurs lettres; un ouvrage sur la différence des offices ecclésiastiques; et un petit ouvrage sur les hymnes. (*Ebed-Jesu*, Catalogue des écrivains syriens.)

JOTA, hébr., *se détourner et s'affaiblir*, du mot *mut*, ville de Juda. C'est apparemment la même que *Jeta*. (*Josué*, 21, 16.) et que *Jethnam*. (*Josué*, 15, 23.)

JOTABA, ville épiscopale de la deuxième Palestine, au diocèse de Jérusalem, sous la métropole de Scythopolis. On ne la trouve point dans les anciennes notices ecclésiastiques. Il ne faut pas la confondre avec *Jotape* que Vespasien assiégea, et qu'il prit malgré la vigoureuse résistance de Joseph qui y commandait pour les Juifs. Celle-ci, mieux nommée *Jotapa*, est une ville de Galilée, bâtie sur un rocher, environnée de larges et de profonds fossés, et qu'on ne pouvait attaquer que du côté du septentrion. Nous ne connaissons que deux évêques de Jotaba de Palestine, qui sont :

1. Marcien, au concile de Chalcédoine.

2. Anastase, au concile de Constantinople, sous le patriar-

che Mennas, en 536, et à celui des trois Palestines, tenu la même année au mois de septembre.

JOTAPE, ville épiscopale d'Issaurie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Seleucie : elle n'est connue que par les notices et les actes de conciles où se sont trouvés les évêques suivans :

1. Marinien, au concile d'Antioche, sous Domnus.

2. Ammonius, au concile de Chalcédoine.

JOTFAUTO, écrivain du onzième siècle, moine de Cluni, où il l'exerça l'emploi de chancelier ou secrétaire, composa la vie de saint Odilon, que D. Mabillon a publiée au tome 8 de ses actes des saints. (D. Rivet, Hist. littér. de France, tom. 7.)

JOUAN (Guillaume), grand-archidiacre de Tours. Nous avons de lui : *Bibliotheca sanctæ ac metropolitane ecclesiæ turonensis, compendiosè et ordinatè digesta; seu catalogus librorum missæ qui in eadem bibliotheca asservantur, juxta rectum ordinem dispositus. Accedunt notæ quibus indicantur nomina quorundam authorum minus nota, cum eorum ætate, professione et librorum argumentis. Studio et operâ DD. Guillelmi Jouan, majoris archidiaconi, et victoris d'Avanne, ejusdem ecclesiæ, canonici*; à Tours, 1706, in-8°.

JOUANNAUX (saint), abbé de Paris. Nous avons de lui, la Géographie des légendes, 1737, in-12; canons de prime à l'usage des fidèles, 1755, in-12; Suite

des causes célèbres, 1750, in-12.

JOUARE ou **JOUARS**, *Jotum*, autrefois maison royale, et depuis abbaye de filles de l'Ordre de Saint-Benoît, vers le milieu du septième siècle, au diocèse de Meaux en Brie. Il y eut un concile l'an 1130. Il fut assemblé par Géofroi, évêque de Chartres, et légat du saint-siège, au sujet du meurtre commis en la personne de Thomas, prieur de l'abbaye de Saint-Victor, qui avait été tué par le neveu de Théobald, archidiacre de Paris, parce que ce saint chanoine s'opposait avec force aux exactions que cet archidiacre exerçait envers les prêtres. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

JOUBERT (saint), Français, abbé de Montpellier. Nous avons de lui, Explication du prophète Joël. Explication de l'histoire de Joseph, et dissertation sur les sens figurés de l'Écriture-Sainte, 1728, in-12. Eclaircissemens sur les discours de Job. Traité du caractère essentiel à tous les prophètes de ne rien dire que de vrai, 1741, in-12. Lettres sur l'interprétation des Saintes-Écritures, 1742, in-12. Concorde et explication des prophéties qui ont rapport à la captivité de Babylone, 1745, in-4°. Explication des principales prophéties de Jérémie, d'Eséchiel et de Daniel, 1749, 5 volumes in-12. C'est une nouvelle édition du précédent. Commentaire sur les douze petits prophètes.

JOUG-DIEU, *Jugum Dei*, ancienne abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Beaujolais, près de Villefranche, au diocèse de Lyon. Elle fut fondée vers l'an 1115 par Guichard de Beaujeu et Ducienne sa femme, sous la dépendance de l'abbaye de Tiron. Les religieux de Joug-Dieu ayant demandé, en 1681, d'être transférés ailleurs à cause de l'insalubrité de l'air, on leur permit enfin, l'an 1688, de s'unir aux chanoines de Villefranche, et de ne faire qu'un corps avec ce chapitre. Il y a eu cependant des abbés jusqu'à l'an 1737, que la mense abbatiale fut unie au susdit chapitre de Villefranche. (*Gallia christ., t. 4 et 8.*)

JOUIN (Nicolas), dominicain, naquit à Vauconeurs en Bassi-gui le 11 mai 1671. Il embrassa l'institut des Frères Prêcheurs étant encore fort jeune au couvent de Toul en Lorraine, et fit profession le 2 juin 1687. Depuis il fut affilié au couvent de Saint-Honoré à Paris. Son génie vif et pénétrant, joint à une application continuelle à l'étude, lui fit faire des progrès rapides dans les sciences. Il professa longtemps avec honneur la philosophie et la Théologie dans différentes maisons de sa province. Aimé de ses frères et respecté des étrangers, le duc d'Orléans se plaisait à le consulter, et le prit même pour son directeur. Il prononça l'oraison funèbre de ce prince dans le cou-

vent de Saint-Honoré, quoique âgé de quatre-vingt-quatre ans : elle a été imprimée. Il avait une inclination bienfaisante qui le portait à rendre service. Il faisait de grandes aumônes, et fut exact à tous les exercices de communauté jusqu'à sa mort arrivée le 30 octobre 1760 dans le couvent de Saint-Honoré. Il était dans sa quatre-vingt-dixième année, et il en avait de profession soixante-treize. Il était actuellement provincial pour la quatrième fois, agent du révérendissime père général, et avait été trois fois prieur de ce couvent, et un des approbateurs de notre Dictionnaire.

JOVIN-DE-MARNES (Saint.), *Sanctus-Jovinus de Marnis*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans le Poitou, près de Marnes et de Thouars, entre le Thoué et la Dive, diocèse de Poitiers. Elle existait déjà avant le sixième siècle, mais on ne sait point précisément, ni en quelle année, ni par qui elle fut fondée. Il y en a qui en attribuent l'origine à saint Jouin dont elle a porté ensuite le nom et possédé les reliques. Il est sorti de ce monastère, saint Paterne, évêque d'Avranches, et saint Aicard ou Aichard, fondateur et premier abbé de Quingec, puis de Jumièges. Le relâchement s'étant introduit dans l'abbaye de Saint-Jouin pendant les guerres des Goths et

des Sarrasins, on dit que les Moines de Saint-Martin-de-Verton, qui était une abbaye à deux lieues de Nantes, réduite depuis en prieuré conventuel, et dépendant de Saint-Jouin-de-Marnes, y furent appelés, et qu'appuyés de l'autorité royale, ils y rétablirent l'an 844 l'observance régulière. Ce monastère avait été uni l'an 1655 à la congrégation de Saint-Maur, qui l'avait fait refleurir plus que jamais. (*Gallia christ.*, t. 2, col. 377.)

JOÜR. On distingue quatre sortes de jours, le jour naturel, l'astronomique, le civil et l'artificiel. Le jour naturel ou solaire, est la durée de vingt-quatre heures, pendant laquelle le soleil fait le tour de la terre, ou la terre le tour du soleil. Le jour astronomique est la durée de la révolution entière de l'équateur et de la portion du même équateur que parcourt le soleil pendant un jour naturel, par son mouvement propre. Le jour civil est celui que l'usage commun d'une nation détermine à l'égard de son commencement et de sa fin. Le jour artificiel est la durée du temps que le soleil est sur l'horizon, ce qui est inégal selon les temps et les lieux, à cause de l'obliquité de la sphère. Les Juifs commencent leurs jours d'un soir à l'autre, tant pour le civil que pour le sacré. Les Chaldéens les commencent au lever du soleil. Les Egyptiens les Français, et presque tous les

Européens les commencent à minuit. Ce que l'Eglise observe aussi à l'égard des jeunes et des fêtes, si ce n'est qu'elle commence l'office ecclésiastique des fêtes dès la veille à vêpres. Ainsi dans l'usage ordinaire, le jour naturel, civil et ecclésiastique se compte d'un minuit à l'autre. Les auteurs sacrés partagent le jour en douze heures inégales, et la nuit de même. La sixième heure répond toujours à midi dans toutes les saisons de l'année, et la douzième heure à la dernière heure du jour. On distingue les jours de dimanche et de fête, pendant lesquels il est défendu de travailler. Les jours ouvriers, ou ouvrables où il est permis de travailler; les jours gras où l'usage de la chair est permis; les jours maigres où il est défendu. On appelle bons jours toutes les fêtes solennelles. On dit faire son bon jour pour recevoir l'Eucharistie. Vaine observance de jours. (*Voyez SUPERSTITION.*)

JOURDAIN, fleuve célèbre dans l'Écriture. Son origine est un petit ruisseau qui a sa source dans le mont Liban, et sur lequel est située la petite ville de Dan, quatre lieues plus haut que Césarée de Philippe où commence proprement le Jourdain. Il coule dans l'espace d'environ cinquante lieues jusqu'à son embouchure dans la mer Morte où il se perd. Il forme dans son cours le lac de Séméchon, à cinq ou six lieues de sa

source. De-là il entre dans le lac de Tibériade, et passe tout au-travers. Il se déborde vers le temps de la moisson des orges ou de la fête de Pâque. Il s'est fait plusieurs miracles dans le Jourdain. Il se partagea pour laisser un passage libre aux Hébreux, sous la conduite de Josué. (Josué, 3, 13, 16. 4. *Reg.* 2, 8.) Elie et Elisée le passèrent en marchant sur ses eaux. Jésus-Christ y fut baptisé, etc.

Le petit Jourdain n'est autre que le Jourdain, quand il est plus près de sa source, et avant qu'il soit grossi par les eaux des fontaines et des ruisseaux qui s'y déchargent. (D. Calmet.)

JOURDAIN, évêque de Limoges, au onzième siècle. Nous avons de lui une assez longue lettre au pape Benoît VIII au sujet de l'apostolat de S. Martial. (Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 7.)

JOURDAIN DE SAXE, second général des Frères Prêcheurs, naquit en Saxe dans le cercle de Westphalie, au diocèse de Paderborn. Il étudia à Paris où il vit saint Dominique, et prit l'habit de son Ordre en 1220. Il succéda au saint patriarche en 1222, n'y ayant encore que deux ans et quelques mois qu'il portait l'habit de religion, marcha fidèlement sur ses traces, et mourut sur la mer par une violente tempête qui fit couler à fond le vaisseau dans lequel il était en revenant de sa visite de Palestine, le 13 février 1237. Son

nom a été écrit avec éloge dans plusieurs martyrologes, et le titre de Bienheureux lui est donné par les écrivains italiens, français, espagnols, allemands, polonnais. M. Sponde l'appelle un homme très-célèbre par sa doctrine, sa prudence, sa piété, et par ses miracles. Il avait écrit des commentaires sur l'évangile de saint Luc, et sur l'Apocalypse; un tome de sermons et quelques autres ouvrages dont il ne nous reste que la petite chronique ou relation succincte des commencemens de l'Ordre des Frères Prêcheurs; une longue et dévote oraison qui est comme un abrégé de la vie de saint Dominique, rapportée par les bollandistes, t. 1, Aug. p. 530; et une lettre sur la translation du corps de saint Dominique. On lui attribue encore l'office de saint Dominique, tel que nous le chantons le jour de sa fête. (Le père Tournon, Vie de saint Dominique, p. 695.)

JOURDAIN DE SAXE, surnommé de *Quedelimbouurg*, de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin, vers l'an 1380, a écrit une somme de sermons pour tous les dimanches de l'année; des sermons pour les fêtes des Saints; un Traité des quatre communions nécessaires à ceux qui font profession de la vie monastique, et un recueil de diverses pièces pour les ermites de Saint-Augustin. On lui attribue encore la chronique de la translation de l'empire romain aux allemands,

imprimée à Bâle en 1559; un commentaire sur l'Apocalypse, et une apologie de son Ordre. (Trithème. Dupin, quatorzième siècle.)

JOURDAIN (Guillaume), dominicain anglais, et docteur en Théologie dans l'université d'Oxford, paraît avoir vécu jusqu'au-delà de l'an 1389. Il se signala contre les wicléfites, et laissa entre autres ouvrages, un Commentaire sur l'épître aux Romains; un Traité de la claire vision de Dieu; une autre de la liberté; Diverses questions; une Apologie des religieux mendiants, contre un bénédictin nommé Utrede Bolde, sectateur de Wiclef; un Traité de la conception de la sainte Vierge, etc. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic.* t. 1, p. 695.)

JOURDAIN (François), théologien de Paris, dans le seizième siècle, a donné : Réfutation de la doctrine de Lambert Danée, touchant la Trinité, à Paris en 1681. (Dupin, Table des Aut. eccl. du seizième siècle, col. 1331.)

JOURNAL, mémoire de ce qui se fait chaque jour, *diarium*.

JOURNAL ou JOURNAIRE, *jornarium, liber diurnalis*. C'était autrefois, dans l'église latine, un livre qui contenait l'office de chaque jour, comme nos bréviaires, ou nos diurnaux.

JOURNAL LITTÉRAIRE, relation de ce qui se fait de nouveau dans les sciences, extrait des livres nouvellement imprimés. Les journaux littéraires commencèrent au dix-septième

siècle seulement. La gloire en est due à la France, et à M. de Sallo, conseiller au parlement de Paris, qui fit paraître le premier Journal des Savans, sous le nom du sieur de Hédouville, le 5 de janvier 1665. Ce Journal des Savans parut si utile, qu'on en voulut faire presque par toute l'Europe; en sorte que depuis 1665, on en a vu paraître et disparaître plus de cinquante écrits en diverses langues. L'Angleterre commença dès l'an 1665 ses transactions philosophiques. M. l'abbé Nazari se chargea du même travail pour la ville de Rome en 1668. Le journal de Léipsick, intitulé: *acta Eruditorum*, commença en 1682. Les jésuites publièrent l'an 1701, le journal imprimé à Trévoux, sous le titre de Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts. Cet ouvrage s'imprimait à Paris depuis le mois de janvier 1734. Parmi les journaux qui ont continué on distinguait la Bibliothèque française ou Histoire littéraire de la France, qui s'imprime in-8° à Amsterdam depuis 1724; la Bibliothèque germanique ou Histoire littéraire de l'Allemagne et des pays du Nord, commencée au mois de juillet 1720, et imprimée à Amsterdam; la Bibliothèque italique ou Histoire littéraire de l'Italie, commencée au mois de janvier 1728, et imprimée à Genève; la Bibliothèque raisonnée des savans de l'Europe, que l'on a

commencé de donner à Amsterdam en 1728; la Bibliothèque belge, commencée à Leyde en 1731; le Journal de Verdun, commencé en 1697; l'Année littéraire ou Suite des Lettres sur quelques écrits de ce temps, par M. Fréron, des académies d'Angers, de Montauban et de Nancy, commencée en 1752; le Journal étranger; l'Observateur littéraire; le Journal chrétien; par M. l'abbé Joannet de la société royale des sciences et belles-lettres de Nancy, commencé en 1754. (*Voy. JOANNET.*) M. Baillet, dans ses Jugemens des savans, t. 2; les auteurs de l'Europe savante, dans la préface du mois de janvier 1718; le père Honoré de Sainte-Marie, carme déchaussé, dans ses réflexions sur l'usage de la critique et M. Struve, dans son introduction latine à l'histoire littéraire, ont parlé des journaux. M. Camusat a donné l'Histoire critique des journaux, 2 volumes in-12, à Amsterdam 1734. Dans le chapitre seizième du livre premier du Polyhistor de M. Morhof, on trouve un article assez curieux sur les journaux littéraires. Dom Bonaventure d'Argonne en avait donné un aussi dans le premier volume de ses mélanges d'histoire et de littérature, publiés sous le nom de Vigneul-Marville; et M. Bannier, qui a donné la quatrième édition de cet ouvrage en 1725, en a publié un autre dans le troisième volume, plus exact et plus détaillé. *Voyez* surtout

l'histoire détaillée de tous les journaux littéraires, dans le discours qui est à la fin de la table du journal des savans.

JOUVENCY ou plutôt JOUVANCY (Joseph de), habile jésuite, né à Paris le 14 septembre 1643, professa la rhétorique à Caen, à la Flèche et à Paris, avec une grande réputation. Il fut appelé à Rome en 1699, pour y continuer l'histoire de sa société, et y mourut le 29 mai 1719. Tout ce que ce savant jésuite a écrit en latin, est digne des bons auteurs du siècle d'Auguste. Ses discours imprimés à Paris en 1701, en 2 volumes in-12, sont très-estimés. Son *Traité in-8°*, qui a pour titre, *Magistris scholarum inferiorum societatis Jesu de ratione discendi et docendi ex decreto congregationis generalis 14*, est écrit, au jugement de M. Rollin, avec une pureté et une élégance, avec une solidité de jugement et de réflexion qui ne laissent rien à désirer, sinon que l'ouvrage fût plus long et que les matières y fussent plus approfondies. Pour ce qui est du dernier volume de l'histoire de la société, qui parut à Rome, in-fol., en 1710, sous le titre de *Historiæ societatis Jesu pars quinta, tomus posterior, ab anno 1591*; ce dernier volume fit beaucoup de bruit, et fut condamné en France par deux arrêts du parlement de Paris; le premier, du 22 février 1713; le second, du 24 mars de la même année.

JOUVENNEAUX (Gui), que

d'autres appellent Jouaneaux, Jouennaux, et enfin Juvénal, religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, abbé de Saint-Sulpice de Bourges, naquit dans le Maine, et selon quelques-uns dans la ville même du Mans. Il enseigna les belles-lettres à Paris, avant l'an 1490, et se fit bénédictin vers l'an 1493, dans le monastère de Chezal-Benoît en Berri. Dom Guillaume Alabat, abbé de Saint-Sulpice de Bourges, lui ayant remis son abbaye, afin qu'il y établît une réforme semblable à celle qui était en vigueur à Chezal-Benoît, Gui amena avec lui dix-huit religieux, et dès la fin de l'an 1497, il travailla sérieusement à l'œuvre pour laquelle il avait été appelé. Il mit aussi la réforme dans le monastère des religieux de Saint-Laurent dans la même ville, qui étaient pareillement de l'Ordre de Saint-Benoît. Il mourut l'an 1505, dans une haute réputation de lumières et de vertu. Outre les ouvrages de littérature, on a de lui : *Reformationis monasticæ vindiciæ seu defensio, noviter edita à viro bonarum artium perspicacissimo guidone Juvenale Ordinis Sancti-Benedicti, nec non per eundem rursus diligentissimè castigata. Parisiis, impensis Angelberti et Gotfridi de Marnef: operâ Joannis Barbier et Francisci Foucher, sociorum*, 1603, in-12. Cet ouvrage est utile et curieux. Gui le dédia au parlement même de Paris, par deux discours préli-

minaires. On a encore du même auteur une traduction française de la règle de Saint-Benoît, plusieurs fois réimprimée. (D. Liron, Singularité histor. et litt. t. 3.)

JOUVILLIERS, *Jouvillare*, abbaye régulière de l'Ordre de Prémontré, était située dans le duché de Bar en Lorraine, au diocèse de Toul. Elle reconnaissait pour fondateur Geoffroi, seigneur de Joinville, sénéchal de Champagne, vers l'an 1140 ou 1145. Le pape Lucius III en 1150 et Alexandre III en 1178, confirmèrent les biens de cette abbaye. (Hist. de Lorr. tom. 3.)

JOUY (Louis-François de), avocat. Il a donné les principes des usages concernant les dixmes, 1751, in-12, arrêts de règlement, 1752, in-4°, conférence des ordonnances, édits, déclarations, lettres-patentes et arrêts de règlement sur les matières ecclésiastiques, 1753, in-4°, supplément aux lois civiles dans leur ordre naturel, 1756, in-fol.

JOUY, *Joyacum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, fille de Pontigni, était située dans la Brie à deux lieues de Provins, dans la forêt de Jouy, au diocèse de Sens. Elle fut fondée par deux gentilshommes nommés Pierre du Chatel et Milan de Naudé, qui donnèrent quelques biens fonds en 1124; et Thibaud le Grand, comte de Champagne, en fit construire les bâtimens. (*Gallia christ.*, t. 3, p. 541, *veter. edit.*)

JOVE (Paul), évêque de Nocera, célèbre historien du seizième

siècle, était de Côme en Lombardie. Il fut d'abord médecin, et ensuite évêque de Nocera. Il mourut à Florence le 11 octobre 1552, âgé d'environ 70 ans. On a de lui : 1°. Une histoire en quarante-cinq livres, qui finit à l'an 1544. 2°. Deux éloges des grands hommes. 3°. Un Traité des devises, qui l'a fait surnommer le Père des devises. 4°. L'histoire de Consalve de Cordoue. 5°. Des lettres à Frédéric, électeur de Saxe, et à Philippe, landgrave de Hesse, pour leur demander des mémoires sur la ligue de Smalcald : ces lettres sont rapportées dans la première partie des *Acta litteraria* de M. Houvius. Outre la mauvaise foi et la vénalité que l'on reproche à Paul Jove, on croit que son style, quoiqu'assez brillant, n'est, ni pur, ni historique. On trouve cependant de l'esprit dans ses ouvrages, et beaucoup de choses curieuses. On ne doit pas le confondre avec un autre Paul Jove, qui était son petit-neveu, et qui fut aussi évêque de Nocera. (M. de Thou. Lipse. Sponde, *Imperialis*, etc.)

JOVET (le sieur), chanoine de Laon, prieur de Plainchatel. Nous avons de lui, l'Histoire des religions de tous les royaumes du monde, revue, corrigée, augmentée et mise dans un meilleur ordre; à Paris, chez Gilles-Paulus-du-Mesnil, 1710, 4 volumes. Le principal dessein de l'auteur est de faire voir que dans le monde il n'y a qu'une religion qui sauve les hommes, et qui

soit digne de Dieu. Cette religion est la catholique, apostolique et romaine ; M. Jovet découvre la vérité de cette religion, non-seulement en exposant ses dogmes, mais aussi en la comparant avec toutes les autres. Il ramène ses derniers à leur origine ; il en raconte le superstitieux établissement ; il en expose les erreurs ; et par-là il engage ses lecteurs à les condamner. L'ouvrage, ainsi que le monde, est divisé en quatre parties. Dans les trois premières on traite des religions qui règnent dans l'Europe et dans l'Asie ; la quatrième renferme les religions de l'Afrique et de l'Amérique. (Journal des Savans 1711, pag. 570 de la première édit., 492 de la seconde.)

JOVIEN, martyr d'Antioche, et compagnon de saint Bonose. (*Cherchez Bonose.*)

JOVINIANISTES, disciples de Jovinien.

JOVINIEN, hérésiarque du quatrième siècle, était un moine d'un monastère que saint Ambroise gouvernait dans un des faubourgs de Milan. S'étant relâché de sa première ferveur, il alla à Rome avec quelques autres moines vers l'an 382, et y débita ses erreurs. Il disait que tous les baptisés qui conserveraient le baptême auraient une même récompense dans le ciel, et qu'ils ne pourraient être vaincus par le diable ; que la virginité n'était pas préférable au mariage, et que la Vierge Marie n'était pas demeurée vierge

après avoir enfanté Jésus-Christ ; que la chair de Jésus-Christ n'était que fantastique ; que l'abstinence n'était d'aucun mérite non plus que les autres œuvres de pénitence. Aussi vivait-il délicieusement, et il persuada le mariage à plusieurs vierges consacrées à Dieu, en leur demandant si elles étaient meilleures que Sara, qu'Anne, et tant d'autres femmes mariées, à la piété desquels l'Écriture rend un témoignage si honorable. Saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin écrivirent contre Jovinien. Le pape Sirice le condamna aussi dans un concile de Milan de l'an 390. L'empereur Théodose le condamna, le bannit par un rescrit donné à Vérone le 12 septembre ; mais ce rescrit n'ayant point été exécuté, il troublait encore l'Église l'an 412, que l'empereur Honorius le relégua dans une île où il périt misérablement. (S. Ambroise, *Epist.* 42. S. Augustin, *De hæc.* c. 82. S. Jérôme, *Lib. contr. Jovin.* Godeau, *Hist. ecclés.* l. 56. Herimant, *Hist. des hérés.* tom. 2.)

JOYENVAL, *Gaudium-Valis*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située à deux lieues de Saint-Germain-en-Laye, au diocèse de Chartres. Elle fut fondée par Barthélemy de Roze, chambellan de France, l'an 1221. L'église en fut dédiée l'an 1224 par Gaultier, évêque de Chartres. Le roi Philippe-Auguste fit des donations considérables à ce monastère, et le roi Philippe de Valois accorda

l'an 1331 à l'abbé et à ses successeurs une prébende dans l'église de Poissi. La mense abbatiale de Joyenval a été unie à l'évêché de Chartres, l'an 1697, en considération du démembrement qui fut fait de ce diocèse pour former celui de l'évêché de Blois. (*Gallia christ.*, tom. 8, nov. edit.)

JOYEULX (François), religieux dominicain, et profès du couvent de Bruges, docteur en Théologie, et premier régent des études générales de son Ordre à Anvers, mort le 20 février 1707. On a de lui : *Notæ in translationem belgicam Novi Testamenti. Ebrigæ vulgatum*; à Anvers, chez les Crobaërts, 1701, in-8°.

JOYEUX AVÈNEMENT A LA COURONNE, est le droit que paient les sujets quand ils ont un nouveau roi. Quand nos rois montent sur le trône, ils sont dans l'usage de confirmer les privilèges accordés à des particuliers et à des communautés, et à cause de cette confirmation, ils perçoivent un droit sur les sujets dont l'état ou les privilèges sont confirmés. Ce droit se nomme *confirmation*, ou, et plus communément *joyeux avènement*. Outre ce droit de *confirmation*, le roi, en montant sur le trône, avait autrefois le droit, même au préjudice des gradués, de nommer à la première prébende qui vaquait dans chaque église cathédrale ou certaines collégiales du royaume. (*Voyez* BREVET DE JOYEUX AVÈNEMENT.)

JOZABAD, hébr., *dot du Seigneur*, du mot *zabad*, *dot*, fils de Somer, fut un des meutriers qui assassinèrent Joas, roi de Juda (4 Reg. 12, 21.)

JOSABAD, de la tribu de Manassé, un des braves de l'armée de David. (1 Par. 12, 20.)

JOZABAD, fils d'Obededom, lévite, et portier du tabernacle. (1 Par. 26, 4.)

JOZABAD, chef de cent quatre-vingt mille hommes des armées de Josaphat. (3 Par. 17, 18.)

JOZACHAR, hébr., *qui se ressouvient*, du mot *zacar*, fils de Semaath, serviteur de Joas. (4 Reg. 12, 21.)

JUBAL, hébr., *qui coule ou qui produit*, fils de Lamech et d'Ada. Il inventa des instrumens de musique. (Genès. 4, 21.)

JUBÉ, lieu élevé dans les églises, qui fait la séparation du chœur et de la nef, où on va dire l'évangile des messes solennelles. C'est la même chose que l'ambon où se faisaient toutes les lectures publiques que l'on récitait dans l'église pendant les offices divins du jour et de la nuit. Et parce que le lecteur avant de commencer la lecture, demandait la bénédiction au célébrant en ces termes : *Jube Domne, benedicere*, le peuple appela *jubé* le lieu même où les lecteurs répétaient si souvent ce mot. Il y avait des jubés dans les églises dès l'an 420. On en fit de différens pour les différentes lectures; celui de l'évangile dans

les anciennes basiliques qui étaient situées à l'occident, fut placé à la droite du pontife, qui était au fond de l'abside. (*Voyez* ABSIDE, AMBON. *Voyez* aussi la Dissertation de M. Thiers sur les jubés. Claude Vert, Cérém. de l'Eglise, tome 4, p. 162, etc. Bocquillot, Liturg. sacr. p. 74.)

LE JUBE, DOMNE, BENEDICERE, formule dont se sert le diacre à la messe haute; pour demander la bénédiction au prêtre. *Jube*; ce mot est ici pour *velis*, comme dans la préface, *nostras voces ut admitti jubeas*, pour *admitti velis*. *Domne* est mis par syncope pour *Domine*, comme on dit *compositus* pour *compositus*. Il y a des églises où l'on dit *Domine*; à Metz ils disent *jube benedicere*, *reverende Pater*; dans les couvens de religieuses il faudrait dire, *jube, Domna*. *Beneficere* signifie *bénir*, *prier pour quelqu'un*, *demandeur pour lui les grâces nécessaires*. *Jube, Domne, benedicere*, signifie donc à la lettre, *faites-moi, Monsieur, la grâce de me bénir, ayez la bonté de prier pour moi*. (Claude de Vert, Cérém. de l'Egl. t. 4, p. 102.)

JUBILAIRE ou **JUBILÉ**. Un religieux qui a cinquante ans de profession dans un monastère, un ecclésiastique qui a desservi une église pendant cinquante ans, un chanoine qui a assisté aux offices le temps porté par les statuts capitulaires, s'appellent *Jubilaires* ou *Jubilés*; ce qui revient, proportion gar-

dée, à ce que les anciens appelaient *veterani*, dans la milice. Il y a en France, dans les Pays-Bas et ailleurs, plusieurs chapitres qui ont fait des statuts qui portent que ceux qui ont été trente ans chanoines, seront jubilaires; et qu'en cette qualité, ils seront exempts de l'obligation d'assister à matines, excepté les dimanches et les fêtes, et le temps qu'ils seront semaines, sans qu'ils perdent rien des distributions propres à ceux qui sont présens. Mais ces statuts sont abusifs, parce qu'ils sont contraires à la nature même des canonicats qui obligent tous les chanoines non légitimement empêchés, d'assister à tous les offices divins, et aux lois supérieures des conciles généraux et particuliers, et aux constitutions des papes, contre lesquelles les chapitres ne peuvent rien, puisque les inférieurs ne peuvent jamais dispenser des lois de leurs supérieurs. Le concile de Bâle, *sess.* 21, et celui de Trente, *sess.* 24, ne reconnaissent point d'autre cause légitime, pour laquelle le chanoine puisse en conscience s'absenter de l'office canonial, que l'infirmité du corps, ou autre nécessité corporelle juste et raisonnable, ou une évidente nécessité qui regarde le bien de l'Eglise. (Pontas, au mot *chanoine*, cas 15. M. Collet, Moral. t. 2, p. 144. *Cherchez chanoine, heures canoniales.*)

JUBILATION, en terme de Théologie mystique, est une joie

spirituelle, si excessive et si ineffable, qu'on ne peut ni la cacher ni l'exprimer. Cette joie qui vient du fond du cœur, se manifeste au-dehors par des mouvemens et des saillies qu'il n'est pas possible d'empêcher. C'est, dit sainte Thérèse, (*Dem. 6, chap. 6*), dans son Château de l'âme, une grande union de toutes les puissances, qui ne leur ôte pas non plus qu'aux sens, la liberté de connaître qu'elles jouissent d'un très-grand bonheur, sans comprendre néanmoins, ni quel il est, ni la manière dont ils en jouissent.... Une si grande joie, si intime, et accompagnée d'une si grande paix, ne saurait provenir du démon. C'est une chose toute surnaturelle, qui dure quelquefois un jour tout entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, et qui néanmoins n'est pas ivre.

JUBILÉ.

SOMMAIRE.

§ I^{er}. De l'origine et de la nature du jubilé.

§ II. Des privilèges du jubilé.

§ III. De la publication du jubilé.

§ IV. De la suspension des autres indulgences pendant le temps du jubilé.

§ I^{er}.

De l'origine et de la nature du jubilé.

Soit que le mot de jubilé vienne de l'hébreu *jobel*, qui

signifie un *bélier*, parce qu'on annonçait le jubilé avec une corne de bélier, ou au moins avec un instrument fait en forme de corne de bélier; soit qu'il vienne du terme *jobal*, qui veut dire *rémission*, selon saint Jérôme; (*in cap. 3. Isai.*) soit qu'il signifie liberté, comme l'enseigne Joseph au liv. 3 des Antiquités judaïques, ou enfin qu'il soit dérivé du verbe *hobil*, ramener, rappeler, parce qu'alors chaque chose était ramenée à son premier maître, comme le pense dom Calmet, dans son Dictionnaire de la Bible, il est certain que le jubilé parmi les Juifs, (*Levit. 25, 8*), était la quarante-neuvième ou la cinquantième année, qui arrivait après sept semaines d'années, ou sept fois sept ans, pendant laquelle les esclaves reprenaient leur liberté, et les Juifs qui avaient vendu ou engagé leurs héritages, reentraient en possession de leurs biens.

C'est à l'imitation du jubilé des Juifs, que les chrétiens ont établi leur jubilé qui consiste dans l'indulgence pléniaire que le pape accorde à l'Eglise universelle. Alexandre ix qui monta sur la chaire de saint Pierre en 1159, accorda à l'église de Compostelle un jubilé sur le modèle de celui de Rome; ce qui prouve que le jubilé de Rome, ou de l'année sainte était déjà établi pour lors. Il y a même des auteurs qui en rapportent l'institution aux temps apostoliques. On ne le célébrait d'abord que

de cent ans en cent ans Clément vi en 1350, ordonna que ce fût de cinquante ans en cinquante ans. Paul ii l'an 1470, le fixa à chaque vingt-cinquième année; ce qui fut exécuté pour la première fois par Sixte iv son successeur, l'an 1475. Outre ces jubilé de vingt-cinq en vingt-cinq ans, tous les nouveaux papes en accordent un à leur exaltation; ils en accordent aussi pour les besoins extraordinaires de la chrétienté.

S II.

Des privilèges du jubilé.

Le jubilé n'ajoute rien à l'indulgence plénière, par rapport à la rémission de la peine temporelle due au péché : il accorde seulement différens privilèges.

1°. Il permet à tout pénitent, soit régulier, soit séculier, de choisir tel confesseur qu'il voudra pourvu qu'il soit approuvé de l'ordinaire, et cela une fois seulement, et dans l'intention de gagner le jubilé. Le confesseur peut proroger le temps du jubilé aux malades, aux prisonniers, aux voyageurs, à ceux qui ont des empêchemens légitimes, ou qui ne sont pas suffisamment disposés pour recevoir l'absolution : il peut aussi changer les bonnes œuvres ordonnées pour gagner le jubilé, en faveur de ceux qui sont dans une véritable impuissance de les accomplir, en observant toujours les clauses exprimées dans la bulle.

2°. Tout confesseur approuvé peut absoudre de toutes les con-

sures, lorsque le coupable n'a pas été dénoncé, et de tous les cas réservés aux évêques ou au pape; mais il ne peut réhabiliter, même dans le fort de la conscience, les personnes qui ont quelque irrégularité, quoique secrète, noté d'infamie, défaut, incapacité, ni dispenser des empêchemens canoniques.

3°. Il peut changer les vœux en d'autres bonnes œuvres, et pour de bonnes raisons, excepté le vœu de chasteté perpétuelle, et celui d'entrer dans un ordre approuvé. Plusieurs théologiens exceptent aussi les vœux confirmés par serment; et cette opinion est la plus sûre dans la pratique. Le confesseur peut différer à changer les vœux jusqu'après le jubilé, lorsqu'il n'a pas le temps d'examiner plus tôt la matière comme il faut, pourvu que celui qui a fait le vœu, ait gagné le jubilé, en vue duquel le pape permet de changer les vœux, autrement il ne le peut faire : il ne le peut non plus à l'égard d'un pénitent qui volontairement ou involontairement, n'a pas demandé le changement de ses vœux pendant le jubilé, parce que le pouvoir du confesseur à cet égard est limité au temps du jubilé. Ce changement de vœu ne peut se faire hors le sacrement de pénitence, ni qu'après la confession du pénitent. C'est au moins le sentiment le plus sûr.

4°. Celui qui, pendant le jubilé, a reçu l'absolution des censures et des cas réservés en

est véritablement absous, quoiqu'ensuite il ne fasse pas toutes les choses requises pour gagner le jubilé, pourvu qu'il ait eu la volonté de les faire, lorsqu'il a été absous. La raison est que l'absolution a été donnée d'une manière absolue, et non sous la condition que le pénitent encourrait de nouveau les censures, et retomberait dans les péchés réservés, s'ils n'accomplissaient pas les conditions requises pour gagner le jubilé; mais s'il n'a pas eu intention de faire ce qui est prescrit pour gagner le jubilé, l'absolution est nulle, parce que les papes ne l'accordent qu'à cette condition. Il faut raisonner de même du changement des vœux.

§ III.

De la publication du jubilé.

1°. L'évêque a droit d'examiner les bulles qui renferment les indulgences du jubilé, et d'en permettre la publication. Ce droit fondé sur le chap. 9 de la session 21^e du concile de Trente, est généralement observé dans ce royaume, comme il paraît par ce règlement de l'assemblée du clergé de France de l'an 1225, art. 9. *Il est défendu à tous les religieux et autres de publier aucunes indulgences... sans la permission par écrit de l'évêque diocésain.* La raison de ce point de discipline, est que le bien spirituel des peuples exige que les brefs d'indulgences soient véritables; ce que les prélats ne peuvent dis-

cerner que par l'examen qu'ils en font.

2°. L'évêque peut différer la publication des indulgences pendant quelque temps, pour des raisons tirées de l'avantage des peuples; et l'usage est qu'il diffère pendant quelques semaines la publication des bulles même du jubilé; mais il ne peut la différer pendant long-temps, comme pendant plusieurs mois, sans des raisons particulières d'une extrême importance, parce que les papes ordonnent que la publication s'en fasse sans aucun retardement, ni empêchement.

§ IV.

De la suspension des autres indulgences pendant le temps du jubilé.

Les souverains pontifes ont coutume de suspendre les autres indulgences par les bulles du jubilé de l'année sainte; mais parce qu'on peut douter si cette suspension est générale et sans aucune exception, voici ce qu'il y a de plus communément reçu parmi les théologiens sur ce point.

1°. Le jubilé de l'année sainte, depuis Clément viii suspend toutes les indulgences, soit plénières, soit partielles, accordées par les papes, mais non pas celles que les évêques ont le droit d'accorder. La raison de la première partie de cette décision, est que Clément viii suspend simplement les indulgences, au lieu que ses prédé-

cesseurs ne suspendaient que les indulgences plénières; et que le même pape, aussi bien que ses successeurs, ont excepté quelques indulgences partielles de la suspension générale. La raison de la seconde partie de cette décision, est que les papes n'ont intention que de suspendre leurs propres faveurs, et non pas celles que les évêques ont droit d'accorder.

2°. On excepte de cette suspension, 1°. l'indulgence de la bulle pour les croisades; 2°. les indulgences accordées aux morts immédiatement, ou aux agonisants; 3°. les indulgences accordées aux églises de la ville de Rome; 4°. celle du jubilé de Compostelle, qui dure pendant un an, et même pour les étrangers qui se rendent dans cette ville, lorsque la fête de saint Jacques tombe le dimanche, à commencer de la veille de la Circconcision; 5°. celle de Notre-Dame de Lorette; 6°. celle de la portioncule pour l'église d'Assise seulement; 7°. celles qui sont accordées à ceux qui récitent l'*Angelus*, ou qui accompagnent le saint Viatique, quand on le porte aux malades; 8°. celles des autels privilégiés et les autres, qui ne sont accordées aux vivans qu'afin qu'ils les appliquent aux morts. (Benoît XIV dans ses lettres qui commencent, *Cum non super*, du 17 mai 1749.)

3°. On ne peut publier des indulgences suspendues pendant

le jubilé, ni induire les fidèles à les gagner, sans encourir l'excommunication par le seul fait, à moins que la bonne foi ou l'ignorance n'excuse.

4°. Le jubilé suspend le pouvoir accordé par les papes aux réguliers d'absoudre des cas réservés au saint-siège, de commuer les vœux, etc. à moins qu'ils ne soient exceptés dans la bulle, comme les supérieurs des réguliers le sont en effet par rapport à leurs sujets, par le bref *Cum nos nuper* de Benoît XIV.

5°. La suspension des indulgences pendant le jubilé de l'année sainte commence avec lui aux premiers vêpres de la Nativité de Notre-Seigneur, et finit de même avec lui aux premiers vêpres inclusivement de la même fête, l'année d'ensuite. (*Voyez* le père Honoré de Sainte-Marie, Carme déchaussé; dans son *Traité des indulgences et du jubilé*; le père Théodore du Saint-Esprit, consultant de la congrégation des indulgences, dans son *Traité sur le jubilé*, imprimé en un volume in-fol. en 1750; le père Blaise de l'Assomption, dans son livre intitulé : *Recueil de cas de conscience.... sur le jubilé*; M. Collet, Moral., t. 12.)

JUCADAM, hébr., l'humiliation ou l'abaissement du peuple, du mot *cadad*, se courber, ville de la tribu de Juda. (Josué, 15, 56.)

JUCHAL, hébr., toute chose du Seigneur, du mot *catal*,

fil de Sélémia. (Jérém. 37, 3.)

JUD ou JUDI, ville de la tribu de Dan. (Josué, 19, 45.)

JUDA ou JUDAS ou JÉHUDA, quatrième fils de Jacob, naquit en Mésopotamie l'an du monde 2249, avant Jésus-Christ 1751. Il fut toujours regardé comme le plus considérable des enfans de Jacob, et sa tribu fut la plus puissante et la plus nombreuse. Son lot occupait toute la partie méridionale de la Palestine. L'une des principales prérogatives de cette tribu, est d'avoir conservé le dépôt de la vraie religion, et l'exercice public du sacerdoce et des cérémonies de la loi dans le temple de Jérusalem, pendant que les dix tribus s'abandonnaient à l'idolâtrie. La royauté passa de la tribu de Benjamin d'où était Saül et Ishobseth, dans celle de Juda qui était la tribu de David et des rois ses successeurs, jusqu'à la captivité de Babylone. Depuis le retour de la captivité, quoique cette tribu ne régnaît pas, elle occupait la première place, et réunissait en quelque sorte toute la nation des Hébreux en elle-même, puisqu'on ne les connaissait que sous le nom de Juifs, descendants de Juda. (Genès. 49, 8, etc.)

JUDA ou JUDAS MACHABÉE, chef et gouverneur du peuple juif, était fils du prêtre Mathathias, descendant par Joïarib de la famille d'Eléazar, grand-sacricateur, fils aîné d'Aaron. Il fut fait chef du peuple fidèle l'an

du monde 3838, avant Jésus-Christ 162, durant la persécution d'Antiochus Epiphane; il donna des preuves extraordinaires de sa religion, de son zèle, de son courage invincible dans les combats et les victoires qu'il remporta sur Apollonius, Seron, Gorgias, Nicanor, Timothée, Bacchides, Lysias, jusqu'à l'an du monde 3843, qu'il mourut en combattant avec une valeur incroyable contre Bacchide et Alcime, généraux de Démétrius, roi de Syrie. Il fut enterré à Modin dans le sépulcre de ses pères, et tout Israël pleura sa perte plus long-temps qu'on n'avait coutume pour les rois même. Ce grand homme a été une des plus expresses figures du Messie, vrai sauveur d'Israël. Il ne paraît cependant pas qu'il ait été honoré d'un culte particulier chez les Grecs ni chez les Latins. Pierre Natal l'a placé dans son catalogue au mois d'octobre, à cause que son histoire se lit alors dans les offices de l'Eglise. Ceux qui en ont parlé en 18 de décembre l'ont fait à l'occasion de la fête de la dédicace qu'il fit du temple, le 25 du neuvième mois lunaire des Juifs, dit *casleu*. Ceux qui en parlent au mois de février, le font par rapport à la fête de la victoire qu'il avait remportée sur Nicanor le 13 du mois *adar*, le douzième et dernier de l'année lunaire, qui peut arriver au 20 de février pour le plus tôt. (Voyez les livres des Machabées,

Baillet, t. 4, 18 décembre.)

JUDA, rabbin, que les Juifs appellent *Rahvenu Hakkados*, c'est-à-dire, notre maître le saint, vivait, selon eux, sous l'empereur Antonin dont il était ami, et dont même il avait été précepteur. Il recueillit les constitutions et les traditions des rabbins qui l'avaient précédé, dans un livre qu'il nomma *Misna* ou *Mischna*. (Voyez ce mot dans le tome 3 de ce Dictionnaire. Voy. le mot TALMUD, t. 5.)

JUDA HIUG DE FEZ, rabbin, passe pour le plus savant grammairien qui ait été parmi les Juifs, lesquels l'appellent ordinairement dans leurs livres, le premier et le prince des grammairiens. Comme il vivait dans le onzième siècle, cela a fait croire à plusieurs et principalement au père Morin qui a été suivi de Vossius, que l'art de la grammaire n'était pas plus ancien chez les Juifs; mais le père Morin a changé de sentiment dans son dernier livre : et M. Simon nomme plusieurs autres grammairiens avec ce rabbin. Il a écrit tous ses ouvrages en langue arabe, entr'autres un excellent dictionnaire qui pourrait être fort utile pour entendre l'Écriture-Sainte, s'il était imprimé; mais il n'est que manuscrit, et fort rare. (Richard Simon, Histoire critique du Vieux-Testament, l. 1, c. 31. Baillet, Jugemens des savaux sur les grammairiens hébreux.)

JUDAÏSME. La religion des Juifs. (Voyez Juifs.)

JUDAS-ISCARIOTH, ou d'*Is-carioth* ou *Judas le traître*, était du bourg d'Isarioth, dans la tribu d'Ephraïm, selon Eusèbe et saint Jérôme, in *Isai.* 28, 1. D'autres veulent qu'il ait été de la tribu d'Issachar, et que de là on ait formé *Issachariotes*, d'où par abréviation on a fait *Ischariotes*. D'autres tirent ce nom du bourg de *Carioth*, dans la tribu de Juda. *Isch-Carioth* signifie en hébreu l'homme de *Carioth*. Les anciens Pères parlent d'un faux évangile sous le nom d'*évangile de Judas*, qui avait été composé par les Cainites, pour autoriser leurs extravagances. (Saint Irénée, l. 1, c. 35. Saint Epiphane, *Heres.* 28, n. 1.)

JUDAS ou JUDE, surnommé *Barsabas*, fut envoyé de Jérusalem avec Paul et Barnabé, à l'église d'Antioche, pour lui faire connaître la résolution qui avait été prise au concile de Jérusalem, sur le sujet des observances légales. Après avoir demeuré quelque temps à Antioche, il s'en retourna à Jérusalem, et c'est tout ce que l'on sait de ses actions. Saint Luc nous dit qu'il était prophète, et des premiers d'entre les frères. On croit qu'il était du nombre des septante disciples (Act. 15, 32.)

JUDAS ou JOIADA, grand-prêtre des Juifs depuis la captivité de Babylone. (2 Esdr. 12, 10.)

JUDAS, dont le nom se lit au ch. 1, v. 10, du second livre des Machabées. On ne sait rien de lui.

JUDAS DE GAULAN ou GAULANITE ou GALILÉEN, était de la ville de Gamala dans la Gaulanite, d'où vient qu'il est nommé indifféremment Judas Galiléen et Judas Gaulanite; il s'opposa au dénombrement que fit Cyrénus dans la Judée, prétendant que les Juifs étaient libres et ne devaient obéir qu'à Dieu. On donna à ses sectateurs le nom d'Hérodiens. (*Voy. HÉRODIENS.*)

JUDAS, hôte de saint Paul à Damas. (*Act. 9, 11.*)

JUDAS, théologien et historien grec, vivait dans le deuxième et troisième siècle. Il composa un traité des soixante-dix semaines de la prophétie de Daniel, et une chronographie qu'il continua jusqu'à la dixième année de l'empire de Sévère, qui est l'an 203 après Jésus-Christ. (*Eusèbe, l. 6, c. 6, Hist. ecclés. Nicéphore, l. 4, c. 34. Saint Jérôme, in Catal.*)

JUDE (saint), apôtre, appelé aussi *Lebbé* ou *Thadée*, était frère de saint Jacques le Mineur, et cousin-germain de Jésus-Christ; il fut marié et eut des enfans. Il fut mis au nombre des apôtres la seconde année de la prédication de Jésus-Christ, et depuis ce temps l'Évangile ne nous apprend rien de lui, sinon que dans la dernière cène il demanda au Sauveur pourquoi il devait se manifester à ses disciples, et non pas au monde. Si l'on en croit les Grecs, saint Jude, après la descente du Saint-Esprit, alla prêcher l'Évangile

dans la Mésopotamie, l'Arabie, la Syrie, l'Idumée et la Lybie, et mourut pour la foi de Jésus-Christ dans la ville de Beryte vers l'an 80. Les Arméniens prétendent qu'il est mort chez eux après y avoir fondé l'épiscopat. L'opinion la plus commune est qu'il mourut dans la Perse avec saint Simon, ou Siméon son frère. Tout est incertain dans ce qu'on dit de leurs reliques. On fait leur fête le 28 octobre. Saint Jude a laissé une épître qui est la dernière des sept catholiques. Il l'écrivit après la ruine de Jérusalem qui arriva l'an 70. Il y parle avec force contre les hérétiques, et surtout contre les Nicolaites, les Simonien et les Gnostiques, qui combattaient la nécessité des bonnes œuvres. Quelques anciens ont douté de la canonicité de cette épître, parce que saint Jude y cite le livre apocryphe d'Hénoch, et un fait touchant le combat de saint Michel contre le démon, à l'occasion du corps de Moïse, qui est tiré d'un autre livre apocryphe, intitulé : l'Assomption de Moïse; mais on répond que saint Jude a pu discerner comme prophète ce qu'il y avait de vrai dans ces ouvrages apocryphes, ou le savoir d'ailleurs. Saint Jérôme, *in lit. cap. 1*, ne trouve pas plus d'inconvénient à dire que saint Jude ait cité un livre apocryphe, qu'il y en a à dire que saint Paul a cité des poètes profanes. Il y a cependant une grande différence qui consiste en ce que saint Paul cite les

profanes comme profanes, au lieu que saint Jude cite Hénoch comme prophète. (Baillet. 28 octobre. Doin Calmet, Préface sur l'épître de saint Jude. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacrés et ecclés. t. 1, p. 451 et suiv.)

JUDÉE, région de l'Asie en Syrie, connue sous le nom de *Palestine*, a pris son nom d'une de ses parties, et a été aussi nommée *Terre de Chanaan*, de *Promission*, d'*Israël*, *Terre-Sainte*. La Judée ou Terre-Sainte en général comprenait les douze tribus des enfans d'Israël; et la Judée particulière n'avait que celles de Juda et de Benjamin, avec les villes de Jérusalem, Béthléem, Ascalon, Azot, Joppé, etc. Du temps de Jésus-Christ, tout ce pays était divisé en six parties, en Galilée, Samarie, et Judée propre, qui étaient deçà le Jourdain vers la mer Méditerranée, et au-delà du même fleuve, en Trachonite, Iturée ou Pérée et Idumée. On ne peut rien ajouter à la peinture que l'Écriture nous fait de la Judée. Elle la décrit comme un pays le plus beau et le plus fertile qui soit au monde, un pays où coulent des ruisseaux de lait et de miel. Joseph nous en parle à peu près de même. (*Antiquit. lib. 15, c. 5. et de bello lib. 3, c. 2, 18 et 36.*) Mais la Judée est réduite aujourd'hui dans un état déplorable sous la domination des Turcs.

JUDEX, (Matthieu) l'un des principaux écrivains des centuries de Magdebourg, naquit à

Tippolswade dans la Misnie le 21 septembre 1528, et fut ministre de l'église de Saint-Ulric à Magdebourg, qu'il quitta en 1559 pour aller enseigner la Théologie à Iena. Il mourut à Rostock le 15 mai 1564. Il a composé beaucoup de livres, dont on peut voir le catalogue dans le dictionnaire de Bayle.

JUDI, fils de Nathanas. (Jérém. 36, 14.)

JUDICE (D. Frédéric de), est auteur d'un ouvrage sous ce titre : *Institutiones theologicæ dogmaticæ, sive brevis demonstratio veræ religionis, id est naturalis, christianæ, catholicæ, adversus atheos, deidas et heterodoxos, autore D. Friderico de Judice, abbate cœlestino; et sacrorum dogmatum in romano, archigymnasio professore, duabus partibus comprehensa, prima pars de essentia et existentia veræ Romæ, 1755, in-8°*. On dit que cette première partie de l'ouvrage dont nous venons de donner le titre, est estimée et qu'elle est recommandable par le bel ordre qui y règne, et surtout par l'enchaînement que l'auteur a su mettre entre les parties qui la composent. (*Journal des Savans, 1757, p. 758.*)

JUDITH, hébr., qui loue Dieu, fille de Meran ou Merari, et veuve de Manassé, était de la tribu de Ruben, selon la vulgate, ou de celle de Siméon, selon les Grecs. On conjecture qu'elle naquit vers l'un du monde 3296, sous le règne d'Ochosias, roi de Juda. Merari son père étant venu

s'établir à Béthulie, y maria sa fille à Manassé de cette ville. Elle perdit son mari à l'âge de quarante-six-ans, et loin de se remarier, elle se consacra tout entière à la pénitence et à la piété. Il y avait trois ans et demi qu'elle était veuve, lorsque la ville de Béthulie fut assiégée par Holoferne, général de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie. Ayant appris qu'Ozias avait promis de livrer la ville dans cinq jours à Holoferne, elle manda chez elle Chabri et Charmi, anciens du peuple; elle leur fit une vive remontrance, et sans leur découvrir son dessein, elle les pria seulement de lui ouvrir la porte de la ville la nuit suivante, afin qu'elle pût sortir avec sa servante. Elle sortit en effet, se fit conduire à Holoferne, qui fut épris de sa beauté, et qui donna ordre qu'on la logeât au lieu où étaient ses trésors. Le quatrième jour il fit un grand festin à ceux de sa maison, et invita Judith à venir passer la nuit chez lui. Elle resta seule avec lui, et pendant qu'il dormait profondément dans son lit, accablé par l'excès du vin qu'il avait pris, elle lui coupa la tête qu'elle donna à sa servante pour la mettre dans son sac. Puis elles sortirent toutes deux comme pour aller prier hors du camp, et arrivèrent à la ville où Judith montra la tête d'Holoferne. Dès que le jour commença à paraître les habitans de Béthulie, de l'avis de Judith, allèrent aux ennemis comme pour les attaquer.

Ceux-ci coururent à la tente d'Holoferne, mais l'ayant trouvé mort, la frayeur s'empara d'eux et les mit en fuite. Les Israélites les poursuivirent et en taillèrent en pièces un grand nombre. Judith comblée d'éloges de toute part, chanta un cantique au Seigneur pour lui rapporter la gloire de cette victoire, et son nom devint très-célèbre. Elle continua de vivre dans la retraite comme auparavant, si ce n'est aux jours de fêtes, qu'elle paraissait en public, et mourut dans une heureuse vieillesse. On trouve le nom de Judith dans le calendrier Julien au 27 de septembre. On n'est point d'accord sur le temps auquel cette histoire est arrivée. Les uns la placent avant la captivité de Babylone, sous le règne de Manassé, roi de Juda, et les autres après.

Le livre de Judith, qui est le dix-huitième de l'Ancien-Testament, renferme en seize chapitres l'histoire de la délivrance miraculeuse de la ville de Béthulie. Ce livre n'a pas toujours été mis au nombre des écritures canoniques, et les protestans le regardent encore aujourd'hui comme une parabole, une tragédie ou un pieux roman. Ils forment cent difficultés sur le temps, sur les personnes, et sur les autres circonstances de cette histoire. Mais malgré ces difficultés, le concile de Trente a mis le livre de Judith au nombre des livres canoniques, et long-temps auparavant, le con-

cile de Nicée en avait fait de même, comme l'assure saint Jérôme dans sa préface sur Judith. Saint Clément le cite dans son épître aux Corinthiens. L'auteur de la synopse en donne le précis comme des autres livres sacrés. Saint Augustin et toute l'église d'Afrique le recevaient dans leur canon. Pour ce qui est de l'auteur de cet ouvrage, les uns l'attribuent à Judith, d'autres au grand-prêtre Joachim ou Eliacim, dont il est parlé dans cette histoire. Ceux qui placent cet événement après la captivité de Babylone, l'attribuent à Josué, fils de Josedech, grand-prêtre d'alors. L'auteur, quel qu'il soit, ne paraît pas contemporain. Il dit, que de son temps la famille d'Achiôr subsistait encore dans Israël, et que l'on y célébrait encore la fête de la victoire de Judith. (14, 6, 16, 31.) Expressions qui insinuent que la chose était passée depuis assez long-temps. Les Juifs lisaient encore l'histoire de Judith en chaldéen du temps de saint Jérôme : mais jusqu'ici on ne l'a point vue imprimée en cette langue. La version syriaque que nous en avons, est prise sur le grec. (Serarius, *Prolegom. sur Judith*. Dom Bernard de Montfaucon, *Vérité de l'histoire de Judith*. Dom Calmet, *Préface sur Judith*. Dom Ceillier, *Hist. des Aut. sacr. et eccl.*, t. 1, p. 155 et suiv. Le Père de la Neuville, jésuite, *Explication du livre de Judith*, avec des réflexions morales et

des notes critiques sur les endroits les plus difficiles, précédée d'une dissertation intéressante dans laquelle l'auteur se propose de fixer le temps où a vécu Judith, et de répondre aux objections que font les protestans pour combattre la canonicité de ce livre; à Paris, chez Bordalet, 1728, in-12.

JUENIN (Gaspard), théologien de la congrégation de l'Oratoire, naquit à Varenbon en Bresse, diocèse de Lyon, l'an 1650, et mourut à Paris le 16 décembre 1713; à soixante-trois ans, au séminaire de saint Magloire où il avait enseigné la Théologie, aussi bien que dans plusieurs autres maisons de sa congrégation. Nous avons de lui : un traité des Sacremens, avec des dissertations sur les censures, sur l'irrégularité et sur les indulgences, en 2 vol in-fol. en latin, 1696 et 1705; des institutions théologiques aussi en latin, en 4 volumes in-12, à Lyon en 1696; à Paris, en 7 volumes in-12, en 1700; et depuis en 1704 à Lyon, et encore à Venise. Trois volumes in-12, en français, sans nom d'auteur, sous le titre de *Théorie pratique des Sacremens*; une *Théologie abrégée par demandes et par réponses*, à l'usage de ceux qui vont être examinés pour entrer dans les saints ordres; deux *défenses apologetiques in-12*, sans nom d'auteur, au sujet des condamnations des institutions théologiques, qui furent faites par M. Paul Gaudet des Marets,

évêque de Chartres, par M. le cardinal de Noailles et M. le cardinal de Bissi. (Dupin, Bibl. du dix-septième siècle, p. 7. M. Goujet, Contin. de la Bibl. de M. Dupin, t. 1, p. 192.)

JUENIN (M.), chanoine de l'abbaye royale et collégiale de Tournus. Nous avons de lui : Nouvelle histoire de l'abbaye royale et collégiale de Saint-Philibert, et de la ville de Tournus, enrichie de figures, avec une table chronologique et quelques remarques critiques sur le quatrième tome de la nouvelle Gaule chrétienne; les Preuves de l'histoire, à Dijon 1733, in-4°.

JUGE.

SOMMAIRE.

§ 1^{er} *Des différentes sortes de juges.*

§. II. *Des devoirs des juges par rapport à eux-mêmes.*

§. III. *Des devoirs des juges par rapport aux lois.*

§. IV. *Des devoirs des juges par rapport à leurs cliens.*

§ 1^{er}.

Des différentes sortes de juges.

Le juge, c'est-à-dire, la personne publique établie pour rendre la justice, est ecclésiastique, ou civil, supérieur, ou subalterne, ordinaire, ou délégué.

Le juge ecclésiastique est celui qui connaît des choses spirituelles, comme les sacrements, le service divin, la simonie, l'hérésie, etc.

Le juge civil, ou laïc connaît des choses temporelles et séculières.

Le juge supérieur est celui dont on ne peut appeler; et le subalterne, celui dont il y a appel.

Le juge ordinaire a droit de juger par son office. Le juge délégué n'a droit de juger que par commission. S'il est délégué pour toutes sortes de causes, il peut subdéléguer une partie de sa juridiction. S'il n'est délégué que pour une cause particulière, il ne peut subdéléguer, à moins qu'il ne soit délégué par le souverain.

§ II.

Des devoirs des juges par rapport à eux-mêmes.

Les juges étant établis pour décider de la fortune, de l'honneur et de la vie des hommes, doivent posséder dans un degré non médiocre, la science, l'intégrité des mœurs, le désintéressement, la force et le courage, puisque sans ces qualités, il est impossible qu'ils ne fassent des fautes très-considérables, ou par ignorance, ou par faiblesse, ou par avarice; et de-là il suit qu'un juge pèche mortellement et est obligé à restituer, lorsque, par ignorance, ou par imprudence et négligence, ou par faiblesse, ou par quelque autre passion, il prononce une sentence injuste. Il est aussi obligé, sous peine de péché mortel, à se démettre de sa charge, s'il n'a pas les qualités propres pour l'exercer dignement et qu'il ne puisse les avoir, ou au moins à en suspendre les fonctions jusqu'à ce qu'il les ait

acquises , s'il peut les acquérir.

§ III.

Des devoirs des juges par rapport aux lois.

I. Les juges sont obligés de juger selon les lois , parce qu'ils n'en sont pas les maîtres , mais les interprètes et les exécuteurs. Ils peuvent cependant quelquefois en laisser la lettre pour en suivre l'esprit , parce que la seule lettre de la loi peut être contraire au droit naturel dans certains cas particuliers que les législateurs n'ont pu prévoir. Lorsque la loi est obscure , ou qu'elle ne s'explique pas , ils doivent s'en tenir à ce qui leur paraît plus conforme à l'équité naturelle. Il suit de ces principes , que les juges ne peuvent , ni laisser le crime impuni , ni le punir moins que les lois l'ordonnent , par commisération , ou quelque autre motif semblable , ni favoriser le pauvre au préjudice du riche contre la disposition de la loi , ni favoriser une partie au préjudice de l'autre , lorsque leurs droits sont également probables , ni suivre les lois d'un état , qui seraient contraires au droit naturel.

II. Les juges peuvent condamner à mort un innocent qui est prouvé juridiquement coupable , par la déposition de témoins irréprochables , lorsqu'ils ont fait tout ce qu'ils ont pu pour le sauver sans pouvoir y réussir. La raison est que le juge considéré comme tel , est une personne publique qui , en cette qualité peut et doit juger conformément

à la loi , et non pas selon sa science , ou connaissance particulière. C'est le sentiment d'un grand nombre de théologiens après saint Thomas (2. 2. q. 54. a. 6 ad 3.), auquel il serait inutile d'opposer qu'il n'est jamais permis ; et que c'est une chose intrinsèquement mauvaise de faire mourir un innocent. Cela est vrai d'un innocent connu publiquement pour tel , mais non pas d'un innocent connu publiquement et prouvé juridiquement coupable , qui n'est déféré et soumis au juge qu'en cette qualité , et comme à une personne publique , qui est obligée de suivre la disposition des lois , qui ordonnent de condamner à mort un homme accusé de crime capital , par la déposition de témoins irréprochables. S'il y a de la faute dans cette condamnation , elle tombe uniquement sur les faux témoins , et non pas sur le juge qui , comme personne publique , est obligé de conformer sa sentence à leur déposition.

§ IV.

Des devoirs des juges par rapport à leurs cliens.

I. Les juges ne peuvent juger , ni licitement , ni validement , que ceux qui leur sont soumis.

II. Les juges ne peuvent , sans un grand péché , recevoir des présents de leurs cliens. L'Écriture , les conciles et les ordonnances de nos rois leur défendent également ce contagieux commerce. *Xenia et dona excusant oculos judicum , et quasi*

mutus in ore avertit corruptiones eorum, dit l'Esprit-Saint. (*Eccli.* 20, 31.) On peut voir le concile de Toulouse de l'an 1229, 1295, celui de Cantorbéry de l'an etc. Charles VII, Louis XII, François I^{er}, Henri III, dans l'assemblée de Blois, n^o 114, et Louis XIV, l'an 1667, défendent aux juges et aux autres officiers de prendre, ni recevoir des présents de ceux qui auront affaire à eux, sur peine de concussion et de privation de leurs charges. Ils sont donc obligés à restituer tout ce qu'ils ont reçu, et cette obligation passe à leurs héritiers. Ils peuvent néanmoins recevoir quelque chose après la fin d'un procès, pourvu que les personnes qui leur donnent, ne le fassent pas à dessein de se les rendre favorables pour quelque autre affaire à venir, et qu'il n'y ait en effet aucun danger d'affaiblissement de leur part, par rapport à la justice.

III. Les juges sont obligés de finir les affaires le plus clairement et le plus promptement qu'ils peuvent. Ils péchent par conséquent et sont tenus à restitution lorsqu'ils prononcent d'une manière ambiguë qui donne lieu à de nouveaux procès; quand ils appointent des causes suffisamment éclaircies à l'audience; quand ils retardent sans raison le jugement des affaires au préjudice des parties. Il en est de même quand pour favoriser la partie dont le droit est mauvais, ils conseillent à l'autre de s'accommoder; quand ils renvoient

les parties sans dépens, pour faire grâce à celui qui devait régulièrement les payer; quand ils prennent, ou taxent au-delà de l'ordonnance, ou qu'ils souffrent que leurs inférieurs le fassent; quand ils reçoivent dans leurs corps des personnes incapables; enfin quand ils n'empêchent pas les abus qu'ils peuvent et qu'ils sont tenus d'empêcher par leurs charges. (*Voyez Pontas, au mot Juge. M. Collet, Moral. t. 5, p. 205. M. de la Bigotière, dans son livre intitulé: Devoir des juges. L'Idée d'un bon juge, par M. Simon, à la suite de sa Bibliothèque du droit. Le Traité des devoirs des juges, par André-Bon Mandelt.*)

JUGES, nom que l'on donna à ceux qui gouvernèrent les Israélites, depuis Josué jusqu'à Saül. La charge de juges était à vie, mais elle n'était point héréditaire. C'était Dieu qui les suscitait pour l'ordinaire, et qui leur donnait toute leur autorité. Il arrivait aussi quelquefois que sans attendre une révélation particulière, le peuple choisissait pour juge celui qui lui paraissait plus propre pour le gouverner, et le tirer de l'oppression. Comme assez souvent les oppressions qui faisaient recourir aux juges, n'étaient point universelles, leur pouvoir ne s'étendait pas sur tout le peuple, mais seulement sur le pays qu'ils avaient délivré. Quoique le nom de *juger* et de *juge* se mette quelquefois dans l'Écriture pour *régner, exercer la souveraine autorité*, le pou-

voir des juges n'était pas cependant égal en tout à celui des rois. Ils décidaient absolument des procès, des affaires de la guerre et de la paix, protégeaient la religion, punissaient le crime, et vivaient au reste sans éclat, sans pompe, sans gardes, sans suite, sans équipage, à moins que leurs richesses ne les missent en état de se donner un train conforme à leur dignité. Ils ne faisaient point de nouvelles lois, ne levaient rien sur le peuple, et n'avaient point d'autre revenu de leur charge, que les présents qu'on leur faisait. La durée du temps des juges depuis la mort de Josué jusqu'au commencement du règne de Saül, est de trois cents trente-neuf ans.

JUGES ordinaires parmi les Juifs : Moïse avait ordonné que l'on établit dans chaque ville des juges et des magistrats pour terminer les différends du peuple (Deuter, 16, 18 et 17, 8, 9.), et que lorsqu'il arriverait quelque affaire d'une plus grande conséquence, on se transportât au lieu que le Seigneur aurait choisi pour y examiner la difficulté devant les prêtres de la race d'Aaron, et devant le juge ou le chef du peuple que le Seigneur aurait suscité en ce temps-là, et au jugement duquel on devait déférer sous peine de mort. Du temps de Notre-Seigneur, il y avait dans chaque ville un tribunal composé de trois juges qui connaissaient des moindres fautes, comme du vol, etc. Il y avait un autre tri-

bunal composé de vingt-trois juges qui jugeaient des affaires importantes et criminelles, et dont les sentences allaient ordinairement à la mort. Enfin le grand-sanhédrin était à Jérusalem, et connaissait des affaires les plus importantes de la religion et de l'état, et de celles qui concernaient le roi et le grand-prêtre. On croit que Notre-Seigneur faisait allusion à ces deux derniers tribunaux, lorsqu'il disait : *Quiconque se mettra en colère contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement, c'est-à-dire, par vingt-trois juges : Et celui qui dira à son frère, raca, méritera d'être condamné par le conseil, c'est-à-dire, par le grand-sanhédrin.*

JUGES (livre des). C'est un livre de l'Écriture-Sainte qui a toujours passé pour canonique, et qui renferme l'histoire de trois cents dix-sept années, pendant lesquelles les Israélites furent gouvernés par des juges, c'est-à-dire, par les chefs qui les conduisaient de la part de Dieu dont ils tenaient la place, soit qu'ils fussent suscités extraordinairement par le Seigneur, soit qu'ils fussent choisis par le peuple. Il est incertain qui a composé cette histoire. Les uns l'attribuent à tous les juges eux-mêmes, ou à plusieurs d'entre eux. D'autres en font auteur Plinées, ou Ezéchias, ou Esdras, ou Samuël, et ce dernier sentiment paraît le plus probable. 1°. Parce que l'écrivain vivait en un temps où les Jébu-

séens étaient encore maîtres de Jérusalem, et par conséquent avant le règne de David. 2°. Parce qu'alors la république des Hébreux était gouvernée par des rois, puisque l'auteur remarque si souvent que sous les juges, *il n'y avait point de roi dans Israël*; ce qui convient au temps de Samuël qui vivait sous Saül, et qui voulait faire remarquer la différence du gouvernement de son temps, et de celui du temps des juges.

La plus grande difficulté qu'on oppose à ce sentiment, consiste dans ce passage : *Les enfans de Dan établirent Jonathán et ses fils, prêtres dans la tribu de Dan, jusqu'au jour de leur captivité; et l'idole de Micha demeura chez eux, tandis que la maison de Dieu fut à Silo.* (Judic. 18, 30, 31.) La captivité de la tribu de Dan, dont il est parlé ici, fut probablement celle qui arriva sous Téglatphalassar, roi d'Assyrie, plusieurs centaines d'années après Samuël qui par conséquent n'a pu écrire ce livre. On répond que ce passage a pu être ajouté à l'ouvrage de Samuël. On trouve divers exemples de ces sortes d'additions faites au texte des livres sacrés. (Dom Calmet, Préface sur le livre des juges.)

JUGEMENS DE DIEU.

Épreuves qu'on faisait autrefois en justice, pour connaître la vérité des faits cachés. (*Voyez ÉPREUVES.*)

JUGEMENT DERNIER. C'est

celui que Jésus-Christ exercera à la fin du monde sur tous les hommes; car quoiqu'ils soient tous jugés en particulier au moment de leur mort, il est nécessaire qu'ils le soient encore tous ensemble à la face de l'univers, pour quatre raisons principales: 1°. Pour justifier la conduite de Dieu devant tous les hommes, et faire triompher sa providence, contre laquelle les impies blasphèment. 2°. Pour séparer publiquement les bons d'avec les méchans. 3°. Pour récompenser, ou pour punir les hommes dans les corps aussi bien que dans leurs âmes. 4°. Pour augmenter la gloire des saints, et le supplice des méchans, à proportion de ce que les uns et les autres auront mérité. Tous les hommes paraîtront donc en corps et en âme à la fin du monde devant le tribunal de Jésus-Christ. Les anges sépareront les élus des réprouvés, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Ils mettront les élus à la droite, et les réprouvés à la gauche de Jésus-Christ qui prononcera aux uns et aux autres leur arrêt éternel. Il dira aux élus : *Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde.* Il dira aux réprouvés : *Allez, maudits, au feu éternel qui est préparé au diable et à ses anges.* Alors les réprouvés iront dans les enfers souffrir en corps et en âme les supplices éternels, et les élus iront en corps et

en âme jouir dans le ciel du bonheur éternel.

JUGEMENT DOCTRINAL, *judicium doctrinale*. Lorsque des personnes savantes, mais qui n'ont pas reçu de Dieu l'autorité pour décider, jugent d'un point théologique, on appelle leur jugement, jugement doctrinal. Si elles ont reçu l'autorité pour décider, leurs jugemens sont des jugemens juridiques et décisifs, ou définitifs. Le pape seul et les évêques ont reçu de Dieu le droit de porter des jugemens décisifs en matière ecclésiastique et théologique. Les docteurs et les autres théologiens ne peuvent porter que des jugemens doctrinaux.

JUGEMENT TÉMÉRAIRE, est celui que l'on porte du péché du prochain, sans raison suffisante. Le jugement téméraire est un péché mortel lorsqu'il est volontaire en matière grave, parce qu'il fait une injure considérable au prochain que l'on croit mauvais sans un juste fondement.

JUGLARE (le père Aolysius), jésuite de Nice, entra dans la société en 1622, et enseigna la rhétorique pendant dix ans. Il fut ensuite appelé à la cour de Savoie, pour avoir soin de l'éducation du prince Charles-Emmanuel, et mourut à Messine le 15 novembre 1653. On a imprimé à Lucques une partie de ses ouvrages latins, sous ce titre : *Aolysii Jugularis Niciensis, à societate Jesu, elogia*, in-12. Ce recueil contient, 1°. Cent

éloges de Jésus-Christ, qui furent imprimés pour la première fois à Gènes en 1641. 2°. Quarante autres éloges en l'honneur de Louis XIII, roi de France, imprimés à Lyon en 1644. 3°. Plusieurs inscriptions, épitaphes et éloges sur divers sujets, imprimés aussi à Lyon la même année. 4°. Les vertus mêlées, ou les éloges des plus grands évêques qui ont vécu dans l'Église, imprimées aussi à Lyon la même année, et réimprimées à Gènes en 1653, sous ce titre : *Pars secunda elogiorum, humana complectens*. Les autres ouvrages du père Juglare sont trois oraisons funèbres; savoir, une de Victor-Amédée, duc de Savoie, imprimée en italien à Turin en 1638; une de la marquise de Saint-Germain, et la troisième du prince de Masserano; un Discours italien sur l'Eucharistie; l'éloge du maréchal de Toiras en latin; *Judicium Agessini Solarii ex comitibus Moretæ, Taurini*, 1645; *Regiæ celsitudinis Caroli-Emmanuelis II, Sabaudicæ ducts, inclyti generis notitia*; *Monachii*, 1650; des panégyriques en l'honneur de Jésus-Christ, en italien; l'École de la vérité ouverte aux princes, en italien; un recueil de sermons pour l'avent et pour le carême. (Journal des Savans, 1710, p. 222 de la première édition et 201 de la seconde.)

JUIFS, *Judæi*. C'est le nom qu'on donna depuis la captivité de Babylone, aux Israélites qui en revinrent. Ce nom vient de

Juda, parce qu'alors la tribu de Juda était la plus puissante, et presque la seule qui fût quelque figure dans le pays. Avant cela on ne donnait le nom de Juifs qu'à ceux qui habitaient le royaume de Juda; et tant que la Terre-Sainte ne fut pas divisée en deux royaumes, les descendants de Jacob ne furent connus que sous le nom d'Israélites ou d'Hébreux. Les Juifs gémissaient plus de deux cents ans sous l'esclavage des Égyptiens; Moïse les en retira, et les conduisit pendant quarante ans parmi les déserts de l'Arabie Pétrée où Dieu les nourrit de la manne. Jusqu'à les mit en possession du pays de Chanaan que Dieu avait promis à leurs pères, et d'où ils furent menés captifs à Babylone, en punition de leurs crimes. Ayant été délivrés après soixante-dix ans de captivité, ils retournèrent dans leur pays, rebâtirent Jérusalem, rétablirent leur état, et se fortifièrent de telle sorte, qu'au temps de Jésus-Christ, ils étaient une des plus puissantes nations de l'Orient. Mais ayant eu le malheur de le crucifier, au lieu de le recevoir comme leur libérateur et leur Messie, ce crime, plus énorme que tous ceux dont ils s'étaient rendus coupables jusques-là, causa leur ruine entière. Les Romains, sous Vespasien et Tite son fils, en firent un carnage horrible. Jérusalem fut prise et détruite, le temple brûlé, et les Juifs dispersés, portant partout, depuis dix-sept cents ans de misères, les marques

constantes de leur réprobation.

Les Juifs divisent aujourd'hui leurs lois et leurs cérémonies en trois ordres le premier comprend les préceptes de la loi écrite, qui sont renfermés dans le Pentateuque. Le second regarde la loi orale ou de bouche, c'est-à-dire, les gloses que les docteurs ont faites sur le Pentateuque, et un nombre infini de constitutions et de règles recueillies dans le *Thalmud*. Le troisième comprend les choses que l'usage a autorisées en divers temps et en différens lieux; ce qui fait qu'on les appelle coutumes. La loi écrite par Moïse, et la loi orale qui vient des docteurs par tradition, sont généralement reçues de tous les Juifs, quoique dispersés dans toutes les parties du monde, sans qu'il y ait entre eux à cet égard aucune différence considérable. Mais pour les coutumes, elles diffèrent beaucoup, parce que les Juifs ont pris les usages des lieux où ils se sont trouvés dispersés. Tout leur culte ne consiste plus qu'en prières qu'ils font dans leurs synagogues, et leur créance contient les sept principaux articles de foi qui suivent : 1°. Dieu est un, incorporel et éternel. 2°. On ne doit adorer et servir que Dieu seul. 3°. Il y a eu et il peut encore y avoir des prophètes. 4°. Moïse a été le plus grand prophète, et la loi qu'il a laissée a été dictée de Dieu. 5°. La loi de Moïse est immuable, l'on n'y peut, ni ajouter, ni retrancher.

9°. Il viendra un Messie plus puissant que tous les rois de la terre. 7°. Dieu ressuscitera les morts à la fin des temps, et sera ensuite un jugement universel. (M. Simon, Hist. critique du Vieux-Testament. Basnage, Hist. des Juifs. Voyez. RELIGION.)

JUILLET, septième mois de l'année, *julius*. Ce mois était appelé *quintilis* dans le calendrier de Romulus, parce qu'il était le cinquième mois de l'année du calendrier de ce roi qui n'avait fait l'année que de dix mois seulement, la commençant au mois de mars. Marc-Antoine, dans son consulat, ordonna que ce mois serait appelé *julius* en l'honneur de Jules-César qui était né dans ce mois, et qui avait réformé l'ancien calendrier de Romulus. La canicule commence au 23 de juillet, quand le soleil entre dans le signe du lion.

JUIN, le sixième mois de l'année où le soleil entre dans le signe du cancer, qui fait le solstice d'été, *junius*. Ce mot vient ou de *Junon* ou de *Junius Brutus* qui chassa les rois de Rome, ou des jeunes gens à *junioribus*, parce que le mois de juin était pour les jeunes gens comme le mois de mai pour les vieillards. Les plus longs jours de l'année dans tout l'hémisphère septentrional, sont le 21, le 22 et 23 de juin.

JULE, centenier de la cohorte nommée l'Auguste, entre les rhains de qui Festus, gouverneur de Judée, remit saint Paul

pour le conduire à Rome où il avait appelé. Jule étant arrivé à Alexandrie, remit le saint apôtre sur un vaisseau qui allait à Rome. (Act. 27.)

JULE AFRICAÎN. (Voy. AFRICAÎN.)

JULE (saint), martyr en Bulgarie, était un des soldats de l'armée romaine, qui gardaient les limites de l'empire à Durostoro; ville de la seconde Mésie. Il confessa courageusement le nom de Jésus-Christ devant le gouverneur du pays, nommé Maxime, qui lui fit couper la tête vers l'an 302. On fait sa fête le 27 de mai. (Bailet, 27 mai.)

JULE, nommé *Bile*, martyr et compagnon de sainte Crispine. (Voyez CRISPINE.)

Papes.

JULE, premier du nom, pape (saint), Romain de naissance, succéda au pape saint Marc, le 6 février 337. Il soutint fortement la cause de saint Athanase, envoya ses légats au concile de Sardique en 347, et mourut saintement le 12 avril 352, jour de sa fête. Nous n'avons de lui que deux lettres que saint Athanase nous a conservées dans ses apologies. L'une est écrite aux orientaux sur l'innocence de saint Athanase; et l'autre aux Égyptiens et à ceux d'Alexandrie, qu'il félicite sur le retour du même saint dans son église. Les autres ouvrages que l'on attribue à saint Jule sont supposés. Le pape Libère lui succéda. (Hermant; Vie

de saint Athanase. Pagi, Critique de Baron. Baillet, 12 avril, etc.)

JULE II, dit auparavant *Julien de la Rovere*, cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens, était natif du bourg d'Albizole, près de Savone, et fils de Raphaël, frère du pape Sixte IV. Il fut successivement évêque de Carpentras; d'Albano, d'Ostie, de Boulogne et d'Avignon. Le pape Sixte IV son oncle le fit cardinal en 1471; et lui donna le commandement de ses troupes contre les peuples révoltés en Ombrie. Il vint ensuite légat en France, fut depuis chef de parti dans quatre conclaves, et succéda au pape Pie III le premier novembre 1503. Comme il avait l'esprit guerrier, il forma une ligue contre les Vénitiens, se déclara contre Louis XII roi de France, mit son royaume en interdit, et délia ses sujets du serment de fidélité. Louis XII de son côté se pourvut contre Jule dans les assemblées de Tours et de Pise, ce qui causa beaucoup de chagrin au pape. Il ne fut pas moins sensible à la perte de la bataille de Ravenne, et mourut le 21 février 1513. Léon X lui succéda (Papyrus Masson, in *Jul.* II. Sponde, in *Annalib.* à l'an 1503, etc.)

JULE III, Romain, nommé auparavant *Jean-Marie du Mont*, neveu du cardinal Antoine de Monté, se rendit habile dans les belles-lettres et dans le droit. Il devint évêque de Palestine, archevêque de Siponte, et cardinal en 1536. Il fut ensuite

chargé de diverses commissions importantes, telles que les légations de la Lombardie, de la Romagne, et de Boulogne. Il succéda au pape Paul III le 8 février 1550, rétablit et continua le concile de Trente, auquel il avait présidé sous son prédécesseur, prit les armes avec l'empereur contre Octave Farnèse, duc de Parme, reçut l'obéissance de quelques patriarches orientaux, et mourut le 23 mars 1555. Ce pape avait un génie sévère, ferme, intrépide. Marcel II lui succéda. (Sponde et Rainaldi, in *Annalib.*)

JULIAS, *Julie*, femme romaine dont parle saint Paul dans le seizième chapitre de son épître aux Romains. Quelques-uns doutent si Julius n'est pas plutôt un nom d'homme.

JULIE ou **JULE** (saint), l'un des dix-huit martyrs de Saragosse, et compagnon de S. Luperque. (*Cherchez LUPERQUE.*)

JULIE (sainte), vierge et martyre en Corse, était de Carthage en Afrique. Genseric, roi des Vandales, ayant pris cette ville l'an 439, abandonna les filles et les femmes de qualité, pour être vendues à des marchands d'esclaves. Julie fut enlevée en Syrie où son marchand la vendit à un homme du pays, nommé Eusèbe. Cet homme qui faisait un grand négoce de marchandises, s'étant embarqué pour les Gaules, s'arrêta au cap de Corse où les patens célébraient une fête en l'honneur de leurs idoles.

Julie qui était demeurée sur le bord avec une partie de l'équipage, déplorait leur aveuglement. Félix, gouverneur du pays, le sut, l'enleva et la fit pendre à un gibet le 22 mai, jour qui a été consacré à sa mémoire. (Dom Thierry Ruinat, Histoire de la persécution des Vandales, qu'il a jointe à son édition de Victor de Vite. Baillet, 22 mai.)

JULIEN (saint), martyr et compagnon de saint Césaire, diacre et martyr de Terracine. (*Cherchez CÉSARE, DIACRE ET MARTYR.*)

JULIEN (saint), martyr et l'un des sept fils de sainte Symphorose, martyrs à Tivoli près de Rome. (*Cherchez SYMPHOROSE.*)

JULIEN (saint), martyr à Brioude en Auvergne, était né à Vienne-sur-le-Rhône d'une famille des plus considérées de la ville. Il suivit la profession des armes, et demeurait dans Vienne chez le tribun Ferréol, chrétien comme lui, lorsque le gouverneur de la province Viennoise, nommé Crispin, voulut faire valoir les édits des empereurs contre la religion. Julien se retira par le conseil de Ferréol, et se tint caché près de la petite ville de Brioude. Crispin y envoya des soldats qui lui tranchèrent la tête qu'ils apportèrent à Vienne. Son corps fut porté à Brioude, et Dieu fit connaître la gloire de son serviteur par une multitude innombrable de miracles qu'il opéra par son intercession. On fait sa fête le 28

d'août. On conjecture que sa mort arriva du temps des empereurs Dioclétien et Maximien. (Tillemont, Mém. eccl. t. 5. Baillet, 28 août.)

JULIEN (saint), premier évêque du Mans, vers la fin du troisième siècle, convertit le peuple du Maine à la foi, et en devint l'apôtre. On ne sait, ni le lieu de sa naissance, ni le temps précis auquel il a vécu, ni le détail des actions de sa vie, ni le genre de sa mort. On fait sa fête le 27 janvier. (Baillet, 27 janvier.)

JULIEN (saint), martyr de Césarée en Palestine, et compagnon de saint Théodule. (*Cherchez THÉODULE.*)

JULIEN (saint), martyr et compagnon de saint Luce, martyr d'Afrique. (*Cherchez LUCE.*)

JULIEN (saint), martyr d'Alexandrie dans le troisième siècle, fut brûlé pour la foi avec Cronion, l'un de ses domestiques, après avoir été cruellement fouettés dans toutes les rues de cette grande ville. Un soldat nommé *Basas*, qui les avait accompagnés par toute la ville, et garanti des insultes de la populace, fut pris et décapité comme chrétien. Leurs noms sont marqués au 27 février dans le martyrologe romain. (Eusèbe, Hist. l. 6, c. 41. Baillet, 27 février.)

JULIEN (saint), martyr de Cilicie dans le troisième ou quatrième siècle, fut conduit de ville en ville pendant un an entier, par toute la Cilicie, pour être exposé aux insultes des peu-

ples. On lui déchira ensuite le corps jusqu'aux os; on lui appliqua le feu, et on le jeta en mer cousu dans un sac de cuir avec des couleuvres, des vipères et des scorpions. Les Grecs et les Latins célèbrent sa mémoire le 16 de mars. (Saint Chrysostôme, Hom. 47, tom. 1. Dom Ruinart, Act. sinc. Tillemont, Mém. ecclés. t. 5. Baillet, 16 mars.)

JULIEN, dit l'*Hospitalier*, saint et martyr d'Antinople, était d'Egypte, et vivait au commencement du quatrième siècle, du temps de Maximin. Il épousa une demoiselle de qualité et de grande vertu, nommée Basilisse, avec laquelle il garda une continence perpétuelle. Basilisse mourut en paix après avoir converti beaucoup d'idolâtres; et Julien souffrit le martyr à Antinople. L'Eglise les honore tous les deux sous le titre de *vierges et martyrs*, et la confusion causée par le grand nombre des saints du nom de Julien, fait que les martyrologes varient beaucoup à leur sujet. (Baillet, 9 janvier.)

JULIEN (saint), anachorète en Mésopotamie, né en occident, fut vendu dans son enfance pour être esclave, et emmené à Héliopolis du mont Liban, où il servit un maître qu'il le maltraita beaucoup. Son maître étant mort, il passa en Mésopotamie où il embrassa la vie solitaire, et eut l'avantage de vivre avec saint Ephrem. Il donna jusqu'à sa mort des exemples admirables

d'un détachement parfait, d'une mortification générale, d'une humilité profonde, d'une compunction continuelle qui lui faisait verser des larmes en abondance, et d'une patience à l'épreuve au milieu des persécutions qui lui furent suscitées. Il mourut vers les commencemens de l'empereur Valens qui fut associé à l'empire en 364. Le martyrologe romain fait mention de saint Julien au 9 de juin. Sa vie, écrite par saint Ephrem, se trouve dans Surius et dans Bollandus. Sozomène en a aussi parlé au ch. 14 du troisième livre de son histoire. (Baillet, 9 juin.)

JULIEN, surnommé *Sabas*, qui veut dire en syriaque *grison* ou *vieillard* (saint), se retira d'abord dans une caverne étroite du territoire d'Édessa, ville capitale de l'Osroène, province de Mésopotamie. Il ne mangeait qu'une fois la semaine, et toute sa nourriture n'était que du pain de millet, de l'eau et du sel. Il eut en cet endroit jusqu'à cent disciples; mais les visites et les honneurs qu'on lui rendait l'obligèrent de s'en aller au mont Sina en Arabie, avec quelques autres solitaires. Il revint au bout de quelques temps en Mésopotamie où il prédit la mort de l'empereur Julien l'Apostat l'an 363. Les ariens ayant fait courir le bruit que saint Julien avait embrassé leur communion, il partit, vers l'an 370, pour Antioche avec Acace et Astère,

qui l'étaient allés trouver à ce sujet. Après avoir marché deux ou trois jours dans le désert, il arriva un soir dans une bourgade où il logea chez une femme riche qui l'en avait prié. Quand ils furent à table, saint Julien demanda qu'on appelât l'enfant de cette femme pour recevoir sa bénédiction. On lui dit qu'il était tombé dans un puits; le saint y alla et vit l'enfant assis sur la surface de l'eau qu'il frappait de la main en se jouant. On le retira aussi-tôt, et quand il en fut sortit, il courut se jeter aux pieds de Julien, disant qu'il l'avait vu qui le soutenait sur l'eau. Lorsque saint Julien fut arrivé à Antioche, il se logea dans des cavernes où l'on croyait que saint Paul s'était caché, et guérit un grand nombre de malades, entre autres le comte d'Orient, et un mendiant qui se traînait dans une jatte, privé de l'usage de ses membres, ce qui causa beaucoup de confusion aux hérétiques. Il reprit ensuite le chemin de sa solitude où il finit saintement sa vie. On fait sa fête le 18 octobre. Son histoire est rapportée au second chapitre du Philothée de Théodoret, qui assure l'avoir appris d'Acace de Bérée, disciple du saint. (D'Andilly, Vies des Pères du Désert, t. 2. Fleury, Histoire ecclésiastique, t. 4. Baillet, 18 octobre.)

JULIEN POMÈRE, prêtre et abbé, était Africain et né en Mauritanie. Il passa de son pays dans les Gaules où il fut ordon-

né prêtre; mais il ne quitta point les exercices de la vie monastique dont il faisait profession. Saint Rurice, évêque de Limoges, lui donne dans ses lettres la qualité d'abbé, sans dire de quel monastère. Il semble qu'il ait voulu l'attirer à Limoges, avec la permission d'Eone, évêque d'Arles, où Pomère demeurerait. Gennade et Isidore disent qu'il avait composé à la manière des dialecticiens, un Traité en forme de dialogue, entre l'évêque Julien et le prêtre Verus, intitulé : De la nature de l'âme et de ses qualités, divisé en huit livres. Nous n'avons plus ce Traité de Julien, ni celui qu'il avait fait sur le mépris des choses du monde, et adressé à un nommé Principius. Il en avait fait un autre qui n'est pas non plus venu jusqu'à nous, et qui avait pour titre : Des Vertus et des vices; et un quatrième intitulé : De l'Institution des Vierges. Les trois livres de la vie contemplative, qui ont été attribués pendant plusieurs siècles à saint Prosper, sont reconnus aujourd'hui pour être de Julien Pomère. Harialfe, moine de Saint-Riquier, marque parmi les livres de son monastère l'exposition et les prognostiques de Julien Pomère. Ils étaient divisés en trois livres, et ainsi différens de ceux que Julien, évêque de Tolède, écrivit depuis, sous un semblable titre. On ne sait ce que c'est que les sermons que Gesner dit avoir été imprimés à Cologne ;

sous le nom de Pomère, mais qui auparavant étaient attribués à Ponserius. Julien Pomère était également instruit dans les sciences divines et humaines. Saint Eunnade donne de grands éloges à son génie, à son savoir et à sa vertu dans une lettre qu'il lui écrivit. Ses livres de la vie contemplative justifient cet éloge. Le style en est vif, les pensées en sont justes, et les maximes solides. La dernière édition de cet ouvrage est de 1711, à Paris, chez Desprez. Elle fait partie de l'appendix des écrits de saint Prosper, imprimés en la même ville la même année. (D. Ceillier, *Histoire des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 15, p. 451 et suiv.)

JULIEN (saint), évêque de Tolède, naquit dans cette ville dont il fut élu évêque l'an 680. Il fit éclater dans toute sa conduite une sagesse consommée, une vigilance continuelle, un zèle toujours actif, une charité sans bornes. Il aimait tendrement l'Eglise de Jésus-Christ, défendait ses droits, réformait les mœurs de ses enfans, nourrissait ses pauvres dont il était le protecteur et le père. Doux, humble, modeste, sobre, frugal, infatigable à la prière et au travail, il passait continuellement de la prière aux fonctions pastorales, et de ces fonctions à la prière. Il présida à trois conciles nationaux tenus à Tolède, dans lesquels il fit faire quantité de sages réglemens. Il mou-

rut saintement le 6 mars de l'an 690, quoiqu'on ne fasse sa fête que le 8 du même mois. Saint Julien a composé plusieurs ouvrages qui l'ont fait mettre au rang des Pères de l'Eglise. Voici ceux qui nous restent : un *Traité des pronostics*, divisé en trois livres, et adressé à Idatius, évêque de Barcelone, avec une lettre à cet évêque et une prière. Le premier de ces livres est de l'origine de la mort des hommes. Le second, de l'état des âmes des défunts jusqu'à la résurrection. Le troisième est de la résurrection même. Un *Traité du sixième âge du monde*, divisé aussi en trois livres, à la tête duquel il y a une lettre au roi Ervige, avec une prière. Il prouve dans cet ouvrage contre les Juifs, que le Messie est venu, et que ce Messie est Jésus-Christ. Un *Traité des écrivains ecclésiastiques*, qui est la suite de celui de saint Ildéfonse. L'*Histoire des actions de Vamba*, roi des Goths, dans les Gaules. Félix de Tolède, son successeur, lui attribue encore un livre d'antilogies ou de contrariétés apparentes de l'Ecriture ; mais cet ouvrage est de Berthaire, abbé du Mont-Cassin, comme le prouvent les plus anciens manuscrits. Félix de Tolède attribue à saint Julien plusieurs autres ouvrages qui sont perdus, comme un livre de réponses, adressé à Dalius, évêque de Barcelone ; un *Apologetique de la foi*, adressé au pape Benoît ; un autre *Apologetique* :

un Recueil de poésies, etc. (Saint Isidore de Séville, dans son livre des Hommes illustr., *in Append.* Dupin, Biblioth. eccl., t. 7. Baillet, 8 mars. Dom Ceillier, Hist. des Auteurs sacr. et eccl., t. 17, p. 733 et suiv.)

JULIEN D'ÉCLANE, disciple de Pélage, était fils de Mémorius, évêque de Capoue, ami intime de saint Augustin. Il fut marié, et après la mort de sa femme, élevé au diaconat, puis à l'évêché de Capoue, selon Gennade, ou plutôt à celui d'Éclane, petite ville située entre la Campanie et la Pouille, comme l'assure saint Prosper. Ayant eu le malheur d'embrasser le pélagianisme, il fut chassé de son église, condamné plusieurs fois par les papes et les empereurs, et mourut misérablement vers l'an 450. Il était éloquent et avait l'esprit agréable et brillant, comme il paraît par ses ouvrages qui sont quatre livres à Turbantius contre le premier livre de saint Augustin, des noces et de la concupiscence; huit autres livres contre les secondes noces et de la concupiscence, dont les cinq premiers sont dans l'ouvrage imparfait de saint Augustin; un symbole de foi; deux lettres et quelques autres ouvrages, dont on voit des fragmens dans Bède. (Prosper, *in Chron.* Baronius, à l'an 419. Noris, Hist. pelag. Dupin, cinquième siècle.)

JULIEN CÉSARIN, cardinal-évêque de Frascati, fut envoyé par le pape Martin V contre les

Bohémiens, et nommé pour assister en qualité de légat du saint-siège, au concile de Bâle. On a deux lettres de ce cardinal, adressées au pape Eugène, pour le détourner de la dissolution du concile; un discours qu'il fit dans le concile contre les Bohémiens, et plusieurs discours qu'il a faits à Ferrare et à Florence. (Dupin, quinzième siècle.)

JULIEN (madame de), vicomtesse de Monfa, nouvelle convertie, morte le dernier jour de février 1687, a laissé: *Élévations à Jésus-Christ sur des textes du Nouveau-Testament*, avec quelques réflexions chrétiennes sur divers sujets. Il y a dans ces élévations des saillies fort vives, mêlées de tendres raisonnemens adressés à Jésus-Christ. Ses réflexions contre le monde et le péché sont l'effet d'un saint zèle. Cet ouvrage de madame de Julien fut imprimé pour la première fois à Montpellier, deux ans après sa mort. Il en parut une seconde édition à Paris chez Jean-Baptiste Cusson, en 1706, in-24. Cette nouvelle édition est augmentée d'un exercice de l'amour de Jésus pour chaque jour de la semaine, composé par M. de V..., prêtre. (Journal des Savans, 1706, p. 606 et suiv.)

JULIEN DE TOURS (Saint-), abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, située dans la ville de Tours. Elle était fort ancienne, et existait déjà sous le nom de Saint-Maurice avant le temps de

saint Grégoire de Tours; mais on ignore quelle règle on y a d'abord suivie. Ce monastère ayant été détruit par les Normands vers l'an 853, Theobald, archevêque de Tours, le fit rétablir sous l'invocation de Notre-Dame et de Saint-Julien dans le siècle suivant, et il en donna la direction à Odon de Cluni, qu'il fit venir de l'abbaye de Fleuri. (*Gallia christ.* t. 3, p. 545, *vetter. edit.*) La mense abbatiale de Saint-Julien de Tours a été unie au ci-devant collège des jésuites de la même ville.)

JULIENNE (sainte), vierge et martyre, souffrit généreusement la mort à Nicomédie en Bythinie, pour la cause de Jésus-Christ, dans le quatrième siècle, du temps de l'empereur Galère Maximien. Les Grecs honorent sa mémoire le 21 décembre, et les Latins, le 16 février. (Baillet, 16 février.)

JULIENNE (B.), prieure du mont Cornillon ou des Cornouilles près de Liège, *mons Cornelius*, naquit l'an 1193 au village de Rétime dans la banlieue de la ville de Liège. Elle perdit ses parens à l'âge de cinq ans, et fut menée par son tuteur avec sa sœur aînée au mont Cornillon ou de Saint-Corneille, et mise en pension chez les religieuses de l'hôpital ou léproserie de la ville, qu'on avait récemment bâtie au pied de la montagne. Le travail des mains, le jeûne, la prière, la lecture des ouvrages de saint Augustin et de saint

Bernard, firent toute son occupation. Elle avait une dévotion extraordinaire pour la sainte Eucharistie, qui lui faisait paraître surprenant que l'Eglise n'eût pas encore établi de fête en l'honneur de cet auguste mystère. Devenue prieure du mont Cornillon vers l'an 1230, elle communiqua sa pensée à diverses personnes qui la secondèrent si bien, que l'on commença à célébrer la fête du Saint-Sacrement à Liège dès l'an 1246. Cependant la vertu de la pieuse servante de Jésus-Christ fut éprouvée par diverses tribulations qui l'obligèrent de se retirer au monastère du mont Robert, puis à celui du Val-Benoît, de l'Ordre de Cîteaux aux portes de Liège. La persécution qui la suivait partout la fit passer successivement au val de Sainte-Marie près de Huy, chez les béguines de Nanxar, chez l'archidiacre de Liège, à l'abbaye de Salzines, au monastère de Fosse, où elle mourut âgée de soixante-six ans, le 5 avril 1258. Elle n'a point été canonisée dans les formes, mais on la trouve qualifiée de *Sainte* dans quelques martyrologes, et de *Bienheureuse* dans d'autres. Ses reliques sont dans l'abbaye de Saint-Sauveur d'Anvers, Ordre de Cîteaux. (Bollandus. Dom Pierre le Nain, t. 8. Baillet, 5 avril.)

JULIOPOLIS, ville épiscopale de la première Galatie au diocèse de Pont, sous la métropole d'Antioche. Strabon semble la pla-

cer dans la Bithynie. On l'appelait autrefois Gordo. Un chef de voleurs, dit-il, liv. 12, en a fait de notre temps une ville qu'il a nommée *Juliopolis*. Pline la met la première de Bithynie, l. 5, c. 32. On l'appelait *Gordiucone*. C'est aujourd'hui *Juliopolis*. Ptolomée dit qu'elle est aux confins de la Galatie. Le Sangar minait autrefois ses murailles, mais Justinien fit faire une digue qui l'en éloigna de cinq cents pieds, comme rapporte Procope, l. 5, de *Adif.*, c. 4. Quelques-uns écrivent *Heliopolis*; d'autres *Iliopolis*. Toutes les notices s'accordent à dire que c'est une ville de la première Galatie. Celle qui porte le nom de Philippe de Chypre, marque qu'Héliopolis et Basilée ou Basilée, est le même siège. Or Basilée est la vingt-huitième métropole marquée dans l'index des métropoles qu'on a donné p. 244 du *Droit grec-romain*. L'empereur Constantin Ducas lui avait donné cette marque de distinction qu'il lui ôta ensuite. Les évêques suivans y ont siégé :

1. Philadelphie, souscrivit aux canons du concile d'Ancyre. Il est aussi dans l'index latin des Pères du concile de Nicée.

2. Philat, se retira du concile de Sardique, et alla avec les ariens à Philippopolis de Thrace.

3. Meliphonge, souscrivit au concile de Constantinople, sous le patriarche Flavien; à celui de Chalcédoine, et à la lettre des

évêques au pape Léon, qui lui demandaient la confirmation du vingt-huitième canon.

4. Proclien, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

5. Pantaléon, au concile de Constantinople, sous le patriarche Mennas, contre Anthime.

6. Martyrius, au sixième concile général.

7. Jean, aux canons *in Trullo*.

8. Constantin, au septième concile général.

9. Georges ou Ignace, au huitième concile général, et à celui de Photius.

10. N... que Constantin Ducas fit métropolitain, contre la disposition du concile de Chalcédoine, qui avait défendu qu'on diminuât l'autorité de la métropole d'Ancyre.

11. Théodore, siégeait il y a quelque temps au rapport d'Helladius, de *Stat. pres. Ec. grec.*, p. 328. (*Or chr.*, t. 1, p. 475.)

JULITTE, martyre de Tarse, issue du sang des anciens rois de l'Asie, quitta la ville d'Icône où elle demeurait avec son fils S. Cyr, âgé seulement de trois ans, pour éviter la persécution de Dioclétien et de Maximien l'an 305. Mais la persécution la suivit à Tarse en Cilicie où elle s'était réfugiée, et Alexandre, gouverneur d'Isaurie, ayant reçu une commission particulière de l'empereur d'aller à Tarse pour y faire exécuter ses édits contre les chrétiens, fit couper la tête à la sainte, après qu'on lui eut

déchiré les côtes avec des ongles de fer, et versé de la poix bouillante sur les pieds. Les Latins font la fête de sainte Julitte et de son fils saint Cyr le 16 de juin. (Tillemont, Mém. ecclés., t. 5. Baillet, 16 juin.)

JULITTE, martyre de Césarée en Cappadoce, était une dame chrétienne de cette ville. Un homme puissant lui fit plusieurs injustices si considérables, qu'elle se crut obligée d'en porter sa plainte au magistrat; mais comme on exigea d'elle d'offrir de l'encens aux dieux avant de l'écouter, et qu'elle eut horreur de cette proposition, on la condamna à être brûlée : ce qu'elle souffrit avec un courage héroïque. Son corps demeura entier au milieu des flammes, et fut enterré dans le vestibule de la grande église de Césarée. On croit que le martyre de sainte Julitte arriva dans le quatrième siècle, sous Galère Maximien. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le 30 juillet. (Saint Baillet, Panégyrique de la sainte, qui est la cinquième oraison, t. 1. Dom Ruinart, *Act. sincer. mart.* Baillet, 30 juillet.)

JULIUM - CARNICUM, ancienne ville du peuple Carni dans les Alpes Juliennes. On prétend qu'elle tirait son nom de *Julium* de Jules-César, et le surnom de *Carnicum* de l'endroit où elle était bâtie. Ce n'est aujourd'hui qu'un village appelé Zuglio, au lieu que c'était autrefois une ville assez considérable.

Elle avait un siège épiscopal qui fut transféré ensuite à *Cividale di Friuli*, ville capitale du Frioul, en latin *Forum-Julii*. Mais les patriarches d'Aquilée s'étant retirés dans cette ville, ils y établirent leur résidence depuis le huitième siècle jusqu'au treizième. Ce fut le patriarche Caliste qui en chassa l'évêque, et annexa cette église à son diocèse. *Cividale di Friuli*, n'est pas peuplée, mais il y a beaucoup de noblesse; une collégiale composée de quarante chanoines, et plusieurs autres bénéficiers; trois maisons religieuses d'hommes et deux de filles : l'une de ces dernières, nommée *la Maggiore*, est une abbaye de bénédictines, fondée sous le règne de Didier, roi des Lombards. Nous trouvons dans l'*Ital. sacr.*, t. 10, col. 118, les noms des trois évêques suivans :

1. Maxentius, qui assista au concile de Grado, sous le patriarche Hélié en 579, et à l'assemblée des évêques schismatiques de l'Istrie en 590.

2. Fidentius, qui, après la ruine de *Julium-Carnicum* par les Barbares, s'étant réfugié à *Cividale*, obtint des ducs du Frioul l'agrément d'établir le siège épiscopal dans cette ville.

3. Amator, succéda à Fidentius, et siégeait vers l'an 745. C'est cet évêque qui fut chassé par Caliste, patriarche d'Aquilée.

JULTANIA, siège épiscopal de l'Arménie majeure, sous le ca-

tholique de Sis, dont un évêque nommé Jean, fut envoyé par le catholique Azarie au pape Grégoire XIII avec deux autres.

JUMIEGES, *Gemeticum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans un bourg du même nom, au pays de Caux en Normandie sur la droite de la Seine, au diocèse et à cinq lieues de Rouen. Elle fut fondée vers le milieu du septième siècle par saint Philibert son premier abbé, sous le règne de Clovis II qui en fut le principal bienfaiteur avec sainte Bathilde sa femme. L'enceinte du monastère, dès les premiers temps de sa fondation, n'avait guère moins de quatre lieues de circuit : ce qui ne doit point étonner, puisque du temps même de saint Philibert et plus de 170 ans après lui, on y a vu jusqu'à neuf cents moines et quinze cents serviteurs. La vertu leur était commune à tous, et n'y était pas moins en honneur que les lettres qu'ils cultivaient avec un soin particulier, pour répandre ensuite la parole de Dieu non-seulement dans le pays, mais en Angleterre et en Irlande, où le saint abbé les envoyait tous les ans prêcher et racheter les esclaves. A l'égard des revenus dont le monastère de Jumièges jouissait alors, pour en donner une idée, il suffira de dire que Rodolfe ou Raoul frère de Charles-le-Chauve et abbé de Jumièges, ayant fait faire le partage des biens de l'abbaye en 849, les religieux eurent pour

leur part trente-sept seigneuries. Mais cette magnifique maison fut détruite deux ans après par les Danois qui n'y laissèrent rien d'entier que les principaux murs de l'église de Saint-Pierre, la seconde des trois que saint Philibert avait fait construire à son arrivée dans le pays. L'abbaye de Jumièges demeura ainsi détruite pendant près d'un siècle, n'ayant été rétablie qu'en 940 par Guillaume *Longue-épée*, second duc des Normands. L'enclos du monastère depuis sa restauration n'occupait que vingt-deux arpens de terrain. Il s'est formé dans le reste de l'ancienne enceinte quelques villages avec deux églises paroissiales, sans compter celle du bourg qui porte le nom de Saint-Valentin. L'église qui ne fut achevée qu'en 1066, et dédiée le 1^{er} juillet de l'année suivante par Maurille archevêque de Rouen, a 265 pieds de long sur 63 de large ; et le chœur, dont la longueur est de 43 pieds et demi, en occupe 31 dans sa largeur. On conservait dans le trésor de cette église plusieurs reliques très-précieuses et anciennes. En 1515 l'abbaye de Jumièges fut unie à la congrégation de Chezal-Benoît, et en 1617 à celle de Saint-Vanne, et depuis de Saint-Maur, qu'elle n'a pas moins édifiée par la sainteté de ses religieux, que par sa charité envers les monastères qui ont embrassé la même réforme. Le dortoir tombait en ruine sur la fin du siècle dernier. En 1700

on entreprit d'en construire un nouveau de 336 pieds de longueur, dont les salles n'ont été pavées qu'en 1755. On fit en même temps relever les croisées de la grande église et de la bibliothèque, qu'on enrichit d'un grand nombre d'ouvrages des conciles de saints Pères et autres excellens auteurs ecclésiastiques et profanes. Cette abbaye a donné des abbés réguliers à plusieurs monastères de l'Ordre de Saint-Benoît tant en France qu'en Angleterre, et a produit plusieurs grands hommes dont on peut voir le catalogue dans Moréri, édition de 1759, et dans le nouveau *Gallia christ.* t. 2, col. 185 et seq.

JUNIE, est jointe à Andronique dans l'épître aux Romains. (C. 16, v. 7.) *Salutate Andronicum et Juniam, cognatos et conoaptivos meos, qui sunt nobiles in Apostolis.* Ces dernières, qui sont considérables entre les apôtres, font croire à plusieurs modernes que Junias est un homme aussi bien qu'Andronique : mais saint Chrysostôme et plusieurs autres prennent Junie pour une femme, et peut-être pour celle d'Andronique. Les Grecs et les Latins font leur fête le 17 de mai, et les distinguent comme le mari et la femme. (Dom Calmet.)

JUNIEN, reclus, abbé de Mairé, dit l'Evescau, en Poitou, était né à Briou, dans cette province, de parens nobles, qui le firent instruire avec soin dans la vertu

et les lettres. Il fut lié d'une amitié toute céleste avec sainte Radegonde, reine de France, et religieuse de Poitiers, qui lui envoya un cilice, et qui reçut une chaîne de fer que l'on gardait encore à Poitiers trois cents ans après eux. Il bâtit un monastère à Mairé; l'un des premiers en France qui reçut la règle de Saint-Benoît, et qui devint depuis un simple prieuré-cure. Il se retirait de-là par intervalles dans une cellule qu'il s'était fait construire à Chaulnay, pour y vaquer plus tranquillement à la contemplation, et s'y exercer dans les œuvres de pénitence. Dieu le favorisa du don de prophétie et de celui des miracles. Il mourut à la même heure que sainte Radegonde, le 13 août 587. On fait sa fête le 13 d'août. (Dom Mabillon, premier siècle bénédict. Baillet, 13 août.)

JUNIUS (François), fils du précédent, était très-savant dans les langues orientales et dans les langues septentrionales. Il naquit à Heidelberg en 1589, et prit d'abord le parti des armes; mais après la trêve conclue en 1609, il se livra tout entier à l'étude. Il passa en Angleterre en 1620, et demeura pendant trente ans chez le comte d'Arondel. Il mourut à Windsor, chez Isaac Vossius son neveu, en 1679, âgé de quatre-vingt-neuf ans, laissant ses manuscrits à l'Université d'Oxford qui lui a dressé un monument honorable. Il se fit extrêmement esti-

mer, non-seulement par sa profonde érudition, mais encore par la pureté de ses mœurs. Ses livres étaient son unique passion; et il n'y a peut-être pas d'homme qui ait plus lu que lui, sans préjudicier toutefois à sa santé. On a de lui : 1°. Un traité de *Pictura veterum*, dont la meilleure édition est celle de Rotterdam en 1694, in-fol. Ce traité est excellent et estimé de tous les savans. Il y a peu de chose dans les auteurs grecs et latins, touchant le peinture et les anciens peintres, qui ait échappé à la diligence de cet auteur. On voit à la tête sa vie composée par M. Grævius. 2°. Des remarques sur la paraphrase du Cantique des cantiques, composée en langue franque par l'abbé Willeram, et mise au jour la première fois par Paul Mérula. 3°. L'explication de l'ancienne paraphrase gothique des quatre évangiles, corrigée sur de bons manuscrits, et éclaircie par les notes de Thomas Maréchal. 4°. Un grand commentaire (encore manuscrit) sur la concorde des quatre évangiles de Tatien. 5°. Un grand glossaire en cinq langues, dans lequel il explique l'origine des langues septentrionales. Cet ouvrage contient onze volumes manuscrits, que Jean Fell, évêque d'Oxford, fit mettre au net pour les donner à l'imprimeur. 6°. *Etymologicum anglicanum*, que M. Édouard Lye, savant anglais, a fait imprimer à Oxford en 1745, in-folio.

6°. Des notes sur un grand nombre de livres, que l'on peut voir dans le catalogue des manuscrits qu'il légua à l'académie d'Oxford. (Bayle, Dictionn. critiq. Moréri, édition de 1757.)

JUNIUS (Baudouin), a écrit *Chronicon morale*, qui s'étend depuis la création du monde jusqu'à l'an 700 de Jésus-Christ. Il a été imprimé en 1621. Il avait publié un *Manuale theologicum* en 1615. (Konig, *Biblioth. vet. et nov.*)

JUNIUS (Jean), publia en 1623 une Réfutation des leçons de Socin. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

JUNIUS (Isaac), composa une Antopologie ou des observations sur les seize premiers chapitres de l'Apologie des remontrans. Cet ouvrage fut imprimé in-4° en 1640, après la mort de l'auteur. (Konig, *Bibl. vet. et nov.*)

JURÉ, se disait de certains officiers préposés par les corps dont ils étaient membres, pour faire des rapports et des visites. Ils devaient empêcher les abus, et veiller à l'observation des statuts et des réglemens.

JURÉ, se disait aussi d'un écolier qui avait étudié six mois dans l'Université de Paris et qui en avait lettres et certificats du recteur, attributives de juridiction au Châtelet.

JUREMENT.

Sommaire.

§ I^{er}. Du nom et de l'essence du jurement.

§ II. De la division du jurement.

§ III. *de l'usage du jurement.*

§ IV. *Des conditions du jurement.*

§ V. *Des causes du jurement.*

§ VI. *Des effets du jurement.*

§ VII. *Des choses qui empêchent l'obligation du jurement.*

§ VIII. *Des choses qui font cesser l'obligation du jurement.*

§ IX. *De l'interprétation du jurement promissoire.*

§ X. *Des peines des parjures.*

§ I.

Du nom et de l'essence du jurement.

Le nom de jurement est tiré du droit, soit parce que le droit l'a introduit pour la confirmation de la vérité, parce que celui qui jure, rend à Dieu le droit de la vérité, soit enfin parce que c'est un droit ou une loi qui lie celui qui jure, et qui l'oblige d'accomplir ce qu'il a juré.

Le jurement est un acte de religion par lequel on prend Dieu à témoin des choses que l'on assure, ou que l'on promet.

§ II.

De la division du jurement.

1°. Par rapport à la matière, ou à la chose jurée, le jurement se divise en *assertoire* et en *promissoire*. Le jurement assertoire est celui par lequel on prend Dieu à témoin pour assurer la vérité d'une chose présente ou passée. Le jurement promissoire est celui par lequel on prend Dieu à témoin pour confirmer une promesse que l'on fait.

2°. Par rapport à la manière,

le jurement se divise en *explicite*, par lequel on prend expressément Dieu à témoin, et en *implicite*, par lequel on est censé prendre Dieu à témoin, en jurant par les créatures qui portent quelques caractères particuliers de la divinité. C'est ainsi qu'en jurant par le ciel ou par la terre, on jure implicitement par Dieu même qui est l'auteur de l'un et de l'autre.

3°. Le jurement se divise en *simple*, qui se fait par une pure invocation de Dieu, sans aucune cérémonie; et en *solennel*, qui se fait avec certaines cérémonies, comme en touchant l'Évangile, l'autel, la croix, etc.

4°. Le jurement se divise en *judiciaire*, qui se fait en justice; et en *non-judiciaire*, qui se fait hors la justice. Le judiciaire est volontaire quand il se fait par le libre consentement des parties; il est nécessaire quand c'est la loi, ou le juge qui l'ordonne. Il y a aussi un jurement judiciaire, qu'on appelle de *calomnie*, et un autre qu'on nomme *décisif*. Le jurement de calomnie est celui par lequel les parties protestent qu'elles ne veulent commencer et poursuivre le procès, que dans la bonne foi et la persuasion qu'elles ont droit, sans calomnie, c'est-à-dire, sans dol, sans fraude, sans mensonge, sans injustice. Le jurement décisif est celui que le juge ordonne pour terminer le procès.

5°. Le jurement est ou *verbal*, qui s'exprime par les paroles, ou *réel*, qui consiste dans des si-

gnes équivalens aux paroles; on *mixte*, qui est composé de signes et de paroles.

6°. Le jurement est ou simplement *attestatoire*, lorsqu'on ne fait que prendre Dieu à témoin, sans s'obliger à aucune peine, ni soi, ni les autres; ou *exécratoire*, lorsqu'en prenant Dieu à témoin, nous le prions encore de nous punir, nous ou les autres, si ce que nous attestons est faux, ce qui se fait ou explicitement, comme lorsqu'on dit, *que je meure à l'instant, moi et les miens, si je ne dis vrai*; ou implicitement, comme lorsqu'on dit: *je jure par ma vie et par celle des miens*.

7°. Le jurement se divise encore en *absolu* et en *conditionnel*, en *sincère* et en *trompeur*, en *clair évident*, et en *obscur et ambigu*. Cette division ne demande point d'explication.

8°. Le jurement se divise aussi en *matériel* et en *formel*. Le jurement matériel consiste dans la prononciation extérieure des paroles par lesquelles on prend Dieu à témoin, mais sans intention de jurer. Le formel consiste dans la prononciation réfléchie des mêmes paroles, jointe à l'intention de jurer.

§ III.

De l'usage du jurement.

L'usage du jurement est permis lorsque toutes les conditions nécessaires s'y rencontrent. C'est un point de foi décidé contre les apostoliques, les albigeois, les viciéfités dans le concile de Cons-

tance, et les anabaptistes. Dieu a juré et a prescrit la manière de jurer. *Jurabis, vivit Dominus, in veritate, et in judicio, et in justitia.* (Jérém. 4, 2.) Abraham, Isaac, Jacob, saint Paul et beaucoup d'autres saints des deux Testamens ont juré. Le jurement d'ailleurs ne renferme rien que de bon, soit du côté de son principe qui consiste dans la haute idée que l'on a de l'infailibilité de Dieu; soit du côté de sa fin, quand on jure pour terminer les différends; soit du côté de sa matière, lorsque toutes les conditions requises l'accompagnent. Enfin le jurement est un acte de religion, dit saint Thomas, par lequel on honore Dieu. (*Juramentum est actus religionis sive latriæ.* (2, 2. q. 89, a. 4. in corp.))

Jésus-Christ ne défend donc pas le jurement d'une manière absolue, ni comme une chose mauvaise en elle-même dans le chapitre 5 de saint Matthieu. Il en condamne seulement la légèreté, la facilité, la témérité, défauts ordinaires parmi les Juifs qui s'imaginaient fausement que le jurement n'était illicite, que quand il péchait contre la vérité, d'où vient qu'ils juraient très-souvent et sans juste raison. Il faut répondre de même aux Pères qui paraissent condamner le jurement.

§ IV.

Des conditions du jurement.

Pour que le jurement soit entièrement irrépréhensible, il

exige plusieurs conditions dont les unes regardent les personnes qui jurent; les autres, les personnes par lesquelles on jure; d'autres, la manière de jurer, et la matière des juremens.

1°. A ne consulter que le droit naturel, pour que le jurement soit licite du côté de celui qui jure, il suffit qu'il ait l'usage de la raison, et qu'il connaisse l'importance du jurement. Mais si l'on consulte le droit humain, il faut que celui qui jure puisse être témoin, et qu'il ne se soit jamais parjuré. (*Caus. 14, 22, q. 5, c. 15.*) On ne peut non plus le contraindre à jurer avant qu'il ait atteint l'âge de quatorze ans, et l'on dispute s'il peut y être admis. Il faut s'en tenir à la coutume des lieux, et à la prudence des juges. (*Caus. 2, q. 5, c. 4.*) Les lois défendent aux prêtres de jurer légèrement, mais ils peuvent le faire dans le cas de nécessité, ou d'une grande utilité.

2°. On ne peut jurer que par le vrai Dieu, en ne lui attribuant que ce qui lui convient. C'est un péché mortel ou de jurer par les membres de Dieu, ou de jurer par les faux dieux, puisque c'est leur rendre un culte religieux, et les invoquer comme témoins infailibles de la vérité; ce qui ne convient qu'au seul vrai Dieu. Il n'est pas permis non plus de demander déterminément à un homme de jurer par les faux dieux, parce que ce serait lui demander déterminément une chose mauvaise; mais on peut lui deman-

der le jurement, lorsqu'il y a une grande utilité, quoique l'on prévoye qu'il jurera par les faux dieux; de même qu'on peut emprunter dans le besoin à un usurier, quoiqu'on sache qu'il péchera en prêtant à usure.

3°. Les conditions qui regardent la manière et la matière du jurement, sont prescrites, ou par le droit ecclésiastique, ou par le droit naturel et divin. Le droit ecclésiastique défend de jurer à moins qu'on ne soit à jeun. Il défend aussi le jurement depuis la septuagésime jusqu'à l'octave de Pâque, et depuis l'Avent jusqu'à l'octave de l'Épiphanie. Mais ces lois ne subsistent plus.

Selon le droit naturel et divin, il faut trois conditions pour jurer licitement; savoir, la vérité, le jugement, la justice, comme le dit le prophète Jérémie dans ces paroles du chap. 4, v. 2. *Jurabis, vivit Dominus, in veritate, et in judicio, et in justitia.*

Pour que le jurement soit vrai, il faut que celui qui jure, croye prudemment et certainement que ce qu'il assure est conforme à la vérité. Et par conséquent celui croit de bonne foi que ce qu'il assure est vrai, n'est point parjure, quoique la chose se trouve fautive, pourvu qu'il ait fait les diligences nécessaires pour connaître la vérité. Au contraire c'est être parjure, que de jurer une chose vraie que l'on croit fautive par erreur, ou de jurer une chose

quel'on croit vraie sur de faibles conjectures, ou de jurer une chose dans le doute, ou de jurer qu'on n'a point fait une chose, lorsqu'on l'a fait faire à un autre, parce qu'on est censé avoir fait soi-même ce que l'on a fait par un autre, ou de jurer sans la certitude requise, comme lorsqu'on jure qu'une chose est, quoiqu'on ne l'ait pas vue, lorsque pour la jurer, il est requis qu'on en ait été témoin oculaire. Pour que le jugement accompagne le jurement, il faut qu'il se fasse avec prudence, nécessité, et en matière importante seulement. Pour que le jurement soit juste, il faut qu'il ait pour objet une chose permise et honnête.

Tout jurement auquel il manque quelque une de ces conditions est toujours péché, mais il n'est pas toujours péché mortel, car celui auquel il ne manque que le jugement, n'est que péché véniel, à moins qu'il n'y ait, ou du mépris, ou du scandale, ou du péril de fausseté. La raison est que le jurement auquel il ne manque que le jugement, c'est-à-dire, qui se fait pour une chose légère, mais vraie, ne fait pas une grande injure à Dieu. Ainsi pensent tous les théologiens.

Tout jurement promissoire d'un péché, même véniel, c'est-à-dire, tout jurement par lequel on s'oblige à faire une chose véniellement mauvaise, est péché mortel, soit qu'on ait intention de l'exécuter, soit qu'on ne l'ait pas, parce qu'il fait une grande

injure à Dieu que l'on prend pour témoin d'un mensonge, si l'on n'a pas intention d'accomplir ce que l'on promet, ou au moins d'une chose mauvaise, si on a intention de l'accomplir.

Tout jurement assertoire d'une chose mortellement mauvaise, c'est-à-dire, tout jurement par lequel on assure illicitement que le prochain a commis une faute grave, est un péché mortel, parce qu'il renferme une irrévérence considérable envers Dieu, en ce qu'on interpose son nom pour faire croire une inédisance importante. On peut cependant sans aucun péché assurer avec serment le crime de quelqu'un, lorsqu'il y a nécessité de le faire.

Tout jurement assertoire contre la vérité, ou bien tout parjure est toujours péché mortel, en quelque matière que ce soit, grave ou légère, à moins que l'inadvertance n'excuse, parce qu'il renferme nécessairement un mépris de Dieu, en ce qu'il donne à entendre, ou que Dieu ne connaît pas la vérité, ou qu'il veut attester le mensonge. D'où vient que la proposition suivante a été justement condamnée par Innocent XI. *Vocare Deum in testem mendacii levis, non est tanta irreverentia, propter quam velit aut possit damnare hominem.*

Tout parjure promissoire est un péché mortel, soit qu'on n'ait pas l'intention de jurer en proférant le jurement extérieur,

soit que celui qui jure n'ait pas l'intention actuelle d'accomplir ce qu'il promet, soit qu'il l'ait en effet, mais qu'il l'a change. La raison est que dans tous ces cas on prend Dieu à témoin, et on le fait autant qu'on peut, auteur du mensonge.

Conditions sous lesquelles il est permis d'exiger le jurement.

Il est permis d'exiger le jurement de celui qu'on ignore devoir se parjurer; mais quand on croit probablement qu'il se parjurera, il n'est pas permis de l'exiger de son autorité privée, parce que c'est lui donner occasion de pécher sans sujet. Un juge peut cependant ordonner le jurement à celui qu'il prévoit devoir se parjurer, lorsqu'on l'exige de lui, parce que comme personne publique, il doit suivre la disposition des lois qui l'y obligent; et pour lors le péché tombe, non sur le juge, mais sur celui qui l'oblige d'exiger le jurement. Le juge doit cependant presser le demandeur de ne point exiger le jurement, et exhorter celui qui doit jurer, à ne point jurer faux.

§ V.

Des causes du jurement.

La cause finale du jurement, c'est la confirmation de la vérité et le culte de Dieu, parce qu'en jurant, on proteste que le témoignage de Dieu est supérieur à tous les autres. La cause efficiente, est toute personne capable de jurer, savoir Dieu, qui

jure par lui-même pour s'accommoder à la faiblesse des hommes, et rendre plus attentifs, et plus certains de ses promesses, les anges et les hommes. Les athées néanmoins et les païens ne jurent pas proprement, puisqu'ils n'invoquent pas le nom du vrai Dieu. La cause formelle du jurement consiste dans les formalités prescrites par le droit, lesquelles ne sont point nécessaires de leur nature, mais seulement par la disposition des lois.

§ VI.

Des effets du jurement.

L'effet principal du jurement promissoire que nous examinons ici, c'est son obligation, sur laquelle nous allons résoudre plusieurs difficultés.

1°. Le jurement oblige, quand il a pour objet une bonne chose, mais non pas une mauvaise ou une indifférente, à moins que cette chose indifférente ne soit profitable à un tiers. Il oblige, quand il a pour objet une bonne chose, puisque s'il n'obligeait pas dans cette circonstance, il n'obligerait jamais. Il n'oblige point quand il a pour objet une mauvaise chose, puisqu'il répugne qu'on soit obligé à pécher, et que le droit déclare nul un jurement fait contre les bonnes mœurs: *Non est obligatorium contra bonos mores prestitum juramentum.* (In 6, Reg. 48. Il n'oblige point non plus quand il a pour objet une chose indifférente, non utile à un tiers, parce qu'une chose de cette na-

ture est purement vaine ou même mauvaise, selon le sentiment le plus commun, et que le jurement ne peut obliger à une chose purement vaine, ni mauvaise. Si néanmoins une chose indifférente en soi avait une bonne fin, on serait tenu à l'accomplir si on en faisait serment. C'est ainsi que celui qui jure qu'il n'entrera point dans la maison d'autrui de peur d'y pécher, est obligé d'observer son serment.

2°. Le jurement où il y a erreur touchant la substance de la chose n'oblige point, parce qu'il n'y a pas alors de consentement substantiel. Ainsi une personne qui a juré de donner un vase d'or qu'elle croit d'airain, n'est pas obligée à son serment.

3°. Le jurement où il y a seulement erreur touchant les circonstances de la chose, oblige, à moins que celui qui jure n'ait en vue ces circonstances.

4°. Le jurement, sans intention de jurer, n'oblige point par lui-même; mais il oblige quand il y a intention de jurer, quoiqu'il n'y ait pas intention de s'obliger, ni d'accomplir ce que l'on jure. Il n'oblige point par lui-même, sans intention de jurer, puisque ce n'est pas pour lors un vrai jurement; mais il oblige par accident, comme pour éviter l'injustice, ou le scandale. Il oblige quand il y a intention de jurer, quoiqu'il n'y ait pas intention de s'obliger, parce que quand on veut la cause, on veut aussi l'effet qui lui est

nécessairement attaché, et que l'obligation d'accomplir sa promesse est attachée au serment que l'on en fait comme à sa cause, de même que l'incendie d'une maison est une suite nécessaire du feu que l'on y met, quoique l'incendiaire qui l'y met, proteste que son intention n'est pas de brûler la maison.

5°. Le jurement promissoire passe aux héritiers de celui qui l'a fait, en tant que promesse, mais non en tant que jurement, c'est-à-dire, que les héritiers de celui qui a juré sont tenus d'acquiescer sa promesse; mais s'ils ne l'acquiescent pas, ils seront injustes sans être parjurés, parce que le jurement est un lien personnel.

§ VII.

Des choses qui empêchent l'obligation du jurement.

Les choses qui empêchent l'obligation du jurement, regardent la matière et la personne. En matière impossible, vaine, criminelle, le jurement n'est pas obligatoire, comme nous l'avons prouvé. Une personne qui est liée par la loi, ou qui n'est pas libre, ne peut s'obliger par serment, et par conséquent le défaut de liberté et la défense des lois empêchent l'obligation du jurement.

§ VIII.

Des choses qui font cesser l'obligation du jurement.

Il y a cinq choses qui font cesser l'obligation du jurement;

savoir, le changement notable de matière, la remise du jurement, la commutation, l'irritation et la dispense.

1°. Le changement notable de matière fait cesser l'obligation du jurement, et on peut dire généralement parlant, qu'il y a un changement notable de matière, lorsqu'elle est devenue physiquement ou moralement impossible, ou illicite, ou qu'elle empêche un plus grand bien. Ainsi une personne qui ne peut donner une somme d'argent qu'elle a promise avec serment, sans déchoir notablement de son état, n'est pas tenue de la donner. Il en est de même d'un inférieur à qui un supérieur défend d'exécuter son serment. Quand la matière devient en partie impossible, il faut observer le jurement dans la partie qui demeure possible, si elle est séparable de l'impossible.

2°. L'obligation du jurement cesse, lorsque celui en faveur duquel on l'a fait, vient à la remettre expressément ou tacitement, à moins qu'un tiers n'y soit intéressé, comme si deux marchands s'étaient mutuellement juré qu'ils donneraient tant de leur profit aux pauvres. Ils ne pourraient en ce cas se remettre leur jurement. Il en est de même lorsqu'on a fait un serment promissoire à quelqu'un, principalement en vue de Dieu; car pour lors celui à qui on l'a fait ne peut le remettre; mais si on le lui a fait principalement pour lui-même, il

peut le remettre. Par exemple, si deux personnes se sont juré la récitation du pseautier, principalement pour leur utilité commune, ils peuvent se la remettre. Mais ils ne le peuvent, s'ils l'ont juré principalement en vue de Dieu.

3°. La commutation du jurement en fait cesser l'obligation. Mais, régulièrement parlant, ni celui qui a juré, ni le supérieur, ne peuvent commuer en mieux un serment fait en faveur d'un tiers, parce qu'on ne peut sans une cause extraordinaire, frustrer une personne de son droit. Les juremens faits à la gloire de Dieu ne peuvent être commués en quelque chose de moindre sans dispense du supérieur; mais celui qui a juré peut les commuer en mieux, de sa seule autorité, pourvu que la chose en laquelle il est commué ne soit pas commandée d'ailleurs. La raison est que Dieu agréé ce qui est de mieux et de plus parfait. Le souverain pontife a droit de commuer les juremens en quelque chose de moindre dans toute l'Eglise, et les évêques ont le même droit dans leurs diocèses, si ce n'est à l'égard des juremens réservés au siège apostolique, tels que ceux qui se font dans les cinq matières dans lesquelles les vœux sont réservés à ce même siège apostolique, et ceux qui lui sont aussi réservés par les statuts des communautés, collèges, académies, ou lieux particuliers. Sur quoi il est bon de remarquer que celui qui n'a

que le pouvoir délégué de commuer les vœux, ne peut pas commuer les juremens, non plus que celui qui n'a que le même pouvoir délégué de commuer les juremens, ne peut commuer les vœux.

4°. L'obligation du jurement cesse lorsque celui qui a ce droit l'irrite ou l'annule. Ce droit appartient au père à l'égard de son fils; au tuteur à l'égard de son pupille; au mari à l'égard de sa femme. (*Voyez Vœux.*)

5°. La dispense éteint l'obligation du jurement, et le droit de dispenser du jurement appartient à l'Eglise, puisque sans ce droit, elle manquerait de l'une des choses nécessaires à une république sagement établie, qui doit jouir du pouvoir de dispenser ses sujets de certaines lois particulières, telles que les vœux et les juremens, lorsque le bien public, ou le bien particulier l'exige. Mais une telle dispense n'est valide que quand il y a quelque juste raison pour dispenser, et que le jurement n'est point confirmatoire d'une promesse faite à un tiers, à moins que le bien public ne demande que l'on dispense dans ce dernier cas.

§ IX.

De l'interprétation du jurement promissoire.

On doit interpréter le jurement promissoire, selon les règles suivantes.

Première règle.

Toutes les fois qu'une per-

sonne est certaine de l'intention qu'elle a eue en jurant, il n'est pas besoin d'interprétation dans le for de la conscience, parce l'obligation du jurement dépend principalement de l'intention de celui qui jure. L'interprétation n'a donc lieu que quand celui qui a juré ne peut pas suffisamment expliquer son intention.

Deuxième règle.

Il faut expliquer le jurement selon la nature de l'acte auquel il est joint pour lui servir de confirmation, parce que le jurement ne multiplie pas les obligations, mais augmente seulement l'obligation de l'acte dont il est confirmatoire. Ainsi une personne qui a juré de payer ce qu'elle doit à une autre, peut user de compensation comme elle le pouvait avant le jurement, supposé que cette personne refuse de lui payer ce qu'elle lui doit de son côté.

Troisième règle.

On doit expliquer l'obligation du jurement d'une manière stricte, autant que la matière et les paroles de la promesse peuvent le permettre, parce qu'on doit restreindre, autant qu'il est possible, les choses odieuses, telles que le jurement, à cause du danger du parjure.

Suivant cette règle, 1°. le jurement de garder les statuts d'une communauté ne s'étend qu'à ceux qui sont déjà faits, et non à ceux que l'on fera dans la

suite, à moins qu'ils ne soient absolument nécessaires. 2°. Celui qui jure d'obéir à un autre, n'est point tenu en vertu de son serment, ni aux choses illícites, ni aux impossibles, ni à celles qui sont si difficiles qu'elles n'ont pu vraisemblablement être comprises dans l'intention de celui qui a juré. 3°. L'évêque qui a juré de ne point aliéner les biens de l'Église, peut cependant les aliéner dans un cas de nécessité ou d'utilité, en observant les solennités du droit. 4°. Celui qui a juré la résidence, peut ne point résider dans les cas accordés par le droit. 5°. Le jurement de garder le secret dans un chapitre ou une communauté, n'oblige que dans les matières qui demandent le secret.

Quatrième règle.

Il faut interpréter le jurement selon les conditions qui lui sont attachées de l'avis commun des hommes sages, telles que sont celles-ci : *Je le ferai si je puis, s'il m'est permis, si celui à qui j'ai promis avec serment ne me remet point ma promesse, si je puis garder mon serment sans préjudice des droits de mes supérieurs, si la matière ne reçoit point de changement considérable, etc.*

§ X.

Des peines des parjures.

Le droit canonique prononce les peines suivantes contre les parjures.

1°. Celui qui se parjure ou qui engage un autre à se parjurer, doit jeûner quarante jours au pain et à l'eau, faire ensuite sept ans de pénitence, et enfin n'être jamais sans pénitence le reste de sa vie. (22, quest. 5, c. 4.)

2°. Le parjure doit être privé par le juge, dans les pays où il y a lieu, des bénéfices qu'il possède, et être déclaré inhabile à en posséder d'autres. (Cap. 10 et 11 de jurejur.)

3°. Le parjure n'est pas même admis, après sa pénitence, à être témoin. (Cap. 54 de testibus.)

4°. Le parjure encourt l'infamie, lorsque son crime est notoire. (Voyez PONTAS, au mot JUREMENT ; et M. Collet, Moral. t. 2, p. 165.)

JURET (François), natif de Dijon, et chanoine de Langres, mort en 1626, âgé de plus de soixante-dix ans, a fait des notes sur les épîtres de Symmaque et d'Yves de Chartres, qui parurent en 1589.

JURIEU (Pierre), fameux ministre de la religion prétendue réformée, naquit le 24 décembre 1673 à Mer ou Mevers-la-ville, petite ville, aujourd'hui du diocèse de Blois, où son père Daniel était ministre. Rivet et du Moulin, ministres célèbres, étaient ses oncles maternels. Il fit une partie de ses études en Hollande et en Angleterre; mais étant rappelé en France, il fut reçu ministre à la place de son père. On le choisit ensuite pour être ministre de Vitré où il

composa son *Traité de la dévotion*. Il passa de là dans l'Académie de Sedan où il exerça la charge de professeur en Théologie et en hébreu, et y fut élu ministre. Il ne s'accorda pas avec M. le Blanc, son collègue, dont les thèses étaient beaucoup plus modérées et bien plus solides que celles de Jurieu. Il composa en ce temps-là un écrit sur la nécessité du baptême, puis une Apologie de la morale des prétendus réformés, contre le livre de M. Arnauld, du Renversément de la morale par les calvinistes; le *Préservatif* contre le changement de religion, pour opposer au livre de l'Exposition de la foi catholique, composé par Bossuet, pour lors évêque de Condom, depuis évêque de Meaux. L'Académie de Sedan ayant été ôtée aux prétendus réformés en 1681, Jurieu fut destiné aux fonctions de ministre à Rouen; mais comme on sut à la cour qu'il était auteur d'un libelle intitulé la *Politique du clergé de France*, il fut obligé de passer en Hollande où il fut fait professeur en Théologie à Rotterdam. Il composa alors les *Derniers efforts de l'innocence affligée*, et les *Lettres contre l'histoire du calvinisme du père Mainbourg*; il s'érigea même en prophète dans son *Commentaire sur l'Apocalypse*, en prédisant que l'an 1689 la religion prétendue réformée serait établie en France; il chercha même des prodiges et des présages, qu'il débitait comme des avant-cou-

reurs de ses prophéties. Mais ayant par malheur pris un temps trop court pour leur événement, il eut le chagrin d'en voir lui-même la fausseté. Sur la fin de ses jours il eut des démêlés très-vifs avec Bayle, Basnage de Bauval et Saurin ses confrères. Il imagina un nouveau système sur l'Église, en la composant de toutes les sociétés chrétiennes qui ont retenu les fondemens de la foi. M. Nicole réfuta cet ouvrage; et Jurieu répliqua. Il publia encore une *Histoire des dogmes et des cultes de la religion des Juifs*, et un *Traité* rempli d'injures et de calomnies; intitulé : *l'Esprit de M. Arnauld*. Il se mêla aussi de la dispute qui était entre Fénelon et Bossuet, au sujet de la mysticité. Il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait soulevé par plusieurs lettres pastorales les nouveaux convertis de France. Il mourut à Rotterdam le 11 janvier 1713. Toutes les personnes équitables, tant catholiques que protestans, conviennent que Jurieu avait beaucoup de feu, d'imagination, de véhémence, et qu'il était capable d'imposer par sa manière d'écrire; mais ils avouent en même temps qu'il avait des emportemens qui allaient jusqu'à la fureur, indignes non-seulement d'un pasteur de l'Église, mais encore d'un honnête homme. (*Voy.* les *Lettres de Bayle*, avec les notes de M. Desmaiseaux; les *Lettres de M. Arnauld*, surtout les quatre premiers volumes.)

JURISDICTION ou JURIDIC-TION. Nous prenons ici le mot de juridiction pour le pouvoir de faire droit et d'exercer la justice. Il y a deux sortes de juridiction; la séculière, qui regarde le civil et qui appartient au roi et aux autres laïcs commis de sa part; et l'ecclésiastique, qui regarde le spirituel, et qui appartient au clergé.

La juridiction ecclésiastique se divise en volontaire, gracieuse et contentieuse. La juridiction volontaire s'exerce sans le for intérieur et dans l'extérieur. Celle qui s'exerce dans le for intérieur, regarde particulièrement le sacrement de pénitence, et s'appelle pénitentielle. Celle qui s'exerce dans le for extérieur, est, ou gracieuse, ou contentieuse. La gracieuse est celle qui s'exerce sans les formes judiciaires, qui ne dépend que de la prudence de ceux qui la possèdent, et dont on ne peut porter des plaintes aux supérieurs. Telle est, par exemple, la juridiction d'un évêque qui confère des bénéfices à sa collation, qui donne permission de prêcher, de confesser aux prêtres qui n'ont point de titre, etc. La juridiction contentieuse est celle qui prononce sur les différends qu'il faut instruire selon les formes judiciaires, et qui s'exerce ordinairement *in nolen-tem*. (La Combe, au mot *jurisdiction*. Gibert, Instit. eccl. p. 128.)

Quand la juridiction volon-

taire appartient à un corps, elle doit être exercée dans le lieu où ce corps tient ses assemblées ordinaires, comme dans les chapitres des églises cathédrales ou des monastères; mais hors ces cas, on l'exerce où l'on veut: de là vient que les prélats, soit inférieurs soit supérieurs, distribuent ces grâces hors de leur district, comme dans leur district; et de cette liberté naît une des principales différences entre cette juridiction et la juridiction contentieuse.

Pour le temps où les actes de la juridiction volontaire se doivent faire, il y en a dont le temps est prescrit, comme les élections, et d'autres qui n'ont pas de temps déterminé, comme la confirmation des élections. D'où vient qu'à l'égard des actes du premier genre, l'exercice de cette juridiction n'étant pas libre par rapport au temps, elle n'est pas volontaire à cet égard. En quoi il en est de la circonstance des personnes, sur qui ces actes tombent, comme de celles du temps où ils doivent être faits. Il y avait des personnes à qui ces actes étaient dus, comme les indultaires, les gradués; et à l'égard de ces personnes, l'acte de juridiction par lequel les bénéfices étaient donnés, n'était pas volontaire. Il y a certains cas où l'exercice de la juridiction volontaire n'est pas volontaire de la part du prélat, par rapport à la circonstance des personnes sur qui elle tombe. Par exemple, un prélat ne peut pas refuser d'ab-

soudre un excommunié qui s'offre à satisfaire, quoiquel'absolution de l'excommunication soit un acte de la juridiction volontaire. (Gibert, *ibid.*, p. 126.)

JUST (saint), évêque de Lyon, au quatrième siècle, servit d'abord l'église de Vienne en qualité de diacre. Il succéda à Verissime, évêque de Lyon, l'an 374, et assista la même année au concile de Valence dans la province de Vienne. Il se lia très-étroitement avec saint Ambroise, pour travailler de concert au bien de l'Église. En même temps qu'il s'appliquait à l'instruction de son peuple, il lui donnait les exemples les plus rares de l'humilité chrétienne, de la douceur, de la patience, de la pureté, de la charité envers les pauvres, et d'un attachement inviolable à tous les commandemens du Seigneur. Les évêques des Gaules le députèrent au concile d'Aquilée en Istrie, avec Constance, évêque d'Orange, et Procule de Marseille. A son retour, il passa en Egypte avec un lecteur de son église, nommé *Viateur*, pour expier la faute qu'il croyait avoir commise en remettant un criminel qui s'était réfugié dans l'église, entre les mains de l'un des principaux de la ville, auquel il fit promettre qu'on ne nuirait point au malheureux; ce qui ne fut point exécuté. Saint Just mourut en Égypte, d'où les Lyonnais firent transporter son corps avec celui de saint

Viateur, dans leur ville. Ils les mirent avec honneur dans l'église des Machabées, qui était hors de la ville, et qui ayant été ruinée depuis par les hérétiques, fut rebâtie dans l'enceinte de la ville, et prit le nom de Saint-Just. Cette seconde église fut encore ruinée par les huguenots du seizième siècle. (Surius, Hermant, Vie de saint Ambroise. Théophile Raynaud, Catal. des saints de Lyon. Severt, Hist. des archevêques de Lyon. Baillet, 2 septembre.)

JUST et **PASTOUR**, enfans, martyrs en Espagne, étaient deux frères nés dans la ville de Complute ou Alcala. Ils étaient l'un et l'autre aux écoles de la ville, lorsqu'on publia dans la place publique les édits de persécution contre les chrétiens donnés par les empereurs Dioclétien et Maximien Hercule; l'an 304. Se sentant tout à coup enflammés d'une ardeur céleste pour la gloire du martyr, les deux saints enfans coururent au tribunal du gouverneur Dacien qui les fit cruellement fouetter et ensuite décapiter pour leur constance à confesser le nom de Jésus-Christ; au mois d'août de l'an 304. Le martyrologe romain moderne marque leur fête au 6 d'août. La ville de Narbonne qui a choisi saint Just pour patron, conserve quelques parties de ses reliques dans l'église cathédrale dédiée sous son nom. (Surius. Saint Euloge de Cordoue, dans son Mémorial. Baillet, 6 août.)

JUST, martyr en Beauvaisis, était de la ville d'Auxerre. On dit que n'étant encore âgé que de neuf ans, il persuada à son père d'aller à Amiens délivrer de prison un frère qu'il avait, et qu'à son retour il fut tué en chemin par les barbares. On bâtit une église de son nom sur le lieu de sa sépulture, à six lieues de Beauvais et à onze d'Amiens, où il s'est formé un bourg et une abbaye de Prémontré, du nom de Saint-Just. On fait sa fête le 18 octobre.

JUST (S.-), *Sanctus-Justus*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située en Picardie au diocèse et à cinq lieux de Beauvais sur la route de Paris à Amiens. Elle a été possédée successivement par différens corps. Il y avait en 1107 des chanoines séculiers; en 1119 on y mit des chanoines réguliers de Saint-Quentin, et en 1147 Odon ou Eudes III, évêque de Beauvais y appela des Prémontrés de l'abbaye de Dammartin. (*Gallia christ.*, tom. 9, col. 840.)

JUST-MONT, *Justus-Mons*, abbaye de l'Ordre de Prémontré, était située dans le duché de Luxembourg, au diocèse et à quatre lieues de Metz; elle était aussi élective et de la réforme.

JUSTE, en terme d'Écriture-Sainte et de la Théologie, se dit de celui qui a la grâce sanctifiante. Il se dit aussi des saints qui sont dans le ciel. (*Voyez SAINTS.*)

JUSTE, surnom de Joseph Barsabas.

JUSTE, surnom de Jésus dont parle saint Paul. (1 Coloss. 4, 11.)

JUSTE et **RUFINE**, martyrs en Espagne, étaient deux femmes chrétiennes de la ville de Séville, qui faisaient marchandise de vaisselle de terre. D'autres femmes payennes leur ayant demandé à acheter un vase pour servir aux sacrifices de Vénus dont elles portaient l'idole par les rues, les deux saintes marchandes firent réponse qu'elles n'avaient point de vaisselle à cet usage, et qu'elles leurs apprenaient que les chrétiens honoraient Dieu, et non pas des pierres. Les femmes payennes entrèrent en fureur à ces paroles, et mettant bas leur idole, elles brisèrent toute la vaisselle de la boutique. Juste et Rufine cassèrent la tête les bras et les jambes de l'idole, et la traînèrent dans le ruisseau de la rue. Le gouverneur Diogénien en fut averti, et ordonna de mettre les femmes chrétiennes en prison, après qu'il leur eut fait déchirer les côtés avec des ongles de fer. Juste mourut dans la prison, et Rufine fut étranglée. Leur fête est marquée au 19 juillet. (Surius, Baillet, 19 juillet.)

JUSTE (saint), évêque de Rochester, puis de Cantorberi en Angleterre, était de la seconde bande de missionnaires que saint Grégoire envoya en Angleterre

l'an 601, pour assister saint Augustin qui y était dès l'an 596. Il faisait profession de la vie religieuse comme presque tous les autres missionnaires, et fut ordonné évêque par saint Augustin même. Il établit son siège à Rochester l'an 607, et passa à celui de Cantorbéri l'an 624, où il mourut en 629, ou 633, après avoir beaucoup souffert pour planter la foi. Sa fête est marquée au 10 de novembre dans le martyrologe romain. (Bede, Hist. d'Anglet. l. 2. Usserius, Antiquit. des églises britanniques. Baillet, 10 novemb.)

JUSTE, évêque d'Urgel au sixième siècle, a laissé un Commentaire sur le Cantique des cantiques, qui est clair et concis. (Dupin, sixième siècle.)

JUSTE LIPSE. (Voy. LIPSE.)

JUSTEL (Christophe), conseiller et secrétaire du roi, né à Paris, le 5 mars 1580, fit de grands progrès dans les lettres. Il s'appliqua à l'étude de l'histoire ecclésiastique et des conciles, et il y fit des découvertes intéressantes et singulières. Il était en relation avec tous les savans de son siècle, et l'homme de son temps qui savait mieux l'histoire du moyen âge. Il mourut à Paris l'an 1649, âgé de 69 ans. On a de lui : 1°. L'Histoire généalogique de la maison d'Auvergne, justifiée par chartes, titres et autres preuves authentiques, imprimée l'an 1645. Elle contient des pièces très-curieuses, qui nous apprennent diverses particularités de notre his-

toire. 2°. Le code des canons de l'Eglise universelle, et les conciles d'Afrique avec des notes.

3°. Des pièces très-rares, comme diverses collections de canons grecs et latins, tirés de plusieurs manuscrits, d'où s'est formée la bibliothèque du droit canon ancien : *Bibliotheca juris canonici veteris*, que Henri Justel son fils, et Guillaume Voël publièrent l'an 1661, à Paris, en 2 volumes in-fol. Les pièces qu'on y trouve sont : *Codex canonum Ecclesiæ universæ græcè et latinè; codex Dionysii exigui latinus; codex carthaginensis ecclesiæ; brevium Fulgentii, Ferrandii et Cresconii; Martini bracarensis collectio canonum orientaliæ; Cresconii concordia canonum; Græci canonum collectores; Joannes Antiochenus, Joannes scholasticus, Alexius Aristenus, Simeon Logotheta, Photius cum commentario et paratilis Belamonis; varia synodica cum notis variorum*. Justel avait aussi composé une géographie sacrée qui est demeurée imparfaite. Il travaillait aussi à l'histoire de la chancellerie, sous la première, seconde et troisième races de nos rois. Divers auteurs parlent de Justel avec éloge.

JUSTES (livre des). Ce livre est dans Josué, et dans le second livre des rois, et il y a à son sujet autant d'opinions différentes, que de personnes qui en ont parlé. Joseph Kimki et David Kimki ont prétendu que ce livre des justes n'est point différent du Pentateuque. Tostat le

confond avec celui des guerres du Seigneur. Sanctius croit que ce livre traite du devoir, c'est-à-dire, de ce qu'on doit faire pour se bien acquitter de son emploi. Grotius a pensé que le livre des jus'es était une pièce de vers composée pour célébrer une victoire; et M. Huet, dans sa démonstration évangélique, juge que c'était un ouvrage de morale où l'on exhortait et l'on instruisait les hommes à bien vivre. Ce livre a été perdu avec plusieurs autres. (Richard-Simon, Crit. de la biblioth. de Dupin, tom. 3, pag. 101.)

JUSTICE.

Sommaire.

§ I. *Du nom et de la notion de la justice.*

§ II. *De la division de la justice.*

§ III. *Des causes de la justice.*

§ IV. *Du sujet de la justice.*

§ V. *des péchés opposés à la justice.*

§ I.

De nom et de la notion de la justice.

La justice se prend : 1°. pour la piété en général. 2°. Pour l'assemblage de toutes les qualités et de toutes les vertus qui font l'homme de bien, le chrétien et le saint. 3°. Pour la clémence, la miséricorde, l'indulgence que Dieu exerce envers les pécheurs. Elle se trouve en ce sens au chap. 42, vers. 6, du prophète Isaïe. 4°. Pour une vertu opposée à la miséricorde, qui venge dans la rigueur les injures faites à Dieu par le péché. 5°. Pour l'aumône.

Daniel, 4, 24. 6°. Pour la justice que Dieu nous rend, et la vengeance qu'il exerce contre nos ennemis. 7°. Pour la justice générale, qui dirige les actes des vertus particulières au bien commun de la république. 8°. Pour une des quatre vertus cardinales. C'est en ce dernier sens que nous la prenons ici, et que nous la définissons après tous les théologiens, *une volonté constante et perpétuelle de rendre à autrui ce qui lui appartient, selon l'égalité.*

Selon cette définition, la justice est une vertu, puisque c'est une bonne habitude qui porte l'homme au bien; savoir, à rendre à autrui ce qui lui appartient. C'est une vertu particulière, puisqu'elle a un objet formel distingué des objets des autres vertus; savoir, le droit à rendre à un chacun avec égalité. C'est une vertu morale, et non théologique, parce qu'elle n'a point Dieu pour objet immédiat.

§ II.

De la division de la justice.

La justice se divise en générale et en particulière. La générale regarde le bien commun, et porte les personnes publiques à rendre aux particuliers ce qui leur est dû, comme elles portent les particuliers à rendre à la république ce qu'ils lui doivent. La justice particulière s'exerce entre les particuliers, et se divise en commutative et en distributive.

La justice commutative est celle qui a lieu surtout dans les contrats, et qui porte les particuliers à rendre aux autres ce qu'ils leur doivent, selon la proportion arithmétique, c'est-à-dire, en gardant une parfaite égalité entre une chose et une autre. Par exemple, on observe la proportion arithmétique dans la vente d'un champ, lorsqu'on le vend précisément autant qu'il vaut.

La justice distributive est celle qui fait qu'on distribue les charges et les bénéfices selon la proportion géométrique, c'est-à-dire, selon les forces, les facultés, les mérites, l'état et la condition des personnes. Par exemple, on observe la proportion géométrique dans l'imposition des tailles, lorsqu'on charge plus un riche qu'un pauvre. On observe la même proportion dans la distribution des récompenses militaires, lorsqu'on donne plus à un capitaine, qu'à un simple soldat.

La justice distributive se divise en rémunérative, punitive et civile. La rémunérative demande que l'on récompense selon les mérites et l'état des personnes; la punitive ou la vindicative, que l'on punisse à proportion des crimes; la civile, que l'on impose les charges communes selon les forces et les facultés d'un chacun.

§ III.

Des causes de la justice.

La cause efficiente et princi-

pale de la justice, c'est Dieu. La cause secondaire et moins principale, c'est l'homme, en tant que ministre, et coopérateur de Dieu. La cause finale, c'est le désir de conserver l'égalité entre les citoyens, et de leur rendre à chacun ce qui leur appartient. La cause formelle, c'est la forte et constante résolution de rendre à chacun ce qui lui est dû. La cause matérielle, c'est la chose qu'on doit rendre, ou l'action qu'on doit faire.

§ IV.

Du sujet de la justice.

Il ne s'agit point de savoir ici dans quelle faculté de l'âme réside la justice. Tout le monde convient qu'elle réside immédiatement dans la volonté, puisque la justice n'est autre chose qu'une volonté constante de rendre à chacun ce qui lui appartient. Il est question de savoir si la justice, proprement dite, a lieu dans l'homme à l'égard de lui-même; entre le père et son fils; entre Dieu et l'homme. Elle n'a pas lieu dans l'homme à l'égard de lui-même, parce que la justice met l'égalité, ce qui suppose deux sujets distingués entre lesquels on puisse mettre cette égalité. Elle n'a point lieu non plus en Dieu par rapport à la créature, parce que Dieu étant le maître souverain de toutes choses, il ne doit rien à personne par une justice rigoureuse. Mais elle a lieu dans l'homme par rapport à Dieu, auquel il doit tout,

et entre le père et le fils, qui ont des droits qui leur sont propres, et qu'ils peuvent violer réciproquement. Un fils, par exemple, a des droits qui lui sont propres sur son corps, sur sa réputation, sur certains biens, que son père ne peut violer sans injustice.

§ V.

Des péchés opposés à la justice.

Entre les péchés opposés à la justice, les uns blessent la justice distributive, d'autres la commutative. La justice distributive est blessée par le vice qu'on nomme *acceptation de personnes*, qui consiste à surcharger les uns, et à décharger les autres sans raison suffisante, et en ayant égard aux personnes, et non à leurs facultés. (*Voyez ACCEPTATION DE PERSONNES.*)

On blesse la justice commutative, quand on fait tort au prochain dans les contrats, et par le violement de l'un des sept derniers commandemens de Dieu. (*Voyez HABERT, Moral., tom. 4, M. Collet, Moral., tom. 1.*)

JUSTIFICATION.

SOMMAIRE.

- § I. *Du nom et de la définition de la justification.*
- § II. *Des dispositions à la justification.*
- § III. *De la nature de la justification.*
- § IV. *Des propriétés et des effets de la justification.*

§ I.

Du nom et de la définition de la justification.

Le mot de justification se prend dans l'Écriture : 1°. pour la manifestation de l'innocence. *Væ illis qui justificant impium pro muneribus.* (Isaïe 5, 23.) 2°. Pour la loi divine qui enseigne la justice. *Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas.* (Ps. 118, 5.) 3°. Pour l'acquisition de la justice ou de la sainteté par laquelle l'homme est justifié 4°. Pour l'augmentation de cette justice. 5°. Pour la persévérance dans cette justice. 6°. Pour le passage de l'état du péché à celui de la grâce, ou le changement qui arrive lorsqu'un homme devient juste et saint, de pécheur et d'impie qu'il était; ce qui se fait par l'infusion de la grâce habituelle et sanctifiante. C'est en ce sens que nous prenons ici le terme de justification.

§ II.

Des dispositions à la justification.

Les luthériens et les calvinistes n'exigent point d'autre disposition, pour la justification, que la foi spéciale des promesses, c'est-à-dire, la foi par laquelle chaque particulier s'applique les promesses divines touchant le salut, en croyant, avec une confiance certaine et une assurance inébranlable, que ses péchés lui sont remis par les mérites de Jésus-Christ. Ce seul

acte de foi, indépendamment des bonnes œuvres, justifie selon eux. Encore ne le regardent-ils, ni comme la cause, ni comme une disposition de la justification, mais comme une main avec laquelle nous nous appliquons la justice de Jésus-Christ, qui nous est imputée. (*Confessio augustana*, art. 4. Calvinus, lib. 3, instit. chap. 2, parag. 7.)

Les catholiques enseignent d'un commun accord que la foi et les bonnes œuvres sont des dispositions nécessaires à la justification. La foi est nécessaire, puisque selon saint Paul, (*Hæbr.* 11, 6), il est impossible de plaire à Dieu sans la foi; et cette foi n'est pas la confiance inébranlable et téméraire à laquelle les hérétiques attribuent la rémission infaillible des péchés; c'est la foi théologique par laquelle nous croyons les vérités révélées, jointe à l'espérance et à l'humble confiance en Dieu, si souvent recommandées dans les Saintes-Écritures. Les bonnes œuvres ne sont pas moins nécessaires que la foi pour la justification, puisque les mêmes Écritures ne recommandent rien tant au pécheur qui désire sa justification, que de se convertir à Dieu dans sa douleur, les larmes, les gémissemens, les jeûnes, et enfin toutes les œuvres de pénitence. Et ce sont ces dispositions dont le concile de Trente déclare la nécessité pour la justification des adultes en ces termes : (*Sess.* 6, c. 6.); *Dispo-*

nuntur autem ad ipsam justitiam, dum excitati divini gratia et adjuti, fidem ex auditu concipientes, libere moventur in Deum, credentes vera esse quæ divinitus revelata et promissa sunt : atque illud imprimis à Deo justificari impium per gratiam ejus, per redemptionem quæ est in Christo Jesu, et dum peccatores se esse intelligentes à divinæ justitiæ timore, quo utiliter concutiuntur ad considerandam Dei misericordiam se convertendo in spem eriguntur, fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore, illumque tanquam omnium justitiæ fontem diligere incipiunt; ac propterea moventur adversus peccata per odium aliquod et detestationem, hoc est per eam poenitentiam, quam ante baptismum agi oportet, denique dum proponunt suscipere baptismum, inchoare novam vitam et servare divina mandata.

§ III.

De la nature de la justification.

Les protestans font consister la nature de la justification dans la justice de Jésus-Christ, qui nous est imputée, et qui couvre nos péchés extérieurement, en faisant qu'ils ne nous soient pas imputés; mais non pas dans une justice vraiment intérieure et inhérente à l'âme qui la change, qui la renouvelle, et qui suppose une rémission véritable des péchés. Cependant la justification emporte ces trois choses la rémission, ou l'abolition

des péchés, la justice inhérente, et le renouvellement intérieur.

1°. La justification emporte la rémission véritable ou l'abolition du péché; car l'Écriture répète en cent endroits que les péchés d'un homme justifié lui sont ôtés, qu'ils sont détruits, effacés, abolis, noyés et abymés au fond de la mer: que cet homme est blanchi, lavé, purifié, sanctifié, etc. (Isaï, c. 43.) *Ego sum qui deleo iniquitates tuas propter me.* (Joan. c. 1.) *Ecce agnus Dei ecce qui tollit peccata mundi.* (1 Or. c. 6.) *Hæc quidem fuistis, sed abluti estis, sed sanctificati estis.* Les passages de l'Écriture, où il est dit que les péchés ne sont point imputés, qu'ils sont couverts, doivent donc être expliqués par ceux-ci, et ne leur sont point contraires, puisqu'on peut très-bien dire que les péchés qui sont détruits, effacés, abolis, ne sont point imputés, qu'ils sont couverts, etc.

2°. La justification emporte la justice inhérente, puisque l'Écriture nous la dépeint comme une chose habituelle et demeurante en nous, comme la charité de Dieu répandue dans nos cœurs, comme l'esprit d'adoption, qui nous fait recourir à Dieu comme à notre père. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris. Accepistis spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus abba pater.* *Ad Rom. c. 5 et 8.*

3°. La justification renferme

le renouvellement intérieur, selon ces textes exprès de l'Écriture: *Mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris, et dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri, et auferam cor lapideum de carne vestra, et dabo vobis cor carneum.* (Ezech. c. 36.)

Renovamini spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem qui secundum Deum creatus et in justitia et sanctitate veritatis. (Ephes. c. 4, v. 22). Et de là cette définition du concile de Trente, sess. 6. can. 11. *Si quis dixerit hominem justificari vel sola imputatione justitiæ Christi, vel sola peccatorum remissione, exclusa gratia et charitate quæ in cordibus eorum per Spiritum-Sanctum diffundantur, atque illis inhæreant, aut etiam gratiam quæ justificamur, esse tantum favorem Dei, anathema sit.*

§ IV.

Des propriétés et des effets de la justification.

On distingue deux propriétés de la justification, sa certitude et son amissibilité. Les protestants enseignent que les hommes peuvent et sont obligés de croire d'une foi divine et infailible, que leurs péchés leur sont remis, et que ce n'est que par cette foi, ou cette confiance indubitable qu'ils sont justifiés. Ils enseignent aussi que la justice est inamissible; en sorte que quand on l'a une fois, on ne peut plus la perdre, même

par les crimes les plus atroces. Mais. Il est également certain que la justice est amissible, et que nous n'en avons point de certitude infaillible, sans une révélation particulière de Dieu.

1°. Hors le cas d'une révélation particulière qui fut accordée à la sainte Vierge, nous n'avons pas une certitude infaillible de notre justification, puisque selon l'oracle de l'Esprit-Saint, nous ne savons si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et que nous devons opérer notre salut avec crainte et tremblement. (Philip. 2, 12.) Les passages de l'Écriture qui paraissent insinuer le contraire, ne doivent s'entendre que d'une certitude conjecturale et morale que nous pouvons avoir de notre salut, et qui est fondée sur l'honneur et la cessation du péché, jointe à la pratique des bonnes œuvres.

2°. La justice est amissible, et se perd en effet par un seul péché mortel, de quelque nature qu'il puisse être; l'Écriture le déclare en un grand nombre d'endroits. *Si le juste se détourne de sa justice*, dit Dieu lui-même par le prophète Ezéchiel (18, 24), *et s'il commet l'iniquité,.... vivra-t-il alors? Toutes les œuvres de justice qu'il avait faites, seront oubliées, et il mourra dans la perfidie où il est tombé, et dans le péché qu'il a commis.* Saint Paul craignait de perdre la grâce, puisqu'il châtiait son corps, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût ré-

prouvé lui-même (1 Corinth., c. 9.) Si donc il ajoute au ch. 13 de la même épître aux Corinthiens, que la charité ne finira jamais, *charitas nunquam excidit*, il n'entend point par-là que la charité soit inamissible en cette vie; il entend seulement qu'elle subsistera en l'autre vie, à la différence du don de prophétie et de plusieurs autres, qui ne conviennent qu'à l'état de voyageur, et qui finiront dans le ciel. *Charitas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuantur, sive linguæ cessabunt* etc. Et quand saint Jean assure que celui qui est né de Dieu, *ne pèche point et ne peut pécher*, (1 Joan. c. 3.) cela doit s'entendre dans le sens composé de la justice, c'est-à-dire, dans ce sens que l'homme juste ne pèche point tant qu'il demeure juste et attaché à Dieu, mais non pas en ce sens que le juste ne puisse tomber et perdre la justice. C'est en ce sens que Jésus-Christ dit qu'un bon arbre ne peut produire de méchans fruits, *tant qu'il reste bon*; et que saint Paul dit, que ceux qui sont dans la chair ou qui vivent selon la chair, qui sont des œuvres charnelles et criminelles, ne peuvent plaire à Dieu, *qui autem in carne sunt Deo placere non possunt*, tant qu'ils restent dans cet état de corruption. (Rom., c. 8.)

L'effet principal de la justification, c'est le mérite. (Voyez MÉRITE. Voyez aussi l'Herminier sur la justification, t. 4,

p. 551, et les autres théologiens.)

JUSTIN (saint), célèbre philosophe, docteur, apologiste et martyr de l'Église, naquit vers l'an 103 à Naplouse, ville de la province de Samarie en Palestine, connue dans l'Écriture sous le nom de *Sichem* ou *Sicar*. Après avoir cherché en vain dans sa philosophie païenne la vérité pour laquelle il avait un amour ardent, il embrassa le christianisme vers l'an 133, sans quitter, ni la profession, ni l'habit de philosophe. Il passa ensuite à Rome, où quelques savans ont cru, quoique sans assez de fondement, qu'il fut élevé à la prêtrise, et même à l'épiscopat. Il faisait de temps en temps des voyages dans les provinces de l'empire pour y porter la foi de Jésus-Christ. De retour à Rome, il menait une vie également obscure et austère dans le quartier des bains de Timothée, se contentant d'instruire ceux qui le venaient trouver. Sa principale occupation après l'instruction des fidèles, était de répondre aux questions des gentils et des Juifs : ce qui l'engageait à conférer souvent avec eux et à composer des livres. Il fut arrêté par ordre de Rustique, préfet de la ville, avec d'autres chrétiens, qui étaient Charitou, Evelpiste, Hiérax, Péon, Libérien, et une femme nommée Charitène. Tous ces chrétiens furent fouettés, et ensuite décapités l'an 167. Les Latins, au moins depuis le neuvième siècle, honorent la mémoire de

saint Justin le 13 d'avril, et plusieurs croient que l'on conserve encore ses reliques dans l'église de Saint-Laurent, hors les portes de Rome. On peut regarder saint Justin comme le premier des Pères de l'Église, puisqu'après les apôtres et leurs disciples, nous n'avons point d'auteur si ancien que lui, Eusèbe dit qu'entre les grands hommes qui éclairaient le second siècle de l'Église, le nom de Justin les surpassait tous par son éclat. Saint Epiphane, saint Jérôme, Théodoret et les autres anciens en ont aussi parlé avec éloge ; et saint Méthode assure en particulier, qu'il approchait autant de la vertu des apôtres, qu'il approchait de leur temps. Saint Justin a laissé plusieurs ouvrages, dont il y en a de perdus, et d'autres que nous avons encore. Ceux qui nous restent, sont deux apologies en faveur des chrétiens : l'une que l'on met la seconde, et qui est cependant la première, adressée à l'empereur Antonin et aux Césars ses enfans, fut présentée vers l'an 150. Eusèbe croit même qu'elle ne fut présentée qu'à l'empereur Marc-Antonin le Philosophe, successeur d'Antonin le Pieux ; l'autre est adressée à l'empereur et au sénat. Le sujet de ces deux apologies est à-peu-près le même. Dans la première, saint Justin rend compte de la doctrine, des mœurs et des cérémonies des chrétiens, pour montrer l'injustice des persécutions qu'on leur suscitait. Il y parle de la Tri-

nité, de l'Incarnation, du Bap-tême, de l'Eucharistie, des preuves de la religion, des assemblées et de la sainteté des premiers fidèles; ce qui rend cette apologie un des plus considérables monumens de l'antiquité. La seconde apologie est une plainte des vexations exercées contre les chrétiens. Il y décrit les embûches qui lui étaient dressées par un philosophe cynique, nommé Crescent.

Le second ouvrage de saint Justin qui nous reste, est un dialogue avec Triphon, Juif, soit que le saint ait eu en effet cet entretien avec Triphon, soit qu'il feigne l'avoir eu, comme ont fait Platon, Cicéron et plusieurs autres. Il y prouve par une infinité de passages de l'Ancien-Testament, que Jésus-Christ est le Messie, et il y répond aux objections des Juifs. Il ne nous reste qu'un fragment, ou tout au plus la seconde partie d'un traité intitulé : *De la monarchie ou de l'unité de Dieu*. Il y a deux discours à la tête des ouvrages de saint Justin, qui sont adressés aux gentils, touchant la vanité des idoles et la vérité de la religion. Le premier est intitulé : *Exhortation aux Grecs*; et quoique le style en soit plus net et plus aisé que celui de ses autres ouvrages, parce qu'apparemment il avait plus de loisir, lorsqu'il le composa, on ne doute point qu'il ne soit de lui : on y remarque partout son génie, sa méthode, la force de ses raisonnemens, sa profonde

connaissance de l'antiquité profane. On peut porter le même jugement du second discours aux païens, et de l'épître à Dionnet. Pour la lettre écrite à Zène et à Serène, elle n'est nullement du style de saint Justin, et renferme des préceptes qui concernent plutôt des moines, que de simples chrétiens; ce qui est une marque de supposition. Photius attribue à saint Justin des réponses faites aux demandes des orthodoxes, contenant cent-quarante-six questions, mais trop curieuses pour être du temps de saint Justin, et qui contiennent d'ailleurs plusieurs autres marques évidentes de supposition. Origène est cité dans la question 82 et 83^e, saint Irenée dans la 115^e, les manichéens dans la 127^e. On y trouve les termes d'*hypostase* et de *consubstantialité* dans les questions 16, 17, 135, 144; et dans la 126^e on y dit que les empereurs n'étaient plus païens, mais chrétiens : ce qui prouve que l'auteur est bien postérieur à saint Justin. Quelques-uns les attribuent à Théodoret. L'écrit de la Trinité ou de l'exposition de la vraie foi attribué à saint Justin, n'est pas non plus de lui; les erreurs des ariens, des nestoriens et des eutychiens y sont trop clairement réfutées, pour que cet ouvrage soit de son temps. Il faut porter le même jugement des cinq questions proposées aux païens avec leurs réponses, et la réfutation de ces réponses, et les réponses des chrétiens à quelques

questions des Grecs. Saint Irénée cite un ouvrage de saint Justin contre Marcion, dont il ne nous reste que deux passages rapportés par saint Irénée. Saint Justin avait encore écrit un ouvrage contre les hérésies, deux livres contre les gentils, un autre de recueils touchant l'âme, un autre intitulé : *le Chantre*, un sur la Providence et sur la foi, une réfutation de la physique d'Aristote; mais tout cela est perdu. On cite encore sous le nom de saint Justin, un traité sur l'examen ou l'ouvrage des six jours, et un sur la résurrection; mais il n'est pas certain qu'il ait travaillé sur cette matière. Saint Justin savait très-bien l'histoire et la philosophie, tant sainte que profane. Ses raisonnemens sont solides, mais il ne les pousse pas toujours jusqu'au bout. Son discours est savant, mais simple, sans beaucoup d'ordre, et sans aucun ornement. Il est rempli de citations; et en citant l'Écriture, il ne suit pas toujours exactement la version des septante, qui était cependant la seule en usage de son temps, et confond même quelquefois deux versions ensemble; ce qui vient apparemment des copistes. Il n'y a presque aucun ancien qui ait parlé de nos mystères plus exactement que saint Justin, quoiqu'il s'éloigne en quelques points de la créance commune. Il croit avec la plupart des anciens, que les justes après la résurrection, demeureront pendant mille ans

dans la ville de Jérusalem où ils jouiront de tous les plaisirs permis. Il semble n'avoir pas désespéré du salut des gentils qui vivaient bien, n'ayant que la connaissance de Dieu, sans celle de Jésus-Christ, etc. Les meilleures éditions des ouvrages de saint Justin, sont celles de Robert - Etienne en 1551 et 1571, en grec; celle de Commelin en 1593, en grec et en latin; celle de Morel en 1656, en grec et en latin, et celle de Dom Prudent Marand, savant bénédictin, en 1742, in-fol. (Saint Irénée; *Lib. 4, advers. hæres., cap. 13 et lib. 5, cap. 3. Eusèbe, in Hist. et chron. Saint Jérôme, cap. 32. Photius, Bibl. cod. 23 et 25. Dupin, Bibl. eccl., t. 1. Richard Simon, Critiq. de Dup., t. 1, p. 7. Bollandus. Dom Thierry Ruinart. Tillemont. Baillet, 13 avril. Dom Ceillier, Hist. des Aut. eccl., t. 2, pag. 1 et suiv.)*

JUSTIN, martyr de Tivoli, et l'un des fils de sainte Symphorose. (Voyez SYMPHOROSE.)

JUSTIN, martyr du Parisis, fut tué en haine de la religion, par les barbares du cinquième siècle. Le reste de son histoire est tout-à-fait semblable à celle de saint Just, martyr en Bauvaisis; d'où vient que, selon M. Baillet, il n'y aurait pas de difficulté à dire que c'est un même saint honoré dans deux églises sous différens noms, si le moine Usuard qui vivait à Paris au neuvième siècle, ne les avait nettement distingués l'un

de l'autre, et s'il ne s'en était trouvé effectivement deux corps, l'un de saint Justin au diocèse de Paris, l'autre de saint Just au diocèse de Beauvais. Le corps de saint Justin fut enterré à Louvre, bourg du diocèse de Paris, et de-là transporté à la cathédrale même de Paris, où l'on dit qu'il s'est toujours gardé depuis. On y fait sa fête le 8 d'août. (Baillet, 18 octobre.)

JUSTINE, vierge et martyre d'Antioche, avec saint Cyprien, surnommé *le Magicien*. (*Chez-chez CYPRIEN.*)

JUSTINE, vierge et martyre, patronne de Padoue, souffrit la mort dans cette ville pour le nom de Jésus-Christ, l'an 304, par les ordres de l'empereur Maximien Hercule. Elle fut enterrée hors de la ville par les soins de saint Prodocime, et transportée depuis dans l'église qui porte maintenant son nom au-dedans de la ville. On fait sa fête le 7 d'octobre. (Tillemont, Hist. de la persécution de Dioclétien, art. 55. Baillet, 7 oct.)

JUSTINIANI ou JUSTINIEN (Laurent), saint, premier patriarche de Venise, était fils de Bernard, de l'illustre famille des Justinien de Venise et de Quirine, dame de grande vertu. Il vint au monde le premier jour de juillet de l'an 1381. Il prit l'habit des chanoines réguliers de Saint-Georges *in Alga*, dont il fut regardé comme le fondateur par ses beaux réglemens, et qu'il gouverna deux fois en qualité de général. Le pape Eu-

gène iv le nomma malgré lui évêque de Venise, l'an 1434; et le pape Nicolas v, à sa seule considération, transféra l'an 1451, au siège de Venise, le titre de patriarche, qui était attaché à celui de Grade. Toutes ces marques de distinction ne changèrent rien dans les mœurs et la manière de vie du saint pontife. On le vit toujours également humble, pauvre, détaché, pénitent, austère, simple, modeste, doux, charitable envers les pauvres, patient à supporter les outrages les plus sanglans, et les plus piquantes railleries de quelques impies. Il eut le bonheur de réformer son clergé et son peuple, et de mourir aussi saintement qu'il avait vécu, le 8 janvier 1455, âgé de soixante-treize ans et demi. Il fut gratifié du don de prophétie pendant sa vie, et de celui des miracles après sa mort. Le pape Alexandre viii le canonisa le premier jour de novembre de l'an 1690. Ce saint prélat a laissé plusieurs ouvrages de piété, qui sont clairs, solides, utiles et pleins d'onction; savoir, l'arche de vie; de la discipline et de la perfection spirituelle; du chaste mariage du Verbe et de l'âme; le paquet de l'amour; du combat triomphant de Jésus-Christ; du conflit intérieur; des plaintes et de la perfection chrétienne; plusieurs sermons sur les fêtes de Jésus-Christ, de la Vierge et des saints, et sur l'Eucharistie; un traité de la vie solitaire; un autre du mépris du monde; un livre de la mort spi-

rituelle de l'âme; deux de la résurrection spirituelle; un traité du gouvernement et de l'instruction des prélats; de l'obéissance, de l'humilité, des degrés de perfection, de l'embrasement de l'amour divin, et quelques lettres. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Bâle en 1560, à Lyon en 1568, et à Venise en 1606. La vie de saint Laurent Justinien a été écrite par son neveu Bernard Justinien, mort le 10 mars 1489. Celui-ci avait été élevé aux charges les plus importantes de Venise. Il avait aussi composé des sermons, des lettres, une histoire des Goths, la vie de saint Marc, et quelques autres ouvrages dans lesquels on remarque beaucoup d'érudition, de discernement et de piété. Ses lettres et ses discours remplis de sentences l'ont fait surnommer *le Philosophe*. (Trithème et Bellarmin, *De script. eccl.* Ughel, t. 5, *Ital. sacr.* Dupin, quinzième siècle, part. première, p. 316. Baillet, 5 septembre.)

JUSTINIANI (Bernard), illustre Vénitien, naquit le 6 janvier de l'an 1408 ou 1407, selon la manière de compter reçue à Venise, où l'on ne commence l'année que le 1^{er} de mars. Il eut pour père Léonard Justiniani, et pour mère Lucrèce de Mula, tous deux de famille très-distinguée. Après avoir fait ses premières études sous Guarini de Vérone, il alla les continuer à Padoue où il fut reçu docteur. A l'âge de dix-neuf ans il prit la robe de sénateur, ce qui ne l'em-

pêcha pas de continuer à cultiver les sciences, persuadé que les lettres et l'éloquence sont nécessaires à ceux que leur naissance appelle au gouvernement. Il profita surtout des instructions de George de Trébizonde, pour lequel il conserva toujours une haute estime, comme on le voit par une de ses lettres écrite de Venise le 15 juillet 1442. La république jeta les yeux sur lui, pour aller avec trois autres nobles complimenter l'Empereur Frédéric III, qui passait sur les terres des Vénitiens en 1451 pour aller à Rome s'y faire couronner : les collègues de Justiniani lui laissèrent le soin de haranguer l'empereur, ce qu'il fit avec beaucoup d'applaudissement. Le doge François Foscari étant mort le 1^{er} novembre 1457, il fit son oraison funèbre. Deux ans après on l'envoya en qualité d'ambassadeur à Ferdinand roi de Naples, qu'il harangua deux fois; il avait aussi fait un discours au pape Pie II en passant à Rome. A son retour à Venise, il fut élu censeur, et on le choisit avec Paul Barbo pour aller en ambassade en France auprès de Louis XI qui lui fit l'honneur de le faire chevalier, et à cette occasion Justiniani prononça un discours devant ce prince à Tours le 6 janvier 1461. Étant allé à Paris, l'université, avec le recteur à la tête, lui alla rendre visite en cérémonie; il la remercia par un discours qui se trouve imprimé sous le titre de *Oratio responsiva ad univer-*

sitatem Parisiensem. Il alla ensuite en ambassade à Rome, et il fit un discours au pape Pie II en présence du collège des cardinaux. Ce pontife étant mort, Pierre Barbo Vénitien lui succéda sous le nom de Paul II. La république de Venise lui députa quatorze sénateurs pour le féliciter; de ce nombre fut encore Justiniani qui eut l'honneur de porter la parole. De retour de cette ambassade, il passa par diverses charges : en 1467 il fut commandant de Padoue, ensuite membre du conseil des Dix, et en divers temps *savio grande*, dignité importante, qu'il remplit jusqu'à vingt fois. Sixte IV ayant été élevé au souverain pontificat, la république eut une nouvelle occasion d'employer Justiniani, en le mettant au nombre des quatre ambassadeurs qu'elle envoya à ce pontife. Justiniani le harangua le 10 décembre 1471, et il en reçut un bref très-honorable : il est daté du 8 mars 1472, et finit par ces paroles : *Sanè nobis visum est in vicem statuæ cujusdam, aut coronæ, te hoc nostro locupletissimo testimonio condecorare, ut te et gravissimum et eloquentissimum habeamus oratorem, et priscis illis celebrioribus vel græcis vel latinis comparandum*. Le 17 mars 1474 Justiniani fut élu procureur de Saint-Marc à la place de Pierre Mocenigo, qui venait d'être créé doge. Il mourut le 10 mars 1489, dans la quatre-vingt deuxième année de son âge. On l'enterra

dans l'église patriarcale de Venise. Trithème fait son éloge en ces termes : *Philosophus et orator celeberrimus, ingenio excellens, et disertus eloquio, qui ob singularem dicendi gratiam, non modo à apud Senatum suum Venetum, verum etiam apud Romanos pontifices, cardinales, et cæteros Italiæ principes, ac urbium genatores in pretio est habitus*. Ses grandes occupations ne l'empêchèrent pas de donner du temps à l'étude, comme il paraît par les ouvrages suivans qu'il a écrits : 1°. La Vie de Laurent Justiniani son oncle, premier patriarche de Venise, mort en 1455. La première édition de cette vie parut en 1475, in-4°. On l'a mise à la tête des éditions des œuvres de Laurent Justiniani, de Bâle, de Venise et de Lyon, et on la trouve aussi dans Surius et Bollandus au 8 janvier. 2°. Une histoire de Venise, intitulée : *Bernardi Justiniani, patriti Veneti, senatorii equestrisque ordinis viri amplissimi, oratorisque clarissimi, de origine urbis Venetiorum, rebusque ejus ab ipso ad quadringesimum usque annum gestis, historia*. Venise, 1492, in-fol. et en 1534, in-fol. Cette seconde édition est moins belle que la première. Cette histoire est divisée en quinze livres, et va jusqu'à l'an 809. L'auteur n'y avait pas mis tout-à-fait la dernière main quand il mourut; il confia le soin de la publier à Benoît Brognolo qui la fit paraître trois ans après la mort de Justiniani,

et la dédia à Laurent Justiniani, fils de l'auteur. 3°. *De vitâ S. Marci evangelistæ, corpore Venetias translato, et sepulturæ loco*. Ces ouvrages ont été joints à l'histoire de Venise, et insérés avec cette histoire dans le tome 5 du Trésor des écrivains d'Italie de Burman. L'historien de l'université de Padoue prétend que les critiques n'ont guère goûté ces petits ouvrages, et que l'auteur y donne trop dans les traditions vulgaires. (Nic. Comnenus, *Hist. gymnas. Putav.* t. 2, p. 25.) 4°. Toutes les harangues de Justiniani, avec quelques autres opuscules tant de lui que de Léonard Justiniani son père, ont été imprimées sous ce titre : *Bernardi Justiniani, orataris clarissimi, orationes. Ejusdem nonnullæ epistolæ. Ejusdem traductio in Isocratis libellum ad Nicoclem regem. Leonardi Justiniani epistole*. L'année n'est pas marquée, mais il y a de l'apparence que c'est en 1492 que ce recueil a été imprimé, en même temps que l'histoire de Venise, à la fin de laquelle tous ces ouvrages se trouvent dans quelques exemplaires. Ils forment d'ailleurs un volume in-fol. qui est très-rare et peu connu ; des raisons d'état les ayant fait séparer de l'histoire et fait supprimer. Outre les pièces marquées dans le titre, il y a encore un discours de Léonard Justiniani sur la mort de Charles Zéno, qui est à la tête. Plusieurs de ses discours se trouvent aussi imprimés séparément,

ou dans des recueils de semblables pièces, et principalement dans celui qui fut imprimé à Venise en 1558 in-4°, réimprimé à Paris en 1577, in-16. M. Du Pin dit, on ne sait sur quel fondement, que Bernard Justiniani est auteur de quelques sermons, ce qui ferait croire à ceux qui ne le connaîtraient point, que Justiniani était un ecclésiastique. (Vossius, *de Hist. lat. lib.* 3, *cap.* 8, et les auteurs du grand dictionnaire universel hollandais lui attribuent mal-à-propos une histoire des Goths trompés par Jacques de Bergame, dans le supplément des chroniques sur l'an 1471. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'en traitant dans son histoire de Venise de l'origine de cette ville, il a parlé fort au long des Goths et des autres peuples barbares qui ravageaient alors l'Italie. C'est ce qu'a fort bien remarqué Stella à la page 22 de la vie de notre Justiniani, qui par conséquent aura parlé des Goths sans en avoir écrit d'histoire particulière. (Trithème, *de Scriptor. eccles. num.* 834. Le père Nicéron, *Mém. des homm. illust.* t. 7, p. 7. *Giornal de' letterati*, t. 19, p. 365 et suiv. M. de Chauffepié, *Nouv. Dict. hist. et crit.* t. 3, p. 84-85.)

JUSTINIANI DE MONEGLIA, (Paul) maître du sacré Palais, évêque de Scio, nonce apostolique dans le royaume de Hongrie, naquit à Gènes l'an 1444. A l'âge de dix-neuf ans, il se fit dominicain. Quelques années

après, il fut élevé au doctorat, et en 1476, il fut élu prieur du couvent de Saint-Dominique à Gênes. En 1486, Il fut fait provincial de Lombardie, et en 1489, maître du sacré Palais. En 1494, le pape Innocent viii le nomma inquisiteur-général de la foi dans toutes les terres soumises à la république de Gênes. Il fut un des juges qui examinèrent les nouveaux dogmes de Pierre d'Aranda, évêque de Colahorra, convaincu de judaïsme, et de diverses autres erreurs. Cet hérétique était aussi *Major-Dome* du pape Alexandre vi et son maître du sacré Palais, comme quelques historiens l'ont avancé. L'an 1499, le pape Alexandre vi nomma Justiniani à l'évêché de Scio, et le fit en même temps son légat ou nonce apostolique dans le royaume de Hongrie. Il mourut à Bude, capitale du même royaume, l'an 1502, dans la cinquante-huitième année de son âge. Il a écrit divers commentaires ou des notes pleines d'érudition, sur presque tous les livres de la Bible, mais que nous ne savons pas avoir été imprimés. (Le père Touron, Hist. des homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique, t. 3, p, 649 et suiv.)

JUSTINIANI, (Augustin) évêque de Niébo, né à Gênes l'an 1470, reçut l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Apollinaire hors des murs de Pavie, au mois d'avril 1488, et prit

alors le nom d'*Augustin*, au lieu de celui de *Pantaléon*, qu'il avait eu au baptême. Il se rendit habile dans toutes les langues orientales; en sorte que le grec, l'hébreu, l'arabe et le chaldaïque, ne lui étaient guère moins familiers que le latin. Pendant dix-huit ans, il enseigna les langues, la philosophie et la Théologie, avec un grand succès. Le pape Léon x le nomma à l'évêché de Niébo dans l'île de Corse en 1514 ou 1515. Il assista aux deux dernières sessions du cinquième concile de Latran, tenues dans le mois de décembre 1516, et dans celui de mars 1517. Le roi François 1^{er} l'ayant attiré à Paris, le fit son aumônier, et l'un de ses conseillers. Il enseigna pendant cinq ans les langues dans la même ville; et on le regarde comme le premier professeur royal, qui ait fait des leçons publiques de l'hébreu, dans le collège fondé par le roi François 1^{er}. Il retourna depuis à Niébo d'où étant allé à Gênes, et s'étant embarqué pour revenir à son église, il périt avec le vaisseau qui le portait l'an 1536. Il avait composé plusieurs ouvrages; savoir, 1°. *Dévote prière à Dieu*, où il expliquait soixante-douze noms, dont les Hébreux et les Latins se sont quelquefois servis pour signifier la divinité. 2°. *Le pseautier de David*, en cinq langues, sous le titre de *Psalterium hebræum, græcum, arabicum et chaldæum, cum tribus latinis interpretationibus et*

glossis. 3°. Des traductions et des commentaires. (Le père Echard, *Script. prædic.* tom. 2, p. 96 et suiv. Le père Toulton, *Homm. illust. de l'Ordre de Saint-Dominique*, t. 4, p. 26 et suiv.)

JUSTINIANI (Laurent), char- treux, composa un ouvrage intitulé : *Hortus deliciarum*, imprimé in-4°. à Milan l'an 1517. (Petreius, *Bibl. carth.*)

JUSTINIANI, (Vincent) général des Frères Prêcheurs, nonce apostolique auprès du roi d'Espagne, et cardinal du titre de Sainte-Sabine, de la maison des princes *Justiniani*, et de la branche établie dans l'isle de Scio, naquit dans la capitale de cette île le 28 août 1519. Il embrassa l'Ordre de Saint-Dominique dans sa patrie, et y prononça ses vœux avant d'être envoyé à Gênes, pour y faire ses études. Etienne Ususmaris, général du même Ordre, le mena à Rome pour être son assistant, et ce général étant mort au mois de mars 1557, Justiniani fut élu unanimement pour lui succéder, dans le chapitre tenu à Rome le 29 mai 1558, quoiqu'il n'eût que trente-huit ans. Les deux grands objets qu'il se proposa d'abord, furent de s'opposer de toutes ses forces au progrès que faisaient alors les nouvelles hérésies dans presque toute l'Europe, et d'envoyer les prédicateurs de la foi dans les pays des infidèles. Après la visite des maisons de France, il se rendit

au concile de Trente, et assista à toutes les sessions qui se tinrent sous le pontificat de Pie IV. Il se déclara hautement pour le sentiment de ceux qui soutenaient la résidence comme de droit divin, et défendit avec beaucoup de vigueur les privilèges des réguliers. Après le concile, il alla présider au chapitre général de son Ordre, convoqué à Boulogne pour le 21 mai 1564, et se rendit ensuite en Espagne pour y faire sa visite. Il revint à Rome l'an 1566 pour y saluer le nouveau pape Pie V, qui le renvoya en Espagne l'an 1569, pour traiter avec le roi Philippe II d'affaires importantes et secrètes. Il y était encore lorsqu'il apprit qu'il avait été promu au cardinalat le 17 mai de l'an 1570. Etant revenu à Rome, il fut préfet de la congrégation de l'*Index*, et de celle des évêques et des réguliers, protecteurs de l'Ordre de Val-Ombreuse, vice-protecteur de son Ordre, abbé de Saint-Cyr à Gênes, et employé dans toutes les affaires. Il mourut âgé de soixante-trois ans et un mois, le 28 octobre 1582. C'est lui qui a procuré l'édition faite l'an 1570 à Rome, de toutes les œuvres de saint Thomas, en dix-sept volumes in-fol. Outre plusieurs lettres adressées aux religieux de son Ordre, pour les exhorter à la régularité et au zèle du salut des âmes, on lui attribue un recueil sur des matières ecclésiastiques, auquel il a donné, dit-on, le titre de

Tresor. Mais je crois qu'on a attribué par méprise, à notre cardinal, un ouvrage qui appartient à un dominicain, appelé Vincent Justiniani Antist. (Le père Touron, *Homm. illustr. de l'Ordre de Saint-Dominique*, tom. 4, p. 527 et suiv.)

JUSTINIANI, (Pierre) de Venise, fils de Louis, sénateur de cette république, vers l'an 1576, publia, en seize livres, l'histoire de Venise, sous le titre de *Rerum Venetarum ab urbe condita historia*.

JUSTINIANI (Angele), né dans l'île de Scio en 1520, entra chez les religieux de l'observance de Saint-François, et se rendit habile dans les langues et dans la Théologie, qu'il enseigna avec réputation à Padoue, à Gênes et ailleurs. Il accompagna le cardinal de Ferrare en France, et se trouva au colloque de Poissy l'an 1561, où il fit admirer son érudition dans les disputes contre les hérétiques. Il fut conseiller, aumônier et prédicateur d'Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et assista au concile de Trente. Pie v le nomma évêque de Genève le 13 octobre 1569, et il remit cet évêché entre les mains de Grégoire xiii le 15 décembre 1578, pour se retirer à Gênes où il mourut le 22 février 1596, âgé de soixante-seize ans. Il avait apporté en Italie d'excellens manuscrits grecs dont Sixte de Sienne fait mention au sujet de quelques ouvrages de saint Cyrille d'Alexandrie. Ses ouvrages

sont des commentaires sur quelques chapitres de Saint-Jean; des sermons; des vers, etc. (Ubertus Foglietta, in *Clariorum rum elogiis*, p. 227. Wading. Sainte-Marthe, *Gall. christ.* Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.* t. 1, p. 79.)

JUSTINIANI (Fabien), Génois, prêtre de l'Oratoire, selon M. Baillet, et évêque d'Ajaccio dans l'île de Corse, a fait un recueil des auteurs qui ont écrit, ou sur toute la Bible, ou sur quelque partie, ou même sur quelque verset en particulier : ce livre fut imprimé à Rome en 1612. Il a encore composé un commentaire sur Tobie, imprimé en 1621.

JUSTINIANI (Horace), publia les actes du concile de Florence à Rome, in-fol. en 1630. (Konig, *Bibl. vet. et nov*)

JUSTINIANI ou GIUSTINIANI (l'abbé Bernard), chevalier de grand-croix de l'Ordre impérial de Saint-Georges, a donné l'histoire des Ordres militaires, en italien, à Venise 1694, un volume in-fol. L'auteur commence par un discours sur l'antiquité de ces Ordres; il descend ensuite aux Ordres particuliers, et en compte jusqu'à cent : il met celui de Saint-Georges le premier, et en attribue l'origine à l'empereur Constantin. (Journal des Savans, 1694, p. 445 de la première édition et 384 de la seconde.)

JUSTINIANOPOLIS, ville épiscopale de la première Ar-

ménie au diocèse du Pont, sous la métropole de Sebaste. Il en est fait mention dans les actes du sixième concile, acte 16 et 18 à l'occasion de Théodore, qu'on dit évêque d'Ecclésiine ou de Justinianopolis. Elle est située entre le mont Taurus et l'Euphrate. Ptolémée l'appelle *Acilizene*, et la place dans la grande Arménie. La notice de l'empereur Léon, qui l'appelle *Celzene*, en fait une métropole sans suffragans. Voici ceux qui y ont siégé :

1. Jean, souscrivit au décret synodal de Gennade de Constantinople, contre les simoniaques.

2. Georges 1^{er} au cinquième concile général.

3. Théodore, au sixième.

4. Georges II au concile de Photius, sous le pape Jean VIII.

5. Sisinnius, au décret du patriarche Alexis, au sujet des causes qui appartiennent aux métropolitains.

6. N.... un décret du patriarche Xiphilin, sur les épousailles. *Jus græc-rom.* p. 212. (*Oriens Christianus*, t. 1, p. 436.)

JUSTINIEN, évêque de Valence en Espagne, au sixième siècle, écrivit un traité contenant diverses réponses aux questions de Rustique. La première, touchant le Saint-Esprit. La seconde, contre les Bosoniaques, qui croyaient que Jésus-Christ n'était que le fils adoptif de Dieu. La troisième, sur le baptême. La quatrième, sur la

distinction du baptême de saint Jean, et de celui de Jésus-Christ. La cinquième, sur l'invisibilité du fils. Dupin, septième siècle.

JUSTINIEN premier du nom, empereur, était neveu de Justin l'Ancien, et fils de Vigilantia et de Sabatius. Il succéda à l'empereur Justin son oncle le premier d'août 527. Il combattit fortement les hérétiques, protégea l'Eglise, vainquit les Perses par la valeur de Bélisaire son général, extermina les Vandales, reconquit l'Afrique, subjuguait les Goths en Italie, et rétablit l'empire romain dans sa première splendeur. Il choisit ensuite dix habiles jurisconsultes pour recueillir en un corps les lois romaines, et ordonna que recueil fût appelé *le Code Justinien*. Il fit aussi rédiger les décisions dispersées des juges et des magistrats qui furent réduites au nombre de 50, sous le nom de *digestes* ou *pandectes*. Il composa quatre livres d'instituts, qui comprennent en abrégé le texte de toutes les lois, et fit recueillir les lois qu'il avait faites, nouvellement dans un volume qui fut appelé *le Code des Nouvelles*, qui renferment un grand nombre de réglemens touchant la discipline ecclésiastique : mais il se mêla trop des affaires de l'Eglise. Il menaça d'exil le pape Agapet, maltraita fort les papes Silvius et Virgile, et voulut connaître du différend des trois chapitres. Il mourut le 14 no-

vembre 565 à 84 ans, après en avoir régné 38. Nous avons encore de Justinien une lettre et une confession de foi en latin, qu'il envoya au pape Jean. Une autre lettre au 5^e concile. Trois autres touchant Théodore de Mopsueste. Une contre les erreurs d'Origène, avec un traité sur le même sujet. Une confession de foi contre les trois chapitres. Un édit contre Anthime, patriarche de Constantinople. Justinien n'avait que peu ou point de lettres, et les ouvrages qui portent son nom doivent être attribués aux personnes habiles qu'il employait, et qui savaient très-bien donner à ce qui sortait de leurs mains, un caractère de gravité, de sagesse et de majesté. (Procopé. Nicéphore. Baronius. Dupin, sixième siècle.)

JUSTINIEN (Renoît), Génois, jésuite, mort le 19 décembre 1622, a fait un commentaire sur les épîtres de saint Paul et sur les épîtres canoniques dans lequel il cite souvent les Pères, et allègue quelquefois des ouvrages supposés, fautive de critique. Il a encore fait une apologie pour la liberté ecclésiastique, imprimée à Lyon en 1607. (Dupin, dix-septième siècle, p. 1.)

JUVENAL (saint), premier évêque de Narni en Ombrie, reçut sa mission du pape Damase vers l'an 369, pour y aller porter le flambeau de la foi. Il convertit beaucoup de personnes par ses miracles, et par la

sainteté de sa vie. On ne sait ni ses actions particulières, ni le genre de sa mort. Saint Grégoire le Grand lui donne la qualité de martyr, tandis que beaucoup d'autres ne le qualifient que de confesseur. On fait sa fête à Narni le 7 d'août et ailleurs le 3 de mai. Les habitans de Fossano en Piémont et ceux de Narni prétendent avoir son corps. Ses actes sont, ou corrompus, ou supposés. (Baillet, 3 mai.)

JUVENAL (M.) de Carlencas. Nous avons de lui, Principes de l'histoire, contenant : 1^o. les Éléments de la chronologie. 2^o. Un petit Traité de la sphère et du globe terrestre, pour servir d'introduction à la géographie. 3^o. L'Abrégé de la vie des meilleurs historiens, avec un jugement sur leurs ouvrages. 4^o. Quelques réflexions sur l'usage de l'histoire, et sur la manière de l'étudier utilement. 5^o. Une idée générale du gouvernement des principaux états de l'Europe anciens et modernes; à Paris, chez Barthélemi Alix, 1733, in-12. Le même auteur a donné : Essais sur l'histoire des Belles-Lettres et des Arts; à Lyon, chez les frères Duplain, 1749, 4 vol. in-8. seconde édit. (Journal des Savans, 1733 et 1749.)

JUVENCUS (Aquilinus Caius Vettius, ou Caius Vectius Aquilinus), prêtre espagnol, d'une famille très-illustre, et le premier poète chrétien dont les ouvrages soient venus jusqu'à

nous, fleurit au quatrième siècle sous le règne du grand Constantin. Il est auteur d'un poëme latin en vers hexamètres, divisé en quatre livres, dans lequel il rapporte la vie de Jésus-Christ, en suivant le texte des évangélistes, particulièrement de saint Matthieu, et en le rendant presque mot pour mot. On croit que cet ouvrage fut composé vers l'an 329. Il y en a eu un très-grand nombre d'éditions; la dernière est de Francfort en 1710, in-8. On le trouve aussi dans les bibliothèques des Pères. M. l'abbé Goujet, dans sa Bibliothèque française, tom. 7, dit que les vers de Juvenecus n'ont rien d'élevé, qu'il emploie bien des termes qui sont peu latins, et qu'il fait beaucoup de fautes de quantité. Le même auteur avait fait d'autres ouvrages en vers, que nous n'avons plus. Saint Jérôme dit en général qu'il avait écrit sur les sacrements, ou sur les mystères. On lui attribue aussi quelques hymnes dont ce père ne parle point. D. Martenne et Durand ont inséré dans le tome 9 de leur *amplissima collectio veterum monumentorum*, un abrégé de la Genèse en vers, que le manuscrit sur lequel ils l'ont donné, attribue à Juvenecus. Mais les éditeurs de cet ouvrage disent que l'on n'y voit

rien qui détermine le temps auquel il a été composé. On trouve dans les aménités de la critique une dissertation sous le titre de *divinations*, sur le poëte Juvenecus, où l'on fait voir que l'histoire de la Genèse en vers, écrite par un auteur qui suivait l'ancienne version latine de la Bible, est un ouvrage de Juvenecus, dont elle porte le nom dans un manuscrit de près de mille ans. (D. Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et eccl., tome 4, p. 121 et suiv. Journal des Savans, 1697, 1719, 1734 et 1744.)

JUVENTIN, martyr d'Antioche, était un des gardes de Julien l'Apostat. S'étant plaint un jour des désordres de l'empereur, il fut mandé avec Maxime, garde, et chrétien comme lui. Sur leurs réponses, Julien les fit battre, emprisonner, et décapiter l'an 363. On fait leur fête le 25 janvier. (Saint Chrysostôme, *Homil. 40, ad popul. Antioch.* Theodoret, Hist. eccl. l. 3, c. 15. Baillet, 25 janvier.)

JUVERNAÏ (Pierre), Parisien, prêtre du dix-septième siècle, a donné un Traité de la réitération du sacrement de la Pénitence; à Paris, 1634, et un autre de la douleur nécessaire pour recevoir le sacrement de Pénitence, *ibid.* 1657. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2064.)

K.

KACHINA, ville épiscopale de Moscovie, dont le siège est réuni à celui de Tuver, capitale du duché que Jean Basilowits joignit aux états du czar.

KAHLER (Jean), théologien luthérien, né à Wolmar, village de Hesse-Cassel, le 20 janvier 1649, enseigna pendant neuf ans la philosophie de Descartes à Giessen. Il prit le degré de docteur à Rinteln en 1683. et y enseigna la Théologie. Il fut six fois recteur magnifique de l'académie de cette ville, et mourut le 17 mai 1726. On a de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Disputationes juveniles*, à Rinteln, en 1710 et 1711, parmi lesquelles il y en a, de *casu morali*; de *intelligentiis*; *questiones miscellaneæ*; de *Deo*; de *libertate Dei*; de *blasphemiâ in Spiritum Sanctum*; de *immutabilitate electionis*; de *statu damnatorum*; de *signis consummationem seculi præcedentibus*; *Pentæ dissertationum theologiarum de imputatione peccati alieni, et speciatim adamici*; de *gradibus prohibitis*; de *polygamiâ*; de *prædicatione evangelii universali*, de *hæresi enthusiastarum abominabili*; de *perfectione renatorum*; de *moralitate sabbathi christiani*; *christianæ religionis dogmata quædecim dissertationibus proposita*; de *requisitis ministrorum Ecclesiæ*; *articuli*.

augustanæ confessionis de mutatis abusibus, *septem dissertationibus expositi*; de *gratid confessionis omnibus hominibus oblata*; de *transfiguratione satanæ in angelum lucis*; de *consequentis theologiais*; *augustanæ confessio, viginti dissertationibus absoluta*; de *Theologo docente*; de *linguis et scientiis Theologiæ ancillantibus*; de *obligatione ordinationum ecclesiasticarum*; de *signis veræ et falsæ penitentiae*; de *jure Dei puniendi posteror. ob delicta majorum*, etc. (Supplément français de Bâle.)

KAKT (Joseph-François), jésuite, du dix-septième siècle, a donné : *Scrutin des vérités de la foi* ; si elles peuvent toutes être décidées par la seule parole de Dieu, avec exclusion de l'autorité de l'Eglise; à Olive en 1682. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2663.)

KALDI (Georges), jésuite, de la ville de Tirnau en Hongrie, mourut à Presbourg le 30 d'octobre 1634, après avoir montré beaucoup de piété, d'esprit et d'éloquence pendant sa vie. On lui doit une traduction hongroise de la Bible faite sur la vulgate, imprimée à Vienne en Autriche l'an 2626, et 1 volume in-fol. de Sermons hongrois, qui parut à Presbourg en 1631. (Alegambe, *Biblioth. soc. Jesu*, fol. 156.)

KALENDES. (*Cherchez CALENDES.*)

KALENDRIER. (*Cherchez CALENDRIER.*)

KALONYME, le plus fameux des rabbins qui ont porté ce nom, a publié un livre intitulé: *Efeu Bochan*, ou *la pierre de touche*, dans lequel il enseigne comment on peut connaître les vices du siècle et s'en préserver. Cet ouvrage a été réimprimé diverses fois, et quelquefois avec la traduction en allemand. On a de ce même auteur, *Iggeret Bagdale Chajim*, ou *l'Épître des animaux*, dans laquelle il introduit les hommes et les bêtes, raisonnant ensemble, et expliquant chacun sa nature et ses propriétés; de sorte qu'à la fin l'excellence de l'homme au-dessus des bêtes paraît avec évidence. La *Circé* de Jean-Baptiste Gelli écrite en italien est à peu près faite sur le même plan et a le même but, si ce n'est que l'homme y est souvent fort maltraité. L'ouvrage du rabbin Kalonyme a été traduit de l'arabe et mis en rimes hébraïques. On croit qu'il avait aussi traduit plusieurs ouvrages de l'arabe en hébreu, et c'est ce qui a fait dire à plusieurs qu'il était le même que Rabbi Kalonyme qui a refuté dans un livre intitulé: *Eversio eversiois*, le livre du médecin Averroès qui porte le titre de *Eversio philosophorum*. (Buxtorf. Bibl. rabb. Bartholocci et Wolfii, Bibl. hébr. etc.)

KALTEISEN (Henri). (*Cherchez HENRI KALTEISEN.*)

KALTENECKH (Jean Zesclbin de), allemand du dix-septième siècle. On a de lui: *Apologie pour la confession des péchés*, romaine et catholique, contre Amand Poncompagnon, en deux tomes, à Neubourg en 1625. (Dupin, Table des Aut. ecclés. dix-septième siècle, col. 1905.)

KANNEMAN (Jean), allemand, de l'Ordre des Frères Mineurs, avança dans le quinzième siècle des propositions hardies touchant la puissance ecclésiastique. Il composa une apologie pour sa défense, des sermons et des questions. (Dupin, Biblioth. ecclés. quinzième siècle.)

KANUPIN ou **CANOBIA**, est un monastère des Maronites que l'empereur Théodose-le-Grand fit bâtir sous le nom de Sainte-Marie, au pied du mont Liban. Ce fut d'abord un simple évêché, mais Jean Aligée, patriarche des Maronites, y ayant établi son siège vers l'an 1445, il devint patriarchal. Alzaber Barcuch, soudan de l'Égypte et de l'Orient, exempta de toute imposition ce monastère, et fit graver sur une table d'airain en gros caractères cette exemption, afin que personne n'en ignorât. Le patriarche siégeait auparavant dans le monastère de Capharhai, comme nous le dirons ailleurs. (*Voyez MARONITES.*)

KARLEL, lieu d'Écosse, où il y eut un concile l'an 1138. (*Anglic. 1.*)

KARNKOWSKY, en latin *Carnkovius* (Stanislas), savant polonais, évêque d'Ulasdilarie

vers 1563, et archevêque de Gnesne en 1581, mourut à Lowitz le 26 mai 1603, et fut enterré chez les jésuites à Kalisch. On a de lui, *Historia interregni polonici*, depuis le départ d'Henri de Valois. *De jure provinotarum, terrarum, civitatumque Prussie. Epistolæ illustrium virorum in tres libros digestæ*, imprimé à Cracovie en 1578. Un livre intitulé : le Messie, ou Discours de la chute et de la réparation du genre humain et de l'avènement de Jésus-Christ, en polonais, imprimé à Posnanie en 1597. Sermon de l'Église, à Cracovie en 1596. Sermons sur l'Eucharistie, *ibid.* en 1602. Constitutions, *ibid.* 1579. Version de l'Écriture, en polonais, faites sous ses auspices. (Mémoires du temps. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1475 et 1476.)

KAROLI (Gaspard) Hongrois, était philosophe, théologien et philologue estimé parmi les calvinistes dont il suivait les erreurs. Il florissait vers l'an 1580 et 1590. Il traduisit la Bible en hongrois sur l'hébreu. Cette traduction parut en 1608 à Hanovre, in-4°, et en 1512 à Oppenheim, in-8°. Albert Mornar revit cette traduction, et la fit imprimer aussi en 1608 à Francfort. (David Czuittingerus, *In specimine Hungariæ litteratæ*. Le Long, Biblioth. sacr. p. 446, Edit. in-fol. première partie, et p. 549.)

KASR ou KOSR, dixième siè-

ge épiscopal de la province patriarchale, ou du catholique au diocèse des Chaldéens proche de Bagdat, qui fut réuni à Nahatowan, après qu'il eut été ruiné par le malheur des guerres. Or cette dernière ville, éloignée de l'Euphrate de deux parasanges, l'est aussi de quatre lieues de Bagdat, et est située sur la rive orientale du Tygre, dans un beau et très-bon terrain. Voici ses évêques :

1. Jesusdenha, siégeait en 706.
2. Ebedjesus, en 963, il fut fait catholique.
3. Jesuiab, 1^{er} sous le catholique Ebedjesus 11x.
4. Jesuiab II en 1020.
5. Abalhaser, ordonné par Élie 1^{er}.
6. Jean 1^{er} vers l'an 1050.
7. Ebn-Suta, fut déposé.
8. Naaman, en 1080.
9. Jean II, évêque de Kosr et de Naharowa. (Or. chr. t., p. 1177.)

KATRABA, douzième province du diocèse des Chaldéens. C'est une île de la mer d'Ethiopie au midi de l'Arabie heureuse. Alexandre-le-Grand y envoya une colonie de Grecs; elle est aujourd'hui pleine de chrétiens. C'est tout ce qu'on en sait.

KEARNEY (Barnabé), né à Cashell en Irlande, se fit jésuite à Douai l'an 1589. Après avoir enseigné la rhétorique et la langue grecque à Anvers et à Lille, il fut envoyé en mission dans sa patrie où il mourut le 20 août 1646, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui : 1°. *Heliotropium* (ou *conjonces de domini-*

eis ac festis totius anni, à Lyon en 1622, in-8°. 2°. *Heliotropium, sive conciones de passione dominica, seu de mysteriis redemptionis humanæ*, à Paris en 1683, in-8°. 3°. Trente discours *in obitum comitis Ormonde in Hibernia*: on les conservait manuscrits chez les jésuites de Rome. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1981.)

KEATING (Geoffroi), prêtre ecclésiastique et docteur en Théologie. natif du comté de Tipperary en Irlande, voyagea dans les pays étrangers où il mérita les degrés académiques. Étant de retour dans sa patrie, il acquit bientôt une réputation des plus brillantes par ses talens, et en particulier par ses éloquents prédications qui faisaient que les peuples venaient l'entendre de bien loin et de toutes parts. Personne n'a mieux possédé que lui sa langue maternelle. On croit qu'il mourut entre 1650 et 1655, après avoir composé une histoire d'Irlande, imprimée en 2 volumes in-folio, à Londres et à Dublin, en 1723, et encore à Londres en 1638. On a du même auteur quelques autres ouvrages en irlandais, comme une défense du sacrifice de la messe; les Trois fleches ou dards de la mort, ouvrage considérable écrit en très-beau langage, et rempli d'une érudition très-variée. Il composa aussi une élegie sur la mort du lord ou seigneur de Decies, fort estimée des connaisseurs, et un poème burlesque

sur son domestique Simon, qu'il compare aux anciens héros. Toutes ces pièces sont restées manuscrites. (Extrait d'un mémoire communiqué à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759, par M. l'abbé Henegan, proviseur du collège des Lombards.)

KEDD (Josse), jésuite, du diocèse de Clèves, mort le 27 mars 1657. On a de lui divers traités de controverse, en latin et en allemand, imprimés en différents lieux et en diverses années en Allemagne. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2174.)

KEIRAN ou KIERAN (saint), que l'Église honore le 5 de mars, est un de ceux que l'on prétend avoir prêché l'Évangile en Irlande avant saint Patrice, et on l'appelle le premier saint de ce pays. Il fut évêque de Sagin, et mourut en 520 en en 530. (Bollandus, 5 mars.)

KEIVINUS (saint), de la province de Leinster en Irlande, vivait du temps de saint Colomban dans le septième siècle. Il laissa un ouvrage de l'origine des Bretons, etc. (Jac. Varæus, *De claris Hiberniæ scriptor.*, lib. 1.)

KEILLER (Jacques Cellærius), jésuite allemand, naquit à Seckingen en 1568; embrassa la société en 1588; et après avoir régenté les belles-lettres, la philosophie et la Théologie, il devint recteur du collège de Ratibonne, puis de celui de Munich. Il fut long-temps confesseur du prince Albert de Bavière et de la

princesse son épouse. Il disputa publiquement avec Jacques Hailbrunner, le plus célèbre ministre du duc de Neubourg en 1615, et montra que les luthériens avaient falsifié un grand nombre de passages des Pères, dans un écrit intitulé : *Papatus acatholicus*. Le père Keller mourut à Munich le 23 février 1631, et laissa plusieurs ouvrages de controverse et de politique sur les affaires d'Allemagne. Il s'est déguisé souvent dans ces derniers sous les noms de *Fabius Hercynianus*, d'*Aurimontius*, de *Didacus Tamias*, etc. Ces ouvrages sont entre autres, 1^o. le Tyrannicide, ou sentiment des catholiques touchant le meurtre d'un tyran, contre les calomnies d'un ministre touchant la société, à Munich en 1601. 2^o. Le papat catholique, ou démonstration fondamentale de la vérité de l'Eglise catholique, à Munich en 1616. 3^o. Abrégé de cet ouvrage, *ibid.* 4^o. Agonie ou sueur mortelle de Jacques Hailbrunner, *ibid.*, 1618. 5^o. L'absurdité des prédicans dans la conférence de Ratisbonne, *ibid.* en 1604. 6^o. Philippique contre un prédicant, *ibid.*, 1607. (Alegambe, *Biblioth. societ. Jesu*. Bayle, Dict. crit. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1737 et 1738.)

KELLISON (Mathias), docteur et principal du collège des Anglais de Douai, est auteur de huit livres de la nouvelle religion des Anglais, à Douai, en 1603,

et d'un Commentaire sur la troisième partie de la somme de saint Thomas, imprimé à Douai en 1633, in-fol. Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1843.)

KELLI (Guillaume), né dans le comté de Gallovay en Irlande, dans le village d'Aghrim, vint fort jeune à Louvain où il étudia les humanités. Il se rendit ensuite à Paris, pour y étudier en philosophie et en droit, ce qu'il fit avec beaucoup de succès; son cours fini, il visita plusieurs des plus célèbres universités de l'Europe, principalement celles d'Allemagne; et vers 1699, il se fixa à Vienne où l'empereur Léopold lui donna les chaires de philosophie, d'Histoire et de blason. Les états d'Autriche le choisirent pour les mêmes fonctions dans l'académie qu'ils fondèrent à Vienne, pour l'éducation de la jeune noblesse de cette province. C'est pendant qu'il exerçait ces emplois, qu'il fit paraître les ouvrages suivans : *Philosophia aulica*, à Vienne, in-4^o. 2^o. *Historia bipartita Hiberniæ*, en prose et en vers, à Vienne, in-4^o. 3^o. *Institutiones academicæ*, à Vienne, in-4^o. 4^o. *Speculum imperiale historico-chronologicum*, à Vienne, in-folio. 5^o. *Speculum heraldicum*, à Vienne, in-folio. 6^o. *Philosophia aulica repetitæ prælectionis*. Les trois derniers empereurs de la maison d'Autriche ne se contentèrent pas de donner à M. Kelli des pensions et des appointemens considérables, ils

voulèrent encore y ajouter des titres honorables, comme celui de conseiller-impérial, de comte-palatin, de chevalier du Saint-Empire, et de roi d'armes, pour la plupart de leurs provinces et royaumes héréditaires. (Mémoire communiqué par M. Henegan à M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

KELMOELLEK ou **KELMOELLOCK**. On apprend du père Mansi, t. 2 de son Supplément à la collection des conciles, col. 817 et 818, qu'il y eut un concile en cette ville d'Irlande, à présent détruite, en 1210 ou 1211. Cet auteur dit, d'après une lettre d'Innocent III rapportée dans le livre 13 de la collection de M. Baluze, qu'il y eut appel à ce pape de la part des deux parties, au sujet du différend entre N... élu évêque d'Ymoleck, et les chanoines de cette église, discuté dans le concile, en présence de l'archevêque de Cashell. On ne sait rien autre chose de ce concile inconnu jusqu'ici aux collecteurs.

KEMPH (Nicolas), surnommé de Strasboug, parce qu'il naquit en cette ville vers l'an 1397, étudia la philosophie à Vienne en Autriche où il fut fait maître-ès-arts. Il se chargea le 6 septembre de l'an 1440, et se distingua singulièrement entre ses frères par sa doctrine, sa prudence et sa piété. Ce fut dans la chartreuse qu'on nomme en latin *Gemnicam*, qu'il reçut l'habit, et qu'il gouverna dans la suite en qualité de

prieur. Il exerça le même office dans quelques autres chartreuses, et mourut âgé de cent ans en 1497. On de lui : 1°. *Regulæ grammaticales*. 2°. *Disputata super libris posteriorum Aristotelis*. 3°. *Tractatus tripartitus de studio theologiæ moralis*, qui se trouve au tome 4, p. 259-492 de la Bibliothèque ascétique du père Bernard Pez, imprimée à Ratisbonne en 1724, in-8°. 4°. *Alphabetarium divini amoris de elevatione mentis in Deum*. Les bénédictins attribuent cet ouvrage à Martin de Cybs ou Zips, les dominicains à Jean Nyder, d'autres à Thomas à Kempis. 5°. *Tractatus de proponentibus religionis ingressum*. 6°. *Memoriale primorum principiorum*. 7°. *Tractatus de discretionem*, qui se trouve au tome 9, p. 379-532 de la Bibliothèque ascétique du père Pez. 8°. *Tractatus de charitate sive amicitia vera et ficta*. 9°. *Tractatus de peccatis charitati contrariis*, in-4°. 10°. *Documenta SS. PP. contra prædicta peccata tradita et in propositiones redacta*. 11°. *Tractatus de suspicionibus*, in-4°. 12°. *Tractatus de tententia ad perfectionem*, in-4°. 13°. *Tractatus de modo confitendi venialia peccata*, in-4°. 14°. *Tractatus de affectibus formandis in horis sive in officio divino, seu tractatus pro novellis, quomodo se habere debeant*, in-4°. 15°. *Expositio canonis, immo totius missæ*, in-4°. 16°. *Tractatus de capitulo reli-*

giosorum, seu de modo tenendi se in capitulo. 17°. *Tractatus de colloquio.* 18°. *Tractatus super statuta ordinis Cartusiensis.* 19°. *Tractatus de stabilitate.* 20°. *Tractatus de tribus essentialibus omnis religionis,* in-4°. 21°. *Tractatus de sollicitudine superiorum habenda erga subditorum salutem,* in-4°. 22°. *Tractatus de confirmatione et regulâ approbatâ ordinis Cartusiensis,* in-4°. 23°. *Tractatus de regno Dei.* 24°. *Tractatus de ostensione regni Dei.* 25°. *Tres gradus ascendendi in triplici trislinio mentis.* 26°. *Tractatus quinque partibus de mysticâ Theologiâ.* 27°. *Expositionis cantici canticorum libri* 8. 28°. *Tractatus de modo perveniendi ad perfectam Dei et proximi dilectionem.* Le père Pez, qui dans la préface du tome 4 de sa Bibliothèque ascétique, attribue ce traité à notre auteur, le donne à Henri Arnoul, dans le tome 6 de ce même ouvrage. 29°. *Collationes seu sermones breves super evangelia dominicalia de sensu anagogico perducende ad unionem mentis cum Deo,* in-4°. 30°. *Sermones in evangelia totius anni ad reformandos religiosorum mores,* in-4°. 31°. *Appendix ad præfatas collationes de festis,* in-4°. 32°. *Liber sermonum super epistolas et evangelia totius anni,* in-folio. 33°. *Sermones in festa sanctorum.* 34°. *Dialogus inter monachum et religionem de causis ruinæ SS. ordinum,*

religionis et regularum. Il n'est pas certain que cet ouvrage soit de notre auteur. 35°. *Tr. sup. orationem dominicam, sym'olum Apostolorum et decalogum.* Un traité sur l'Oraison dominicale, sur le symbole des apôtres et le décalogue, écrit en langue vulgaire, en faveur d'Élisabeth d'Autriche, femme d'Albert v. (*Magna bibliotheca eccles.*, p. 553.)

KEMPIS (Thomas à), pieux et savant chanoine régulier, naquit vers l'an 1380 dans le diocèse de Cologne, au village de Kemp, dont il prit le nom. Jean son père, et Gertrude sa mère, qui vivaient du travail de leurs mains, l'envoyèrent à l'âge de treize ans à Deventer pour y faire ses études. Il entra dans la communauté des pauvres écoliers, établie par Gerard Groot, y fit de grands progrès dans la science et dans la piété pendant sept ans qu'il y passa, et fut reçu en 1399 dans le monastère des chanoines réguliers du mont Sainte-Agnès près de Zuol, de la congrégation de Windesem, au diocèse d'Utrecht, où son frère aîné, nommé Jean, était prieur. Thomas à Kempis s'y distingua par son éminente piété, par son obéissance et son respect pour ses supérieurs, par sa charité envers ses frères, et par son application continuelle au travail et à la prière. Il mourut en odeur de sainteté le 25 juillet 1471. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de dévotion, qui respirent tous une piété ten-

dre, solide, éclairée. Les meilleures éditions sont celles de Paris en 1549; de Cologne en 1680 et d'Anvers en 1607, par les soins du père Sommalias, jésuite. Les ouvrages contenus dans ces éditions, sont trente sermons aux novices; neuf discours à ses frères; trente-six discours sur l'incarnation; des Traités de piété, intitulés : soliloques de l'âme; jardin des roses; la vallée des roses; des trois tabernacles; de la discipline des cloîtres; du fidèle dispensateur; l'hôpital du pauvre; dialogue des novices; les exercices spirituels; le doctrinal ou le manuel des jeunes gens; de la composition du cœur; de la solitude; de la fragilité; les manuels des moines et des petits; l'élévation de l'esprit à Dieu; le petit alphabet du moine; la consolation des pauvres et des malades; sept oraisons; de l'humilité; de la Vie bonne et pacifique; la vie d'un bon moine; vies des saints de son Ordre; vie de sainte Lidwige; lettres, oraisons et hymnes. L'abbé de Choisy a traduit en français une partie des œuvres de Thomas à Kempis, sous le titre de *Saïte* du livre de l'imitation; et le père de la Valette, de la doctrine chrétienne, sous celui d'élévations à Jésus-Christ, sur sa vie et ses mystères, à Paris, 1728, in-12.

À l'égard de l'excellent livre de l'imitation, les traductions dans les différentes langues en sont presque innombrables, et l'on sait les vives disputes qui

se sont élevées au sujet de son auteur. Depuis qu'on eut reconnu que ce n'était, ni S. Bernard, ni Jean Gersen, chancelier de l'université de Paris, ni un chartreux; le premier qui attribua cet ouvrage à Thomas Kempis, fut le savant Jodocus Badius Ascensius, imprimeur à Paris, mais Flainand de nation; en quoi il fut suivi par François de Tol, chanoine régulier. D'un autre côté, le père Possevin, jésuite, est le premier qui a attribué cet ouvrage à l'abbé Jean Gersen ou Gessen, dans son *Apparat sacré*. Il fut imité par le père Cajétan, religieux de la congrégation du mont Cassin, et par les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. On peut voir la relation curieuse de ce point de critique, donnée par don Vincent Thuillier, bénédictin, à la tête du premier tome des œuvres posthumes des pères Mabillon et Ruinart, et dans une dissertation de M. Dupin qui a recueilli tout ce qui s'est fait et écrit sur cette dispute pendant plus de quarante ans, et qui, après avoir tout examiné, conclut qu'il n'y a rien de certain sur ce sujet, et qu'il n'y a que des probabilités de part et d'autre. On a donné dans le dernier siècle une édition du livre de l'imitation, sous ce titre : *de Imitatione Christi libri quatuor, ad octo, manuscriptorum ac primarum editionum fidem castigati, et mendis plus sexcentis expurgati. Ex recensione Josephi Valart, presbyteri heidenensis et are-*

demioi amblancensis, volume in-12, très-bien imprimé à Paris, chez Barbon, 1758. M. l'abbé Valart, dans une dissertation qu'il a mise à la fin de cette belle édition, s'efforce de prouver que l'auteur de l'Imitation est Jean Gersen, abbé de Verceil. Un chanoine régulier de Sainte-Genève lui a opposé une autre dissertation pour servir de réponse à la sienne, et l'a fait imprimer à Paris chez Cavelier, 1758, in-12. Ces deux derniers ouvrages ne décident point la fameuse controverse touchant l'auteur de l'Imitation, et la laissent dans le même degré d'incertitude. Ainsi l'unique parti qu'il y a à prendre sur cette question, est de suspendre son jugement, et de profiter de la lecture de cet inestimable ouvrage, selon ce sage avis de l'auteur même : « ne cherchez point à connaître celui qui parle ; mais faites attention à ses paroles : *Non queras quis hoc dixit ; sed quid dicatur, attende.* »

KENET, lieu d'Écosse, où il eut un concile en 840. (*Anglic.*)

KENNESRIN, ville autrefois, qui n'est plus qu'un village dans la Syrie proche d'Alep, où est un siège épiscopal jacobite au diocèse d'Antioche. C'est dans le même endroit, ou aux environs qu'est le célèbre monastère de Kennesrin, d'où sont sortis tant de patriarches. Denis obtint d'Orhnan, qu'il fût réparé en 819. Il y a eu pour évêque :

Dévère, en 630, grand philo-

sophe, mathématicien, et très-versé dans les sciences ecclésiastiques. Il avait été maître d'Anthianase et ordonné en 664.

KENT, province d'Angleterre, où il y eut un concile contre les Saxons l'an 617. On y résolut que Laurent, archevêque de Cantorbéri, et les autres évêques quitteraient l'Angleterre, à cause de la barbarie et de l'apostasie des Saxons. (*Reg. 14. Lab. 5. Hard. 3.*)

KENT (Jean de), né dans le comté du même nom en Angleterre, enseigna le droit à Angers, sous l'épiscopat de Guillaume de Beaumont, qui mourut l'an 1240. Pendant son séjour dans cette ville, Jean de Kent publia deux ouvrages ; l'un intitulé : *De casibus*, imprimé à Paris en deux livres ; l'autre est un Traité des rubriques. Cet écrivain embrassa dans la suite l'Ordre de Saint-François, fut provincial de sa province, et légat en Angleterre, de la part du pape Innocent iv. Il était encore en ce royaume en 1254. On ignore le temps de sa mort. (*Pit-sens, Éloge des Savans.*)

KÉPHALÉONOMANCE, sorte de divination qui se pratiquait en faisant différentes cérémonies sur la tête cuite d'un âne.

KERAUNOSCOPIE, l'art de deviner par l'observation de la foudre. *Keraunoscopia*.

KERRECH (Antoine de), religieux de l'Ordre des Augustins, était de Louvain. Il mourut en 1629, et laissa. 1°. un Traité des moeurs de l'ancienne et de la

nouvelle loi, imprimé à Mayence en 1600. 2°. Une conférence avec un calviniste, *ibid.* 1602. 3°. Une traduction des sermons de Papigarolle, et de la vie de sainte Thérèse, en latin. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1933.)

KERSBEL (Philippe), natif de Gand, selon Valère-André, ou de Sicile, selon Marc-Antoine Alègre, religieux - carme, mourut à Paris en 1485, laissant un traité de la conception immaculée de la sainte Vierge, et un autre de *potestate summi pontificis*. (Luce, in *Biblioth. carm.* Alègre, in *par. carm.* Valère-André, in *Biblioth. belg.*)

KERVER (Hyacinthe), de Paris, capucin du dix-septième siècle, a laissé : 1°. Catéchisme et instruction sur la messe. 2°. Contradictions qui se trouvent dans les livres des protestans. 3°. Traités de controverse, à Paris en 1646. (Dupin, *ibid.*, col. 2084 et 2085.)

KESCHITA ou KESITA, mot hébreu qui se trouve au vers. 19 du 33^e chap. de la Genèse, où il est dit que Jacob donna cent *keschita* pour le champ qu'il acheta des enfans d'Hémor; et à l'onsième verset du 42^e ch. de Job, où il est dit que ses parens et ses amis lui donnèrent chacun un *keschita*. Ce mot est rendu différemment. Les septante, Onkelos, la version syriaque, les deux arabiques et la vulgate, le traduisirent par *agneaux* ou *brebis*. La paraphrase chaldaique de Jonathan, et celle de Jé-

rusalem, le traduisent par des *pierres précieuses* (Genèse 33.) Mais la plupart des rabbins et des nouveaux interprètes croient que *keschita* signifie une pièce de monnaie, sans s'accorder sur sa valeur. Les rabbins disent communément et sans apparence, que c'était une obole. Bochart et Engubin ont cru que les septante portaient des *mines*, au lieu des *agnéaux*; en grec *hecaton mnôn*, au lieu de *hecaton amnôn*. Or la mine valait soixante sicles hébreux, qui font quatre-vingt-dix-sept livres six sous, dix deniers. M. le Pelletier de Rouen croit que le *kesita* était une monnaie de Perse, marqué d'un côté d'un archer (*kesitu* ou *bereth* en hébreu signifie un arc), et de l'autre d'un agneau; que cette monnaie était d'or, et connue en Orient sous le nom de *darique*, et de la valeur d'environ douze livres dix sous de notre monnaie. Plusieurs savans disent que le *kesita* était une monnaie d'argent qui avait une brebis pour empreinte, d'où vient que les septante et la vulgate l'ont rendue par une brebis. Dom Calmet prétend que *kesita* était une bourse d'or ou d'argent. Le terme de *kista*, en chaldéen, signifie une mesure, un vase. Aujourd'hui, dans l'orient, on compte encore par bourse; et la bourse en Perse est de cinquante tomans qui font deux mille cinq cents pièces de dix-huit sous de notre monnaie. (Brévéwood, *deiponder.*, *pret.*, c. 1, § 1. Waserus, *de Antiq.*

hebr., num., l. 2, c. 15, p. 89.
Drus., in Genese, 33, 19. Bochart, *hieroz part. 1, c. 43.*
 Pelletier, Dissert. qui est dans les Mém. de Trévoux, au mois de mai 1704. Dom Calmet, sur la Genèse, 33, 19.)

KFARFU, siège épiscopal maronite qui ne nous est connu que par ce que rapporte Fauste, Nairon, p. 101, que le patriarche Jérémie, allant à Rome vers l'an 1210, établit pour son vicaire, Théodore, évêque de Ksarfus dont nous ne connaissons ni la situation ni les autres évêques.

KHUORZENUM, siège épiscopal de la grande Arménie, sous le catholique de Sis, au concile duquel assista Philippe de Khuorzenum.

KIARAN, ou KERAN, ou KEIRAN, *Kiaranus*, (saint), était Irlandais et disciple de saint Finien. Il mourut en 549.

KILIEN, ou KYLIEN, ou KULHN, *Kyllena*, *Kylianus*, évêque apostolique ou missionnaire en Franconie, et martyr, était né en Irlande dans le septième siècle. Il en partit l'an 685 avec onze de ses disciples, et alla dans la Franconie. Après s'être arrêté quelque temps à Wurtzbourg, il voulut aller à Rome où le pape Conon l'ordonna évêque, sans l'attacher à aucun siège particulier, et le renvoya à Wurtzbourg. Le prince Gozbert qui en était gouverneur, reçut l'Évangile avec la plus grande partie de son peuple, mais son épouse nommée

Geilane, qui était la veuve de son frère, sachant qu'il voulait la quitter à la persuasion de Kilien, fit assassiner ce saint évêque, avec le prêtre Coloman et le diacre Totnan. Sa principale fête se fait le 8 de juillet, qui fut le jour de sa mort arrivée l'an 689. La ville de Wurtzbourg l'honore comme son patron. (D. Mabillon, deuxième siècle béd. BaiMet, 8 juillet.)

KILLALQ ou ALACH, en latin, *Killala* ou *Allada*, ville épiscopale d'Irlande dans la Connacie. (Voyez ALACH.)

KILWARDBI (Robert), Anglais de nation, enseigna d'abord la philosophie à Paris, et y entra dans l'Ordre des dominicains vers l'an 1230, ou selon d'autres, après qu'il fut retourné en Angleterre, à Cantorberi ou à Londres. Il fut provincial de la province de ce royaume pendant onze ans; le pape Grégoire X le nomma archevêque de Cantorberi en 1272, et Nicolas III lui donna le chapeau de cardinal avec l'évêché de Porto. Il mourut et fut enterré à Viterbe le 11 septembre de l'an 1279. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de grammaire, de philosophie, de Théologie, de morale, de spiritualité, dont on peut voir le catalogue dans la *Purpurata docta* d'Eggs, t. 1, p. 226; et dans le père Échard, t. 1, p. 376. Il y a des auteurs qui donnent à Robert Kilwardbi le nom de *Bilibri*, *Biliberi*, *Hilvardei*, *Canvilvertim*, *Ridverbius*, et même qui le divisent

en plusieurs écrivains, mais sans raison.

KIMCHI (David), célèbre rabbin, qui vivait vers la fin du douzième siècle, est celui de tous les grammairiens juifs, qui a été le plus suivi, même par les chrétiens qui n'ont presque composé leurs dictionnaires et leurs versions de la Bible que sur les livres de ce rabbin. On estime particulièrement sa méthode et la netteté de son style; les Juifs modernes le préférèrent aussi à tous les grammairiens. Nous avons sa grammaire hébraïque, sous le nom de *sepher miclol*, c'est-à-dire, *le livre de perfection*; et son dictionnaire intitulé : *Sepher schoraschim*. Il y a plusieurs éditions de l'un et de l'autre; mais on doit préférer celle de Venise, qui est enrichie de notes du savant Juif Elias Levita. Les commentaires de ce rabbin ont été imprimés, au moins la plus grande partie, dans les grandes bibles de Venise et de Bâle, où l'on n'a pourtant point mis son commentaire sur les psaumes, qui se trouve imprimé séparément en Allemagne. Dom Ambroise Janvier, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en a donné une version latine, qui a été imprimée à Paris en 1669, in-4°. Moïse Kimchi, frère de David, a écrit aussi de la grammaire. (Baillet, Jugemens des Savans.)

KING (Guillaume), archevêque protestant de Dublin en Irlande, et l'un des plus illus-

tres prélats de cette communion, qui aient paru dans cette île depuis la prétendue réforme. Il naquit en 1630 à Antrim, capitale du comté de ce nom, dans la province d'Ultonie; et il y fit ses premières études. Il fut sacré évêque de Derry le 25 janvier 1691, et nommé archevêque de Dublin le 11 mars 1702. Il mourut le 8 mai 1729, âgé de soixante-dix-neuf ans sept jours, sans avoir été marié. Ses aumônes, sa vigilance, sa capacité, sa morale et ses autres belles qualités en auraient fait un prélat accompli, s'il avait eu le bonheur de vivre dans le sein de la catholicité. Ses ouvrages sont : 1°. Un sermon sur les versets 6 et 7 du chapitre 59 d'Isaïe, à Dublin, 1685, in-4°. 2°. Défense de la religion chrétienne, et de la réformation contre les entreprises d'une lettre nouvellement écrite par M. Mainhy, doyen de Derry, etc. à Dublin, en 1688, in-4°. 3°. L'état des protestans d'Irlande, sous le règne du roi Jacques, etc., à Londres, 1691, in-4°, et 1692, in-8°. 4°. Discours concernant les inventions des hommes dans le culte de Dieu, à Dublin, 1694, et à Londres plusieurs fois. 5°. Avis aux habitans non-conformistes du diocèse de Derry, touchant un livre nouvellement publié par M. Boyse, qui a pour titre, Remarques, etc. à Dublin, 1694, in-4°, à Londres, en 1694, in-8°. 6°. Second avis aux non-conformistes du diocèse de Derry, Dublin, 1695,

in-4°. 7°. Sermon prêché dans l'église de Saint-Patrick à Dublin le 16 novembre 1690, le jour d'actions de grâces pour la conservation de la personne de Sa Majesté sur le v. 2 et 3 du psaume 107, à Dublin, en 1691, in-4°. 8°. *De origine mali*, à Dublin, en 1702, à Londres, en 1702, in-8°. Après la mort de l'auteur, il fut traduit en anglais par M. Edmond Lane, membre du collège de Christ à Cambridge, avec de longues notes où il prend la défense des principes de l'auteur contre MM. Bayle, Leibnitz et quelques autres savans qui l'avaient attaqué, à Londres, en 1731, in-4°, et en 1732, 2 volumes in-8°. 9°. Quelques sermons, entre autres un pour l'éducation religieuse des enfans, sur le verset 6 du chapitre 22 des Proverbes; un touchant l'iniquité qu'il y a de différer la sentence que mérite une mauvaise action, sur le verset 11 du chapitre 8 de l'Ecclés., à Dublin, en 1707, in-4°, et un autre touchant la prescience et prédestination divine s'accordant avec la liberté de la volonté humaine sur les versets 29 et 30 du chapitre 8 aux Romains, à Dublin en 1709, in-4°, à Londres en 1710, in-8°. Un discours touchant la consécration des églises, à Dublin 1719, in-4°. 11°. Un sermon sur la chute de l'homme, à Cambridge, en 1739. (Mém. MSS. de M. l'abbé Henegan, communiqué à

M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

KING (Pierre), lord, grand-chancelier d'Angleterre, et l'un des plus beaux esprits de son siècle, naquit à Excester dans le Devonshire, en 1669, s'appliqua avec une ardeur incroyable à l'étude des lois, et s'acquit en peu de temps une grande réputation dans le Parlement d'Angleterre, par sa capacité et par ses talens. Il devint en 1715 baron d'Ockam, et grand-chancelier d'Angleterre. Il remplit cette place avec un applaudissement universel jusqu'au 29 novembre 1733, qu'il remit les sceaux, et se retira à Ockam dans le Surrey, où il mourut paralytique le 22 juillet 1734. Il était très-habile, non-seulement dans la jurisprudence, mais dans l'histoire et les antiquités ecclésiastiques. On a de lui deux ouvrages fort estimés des Anglais; le premier est intitulé: Recherche sur la constitution, la discipline et l'unité du culte de la primitive Église pendant les trois premiers siècles, fidèlement extraite des écrivains de ces temps-là, in-8°. Le second a pour titre: Histoire du synbole des apôtres; avec des réflexions critiques sur les différens articles. On trouve dans le recueil de lettres sur différens sujets, publié par M. Elys en 1694, in-8°, plusieurs lettres de M. King et de M. Elys, touchant le premier ouvrage. Tous ces écrits sont en anglais.

L'histoire du symbole a été traduite en latin par Godefroi Olearius. (M. Ladvocat, Dictionnaire historique.)

KINGSBURI, lieu du comté de Dorset dans l'ouest d'Angleterre, qui était l'ancien royaume des Saxons occidentaux, *Kingnesburia*, *Kingosburia* (*Concilium kingesburiense*.) Il y eut un concile le vendredi après la fête de Pâque de l'an 851, sous le règne de Bertulf, roi des Merciens, touchant les affaires du royaume et le monastère de Croyland, auquel on accorda de nouveaux privilèges avec la confirmation de ceux qu'il avait déjà. (*Reg. 21. Lab. 8. Hard. 5. Angl. 1.*)

KINSTON, ville du comté de Surri en Angleterre, *Kingostonium*. (*Conc. kingstoniense*.) On y tint un concile en 838, sous le règne d'Egbert, roi des Saxons occidentaux, qui y assista avec son fils et avec les évêques et les grands d'Angleterre. On y confirma une donation qui avait été faite à l'église de Cantorberi par les prédécesseurs d'Egbert. (*Reg. 21. Lab. 7. Hard. 4. Angl. 1.*)

KIOW ou KIOVIE, ville autrefois métropolitaine des deux Russies sur la rive occidentale du Boristhène, avec une bonne forteresse. Ses murailles, longues encore aujourd'hui de huit milles, montrent que c'était une ville considérable, et d'une grande étendue. Elle fut bâtie en 861 par Kins, prince russe,

dans une belle et agréable campagne, et elle fut depuis gouvernée par ses propres princes. Les Tartares, qui prirent cette ville en 1615, y firent de si grands dégâts, qu'elle n'a plus rien de ce qu'elle était auparavant. Les Polonais l'ont vendue depuis quelque temps aux Moscovites, à qui les Cosaques l'avaient donnée en engagement. Elle est éloignée de quarante milles des terres de Moscovie au couchant, et d'environ cent de Varsovie en Pologne. (*Voyez RUSSIE.*)

Évêques de Kiovie.

1. Michel 1^{er}, premier évêque des Russes, qui baptisa ces peuples et leur roi Wolodimer. Il était de Syrie, et fut envoyé de Constantinople en 988 par le patriarche Nicolas Chrysoberge. M. de Lisle assure que les annales de Russie portent qu'il siégea quatre ans.

2. Léon, siégea seize ans, et ce fut lui qui, de concert avec Wolodimer, ordonna qu'on payerait la dîme à l'Eglise.

3. Jean 1^{er}, succéda immédiatement à Léon, et siégea depuis 1008 jusqu'en 1038.

4. Théopemptas, nommé aussi Théophylacte, passa de Sébastie à Kiovie, et siégea douze ans.

5. Hilarion, siégea vingt ans. Il assista au concile de Constantinople sous Jean Xiphilin, en 1067, et mourut vers l'an 1070. Le siège vqua un an.

6. Georges 1^{er}, siégea six ans, et mourut en 1077. Le siége vaqua un an.

7. Jean II, siégea huit ans.

8. Jean III, siégea un an, et le siége vaqua.

9. Éphrem, succéda à Jean III, et mourut après avoir siégé seize ans, en 1103.

10. Nicolas, après deux ans de vacance du siége, siégea depuis 1105 jusqu'en 1112, un an après.

11. Nicéphore, succéda et siégea dix-sept ans, deux ans après.

12. Nicéas, gouverna cette église pendant cinq ans, qui vaqua ensuite cinq autres années.

13. Michel II, siégea depuis 1142 jusqu'en 1161. Il assista au concile de Constantinople, sous Luc Chrysoberge, en 1156. Après lui le siége vaqua quatre ans.

14. Clément, depuis 1165 jusqu'en 1174. Le siége vaqua deux ans.

15. Constantin, siégea trois ans. Les Russes en font un saint. Le siége vaqua trois ans.

16. Féodor, nommé en 1182, siégea jusqu'en 1186 et cinq ans après.

17. Jean IV, succéda et gouverna deux ans, après quoi le siége demeura vacant deux ans.

18. Nicéphore II, siégea trente ans, depuis 1195 jusqu'en 1225. Le siége vaqua un an.

19. Mathias, gouverna huit ans, et le siége en vaqua quatre.

20. Cyrille 1^{er}, siégea neuf ans. et après que le siége eut vaqué un an.

21. Joseph, succéda en 1248, et siégea quatre ans.

22. Cyrille II, succéda immédiatement à Joseph en 1252, et siégea jusqu'en 1283.

23. Maxime, siégea seize ans, transféra son siége à Woldimerie, capitale de la grande Russie, en 1299, où il siégea encore quatre ans.

24. Pierre, nommé en 1308, transféra son siége à Moscow, et persuada à Jean, grand-duc, fils de Daniel, d'y faire aussi son séjour. Il mourut en 1310. Le siége vaqua deux ans.

25. Théognoste, depuis 1328 jusqu'en 1353, c'est-à-dire, vingt-cinq ans.

26. Denis, schismatique, succéda en 1353 à Alexis qui prit la place de Théognoste. Ce dernier était fort porté pour l'Église romaine, et ce fut ce qui déterminait le patriarche de Constantinople à lui opposer Denis, mais ce fut en vain. Alexis gouverna et mourut en odeur de sainteté.

27. Pæmen, en 1373.

28. Cyprien, succéda trois ans après, et siégea trente-trois ans.

29. Photius, en 1417. Il siégea vingt-deux ans. Il avait été ordonné à Constantinople. Il tint un concile à Nowogrod, pour y confirmer le schisme. Mais Jagellon, alors grand-duc, le chassa.

30. Georges II, fit mettre à sa place Grégoire ou Georges Kemnlaous, Bulgare, homme savant, et qui aimait l'union. Il assista au concile de Constance. Le siége vaqua sept ans.

31. Isidore, alla au concile de Florence et de Ferrare, mais étant retourné en Russie, le grand czar Basile qui détectait l'union, le fit arrêter. Il s'évada de prison, vint en Italie, et fut fait cardinal de Pologne. Il tint le siège quatre ans.

32. Jonas, élu par un synode avant Isidore. Mais celui-ci ayant été ordonné le premier, l'emporta. Depuis Isidore, le siège vauqua six ans.

33. Jonas, encore en 1448.

34. Dorothee, succéda à Jonas.

35. Théodose, siégea cinq ans, depuis 1460 jusqu'en 1465.

36. Philippe 1^{er}, siégea huit ans.

37. Misaël, en 1486, siégeait vers le même temps à Kiow.

38. Geronce, succéda à Philippe en 1473, et siégea seize ans.

39. Jonas.

40. Macaire, abbé.

41. Joseph, demanda à Niphus II, patriarche de Constantinople, ce qu'il pensait de l'union conclue à Florence, à quoi Niphus répondit le 5 avril 1492, qu'elle lui plaisait beaucoup.

42. Zosime, après lequel le siège vauqua quatre ans.

43. Sinon, en 1498.

44. Barlaam 1^{er}, siégeait en 1516, lorsque Héberstein, envoyé par l'empereur Maximilien à Basile, grand-duc de Moscovie, demeurait à Moscow.

45. Jonas II, siégeait en 1520. Il renouvela le schisme.

46. Daniel, siégea dix-sept ans.

47. Joasaph, trois ans.

48. Macaire, vingt-deux ans.

49. Athanase, deux ans.

50. Philippe II, vivait du temps du tyran Jean Basilowitz qui, souffrant impatiemment les reproches qu'il lui faisait sur sa mauvaise conduite, l'exila loin de Moscow, et le fit enfin étrangler. Philippe siégea cinq ans.

51. Antoine, le dernier des métropolitains de Russie, qui siégea à Moscow en 1570. Il mourut en 1589, que Jérémie II, patriarche de Constantinople, y envoya un nommé Job qu'il nomma patriarche de cette ville et de toute la Moscovie. Nous allons reprendre la succession des métropolitains de Kiovie. Ainsi le siège métropolitain des Russes fut Moscow, depuis qu'il y fut transféré par Pierre pendant deux cent quatre-vingt-un ans.

Michel III, siégeait à Kiovie en 1594. Il tint un concile où, du consentement de toute la nation russe, il demanda l'union avec l'Eglise romaine, qu'il obtint.

Hypace, succéda à Michel.

Joseph II, siégea jusqu'à la guerre qu'Uladislas VI, roi de Pologne, fit aux Cosaques qui s'étaient révoltés contre lui, et qui ne fut terminée qu'aux conditions qu'ils auraient pour métropolitain, celui qui leur serait envoyé par le patriarche de Constantinople, et qu'ils se déferaient de Joseph qui communiquait avec Rome, et qui serait transporté à Vilna, capitale de la Lithuanie.

Joseph III, était fort porté à l'union.

Pierre, schismatique.

Raphaël, catholique.

Anastase.

Barlaam II, siégeait au commencement de ce siècle. (*Oriens chr.*, t. 1, p. 1261.)

Cette ville a eu ses évêques latins, sous le patriarche de Constantinople. Ives, successeur de Vincent, évêque de Cracovie, étant allé à Rome, et ayant été beaucoup édifié de Dominique de Calahorra qui y prêchait avec fruit, et qui établissait alors son Ordre sous le nom de Frères Prêcheurs, dans lequel Jacius ou Jacinthe, son compatriote et chanoine de Cracovie, était nouvellement entré, demanda à ce saint fondateur cet homme apostolique et trois autres de ses disciples, et les amena avec lui à Cracovie. Il leur donna une église et tout ce qui était nécessaire au service divin, en attendant qu'il leur en eût fait bâtir une autre sous le nom de la sainte Vierge. Hyacinthe prêcha à Kiow et dans toute la Pologne où il convertit non-seulement un grand nombre de païens, mais aussi beaucoup de schismatiques qu'il ramena à l'Église catholique. Bernard, un de ceux qui l'accompagnaient, fut nommé évêque d'Halliz en 1233 par Grégoire IX, et y souffrit un cruel martyre. Les évêques latins de Kiovie ont été :

1. Henri, en 1321. *Spond. Ad hunc ann.* Il était de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

2. Jacques, du même Ordre, vers l'an 1377.

3. Philippe, aussi dominicain, vers l'an 1387.

4. Michel I^{er}, du même Ordre, nommé par Jean XXIII, en 1410.

5. André, du même Ordre, siégeait en 1420.

6. Michel II, du même Ordre, en 1439.

7. Jean, du même Ordre, sous Casimir, qui a régné en Pologne depuis 1447 jusqu'en 1492.

8. Clément, en 1473.

9. Albert, succéda.

10. Stanislas I^{er}, nommé par Innocent VIII, en 1487.

11. Michel III, Joseph, Grec, qui siégeait aussi, consulta le patriarche de Constantinople, sur ce qu'il fallait penser du concile de Florence; et il en reçut une réponse très-favorable à l'union, en 1492.

12. Moÿse, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé en 1514.

13. N... proposé pour l'évêché de Kiovie, dans le consistoire en présence du pape Urbain VIII, en 1644. (NN. publiques.)

14. Stanislas II, proposé de même en 1679.

15. N... transféré en 1699, en Posnaue.

16. Jean II, Tarlot, évêque de Claudianopolis, et suffragant de Cracovie, nommé en 1718 à l'évêché de Kiovie, transféré à celui de Posnanie en 1723.

17. Samuel de Osso Ozga, chanoine et prélat de la métropole de Léopold, proposé à Rome le 30 août 1723. (*Or. chr.*, t. 3, p. 1126.)

KIPPINGIUS (Henri), savant luthérien, Allemand, de Rosstock, dans le Meckelbourg, mort en 1678, âgé de quarante-quatre ans, a donné, entre autres ouvrages : 1°. *Exercitationes sacræ de Scripturâ veteris et Novi-Testamenti*, in-12, à Francfort, en 1665. C'est un abrégé de la Bible. 2°. *Exercitatio de creationis operibus*, in-12, à Francfort, en 1664, et in-4°, en 1696, et encore à Breinen, en 1665. 4°. Crenius dans ses *Analecta philologico-critico-historica*, à Amsterdam, en 1699, in-8°, a fait imprimer (p. 311 et suiv.) trois dissertations de Kippingius : 1°. *De linguâ primævâ*. 2°. *De linguâ hellenisticâ*. 3°. *De caracteribus novis*. 4°. On cite encore de Kippingius un supplément à l'histoire ecclésiastique de Jean Pæppus, en 1661, in-fol. (Le long, Bibliothèque sacrée, pag. 813. *Voy.* aussi les *Selecta à Thurmii itinere litteratio*, insérés dans le tome 11 des *Amœnitates litterariæ* de Jean Georges Scelhorn, p. 294.)

KIRCHER (Conrad), théologien luthérien d'Ausbourg, s'est rendu célèbre par sa concordance grecque de l'Ancien-Testament, qu'il fit imprimer à Francfort en 1607, en 2 volumes in-4°. Cet ouvrage peut servir de dictionnaire hébreu, parce que l'auteur met les mots hébreux à la tête, et ensuite l'interprétation que les septantes ont donnée à ces mots hébreux, citant les endroits de l'Écriture où ils se trouvent

différemment interprétés. Le principal défaut de cette concordance est d'y avoir suivi, pour le grec des septantes, l'édition d'Alcala de Henares, au lieu de suivre celle de Rome, qui est la meilleure. La concordance de Trommius a fait tomber celle de Kircher, et lui est préférée avec raison. (Simon, Hist. crit. du Vieux-Testament M. l'abbé Ladvocat, Dictionn. histor. portatif.)

KIRCHER (Athanase), jésuite, natif de Fulde, et mort à Rome en 1680, a composé beaucoup d'ouvrages d'une grande érudition. Les principaux sont : *Præclusiones magneticæ. Primitiæ gnomonicæ catoptricæ. Ars magnæ lucis et umbræ. Musurgia universalis. Obeliscus Pamphilus. OEdipus Ægyptiacus. Itinerarium extaticum. Obeliscus Ægyptiacus. Mundus subterraneus. China illustrata*. Un ouvrage sur l'art d'écrire en chiffres. Des concordances grecques de la version des septantes. L'arche de Noé; la tour de Babel; l'histoire de saint Eustache, etc. Le père Philippe Bonani a travaillé à la description du cabinet que le père Kircher avait commencée au collège romain et que le père Bonani a rétabli et fort augmenté. La description remplit un grand in-fol., avec ce titre : *Musæum Kircherianum, sive musæum a Patre Athanasio Kirchero in collegio romano societatis Jesu jampridem incæptum, et nuper restitutum et auctum, descrip-*

tum et iconibus illustratum à Patre Philippo Bonani, societatis Jesu, Romæ, 1709, typis Georgii Plachi, cœlaturam profitentis, et caracterum fusoriam, apud sanctum Marcum. (Mém. de Trévoux, 1709, mois d'octobre. Journal des Savans, 1666, 1668, 1672. Supplément, 1680, 1710, 1718, 1738 et 1740.)

KIRCHER (Jean), natif de Turingue, dans le duché de Wirtemberg, quitta le luthéranisme pour embrasser la religion catholique, et s'en alla en Hongrie vers l'an 1640. Il publia les motifs de son changement sous ce titre : *Æthiologia in qua migrationis suæ ex lutherana synagoga in Ecclesiam catholicam veras et solidas rationes et succinctè exponit, et perspicuè doctisque omnibus et judicandi dexteritate possentibus ritè, accuratè, et modeste considerandas proponit*, imprimé à Vienne en Autriche en 1640. L'auteur prouve : 1°. qu'il faut quitter la religion luthérienne, puisque l'on n'y trouve point une autorité infaillible qui nous dirige à discerner ce que l'on doit croire; 2°. qu'il faut embrasser la religion catholique puisqu'on y trouve une telle autorité.

KIRCHOFF (D. H.), pasteur de la communauté de Gluckstad. On a de lui un sermon qu'il a prêché à la fête du jubilé, qu'on a célébré en Dannemarck, en mémoire de l'autorité souveraine et héréditaire dans le

royaume; et un autre de l'Origine divine de la foi en Jésus-Christ, selon saint Matthieu, chap. 16, v. 15, 16 et 17. Ce dernier sermon a été imprimé à Hambourg en 1761, in-4°. Il y est démontré que la foi en Jésus-Christ est un don de Dieu. La première partie expose ce que nous croyons, quand nous possédons ce don : la seconde prouve que nous possédons véritablement ce don, lorsque nous croyons en Jésus-Christ. Les devoirs des chrétiens sont amenés, sans contrainte, de ces principes, et leur sont proposés d'une manière spirituelle et convaincante. (Annales typographiques, mois de janvier 1762, pag. 13 et 14.)

KIRCHNER (Timothée), né le 6 janvier 1533 à Tostadt, dans le comté de Gleichen, fut ministre à Furra, à Dachwitz, à Herbisleben, à Jéna où il fut aussi docteur et professeur en Théologie. Jules, duc de Brunswick-Lunebourg, l'appela ensuite pour être ministre de la cour de Wolfenbutel, et il y exerça cet emploi jusqu'en 1578. Alors on lui donna la chaire de professeur en Théologie dans l'université de Helmstadt. En 1580, il fut fait premier professeur à Heidelberg, et quitta ce poste en 1583. Aussitôt après on le fit surintendant général à Weimar, où il mourut le 13 février 1587. On a de lui : *Explicatio articulorum fidei : de vivifica carne Christi : metho-*

dica explicatio præcipuorum capitum doctrinæ cælestis : trésor tiré des écrits allemands de Luther, en allemand. (Dictionn. histor., édition d'Amsterdam, en 1740.)

KIRLINGTON, lieu dans l'ancien royaume des Anglais orientaux, où l'on assembla un concile après les fêtes de Pâque de l'an 977, en présence du roi Édouard, et de Dustan, archevêque de Cantorbéry. On y prescrivit un pèlerinage à une église de la sainte Vierge. Le lieu où s'est tenu ce concile, que les Latins ont nommé *Kirlingtonium*, s'appelait autrefois *Kirling* ou *Kailage*. (*Reg. 25, Lab. 9. Hard. 6. Angl. 1.*)

KIRSTENIUS (Pierre), savant médecin du dix-septième siècle, naquit à Breslaw le 25 décembre 1577. Il apprit le grec, le latin, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, et plusieurs autres langues jusqu'au nombre de vingt-six, à ce que porte son épitaphe. Après avoir voyagé en Espagne, en Italie et en Angleterre, il retourna à Breslaw, où il eut la direction du collège et des écoles de cette ville. Cet emploi lui paraissant trop pénible, il aima mieux pratiquer la médecine, et se retira en Prusse avec sa famille. Il s'y fit connaître et estimer du chancelier Oxenstiern qui le mena en Suède, et le fit professeur de médecine dans l'université d'Upsal en 1636. Kirstenius devint aussi médecin de la reine de

Suède. Les infirmités l'ayant obligé à être presque toujours sédentaire chez lui, il fit sa principale occupation de la lecture de la Bible, et on dit qu'il la lut jusqu'à seize fois entièrement, et avec réflexion. Il mourut à Upsal le 5 avril 1640. Ses ouvrages sont : une Décade sacrée de cantiques et de vers arabes tirés de quelques manuscrits, avec une version latine, à Breslaw, en 1609. Les quatre Évangélistes, tirés d'un ancien manuscrit arabe, à Francfort, en 1609, in-folio. trois essais de caractères arabes; savoir, l'Oraison dominicale, le psaume 60, etc., à Francfort, en 1709, in-folio. *Liber secundus, de canone canonis, à filio Sina, studio, sumptibus ac typis arabicis, quod potuit fieri fide, ex asiatico et africano exemplari manuscripto Cæsareæ arabicæ per partes editus, et ad verbum in latin. translatus, notisque textum concernentibus illustratus*, à Francfort, en 1610, in-folio. L'Épître de saint Jude, traduite d'un manuscrit arabe, avec des notes, et confrontée sur le texte grec et le texte de la Vulgate, à Breslaw, en 1611, in-folio. Notes sur l'Évangile de saint Matthieu, confronté sur les textes arabe, syriaque, égyptien, grec et latin, à Breslaw, en 1712, in-folio. (Voyez l'éloge funèbre latin de Kirstenius par Jean Locenius, docteur en droit, professeur en droit ordinaire,

dans la bibliothèque des médecins auteurs ou des écrivains de médecine, par Manget, liv. 10.)

KIS (Étienne), nommé aussi *Szegadi*, du nom du lieu de sa naissance, port de la Hongrie inférieure, vint au monde en 1505. Il alla à Cracovie en 1540, et y fut chargé d'expliquer les anciens auteurs; ce qui lui acquit une grande réputation. L'année suivante il se rendit à Wirtemberg, et y embrassa le luthérisme. Il revint en Hongrie en 1544, y prêcha et y dirigea diverses écoles jusqu'à l'an 1563, qu'il se fixa à Keminaw, où il mourut le 2 mai 1572. Il a composé des tables analytiques sur l'Isaïe, Daniel, Ezéchiel et Jérémie, imprimées à Schaffhouse en 1592, sur saint Matthieu, saint Jean, les actes des apôtres, les épîtres de saint Paul et l'Apocalypse, à Bâle, en 1598, et au même lieu en 1610, in-fol. Une confession de foi sur la Trinité, à Genève, en 1573, in-8°. *Speculum pontificum romanorum*, à Genève, en 1602, in-8°. C'est un recueil de calomnies, d'impicités, d'ordures les plus affreuses contre plusieurs papes et contre les dogmes de l'Eglise romaine. Les lieux communs de la Théologie, etc., à Bâle, in-folio, en 1608. On trouve à la tête un abrégé de sa vie par Matthieu Scariezi, Hongrois. C'est de là que Melchior Adam a pris celle qu'il a donnée dans ses Vies des savans allemands et étrangers. David

Cauittinger n'a fait non plus que l'abrégé dans son *Specimen Hungariae litteratae*.

KIS (Émeric), jésuite, natif de Tyrnaw, ville de Hongrie, dans le comté de Presbourg, embrassa la société en 1648, à l'âge de dix-sept ans. Il fut confesseur des princes Rokotzi, et mourut âgé de plus de quatre-vingt ans. Il composa plusieurs ouvrages en sa langue, entre autres ceux-ci: Le disciple qui défend l'honneur de son professeur touchant sa société, contre un prédicateur calviniste, en 1663, in-8°. Des inepties des conséquences calvinistes, contre quelques professeurs de cette secte, en 1665, in-12. Si avant Calvin la secte moderne des calvinistes a jamais existé quelque part, en 1664, in-8°. Réfutation d'un professeur calviniste qui assure qu'avant Calvin tous les articles calvinistes ont été nécessaires au salut, en 1656. Traité contre un professeur calviniste qui mêle des rapsodies à des points de foi, en 1666, in-12. Apologie pour l'écrit où l'on montre que les calvinistes s'efforcent en vain de montrer que leur secte a existé avant Calvin, en 1667, in-8°. Que le professeur calviniste est vaincu en voulant prouver l'ancienneté de sa secte, en 1667, in-8°. Tous ses ouvrages sont imprimés à Cassaw ou Cassovie en Hongrie. (Alegambe et Solwel, Bib. jésuit. David Czuittinger, Essai de l'histoire littéraire de Hongrie, en latin, in-4°, en 1711, p. 204.)

KIVET (Albertus-Aunhemius), chartreux du monastère appelé l'île de la Reine du Ciel, au pays de Clèves, était de Wesel, ville du duché de Clèves. Il mourut le 17 mai 1449, âgé de quatre-vingts ans, et laissa un ouvrage intitulé : *Referendarium exemplorum*, divisé en sept sections : la première traite du sacrement de l'Eucharistie; la seconde, de la sainte croix; la troisième, de la sainte Vierge; la quatrième, de la naissance du Seigneur, la cinquième, des vertus; la sixième, des vices, la septième, des défunts. Cet ouvrage est resté manuscrit. (Valère-André, Bibl. belg. Petreus, Bibl. carth.)

KNIGHTON (Henri), chanoine régulier de l'abbaye de Leicester en Angleterre, fleurit sous le règne de Richard II, roi d'Angleterre, après l'an 1390. Il a composé une histoire de ce royaume, depuis environ Guillaume 1^{er}, jusqu'en 1395; et une histoire de la déposition de Richard II, arrivée en 1399. Ces deux ouvrages se trouvent parmi les dix écrivains de l'histoire d'Angleterre, que Jean Selden a fait imprimer à Londres, in-folio, en 1652.

KNOT (Edouard), dont le vrai nom est Mathias Wilson, jésuite, natif de Northumberland en Angleterre, entra dans la société, étant déjà prêtre, l'an 1606. Il enseigna long-temps à Rome dans le collège des Anglais. Il fut ensuite envoyé en Angleterre où il soutint le parti

des réguliers contre Richard Smith, évêque de Chalcédoine. Il mourut à Londres le 14 janvier 1656. On a de lui : 1^o. sous le nom de Nicolas Smith, un livre latin sur la hiérarchie, intitulé : *Modeste et courte discussion de quelques propositions du docteur Kellisson*, in-12. Ce livre, imprimé à Anvers en 1631, fut censuré par l'archevêque de Paris, par la Sorbonne, et par les assemblées du clergé de 1631 et 1643. 2^o. Qualification charitable de l'examen de cette discussion. 3^o. Défense de Nicolas Smith contre la censure de Paris, à Liège en 1631. 4^o. La charité défendue contre la réplique de Vorsthius, à Saint-Omer en 1634. 5^o. La chrétienté défendue, *ibid.* en 1638. 6^o. La direction, à Londres en 1636. 7^o. L'infidélité découverte, à Gand en 1653. 8^o. Un Traité contre le docteur Potter qui avait accusé l'Eglise romaine de manquer de charité, en soutenant que l'on ne peut se sauver dans la communion protestante. 9^o. Plusieurs écrits contre le livre de Chillingworth, intitulé : *la Religion des protestans, voie sûre pour le salut.* (Alegambe. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième, col. 2168.)

KOELLIN (Conrad), dominicain, natif d'Ulme, fut inquisiteur général de la foi dans les diocèses de Mayence, de Trèves et de Cologne. Il mourut dans cette dernière ville le 26 août

1536, et laissa plusieurs ouvrages; des Commentaires latins, *In primam secundæ sancti Thomæ* imprimés à Cologne en 1512, et à Venise en 1589, et en 1602. 27 *Quodlibeta per modum dialogi concinnata, penitissimam moralis Theologiæ, arcanam scire volentibus oppido idonea*, à Cologne, in-4°, 1523. *Epithalamii lutherani eversio*, à Cologne, 1527. *Adversus caninas Martini Lutheri nuptias, opus novum*, à Tubingen, 1530, in-8°. (Simler. Possevin. Bellarmin. Labbe. Échard. tom. 2, p. 100.)

KOIALOWICZ (Albert Wiuk), Polonais, jésuite, mort après l'an 1674, a laissé : 1°. Colloques d'un théologien avec un politique, de l'élection d'une seule religion, à Vilna, 1640. 2°. Colloques d'un théologien avec un ministre, des différends en matière de foi, entre les catholiques et les calvinistes, *ibid.* en 1653. 3°. Colloques d'un théologien avec un hérétique, de l'usage de l'Écriture-Sainte, 1667. 4°. Histoire de Lithuanie, à Dantzick en 1650, et à Anvers en 1669. 5°. D'autres ouvrages d'histoire et de rhétorique. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2398 et 2399.)

KOLB (le père Gérard), religieux bénédictin allemand, a donné : *Examen juris canonici juxta quinque libros decretalium ad mentem recentissimorum canonistarum in utilitatem ac facilitatem discendum theorico-pra-*

tice adornatum, in-8°, à Vienne en Autriche, 1728. C'est proprement un abrégé des décrétales de Grégoire IX, par demandes et par réponses : l'auteur y compare, sur plusieurs articles, les décisions des décrétales avec celles du canon de Gratien, et dans les autres livres du droit canonique : il y a joint les canons du concile de Trente sur la discipline, avec quelques observations sur la manière dont le droit canonique s'observe en Allemagne. (Journal des Savans, 1729, p. 581.)

KOLMOGORA, ville épiscopale du diocèse de Moscovie sur la Duine, à vingt milles d'Argel vers l'Orient : on lui a uni le siège de Vaga, ainsi appelé de la rivière de même nom, qui prenant sa source dans des marais et dans d'épaisses forêts, se jette dans la Duine.

KOLSHORNIUS (Daniel), jurisconsulte allemand, a donné : *Jo. Joachimi Schoepfferi, illustrata synopsis, quæ in hoc opere à Daniele Kolshornio, juris utriusque doctoris, adeò aucta hocce ut opus systema corporis juris theoretico-practicum universale exhibeat*, in-12, à Francfort et à Léipsick, 1717. C'est un abrégé du droit germanique où les matières sont disposées suivant l'ordre du digeste. (Journal des Savans, 1718, p. 393.)

KONIG (Georges), né en 1590 à Amberg, ville d'Allemagne, capitale du haut Palatinat, étu-

dis à Ratisbonne, à Sultzbach, à Altdorf, à Wittemberg et à Jéna. Le 4 de mai 1626, il fut créé docteur en Théologie à Marpurg; et dix ans après on le chargea du soin de la bibliothèque d'Altdorf, dont il a été le premier bibliothécaire en titre. Il mourut en 1654. Il joignait à la science un caractère aimable, beaucoup de politesse, et un grand zèle pour le progrès des lettres. L'auteur de son éloge cite de lui quelques ouvrages, comme : *Vindiciæ locorum scripturæ-sacræ*; des cas de conscience; des Commentaires sur diverses parties de l'Écriture-Sainte; beaucoup de thèses et de sermons : mais il ne désigne pas ceux de ces ouvrages qui ont été imprimés. *Gloria academiciæ altdorfinae, sive orationum fasciculus universitatis noricæ ortum, progressum.... exhibens, concinnatus, operâ magni Danielis Orneisii*, etc., à Altdorf, en 1683, in-8°, pag. 26 et 27.

KONIG (Georges-Mathias), fils du précédent, était né à Altdorf, ville de Franconie, le 15 février 1618. Il s'appliqua avec succès à la Théologie, aux belles-lettres, aux langues orientales; et en 1647, âgé de trente-un ans, il fut nommé professeur en histoire à Altdorf. En 1654, on joignit à cet emploi celui de professeur en langue grecque; et en 1655 celui de bibliothécaire de l'université. Il mourut le 29 décembre 1799 dans sa quatre-vingt-quatrième année.

On a de lui : *Bibliotheca vetus et nova*, compilation sur les auteurs, qui parut à Altdorf en 1678, et qui est fort peu exacte. Jean Fabricius a donné dans l'histoire de sa bibliothèque, tome 3, une liste des fautes qu'il a remarquées dans celle de Konig, mais il s'en faut bien qu'il ait tout remarqué. On trouve la vie et la liste des ouvrages de Konig dans le recueil intitulé : *Apini viæ professorum philosophiæ, academiciæ altdorfinae*.

KONIG (Robert), religieux bénédictin, professeur en Théologie dans l'université de Salzbourg. Nous avons de lui : *Principia juris canonici ad libros 5 decretalium Gregorii IX, pontificis maximi antehac in alba et archiepiscopali universitate salisburgensi præside, et autore P. Roberto Konig, Ordinis S. Benedicti in monasterio Garstensis, austriæ superioris professo juris utriusque doctore, celsi ac reverendissimi principis ac archiepiscopi salisburgensis consiliario ecclesiastico, et sanctorum canonum professore ordinario, publici juris facta, nunc indice locupletissimo aucta*, in-12, 5 vol. à Salzbourg, 1701. C'est un des meilleurs commentaires qui aient été fait sur les décrétales : les matières y sont traitées avec beaucoup d'ordre et de netteté : l'auteur a su lier les règles avec leurs exceptions sans aucune confusion : il distingue, avec beaucoup de justesse, les maxi-

mes qui sont certaines dans la pratique de celles qui sont douteuses; ses décisions sont fondées sur les meilleures autorités; il les autorise même quelquefois par les arrêts du parlement de Paris. (Journal des Savans, 1702, p. 413.)

KONISGRATZ ou KRALOWLHRADES, en latin *Reginæ Gradecium* ou *Hradium Reginæ*, est une petite ville du royaume de Bohême, située sur l'Elbe à dix-huit lieues de Prague. Le pape Alexandre VII y érigea l'an 1655, à la demande de l'empereur Ferdinand III, un nouvel évêché suffragant de Prague, dont il démembra pour cela huit doyennés; savoir, Gradiez, Giézia, Bidzow, Glacz, Dobruska, Gredin, Kosteletz et Bromow, faisant en tout deux cents quarante-trois paroisses; l'église cathédrale de Konisgratz est dédiée à saint Clément.

Evêques de Konisgratz.

Jean Caramuel de Lobkowiz, Espagnol, religieux de l'Ordre de Cîteaux, docteur en Théologie dans l'université de Louvain, abbé de Dessemberg, dans le palatinat de Monserat à Prague, avait été nommé par Ferdinand III; mais avant d'être ordonné, il obtint en 1657, du pape Alexandre VII, Campana, au royaume de Naples. Il passa ensuite à celui de Vigevano dans le Milanais, où il mourut en 1682. C'est un des plus savans prélats de son siècle.

1. Matthien-Ferdinand de Bilenberg, religieux bénédictin de l'abbaye de Braumow, puis abbé de Saint-Jean à Skalen et de Saint-Nicolas à Prague, fut ordonné en 1659 premier évêque de Konisgratz, et transféré en 1668 à Prague.

2. Jean-Frédéric, comte de Waldstein, succéda au précédent, et fut transféré à Prague.

3. Jean-François-Christophe, baron de Talmberg, nommé le 12 octobre 1676, mourut en 1710.

4. Jean-Adam de Vratistaw, comte de Mitrowitz, ordonné en 1711; fut transféré à Leitmaritz en 1721.

5. Wenceslas-François-Charles, comte de Koschin, chanoine et curé de la cathédrale d'Olmütz, ordonné le 8 février 1722.

KORELA, siège épiscopal de Moscovie, uni présentement à Ladoga, dans la province de Novogorod, aux confins de l'Ingrie et de la Suède.

KORTHOLT (Christiam), théologien luthérien; naquit le 5 janvier 1633 à Burg dans l'île de Fémeren, au pays de Holstein. Il étudia à Rostock, et y donna des preuves de son savoir, tant par sa thèse de *Christo theanthropo*, que par les leçons qu'il fit en particulier sur la logique, la métaphysique et l'hébreu. Il y prit le degré de docteur en philosophie en 1656, et passa ensuite à l'académie d'Iéna, où il soutint encore des

thèses et donna des leçons. Au mois de février 1662, il eut une chaire de professeur en grec dans la ville de Rostock; et au mois de novembre suivant, il se fit recevoir docteur en Théologie. Le duc de Holstein lui fit donner en 1680 la chaire des antiquités ecclésiastiques dans la ville de Kiel, et le déclara en 1689 vice-chancelier perpétuel de l'académie. Il en fut élu aussi cinq fois vice-recteur. Il mourut le 1^{er} avril 1694, âgé de soixante-un ans. Il a composé un grand nombre d'ouvrages, tant en allemand, qu'en latin. Les ouvrages écrits en latin, sont entre autres : 1°. *De naturâ philosophiæ, ejusque in Theologiâ usu*; en 1651, in-4°. 2°. *De revelationis divinæ modis*; à Jéna, en 1658, in-4°. 3°. *De persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus*; à Jéna, en 1660, in-8°, et depuis fort augmenté à Kiel, en 1689, in-4°. 4°. *De supposito et personâ*; à Rostock, en 1652, in-4°. 5°. *Dissertatio de nestorianismo*; à Rostock, en 1662, in-4°. 6°. *Tractatus de calumniis paganorum in veteres christianos*; à Rostock, en 1663, in-4°, à Kiel, en 1698, in-4°, et à Lubec, en 1703, in-4°. 7°. *Exercitatio in historiam Judith*; à Rostock, en 1663, in-4°. 8°. *Exercitatio in præfationem Hieronymi in Judith*; à Rostock, en 1663, in-4°. 9°. *Tractatus de canone Scripture, Bellarmino, ejusque pro-*

pugnatoribus, Gretsero et Erbmanno, jesuitis, oppositus; Rostock, en 1665, in-4°. 10°. *Tractatus de religione ethnica: muhammedana et judaica*; à Kiel, en 1665, in-4°. 11°. *Oratio de scholarum et academiarum ortu et progressu, præsertim in Germania, etc.*, à Sleswich, en 1660, in-folio. 12°. *Dissertatio historica de Philippi Arabis, Alexandri Mameæ, Plinii junioris, et Annæi Senecæ christianismo*; à Kiel, en 1667, in-4°. 13°. *Tractatus de variis, S. Scripturæ editionibus*; à Kiel, en 1668, in-4°, et aussi à Kiel, édition augmentée, en 1686, in-4°. 14°. *De paradiso terrestri*; à Kiel, 1668, in-4°. 15°. *Tractatus de lectione bibliorum in linguis vulgò cognitis*; à Kiel, en 1670, in-4°. Le même traité revu et augmenté d'un autre, *De sacris publicis idiomate populari peragendis*; en 1693, in-4°. 16°. *Tractatus de origine et natura christianismi ex mente gentilium*; à Kiel, en 1672, in-4°. 17°. *Commentarius in epistolâs Plinii et Trajani de Christianis primævis*; à Kiel, en 1674, in-4°. 18°. *De virgâ Aaronis florida*, etc., à Kiel, en 1674, in-4°, à Wittemberg, en 1685, in-4°. 19°. *Commentarius, in Justinum, martyrem, athenagoram, Theophilum, Antiochenum, Tatianum Assyrium*; à Kiel, en 1675, in-folio. et à Léipsick, avec des augmentations, en 1686, in-folio. 20°. *Dissertatio de virtutibus huma-*

nis in ordine ad civilia et spiritualia; à Kiel, en 1576, in-4°. 21°. *Exercitatio anti-salmastiana de pane ἐπιχρισίω quem in oratione dominicâ petimus*; à Kiel, en 1676, in-4°, et avec l'ouvrage suivant. 22°. *Disquisitiones anti-baronianæ*; à Kiel, en 1677, in-4°, et à Léipsick, en 1708. 23. *De Christo crucifixo, Judæis scandalo, gentilibus stultitiâ, credentibus autem Dei potentia et sapientia, etc.*, à Kiel, en 1778, in-4°. 24°. *De Angelis*; à Kiel, en 1678, in-4°. 25°. *De pœnitentiâ*; à Kiel, en 1678, in-4°. 26°. *Jesus-Christus heri et hodie, etc.*, à Kiel, en 1679, in-4°. 27°. *De tribus impostoribus magnis liber, Eduardo Herbert, Thomæ Hobbe, benedicto spinosæ oppositus, cui addita appendix, quâ Hieronymi cardani, et Eduardi Herberti de animalitate hominis opiniones philosophicæ examinatæ*, à Kiel, en 1680, in-8°, et à Hambourg, en 1700, in-4°, sous ce simple titre: *De tribus impostoribus magnis liber, curâ editus Christiani Kortholti S. Theolog. D. et professoris primarii*. 28°. *Disquisitio anti-baroniana peculiaris de reliquiarum cultu*; à Kiel, en 1680, in-4°. 29. *De vitâ et moribus christianis primævis per gentilium malitiam affectis liber*; à Kiel, en 1683, in-8°. 30°. *Theses theologicæ summariam orthodoxæ doctrinæ delineationem complectentes*; à Kiel, en 1683, in-4°, et 1686, et 1692, in-4°. 31°. *De processu dispu-*

tandi papistico tractatus, cui subjuncta est dissertatio de hostiis eucharisticis, seu placentulis orbiculatis, quibus in S. Synaneos administratione utimur; à Kiel, en 1685, in-4°, deuxième édition. 32°. *Exercitatio de atheismo, veteribus christianis, ob templorum imprimis aversionem à gentilibus objecto, inque eisdem à nostris retorto*; à Kiel, en 1689, in-4°. 33°. *Silentium sacrum, sive de occultatione mysteriorum apud veteres christianos dissertatio*; à Kiel, en 1689, in-4°. 34°. *Dissertatio theologica de studio belli et pacis, etc.*, à Kiel, en 1690, in-4°. 35°. *Alexander papa VIII pseudonymus*; à Kiel, en 1990, in-4°. 36°. *De magnanimitate aristotelicâ christianæ modestiæ aliisque veris virtutibus inimicæ, dissertatio*; à Kiel, en 1690, in-4°, et 1704, in-4°. 37°. *De votis*; en 1690, in-4°. 38°. *De actionibus forensibus exercitatio theologica*; à Kiel, en 1690, in-4°. 39°. *De schismate superiori seculo protestantes inter et pontificos enato, dissertatio historico-theologica*; à Kiel, en 1690, in-4°. 40°. *De passione Christi, quousque invita vel spontanea fuerit*; à Kiel, en 1691, in-4°. 41°. *In canonem sextum nicænum cardinalibus Baronio et Bellarmino opposita exercitatio*; à Kiel, en 1691, in-4°. 42°. *Miscellanea academica*; à Kiel, en 1692, in-4°. 43°. *De rationis cum revelatione in Theologia concursu*; à Kiel,

en 1692, in-4°. 44°. *De veterum quorundam locutione illd : Filius Dei assumpsit hominem* ; à Kiel, en 1692, in-4°. 45° *De sacris publicis debitâ cum reverentiâ præsentisque numinis motu colendis, diatribæ ascetica* ; à Kiel, en 1693, in-4°. 46°. *De nominibus, quibus per ludibrium et contemptum Christiani olim à profanis appellati, deque notis occultis, quibus iidem se insignivisse crediti, dissertatio ; addita mantissa, quâ disquiritur infans enixa est, baptismi cæpax* ; à Kiel, en 1693, in-4°. 47°. *De vita sancta renatorum* ; à Kiel, en 1694, in-4°. 48°. *Pastor fidelis, sive de officio ministrorum Ecclesiæ opusculum* ; à Hambourg, en 1697, in-12. 49°. *Historia ecclesiastica N. T. à Christo nato usque ad seculum 17, edita ex mss. auctoris* ; à Léipsick, en 1696, in-4°, et à Hambourg, en 1708, in-4°. 50. *Gloria corporum beatorum, etc.*, à Kiel, en 1701, in-4°. 51°. *De paradisi evangelio, etc.*, à Kiel, en 1678, in-4°. 52°. *Dissertatio de immolatione filiae Jephthæ* ; à Kiel, in-4°. 53°. *De jubilæo Judæorum* ; à Jéna, en 1658, in-4°. 55°. *De justificatione hominis peccatoris coram Deo*. 56°. *De pœnitentia*. 57°. *De prædestinatione*. 58°. *De religione naturali*. On trouve la vie de Kortholt, par Joachim Lindemann, son gendre, dans le livre de Pipping, intitulé : *Sacer decadam septenarius, memoriam*

theologorum nostrâ cetate clarissimorum renovatam exhibens ; à Léipsick, en 1705, in-8°. (Voy. les Mémoires du père Nicéron, t. 31.)

KOSTKA (Stanilas), novice de la compagnie de Jésus, naquit au château de Kostkow, dans la basse-Pologne, le 28 d'octobre de l'an 1550. Son père Jean Kostka, sénateur de Pologne, et sa mère Marguerite Kriska, sœur du palatin de Mazovie, issue de la maison d'Odrowanski, dont était saint Hyacinthe, dominicain, envoyèrent leur fils à Vienne en Autriche, à l'âge de quatorze ans, pour achever ses études dans le séminaire des jésuites. Doux, modeste, sobre, chaste, et d'une pudeur si délicate, qu'une parole libre le faisait frémir ; ennemi du jeu et des vains amusemens, le jeune Kostka employait tout son temps à l'étude et à la prière. Cette conduite déplut fort à Paul Kostka, son frère aîné, qui ne laissa passer aucune occasion de le chagriner, et de lui faire tant de mauvais traitemens, que malgré sa patience invincible à les supporter, il en tomba dangereusement malade. Lorsqu'il fut rétabli, contre l'espérance de tout le monde, il résolut d'embrasser la compagnie de Jésus ; et parce que ses parens s'opposèrent à son dessein, il se déguisa en paysan, et alla à Rome demander l'habit à saint François de Borgia, général de cette compagnie, qui l'admit au noviciat le jour de saint Simon

et saint Jude de l'an 1567. Il s'appliqua à tous les exercices de sa profession avec une ferveur extraordinaire. Il était ponctuel dans son obéissance; l'humilité, le recueillement, la pénitence paraissaient dans toutes ses démarches, et la douceur semblait être le caractère de ses autres vertus. Il avait une dévotion singulière à la sainte Vierge; et l'amour divin qui brûlait son âme, agissait quelquefois sur son corps avec tant de violence, qu'on était contraint d'y chercher des rafraichissemens comme à la fièvre, ou aux chaleurs excessives du soleil. Il n'était encore qu'au dixième mois de son noviciat lorsqu'il mourut le 15 d'août, âgé de dix-sept ans neuf mois et dix-huit jours. Le pape Clément x le déclara bienheureux par un bref du 16 d'août de l'an 1670, et remit sa fête au 13 de novembre, jour auquel son corps a été transféré de l'ancienne chapelle où il avait été enterré, dans la nouvelle église du noviciat de Rome. (Le père François Sacchini et le père d'Orléans, Vie du saint. (Bailliet, 13 novembre.)

KRANTS ou CRANTZ (Albert, célèbre historien, natif de Hambourg, fut doyen de l'église de cette ville, et se fit généralement estimer par sa science et sa vertu. Il mourut le 7 décembre 1517, et laissa plusieurs ouvrages, parmi lesquels est une histoire particulière des évêques de Saxe, inti-

tuée : *Metropolis*. Il y parle aussi des églises fondées par Charlemagne dans ce pays. Il a aussi laissé une histoire des Saxons en treize livres; une des Vandales en quatorze livres; une Chronique de Suède, Danemarck et Norwège; un petit *Traité de officio missæ*, imprimé à Rostock l'an 1505.

KRIMER (le père Ferdinand), jésuite, docteur et professeur en Théologie à Vienne en Autriche, a donné : *Quæstionum canonicarum in quinque libros decretalium. Tomus primus in librum primum decretalium, in quo agitur de constitutionibus, seu legibus universim, rescriptis summorum pontificum...* in-fol. à Augsbourg, 1706. C'est un ouvrage posthume, contenant plusieurs questions sur le droit canonique. (Journal des Sav. 1708, pag. 609 de la première édition et 538 de la seconde.)

KRISPER (Crescent), de l'Ordre des Frères Mineurs réformés, de la province d'Autriche, lecteur, prédicateur, gardien, définiteur et provincial. Nous avons de lui : 1°. *Nubila jansenismi, et quesnellianismi luce dogmatico-scholasticæ dispulsa, in duas partes divisa*. Augustæ Vindelicorum, sumptibus Matthii Wolf, 1726, in-4°. 2°. *Theologia scholæ scotisticæ*, etc. ibid. 1728 et 1729, en huit tomes in-fol. si l'on en croit le père Jean de Saint-Antoine qui dit les avoir vus, *Biblioth. francis. t. 1, p. 284*, ce qui n'est pas sans difficulté, puisque le même ou-

ge a paru corrigé et augmenté en 1748, en 4 tomes seulement sous ce titre : *Theologia scholæ scotisticæ, A. R. Crescentii Krisper, Ordinis Minorum reformatorum S. Francisci prædicatoris, lectoris emeriti, almæ provinciæ Austriæ definitoris, custodis habitualis, pro nunc ministri provincialis actualis : seu solida expositio quatuor librorum sententiarum Scoti doctoris subtilis, facili studentii methodo, quæ eos in primariis provinciæ suæ Austriæ conventibus Viennensi et Græcensi discipulis exposuit, ordinata, ac prospectui studentium juxta modernum scholarum tam domesticarum quam publicarum, doctationis modum valdè accommodata, in tomos 4, et tractatus 12 divisa. Editio secunda correctior, ab ipsoque authore nunc reddita auctior. Augustæ Vindelicorum et Oeniponti, sumptibus Matthiæ Wolff Bibliopole viduæ, et filii, anno 1748.* Le même auteur a donné un cours de philosophie en 1 volume in-folio, *ibid.*, 1735.

KRONLITSKIA, siège archiepiscopal de Moscovie, uni aux églises de Sarski et de Podonski.

KUSTER (Ludolphe), né au mois de février 1670, à Blomberg, petite ville du comté de Lippe dans la Westphalie, était fils de Ludolphe Kuster, premier magistrat de cette ville. Il alla à Utrecht en 1696, où il commença un journal latin sous le titre de *Bibliotheca librorum novorum*. Ce journal commença en

avril 1697, et finit avec l'année 1699. Il vint à Paris, fit abjuration de l'hérésie le 25 juillet 1713, et fut gratifié d'une pension de deux mille livres par le roi Louis XIV. Son mérite ayant été bientôt reconnu, tous les savans s'empressèrent d'être de ses amis; et l'académie royale des inscriptions et belles-lettres lui donna une place d'associé surnuméraire, par une distinction qu'elle n'avait encore donnée à personne. Il mourut à Paris le 12 octobre 1716, et fut enterré dans l'église de Saint-André-des-Arcs. Les ouvrages de ce savant sont, entr'autres : *Bibliotheca novorum librorum, a mense aprili anni 1697 usque ad finem anni 1699, 5 volumes in-8°. Novum Testamentum, Milii variantibus lectionibus auctum, et meliore ordine dispositum*; à Amsterdam, 1710, in-fol. *Diatriba anti-gronoviana*; à Amsterdam, 1712, in-4°. (Voyez les Mémoires du père Nicéron, t. 1 et 10.)

KWIATKIEWITZ (le père Jean), jésuite polonais, a donné : *fascinus à Luthero, Zuinglio, Calvino, aliisque Hæresiarcharum hæresiarchis injectus seu fraus eorumdem detecta; typis monasterii Oliiviensis*. (Journal des Savans, 1682, p. 57 de la première édition et 39 de la seconde.)

KYPHONISME ou **CYPHONISME**, *kypphonismus* et *cyphonismus*. Nom d'un ancien supplice qu'on faisait souvent endurer aux martyrs, et qui con-

sistait à frotter de miel le corps du patient, et à l'exposer au soleil, et aux piqures des mouches et des guêpes. Cela se faisait en trois manières. Tantôt on liait simplement le patient à un poteau. Quelquefois on l'élevait en l'air sur des claies, ou dans des paniers de jonc, et d'autres fois on l'étendait par terre, les mains liées derrière le dos. (Cœlius Rhodiginus, *Antiq. lect.* l. 10, c. 5. Gallonius, de *SS. Martyrum cruciatibus*, c. 1, p. 12, *edit. par.* 1659; et Rosweid, dans son *Onomasticon*.)

KYPHONISME, vient du grec *κύφων*, qui est un mot générique, qui signifie un pieu ou un collier, un carcan, une entrave, une pièce de bois, et en général, tout instrument propre à tourmenter un patient, et à le tenir dans une posture gênante.

KYRIAQUE, *kyriacum, dominicum templum*. Nom qui se donnait autrefois aux temples des chrétiens, parce qu'ils étaient dédiés au Seigneur, *κύριον* en grec. (*Act. Sanct. Jan.* t. 2. p. 135, 840 et 841.)

KYRIC-SEAT. Nom d'un ancien droit qu'on payait aux églises, et qui consistait dans les prémices des fruits. *Kyrickseatum, cærisseattum*. (*Act. Sanct. feb.* t. 1, p. 910.)

KYRIE-ELEISON. Mot grec qui signifie, *Seigneur, ayez pitié de nous*, et qui est formé de *Kyrios*, Seigneur, et de *elecin*, avoir pitié, à l'impératif *eleison*, ayez pitié.

Le *Kyrie-eleison* se dit au-

jourd'hui neuf fois à la messe en l'honneur des trois personnes de la Trinité. C'est pour cela que les trois seconds s'adressent à Jésus-Christ : *Christe-eleison, Jésus-Christ, ayez pitié de nous*. Autrefois le nombre des *Kyrie* n'était pas fixé à neuf, mais on les chantait jusqu'à ce que le peuple fût assemblé et arrangé, ou que le célébrant fît signe de cesser; ce qui s'observe encore à présent dans l'église collégiale de Saint-Pierre de Clermont en Auvergne, jusqu'à ce que le prêtre soit arrivé à l'autel. Ce qui a pu déterminer le nombre des *Kyrie* à celui de neuf, c'est qu'anciennement on triplait d'ordinaire la litanie que l'on chantait en allant processionnellement à l'église stationale, c'est-à-dire, au lieu indiqué pour célébrer la messe, afin de la prolonger jusqu'à ce qu'on arrivât à l'église, et que l'on commençât la messe : en sorte que chaque invocation, par exemple, *sancta Maria, ora pro nobis*, était répétée trois fois; une fois par le chantre, une autre fois par le premier chœur, et une troisième fois par le second chœur : d'où cette litanie était appelée *ternaire*. Dans ces sortes de litanies qui finissaient par *Kyrie-eleison, Christe-eleison*, ces mots étaient donc triplés et répétés chacun trois fois, ce qui faisait le nombre de neuf, auquel on s'est fixé dans la suite.

L'usage de dire le *Kyrie-eleison* est fort ancien dans l'Église. Arrien, qui vivait au second siècle,

cle de l'ère chrétienne, dit expressément, au chap. 7, du liv. 2 de sa Dissertation sur Epictète, que les païens invoquaient la divinité par le *Kyrie-eleison*, *deum invocantes, precamur cum* (*Kyrie-eleison*). Vossius croit qu'ils avaient pris cette prière des chrétiens, et Brissonius dans ses formules croit au contraire que les chrétiens l'ont tirée des païens : *fontem hujus precatio-nis esse à paganorum consuetudine*. Le concile de Bazas de l'an 529, l'établit en France d'après les Églises d'Orient et d'Italie qui le disaient long-temps auparavant.

Dans l'Église grecque on ne dit point *Christe-eleison*, mais seulement *Kyrie-eleison*; et selon le rit ambrosien, on dit trois fois le *Kyrie-eleison*; après le *Gloria in excelsis*, trois autres fois après l'Évangile, et trois fois après la Communion. A Lyon, on ne dit qu'une fois *Kyrie*, une fois *Christe*, et une autre fois *Kyrie*. Le missel de Vannes de 1535 porte la même chose. (De Vert, Cérémonie de l'Église, t. 3, p. 54, etc. t. 4, p. 42, etc.)

On adresse le *Kyrie* aux trois personnes divines, et on le répète à chacune trois fois, parce

que toutes les trois coopèrent indivisiblement à la miséricorde qu'on demande à Dieu par cette formule; le père en donnant son Fils pour racheter l'homme; le Fils en prenant une chair humaine, en souffrant et en mourant; le Saint-Esprit en formant dans le sein de la Vierge l'humanité du Verbe, et en nous appliquant ses mérites par l'infusion de la grâce. Au reste on ne doit pas être surpris que l'Église emploie ces mots grecs dans sa liturgie. Elle se sert aussi, par un usage qui vient des apôtres, de quelques mots hébreux, tels qu'*Amen*, *Alleluia*, *Hosanna*, *Sabaoth*, pour faire voir l'union de toute l'Église, malgré la différence des langues, et parce que ces trois langues, l'hébraïque ou chaldaïque, la grecque et la latine ont été en quelque manière consacrées par le titre de la croix de Jésus-Christ, par l'Écriture-Sainte, et par les plus anciennes liturgies, qui ont été écrites en l'une de ces trois langues. (Catéchisme de Montpellier, in-4°, p. 585.)

KYRIELLE, vieux mot qui, dans le propre, signifie les litanies qu'on appelait *kyrielles*, parce qu'elles commencent par ces mots grecs, *Kyrie-eleison*.

L.

LAABIM ou **LAHABIM**, hébr., *les flammes, ou qui sont enflammés*, autrement *les épées*, du mot *leab*, troisième fils de Mezraïm. On croit que *Laabim* marque les Lybiens, qui sont un des plus anciens peuples d'Afrique. La Lybie est un pays fort exposé aux ardeurs du soleil. (Genès. 10, 13.)

LAAD, hébr., *qui donne des louanges*, du mot *jada*, louer, fils de Jahath. (1 Par. 4, 2.)

LAADA, hébr., *pour ornement ou pour passer*, du mot *hada*, ornement ou passage, fils de Sela. (1 Par. 4, 21.)

LAADAN, hébr., *pour le plaisir ou l'ornement ou le témoignage*, du mot *hadan*, fils de Thaan. (1 Par. 7, 26.)

LABADISTES, hérétiques, fanatiques, disciples de Jean Labadie. Ce fameux visionnaire était fils d'un simple soldat de Gascogne. Il naquit dans la citadelle de Bourg en Guyenne le 13 février 1610, entra dans la société de Jésus, et y demeura pendant quinze ans. Il en sortit au bout de ce terme; et après avoir parcouru plusieurs villes de Guyenne, il vint à Paris où M. de Caumartin, évêque d'Amiens, l'ayant entendu avec satisfaction, l'envoya dans cette ville, et lui donna une prébende dans l'église collégiale de Saint-Nicolas. Labadie se comporta,

au moins au-dehors, avec édification à Amiens; mais dans une mission qu'il fit à Abbeville, il commença à répandre ses principes abominables et à les pratiquer. L'évêque, averti de ces désordres, voulut le faire arrêter; mais Labadie prit la fuite, et se retira d'abord à Paris, puis à Bazas, ensuite à Toulouse où l'archevêque lui confia la direction d'un couvent de religieuses. C'est là, que ne gardant plus de mesures, il enseigna et fit pratiquer à ces filles séduites toutes les abominations de Molinos en leur en donnant lui-même l'exemple. Le prélat en étant informé, dispersa les religieuses abusées, et poursuivit le séducteur qui, après s'être tenu quelque temps caché, se réfugia dans un couvent de carmes à Gravelle près de Bazas, où, sous le nom de Jean de Jésus-Christ, il jeta le trouble et le désordre, par son fanatisme, ses visions et ses infamies. La justice l'ayant poursuivi, il erra de lieu en lieu, jusqu'à ce qu'il eût embrassé le calvinisme à Montauban le 16 octobre 1650. Il y exerça le ministère de pasteur pendant huit ans, en fut chassé ensuite pour cause de sédition, et se retira à Genève d'où ayant été aussi chassé, il alla à Middelbourg, et y épousa la fameuse Schurman, si habile

dans les langues savantes, qui attira à la secte des labadistes la princesse Palatine Elizabeth. Après avoir semé la division dans toute la Hollande, Labadie, déposé au synode de Dordrech, parcourut divers états d'Allemagne, et vint enfin mourir d'une colique violente à Altona dans le Holstein en 1674, âgé de soixante-quatre ans. Son système était à peu près le même que celui de Molinos, tant dans la spéculation, que dans la pratique; et voici les principales erreurs que soutenaient ses disciples dont on assure qu'il y en a encore quelques-uns dans le pays de Clèves.

- 1°. Ils croyaient que Dieu pouvait et voulait tromper les hommes, et qu'il les trompait effectivement quelquefois.
- 2°. Ils voulaient que le Saint-Esprit agit immédiatement sur les âmes, et leur donnât des degrés de révélation tels, qu'elles fussent en état de se décider et de se conduire elles-mêmes; d'où vient qu'en lisant l'Écriture, il fallait, selon eux, que l'on fût moins attentif à la lettre, qu'à une prétendue inspiration intérieure du Saint-Esprit dont ils se prétendaient favorisés.
- 3°. Ils conseillaient de différer le baptême jusqu'à un âge avancé.
- 4°. Ils prétendaient que la nouvelle alliance n'admettait que des hommes spirituels, et qu'elle mettait l'homme dans une liberté si parfaite, qu'il n'avait plus besoin, ni de la loi, ni des cérémonies, et que c'était un joug dont ils étaient délivrés.
- 5°. Ils

osaient avancer que Dieu n'avait pas préféré un jour à l'autre, et qu'il était indifférent d'observer, ou non, le jour du repos, et que Jésus-Christ avait laissé une entière liberté de travailler ce jour-là comme les autres.

- 6°. Ils distinguaient deux Églises, l'une où le christianisme avait dégénéré, et l'autre composée de régénérés qui avaient renoncé au monde. Ils admettaient aussi le règne de mille ans, pendant lesquels Jésus-Christ viendrait dominer sur la terre, et convertir véritablement les Juifs, les gentils et les mauvais chrétiens.
- 7°. Ils rejetaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.
- 8°. Ils soutenaient les mêmes erreurs que les *quiétistes* sur la contemplation.

Basnage, dans ses *Annales des Provinces-Unies*, sous l'année 1668, parle de Jean Labadie et de la secte des labadistes : il en donne une histoire abrégée. Le père Nicéron, au t. 18 de ses *Mémoires*, en donne aussi un article assez étendu, mais inexact dans la plus grande partie; il faut le lire avec la lettre de M. l'abbé Goujet qui en relève les fautes, et supplée aux omissions. On doit joindre à ces écrits, pour bien connaître l'histoire de Labadie : 1°. *Avis charitables* à messieurs de Genève, touchant la vie du sieur Jean Labadie, ci-devant jésuite dans la province de Guyenne, et après chanoine à Amiens, puis janséniste à Paris, de plus illuminé et adamite à Toulouse, et ensuite carme et ermite à la Graille,

au diocèse de Bazas, et à présent ministre audit Genève, par Mau-
duict, à Lyon en 1664, in-12.
2°. Lettre du révérend père dom
Antoine Sabré, prêtre, religieux-
solitaire, écrite au sieur Laba-
die, sur le sujet de sa profession
prétendue réformée, imprimée
à Bazas par ordre de M. l'évê-
que, et depuis à Paris, in-4°, en
1651.

LABAN, hébr., *blanc* ou *bric-
que*, fils de Bathuel et petit-fils
de Nachor, frère de Rébecca,
père de Rachel et de Lia, et on-
cle de Jacob. (*Voyez* JACOB.)

LABAN, lieu inconnu au-delà
du Jourdain, dans les plaines de
Moab. (*Deuter.* 1, 1.)

LABANA, hébr., *lune*, *blan-
cheur*, *brique* ou *encens*, ville de
Juda, apparemment la même
que *Lebana*, ou *Lebna*, ou
Libna, ou *Lobana*. (Josué 15, 42.)

LABANATH, lieu dans la tribu
d'Aser. (Josué, 19, 26.)

LABARUM, enseigne, étén-
dard qu'on portait devant les
empereurs romains à la guerre.
C'était une longue lance, tra-
versée par le haut d'un bâton,
duquel pendait un riche voile
de couleur de pourpre, orné de
pierreries et d'une frange à l'en-
tour. Il y avait une aigle peinte
ou tissée d'or sur le voile jus-
qu'à Constantin qui y fit mettre
une croix, avec un chiffre ou
monogramme qui marquait le
nom de Jésus-Christ, et qui
était accompagné de ces deux
lettres A et Z, pour signifier que
Jésus-Christ est le commence-
ment et la fin de toutes choses.

Quelquefois au-dessus du voile
s'élevait une couronne, au mi-
lieu de laquelle était enfermé le
monogramme de Jésus-Christ.
De la traverse pendait un mor-
ceau d'étoffe précieuse en quarré,
sur lequel étaient représentées
les têtes de Constantin et de ses
enfants. Constantin y fit mettre
aussi sa figure en or et celles de
ses enfants. Cinquante hommes
choisis entre les protecteurs ou
gardes-du-corps portaient cette
enseigne tour à tour sur leurs
épaules dans les combats. Voici
l'occasion qui fit que Constantin
donna le *labarum* à ses troupes,
comme il l'assura lui-même avec
serment à Eusèbe de Césarée,
qui le rapporte dans son his-
toire : il marchait à la tête de
son armée contre Maxence, et
n'était pas encore arrivé en Ita-
lie, lorsqu'un peu après-midi,
le soleil s'étant couvert d'un
nuage, il vit au-dessus de cet
astre une croix de lumière avec
ces mots grecs ΕΥΤΟΥΤΩΝΑ,
c'est-à-dire, *vainquez par ce si-
gne*. Toute l'armée vit la même
chose. Il n'entendait pas la vi-
sion, lorsque la même nuit Jé-
sus-Christ lui apparut avec le
même signe, et lui commanda
d'en faire faire un semblable,
pour lui servir d'étendard dans
les combats, ce qu'il exécuta
aussitôt. Depuis ce temps on ne
vit plus sur ses étendards que la
croix ou le nom du Sauveur, et
dans les combats qu'il livra à
Licinius, partout où paraissait le
labarum, les ennemis fuyaient.

Quoique le nom de *labarum*

ou *laborum* ou *laburum* ne soit connu que depuis Constantin, les empereurs romains s'en servaient avant lui, si l'on prend cette enseigne quant à la substance, et Constantin ne fit qu'y substituer les marques du christianisme à la place des idoles. (Eusèbe, Vie de Constantin, l. 1, c. 29, 30, 31. Alciat, sur le livr. 12 du Code, titre de *Præposit. laborum*. Meursius dans son glossaire. Suicer, Hofman, Ducange, au mot *labarum*. On prétend que les soldats qui gardaient le *labarum* sont ceux que les Codes de Théodose et de Justinien appellent *Præfecti laborum*.)

LABAT (Pierre), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, natif de Toulouse, se distingua par son attachement inviolable à la doctrine de saint Thomas, et enseigna presque pendant toute sa vie la Théologie soit à Bordeaux, soit à Toulouse, où il mourut le 30 mars 1670. On a de lui une Théologie scholastique en 8 volumes in-8°, imprimée à Toulouse en 1658, et les trois années suivantes, sous le titre de *Theologia scholastica secundum illibatam S. Thomæ doctrinam; sive cursus theologicus in quo omnia dubia maxime hac tempestate agitari solita ample, exactè, et perspicuè resolvuntur, ac semper omninò menti ejusdem Doctoris angelici consonè*. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic. t. 2, p. 635* et suiv.)

LABAT (Jean-Baptiste), re-

ligieux de l'Ordre de Saint-Dominique, et voyageur célèbre, était Parisien. Il est mort à Paris le 6 janvier 1738, dans le couvent de son Ordre de la rue Saint-Honoré, au commencement de la soixante-quinzième année de son âge. On a de lui divers voyages.

LABATA (François), jésuite espagnol, natif de Saragoose, mourut fort âgé le 26 ou le 27 mars 1631, et laissa. 1°. *Apparatus concionatorum, seu loci communes ad conciones ordine alphabetico digesti*, à Lyon en trois tomes 1614. 2°. *Discursus morales*, à Valladolid, 1625. 3°. Un Traité de l'oraison mentale et vocale, à Lerida en 1614. 4°. Des sermons sur les saints. 5°. Un trésor moral, en 2 volumes, à Anvers en 1652.

LABBE (Philippe), jésuite né à Bourges d'une bonne famille de cette ville, le 10 juillet 1607, entra dans la société le 28 septembre 1623, à l'âge de seize ans. Il enseigna la Théologie-morale pendant cinq ans, partie à Bourges, partie à Paris où il mourut au mois de mars 1667. Il avait une mémoire prodigieuse, et une érudition fort variée : ce qui joint à un travail assidu et infatigable, lui a fait publier un très-grand nombre d'ouvrages, entre autres, 1°. *Concordia sacræ ac profanæ chronologiæ annorum*, 5691, *ab orbe conditæ ad annum Christi* 1638, etc., à Paris en 1638, in-12. On y trouve une dissertation sur l'année, le mois et le

jour de la passion de Jésus-Christ, qui a été imprimée séparément à Paris en 1661, in-4°. 2°. *Elogium funebre Caroli de Crequi, ducis de Lesdiguières*, à Paris en 1638, in-4°. 3°. Traduction nouvelle du martyrologe romain, etc., en 1643, à Paris, in-4°. 4°. *Hagiologium franco-Galliæ, necnon sacra Galliarum topographia, etc. cum interpretatione vernacula*, en 1643, in-4°, à Paris. 5°. *Pharus Galliæ antiquæ*, etc. à Moulins en 1644, in-12. 6°. Courte notice de l'ancienne Gaule, etc. 7°. *Eruditæ pronuntiationis catholici indices, cum dissertationibus prosidicis*, etc., à Paris en 1645, in-8°. 8°. Les tableaux méthodiques de la géographie royale, présentés au roi Louis xiv à Paris en 1646, in-fol. et en 1547, in-12. 9°. La géographie royale, avec le tableau des villes et des provinces de France, etc., à Paris en 1646, 1652 et 1662. 10°. *Galliæ synodorum conciliorumque brevis et accurata historia, cum indice geographico*, etc., avec une traduction française, à Paris en 1646, in-folio. L'index géographique contient celui des Conciles généraux et particuliers que l'on trouve dans l'édition des conciles du Louvre, et dans les autres auteurs ecclésiastiques. 11°. *Historiæ sacræ prodromus*, etc., à Paris en 1645, in-fol. 12°. *Lector Sacræ-Scripturæ ad rectam pronuntiationis amussim eruditus*, etc., à Paris en 1639, in-12, et en 1646, in-8°. 13°. *Trias*

epistolica SS. PP. etc., à Paris en 1646, in-24. Ce recueil contient la lettre de saint Eucher à Valérien, celle de saint Augustin à Licentius, celle de saint Jérôme à Héliodore, les opuscules du jésuite Edmond Campian. 14°. Histoire du Berry abrégée dans l'éloge panégyrique de la ville de Bourges, etc., à Paris en 1647, in-12. 15°. *De bysantinæ historiæ scriptoribus publicam in lucem emittendis protrepticon*, à Paris en 1648, in-folio. On y trouve un catalogue des écrivains de l'histoire bysantine par ordre chronologique. 16°. Pouillé royal, contenant les bénéfices à la nomination ou collation du roi, les maladreries, hôpitaux, etc., à Paris en 1648, in-4°. 17°. Catalogue des archevêchés et évêchés soumis à la métropole de Bourges, avec le pouillé des abbayes, prieurés, monastères, etc., du même diocèse et de ses suffragans, à Paris en 1648, in-4°. *Sacrarum elegiarum delicia*, à Paris en 1648, in-12. 19°. Méthode aisée pour apprendre la chronologie sacrée et profane, etc., en vers artificiels, à Paris en 1649, in-12. 20°. L'Année sainte des catholiques, où sont représentés les saints et saintes les plus remarquables, etc., avec un journal historique de plusieurs personnes mortes en odeur de sainteté qui n'ont point été béatifiées, et un journal de la mort des rois de France, etc. à Paris en 1650, in-8°. 21°. Le calendrier des heures surnommées à la

janséniste, revu et corrigé, sous le nom de François Saint-Romain, prêtre catholique 1650, in-12. 22°. *Regia epitome historiæ sacræ et profanæ, ab orbe condito usque ad annum* 1651, en vers artificiels, à Paris en 1651, in-12 et en une grande feuille. 23°. *Chronicon dolensis cœnobii, seu Burgi dolensis abbatiæ*, etc., à Paris en 1651, in-4°. 24°. L'abrégé royal de l'alliance chronologique de l'histoire sacrée et profane, avec le lignage d'outre-mer, et plusieurs pièces anciennes, à Paris en 1651, in-4°. 25°. Eloges historiques des rois de France, jusqu'à Louis XIV, avec l'histoire des chanceliers, gardes-des-sceaux, anciens notaires et secrétaires, et plusieurs pièces anciennes, etc. à Paris en 1651 et 1664, in-4°. 26°. *Triumphus catholicæ veritatis*, etc. à Paris en 1651, in-8°. C'est un écrit contre Jansenius. 27°. Epigrammes latines sur la mort des pères Caussin, Sirmond et Petau, jésuites, à Paris en 1652, in-4°. 28°. Une seconde édition des notes du père Sirmond sur les lettres et les vers de Sidoine Apollinaire, à Paris en 1652, in-4°. 29°. Un projet d'édition des ouvrages de saint Jean Damascène qu'il n'a pas publiée, à Paris en 1652, in-4°. 30°. *Specimen novæ bibliothecæ manuscriptorum et supplementa decem, cum bibliotheca bibliothecarum*, etc. à Paris en 1652, in-4°. 31°. *Epitome historiæ sacræ et profanæ*,

etc., à Paris 1653 et 1654, in-4°. 32°. *Bibliotheca anti Janseniana*, etc., à Paris, en 1654, in-4°. 33°. *Euchologium scholasticum, sive christiani adolescentis quotidianum exercitium*, etc., à Paris 1656, in-12. 34°. *Nova bibliotheca manuscriptorum librorum*, à Paris en 1657, 2 volumes in-fol. 35°. *Bibliotheca chronologica SS. Patrum, theologorum, scriptorum ecclesiasticorum*, etc., en 1659, in-24. 36°. *De Scriptoribus ecclesiasticis dissertatio*, à Paris en 1660, 2 volumes in-8°. 37°. *Abacus chronologicus Scriptorum ecclesiasticorum*, en 3 feuilles in-folio. 38°. *Geographiæ episcopalis breviarum, etc.* à Paris en 1661, in-24. 39°. *Conciliorum general. national. provincial. diæcesanorum*, etc. *historica synopsis*, à Paris en 1661, in-4°. 40°. Une édition de l'ouvrage de Jonas, évêque d'Orléans, touchant l'institution d'un roi chrétien, à Paris en 1662, in-12. 41°. La grande et petite méthode pour apprendre la chronologie et l'histoire, à Paris en 1664, in-12. 42°. *Bibliotheca bibliothecarum*, à Paris en 1654, seconde édition beaucoup augmentée. 43°. *The-saurus epitaphiorum ac recentiorum*, etc. à Paris en 1666, in-8°. 44°. Le chronologue français, etc., à Paris en 1666, in-12, 5 volumes. 45°. Une édition du concile de Trente, avec les brefs, lettres, discours, etc., et autres opuscules concernant ce concile, en latin, à Pa-

ris en 1667, in-fol. 46°. Histoire des rois de France, réduite en forme d'abrégé chronologique, à Paris en 1667, in-12. 47°. *Philippi Brierii concordia chronologica*, à Paris en 1670, in-fol. 5 volumes. 48°. Une grande collection des conciles en 17 volumes in-folio, à Paris 1672, avec des notes. Ce recueil fut achevé par le père Gabriel Cossart, de la même société, qui avait revu tout l'ouvrage. (Le père le Long, Eloge du père Labbe à la fin de la Bibliothèque historique de la France. Salmon, Traité de l'étude des conciles, seconde partie, ch. 2, p. 210, 269 et suiv.)

LABBE (Pierre), jésuite, né à Clermont en Auvergne l'an 1594, est auteur de plusieurs ouvrages. Tels sont entre autres : 1°. *Elogia sacra, theologica, philosophica, regia eminentia, illustria, historica, poetica, miscellanea*, à Grenoble en 1664, in-fol. et à Leipsick en 1706, in-8°. *Epistola de antiquo statu Lugduni. Actus virtutum : vita Christi et beatæ Virginis, attributa Dei digesta in orationes vocales et mentales*, à Lyon en 1673, in-16. *Elogia quinquaginta veterum Ecclesiæ Patrum, et aliquorum recentium*, à Lyon 1674, in-12. (Sotwel. Le père Colonia, Hist. de Lyon, t. 2, in-4°, p. 718.)

LABOUR, est le remuement de la terre, fait à dessein de la rendre fertile. La culture des terres est très-favorable : c'est

pourquoi il est défendu de saisir les chevaux de labour qui servent à la charrue. Le seigneur qui jouissait pour son droit de relief, du revenu d'un an du fief de son vassal, était tenu de lui rendre, ou à ses créanciers, les labours, semences et frais, *quia fructus non intelliguntur, nisi deductis impensis*. Ainsi jugé par arrêt du 21 mai 1649, rapporté dans le Journal des audiences. (De Ferrière, Dictionn. de droit et pratique, au mot *Labour*.)

LABOUREUR (dom Claude le), ancien prévôt de l'abbaye de l'Isle-Barbe sur la Saône, près de Lyon, publia en 1643 des notes et corrections sur le bréviaire de Lyon. En 1665, il donna la première partie de ses mesures de l'abbaye de l'Isle-Barbe, qui est un recueil historique de tout ce qui concerne cette abbaye, dont la seconde partie parut en 1681, et la troisième en 1682. Dom Claude donna encore un traité de l'origine des armes en 1658, in-4°. et il défendit ensuite ce traité contre le père Menestrier, jésuite, par une lettre in-4°. L'histoire généalogique de la maison de Sainte-Colombe, imprimée l'an 1673, est encore de dom Claude le Laboureur. (Le Long, Bibl. historique de France.)

LABOUREUR (Jean le), né à Montmorency, près de Paris, l'an 1623, se fit connaître à l'âge de dix-neuf ans par le recueil des tombeaux des personnes illustres dont les sépultures étaient

dans l'église des Célestins de Paris, avec leurs éloges, généalogies, armes et devises, qui parut en 1642 et 1643, in-fol. Il mourut au mois de juin 1675. Après sa mort, le père Menestrier publia en 1682 les tableaux généalogiques ou les seize quartiers des rois de France depuis saint Louis : on donna aussi en 1684 son traité de l'origine des armoiries, et on garde son histoire de la pairie dans la bibliothèque du roi. Jean le Laboureur était neveu de dom Claude le Laboureur.

LAC, *lacus* en latin, *lacos* en grec, et *boren* hébreu. Ce terme en hébreu signifie en général une fosse, une citerne, un lac, un sépulcre, un lieu creux et profond, où l'on enferme les bêtes farouches et les esclaves, ainsi qu'il se pratique encore aujourd'hui dans l'Afrique et ailleurs. Jérémie fut jeté dans une prison, qui était une citerne remplie de boue. (Jérém. 38, 6.) Daniel fut jeté dans le lac ou la fosse aux lions. (14, 30.) *Lacus novissimus* signifie le plus profond, le plus reculé du tombeau. Thr. 3, 55. Il y avait dans la Judée trois grands lacs, le lac Asphaltilite, le lac de Tibériade, et le lac de Séméchon. Il y avait aussi des étangs à qui l'on donnait ce nom.

LACABENA, ville épiscopale jacobite, au diocèse d'Antioche une des sept que Bar-Hébr. dit avoir été détruites de son temps. Il y a eu pour évêques.

1. Basile, déposé par Athanase vu en 1143 pour cause de fornication.

2. Eudoxe, assista à l'élection d'Ignace II en 1222.

3. Athanase 1^{er}, transféré 1246 au siège de Ptolémaïde.

4. Aaron, nommé par Ignace II. Il abdiqua deux ans après.

5. Grégoire Bar - Hébr. c. Abus-Farag, transféré de Gub. c'est l'auteur de la chronique dont tout ceci est tiré. Il parut à Alep.

6. Athanase II en 1253. (Chr. t. 2, p. 1510.)

LACEDÉMONE, ville épiscopale de la province Hellade, au diocèse de l'Illyrie orientale sous la métropole de Corinthe. On l'appelait autrefois *Hecatompolis*, dit Strabon, parce qu'elle commandait à cent villes. Elle n'en avait sous elle du temps de cet auteur, que trente, et de peu de conséquence. Elle a été long-temps l'émule d'Athènes. On la nomme aujourd'hui *Misitra*. On y voit une citadelle et deux faubourgs. L'empereur Alexis Comnène l'érigea en métropole en 1082. On lui assigna dans les nouvelles notices trois sièges suffragans, *Curiopolis*, *Amycles*, *Brestenc*. Sa principale église est celle de la Sainte-Vierge, qu'on appelle *Panagia*. On lui donne les évêques suivants :

1. Hosius, souscrit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. Théodose, au sixième concile général.

3. Théoclète, au huitième concile général.

4. Antoine à Celui de Photius.

5. Théopempte, d'Athènes, à la fin du dixième siècle.

6. Nicétas, au concile de Constantinople, qui approuva la foi des Allemands.

7. Nil, en 1341.

8. N.... s'opposa à l'aliénation que Théodore Porphyrogenète, despote de Sparte, voulait faire de sa principauté en faveur d'un seigneur français, nommé Philibert de Naillac, prieur d'Aquitaine, et grand-maître de Rhodes. Il fit dire à ses députés qu'on les traiterait comme ennemis, s'ils ne se hâtaient de se retirer. Ceci arriva vers l'an 1397.

9. N.... obligea par serment les deux frères Démétrius et Thomas, les deux derniers des six enfans de l'empereur Emmanuel, à se jurer une paix inviolable, pour se garantir contre l'ennemi commun qui en voulait à Sparte.

10. Dorothee, un des disciples de Théophane qui enseignait la rhétorique à Constantinople vers l'an 1539.

11. Grégoire, souscrit à la déposition du patriarche Joasaph, en 1564.

12. Chrysante, alla à Rome demander la communion du pape. (*Leo Allat. l. 3, de Cons. c. 11, n° 7.*)

13. Gabriel, sous le patriarche Parthénius 1^{er}, en 1643.

14. Théodoret, souscrit à la réponse du patriarche Denis, au

sujet des erreurs des calvinistes.

15. Joseph, siégeait en 1721. (*Or. chr. t. 2, p. 190.*)

Cette ville a eu aussi ses évêques latins, qui sont :

1. Haymon, vers l'an 1278.

2. Jacques, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Innocent viii, en 1491.

4. Jean, du même Ordre, siégeait en 1500. (*Ibid. t. 3, p. 902.*)

LACÉDOGNA, *Laquedonia*, petite ville d'Italie, dans la principauté ultérieure, avec le titre d'évêché suffragant de Conza. Elle est située au pied de l'Apennin sur les frontières de la Pouille. La cathédrale est sous le nom de l'*Assomption*. Tout le diocèse consiste dans un seul bourg.

Evêques de Lacédogna.

1. Ange, assista au concile de Latran, sous Alexandre iii, en 1179.

2. Antoine, siégeait en 1265.

3. Roger, transféré à l'église de Rapolla par Grégoire x, en 1275.

4. Nicolas, mort en 1345.

5. François de Marziis, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu sous Clément vi, en 1345.

6. Paul de Manasseis, de Terni, siégeait sous Urbain vi, en 1381.

7. Antoine, en 1386, mourut en 1392.

8. Guillaume, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu sous Boniface ix, en 1392, fut transféré au siège de Gallipoli en 1396.

9. Jean, évêque de Gallipoli, passa à l'église de Lacedogna, en 1396. Il fut déposé par Boniface IX, en 1399.

10. Jacques de Marzia, de Lacedogna, fut fait évêque de sa patrie en 1399.

11. Adinulphe, vivait en 1401, et mourut vers l'an 1418.

12. Jaquintus, chanoine de l'église du Vatican, devint évêque de Lacedogna, en 1418.

13. Nicolas, en 1425.

14. Antoine de Cozza, en 1428.

15. Jean, mort en 1452.

16. Jacques de Caveline, chanoine de Bénévent, succéda en 1452.

17. Pierre, siégeait en 1471, et mourut en 1481.

18. Jean de Porcariis, d'une famille noble d'Acerenza, élu en 1481, mourut en 1486.

19. Nicolas de Rubinis, de Vico, nommé en 1486, mort en 1506.

20. Antoine de Dura, noble Napolitain, successeur de Nicolas, en 1506, abdiqua en 1538.

21. Antoine, cardinal Sanseverin, fut fait administrateur de l'église de Lacedogna, en 1538, et s'en démit la même année.

22. Scipion de Dura, d'une famille noble de Naples, succéda au cardinal Sanseverin en 1538, et mourut en 1551.

23. Paul Capelettus, de Plaisance, élu en 1551, se démit en 1564.

24. Jean-François Carducci, d'une famille noble de Bari, ori-

ginaire de Florence; abbé commendataire des saints Quirice et Julite, de l'Ordre des Prémontrés, au diocèse de Rieti, fut fait évêque de Lacedogna en 1564, et mourut en 1584.

25. Marc Pedacca, de la Mirandole, religieux du mont Cassin, un des plus habiles mathématiciens de son temps, était abbé de Saint-Vital de Ravenne, quand il fut nommé à l'évêché de Lacedogna par Grégoire XIII, en 1484. Il mourut en 1602.

26. Jean Paul Palenterius, religieux observantin, fut préposé à la même église en 1602, et mourut en 1606.

27. Jacques Candide, d'une famille noble de Syracuse, élu en 1605, mourut en 1608.

28. Jean-Jérôme Campanilis, succéda à Jacques en 1608, et fut transféré au siège d'Isernia en 1625.

29. Ferdinand Brun, de Florence, de l'Ordre des Frères Mineurs observantins, nommé en 1625, mourut en 1648.

30. Jean-Jacques-Christophe, sacré en 1649, mourut la même année.

31. Ambroise Viola, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fut élu en 1649, et mourut en 1651.

32. Jacques Jourdain, de Trevico, en 1651, mort en 1661.

33. Pierre-Antoine Capobiancus, fameux philosophe et Théologien de Bénévent, fut placé sur le siège de Lacedogna par Alexandre VII, en 1663. Il s'en démit en 1672.

34. Benoît Bartolus, Sicilien,

obtint la même dignité en 1672, et passa à l'église de Belcastro en 1684.

35. Jean-Baptiste Morea, de Bittonto, succéda à Benoît en 1684, et mourut à Naples où il était allé pour changer d'air en 1710.

36. Janvier Scalea, nommé à l'évêché de Lacédogna par Clément XI, en 1718. (*Ital. sac.* t. 4, col. 838.)

LACERDA (Manuel de), religieux de l'Ordre des Augustins, né à Lisbonne, fut docteur en Théologie dans l'Université de Coïmbre où il enseigna avec applaudissement en 1628. Il devint provincial de son Ordre, et mourut le 13 novembre 1634, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui un volume in-fol., de questions sur diverses parties de la Théologie, et un *Traité de sacerdotio Christi Domini, et utroque ejus regno*, imprimés à Coïmbre en 1619 et 1625.

LACHAUX (l'abbé Jean-Baptiste de), du diocèse du Puy. Il a publié les œuvres de M. de Nesmond, archevêque de Toulouse, 1754, in-12, la *Vie d'Apollonius de Thiane*.

LACHIS, hébr., *qui est marchand*, du mot *jalac*, et du mot *jesch*, ville au midi de la tribu de Juda. (Josué, 15, 39.)

LACISKI ou LANSCHET, ou LENCICI, *Lancicia* ou *Lancicium*, ou *Lencicium*, ville de la basse Pologne, capitale du palatinat du même nom, à neuf ou dix lieues de Gnesne. Il s'y est tenu divers conciles.

Le premier, l'an 1181, sur diverses affaires du royaume.

Le second, l'an 1188. On y demanda des décimes pour faire la guerre à Saladin, sultan d'Égypte et de Syrie. (Lab. 10. Hard. 6.)

Le troisième, l'an 1197. On y ordonne le célibat aux prêtres. (*Ibid.*)

Le quatrième, l'an 1246, contre Conrad, duc de Mazovie, usurpateur des biens de l'Église. (Lab. 11, Hard. 7.)

Le cinquième, l'an 1257, contre Boleslas, duc de Silésie, qui tenait prisonnier l'évêque de Breslaw. (Lab. 11, Hard 7.)

Le sixième, l'an 1285, sur les immunités de l'Église.

Le septième, l'an 1423, contre les hussites. (*Cockæus, Hist. hussit.*)

Le huitième, l'an 1466, sur les mœurs.

Le neuvième, l'an 1523, contre Luthé. (Rainaldi, *Ad hunc an.*)

LACTANCE, *Lucius Cæcilius vel Cælius Firmianus Lanctantius*, célèbre auteur ecclésiastique du commencement du quatrième siècle, était Africain, comme l'a cru Baronius, et non Italien, comme l'ont pensé quelques autres auteurs, puisqu'il étudia la rhétorique en Afrique sous Arnobe, et que les Italiens n'avaient pas coutume d'aller en Afrique apprendre les sciences. Il avait déjà embrassé la religion chrétienne, lorsque la persécution de Dioclétien commença l'an 303. Il enseigna la rhétorique à

Nicomédie avec tant de réputation, que l'empereur Constantin le choisit pour être précepteur de son fils Crispe César, et il fut si pauvre au milieu de l'abondance de la cour impériale, qu'il manqua souvent du nécessaire, si l'on en croit Eusèbe. On ne sait rien davantage de la vie de ce grand homme. On ignore aussi le temps et le lieu de sa mort. Peut-être mourut-il à Trèves où Crispe demeura long-temps. Lactance a laissé plusieurs ouvrages très-bien écrits en latin, savoir : 1°. Un Livre de l'ouvrage de Dieu, dans lequel il prouve la création de l'homme, et la providence divine. 2°. Un autre Livre de la colère de Dieu, dans lequel il s'efforce de prouver que Dieu est capable de colère, aussi bien que de miséricorde. 3°. Sept Livres d'institutions divines, dans lesquels il prouve la religion chrétienne, et réfute les difficultés qu'on lui oppose. Ces sept livres ont chacun un titre particulier. Le premier est intitulé, de la Fausse religion ; il y montre qu'il y a une providence dans le monde, et un seul Dieu qui le gouverne. Le second, qui a pour titre, de l'Origine de l'erreur, est employé à combattre les idoles et les simulacres des dieux. Le troisième dont le titre est de la Fausse sagesse, attaque les philosophes païens. Le quatrième, qui porte le titre de la Vraie sagesse, est une exposition de la doctrine chrétienne. Le cinquième qui est de

la justice, fait voir que les païens n'ont pas la véritable justice qui ne se trouve que dans le christianisme. Le sixième livre est du vrai culte de Dieu, qui consiste dans le sacrifice spirituel, et la pureté du cœur. Le dernier livre est de la Vie bienheureuse et de la Béatitude. Il fait voir qu'elle suppose l'immortalité de l'âme, qu'il démontre par plusieurs raisons, et que cette vie mortelle ne peut être heureuse, si l'on ne garde la justice.

Lactance a fait aussi l'építome ou l'abrégé de ces sept livres des institutions. Cet építome dont la plus grande partie était perdue dès le temps de saint Jérôme, a été donné presque entier à Paris 1712, sur un manuscrit de la bibliothèque royale de Turin, par le savant Chrystophe-Matthieu Pfaffius, chancelier de l'Université de Tubingen. Lactance a aussi composé le livre de la mort des persécuteurs, cité par saint Jérôme (*de Script. eccl. c. 80.*), et donné pour la première fois par M. Baluze, sur un manuscrit de la bibliothèque de M. Colbert. Cet ouvrage, adressé à un confesseur nommé Donat, qui a pour but de montrer que les empereurs qui ont persécuté les chrétiens, sont tous périés malheureusement, est vraiment de Lactance dont il présente partout l'esprit et le style, quoi qu'en dise le P. le Nourry, qui l'attribue à un certain Lucius, ou plutôt Lucius Cæcilus. Lac-

tance avait aussi composé un Itinéraire, qui était une relation en vers hexamètres de son voyage d'Afrique à Nicomédie; un livre intitulé le *Grammairien*; deux livres à Asclépiade, un de la Persécution; huit livres d'épîtres, dont quatre étaient adressées à Probe, deux à Sévère, et deux à Démétrien; un livre sous le titre de *Symposion* ou *Banquet*, que l'on croit être les énigmes publiées sous le nom de *Symposium* en 1500, par les soins de Pierre Pithou, dans la collection d'épigrammes et d'autres petits poèmes anciens. M. Baluze a encore donné sous le nom de Lactance, un petit fragment sur le jugement dernier. On lui attribue encore trois Poèmes, mais qui ne sont pas de lui, et dont saint Jérôme ne parle pas; l'un sur l'histoire du Phénix, dans lequel on décrit le déluge d'une manière toute profane et contraire à la narration de Moïse. Le second poème sur la pâque, adressé à l'évêque Félix, est d'un auteur chrétien, mais plus nouveau que Lactance: on l'attribue à Venantius Fortunatus sur la foi des manuscrits de la bibliothèque vaticane. Le troisième, sur la passion de Jésus-Christ, ne se trouve dans aucun manuscrit de Lactance; on n'est pas mieux fondé à lui attribuer des Commentaires sur Stace, des Arguments sur les livres des Métamorphoses d'Ovide, et un livre des spectacles, que l'on im-

prima sous son nom à Venise en 1705.

Lactance, selon la remarque de saint Jérôme, dans sa lettre à Paulin, renverse mieux le paganisme, qu'il n'établit la doctrine chrétienne; et quoique ses ouvrages ne soient point remplis d'hérésies et d'impiétés, comme l'avance le père Antoine d'Aranda, franciscain, on ne peut l'excuser de quelques erreurs: il est indubitablement millénaire.... Quant au style, Lactance est de tous les anciens auteurs ecclésiastiques latins le plus éloquent, si l'on en excepte peut-être Sulpice Sévère; ce qui lui a mérité le nom de Cicéron chrétien. Richard-Simon n'est cependant pas de l'avis de ceux qui égalent, ou même qui préfèrent Lactance à Cicéron, et dit que Gaspard Scioppius l'a placé parmi les auteurs latins de l'âge de fer, avec Apulée, Arnobe, Tertullien. Le jugement de ce critique est contraire à l'opinion commune qui place Lactance entre les hommes les plus éloquens qu'ait eus le christianisme. Ses ouvrages ont été imprimés plus de cent fois. La meilleure édition est celle qu'en ont donnée messieurs le Brun et Lenglet l'an 1748, à Paris, chez Jean de Bure, en 2 volumes in-4°. Cette édition est supérieure à toutes les autres, non-seulement par la beauté du papier et du caractère, et par la correction des textes, mais encore parce qu'elle rassemble

tout ce que chacune des autres éditions pouvait avoir d'utile et d'instructif. La préface de M. l'abbé Lenglet Dufresnoy rend un compte exact de tout ce que renferme cette édition. On y trouve entre autres choses une nouvelle vie de Lactance, composée par l'éditeur, une notice de tous les manuscrits et de toutes les éditions de cet auteur; un Abrégé de sa doctrine, où l'on remarque les fautes qu'il a commises contre la sainte Théologie, contre la chronologie, contre la philosophie; une analyse des sept livres des institutions divines; la dissertation latine de M. de Lestoc, contre dom le Nourry, sur l'auteur du livre de *mortibus persecutorum*, communément attribué à Lactance; et à la fin de chacun des 2 volumes, des tables très-amples. (Dupin, Biblioth. des Aut. eccl. t. 1. Richard-Simon, Critique de Dupin, t. 1. Dom Ceillier, Hist. des Aut. sacr. et ecclés. t. 3, p. 387 et suiv. Journ. des savans, 1749, p. 131 et suiv.)

LADERCHI (Jacques), prêtre de la congrégation de l'Oratoire de Rouen, fit en 1705 une Dissertation historique sur les basiliques de Rome, dédiées sous les noms des saints martyrs Marcellin, prêtre, et Pierre, exorciste. Il prétend que l'église de Saint-Tiburce, à trois milles de Rome, où ces saints furent transportés peu de temps après leur martyre, ne doit pas être distinguée de celle de ces deux

saints. Il traite ensuite de l'origine des titres des cardinaux qu'il croit avoir été originairement des maisons de quelque chrétiens distingués par leur richesses, où l'on recevait les fidèles, non-seulement pour le admettre à la célébration de saints martyrs, mais aussi pour subvenir à leurs besoins temporels. Nous avons encore du même auteur : 1°. La Vie de saint Pierre d'Amiens, en 3 volumes imprimés en latin à Rome, in-4. 1702. 2°. *Acta passionis SS Crescii et sociorum Martyrum. ex manusc. codd. bibliotheca medico-laurentiae, metropolitanae ecclesiae florentinae et sapientiae romanae, nunc primum edita*, et à J. Laderchio, C. O. V. P. *asserta et illustrata*, in-fol. Florentiae, 1707. Le P. Gérard Capassi critiqua cet ouvrage dans une lettre écrite à M. Fontanini. Le père Laderchi répondit aux objections de son critique dans une lettre italienne dont il parut quelques exemplaires sous le nom de Pierre Donat Polydore, et les autres étaient sans nom d'auteur. M. Gotto écrivit contre ces lettres l'ouvrage intitulé *Nugae Laderchianae*, dans lequel il nomme poliment le père Laderchi, « fou, ignorant, schismatique, hérétique, imposteur, calomniateur, etc. » (Journal des savans, 1704, 1707, 1709 et 1710.)

LADISLAS (saint), que le vulgaire appelle quelquefois *Lan-*

celot ou *Lasto*, pour *Ladslaw*, roi de Hongrie, premier du nom, et fils du roi Bela, naquit en Pologne l'an 1041. Il fut élevé près de sa mère; et à la faveur d'une excellente éducation, il fit paraître les semences de toutes les vertus où on le vit parvenir dans la vigueur de son âge. Il était chaste, sobre, doux et modeste, porté à la piété, affable à tout le monde, plein de tendresse et de charité pour les pauvres. Il n'était pas moins ennemi de l'ambition, que de l'avarice, et il avait le cœur également détaché des grandeurs et des richesses de la terre. C'est ce qu'il fit assez connaître par le déplaisir qu'il conçut de ce que son père Bela n'était monté sur le trône qu'après avoir ôté la vie au roi André dans un sanglant combat. Aussi travailla-t-il, après la mort de son père, à rétablir sur le trône Salomon, fils d'André, à qui la couronne avait été destinée auparavant, quelque intérêt qu'il eût de s'employer pour son frère Geyra, ou pour lui-même. Mais voyant que Salomon s'était rendu odieux à tous ses sujets par sa cruauté et ses autres déportemens, il le chassa, et fit monter son frère sur le trône; son règne ne dura que trois ans; et quoique Salomon vécut dans le lieu de son exil, les prélats et la noblesse du royaume de Hongrie, joints aux magistrats des villes, présentèrent la couronne au duc Ladislas. Il avait en effet toutes les qualités du corps et de l'esprit

qu'on pouvait souhaiter dans un prince destiné pour la porter; mais sa modestie lui fit chercher des raisons pour la faire rendre à Salomon, ou pour la faire tomber sur la tête des enfans de son frère Geyra. Il fallut néanmoins céder aux instances des états qui le couronnèrent roi de Hongrie l'an 1080, avec la satisfaction et la joie des peuples. Il n'y eut que l'ancien roi Salomon qui n'en parût pas content, voyant que l'affection que tout le monde avait pour Ladislas, confirmait son exclusion du trône, et lui ôtait toute espérance d'y pouvoir remonter; mais touché par le désintéressement de Ladislas qui était prêt de lui remettre la couronne, s'il pouvait obtenir le consentement des Hongrois, il lui céda ses droits et ses prétentions, et se contenta d'une pension. L'inconstance qu'il fit paraître peu de temps après, obligea Ladislas de le renfermer pour rendre sa conspiration inutile; cependant il l'élargit peu après, le fit venir à sa cour, et s'efforça de le vaincre par ses bienfaits. Mais Salomon insensible à tant de bontés, se réfugia vers le roi des Huns à qui il fit prendre les armes contre Ladislas, ce qui acheva de le perdre. Il n'est pas de notre sujet de rapporter ici tous les beaux exploits de notre saint. Il suffit de remarquer qu'en s'occupant aux choses qui regardaient l'aggrandissement de ses états, il n'oublia jamais qu'il devait encore plus faire ré-

gner Dieu dans son cœur et dans celui de ses sujets; aussi y apporta-t-il toute l'application nécessaire. Il faisait garder exactement partout la discipline de l'Église, et voulait que lui et toute sa maison donnassent l'exemple d'une régularité sans dispense. Une vie si sainte le conduisit à une mort encore plus heureuse. Ce fut le 30 du mois de juillet de l'an 1095. Son corps fut enterré à Varadin, et ses miracles portèrent le pape Célestin III à le canoniser l'an 1108. Le martyrologe romain fait mention de lui au 27 de juin, quoique ce jour ne soit pas celui de sa mort. (Bonfinius, Hist. des rois de Hongrie, liv. 4. Baillet, tome 2, 27 juin.)

LADOGA, siège épiscopal de la province de Novogorod, au diocèse de Moscovie, sous l'archevêché de Novogorod et de Veliki-Louki.

LADORE (Jacques), religieux de l'Ordre des Minimes, a donné l'Horace chrétien pour saint François de Sales; à Rome, 1662. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2299.)

LADVOCAT (Nicolas), surnommé *Billiad*, docteur de la maison et société de Sorbonne, pieux et savant évêque de Boulogne en France, où il mourut en 1679, a laissé un ouvrage intitulé : *Vindicæ parthenicæ*, dans lequel il défend l'assomption corporelle de la sainte Vierge, contre Claude Joly. On voit par cet ouvrage qu'il était habile dans la langue grecque.

C'est lui aussi qui a composé les réglemens de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne. Il ne faut pas le confondre avec Jacques Ladvoct, aumônier du roi, et licencié de la maison de Sorbonne, mort en 1700. (M. l'abbé Ladvoct, Dictionn. historique portatif.)

LADVOCAT (Louis-François), né à Paris le 5 avril 1644, et mort doyen des maîtres des comptes le 8 février 1735, était un magistrat habile, qui avait beaucoup de littérature, et qui était très-versé dans la philosophie. Nous avons de lui : 1°. Entretiens sur un nouveau système de morale et de physique, ou la Recherche de la vie heureuse, selon les lumières naturelles; Paris, 1722, in-12. 2°. Nouveau système de Philosophie établi sur la nature des choses connues par elles-mêmes, mis en parallèle avec l'opinion des anciens philosophes sur les premiers principes de la nature, et sur lesquels on n'a rien trouvé de fixe et de certain jusqu'à présent, auquel on a joint un traité de la nature de l'âme et de l'existence de Dieu, prouvés l'une et l'autre par une chaîne suivie d'argumens capables de convaincre les plus incrédules et les plus opiniâtres; à Paris, en 1728, 2 vol. in-12 : ces deux volumes sont aussi en forme d'entretiens; et M. Ladvoct y répond aux objections que le journaliste de Trévoux avait faites contre son premier ou-

vrage, en en donnant l'analyse dans les mémoires du mois d'août 1723, art. 83. (Journal des Savans, 1722 et 1728.)

LADVOCAT (Jean-Baptiste), de Vaucouleurs, diocèse de Toul, professeur en langue hébraïque, et bibliothécaire de Sorbonne. Il a eu part au dictionnaire géographique portatif. Lettre sur le rhinocéros, 1749, in-12. Dissertation sur le lieu où saint Paul fit naufrage, dans le recueil B. Dictionnaire historique portatif, 1752, 2 vol. in-8°. En 1755, Grammaire hébraïque à l'usage des écoles de Sorbonne, in-8°. (La France littéraire.)

LAEL, héb., à Dieu même ou au fort, et au puissant même, du mot *el*, Dieu, ou *el*, fort, père d'Eliasaph. (Num. 3, 24.)

LÆLIUS (Théodore), évêque de Feltre, qui mourut, nommé cardinal, l'an 1464, fit une réplique très-bien écrite à l'acte d'appel, que Grégoire de Heimbourg, jurisconsulte, avait fait de la bulle de Pie II, qui le déclarait excommunié. (Dupin, quinzième siècle.)

LÆLIUS (Laurent), théologien allemand, mort en 1634, a composé *Scriptura loquens. Index hærosorum. Criterium fidei*, etc. (Konig, Biblioth.)

LAET, *Lætus* (saint), évêque et martyr, vivait au temps qu'Huneric, roi des Vandales, prince arien de secte, voulant perdre entièrement la foi orthodoxe, indiqua une assemblée générale à Carthage pour le mois de février de l'an 484, entre les

évêques de son parti et ceux des catholiques pour disputer, et pour obliger ceux-ci de prouver la consubstantialité du Verbe par les Saintes-Ecritures où on l'avait averti que ce terme ne se trouvait pas. Mais afin de faciliter aux siens les moyens de vaincre, outre cet avantage qu'il croyait leur procurer, il voulut encore ôter du combat ceux d'entre les catholiques qui passaient pour les plus habiles : il en fit tourmenter un grand nombre; puis il les envoya en exil; il fit mourir les autres. Notre saint subit ce dernier sort, étant alors évêque de Nepte, ville de la Byzacène; c'était un prélat également illustre par sa vertu, par sa générosité et par sa doctrine. Huneric le fit brûler tout vif, après lui avoir fait souffrir durant un fort long espace de temps toutes les incommodités d'une cruelle prison. L'Eglise honore la mémoire de ce martyr au même jour que celle des saints évêques persécutés et bannis. Les anciens martyrologes d'Adon, d'Usuard et de Notker en font tous mention en ce jour : ce qu'on a aussi observé dans le romain moderne. Nictor de Tunnon dans sa chronique, prétend que celle du saint évêque Lætus arriva le 24 de septembre; mais il s'est trompé pour l'année, lorsqu'il a dit qu'elle était arrivée sous le consulat de Zenon, puisqu'on ne peut mettre cette mort, qu'à la fin de janvier, ou au commencement de février de l'an 484.

(Victor de Vite, au second livre de l'Histoire de la persécution de Vandales. Baillet, tom 3, 6 septembre.)

LÆTARE, terme du bréviaire. On appelle ainsi le quatrième dimanche du carême, à cause que l'introït de la messe de ce jour là commence par ces mots : *Lætare Jerusalem*.

Précisément à cause de ces deux mots *gaudete* et *lætare*, qui font le commencement de l'introït, l'un du troisième dimanche de l'avant, et l'autre du quatrième dimanche du carême, non-seulement on touche l'orgue à la messe, mais le diacre et le sous-diacre se revêtent comme dans les autres temps de la dalmatique : et même selon l'ordre romain, on reprenait aussi le *Tc Deum* au dimanche *Lætare*. (Claude de Vert, Cérém. de l'Égl., t. 2, p. 18.)

Durand semble insinuer que c'est aussi par rapport à cet introït *Lætare Jerusalem*, que le pape, ce jour-là, porte après la messe, une rose d'or à la procession, comme pour ramener la saison des fleurs et les beaux jours du printemps et de l'été. La plupart des Bénédictins, ceux de Fleuri-sur-Loire, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Denis en France, etc., se mettaient en aube, ce même dimanche-là, comme pour égayer leur extérieur, à cause du *Lætare*. Les cardinaux pour la même raison, doivent, suivant le cérémonial, porter du gris de lin de couleur de rose sèche, le troisième di-

manche de l'avent et le quatrième du carême, le violet étant trop triste. Les statuts des chanoines de Toul de l'an 1497, avaient établi des réjouissances particulières entre les chanoines le jour du *lætare*. (De Vert, *ibidem*.)

LAFFITEAU (Pierre-François de Bordeaux, évêque de Sisteron.

Nous avons de lui : Réfutation des anecdotes ou mémoires secrets sur la constitution *Unigenitus*; par M. de Villefore 1734, 3 vol. in-8°. Histoire de la constitution *Unigenitus*, 1737, in-4°, 2 vol. in-12, 3 vol. Sermons 1746, 2 vol. in-12. Histoire du pape Clément XI 1752, 2 vol. in-12. Retraite de quelques jours pour une personne du monde, 1750, in-12. Avis de direction pour les personnes qui veulent se sauver, 1752, in-12. Conférences pour les missions, in-12. Lettres spirituelles, 1755, in-12. Réfutation de l'histoire de la condamnation de M. de Senes. Cathéchisme évangélique. La vie et les mystères de la sainte Vierge.

LAPON (Jacques), né à Toulouse le 2 juin 1656, entra dans l'Ordre de Saint-Dominique en 1678. Il se distingua par sa piété, par son amour pour l'étude, et son attachement à la doctrine de saint Thomas. Il mourut à Toulouse le 6 janvier 1715, après avoir publié en 1708, dans la même ville, des remarques sur la Théologie morale de M. Bonal. Il a eu quelque part

au mois de septembre de l'année dominicaine, et c'est lui qui a donné le mois d'octobre en 1712. Lorsqu'il mourut, il venait de mettre entre les mains d'un libraire d'Avignon un grand traité de morale, suivant les principes des thomistes. (Le Père Echard, *Scrip. ord. Prædic.*, tom. 2, p. 790.)

LAGAN, ancien droit que les seigneurs avaient sur les marchandises et les vaisseaux qui avaient fait naufrage, et dont la mer jetait les débris sur la côte. *Laganum*, de *laga*, qui se disait pour *lex*, loi; d'où l'on dit d'abord *laga maris*, la loi de la mer, et ensuite *lagan maris*. (Ducange.)

Ce fut en la ville d'Amiens, et en sa faveur, que l'an 1191 le roi Philippe-Auguste, le comte de Flandre, et d'autres seigneurs abolirent le *lagan* de la mer. (Voyez de la Morlière dans son Histoire d'Amiens, liv. 1, p. 15. Voyez aussi Bris.)

LAGANIA, ville épiscopale de la première Galatie, au diocèse du Pont; sous la métropole d'Ancyre. Elle était autrefois au milieu de la Galatie, comme on voit par l'itinéraire d'Antonin, puisque ses habitans allaient de Juliopolis à Ancyre. Ne serait-ce pas celle qu'Hérocle appelle *Reganagalia*? Au temps du concile de Chalcédoine, elle était réputée de la première Galatie. En voici les évêques :

1. Frechtius, *ind. lad. PP. Nic.*

2. Euphrase, souscrit au con-

cile de Chalcédoine, et à la lettre de sa province à l'empereur Léon. (*Or. chr.*, t. 1, p. 487.)

LAGANIA ou LAGINA, ville épiscopale de la seconde Pamphylie, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Perges. Il ne faut pas la confondre avec celle du même nom, que Strabon place dans la Carie. Hiérocle n'en dit rien. Elle a eu pour évêques :

1. Zacharie, au concile in *Trullo*.

2. Constant, au septième concile général.

3. Elizée, au concile qui rétablit Photius sur le siège de Constantinople.

4. Basile, au même concile. (*Idid.*, p. 1032.)

LAGÉ DAMON (Jean), de la congrégation des Prêtres, dits Sulpiciens, né à Paris le 8 août 1689, et mort le 2 mars 1755. Il a donné : *Tractatus de matrimonio*, in-12. Nouveaux cantiques spirituels, 1758, 3 volumes in-12.

LAGET (Honorat-Vincent), natif d'Aix en Provence, prit l'habit de l'Ordre de Saint-Dominique dans le couvent de S.-Maximin, et se rendit habile dans le droit canon et la Théologie, dont il fut professeur. Nous avons de lui, une nouvelle édition de la somme de saint Raymond de Pennafort, qu'il publia à Lyon, chez Anisson et Posuel, en 1718, in-fol. Il donne dans la préface de la vie de saint Raymond, et nous fait connaître la somme théologique. Il a revu le texte sur des manuscrits : il a

rapporté tout entiers les textes des Pères, des conciles et du droit canonique, que saint Raymond n'avait fait qu'indiquer, et a éclairci l'ouvrage par des notes, qui regardent principalement les points de discipline ecclésiastique sur lesquels il y a eu du changement depuis saint Raymond. Il y a joint sept espèces de dissertations, dans l'une desquelles il fait un grand éloge de la Faculté de Théologie de Paris: les autres roulent sur les cérémonies chinoises, sur les cérémonies judaïques, sur les réponses équivoques, sur la conception immaculée, sur le probabilisme, sur l'absolution que le prêtre donne dans le tribunal de la pénitence. Dans son appendix, qui est à la fin du volume, le père Laget a rassemblé les canons pénitenciaux, les bulles des papes contre les casuistes relâchés, et contre les cérémonies chinoises, les instructions de saint Charles sur la pénitence et les règles du droit, tirées tant des décrétales que du texte. (Le père Echard, *Script. ord. Prædic. t. 2, p. 802. Journal des Savans, 1720, p. 185 et suiv.*)

LAGNI, ville de France en Brie sur la Marne, à six lieues au-dessus de Paris, *Latiniacum*. Il y eut un concile assemblé l'an 1142 par Ives, légat du saint-siège, pour terminer quelques différends qui s'étaient élevés entre l'évêque d'Arras et les religieux de l'abbaye de Marchienne. (*Lab. g. Hard. 6.*)

LAGNI, *Latiniacum*, abbaye

de l'Ordre de Saint-Benoît, et de la congrégation de S.-Maur, était située dans une ville du même nom, en Brie sur la Marne, au diocèse et à six lieues de Paris, et à quatre lieues de Meaux. Elle fut fondée par saint Fursi, gentilhomme irlandais, vers l'an 644. Les Normands l'ayant détruite deux cents ans après sa fondation, Herbert de Vermandois, comte de Troye et de Meaux, la répara, fit rebâtir l'église, et y fut enterré sur la fin du dixième siècle. Divers seigneurs ont fait depuis de grands biens à cette abbaye, et entre autres Thibaud le jeune, comte de Champagne, qui lui donna le comté de Lagni; c'est pourquoi l'abbé était comte de Lagni. Aimoin et Alberic parlent de la fondation et de la réparation de cette abbaye.

LAGNI (Paul de), capucin français du dernier siècle, fut envoyé dans les missions d'Orient où il se distingua par son zèle et par sa capacité. On a de lui les ouvrages suivans: 1°. *Ca-nones divini amoris*, à Paris 1659, in-8°. 2°. *Tractatus de duplici spiritu Eliæ*, *ibid.* 1659, in-8°. 3°. *Idæa perfecti religiosi proposita in regulâ Fratrum Minorum*, *ibid.* 1661, in-8°. 4°. L'introduction à la vie active et contemplative. 5°. Le chemin abrégé de la perfection chrétienne dans l'exercice de la volonté de Dieu, *ibid.* 1662. 6°. Méditations religieuses pour tous les jours de l'année. 7°. Exercice méthodique de l'oraison men-

tale. 8°. La pratique de bien mourir. 9°. De la perfection dans la volonté de Dieu. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2587. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univers. francis.*, t. 2, p. 419.)

LAGUILLE (Louis), jésuite, né à Autun le 1^{er} octobre 1658, entra dans la société le 1^{er} septembre 1675, et s'y fit estimer par ses vertus et ses talens. Il fut professeur de philosophie et des mathématiques, prédicateur, recteur, deux fois provincial dans la province de Champagne, visiteur et vice-provincial dans la province de France, et enfin une fois provincial dans cette dernière province. Il fut en dernier lieu recteur du collège de Nanci où le roi Stanislas l'avait fait venir. Il est mort à Pont-à-Mousson le 13 avril 1742. Ses ouvrages sont entre autres : 1°. Oraison funèbre du roi Louis XIV, à Strasbourg 1715, in-4°. 2°. Histoire d'Alsace ancienne et moderne, depuis César jusqu'en 1725, à Strasbourg, in-fol. 2 vol. et 1727, 8 volumes in-8°. 3°. Exposition des sentimens catholiques sur la soumission due à la constitution *Unigenitus*, où les difficultés des opposans sont réfutées par les principes et les textes tirés des ouvrages de Bossuet, contre les prétendus réformés, brochure in-4°, imprimée en 1735. 4°. Préservatif pour un jeune homme de qualité contre l'irréligion et le libertinage, à Nanci 1739, grand in-12 de 313 pages. (Bibliothèque des Auteurs

de Bourgogne, t. 1, in-fol., pp. 365 et 366.)

LAHELA, hébr., *humidité ou ver récent*, du mot *lak*, pays au-delà du Jourdain, où Théglathphalassar, roi d'Assyrie, transporta les tribus de Ruben, de Gad, et de la demi-tribu de Manassé. (1 Par. 5, 26.)

LAHEM. Ce mot est mis pour Bethléem. (1 Par. 4, 22.)

LAI ou LAY, *laicus*. Un frère *lai*, est un religieux occupé aux travaux du corps, qui n'a, ni ordre, ni lettres, et qui porte un habit différent des religieux destinés au chœur. Il y a, selon les différens Ordres, des frères lais qui n'entrent point dans le chœur ni dans le chapitre; d'autres qui y entrent quoique sans chanter, ni avoir voix en chapitre; d'autres qui sont les trois vœux de religion; d'autres qui ne font vœu que de stabilité et d'obéissance. L'institution des frères *lais*, c'est-à-dire, des religieux qui ne peuvent devenir clercs, n'a commencé que dans l'onzième siècle; et les premiers qui prirent de ces sortes de frères, furent les moines de Val-Ombreuse. Il est vrai que dès le cinquième siècle, il y avait des moines qu'on appelait *laics* ou *lais*, mais c'était des religieux de chœur à qui on donnait le nom de *laics*, précisément parce qu'ils n'avaient, ni Ordre sacré, ni office dans le monastère. (D. Mabillon, sixième siècle béd. préf. 2, n° 2. Voyez ORLAT.)

LAIC ou LAIQUE, qui n'est

point engagé dans l'état ecclésiastique, *laicus*. Il y a eu des temps où les laïcs n'avaient, pour la plupart, aucune teinture des lettres, et n'apprenaient pas même à lire : d'où vint qu'on appela *clerics* tous ceux qui avaient étudié.

Les laïcs sont pour les affaires temporelles, comme les clerics pour les fonctions spirituelles ; d'où vient qu'il y a bien des choses permises aux laïcs qui sont défendues aux clerics, et d'autres qui sont permises aux clerics et défendues aux laïcs. Par exemple, il est permis aux laïcs de se marier, d'être magistrat, tant pour le criminel que pour le civil, de porter les armes, d'aller au combat, de trafiquer, de professer publiquement les mécaniques, d'exercer la médecine et la chirurgie, selon qu'elles appliquent le fer et le feu, de prendre des fermes séculières, d'aller à la chasse, de jouer dans les lieux publics à des jeux non défendus, et toutes ces choses sont communément défendues aux clerics. D'autre part, il est permis aux clerics d'offrir le sacrifice ; d'administrer les sacrements, de bénir ou de consacrer tout ce qui est destiné au culte divin, d'instruire en public sur les matières de religion, de posséder des bénéfices, et rien en tout cela qui ne soit défendu aux laïcs.

De cette différence entre les clerics et les laïcs, on conclut avec raison, que les fonctions des clerics étant plus nobles que celles

des laïcs, ils doivent être plus honorés que les laïcs ; et c'est pour cela que l'édit de la juridiction de 1695 ordonne, eu l'article 45, que le corps du clergé soit honoré comme le premier des corps du royaume.

Il y a des laïcs privilégiés qui sont préférés aux autres, par rapport aux honneurs de l'Eglise, aspersion d'eau bénite, pain béni, baiseement de la paix, séance aux bancs, sépulture, etc. Tels sont, 1°. ceux qui, au service divin, font quelques fonctions sacrées revêtus des ornemens ecclésiastiques. 2°. Les marguilliers. 3°. Les magistrats. 4°. Ceux qui exercent des offices dans les officialités, comme procureurs, greffiers, appariteurs, etc. (Gibert, Instit. eccl. p. 289.)

LAIC. Relativement aux matières ecclésiastiques ; on demande, 1°. si un laïc peut posséder des biens d'Eglise ? 2°. S'il peut posséder des bénéfices et offices ecclésiastiques ou les conférer ? 3°. S'il est sujet aux lois canoniques ? 4°. S'il a lui-même quelque juridiction sur la personne et les biens des ecclésiastiques ? Nous ne traitons ici cette matière que relativement aux nations étrangères qui n'ont rien perdu des droits que nous partageons autrefois avec elles.

1°. L'Eglise a des biens spirituels et des biens temporels. Il est hors de doute que les laïcs ont droit aux biens spirituels de l'Eglise. A l'égard des biens temporels, on distingue les biens acquis, des oblations. Les biens

acquis sont les biens en nature que l'Église possède, et tient à quelque titre que ce soit, et que l'on distingue du droit qu'elle a sur les dîmes et les oblations.

Parmi les biens en nature que l'Église possède, il y a des meubles et des immeubles. Les meubles destinés au service ou à l'ornement de l'Église, sont au rang des choses sacrées qui n'appartiennent point aux laïcs. Les immeubles peuvent être possédés par des laïcs, et ont été presque tous à titre de ferme et d'emphytéose. Ces biens peuvent être vendus à des laïcs, pourvu que ce soit avec les formalités requises pour ces sortes d'aliénations. Mais quant au droit de percevoir les dîmes et les oblations, c'est un droit tout spirituel, affecté singulièrement aux ministres de l'autel. Les laïcs ne peuvent absolument se l'approprier. S'ils possèdent des dîmes inféodées, ce n'est pas un titre spirituel. (*Voyez DÎMES INFÉODÉES.*) Ils ne sauraient jouir des oblations en quoi qu'elles consistent, par le titre spirituel qui les autorise.

2°. Tout comme le laïc ne peut posséder les dîmes et les oblations au titre spirituel qui y donne lieu, il ne peut non plus posséder les bénéfices ecclésiastiques à cause de l'office qui y est attaché : *Laici spiritualium non sunt capaces* ; c. 1, 16, q. 7 ; c. *causamquæ*, de *præscript. c. quæ ecclesiarum* ; c. *ecclesia*, de *constit.* Il faut excepter de cette règle les chevaliers laïcs de certains Ordres, et même les

pensions en certains cas. Mais si les laïcs ne peuvent posséder des bénéfices, rien n'empêche qu'ils ne puissent les conférer par la voie du patronage.

Un laïc peut être constitué procureur pour résigner des bénéfices, en lui désignant le sujet en faveur duquel la résignation doit être faite ; il peut aussi l'être pour en accepter, ou pour en requérir. Mais il ne peut être constitué procureur pour procéder et délibérer dans les élections ecclésiastiques. Le ch. *quisquis de elec.* prononce différentes peines contre ceux qui élisent, ou se font élire par l'abus de la puissance séculière : *per secularis potestatis abusum*. Ces mots ont exercé les canonistes. Les uns ont prétendu que pour être au cas de cette décrétale, il fallait que la liberté canonique eût été troublée par un laïc d'un rang et d'une autorité capables d'en imposer. D'autres, que la simple assistance d'un laïc à l'élection suffisait, et la rendait nulle. On admettait en France l'exclusion des laïcs dans les élections ecclésiastiques, mais dans le cas seulement qu'ils y apportaient du trouble, puisqu'il était ordinaire de voir un officier du roi présider aux élections ecclésiastiques ou religieuses, pour obvier aux brigues et au trouble qu'elles produisaient.

3°. C'est un grand principe, que les laïcs ne sont jamais liés en matières puement profanes, par les constitutions canoniques, s'ils ne sont sujets, ou vassaux de

l'Eglise : laici qui non sunt de temporalis jurisdictione ecclesiæ, non tenentur potestati ecclesiæ obedire in non concernentibus animam; non ligantur in merè temporalibus et profanis constitutionibus canonicis, nisi in terris ecclesiæ. C. *Significatum, de prebend.* C. *Canonum statuta, de constit.* C'est dans ce sens qu'il faut entendre la juridiction que l'évêque a sur tous les sujets de son diocèse. (Fagnan, *ibid.*)

L'ordonnance de 1539 avait commencé en France de réduire la juridiction du juge d'église sur les laïcs : voici à quoi elle se bornait.

1°. Il est incontestable que le juge d'église ne soit en droit de juger de la doctrine d'un laïc, si étant soupçonné ou accusé d'hérésie, il veut la publier ou la soutenir opiniâtement. Le juge d'église connaît-il de la simonie, de l'adultère, du concubinage, et des autres crimes que les canonistes appellent *mixti fori*, à l'encontre des laïcs? (*Voyez* ces mots.)

2°. On voit par l'article 4 de l'ordonnance de 1539, que les laïcs restent soumis à la juridiction ecclésiastique en matière de sacrements, et autres pures spirituelles ecclésiastiques.

3°. Le juge d'église connaît même à l'égard des laïcs, du péritoire des dîmes. (Ducasse, en son *Traité de la juridiction*, part. 2, sect. 3, n° 5. Brunet, en son *Parfait procureur des offices.*)

4°. On demande si les juges

d'église ont quelque juridiction sur les laïcs qui sont officiers des cours d'église, en ce qui concerne leurs offices? On distingue les délits que ces officiers commettent dans l'exercice de leurs offices, et qui sont dignes de peines capitales; à cet égard la partie civile peut les poursuivre par-devant le juge royal. Mais quand les prévarications ne sont point considérables, plusieurs auteurs avancent que c'est au juge d'église à en connaître, tout comme de l'action formée par ces mêmes officiers pour raison de leurs salaires. (*Mémoire de clergé*, tom. 7, p. 602 et suiv.)

5°. Les juges d'église peuvent faire capturer les laïcs délinquans dans leur propre prétoire, et ordonner la réparation de l'irrévérence commise contre eux à cette occasion. Mais ils ne sauraient connaître du crime qualifié commis par un laïc dans le même endroit. (*Mém. du clergé*, tom. 7, p. 610.)

LAICOCEPHALE, hérétique qui reconnaît un laïc pour chef de l'Eglise, *laicocephalus*. On a donné quelquefois ce nom aux Anglicans. (Sanderus, *heres* 120.)

LAIGLE (Charles-Claude de) né d'une famille noble dans le Barrois, fut fait prêtre sous M de Fieux, évêque de Toul, qu'il ayant ouï prêcher, le goûta fort, qu'il l'attacha à sa personne, et lui fit ensuite conférer un canonicat à Saint-Gengoul, et le prieuré de Dieu-en-Souviennne. Peu après, il le cré-

son official et grand-vicaire ; dans la suite il fut fait chanoine de la cathédrale de Toul, sous M. de Bissy qui lui continua les dignités d'official et de grand-vicaire, qu'il a conservées sous M. de Camilly. Le roi lui donna l'abbaye de Mureau en 1709. Il a continué ses services sous M. de Begon. Il mourut le 25 février 1733, âgé de quatre-vingts ans, et voulut, par humilité, être enterré dans le cloître de la cathédrale, au pied des degrés. Il a composé le gros catéchisme du diocèse de Toul, imprimé l'an 1703, chez Alexis Laurent ; et le rituel du même diocèse, imprimé à Toul en 1700, chez le même ; ouvrage très-solide et très-instructif. On a aussi de lui plusieurs mandemens pour l'observance du carême, et autres sujets concernant le gouvernement de l'évêché de Toul dont il a été comme l'âme et le principal moteur pendant presque toute sa vie. On pourrait faire un assez gros recueil de ces sortes de pièces. Il travailla beaucoup dans les différends qui survinrent en Lorraine, entre M. de Bissy, évêque de Toul, et S. A. R. le duc Léopold, tant au sujet des curés de Veroncourt et de Lorrey, qu'à l'occasion du code Léopold. M. de Laigle est regardé comme l'auteur des écrits qu'on publia alors de la part de la cour épiscopale. (Dom Calmet, Biblioth. lorr.)

LAIMAN ou LAYMAN (Paul), jésuite allemand, natif de Deux-Ponts, enseigna la philosophie,

le droit canon et la Théologie-Morale dans divers collèges d'Allemagne, et mourut à Constance 13 novembre 1635, âgé de soixante ans. Il a composé divers ouvrages : *Theologia-Moralis*, en cinq parties, à Munich 1625. *Quæstiones canonicæ de prælatorum ecclesiasticorum electione, institutione et potestate ex lib. 1, decret.* à Dillingen en 1628. *Defensio romani pontificis, Cæsaris, etc. in causâ monasteriorum extinctorum, et bonorum Ecclesiasticorum vacantium*, etc. *ibid.* 1631. Un religieux bénédictin, nommé Romain Hay, ayant répondu à cet ouvrage par un autre intitulé : *arstum inextinctum*, le père Laiman répliqua par un traité que nous avons sous le titre d'*Astrologiæ ecclesiasticæ et astri inextincti censura*. On a encore du même auteur : *Eclaircissement de la paix entre les princes catholiques, et ceux de la confession d'Allemagne et d'Ausbourg ; et un Commentaire sur les décrétales.* (Alegambe, *Biblioth. script. societ. Jesu. Le Mite, de script. sæc. dicimiseptimi*. Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, num. 1634.)

LAIRUEL (Servais), prémontré, abbé de Sainte-Marie du Pont-à-Mousson, et un des principaux réformateurs de cet Ordre en Lorraine, était né à Soligny en Hainaut l'an 1560. Il fit profession dans l'Ordre de Prémontré à Saint-Paul de Verdun, le 25 mars 1580 ; et fit sa Théologie à Paris où il reçut le

bonnet de docteur. Le père Daniel Picard, abbé de Sainte-Marie-aux-Bois, l'ayant fait son coadjuteur, lui fit venir des bulles en date du 13 août 1599. Le père Picard étant mort l'année suivante, le père Lairuel entra dans le gouvernement de son abbaye, qu'il transféra depuis en 1606 à Pont-à-Mousson, pour procurer à ses religieux la facilité d'étudier dans l'université, et travailla efficacement à mettre la réforme dans son abbaye. Cette réforme s'étendit bientôt à Justemont, à Salival, dans le reste de la Lorraine et en France. L'abbé Lairuel ayant fait confirmer les statuts qu'il avait dressés, pour faire revivre dans son Ordre l'esprit de saint Norbert, et voyant la réforme établie selon ses desirs, se fit un coadjuteur en 1606, et mourut le 18 octobre 1631, dans l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois, où il s'était retiré avec ses religieux pendant la peste qui régnait à Pont-à-Mousson. On a de lui : 1°. *Catechismus Novitiorum*, imprimé en deux volumes in-fol. dans l'abbaye de Pont-à-Mousson, en 1623, et réimprimé à Cologne. 2°. *Optica regularium in regulam sancti Augustini*, à Pont-à-Mousson 1603, in-4° réimprimé en 1607, et à Cologne 1614. 3°. *Meditationes ad vitæ religiosæ perfectionem cognoscendam utilissimæ ex novo R. P. Lucæ Pinelli Gersonæ depromptæ, et à gallico idiomate in latinum, in monasterio novo Sanctæ-Mariæ major.*

*Mussipunt. ord. Præmonstrat. translata. His accesserunt aliquot aliæ ab ejusdem monasterii Abbate Servatis conscriptæ; Mussiponti, in monasterio novo Sanctæ Mariæ majoris, anno 1621, in-16. vol. 1, puis traduit en français, et imprimé en cette langue en 1628. 4°. Apologia pro quorumcumque Ordinum religiosorum reformatione: on ignore si cet ouvrage a été imprimé. 5°. Un manuscrit qui est un dialogue sur la vie religieuse, entre deux religieux Prémontrés, l'un lorrain, l'autre picard. La vie du R. P. Servais Lairuel a été écrite en latin par le R. P. Anselme-André, jésuite, dans un volume in-4° manuscrit, en 1633, et par un de ses disciples, sous ce titre : *Vita R. P. Servatii de Lairuel cœnobii Sanctæ-Mariæ majoris. Ord. Præmonst. et congregationis norbertinæ antiqui rigoris restitutoris, gallicè et latine*, 1 volume in-4° manuscrit. (Dom Calmet, Biblioth. lorr.)*

LAIS ou LÈSEM, autrement *Paneas*, et ensuite *Césarée de Philippe*, et enfin *Néroniade*. Quelques-uns la confondent mal à propos avec *Dan*, puisque cette dernière ville était à quatre milles de Panéade, en tirant du côté de Tyr. (*Judic. 18, 27.*)

LAIS, père de Phalti, de la ville de Gallim. (*1 Reg. 25, 44.*)

LAISA ou LAISE ou LESEN, lieu près de Bérés ou Béroth ville de la tribu de Benjamin, connu dans l'Écriture par la bataille qui s'y donna entre Judas

Machabée, d'une part, et Baccide et Alcime, de l'autre. (1 *Machab.* 9, 1 et seq.)

LALANDE (M. l'abbé de), neveu du père Sirmond, jésuite, composa en 1642 un écrit sous le titre de Remarques particulières sur les droits de régale et de nomination aux bénéfices de nomination royale. (Journal des Savans, 1697, p. 10 de la première édit. et 8 de la seconde.)

LALANDE (Jacques de), sieur de Lumeau, Mazeres, Lavau, Montaran, né à Orléans le 2 décembre 1622, fut conseiller au bailliage et siège présidial d'Orléans en 1652, docteur et professeur en droit de l'université de ladite ville en 1653, receveur de la même ville en 1684, et son maire en 1691. Il mourut le 5 février 1703, après s'être distingué durant toute sa vie par son érudition, sa profonde connaissance du droit, son intégrité, la pureté de ses mœurs, et une inclination si bienfaisante, qu'elle lui mérita le titre flatteur de *Père du peuple*. On a imprimé pendant sa vie plusieurs de ses ouvrages; savoir: 1°. *Exercitium utriusque juris ad titulum de ætate, qualitate, et Ordine præficiendorum, apud Greg. ix cum brevi tractatu de nuptiis clericorum vetitis aut permissis, et ad titulum secundum libri viginti et octo Pandectarum, de liberis præteritis vel exheredatis*, à Orléans en 1654, in-4°. 2°. *Prælectiones in titulum, de decimis, primitiis et oblationibus, lib. 3. Decretal.*

Greg. ix, in-4°, à Orléans en 1661. 3°. Il donna en 1693, à Orléans, in-fol., le Commentaire sur la coutume d'Orléans, si estimé et devenu si rare; réimprimé en 1704, 2 vol. in-fol., avec beaucoup d'augmentation. 4°. *Juris dissertatio de ingressu in secretaria judicum, et cum his considendi societate, viris honoratis competente, et de honorariis dignitatibus*, in-4°, en 1674. 5°. *Traité du ban et de l'arrière-ban*, in-4°, à Orléans en 1675. 6°. *Juris dissertatio ad novellam imperatoris Justiniani 103, de transitu militum, eorumque annona*, à Orléans 1679, in-4°. M. de Lalande a composé aussi *specimen juris romano-gallici ad pandectas, seu digesta*, en 1690, in-12, à Orléans, contenant les huit premiers titres du premier livre des digestes. Ce n'est que l'essai d'un grand ouvrage que M. de Lalande avait entrepris, et qu'il a achevé, mais qui est encore manuscrit. Daniel de Lalande, écuyer, sieur de Lumeau, fils de l'auteur, et distingué lui-même par son érudition, avait promis une traduction française de l'ouvrage entier de M. son père. Dans une édition des coutumes d'Orléans, donnée à Orléans en 1740, chez François Rouzeau, on trouve l'éloge de M. de Lalande, avec des observations sur son Commentaire. On en trouve aussi un par M. Prévost de la Jamiés, dans le tome 43 des Mémoires du père Nicéron. (Journal des Savans, 1704 et 1740.)

LALEMANDET (Jean), mini-

me, natif de Bourgogne, et professeur à Vienne dans le dix-septième siècle, a laissé un cours de philosophie scholastique, et un autre de Théologie, publié en 1656. (Konig, Biblioth.)

LALEMANT (Pierre), chanoine régulier de Saint-Augustin de la congrégation de Sainte-Geneviève, dite de France, et chancelier de l'université de Paris, natif de Reims, vint à Paris où il prit le degré de bachelier en Sorbonne. Peu après on lui donna une chaire de professeur de rhétorique au cardinal le Moine, et il la remplit pendant huit ans avec distinction. Il fit durant ce temps-là un grand nombre de pièces, tant en prose qu'en vers, dont plusieurs ont été imprimées, entre autres l'oraison funèbre d'Omer Talon, avocat-général au parlement de Paris; celle de M. de Bellièvre, premier-président, etc. Il fut plusieurs fois recteur de l'université, et il occupait cette charge, lorsqu'il se retira à Saint-Vincent de Senlis, pour prendre l'habit de chanoine régulier. Il fit sa profession à Sainte-Geneviève de Paris où il mena une vie fort exemplaire jusqu'à sa mort, arrivée le 18 février 1673, à l'âge de cinquante-un ans. Il est auteur du long et magnifique éloge, ou abrégé de la vie en prose latine du père Fronteau, son confrère, et de l'oraison funèbre du même aussi en latin, qu'il prononça dans l'assemblée de l'université de Paris, tenue chez les Mathurins le 14 des ca-

lendes de juin 1622. Ces deux pièces se trouvent dans le Recueil que le père Lallemant publia lui-même en 1663, in-4°, à Paris, chez Cramoisy, de toutes les pièces en prose et en vers qu'il avait pu recueillir sur la mort du père Fronteau. On a encore du père Lallemant, l'Abbrégé de la vie de sainte Geneviève, in-8°, et trois excellens ouvrages sur la mort; savoir. 1°. le Testament spirituel. 2°. La Mort des justes. 3°. Les saints desirs de la mort. (*Voyez le Recueil des pièces faites à la louange du père Lallemant, imprimé in-4° en 1679, à Paris.*)

LALLEMANT (Louis), jésuite, né à Châlons-sur-Marne, entra dans la société à Nanci le 10 décembre 1605, et mourut à Bourges le 5 avril 1635. Le père Rigoleu a fait un Recueil de ses maximes spirituelles, que le père Champion a ajouté à sa vie, imprimé in-12, à Paris, 1694. (Journal des Savans, 1695 et 1736.)

LALLEMANT (Philippe), jésuite, mort en 1748, a laissé : Le sens propre et littéral des psaumes de David, exposé brièvement dans une interprétation suivie, avec le sujet de chaque psaume, à Paris, chez Nicolas le Clerc et Jean Hérissant, in-12. 2°. Réflexions morales, avec des notes sur le Nouveau-Testament, traduit en français, et la concorde des quatre évangélistes, à l'usage de divers diocèses, à Paris, chez le Comte et Montalant, 1713, in-12, 4 volumes. 3°. Le Nouveau-Testament, traduit en français avec

des notes, et la concorde des quatre évangélistes, à Paris, chez Montalant, 1740, in-12, 6 vol.

LALLI, connu sous le nom de *Joannes-Baptista Lallius* ou de *Riguardatis*, jurisconsulte italien, né le 1^{er} juillet 1572, à Norcia dans l'Ombrie, et mort le 3 février 1637, a laissé : *Viridarium practicarum materiarum in utroque jure, ordine alphabetico concinnatum*. (Jacobelli, *Bibl. Umhr.*)

LALLOUETTE (François-Philippe), de Laon, docteur en Théologie de la faculté de Paris, mort en 1697, a donné : *Scriptura sacra ad faciliorem intelligentiam accommodata*, in-8°, à Paris, 1694. *Hierolexicon, seu dictionarium variorum sacræ Scripturæ sensuum, ibid.*, in-8°, 1694. (Lelong, *Bibl. sacr.*, seconde partie, dernière édition. *Journal des Sav.*, 1694, p. 179 de la première édition et 175 de la seconde.)

LALLOUETTE (Ambroise), prêtre, chanoine de Sainte-Opportune à Paris, mort le 9 mai 1724, âgé de plus de soixantedix ans, était de Paris, et bachelier en Théologie de la faculté de cette ville. Il composa divers ouvrages : 1°. un Discours sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, in-12, à Paris, 1687, et un autre qui traite de la *communion sous une espèce*, imprimé avec le premier, et dédié l'un et l'autre aux nouveaux catholiques de France. 2°. L'Histoire des traductions françaises de l'Écriture-Sainte, tant imprimées que manuscrites, soit

par les protestans, avec les changemens que les protestans y ont faits en différens temps, et des avis aux nouveaux catholiques pour lire utilement l'Évangile, à Paris en 1692, in-12. Ce petit ouvrage est estimé, et contient des recherches curieuses et utiles. On le trouve aussi avec ses deux discours sur la présence réelle, et sur la communion sous une seule espèce, avec un nouveau frontispice, et le titre nouveau, de *Traité de controverse pour les nouveaux réunis*, à Paris, in-12, chez Robustel en 1692. 3°. Extraits des saints Pères de l'Église, en quatre parties. La première, sur les mauvais livres, les représentations dangereuses, les spectacles, le luxe.

La seconde, sur l'amour des richesses, les jeux, l'usure, la restitution, l'aumône. La troisième, sur tous les évangiles des dimanches, des mercredis et des vendredis, selon le nouveau missel de Paris. La quatrième contient l'abrégé de la vie du père Morin, l'extrait de son ouvrage sur la pénitence, et des extraits sur la danse, le mensonge, le jurement, le parjure, l'ivrognerie, le mariage. Les trois premières parties ont été imprimées en 1714 à Paris, chez Étienne, et la quatrième en 1718. 4°. La Vie de la mère Catherine-Antoinette de Gondi, supérieure générale du Calvaire, morte en 1716. 5°. L'Abrégé de la vie du cardinal le Camus, évêque et prince de Grenoble, avec l'extrait de ses ordonnances syno-

dales, sa lettre aux curés pour l'instruction des nouveaux réunis, et son mandement pour le jubilé, à Paris, chez Étienne, 1720. On attribue encore à M. Lallouette les *Pensées* sur les spectacles, à Orléans; et *Histoire et abrégé des ouvrages latins, italiens et français*, pour et contre la comédie et l'opéra, in-12, à Orléans, 1697. Cette histoire est curieuse : elle finit par une conclusion raisonnée où l'auteur prouve par une récapitulation de toutes les raisons principales, qu'on ne peut aller à la comédie et à l'opéra sans pécher. (*Journal des Savans*, 1693, 1697 et 1721.)

LAMBATH ou **LAMBETH**, ou **LOMEITH**. *Lambatha* ou *Lambetha*, ou *Lametha*, bourg près de Londres en Angleterre, qui est le séjour des archevêques de Cantorbéri. Ce lieu est célèbre par plusieurs conciles qui y ont été tenus.

Le premier, l'an 1206, par Langton, archevêque de Cantorbéri. On y fit trois réglemens : le premier sur le droit mortuaire que l'on payait aux églises : le second contre les assemblées qui se faisaient pour boire : le troisième pour défendre aux prêtres de dire plus d'une messe par jour, à l'exception des fêtes de Noël et de Pâque, ou quand un curé est obligé d'enterrer un corps dans son église (*Anglic.* 1.)

Le second, l'an 1261, sous Bonifacé, archevêque de Cantorbéri. On y fit plusieurs statuts sur les libertés de l'Eglise galli-

cane, sur les jugemens et les officiers ecclésiastiques, sur la confession, la pénitence, les testaments, la tonsure ou la couronne cléricale. On y ordonna aussi des jeûnes, des prières publiques et des processions pour détourner l'invasion des Tartares (Tome 11, Concil., p. 803.)

Le troisième, l'an 1280, par Jean Peckam, archevêque de Cantorbéri. On y ordonna que personne ne pourrait posséder aucun bénéfice, à charge d'âmes, s'il n'était prêtre dans l'année.

Le quatrième, l'an 1281, par le même archevêque. On y fit vingt-sept statuts.

Le premier est sur la révérence due à l'Eucharistie. Il y est ordonné que les prêtres se confesseront toutes les semaines au moins une fois; que le Saint-Sacrement sera réservé dans un ciboire renfermé dans un tabernacle fermant à clé; que l'on sonnera les cloches à l'élévation, et que tous ceux qui les entendront, même hors de l'église, se mettront à genoux.

Le second est touchant les annuels de messes pour les morts. On y déclare qu'un prêtre doit acquitter toutes les messes dont il se charge, et qu'il ne peut satisfaire par une messe à plusieurs qu'il a promises.

Le troisième est sur le baptême. On y défend de rebaptiser ceux qui ont été baptisés avec la forme légitime, quoique par des laïcs, et on y ordonne de rebaptiser sous condition, si l'on doute que le baptême n'ait pas été ad-

ministre dans la forme légitime.

Le quatrième est sur la confirmation. On y blâme ceux qui négligent de recevoir ce sacrement.

Le cinquième est sur l'Ordre. On y défend de donner un ordre sacré avec les quatre mineurs, et on y loue la pratique de conférer les quatre mineurs séparément.

Le sixième défend de donner l'absolution aux endurcis dans leurs péchés, et à ceux qui ont plusieurs bénéfices.

Le septième fait défenses aux privilégiés de confesser, s'ils ne sont approuvés de l'ordinaire.

Le huitième ordonne qu'on imposera une pénitence publique pour les péchés publics, et réserve l'homicide à l'évêque.

Le neuvième renouvelle le réglemeut portant, qu'il y aura dans chaque doyenné un confesseur général pour tous les clercs.

Le dixième contient un abrégé des instructions que les pasteurs doivent donner à leurs ouailles.

Les trois suivans concernent les procédures, aussi bien que le vingt-quatrième.

Le quinzième défend de donner des églises à ferme à des laïcs.

Le seizième porte, que toutes les maisons des chanoines réguliers viendront au chapitre général.

Les quatre suivans sont contre les corrupteurs de religieux, et contre les moines apostats.

Le vingt-unième défend de nommer les religieux exécuteurs des testamens.

Le vingt-deuxième est sur l'habit clérical, et le vingt-troi-

sième défend de donner des bénéfices aux fils des clercs.

Le vingt-cinquième est contre les clercs qui possèdent plusieurs bénéfices.

Le vingt-sixième défend de recevoir personne avocat, qu'il n'ait étudié pendant trois ans le droit canon et civil.

Le dernier ordonne à tous les prêtres d'un diocèse de dire une messe pour leur évêque après sa mort. (*Lab.* 11. *Hard.* 7.)

Le cinquième concile se tint l'an 1326. (*Angl.* 2.)

Le sixième, l'an 1330. Simon Mephain, archevêque de Cantorbéri, y présida et l'on y fit dix canons.

Le premier veut qu'on lave souvent les linges d'autel; que l'on prononce entièrement et dévotement les paroles du canon; que les prêtres ne disent la messe qu'après avoir récité matines, laudes, primes et tierce; qu'aucun clerc ne serve à l'autel pendant la messe solennelle qu'avec un surplis; et qu'on ne dise point de messe sans un ou deux cierges allumés.

Le deuxième prescrit des règles aux confesseurs, comme de ne confesser que dans un lieu exposé à la vue, de ne point donner de pénitence aux époux qui les rendent mutuellement suspects de quelque crime énorme, de ne point absoudre sans obliger à restituer les personnes qui y sont tenues, etc.

Le troisième défend aux prêtres coupables de péché mortel de célébrer avant de s'être

confessés, et de révéler la confession, sous peine d'être dégradés sans espérance de retour.

Le quatrième ordonne de tenir renfermés sous la clef le saint chrême et les saintes huiles.

Le cinquième regarde le mariage et la publication des bans.

Le sixième concerne le sacrement de l'Ordre, et l'examen de ceux qu'on y doit admettre.

Le septième défend d'aliéner les effets ou les biens de l'Eglise, sans une évidente utilité jointe à la permission de l'évêque.

Le huitième défend d'affirmer les bénéfices aux laïcs.

Le neuvième défend à toute personne d'embrasser la vie de reclus ou de recluse, sans la permission de l'évêque.

Le dixième ordonne de publier trois ou quatre fois l'année une excommunication générale contre les sorciers, les incendiaires, etc. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

Le septième concile se tint l'an 1351. Simon, archevêque de Cantorbéri, et légat du saint-siège, y présida, et s'y plaignit fortement de ce que les juges séculiers violaient les privilèges du clergé, condamnant à mort les clercs coupables de crimes. (*Lab. 11, Hard. 7.*)

Le huitième, l'an 1362. Simon Jolip ou Islip, archevêque de Cantorbéri, y régla l'honneur des prêtres. (*Reg. 29. Lab. 11.*)

Le neuvième, l'an 1368. Simon, archevêque de Cantorbéri, y condamna trente propositions erronées. (*Ibidem.*)

Le dixième, l'an 1457. On y

déposa l'évêque de Chester pour erreur. (Harpfeld, *Hist. Wicclef.*, c. 6.)

Le onzième, l'an 1476, contre les erreurs de Regnault, évêque de Chester.

LAMBECIUS (Pierre), né à Hambourg l'an 1628, fut fait professeur en histoire dans la même ville le 13 janvier 1652. Étant en France l'an 1647, il y abjura en secret le luthéranisme pour embrasser la religion catholique, en conséquence des instructions du père Sirmond, jésuite; mais il ne se déclara publiquement que dans un second voyage qu'il fit à Rome en 1662. Sur la fin de la même année, il retourna à Vienne, où l'empereur le fit son sous-bibliothécaire le 27 de novembre, et son bibliothécaire le 26 de mai 1663. Il mourut dans ce poste en 1680, et laissa : 1°. les Origines de Hambourg en latin, dont le premier livre parut en 1652, et le second en 1661, l'un et l'autre à Hambourg et in-4°. Dans le premier, on trouve de plus les deux vies de saint Anscaire, premier évêque de Hambourg, avec des notes; et dans le second, beaucoup de diplômes, une chronologie, une dissertation de *asio ad tibiam*, un catalogue de ses écrits, et les lettres de Jean-Christien de Boineberg, et de Henri Conringius. Jean-Albert Fabricius a fait imprimer ces 2 volumes en 1 volume in-folio, avec quelques autres pièces, à Hambourg en 1705. 2°. *Georgii Codini, et alterius anonymi*

excerpta de antiquitatibus Constantinopolitanis, en grec, avec la version latine, et les remarques de Lambecius, à Paris, 1655, in-folio. Le savant éditeur y joignit trois lettres de Chrysoloras, qui contiennent un parallèle de Rome ancienne avec Rome nouvelle; les oracles de l'empereur Léon le Sage, avec une ancienne paraphrase grecque; l'explication des offices de la sainte et grande Église, avec la version latine de Bernard Medonius. 3°. *Prodomus historiæ litterariæ*, à Hambourg en 1669, in-folio. 4°. Plusieurs discours latins composés en différens temps, à Hambourg, 1660, in-4°. 5°. *Commentariorum de augusta bibliotheca cæsarea vindobonensis, libri octo*, in-folio, 8 volumes. Le premier parut en 1665: il contient l'histoire générale de la bibliothèque impériale de Vienne: il explique ce que chaque empereur a contribué à l'augmentation de cette bibliothèque, depuis qu'elle fut commencée par Maximilien 1^{er}. Il compte plus de quatre-vingt mille volumes, et près de seize mille médailles. Le second volume parut en 1666: il renferme un catalogue des manuscrits hébreux, arabes et turcs qui s'y trouvent. Les trois suivans qui parurent l'un en 1670, l'autre en 1671, et le dernier en 1672, contiennent ce qui regarde les manuscrits grecs de Théologie. Le sixième qui parut en 1673, est pour les manuscrits de jurisprudence et de médecine. Le septième volu-

me qui parut en 1674, et le huitième en 1679, sont destinés aux manuscrits grecs de philosophie et d'histoire: on y trouve un manuscrit d'*Hermès* ou de *Mercurius Trismégiste*. On trouve dans le cinquième volume des *Aménités littéraires* un fragment du neuvième livre de l'Histoire de Lambecius. Daniel Nesselius, bibliothécaire après lui, a donné en 1690, in-folio, un abrégé de ces 8 volumes, et y a ajouté une liste des manuscrits grecs, dont Lambecius n'a point parlé, et un des manuscrits orientaux en tout genre. En 1712, on a donné un abrégé des deux ouvrages à Hanovre, in-8°, sous le titre de *Bibliotheca acroamatica*, etc. Les autres ouvrages de Lambecius sont: un lettre latine sur les manuscrits de la bibliothèque impériale, qui peuvent servir pour une nouvelle édition des ouvrages de Joseph en 1666, in-4°. *Diarium sacri itineris cellensis*, etc., en 1666, in-4°. C'est un journal détaillé du pèlerinage que l'empereur Léopold fit en 1665, au monastère de Marien-Zell dans la haute Styrie, en action de grâces de la victoire qu'il venait de remporter sur les Turcs à la journée de Saint-Gothard. Fabricius l'a fait réimprimer en 1710, in-folio, à Hambourg, avec quelques autres écrits. *Catalogus librorum à se compositorum et in lucem editorum ab anno 1647 ad annum 1673*, en 1673, in-4°. Il y parle aussi de quelques ouvrages qu'il n'a pas publiés. En

1675, il fit imprimer l'Histoire latine de Mantoue, et de la famille de Gonzague, par Barthélemi Platina, qu'il appelle mal *Baptiste*. Cette histoire n'avait point encore paru. Lambecius y joignit des notes. (Niceron, Mémoires, t. 30. Journal des Savans, 1666, 1677, 1711, 1715, 1720, 1726, 1735.)

LAMBERT ou LANDEBERT, (saint), évêque de Lyon, était fils d'Erlebert. Il naquit dans le septième siècle au territoire de Terouane vers le pays où se joignent maintenant la basse Picardie, l'Artois et la Flandre. Il fut élevé d'une manière assez séculière, conformément au rang que sa naissance illustre semblait devoir un jour lui donner dans le monde : ses parens le firent aller fort jeune à la cour de France où il gagna bientôt l'affection et l'estime des grands par ses belles qualités et par son mérite. Il y fut fort considéré du jeune roi Clotaire III, auprès duquel il s'avança tellement, qu'on le voyait prêt à être élevé aux premières dignités du royaume. Mais lorsque la fortune semblait le caresser le plus, on fut fort surpris de lui voir mépriser tous ces avantages et renoncer au siècle pour ne plus servir que Dieu, et travailler plus librement au salut de son âme. Il fut conduit pour ce sujet, l'an 662, dans l'abbaye de Fontenelles au pays de Caux, pour être mis sous la discipline du célèbre abbé saint Wandrille. Lambert

s'étant fait couper les cheveux et revêtir de l'habit monastique, se conduisit d'une manière si sainte, que saint Wandrille se voyant prêt de mourir, lui proposa à ses religieux, comme celui qu'il jugeait le plus digne de lui succéder. Saint Wandrille étant mort au mois de juillet. l'an 666, ses religieux se préparèrent à l'élection d'un nouveau abbé par un jeûne de trois jours et tous donnèrent leur voix à Lambert, quoiqu'il n'y eût que quatre ans qu'il fût parmi eux. contraint d'accepter cette charge, il la géra si saintement qu'il s'acquit l'estime des rois même qui voulurent profiter plusieurs fois de ses exemples et de son avis, et en particulier de Childéric II et de Thierry. Ce dernier lui donna entre autres biens la terre de Dusère ou Dozère sur le Rhône en Vivarais, où il bâtit un monastère qui fut laissé dans la dépendance de celui de Fontenelles, ou saint Wandrille. jusqu'à ce qu'il fût entièrement ruiné par les Sarrazins. Saint Lambert gouverna ses religieux pendant l'espace d'environ douze ans, leur donnant des exemples admirables de toutes sortes de vertus. Il forma un grand nombre de disciples qui illustrèrent l'Eglise dans les différentes dignités où leur mérite les éleva. L'Eglise de Lyon ayant perdu saint Genès son évêque vers l'an 679, et cherchant à remplacer avantageusement la perte qu'elle faisait d'un si digne pasteur, jeta les yeux sur

notre saint abbé. Il fut contraint d'accepter cette charge dont il remplit exactement les devoirs; il mourut vers l'an 688. Son nom se trouve dans quelques martyrologes que l'on appelle de saint Jérôme et dans le Romain moderne. On fait sa fête le 14 avril. (Mabillon, *Œuvres des saints*, troisième et quatrième siècles. Bollandus. Baillet, t. 1, 14 avril.)

LAMBERT, *Landebertus*, et *Lantbertus* (saint et martyr), évêque de Tongres et de Maastricht, naquit à Maastricht peu après l'an 640, de parens nobles, et d'une famille qui était chrétienne depuis plusieurs générations. On donne à son père le nom d'Apres ou Evre, et à sa mère celui d'Hérisplende, qui sont loués comme gens d'honneur et de probité. Il fut mis vers l'an 663 sous la conduite de saint Théodard, pour lors évêque de Maastricht, afin qu'il le fît instruire des sciences ecclésiastiques dans son clergé, et de la discipline monastique dans la communauté de ses religieux. Lambert faisait tous les jours de nouveaux progrès dans la piété; il édifiait tout le monde par son humilité, sa douceur, et par une sagesse et une gravité qui le faisaient regarder comme un vieillard parmi les jeunes gens de son âge. C'est ce qui porta saint Théodard à l'élever par degrés aux ordres ecclésiastiques, et à le regarder toujours comme celui que la providence destinait à lui succéder. En effet, lorsqu'on eut ap-

pris la mort de ce saint prélat, qui fut indignement assassiné l'an 668, dans la forêt de Biwald près de Spire, le roi Childéric II, et le clergé de Maastricht exécutèrent ce qu'il avait tant souhaité, et lui substituèrent saint Lambert qui ne pouvait avoir alors guère moins de vingt-sept ans, quoique quelques écrivains postérieurs de sa vie n'en ayant compté que vingt-un. Il fut reçu avec beaucoup de joie et de vénération dans son église par le peuple de Maastricht, qui louait Dieu de lui avoir donné un pasteur et un chef qui joignait aux vertus de l'âme toutes les qualités du corps et de l'esprit les plus avantageuses pour attirer l'affection, l'estime et le respect de toutes sortes de personnes : trois moyens nécessaires à un prélat pour faire du fruit dans son ministère. Lambert s'acquitta du sien avec tout le zèle, toute la vigilance et toute la charité qu'on pouvait attendre de lui. Childéric ayant été tué dans la forêt de Chelles, il s'éleva contre notre saint une persécution par la cabale de quelques seigneurs ou courtisans, qui le contraignit de quitter son siège. On mit en sa place un misérable usurpateur, nommé Faramond, qui se signala par ses débauches, son luxe et sa tyrannie. Notre saint se retira dans le monastère de Havello aux extrémités de son diocèse. Il y vécut pendant sept ans dans les exercices continuels de l'oraison et du jeûne, joignant

le travail du corps aux austérités de la pénitence; il avait surtout une obéissance toute singulière. Après la mort d'Ebroïn, à qui quelques-uns attribuent la violence exercée contre Childeric, la face des affaires changea dans l'état où Thierry III, régnait seul. Le faux évêque de Mastricht Faramond fut déposé aussitôt, et saint Lambert rétabli sur son siège après sept ans et quelques mois d'absence, l'an 681. Il fit remonter avec lui sur le siège toutes les vertus, avec encore beaucoup plus d'éclat qu'elles n'y avaient paru la première fois. Il eut de grands travaux à essuyer dans la peine qu'il avait à déraciner les vices, et à rétablir toutes choses dans leur premier ordre; car son diocèse était devenu comme un champ inculte, hérissé d'épines, et couvert d'immondices par la négligence et les déportemens de l'usurpateur Faramond, et le succès qu'il y eut ne fut que l'ouvrage d'une longue suite d'années. Il avait toujours ardemment souhaité le martyre, Dieu lui accorda enfin l'accomplissement de ses désirs, quoique d'une manière à laquelle il ne s'attendait pas. Deux laïcs, qui étaient frères, nommés Gal et Riold, parens de Dodon, principal officier de Pepin, qui depuis l'an 687, était seul maire du palais dans les trois royaumes de France, troublaient l'église de Mastricht dans la jouissance de ses biens par leurs différentes vexations.

Saint Lambert sensible à ce désordre qu'il ne pouvait pas empêcher, se contentait d'en gémir. Deux de ses neveux, nommés, selon quelques-uns, Pierre et Andolet, en parurent tellement irrités qu'ils résolurent absolument de s'en venger, quoiqu'on les accuse d'avoir mêlé leurs propres intérêts à ceux de l'église de Mastricht. Ils allèrent donc quelque temps après assassiner Gal et Riold, sans néanmoins avoir consulté saint Lambert. Dodon, affligé de la mort de ses deux parens, ne laissa pas de s'en prendre à l'évêque de Mastricht, et résolut d'en tirer vengeance. Il se fit accompagner d'un grand nombre de domestiques et de soldats, et alla attaquer la maison où était le saint évêque. Comme il était en prière, il fut percé d'un coup de javelot qu'on lança de dessus le toit de la maison. Cette mort ayant été suivie de quelques miracles qui confirmèrent l'opinion qu'on avait de la sainteté de Lambert, il fut regardé comme un véritable martyr par l'église qui crut devoir en décerner tous les honneurs à sa mémoire. Elle arriva le 17 de septembre vers l'an 708 dans le village de Liège au confluent de l'Ourte et de la Meuse où le nom et le culte de ce saint ont fait naître depuis une ville si célèbre qu'elle est devenue la capitale du pays. Sa principale fête s'y fait le 17 de septembre, jour de sa mort, auquel le vénérable Bède qui vivait de son temps, a

fait mention de lui comme d'un saint Martyr dans son véritable martyrologe. En quoi il a été suivi dans ceux de Florus, de Wondalbert, d'Adon, d'Usuard, et des autres jusqu'au romain moderne. Sa vie écrite, par Godescalc, diacre de Liège, qui vivait cinquante ou soixante ans après lui, est au second tome des Leçons antiques de Canisius, et dans Surius, au 17 septembr. (Baillet, t. 3, 17 septembre.)

LAMBERT, natif de Schwambourg ou d'Aschaffembourg, ville de Franconie, religieux bénédictin de l'abbaye d'Hirsfelden au diocèse de Mayence dans le onzième siècle, a composé une chronologie historique depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 1050, et une histoire d'Allemagne d'une juste étendue depuis l'an 1050 jusqu'à l'an 1077. Cet ouvrage, imprimé à Tubinge en 1533, est écrit purement et avec exactitude; il fut continué, mais irrégulièrement, par un autre moine, jusqu'en 1472. (*Trithème, de Vir. illust. et in chron.* Bellarmin, *de Script. eccl.* Dupin, *Biblioth.*, onzième siècle.)

LAMBERT (saint), évêque de Vence, fils d'un gentilhomme de Provence, né à Baudun ou Beudon dans le diocèse de Riez, vers les limites de celui de Fréjus, perdit sa mère avant de naître, et fut tiré de son côté par une incision pour voir le jour. Son père l'ayant ôté aux femmes qui lui donnèrent la première éducation, le mit dans le

célèbre monastère de Lerins, pour apprendre la piété et les lettres. Il avait le naturel si heureusement disposé pour les vertus et pour les sciences, qu'il fit en peu d'années des progrès tout extraordinaires dans les unes et dans les autres. Il se consacra à Dieu par le renoncement généreux à toutes les prétentions qu'il avait dans le monde. Il passa plusieurs années de sa vie dans le monastère de Lerins, montant par degrés au comble de la vertu, jusqu'à ce que la réputation de sainteté où il était parvenu, le fit élever sur le siège épiscopal de la ville de Vence, qui se trouva vacant par la mort de l'évêque Pierre, arrivée l'an 1114. Il porta avec lui dans l'épiscopat toutes les vertus qui avaient contribué à l'en rendre digne. Il gouverna son église pendant l'espace de quarante ans, s'appliquant continuellement à nourrir son peuple de la parole, et à guérir ses maladies spirituelles. Il mourut comblé de grâce et de mérites le 25 de mai de l'an 1154, et son corps fut enterré le 26 dans son église par les évêques d'Antibe et de Nice, ses voisins. Sa mort fut suivie de quelques miracles. On fait sa fête à Riez et à Vence le 26 de mai, quoique d'autres martyrologes la mettent au 26 juin. (Bollandus, 26 mai. Baillet, 26 juin.)

LAMBERT, abbé de Saint-Lauré de Liège, mourut le 26 septembre 1069. Il était moine de Tuy au diocèse de Cologne, lorsqu'il écrivit la vie de saint Hé-

ribert, archevêque de Cologne. Lambert a aussi composé trois hymnes, des répons, des antiennes pour l'office du même saint, et une prose pour la messe. Il ne faut pas confondre cet écrivain avec un autre Lambert, moine de Saint-Mathias de Trèves, vers le milieu du douzième siècle, et qui a composé une vie de l'apôtre saint Mathias et une autre de saint Agrice, évêque de Trèves, dont Bollandus parle au 13 janvier. (Dom Rivet, Histoire littéraire de la France, t. 8.)

LAMBERT DE LIÈGE, surnommé le Petit, bénédictin de l'abbaye de Saint-Jacques de la ville, a écrit la chronique des évêques de Liège, depuis l'an 988 jusqu'à l'an 1194, auquel il mourut. Cette chronique qui est fort courte, et qui a eu plusieurs continuateurs, se trouve à la tête du cinquième tome de la grande collection des pères Marتنne et Durand.

LAMBERT (Étienne), né à Besançon l'an 1604, se fit jésuite en 1622. Ayant été envoyé en Espagne, il professa l'éloquence à Madrid, et depuis il y travailla au salut des âmes. Il mourut dans la même ville le 13 septembre 1667, et laissa, 1°. *Opera poetica*, en 2 volumes, dont l'un a paru à Anvers en 1653, et le second à Bruxelles, en 1660. 2°. *Idea rectæ vivendi desumpta ex sanctorum cujuslibet ordinis fundatorum vitâ*, in-4°. 3°. *Sanctus Barthelmus de Villafani descriptus*, in-fol.

LAMBERT (Jacques), jésuite, né à Mâcon en 1603, et mort le 31 décembre 1670, a donné : 1°. la Philosophie des gens de cour, 4 volumes in-4°, à Lyon en 1655, et à Paris en 1658. 2°. La Science morale des saints, à Lyon 1662, in-8°, 4 vol. 3°. La Science d'une âme conservée en l'honneur de la bienheureuse Vierge, à Lyon 1665, in-4°. 4°. La Science de la raison chrétienne, ou Logique chrétienne, à Lyon 1669, in-8°. 5°. De la Maternité divine ou de ses prérogatives, à Vienne 1670, in-8°. (Sotwel, *Bibl. script. societ. Jesu*. Papillon, *Bibl. des Aut. de Bourgogne*.)

LAMBERT (Joseph), docteur de la maison et société de Sorbonne, et prieur de Saint-Martin de Palaisau, près de Paris, naquit en cette ville le 28 octobre 1654, de Guillaume Lambert, maître des comptes, et de Marie de Montchal. A l'âge de trente ans il prêcha avec fruit dans l'église de Saint-André-des-Arcs, sa paroisse, et convertit entr'autres beaucoup de protestans. Il joignit à une étude profonde de l'Écriture et des Pères, une pénitence austère, beaucoup de douceur et une tendre charité envers les pauvres qu'il visitait tous les jours, pour les instruire, les consoler, et subvenir à leurs besoins par d'abondantes aumônes. Il mourut le 31 janvier 1722, à soixante-huit ans, et laissa les ouvrages suivans dont le style est simple, mais nourri de l'Écriture : l'Année évangé-

lique ou Homélies, 7 volumes en 1692 et 1695. Discours sur la vie ecclésiastique, 2 vol. en 1702. Passages les plus touchans des pseumes, en 1705. Lettres de controverse, en 1705. Passages les plus touchans du Nouveau-Testament, en 1706. Epîtres et évangiles de l'année, avec des réflexions, en 1613. Les ordinations des saints, ou la manière dont les saints sont entrés dans les ordres sacrés, en 1717. La manière de bien instruire les pauvres, en 1717. Histoires choisies de l'Ancien et du Nouveau-Testament, avec de courtes réflexions morales, à la fin de chaque histoire, chez Lottin. Lettres d'un docteur de Sorbonne à un de ses amis sur le livre intitulé : *De re beneficiarū sub nomine abbatīs sidichembeckensis*, en 1610 et 1711. Instructions courtes et familières pour tous les dimanches et principales fêtes de l'année en faveur des pauvres, en 1721. Pareilles instructions sur les commandemens de Dieu, en 1722, chez Lottin. Celles qu'on a données sur le symbole, au même lieu en 2 volumes, sont de M. Cabrisseau, théologal de Reims. Cas de conscience, signés de plusieurs docteurs, sur la danse, sur l'ivrognerie, sur le jubilé. Méditations sur le Baptême, sur les vœux des religieuses hospitalières, brochure. Le chrétien instruit des mystères de la religion, et des vérités morales par les propres paroles de l'Écriture-Sainte, avec de courtes ré-

flexions, chez Osmont en 1727, ouvrage posthume.

LAMBERT (Claude-François), de Dôle, curé de Saineau, diocèse de Rouen. Nous avons de lui : Introduction à l'ancienne Géographie, traduite d'Ortelius, 1739, in-12. Sermons, 1744, 4 volumes in-12. Essai sur l'empire de la mer, in-12. Mémoires et aventures d'une dame de qualité qui s'est retirée du monde, 1739, 3 volumes in-12. Recueil d'observations curieuses sur les mœurs, les coutumes, les arts et les sciences de différens peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, 1749, 4 volumes in-12. Histoire générale de tous les peuples, 1750, 15 volumes in-12. Histoire littéraire du règne du roi Louis XIV, 1751, 3 volumes in-4°. Mémoires de MM. du Bellay et du maréchal Fleuranges, sur le règne de François 1^{er}, 1753, 7 volumes in-12. Histoire de Henri II, roi de France, 1755, 2 volumes in-12.

LAMBERTINI (Jean-Baptiste), d'Anvers, alla à Rome, parcourut presque toute l'Italie, et fit quelque séjour à Boulogne où il prit le degré de docteur en droit civil et canon. Étant revenu dans sa patrie, il fut fait bailli de la ville et du territoire de Hall. Il est auteur des ouvrages suivans : 1°. *Theatrum regium, sive regum Hispaniæ, Lusitaniæ*, etc., series, à Bruxelles 1624, in-4°, selon Valère-André; in-fol., selon M. l'abbé Lenglet. 2°. *Vita beatæ Imeldæ Lambertinæ* : c'est une tra-

duction d'un ouvrage italien, imprimée à Anvers en 1625. 3°. *Parænesis ad virtutem capescendam, et adulterinam voluptatem contemnendam*, à Anvers 1640, in-8°. (Valère-André, *Biblioth. belg.*, édit. de 1739, in-4°, t. 1, pp. 571 et 572.)

LAMBERTINI (Prosper), italien, de l'illustre famille de ce nom, cardinal en 1728, archevêque de Bologne sa patrie, en 1731, élu pape en 1740, sous le nom de Benoît xiv. (*Cherchez BENOÎT XIV.*)

LAMBESE ou LAMBESCE, en latin *Lambesa* et *Lampesa*, ville ancienne autrefois et épiscopale de Numidie. Ce n'est aujourd'hui qu'un petit bourg du royaume d'Alger, à huit lieues de la ville de Constantine. Il y eut l'an 240, un concile tenu à Lambèse, et composé de quatre-vingt-dix évêques, sous le pontificat du pape Fabien, contre Privat, évêque de cette ville, accusé d'hérésie et de crimes. (*Reg. Lab. et Hard.*, t. 1.)

LAMECH, héb., *pauvre, humilié*, du mot *macac*, ou qui est frappé, du mot *naca*, fils de Mathusaël et père de Jabel, de Jubal, de Thubalcaïn et de Noéma. Lamech épousa deux femmes, Ada et Sella, et fut ainsi, comme l'on croit, le premier auteur de la polygamie. (*Genès.*, 4, 18.)

LAMECH, fils de Mathusala et père de Noé, vécut sept cent soixante-dix-sept ans. (*Genès.*, 5, 25, 31.)

LAME D'OR. Le grand-prêtre

des Juifs portait sur son front une lame d'or, où étaient écrits ces mots : *Kodesch-la-Jehovah, la sainteté est au Seigneur*. Cette lame était attachée par derrière la tête avec un ruban.

LAMEGO, *Lamecum*, ville épiscopale de Portugal, sous la métropole de Brague, est située dans un fonds entouré de montagnes, à vingt-cinq lieues au nord-est de Coïmbre, et défendue par un château élevé à la gauche du Douro. Elle était connue anciennement sous le nom de *Lama*. Alphonse 1^{er}, roi de Portugal, l'ayant reprise sur les Sarrasins, y tint en 1143 les premiers états-généraux de son royaume, et y rétablit l'évêché qui y était dès la fin du cinquième siècle, et qui y avait subsisté jusqu'à l'invasion des Sarrasins au huitième siècle.

Cette ville contient deux mille feux partagés en deux paroisses, et quatre maisons religieuses, trois d'hommes et une de filles. Le chapitre de la cathédrale est composé de sept dignités, dix chanoines et six prébendiers. Le diocèse contient deux cents-quatre-vingt-dix-huit paroisses, divisées en quatre districts, sans compter celles qui sont sous la juridiction des quatre abbés de l'Ordre de Cîteaux, qui sont dans le diocèse.

Evêques de Lamego.

1. Dom Mendo, de l'Ordre de Saint-Augustin du couvent de Sainte-Croix de Coïmbre, mourut l'an 1173.

2. D. Godin, chanoine et

prieur de Saint-Vincent, mourut l'an 1189.

3. D. Pèdre 1^{er} siégea dix ans. Il était chanoine régulier de Saint-Augustin.

4. D. Païus.

5. D. Pèdre II, mort l'an 1260.

6. D. Juan, chanoine régulier de Saint-Augustin, mourut l'an 1286.

7. D. Rodrigue de Oliveria, mort l'an 1306.

8. D. Juan, fondateur de l'archiconfratrie de Saint-Jean l'Evangéliste en Portugal.

9. D. Garcias, fut transféré à l'église de Biceo.

10. D. Ferdinand de Coutigno, transféré à Silves.

11. D. Juan Madureira, gouverna son église six ans avec une charité qui le fit surnommer le Père des pauvres.

12. D. Gomey de Mirahda, à qui D. Georges d'Acosta, archevêque de Bragie, donna les villes d'Olivensa, de Campo-Major et d'Oguella. Il mourut l'an 1483.

13. D. Simão Desa.

14. D. Ferdinand de Meneses et Vasconcellos, de la famille royale, fut transféré à Lisbonne.

15. D. Augustin Ribeiro, d'abord évêque d'Angra *in partibus*, et recteur de l'université de Coïmbre, succéda à Ferdinand, mourut à Lisbonne l'an 1546.

16. D. Manuel de Meneses.

17. D. Martin Alphonse Mexia, fut transféré à Coïmbre, et nommé gouverneur du royaume.

18. D. Juan Coutigno, transféré à Evora.

19. D. Alphonse Castêlbranco.

20. D. Jérôme Osorio.

21. D. Pèdre.

LAMENTANO. (V. NOMENTUM.)

LAMENTATION, plainte avec pleurs et gémissements, *lamentatio*. Les lamentations de Jérémie sont un livre canonique de l'Écriture-Sainte, ou une partie de la prophétie de Jérémie. (Voy. JÉRÉMIE.)

On a appelé autrefois les jours des *lamentations* les trois jours de la semaine-sainte, où l'on chante à ténèbres, c'est-à-dire, à matines, les *lamentations* de Jérémie. Les lamentations se chantent sans *Aleph, Beth, Ghimel, Daleth*, etc., à Lyon, à Vienne en Dauphiné, à Seuss, à Orléans, à Narbonne, à Saint-Quentin, à Clugny, chez les chartreux, etc. On en usait de même autrefois chez tous les Bénédictins, les Cisterciens, les Prémontrés. Ces lettres en effet ne sont dans les lamentations que pour tenir lieu de chiffre et de nombre, et marquer la distinction des versets, comme qui mettrait 1, 2, 3, 4, etc. (De Vert, Cérém. de l'Église, t. 4, p. 430.)

LAMET. (Cherchez DELAMET.)

LAMI, ville épiscopale d'Isaurie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Séleucie. Strabon la met dans la Cilicie Trachée où elle donnait le nom au pays de Lamotis. Elle fut depuis attachée à l'Isaurie, comme les notices et les actes des conciles le marquent. Il n'y avait qu'un même évêque pour Lathi et Charadri. Strabon qui fait mention de cette dernière ville, dit

qu'elle avait une bonne citadelle et un port pour les vaisseaux. On en trouve les évêques suivans :

1. Numechius, souscrivit à la lettre de sa province à l'empereur Léon.

2. Eustache, au septième concile général. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1017.)

LAMI (Dom François), savant religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, natif du village de Montireau, diocèse de Chartres, d'une famille noble, porta d'abord les armes. Il entra ensuite dans l'Ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, et y fit profession âgé de vingt-trois ans, le 30 juin 1659, et s'appliqua tellement à l'étude, qu'il devint habile philosophe et très-bon écrivain. Il mourut à Saint-Denis le 11 avril 1711. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : 1°. Six tomes de la connaissance de soi-même, dont on a une édition augmentée en 1700. 2°. Un traité de la vérité évidente de la religion chrétienne, en 1694. 3°. Le nouvel athéisme renversé, contre Spinoza, en 1696. 4°. Des sentimens de piété sur la profession religieuse, en 1697. 5°. Les leçons de la sagesse, en 1703. 6°. Un recueil de lettres théologiques et morales, en 1708. 7°. L'Incrédule amené à la religion par la raison, en 1710. 8°. Un traité de la connaissance et de l'amour de Dieu, avec l'art de faire un bon usage des afflictions en cette vie, in-12, à Paris 1712. 9°. Lettres philosophiques sur

divers sujets. 10°. Conjectures physiques sur divers effets du tonnerre. 11°. Lettre d'un théologien à un de ses amis, pour venger les bénédictins ses confrères, du faux soupçon d'hérésie que leur imputait un auteur déguisé sous le nom d'un abbé d'Allemagne, à l'occasion de leur nouvelle édition de saint Augustin. 12°. Plainte de l'apologiste des bénédictins à nosseigneurs les prélats de France sur le même sujet. 13°. Les gémissens de l'âme sous la tyrannie du corps. 14°. Les premiers élémens ou entrée aux connaissances solides. 15°. Une lettre à M. de Malézieux, chancelier de Dombes, où il se plaint des journalistes de Trévoux. 16°. Une autre lettre à M. l'abbé Brillon, docteur de Sorbonne, pour la défense d'une démonstration cartésienne de l'existence de Dieu, attaquée par ce docteur dans le Journal des Savans du 10 janvier 1701. 17°. Quelques lettres au père Malebranche de l'Oratoire, sur l'amour désintéressé. 18°. Réfutation du système de la grâce universelle de M. Nicole. 19°. Réflexions sur le traité de la prière publique. 20°. Trois lettres à M. Arnauld, au sujet d'une thèse dans laquelle M. Huygens, docteur de Louvain, avait soutenu qu'on ne pouvait voir les vérités nécessaires et immuables qu'en Dieu seul. (Dupin, dix-septième siècle, part. 6. Nicéron, *Mém.*, t. 10. Dom le Cerf, *Biblioth. des Aut. de la congrégation de Saint-*

Maur. Journal des Savans, 1689, 1690, 1697, 1698, 1699, 1701, 1703 et 1710.)

LAMI (Bernard), savant prêtre de l'Oratoire, naquit dans la ville du Mans en 1640. Il fit paraître dès sa jeunesse de grandes dispositions pour les lettres et pour les sciences, qu'il embrassa toutes, s'étant rendu habile dans les langues, la poésie, les mathématiques, la critique, la philosophie et la Théologie. Il enseigna avec réputation en différens collèges des pères de l'Oratoire, et mourut à Rouen le 29 janvier 1714, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages estimés : 1°. la Rhétorique ou l'Art de parler, en 1675. 2°. Des réflexions sur l'Art poétique, en 1678. 3°. Un traité de mécanique, et de l'équilibre des solides et des liquides, 1679. 4°. Un traité de la grandeur en général, en 1680. 5°. Des entretiens sur les sciences, dont l'édition de 1691 est augmentée d'un tiers : c'est un ouvrage excellent. 6°. Un traité de perspective, en 1701, réimprimé en 1734. 7°. Des élémens de géométrie, en 1685, réimprimé en 1710. 8°. Une introduction à l'Ecriture-Sainte, qui parut en latin l'an 1696, et qui a été publiée plusieurs autres fois depuis. On en a deux traductions françaises : l'une de M. l'abbé de Bellegarde, l'autre de M. Boyer, chanoine de Montbrison-en-Forez. 9°. Une harmonie ou concorde évangélique en latin. 10°. Un traité de *tabernaculo fæde-*

ris, etc., qui parut en 1700, in-fol., par les soins du père Desinolets, bibliothécaire de la maison de l'Oratoire de Paris ; rue Saint-Honoré. 11°. La démonstration de la vérité et sainteté de la morale chrétienne, en 1688, réimprimée par parties, et augmentée de plus de la moitié, depuis 1706 jusqu'en 1711. 12°. Plusieurs pièces sur le temps auquel Jésus-Christ a fait la dernière pâque, dans lesquelles il prétend que ce ne fut pas le même jour que les autres Juifs, puisqu'il fut attaché à la croix ce jour-là même, et que par conséquent il ne mangea pas l'agneau pascal l'année de sa mort. Le père Lami, dans sa concorde évangélique, soutient aussi que saint Jean-Baptiste fut emprisonné deux fois : l'une à Jérusalem, par l'ordre du grand sanhédrin ; et l'autre en Galilée, par le commandement d'Hérode. Il y a encore renouvelé le sentiment qui commençait à être décrié parmi les savans, que Marie-Magdeleine, Marie, sœur de Lazare, et la femme pécheresse, étaient la même personne. Ces trois points ont été fortement attaqués dans un grand nombre d'écrits dont le père Lami n'a laissé aucun sans réplique. (Dupin, dix-septième siècle, part. 5.)

LAMI (Marc-Antoine), avocat en parlement, conseiller au bailliage d'Étampes. Nous avons de lui, un ouvrage posthume sous le titre de Coutumes des bailliages et prévôtés du comté d'Étampes,

commentées, à Paris 1720, in-8°.

LAMI (Jean), professeur en histoire ecclésiastique à Florence. Nous avons de lui : 1°. *De eruditione apostolorum, liber singularis*, à Florence 1738, in-4°. L'ouvrage est dédié à M. le cardinal Nérée Corsini. L'auteur y éclaircit beaucoup de choses touchant la doctrine, les écrits, les sentimens, l'étude, la condition, le bien, les mœurs et les cérémonies de la primitive Eglise : il y a ajouté deux dissertations : l'une, sur les habits des premiers chrétiens ; et l'autre, sur les manuscrits du Nouveau-Testament, qui sont conservés dans les bibliothèques de Florence. 2°. L'édition des ouvrages de Vincent Borghini, avec des remarques critiques, en 1 volume in-fol. 3°. Un recueil qui a pour titre *Delicæ eruditorum*, en plusieurs volumes in-8° qui contiennent un grand nombre de morceaux intéressans et utiles pour l'histoire ecclésiastique. 4°. *Memorabilia Italorum eruditione præstantium, quibus vertens seculum* (18) *gloriatur*. C'est un ouvrage périodique commencé en 1742, dans lequel M. Lami promet de donner les Vies des savans d'Italie, morts ou vivans, qui se sont distingués dans les lettres pendant ce siècle, avec une notice de leurs ouvrages. 5°. Une dissertation sur les corbeilles mystiques, et une autre sur les serpens sacrés. 6°. M. Lami travaillait en 1747 à une nouvelle édition de Jean Meursius, en 10 ou 11 volumes in-fol. (Jour-

nal des Savans, 1736, 1741, 1743, 1744, 1745 et 1747.)

LAMIA, ville épiscopale de la province de Thessalie au diocèse de l'Illyrie orientale, sous la métropole de Larisse. Plutarque en fait mention dans la vie d'Eumènes. C'est celle qu'on nomme aujourd'hui *Lamina*, et qui est située sur la rivière d'Argirena, vers le golfe Zeiton. Elle a eu les évêques qui suivent :

1. Secundien, au concile d'Éphèse.

2. Etienne, souscrivit à la requête d'Étienne de Larisse, présentée au pape Boniface II, dans le concile romain. (*Or. chr.* t. 2, p. 118.)

LAMIE, monstre marin, *lamia*. La lamie a les dents aiguës, âpres et grosses, de figure triangulaire, découpées comme une scie, dispersées par six rangs, dont le premier se montre hors la gueule ; celles du second sont droites, les autres sont courbées en dedans. Rondelet écrit qu'il y a des lamies qui pèsent jusqu'à trente mille livres. A Nice et à Marseille, on en a pris dans l'estomac desquelles on a trouvé des hommes entiers, et même un tout armé. Le même auteur dit qu'il en a vu une en Saintonge qui avait la gueule si grande, qu'un homme gros et gras y fût aisément entré. Gesner confirme la même chose.

Les anciens donnaient le nom de *lamies*, de *lemures*, de *larves* et d'*empuses*, à certaines femmes, ou plutôt à certains démons qu'ils s'imaginaient pren-

dire la figure de femmes, pour attirer et dévorer de jeunes enfants. Jérémie dit que les lamies ont découvert leurs mamelles pour donner à teter à leurs petits. (Tren. 4, 3.) Le terme hébreu *thannin* signifie un grand poisson, un dragon marin; et il est très-probable que saint Jérôme en cet endroit, a voulu marquer le *lamia*, le chien marin, ou même la baleine, qui produisent leurs petits, tout vivans, et qui les nourrissent de leur lait. Cela revient à la comparaison que fait Jérémie de la lamie à la fille de son peuple. (D. Calmet.)

LA MOIGNON (Guillaume de), marquis de Baviile, et premier président au parlement de Paris, l'un des plus grands magistrats de son siècle, naquit à Paris le 23 octobre 1617, d'une famille noble, ancienne et seconde en personnes de mérite. Il fut reçu avocat au parlement le 19 avril 1635, conseiller le 14 décembre suivant, maître de requêtes le 15 décembre 1644, et pourvu de l'office de premier président le 2 octobre 1658. Il se fit universellement estimer par sa sagesse, sa douceur, son affabilité, sa capacité dans les affaires, sa piété, son amour pour les sciences et pour les savans, sa charité ardente pour les pauvres, qui parut surtout dans les calamités publiques. On admire son éloquence et l'étendue de son génie dans les remontrances qu'il fit, et les harangues qu'il prononça à la tête

du parlement. Sa capacité ne paraît pas moins dans le procès-verbal des ordonnances du mois d'avril 1667 et du mois d'août 1670, et dans les arrêtés qu'on a de lui, sur plusieurs matières importantes du droit français. A la suite du traité des regales par François Pinsson, on trouve les mémoires de la conférence qu'il faisait tenir en sa présence par trois célèbres avocats, pour l'instruction de MM. ses fils, sur l'édit du contrôle, et la déclaration des insinuations ecclésiastiques. Il fit insérer à la suite de ces instructions la différence qui se trouve dans la jurisprudence du parlement, et celle du grand conseil, sur plusieurs matières bénéficiales. Il mourut le 10 décembre 1677, généralement regretté. Le sieur Bernard Colom, professeur en rhétorique, prononça son oraison funèbre en latin, au collège de la Marche, le 7 décembre 1678; et M. Fléchier en prononça une autre en français, le 18 février 1679, à Saint-Nicolas du Chardonnet. Messieurs Baillet et Boileau en ont fait aussi les éloges les plus mérités. Chrétien-François de Lamoignon, son fils aîné, devint avocat général, ensuite président à mortier, au parlement de Paris, et académicien honoraire de l'académie des inscriptions. Il mourut le 7 août 1709 à 65 ans, après s'être acquis une estime universelle par sa probité, par son éloquence et ses autres talens. Les discours qu'il prononçait chaque année à l'ouver-

ture du parlement, lorsqu'il en était avocat général, attirait tout Paris, et il fut long-temps l'oracle de sa compagnie. M. *Gibert*, professeur de rhétorique au collège Mazarin, prononça l'oraison funèbre de M. le président de Lamoignon, en reconnaissance de ce que le collège Mazarin lui est redevable de son établissement. (Journal des Savans, 1710, 1718 et 1730.)

LAMPADAIRE, *lampadarius*, nom d'un officier de l'église de Constantinople, qui avait soin du luminaire de l'église, et qui portait un bougeoir devant le patriarche, devant l'empereur et l'impératrice, quand ils étaient à l'église, ou qu'ils allaient en procession. Il y avait aussi des lampadaires pour le palais des empereurs, et le service des grands officiers. Ce mot de *lampadaire* vient de *lampas*, *lampe*, qui se prend pour *bougie*, *flambeau de cire*. (Voyez l'Euchologe des Grecs, Balsamon, etc.)

LAMPADAIRE. Quelques auteurs appellent *lampadaire d'or*, l'instrument du temple de Salomon, que l'on nomme communément le *chandelier d'or*, et le nom de *lampadaire* lui convient d'autant mieux, qu'il portait des lampes, et non des chandelles.

LAMPE, vaisseau propre à faire brûler de l'huile pour éclairer, *lucerna*. Il est souvent parlé de lampes dans l'Écriture. La lampe ou le chandelier à sept branches que Moïse mit dans le saint, et ceux que Salomon mit

dans la suite au temple de Jérusalem, n'étaient que des lampes, que l'on remplissait d'huile, et que l'on mettait sur les branches du chandelier. (Judic. 7, 16.) Les lampes des soldats de Gédéon étaient des espèces de fallots de fer ou d'argile, enveloppés de vieux linges, que l'on arrosait d'huile de temps et temps. (Dom Calmet, Diction. de la bibl.)

L'usage des lampes allumées dans les églises, est très-ancien. On en suspendait aux voûtes ou aux lambris. Il y avait des lustres suspendus et d'autres sur pied de diverses figures; les uns en croix, d'autres en couronnes, etc., sur lesquels on mettait quantité de cierges ou de lampes, et en quelques lieux, des lampes et des cierges tout à la fois. On en mettait sur des poutres élevées qui traversaient toute l'entrée du cœur, et presque partout, excepté sur la table de l'autel. Bocquillot. (Liturg. sacr. p. 80.)

LAMPE, dans le sens figuré, signifie l'espérance, l'héritier, le secours, la ressource, le guide. Dieu ne voulut pas que toutes les tribus secouassent le joug de Roboam, afin qu'il demeurât une lampe à David pour toujours devant le Seigneur à Jérusalem. (3 Reg. 11, 36. 2 Reg. 22, 29.) Le Seigneur est nommé la *lampe* de ses serviteurs, c'est-à-dire, leur espérance, leur secours, leur ressource, leur guide, leur lumière, etc. (Ps. 17, 29.)

LAMPE (Frédéric-Adolphe), né à Dothmold dans le comté

la Lippe, l'un des états du cercle de Westphalie en Allemagne, le 18 février 1683, fréquenta les universités de Franequer et d'Utrecht. Il fut chargé successivement des églises de Wéezen, de Teutebourg et de Bremen. En 1720 on l'appela à Utrecht pour y enseigner la Théologie; et en 1726 on lui donna l'emploi de professeur de l'histoire ecclésiastique; mais l'année suivante, il fut de nouveau attiré à Bremen, où on lui donna l'emploi de professeur ordinaire en Théologie, l'honneur d'occuper le rectorat tous les ans et le gouvernement d'une église. Il mourut à Bremen le 8 décembre 1729, âgé de quarante-six ans, après avoir composé les ouvrages suivans : 1°. *De cymbalis veterum*, lib. 3, à Utrecht, 1703, in-12. 2°. Des exercices sacrés sur le psaume 45, commenté et enrichi de beaucoup de remarques sur les antiquités saintes, à Bremen, 1715, in-4°. Cet ouvrage est en latin; aussi bien que les suivans. 3°. Synopsis de l'histoire sacrée et ecclésiastique, depuis l'origine du monde par ordre chronologique jusqu'au temps où l'auteur écrivait, à Utrecht, 1721, in-4°. 4°. Abrégé de la Théologie naturelle, à l'usage d'une école privée, à Utrecht, 1723, in-8°. 5°. Commentaire sur l'évangile de saint Jean, à Amsterdam, 1724 et 1725, 3 volumes in-4°. 6°. Abrégé d'une Théologie pratique pour former à la vie spirituelle, à Utrecht, 1727, in-4°.

7°. Histoire de l'Eglise réformée de Hongrie et de Transilvanie, etc., à Utrecht, 1728, in-4°. 8°. *Rudimenta Theologie elencticae*, etc., à Bremen, 1729, in-8°. 9°. Plusieurs Discours sur la souveraine sagesse, 1720; sur la nécessité de se rappeler les exemples des saints dans l'étude ecclésiastique, 1721; sur l'université d'Utrecht, 1727. *De Urim et Thummim*, 1727. 10°. Il est auteur de la préface qui se lit au-devant des dissertations chronologiques sur la Bible par Hottinger, à Utrecht, 1723, in-8°. 11°. Il a publié avec Haseus, théologien de Bremen, trois tomes de la bibliothèque de Bremen, où il y a de lui plusieurs pièces dont on peut voir le dénombrement dans le *Trajectum eruditum* de Gaspard Burman, aussi bien que le catalogue des ouvrages qu'il a publiés en langue allemande. 12°. On a aussi de lui des Sermons imprimés à Bâle en 1725, in-4°. (Voyez son Éloge dans le *Trajectum eruditum* de Burman.)

LAMPETIEN, *Lampetianus*. Les lampetiens étaient des hérétiques, disciples de Lampetius qui vivait au cinquième siècle, et qui était un des principaux chefs des marcionistes. Il avait écrit un livre intitulé *le Testament*, dans lequel il condamnait toutes sortes de vœux, particulièrement celui d'obéissance, comme contraire à la liberté des enfans de Dieu. Les lampetiens permettaient aussi aux moines de vivre et de s'habiller comme

il leur plaisait, d'accorder à la nature tout ce qu'elle demandait, et renouvelaient quelques autres erreurs des *aériens*. (Le père le Quien, dans ses notes sur S. Jean Damascène, *Heres.* 98.)

LAMPRON, siège épiscopal, sous le catholique de Sis. Son évêque Nierse se trouva au concile de Tarse, et harangua beaucoup pour engager les Arméniens, qui le composaient, à s'unir à l'église de Constantinople. Les Arméniens l'honorent comme un saint. On trouve son discours dans Galanus.

LAMPROPHORE, *lamprophorus*, nom que l'on donnait autrefois aux néophytes, pendant les sept jours qui suivaient leur baptême, parce que durant ce temps, ils portaient un habit blanc : car ce mot de *lamprophore* signifie un homme qui porte un habit éclatant. Les Grecs donnaient aussi ce nom au jour de la résurrection, tant parce que ce mystère répand la lumière de la foi dans les âmes, que parce que ce jour-là les maisons étaient éclairées de tous côtés d'un grand nombre de cierges, symbole de la lumière que la résurrection de Jésus-Christ a répandue dans le monde. (Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 2. *in pascha*.)

LAMPSAQUE ou LAMPSICO, ville épiscopale de la province de l'Hellespont, au diocèse d'Asie, sous la métropole de Cyzique, appelée auparavant *Pythuisa*. Elle est située vis-à-vis de Callipolis et de la Chersonèse

de Thrace. C'est une ville maritime avec un bon port; ses vins sont excellents. Il s'y tint un concile en 364, composé d'évêques macédoniens, ou demi-ariens, sous l'empereur Valens. Trois évêques furent députés à Rome, et y confessèrent la consubstantialité du Verbe. Voici ceux que nous connaissons avoir siégé à Lampsaque.

1. Parthenius; né à Milétopolis, et ordonné par Ascholiüs de Cyzique, sous le grand Constantin. On en fait la fête le 7 février. (*Vid. act. SS.*)

2. Marcien, présida au concile dont nous venons de parler.

3. Daniel, au concile de Chalcédoine.

4. Harmonius, souscrit à la lettre des évêques de sa province à l'Empereur Léon.

5. Constantin, au sixième concile général.

6. Jean, au septième.

7. Euschemon, à qui Théodore Studite écrivit. On fait la fête le 14 mars. (*Or. ch. t. 1, p. 772.*)

L'an 364, les semi-ariens tinrent un concile à Lampsaque, sous le pontificat du pape Libère, et sous le règne des empereurs Valentinien et Valens. Ils annulèrent tout ce qui s'était fait à Constantinople, par l'autorité d'Eudoxe et d'Acace, et condamnèrent la formule de foi de Rimini, en déclarant qu'il fallait croire que le fils était semblable en substance. Ils déclarèrent aussi que la confession de foi, qui avait été proposée à la dédicace

de l'église d'Antioche, l'an 341, et signée à Séleucie, en 359, servirait de règle dans toutes les églises. Après avoir réglé à leur manière ce qui regardait la foi, ils ordonnèrent en faveur d'eux-mêmes, que ceux qui avaient été déposés par les anoméens; c'est-à-dire, les ariens, seraient rétablis dans leurs sièges : ensuite ils citèrent Eudoxe et Acace, qui n'ayant point comparu, furent déclarés légitimement déposés. (Sozomène, *Lib. 6, c. 7, p. 646.*)

LAMUEL, surnom ou épithète donné à l'auteur des proverbes : *verba Lamuelis Legis* 31, 1.) Il signifie celui qui est à Dieu, ou celui qui possède Dieu. Selon l'opinion la plus commune, Lamuel est le même que Salomon, que sa mère nomma ainsi, pour marquer qu'elle le consacrait à Dieu. L'écriture donne à ce prince les noms de *Salomon*, de *Jedidiah*, de *Cokeleth*, d'*Agur*, de *Lamuel*, et de fils de *Jahé*. Souvent les Hébreux avaient plusieurs noms.

LANCE, qui perça le côté de Notre-Seigneur. (*Cherchez Passion*, instrumens de la passion.)

LANCELOT (Jean-Paul), célèbre jurisconsulte du seizième siècle, natif de Pérouse, mort en 1391, a composé plusieurs ouvrages estimés, dont le plus connu est celui des *Instituts du droit canon*.

LANCELOT, surnommé *André Avellin* (saint), théatin, naquit le 20 août 1521 à Castronovo, petite ville de la pro-

vince de Lucanie, au diocèse de Tussi, dans le royaume de Naples. Son père nommé *Jean Avellin*, et sa mère *Marguerite Apella*, plus recommandables par leur sainteté, que par leur naissance, prirent soin de l'élever dans les pratiques d'une solide piété. Leurs soins furent secondés par l'oncle maternel de l'enfant, archiprêtre et pasteur de Castronovo, qui le baptisa et l'instruisit dans les sciences divines et humaines. Le jeune André, doué d'un excellent naturel, et d'inclinations encore plus heureuses pour la vertu, ne tarda guère à donner des marques de sa sainteté future, par sa fidélité et sa soumission à tous les ordres de cet oncle si éclairé et si saint. Chacun admirait sa tendre piété dans un âge où les autres enfans savent à peine les premiers élémens de leur religion. Le souvenir continu de la présence de Dieu, et sa dévotion envers l'auguste Marie, reine des Vierges, lui méritèrent une protection toute particulière contre l'ennemi de la pureté. Il alla à Naples où après avoir achevé ses études et pris le bonnet de docteur, il renonça pour jamais aux faux biens et aux faux honneurs du monde, pour se consacrer au service des saints autels. Il fut élevé à la dignité de sacerdoce à l'âge de vingt-sept ans. Il parut bien qu'il en avait reçu toute la plénitude par les actions éclatantes de zèle et de piété qu'il fit paraître. Il fut chargé par

l'archevêque de Naples de réformer une communauté de religieuses, entièrement déchues de l'esprit de leur état. Il se conduisit dans cette commission importante avec tant de prudence, de sagesse et de fermeté, qu'il réussit heureusement, malgré tous les obstacles et les cruelles persécutions qu'on lui suscita. Embrassé du désir d'une vie plus parfaite, il demanda avec une profonde humilité et un saint empressement, d'être admis au nombre des nouveaux disciples de S. Gaëtan, qui répandaient par toute l'Italie la bonne odeur de Jésus-Christ ; ce qui lui fut accordé en 1666. Ce fut pour lors qu'il quitta le nom de Lancelot, pour prendre celui d'André. Il surpassa bientôt les plus fervens. Obéissant, humble, modeste, pauvre, mortifié, recueilli, pénitent, sa seule présence inspirait la piété, et touchait d'une sainte componction les pécheurs les plus endurcis. Il excella surtout dans l'art de diriger les consciences : aussi ne tarda-t-on pas de le faire passer par les différens emplois de son Ordre, dont il s'acquitta avec une entière fidélité, et pour la sanctification de ceux qui eurent le bonheur de vivre sous sa conduite. Il exhortait surtout ses religieux à faire un bon usage du temps, et à ne le partager qu'entre la prière et l'étude. Sa maxime était, qu'un prêtre doit être éclairé pour instruire, et saint pour édifier. Persuadé que l'exemple dans les

supérieurs est plus éloquent que les discours, il était d'une exactitude inviolable pour toutes les observances régulières ; exactitude qui ne se soutenait pas moins dans les petites, que dans les grandes choses. Mais il ne bornait pas son zèle et sa charité au soin et au salut de ses religieux ; la douceur était comme l'âme de sa conduite, et c'était cette grande douceur qui lui attirait la confiance même des pécheurs les plus endurcis, et qui les rappelait enfin à la perfection de la vertu et à l'horreur du vice. Il réconcilia plusieurs personnes qui se portaient mutuellement une haine implacable. Il s'exposa plusieurs fois à perdre la vie pour secourir des hommes atteints d'une maladie contagieuse. Il apaisa dans la ville de Naples par ses ferventes prières et par ses vives exhortations, une sédition qui était prête d'éclater. Il s'opposa avec force et avec zèle aux succès d'un hérétique qui semait ses erreurs dans la même ville, contre l'auguste sacrement de nos autels, et bientôt le mensonge céda à la vérité. Il n'excellait pas moins en patience, et il en pratiqua un acte héroïque à l'égard des meurtriers d'un de ses neveux ; car non-seulement il apprit cette mort sans se troubler, et avec une entière soumission à la divine providence. mais par ses salutaires conseils il empêcha ses proches de se venger, et implora lui-même la miséricorde des juges pour les

coupables. Enfin cet homme juste, moins chargé d'années, que de mérites, mourut dans le baiser du seigneur le 10 novembre 1608, âgé de quatre-vingt-huit ans, muni des sacrements de l'Église. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Paul de Naples où il est honoré des fidèles. Dieu a opéré par son moyen plusieurs miracles pendant sa vie et après sa mort. Urbain VIII le déclara bienheureux en 1624, et Clément XI donna le décret de sa canonisation le 12^e jour de mai 1712, et en célébra la solennité le 22 du même mois et de la même année. Ceci est tiré de l'office du saint, et de l'abrégé de sa vie imprimée à Paris en 1713.

LANCELOT (André), évêque de Winchester en Angleterre, était fils d'un marchand de Londres. Il étudia à Cambridge, fut fait membre du collège de Jésus à Oxford; après diverses emplois, devint chapelain ordinaire de la reine Élisabeth. Le roi Jacques I^{er} le fit évêque de Chichester, d'où il passa à l'évêché d'Éli, puis à celui de Winchester. On dit qu'il savait quinze langues et avait beaucoup d'érudition. Il aimait les pauvres et les gens de lettres, et leur fit beaucoup de bien. Il mourut le 23 septembre 1625, dans la soixante-onzième année de son âge. Voici les titres de ses ouvrages latins : *Conciones quædam de usuris et decimis*; *Respons. ad P. Molinæi epistolæ*; *Tortura Torti*. Ce der-

nier ouvrage est contre le cardinal Bellarmin, qui avait pris le nom de Matthæus Tortus, dans un écrit fait contre Jacques I^{er}, roi d'Angleterre. André Lancelot a fait en anglais : Discours sur les vœux, opposé à deux sentimens judaïsans de M. Trask. Réponse au cardinal du Perron, servant de défense pour Casaubon; quatre-vingt-seize Sermons; Réfutation de Bellarmin; Explications du décalogue; Sermons sur la prière dominicale, etc. (Dictionnaire anglais. Moréri, édition de 1759.)

LANCELOT (Claude), religieux bénédictin, naquit à Paris d'une famille honnête, vers l'an 1615. Après avoir fait ses études, il se retira à Port-Royal où il enseigna les humanités avec beaucoup de succès. Il fut ensuite précepteur des princes de Conti, et puis religieux dans l'abbaye de Saint-Cyran. Ayant été compris dans quelques brouilleries de cette abbaye, on le relégua dans celle de Quimperlai en Basse-Bretagne, où il mourut le 15 avril 1695, à soixante dix-neuf ans. On a de lui plusieurs ouvrages auxquels il n'a point mis son nom, et que l'on attribue en général à messieurs de Port-Royal : 1^o. La nouvelle méthode pour apprendre la langue latine. 2^o. Une nouvelle méthode grecque. 3^o. Le jardin des racines grecques. 4^o. Une grammaire italienne. 5^o. Une grammaire espagnole. 6^o. La grammaire générale et raisonnée

quant à la composition ; car le fonds est de messieurs Arnauld et Nicole. 7°. Les dissertations et les observations qui se trouvent dans les bibles de Vitré. 8°. Une dissertation française sur l'hémine de vin, et sur la livre de pain, que saint Benoît, dans sa règle, accorde par jour à chacun de ses religieux. Dom Lancelot prétend que cette hémine de vin n'était qu'un demi-septier romain, c'est-à-dire, environ dix ou douze onces. 9°. Une disquisition touchant le jour et l'année de la mort de saint Benoît. 10°. La Chronologie sacrée, publiée en latin, in-fol. que l'on a jointe à la bible, in-fol. de Vitré. 11°. Les tables de l'édition in-4° de la bible de Vitré. 12°. Un petit écrit intitulé : *Nouvelles dispositions de l'Écriture-Sainte pour lire toute la bible pendant l'année*. 13°. La relation du voyage qu'il fit à Aleth pour voir M. Pavillon, évêque de cette ville. (Dupin, dix-septième siècle, part. 4. Mémoires du temps.)

LANCIANO, ville du royaume de Naples dans l'Abruzze citérieure. Elle est située sur le Feltrin vers la mer, à quatre milles de la rivière de Langro. On prétend qu'elle fut bâtie des ruines de l'ancienne *Anxanum*, ville des Frentans, peuples du *Samnium*, dont elle semble porter le nom. Le pape Léon x l'érigea en évêché en 1515 ; et Pie iv en fit une métropole à la prière de Philippe II, roi d'Espagne, le 9 février 1562. Sa ca-

thédrale dédiée à l'Assomption de la sainte Vierge, est grande et d'une belle architecture. Elle est desservie par onze chanoines, et deux dignités, l'archiprêtre et le primicier, sans compter plusieurs autres clercs inférieurs. Il y a outre la cathédrale dans la ville, deux églises paroissiales, six monastères d'hommes, et un de filles. L'archevêque n'a point de suffragans, il peut avoir mille écus d'or de revenu. Sa juridiction ne s'étend que sur quatre petites villes ou bourgs, et quelques villages. (*Ital. sac.*, t. 6, p. 786.)

Évêques de Lanciano.

1. Ange Maccafani de Pireto, de Marsi, nommé par Léon x en 1515. Les archevêques de Chiesi ne souffrant point patiemment que la ville de Lanciano, qui avait été de leur dépendance, fût ainsi soumise immédiatement au pape, firent tous leurs efforts pour s'opposer à cet évêque, mais il soutint vigoureusement son exemption contre eux. Il assista au concile de Latran en 1517.

2. Gilles, cardinal de Viterbe, nommé à la demande de Charles v, le 10 avril 1532. Il mourut la même année.

3. Michel Fortin, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, présenté par Charles v, et confirmé par Clément vii le 10 avril 1533, mourut en 1539.

4. Jean de Salazar, Espagnol, nommé le dernier avril 1540, assista au concile de Trente, et

mourut en Espagne en 1555.

5. Pompée Picolomini, d'Aragon, fils du duc d'Almalphi, prévôt de Saint-Jean de Celano, nommé le 12 juin 1556, siégea quatre ans, et fut transféré à Tropeja le 16 janvier 1560.

6. Léonard de Marinis, de Gènes, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Laodicée, nommé le même jour; il obtint de Pie IV qu'il érigeât cet évêché en métropole, pour faire cesser les contestations de l'archevêque de Chiesi, le 26 février 1562. Il alla au concile de Trente, et fut transféré à Albe dans le Milanais le 7 octobre 1566.

7. Hector Piscicelli, de Naples, nommé par Philippe II le 13 octobre 1568, mourut l'année suivante.

8. Antoine de Saint-Michel, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Mont-Marano, transféré le 20 octobre 1570, mourut en 1578.

9. Marius Bolognini, de Cazzano, nommé le 3 juillet 1679, transféré à Crotone.

10. Paul Tasse, de Naples, succéda le 17 octobre 1588, et mourut en 1607.

11. Laurent Calatina, de l'Ordre des Frères Mineurs, évêque de Monervino, transféré le 20 janvier 1609, siégea huit ans, et passa à l'évêché de Pouzzol.

12. François Romer, Espagnol, de l'Ordre des carmes, et de Madrid, nommé le 14 mai 1667, fut transféré à Vigevano le 10 janvier 1621.

13. André Gervais, de Calabre, établit dans sa ville les filles de Sainte-Claire, et les nourrit à ses dépens. Il siégea quarante-six ans, et se fit inhumer dans leur église.

14. Alphonse Alvarès-Barba, Espagnol, carme, nommé le 9 septembre 1619, fut transféré à Brindes le 28 mai 1673.

15. François-Antoine Carasse, de Naples, clerc régulier théatin, nommé le 27 mai 1675, fut transféré à Catane.

16. Emmanuel de la Torre, Espagnol, de l'Ordre de la Merci, nommé le 9 août 1688, mourut au mois de juillet 1694.

17. Jean Monréale, de Brindes, nommé par le roi le 4 juillet 1698, fut transféré à Rhegio le 21 mai 1696.

18. Barnabé de Castro, de Tolède, de l'Ordre de Saint-Augustin, nommé le 25 février 1697, fut transféré à Brindes trois ans après, c'est-à-dire, le 15 décembre 1700.

19. Jean Vua, de Melphi, de l'Ordre de Saint-François, nommé le 18 avril 1701, mourut au mois de janvier 1717.

20. Antoine Paterno, de Naples, nommé le 8 février 1719.

LANCIE. Il y eut un concile l'an 1285, *concilium lanciansense*, dans lequel l'archevêque de Gnesne, avec quatre évêques, excommunia Henri IV, duc de Silésie, pour s'être saisi de tous les biens de l'évêque de Breslaw, et de toutes les dîmes du clergé. (D. M.)

LANCILOT ou LANCELOT

(Corneille), religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, mort au mois d'octobre de l'an 1622, âgé de quarante-huit ans, a composé la vie de saint Augustin, et a fait quelques collections de ses ouvrages contre les protestans. (Valère-André. Le Mire.)

LANCILOT, que M Dupin appelle Lancelotte (Heuri), religieux de même Ordre, et frère du précédent, naquit à Malines l'an 1576. Il exerça les principales charges de son Ordre dans les Pays-Bas, fut docteur de Louvain, et mourut à Anvers au mois de janvier 1643, âgé de soixante-seize ans. On a de lui divers ouvrages de controverse contre les protestans, savoir : 1°. Le phare apostolique, ou démonstration de la vocation illégitime des ministres; à Anvers, 1611. 2°. Apologétique de cet ouvrage, contre Humius, *ibid.* 1616. 3°. L'hérétique, POURQUOI, résolu par le catholique, PARCE QUE; à Gand, 1615, et à Anvers, 1619. 4°. De la liberté de religion qu'on doit proscrire de la république chrétienne; à Mayence, 1622. 5°. Soixante et treize parallèles de saint Augustin catholique, et du faux Augustin hérétique, *ibid.* 6°. La couronne calvinienne, ornée de cinq pierres précieuses, avec une exhortation à l'empereur Ferdinand II, pour la proscription de l'hérésie du calvinisme; à Anvers en 1626. 7°. Explication de l'épître saint Jude, *ibid.* 8°. La bouche blasphématoire de Calvin, touchant

le désespoir de Jésus-Christ sur la croix, et la peine des enfers, fermée, *ibid.* 9°. La couronne de justice de l'Église triomphante, ou de la béatitude de l'âme et du corps; à Cologne, 1625. 10°. L'abécédaire luthéro-calviniste; à Gand, en 1617. 11°. La pierre de secours, ou explication du psaume, *Cum invocarem*, à Anvers, 1641. 12°. La Vigne de Marie, ornée de vingt pampres mystiques; à Gand, 1614. (Valère-André, Biblioth. belg. Le Mire. Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2000 et 2001.)

LANDAFF, *Landavia*, ville épiscopale d'Angleterre, sous la métropole de Cantorbéry, est située dans un fond sur le Taff à un mille de Cardiff, capitale du comté de Glamorgan. La cathédrale de Landaff est fort bien bâtie; mais la ville est peu de chose, et l'évêché est pauvre.

Évêques de Landaff.

1. Dubrice, est le premier évêque de Landaff, que l'on connaisse, quoique quelques historiens prétendent que l'évêché de cette ville fut fondé vers l'an 180 par le roi Luce. Dubrice fut établi archevêque de la province par saint Germain et saint Loup, lorsqu'ils vinrent de France en Angleterre pour combattre les pélagiens, et tint son siège, tantôt à Carlisle, tantôt à Landaff, où son corps fut apporté six cents ans après sa mort, arrivée le 4 novembre 522.

2. Teliau ou Élipd, disciple de Dubrice, lui succéda dans le siège de Landaff avec le titre d'archevêque.

3. Oudace, fils de Budic, roi de la Basse-Bretagne, succéda à Teliau, et obtint plusieurs privilèges à son église. Il mourut le 2 juillet.

4. Ubilwyn.

5. Aidan.

6. Elgistil.

7. Lunapei.

8. Comegeon ou Comergwin.

9. Argwistil.

10. Gurvan.

11. Guodloiv.

12. Edilbin.

13. Greciel.

14. Bertugwin.

15. Trychan.

16. Elvog.

17. Catgwaret.

18. Cerenbir.

19. Nobis.

20. Gulfrid.

21. Nudd.

22. Cinneliauc.

23. Libiau, mort en 929.

24. Marchluit, mort en 943.

25. Pater.

26. Gucan ou Gogwan fut sacré par saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry, l'an 982.

27. Bledvi, siège depuis l'an 993 jusqu'à l'an 1022.

28. Joseph, depuis le 1^{er} octobre 1022 jusqu'à l'an 1046.

29. Hercwald, sacré l'an 1056, mort l'an 1103, âgé de plus de cent ans.

30. Urbain, archidiacre de Landaff, sacré le 10 août 1107, mort en allant à Rome, l'an

1183. Il fit bâtir la cathédrale de Landaff telle qu'elle est aujourd'hui, le palais épiscopal, et plusieurs maisons canoniales. Il fit aussi rentrer dans son église un grand nombre de possessions qui lui avaient été enlevées.

31. Uthrid ou Uthred, depuis l'an 1139 jusqu'à l'an 1148.

32. Galfrid, mort l'an 1153.

33. Nicolas Gurgant, mort l'an 1183.

34. Guillaume de Salsmaric.

35. Henri, prieur d'Abergevenni, sacré l'an 1199, mort le 8 novembre 1218.

36. Guillaume, depuis 1219 jusqu'en 1229.

37. Élie de Radnor, mort le 6 mai 1240.

38. Guillaume de Burgo, chapelain du roi Henri III, siégea depuis l'an 1244 jusqu'au 11 juin 1253.

39. Jean de la Warc, mort le 30 juillet 1256.

40. Guillaume de Radnor, mort le 9 janvier 1265.

41. Guillaume de Brews, chanoine de Landaff, siégea depuis l'an 1266 jusque vers la fin du mois de mars 1287.

42. Jean de Monemutha, docteur en Théologie, siégea depuis le 10 février 1296 jusqu'au 8 avril 1323.

43. Jean d'Églescliff, dominicain, siégea depuis l'an 1323 jusqu'au 2 janvier 1346.

44. Jean Pascal, docteur en Théologie, de la noble famille des Pascals, dans le comté de Suffolck, fut fait évêque de Landaff, en 1347, et mourut le

11 octobre 1361. Il se rendit célèbre par sa doctrine et par son éloquence.

45. Roger de Cradock, de l'Ordre des Frères Mineurs, passa de l'évêché de Waterford à celui de Landaff l'an 1362, et mourut l'an 1382.

46. Thomas Rushook, dominicain, docteur en Théologie, et confesseur du roi Richard II, sacré le 3 mai 1383, fut transféré à Chichester au mois d'octobre 1385.

47. Guillaume de Bottlesham, passa de l'église de Landaff à celle de Rochester en 1389.

48. Edmond Brainfeld, moine de Saint-Edmond-Bury ou Burie, dans le comté de Suffolck, fut envoyé à Rome en qualité de procureur-général de sa congrégation. Le pape l'ayant nommé abbé du monastère de Saint-Edmond, il revint en Angleterre; mais le roi Richard II qui favorisait l'élection de Timworth que les moines avaient choisi pour leur abbé, fit renfermer Bromfeld dans la tour de Londres d'où il sortit après environ dix ans de captivité pour monter sur le siège épiscopal de Landaff en 1391. Il mourut en 1391 avec la réputation d'un homme très-savant.

49. Eideinan, abbé de Beaulieu.

50. André Barret, docteur en droit.

51. Jean Burghill, dominicain, confesseur du roi, transféré à Lichfield au mois de septembre 1398.

52. Thomas Pavarell, de l'Or-

dre des Carmes, docteur en Théologie, évêque de Landaff en 1399, passa à l'évêché de Winchester en 1407.

53. Jean la Zouch, de l'Ordre des Frères Mineurs, docteur en Théologie, fut sacré évêque de Landaff en 1408.

54. Jean Welle, du même Ordre, et docteur en Théologie, siégea depuis l'an 1423 jusqu'au mois de novembre 1440.

55. Nicolas Ashby, prieur du monastère de Westminster, fut sacré l'an 1441.

56. Jean Hunden, docteur en Théologie, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, selon Fontana, et non pas des Frères Mineurs, comme le dit Godwin dans son commentaire des évêques d'Angleterre, fut sacré en 1458, et abdiqua dans la suite. (Fontana, *In theatro dominicano*, p. 211.)

57. Jean Smith, docteur en Théologie, mort, comme l'on croit, le 16 octobre 1478.

58. Jean Marshall, docteur en Théologie de l'Université d'Oxford, siégea environ 18 ans.

59. Jean Ingleby, siégeait en 1497 et 1499.

60. Milon Sallez, abbé d'Abenden, siégea depuis le mois de novembre 1504 jusqu'à la fin de décembre 1516.

61. Robert Holgate, docteur en Théologie de l'Université de Cambridge, sacré le 25 mars 1537, passa sept ans après à l'archevêché d'York.

Conciles de Landaff.

Le premier se tint l'an 560

On y excommunia Mouric, roi de Clamorgan, pour assassinat. (*Reg. 12. Lab. 5. Hard. 3.*)

Le second, la même année. Le roi Morcan y fut absous d'un crime par lui commis. (*Ibid.*)

Le troisième, aussi la même année. On y excommunia Guidnerth, qui avait assassiné son frère Merchion pour parvenir à la couronne (*Ibid.*)

Le quatrième, l'an 887. On y excommunia Teudur. (*Angl. 1.*)

Le cinquième, l'an 950. On y reçut à pénitence le roi Nongui qui avait pillé les biens de l'Eglise. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le sixième, l'an 955, sur un diacre qui avait été tué aux pieds de l'autel. (*Ibid.*)

Le septième, l'an 982. Sur les mœurs. (*Angl. collect.*)

Le huitième, l'an 988. On y excommunia le roi Arthmaël pour avoir tué son frère Éliséd. (*Reg. 25. Lab. 9. Hard. 6.*)

Le neuvième, l'an 1034. On y excommunia le roi Mouric pour avoir violé les lieux saints qui servaient de refuge. (*Anglic. 1.*)

Le dixième, l'an 1056. On y excommunia toute la famille du roi Cargucain, à cause des violences qu'elle avait faites au neveu de l'évêque de Landaff. (*Ibid.*)

Le onzième, l'an 1159. On y excommunia aussi la famille royale. (*Angl. 1.*)

LANDAIS, *Landesium*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située en Berry, dans l'archiprêtré de Leuroux, au diocèse de Bourges, et fondée au

commencement du douzième siècle. Les seigneurs de Buzençais, s'ils n'en sont pas les principaux auteurs, passent du moins pour bienfaiteurs de ce monastère où l'on voyait leurs tombeaux. En 1484, Pierre de Brilbac, seigneur d'Argy, voulut passer pour en être le fondateur; il est vrai que cette famille, ainsi que celle de Brie, y ont fait beaucoup de bien. Il paraît par le martyrologe MS. de Landais, que cette abbaye fut d'abord occupée par des religieuses, auxquelles Archambaud d'Argy, et Etienne Musel donnèrent des biens considérables en 1116. (*Gallia christ., t. 2, ch. 200.*)

LANDELIN (saint), fondateur de Lobes, premier abbé de Crèpin en Hainault, était fils d'un gentilhomme français; il naquit vers l'an 623 dans le village de Vaux, au diocèse de Cambrai, à une lieue de Bapaumes en Artois. Saint Aubert le baptisa à l'âge de dix ans, et à la prière de ses parents, voulut bien se charger de son éducation. Il le mit dans une maison religieuse, dans laquelle il mena une vie si édifiante, que ce saint le jugea digne d'être employé au ministère de l'Eglise : mais Landalin en fut détourné par quelques-uns de ses proches qui le débauchèrent. Séduit encore plus par leurs exemples que par leurs discours, il s'enfuit secrètement de la communauté du saint évêque, changea d'habit et de nom, se fit appeler *Maurose*, et s'abandonna à toutes sortes de désordres en la

compagnie de ceux qui l'avaient perverti, s'étant rendu voleur, assassin et brigand avec eux. Mais la mort subite d'un d'entre eux, et la révélation qu'il eut de son malheur éternel, l'effrayèrent tellement, que craignant de subir un semblable châtement, il alla, tout fondant en larmes, se prosterner aux pieds de saint Aubert qui n'avait cessé de le pleurer jour et nuit depuis qu'il s'était perdu, et le supplia de l'admettre à la pénitence. Saint Aubert le mit dans un monastère pour y expier ses crimes : Landelin y demeura renfermé pendant plusieurs années, s'adonnant aux exercices d'une pénitence la plus rigoureuse. L'an 651, il fut ordonné prêtre par saint Aubert. Au retour d'un voyage qu'il fit en Italie, il résolut de se renfermer dans une solitude pour le reste de ses jours. Ce fut à Lobes, lieu du diocèse de Cambrai sur la rivière de Sambre : mais dans le pays de Liège, il fonda encore d'autres abbayes. Après quoi il se retira dans une épaisse forêt du Hainaut entre Mons, Sains-Guislein et Valenciennes. Le grand nombre de ceux qui voulurent y rester pour servir Dieu avec lui, obligea saint Landelin à y bâtir un monastère : c'est ce qui a donné l'origine à l'abbaye de Crèpin, qui est dans le diocèse de Cambrai, sous la règle de Saint-Benoît. Comme toute sa vie depuis sa conversion n'avait été qu'un sacrifice continu de pénitence, il la finit dans le

même esprit, et il mourut : la cendre et le cilice vers l'an 686, selon les uns, ou même après l'an 691, selon d'autres. Il fut enterré dans l'abbaye de Crèpin. On fait sa fête le 15^e mois de juin, qui est le jour de sa mort. (*Voy.* Mabillon, deuxième siècle bénédict. Surius, *Landus. Baillet*, t. 2, 15 juin.)

LANDEVENEC, *Landevenecum*, abbaye de l'Ordre de Saint Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, était située en Bretagne, au diocèse de Quimpercorentin, à trois lieues de Brest sur la même baye au bord de la mer. Quelques-uns disent qu'elle fut fondée par Grallon, roi des Bretons; d'autres assurent avec plus d'apparence qu'elle fut dans le cinquième siècle par Grallon, comte de Cornouailles, l'an 405 : ou y voyait son tombeau. M. Baillet dit que saint Quinolé, autrement saint Guingalois, jeta les fondemens de ce monastère vers l'an 480. et en fut le premier abbé. Il ajoute : La maison devint très-florissante par la discipline qu'il y établit, jusqu'à ce que dans la suite elle embrassa la règle de Saint-Benoît, l'an 818. (*La Martinière, Dictionnaire géographique.*)

LANDEVES, *Landevæ*, abbaye régulière de l'Ordre de Saint-Augustin, était située dans le Rethelois, auprès et à la droite de l'Aisne, au diocèse de Reims. Ce ne fut d'abord qu'un prieuré conventuel de chanoines réguliers, fondé en 1219, sous la dé-

pendance du Val-des-Écoliers. Il fut érigé en abbaye en 1623, et uni à la congrégation de Sainte-Généviève en 1656. (*Gal-lia christ.* tom. 9, col. 296.)

LANDMETER (Laurent), de Tournai, de l'Ordre de Prémontré, fleurit vers l'an 1630. On a de lui, un commentaire sur la règle de Saint-Augustin, imprimé à Louvain en 1621; un traité de l'Ancien Clerc ou du Moine Clerc, en 3 livres, à Anvers, 1635; et un autre traité de la Louange de la vérité, *ibid.* 1645. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1797.)

LANDOALD (saint), missionnaire des Pays-Bas, et compagnon de saint Amand. Il était prêtre de l'Eglise de Rome, originaire d'une famille des Lombards, considérée pour son éminente vertu. Il s'associa avec saint Amand, qui venait de faire instance auprès du pape saint Martin, pour obtenir la permission de continuer ses missions en qualité d'évêque apostolique. Lorsqu'après avoir visité divers monastères de France, ils furent arrivés dans le pays d'entre la Meuse et l'Escaut, saint Remacle qui avait été sacré évêque de Maastricht en la place de saint Amand, le pria de lui laisser saint Landoald, pour le soulager dans son ministère épiscopal. Notre saint eut un grand champ dans toute l'étendue du diocèse de Maastricht pour exercer sa patience et sa charité. Un homme riche et qualifié lui ayant donné un

fonds dans la terre de Wintershowen sur la rivière de Herck à l'occident de Maastricht, il y bâtit une église qu'il fit dédier par saint Remacle, sous le nom de saint Pierre, et il y forma une petite communauté : ce fut vers l'an 659. Il mourut l'an 667, et fut enterré dans son église de Wintershowen où Dieu fit divers miracles par son intercession. On fit plusieurs translations de son corps; mais la plus célèbre se fit l'an 980, le 13 de juin, jour que l'on a érigé en fête, et qui est la principale de notre saint, après celle du 19 de mars, qu'on croit être le jour de sa mort. (Baillet, t. 1, 19 mars.)

LANDON, du pays des Sabins, succéda au pape Anastase III, le 4 décembre 914. Il mourut le 25 avril de l'année suivante, après avoir gouverné quatre mois, vingt-deux jours, et eut Jean X pour successeur. (Luitprand, l. 2, c. 13. Baronius, à l'an 912.)

LANDRIANUS (Ignace). On a de lui, un traité de l'Enfante-ment de la Vierge, de la Divinité et humanité de Jésus-Christ, à Milan, en 1639. (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 2055.)

LANDRY (saint), *Landericus*, évêque de Paris. On croit qu'il succéda à l'évêque Audebert vers le milieu du septième siècle, du temps du roi Clovis II; et quoique le temps de son épiscopat n'ait pu être fort long, on ne laisse point d'entrevoir qu'il a été fort rempli d'actions saintes qui l'on fait regarder comme un

grand serviteur de Dieu, et un pasteur plein de zèle et de charité. On lui attribue la construction du célèbre hôpital de Saint-Chrystophe, qui n'est autre que l'Hôtel-Dieu, près de l'église cathédrale de Notre-Dame et de la maison épiscopale, dont plusieurs le croient fondateur. Ces monumens de sa charité, et ce qu'on dit de ses autres vertus, n'ont pu empêcher quelques savans de soutenir que l'église de Paris n'avait pas eu d'évêque du nom de *Landry* du temps du roi Clovis, ni même depuis, et qu'on avait pris pour lui un évêque de Meaux de ce nom, qui vivait au commencement du huitième siècle; mais on leur oppose des titres de ce temps où l'on a eu soin de conserver au moins son nom et sa mémoire, avec quelque idée générale de son mérite. Outre cela, on peut produire des lettres patentes de Clovis II, données la seizième année de son règne, pour autoriser un privilège réel accordé à l'abbaye de Saint-Denis par saint Landry que ce prince qualifie homme apostolique. Quelques-uns croient qu'il est mort l'an 657, et d'autres l'an 660. Il fut enterré dans l'église de Saint-Germain-de-l'Auxerrois de Paris, où l'on dit que Dieu accorda diverses grâces à ceux qui s'adressaient à lui par l'intercession de ce saint évêque. Sa fête est marquée au 10 de juin auquel elle se célèbre d'office semidouble dans la ville et le diocèse de Paris. Le père Dubois, Hist.

de l'église de Paris. Le père Cointe, Annal. eccl. Baillet, t. 10 juin.)

LANDSMEERE (Guillaume de), natif de Calais, jésuite, entra dans la société en 1611 et mourut au mois de décembre 1666. On a de lui, des controverses contre Jacques-Laurent, prêchant d'Amsterdam, imprimées à Anvers en 1651, et la réfutation d'un écrit du même sur la présence réelle dans l'Eucharistie, *ibid.* en 1642. On a aussi du même auteur, des œuvres de piété, imprimées à Anvers en différentes années. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 2264 et 2265.)

LANFRANC (B.), archevêque de Cantorbéri, était fils d'un conseiller du sénat de Pavie en Lombardie, nommé *Hambold*. Ayant perdu son père, il alla étudier à Boulogne, vint en France, et se fit religieux dans l'abbaye du Bec dont il devint prieur. Il avait quelque liaison avec Béranger; mais il ne l'eut pas plutôt reconnu novateur sur la présence de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel, qu'il s'éleva avec force contre lui. Il le combattit dans un concile de Rome de l'an 1050, et dans plusieurs autres. Il devint ensuite premier abbé de Saint-Étienne de Caen; et après avoir refusé l'archevêché de Rouen, il fut contraint par le pape Alexandre II d'accepter celui de Cantorbéri l'an 1070. Il soutint avec zèle les droits de son église contre l'ar-

archevêque d'Yorck qui lui disputait la primatie, réforma ses clercs et ses religieux, corrigea les vices de son peuple, et lui rendit la paix, répara beaucoup d'églises et de monastères de son diocèse, fonda deux hôpitaux, fit plusieurs beaux réglemens dans le concile national qu'il assembla à Londres l'an 1075, et ne cessa d'instruire, d'écrire et d'édifier par les rares exemples d'humilité, de détachement, de modestie et de charité qu'il donna jusqu'à sa mort arrivée le 24 ou le 28 de mai 1089. Son nom est marqué au 3 juillet dans le martyrologe des bénédictins, et dans ceux de diverses églises de France, d'Allemagne et d'Italie.

Nous avons de Lanfranc un commentaire sur les épîtres de saint Paul, où l'on trouve plusieurs passages de saint Augustin, et une grande partie du commentaire sur cet apôtre, attribué à saint Ambroise. Pierre Lombard cite quelques endroits du commentaire de Lanfranc sur saint Paul, qui ne se trouvent pas de la même manière dans celui-ci. Un traité du corps et du sang de Jésus-Christ, qui est une réutation de l'écrit de Béranger contre la présence réelle. Un traité du secret de la confession, où il dit qu'on peut faire la confession des péchés occultes à tous les ecclésiastiques, et même aux laïcs. Il entend peut-être par la confession des péchés occultes, une confession en général, sans spécifier aucun péché

particulier. Des remarques sur Cassien. Un sermon qui est au quatrième tome du spicilége. Plusieurs lettres; trois au pape Alexandre II, dans l'une desquelles il demande avec instance la permission de quitter son archevêché; une à Hildebrand, archidiacre de Rome, par laquelle il l'avertit que la contestation sur la primauté de l'église de Cantorbéri est finie à son avantage; une à l'archevêché d'Yorck, dans laquelle il décide qu'il n'est point permis à un homme, ou une femme, séparés pour cause d'adultère, de se remarier; une à Jean, archevêque de Rouen, touchant quelques rits de l'Église: il y soutient qu'on ne doit pas donner le maniple en conférant l'ordre de sous-diacre; quatre au même archevêque, dont les deux premières regardent un démêlé qu'il avait eu dans l'église de Saint-Ouen; quatre en faveur de Baudouin, abbé de Saint-Edmond et de ses religieux; deux à l'évêque Herfast, touchant un homme qu'il avait ordonné diacre, sans qu'il eût reçu aucun ordre; et un autre qui avait été promu au sacerdoce, sans le mériter; une à Maurice, élu évêque de Londres, auquel il répond qu'il faut mettre en pénitence ceux qui avaient pris un homme qui était mort entre leurs mains. Beaucoup d'autres lettres sur des affaires particulières. Lanfranc avait fait aussi une histoire ecclésiastique; la Vie de Guillaume-le-Conqué-

rant, et un commentaire sur les psaumes qui sont perdus. On lui attribue encore les statuts de l'Ordre de Saint-Benoît, faits pour les moines d'Angleterre, qui ne sont pas de lui. Lanfranc est simple dans son style, mais juste dans ses raisonnemens. Il savait bien les Pères latins et les canons de l'Eglise, sur lesquels il appuie sa décision. Ses œuvres furent imprimées pour la première fois par D. Luc d'Acheri l'an 1648, à Paris, chez Billaine. On les trouve aussi dans la Bibliothèque des Pères. (Sigebert, *De vir illustr.* c. 155. Trithème et Bellarmin, in *Catal.* Dupin, Bibl. du onzième siècle. Baillet, t. 2, 3 juillet. Dom Rivet, Hist. littér. de la France, t. 8.)

LANG ou LANGIUS (Jean-Michel), né le 9 mars 1664 à Ezelwangen, dans le duché de Saltzbach, fut très-versé dans la connaissance des langues orientales, qu'il étudia à Altorff sous le célèbre Wagenseil; étant allé à Jéna, il y étudia l'arabe, et y enseigna publiquement la morale et la Théologie naturelle. Il fit un voyage à Hall, et y obtint ses licences par une thèse publique : *De efficaciâ Verbi et sacramentorum per homines malos administratorum*. Il fut créé docteur, et reçu dans le sénat académique d'Altorff en 1697. Il y fut professeur en Théologie, et peu après pasteur sans quitter le premier emploi. Il mourut à Prentzlow le 20 juin 1731. *Saphilologia barbaro-græca*, son *Traité de fabulis mahumedicis*, publié

en 1697, in-4°, et tout ce qui est donné sur l'Alcoran, est estimé. On a encore de lui : *De genealogiâ Christi ex patribus secundum carnem, dissertatione Theologicâ*, in-4°. *Ad poëtam barbaro-græcam succincta introductio* : *Tractatus de nuptiis et divortiiis*, in-4°. etc. (Först Zeltner dans les vies des professeurs d'Altorff, et la Bibliothèque germanique, tom. 23, p. 234 et suiv.)

LANGÉ ou LANGIUS (Paul) bénédictin allemand, natif de Zwickau, dans le Voigtlande de Misnie, embrassa l'Ordre de Saint-Benoît l'an 1487, au monastère de Bozan, près de Zeitz en Misnie. Il composa la chronique des évêques de Zeitz en Saxe, depuis 968 jusqu'en 1515. Pistorius a publié cette chronique l'an 1533, et les protestans l'ont souvent citée, parce que Lange y fait, ou ne sait pourquoï, l'éloge de Luther de Carlostad et de Melancthon.

LANGÉ (François), habile avocat au parlement de Paris, élu de Reims, et mourut à Paris l'onzième de novembre 1681, âgé de soixante-quatorze ans. On a de lui : la Nouvelle pratique civile, criminelle et bénéficiale ou le nouveau praticien français, et réformé suivant les nouvelles ordonnances.... avec un Traité du droit d'indult, et un Traité de la juridiction ecclésiastique, à Paris, chez Robertel, 1729, 2 volumes in-4°. treizième édition. (*Journal de Sav.* 1729, p. 498.)

LANGES (M. de), a donné.

L'Histoire du vieux et du Nouveau-Testament, par demandes et par réponses, avec des réflexions morales, à Liège 1718, 3 volumes in-8°. Cet ouvrage est à l'usage des enfans. L'auteur s'est attaché à la chronologie d'Usse-rius; pour remplir le vide depuis les Machabées jusqu'à Jésus-Christ; il a extrait de l'histoire des Juifs par Josephe, les faits les plus considérables de ces temps-là : les réflexions morales sont recueillies de différens auteurs, mais elles n'en sont pas moins solides pour n'être pas nouvelles. (Journal des Savans 1718, pag. 535.)

LANGELÉ (D. Jacques), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné l'histoire du saint Suaire de Compiègne, Paris, en 1684, in-12. On trouve dans cet ouvrage un grand nombre de recherches curieuses, touchant les cérémonies observées par les anciens, lorsqu'on ensevelissait les morts, avec un abrégé de l'histoire des saints Suaires de Turin et de Besançon. (Journal des Savans, 1684, p. 350 de la première édit., et 221 de la seconde.)

LANGELIER (Nicolas), Parisien, évêque de Saint-Brieux, mort en 1595, a donné un écrit contenant les raisons qui l'ont retenu en l'union des catholiques, contre la partialité des hérétiques et schismatiques; à Dinan, en 1593. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du seizième siècle, col. 1405.)

LANGERS ou LANGEST, ou

LANGEZ ou LANGEIS, petite ville de France dans la Touraine, située un peu au-dessus du lieu où se joignent l'Indre et la Loire, *Langestum vicus albigensis*. Jean de Montsoreau tint un concile à Langeis avec ses suffragans en 1278, dans lequel il publia seize canons.

Le premier défend aux prélats d'exiger le droit de procuration, quand ils ne visitent point les églises.

Le second défend aux archidiaques et aux archiprêtres d'avoir des officiaux hors des villes.

Le troisième est contre les mariages clandestins.

Le quatrième défend aux prêtres d'avoir avec eux les enfans de leurs concubines, ni de leur rien léguer.

Le cinquième défend aux exécuteurs des testamens et à leurs procureurs, d'acheter aucun des biens contenus dans le testament; et déclare nuls les contrats faits au contraire.

Le sixième déclare indignes de legs, ceux qui sont demeurés un an excommuniés, au mépris des clefs de l'Eglise.

Le septième soumet aux censures de l'Eglise ceux qui abusent des lettres apostoliques.

Le huitième défend de donner des cures à ferme, sans le consentement de l'évêque diocésain.

Le huitième porte, que l'on n'excommuniera pas généralement tous ceux qui communiquent avec des excommuniés.

Le onzième fait défenses d'envoyer dans des prieurés, des mo-

nes qui n'aient pas dix-huit ans.

Le douzième porte, qu'on ne recevra point plus de religieux ou religieuses, que les monastères n'en peuvent nourrir.

Le treizième veut qu'on mette plus d'un moine dans chaque prieuré.

Le quinzisième ordonne qu'on ne recevra point d'avocats séculiers dans les tribunaux ecclésiastiques, qu'ils n'aient au moins étudié le droit canon et civil pendant trois ans.

Le seizième oblige les officiaux et autres officiers ecclésiastiques, de jurer qu'ils ne recevront point de présens, et qu'ils rendront bonne justice. (*Lab. 11. Hard. 7.*)

LANGEVIN (Eléonor), docteur de Sorbonne, était natif de Carentan, diocèse de Coutances. Il prit le bonnet le 30 septembre 1662, et mourut le 20 juillet 1707. Nous avons de lui, un savant ouvrage de controverse contre le livre de M. Masius, docteur et professeur en Théologie à Copenhague, intitulé : Défense de la Théologie luthérienne contre les docteurs de l'Eglise romaine. M. Langevin prouve qu'il est impossible que l'Eglise romaine ait changé de doctrine dans aucun des points controversés entre les catholiques et les protestans, et qu'il réduit au nombre de quarante-cinq. Son ouvrage est divisé en quatre parties. Il prouve dans la première en général, l'impossibilité des prétendus changemens de doctrine dans l'Eglise. Il montre dans la seconde, que les

moyens par lesquels on prétend que ces changemens sont arrivés, ne peuvent jamais les avoir produits. Il examine dans la troisième les époques de ces changemens marquées par les protestans. Il soutient dans la quatrième, que la doctrine de Luther, loin d'être l'ancienne doctrine de l'Eglise, n'est qu'un assemblage de diverses hérésies condamnées long-temps avant qu'il fût au monde, et la plupart dans les quatre premiers siècles de l'Eglise. L'ouvrage de M. Langevin, imprimé à Paris en 1701, est intitulé : *L'insaisissabilité de l'Eglise dans tous les articles de sa doctrine, touchant la foi et les mœurs, pour servir de réponse au livre de M. Masius, docteur et professeur à Copenhague, etc.* (Biblioth. des Ant. ecclés. dix-septième siècle, part. 4.)

LANGIUS (Jochim), professeur en Théologie, et ministre de la parole de Dieu, à Berlin. Nous avons de lui : 1°. *Clavis hebraei codicis*, in-8°. 2°. *Oratoria sacra, ab artis homilicæ vanitate repurgata... Accedit specimen commentarii parismatici*, in-8°. 3°. *Medicina mentis*, etc.. in-4°. 4°. *Mysterium Christi ac christianismi in fasciis typicis antiquitatum biblicarum V. T. quo ritus Hebræorum ecclesiastici, circa loca, personas, tempora et actiones ita explicantur, ut præter usum hermeneuticum inde redundantem, nucleus evangelicus, seu veritas quæ in Christo est, ac in christianismi praxi vigere debet evoluta commend-*

tur, in-4°. 5°. *Commentatio historico-hermeneutica de vitâ et epistolis apostoli Pauli*, in-4°.

LANGLET (Antoine), avocat. Nous avons de lui, l'Idée des oraisons funèbres avec la comparaison de celles de Bossuet et de Fléchier, 1745, in-12; les œuvres de M. Coffin, avec la vie de l'auteur, 1755, 2 vol. in-12.

LANGLOIS (Jean-Baptiste), jésuite, né à Nevers le 8 mars 1663, entra dans la compagnie à Paris le 3 octobre 1676, et y mourut le 12 octobre 1705. C'est lui qui est auteur de tous les écrits qui ont paru contre l'édition des ouvrages de saint Augustin, donnée par les PP. bénédictins. Ces écrits sont : 1°. Lettre aux RR. PP. bénédictins de la congrégation de S.-Maur sur le dernier tome de leur édition de saint Augustin. 2°. Mémoire adressé à messieurs les prélats de France, sur la réponse d'un théologien des pères bénédictins. 3°. La conduite qu'ont tenue les pères bénédictins, depuis que l'on a attaqué leur édition de saint Augustin. On a encore du père Jean-Baptiste Langlois, l'Histoire des croisades contre les Albigeois, à Paris et à Rouen, 1703, in-12, en 8 livres. La journée spirituelle à l'usage des collèges, et un petit in-12, du Respect humain, imprimé à Paris en 1703. (Voyez l'Histoire de la nouvelle édition de saint Augustin donnée par les pères bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, par

dom Vincent Thuiller, publiée après sa mort en 1736, in-4°.)

LANGLOIS (M.), officier de la varenne du Louvre. Nous avons de lui, le Dictionnaire des chasses, contenant l'explication des termes et le précis des réglemens sur cette matière, ouvrage autrefois utile et nécessaire aux seigneurs, aux officiers de la juridiction, aux gardes et à tous les chasseurs, à Paris chez Prault le père, 1739, in-12.

LANGLOIX (Simon-François), notaire au Châtelet de Paris, est auteur du Traité des droits, privilèges et fonctions des conseillers du roi, notaires-gardes-notes, et gardes-scel de Sa Majesté au Châtelet de Paris; avec le recueil de leurs chartres et titres; à Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, 1738, in-4°.

LANGONET, *Langonium*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située en Bretagne, au diocèse de Quimpercorentin. Elle fut fondée par Conan III, duc de Bretagne, l'an 1136.

LANGTON (Etienne), Anglais, chancelier de l'université de Paris, cardinal du titre de Chrysogone, et archevêque de Cantorbéri, mort l'an 1228, a laissé : 1°. l'Histoire de la translation du corps de saint Thomas de Cantorbéri, à la fin des lettres de ce saint, imprimées à Bruxelles l'an 1682. 2°. Une lettre au roi Jean, dans le troisième tome du spicilège. 3°. Quarante-huit statuts dans les conciles. 4°. Des commentaires sur l'Ecriture-Sainte et plusieurs

sermons manuscrits. (Trithème, in *Catal. Pitseus, de Script. angl.*)

LANGTON (Simon), Anglais, frère d'Etienne Langton, archevêque de Cantorbéri, mourut l'an 1248, et laissa des lettres et un livre intitulé : *De pœnitentia Magdalene.* (Pitseus.)

LANGTON (Jean), carme, Anglais de nation, et docteur en Théologie dans l'université d'Oxford, parut avec avantage au concile de Bâle, et mourut dans la même ville en 1434. Il a composé une histoire d'Angleterre, et quelques ouvrages contre un hérétique nommé Henri Crump, entre autres l'examen de ses erreurs. (Pitseus.)

LANGUE ou LANG (Jean), connu sous le nom de *Joannes Langus*, jurisconsulte allemand, natif de Freystadt, ville du duché de Tessen en Silésie, apprit les langues savantes, le droit et les belles-lettres, qu'il enseigna en divers endroits. Depuis il fut chancelier de l'évêque de Breslaw, et conseiller ordinaire de l'empereur Ferdinand, qui l'employa en diverses négociations importantes. Il mourut à Schweidnitz.

LANGUE, *lingua*. Ce terme se prend, ou pour la langue matérielle qui est l'organe du parler, ou pour le langage que l'on parle, et l'on forme plusieurs questions sur la langue prise en ce second sens, c'est-à-dire, pour le langage. Y a-t-il une langue naturelle à l'homme, comme on dit qu'il y a un chant

naturel aux oiseaux, et un cri naturel aux animaux ? Dieu est-il auteur de la première langue, et l'a-t-il donnée à Adam par infusion ? Cette langue subsistait-elle encore, et quelle est-elle ? D'où vient la multitude des langues, et combien s'en forma-t-il à la confusion de Babel ?

L'homme et les animaux ont certains sons, certains mouvements, certains signes naturels pour marquer la joie, le plaisir, la douleur, les désirs et les autres passions, mais ils n'ont point de langage naturel. Si les hommes avaient un langage qui leur fût naturel, tous le parleraient, ou du moins ils auraient un grand penchant, de grandes dispositions à le parler, il en resterait beaucoup de vestiges parmi les différens peuples du monde. Les enfans abandonnés, exposés, sourds, parlaient ce langage. L'expérience dément tout cela. Qu'on laisse un enfant sans lui parler, il ne parlera jamais aucune langue, ni connue ni inconnue. Melabdin Echebas, roi d'Indostan, ou grand-Mogol ayant fait élever un enfant loin de la compagnie des hommes, l'enfant demeura sans jamais parler. (*Purchas*, l. 1, c. 1, *apud Walton proleg.* 1, n° 3.) On trouva en 1661 deux garçons âgés d'environ neuf ans, au milieu d'une troupe d'ours en Pologne; on en prit un; on fit ce qu'on put pour lui apprendre à parler, sans qu'on en pût venir à bout, quoiqu'il n'eût aucun défaut dans la langue, au rap-

port des médecins. L'homme n'a donc point de langage naturel, et il faut reconnaître Dieu, non-seulement comme le créateur de l'univers qu'il tira du néant, mais aussi comme l'auteur du langage du premier homme qu'il créa dans un état parfait et capable par conséquent d'exprimer aussitôt ses pensées et ses sentimens. L'Ecriture le marque assez, en nous montrant Adam qui parle à sa femme, et qui impose des noms à toutes les choses, dans un temps où il n'avait pu avoir le loisir de former une langue.

Mais quelle était cette première langue que Dieu donna à Adam ? Gorope Becan soutient sérieusement que c'était la flamande (*Origin. antuerps. l. 5, p. 539*), et presque toutes les langues d'Orient prétendent à cet honneur ; mais la plupart des critiques donnent la préférence à la langue hébraïque, quoique plusieurs d'entre eux croient en même temps que cette langue, telle que nous la voyons aujourd'hui dans la Bible, et telle qu'elle était du temps de Moïse, n'est pas la langue primitive dans sa pureté. Le plus grand nombre des langues orientales sont dérivées de la langue hébraïque, et les plus anciens livres du monde sont écrits dans la même langue. Sa brièveté, sa simplicité, son énergie, sa fécondité, l'étymologie des noms des premiers hommes, qui se trouvent naturellement dans cette langue ;

les noms des animaux qui sont tous significatifs dans la langue hébraïque, et qui marquent la nature et la propriété de ces mêmes animaux, tous ces caractères réunis forment un préjugé très-favorable pour sa primauté et son excellence.

La multitude des langues est venue de la confusion de Babel, et l'on n'est point d'accord sur la manière dont arriva cette fameuse confusion, ni sur le nombre de langues qui s'y formèrent. On doute si Dieu tout d'un coup fit oublier à tous les hommes leur propre langue, pour leur en donner d'autres toutes nouvelles ; ou si confondant leurs idées, il mit dans leurs bouches différens dialectes de la première langue qui demeura entière dans quelques familles seulement, ou enfin, si Dieu ayant permis que les hommes se brouillassent et se séparassent, leur séparation donna lieu au changement de langage par une suite de l'éloignement des lieux et du défaut de commerce. Ces divers sentimens ont chacun leurs défenseurs. Pour le nombre des langues qui se formèrent à la confusion de Babel, rien de plus incertain. La plupart des anciens le font monter à soixante-dix, d'autres à soixante douze ; d'autres à soixante-quinze : saint Pacien, évêque de Barcelone, en compte cent vingt (*contra Novatian*). Il y en a qui n'en comptent que vingt, d'autres douze, et d'autres les réduisent à trois.

(*Voyez* les *prolégomènes* de Valtou, de M. Dupin, du père Frassen, la *Méthode d'étudier* du père Thomassin; les lettres des théologiens de Hollande, et les réponses qu'on y a faites; la *Dissertation* de dom Calmet sur la confusion des langues; le *Recueil d'observations critiques* sur l'origine des langues par M. de Penaver.)

LANGUE DES ANGES. Saint Paul dit, dans le ch. 13 de sa première épître aux Corinthiens, que quand il parlerait la langue des anges et des hommes, s'il n'a pas la charité, cela ne lui servira de rien. L'apôtre en s'exprimant de la sorte, use d'une hyperbole semblable à celle par laquelle nous disons tous les jours une beauté divine, une voix angélique; car les anges n'ont point de langue sensible et commune; s'ils parlent à Dieu, s'ils se parlent entre eux, c'est par une opération de leur esprit et de leur volonté, par laquelle ils se communiquent réciproquement leurs pensées.

LANGUE, par rapport à l'office divin. (*Voyez* OFFICE DIVIN.)

LANGUE, par rapport aux chevaliers de Malte, signifie une nation. Ainsi les langues sont les différentes nations dont cet Ordre est composé. (*Voy.* MALTE.)

LANGUES (don des), grâce que Dieu fait à un homme quand il lui donne, par miracle et sans étude, la connaissance et l'usage d'une langue qu'il ne sait pas; en sorte qu'il l'entende ou qu'il la parle, ou qu'il l'entende

et qu'il la parle en même temps. Le Saint-Esprit, en descendant sur les apôtres le jour de la Pentecôte, leur accorda le don des langues qui se répandit sur un grand nombre d'autres fidèles et qui subsistait encore dans l'Eglise du temps de saint Irénée, comme il le témoigne, liv. 5, ch. 6.

LANGUET DE LA VILLE-NEUVE DE GERGY (Jean-Joseph), évêque de Soissons, puis archevêque de Sens, de l'académie française, docteur de Sorbonne et supérieur de la société royale de Navarre, mort au mois de mars 1753, a laissé: le *Traité du véritable esprit de l'Eglise* dans l'usage de ses cérémonies, 1715, in-12. *Traité de la confiance en Dieu*, 1720, in-12. *Vie de Marie Alacoque*, 1729, in-4°. *Traduction des psaumes de David selon la vulgate*, 1744, in-12. *Traité sur les moyens de connaître la vérité dans l'Eglise*, in-12. *Histoire abrégée de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, pour servir aux petites écoles, in-8°. *L'office de la semaine-sainte en latin et en français*, à l'usage de Rome et de Paris, avec des réflexions et méditations. *Prières et instructions pour la confession et communion*, dédiées à la reine, in-8°. *Lettres à M. le cardinal de Noailles*, sur quelques religieuses de Port-Royal exilées. Plusieurs ouvrages théologiques et polémiques en français, traduits en latin, et rassemblés en 2 volumes in-fol. 1752.

LANINI (M. l'abbé), Italien, est auteur d'une dissertation touchant la religion des Pères, qui fait partie d'un recueil intitulé : *Antichità illustrata*, publié à Florence en 1743, in-8°. (Journ. des Sav., 1743, p. 126.)

LANNES (D. Jean de), religieux et bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, ancien professeur en Théologie, a donné l'histoire du pontificat d'Eugène II dans laquelle on trouve bien des particularités curieuses, à Nanci, chez Pierre Antoine, 1737, in-12. Le même auteur a publié l'histoire du pontificat d'Innocent III à Paris chez Pierre Giffart, 1741, in-12. (Journal des Savans, 1738 et 1741.)

LANNOY, *Lanneium* ou *Alnetum*, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, était située dans le Beauvoisis, au diocèse et à cinq lieues de Beauvais, sur le Terrain. Elle fut fondée en 1135, par Lambert de Breteuil et son fils Rainaud, qui cédèrent pour cet effet tout ce qu'ils possédaient dans la terre de Briostel, et de là vient que cette abbaye a porté aussi le nom de Briostel; mais dans ce lieu situé dans un vallon entre deux bois, on manquait de tout ce qui est nécessaire à la vie, et l'on transféra, vers la fin de 1137, la maison à Lannoy, et Matthieu de Plocis la dota l'année suivante 1138. Ce monastère fut d'abord soumis à l'abbaye de Savigny, avec laquelle il passa en 1147 de l'Ordre de Saint-Benoît à celui de Cîteaux, et reçut la réforme vers le milieu du dix-

septième siècle. (*Gallia christ.* t. 9, col. 838.)

LANOY (François), Parisien, de l'Ordre des Minimes, dans le dix-septième siècle, a donné : 1°. l'Histoire des saints chanceliers de France, à Paris en 1634. 2°. Une chronique de son Ordre, *ibid.* 1636. 3°. Le Bullaire du même Ordre, *ibid.* (Dupin, Table des Aut. eccl. du dix-septième siècle, col. 1830.)

LANSPERGE (Jean), surnommé *le Juste*, à cause de sa vertu, naquit à Lansperg, ville du duché de Bavière en Allemagne, et fit ses études à Cologne où il entra chez les chartreux. Il fut prieur d'une maison qui est près de Juliers, et se signala par sa piété, ainsi que par son zèle contre Luther et Calvin. Il mourut à Cologne au mois d'août 1539, en la trentième année de sa profession. Nous avons de lui, des paraphrases et des sermons sur les éptres et les évangiles des dimanches de l'année; les entretiens de Jésus-Christ avec l'âme fidèle; les canons de la vie spirituelle; et divers autres traités de dévotion, recueillis en 5 volumes in-4°, et imprimés à Cologne en 1693. (Pectreius, Biblioth. carth. Possevin, in *Appar.*)

LANSSELIUS (Pierre), de Graveline, jésuite, mort le 16 août 1633, âgé de cinquante-deux ans, a donné : 1°. des notes sur les ouvrages attribués à saint Denys l'Aréopagite, à Paris en 1615. 2°. Dispute apologétique de saint Denys et de ses écrits, à

Anvers en 1633. 3°. Supplément aux notes sur saint Denys, *ibid.*, en 1624. 4°. Réfutation des calomnies que Casaubon attribue à saint Justin, à Paris en 1615. (Dupin, Table des Aut. ecclés. du dix-septième siècle, col. 1819.)

LANTENAC, *Lauteniacum*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît et de la congrégation de Saint-Maur, située en Bretagne, au diocèse de Saint-Brieux, sur la rivière de Blavet, à une demi-lieue de la petite ville de la Chèze. Elle fut fondée en 1153 par Eudon, pour lors paisible possesseur du duché de Bretagne. (La Martinière, Dictionn. géogr.)

LANUZA, (Jérôme - Baptiste de Sellan de), religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, naquit à Ixar, bourg de l'Aragon dans le diocèse de Saragosse en Espagne, le 23 octobre 1553. Il eut pour père Michel - Baptiste de Sellan, et pour mère Catherine de Lanuza, tous deux recommandables par leur probité et par leur noblesse. Il renonça à toutes les espérances du siècle, pour embrasser l'institut des Frères Prêcheurs dont il reçut l'habit dans le couvent de Valence le 18 septembre 1569. Il y enseigna la Théologie avec le plus grand éclat, et y prêcha avec des fruits incroyables. Ayant été nommé provincial de la province d'Aragon en 1566, il y fit fleurir la science et la régularité, avec un zèle et une ardeur qui le firent appeler le saint Dominique de son siècle. Philippe III, roi d'Espagne, le nomma en

1616 à l'évêché de Balbastre, d'où il fut transféré en 1622 à celui d'Albarazin. Lanuza entra dans l'épiscopat comme Barthélemi des martyrs, et il y vécut de même jusqu'à sa mort, arrivée le 15 décembre de l'an 1625, à l'âge de soixante-douze ans, et dans une haute opinion de sainteté. Nous avons de lui, des Traités évangéliques, dont le premier tome qui parut à Saragosse l'an 1612, en contient sept, qui sont remplis de la plus pure morale et des plus solides maximes de la vie chrétienne. Il a encore donné 3 volumes d'homélies sur toutes sortes de sujets de morale, qui ont été traduits en plusieurs langues, et particulièrement en latin par Onesime de Kien, capucin de Cologne sous le titre de *Medulla cecidri Libani*. (Nicolas-Antonio, *Biblioth. hisp.* Le père Tournou, *Homm. illustr. de l'Ordre de S.-Dominique*, t. 5, p. 55 et suiv.)

LANVAUX, *Landavallis*, abbaye réformée de l'Ordre de Cîteaux, était située en Bretagne, au diocèse et à quatre lieues de Vannes, sur le bord de la mer, dans la paroisse de Belair. Elle était fille de Begard, et fut fondée l'an 1138 par Alain de Lanvaux.

LAO (André), Sicilien, né à Catane en 1614, entra fort jeune dans l'Ordre des Carmes, et s'y distingua d'abord par sa piété et par sa science. Il enseigna avec succès la philosophie et la Théologie à ses confrères, donna des leçons publiques sur l'Écriture-Sainte dans l'université

de Padoue, et prêcha avec un applaudissement général dans les principales villes d'Italie. Son mérite l'éleva aux premières charges de l'Ordre, et lui en procura de très-honorables à la cour de Rome. Il n'était âgé que de vingt-six ans, lorsqu'il fut fait provincial de la province de Sicile. Il fut aussi vicaire et procureur-général de tout son Ordre, consultant des congrégations des rits et du saint-office, et examinateur des évêques. Plusieurs papes et un grand nombre de prélats des plus distingués l'honorèrent de leur estime, et le regardaient comme un des plus beaux ornemens, non-seulement de l'Ordre des carmes, mais aussi de la cour romaine. Ce digne religieux mourut à Gênes le 23 décembre 1675. On a de lui: 1°. *Compendiosæ totius philosophiæ disputationes in quibus dilucidè et succinctè rationes magni ponderis juxta angelicam divi Thomæ doctrinam, objectiones uniuscujusque funditus dispunguntur*. Naples, 1642, in-12 et in-4°. 2°. *In primam partem D. Thomæ disputationes theologicæ à quest. 1 usque ad quest. 23 inclusivè*, t. 1, in-folio, à Gênes, 1550. 3°. *In primam partem D. Thomæ disputationes theologicæ, de libro vitæ, de omnipotentia, de Trinitate, de creatione, de angelis*, t. 2, in-folio, ibid., 1652. 4°. *In primam secundæ D. Thomæ disputationes theologicæ, de fine, de beatitudine, de voluntario et invo-*

luntario, de actibus humanis, de bonitate et malitia humanorum actuum, t. 3, ibid., 1653, in-folio. 5°. *In primam secundæ D. Thomæ de conscientia*, t. 4, 1656, in-folio. 6°. *De romano pontifice*; Rome, 1663, in-8°. Ce Traité se trouve aussi inséré dans l'ouvrage précédent, et dans la *Bibliotheca maxima pontificia* du père de Roccaberti, t. 3, p. 591. 7°. *De laudibus B. V. M. de monte Carmelo*. Naples, 1643, in-4°, en italien. Au reste le père André Lao, qui était entré d'abord chez les carmes de l'ancienne observance, sortit en 1617 de cet institut pour embrasser la réforme des carmes déchaussés; il porta l'habit de cet Ordre sous le nom d'André de la Croix jusqu'à l'an 1651, que la sacrée congrégation lui ordonna, à la sollicitation des carmes de l'ancienne observance, de retourner à son premier institut. Ce qu'il fit par obéissance, et pour ne pas encourir la disgrâce du saint-siège, dont il avait été menacé. (*Bibl. Carmelitana*., t. 2, col. 79 et 85.)

LAODICÉE, ville maritime et épiscopale de la province Théodoriade, dans l'ancienne notice grecque. Il faut remarquer que cette province ne fut érigée que vers le milieu du sixième siècle par l'empereur Justinien, en l'honneur de sa femme Theodora, comme porte la chronique de Jean Malala. Laodicée était auparavant un des évêchés de la première Syrie, et ne fut mise au nombre des métropoles, que

par Septimius Severus, pour le temps de son règne, encore ne sait-on pas si depuis l'érection de la province Théodoriade, cette ville a joui des droits métropolitains, quoique son évêque s'en soit attribué le titre, d'autant plus que le patriarche d'Antioche, dont ce siège dépendait, y conserva toujours sa juridiction. (*Voyez MALALA, In Justinian.*, p. 183.)

Laodicée, selon Plin, est située sur un promontoire. Strabon dit qu'Antioche auprès de Daphné, Séleucie dans la Piérie, Apamée et Laodicée sur la mer, étaient quatre grandes villes qu'on appelait sœurs, à cause de la bonne union qui régnait entre elles; toutes quatre ayant été bâties par Séleucus Nicator, qui donna le nom de sa mère à Laodicée. Jules-César lui donna avec la liberté celui de *Julia*. L'empereur Sévère l'honora du droit italique, et priva Antioche de ses privilèges, parce que cette ville avait pris le parti de *Pescennius Niger*, contre lequel les Laodiciens avaient pris les armes. Il voulut même par honneur qu'ils s'appelassent *Septimiens*. Le diocèse de Laodicée s'étendait jusqu'aux portes d'Antioche, c'est-à-dire jusqu'à Daphné. Saint Épiplane, en parlant de Georges de Laodicée, *Hieres.* 73, dit qu'il était aussi évêque de Daphné. Voici les évêques de cette ville :

1. Luce, dont parle saint Paul, *ad Rom.* 16, v. 2, selon Dorothee de Tyr.

2. Thelymidres, auquel Denis d'Alexandrie écrivit une lettre (*Eusèbe*, l. 6, *Hist.*, ch. 46.) Il survécut à la persécution de Dèce.

3. Héliodore, auquel succéda

4. Socrate. (*Eusèbe*, l. 7, c. 5.)

5. Eusèbe, vers l'an 276. (*Eusèbe*, l. 7, c. 11.)

6. Anatole, siégeait en 280 (*Eusèbe*, l. 7, c. 32.)

7. Étienne 1^{er}, qui renoua Jésus-Christ dans la persécution de Dioclétien. (*Eusèbe, ibid.*)

8. Théodote dont Eusèbe dit beaucoup de bien, *ibid.*, mais que Théodore assure avoir été un des plus outrés ariens. Il a dû siéger au moins trente ans, s'il est vrai, comme rapporte Socrate, qu'il ait rejeté de l'Église les deux Apollinaires, le père et le fils, qui étaient trop liés d'amitié avec un certain philosophe païen.

9. Georges, hérétique arien. Il était prêtre de l'Église d'Alexandrie dont il fut chassé pour son impiété. Étant passé en Syrie, on le fit évêque de Laodicée. Il n'osa se trouver au concile de Sardique, et fut déposé dans une assemblée d'évêques, où Melèce fut élu patriarche d'Antioche. Il abandonna ensuite les ariens, et s'attacha aux demi-ariens. Saint Jérôme loue son érudition sacrée et profane. Il mourut avant 363.

10. Pélage, quoiqu'ordonné par Acace de Césarée, était pour la consubstantialité qu'il soutint sous Valens, dans le concile de Tyane. Il assista aussi au premier concile général de Constan-

sinople. On fait sa fête le 25 mars.

11. Apollinaire, hérétique. Il n'est pas aisé de dire au juste quand il a été fait évêque, si ce n'est peut-être, lorsque Pélage fut obligé de quitter son siège sous Valens.

12. Elpide, siégeait sous l'empereur Arcadius.

13. Macaire, se joignit à Jean d'Antioche et à ses partisans au concile d'Éphèse, contre saint Cyrille. Il assista en 432 au concile d'Antioche, et depuis à celui de Chalcédoine. Il paraît qu'il fut élu en 429.

14. Maxime, souscrivit à la lettre des évêques de la première Syrie, à l'empereur Léon et au décret de Gennade contre les simoniaques. Il est signé métropolitain, ce qui ne convient pas à son siège qui n'a été érigé en métropole ecclésiastique, que par Justinien.

15. Nicias, hérétique, qui rejetait le concile de Chalcédoine.

16. Constantin, hérétique, en 510, fut chassé de son siège par l'empereur Justin 1^{er} en 518.

17. Étienne II au cinquième concile général, en 553. (*Or. chr.*, t. 2, p. 1017.)

LAODICÉE, ville épiscopale de la seconde Phénicie au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Damas. Plin^e fait mention de cette ville, qu'il dit être à l'orient de la Phénicie maritime, proche le mont Liban. On lui donne les évêques suivants :

1. Platon, se joignit au concile d'Éphèse avec Jean d'Antioche et les autres orientaux.

2. Valère, au concile de Chalcédoine.

3. Jean, auquel Jean de Damas dédia un ouvrage qu'il avait composé sur les mots nécessaires pour bien expliquer les dogmes de la foi, etc. (*Oriens chr.*, t. 2, p. 842.)

LAODICÉE DE SYRIE. Ce fut la seule ville dépendante d'Antioche, qui demeura au pouvoir de l'empereur grec, au temps des croisades. Godefroi de Bouillon l'ayant aussi prise, y mit un évêque latin.

1. Girard, en 1136.

2. Pierre de Saint-Hilaire, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, nommé par Urbain IV le 2 octobre 1264.

3. Augustin, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par Clément V en 1314.

4. Simon, dominicain, en 1366.

5. Martin V, auquel succéda, selon Wading.

6. André, de l'Ordre des Frères Mineurs, en 1396, le 7 janvier.

7. Martin II, qui eut pour successeur, selon le même.

8. Benoit, de l'Ordre des Frères Mineurs.

9. Édouard Nugnès de l'Ordre des Frères Prêcheurs, envoyé par Alexandre VI à la prière du roi de Portugal. Il passa dans les Indes orientales avec quelques religieux de son Ordre, où il convertit un grand nombre d'infidèles à la foi. (*Or. chr.*, t. 3, p. 166.)

LAODICÉE, ville épiscopale et métropolitaine de la Phrygie-

Pacatienne au diocèse d'Asie. Pline dit qu'elle fut appelée Diospolis, et ensuite Rhœas. Strabon la met sur la mer, et nous apprend que, quoique petite, elle devint de son temps fort célèbre. Elle est située proche le mont Cadmus d'où coule le Lycus dans le Méandre. L'apôtre saint Paul institua l'église de Laodicée, et il eut pour aide et compagnon de ses travaux Epaphras, dont il fait l'éloge, *ad Coloss.* 4, 12. Il ajoute qu'il avait choisi la maison de Nymphas qui était aussi de cette ville, pour y assembler les fidèles. Nous voyons, dans les actes des apôtres, que saint Paul alla deux fois en Phrygie, lorsqu'il fit le voyage de Galatie; qu'il y prêcha, et qu'il confirma dans la foi les nouveaux chrétiens. Saint Jean l'Évangéliste prit soin de cette église après le départ de saint Paul; c'est pour cela qu'il lui fut ordonné d'écrire à l'évêque qu'il appelle Ange de Laodicée. (Apocal. 3, v. 14.) Elle est appelée aujourd'hui *Laodichia*. Les Turcs disent *Novelische*.

Évêques de Laodicée.

1. Archippus, que saint Paul exhorte à remplir dignement son ministère, *ad Coloss.* 4. Il l'appelle son compagnon dans le ministère, *ep. ad Philem.*

2. Nymphas. (*Menol. græc.* 28 febr.)

3. N... auquel écrit saint Jean. (Apocal. 3, 14.)

4. Sagaris, disciple de saint Paul. (Martyr. rom., 6 octobre.)

5. Sisinnius 1^{er}. (*Synaxar. Basil.*, t. 2, april. die 12.)

6. Eugène, du temps de Constantin-le-Grand.

7. Numenius 1^{er} assista au concile de Nicée.

8. Cécrops, hérétique arien, transféré à Nicomédie par Constantin. (Voyez *Epist. Athan. ad Sol.*)

9. Nonnius souscrivit à la lettre des évêques ariens à Philippopolis.

10. Aristonique, au concile d'Éphèse.

11. Numenius II participa au brigandage, et répara sa faute au concile de Chalcédoine.

12. Jean, au cinquième concile général.

13. Tibère, au sixième concile général.

14. Eustathe, au septième.

15. N... abjura l'hérésie des iconoclastes, qu'il avait embrassée sous Léon l'Arménien. (Voy. *Theod. stud.*, l. 2, *epist.* 2.)

16. Théodore, ordonné par saint Ignace de Constantinople, prit le parti de Photius, puis le quitta.

17. Sisinnius II au huitième concile général.

18. Paul, ordonné par saint Ignace, quand il fut remonté sur son siège.

19. Siméon, ordonné par Photius après la mort de S. Ignace.

20. N... dont parle Siméon Métaphr., et qui avait prononcé l'éloge de l'empereur Léon le Sage.

21. Michel, en 1082, sous l'empereur Alexis Comnène.

22. N... au concile de Constantinople, en 1140.

23. Basile, en 1147.

25. N... sous l'empereur Isaac l'Ange.

25. Théophilacte, qui s'opposa en 1450. à l'union faite au concile de Florence. (*Oriens christianus*, t. 1, p. 792.)

LAODICÉE, ville épiscopale de la Pisidie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Antioche. On l'appelle aujourd'hui *Liche*, et elle a eu les évêques suivans :

1. Ammonius, dont parle Pallade dans la Vie de saint Chrysostôme, pag. 78. Il confirma le jugement de Théophile d'Alexandrie contre ce saint, avec Acace de Berhée et Antiochus de Ptolémaïde.

2. Messalinus, qui fut représenté au concile de Chalcédoine par Adelus, cor-évêque.

3. Théodore, au cinquième concile général.

4. Conon, souscrivit aux canons in *Trullo*, *ibid.*, p. 1052.

Concile de Laodicée.

Les savans ne s'accordent pas sur le temps de la célébration de ce concile. Baronius et Binius le mettent en l'année 314; d'autres, en la 319; d'autres, sous le pape Libère qui ne commença de gouverner l'Église que le 24 mai 352; d'autres le mettent entre 360 et 370. Le père Hardouin le renvoie à l'an 372. La raison de ces derniers est que les réglemens renfermés dans les canons de ce concile, font assez voir que l'Église florissante pour lors, ne gé-

missait plus sous les persécutions. On y trouve des preuves évidentes du sacrifice de la messe, du jeûne de carême, de la distinction de l'évêque et du prêtre, et de l'ordre de la pénitence publique. Quoiqu'il en soit, ce concile qui fut composé de trente-deux évêques, fit soixante canons qui ont été reçus partout, et mis dans le code de l'Église universelle.

Le premier canon veut qu'en usant d'indulgence envers ceux qui se sont mariés deux fois, on leur donne la communion après qu'ils auront vaqué pendant quelque temps au jeûne et à la prière.

Le deuxième veut qu'on accorde la communion aux pécheurs qui ont fait pénitence de leurs crimes.

Le troisième défend d'élever les néophytes à l'épiscopat.

Le quatrième dit, qu'il faut prendre garde de faire les ordinations en présence de ceux qui sont au rang des écoutans.

Le cinquième défend l'usure aux clercs.

Le sixième défend l'entrée de l'Église aux hérétiques.

Le septième ordonne, que pour recevoir les novatiens ou les quartodecimans, que les Grecs nomment Tessaradecatites, il faut leur faire abjurer toutes les hérésies, les instruire, les oindre du chrême, et leur donner ensuite les saints mystères.

Le huitième veut qu'on rebaptise les cataphrygiens ou les montanistes.

Le neuvième veut qu'on excommunie les fidèles qui vont aux cimetières ou aux églises des hérétiques, pour y prier avec eux et y demander la guérison à leurs prétendus martyrs.

Le dixième défend aux fidèles de donner indifféremment leurs enfans en mariage aux hérétiques.

Le onzième défend d'ordonner des prêtresses.

Le douzième ordonne que les évêques seront établis par le jugement du métropolitain, et de ses comprovinciaux.

Le treizième ne veut point qu'on laisse au peuple le choix d'un évêque.

Le quatorzième dit qu'on n'enverra point à Pâque les saints mystères en forme d'eulogies.

Le quinzième veut qu'il n'y ait que les chantes inscrites dans le canon ou le catalogue de l'Eglise, à qui il appartienne de monter au pupitre, ou jubé, pour chanter.

Le seizième ordonne qu'on lise l'Evangile, avec les autres livres de l'Ecriture, le jour du samedi.

Le dix-septième ordonne de lire une leçon entre chaque psaume.

Le dix-huitième veut qu'on fasse les mêmes prières à l'heure de none, qu'à l'heure de vêpres.

Le dix-neuvième ordonne qu'après le sermon de l'évêque, on fera séparément les prières des catéchumènes, ensuite celles des pénitens, et enfin celles des fidèles à trois reprises; que pre-

mièrement on priera en silence que les seconde et troisièmes prières se prononceront à haut voix; qu'ensuite on donnera la paix; que quand les prêtres l'auront donnée à l'évêque, les laïcs se la donneront; qu'après cela on consummera l'oblation, et qu'on ne laissera approcher de l'autel pour communier, que ceux qui sont du clergé.

Le vingtième défend aux diacres de s'asseoir en présence d'un prêtre sans son ordre, et il ordonne que les sous-diacres et tous les clercs inférieurs feroient la même chose aux diacres.

Le vingt-unième défend aux sous-diacres de faire les fonctions de diacre, et de toucher les vases sacrés; et le vingt-deuxième leur défend aussi de porter l'étole, et de quitter d'un moment les portes de l'église.

Le vingt-troisième fait la même défense aux lecteurs et aux chantes.

Le vingt-quatrième interdit l'entrée du cabaret à tous ceux qui sont dans le clergé, et aux personnes même qui se proposent de vivre dans la continence.

Le vingt-cinquième défend aux diacres de donner le pain sacré, et de bénir le calice.

Le vingt-sixième dit, qu'il ne faut pas que ceux qui n'ont point été ordonnés par les évêques se mêlent d'exorciser dans les églises, ni dans les maisons.

Le vingt-huitième défend de faire les festins qu'on nomme *agapes*, dans les églises.

Le vingt-neuvième défend aux

chrétiens d'observer les cérémonies des Juifs, et de fêter le sabbat.

Le trentième défend à tous les hommes chrétiens de prendre le bain avec des femmes.

Le trente-unième ne veut pas que les parens donnent leurs enfans en mariage à des hérétiques, à moins qu'ils ne promettent de se faire catholiques.

Le trente-deuxième défend de recevoir les eulogies de la main des hérétiques.

Le trente-troisième dit, qu'il ne faut pas prier avec les hérétiques, ni les schismatiques.

Le trente-cinquième dit, qu'il ne faut pas que les chrétiens abandonnent l'église pour aller faire des assemblées particulières, dans lesquelles on invoque les anges, qui sont choses défendues, et anathématisé ceux qu'on trouvera coupables de cette idolâtrie. *Il ne s'agit donc pas dans ce canon d'une invocation des anges, mais d'une espèce d'idolâtrie qui consistait à nommer des noms d'anges, et qui avait beaucoup de rapport à certains enchantemens des païens, dans lesquels ils invoquaient les démons, ou même d'une idolâtrie réelle, telle que la pratiquaient les hérétiques nommés angéliques, qui honoraient les anges comme des divinités.*

Le trente-sixième veut que l'on chasse de l'église tous ceux qui se mêlent de magie, d'astrologie judiciaire, et d'autres choses semblables.

Le trente-septième défend

aux fidèles de célébrer les fêtes des Juifs ou des hérétiques, et de recevoir les présens qui se font aux jours solennels de leurs assemblées.

Le trente-huitième défend de recevoir des azyms des Juifs; et le trente-neuvième, de célébrer les fêtes des païens.

Le quarantième veut que, hors le cas de maladie, tous les évêques se trouvent au synode, auquel ils sont convoqués.

Le quarante-unième et le quarante-deuxième défendent aux laïcs même de sortir de leurs diocèses pour voyager, sans lettres canoniques et sans permission de l'évêque diocésain.

Le quarante-troisième défend aux portiers de quitter un moment les portes de l'église, sous prétexte de prier.

Le quarante-quatrième défend aux femmes de s'approcher de l'autel.

Le quarante-cinquième ne veut pas qu'on reçoive ceux qui ne se présentent que la seconde semaine de carême, pour être du nombre de ceux qui doivent être baptisés à Pâque.

Le quarante-sixième ordonne que les catéchumènes qui doivent être baptisés, apprendront le symbole par cœur, et que le jehi-saint ils le réciteront en présence des prêtres, ou de l'évêque.

Le quarante-huitième dit, qu'il faut que les baptisés soient oints du chrême céleste après le baptême.

Le quarante-neuvième dit, qu'il ne faut offrir pendant le

carême, que les samedis et les dimanches.

Le cinquantième défend de rompre le jeûne dès le jeudi de la dernière semaine de carême; et ordonne qu'on jeûnera le carême entier, en ne mangeant que des choses sèches.

Le cinquante-unième dit, qu'il ne faut pas célébrer les fêtes des martyrs en carême, à l'exception des samedis et des dimanches.

Le cinquante-deuxième défend de célébrer les noces en carême, et d'y faire des banquets pour les jours de la naissance.

Le cinquante-troisième recommande la modestie dans les noces, et en bannit les danses.

Le cinquante-quatrième défend aux ecclésiastiques d'assister aux spectacles et aux bals qui se font pendant les noces.

Le cinquante-cinquième défend aux laïcs même de faire des festins au cabaret, en payant chacun leur écot.

Le cinquante-sixième défend aux prêtres d'entrer avant l'évêque dans sa chaire, à moins qu'il ne soit malade ou absent.

Le cinquante-septième ne veut pas qu'on mette des évêques dans les bourgs ni dans les villages, mais des visiteurs seulement qui ne fassent rien sans l'avis de l'évêque qui est dans la ville.

Le cinquante-huitième défend aux évêques et aux prêtres de faire l'oblation dans leurs maisons.

Le cinquante-neuvième dé-

fend de chanter dans l'église des psaumes particuliers, et d'y réciter des livres non canoniques.

Le soixantième fait le dénombrement des livres canoniques de l'ancien et du nouveau Testament, et ne met point dans ce rang Tobie, Judith, l'Ecclesiastique, la Sagesse, les livres des Machabées, l'Apocalypse (Reg. t. 2. Lab. t. 1. Hard. 1.

LAPIDAN (Guillaume), s. nommait *Van-den-Steen*. ! était Flamand, et fut moine bénédictin dans le monastère de Berg-saint-Vinox. Dans le catalogue manuscrit des abbés de ce monastère, on dit qu'après avoir édifié assez long-temps, il finit par l'apostasie. On a de lui : *Methodus dialectices aristotelicæ*, à Lyon 1542. *De non timenda morte*, à Louvain 1533. *De Miseria conditionis humanæ*, imprimé aussi à Louvain. *Conciliatio dubiorum in sacrificio missæ. Enarrationes in septem psalmos poenitentiales*, à Louvain 1630. (Valère-André, Biblioth. belg. Moréri, édit. de 1759.)

LAPIDATION, action d'assommer à coups de pierres jetées par une multitude de peuple, *lapidatio*. La lapidation était un supplice ordinaire chez les Hébreux. Il y avait parmi eux un grand nombre de crimes soumis à cette peine; et c'était en général tous ceux que la loi condamnait à la mort sans en exprimer le genre, comme le blasphème, la magie, l'idolâtrie,

le violement du sabbat, l'inceste du fils avec sa mère, de la fille avec son père, la sodomie, la bestialité, etc. La lapidation se faisait de deux sortes, disent les rabbins. (*Rabb. apud Selden. de synædriis*, l. 1, c. 5; et l. 2, c. 13.) La première, lorsqu'on accablait de pierres le coupable, les témoins lui jetant les premiers la pierre. La seconde, lorsqu'on le menait sur une hauteur escarpée, élevée au moins de la hauteur de deux hommes, d'où l'un des deux témoins le précipitait, et l'autre lui roulait une grosse pierre sur le corps. S'il ne mourait pas de sa chute, on l'achevait à coups de pierres. Dans les jugemens réglés on lapidait ordinairement les criminels hors de la ville; mais quand ce n'était point en jugement, les Juifs lapidaient où ils se trouvaient.

LAPIDOTH, héb., *éclairés* ou *lampes* ou *laphad*, mari de la prophétesse Débora. (*Judic.* 4, 4.)

LAPITHUS ou LAPATHUS, ville épiscopale de l'île de Chypre au diocèse d'Antioche, sous la métropole de Famagouste. Elle est située sur la côte septentrionale vers le milieu de ce côté, avec un port et des vaisseaux, à l'embouchure du fleuve qui lui donne son nom. C'est encore aujourd'hui une ville fort peuplée, et où tout ce qui est nécessaire à la vie se trouve abondamment. Nous ne lui connaissons qu'un évêque nommé Didyme, qui fut représenté au
14.

concile de Chalcédoine par Epaphrodite de Tamasse. (*Or. chr.* t. 2, p. 1067.)

LAPPA, ville épiscopale de l'île de Crète au diocèse de l'Illirie orientale, sous la métropole de Gortyne, dont elle est assez proche, au milieu des terres. On l'appelait aussi *Lampé*, et elle se nomme aujourd'hui *Lappa*. En voici les évêques :

1. Pierre, au premier concile général d'Ephèse.

3. Dénétrius, à celui de Chalcédoine.

3. Prosdocé, souscrivit à la lettre des évêques de sa province à l'empereur Léon.

4. Jean, appela au pape Vitalien de la sentence que Paul de Crète avait portée contre lui, et fut déclaré innocent des crimes qu'on lui imputait. Il souscrivit depuis au sixième concile général.

5. Epiphane, au septième concile général. (*Oriens chr.* t. 3, p. 269.)

LARANDA, ville épiscopale de Lycaonie au diocèse d'Asie, sous la métropole d'Icône. Elle est située proche la source du Cydnus, à peu de distance de Derbe, et à dix-huit milles d'Anazarbe au couchant, comme à cent de Comane de Cappadoce, et cinquante d'Icône vers le levant du côté du mont Taurus, et les confins de la Cilicie. Elle est dans toutes les notices. Voici ses évêques :

1. Néon. Eusèbe en fait mention, l. 6, *Hist. eccl.* c. 19.

2. Paul, au concile de Nicée.

3. Aschiole, à celui de Chalcédoine.

4. Sabas, au concile qui rétablit Photius. (*Or. chr.* t. 1, p. 1052.)

LARCIN. (*Voy.* Vol.)

LARDENOIS (Martin), Parisien, fit profession dans l'Ordre des célestins le 11 mars 1635. Il se distingua par sa régularité et par son application à l'étude de la Théologie, de l'Écriture et de la tradition. Entre les Pères, il s'attacha particulièrement à saint Augustin, et mourut chrétiennement le 9 janvier 1671, dans le monastère des célestins de Mantes, après avoir composé divers ouvrages, dont on n'a imprimé qu'une explication de l'oraison dominicale, tirée des ouvrages de saint Augustin, et composée de différens passages de ce père; elle est en latin sous ce titre : *Phileremi Palæologi Monachi de oratione dominicâ liber, ex variis sancti Augustini sententiis summâ fide contextus, in quo præcipua christianæ humilitatis arcana panduntur*, à Paris, chez Desprez, en 1672, in-12. Guillaume le Roi, abbé de Haute-Fontaine, l'a traduit et fait imprimer en français, sous le titre d'Explication de l'Oraison dominicale, etc. in-12, chez Desprez. (Le père Becquet, *Hist. des célestins de France*, en latin, p. 228.)

LARDNER (M. Nathanael), docteur anglais. Nous avons de lui : la Crédibilité de l'histoire de l'Évangile, les faits dont il

est parlé dans le Nouveau-Testament, confirmés par les auteurs contemporains, et par le témoignage de la première antiquité, in-8°. 6 vol. en anglais. (*Journal des Savans*, 1717 et 1741.)

LARGE (saint); il fut martyrisé sous les empereurs Diocétien et Maximien, c'est-à-dire, depuis l'an 303. Son corps fut enterré près du lieu de son supplice sur le chemin du Sel, qu'on trouve nommé ailleurs chemin Salulaire; mais on dit qu'il en fut ôté peu de temps après, et transporté par le pape saint Marcel dans une terre appartenant à une dame chrétienne nommée Lucine, sur le chemin d'Ostie, à mille pas de la ville. Cette translation se fit le 8 août qui est le jour qu'on a choisi dans l'Église romaine pour faire sa fête, plutôt que le 16 mars, auquel on prétend qu'il était mort. Depuis il fut transporté dans la ville de Rome; avec lui souffrirent saint Cyriaque, saint Smaragde, et vingt autres. (Baronius, aux années 298 et 309. Bollandus, 26 janvier. Baillet, tom. 2, 8 août.)

LARGE (Alain le), natif de Saint-Malo, chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Généviève, professa avec distinction la Théologie à Paris dans l'abbaye du même nom, et fut prieur de celle de Chage à Meaux, sous l'épiscopat du grand Bossuet. Il fut ensuite successivement prieur en Bretagne, au Mans, à Blois, à Sainte-Gen-

viève à Paris, puis visiteur de la province de Champagne, et enfin abbé de Notre-Dame-du-Val des écoliers de Liège. Il est mort dans l'abbaye de Saint-Denis de Reims le 29 juin 1705, âgé de soixante-sept ans, et de quarante-huit de profession. Il a travaillé durant plusieurs années à des disquisitions latines sur les chanoines réguliers et sur leur différence d'avec les moines. Cet ouvrage où il y a des recherches utiles, a été imprimé à Paris, chez Couterot, en 1697. Il avait fait l'histoire des évêques de Saint-Malo; et dom Lobineau, bénédictin, qui a profité de son travail pour la composition de l'Histoire de Bretagne, en fait une mention honorable. (M. Drouet, éditeur du Moréri de 1759.)

LARINO, ville du royaume de Naples dans la Capitanate. Elle est située sur la rive droite du Tiferno, à six milles de Guardia Alfères, et à douze de Tremoli ou Termini, aux confins du comté de Molisse. On dit en latin *Larinum*, *Larina*. Les guerres et la peste l'ont changée beaucoup de ce qu'elle était. A peine, dit Ughelle, y trouve-t-on aujourd'hui trois cents personnes. On présume qu'elle a été éclairée des lumières de la foi du temps même des apôtres, et nous voyons par une lettre du pape Vitalien, écrite à Barbatus, archevêque de Bénévent, qu'il y avait un siège épiscopal en 668. L'église cathédrale est au milieu de la ville. Elle est

ornée d'un frontispice de marbre, et dédiée à saint Parde, évêque, qui étant chassé de son siège situé dans le Péloponèse, se retira dans un désert proche de Lucéra, où il mourut en odeur de sainteté. On fait la fête de sa translation le 26 mai, et de l'invention de son corps le 17 octobre. Son chapitre est composé de deux dignitaires, qui sont l'archidiacre et l'archiprêtre; de dix chanoines et de quelques autres prêtres pour chanter l'office. On trouve dans la ville deux monastères d'hommes, un hôpital; et l'évêque est suffragant de Bénévent, et jouit d'environ deux mille écus de revenu. (*Italia sacra*, t. 8, p. 302.)

Evêques de Larino.

1. Azzon, vers l'an 960.
2. Jean, assista au concile de Bénévent en 1062.
3. Guillaume, se trouva à la dédicace du mont Cassia, sous Alexandre II, en 1071, et à celui de Melphi, sous Urbain II, en 1090.
4. Jean, en 1100.
5. Pierre, sous Alexandre III, en 1179.
6. N.... sous Honoré III, en 1200.
7. Gauthier, transféré à Amalphi par Innocent IV, en 1254.
8. Pétrone ou Patrone, sous Honoré IV. Il fut déposé par Nicolas IV, en 1291.
9. Paschal, transféré de Casano par Boniface VIII, fait administrateur par Benoît II, et

confirmé par Clément v, en 1308.

10. Raon, en 1318.

11. Delphinus, mort en 1344.

12. André de Valle-Regia, de l'Ordre des Frères Mineurs, élu en 1344, mourut en 1365.

13. Bertrand, transféré d'Ampropia en Sardaigne, par Urbain v, le 12 septembre 1365.

14. Sabinus, siégeait en 1392. Il mourut en 1401.

15. Pierre, transféré de Civitate en 1401.

16. Jean, mort en 1418.

17. Dominique, abbé, nommé par Martin v la même année.

18. Jean Léon, de Rome, de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé par Eugène iv, en 1440, nous a laissé un excellent Commentaire : *De synodo et ecclesiastica potestate*. Il est manuscrit dans la bibliothèque du Vatican.

19. Boniface, élu en 1488.

20. Antoine, mort en 1503.

21. Jacques de Pétrucci, de Chiesi, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé en 1503, mourut en 1512.

22. François de Potenza, siégeait en 1528.

23. Dominique, archidiacre de Potenza frère du précédent, siégea peu de temps.

24. Jacques, mourut en 1539.

25. Ferdinand de Madparra, Espagnol, archidiacre, d'Astorga, élu le 17 octobre 1539, mourut en 1551.

26. Jean-François Borenghi, de Milan, siégea quatre ans, et abdiqua.

27. Belisaire Baldini, de Naples, curé de Saint-Nicolas de Magrino, au diocèse de Nardo, nommé par Paul iv, le 17 juin 1555, assista au concile de Trente, sous Pie iv, mourut en 1591.

28. Jérôme Vela, de Vicence, succéda le 6 mars de la même année, et mourut en 1611.

29. Jean-Thomas Eustache, de Troja, nommé par Paul v, le 9 janvier 1612, résigna entre les mains du même pape, et rentra dans l'Oratoire d'où il était sorti.

30. Grégoire, nommé le 13 mai 1616, mourut en 1626.

31. Pierre-Paul Caputi, de Naples, nommé le 3 avril 1628, mourut la même année.

32. Persius Caracci, de Guastalla, transféré de Carpentras au Comtat-Venaissin le 5 janvier 1631, abdiqua en 1656.

33. Ferdinand Apicella, de Naples, évêque de Ruvo au territoire de Bari, transféré le 28 août de la même année, mourut en 1682.

34. Jean B. Quaranta, de Naples, nommé le 14 juin 1683, mourut en 1685.

35. Joseph Catanani, de Cantazaro, chantre de Cantazaro, nommé le premier avril 1686, mourut en 1703.

36. Grégoire Compagni, évêque du bourg du Saint-Sépulcre, transféré le 25 juin 1703, mourut au mois de septembre 1705.

37. Charles-Marie Pianetti, de Jesi, nommé le 17 mai 1706.

LARISSE, ville épiscopale et métropolitaine de la province de Thessalie, au diocèse de l'Illyrie orientale. C'est la plus considérable de toute la Thessalie; elle est sur le bord de la rivière de Penée, et a du côté du midi une grande plaine, et, de celui du septentrion, le mont Olympe. C'est la patrie d'Achille, et on l'appelait de son temps l'ancienne *Argos Thessalique*. Elle prit le nom de *Larisse* sous le règne d'Alexandre le Grand, ou peu de temps auparavant, lorsque les Syromacédoniens de Larisse de Syrie vinrent s'y établir. Elle subsiste encore aujourd'hui; et en qualité de métropole, elle a pour suffragans les évêchés de Démétrias, Pharsale, Démonie, Zenacci, Trica, etc. On en comptait autrefois vingt-huit. Voici ses archevêques :

1. Achilius, auquel la cathédrale est dédiée. On en fait la fête le 15 mai.

2. Alexandre, souscrivit à la lettre synodale de Sardique aux églises.

3. Basile, au concile d'Éphèse. Il se joignit aux Nestoriens, et fut déposé.

4. Vigilantius, au brigandage d'Éphèse où il approuva tout ce qui s'y passa. L'empereur Léon lui écrivit sur la mort de saint Protère en 458.

5. Proclus, avant l'an 531, qu'Étienne qui suit, implora la protection du saint-siège.

6. Etienne, appela au pape Boniface II de la sentence et des

vexations de l'archevêque Epi-
phane.

7. Jean 1^{er}, et un autre de même nom, évêque de la première Justinienne, instruisirent le procès d'Hadrien de Thèbes, accusé de malversation, et le condamnèrent injustement. Hadrien en appela au pape saint Grégoire qui cassa la sentence.

8. Constantin, prit le parti de saint Ignace, contre Photius qui prit sa place. (*Epist.* 8 *Nicol. Pap.*)

9. Euthyme, au huitième concile général.

10. Basile, au concile de Photius.

11. Jean II, siégeait du temps de l'empereur Léon le Sage.

12. Stylien, au concile que tint le patriarche Sisinnius pour empêcher les deux frères d'épouser les deux cousines.

13. Basile, souscrivit au décret d'union au sujet des saintes images, sous l'empereur Alexis Comanène.

14. Georges, souscrivit à la déposition du patriarche Côme Attique, suspect de l'erreur des Bongomiles, en 1144. Il assista en 1156 au jugement de Soterich Penteugène, patriarche d'Antioche, qui pensait mal du sacrifice de Jésus-Christ.

15. Jean III, au concile du patriarche Luc en 1166, dans lequel on examina la foi des Allemands.

16. N..... sous l'empereur Isaac Lange. (*L. 2. jur. græc. Rom. p.* 175.)

17. Thomas, au concile de Constantinople où Arsène fut déposé du patriarchat, sous Michel Paléologue.

18. Nicandre, au concile qu'assembla Jean Beccus contre Escammatismène, référendaire, qui avait falsifié un passage de saint Grégoire de Nysse sur la procession du Saint-Esprit.

19. N... auquel un moine, nommé Lazare, voulait persuader de s'opposer à l'union arrêtée au concile de Florence. (*Cod. Reg.* 1836.)

20. Galaction, siégeait vers le temps du concile de Florence.

21. Néophite, souscrivit à la déposition du patriarche Joasaph.

22. Jérémie, élevé en 1571 au siège patriarchal.

23. Démétrius, succéda à Jérémie en 1576.

24. Grégoire, au concile de Cyrille de Berrhée, patriarche de Constantinople, contre les erreurs de Cyrille Lucaris, son prédécesseur, en 1638.

25. Paysius, fut élu patriarche à la place d'Athanase, chassé pour la seconde fois de Constantinople.

26. Denis, fait patriarche en 1671.

27. Jacques, souscrivit à la réponse de Denis en 1672, au sujet du calvinisme, succéda au même siège de Constantinople.

28. Macaire, siégeait à la fin de l'avant-dernier siècle, ou au commencement du dernier.

29. Gabriel, en 1721. (*Chr. t.* 2, p. 103.)

Cette ville a eu aussi ses évêques latins depuis la prise de Constantinople, au treizième siècle; par les Français et les Vénitiens joints ensemble.

1. N.... auquel Innocent III. adresse ses lettres 114, 122, 160, 171, etc. (*L.* 2, *ibid.* tom. 3. p. 979.)

Il y eut un concile à Laris l'an 551, pour y ordonner un évêque. (*Baluz.*)

LARISSE, ville épiscopale de la seconde Syrie, au diocèse d'Antioche, sous la métropole d'Apamée. Elle fut ainsi nommée par les Macédoniens, à cause de Larisse en Macédoine. Strabon, Ptolémée, Étienne n'en parlent point. Elle a eu pour évêques :

1. Géronce, au concile de Nicée.

2. Zoile, à celui de Séleucie, où il se joignit à Georges d'Alexandrie, à Acace de Césarée. et souscrivit à leur formule. Il s'attacha ensuite aux orthodoxes, et souscrivit à la lettre du concile d'Antioche, à l'empereur Jovien, qui confirmait la foi de Nicée.

3. Patrophile, au premier concile général de Constantinople.

4. Julien, se joignit à Éphèse à Jean d'Antioche, et aux autres orientaux. Il fut excommunié.

5. Melèce, au concile de Chalcédoine.

6. Diogène, à la lettre des évê-

ques de sa province à l'empereur Léon.

7. Eusèbe, à la lettre des évêques de sa province à Jean de Constantinople, par laquelle ils condamnaient l'impiété de Sévère d'Antioche, et de Pierre d'Apamée.

8. Étienne, à la lettre en forme de requête, que les évêques de sa province écrivaient à l'empereur Justinien, pour le supplier de confirmer la condamnation de Sévère, de Pierre et du moine Zoaie. (*Oriens chr.*, t. 2.)

Cette ville a eu aussi des évêques latins, qui sont :

1. Jean Faber, de l'Ordre des Frères Mineurs, nommé par le pape Eugène IV en 1437.

2. Jean II.

3. Werboldus de Heyfs, de l'Ordre des Frères Mineurs, siégea sous Paul II, en 1470. (*Oriens chr.*, t. 3, p. 1191.)

LARMOYANS, hérétiques anabaptistes, qui croyaient qu'on ne pouvait s'attirer la miséricorde de Dieu que par les larmes et les hauts cris : ce qui leur attira aussi le nom de Brailans. (Pratéole, *Tit. ejulantes*. Sandère, *Hæres.* 100.)

LARRON, bon Larron. On nomme ainsi l'un des deux voleurs qui furent crucifiés avec Jésus-Christ ; savoir, celui qui se convertit à la croix, et à qui le Sauveur mourant adressa ces consolantes paroles : *Je vous dis en vérité que vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.* Les Grecs font la fête du bon

Larron le 23 de mars, et les Latins le 25. Il y en a qui lui ont donné le nom de Dimas, et d'autres celui de Dismas ; mais ce nom du bon Larron, de même que l'histoire qu'on a faite de sa vie, n'ont aucun fondement. (Baillet, t. 1. 25 mars.)

LARROQUE (Matthieu de), l'un des plus habiles ministres de la religion prétendue réformée en France, était né à Leirac, petite ville de Guienne, proche d'Agén, en 1619. Il s'appliqua particulièrement à l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et des ouvrages des Pères. Étant venu à Paris, madame de la Trémouille le choisit pour être ministre de l'église prétendue réformée de Vitry en Bretagne, d'où, après y avoir été vingt-sept ans, il fut appelé à Rouen. Il mourut le 13 janvier 1684, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui une réponse aux motifs de la conversion du ministre Martin ; une réponse à l'office du Saint-Sacrement ; une Histoire de l'Eucharistie, deux dissertations latines de *Photino et Liberio* ; des observations latines pour soutenir le sentiment du ministre Daillé, touchant la supposition des épîtres de saint Ignace d'Antioche contre Pearson et Beveregius ; un Traité intitulé, *Conformité des églises réformées de France avec les anciens* ; Considérations servant de réponse à ce que M. David a écrit contre la dissertation de Photin, à Rouen, en 1671, in-4°. Considérations sur la nature de l'Eglise,

et sur quelques-unes de ses propriétés, à Quivilly, en 1673 ; in-12 ; un écrit de la communion sous les deux espèces, pour servir de réponse à celui de M. de Meaux ; un Traité français sur la régale ; des observations sacrées en latin, avec une dissertation sur la légion fulminante. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par son fils. (Nouvelles de la république des lettres, mois de mars 1684. Bayle, Dictionnaire critique. Moréri, édition de 1759.)

LARROQUE (Daniel de), fils du précédent, naquit à Vitré, et fut formé par son père à l'étude des langues savantes et de l'antiquité sacrée et profane. Après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, il se retira à Londres, passa ensuite à Copenhague, et de là en Hollande où il demeura jusqu'en 1690. Il revint alors en France, abjura le calvinisme, et rentra dans l'Église catholique. Il faisait son séjour ordinaire à Paris, fréquentant les gens de lettres, et s'appliquant à composer divers ouvrages. Ayant fait la préface d'un écrit satirique, dans lequel Louis XIV était fort maltraité à l'occasion de la famine de 1693, il fut arrêté et mis au Châtelet, puis transféré au château de Saumur. Il en sortit environ cinq ans après par les sollicitations de l'abbesse de Fontevraud, et obtint un poste dans les bureaux de M. de Torcy, ministre et secrétaire d'état. Au commencement de la régence, il

fut nommé secrétaire du conseil du dedans ; et après la suppression de ce conseil, il eut une pension de quatre mille livres, dont il fut payé jusqu'à sa mort, arrivée le 3 septembre 1731. Il avait environ soixante-dix ans. Ses ouvrages sont : 1°. *La vie de l'imposteur Mahomet*, in-12, traduite de l'anglais de M. Pradaux, à Amsterdam, 1698, et à Paris, chez Musier, 1699. 2°. Les véritables motifs de la conversion de M. l'abbé de la Trappe (le Bouthillier de Rancé), avec quelques réflexions sur sa vie et sur ses écrits. C'est un ouvrage satirique. 3°. *Nouvelles accusations contre Varillas*, ou remarques critiques contre une partie de son histoire de l'hérésie, en 1687. C'est peu de chose à quelque érudition près. 4°. *La Vie de François Eudes de Mezerai*, en Hollande, 1726, in-12, roman satyrique. 5°. Traduction de l'histoire romaine d'Échard. Daniel de Larroque travailla aussi pendant quelques mois aux nouvelles de la république des Lettres, durant une maladie de Bayle. M. l'abbé d'Olivet attribue encore à M. de Larroque l'avis aux réfugiés, qui parut en 1690, et que d'autres attribuent à Bayle. (Voyez la lettre de M. l'abbé d'Olivet à M. le président Boubiers, de l'académie française, imprimée au commencement de 1739. Moréri, édit. de 1759.)

LASA ou LESA, hébr., pour crier, du mot *schuba*, crier ou sauver, ou oindre, ville que l'on

croit être la même que Lusa ou Elus. (Genès. 10, 19.)

LASCHARIUS (André), évêque de Posnan, ambassadeur du roi de Pologne au concile de Constance, prononça dans ce concile une harangue pour porter l'empereur à procurer l'union, et une autre pour représenter au pape Jean xxiii l'obligation qu'il avait de se démettre volontairement de la papauté : ces deux harangues se trouvent dans le second tome du recueil de Van-der-Hardt. (Journal des Savans, 1701, p. 59 de la première édition, et 52 de la seconde.)

LASSERÉ (Louis), de Tours, fait provision de Navarre l'an 1508, et mort en 1547, a donné les Vies de saint Jérôme, de sainte Paule et de saint Louis, à Paris, l'an 1541, et une lettre qui se trouve à la tête des sermons de Clicthoue, imprimés à Paris en 1534. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle, col. 1029.)

LASTHÈNES, grec, *la force de la pierre*, prince de Crète, qui établit Démétrius Nicator sur le trône de Syrie, par le moyen des troupes qu'il lui fournit. Démétrius, pour reconnaître ce service, donna à Lasthènes le gouvernement de Syrie, avec la principale autorité dans son royaume, l'appelant son père et son parent. (1 Mach. 11, 31.)

LATHBERT (Jean), cordelier anglais, florissait en 1406. Il a

fait des Commentaires sur les pseumes, sur Jérémie et sur les actes des apôtres et d'autres ouvrages. Wadingue le loue beaucoup pour son savoir dans la philosophie et dans la Théologie. (Pitseus, *de Script. angl.*, p. 582.)

LATIClave. Les Romains appelaient laticlave, les bandes larges appliquées sur le devant, aux deux côtés de la veste, comme nos galons ; et lorsque ces bandes étaient étroites, ils les nommaient angusticlave. On voit encore des espèces de laticlaves ou angusticlaves, c'est-à-dire, de ces bandes ou paremens à nos tuniques et à nos dalmatiques. (De Vert, t. 2, p. 326.)

LATINO-LATINI ou LATINUS-LATINIUS, savant ecclésiastique, né à Viterbe, vers l'an 1513, passa une partie de sa vie à Rome où on le mit l'an 1573 entre ceux qui étaient destinés pour la correction du décret de Gratien, tous gens considérables par leur érudition et par leurs dignités. Il travailla treize années de suite à ce grand ouvrage, et mourut à Rome le 21 janvier 1593. Nous avons de lui, entre autres ouvrages : 1°. *Observationes et emendationes in Tertullianum*, dans l'édition des œuvres de Tertullien par Pamelius, depuis celle qui se fit à Paris l'an 1668. 2°. *Bibliotheca sacra et profana, sive observationes, correctiones, conjecturae et variae lectiones*, que Domini-que Macri a publiée à Rome l'an

1667. La vie de Latinus-Latinus se voit à la tête de cet ouvrage.

LATITUDINAIRE ou **LATITUDINARIEN**, *latitudinarius*. Ce terme, qui est employé par quelques théologiens, signifie la même chose que tolérant, et se prend pour des personnes qui ouvrent un chemin large pour aller au Ciel, en approuvant presque toutes les religions.

LATIUS (Jean). On a de lui deux livres de Commentaires touchant les pélagiens et les sémi-pélagiens, imprimés à Harderwich en 1617. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 1695.)

LATOME, *Latomus* (Jacques), né à Cambron, petit bourg avec une abbaye dans le Hainaut, fut docteur de Louvain, chanoine de Saint-Pierre dans la même ville, et écrivit contre Luther et les autres hérétiques, depuis l'an 1519 jusqu'en 1544, qui fut celui de sa mort. Latome était un des plus habiles docteurs qu'il y eût de son temps dans la faculté de Louvain : il avait beaucoup de jugement et de lecture, et écrivait facilement en latin, quoique sans beaucoup de politesse. Il a composé d'excellens Traités de controverse; savoir, de l'Eglise; de la primauté du pape; de la confession auriculaire; de la défense de la censure de Louvain, contre les articles de Luther; des questions qui agitent l'Eglise au-dedans et au-dehors;

Réponse à la réplique de Luther; de l'obligation des lois humaines; un Traité contre *Æcolampade*; contre le livre d'Érasme, des moyens de rétablir la concorde; deux Dialogues sur les trois langues et sur l'étude théologique; un écrit contre le livre intitulé : Économie chrétienne; trois livres contre Guillaume Tindal; un Traité du mariage; sur quelques articles dont on doute s'ils sont nécessaires; Réponses à trois questions; deux lettres contre Melancthon sur l'Eglise, et contre les factions de la diète de Ratisbonne. Ces ouvrages ont été imprimés à Louvain en 1550. (Bellarmin, de *Script. eccl.* Le Mire. Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques du seizième siècle.)

LATOME, *Latomus* (Barthélemi), né à Arlon dans le Luxembourg l'an 1487, enseigna la langue latine et la rhétorique à Trèves, à Cologne, à Fribourg, à Paris et ailleurs. Il mourut à Coblenz vers l'an 1566, âgé de plus de quatre-vingts ans, et laissa plusieurs ouvrages, savoir: de l'autorité de la communion et du pouvoir de l'Eglise, et des évêques contre Bucer; Réfutation des calomnies de Bucer; de l'Eucharistie; de l'invocation des saints; de l'autorité de l'Eglise et du célibat des prêtres; à Cologne, en 1546 et 1559; Un Traité de la docte simplicité de l'usage du calice, et du saint sacrifice de la messe,

imprimé en 1550; une Réponse à Dathenus, cordelier apostat, imprimée en 1558; lettres touchant le schisme, imprimées à Strasbourg en 1566. (Valère André, Biblioth. belg., édition de 1739, in-4°. Le Mire. Dupin.)

LATOME, *Latomus* (Jean), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Val-Vert, était natif de Berg-Op-Zoom dans le Brabant, et fut prieur de Saint-Tron. Il mourut à Anvers le 1^{er} juillet 1578, âgé de cinquante-trois, après avoir traduit le pseautier en vers, mis en latin les sermons de Jean Ferus, et publié l'histoire du monastère de Saint-Thron. (Valère-André, Bibliothèque belg.)

LATOPOLIS, ville épiscopale, de la première Égypte, dans le patriarcat d'Alexandrie. Elle est dans les terres, et Strabon l'appelle *Latonia civitas*. C'est la capitale d'un nome appelé de son nom, Latopolites, assez proche de Memphis dont elle dépendait et était partie. Elle est plus connue aujourd'hui sous le nom de Doroten. On y a vu les évêques suivans :

Isaac, mélicien, alla au concile de Sardique, et se retira à Philippopolis.

1. Paul, souscrivit au concile de Sardique.

2. Timothée, auquel succéda, selon Théophile d'Alex. (Hom.

3. Pasc.)

3. Apelles. (*Or. ch.*, t. 2, p. 522.)

On voit par la vie de saint

Pacôme, qu'il s'est tenu un concile à Latopolis.

LATOPOLIS, ville épiscopale de la seconde Thébaïde, dans le patriarcat d'Alexandrie. Elle est du nome Hermonthide, sur la rive gauche ou occidentale du Nil, au-delà de Tentyra. On y honorait Pallas et Latus. Ce Latus qui lui a peut-être donné le nom, est un certain poisson d'une belle grandeur, qu'on trouve dans le Nil, aux environs de cette ville, que les Arabes appellaient présentement Asno. Elle a eu pour évêques :

1. Isaac, mélicien.

2. Ammonius, siégeait du temps de la persécution de Dioclétien et de Maximien.

3. Théodore, jacobite, se trouva à l'assemblée des évêques de Thébaïde, qui portèrent des plaintes contre les domestiques de Cyrille II, patriarche des jacobites. (*Ibid.* p. 610.)

L A T R A N, originairement nom propre d'homme, *Lateranus*. Latran était un patrice romain, qui fut désigné consul l'an 65 de Jésus-Christ, et tué par ordre de Néron, pour être entré dans la conjuration de Pison. Sa maison, qui était sur le mont Cœlus, proche de la Porte-Latine, fut appelée le palais de Latran, et donnée aux papes par Constantin. Cet empereur y fit bâtir une église qu'on appela Basilique constantinienne, autrement l'église du Sauveur, à cause que pendant que saint Sylvestre en faisait la dédicace, l'image du Sauveur

apparut sur la muraille : mais comme on fit faire un baptistère près de cette église, et que les baptistères avaient l'image de saint Jean-Baptiste, on lui donna aussi le nom de Saint-Jean-de-Latran qui lui est resté, quoique son véritable nom soit celui de saint Sauveur, et qu'on célèbre sous ce nom la dédicace de cette église le 9 novembre. Saint-Jean-de-Latran est le premier siège des papes. Sixte v fit rebâtir le palais de Latran, et Innocent x en fit réparer l'église. Les conciles suivans se sont tenus dans cette église.

Conciles de Latran.

Le premier se tint l'an 1102, sous le pape Paschal II, contre l'empereur Henri IV. (*Reg.* 26. *Lab.* 10. *Hard.* 6.)

Le second, l'an 1110, sous le même pape, en faveur de l'autorité épiscopale. On y défendit aux clercs de recevoir l'investiture de la main des laïcs, sous peine d'excommunication et de privation de leurs dignités, et on y déclara que le soin de toutes les affaires ecclésiastiques appartenait aux évêques. (*Ibid.*)

Le troisième, l'an 1111, sous le même pape. On y remit les fiefs que l'Église tenait de l'empire, à Henri IV, lequel, de son côté, renonça aux investitures. (Mansi, supplément, t. 2, col. 261.)

Le quatrième, l'an 1112. L'empereur Henri IV y fut excommunié, et on lui ôta le privilège des investitures qu'il avait

extorqué de Paschal II. (*Lab.* 10. Mansi, *ibid.*)

Le cinquième, l'an 1116, sous le même pape. On y confirma le concile précédent. (*Labbe, ibid.* Mansi, *ibid.* col. 311.)

Le sixième, qui est le premier concile général de Latran, fut tenu l'an 1123 par le pape Calixte II, pour le recouvrement de la Terre-Sainte et sur la discipline. On y compte plus de trois cents évêques, et plus de six cents abbés. L'empereur y envoya ses ambassadeurs, et il fut conclu pour le bien de la paix, que les empereurs ne donneraient plus d'investiture par la crosse et par l'anneau, mais que les évêques et les abbés élus librement et sans simonie, recevraient l'investiture des fiefs seulement, avec le bâton et le sceptre. On renouvela les indulgences que le pape Urbain II avait accordées à ceux qui donneraient du secours aux chrétiens opprimés par les infidèles, et l'on y fit vingt-deux canons.

Le premier défend les ordinations simoniaques, et ordonne que tous ceux qui auront obtenu quelque dignité ecclésiastique par argent, en seront dépouillés.

Le second veut qu'on donne les prévôtés, les archiprêtres et les doyennés à des prêtres, et les archidiaconés à des diacres.

Le troisième est un renouvellement des défenses faites aux clercs d'avoir des femmes ou des concubines, ou de demeurer avec des femmes, à l'exception de

celles qui sont marquées dans le concile de Nicée.

Le quatrième défend aux princes et à tous les laïcs de s'attribuer la disposition des biens d'Eglise, qui doivent appartenir aux évêques.

Le cinquième note d'infamie les mariages entre parens, comme étant défendus par les lois divines et humaines.

Le sixième déclare nulles les ordinations faites par l'antipape Burdin après sa condamnation, et celles qui ont été faites par les faux évêques qu'il a ordonnés.

Le septième fait défenses aux archidiaques, aux archiprêtres, aux prévôts et aux doyens de donner des bénéfices à charge d'âmes, ou les prébendes, sans le consentement et l'approbation de l'évêque.

Le neuvième défend de recevoir à la communion ceux qui ont été excommuniés par leur évêque.

Le dixième fait défenses de consacrer un évêque, à moins qu'il n'ait été élu canoniquement.

Le onzième accorde des indulgences à ceux qui se croisent pour la Terre-Sainte, met leurs personnes, leurs biens et leurs familles sous la protection de l'apôtre saint Pierre et de l'Eglise romaine; ordonne à tous ceux qui avaient pris la croix pour aller dans la Terre-Sainte, ou en Espagne, et qui l'avaient quittée, de la reprendre, et de faire ce voyage dans l'année,

sous peine d'excommunication; et si ce sont des princes ou des seigneurs, le concile met l'interdit dans toutes leurs terres.

Le douzième fait défenses de s'emparer des biens de ceux qui mourraient sans héritiers.

Le treizième excommunie les infracteurs de la trêve ordonnée pour de certains jours.

Le quatorzième défend, sous peine d'excommunication, aux laïcs de s'approprier les oblations faites à l'Eglise, ni d'enfermer des églises dans des châteaux.

Le quinzième et le seizième excommunient les faux monnoyeurs, et ceux qui dépouillent les pèlerins qui vont en quelques lieux de dévotion.

Le dix-septième défend aux abbés et aux moines d'admettre les pécheurs à la pénitence publique, de faire la visite des malades; de leur administrer l'extrême-onction, de chanter des messes solennelles et publiques, et leur ordonne de recevoir de leur évêque le saint chrême, les saintes huiles et l'ordination.

Le dix-huitième ordonne que les curés seront établis par les évêques auxquels ils doivent rendre raison de leur conduite, et que personne ne recevra d'église, ou de dîmes de la main des laïcs, que du consentement de l'évêque.

Le dix-neuvième ordonne que les monastères continueront de rendre aux évêques les services et les devoirs qu'ils leur ont rendus depuis le temps de Grégoi-

re vii, et il ôte aux abbés et aux moines le droit d'alléguer la possession de trente ans, pour se maintenir dans des églises qui appartenaient auparavant aux évêques.

Le vingtième excommunique ceux qui inquiètent les clercs, ou les moines dans leurs personnes, ou dans leurs biens.

Le vingt-unième déclare nuls les mariages des prêtres, des diacres, des sous-diacres et des moines.

Le vingt-deuxième déclare nuls les aliénations des biens de l'Église, et les ordinations faites par des évêques intrus ou simoniaques, ou qui n'ont pas été élus canoniquement. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le septième concile se tint l'an 1185, sous le pape Innocent II. On y approuva les trêves du seigneur, qui consistaient à s'abstenir de tout acte d'hostilité, depuis le mercredi au soir jusqu'au matin du lundi suivant. (*Gall. christ. t. 1, p. 986.*)

Le huitième, qui est le second concile général de Latran, se tint l'an 1139, sous l'empire de Conrad III. Le pape Innocent II y présida, et près de mille évêques s'y trouvèrent. L'anti-pape Anaclet, Pierre de Bruis et Arnould de Bresse, y furent condamnés. L'on y fit aussi trente canons sur la discipline.

Le premier prive de leur dignité, ceux qui ont été ordonnés par simonie.

Le second porte, que tous les simoniaques seront privés de

leurs bénéfices, et notés d'infamie.

Le troisième défend, sous peine d'excommunication, de recevoir ceux qui sont excommuniés par leur évêque.

Le quatrième ordonne la privation de bénéfices contre les ecclésiastiques qui ne sont pas modestement habillés, après l'avertissement de l'évêque.

Le cinquième ordonne d'observer le décret du concile de Chalcédoine, en ce qui concerne les biens des évêques après leur mort, et veut qu'on excommunique aussi ceux qui pillent les biens des prêtres et des clercs après leur mort.

Le sixième porte, que les sous-diacres et ceux qui sont dans des ordres plus élevés, seront privés de leurs offices ou de leurs bénéfices, s'ils viennent à se marier, ou à prendre des concubines.

Le septième défend d'entendre les messes des prêtres mariés ou concubinaires, et déclare nuls leurs mariages, aussi bien que ceux des chanoines réguliers et des moines.

Le huitième règle la même chose, à l'égard des filles consacrées à Dieu, qui se marient.

Le neuvième défend aux chanoines réguliers et aux moines d'apprendre le droit civil et la médecine, pour gagner du bien dans ces exercices, et veut qu'on excommunique les évêques, les abbés et prieurs qui donnent permission à leurs sujets de vaquer à ces sortes de sciences.

Le dixième ordonne aux laïcs qui ont des âmes, ou des églises, de les rendre aux évêques, sous peine d'excommunication, soit qu'ils les aient reçues des évêques, ou de quelques autres personnes. Le même canon défend de donner des archidiaconés ou des doyennés à d'autres qu'à des prêtres, ou à des diacres. Il défend aussi de donner des églises à loyer à des prêtres.

Le treizième condamne l'usure et les usuriers.

Le quatorzième défend les combats militaires qui avaient coutume de se faire dans les foires, et ordonne que les gladiateurs qui seront blessés dans ces combats, n'aient point la sépulture ecclésiastique, quoiqu'on leur accorde la pénitence et le viatique.

Le quinzième excommunie ceux qui maltraitent un clerc ou un moine, et défend aux évêques de leur donner l'absolution, si ce n'est au lit de la mort, jusqu'à ce qu'ils se soient présentés au saint-siège. Il défend aussi de livrer ceux qui se sauvent dans les églises et dans les cimetières.

Le seizième défend de prétendre aux bénéfices, comme par droit de succession.

Le dix-septième condamne les mariages incestueux.

Le dix-huitième excommunie les incendiaires et ceux qui les aident, ou qui les conseillent, et leur impose pour pénitence d'aller à la Terre-Sainte, ou en Espagne pour servir l'Eglise.

Le dix-neuvième suspend pour un an les évêques, et les oblige à la restitution, s'ils se relâchent de la rigueur du canon précédent contre les incendiaires.

Le vingtième déclare que les rois et les princes ont pouvoir de faire justice, en consultant les évêques.

Le vingt-un déclare les enfans des prêtres incapables de recevoir les ordres, s'ils n'ont fait profession de la vie monastique ou régulière.

Le vingt-deuxième condamne les fausses pénitences de ceux qui expient un crime sans se corriger des autres, ou qui demeurent dans l'occasion prochaine du péché, ou qui ne veulent point pardonner, etc.

Le vingt-quatrième est une défense de rien exiger pour le saint chrême, pour les saintes huiles et pour la sépulture.

Le vingt-cinquième défend de recevoir des bénéfices de la main des laïcs, et en prive ceux qui en ont reçu.

Le vingt-sixième défend, sous peine d'anathème, à de certaines religieuses qui n'observaient ni la règle de Saint-Basile, ni celle de Saint-Benoît, ni celle de S. Augustin, de demeurer dans des maisons particulières, et d'y recevoir des personnes de l'autre sexe.

Le vingt-septième défend aux religieuses de se trouver dans un même chœur avec des moines, ou des chanoines, pour y chanter l'office divin.

Le vingt-huitième porte qu'on ne laissera point une église vacante plus de trois mois après la mort de l'évêque, et défend sous peine d'anathème aux chanoines d'exclure les personnes de piété de l'élection des évêques, déclarant nulle l'élection qu'ils pourraient faire, sans les y avoir appelés.

Le vingt-neuvième prononce anathème contre les frondeurs et les tireurs de l'arc, qui exercent leur métier contre les chrétiens.

Le trentième et dernier canon annulle toutes les ordinations faites par Pierre de Léon, et par les autres hérétiques et schismatiques. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le neuvième concile se tint l'an 1168, sous le pape Alexandre III. L'empereur Frédéric y fut excommunié et privé de l'empire, pour avoir fait mettre sur le siège apostolique l'antipape Victor III. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le dixième, qui est le troisième concile général de Latran, se tint l'an 1179, sous le pape Alexandre III. Il s'y trouva environ trois cents évêques, et l'on y fit plusieurs canons tendans ou à rétablir la discipline de l'Eglise, ou à rompre les mauvais desseins des schismatiques, ou à arrêter le cours dangereux des Vaudois et des Albigeois.

Le premier canon regarde l'élection des papes, et ordonne qu'il faudra dorénavant les deux

tiers des suffrages des cardinaux pour être élu, au lieu qu'auparavant la pluralité des voix suffisait.

Le second renferme la condamnation des Vaudois et des Albigeois.

Le troisième ordonne que celui qu'on élira pour évêque, sera âgé de trente ans, né en légitime mariage, et recommandable par sa science et par ses mœurs que les doyens, les archidiaconés, les cures et autres bénéfices à charge d'âmes, ne seront donnés qu'à ceux qui auront l'âge de vingt-cinq ans; que ceux qui sont élevés à une dignité supérieure, s'ils ne se font ordonner dans le temps, seront privés de leurs bénéfices, sans qu'ils puissent se mettre à couvert par un appel.

Le quatrième règle le nombre des chevaux que les prélats peuvent mener avec eux, en faisant la visite de leurs diocèses,

Le cinquième renouvelle la défense d'ordonner les clercs sans titres ecclésiastiques.

Le sixième règle la formalité des jugemens ecclésiastiques.

Le septième condamne la coutume d'exiger de l'argent pour mettre en possession des bénéfices, pour enterrer les morts, pour bénir les mariages et administrer les autres sacrements.

Le huitième défend de donner ou même de promettre des bénéfices avant qu'ils soient vacans; ordonne aux collateurs d'en nommer dans les six mois après

la vacance, et attribue au chapitre le droit de nommer aux bénéfices que l'évêque laissera plus long-temps vacans, et à l'évêque celui de nommer à ceux qui seront de la collation du chapitre, et au défaut de l'évêque et du chapitre, il transfère le droit métropolitain.

Le neuvième réprime les entreprises des chevaliers du temple, et de quelques autres congrégations contre l'autorité des évêques.

Le dixième défend de recevoir des moines dans des monastères pour de l'argent, et aux moines d'avoir des pécules, sous peine d'excommunication.

Le onzième défend aux ecclésiastiques, qui sont dans les ordres sacrés, d'avoir des femmes avec eux, et de fréquenter les monastères de filles sans nécessité.

Le douzième défend à tout clerc qui subsiste des revenus de l'Eglise, de faire la fonction d'avocat ou de procureur, si ce n'est pour ses propres affaires, ou pour celles de l'Eglise, ou pour des pauvres qui ne peuvent pas se défendre.

Le treizième défend la pluralité des bénéfices à charge d'âmes, et ordonne la résidence.

Le quatorzième défend aussi la pluralité des prébendes, condamne la conduite des laïques, qui mettent des clercs dans des églises, et les déposent quand il leur plaît; et ordonne que ceux qui retiendront les dîmes et les autres biens de l'Eglise, seront privés de la sépulture ecclésiastique.

Le quinzième ordonne que les biens que les ecclésiastiques ont amassés du revenu de leurs bénéfices, demeureront aux églises auxquelles ils appartiennent, soit qu'ils en aient disposé par testament ou non.

Le seizième ordonne que dans les chapitres, on suivra l'avis de la plus grande et de la plus saine partie des chanoines.

Le dix-septième ordonne que quand les patrons laïques présenteront plusieurs sujets pour remplir une même église, on préférera celui qui aura le plus de mérite et le plus grand nombre de suffrages.

Le dix-huitième ordonne l'établissement d'un maître d'école dans toutes les églises cathédrales, pour l'instruction de la jeunesse, auquel on donnera un bénéfice d'un revenu suffisant pour son entretien.

Le dix-neuvième défend, sous peine d'anathème, les impositions dont les magistrats chargeaient les églises et les ecclésiastiques, à moins que les évêques et le clergé n'y consentent, à cause des nécessités de l'état, et de l'insuffisance des biens des laïques pour y subvenir.

Le vingtième condamne les tournois dans lesquels des soldats se battent et se tuent, pour faire montre de leur force et de leur adresse.

Le vingt-unième prescrit, sous peine d'excommunication, l'observation de la trêve, c'est-à-dire, de toute cessation d'acte d'hostilités, depuis le soleil cou-

ché, le mercredi jusqu'au lundi matin, depuis l'avent jusqu'à l'octave d'après l'Épiphanie, et depuis la Septuagésime jusqu'à l'octave d'après Pâque.

Le vingt-deuxième ordonne que les moines, les clercs, les pèlerins, les marchands, les paysans qui viennent pour l'agriculture, seront en sûreté, et qu'on n'exigera point d'eux de nouveaux péages.

Le vingt-troisième accorde aux lépreux qui se trouvent en assez grand nombre pour avoir une église, un cimetière et un prêtre, la permission de les avoir, à condition qu'ils ne feront point de tort aux anciennes églises pour le droit de paroisse.

Le vingt-quatrième défend aux chrétiens de fournir des armes, du fer, des cordages ou d'autres instrumens de guerre aux Sarrasins, et excommunie ceux qui se mettent à leur service de mer, et ceux qui prennent les biens des personnes qui ont fait naufrage.

Le vingt-cinquième ordonne que les usuriers publics seront privés de la communion pendant leur vie, et de la sépulture ecclésiastique après leur mort.

Le vingt-sixième déclare que l'on ne doit point souffrir que les Sarrasins aient des esclaves chrétiens, ni que des chrétiens demeurent avec eux.

Le vingt-septième est contre les Albigeois. (*Reg. 27. Lab. 10. Hard. 6.*)

Le onzième se tint l'an 1180. On y confirma les trêves du Sei-

gneur. (*Gall. chr.*, t. p. 986.)

Le douzième, qui est le quatrième concile général de Latran, se tint au mois de novembre de l'an 1215 dans l'église de Saint-Sauveur. Le pape Innocent III y présida en personne, et en fit l'ouverture par un discours qui commence par ces paroles de Jésus-Christ : *J'ai désiré avec ardeur de manger cette pâque avec vous.* Il s'y trouva près de quatre cents douze évêques, et près de huit cents abbés ou prieurs. Les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, et des autres princes chrétiens, s'y rendirent. Le pape y fit lire soixante-dix canons ou chapitres fort longs qu'il avait dressés lui-même, et qui regardent tous ou la condamnation des hérétiques, ou la réforme de l'Église universelle et le rétablissement de la discipline ecclésiastique, ou la paix entre les princes chrétiens et le secours de la Terre-Sainte, ou la réunion des Grecs avec les Latins. Ces soixante-dix chapitres commencent par une formule de foi qui renferme un abrégé de la doctrine de l'Église.

Le second chapitre est une condamnation des erreurs de l'abbé Joachim et de celles d'Amaury. (*Voyez AMAURY et JOACHIM.*)

Le troisième excommunie tous les hérétiques, et ordonne qu'ils seront livrés au bras séculier, après leur condamnation, pour être punis comme ils le méritent; que leurs biens seront confisqués s'ils sont laïcs; et s'ils

sont clercs, qu'ils seront appliqués aux églises. Il excommunie aussi ceux qui reçoivent, qui protègent ou qui soutiennent les hérétiques, et menace de déposition les évêques qui négligeront de purger leur diocèse d'hérétiques.

Le quatrième exhorte les Grecs à se réunir et à se conformer aux Latins, afin qu'il n'y ait qu'un pasteur et qu'un troupeau.

Le cinquième règle l'ordre des patriarches, et ordonne qu'après l'église de Rome, celle de Constantinople aura le premier rang, celle d'Alexandrie le second, celle d'Antioche le troisième, et celle de Jérusalem le quatrième; et on donne le pouvoir aux patriarches de ces églises d'accorder le *pallium* aux archevêques qui dépendent d'eux, et d'en exiger une profession de foi et d'obéissance au saint-siège, quand ils auront eux-mêmes reçu du saint-siège le *pallium*.

Le sixième ordonne la tenue des conciles provinciaux chaque année pour la réforme des mœurs, principalement de celles du clergé.

Le septième enjoint aux ordinaires de veiller à la réforme des mœurs de leurs diocésains, et de corriger les abus sans qu'on puisse les en empêcher, sous prétexte d'aucun usage contraire, ou par quelque appellation.

Le huitième règle la procédure que l'on doit garder dans

les accusations intentées contre les ecclésiastiques.

Le dixième ordonne que les évêques auront dans les églises de leurs diocèses des personnes éclairées pour y prêcher la parole de Dieu, et y administrer le sacrement de Pénitence.

Le onzième confirme et étend l'ordonnance du concile de Latran, sous Alexandre III, touchant l'établissement des maîtres pour instruire les clercs.

Le douzième porte que les abbés et les moines tiendront des chapitres de trois ans en trois ans, sans préjudicier aux droits des évêques diocésains.

Le treizième défend d'établir de nouveaux Ordres religieux, et qui porte que ceux qui voudront embrasser la vie religieuse, entreront dans un Ordre approuvé. Il défend aussi à un même homme d'être abbé de deux monastères.

La quatorzième veut que l'on punisse les clercs incontinents, et les évêques qui les soutiennent.

Le quinzième défend aux clercs de s'enivrer, d'aller à la chasse, et d'avoir des chiens ou des oiseaux de chasse.

Le seizième leur défend de faire des trafics séculiers et déshonnêtes, d'aller aux spectacles des comédiens, ou des farceurs, ni d'entrer dans les cabarets, si ce n'est en voyage, ou par nécessité; il leur ordonne de porter une couronne convenable à leur état, et la modestie dans leurs habits.

Le dix-septième condamne quelques déréglemens des clercs, aussi bien que ceux qui ne célèbrent la messe que quatre fois l'an, et qui n'y assistent que rarement et sans dévotion.

Le dix-huitième défend aux clercs d'assister aux exécutions de mort, de prononcer aucune sentence qui aille à verser le sang, de se battre en duel, et de donner la bénédiction pour faire l'épreuve de l'eau chaude, ou froide, ou du fer chaud.

Le dix-neuvième ordonne la propreté des vases et des ornemens de l'église, et défend d'y mettre des meubles, si ce n'est en cas de nécessité.

Le vingtième commande, sous peine de suspension, d'enfermer sous la clef le saint chrême et l'Eucharistie.

Le vingt-unième est le fameux canon qui enjoint à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui seront parvenus à l'âge de discrétion, de confesser tous leurs péchés au moins une fois l'an, à leur propre prêtre, et de communier avec respect au moins à Pâque.

Le vingt-deuxième enjoint aux médecins d'avertir les malades de faire venir les prêtres avant de rien leur ordonner, et leur défend, sous peine d'excommunication, de rien conseiller aux malades pour la santé du corps, qui puisse mettre l'âme en danger.

Le vingt-troisième porte qu'on ne laissera point une église cathédrale, ou église, vacante

plus de trois mois, et que si ceux à qui l'élection appartient n'y procèdent pas dans ce temps-là, ils seront privés du droit d'élire pour cette fois, qui sera dévolu à leur supérieur immédiat.

Le vingt-quatrième déclare nulles les élections qui ne se font pas par inspiration, ou par compromis.

Le vingt-cinquième veut qu'on prive du bénéfice celui qui consent à une élection faite par l'autorité des puissances régulières, et de la capacité d'être élu à un autre. Et ceux qui ont procédé à l'élection, il les suspend pour trois ans de leurs offices et bénéfices, et les prive du droit d'élire.

Le vingt-sixième est sur la manière de confirmer ceux qui sont élus aux bénéfices.

Le vingt-huitième porte que ceux qui auront demandé et obtenu permission de quitter leurs bénéfices, seront tenus et contraints de le faire.

Le vingt-neuvième confirme le canon du troisième concile de Latran, qui défend à une même personne d'avoir plusieurs bénéfices à charge d'âme. On y déclare néanmoins que le saint-siège pourra dispenser des personnes de mérite et de lettres, que l'on doit honorer de bénéfices considérables, quand il y aura quelque raison de le faire.

Le trentième suspend du droit de conférer des bénéfices, ceux qui les donnent à des personnes incapables, et réserve cette sus-

pense au saint-siège ou au patriarche.

Le trente-troisième défend aux archidiaques d'exiger le droit de procuration, quand ils ne feront point la visite en personne.

Le trente-quatrième défend les exactions sur le peuple, sous prétexte de payer le droit de procuration aux légats ou à d'autres.

Le trente-cinquième ne veut pas qu'on appelle d'un juge à son supérieur, avant qu'il ait rendu son jugement, si ce n'est qu'on ait rendu son jugement, si ce n'est une cause légitime d'appeler.

Le trente-septième est une défense de donner des commissions pour faire appeler des personnes devant des juges éloignés de plus de deux journées de chemin.

Le trente-neuvième veut que l'on commence par remettre en possession celui qui a été dépossédé, avant de juger la question de droit.

Le quarantième défend aux ecclésiastiques de se compromettre avec les laïcs, pour des causes ecclésiastiques.

Le quarante-troisième défend aux laïcs d'exiger des sermens de fidélité des clercs qui ne tiendront aucun bien temporel qui relève d'eux.

Le quarante-quatrième porte que l'on n'observera point les constitutions des princes qui préjudicient aux droits des églises, soit pour l'aliénation des fiefs, soit pour l'usurpation de

la juridiction ecclésiastique, soit pour d'autres biens.

Le quarante-cinquième prive du droit de patronage ceux qui feront blesser ou mourir les clercs des églises de leur patronage.

Le quarante-sixième renouvelle le dix-neuvième canon du troisième concile général de Latran, sous le pape Alexandre III, et le quarante-septième règle la forme de l'excommunication.

Le cinquantième révoque la défense de contracter mariage dans le second et le troisième degrés d'affinité, et entre les enfans issus d'un second mariage et les parens du premier mari.

Le cinquante-unième défend les mariages clandestins, et ordonne la publication des bans.

Le cinquante-deuxième ne veut point que l'on reçoive de témoins en matière d'empêchemens de mariage, qui ne déposent que ce qu'ils ont oui-dire.

Le cinquante-quatrième ordonne que la dîme sera payée avant le cens, ou le tribut.

Le cinquante-cinquième porte que les moines paieront la dîme des terres qu'ils acquerront à l'avenir.

Le cinquante-sixième fait défenses aux clercs séculiers ou réguliers, de stipuler en louant leurs héritages, qu'on leur paiera la dîme, et que ceux à qui ils les donnent, se feront enterrer chez eux.

Le cinquante-huitième porte que les ecclésiastiques et les

moines, pendant l'interdit, pourront célébrer l'office à voix basse dans leurs églises, sans sonner les cloches, à condition que les interdits et les excommuniés en seront exclus.

Le cinquante-neuvième défend à tout religieux de servir de caution, ou d'emprunter quelque somme sans la permission de son abbé, et de la plus grande partie du chapitre.

Le soixante-unième confirme le vingt-cinquième canon du second concile général de Latran, qui défend de recevoir des bénéfices de la main des laïcs.

Le soixante-deuxième défend de montrer les reliques hors de leurs châsses, de les exposer en vente, et de les honorer si elles ne sont approuvées du pape. Il réforme aussi l'abus des indulgences indiscretes, et ordonne que celles de la dédicace d'une église ne s'étendent pas au-delà d'un an.

Le soixante-troisième déclare simoniaques ceux qui exigeront ou qui recevront quelque chose pour la bénédiction des abbés ou la collation des ordres.

Le soixante-quatrième ordonne qu'on chassera des monastères les religieux ou religieuses qui donnent ou qui exigent quelque chose pour l'entrée en religion.

Le soixante-cinquième défend aux prélats d'interdire une église après la mort du curé, afin d'exiger une somme de son successeur.

Le soixante-sixième défend de rien exiger pour la sépulture des morts, pour la bénédiction du mariage ou pour d'autres choses semblables, sans préjudice néanmoins des pieuses coutumes, que quelques-uns veulent abolir par un esprit hérétique.

Le soixante-huitième porte que les Sarrasins et les Juifs auront des habits particuliers pour les distinguer des chrétiens, et enjoint aux princes de les empêcher de proférer des blasphèmes contre Jésus-Christ.

Le soixante-neuvième défend de leur donner des charges et des offices publics.

Le soixante-dixième et dernier canon ordonne que l'on empêchera les Juifs convertis d'observer leurs cérémonies.

Où régla encore quelques autres affaires dans ce concile. On y publia le décret pour la croisade de la Terre-Sainte. La cause de l'empire y fut agitée entre les députés d'Othon et de Frédéric, et jugée en faveur de ce dernier. Les comtes de Toulouse et de Foix demandèrent d'être rétablis dans leurs états. Le patriarche des Maronites y réunit ceux de sa nation avec l'église de Rome, et l'on y agita la question de la primatie de Tolède. (*Reg. 28. Lab. 11. Hard. 7.*)

Le treizième concile se tint l'an 1216. (*Gall. chr., t. 3, p. 991. D.*)

Le quatorzième, l'an 1444. On y déposa l'évêque de Grenoble. (*Raynaldus, ad hunc ann.*)

Le quinzième, l'an 1512. Il commença le 10 mai 1512, sous le pape Jules II, et finit le 16 mars 1517, sous le pape Léon X. Il était composé de quinze cardinaux, de soixante-dix-neuf archevêques ou évêques, de six abbés ou généraux d'Ordre. Il y eut douze sessions. On lut dans les trois premières les bulles de convocation et de prorogation du concile, une autre bulle qui annulait tout ce qui s'était fait à Pise, à Milan, à Lyon, et le renouvellement de l'interdit prononcé contre le royaume de France. On lut dans la quatrième, les lettres-patentes de Louis XI, portant l'abrogation de la pragmatique. On confirma dans la cinquième la constitution de Jules II, contre les pratiques simoniaques, pour l'élection du pape. On prorogea dans la sixième et dans la septième session, la citation qu'on avait faite dans la quatrième, par laquelle on sommait tous les fauteurs de la pragmatique de comparaître au concile, pour alléguer les raisons qu'ils prétendaient avoir d'en empêcher l'abrogation. On défendit dans la neuvième d'étudier plus de cinq ans en philosophie, sans apprendre de Théologie, ou de droit, et l'on y fit plusieurs autres réglemens; savoir :

1°. Que l'on ne pourvoirait aux églises épiscopales et aux abbayes, que des personnes dignes de remplir ces places : que les évêques auraient au moins

vingt-sept ans, et les abbés vingt-deux.

2°. Qu'aucun évêque ou abbé ne pourra être privé de sa dignité pour aucun crime, même notoire, que les parties n'aient été ouïes, et qu'aucun ne pourra être transféré malgré lui, si ce n'est pour des raisons justes et nécessaires.

3°. Qu'après la mort des abbés réguliers, les abbayes ne pourront être données en commende, si ce n'est pour la conservation de l'autorité du saint-siège, et que celles qui sont en commende, cesseront d'y être après la mort des abbés commendataires, ou ne seront données en commende, qu'à des personnes qualifiées.

4°. Qu'on ne donnera dispense de posséder plus de deux bénéfices incompatibles, si ce n'est à des personnes qualifiées, ou pour des raisons pressantes.

Dans la dixième session, on publia quatre constitutions. La première approuve les monts-de-piété. La seconde ordonne aux commissaires du saint-siège de punir les chapitres qui voudraient se prévaloir de leurs exemptions pour commettre des désordres impunément, et permet aux évêques diocésains de visiter une fois l'année les monastères de filles, soumis immédiatement au saint-siège. La troisième ordonne que les livres imprimés à Rome seront examinés par le vicaire du pape, et par le maître du sacré palais, et que ceux qui s'imprimeront dans le

autres pays seront examinés par l'évêque et par les inquisiteurs. La quatrième concerne la pragmatique.

On publia dans l'onzième session le concordat entre Léon x et François 1^{er}, et la révocation de la pragmatique. On y lut aussi une constitution touchant les réguliers, qui donne droit aux ordinaires de visiter leurs églises paroissiales, de les obliger de se trouver aux processions solennelles, d'examiner les sujets qu'ils veulent employer à entendre les confessions ou promouvoir aux ordres. Il est encore réglé par la même constitution, que les réguliers ne pourront administrer les sacrements de l'Eucharistie ou de l'Extrême-Onction, qu'aux domestiques qui sont actuellement à leur service; qu'ils ne pourront entrer avec la croix dans les églises des curés pour y prendre les corps de ceux qui ont désiré d'être enterrés chez eux, ni sonner les cloches le samedi-saint qu'après celles des églises cathédrales ou matrices, ni donner l'Eucharistie à Pâque, aux frères ou sœurs du tiers-Ordre. On confirma dans la douzième et dernière session, tout ce qui avait été fait et ordonné dans les onze précédentes, et l'on y exhorta à une guerre contre le Turc.

Les théologiens ne s'accordept pas sur ce concile. Les uns croient qu'il est géuéral; les autres ne le regardent pas comme tel, et

Bellarmin même laisse la liberté d'en douter. (*Reg.* 34. *Lab.* 14. *Hard.* 9.)

LATRIE, culte de religion qui n'est dû qu'à Dieu seul, parce qu'on le lui offre comme à l'Être suprême, pour reconnaître sa majesté souveraine, et son domaine absolu sur toutes les créatures. Le culte de latrie a ses actes intérieurs et extérieurs; les actes intérieurs consistent dans l'adoration proprement dite, par laquelle on honore Dieu en esprit et en vérité comme l'Être souverain. Les actes extérieurs consistent dans les sacrifices qui ne peuvent être offerts qu'à Dieu seul, parce qu'ils sont établis pour faire un aveu public de son souverain domaine et de notre dépendance. (*Cherchez SACRIFICE.*)

LATTAIGNAN (le père), Jésuite, a donné : 1^o. Les Méditations de David, ou les psaumes réduits à la manière ordinaire de méditer sans sortir que peu des bornes de la traduction, à Paris 1713, in-12. L'auteur réduit dans cet ouvrage à une seule méditation tout ce qui est contenu dans chaque pseaume. 2^o. L'esprit des saints évangiles, ou le véritable dessein que chaque évangéliste se propose, à Paris, chez Laurent Rondet, 1714, vol. in-12. Son dessein n'est pas de donner une traduction, une paraphrase, ou un commentaire des évangiles; mais seulement d'y faire remarquer une infinité de traits

lumineux et de témoignages authentiques très-propres à former dans l'esprit une idée juste de Jésus-Christ. L'auteur confronte l'Ancien-Testament avec le Nouveau, et fait voir une si parfaite conformité entre Jésus-Christ promis, et Jésus-Christ donné, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître le Messie en Jésus-Christ. (Journal des Savans, 1713, p. 421; 1714, p. 95.)

LATTEBUR (Jean), del'Ordre des Frères Mineurs, vivait dans le quinzième siècle. On a de lui : un Commentaire moral sur les lamentations de Jérémie, imprimé l'an. 1482. Il avait composé plusieurs autres ouvrages qui sont perdus. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du quinzième siècle, col. 816.)

LATUSIM, héb., *qui travaillent du marteau, ou qui polissent ou sont polis*, du mot *latasch*, second fils de Dadan. (Genès. 25, 3.)

LAUBESPINE. (Voyez AUBESPINE:)

LAUBRUSSEL (Ignace de), né à Verdun le 27 septembre 1663, entra dans la compagnie de Jésus le 2 mai 1679; et après avoir enseigné les humanités, la rhétorique, la philosophie et la Théologie, il fut successivement recteur du collège de Strasbourg, provincial de la province de Champagne, et de nouveau recteur du collège de Strasbourg. Il occupait ce dernier poste lorsqu'il fut appelé en Espagne pour y être instituteur des études du prince des Asturies (Dom Louis.) Dans la suite,

ce prince étant marié, le père de Laubrusssel fut confesseur de la princesse. Il est mort au port de Sainte-Marie en Espagne le 9 octobre 1730. Le père de Laubrusssel est auteur des ouvrages suivans : 1°. Éclaircissement historique et dogmatique sur le fait et le droit d'une thèse soutenue chez les jésuites de Reims le 1^{er} août 1698, in-12. 2°. Traité des abus de la critique en matière de religion, à Paris, 1710, 2 volumes in-12, dédié à M. de Rohan, depuis cardinal. 3°. Oraison funèbre de Louis XIV, à Strasbourg, 1715, in-4°. 4°. La Vie du révérend père Charles de Lorraine, de la compagnie de Jésus, à Nanci, 1733, in-8°. Cette vie a été publiée après la mort de l'auteur par son confrère Jean-Joseph Petit-Didier. (Mémoires de Trévoux, mois de novembre 1716, article 140, et mois de mars 1735, article 26. Journal des Sav. 1711, p. 385 de la première édit. et 333 de la seconde.)

LAUDES, seconde partie de l'office ordinaire du bréviaire qui se dit après matines, *laudes*. Anciennement on appelait les *laudes*, l'office du matin, ou matines, parce qu'on les disait le matin; et ce que nous appelons aujourd'hui matines, s'appelait nocturne ou office de la nuit. Dans l'Ordre de Cluni le mot de *laudes* est synonyme de celui de matines, *laudes seu matutini*. Les *laudes* sont principalement composées de psaumes, de cantiques et d'une hym-

ne. Ce nom de *laudes* vient de ce que les psaumes qui les composent, contiennent d'une façon particulière des louanges de Dieu. On ne récite jamais le cantique *Benedictus* dans les laudes de l'office mosarabique, excepté le jour de saint Jean-Baptiste. (*Voyez* HEURES CANONICALES, MESSE.)

LAUGEOIS (Benoît), capucin, natif de Paris, prédicateur et missionnaire apostolique, mort vers l'an 1690, a donné : 1°. *L'Explication littérale de toute la Bible, selon la méthode de Jésus-Christ à ses apôtres*, 2 volumes in-4°, à Paris en 1675 et 1682. Le même ouvrage a paru à Paris en 1685, en 3 volumes in-4°, sous ce titre : *Scientia universalis Scripturæ-Sacræ, seu explicatio literalis veteris ac Novi - Testamenti ; secundum methodum Jesu-Christi*, Lucæ, c. 24, vers. 44, et *omnium sanctorum Patrum doctrina*, etc. 2°. *L'esprit de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, in-12. 3°. *De la politique chrétienne contre Machiavel*, *ibid.*, in-8°. (Dupin, *Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle*, col. 2496. *Journal des Savans*, 1682. Le père Jean de Saint-Antoine, *Biblioth. univ. francis.*, t. 1, p. 200.)

LAUGEOIS (M.). Nous avons de lui : *Traduction nouvelle des psaumes de David faite sur l'hébreu, justifiée par des remarques sur le génie de la langue*. Paris, le Mercier, Dessaint et Saillant, 1762, 2 vol. in-12.

Le journal de Trévoux, mois de décembre 1762, fait un parallèle de cet ouvrage avec celui des RR. PP. capucins, dont le titre est : *Nouvelle version des psaumes, faite sur le texte hébreu, avec des argumens et des notes, qui en développent le double sens littéral et le sens moral*. Paris, Cl. Hérissant, 1762, in-12. Les RR. PP. capucins promettent une version des psaumes, dit le savant journaliste M. Laugeois une traduction des psaumes de David. C'est qu'en effet les PP. capucins ayant entrepris de prouver que David n'est pas l'objet des psaumes, mais que la plupart de ces divins cantiques se rapportent à la captivité de Babylone, n'osent pas trop assurer que David soit auteur de ceux-là, qui sont néanmoins, selon eux, au nombre de cent quarante. Au contraire M. Laugeois n'ayant point entrepris de nier que David soit le premier objet de la plupart des psaumes, les laisse volontiers tous sous le nom de ce prince, sans néanmoins prétendre que tous généralement aient ce prince pour auteur. Les RR. PP. capucins et M. Laugeois ont également entrepris de traduire sur le *texte hébreu*, mais dans un esprit fort différent. Les PP. capucins, sans négliger les *hebraïsmes*, sont principalement attentifs au *double sens littéral* qui doit en éfet déterminer le choix des expressions. M. Laugeois n'est attentif qu'aux *hebraïsmes* qu'il croit pouvoir saisir, sans se met-

tre en peine du double sens littéral. Du reste, leurs sentimens sur les *hébraïsmes*, sont souvent fort différens : l'un croit en voir où les autres n'en découvrent point : ils ne sont guère d'accord que sur un seul article ; c'est sur l'énergie singulière qu'ils attribuent aux *lettres paragogiques*, c'est-à-dire, *ajoutées*, et que la plupart des anciens et nouveaux interprètes ne reconnaissent point. Les PP. capucins, principalement occupés du *double sens littéral*, en font l'objet de leurs *argumens* et de leurs *notes* : ils parlent même du *sens moral* dans leurs *argumens* ; et dans leurs *notes* ils se bornent communément au seul *premier sens littéral*. M. Langeois, principalement occupé de ses *hébraïsmes*, en fait l'unique objet de ses *remarques*. Il y ajoute seulement quelques *notes* sur le *sens prophétique*, c'est-à-dire, sur les textes qui sont appliqués à Jésus-Christ dans le Nouveau-Testament ; mais cela est tout-à-fait étranger aux *remarques*, quelquefois même contredit par la traduction et par les *remarques*, qui présentent un sens tout différent de celui que le Saint-Esprit a cité dans le Nouveau-Testament.

Dans la traduction de M. Langeois, chaque *pseaume* est suivi de *remarques* où l'on trouve d'abord en caractères hébreux, les expressions du texte original qui sont le sujet de la *remarque* : ensuite une version latine de ces mêmes expressions ; la nouvelle

traduction et les observations mêlées d'hébreu, de grec, de latin et de français ; en sorte que malgré le français et le latin que l'on y trouve, il n'y a que ceux qui connaissent le grec et l'hébreu qui puissent entendre la plupart de ces *remarques*, et les apprécier selon leur juste mérite. Non-seulement dans cette traduction on trouvera des *sens très-nouveaux* ; mais dans les *remarques* même, on trouvera aussi des *hébraïsmes très-nouveaux*, des *hébraïsmes* jusqu'à présent inconnus. Donnons-en quelques exemples.

Ps. 6, v. 5. *Sakum me fac propter misericordiam meam.*

Traduction de M. Langeois.

« Délivrez-moi en considération
de ma pitié envers vous. »

En traduisant ainsi, M. Langeois suppose : 1°. que le mot hébreu *KESED*, communément traduit par *misericordia*, signifie aussi *pietas*. 2°. Que l'expression *KASDECA*, *misericordia tua*, ou selon lui, *pietas tua*, signifie *pietas tibi*, ou *pietas erga te*. 3°. Que cette expression est prise ici en ce sens ; mais de tout cela quelle preuve ? Aucune. Il fait bien une *remarque* pour dire qu'il prétend que cela est ainsi ; mais sur quel fondement le prétend-il ? C'est ce dont il ne dit pas le moindre mot. Quand il pourrait prouver que *KESED* peut signifier *pietas*, jamais il ne prouvera que *KASDECA pietas tua* puisse signifier *pietas erga te*. Il y a bien certaines affections transitives qui sont susceptibles

de cette construction : *amor tuus, timor tuus*, peuvent bien signifier *amor erga te, timor erga te* : mais il n'en est pas ainsi des affections intransitives : *sapientia tua, misericordia tua*, ne peuvent jamais signifier que *sapientia quæ est in te, misericordia quæ est in te, pietas quæ est in te*. Le génie de l'hébreu n'est point en cela différent du génie des autres langues. Or il n'y a point d'analogie qui puisse donner à une expression un sens que le génie de la langue ne lui donne pas : l'analogie peut bien déterminer entre deux sens, dont une expression est susceptible, quel est celui qui convient dans la phrase où elle se trouve employée ; mais jamais l'analogie ne donnera à une expression un sens qu'elle n'a pas. Ainsi, ni par le génie de la langue, ni par l'analogie du texte, jamais on ne prouvera que *salvum me fac propter misericordiam tuam*, puisse signifier « délivrez-moi en considération de ma piété envers vous ».

Ps. 135, v. 1. *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in æternum misericordia ejus.*

Traduction de M. Laugeois.

« Louez le Tout-Puissant ;
« c'est en le louant que vous le
« rendrez propice ; ceux qui l'in-
« voqueront, subsisteront éter-
« nellement. »

On sait que dans ce psaume, David répète vingt-cinq fois, *quoniam in æternum misericordia ejus* : et vingt-cinq fois M. Laugeois répète : « ceux qui

« l'invoqueront, subsisteront
« éternellement. » Que dit-il donc pour justifier cela ? Rien. Mais cela peut-il avoir quelque fondement ? Aucun. On aperçoit bien dans quelques autres remarques, que, selon M. Laugeois, l'expression *KASOO, misericordia ejus*, ou selon lui, *pieux ejus*, peut signifier *pî ejus* : il le suppose plusieurs fois. Et comment le prouverait-il ? Il n'en trouvera pas un seul exemple. Les Hébreux savent très-bien distinguer *KESED, misericordia* ou *pietas*, et *KASID, misericors* ou *pîus* : jamais ils ne mettent l'un pour l'autre : le génie de la langue hébraïque ne confond point ces expressions ; et l'analogie ne peut donner à une expression un sens qu'elle n'a pas. Ainsi, ni par le génie de la langue, ni par l'analogie du texte, jamais on ne prouvera que, *quoniam in æternum misericordiam ejus*, puisse signifier, « ceux qui
« l'invoqueront, subsisteront
« éternellement. » La singularité de ces deux hébraïsmes prétendus qui ne tendent à rien moins qu'à effacer des psaumes, la miséricorde de Dieu pour y substituer la piété de l'homme, ou l'homme pieux, nous a porté à suivre de près cette altération manifeste du texte sacré ; et nous avons vu avec étonnement, que de plus de cent vingt passages où se trouve la miséricorde de Dieu dans les psaumes, il y en a plus de quatre-vingts d'où M. Laugeois l'efface ; il en fait de mi-

me à l'égard de la *veritas tua* et *justitia tua* : il enlève encore à Dieu ces deux attributs pour les transporter à l'homme.

LAUGIER (Marc-Antoine), prédicateur du roi, ci-devant ésuite, depuis abbé, né dans le diocèse de Sisteron le 25 juillet 1713. Nous avons de lui, Apologie de la musique française contre M. Rousseau, 1754, in-8°. Paraphrase du *Miserere* en forme de méditation, traduit de l'italien du père Segnery, 1754, in-16. Lettre d'un amateur au marquis de.... sur l'exposition des tableaux, 1734, in-12. Oraison funèbre de Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes, 1756, in-4°. Voyage de la mer du Sud, ou supplément du voyage de l'amiral Anson, 1736, in-12 et in-4°. Histoire de la république de Venise. Gazette de France.

LAUMER ou LOMER, *Launomarus* (saint), abbé au diocèse de Chartres, naquit dans un village appelé *Neuville-la-Mare*, à trois lieues de la ville, sous le règne des enfans de Clovis 1^{er}. Il fut mis sous la conduite d'un bon prêtre, nommé *Cherimir*, qui l'instruisit également dans les belles-lettres et dans les exercices de la piété. Dieu lui avait donné un naturel heureux, porté à la vertu dès son enfance : aussi y fit-il des progrès admirables. L'étude de l'Écriture-Sainte le confirma dans la résolution qu'il avait déjà faite de renoncer absolument au monde, et ajouta de nouveaux feux à

celui dont il brûlait déjà pour toutes les vertus chrétiennes. Il fut ordonné prêtre, sans pouvoir s'en défendre, et en même temps chargé de l'office d'économe du chapitre ; mais comme c'était un lien qui le retenait dans le monde, il le rompit sans bruit pour aller jouir de Dieu dans la solitude. Il se retira secrètement dans une forêt du pays du Perche ; mais importuné par l'affluence des peuples qui venaient de toutes parts pour recevoir ses instructions, il s'enfuit dans un autre ermitage à six lieues de Chartres. Ce lieu fut appelé dans la suite l'abbaye de *Corbion*, qui est, selon quelques-uns, le prieuré de Saint-Lomer-le-Moutier, au pays de Dreux. Il fut instamment sollicité sur la fin de ses jours par l'évêque de Chartres Pappole, de se rendre à la maison épiscopale près de lui, où il mourut peu de jours après, en prédisant la ruine future de la ville de Chartres, le 19 janvier de l'an 594. Il fut enterré au faubourg de Chartres, dans l'église de Saint-Martin-en-Val-lée, près de saint Lubin, évêque du lieu. (Bolland. Mabill., premier et quatrième siècles, part. 2. Baillet, t. 1, 19 janvier.)

LAUMER ou LOMER (S.-), *Sanctus-Launomarus*, abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît, était située dans la ville de Blois. Le saint dont elle porte le nom, et qui vivait au sixième siècle, se retira d'abord dans une forêt du Perche, et y bâtit un monas-

tère qui a passé depuis à l'Ordre de Fontevraud. Ce lieu devint bientôt célèbre par l'éclat de la sainteté de Laumer, et par le grand nombre de miracles qui s'y opéraient par son intercession. Ce fut néanmoins le bruit de ces miracles qui le chassa de cette solitude, parce que son humilité ne pouvait souffrir la réputation qu'ils lui acquerraient, et que l'amour qu'il avait pour le silence et la retraite ne lui permettait de recevoir qu'avec peine les visites qu'on lui rendait. C'est pourquoi il résolut de changer de lieu et d'aller avec ses disciples dans le pays de Dreux ; il s'arrêta dans un endroit appelé Corbion, à environ dix lieues de Chartres, et il y fonda un monastère sous l'invocation de saint Martin vers l'an 563. Saint Laumer s'étant rendu sur la fin de ses jours à Chartres où l'évêque Pappole l'avait appelé, il mourut dans cette ville l'an 594, et son corps fut transporté quelque temps après à Corbion. Ce monastère fut détruit dans la suite et rétabli par l'empereur Louis-le-Débonnaire vers le milieu du neuvième siècle. Mais comme les religieux y étaient trop exposés aux insultes des Normands, ils sortirent de Corbion avec le corps de saint Laumer en 872, et se retirèrent dans une terre du pays d'Avranches appelée *Patrieliacum*, qu'on avait autrefois donnée à leur monastère. Du diocèse d'Avranches, ils vinrent au Mans, et

dépôtèrent les reliques de leur saint abbé dans l'église de Saint-Michel, qui leur fut cédée par l'évêque Robert. Mais ne croyant pas encore en sûreté dans cette ville contre les incursions des Barbares, ils s'en allèrent à Blois avec leur trésor qu'ils renfermèrent dans l'église de Saint-Calès ; ils s'établirent en ce lieu, et ils y demeurèrent jusqu'en 924, que les incursions des Normands ayant cessé, ils transférèrent pour la dernière fois le corps de saint Laumer dans l'église de Saint-Lobin, située dans le faubourg de la même ville de Blois, et ils y bâtirent, des libéralités du comte Thibaud, le monastère sous l'invocation de Saint-Laumer, qui avait toujours subsisté depuis, et qui avait été uni à l'évêché de Blois. Ce monastère fut brûlé en 1014, pillé et détruit par les calvinistes en 1567 et rétabli par les religieux de S.-Maur qui en étaient en possession depuis 1627. Lorsque l'abbé de Saint-Laumer était régulier, il présidait tout le clergé de la ville, et jouissait de plusieurs privilèges qui ne subsistèrent plus depuis qu'on eut supprimé le titre abbatial, et que la même eut été unie au nouvel évêché de Blois (*Gallia christ.* t. 8, col. 135. Voyez Baillet, Vies des Saints, t. 1, 19 janvier, col. 245.)

LAUNAI (François de), né à Angers le 12 août 1612, fut reçu avocat au parlement de Paris le 20 janvier 1638, et le premier pourvu de la charge de profes-

seur en droit français, par arrêt du conseil d'état du 26 novembre 1680, dont il prêta le serment quelques jours après entre les mains du chancelier le Tellier. Il fit l'ouverture de ses leçons le 28 décembre de la même année, par un discours où il soutint que le droit romain n'est pas le droit commun de la France. Ce discours a été plusieurs fois imprimé. On a encore du même auteur, 1°. des commentaires in-8° sur les institutes coutumières d'Antoine Loysel, qu'il fit imprimer en 1688. 2°. Des remarques sur l'institution du droit romain et du droit français par un auteur anonyme, qu'il publia à Paris en 1686, in-4°. On trouve dans ces remarques des digressions savantes et curieuses sur les troubles apportés dans le royaume par les religionnaires, sur la révocation de l'édit de Nantes, et sur la difficulté de conserver la paix dans un état où il y a plus d'une religion. 3°. Une édition des institutes du droit canonique de M. de la Coste. 4°. Un Traité du droit de chasse, imprimé en 1681, in-12. M. de Launai avait aussi traduit la première partie du commentaire de *Dupineau* sur la coutume d'Anjou, et fait de grands recueils sur nos coutumes et sur notre droit français, dont il avait une parfaite connaissance. Il joignait à la science, des mœurs très-pures, une piété solide, une charité sincère pour les pauvres, auxquels il faisait souvent l'aumô-

ne. Il mourut le 9 juillet 1693, à l'âge de 81 ans, et fut enterré dans la cave du saint-sacrement de l'église de Saint-Severin, sa paroisse. (Journal des Savans, 1681, 1688 et 1693.)

LAUNOI (Matthieu de), prêtre français de l'Église catholique, se laissa séduire l'an 1560 par les protestans, qui le firent ministre. Étant rentré dans le sein de l'Église, il fut chanoine de la cathédrale de Soissons, curé de Saint-Merri, à Paris, et l'un des plus ardens ligueurs de son temps. Il présida aux assemblées des Seize, qui firent mourir Barnabé Brisson, président au parlement de Paris, et se retira en Flandres, où il finit le reste de ses jours. Il vivait encore en 1608. On a de lui : les Motifs de son changement, une Réponse aux calomnies des ministres protestans, et quelques écrits de controverses (La Croix-du-Maine, et du Verdier Vauprias, Bibliothèque française. Sponde, *In annalib.*)

LAUNOI (Jean de), docteur de Sorbonne de la maison de Navarre, naquit à deux lieues de Valogne, ville du diocèse de Coutance en Normandie, le 21 décembre 1603. Il fit ses premières études à Coutance, et vint ensuite à Paris, où il se distingua par son application à l'étude et ses liaisons avec les savans. Il fut reçu docteur en 1634, fit un voyage à Rome, où il connut particulièrement Luc Holstenius et Léon Allatius, revint à Paris où il mena une vie

égale, simple, laborieuse, uniquement appliqué à l'étude, dont il faisait toutes ses délices; et si ennemi de l'ambition, qu'il refusa constamment tous les bénéfices qu'on lui offrit, content de ses livres et de ses revenus, qui étaient médiocres. Il mourut à l'hôtel du cardinal d'Estrée le 10 mars 1673, à soixante-quinze ans, et fut enterré aux Minimes de la place royale, auxquels il légua deux cents écus d'or, tous les rituels qu'il avait recueillis, et la moitié de ses livres, laissant l'autre moitié au séminaire de la ville de Laon. On a de lui, un très-grand nombre d'ouvrages sur des matières d'histoire, de critique, de discipline ecclésiastique: 1°. un Traité latin qui parut en 1636, dans lequel il défend, comme probable, le sentiment de Durand, qui prétend que Dieu ne concoure pas immédiatement aux mauvaises actions des créatures libres, parce que la faculté de Paris ne l'a point condamné, et que plusieurs docteurs célèbres, tant de cette faculté, que des autres, l'ont soutenu. 2°. Une Dissertation en 1644, pour montrer que le concile de Trente et la pratique de l'Eglise présente, ne prouvent point que la satisfaction doive précéder l'absolution dans le sacrement de pénitence. 3°. Un Traité en 1653, sur l'esprit du concile de Trente, touchant l'attrition ou la contrition requise dans le sacrement de pénitence. Il soutient que le concile n'a rien décidé là-dessus,

quoiqu'il juge le sentiment qui exige la contrition plus probable que l'autre. 4°. Un petit Traité de l'usage fréquent de la confession et de la communion, qu'il fonde sur l'autorité de l'ouvrage tripartite de Gerson. 5°. Un Traité des différentes fortunes d'Aristote dans l'université de Paris, en 1653. 6°. Une Dissertation sur Victorin, évêque et martyr, qu quelques-uns ont fait évêque de Poitiers, mais qui ne le fut que de Petaw en Pannonie, selon M. de Launoi. 7°. Une Dissertation de la vraie cause de la retraite de saint Bruno, dans laquelle il réfute l'histoire vulgaire dont Gerson est premier auteur sur un bruit populaire. 8°. Un ouvrage intitulé: Jugement de Jean de Launoi, touchant la dissertation des basiliques d'Adrien de Valois. Il y soutient qu'Adrien de Valois n'a pas bien prouvé que les anciennes basiliques de Paris étaient occupées par des moines dans leur origine, et commence à attaquer le sentiment qui était alors commun, que la religion avait été établie en France dès le temps des apôtres, et que saint Denis de Paris était l'Aréopagite. Il fit bientôt plusieurs traités pour appuyer son sentiment. 8°. La dissertation du père Sirmond, touchant les deux Denis, avec plusieurs écrits pour la défense de cette dissertation, les vies des deux Denis, et un écrit dans lequel il recherche quelles sont les plus anciennes basiliques ou églises de Paris. 9°. Une

dissertation contre l'arrivée de Lazare et de ses sœurs en Provence. 10°. Cinq dissertations sur les premiers apôtres de France. 11°. Un traité pour savoir quel est le concile que saint Augustin a voulu désigner sous le nom de concile plénier, qui a décidé la validité du baptême conféré par les hérétiques. Il croit que c'est le concile d'Arles. 12°. Une dissertation sur l'autorité des argumens négatifs. 13°. Une autre dissertation sur le sens véritable du sixième canon du concile de Nicée, dans lequel il s'agit, selon lui, du droit de l'ordination. 14°. Une défense de cette dissertation contre M. de Valois qui l'avait combattue. 15°. Une dissertation sur le choix des viandes, que l'on faisait anciennement dans les temps de jeûne parmi les chrétiens, et principalement en carême. 16°. Une dissertation sur la pratique de quelques églises qui contraignaient les Juifs et les païens de recevoir le baptême. 17°. Une dissertation touchant les temps de l'administration solennelle du baptême, qui ne se faisait dans l'Eglise romaine, qu'à Pâque et à la Pentecôte. 18°. Un traité sur le soin que l'Eglise doit avoir des pauvres et des misérables. 19°. Un traité latin et des remarques françaises pour assurer le livre de l'Imitation à Jean Gerson, contre Thomas à Kempis. 20°. Cinq dissertations contre la vision de Simon Stock, la bulle sabbatine, et la confrérie du scapulaire des carmes. 21°. Un

petit écrit pour prouver que la profession de foi attribuée à Pélage, à saint Jérôme et à saint Augustin, est véritablement de Pélage. 22°. Un écrit pour montrer qu'il faut retenir les paroles du martyrologe d'Usuard, sur la mort de la sainte Vierge. 23°. Un autre écrit sur le même sujet. 24°. Un traité pour expliquer la tradition de l'Eglise touchant le canon, *omnis utriusque sexus*. 25°. Un traité des écoles célèbres établies en occident sous Charlemagne, et depuis cet empereur. 16°. Un traité du sacrement de l'onction des malades. 27°. Un traité du droit des princes chrétiens et séculiers pour établir des empêchemens dirimens du mariage. 28°. Un ouvrage intitulé : Index très-ample des fautes qui se trouvent dans le livre de Dominique Galesius, qui a pour titre : Puissance ecclésiastique sur le mariage. Cet ouvrage de Galesius, évêque de Ruvo, dans le royaume de Naples, qui avait été fait contre le traité de M. de Launoi, touchant le droit des princes sur les empêchemens dirimens du mariage. 29°. Un traité intitulé : Vénérable tradition de l'Eglise romaine contre la simonie. 30°. L'histoire du collège de Navarre en 2 volumes in-4°. 31°. Plusieurs ouvrages pour examiner quantité de privilèges de monastères, ou de chapitres qu'il a attaqués comme faux ou comme abusifs : tels, par exemple, que le privilège que l'on

suppose avoir été accordé au monastère de Sainte-Croix et de Saint-Vincent par saint Germain, évêque de Paris, celui de Saint-Médard de Soissons, accordé par saint Grégoire, pape, etc. 32°. 8 volumes in-8° de lettres latines qui sont autant de traités sur des matières de discipline ecclésiastique, et en particulier sur l'autorité du concile et du pape. Il soutient que le pape n'est pas infallible, qu'il est au-dessous du concile général, et sujet à ses canons. 33°. Un traité des prescriptions touchant la conception de la Vierge, dans lequel il prétend que si l'on voulait définir la matière de la conception de la Vierge par l'écriture et par la tradition, on définirait qu'elle a été conçue en péché. 34°. On lui attribue aussi un écrit intitulé : La véritable tradition de l'Eglise sur la prédestination et sur la grâce, imprimé en 1702, dans lequel il soutient que saint Augustin n'est pas à recevoir pour la doctrine de la prédestination et de la grâce efficace par elle-même, vu qu'il n'a pas, en cela, suivi la tradition de l'Eglise. Mais cet ouvrage est d'un jeune prêtre, disciple de M. de Launoi. Ce docteur était habile théologien et hardi critique. Il fait paraître partout beaucoup de sagacité, de lecture et d'érudition, mais ses raisonnemens ne sont pas toujours justes. Son style n'est, ni orné, ni poli ; il s'énonce d'une manière toute particulière, et emploie sou-

vent des termes durs et peu usités. Ses ouvrages ont été recueillis par M. l'abbé Granet, et imprimés en 1731 en 10 vol. in-folio, à Genève. On voit à la tête du premier volume une histoire curieuse de M. de Launoi, et de ses combats littéraires, et l'on trouve dans les volumes suivans plusieurs pièces qui n'avaient point encore été imprimées. (Dupin, Biblioth. des Aut. ecclés., dix-septième siècle, part. 3. Journal des Savans, 1664, 1665, 1667, 1668, 1675, 1688, 1698, 1701, 1704, 1705, 1726 et 1731.)

LAURE, lieu où demeuraient anciennement des moines, *laura*, qui en grec veut dire *hameau*, *village*. Les laures étaient donc des espèces de villages dont chaque maison séparée était habitée par un ou deux moines au plus, comme les cellules des chartreux au commencement de leur Ordre ; et dans le monastère de chartreuse, elles étaient séparées et éparées çà et là. Les moines des anciennes *laures*, aussi bien que les chartreux dans les commencemens de leur Ordre, ne s'assemblaient qu'une fois par semaine, savoir le samedi jusqu'au lundi, pour faire l'office en commun. Ce nom de *laure* ne se dit que des anciens monastères d'Orient et d'Egypte ; on ne le dit point des monastères d'Occident. La première laure fut fondée par un saint *Chariton*, que les uns disent avoir été martyrisé sous l'empereur Aurélien, et que les autres soutien-

neut être un autre *Chariton*, qui ne fonda sa *laure* à six milles de Jérusalem, qu'après que saint Hilarion eut introduit la vie monastique dans la Palestine. (Voyez Tillemont, Hist. des emp., t. 3, p. 718, et Hist. ecclés. t. 4, pag. 684; et le père Hélyot, Hist. des Ord. relig. t. 1, ch. 16.)

LAURE, se dit encore autrefois pour ce que nous appelons aujourd'hui église paroissiale, *laura parochialis ecclesia*. Arius gouvernait une *laure*, c'est-à-dire une paroisse d'Alexandrie. (Mainbourg, Hist. de l'arianisme.)

LAUREDANO (Léonard), Vénitien, chanoine régulier du dix-septième siècle, a donné : *Forêt des choses morales et prédicables*, à Venise en 1626, et à Anvers en 1648. (Dupin, Table des Auteurs ecclésiastiques du dix-septième siècle, col. 2072.)

LAURENS (Louis du), prêtre de l'Oratoire, fut d'abord ministre dans une des meilleures villes du Languedoc, où les huguenots étaient alors puissans. Il quitta jeune ce parti là, et s'étant fait catholique, il vint à Paris, où il ne fut pas long-temps sans être connu du cardinal de Richelieu qui cherchait des gens propres pour l'exécution d'un grand dessein qu'il inéditait, savoir, de faire rentrer dans l'église tous les huguenots de France. Le cardinal communiqua ce dessein à du Laurens, et lui dit que pour l'exécuter, il ne voulait point se servir de voies violen-

tes, mais attirer les ministres à une conférence, et les convaincre publiquement des erreurs où ils sont, au moins de celles qui font le plus de bruit entre nous et eux. Les articles furent désignés au nombre de six ou sept qui regardaient presque tous la matière des sacremens. Quant à la méthode de traiter avec les protestans, il fut arrêté sur l'avis de M. du Laurens, que puisqu'ils ne voulaient reconnaître pour principe de leur foi que la seule Écriture, on s'en tiendrait à leur Bible même pour les convaincre. C'était le cardinal lui-même qui devait tenir tête aux ministres, et M. du Laurens devait être auprès de lui. Mais la mort de cet éminence empêcha l'exécution de ce projet, et M. du Laurens se retira chez les pères de l'Oratoire, où il vivait encore, quoique fort malade, en 1667. Richard Simon qui était le seul de ses confrères de la maison de Saint-Honoré, qui eût quelque commerce avec lui, nous apprend qu'il était instruit à fond d'une infinité de choses qui regardent le cardinal de Richelieu. Il lui dit entre autres choses que le cardinal faisait par d'autres ce qu'il ne pouvait faire lui-même; qu'il n'épargnait rien pour avoir à lui des gens de lettres qui lui donnassent des extraits de ce qu'il y avait de meilleur dans les auteurs, surtout dans les anciens; que lui du Laurens était chargé de lire plusieurs écrivains, principalement ceux qui ont écrit en grec, et d'en

extraire tout ce qu'il y avait de plus beau, soit pour la politique, soit pour la religion. Les ouvrages du père du Laurens sont : 1°. Un livre in-fol. publié à Paris en 1655 sous ce titre : *Dispute touchant le schisme et la séparation que Luther et Calvin ont faite de l'Église romaine, entre Jean Mestrezat et Louis du Laurens*. La composition de cet ouvrage a quelque chose de singulier. Le père du Laurens ne mettait rien sur le papier qu'il ne le fît voir en même temps à Mestrezat, afin de ne rien donner au public, dont celui-ci ne demeurât d'accord. Il y a d'excellentes choses dans cet ouvrage, mais Laurens a dit plusieurs fois à Richard Simon qu'elles ne venaient point de son propre fond, et qu'il en était principalement redevable aux doctes conférences qui s'étaient tenues aux Grands-Augustins, où tout ce qu'il y avait de personnes habiles dans Paris assistaient, et où l'on expliquait les plus beaux endroits des anciens Pères. M. du Laurens était chargé d'y faire son rapport de ce qu'il avait remarqué de plus considérable dans saint Cyprien. 2°. *Triomphe de l'Église romaine contre ceux de la religion prétendue réformée, par six démonstrations qui font voir clairement comme il est impossible de se sauver dans leur communion, dédiées à MM. les ministres de Charenton; Paris, chez Thiboust, 1657, in-12*. Ce petit livre contient en abrégé une partie des

écrits que le père du Laurens avait préparés pour le cardinal de Richelieu. 3°. Quelques sermons sur l'octave du saint-sacrement. Ce fut la manière de prêcher de M. du Laurens qui le fit connaître à M. de Richelieu. Ce cardinal cherchait un homme qui fût plus savant dans les livres de l'Écriture-Sainte, que dans les lieux communs qui se débitent ordinairement dans la chaire. Sur le rapport qu'on lui fit des prédications de M. du Laurens, il le prit pour l'aider dans ses études, et le chargea dans la suite du travail de la conférence qu'il projetait pour la réunion des huguenots. 4°. *Onomasticum Pauli*; c'est un assez gros manuscrit, où l'auteur explique par ordre alphabétique les mots les plus difficiles de saint Paul. Il est si éloigné des sentimens calvinistes dans tout cet ouvrage, qu'il approche quelquefois de ceux des pélagiens, et il s'y montre peu savant dans la critique des anciens écrivains ecclésiastiques. Il cite sous le nom de S. Jérôme les Commentaires de Pélagie sur saint Paul, et ceux de l'Ambrosiaster, ou faux Ambroise. (Richard Simon, t. 1 de ses *Lettres choisies*, à Amsterdam, 1730, pag. 1 et suiv.)

LAURENT (saint), diacre de l'Église romaine et martyr, fut élevé au diaconat, étant encore fort jeune, par le pape S. Sixte II. L'opinion que l'on avait de sa vertu était si grande, qu'on lui donna dès-lors le premier rang des diacres, qui ne l'établissait

pas seulement le premier entre des égaux, si l'on en croit Prudence, mais qui l'élevait encore au-dessus des autres; car le soin des biens de l'Eglise était attaché à cette dignité. L'empereur Valérien publia alors un nouveau rescrit qu'il adressa au sénat, ordonnant qu'on fît mourir sans délai les évêques, les prêtres et les diacres. Le pape saint Sixte fut attaqué le premier. Comme on le menait au supplice, saint Laurent le suivait fondant en larmes, en lui disant : *Où allez-vous, mon père, sans votre fils, et votre ministre?* Saint Sixte lui répondit : *Mon fils, un plus grand combat vous est réservé, vous me suivrez dans trois jours.* Laurent, consolé par ses paroles, ne pensa plus qu'à se disposer au martyre. Il distribua les biens de l'Eglise aux pauvres, sans épargner même les vases sacrés. Une si grande profusion d'aumônes le fit bientôt connaître, et Cornelius Sæcularis, préfet de Rome, en ayant été averti, donna ordre de l'arrêter. Il le fit paraître devant son tribunal, et lui demanda où étaient les trésors de l'Eglise, en disant que le prince en avait besoin pour l'entretien de ses troupes; mais c'était en effet pour contenter son avarice insatiable. Saint Laurent obtint un délai de trois jours, et courant de tous côtés dans la ville, il amassa tous les pauvres, les amena par bande, et les rangea près du lieu de l'audience. Il alla pour lors se présenter au juge,

lui dit : *Voilà les trésors de l'Eglise.* Le préfet irrité, le fit déchirer et étendre sur un gril ardent. Saint Laurent, après avoir été un temps assez considérable, dit tranquillement au préfet : *J'ai été assez long-temps sur ce côté, fuites-moi retourner maintenant sur l'autre :* il ajouta : *Mon corps est assez cuit, vous pouvez commencer à manger.* S'étant ensuite recommandé à Dieu, il rendit l'esprit le 10 août de l'an 258. On fait sa fête au même jour. (Tillemont, 4 tom. des Mém. ecclés. Fleury, liv. 7 de l'Hist. ecclés. Baillet, t. 2, 10 août.)

LAURENT DE NOVARRE, évêque de cette ville dans le sixième siècle, vers l'an 507, composa diverses homélies, un livre des deux temps, de celui qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et de celui qui durera depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde; mais la pénitence fait proprement le sujet de cet écrit : d'où vient qu'on l'a imprimé sous le nom d'Homélie sur la pénitence. (Dupin, sixième siècle.)

LAURENT (saint), archevêque de Cantorbéry, était prêtre et religieux à Rome, dans le monastère de saint Grégoire-le-Grand, lorsqu'il fut envoyé en Angleterre par ce saint pape, avec saint Augustin, et les autres missionnaires apostoliques, pour y porter la lumière de l'Evangile. Quelque temps après, il fut député pour retourner à

Rome informer le pape saint Grégoire de l'état de l'église anglicane nouvellement établie dans le royaume de Kent, le consulter sur divers points, et lui demander un plus grand nombre d'ouvriers évangéliques. Ce saint pape, comblé de joie par ces grands succès, le renvoya en Angleterre l'an 601, chargé de vases sacrés, d'ornemens, de reliques et de livres. Après la mort de saint Augustin, qui arriva six ans, ou environ depuis ce retour, Laurent fut choisi pour lui succéder au siège de Cantorbéry. Son zèle ne s'étendit pas seulement à l'Angleterre, il le porta jusque sur les anciens chrétiens d'Écosse. L'obstination qu'il trouva dans leurs évêques qui ne voulaient pas se réunir à l'Église universelle dans l'observation de diverses pratiques dont la principale était celle de la pâque que ces évêques ne célébraient point le même jour, et la révolution survenue aux églises d'Angleterre l'an 616, par la mort du pieux Ethelbert, roi de Kent, lui firent former le dessein de se retirer en France. Il en fut sévèrement repris en songe par l'apôtre saint Pierre, et fouetté si rudement, qu'il en eut tout le corps couvert de plaies. Il alla se présenter en cet état au roi Fadbaud qui, quoique fils et successeur de saint Ethelbert, n'avait point quitté le paganisme. Surpris d'un tel spectacle, et touché des discours de Laurent, le prince reçut le baptême des mains du saint prélat qui

mourut peu de temps après cet heureux événement, l'an 619. La plupart des martyrologes font mémoire de lui au 2 février. (Bede, Histoire d'Angl. 1. 1 et 2. Heuschenius, au 2 février, p. 289. Baillet, t. 1, 2 février.)

LAURENT MELIFLUUS, ainsi nommé parce qu'il prêchait avec beaucoup d'éloquence et de douceur, vivait vers le dixième siècle. Il composa un ouvrage historique qui avait deux parties : la première, depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, et l'autre jusqu'à son temps. (Sigebert, *de Script. eccles.* c. 120.)

LAURENT DE LIÈGE, bénédictin du douzième siècle, composa une chronique des évêques de Verdun, et des abbés de Saint-Vanne à Verdun, depuis l'an 1048 jusqu'en 1144, imprimée dans le douzième tome du spicilege. (Dupin, douzième siècle.)

LAURENT (saint), archevêque de Dublin en Irlande, était fils de Moriard ou Maurice, et d'Inianobre. Il naquit en Irlande dans le pays de Leinsther ou Lagenie, dont son père était seigneur. Il fut donné en otage à un prince nommé Dermith, qui le maltraita si fort, qu'il en devint presque tout étique. Son père, informé de l'extrémité où il se trouvait réduit, menaça le prince, son ennemi, de faire mourir douze gentilshommes de sa cour, qu'il avait fait arrêter. Intimidé de cette sorte, il remit Laurent entre les mains de l'évêque de Glindach qui le fit ins-

truire des mystères de la foi, et peu de jours après, il se consacra au service des saints autels. Sa conduite parut si édifiante, que l'abbé du monastère de Glindach étant mort, le clergé et le peuple se réunirent pour l'élire en sa place. Cette église, comme quelques autres encore en Irlande et en Angleterre, était tout à la fois évêché et abbaye. Laurent ne se servit de l'autorité et des richesses que lui donnait ce bénéfice, que pour la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. Peu de temps après l'archevêque de Dublin étant mort, il fut choisi pour lui succéder. Il assista au concile général de Latran, qui se tint l'an 1178; il y fut fort honoré par Alexandre III qui le fit légat du siège apostolique dans toute l'Irlande, avant de le laisser partir de Rome. Ce fut lui qui dissipa la fâcheuse mésintelligence qui régnait entre le roi d'Angleterre Henry et Deronog, roi d'Irlande, étant venu pour cet effet trouver le roi Henri qui était pour lors à Rouen; mais lorsqu'il fut arrivé sur le haut de la montagne d'Eu, à l'entrée de la Normandie, il dit par un esprit prophétique, en voyant une église desservie par les chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris : *C'est ici le lieu de mon repos pour jamais.* En effet, la maladie dont il avait été attaqué pendant son voyage, s'augmentant de plus en plus, il fut obligé de s'aliter; peu de temps après il reçut ses sacrements avec une piété singulière,

et mourut de la mort des justes le 14 de novembre de l'an 1181: il fut enterré dans l'église des chanoines réguliers d'Eu. Son corps demeura quatre ans et demi caché; et lorsque l'an 1186 l'on voulut rebâtir l'église de l'abbaye de Notre-Dame d'Eu, on le trouva tout entier. Cet objet renouvela tellement la dévotion qu'on avait pour sa mémoire, aussi bien que les miracles que Dieu avait opérés à sa considération, que l'on résolut de travailler à lui faire rendre publiquement le culte religieux qui est dû aux saints. Le pape Honorius III l'approuva par une bulle donnée à Rieti l'onzième de décembre de l'an 1226, qui était le dixième de son pontificat. La fête de saint Laurent est marquée au 14 de novembre dans le martyrologe romain. (Surius. Dandilly. Baillet, t. 3, 14 nov.)

LAURENT JUSTINIEN (S.), premier patriarche de Venise. Il était fils de Bernard de l'illustre famille des Justiniens de Venise, et de Quirine, dame de grande vertu. Il naquit le premier jour de juillet l'an 1381. Il était doué d'un naturel heureux, mais surtout sa sagesse et sa grandeur d'âme étaient si extraordinaires, même dès son enfance, que sa mère étonnée craignit que ce ne fût l'effet de quelque fierté ou d'un orgueil secret; elle lui en fit des reproches. Le petit Laurent lui répondit en souriant : *Ne craignez rien, ma mère, vous me verrez grand serviteur*

de Dieu, aussi bien que mes deux frères. Il entendait Marc et Léonard. On ne tarda pas à voir sa prédiction accomplie. Il renouça de bonne heure aux espérances du siècle, et se retira chez les chanoines réguliers de Saint-Georges d'Alga qui était une île au couchant de Venise à deux mille pas de la ville, où il se mit sous la discipline de son oncle maternel Marin Quirino, homme de sainte vie. Il n'avait encore que dix-neuf ans; mais les progrès extraordinaires qu'il fit dans la vertu et dans la science des saints, le firent élever aux ordres sacrés. Son application continuelle à combattre les passions de l'âme, à mortifier la chair, à pratiquer les humiliations de l'esprit et du corps, à instruire de paroles et d'actions, le rendit un modèle de perfection pour ceux qui sont appelés à la conduite des âmes. Il était pour la seconde fois général de sa congrégation, lorsque le pape Eugène IV, malgré son humilité, le promut à l'évêché de Venise. Bien loin de relâcher quelque chose de l'austérité de sa vie, il l'augmenta. Sa prière devint plus assidue, ses veilles plus longues, son abstinence plus rigoureuse, son humilité plus profonde, son détachement plus entier. Il cachait avec soin toutes ses mortifications particulières. L'ordre et l'arrangement de sa maison épiscopale était admirable, il en retrancha toute superfluité; il ne voulut avoir, ni tapisserie, ni tapis. Sa table était très-frugale,

et l'on y faisait toujours une lecture utile. Sa vaisselle n'était que de terre ou de verre. Il avait une très-petite chambre où était seulement une paillasse et une grosse couverture, alléguant qu'il avait une nombreuse famille à nourrir, savoir, les pauvres de Jésus-Christ. Un de ses parens dont le bien était médiocre, l'ayant prié de contribuer à la dot de sa fille, il le refusa en lui disant : « Si je vous » donne peu, ce n'est pas de » quoi vous avez besoin; si je » vous donne une somme considérable, il faudra pour la » satisfaction d'un seul homme » priver un grand nombre de » pauvres de ce qui leur est nécessaire. » Sa douceur envers tout le monde, et la condescendance charitable dont il usait pour guérir les faiblesses de son peuple, lui gagnèrent l'affection de toute sorte de personnes. Il s'en servit avantageusement pour la réformation de son clergé, qui se soumit volontiers à tout ce qu'il voulut. Ennemi du luxe, et sachant combien les femmes par leurs vaines parures causent des scandales et de chutes, il fit une ordonnance pour les modérer, et les réduire à la modestie chrétienne. Comme les femmes ne souffrent guère patiemment qu'on retranche de ce qui fait un des principaux objets de leur affection, elles lui suscitèrent une vive persécution, et engagèrent même le doge de Venise à se plaindre de cette ordonnance comme d'un attentat fait,

disaient-elles, contre la juridiction séculière. Le doge assez faible pour écouter ces plaintes ambitieuses, vint trouver Laurent, et voulut lui parler avec hauteur; mais le saint évêque lui répondit avec tant de charité et de solidité, que le doge s'en retourna plein d'estime et de vénération pour sa vertu, et le laissa agir. Le patriarche de Graden, Dominique Micheli, étant mort, le pape Nicolas v, qui connaissait le mérite de notre saint, en transféra le titre au siège de Venise à sa seule considération, et Laurent se vit ainsi le premier patriarche de cette église l'an 1451. Il mourut aussi saintement qu'il avait vécu, le 8 janvier de l'année 1455, âgé de soixante-treize ans et demi. Il fut gratifié du don de prophétie dès son vivant, et sa sainteté a été attestée par divers miracles après sa mort. Les ouvrages qu'il a laissés au public sont les fruits d'une piété solide, plutôt que d'une érudition acquise par l'étude des lettres: et l'on voit qu'il avait plus profité à l'école du Saint-Esprit, qu'à celle des hommes. Clément vii donna le décret de sa béatification l'an 1524, et Alexandre viii le canonisa le premier jour de novembre de l'an 1690. Sa fête se célèbre le 5 de septembre. (Surius, dans ses Recueils. Bollandus, 1 tom. de janvier, dans ses notes. Daniel Bos. Baillet, tom. 3, au 5 de septembre.)

LAURENT VALLE ou VAL-
LA, patrice romain, chanoine

de l'église de Saint-Jean de Latran et célèbre critique, fleurit à Rome vers l'an 1440; il en sortit l'an 1443, pour aller à Naples, où il montra le latin à Alphonse v, roi d'Aragon, et où il eut une dispute avec les inquisiteurs de cette ville, qui voulurent le condamner comme hérétique, pour avoir nié que le symbole eût été composé par les apôtres, que ce qu'on disait du roi Abgar fût véritable, et d'autres choses assez légères, mais qui passaient alors pour graves. Il est cependant faux qu'il ait été fustigé publiquement dans Naples, et qu'il ne se soit sauvé du feu, que par le crédit du roi Alphonse, comme on l'a raconté. Il revint à Rome, y fut honoré d'une pension, y enseigna publiquement, et y mourut l'an 1465, à l'âge de cinquante ans. Il a laissé des notes critiques, et plus grammaticales que théologiques, sur le Nouveau-Testament, dans lesquelles il relève avec trop d'aigreur les fautes des autres, principalement celles de Remi et de saint Thomas, ce qui donna lieu à plusieurs théologiens de décrier son ouvrage. Erasme le donna le premier au public avec une lettre apologétique, à Paris en 1505. Valla a aussi composé un discours sur la supposition de la donation de Constantin, imprimé dans le recueil de Grotius, et séparément à Leyde en 1620. Un Traité du libre arbitre, imprimé à Bâle en 1540. Un Discours sur l'Eucharistie, imprimé

